REVUE
DU
THÉATRE

JOURNAL
des Auteurs, des Artistes et des Gens du monde.

QUATRIÈME ANNÉE. — TROISIÈME VOLUME.

Art et Progrès.

1er JUILLET AU 1er OCTOBRE.

Paris.

AU BUREAU DU JOURNAL, 55, RUE SAINTE-ANNE,
Près le Palais-Royal.

1837.

IMPRIMERIE DE A. SERIN, 55, RUE SAINTE-ANNE.

Paroles de

- 2 gravures 107 - 681 -

- cette Revue de théâtre contient un roman paru en feuilletons. (voir table)
"Le Bec dans l'eau"
(ce texte a été photocopié et broché à part)

• Voir dans "Itinéraires du XIXe siècle" (1996) par A.M. Watanabe, une analyse de la préface seule considérée comme un jeu technique, structural et illusoire.

(voir table in fine)

REVUE

DU THÉATRE.

50-53 + 179 Bobèche + Galimafré (types populaires)
101 à Desbordes-Valmore
747-750 Briffaut + Lucas
P. de Kock - Le Tourlourou 731-732
Hugo 57-60 (V.I.)
a/s Tour de Nesle 327
Poète ouvrier 717
M. Dorval 713
Mlle Mars 629

IMPRIMERIE DE A. BELIN, PROPRIÉTAIRE-GÉRANT,
RUE SAINTE-ANNE, N. 55, PRÈS DU PALAIS-ROYAL.

PN
2003
R4 b
SMRS

ART ET PROGRÈS.

REVUE

DU

THÉATRE,

JOURNAL DES AUTEURS, DES ARTISTES ET DES GENS DU MONDE.

QUATRIÈME ANNÉE.—1837-1838.

Troisième Volume.

1er JUILLET AU 1er OCTOBRE.

336 LIVRAISONS.

Paris,

AU BUREAU DU JOURNAL, 55, RUE SAINTE-ANNE,
PRÈS DU PALAIS-ROYAL.

1837

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revueduthtre00pari

REVUE DU THÉATRE.

SOMMAIRE.

Les Feuilletons dramatiques parisiens, Revue de la quinzaine, VALINTIN.—Vaudeville, *Vouloir c'est pouvoir*, correspondance.—Théâtre de Paris.—Théâtre de la province.—Théâtre de l'étranger.—Mélange, *M. Nestor contre Mlle Hélène Gaussin*.—Nouvelles diverses.

Les titres, table et couverture du douxième volume sont joints à ce numéro.

LES FEUILLETONS DRAMATIQUES.

REVUE DE LA QUINZAINE.

Le feuilleton dramatique, comme on le fait aujourd'hui, est, à notre sens, quelque chose de bien pauvre et de bien mesquin. Les uns le considèrent comme une arme dont on peut se servir avec avantage lorsqu'on a des vengeances à exercer, des orgueils à réduire, des supériorités à bafouer ; d'autres comme un encensoir dont la fumée enivrante entretient chaudement les anciennes affections, et vous gagne, en moins de rien, les bonnes graces de vingt amis nouveaux ; d'autres enfin, incapables de donner un but quelconque à leur travail de chaque jour, en font une sorte de parade bonne tout au plus à amuser un instant les désœuvrés. Mais personne ne semble songer que c'est pourtant là une chose sérieuse, une chose qui mérite sévère réflexion et loyale impartialité, que de faire comparaître devant soi le génie d'un homme pour l'humilier d'une remontrance ou l'exalter d'un éloge ; chose sérieuse d'autant plus que cette remontrance ou cet éloge, déposé dans un journal, doit demain courir le monde, et s'infiltrer à la fois dans toutes les intelligences.

Cette insouciance, ce sans-façon de la critique dramatique, ce ton cavalier qu'elle affecte, viennent peut-être de ce qu'elle tient en quelque sorte cour souveraine, et que ses jugemens, bons ou mauvais, qui tombent sur tout le monde, ne sont à leur tour soumis à la révision de personne. Si le feuilletoniste voyait, au-dessus de sa chaise curule, un tribunal supérieur chargé de critiquer et de casser au besoin les arrêts de son pédantisme, peut-être alors serait-il plus attentif à en rédiger les *motifs* selon les lois de l'équité et de la syntaxe.

Mais où trouver des hommes capables de composer cette espèce de cour de cassation littéraire? Où trouver ceux qui pourraient remplir toutes les conditions de savoir, d'impartialité, de tolérance nécessaires pour un semblable mandat? Lorsqu'on est arrivé à se faire cette question sérieusement, l'utopie vous apparaît bientôt impossible à réaliser.

Pourtant, voici ce qu'un rédacteur de la *Revue du Théâtre* s'est dit un jour : Si le premier venu peut s'instituer juge des auteurs dramatiques, de son plein

droit, sans mission et sans l'aveu des auteurs dramatiques, je ne vois pas ce qui empêcherait le premier venu aussi de se poser juge des feuilletonistes, de sa pleine autorité, sans mission et sans l'aveu des feuilletonistes. — S'il frappe à côté, on ne le lira pas ; s'il frappe juste, on rira des rieurs.— Le tout sans conséquence. — C'est à la suite de ces réflexions que le rédacteur en question s'est avisé de regarder de plus près les feuilletons publiés par les grands journaux et de consigner, dans la *Re ue du Théâtre*, les résultats de son capricieux examen.

Il n'a donc pas songé à faire d'une manière complète la revue critique de chaque feuille en particulier, mais il a seulement voulu relever çà et là, dans les comptes-rendus de théâtres, les idées, les opinions, les façons d'être qui lui ont paru trop choquantes.

La quinzaine dramatique qui vient de s'écouler n'a pas été brillante. — *Jeanne de Naples*, le *Chef-d'OEuvre Inconnu*, le *Gars*, l'*An Mil*, *Vouloir c'est Pouvoir*, Richard Moor tels sont les succès du jour. — Chétifs succès, sur lesquels la critiquene s'est exercée qu'avec nonchalance, et sans y prendre intérêt.

M. J. J. lui-même, l'inépuisable phraseur, a senti sa verve l'abandonner lorsqu'il a fallu analyser des pots-pourris dramatiques comme *Judith* ou le *Gars*. Et cependant il fallait, bon gré malgré, remplir ses six colonnes de feuilleton ; l'honnête critique ne savait plus à quel saint se vouer, lorsqu'il apprit que la pièce des Variétés était tirée d'une nouvelle de M. Scribe, et celle de l'Ambigu d'un roman de M. de Balzac. — Dès lors il ne fut plus embarrassé ; son feuilleton eût-il eu douze colonnes, il les aurait remplies ; que dis-je remplies ? il les aurait fait deborder. En effet, il ne s'agissait plus, pour lui, que de reproduire dans de son journal, et la nouvelle de M. Scribe, et le roman de M. de Balzac; nouvelle et roman rétrécis ou allongés selon les besoins du metteur en pages et traîtreusement marqués de *l'italique* aux parties faibles de leur rédaction : c'était, il est vrai, agir un peu cavalièrement avec son lecteur ; mais qu'importe le lecteur ! est ce qu'on écrit pour ces gens-là !

Le jour où nous vîmes la feuille Bertin agrandir son format, et faire foisonner son petit-romain, une profonde inquiétude entra dans notre cœur. Hélas ! nous sommes-nous dit, au milieu de cet effrayant débordement de périodes à quatre membres, au milieu de ce cataclysme d'alinéas, au milieu de ce grand tohu-bohu typographique, qui ne présente aux yeux qu'un bloc inerte, une masse engorgée, que deviendra, bon Dieu ! l'ÉCLAT DE RIRE du *Journal des Débats ?* Faudra-t-il, lui aussi, qu'il s'étende, qu'il se délaie, qu'il s'épate en incommensurable feuilleton ; ou, plus sage et plus fidèle à sa vocation d'éclat de rire, qui est de parler haut et de durer peu, saura-t-il se faire, dans un coin inaperçu de cette immense Babel que l'on continue d'appeler journal, une petite place choisie où ses amis sauront toujours le retrouver ? — Hélas ! hélas ! notre inquiétude est aujourd'hui du désespoir. Ce cher feuilleton, lui aussi, a sacrifié aux faux dieux, lui aussi a été vaincu dans cette lutte de la quantité sur la qualité. Et maintenant vous tous qui l'avez vu si vif dans son allure, si léger et si court vêtu, en cotillon si simple et en souliers si plats, hélas ! hélas ! vous ne le reconnaîtriez plus.

Oh ! M. J.-J., qu'avez-vous fait de votre gloire? qu'avez-vous fait de nos plaisirs, C'est bien mal à vous de les gaspiller ainsi.

L'esprit mais vous devez pourtant savoir cela, l'esprit devient indigeste lorsqu'il est administré à trop forte dose, autant qu'il est savoureux lorsqu'on le sert avec discrétion. Tout ce qui finit en pointe doit se prolonger peu pour frapper fort ; ce qui fait le succès des feux d'artifice, c'est qu'ils ne brillent qu'un instant. Voyez MM. les poètes, vous les entendez continuellement vanter dans leurs vers les aurores boréales, les arcs-en-ciel, les éclairs, que sais-je? Eh bien! savez-vous ce qui fait la valeur poétique de tous ces phénomènes de la nature, qui, après tout, ne valent pas plus qu'un beau clair de lune ou de soleil? C'est la promptitude de leurs évolutions atmosphériques. Faites-moi un éclair qui dure trois jours, et j'en veux dégoûter nos poètes pour vingt ans.

Parmi toutes les choses bouffonnes que l'esprit de parti a engendré, je ne connais rien de plus bouffon qu'un feuilleton de théâtre écrit sous l'influence d'une préoccupation politique ou religieuse. A cet égard, les journaux légitimistes poussent le ridicule aussi loin que possible ; ils torturent chaque phrase, chaque mot d'une pièce pour en faire jaillir une intention mauvaise, une allusion criminelle ; pour y trouver l'occasion d'une sortie virulente contre les tendences de l'époque.—Tout porte ombrage à leur moralité chatouilleuse, à leurs convictions intolérantes ; tout est pour eux matière à interprétation chagrine. Le feuilletoniste légitimiste se pose toujours en misantrope farouche indigné des désordres d'une société qui s'en va, d'un théâtre qui dégénère ; il semble toujours prêt à fuir notre ville maudite, pour aller dans les bois chercher la solitude et le recueillement, loin d'un monde perdu que ses enseignemens n'ont pas touché. — Grand louangeur du temps passé, il viendra, les larmes aux yeux, vous rappeler, à propos des spectacles de Fontainebleau, ce beau temps de somptuosités inouïes, de profusions idéales, où de simples ducs donnaient à de simples dauphins des fêtes qui leur coûtaient 3 ou 400,000 fr. (*Quotidienne*) ; où le trésor dépensait des sommes effrayantes pour traiter, tout un jour, son monarque dignement. Beau temps, en effet bien regrettable, où une poignée d'oisifs dorés sur tranche à force de traire cette bonne vache à lait nommée la France, finirent par la jeter toute énervée et palpitante dans les désordres d'une révolution de quarante années.

Un autre (*l'Europe*) prodigue des éloges outrés à la pièce de M. P. Foucher : *Jeanne de Naples*. Savez-vous pourquoi?... Je vous le donne en cent... Je vous le donne en mille. — Parce que M. Paul Foucher, loin de suivre les erremens de ses confrères les dramaturges, toujours prêts à exagérer sur la scène les vices ou les crimes *des reines* ; a, lui, au contraire, cherché à réhabiliter sa Jeanne incestueuse. Oh ! mon brave M. Foucher, lui dit-on, c'est bien cela de voiler, d'amoindrir, de réhabiliter au théâtre, les royales infamies. Si le caractère de Jeanne de Naples eût dramatiquement rayonné aux yeux de tout autre que de vous, qu'aurait-on fait de la malheureuse ? On l'aurait traînée sur la claie, on lui aurait craché au visage, on lui aurait fait faire des choses peu délicates et chanter peut-être des chansons grivoises ; mais vous, mon Paul, mon virginal auteur,

mon dramaturge comme je l'ai rêvé, vous avez ramassé dans la boue cette pauvre Jeanne, cette royale impudique, vous l'avez passée à l'eau de rose, vous l'avez couronnée de fleurs d'oranger, vous en avez fait une héroïne de Florian ou de Bouilly... C'est bien cela; vous êtes un grand poète... un illustre écrivain, et je vous considère comme le véritable restaurateur de l'art dramatique en France.

Il faut avouer que M. Paul Foucher doit être bien flatté d'un tel éloge!

Mais *l'Europe* ne s'en tient pas là; *l'Europe* a une verve de sophisme vraiment incroyable : elle dit à propos de *l'An Mil :*

« Il est temps que le théâtre renonce à poétiser une religion pleine de vie... On ne poétise que les religions mortes, et la nôtre n'aura jamais besoin des ovations de la scène. Elle est trop nationale pour que le public la laisse plus longtemps *profaner sur les tréteaux du théâtre;* et les auteurs qui cherchent des succès, soit en dénigrant ses ministres, ou même en embellissant des pompes de son rite les pâles conceptions de leur cerveau étroit, verront bientôt le *non succès couronner* leurs téméraires et impuissans efforts. (Le non succès qui couronne. J'aime mieux le mot d'Alcide-Tousez : *Il jouit d'une jambe de bois.*)

Voyez pourtant où peut conduire l'intolérance systématique en matière religieuse. Si l'on en croyait *l'Europe*, il faudrait rigoureusement exclure du théâtre tout ce qui appartient au dogme catholique; on n'y admettrait plus le moindre enfant de cœur, la plus petite cérémonie religieuse. Le *Tartufe* serait mis à la porte du Théâtre-Français, comme soupçonné de représenter un ministre de notre église ; *les Huguenots, la Juive* à la porte de l'Opéra, comme prévenus de poétiser une *religion vivante.* Qui sait jusqu'où l'on pousserait le principe, s'il était une fois adopté? Il n'y aurait bientôt plus de pièces; que dis-je de pièces, de dialogue possible. Vous figurez-vous toutes ces formules de la conversation passionnée rigoureusement défendues à l'acteur, toutes ces exclamations de la surprise, de la crainte, de la colère, de la foi impitoyablement rayées de son vocabulaire; par exemple : le *Ah! mon Dieu!* prohibé En effet, on pourrait vous dire qu'avez-vous besoin de crier: *Ah! mon Dieu!* pour prouver que vous croyez au Seigneur tout-puissant; en répétant sans cesse : *Ah! mon Dieu!* vous voulez faire croire que la religion catholique a plus d'empire sur votre ame, qu'elle n'en a réellement. Vous la poétisez donc? vous la profanez donc? Supprimez le : *Ah! mon Dieu!* Ainsi de suite, pour le : *Par mon ame! Au nom du ciel*, etc., etc.

Ceux qui veulent exiler du théâtre les pratiques extérieures de la foi, les pompes du rite catholique, les personnages revêtus d'un caractère religieux, ne comprennent ni la religion, ni le théâtre: La religion ne fut jamais tant influente, ni respectée, que lorsque ses plus sacrés mystères étaient représentés en pleine place publique: quant au théâtre, puisqu'il est destiné à renvoyer à l'homme son image, pourquoi nous permettrait-on de nous voir, dans cette glace, bon ou mauvais époux, bon ou mauvais père, bon ou mauvais fils, et non pas bon ou mauvais catholique romain?

Paul VALENTIN.

PREMIÈRES REPRESENTATIONS.

VAUDEVILLE.

VOULOIR, C'EST POUVOIR, Comédie-Vaudeville en deux actes par M. de Comberousse. — Personnages et acteurs : *Santa Crux*-Fontenay, *Ruy-Gomez*-E.-Taigny, *Inigo*-Ballard, *un Soldat*-Ludovic, *Charles II*. Mmes Taigny, *Marie d'Autriche*-Guillemin, la *Duchesse d'Ascoli* H.-Balthazar, *Dona Cabrera*-Dumont.

En ce temps-là, vivait en Espagne, le seigneur Ruy-Gomez, jeune hidalgo de la plus belle espérance ; fort bien partagé sous le rapport des avantages physiques et moraux ; mais odieusement maltraité du côté des avantages pécuniaires. Un jour qu'il errait dans les rues de Madrid, songeant à ses amours passées, à ses amours futures et aux mystérieuses profondeurs de sa bourse, il aperçut, à quelques pas de lui, une duègne trottant menu, l'œil au guet et le nez au vent. Ruy-Gomez, qui savait son Espagne sur le bout du doigt, n'ignorait pas qu'une duègne ne marche jamais seule. En conséquence, il hâta le pas et découvrit une mantille d'abord, puis un pied, puis une main, enfin un visage..... le tout séduisant, ravissant, étourdissant : c'était, en un mot, la duchesse d'Ascoli, la plus jolie femme de toutes les Espagnes.

Depuis ce jour Ruy-Gomez passa les siens à soupirer, à se plaindre, à pincer de la guitare et à maudire la destinée qui ne l'avait fait que simple lieutenant, sans fortune et sans vieux parchemins.

Fatiguée des œillades continuelles et des poursuites indiscontinues de Ruy-Gomez, la duchesse d'Ascoli, dont la main était promise au marquis de Santa Cruz, généralissime des armées espagnoles, se retira dans un vieux château de l'Andalousie, esperant ainsi mettre fin aux soupirs de son indiscret adorateur. Mais la duchesse a compté sans son hôte ; Ruy-Gomez n'est pas un de ces amans indignes pour qui l'absence est un calmant immanquable ; c'est un soupirant des plus tenaces ; les obstacles irritent sa passion, les difficultés doublent son courage, et ce qui rebuterait un amoureux vulgaire lui inspire de nouvelles espérances. Persuadé qu'auprès des femmes, *vouloir c'est pouvoir*, il quitte Madrid en même temps que la duchesse, pénètre dans son château, et lui déclare son amour ; la duchesse veut en vain le congedier ; Ruy-Gomez lui annonce qu'elle aura beau faire, qu'il sera toujours là, près d'elle ; qu'il saura renverser les obstacles, detruire les précautions dont elle ne manquera pas de s'entourer pour l'empêcher d'arriver jusqu'à elle.

A peine Ruy-Gomez a-t il paru, que le marquis de Santa-Cruz arrive auprès de sa belle duchesse, tout rempli d'amour et d'espoir. Déjà les apprêts de la cérémonie nuptiale sont termines ; il ne reste plus qu'à signer le contrat ; mais l'intrepide lieutenant se présente sous un costume de paysan, et remet au marquis une lettre du jeune roi d'Espagne, Charles II, qui le rappelle à Madrid sur-le-champ, sous peine d'encourir sa royale disgrâce. L'amour se tait, l'intérêt l'emporte, et Santa-Cruz, disant adieu à sa fiancée, s'éloigne sans achever le mariage.

Un intervalle de trois mois sépare le deuxième acte du premier. Ruy-Gomez, que Charles II a pris en grande affection, est devenu capitaine ; mais il n'a pas

changé de caractère en changeant de grade, seulement ses importunités ne semblent plus déplaire à la duchesse, si bien que le marquis de Santa-Cruz finit par être éconduit et remplacé par le capitaine, que Charles II élève à la dignité de majordome et de grand d'Espagne.

Comme thèse, ce vaudeville pèche par un point. M. de Comberouse a mal établi sa démonstration. — *Vouloir c'est pouvoir*, c'est vrai dans beaucoup de cas, et il était facile d'imaginer une fable qui le prouvât. Tout ce que peut le héros du vaudeville, il ne le peut qu'avec l'aide du roi et de la reine-mère. Or, il est aisé de pouvoir avec une assistance pareille; on n'a pas même besoin de vouloir pour pouvoir.

Comme comédie, la pièce est bien conduite et spirituelle de temps à autre; elle a de plus l'avantage d'être bien jouée par Mme Albert, Mme Taigny, le jeune roi, et Emile Taigny, dont le costume était fort disgracieux. Mme Guillemin s'était chargée, par une complaisance qui n'a pas de nom, du rôle de la reine-mère. L'ouvreuse de loges perçait d'une façon par trop évidente sous la robe de velours de Marie d'Autriche.

La preuve que vouloir n'est pas toujours pouvoir, c'est que le théâtre du Vaudeville a probablement voulu faire une affiche originale le jour de la première représentation; mais qu'il est donc resté loin de l'affiche du Panthéon, ce Protée typographique, qui, chaque jour, varie sa forme et sa couleur !

M. de Comberousse a sans doute voulu, lui aussi, écrire un vaudeville neuf et original; reste à savoir s'il y est parvenu. D'aucuns prétendent que sa pièce essemble à une certaine comédie d'Hoffmann, qu'on joue encore quelquefois à la Porte-Saint-Martin sous le titre du *Roman d'une heure*, et que le sujet en est emprunté à une nouvelle de Mme de Genlis : *Le Comte de Cork*, ou *la Séduction naturelle*.

Albéric SECOND.

CORRESPONDANCE.

A Monsieur le Rédacteur de la *Revue du Théâtre*.

Monsieur,

Vous avez mis, dans votre numéro du 28 juin dernier, que j'avais écrit pour empêcher mon camarade Tilly de débuter à l'Opéra-Comique dans le *Postillon*. Je vous assure que vous avez été mal informé et que je n'ai *jamais* fait ni démarche ni instance pour empêcher qui que ce soit de débuter dans les rôles créés par moi. Je vous prie d'accueillir et d'insérer ma réclamation avec autant d'empressement que vous en avez mis à accréditer et publier un fait qui peut m'être préjudiciable.

J'ai l'honneur de vous saluer avec la plus parfaite considération,

CHOLLET,
de l'Opéra-Comique.

Paris, 29 juin 1837.

THÉATRES DE PARIS.

OPÉRA. — La reprise de *Stradella* n'a rien modifié à notre premier jugement. La musique en est bien faite, mais froide et sans originalité. La scène d'église fatigue beaucoup Duprez; ce chanteur a besoin de toute sa puissance d'émotion et de toute son énergie pour arriver au terme de cette longue scène, trop sévère pour le théâtre et trop fleurie pour l'église. Nous applaudissons à la suppression de la scène des saltimbanques, malgré la perte d'une jolie barcarole qu'elle a entraînée. Cette scène a été remplacée par une nou-

velle qui se passe dans la prison. Stradella y attend le moment fatal ; les sbires viennent lui signifier de le suivre. — Avant d'aller à la mort, non pas Stradella, mais Duprez, qui a obtenu un si beau succès dans : Asile héréditaire de *Guillaume Tell*, chante un air découpé sur le même patron : début large, *strette* rapide avec quelques la, si, do de pleine poitrine. *Servum pecus* ! L'inconvénient des imitations est toujours de reporter l'attention sur le modèle et de provoquer une comparaison. M. Niedermayer aurait mieux servi ses intérêts en évitant ce résultat.

Le rôle du doge était, mercredi, confié à Ferdinand Prévost. Dérivis était malade. Nous dirons à ce sujet que, dans le trio du deuxième acte, une des plus jolies phrases de la partie du rôle de basse avait été transposée et reportée à la partie de ténor. *Inde iræ* !

Comédie-Française. — On a repris mercredi à ce théâtre la jolie petite pièce de M. Dépagny, *Josselin et Guillemette*. Mais le prologue a été supprimé sans que nous ayions pu en deviner la raison. — On parle tout haut de l'engagement de Mlle Georges, qui se déciderait enfin à quitter la Porte-Saint-Martin et sa littérature de bas étage. On lui donnerait 24,000 francs et elle aurait droit à la pension de retraite comme si elle n'eût jamais quitté la Comédie-Française. Si cette affaire arrive à une conclusion, nous féliciterons doublement M. Védel, d'abord de ce qu'il aura rendu à la scène tragique le seul talent qui lui reste, et aura délivré le théâtre de la Porte-Saint-Martin d'une influence trop despotique pour ne lui être pas fatale.

Opéra-Comique. — *Zampa* est joué maintenant par Milhès, qui continue ses débuts dans ce rôle avec un succès soutenu. Gustave Blès a fait hier son premier début à ce théâtre ; nous en constaterons prochainement le résultat.

Vaudeville. — Le succès de *Vouloir c'est Pouvoir* se consolide à chaque représentation. Mlle Balthazard remplace maintenant Mme Albert dans le rôle de la duchesse ; il faut craindre une réaction.

Gymnase. — L'*Elève de Rome*, de MM. Jacques Arago et Desforges, a obtenu, jeudi, un franc succès à ce théâtre. — Ce vaudeville est si spirituellement fait et si bien conduit et le débutant Cachardy le joue si bien, qu'on se demande si M. Poirson ne se serait pas trompé en accueillant à la fois un bon acteur dans sa troupe et une bonne pièce dans son répertoire.

Variétés. — Le public ne s'inquiète guère du *Porte-Respect* toujours interrompu par l'indisposition de Gabriel. On lui donne en attendant *Judith* et *Miel et Vinaigre*, avec les débutans. Le public ne s'en plaint pas.

Porte-Saint-Martin. — On presse activement les répétitions de *Clotilde*, qui doit succéder à *Jeanne de Naples*. Malgré Mlle Georges et la volonté de l'administration, les chaleurs de l'été l'emportent et parviennent à éloigner le public. — Il paraît toujours constant que M. Harel quittera prochainement la direction de ce théâtre. Le départ de Mlle Georges donne encore une nouvelle confirmation à ces bruits de retraite. — On désigne déjà pour son successeur M. Cartigny, qui prendrait pour associé un jeune homme de lettres.

Gaité. — Les acteurs qui jouent *Richard Moor* ne méritent, pour la plupart, que des éloges. Jemma, dans le rôle de Richard, a de la dignité, de la noblesse, de l'ame ; dans l'avant-dernier acte surtout il a déployé un véritable talent. Chéri-Louis joue avec aisance et vérité le rôle de Fleetmann. Eugène est trop démesuré dans ses gestes, et surtout dans sa démarche qui ne se fait que par bonds et par sauts. Mlle Théodorine progresse ; sa diction est moins traînante, moins pleureuse ; sa manière de marcher en scène est toujours répréhensible ; mais dans cette nouvelle création, elle a mis beaucoup de convenance, de bonne tenue et de vérité chaleureuse. Mlle Théodorine, les auteurs ne s'y apposant point par de trop mauvais rôles, peut devenir une bonne comédienne ; elle est déjà actrice de talent.

Ambigu-Comique. — *Le Gars* ne deviendra jamais un *Gaspardo* ; les coups de fusils et les chaleurs s'y opposent ! A peu de chose près, l'exécution est la même. Il faut nous en tenir aux éloges que nous avons donnés, comme aux critiques que nous avons faites.

On répète *l'Officier bleu*, qui sera la première pièce représentée sur cette scène.

Cirque-Olympique des Champs-Elysées. — Ce spectacle est maintenant le but des promenades du soir. Parmi les nouveaux exercices qui font l'admiration des amateurs, il faut citer la *Chasse Anglaise* exécutée par quatre écuyers et quatre écuyères, ayant à leur tête M. V. Franconi et Mlle Lucie ; puis l'*Exercice Atlastique* dans lequel Auriol, Lalanne et Chanslée imitent, sur des chevaux, les groupes que les Bédouins formaient sur le théâtre. La vieille farce de *Rognolet et Passe-Carreau*, remise au répertoire, fait toujours pouffer de rire les spectateurs.

Porte-St.-Antoine. — Dans le dénombrement des nouveautés représentées pendant le mois de juin, le théâtre Saint-Antoine figurera pour sa part en première ligne. Avant-hier encore un vaudeville intitulé : *Ma Rente avant tout*. Cette pièce, dont l'intrigue est nulle, dont le comique est pâle, les couplets faibles, avait besoin pour réussir du jeu franc et animé de M. Baret, le directeur-acteur.

Théatre Choiseul. — Incessamment M. Comte doit donner une représentation extraordinaire au bénéfice de Josse et d'une autre de ses élèves. La représentation se composera d'*Antoine* ou les *Trois Générations*, d'*André le Chansonnier*, et de plusieurs autres pièces.

Saqui. — M. Dorsay, directeur du théâtre de Mme Saqui, dont le zèle et le désir de plaire au public ne se ralentit pas, vient de monter avec succès une pièce en quatre actes, intitulée : *Le Baron de Trenck*, ou *le Latude Prussien*. Cet ouvrage, pour lequel l'habile directeur n'a épargné ni décors, ni costumes nouveaux, et dont la mise en scène est due à ses soins, paraît destiné à attirer long-temps la foule sur le boulevard du Temple. Comme son devancier *Latude, le Baron de Trenck* inspirera cet intérêt qu'on accorde toujours à de nobles infortunes. — M. Navarre nous a paru avoir des dispositions.

THÉATRES DE LA PROVINCE.

Alger, 12 juin. — Décidément, notre théâtre est en veine de prospérité incontestable ; jamais, de mémoire de caissier, on n'a réalisé de bordereaux aussi respectables que celui de jeudi et des deux soirées précédentes. Nous sommes d'autant plus heureux de pouvoir signaler un tel résultat, que c'est maintenant pour nous une certitude presque acquise de voir, dans le cours de la prochaine année, des artistes distingués venir passer en Afrique quelques uns de leurs momens de loisir. En cela, nous devrons des remercimens à Philippe qui, le premier, n'a pas craint de donner l'exemple. Il nous est revenu, du reste, que, de son côté, il demeure très sensible à l'accueil qu'il reçoit chaque jour de notre public. Il se propose même, nous dit-on, d'insister vivement auprès de ses confrères de Paris pour les engager à faire un pèlerinage, dont jusqu'ici ils avaient redouté les chances.

Arras, 27 juin. — Le drame de M. de Rougemont, *Léon*, vient d'obtenir du succès au théâtre de cette ville. Mme Constant y a déployé des qualités éminemment dramatiques, et les applaudissemens lui ont été prodigués. — Dans le *Muet d'Ingouville*, M. Moreau a obtenu aussi des bravos de bon aloi.

Bordeaux. — *Robert-le-Diable* a été exécuté dimanche avec un remarquable ensemble; aussi les applaudissemens n'ont fait faute ni à MM. Euzet, Bizot, Teisseire, Mlles Lemoule et Graulot, ni au charmant quatuor dansant, MM. Daumont, Kaffier, Mlles Stéphan et Louisa. — Les représentations de Beauvalet et de Mme Paradol sont fort suivies, sans doute à cause de Beauvalet — Aux Variétés, on revoit avec plaisir *Les Cuisinières* que MM. Duménil et Hippolyte jouent avec succès.

Cambrai, 29 juin. — La troupe d'opéra, dirigée par M. Berteché, a débuté le 15 courant, par une chaleur de 22 degrés ; c'est dire que les spectateurs étaient clair-semés.

Nous parlerons aujourd'hui principalement de Mme Alfred, prima dona, dont les débuts ont été couronnés du plus brillant succès; la pureté, l'étendue, la flexibilité de sa voix sont admirables ; son excellente méthode ne laisse rien à désirer. Jamais le *Barbier de Séville*, le *Pré-aux-Clercs*, le *Concert à la Cour*, n'ont été aussi bien chantés sur notre théâtre, où cependant nous avons entendu Mmes Pouilley, Prévost, Roche, Delahourde, etc.

Non-seulement Mme Alfred est une cantatrice du premier ordre, mais elle joint à son talent un physique agréable, une tournure charmante, une mise riche, élégante et parfaitement identique avec les personnages qu'elle représente. Hâtons-nous de jouir du talent de cette charmante actrice ; l'année prochaine, des directeurs des grandes villes se la disputeront ; il ne nous restera qu'un doux souvenir de son apparition, et la gloire d'avoir les premiers jugé, apprécié et rendu un juste hommage à ses talens.

Un mot de la troupe : Mme Lejey est une gentille actrice trop jeune encore pour jouer avec succès les premiers rôles ; avec de l'étude, elle parviendra à se faire une bonne réputation.

Mme Lebellot, louée outre mesure à Valenciennes, a du talent, une voix agréable, l'entente de la scène ; mais elle a trop de confiance en ses moyens, une mémoire souvent ingrate, une tournure qui prête peu aux travestissemens.

Mme Perreymond, à laquelle on reproche un peu d'afféterie, est une débutante qui promet une actrice à succès. En attendant, elle est ici accueillie avec faveur.

Nous n'avons que deux chanteurs : Haly et Barbot ; un excellent acteur, Berteché. Puis des artistes prétentieux, sans mémoire, qui défigurent les pièces les plus simples. Nous exceptérons Perreymond, très jeune homme, d'une tournure agréable, disant bien, jouant avec intelligence, mais qui devrait renoncer à l'opéra.

Jusqu'à présent, le choix des vaudevilles n'a pas été très heureux. *Le Capitaine Roland*, *Michel*, ou *Amour et Menuiserie*, même les *Deux Manières*, n'ont pas fait naître le désir de les revoir. Le talent de Berteché, celui de Barbot, Perreymond, Mme Lebellot, n'ont pu neutraliser la froideur, le manque de mémoire de leurs camarades.

M. Berteché nous fait espérer un ténor pour l'année prochaine. C. H.

Chalons-sur-Saône, 26 juin. — La troupe de M. Bousigues, arrivée récemment, a donné hier dimanche, pour sa première représentation, *Lestocq* et le *Châlet*. Il y a si long-temps que la ville n'a joui d'une troupe lyrique, que la foule va reprendre sans doute le chemin du théâtre qu'elle semblait avoir oublié.

Dijon, 23 juin. — Une première représentation du *Postillon de Lonjumeau* et Mme Pradher dans le rôle de Madeleine avaient attiré une assemblée nombreuse au théâtre. La pièce a été jouée médiocrement, et les spectateurs n'ont eu à applaudir que le jeu fin, spirituel et gracieux de Mme Pradher, dont la place est toujours vide à l'Opéra Comique de Paris.

Le Havre, 26 juin. — La carrière des débuts s'est rouverte pour un second ténor, M. Emile Lecomte, qui n'a pas été écouté avec trop de défaveur, malgré le peu de fraîcheur et d'étendue de sa voix. Dans l'*Eclair*, où il s'essayait, on a entendu avec plaisir M. Moisson et Mmes Irm et Ferrand, mais ces artistes n'ont pas été applaudis autant qu'ils méritaient de l'être. Les esprits sont encore dans un état d'irritation difficile à calmer : le moindre bravo qui s'élève d'un coin de la salle provoque aussitôt des *chut* ! qui n'en finissent plus.

Mont-Parnasse. — Nous avons vu dernièrement à ce théâtre, dont la salle a été décorée à neuf, *César ou le Chien du Château*. L'acteur Auguste, qui remplissait le rôle de César, nous a paru l'avoir compris d'une manière fort intelligente et assez originale.— En revanche, les artistes qui le secondaient ont été, dans la même pièce, d'une déplorable médiocrité, à l'exception peut-être de Mlle Mina, dont le jeu serait souvent plein de grace et de naïveté, s'il était soutenu par une mémoire moins infidele.

Mme Héliot a joué avec assez d'esprit le rôle de la *Comtesse du Tonneau* ; elle a du trait, du mordant, mais qu'elle se défie des grands airs... La prétention de chanter juste ne lui va pas...

Adalbert a mis plus d'affectation que de rondeur comique, dans le rôle de l'*Espérance*. Il a quelques bonnes qualités, mais il a besoin de les cultiver.

Nancy, 26 juin. — Malgré les degrés élevés du thermomètre, Achard sait attirer le public dans la salle du théâtre, où chacune de ses représentations lui vaut les honneurs d'un triomphe. *L'Aumônier du Régiment*, *le Retour en Suisse*, *Stradella*, *le Commis et la*

Grisette redeviennent des nouveautés pour les spectateurs, grace au talent que l'artiste y déploie. Achard est fort bien secondé par Mlle Labeaume, qui se distingue comme cantatrice et comme comédienne.

NANTES, 24 juin.— *Julie*, ou *Une Séparation* a obtenu hier un beau et légitime succès. M. et Mme Volnys prêtaient à cet ouvrage l'appui de leur talent, et jamais ce talent n'avait paru plus remarquable, et n'avait été mieux apprécié.— La représentation de *Elle est Folle* a fait de même grand plaisir. Là encore M. et Mme Volnys ont obtenu un nouveau triomphe.

NEVERS, 22 juin. — Les débuts de la troupe de Mme Cosson sont terminés; trois représentations accueillies favorablement ont conquis aux artistes la bienveillance du public. Dans *la Gazza* et dans *Riquiqui*, M. Ponet s'est montré acteur et chanteur distingués. Mme Devillé a fait apprécier un talent fort agréable dans le rôle de Ninette, et elle a été parfaitement secondée par Mme Pousseur. En somme, cette troupe réunit tous les élémens d'un succès qui se fortifiera par l'ensemble à chaque représentation.

TOULOUSE, 25 juin.—Le *Postillon de Lonjumau* a été pour M. Valgalier et Mme Miro-Camoin l'occasion d'un nouveau triomphe. Ces deux artistes ont reçu du public des témoignages nombreux de satisfaction, dont M. Joannis a pris sa part, ainsi que M. Bougnol.

THÉATRES ÉTRANGERS.

BRUXELLES, 25 juin. — *Théâtre national.* — *Salle des Alexiens.* — Première représentation de la *Belgique sous le duc d'Albe*, drame en quatre actes, par M. Georges Janety.

Nous ne ferons pas ici l'analyse du drame; nous dirons seulement que cet ouvrage est écrit avec chaleur, mais aussi avec trop de précipitation; il y a des longueurs, des répétitions; mais que l'auteur tranche dans le vif, qu'il sacrifie courageusement son dernier acte, qui est froid, et en dehors de tout vraisemblance historique; qu'il coupe des récits trop longs, et rétrécisse l'action, son drame alors pourra marcher et attirer la foule pendant plusieurs représentations.

Venons maintenant aux artistes. Le principal rôle du drame était joué par Aubertin. Ce jeune homme a du feu, de l'ame, et dirait bien s'il savait se modérer; mais il se laisse trop entraîner, et sa voix est tellement tonnante que Renaud lui-même n'a auprès de lui qu'une voix d'enfant.

Les autres rôles du drame ont été remplis d'une manière assez faible. Venons maintenant aux vaudevilles.

La *Treizième* et les *Troupiers en Gage* sont deux mauvais ouvrages, dans lesquels il est bien difficile à des acteurs de se montrer même passables. Cependant on a applaudi avec justice les *Troupiers*, où Mlle Desroches jouait le rôle de l'écaillère. Accueillie à son entrée en scène par des bravos de bon aloi, Mlle Desroches a dû se consoler que la direction du Grand-Théâtre l'eût méconnue. Le public l'a vengée, et lui a prouvé que partout et en tout temps on la verrait avec plaisir.

Mlle Hélène est une charmante actrice qui dit bien, et se met admirablement. Cette dame est engagée pour le théâtre de Verviers : tant pis pour nous, car nous n'aurons que bien peu d'occasions de la revoir d'ici au mois de septembre.

Le théâtre national vient d'engager plusieurs artistes de talent, entre autres, M. Dominique et sa fille.

LA HAYE, 6 juin. — La première représentation du *Postillon de Lonjumeau* a obtenu au Théâtre-Français de cette ville, un succès d'ensemble qui promet à cet opéra plusieurs heureuses réapparitions sur notre scène.

MÉLANGES.

TRIBUNAL DE 1re INSTANCE (1re Chambre).

(Présidence de M. Rigal).

Audience du 27 juin 1857.

*M. Nestor, directeur du théâtre de Reims contre Mlle Héléna Gaussin, actrice du théâtre de la Porte-Saint-Martin.**

M. Chaix-d'Est-Ange, avocat de M. Nestor, expose ainsi les faits du procès.

« M. Nestor, directeur du théâtre de Reims, avait engagé dans sa troupe dramatique, pour y jouer les premiers rôles en tous genres (ce sont les termes du traité), Mlle Heléna Gaussin, actrice du théâtre de la Porte-Saint-Martin. Il était convenu que Mlle Héléna serait, à partir du 15 mai, à la disposition du directeur, et que le retard apporté à l'exécution de l'engagement donnerait lieu au paiement d'un dédit de 2,000 fr. Cependant, l'époque fixée, se passa sans que mademoiselle Gaussin vînt prendre possession de ses rôles. Vous dire les tribulations du pauvre directeur qui, après avoir compté sur le talent de Mlle Héléna, se voyait obligé de mettre en œuvre ses doublures et de laisser croire au public que ses promesses n'étaient qu'une mystification, c'est ce que je n'essaierai pas, car vous les comprenez à merveille ! M. Nestor écrivait lettres sur lettres, mais Mlle Gaussin ne se pressait pas d'arriver, et elle s'excusait, tantôt en se disant malade tantôt en reprochant au directeur ce qu'elle appelait son exigence. Pour nous, Messieurs, nous savons à merveille que Mlle Gaussin n'était pas malade, ne l'a pas été : et c'est elle-même qui, dans une lettre qu'elle nous a écrite, se donne le plus complet démenti. Voici cette lettre :

M. *le président.* — Vous présentez un engagement signé de Mlle Gaussin ; mais était-elle majeure à l'époque de la signature ?

Me *Chaix.*—Oh ! certainement : majeure, et même très majeure.... A moins qu'elle fût simplement émancipée... Mais je crois pouvoir affirmer qu'elle était majeure. (Rire général.)

« Voici la lettre dont je parlais.

Mon cher directeur,

« Vous faites toujours de l'opposition, c'est-à-dire que nous ne serons jamais d'accord. Vous voulez, pour le peu de temps que j'ai à jouer à Reims, que j'emporte toute ma garde-robe ; vous ne parlez pas sérieusement. Ne sortons pas des conventions arrêtées entre nous, mon très cher directeur; ce n'est pas pour refuser de jouer des rôles que j'aime, croyez-le bien, mais mettez-vous à ma place, j'en ai bien assez à emporter. Je vous dirai, mon bon ami, que je viens de jouer la *Tour de Nesle* à Versailles, deux fois et avec un très-beau succès.

« C'est précisément à cette époque dit Me Chaix, qu'elle se disait malade.

« Je suis demandée dans plusieurs villes du premier ordre pour jouer quelques représentations : On est venu me chercher des Français, et je vais m'y faire entendre ces jours-ci : j'ai été très bien accueillie. Ainsi vous voyez, mon bon ami, que nous pourrons figurer bientôt dans un grand cadre. Il y a du nouveau ; mon directeur est désolé de m'avoir laissé aller, et il est très-embarrassé pour me remplacer, ce qui fait qu'il est charmant toutes les fois que je vais au théâtre. Dites-moi si vous avez un bon premier rôle et un joli jeune premier, afin qu'on ne murmure pas quand je dirai dans la *Tour de Nesle* : « Je

* Nous avions toujours eu lieu de croire cette actrice à l'Ambigu. (*Red.*)

» n'aime que toi, je t'aimerai toujours. » Je vous dis cela, parce que quand j'ai joué cette pièce, *mon Gaultier d'Aulnay* était si laid qu'à chaque phrase d'amour on disait : Il ne mérite pas une si grande passion. »

« Ainsi, vous le voyez, dit l'avocat, elle paraissait ne pas demander mieux que de jouer, à condition, toutefois qu'on lui donnerait un beau Gauthier d'Aulnay.» (Rires dans l'auditoire.)

« Je bavarde beaucoup ; il est temps que je m'arrête. Adieu, mon bon ami, je vous embrasse et suis votre dévouée,

Héléna Gaussin.

« Je dois vous dire, dit encore en terminant M. Chaix; que Mlle Gaussin n'a pas encore paru à Reims, et que l'inexécution des conventions a causé un préjudice énorme à M. Nestor, qui demande à la fois les 2,000 francs, montant du dédit stipulé, et 4,000 francs de dommages-intérêts. M. Nestor insiste pour que Mlle Gaussin soit condamnée par corps ; autrement, le jugement qu'il obtiendrait, ne lui servirait qu'à payer des droits d'enregistrement ; si, au contraire, la contrainte par corps est prononcée, Mlle Gaussin paiera, cela n'est pas douteux.

M. le président. —Nous désirons avoir une explication positive sur l'âge de Mlle Gaussin.

Me Chaix. —Si un délai nous était accordé nous pourrions rapporter l'acte de naissance.... ou bien, si le tribunal voulait faire comparaître Mlle Gaussin, elle le lui dirait..... peut-être.... (Rire) Mlle Gaussin a joué les rôles de Mlle Georges, et quelques personnes qui l'ont vue affirment que je puis donner ma parole qu'elle est majeure. »

Le tribunal, après quelques minutes de délibération, donne défaut contre Mlle Gaussin, et la condamne à payer à M. Nestor la somme de 2,000 francs montant du dédit stipulé, mais sans contrainte par corps.

(*Gazette des Tribunaux.*)

NOUVELLES DIVERSES.

M. Théodore Nézel — fait d'un côté de grands efforts pour relever son petit théâtre et lui donner une couleur artistique et littéraire, de l'autre, il fait tout ce qu'il faut pour le faire redescendre au plus infime degré des barraques dramatiques. Ainsi, il engage des artistes de talent, de bon ton, qui jouent enfin la comédie, tels que M. et Mme Lambquin, Lionel, Mlle Pélagie; quelques jours après ces heureuses acquisitions, on voit placardée sur son affiche la vieille et grossière pasquinade du *Pont-Cassé* ; et le spectacle commencé par la charmante comédie de *Dieu et Diable*, finit par les *Ombres Chinoises*. Que M. Nézel se décide franchement: veut-il rivaliser avec MM. Dormeuil, Bayard, Arago? ou bien avec M. Séraphin ?

Décès prématuré de Mlle Adolphe.—La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles: la cruelle qu'elle est vient d'enlever au théâtre une jeune et jolie actrice pleine d'avenir et qui comptait déjà d'agréables succès à la Porte-Saint-Martin. Mlle Adolphe-Régnier est morte presque subitement. Dimanche dernier, pendant la représentation de la *Pie Voleuse*, elle éprouva une violente attaque de nerfs qui l'obligea à se retirer. L'indisposition devint grave, le mal empira, et mardi cette actrice a succombé. Mlle Adolphe était la fille de l'actrice de ce nom, qui a tenu long-temps le sceptre comique au théâtre de la Gaîté.

— Une circonstance affreuse vient se joindre à ce triste événement. Mme Adolphe mère est affectée d'une maladie cruelle qui nécessite une douloureuse opération pério-

dique; il faut que, chaque soir, la fille soit présente pour essuyer les larmes et calmer les douleurs de la mère.—Cette malheureuse, qui n'avait que sa fille pour consolation et pour soutien, ignore la perte qu'elle vient de faire, et appelle sa fille, qui n'est plus là pour lui répondre! — On dit que plusieurs acteurs sont décidés à aider de tous leurs moyens la mère de leur ex-camarade.

F. W. Lemm. — l'un des acteurs tragiques les plus distingués de l'Allemagne, est mort à Berlin le 16 juin.

La Vallée de Josaphat. — C'est, assure-t-on, le titre audacieux de l'ouvrage qui servira d'ouverture au théâtre du Cirque à sa rentrée au boulevart du Temple. Le sujet est vaste et les personnages doivent être aussi nombreux que variés.

Mme Callault Noiseuil. — Pour posséder cette charmante cantatrice, M. Pépin, directeur du théâtre de Genève, a dépassé de beaucoup les sommes données aux artistes qui ont précédé Mme Callault. Pour plaire aux amateurs de bonne musique, il n'a pas calculé s'il s'imposait un sacrifice, persuadé que le talent de Mme Noiseuil le dédommagera amplement, et qu'une cantatrice qui réunit à une voix pure et flexible une excellente méthode, ne pouvait être pour lui une mauvaise affaire, malgré l'énormité du prix,

Subvention des théâtres.—Le *Constitutionnel*, ce journal bonnet-de-coton et courte-vue, a attaqué la subvention des théâtres royaux. Il disait, entre autres absurdités, que l'Opéra gagnait plus qu'il ne fallait; or, voici les recettes :

Du 1er juin 1835 au 1er juin 1836.		787,356 75
Ce qui fait une recette moyenne de 5,000 fr. environ.		
Location des loges à terme		274,282
Bals masqués		12.000
Recettes extraordinaires		75,342 32
Subvention		632,499 85
Total de la recette,		1,781,480 92
Et voici les dépenses :		
Personnel fixe,	875,534 25	
Personnel variable,	204,275 31	
Matériel, dépenses diverses,	715,434 51	
Contribution à la caisse des pensions,	20,000	
Total de la dépense,	1,815,244 07	
Excédent de la dépense sur la recette,		33,763 15
		1,815,244 07

Pour l'année 1836 à 37, la recette générale, subvention comprise, s'élève à 1,790,712 99

La dépense n'est pas encore connue, parce que tous les comptes ne sont pas réglés; mais tout ce que la direction pourra espérer de plus heureux, c'est que les charges ne dépassent pas les recettes. — Non, ce n'est pas la subvention de l'Opéra, ce théâtre unique, qu'il faut rogner, non, ce n'est même pas celle de l'Opéra-Comique, aliment de la province et berceau de nos jeunes compositeurs, qui n'a besoin que d'un changement, celui de son directeur; ce n'est surtout pas celle de la Comédie-Française; c'est seulement celle des Italiens, que même il ne faut enlever que pour la donner à une seconde Scène-Française, qui soit au Théâtre-Français ce que l'Opéra-Comique est à l'Académie royale de Musique. — Ainsi que tous nos lecteurs le savent probablement déjà, la sagesse de MM. les députés a voté les subventions, et réduit au silence l'opposition systématique ou ininelligente.

Salle Ventadour. — Plusieurs actionnaires de ce théâtre demandaient, la semaine passée, devant le tribunal de commerce, la dissolution de la société et la vente du théâtre. M. de Salvi, administrateur de la société, a repoussé cette demande en son nom et au nom des actionnaires dissidens. — Le tribunal a remis à huitaine pour prononcer. Nous ignorons le résultat.

M. Mézeray. — On lit dans le *Journal des abonnés* de Marseille. — L'administration a rempli les vues des abonnés en appelant à elle un artiste tel que M. Mézeray. Déjà le résultat de sa direction intelligente et nerveuse se manifeste sensiblement. Grace à lui, nous remarquons un mieux sensible dans l'ensemble et les nuances de notre orchestre. M. Mézeray joint à une chaleur entraînante le sang-froid lucide d'un artiste sûr de lui-même Nous avons tous applaudi avec bien du plaisir l'ouverture brillante de ce jeune compositeur; nous l'engageons à ne pas se montrer si avare des ses œuvres et à nous communiquer plus souvent ses savantes et gracieuses compositions; il acquerra ainsi de nouveaux titres à notre reconnaissance.

Odéon. — Le bruit de l'ouverture de l'Odéon, avec le privilége d'un grand théâtre de province, prend de plus en plus de la consistance. On cite, comme chanteurs engagés, actionnaires : Ponchard, Inchindi, Fosse, M. et Mme Roule Peignat, dont on dit beaucoup de bien; quatre comiques : Bernard-Léon jeune, Tiste, Vizentini, Astruc; une jeune première, Mme Herdliska, et MM. Delafosse et Danguin. Les directeurs ont dû avoir avant-hier audience du ministre. — Nous recevons à l'instant de M. Vsannas, sur l'ouverture de l'Odéon, une lettre que l'abondance des matières et l'heure avancée à laquelle elle nous parvient ne nous permettent de publier que dans notre prochain numéro.

Billets de spectacle. — On lisait dans la *Gazette de France* : « La commission des auteurs dramatiques, de concert avec le percepteur de l'impôt des indigens, a fait signifier aux directeurs des théâtres secondaires un réglement qui a pour objet d'interdire aux administrations théâtrales la faculté de donner aucun billet. » Si le fait est vrai, l'on doit avouer qu'on ne sait plus où s'arrêtera la tyrannie de ce pouvoir qui s'appelle Commission des auteurs dramatiques. On finira pas en abuser, comme l'homme abuse de tout ce qui est bon ; alors, il y aura réaction, et ce sera la ruine de l'association.

Revue de la Côte-d'Or et de l'ancienne Bourgogne.—Ce recueil, si habilement dirigé par M. Jules Paulet, paraît in-folio une fois par semaine, au lieu d'in-octavo une fois par mois. Il restera spécialement consacré aux lettres, aux arts et aux sciences. La politique n'y aura pas de place. Il aura des contes et des nouvelles, et abordera les questions industrielles qui offrent le plus d'intérêt; il tiendra ses lecteurs au courant des progrès de l'agriculture. On le voit, son programme est immense et varié. Nul doute que la *Revue de la Côte-d'Or*, qui a reçu du public nn accueil si favorable lorsqu'elle était mensuelle, n'obtienne un succès au moins égal dans sa série hebdomadaire.

Grosse-Tête le Faussaire. — On soupçonnait le nommé Ernest Grosse-Tête d'avoir fabriqué et vendu des contremarques fausses à la porte du théâtre du Panthéon; la police fit une descente à son domicile, et ayant découvert les instrumens qui lui servaient à confectionner ses faux billets, put fournir au tribunal les preuves de sa culpabilité. — Grosse-Tête a été condamné à dix mois d'emprisonnement.

Armand-SÉVILLE,
Administrateur.

Jules BELIN,
Rédacteur en chef responsable.

SOMMAIRE DU DERNIER NUMÉRO.

La Débutante. — La première actrice anglaise, J. Belin. — Opéra-Comique : *L'An Mil*, G. d'Avrigny. — Ambigu : *Le Gars*, Victor Herbin. — Panthéon : *Antoine et Glandureau ou une Excellente affaire*, Emile Fontaine. — Correspondance. — Théâtres de la province. — Théâtres étrangers. — Mélanges : *Ariel*, Conclusion, J. Belin. — Critique : *Maladie des organes de la voix*, M. G. — Nouvelles diverses. — Troupe de Boulogne-sur-Mer.

Imprimerie de A. BELIN, directeur-gérant du journal, rue Sainte-Anne, 55.

REVUE DU THÉATRE.

SOMMAIRE.

Le Feuilletoniste en province, J. Arago. — Sur le public de l'Odéon, Vsannaz. — Des Théâtres de Londres. — Gymnase : L'*Elève de Rome*. — Gaîté : *Richard Moor*. —: Théâtres de Paris. — Théâtres de la province. — Théâtres de l'étranger. — Mélanges : Jurisprudence théâtrale (*Lyon et Avignon*). — Critique : *La Revue du Finistère*, Jules Belin. — Charade, Armand Gouffé. — Nouvelles diverses.—

LE FEUILLETONISTE EN PROVINCE.

En fait de journaux, je ne connais, en province, qu'une chose plus difficile à faire qu'un feuilleton : ce sont deux feuilletons.

A Paris, le feuilleton d'aujourd'hui vous fait oublier celui de la veille. Et puis, il y en a tant qui se croisent, se heurtent, se détruisent ! Les journaux se bariolent de tant d'opinions diverses; les écrivains se montrent si opposés les uns aux autres, qu'il est rare de voir un artiste ne pas trouver quelques lignes de consolation aux lignes irritantes qui, tout-à-l'heure, le menaçaient dans son avenir.

La critique est, en général, fort bonne fille à Paris. Les hommes chargés de la faire parler semblent tous exempts de passion ; on jurerait qu'il n'y a chez eux ni haine, ni amitié, ni préférences, ni préventions, ni antipathies. Les maîtres leur ont demandé une, deux ou trois ou quatre colonnes ; il faut que les colonnes arrivent à heure fixe, à point nommé. — Tiens! il manque une vingtaine de lignes !.... attendez; j'ai oublié ce drôle de B., ou cette coquette de F.... J'étais, ma foi, joli garçon !....—Et là-dessus, l'alinéa s'emplit et la dernière colonne se complète. S'il n'avait rien manqué au journal, l'acteur ou l'actrice n'aurait eu à son déjeuner ni l'ame contente ni l'humeur grondeuse ; mais vingt lignes étaient encore imposées à l'écrivain, et il a bien fallu pour les compléter, signaler un défaut qui n'avait point encore été aperçu, ou mentionner une perfection invisible.

Au surplus, cela n'était pas absolument nécessaire ; et c'est surtout à Paris qu'il est permis au critique *d'allonger la courroie*, de parler sans rien dire; ou de dire de ces choses si communes, si ordinaires, si souvent répétées, que le lecteur les retrouve presque quotidiennement à chaque feuille.

Avec de l'esprit et un grain de malice, on est lu et beaucoup lu à Paris : *Cela est fin, cela est adroit*, fait plus l'éloge de l'écrivain, que si l'on dit *cela est juste, cela est vrai*. On lit un feuilleton pour son style et non pour sa logique. S'il est bien dit, il passe pour bien pensé ; ou du moins, on fait grâce à l'erreur

en faveur du style. A Paris, les feuilletons ne tuent personne et font vivre bien du monde...: ceux qui les écrivent.

Mais en province !... Tudieu, comme la scène change ici ! comme les rôles se jouent différemment ! comme les passions s'allument et comme les colères éclatent ! comme les balles et les épées se croisent.

En province, il n'est guère permis de faire un feuilleton sans avoir du cœur. A Paris, le cœur est presque du superflu. Depuis qu'il m'a passé par la tête d'écrire des feuilletons pour la province, j'ai reçu plus de trente cartels, dont la plupart, heureusement, se sont terminés à table. Cependant j'ai été tué deux fois à Bordeaux, une fois à Lyon, trois fois à Toulouse, (on tue mieux là que partout ailleurs,) et rien qu'une demi-fois à Rouen, sans y comprendre les quatre ou cinq bras abattus, les six ou sept estafilades au travers du corps et les huit ou dix jambes amputées.... Mes amis m'ont pleuré mort vingt fois en ma vie.... Si l'on m'y ratrappe jamais !....

A Paris, dès que vous vous présentez pour faire le feuilleton d'un journal, on vous demande à l'essai, une page de prose. En province, on vous conduit dans une salle d'armes; et dès qu'il est bien démontré que vous passez vîte un dégagement, on vous met la plume à la main, et vous avez le droit de dispenser l'éloge ou le blâme.

Si Grizier ne gagnait pas tant d'argent à Paris, je lui offrirais une place vacante de feuilletoniste en province. Bertrand, Cordelois ou Lozès en veulent-ils ?

Eh bien ! vous croyez que c'est là tout, et qu'une fois le duel fini, vous n'avez plus rien à craindre !.... Pauvres fous que vous êtes ! Les cartels d'homme à homme ne sont que l'accessoire du métier. Il y a là, parmi les fracs et les redingotes qui se frottent à vous, des chapeaux de paille avec plumes et rubans, des colerettes et des mantilles; il y a là, à côté des figures brutales d'acteurs, des figures efféminées d'actrices qui, si vous osez en parler avec irrévérence, s'animent au besoin ; il y a là des cœurs chauds à *l'outrage*, des langues qui savent parler, des regards qui ont du poison, des haines vivaces, des vengeances qui ne meurent pas même après le châtiment du coupable.... C'est bien autre chose, ma foi, qu'une affaire sérieuse, l'épée ou le pistolet à la main !.... Eh ! ne m'avait-on pas menacé dernièrement, à Rouen, d'un cartel avec une *dame*, parce que j'avais eu l'effronterie, la lâcheté, l'insolence de publier que son débit, sage et correct, était un peu monotone ?.... Il est vrai que la gaillarde a moustache, et que, depuis fort long-temps, elle s'est familiarisée avec les habits de mon sexe (ceci sans arrière pensée, je vous prie).

Mais, si toutes les actrices n'ont pas la même verdeur, les mêmes goûts chevaleresques, ne croyez pas qu'avec celles-ci encore votre tâche de feuilletoniste soit sans danger ou plutôt sans amertume. Si vous hantez les coulisses, il n'est pas de petits coups d'épingle que vous ne receviez dans vos évolutions pour éviter celle à qui vous avez osé vous frotter : ce sont de petits mots prononcés assez à voix basse pour que tout le monde puisse les entendre. Pour peu que vous ayez l'air d'avoir compris, l'épigramme se ravive et vous poursuit dans tous les recoins; et, si vous avez la faiblesse de répondre, votre antagoniste

élève la voix, s'agite, s'emporte, vomit les épithètes les plus sonores, vous accuse de l'avoir insulté en passant, pleure, gémit, étouffe, se trouve mal, se crispe, tombe..... et le régisseur demande au public un peu de patience; car Mme G. ou R. *vient de se trouver subitement* INDISPOSÉE... (Phrase stéréotypée.) Oui, *indisposée* contre le feuilletoniste qui a fait tout ce qu'il a pu pour sauver un ridicule à la sotte que l'amour-propre a privée de prudence.

Et maintenant, si l'actrice a seulement deux ou trois adorateurs, où cela va-t-il vous mener? Vous avez été généreux envers elle, en ne répondant ni à ses quolibets, ni à ses turlupinades aurez-vous la même vertu, quand une bouche d'homme articulera les mêmes attaques et vous froissera des mêmes expressions que vous avez une fois dédaignées?.... Ecoutez donc, le feuilletoniste n'est pas un être parfait, et il faut bien lui pardonner ses petits emportemens... Je m'accuse d'imperfection, quoiqu'en disent mes amis.

A Paris, vous dites blanc aujourd'hui et noir demain, cela tire peu à conséquence. Ceux qui vous lisent n'ont pas vu l'acteur ou l'actrice dont vous parlez. Un sur dix mille tout au plus.

En province, tout change; c'est toujours, ou à peu près, le même public qui va au théâtre. Si vous écrivez *oui* ce matin, n'écrivez pas *non* ce soir, ou vous serez tourné en ridicule; je dis plus, vous êtes condamné à voir toujours des mêmes yeux; et quand l'acteur change et que vous le publiez, on va répétant partout que vous êtes un étourneau, une girouette; que vous jugez par caprice; que vous n'avez ni loyauté ni conscience, et qu'on ne doit pas plus se féliciter de vos éloges que s'irriter de vos critiques.

Un fait qui les domine tous est celui-ci : Louez un acteur.... c'est qu'il vous donne à dîner; louez une actrice... c'est qu'elle est votre maîtresse. Maintenant changez de rôle :

Signalez avec persévérance un défaut à celui-ci..... c'est qu'il n'a pas voulu s'abonner à votre feuille; touchez du doigt le côté faible de celle-là... c'est que vos hommages ont eté repoussés, c'est que vos lettres n'ont pas été reçues, c'est que vous êtes un insolent à qui l'on a fermé la porte au nez...

Le rude métier que celui de feuilletoniste en province!

Comptez les artistes à qui la critique profite; comptez ceux qui ne vous gardent rancune d'aucune sévère observation, qui vous remercient franchement de vos panégyriques; ils sont rares. Ne comptez pas ceux qui ne se montrent jamais satisfaits de vos lignes apologétiques... vous auriez trop de besogne. La critique est toujours violente, la louange toujours tiède. En province, à peu d'exceptions près, tous les acteurs, toutes les actrices sont des... des... Je cherche des points de comparaison, je ne trouve pas.

Je l'avoue cependant, en province les artistes ont une certaine pudeur que n'ont pas ceux de la capitale. Ils n'assiègent pas les bureaux des journalistes; ils n'envoient pas des réclames toutes faites, à imprimer sans révision*; et quel-

* Ne serait-il pas possible qu'il y eût des artistes de la province entachés de ce *défaut de la réclame*? N'en pourrait-on pas nommer autant là qu'ici?... C'est une simple question que nous adressons à M. J. Arago. *(Réd.)*

ques uns d'entre eux, modestes et reconnaissans, gardent religieusement dans leur ame le souvenir de ce que vous avez fait pour les guider dans leur marche, ou leur rendre le voyage moins lourd. Pour mon compte, je pourrais, si je ne craignais de les mettre trop en relief auprès de leurs camarades plus souples, vous citer des comédiens de conscience et de talent, dont l'estime ne s'attiédissait pas plus par la sévérité que l'amitié ne se réveillait par la bienveillance. Le nombre en est limité sans doute; mais leur exemple ne sera pas perdu pour la foule, et je ne désespère jamais du progrès.

Quant au devoir du feuilletoniste de province, il est tracé par les conséquences mêmes de ses arrêts. Jusqu'à ce qu'il ait démérité de la confiance et de l'estime publiques, sa parole a du poids, son jugement fait presque toujours celui des masses, qui aiment assez qu'on leur dise ce qui est bien ou mal, tant elles sont âpres au plaisir et froides au raisonnement qui éclaire. Il importe que la voix du feuilletoniste soit grave, sérieuse, solennelle; que la trivialité de son expression ne trahisse jamais le fiel de sa colère; il doit respecter l'homme quand il parle du comédien, et ne point oublier que l'artiste a, comme lui, souvent plus que lui, un cœur accessible à l'outrage... Le feuilletoniste de province doit voir le comédien à travers la rampe et sous le rouge; sans cela, il le voit mal, car il est trop près de lui. Le feuilletoniste de province doit être l'ennemi du *cabotin* et l'ami de *l'artiste*. Il faut qu'on le craigne et qu'on l'aime à la fois; mais de cette crainte qui ne dégrade pas, de cette affection qui ne peut avilir... Le feuilletoniste de province qui se drape pour lancer ses foudres, qui se hisse sur des échasses pour paraître grand, et qui embouche un porte-voix pour se faire un gros organe, pourra effrayer les enfans et les débutans trop timides; mais il ne changera rien aux allures des hommes de cœur et d'avenir. Le feuilletoniste de province qui a la conscience de son devoir doit avoir acquis le droit de serrer la main à tout artiste soumis à son contrôle, ou il ne comprend pas la mission qui lui est confiée. Un feuilletoniste croquemitaine sera toujours un objet de dérision, de pitié et de dégoût.

J. Arago.

SUR LE PUBLIC DE L'ODÉON.

Vos dernières livraisons ravivent l'espoir d'une prochaine réouverture de l'Odéon. En janvier 1835, la *Revue du Théâtre* a publié mon opinion en faveur de cette entreprise rendue au public, dans l'intérêt des trois arrondissemens ultrapontains, comme dans celui des nombreux artistes sans place. Mais je demandais alors du drame, de la comédie et du vaudeville.

Aujourd'hui, je ne vois pas encore de prospérité possible pour l'Odéon dans une autre combinaison. Vous annoncez, avec les deux nouveaux directeurs titulaires en perspective, des engagemens de chanteurs et de cantatrices. Tant pis! Ce n'est pas que je désire qu'on laisse à l'état précaire de disponibilité ces messieurs et ces dames plutôt que les comédiens et les vaudevilliens. Mais les prétentions des premiers sont trop onéreuses * aux

* Cet inconvénient a été habilement tourné en faisant convertir aux artistes la moitié de leurs émolumens en actions, ce qui aura le double avantage de moins grever la direction et d'intéresser les artistes à son succès. (*Réd.*)

administrations ; il faut qu'ils en rabattent jusqu'à ce qu'elles soient au niveau du terme moyen des produits, et, alors seulement, on pourra traiter avec eux. Sans cette concession, la ruine du théâtre est inévitable. De nombreux antécédens en offrent les preuves encore palpitantes.

Dans le quartier du Luxembourg et lieux circonvoisins, on parle d'un autre obstacle à surmonter pour établir solidement la prospérité du théâtre de l'Odéon. Les propriétaires et commerçans, intéressés à cette exploitation remise en activité, répètent à qui veut les entendre :

« Nous avons refusé et nous refuserons toujours de prendre des actions de ce théâtre ou » des abonnemens ; nos déboursés seraient incessamment en péril, même en supposant » une gestion savante, adroite et intègre. Jamais un théâtre important comme celui de » l'Odéon ne fera de bonnes affaires à cause de son voisinage avec les écoles. Les étudians » raisonnables, qui connaissent le prix du temps, qui veulent mettre à profit les sacrifices » de leurs familles, et qui travaillent sérieusement à l'avantage de leur avenir, ne se font » point une habitude du spectacle ; ils peuvent être attirés, par quelques représentations » rares et solennelles, à la Comédie-Française, à l'Academie royale de Musique ou à » l'Opéra-Comique ; mais ils passent généralement leurs soirées en compagnie avec leurs » livres. Donc, rien de ce côté pour l'Odéon.

» La jeunesse chez qui l'amour du plaisir domine toutes les occupations n'a pas tou- » jours la bourse assez garnie pour suffire aux dépenses d'une vie de joies et de dissipa- » tions : encore un resserrement de limites dans les ressources que semble offrir une » partie de la population d'outre-Seine à l'administration du susdit théâtre.

» Enfin, parmi les étudians, ceux qui fréquenteraient le spectacle qui touche à la chambre » des pairs, n'y entreraient souvent qu'avec des intentions d'hostilité folle. On les voit » tous les soirs, chez Bobinot ou au Panthéon, circuler dans les corridors, ouvrir et » fermer brutalement les portes des loges ; on les entend s'appeler et se répondre des pre- » mières aux secondes et des galeries au parterre, tout cela pendant que le rideau est levé. » De l'avant-scène, ils lancent des paroles licencieuses aux actrices qui sont à quatre pas » d'eux, pour les distraire, les troubler, jeter le désordre dans l'exécution de l'ouvrage et » provoquer les sifflets du public. Voilà ce qui amuse beaucoup ces jeunes gens, et ce qui » plaît fort peu aux personnes qui vont au spectacle pour le spectacle, et qui paient avec » l'espoir d'en jouir avec décence et tranquillité. Nous ne tenons note d'aucun autre » motif de tapage et de scandale. Certains étudians ont un penchant naturel à les saisir » tous au passage, lorsque le désir impatient de l'effet ne les pousse pas au devant de la » cause ; mais il suffit des *farces* que nous signalons plus haut pour chasser le vrai public, » le seul désirable, sous le double rapport de l'art et des intérêts matériels, d'un théâtre » fréquenté par la clientelle écolière du Panthéon et de Bobinot.

» Dans ces deux petits cadres, les résultats d'un désordre plutôt malin que méchant, » plutôt irréfléchi que prémédité, se réduisent peut-être à fort peu de chose ; c'est qu'une » grande affluence n'est pas nécessaire pour alimenter ces sortes d'entreprises, et que les » habitués sont de nature sans doute à s'accommoder fort bien du bruit et des irrégularités » scéniques qu'il entraine, sauf quelques passans, étrangers aux us et coutumes des loca- » lités, et qui, en s'éloignant du tohu-bohu avant la fin de la soirée, jurent qu'on ne les » y reprendra pas une seconde fois.

» Mais à l'Odéon, il faut attirer la foule. Elle y est d'urgence certains jours de la se- » maine et aux représentations d'ouvrages couronnés d'un plein succès, pour faire face » aux dépenses obligées d'un théâtre de grande dimension. Dans la morte saison même, » les recettes ne doivent pas descendre à un *minimum* qui nécessite des reprises sur les » produits des bons jours, et absorbe tout ou partie, et parfois au-delà des bénéfices. Or, » la crainte d'inconvenances, cause de troubles susceptibles de dégénérer en rires, éloi- » gnera toujours d'une salle de spectacle les personnes qui ont l'habitude d'y occuper les » premières places ; et, par conséquent, pas moyen de contribuer le plus à la solidité de » l'établissement. Cette crainte est justifiée ici par trop d'antécédens. Les étudians, dont » les bruyans caprices ne souffrent pas de frein, viennent de ces provinces où, au renou- » vellement de chaque année théâtrale et à l'époque des débuts, on joue, en un cent de

» domino, la réussite ou la chute d'un acteur, et où des actrices sont sifflées par des » fashionables dont elles ont repoussé les hommages peu flatteurs.

« Est-il étonnant que ces étudians, arrivés à Paris avec de tels souvenirs et une ten- » dance à les continuer pour leur satisfaction personnelle, organisent le désordre au pré- » judice d'une population entière ? Un père de famille conduira-t-il au théâtre sa femme » et ses enfans pour leur faire entendre des plaisanteries de mauvais lieux, et jusqu'à des » paroles obscènes ? Les repoussera-t-il par des remontrances auxquelles on répondra par » des voies de fait ? Non ; il restera chez lui avec les siens, ou il cherchera un spectacle » purgé de ces épisodes ignobles, qui sont rationnellement des objets de mépris et de » dégoût pour les honnêtes gens.

» Conclusion : tous les élémens de prospérité du théâtre de l'Odéon sont paralysés par » le voisinage des écoles. »

Voilà, M. le rédacteur, ce que j'ai entendu dire par un grand nombre d'habitans notables du quartier de l'Odéon. D'autres ont pu l'entendre avant moi, et je suis étonné que ces observations n'aient pas encore trouvé place au milieu de toutes celles qui ont été publiées sur l'exploitation de ce théâtre. Je vous les adresse, convaincu qu'elles valent la peine d'être approfondies, dans le but de détruire un vice radical, et d'arriver, avec des chances de succès, à la réouverture d'un théâtre dont la livraison au public pourrait être si avantageuse à trois arrondissemens de la capitale, et si utile à des artistes sans place, à des auteurs dont les œuvres vieillissent en portefeuille, ainsi qu'à des employés et des ouvriers qui ne sont pas heureux de rester les bras croisés.

Mais, dira-t-on, le moyen de détruire le vice radical, de surmonter l'obstacle qui s'oppose à la prospérité de l'Odéon ?

Je pense que ce moyen est difficile à trouver. Il faut une position, et je ne l'ai pas ; il faut un mandat et du pouvoir pour l'apprécier avant de le mettre en œuvre, et je n'ai ni l'un ni l'autre. En conséquence, je m'abstiens. J'ai signalé le mal ; j'ai mis le doigt dans la plaie : le reste n'est pas mon affaire.

Cinquante mille voix béniront le pouvoir et ses mandataires qui rendront l'Odéon à une nouvelle activité dramatique, après avoir consigné les folies des étudians dans les estaminets, les tavernes, etc., à la Grande Chaumière ; mais les plaintes, interprètes des regrets, auront aussi des échos nombreux et prolongés, si, en présence du bien qui résulterait de la réouverture de ce théâtre, le mal signalé est déclaré incurable. Cet aveu serait une faiblesse ; et qui doit en être exempt, si ce n'est l'autorité armée de la loi ?

Agréez, etc.

VSANNAZ.

DES THÉATRES A LONDRES.

Au moment où la question des théâtres vient d'être agitée à la chambre des députés, il ne sera pas sans intérêt de connaître comment nos voisins d'outre-mer ont envisagé, pour ce qui les concerne, ce qui est relatif à l'avenir des théâtres.

En 1833, les nombreuses faillites, si souvent renouvelées depuis, des directeurs des théâtres anglais, ayant menacé d'entraîner la ruine totale des spectacles, le parlement fut saisi de cette importante question. Une commission fut nommée, des propositions furent faites ; mais tout cela, il faut le dire, sans amener aucun résultat positif.

Voici, d'après l'enquête officielle, quelques-unes des causes qui furent alléguées pour expliquer le dépérissement du théâtre anglais.

A Londres, comme à Paris, on n'a pas manqué de taxer le théâtre d'immoralité au premier-chef. De là, à une proposition de censure, il n'y avait qu'un pas. Comme en France, on a sauté ce pas difficile. La censure du lord chambellan

a dû prendre en mains les intérêts de la morale privée et publique. Il paraît toutefois que les censeurs anglais n'ont pas plus échappé au ridicule que leurs confrères des bords de la Seine. En voici un exemple : dans le manuscrit d'un ouvrage soumis à l'examen, on retrancha ces mots : « Elle est un *Ange*, » par le motif qu'il serait scandaleux et impie d'appliquer à une femme le nom d'un être supérieur, et dont la Bible nous garantit l'existence.

Un autre motif allégué est la proportion et la grandeur démeserée des salles de spectacle. Parmi les dépositions faites devant la commission, nous remarquons celles de deux acteurs célèbres de l'Angleterre, Kean et Kemble. Ceux-ci se prononcèrent pour les grandes salles. Kean ajouta que l'éloignement cachait les défauts des comédiens médiocres. D'autres personnes prétendirent que c'est la grandeur des salles qui a donné la première idée de ces représentations à grand spectacle, montées uniquement pour satisfaire la vue. C'est elle qui, en augmentant les frais de toute spèce, a forcé d'augmenter les prix d'entrée et entraîné la ruine des entreprises.

Les heures des repas se trouvent être aujourd'hui les mêmes que celles du spectacle. Cette circonstance est fort grave, car elle exclut presque entièrement du théâtre les classes bien élevées, et remet la critique et la décision dans la main des ignorans.

Le monopole de Drury-Lane et de Covent-Garden, a-t-on dit, gêne tous les autres théâtres, et va même jusqu'à les ruiner. Il est incertain si ces deux théâtres ont réellement des droits exclusifs ; mais il est sûr qu'ils ont cru en avoir. D'un autre côté, plusieurs théâtres ont ouvert avec la permissiou de l'autorité, qui leur a seulement défendu de jouer le *drame légitime* ; mais personne n'a pu encore expliquer précisément qu'elle est la différence entre un drame légitime et ce que l'on appelle une *burletta*.

N'est-il pas ridicule, disent les partisans de la liberté illimitée du théâtre, que des pièces classiques, parfaites, ne puissent être représentées que par un ou deux théâtres, tandis que l'on ouvre tous les autres à des œuvres imparfaites, fausses, corrompues? Pourquoi les traductions des pièces françaises peuvent-elles se jouer partout, et Shakspeare et Massinger seulement dans des salles d'une grandeur si démesurée qu'on ne peut pas les entendre et que par suite on ne veut pas venir les voir? Il vaudrait mieux reléguer le mauvais dans une seule salle et ouvrir toutes les autres à ce qui est bon. D'ailleurs le monopole n'a pas même contribué à augmenter les profits des théâtres privilégiés.

Après bien des attaques pour et contre le privilège, arrive enfin dans cette solennelle enquête le vote des hommes moroses et qui ne mettaient pas tant de façons à trancher la difficulté.

Un honorable membre de la chambre des communes, M. Roth, dit: « Les théâtres ne sont bons qu'à faire vivre les acteurs, misérable rebut du genre humain, qui ne peuvent trouver aucun autre moyen de subsister, et c'est pour une pareille classe que l'on voudrait que nous nous donnassions la peine de faire des lois ! »

« Quel serait, demande un autre, le meilleur moyen de remplir les salles de

spectacle ? » On répondit : « Mettez des culottes à une jeune fille avec de belles jambes, et vous aurez 80 liv. st. dans la caisse à l'heure où les billets se vendent à moitié prix. »

Notre chambre des députés n'eût pas mieux dit.

PREMIÈRES REPRESENTATIONS.

GYMNASE-DRAMATIQUE.

L'ÉLÈVE DE ROME, Vaudeville en trois actes, de MM. Jacques Arago et Desforges. — Georges-*Cachardy*, Montefiore-*Sylvestre*, Régina-Mmes *C. Vallée*, la duchesse d'Albano-*E. Sauvage*.

Nous sommes à Rome. Le titre prouve qu'on n'en veut pas faire mystère ; on sait à quoi s'en tenir avant le lever du rideau. Attendez-vous donc, naïfs et dévoués spectateurs, à une exubérante quantité de comparaisons, de lamentations et de points d'exclamation ! On ne met pas impunément le pied en Italie. L'Italie est une grande duchesse guindée, qui nous attend en se posant comme une vieille coquette, et que nous allons visiter en grande cérémonie, avec des salutations étudiées d'avance et une admiration toute prête. Il y a des gens qui ont vu Rome, Naples et Milan, et qui n'en sont pas très enchantés. Cela ne les empêche pas de crier à la merveille. On fait de l'enthousiasme avec l'Italie, comme on fait de la galanterie avec les femmes sur le retour. En revenant d'un voyage, annoncé avec tant de fracas, on n'ose pas être franc, et on se livre parfois à un pathos vraiment déplorable. Tout bien considéré, l'Italie gâte le cœur et le style.

Ainsi que je l'ai annoncé, les *tartines* sur *l'art* et le *ciel* que vous savez ne manquent pas dans la nouvelle pièce du Gymnase. En thèse générale, je n'aime pas les dissertations sur *l'art* dans un vaudeville. A chacun son genre. *L'art* ne regarde pas le vaudeville. Il faut un talent supérieur pour intéresser le public à ces luttes de l'artiste avec la société, à ce drame bâti sur des sentimens aussi intimes, aussi cachés à la foule, et je ne sais vraiment d'essais heureux et acceptables, en ce genre, que le *Chatterton* de M. de Vigny, et le *Chef-d'OEuvre inconnu* de M. Charles Lafont.

L'élève de Rome s'appelle Georges. Il a voulu arrêter, je ne me souviens plus sous quel prétexte, la voiture de la duchesse d'Albano, et M. de Montefiore, le cavalier servant de la dame, a gratifié M. Georges d'un coup de cravache à la figure, que celui-ci a pour le moment sur le cœur. La duchesse, qui veut empêcher le duel, ne demanderait pas mieux que de trouver un moyen d'arranger l'affaire ; mais elle est fort embarrassée, car, si elle doit épouser M. de Montefiore, son cœur bat en secret pour M. Georges. Heureusement, il lui vient une idée : elle prie Montefiore de faire des excuses au jeune artiste, et, à cette condition, elle lui accordera sa main.

Le moyen est tellement maladroit, que Montefiore en rit de bon cœur avec le parterre. Le parterre est souvent peu courtois. Le duel aura donc lieu. En effet,

on entend un gros coup de pistolet. Qui est blessé? qui est mort? Personne. M. Georges allait tranquillement au lieu du rendez-vous, lorsqu'il aperçut la voiture de Montefiore emportée par un cheval furieux. Il a tué le cheval. Priez pour lui.

Montefiore se voit dans la nécessité d'être généreux. Il tend une main dévouée à Georges, qui épouse la duchesse à la satisfaction générale, sauf les exceptions.

Ce vaudeville est digne du théâtre où il est joué. Nous croyons inutile de nous expliquer davantage. Cependant on y rencontre des scènes bien faites et quelques mots spirituels. Le contraire nous eut étonné de la part de MM. Jacques Arago et Deforges, qui n'ont, Dieu merci, pas besoin du Gymnase pour établir leur réputation. Il y a long-temps qu'elle est faite.

Cachardy est un acteur qui promet. Il arrive fort à-propos, car on était dans une effroyable disette de *jeunes premiers*. Joseph et Cachardy, voici en un mois deux cadeaux que nous fait Rouen. Générosité perdue. Le théâtre du Gymnase n'en est pas moins un des plus ennuyeux de la capitale. Il en est de certaines entreprises comme de certaines gens : rien ne leur profite.

MOLÉ-GENTILHOMME.

GAITÉ.

RICHARD MOOR, mélodrame en quatre actes, UNE HEURE TROP TARD, prologue, par M. H. Meyer, représenté le 27 juin 1837. — Personnages et Acteurs : *Richard*-Jemma, *sir Burdett*-Pradier, *Fleetman*-Chéri, *Georges*-Eugène, *lord Blount*-Camiade, *sir Thornton*-Rosier, *un surveillant*-Laisnez, *un domestique*-Renauzi ; *miss Clarence*-Mmes Théodorine, *miss Betti*-Maria.

Il faut convenir que M. Bernard Léon n'a pas, en fait de drame, la main bien heureuse. On voit son intention de se rendre aux conseils que lui a donné la critique; il consacre plus de soins à cette partie de son répertoire, la composition du personnel est irréprochable, la mise en scène ne mérite que des éloges, les bonnes pièces seules ne viennent point. Décidément la bosse dramatique lui manque. Notre savant et spirituel confrère Aug. Luchet, le secrétaire de la société phrénologique, l'a dernièrement démontré.

La pièce nouvelle, *Richard Moor*, en est encore, malheureusement, une preuve.

Le prologue nous présente Richard Moor rempli de talent, de science et de vertu, mais plongé dans la misère. Richard se plaint de la société, de l'injustice des hommes (voir pour plus amples détails les centaines de drames anti-sociaux et anthro-phobes applaudis ou sifflés depuis six ans).

Une copie de Robert-Macaire, au petit pied, se trouve sur le chemin de Richard; il désigne à sa vengeance un banqueroutier fugitif, et l'honnête homme de Richard assassine le banqueroutier que l'autre dévalise.

Une heure après, on vient apporter à Richard le titre d'académicien et un brevet de pension.—Trop tard. Dix ans après, Richard, qui a cherché et trouvé dans une vie honnête et studieuse l'oubli de son crime, va épouser la fille aînée d'un brave Écossais de ses amis.

Lorsque survient, comme dans les *Deux Forçats*, un individu nommé Morland (Fleetmann le *Robert-Macaire* du prologue), qui réclame le patronage de Richard pour épouser la fille cadette et devenir député. Richard qui a reconnu

son complice et l'instigateur de son crime l'a refusé avec horreur ; il fait plus : il lui défend de songer à une alliance avec l'honnête famille qu'il déshonorera it en y entrant. Fleetmann paraît sensible plus que de raison aux procédés peu flatteurs de Richard, et jure de se venger de lui en livrant des papiers qui prouvent son crime.

Le diable d'homme le fait comme il le dit et Richard est arrêté et jugé.

Sa f mme, qui a juré de ne point lui survivre, prépare, comme dans *Clotilde*, du poison. Richard est acquitté, il arrive plein de joie. Sa femme s'évanouit ; Richard va en faire autant, et boit le breuvage empoisonné et oublié sur la table, comme dans *Sophie* ou *le Mauvais Ménage*. La jeune femme, revenue à elle, veut sa part du poison : il n'en reste plus, Richard a tout bu ; alors Richard lui fait jurer, au lieu de prendre du poison comme ils en avaient fait le serment la veille, d'épouser un jeune homme qui l'aime et qui se trouve être le fils de l'homme assassiné au prologue.

Le public a sifflé le premier jour ce triple dénoûment, qui a été depuis simplifié et amélioré.

Le prologue de cette pièce est fort bien conduit, et l'on a applaudi avec justice la scène d'entrevue de Richard et de sa femme dans la prison. Cette scène est écrite avec chaleur et jouée avec talent : le reste de l'ouvrage est négligé ; nous disons à dessein négligé, parce que M. H. Meyer est un homme capable de faire autre chose qu'une pièce qui manque de style, de pensée et de but moral : à quand la contrépreuve de *Richard Moor?* Victor Herbin.

THÉATRES DE PARIS.

Opéra. — Ce soir le ballet des *Mohicans*. Le titre est piquant et promet.... ce que la pièce ne tiendra peut-être point ?

Théatre-Français. — On a accordé beaucoup trop d'importance à la petite pièce de M. d'Epagny en lui donnant sur l'affiche les honneurs d'une *reprise*; tout au plus avait-elle le droit de passer inaperçue entre deux nouveaux succès. — Le public a seulement remarqué avec plaisir, comme un curieux morceau d'histoire, la cuirasse en carton avec les manches de drap de fer rehaussé de brassarts dorés et accompagnée d'une cotte de mailles, le tout d'une seule pièce et bouclé par devant, avec une ceinture de cuir. — Comme si nous n'avions pas les armures de Granger ! — Geffroy prend beaucoup trop au sérieux son rôle de mélodrame. — Régnier n'est pas plus amusant que la pièce, et Mme Geffroy ne devait pas s'attendre à tirer parti d'un rôle dans lequel Mme Menjaud n'avait produit que peu d'effet. — Hier, la première représentation de *Claire*. M. Rozier a besoin d'un succès pour oublier les tribulations que notre première comédienne lui a fait subir aux répétitions. — Mlle Douglas a débuté dimanche dernier dans le rôle d'Angélique de la *Fausse Agnès*. On se rappelle que cette actrice s'était déjà essayée à ce théâtre dans la tragédie, mais sans succès. — Son second début vaut le premier.

Opéra-Comique. — Tilly est engagé ; il débute ce soir. Bonne acquisition. — Le succès de l'*An Mil* doit devenir une vogue. — On parle d'une nouvelle partition de M. Halevy, qui paraîtrait à l'Opéra-Comique en septembre prochain, à peu près en même temps que que son *Come de Médicis*, à l'Academie royale de Musique.

Variétés. — Mlle Jenny-Vertpré a fait sa rentrée dans le *Chevalier d'Eon*. C'est toujours une fête pour le public que de renouer connaissance avec cette jeune, jolie et intelligente actrice. On promet pour cette semaine *les Deux Étages*, de MM. Varin et Desvergers, et le *Sournois*, de MM. Bayard et Dumanoir. — A la bonne heure !

Gymnase. — Veut-on se faire une juste idée des recettes de ce théâtre? La dernière fois qu'on a donné *l'Auberge pleine*, tous les bureaux réunis n'ont pu fournir les vingt-cinq francs dont Dasnières a besoin dans cette pièce, pour le service de la scène. On remonte *le Lion Amoureux* bien et dûment sifflé il n'y a pas deux mois, pour donner le rôle d'une des dernières débutantes à Mlle Vallée. Ainsi, il faut absolument que ce rôle soit avalé; nous ne savons pas si le public le digérera davantage.

Palais-Royal. — *Bobèche et Galimafrée*, est la plus désopilante *Clownerie*, (le mot est français d'après M. J. J., voir son feuilleton de lundi) que nous ayons vu encore. Le succès en sera colossal. Tout le monde voudra voir Alcide-Tousez danser avec et sans balancier sur la corde *roide* et rire à l'étonnante et spirituelle parade d'Alcide Bobèche et de Leménil Galimafrée.

Porte-Saint-Martin. — M. Harel se fait décidément auteur. Puisse-t-il porter dans la composition cette habileté proverbiale qu'on s'est plu à lui reconnaître dans l'administration. — La *Guerre des Servantes*, tel est le titre du drame appelé à promulguer ce nouveau génie dramatique. On sait que MM. Théaulon et Alboize seront toujours pour beaucoup dans la pièce.

Gaîté. — On a lu, lundi, aux acteurs un grand ouvrage tiré d'un des derniers procès criminels jugés aux assises de Dublin, et dans lequel il y a un débordement de drame. — Un des jours de cette semaine, on verra sur ce théâtre la première représentation d'un vaudeville nouveau jeté dans le moule des *Ménechmes*. On a déjà renouvelé bien des fois ce thème avec variations; mais il a toujours été heureux à la scène. Les quiproquos qu'il développe sont d'un comique sûr. Ainsi soit-il pour le dernier venu. — Nous aurons peut-être bientôt des changemens à annoncer ici.

Ambigu. — Une petite pièce, *Robin Gray*, est passée inaperçue, mais sans opposition, à ce théâtre. — Mlle Eugénie Dupuy a débuté dans le *Royaume des Femmes*.—Nous sommes trop galans pour dire tout ce que nous pensons de cette dame. — Tant de débuts infignifians en si peu de jours! — M. de Cès-Caupenne a donc beaucoup de vacances dans l'emploi des utilités.

Folies-Dramatiques. — MM. Montigny et Simart sont les auteurs de la petite pièce donnée samedi dernier à ce théâtre, sous le titre de la *Rose du Faubourg*. Ces messieurs ont retracé les amours grivoises d'un tambour de la garde nationale avec une jeune faubourienne. C'est un tableau de mœurs populaires qui plaît toujours aux dilettanti du boulevart. — Les spectateurs des balcons, des loges et de la galerie attendent impatiemment l'apparition d'*Azurine*, cette charmante *fille de l'air*, qui leur est depuis long-temps promise.

Porte-Saint-Antoine. — Les petites pièces continuent à alimenter le répertoire de ce théâtre, et le public ne s'ent plaient pas. Il rit, il s'amuse, et il applaudit *le Forgeron*, *l'Oncle d'Afrique*, *le Retour au Logis*. Dans ce dernier vaudeville, Mme Barville joue un rôle de maîtresse femme avec beaucoup de malice et de gaîté. Cette actrice ne serait pas déplacée sur une scène plus élevée.

THÉATRES DE LA PROVINCE.

Alger, 24 juin. — Philippe a terminé ses représentations sur le sol algérien; c'est avec le plus vif regret que les partisans du rire franc, de l'entraînante gaîté, l'ont vu s'éloigner de la rive africaine. M. Jovial a voulu clore dignement et en véritable artiste la série de ses représentations, en jouant au bénéfice des demoiselles Dorval et Saint-Aubin qui lui ont prêté constamment le plus loyal concours.

Angers, 26 juin. — Hier a eu lieu la clôture des représentations de M. Bouffé. Il nous serait difficile d'exprimer tout ce qu'elles ont eu de charmes et d'attraits et avec quel empressement elles ont été suivies. Depuis Mme Albert, il y a trois ans, et Mme Pradher, l'année dernière, nous n'avions pas vu aussi belle et nombreuse compagnie au théâtre.

C'était déjà un spectacle fort agréable que le coup-d'œil que présentaient les loges et les galeries, presque entièrement occupées par des femmes élégamment parées ; les hommes relégués derrière, ou obligés d'aller au parterre ; et toute cette foule, accourue une première fois, sur la réputation du grand artiste, conquise ensuite par lui, et ne manquant pas une seule de ses représentations, en dépit de la saison : c'est un beau triomphe du talent le plus naturel et le plus vrai de l'époque.

M. Bouffé a été mieux secondé peut-être que partout ailleurs par la troupe de M. Poirier. Mme Constance Firmin, notre dugazon, s'est particulièrement distinguée, et a été souvent applaudie avec grande justice dans les *Vieux Péchés*, la *Fille de l'Avare* et *Pauvre Jacques*. Elle a encore été remarquable de grace et de gentillesse dans *Kettly*. On n'est pas mieux en scène, on ne sait pas mieux. Jamais cet emploi n'a été aussi bien rempli à Angers, et ceux qui avaient vu cette artiste à Caen, il y a quelques années, ne la reconnaîtraient pas

Les progrès de Charles Poirier sont aussi très-grands, et un jeune homme, nommé Lefebvre a été vu avec plaisir dans le rôle d'Oscar des *Vieux Péchés*. Pareil sujet est précieux pour une direction, et M. Poirier devrait lui faire jouer Edmond du *Premier Amour*, charmant vaudeville, à bien dire inconnu à Angers. M. Lefebvre serait très-bien dans tous les troisièmes amoureux, et M. Poirier devait lui confier entièrement cet emploi.

Nous regrettons d'être obligés consciencieusement de finir par un mot de critique M. Delorme devrait s'abstenir de se montrer dans les jeunes trials. Il est déplacé dans le Benini du *Bouffe et le Tailleur*, et il n'y a pas de nécessité de répertoire qui puisse l'excuser de s'y montrer ; mais nous lui dirons, par compensation, qu'il est bien dans le rôle de Bizot du *Gamin*, et que les murmures du public étaient dus plutôt au souvenir que notre excellent Ramond nous a laissés dans ce rôle, qu'à l'absence de talent chez son successeur.

M. Morin parle trop haut : sa voix est toujours de deux tons au-dessus de celle de ses interlocuteurs, ce qui produit un effet pénible. A cela près, il est fort bien dans le beau rôle de Bernardet de *la Camaraderie*. Il ne savait pas le rôle de Fouché de *Michel Perrin* et a nui à l'ensemble. M. Bouffé, à son égard, pouvait se croire encore a Nantes,

M. Poirier nous reviendra au mois d'août, avec Mme Albert, si dramatique, si attrayante, l'actrice par excellence en province comme à Paris.

En attendant, la troupe de M. Tony débute jeudi prochain par *Antony*, *la Chanoinesse*, et *la Fille de Dominique*. Puis, commenceront immédiatement les représentations de M. Ligier, que nous verrons dans *Othello*, *une Fête de Néron*, *Louis XI*, *les Enfans d'Edouard*, etc. Puis, enfin, M. Bocage se montrera dans *la Tour de Nesle*, *Thérésa*, *Riche et Pauvre*, *les Infans de Lara*, etc.

On ne saurait combattre la mauvaise saison pour le spectacle avec des armes plus puissantes, et l'on ne dira pas que nos directeurs n'entendent pas leurs intérêts et ceux de nos plaisirs. Cela s'appelle brûler les villes, forcer les bourses, crimes dont tout le monde s'arrange, régime auquel chacun se mettrait volontiers pour toute l'année. F. R.

Chateauroux, 29 juin.—Les *Deux Manières* et la *Mauvaise Langue* faisaient partie du spectacle offert hier aux amateurs. Ces deux pièces que l'on jouait pour la première fois ont été reçues assez froidement. La faute peut en être encore attribuée aux acteurs, qui, à l'exception de Mme Ernest, n'ont rien fait pour animer la représentation. Dans la *Mauvaise Langue*, une jeune débutante, Mme Paul, a mérité des encouragemens.

Limoges, 26 juin. — A défaut d'autre spectacle, M. Combettes, le directeur, offre au public limousin la troupe lilliputienne de M. Castelli. Ce sont autant de petites miniatures composant leurs grimaces, leurs espiègleries, leurs gentillesses devant des spectateurs qui n'ant pas assez de mains pour les applaudir.

Lyon, 28 juin. — On annonce comme prochains les débuts de M. Roche, deuxième et troisième ténor, qui a tenu son emploi avec succès dans plusieurs grandes villes, et dont on dit du bien. Pour que le répertoire soit varié, nous devons désirer que les débuts qui restent à faire passent promptement, et soient plus heureux que ceux qui nous ont privés jusqu'ici de plusieurs emplois indispensables à la marche des spectateurs et à la mise en scène des nouveautés.

Une indisposition assez grave de M. Savette, ayant interrompu les travaux de peinture de la *Lampe merveilleuse*, ce ballet n'a pu être encore représenté.—De son côté, M. Bartholomin, notre nouveau chorégraphe, a habilement tiré parti du talent de chacun de ses premiers sujets ; il n'est pas jusqu'aux figurans et aux figurantes qu'il n'ait placés sous un jour favorable, dans son ouvrage, et tout fait présumer que le succès qui l'attend ici ne sera pas moins grand que celui qu'il a obtenu sur le Théâtre Royal de Bruxelles.

La Rochelle, 22 juin 1837. — Dans la troupe de M. Renaud, on compte de jeunes acteurs qui, s'ils le veulent, pourront mettre à profit l'avis que je leur donne. M. Justin, qui a une si belle voix, et qui, dernièrement, devant la société philharmonique, a déployé un talent réel comme musicien ; M. Justin a sous les yeux un bon modèle : il n'a qu'à étudier M. Degrully ; il n'a qu'à travailler comme lui, il peut compter sur un bel avenir.

Oui, M. Degrully est un excellent modèle ; chaleureux sans boursouflure, assignant aux effets qu'il veut produire les bornes du vrai, évitant le dangereux écueil contre lequel viennent échouer presque tous les acteurs dramatiques de province, qui soutiennent qu'il faut hurler (ce qui serait fort à propos si nous étions des loups) pour rendre une situation terrible ; doué d'un organe pur, et correct en son langage, M. Degrully est un acteur à part, hors ligne, et qui mettra en faveur le drame, s'il déploie autant de discernement à le bien choisir que de talent à le jouer.

Telle est l'opinion favorable qu'il a fait naître dans *Un Duel* et la *Lectrice*, au succès desquels Mme Sorant et M. Désiré ont puissamment concouru.

Voilà une triple position occupée ; mais, hélas ! il en est une qui, hier au soir, a été forcément abandonnée ; une autre est sur le point de l'être.

La première n'a point été disputée. Mme Place (première chanteuse) s'est retirée, et n'a point voulu lutter contre les funestes présages qui se manifestaient. Elle a cédé sans chute.

Il est maintenant de l'intérêt de l'administration de pourvoir à un prompt remplacement.

L'autre position, qui semble devoir être plus obstinément défendue, est celle de M. Ménard, naguère *Frontin*, hier *Sénéchal* dans *Jean de Paris*.

M. Ménard, auquel on a offert une honorable capitulation, c'est-à-dire la facilité de de partir le plutôt possible avec armes et bagages, veut tenter un dernier effort et prouver son grand cœur. Il paraît qu'il désire avoir les honneurs de la sérénade : courage donc ! elle ne lui manquera pas.

Voudra-t-on bien se rappeler la leçon donnée ? Mme Lemaire voudra-t-elle éviter certaines négligences qui l'ont compromise ? voudra-t-elle ne pas laisser à l'orchestre le soin d'achever l'air du page de *Jean de Paris*, qu'elle a du reste chanté aussi mal que possible.

Mme Alphonse a débuté aussi. Il paraît qu'elle a un emploi de deuxième dugazon : à sa place, je préférerais celui de troisième.

Renaud fils, dans une *Passion*, a fait oublier, par une gaîté communicative, qu'on s'était un instant fâché. Bon public ! tu ris, te voilà désarmé.

Metz, 18 juin. — Dimanche dernier, M. Fay, le directeur de Nancy, et sa troupe aidant, on a donné sur le théâtre de Metz une représentation qui a complètement satisfait les nombreux amateurs qu'elle avait attirés. *Le Pré-aux-Clercs* et *le Châlet* formaient le spectacle. Ces deux ouvrages ont été exécutés avec un talent peu éloigné de la perfection. Mmes Marneffe, Langlade, Olivier ; MM. Pottier, Varin, Gustave et Maillot ont surtout contribué à l'attrait de cette représentation, et ils en ont été payés par les bravos multipliés des spectateurs.

Nimes, 28 juin — Lhérie a fait hier ses adieux au public nîmois. L'*Art de ne pas monter sa Garde*, redemandé au joyeux et spirituel acteur, a été joué par lui avec la verve entraînante et bouffonne qui caractérise son talent. Le bruit des bravos qui ont salué son départ doivent retentir encore à ses oreilles.

Rouen, le 29 juin, — jour de la Saint-Pierre, fête patronimique de Pierre Corneille, le Théâtre des Arts, a voulu, selon son usage, rendre hommage au père du drame français, que Rouen se glorifie d'avoir vu naître. Beaucoup de fidèles manquaient à cette solennité, et la composition du spectacle n'était guère de nature à piquer la curiosité : *Un Mari*

charmant, le *Dieu et la Bayadère* et un pièce nouvelle en vers, ayant pour titre *Mélite, ou la première pièce de Corneille*, et pour auteur M. Dumersan. Au lieu de cette maigre production, le directeur n'aurait-il pas mieux fait de remettre à la scène un des chefs-d'œuvre du grand homme, voire même sa *Mélite*, qui n'en est pas un? La représentation eût été plus digne de celui qui en était l'objet.

Toulon, 18 juin. — Débuts. — Tiste-Petit, notre nouveau premier ténor, a successivement joué le *Comte Ory*, *Robert-le-Diable* et *Zampa*. Cet artiste joint au talent de chanteur celui de comédien. Son succès a été complet, surtout dans *Robert*, où il a partagé les applaudissemens du public avec Lacroix, Lagrange, Mmes Henri-Leroux et Cécile Anselme.

Alfred Blot a été admis dès son premier début, les deux autres n'ayant eu lieu que pour la forme. Une diction pure, un jeu correct, de la voix plus qu'il n'en faut pour chanter les Philippe-Gavaudan dans l'opéra, voilà les qualités essentielles qui ont fait tout de suite apprécier Alfred Blot.

Servier, engagé pour deuxième basse-taille, a également réussi sans opposition. La direction peut compter sur cet acteur, qui, ayant un répertoire très varié, est à même de lui rendre de grands services.

21 juin. — Le vaudeville d'*André*, joué hier pour la première fois, a obtenu un grand succès.

Rigal-*le Marquis*, Blot-*Marteau*, Mme Lagrange-*Henriette*, et Mme St-Aubin-*Geneviève*, ont fait preuve de talent, et ont été vivement applaudis.

Pelletier, engagé pour les deuxième amoureux, débutait dans cet ouvrage par le rôle d'*André*. L'accueil qu'il a reçu permet d'espérer son admission.

Les représentations de Nourrit sont annoncées pour la fin du mois. Si on pouvait agrandir trois fois la salle, elle serait encore trop petite.

L. de L.

Versailles, 30 juin. — La représentation extraordinaire donnée jeudi dernier au bénéfice d'Hermann, ex-artiste du théâtre de cette ville, avant son départ pour Liége, où il est engagé, avait attiré beaucoup de monde, grace au jeu si saisissant et si dramatique de Mlle Annette Lebrun, qui avait consenti, en faveur du bénéficiaire, à reparaître dans *la Pie Voleuse*. En effet, les bravos étaient unanimes, et, dans le final du second acte, elle a joué et chanté d'une manière admirable. Disons, pour être vrai, que M. Grignon, de l'Opéra-Comique, dans le rôle du *Bailli*, M. Hermann, dans celui de *Ferdinand*, et Mme Etienne, dans celui du *petit Jacques*, l'ont parfaitement secondée. Nous devons citer aussi une scène en prose, intitulée : *le Juif Errant*, musique de M. Hipp. Monpou, qui a été chantée d'une manière remarquable par le bénéficiaire. E. D.

THÉATRES ÉTRANGERS.

AUTRICHE. — Vienne, 25 juin. — Aux succès mérités qu'il a obtenus sur le Grand-Théâtre de Lyon et sur le théâtre royal de Bruxelles, M. Aniel, maître des ballets, vient d'ajouter un nouveau triomphe, aussi légitime sur notre scène impériale, à la première représentation de *Clorinde*, charmante composition chorégraphique en trois tableaux. Il a été rappelé deux fois dans le cours de l'ouvrage, et deux fois après la chute du rideau. C'était un élan d'enthousiasme jusqu'alors inouï dans nos annales dramatiques.

Bruxelles, 29 juin. — Dimanche 25, en attendant son deuxième début, Raguenot a joué *Guillaume Tell*, et m'a confirmé dans ma première opinion. C'est un artiste qui a un bel avenir devant lui s'il veut travailler sérieusement, et ne pas chercher à provoquer de ces applaudissemens frénétiques en abusant trop souvent de sa voix magnifique et vibrante.

Le lendemain 26, le *Philinte* de Molière et le *Maçon*. Atrux, comédien distingué, faisait son second début dans la comédie. Certains aristarques témoignèrent une constante improbation, que, certes, il ne méritait pas; et cela nous a procuré une autre comédie qui

n'était pas annoncée sur l'affiche. Atrux, justement blessé d'un accueil si étrange, Atrux, dépouillant le comédien pour n'être plus que l'homme, s'avança vers la rampe, et, s'adressant à un groupe de siffleurs : « Soyez tranquilles, messieurs, leur dit-il, je ne suis » pas d'humeur à rester ici et à servir de plastron à la brutalité dont vous avez fait » preuve envers mon camarade Dumas. » Grande rumeur ! La pièce ne fut pas continuée. Atrux s'est peut-être mis dans son tort en parlant au public ; mais on conçoit facilement son indignation, qui, du reste, a été partagée par un bon nombre de spectateurs.

Le mardi 27, *Robert-le-Diable.* Deuxième début de Raguenot; troisième début de Soyer, deuxième ténor. C'est avec plaisir que je rends compte de cette représentation, car je n'ai que des éloges à distribuer. Raguenot s'est modéré davantage ; il a conduit sa voix avec plus d'art et a su la ménager de temps à autre, afin de rendre plus expressifs les morceaux où il doit montrer de la force et de l'énergie. Il a obtenu cette fois un véritable succès. Le seul reproche qu'on pourrait lui faire, c'est de manquer d'aisance sur la scène, de ne pas assez étudier ses mouvemens, ses gestes, ni son jeu de physionomie : ce sont de légers défauts dont il lui sera facile de se corriger, pour peu qu'il veuille s'en donner la peine. Soyer, qui remplissait le rôle de Raimbaut, a été très bien, et s'est fait plusieurs fois applaudir.

Mercredi 28, le *Jeune Mari, Picaros et Diego* et la première représentation de *Les Folies espagnoles*, ballet en deux actes, par M. Léon. Bouchet, dans le *Jeune Mari*, a été bien, quoiqu'il n'ait pas eu dans le rôle d'Oscar toute la sémillante légèreté du personnage. — Robert-Kemp s'est très convenablement acquitté du rôle de Surville. — Mme Baptiste est toujours une spirituelle actrice.—Mme Daudel est bien la Mme de Beaufort la plus disgracieuse et la plus maladroite qu'on ait pu choisir. Elle devrait bien se borner à ses rôles de vaudeville et abdiquer entièrement son emploi de comédie, où, j'ai regret de le dire, on ne saurait être plus mauvais.

Où sont les beaux jours de *Picaros et Diego*? Hélas! nous n'en avons eu qu'une parodie. Thénard a bien chanté, c'est une justice à lui rendre; mais pourquoi a-t-il pris dans le dialogue une petite voix flûtée et aigre qui le forçait à faire une épouvantable grimace, et qui, d'ailleurs, contrastait d'une étrange manière avec sa voix naturelle qu'il reprenait pour chanter? — Mme Rousselois, malgré ses soixante-dix-huit ans, a joué le rôle de Barbina avec sa verve accoutumée et avec sa voix si fraîche encore. — Mme Génot a trouvé le moyen d'être fort gentille dans le petit bout de rôle de la couturière.

Je me hâte d'arriver au ballet, et je commencerai d'abord par adresser à l'administration les éloges qu'elle mérite ; je le fais d'autant plus volontiers que, jusqu'à ce jour, je n'en ai pas eu encore l'occasion ; elle a fait des frais pour monter ce ballet ; tous les costumes étaient neufs, brillans et de bon goût. Passons maintenant à l'œuvre chorégraphique. Le sujet en est bien simple. Don Lopez veut marier sa fille à don Rodrigo; mais elle aime Fernando, et implore le secours et l'imagination de Fabio, son domestique. Or, Fabio fait venir Fernando et le présente à Lopez comme son futur gendre. Bientôt cette fourbe est reconnue. Par les conseils de Fabio, la fille de Lopez feint de consentir à épouser Rodrigo; puis, dans un entretien qu'elle a avec lui, joue si bien l'idiotisme que Rodrigo finit par refuser sa main. Bref, elle épouse Fernando, comme finissent tous les ballets de ce genre.

Les pas d'ensemble sont on ne peut mieux réglés ; les introductions et les finales par le corps du ballet, qui sont ordinairement si mal dessinés et si ennuyeux, sont ici on ne peut plus gracieux. Tous les artistes ont fait preuve du plus grand zèle; aussi les applaudissemens ne leur ont pas manqué.

Je citerai, au premier acte, le pas de deux dansé par Guillemin et Mlle Saint-Romain, où ils ont déployé le talent que vous leur connaissez ; puis le pas de trois par Page, Mme Page et Atrux. A propos de Mme Atrux, qui a bien dansé aussi, j'ai remarqué avec peine qu'on ait voulu se venger sur elle de la petite apostrophe adressée au parterre par son mari. On a voulu la chuter ; mais les chuteurs étaient en trop petit nombre pour que cette dame pût seulement y faire attention. Le second acte nous a fait marcher de surprise en surprise. L'allemande à trois, dansée par Bolsaguet, Carelle et Mme Page, est un des pas les plus délicieux que j'aie jamais vus. Carelle-*Francesco* dansant avec Mme Page-

Paolina, et ne voyant pas Bolsaguet-*Diego* qui lui baise les mains, forment un spectacle charmant... mais ce qui seul vaut tout cela, c'est la *Tarentelle* dansée par Mlle Saint-Romain et Mme Page. Voilà qui est au-delà de toute expression. C'est bien la véritable *Tarentelle* au mouvement vif et précipité, aux postures voluptueuses, avec le gracieux accompagnement de castagnettes C'était délirant. En somme, M. Léon nous a prouvé qu'il est homme d'un grand talent, et l'on ne peut que féliciter l'administration de l'avoir attaché à son théâtre. Depuis long-temps nous n'avions eu un ballet aussi bien tracé, aussi vivement conduit ; et ce qui doit flatter l'amour-propre de M. Léon, c'est que, depuis dix ans au moins, *Les Folies espagnoles* sont le premier ballet qui ait été admis sans la plus minime opposition. Il n'y a eu cette fois que des applaudissemens unanimes, et c'était justice. A. S.

MÉLANGES.

JURISPRUDENCE THÉATRALE.

TRIBUNAL DE COMMERCE DE LYON.

ENGAGEMENT DRAMATIQUE. — DÉBUT. — RÉSILIATION.

Y a-t-il nécessité pour un directeur de théâtre de signifier à un artiste qui a succombé dans ses débuts la résiliation de son engagement ?

En d'autres termes, l'engagement de l'artiste non agréé par le public dans ses débuts ne se trouve-t-il-pas résilié par le fait?

Mme Raymond a été engagée par M. Provence, directeur des théâtres de Lyon, pour tenir l'emploi de première chanteuse sans roulades. Les débuts de cette dame n'ont pas été heureux ; cependant, ne considérant pas son engagement avec la direction comme résilié par le seul résultat de ses débuts, elle fit assigner M. Provence devant le tribunal de commerce en paiement d'une somme de 925 francs, montant d'un mois échu de ses appointements.

« L'engagement subsiste, a dit Me Dattas pour la demanderesse, tant que la résliation n'en a pas été demandée en justice. Les débuts de Mme Raymond, en les supposant aussi décisifs contr'elle qu'on veut le prétendre, n'ont certainement pas pu la dégager elle-même vis-à-vis de la direction qui peut l'obliger à jouer si bon lui semble. Tant que M. Provence n'a pas fait signifier à l'artiste son intention de se prévaloir des débuts pour rompre l'engagement, l'artiste se trouve lié ; il ne peut contracter ailleurs, il doit donc jouir des avantages de l'engagement formé envers lui, tant qu'il est obligé d'en subir les inconvéniens. »

Me Dubié dit pour M. Provence que l'engagement d'un directeur de théâtre envers un artiste est toujours subordonné à la condition que l'artiste subira l'épreuve des débuts et sera agréé du public. Jusque-là il n'existe, à proprement parler, qu'un projet d'engagement. Si le public ne vient pas ratifier les conventions réciproques, ces conventions demeurent résiliées par ce seul fait et sont réputées n'avoir jamais existé. Me Dubié se fonde en outre sur l'usage et soutient que la résiliation, étant opérée de plein droit, étant d'ailleurs le résultat d'un fait patent, incontestable, n'a pas besoin d'être signifiée.

Le tribunal, en se fondant sur les motifs qui viennent d'être exprimés, a jugé que l'engagement de l'artiste qui a succombé dans ses débuts était par ce seul fait résilié, et a, en conséquence, débouté Mme Raymond de sa demande contre la direction. (*Le Censeur.*)

TRIBUNAL DE COMMERCE D'AVIGNON.

Audience du 2 juin.

AFFAIRE DE M. BÉFORT ET MME DORSAN-BRUNET.

La demande en résiliation d'engagement formée par M. Béfort, directeur du théâtre, contre Mme Dorsan, première chanteuse, après avoir essuyé divers renvois, a été appelée à l'audience d'hier.

Me Adolphe Teste, avocat de M. Béfort, a pris des conclusions tendantes à la résiliation. Et dans le développement qu'il en a donné, il s'est attaché à démontrer que l'épreuve des trois débuts, subie par Mme Dorsan, avait été illusoire, puisque cette dame n'avait pu être entendue au milieu du tumulte qui régnait dans la salle, et que, postérieurement à ses débuts, elle n'avait point rempli convenablement son emploi, et il a demandé à prouver par témoins l'incapacité dramatique de Mme Dorsan.

Me Vinay, avocat, chargé de la défense de cette dame, a conclu tout d'abord à ce que le tribunal se déclarât incompétent, et dans tous les cas, au déboutement de la demande de M. Béfort. Il a justifié le premier point de ses conclusions à l'aide des dispositions de la loi et l'opinion des auteurs; sur le second point, après avoir fait connaître les antécédens de sa cliente, qui, après avoir obtenu le deuxième prix de chant au Conservatoire de musique, a rempli convenablement son emploi à Marseille, et dans d'autres villes d'un rang supérieur à celui d'Avignon. Il a établi que cette dame avait subi l'épreuve des trois débuts, et qu'elle devait être considérée comme agréée, même par M. Béfort qui l'avait fait jouer postérieurement dans neuf représentations; que le directeur ne se trouvait point placé dans les dispositions de l'article 10 de l'engagement; que la preuve que l'on demandait devait être repoussée, soit parce qu'il faudrait auparavant constater la capacité des témoins, soit parce que l'opinion publique exprimée par divers articles de journaux s'était prononcée en faveur de sa cliente, et qu'enfin, s'il y avait eu des sifflets, ils avaient été dirigés moins contre l'artiste que contre le directeur.

Après des plaidoiries animées qui ont duré trois heures, le tribunal a renvoyé le prononcé de son jugement à l'audience de mardi prochain.

CRITIQUE.

REVUE DU FINISTERRE.

par

LA SOCIÉTÉ BRESTOISE D'ÉTUDES DIVERSES.

C'est toujours avec joie que nous saluons l'apparition d'un recueil littéraire qui révèle la force du calorique artistique latent dans nos provinces. C'est toujours avec intérêt que nous le suivons dans sa carrière trop souvent éphémère.

La *Revue du Finistère* est un fanal littéraire et scientifique allumé sur les derniers ressifs de la Bretagne. Que tout soit mis en usage pour lui conserver l'existence; car, d'après les numéros que nous avons lus, ce recueil est digne de vivre, et peut accomplir sa glorieuse mission d'appeler à la science et à l'art les populations d'un pays, peu disposées généralement à subir ces sortes d'influences.—D'ailleurs, plus un pareil recueil serait

faible, et plus cette faiblesse même déposerait de l'utilité de la publication.

Les livraisons 2 et 3, parues ensemble, commencent par un article donnant l'esquisse *d'un plan de méthode de la science, qui a pour objet la connaissance des signes aux moyens desquels l'homme exprime sa pensée.* En parlant de la grammaire universelle, le savant auteur de cet article, M. Casimir Jonquoy, dit, sur la possibilité d'une langue logiquement déduite :

« Pour que la nomenclature des êtres soit parfaite, il faut que l'abstraction du plus haut » degré soit exprimée par un signe aussi simple et aussi imitatif que possible, et que ce signe » principal, toujours le même dans toutes les dérivations du mot, s'ajoute un signe ac- » cessoire significatif pour chaque degré de compréhension qu'il prendra en descendant » l'échelle prédicamentale jusques et non compris l'individualité. En peu de mots, il faut » que l'expression se modifie et se compose exactement comme les objets à exprimer se » modifient et se composent eux-mêmes.

» Il resterait encore à nomenclaturer les objets créés par la main de l'homme. Or, ces » objets indiquent l'effet ou l'usage, ou l'opération, ou la transformation, ou l'instrument, » ou le but, etc., etc., et, par conséquent, rentrent dans la dérivation fondamentale. Ils » s'énonceraient par des désinences prises des mots qui signifient *effet*, *usage*, *opéra-* » *tion*, etc., ajoutées au radical.

» D'après ce qui a été dit plus haut, une telle nomenclature serait toute une langue. » Nous pouvons ajouter que ce serait la langue la plus riche et la plus simple qui ait ja- » mais existé. La plus riche, en ce qu'elle montrerait l'expression marchant toujours de » pair avec la pensée, sans entrave et sans limites. La plus simple : de longues études sur » cet objet nous ont assuré que trois cents signes primordiaux suffiraient largement à tous » les besoins. C'est ainsi que dix chiffres suffisent à représenter tous les nombres pos- » sibles. »

Si la *Revue du Finistère* ne publiait que des travaux aussi sévères, elle aurait une grande peine à se soutenir, surtout en province. Elle l'a compris et a mêlé le plaisant au sévère, l'agréable à l'utile. Elle donne une biographie critique, *M. Coquereau.* Quatre nouvelles : *Impression, Un Amour de jeune homme, La Danse des Fées, La Croix à la fourche de fer.* On y trouve généralement de la grace, de la fraîcheur et des promesses, qui pourraient se réaliser si les auteurs entreprenaient des travaux plus importans.

Dans *Impression* l'on trouve cette pensée assez gracieuse, bien qu'elle pèche par la forme :

« Des émotions qui passent sur le cœur humain, celles heureuses (faute) sont, à mon » avis, difficiles à décrire : l'orage qui gronde dans un nuage, la foudre qui éclate et » bondit, cela peut se rendre sur une toile ; mais l'émanation délicieuse d'une fleur, je le » crois impossible (ellipse trop forte). »

Pourquoi dire : « J'entrevis une charmante tête de femme posée sur une petite main blanche et dans une attitude de *rêverie intime.* » L'envie de mettre des épithètes à chaque substantif a entraîné l'auteur dans un pléonasme. Peut-il y avoir une rêverie externe ? la rêverie est toujours intime. Il est donc inutile de le dire. Une épithète, pour être convenable, doit être nécessaire, autrement elle est ridicule.

Un Amour de jeune homme présente cette position : Un jeune homme voit, pour la seconde fois, une jeune et jolie femme, honnête et mariée. Tous deux se sentent entraînés l'un vers l'autre. Le jeune homme raconte ses infortunes et la mort probable de son père à la jeune femme, qui lui répond : « Pauvre jeune homme, si jeune et déjà seul sur la terre ! Frédéric, ajoute-t-elle, vous ne le serez plus désormais ! Vous avez trouvé une ame pour vous comprendre, un cœur pour vous aimer. » Je dis qu'il y a là un grand défaut, l'absence de transition. Je ne pense pas que jamais jeune femme honnête et mariée ait dit ce que l'auteur fait dire à Henriette. Après la pitié vient le désir de secourir la douleur. Une femme dit : « Vous ne serez pas toujours seul ! vous pouvez trouver une ame pour vous comprendre. » Mais elle ne dit pas à la seconde vue, quand elle est, je le répète, honnête et mariée, comme l'auteur a fait son héroïne, elle ne dit point : « Vous avez trouvé une ame pour vous comprendre, » D'ailleurs, cette nouvelle a de fort bonnes choses.

Avec *La Danse des Fées* et *La Croix à la fourche de fer*, qui sont de la même plume, nous retombons dans l'abus des épithètes. « Comme elle est jolie la fleur de la prairie » vaudrait bien « comme elle est jolie la fleur simple et naïve de la prairie. » Le vent rugissait terriblement. » Quand le lion rugit tous les animaux d'alentour tremblent de frayeur ; aussi dit-on : « Le lion rugit, et non rugit *terriblement* ; » adverbe qui affaiblit le verbe au lieu de l'enforcir. Il y a assez d'effet de style dans *La Croix à la fourche de fer*, notamment ce passage :

« Le feu du foyer ne brillait plus, il allait s'éteindre ; cependant on le vit tout-à-coup » se rallumer comme un incendie qui commence, et les étincelles jetées et relancées de » mille côtés effrayèrent la vieille femme. La lumière de résine qui éclairait la prière » s'éteignit, et le bois qui la soutenait tomba dans les cendres *. La porte avait été ou- » verte, et le vent était si fort.

» Secours, au nom de Dieu !...» La vieille femme eut peur, c'était la Veillée des Morts. » C'était la voix de son mari. Le matin il vivait encore ; mais les temps étaient mauvais, » et la mort arrivait si vite !

» — Femme, je vais mourir ; tout est dit, mon heure est venue. Puis ils sont là aussi » eux ; elle arrive la cavalerie des ennemis de Dieu ; ils sont là dans le chemin creux, » dans la ravine noire. Ils me brûleront, car je ne puis pas fuir, moi, et cependant je ne » dois pas mourir sans que votre bouche et votre cœur demandent la paix pour mon ame.

» Le vieil homme avait rougi, de son sang qui coulait, le seuil de sa porte ; il était venu » jusqu'à son foyer ; là il s'était assis sur les cendres. Il commença la prière des morts » appuyé sur son fusil ; mais son bras était devenu bien faible, son fusil tomba lourdement, » et sa tête se pencha sur la pierre. »

Nous sommes arrivés à la poésie. Nous avons remarqué la pièce *A Elle*, où l'on trouve de la fraîcheur et une versification facile et gracieuse.

Une revue générale termine la livraison ; elle critique le théâtre, les publications locales nouvelles, donne les modes et publie le bulletin de la Société Brestoise d'études diverses.

Les numéros 2 et 3 réunis sont terminés par deux romances dont M. F. Hardy a fait la musique. La première, la *Barque*, nous a paru fort originale et bien mouvementée.

La longueur et la sévérité minutieuses de notre critique font foi de l'importance que nous accordons à toute publication départementale et de l'intérêt particulier que nous portons à la *Revue du Finistère*.

Courage et persévérance doit être la devise de toute publication périodique, mais surtout de celles qui se publient en France ailleurs qu'à Paris. Jules Belin.

CHARADE.

Aglaé sortit du couvent,
Modeste, naïve et discrète ;
Le monde la rendit coquette :
Cela se voit assez souvent.
Lorsque sa mère, qui projette
D'en faire une sainte nonnette,
La conduit vers son confesseur,
Du coin de l'œil l'amour la guette,
Et bientôt l'adroit séducteur,
Qui sait mieux parler à son cœur,
Le ramène vers sa toilette :
C'est là que des yeux indiscrets,
Fixés sur l'étroite ouverture

---

* La *Prière*, métonymie inusitée et qui ne peut être acceptée. Le *bois qui la soutenait*, qui soutenait la lumière de résine ou la prière ?

Que livre aux amans la serrure,
Verraient par quels moyens secrets,
Doublant l'éclat de sa figure,
De ses yeux aiguisant les traits,
Notre carmélite future
Ajoute encor, par la parure,
Un éclat d'emprunt aux attraits
Que lui prodigua la nature :
C'est une artiste én miniature,
Sa toilette est son atelier.
Vainement la Pudeur timide,
Qui pendant seize ans fut son guide,
Revient et lui dit : *Mon Premier* !
La Vanité, qui chez la belle
Jour et nuit reste en sentinelle,
Lui dit bien plus haut : *Mon Dernier* !

Enfin, ma coquette est parée.
Un jeune et brilliant cavalier,
Qui du temple gardait l'entrée,
Conduit la déesse adorée
Jusqu'au pied d'un riche escalier
Ou ses chevaux et sa livrée
Dormaient.... pour se désennuyer;
On fait avancer la voiture :
Au même instant, galant collier,
Robe fraîche et fraîche ceinture,
Et pélerine et garniture,
Tout disparait sous *Mon Entier*.

ARMAND GOUFFÉ.

NOUVELLES DIVERSES.

M. CARMOUCHE, — directeur du théâtre de Strasbourg, apporte beaucoup de soins à la composition de sa troupe pour la présente année dramatique. Entre autres sujets distingués qu'il vient de s'attacher, il faut compter M. Victor Felgines, engagé pour jouer les premiers rôles.

MLLE JUSTINE SARAZIN, — jeune et habile cantatrice française, va revenir en France après un séjour à Naples, où elle a obtenu des succès sur le théâtre de San Carlo.

ODÉON. — M. Blanchard promet, dit-on, l'ouverture de ce théâtre pour septembre prochain. Nous ne savons rien de positif à cet égard.

NOUVEAUX DÉCORÉS.—M. Alexandre Dumas vient d'être nommé membre de la légion-d'honneur, et M. Victor Hugo officier du même ordre. — Justice.

M. BAYARD — a remis le sceptre des Variétés entre les mains de son collaborteur, M. Dumanoir; il demeure auteur privilégié de ce théâtre, comme autrefois M. Scribe l'était du Gymnase.

M. LOUIS DE MAYNARD,—jeune littérateur, connu dans le journalisme parisien, et auteur du roman d'*Outre-Mer*, a été tué en duel à la Martinique. C'était un grand partisan du drame et de la poésie moyen-âge.

M. RÉNÉ JEUNE — a terminé ses débuts à Nantes, et son admission a été définitivement confirmée. Déjà, dans *Don Juan d'Autriche*, il avait reçu l'accueil le plus favorable ; la pièce de *Julie* et la *Camaraderie* lui ont valu de nouveaux succès. — M. et Mme Volnys ont terminé dimanche dernier les représentations qu'ils donnaient à Nantes.

LES DANSEURS ESPAGNOLS — nous disent adieu. — Le public parisien, qui avait déjà

vu danser la Cachucha par Elssler, ne leur a pas fait, après tout, beaucoup plus d'accueil qu'ils n'en méritaient. — Les Rouennais sont plus reconnaissans et plus fidèles que nous; et, si nos danseurs castillans allaient visiter la Seine-Inférieure, nous sommes surs qu'ils auraient plus de peine à soutenir la concurrence avec la jolie Caroline Beaucourt, qui, depuis long-temps, a le privilége de soumettre au prestige de sa danse espagnole les juges les plus sévères et les plus récalcitrans.

Nouvelle troupe d'Amsterdam. — Par les soins de M. Collignon, correspondant des principaux théâtres de France et de l'étranger, une toute nouvelle troupe vient d'être faite pour la ville d'Amsterdam. Parmi les artistes engagés, on compte quelques réputations. Nous pourrions nommer quelques sujets, mais ce secret n'est pas le nôtre.

Le directeur a été vu dans les coulisses de l'Opéra et de l'Opéra-Comique; nous lui supposons des intelligences dans ces deux places. On l'a aussi aperçu dans les magasins s'occupant déjà des décorations, costumes et accessoires de la *Juive*, ouvrage qu'il montera sitôt l'ouverture de son théâtre et les débuts des nouveaux sujets. Il y a peu de jours, que, dans un salon de la capitale, une voix de ténor, belle et large, partant d'une salle voisine, nous fit entendre quelques morceaux de la *Muette*, *Guillaume Tell* et de la *Dame Blanche*. Nous prîmes des informations sur l'artiste qui venait de chanter, avec une égale facilité, *Auber*, *Rossini* et *Boïeldieu*. On nous répondit: *C'est, je crois*, le premier ténor d'Amsterdam. A la suite de ces messieurs, nous nous empressâmes de féliciter le chanteur sur sa voix et sa méthode, le directeur sur son acquisition et sur quelques bruits favorables relatifs à la composition de sa troupe. Ce dernier poussa un gros soupir de directeur, prit son chapeau, le bras d'un gros papa, qu'on dit être son régisseur général, et tous deux se retirèrent en chantant:

Mais ne vendons la peau de l'ours
Qu'après l'avoir couché par terre.

Conversion. — On assure, dit un journal, qu'un de nos auteurs dramatiques, qui dans ces derniers temps a eu les succès les plus nombreux et les plus éclatans sur la scène française, va étonner le public par une singulière résolution. Il a adressé au supérieur du séminaire de Saint-Sulpice une lettre des plus chaleureuses, pour lui demander la permission et l'honneur d'être admis dans son établissement. L'or, le monde et ses plaisirs ne ne sont plus à ses yeux qu'une chimère, et il veut se vouer au culte des autels. Cette soudaine conversion fait beaucoup de bruit dans les salons de la capitale, et l'on s'accorde à l'attribuer à un amour malheureux. On assure que le supérieur du séminaire a répondu d'une manière très obligeante, mais il a exigé que pendant un mois on fît ses réflexions.

Caisse de prévoyance pour les artistes dramatiques. — La commission de l'association qui vend à réaliser ce noble projet est ainsi composée: Samson, de la Comédie-Française, président; Fontenay, du Vaudeville, vice-président; Régnier, de la Comédie-Française; Montigny, de l'Ambigu-Comique, secrétaires; Colson, de la Comédie-Française, trésorier; Nourrit; Bocage; Bouffé, du Gymnase; Beauvalet, de la Comédie-Française; Ferville, du Gymnase; Vernet, des Variétés; Chollet de l'Opéra-Comique; Raucourt, de la Porte-Saint-Martin; Lepeintre aîné, du Vaudeville; Chéri-Louis, de la Gaîté; membres titulaires; Duprez, de l'Opéra; Volnys, de la Comédie-Française; Guyon, de l'Ambigu-Comique; Achard, du Palais-Royal; Saint-Firmin, de l'Ambigu-Comique, membres suppléans.

Trait d'horrible cruauté. — Une intéressante artiste dramatique qui a paru avec un succès imposant et vraiment colossal sur les théâtres des capitales de l'Europe, vient de périr d'une mort horripilante: elle a reçu un coup de canon au cœur, et des cannibales l'ont *mangée*!!! Toute la journée, ô honte! sa chair a été vendue sur l'étal d'un boucher!!!! Acquérez donc de la gloire! Vanité des vanités! — Pauvre Miss Djeck!

Prix des pièces de M. Scribe. — Un procès qui s'agite en ce moment devant le tribunal de première instance entre M. Scribe et M. Barba, son éditeur, a révélé une progression presque toujours croissante dans le prix de vente des ouvrages du spirituel vaudevilliste. Ainsi, par exemple, en 1812, époque des débuts littéraires de M. Scribe, le premier ou-

vrage de cet auteur fut acheté 100 fr. payables en livres; en 1813, l'*Ecole du Village* fut payée 130 fr.; le *Comte Ory* fut vendu 200 fr.; en 1818, *Une Visite à Bedlam* fut achetée 400 fr.; en 1822, *Valérie* fut payée 3,000 fr.; en 1826, *la Neige* 700 fr.; en 1833, *Bertrand et Raton* 4,500 fr.; et en 1835, *Une Passion Secrète* 2,090 fr.

Mme Dorval. — Depuis quelques jours, Mme Dorval est de retour à Paris de son excursion méridionale. On assure que les fatigues que lui ont causée sa mission dramatique exigent, momentanément du moins, le repos le plus absolu.

M. et Mme Duphlot du Vaudeville — sont tous deux artistes; tous deux, mais chacun dans sa spécialité, ils contribuent nécessairement aux plaisirs du public : Mme Duphlot dans la salle, M. Duphlot sur le théâtre; la femme ouvre les loges, loue les petits bancs, vend des programmes; le mari construit chaque soir l'édifice gracieux de la coiffure des jeunes premières; la profession artistique et poétique de M. Duphlot le jeta bientôt dans des idées antipathiques au mariage. C'est un rude et difficile métier que de tenir chaque soir entre ses mains de jeunes et jolies têtes. Celle du coiffeur en tourna, et bientôt sa femme s'aperçut que ses phrases devenaient moins tendres et ses habitudes plus irrégulières. L'ingrat alla même jusqu'à l'abandonner et à chercher un autre domicile. C'est alors que celle-ci eut recours au commissaire de police, cette morale en action de chaque quartier, ce protecteur-né des époux trompés. Le commissaire se rendit donc au nouveau domicile du mari, et là le surprit dans un tête-à-tête fort équivoque, ou plutôt fort peu équivoque; de tout quoi, il dressa procès-verbal. A ces circonstances, la femme ajoutait la lecture d'une lettre que son mari lui avait écrite, et dans laquelle il lui disait entre autres douceurs : « J'ai remarqué ces jours derniers chez un boucher un nerf de » bœuf que je te destine. » Sur ces explications, la deuxième chambre du tribunal a prononcé *de plano* la séparation de corps de M. et de Mme Duphlot, et condamné le mari à servir à sa femme une pension de 300 fr. par an.

Mme Rifaut — de l'Opéra-Comique, va, dit-on, partir pour Amsterdam. On ne dit pas ce qu'elle y va faire.

Mlles Essler — partent pour Vienne. L'absence de ces deux artistes ne sera que de six semaines. C'est un voyage d'agrément qu'elles vont faire.

M. Dominique. — Ce bon acteur, nous charge d'annoncer aux correspondans et directeurs, que lui et sa fille ne sont engagés à Bruxelles que jusqu'au mois de septembre. A cette époque, ils seront complètement libres. M. Dominique demeure à Bruxelles, rue au Cheval, 4.

M. Léon. — La délicieuse musique du ballet des *Intrigues espagnoles*, ballet si bien réglé par M. Léon, est aussi de la composition de cet habile chorégraphe. — Voilà un homme précieux!

Armand-Séville,
Administrateur.

Jules Belin,
Rédacteur en chef responsable.

SOMMAIRE DU DERNIER NUMÉRO.

Les Feuilletons dramatiques parisiens, Revue de la quinzaine, Valentin.—Vaudeville, *Vouloir c'est pouvoir.*—Correspondance.—Théâtre de Paris.—Théâtre de la province.—Théâtre de l'étranger.—Mélange, *M. Nestor contre Mlle Hélène Gaussin.*—Nouvelles diverses.

Les titres, table et couverture du douxième volume sont joints à ce numéro.

Imprimerie de A. BELIN, directeur-gérant du journal, rue Sainte-Anne, 55.

REVUE DU THÉATRE.

SOMMAIRE.

Correspondance d'un Comédien d'Autrefois, 176. . L V. — Opéra : *les Mohicans*, — Théâtre-Français : *Claire ou la préférence d'une Mère*. — Vaudeville : *Mina*. — Palais-Royal : *Bobèche et Galimafrée*. — Théâtres de Paris. — Théâtres de la Province. — Théâtres Étrangers. — Mélanges ; Critique : *Les voix Intérieures*, par Victor Hugo, Jules Belin. — Nouvelles Diverses. — Tableau des Troupes départementales Boulogne.

CORRESPONDANCE
D'UN
COMÉDIEN D'AUTREFOIS.

PREMIÈRE LETTRE.

Paris, 176.

Je suis bien en retard avec vous, mon cher Granval ; mais nous autres, ouvriers dramatiques, vous savez combien le théâtre nous absorbe. Etudier le matin, répéter le jour et jouer le soir, c'est ainsi que nous passons des mois entiers, sans qu'il nous reste un instant à donner à nos amis. Enfin, ce soir, je suis libre ; on donne à la Comédie-Française la première représentation d'une pièce en un acte : *l'Innocence à Cythère*, singulier titre, n'est-ce pas? J'ai le bonheur de ne pas y jouer, et je vous écris.

Depuis que vous avez quitté Paris, il n'y a rien de changé dans le personnel du théâtre. Je crois même que nos dames ont les mêmes amans, excepté, bien entendu, la belle Caroline, qui n'a pas tardé huit jours à se consoler de votre absence. Ne vous en affligez pas, au moins. Vous devez la connaître et ne pas lui en vouloir. Voici un trait que vous n'avez jamais su, et que je puis, sans danger, vous apprendre aujourd'hui. Lors des débuts de votre infidèle, Préville, charmé par sa jolie figure et le timbre enchanteur de sa voix, voulut l'aider de ses conseils, et lui dit, un jour qu'elle répétait un rôle d'amante trahie : Votre jeu est froid, mademoiselle. Il faudrait de la passion, de la fureur même, et tenez : supposez un instant que M. Granval, que vous aimez éperdûment, m'a-t-on dit, veut vous abandonner. Eh bien ! que feriez-vous? — J'en chercherais bien vite un autre pour me consoler, répondit très froidement Caroline. — Oh ! s'il en est ainsi, reprit Préville, nous perdons tous deux notre temps : vous ne jouerez jamais bien un rôle passionné.

Vous avez cru sans doute à un amour plus vrai, et vous allez vous fâcher contre moi, qui ôte à vos souvenir cette douce illusion. Pour rentrer dans vos bonnes graces, je vous dirai qu'on se plaint de votre absence au foyer. La gaîté n'y fait pas défaut ; mais on y regrette les saillies dont vous étiez si prodigue. Nous avons bien encore quelques gens d'esprit, et vous savez tout ce que l'es-

prit gagne à être mis en communauté : il y a émulation ; la verve s'échauffe ; le feu se communique ; chaque mot l'attise et fait pétiller un jet d'étincelles. Au contraire, même avec la meilleure organisation, on devient un peu bête dans la compagnie des sots ; c'est mon avis, et je cause le moins possible avec nos tragiques. Il y aurait peu de franchise de ma part à excepter Mlle Clairon, plus fière, plus guindée, plus trônante que jamais.

Écoutez une bonne répartie de Sophie Arnoult, à notre grande tragédienne. Avant-hier, on jouait *Mérope*. Mlle Clairon aperçoit dans une loge la spirituelle cantatrice causant et riant sans réserve aucune avec sa société, et lui fait dire, par un garçon de théâtre : Mlle Clairon présente le bonjour à Mlle Arnoult et la prie de ne pas rire. — Dites à Mlle Clairon, répond Sophie Arnoult, que je lui présente aussi le bonjour, et que je la prie de me faire pleurer.

Croiriez-vous que Lekain, lui qui a fait si bonne justice des prétentions de M. de Marmontel à corriger le *Venceslas* de Rotrou, prétende, à son tour, corriger Corneille ? Rien n'est plus vrai et plus ridicule en même temps. Notre Roscius moderne cherche (et puisse-t-il pour sa gloire ne pas le trouver !) un libraire qui veuille bien imprimer ses études sur le *Cid* et sur *Nicomède*. J'ai eu quelques heures le manuscrit. Voici le titre qui vous fera juger du reste : *Réflexions grammaticales hasardées sur quelques endroits du Cid et de Nicomède*. Cela ne vous suffit-il pas ? Voici quelques corrections hasardées dans l'intérêt grammatical de notre langue. Vous savez par cœur, bien qu'ils n'entrent pas dans votre emploi, ces beaux vers de *Nicomède* :

> Grâce, grâce, seigneur, à votre unique appui !
> Grâce à tant de lauriers, en sa main si fertiles ;
> Grâce à ce conquérant, à ce preneur de villes ; etc.

Grâce à ce preneur de villes, dit Lekain, est une expression qui manque de grace et de noblesse. Il y a d'ailleurs des choses d'usage dont on ne peut pas s'écarter. On n'a jamais dit, en poésie, un preneur de villes, comme l'on dit en prose : *un preneur de tabac*.

C'est toujours Lekain qui parle, et non pas moi, remarquez-le bien, je vous prie. Dieu me garde de manquer de bon sens à ce point ; car je n'ai pas son immense talent, sa brûlante énergie, sa puissance irrésistible sur les masses, pour me faire pardonner de semblables profanations.

Mais, écoutez le meilleur. Voici les vers appelés à remplacer, dans les siècles futurs, ceux de notre premier poète :

> Grâce, grâce, seigneur, à votre unique appui ;
> Grâce à ce conquérant, dont les lauriers fertiles
> Ont rangé sous vos lois un grand nombre de villes ; etc.

La pensée de Corneille, ajoute naïvement Lekain, me paraît ainsi conservée dans son entier.

Oh ! notre cher camarade ! Dieu vous fasse la grâce de chercher vainement un éditeur ! Relis les conseils d'Alceste à Oronte, et contente-toi d'être le grand tragédien qui a fait pleurer Louis XV. Une seule de ces larmes qui durent sé-

cher bien vite sur le royal visage, parle plus pour ta gloire que toutes celles que tu as fait couler.

Aujourd'hui encore, je fus témoin d'une insulte faite à l'auteur du *Cid*, en assistant à la lecture du *Menteur*, mis en vers libres par M. Collé. J'ai eu peine à soutenir cette lecture jusqu'à la fin. Quand donc les arrangeurs nous laisseront-ils en repos? Encore un auteur malheureux, M. de Beaumarchais, qui arrange sa dernière comédie ; la sienne, à la bonne heure, c'est permis. Si, d'une pièce médiocre, on fait une mauvaise pièce, ce n'est pas un grand malheur. M. de Beaumarchais ne risque pas de gâter un chef-d'œuvre. Jamais je ne vis plus lourde chute que celle de son *Barbier de Séville*. Des cinq actes, il s'occupe d'en supprimer un, et dans peu de jours, nous donnerons une seconde représentation de sa comédie remise en quatre actes. Nous voulions nous en tenir à la première, bien décisive même pour les oreilles les plus dures; mais un auteur qu'on siffle est nécessairement sourd. Celui-ci insiste et prétend que sa pièce est née viable; qu'à l'aide d'une saignée faite à propos, elle vivra cent ans et plus. Dieu le veuille et le public aussi! Je ne dirai pas à M. de Beaumarchais qu'à la sortie de la première représentation, j'ai entendu très distinctement ces mots : Il faut espérer qu'on n'aura pas le front de nous rejouer celle-là! Au reste, s'il a des amis, bien sûr qu'ils n'ont pas manqué de le lui dire.

Depuis ma dernière lettre, dont je n'ose me rappeler la date, l'événement le plus important de notre théâtre, c'est le voyage de Voltaire à Paris; voilà quinze jours qu'il est ici. Il assiste aux répétitions d'*Irène*, sa nouvelle tragédie. La première fois qu'il vint à la Comédie-Française, nous lui fîmes une réception solennelle, et Brizard, après le discours obligé, lui posa une couronne de lauriers sur la tête. Cela méritait au moins un compliment qui ne se fit pas attendre : Monsieur, lui dit l'illustre vieillard, vous me faites regretter la vie; vous m'avez fait voir, dans le rôle de Brutus, des beautés que je n'avais pas aperçues en le composant.

Je me souviens (vous devez me trouver trop de mémoire ; mais n'est-ce pas une qualité chez un comédien?) je me souviens que, dans ce même rôle, Voltaire, il y a déjà bien long-temps, fut beaucoup moins satisfait de *Sarrazin*, successeur de Baron, à peu près comme Villeroi vint succéder à Catinat. Vous vous rappelez peut-être sa diction traînante et monotone? — Monsieur Sarrazin, lui dit un jour Voltaire, songez donc que vous êtes Brutus, le plus ferme des consuls de Rome, et qu'en faisant une invocation au Dieu-Mars, il ne faut pas lui parler comme si vous disiez : Ah! bonne Vierge! faites-moi gagner un lot de cent francs à la loterie.

Encore un bon mot, c'est le dernier. Notre ami Paulin qui tient en chef depuis longues années l'emploi des tyrans a, dans *Irène*, un rôle assez long. Voltaire, vous le savez, n'est jamais à fin de corrections. La semaine dernière, à minuit passé, il envoya vingt pages de variantes à notre vieil ami. Le domestique chargé de la commission fit observer qu'à pareille heure M. Paulin serait à coup sûr endormi : Va, va, répond Voltaire, les tyrans ne dorment jamais.

Vous désirez peut-être que je vous parle un peu de moi. Après l'auteur de *Mahomet*, c'est difficile et j'aurais honte de vous parler de mes succès. Pour-

tant à moins d'être M. de Voltaire lui-même, j'aime bien mieux être comédien que poète. Nous vivons moins long-temps c'est vrai et tout meurt avec nous, souvent même notre souvenir ; mais nous sommes contemporains de notre gloire et jamais elle ne nous fait, comme aux poètes, la mauvaise plaisanterie de ne venir au monde que long-temps après notre mort. Les pièces ne nous entraînent pas dans leur chute et nous laissent une belle part dans leur succès; sans doute il y a des nuits sans sommeil, un travail opiniâtre et souvent ingrat pour le comédien ; mais le but est toujours certain, immanquable : le rôle qu'il apprend, il le jouera. En est-il de même pour l'auteur? La pièce qu'il écrit sera-t-elle reçue? De quel découragement ne doit-il pas être saisi dans les heures chagrines de son travail, quand il vient à penser que l'auteur de la *Métromanie* sollicita six ans la réception de ce chef-d'œuvre, qu'*Œdipe* fut d'abord refusé, que *Mérope* manqua de l'être, qu'il fallut à Destouches plusieurs années d'humiliantes sollicitations pour faire jouer le *Philosophe Marié* et le *Glorieux*. L'auteur de *Rhadamiste*, dégoûté d'intrigues basses et envieuses, resta trente ans sans rien produire. Gresset n'en devint-il pas misanthrope et dévot? Oui, j'aime mieux être comédien. Pour m'aider à mourir, j'aurai ma retraite; et, quand on est vieux, l'argent est plus nécessaire que la gloire. A vingt ans, regarder au garde-manger est la dernière chose à laquelle on pense ; c'est la première à cinquante. J'attendrai patiemment jusque-là. Le public et moi, nous sommes toujours amis,

> Il m'écoute et dans tout il en use, ma foi,
> Le plus honnêtement du monde avecque moi.

Vous allez dire que l'esprit philosophique, fort à la mode en ce temps, a quelque peu déteint sur moi. Au moins est-ce une douce philosophie que la mienne. Elle me recommande surtout de bien aimer ceux qui m'aiment ; vous voyez qu'elle s'occupe de vous.

Votre dévoué, L. V.

PREMIÈRES REPRESENTATIONS.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

LES MOHICANS, ballet pantomime en deux actes, de M. Guerra, musique de M. Adam, représenté le 5 juillet 1837. — Distribution : *Le roi*-Guerra, *Mohican*-Barrez, *Arwed*-Mazilier, *OEil de Faucon*-Simon, *Jonathan*-Elie, *colonel*-Quériau, *tambours*-Coraly fils et Adice, *jongleur*-Petit ; *Alice*-Mlle Nathalie Fitzjames. — Pas du premier acte : MM. Frémolle et Coustou; Mmes Alexis et Leroux ; du deuxième acte : Guerra et Mlle Nathalie.

Voyez le danger des titres ambitieux. Ces mots *Les Mohicans*, reportant l'imagination des spectateurs sur l'admirable roman de Cooper, ont fait trouver absurde un ouvrage qui eut simplement paru mauvais s'il avait été intitulé : *Triomphe de Terpsichore sur la Barbarie*, ballet allégorique. On s'étonne avec raison que l'Académie royale de Musique ait consenti à représenter un ouvrage aussi informe et aussi dénué d'intérêt. Le premier acte est très-inférieur au pre-

mier acte des *Massacres de Saint-Domingue* de Franconi, auquel il ressemble. Le second représente Terpsichore, sous les traits de Mlle Nathalie aux bras maigres, triomphant de la cruauté peu civile de messieurs les Mohicans qui veulent la supplicier. Il y a dans cet acte une parodie fort bouffonne des deux Elssler, dans le second acte du *Diable Boiteux*; elle est exécutée par MM. Elie et Guerra. — Mlle Nathalie Fitzjames, assez jeune et jolie de tête, dansera bien quand ses bras seront gras, ce qui revient à dire quand les poules auront des dents; car, dans sa famille, la maigreur est traditionnelle.— Coustou a d'excellentes dispositions. — Guerra mime assez noblement. — Elie est le Levassor au petit pied de l'Opéra. — Barrez laisse infiniment trop percer l'Asmodée sous la peau du Mohican.

Les Mohicans ont été sifflés. A un autre jour, la revanche.

Jules Belin.

COMÉDIE-FRANÇAISE.

CLAIRE, ou PRÉFÉRENCE D'UNE MÈRE, drame en cinq actes, de M. Rozier, représenté le 4 juillet 1837. — Personnages et Acteurs : *D'Horménil*-Perrier, *d'Herbin*-Provost, *Saint-Charles*-Menjaud, *le docteur*-Charles, *Julien*-Alexandre; *Claire*-Mmes Mars, *Euphrosine*-Noblet, *Mme d'Horménil*-Mante, *Julienne*-Dupont.

Décidément, le Théâtre-Français a la main malheureuse; de non succès en non succès, le voici arrivé à une chute. *Claire* est tombée devant un public calme, patient et sans mauvais vouloir, qui a entendu jusqu'au bout, qui a jugé et qui a condamné. Quelques murmures ont averti l'auteur des erreurs de sa pièce; les marques d'improbation brutales ont été tout aussitôt réprimées; mais quand les amis imprudens, quand la tourbe gagée des premières représentations a demandé le nom de l'auteur, le vrai parterre s'est hautement récrié. Perrier a essayé de jeter la phrase officielle à travers les bravos et les *non! non!* sévèrement répétés; sa voix s'est perdue, et il s'est retiré ayant fait ce qu'il avait à faire. Peut-être ces dénégations fâcheuses eussent-elles été épargnées à M. Rozier: chaque jour, de pires ouvrages se jouent, dont les auteurs entendent leurs noms proclamés en dépit de toute pudeur; mais, par une insigne maladresse, je ne sais qui s'est avisé de vouloir rappeler Mlle Mars. Le moment était mal choisi. Le rôle de Claire n'est pas un des rôles importans de notre première comédienne; d'ailleurs, un peu de bienséance décente aurait dû avertir les crieurs qu'une ovation de complaisance pour l'actrice était déplacée, du moment où ce n'était pas fête pour l'auteur. Non pas que je veuille refuser à l'artiste le prix légitime de sa peine; qu'on lui fasse sa part glorieuse, même dans un revers du poète, s'il a lutté contre le mauvais sort de l'ouvrage, s'il a retardé la chute autant qu'il était en lui, si son rôle seul n'a pas ployé les épaules sous la ruine; mais rien de semblable dans Claire. Mlle Mars, qu'on veuille bien ne pas s'en offenser, s'y est montrée dans toute sa grace, dans tout le charme exquis et pur de ses manières, dans toute la monotonie de sa perfection. Le mot avait été donné davance; le contr'ordre n'est pas venu; on ne peut pas songer à tout: Mlle Mars a été rappelée, comme si la pièce eut été accueillie, et le public a

protesté. Contre qui? Contre la pièce? Contre les honneurs demandés pour l'actrice? Je laisse à décider l'affaire entre Mlle Mars et M. Rozier.

On doit comprendre assez qu'il n'y a pas lieu aujourd'hui aux grandes colères de la critique. Le journaliste n'a besogne qu'à défaut du public. Ici, le public a porté sentence; le public a fait justice, et justice sévère; le public a enseigné l'auteur et a réclamé lui-même au nom de l'art; la critique arrive à une tâche terminée. Je m'en afflige pour M. Rozier sans doute, mais je m'en réjouis en vue du théâtre; et plaise à Dieu que le public intelligent se remette à tenir tribunal. Voici assez long-temps que cette méchante comédie de la littérature actuelle se joue à l'amiable entre la scène et je ne sais quel parterre ignoble au milieu du parterre. De là, triomphes salement marchandés et salement payés; orgeuil et outrecuidance après le triomphe; mépris de la critique, qui a beau noircir ses feuilles et ronger à petit bruit la pièce imprimée dans la rue, quand le fracas des applaudissemens fait trembler au dedans les salles de spectacle. M. Rozier y profitera lui même; il verra que ce n'est pas assez de jeter quelques paillettes d'esprit sur une méchante étoffe, et que les habiles ne se laissent pas prendre à ces fausses petites lueurs. Il songera, dès-lors, à serrer plus sévèrement le tissu de sa pièce; et puis il la brodera selon son caprice, quand elle sera de bonne trame et solide à l'user.

Je l'ai déjà dit, je le répète encore, ce qui manque le plus à nos comédies actuelles, c'est cette humble et toute modeste qualité, le bon sens. De l'esprit ou ce qui passe pour de l'esprit, nous n'en avons que trop; c'est un fonds public où tout le monde puise, et auquel nul n'ajoute. Mais un peu de jugement sain, mon Dieu; un peu de bonne vue et d'instinct des convenances, voilà ce qui serait au-dessus de tout prix, tant la denrée est rare sur le marché. On s'étonne toujours de voir combien les auteurs comiques, je parle des plus heureux et des plus illustrés, sont gens de vue courte, ignorans des exigences journalières de la vie. M. Rosier là-dessus a plus péché que tout autre; ses pièces s'en vont hardiment à travers l'impossible et l'incongru, le mot est dur peut-être mais il est vrai, c'est là l'infirmité naturelle de toutes ses œuvres, c'est là le défaut de constitution qui le tue, et qui a tué sa *Claire* après *la Mort de Figaro*, après les deux derniers actes du *Procès Criminel*.

Voici le sujet de *Claire*. Mme d'Horménil est veuve, elle a deux filles, Claire et Euphrosine. Toutes ses affections sont pour Euphrosine, elle mène Euphrosine aux fêtes, aux soirées, aux bals et aux promenades; elle la pare elle-même; elle veut la voir belle; elle veut la voir coquette; elle lui destine pour mari M. de Saint Charles, un jeune homme devenu le commensal de la maison depuis une année et le cavalier assidu de la mère et de la fille. Pour Claire, rien de semblable; un vieillard, un homme de cinquante ans a demandé sa main, il l'aura, tout est convenu, les deux mariages se feront le même jour.

Avant d'aller plus loin, il est bon de faire remarquer que le public doit accepter ceci de confiance : Claire est sacrifiée. C'est qu'en effet chacun des personnages de la pièce vient le dire et le répéter sans interruption; mais, sur la scène vous n'en verrez rien, Claire se dévoue aux vues de sa mère; sa mère est pour elle toute complaisance, toute aménité, toutes caresses; seulement, la fille trop

clairvoyante, devine une indifférence glacée au-dessous des plus tièdes effusions. Même dans ce double mariage qui fait les larmes de la pièce, rien n'indique bien évidemment une odieuse préférence. Mme d'Horménil marie sa fille chérie à M. Saint-Charles, sa fille sacrifiée à M. d'Herbin. M. Saint-Charles est jeune et beau sans doute ; mais quoi de plus ? De sa fortune, pas un mot, d'ailleurs le nom est par trop pitoyable pour que M. Saint-Charles soit un fils de famille. M. d'Herbin à cinquante ans d'accord, mais M. d'Herbin a un autre mérite que ses cinquante ans, il est millionnaire. Ce n'est pas trop haïr sa fille, que lui vouloir faire épouser un million. Ajoutez à cela que Mme d'Horménil est trompée de deux parts. Elle ne sait pas que Claire aime Saint-Charles ; elle ne sait pas que Saint-Charles n'aime pas Euphrosine.

La conduite de Saint-Charles est déloyale, quoiqu'il en puisse dire. Il a pris pied chez Mme D'Horménil pendant une absence de Claire ; il s'est posé sans amour, comme prétendant à la main d'Euphrosine ; il croyait trouver là toutes les raisons de convenance qui font du mariage un établissement souhaitable. Mais Claire est revenue de son voyage ; il l'a vue, il s'en est épris, il l'aime ; et, depuis un an, sans oser lui faire aveu de cet amour, il continue de jouer avec succès son rôle de futur impatient auprès d'Euphrosine.

Ainsi Saint-Charles est rival de D'Herbin. Les deux rivaux viennent tour à tour prendre pour confident l'oncle D'Horménil, arrivé tout exprès je ne sais d'où, pour faire la pièce. L'oncle D'Horménil est l'ami de D'Herbin ; il a l'âge de D'Herbin ; mais à quel point est-il raisonnable pour son âge ? Je ne sais. D'Herbin lui dit : « Mon cher, ta nièce était malheureuse avec sa mère, contrainte avec sa mère ; j'ai pensé qu'elle serait libre et heureuse avec moi. J'ai cinquante mille livres de rente ; je les lui donne, et je serai ton neveu. — Tu es un fou, lui répond D'Horménil. » Saint-Charles se présente, et dit : « Monsieur, voilà un an que je promène Mlle Euphrosine dans le monde, un an qu'elle ne danse qu'avec moi, qu'elle ne chante qu'avec moi ; un an que je l'affiche partout à mon bras ; mais j'aime Claire et je vous la demande. — Et vous avez raison, lui répond D'Horménil. »

Tout s'arrange au mieux ; mais voici bien un obstacle inattendu : Claire, qui aime Saint-Charles, et qui mourra si Saint-Charles épouse Euphrosine, s'obstine à vouloir mourir pour plaire à sa mère, pour *obtenir un sourire de sa mère*. L'oncle D'Horménil lui envoie Saint-Charles et D'Herbin pour qu'elle se déclare. « Mademoiselle, lui dit Saint-Charles, je vous aime ; j'ai demandé votre main à votre oncle ; j'ai cru parfois lire dans vos yeux que vous deviniez mon amour... — Vous vous êtes trompé, monsieur ; je ne vous aime pas » Et là-dessus D'Herbin vient faire son compliment : « Mademoiselle, M. votre oncle prétend que je suis trop vieux pour que vous acceptiez ma main ; m'aimez-vous ? — Mon oncle s'est trompé, monsieur ; je vous aime. »

Claire doit donc se trouver bien heureuse, car on agit tout à son gré. Cependant, au moment de partir pour signer le contrat, Claire tombe en défaillance. Tout est suspendu ; on fait venir le médecin, qui déclare à M. D'Horménil que sa nièce *se meurt de trois causes :* la première, c'est qu'elle aime M. Saint-Charles, et qu'elle ne l'épouse pas ; la seconde, qu'elle n'aime pas M. D'Herbin,

et qu'elle l'épouse; la troisième, qu'elle n'a pas l'affection de sa mère. « Et le remède? demande M. D'Horménil.— Le remède? Ajournez les deux mariages, faites voyager Claire; quant à l'indifférence de sa mère..... Enfin le moyen est trouvé; vous le verrez expliqué tout à l'heure.

M. D'Horménil va faire vacarme, il ne veut pas que sa nièce meure; le voici monté sur ses grands chevaux. Et d'abord M. Saint-Charles avec Euphrosine lui tombent sous la main : « Ma nièce, vous n'épouserez pas M. Saint-Charles, parce qu'il ne vous aime pas. — C'est vrai, Mademoiselle, je ne vous aime qu'autant qu'il faut pour faire de vous ma femme. — Et moi, Monsieur, je ne vous aimais qu'autant qu'il faut pour faire d'un homme son mari. — A cette scène profondément inconvenante, une autre succède qui la couronne dignement. Saint-Charles prend sur lui de donner à M. D'Herbin son congé en bonnes formes, et c'est le jeune homme qui annonce brutalement au vieillard sa déconvenue.

Voilà donc la cure qui va grand train; reste la racine du mal à extirper. Or, comme Claire ne souffre que de l'indifférence de sa mère, il est évident que, si elle n'avait pas de mère, il n'y aurait pas d'indifférence maternelle, partant plus de souffrances ni de cause de mort. Trouvez-vous quelque chose à redire à cela? Au moyen d'une fausse confidence, l'oncle apprend à sa nièce qu'elle n'est pas l'enfant de Mme D'Horménil, qu'elle n'est que sa fille adoptive. — Claire entre en joie. Mme D'Horménil n'est pas sa mère; donc elle n'a pas besoin de l'amour de Mme D'Horménil; car une fille bien élevée n'a besoin que de l'amour de sa mère; — Continuation du raisonnement énoncé plus haut. Claire est radicalement guérie, Claire va voyager; Claire laisse sa tristesse à qui veut la prendre. Les paquets s'apprêtent, les chevaux s'attellent, elle va partir; mais, avant de quitter pour toujours Mme D'Horménil, elle se sent coupable envers elle, coupable d'avoir voulu partager un amour que la mère d'Euphrosine devait tout entier à sa seule fille; elle tombe à ses genoux et lui demande pardon de ce qu'elle l'a toujours crue sa mère.

C'est là la punition de Mme D'Horménil, c'est là le grand effet qu'ont préparé trois longs actes. L'oncle arrive, tout s'explique, Saint-Charles épouse Claire, Euphrosine n'épouse par M. D'Herbin.

La pièce a comme un faux air des nouvelles de M. Bouilly, quelque chose des *Contes à ma Fille* a passé par-là. Et en vérité, ce n'est pas là une pièce. On parlait autour de moi de coupures à faire; des coupures, soit. On ne saurait tailler trop à vif dans ce qui est mauvais; mais retrancher du dialogue n'ajoutera rien à l'action. Réduisez la comédie de M. Rozier à la charpente, ce qui restera ne constituera jamais une œuvre dramatique; pour n'être pas maigre et pauvre, elle a besoin de tous ses développemens; malheureusement, les développemens portent à faux. M. Rozier a cru pouvoir défrayer trois actes avec les mêmes plaisanteries qui ont fait vivre le *Procès Criminel*. J'entends le *vieux triton* et *les maris laids*. Il s'est trompé; le public le lui a durement remontré. Je ne veux pas parler du style; on me reprochera déjà bien assez d'avoir été trop sévère; je puis dire pourtant que je ne le suis jamais sans tristesse.

Perrier a bien joué le premier acte; dans les deux autres, le public mécon-

tent a rendu l'acteur faible. — Charles s'est effarouché des murmures, et cependant il a dit avec beaucoup de sens et de convenance la scène du médecin. Seulement, les deux mots : *mon ami*, revenaient à chaque phrase dans sa bouche. Étaient-ils écrits dans son rôle? A-t-il cru devoir enjoliver la prose de M. Rozier?

Mlle Mante, qui rit d'un rire si malin, si moqueur et si gracieux, ne devrait jamais jouer la sensibilité; elle a grimacé d'une façon maussade. — Mlle Noblet met tout son talent au service des petits rôles que les autres dédaignent. — Mlle Mars murmure délicieusement toutes ses scènes de tristesse sur deux notes, sans plus, qu'elle conduit avec un art infini; mais il en est de Mlle Mars comme de Mlle Mante : j'aime mieux la voir sourire que la voir pleurer.

Ed. Thierry.

VAUDEVILLE.

MINA OU LA FILLE DU BOURGUEMESTRE, vaudeville en 2 actes, de MM. Duvert et Lausanne; représenté le 4 juillet 1837. — Personnages et Acteurs : *Mulner*-Lepeintre j., *Max*-Hippolyte, *Schnaps*-Arnal, *Guillaume*-Charles-Potier, *Fritz*-Ludovic; *Mina*-Mmes L. Mayer, *Lisbeth*-Balthazard.

Le théâtre représente le sommet escarpé d'une roche inaccessible; la scène est couverte d'une bienfaisante couche de neige, ce qui n'empêche pas la salle d'être en proie à une chaleur éthiopienne. Quelqu'escarpée que soit la roche en question, nous ne la croyons pas cependant aussi inaccessible qu'on le voudrait bien dire, et la preuve, c'est qu'elle semble être le rendez-vous de prédilection de tout le canton de Zurich. On y rencontre d'abord M. Max, jeune officier du roi de Sardaigne, qu'une inconséquence amoureuse a réduit à vivre dans un trou, et à se nourrir de racine et de colimaçons; puis, Mlle Mina, la fille du bourguemestre Mulner, qui, sous le prétexte fallacieux de venir cueillir des myosotis, passe ses journées auprès de l'exilé, veillant à ce que rien ne lui manque, racines et colimaçons. On y rencontre encore M. Schnaps, chévrier excessivement vertueux, mais fort mal élevé, et chez lequel la rudesse montagnarde et les nobles instincts du cœur se livrent une lutte incessante et continuelle; en sorte qu'un instant après vous avoir serré la main, ou vous avoir sauvé la vie, vous ne devez pas trouver extraordinaire qu'il lui prenne des envies de vous étrangler. Enfin, et c'est là notre principal grief contre ce roc inaccessible, on ne peut y faire un pas sans se trouver nez à nez avec le digne M. Mulner, bourguemestre estimable, représenté par Lepeintre jeune. Or, Lepeintre jeune, franchissant des glaciers, Lepeintre jeune transformé en chamois vélocipède, c'est blesser les vraisemblances d'une façon trop manifste.

On ne vint point sans motif respirer la douce brise, surtout en décembre, à cinq cents et quelques pieds au dessus du niveau de la mer. Mais ici, chaque personnage a les siens bien et dûment constatés : Max, comme nous l'avons dit, redoute les poursuites ordonnées contre quiconque tuera son adversaire en duel. Mina s'est constituée son ange gardien, attirée par la bonne mine et les moustaches de l'inconnu. Schnaps surveille sa cousine qui lui est promise en

mariage, et qui ne lui paraît pas brûler pour lui d'une flamme très-volcanique. Et M. Mulner, en sa qualité de fonctionnaire, flairant la chair fraîche, rôde sur la montagne, dans l'espoir de faire empoigner un inconnu accusé d'avoir séduit une jeune fille et tué un homme en duel. En effet, guidé par l'espionnage d'un paysan, il s'élance tout à coup sur le plateau du rocher, en ordonnant aux soldats qui l'accompagnent d'arrêter Max et la jeune fille qui se trouve avec lui : c'est Mina. Schnaps n'a que le temps de l'envelopper dans un large manteau ; il parvient ainsi à dérober ses traits à son père. Max est fait prisonnier, et conduit chez le bourguemestre, dont la cave lui sert de prison.

Le deuxième acte est, comme le premier, imprégné d'un parfum de couleur locale qui fait le plus grand honneur à MM. Duvert et Lauzanne. Au premier acte, nous avons vu la Suisse à l'extérieur, c'est-à-dire de la neige, un lac et trois chèvres ; le deuxième nous montre la Suisse à l'intérieur : le théâtre représente une salle triste et enfumée, sans causeuses, sans ganaches, sans rien, en un mot, de tout ce que le confort nous rend indispensable ; en revanche les portes y abordent ; ce ne sont que portes, escaliers et couloirs, on se croirait dans un de ces palais si amoureusement construits par M. Hugo. Il n'en est rien cependant ; car on est tout simplement dans le salon du deuxième acte de *Renaudin*, cet illustre salon qui compte plus d'entrées et de sorties qu'un boa d'écailles. Encore si MM. Duvert et Lauzanne s'étaient tenus à ce vol de peu d'importance ; mais non, ils se sont pillés sans aucune miséricorde pour eux-mêmes. Aussi le second acte de *Mina* est-il enfermé en entier dans celui de *Renaudin*. A l'instar du célèbre Caennais, Schnaps après avoir été victime longtemps d'un quiproquo, son ouvrage pourtant sans qu'il s'en doute, finit par épouser sa cousine. Quant à Max, il retrouve Lisbeth ; la jeune fille qu'il avait séduite, lui offre son nom en réparation de sa faute, et tout le monde est satisfait à l'exception du public qui paraît médiocrement ravi de sa soirée.

La pièce de *Mina* a de grands défauts, entre autres celui de ne pas intéresser et de ne pas amuser. MM. Duvert et Lauzanne semblent ne plus se souvenir qu'ils ont été jadis les rois de la charge parlée.

Les acteurs ont joué comme on joue dans le mois de juillet. Arnal a pourtant fait tous ses efforts pour soutenir la couleur de son rôle, qui, original pendant les deux premières scènes, ne tarde pas à retomber dans les sentiers de la routine. Lepeintre jeune semblait avoir une source d'eau vive dans les cheveux.

M. Charles Potier continue à être écrasé par le nom de son père.

Albéric Second.

PALAIS-ROYAL.

BOBÈCHE ET GALIMAFRÉ, vaudeville-parade en trois tableaux, par MM. Cogniard ; représenté le 3 juillet 1837. — Personnages et Acteurs : *Bobèche*-Alcide-Tousez, *Galimafré*-Leménil, *Ortolan*-Levassor, *Randonneau*-Barthelemy, *Jacquot*-Octave ; *Chinchilla*-Mmes Pernon, *jeune-fille*-Joséphine.

Pour peu que vous respiriez depuis six ou sept lustres ce que l'on appelle l'air de Paris (avantage que je n'ai pas), vous devez vous souvenir, lecteur,

du célèbre paillasse Bobèche, et de l'illustre aboyeur Galimafré, ces deux dernières gloires de la parade en plein vent.

L'un portait la queue de jocrisse avec un succès sans égal, et savait recevoir, avec une intelligence peu commune, les croquignolles et les coups de pied annexés à son joyeux répertoire, pour la plus grande jubilation des bonnes d'enfans, des troupiers en flânerie, et de l'innombrable cohorte de gamins du boulevart du Temple. Tant qu'il resta fidèle à sa baraque, à son humble tréteau, piédestal de sa renommée, Bobèche vit, de jour en jour, sa célébrité s'accroître, son public se grossir, et l'éclat de rire de la multitude, cet éclat de rire franc, sans salaire, spontané, saluer avec un entraînement de plus en plus flatteur ses lazzis, ses coq-à-l'âne, et surtout l'inaltérable sang-froid que gardait sa figure quand la plus énorme bétise tombait de sa bouche.— Bobèche avait, dit-on, assez d'esprit : en revanche, il eut de l'ambition.

Un jour, il regarda d'un œil dédaigneux cette foule agglomérée à ses pieds, cette foule dont il était l'idole adorée, cette foule qui s'écrasait et s'étouffait pour venir le voir et l'entendre. Il eut honte de son théâtre, qui n'avait pour frises que la voûte du ciel; pour décors, que les ormeaux vivaces du boulevart; pour lustre, que les étoiles ou le soleil; — il rougit de sa queue de jocrisse; une pichenette lui parut un affront; il demanda réparation à son maître des coups de pied qu'il en recevait par engagement. Adieu la perruque rousse et la veste écarlate! adieu la culotte jaune-canari et les bas bleus à jarretières rouges! adieu la baraque de bois! adieu la gloire! — Bobèche veut monter plus haut que cela? Bobèche tombera. — Bobèche veut d'autres bravos que ceux du public qui passe dans la rue et qui s'arrête pour lui en donner? Bobèche sera ignominieusement sifflé. . . — Bobèche ne veut plus de son nom de Bobèche, il le jette là avec sa défroque de paillasse? Eh bien, Bobèche n'aura plus de nom... Cette prophétie est de l'histoire. Tout cela est arrivé à celui qui porta le nom de Bobèche... C'est à trente lieues du boulevart du Temple, à Rouen, qu'est allée s'éteindre cette glorieuse popularité!... C'est là que le paradiste admirable, devenu mauvais comédien, a vécu inconnu, oublié derrière la rampe d'un théâtre de pierre, sous des arbres de toile peinte, en face d'un public morose et boudeur; c'est là, dit-on, qu'il est mort pauvre et ignoré. D'autres disent qu'il traîne de province en province sa triste médiocrité. Mort ou vivant, Bobèche est mort!

Pendant ses belles années de renommée, non loin du balcon de sapin, pavois de ses triomphes, on entendait tousser sourdement une grosse caisse, grincer des cymbales felées, et tinter un étourdissant chapeau chinois; un gros paysan endimanché, joufflu, chevelu, ventru, monté sur des planches, devant une boutique d'acrobates, appelait à lui les passans, et les forçait à s'arrêter, à l'écouter et à rire par ses naïves balourdises et son gros rire communicatif. Ce voisin était Galimafré, et cette boutique, le théâtre Saqui.

Galimafré et Bobèche, malgré la proximité de leurs baraques et la rivalité de leurs professions, vivaient en parfaite intelligence; et plus d'une fois, ces deux dieux de la farce, attablés dans le même cabaret, burent généreusement à leurs mutuels succès. Ce fut à peu près à l'époque de la retraite de Bobèche que

Galimafré renonça aux ovations bruyantes de la populace. Mais un motif, tout différent de celui qui perdit son confrère, le porta à dire adieu aux énivremens de la gloire en plein air. Bobèche rêvait, sur ses tréteaux, de plus grandes destinées; Galimafré rêvait le repos et l'obcurité. Il se jeta dans la vie la plus prosaïque, la plus ignorée du monde. Il se fit machiniste de théâtre. Il exerce aujourd'hui encore cette profession effacée, qui n'offre pour toutes émotions au malheureux qui l'embrasse, que la chute imprévue d'une décoration, ou une descente involontaire et rapide dans les deuxièmes et troisièmes dessous. — Au reste, Galimafré vit tranquille et content de son sort dans les coulisses de l'Opéra-Comique. L'âge a fait grisonner ses cheveux sans altérer sa joviale humeur. Un petit journal prétend que Galimafré rougit de son ancien état, et qu'il se fâche quand on lui en parle. Loin de là, Galimafré, aujourd'hui M. Guérin, se plaît souvent à répéter, devant ses camarades, ses joyeuses scènes d'autrefois; et à présent, comme alors, il arrache le rire au plus ennuyé de ses spectateurs.

MM. Cogniard ont pris les deux héros avant l'époque de leur généreuse alliance. Bobèche n'est encore que Christophe, un pauvre et chétif barbouilleur d'enseignes, fort gueux, pas trop niais, mais amoureux comme un lion de la jeune et funambule Chinchilla, la nièce du célèbre banquiste Galimafré. Hélas! pour se rendre digne de la main de la légère acrobate, Christophe se livre en secret aux exercices les plus fatigans de l'art du saltimbanque; il passe ses jours et ses nuits à étudier par principe le *saut de carpe*; il s'applique à porter des poids extravagans avec les dents; il se hasarde même — ô puissance de l'amour! — à se promener sur la corde raide, au risque de se casser les membres qu'il tient de la nature. Mais il ne possède encore que le germe de tous ces talens... Aussi, Galimafré lui refuse-t-il brutalement la main de Chinchilla; il le chasse, l'insulte, le traite de vil *Bobèche*!... Chistophe s'écrie: « Je le garde ce sobriquet que tu me lances à la face, et tremble! car Bobèche sera fatal à Galimafré!!! »

En effet, Bobèche dresse une baraque auprès de la baraque de l'oncle barbare. Galimafré voit bientôt, avec colère et dépit, la foule l'abandonner pour son rival; sa renommée s'écroule, celle de Bobèche grandit; sa bourse est maigre et vide, celle de Bobèche s'emplit, s'arrondit; — des créanciers le poursuivent, et Sainte-Pélagie va le prendre sous son patronnage incommode; Bobèche a des économies, il accourt, paie les dettes de son ennemi, épouse sa Chinchilla, et associe Galimafré à sa bonne fortune.

Il faut voir Leménil et Levassor dans cette divertissante parade. — Il faut voir surtout notre grand Alcide, dansant avec et sans balancier, sur une corde tendue à cinq pieds et demi au-dessus du niveau de la scène... Il faut le voir battre des entrechats avec un aplomp surprenant, et envoyer des baisers au public d'une façon pleine de gracieuseté et de gentillesse. Alcide a donné à tout son rôle cet inimitable cachet de drôlerie et d'originalité, qui fait de lui un des plus amusans comiques de Paris.

Mlle Pernon était fort jolie sous le costume tant soit peu écourté de l'acrobate Chinchilla.

Le nom de MM. Cogniard a été couvert de bravos unanimes, tels que les auteurs des *Deux Divorces* de la *Tirelire*, de *Pauvre Jacques* ont l'habitude d'en recueillir.

MARC-MICHEL.

THÉATRES DE PARIS.

OPÉRA. — *Les Mohicans* ont fait une chute complette. — Le changement de rideau n'est pas heureux. Pourquoi tout ce manége Pellier sur la toile? C'est un rideau qui ne conviendrait guère qu'au Cirque-Olympique. A l'Opéra, nous devons avoir de la musique, des chants et de la danse et non des coups de fusil, des chevaliers et des chevaux bardés de fer. D'où vient aussi que l'on voit à l'Opéra toutes les armes hors celles de France? Le drapeau tricolore flotte dans toutes les salles excepté dans les théâtres royaux. — Dans le *Comte Ory*, Alexis est d'une grande faiblesse; Dérivis est bien; Mme Dorus s'attire et mérite de nombreux applaudissemens, mais elle devrait prier messieurs du lustre de ne pas l'applaudir avant qu'elle ait chanté. Mme Gosselin et Mlle Nau sont toutes deux sur la même ligne : on ne les entend pas.

OPÉRA-COMIQUE. — Tilly a obtenu plein succès dans le rôle de Chapelou du *Postillon de Lonjumeau*. Cet estimable artiste a été revu avec plaisir, ainsi que nous l'avions prévu, par tous ceux qui l'avaient précédemment connu. Tilly est un chanteur à qui la scène parisienne est nécessaire. Si les compositeurs veulent exploiter les ressources qu'offrent son talent il se fera sans peine une position des plus brillantes. Il doit incessamment chanter le rôle principal et si difficile du bel ouvrage d'Hérold, *Zampa*. —N'oublions pas de mentinner avec éloge la séduisante Madeleine. Mlle Prévost, dans ce rôle se montre non seulement habile chanteuse, mais encore excellente comédienne. Elle joue la dernière scène du double personnage avec un talent des plus remarquables.

ODÉON. — Hier matin, MM. Blanchard et Lefèvre ont dressé l'acte de société pour l'exploitation du privilége de l'Odéon chez maîtres Frémin et Desprès, notaires à Paris. Les artistes qui doivent composer le personnel de ce théâtre y avaient pris un rendez-vous général, et, avant vingt-quatre heures, dit-on, la constitution sera définitive. (Voir *Nouvelles diverses.*)

VAUDEVILLE. — On répète en ce moment une petite pièce dans laquel l'acteur Philippe aurait enfin un rôle capable de le montrer comme un des bons comiques de ce théâtre.

VARIÉTÉS.—M. Bayard a décidément quitté la direction du théâtre des Variétés qui perd en lui un homme de tact, de savoir et d'habileté, un directeur éclairé, et un administrateur actif et dévoué. Il doit être remplacé par M. Dumanoir, cependant rien n'est encore terminé relativement à ce remplacement. Hier a eu lieu la rentrée du bon comédien Vernet dans *Paul et Jean*, où on l'a revu avec un plaisir accru par la trop longue absence qu'il venait de faire. On espère le voir créer, dans quelque temps, un rôle nouveau.

PALAIS-ROYAL. — L'amusante et spirituelle parade de MM. Cogniard obtient la vogue au théâtre de M. Dormeuil. Tout Paris ira se désopiler la rate aux représentations de *Bobèche et Galimafré*.

PORTE-SAINT-MARTIN. — *Jeanne de Naples* a clos, depuis quelques jours, sa trop courte carrière; on alterne en ce moment, avec la *Pie Voleuse*, *Eulalie Granger*, etc. On répète avec activité *Clotilde*, ou la *Guerre des Servantes*, pièce qui est due décidément à la collaboration de MM. Harel, Alboise et Théaulon. —On fait de grandes dépenses de mise en scène pour cet ouvrage, dont la donnée est des plus bisarres.

GAITÉ. — M. Bernard-Léon n'est plus directeur de la Gaîté. Après des luttes de toutes sortes, des sacrifices sans nombre, il a été forcé de reculer devant des difficultés devenues insurmontables et d'abandonner un poste qu'il ne pouvait plus tenir. — Tous ceux qui connaissent Bernard-Léon comme homme privé le plaignent; car, en outre de la probité dont il a toujours fait preuve, il a des qualités qui lui ont concilié de nombreuses sympathies. — Mais, comme directeur de théâtre, Bernard-Léon ne sera point regretté. — Nous n'imiterons certes pas ceux qui n'ont coutume de condamner un homme qu'après

qu'il a succombé aux événemens fâcheux, et si nous disons que Bernard-Léon a prouvé souvent qu'il manquait de tact, d'habileté et surtout d'énergie, nous ajouterons qu'il semble avoir été poursuivi sans relâche par une fatalité inexorable qui a déjoué les plus sages prévisions, paralysé tous les efforts. La critique, d'ailleurs, n'a plus rien à faire à cette heure au vis-à-vis de M. Bernard-Léon ; il y aurait de la cruauté à s'apesantir sur des fautes administratives que l'on a expiées par d'énormes pertes d'argent, de temps, et de tranquillité. — Que Bernard Léon retourne à sa vie d'artiste qu'il n'aurait jamais dû quitter. Il trouvera encore un public pour l'applaudir et des avantages qui lui feront, à la fin, oublier ce qu'il a pu perdre dans le cours de ces deux années. Nous ne pouvons encore nommer le nouveau directeur ; il y a dit-on parole donnée par les propriétaires du théâtre à l'un des nombreux aspirans, parmi lesquels on cite M. Morin, professeur de déclamation, et MM. Cogniard. Ces derniers, dit-on, ont moins d'argent à leur disposition. M. de Cès-Caupenne serait, dit-on, le préféré.

Ambigu. — *Le Gars* marche bien doucement, les chaleurs l'empêchent d'aller plus vite. Mlle Fierville, qu'un accident a forcé de quitter pour quelques jours le nom de Mme de Montbriant a été remplacée par Mlle Maillet qui joue ce rôle par dessus la tête de Guyon. Il faut que Mlle Maillet soit bien mauvaise pour le paraître l'emporter encore sur Mlle Fierville. — Rivalité.

Folies-Dramatiques. — *La Rose du Faubourg* et *le Perroquet Trouvé* sont de faibles appuis pour *la Sœur de l'Arabe*, qui se trouve au bout de sa carrière. Il faudrait, pour soutenir *Zara*, sur son déclin, quelque chose de plus substantiel. — *Azurine* se fait attendre.

Panthéon. — Les danseurs espagnols, tant regrettés du quartier latin, viennent de contracter un nouvel engagement avec le théâtre du Panthéon pour tout le mois de juillet. Aujourd'hui, la jolie Dolorès apparaîtra avec sa *cachucha* sur la scène du cloître Saint-Benoît. Les amateurs de son gracieux talent ne manqueront pas au rendez-vous.

Porte-Saint-Antoine. — Encore une petite pièce nouvelle; encore un petit succès. *La Partie d'Anes* de M. Lurieu, vaudeville joué avant-hier à ce théâtre, a réussi, Henri, Oscar, Ferdinand et Mme Ludovic aidant. — A quand *les Huguenots* ?

Gymnase-Enfantin. — Malgré le succès de la *Comédie en Famille*, ce théâtre prépare un grand ouvrage qu'il offrira bientôt à ses habitués, et pour la mise en scène duquel rien n'a été ménagé. Cette pièce féerie a pour titre : *Le Songe*.

THÉATRES DE LA PROVINCE.

Amiens, 5 juillet. — Un des artistes les plus distingués de la Comédie-Française, M. Firmin, a joué hier sur le théâtre d'Amiens le rôle de Don Juan d'Autriche, qu'il a créé à Paris avec un talent très remarquable. D'unanimes applaudissemens ont été provoqués par la chaleur entraînante de son jeu, par la vérité de sentiment que cet artiste déploie dans ce rôle long et difficile. M. Firmin a été secondé aussi bien que possible par les artistes de la troupe d'Amiens.

Angers, 30 juin. — Hier ont eu lieu les débuts de la nouvelle troupe de comédie et vaudeville de M. Tony. *Antony*, drame de M. Dumas ; *la Chanoinesse* et *la Fille de Dominique*, composaient un spectacle qui n'était pas sans intérêt. Le public ne s'est pas trop fait prier pour y assister et il a récompensé chacun selon ses œuvres. — Ligier ne tardera pas à commencer les représentations qu'il doit donner à Angers. On l'attend surtout dans *Kernox* et *Une Fête de Néron* qui lui ont valu tout récemment un si beau succès à Rennes.

Bordeaux, 3 juillet. — *Le Pré-aux-Clercs* et *les Pages du Duc de Vendôme* formaient hier, au Grand-Théâtre, un assez joli spectacle, qui, malgré la chaleur, avait passablement garni la salle. Mme Pouilley a reparu dans l'opéra, où elle a pris une petite part des applaudissemens distribués avec largesse à MM. Bizot, Lartique, et à Mlle Miller. — On a su beaucoup de gré à M. Petipa d'avoir remis à la scène le ballet des *Pages du Duc de Vendôme*, gracieuse et spirituelle composition, dont l'exécution parfaite a complètement satisfait l'assemblée.— Au théâtre des Variétés, une représentation de *Daubigné*, vaudeville de M. Ancelot, a procuré une moisson de bravos à MM. Hypolite, Eugène et à Mmes Roland et Dorsonville.

Dieppe, 1er juillet. — Mlle Fargueil, engagée pour quelques représentations, a fait grand plaisir ici. Peut-être fallait-il, pour produire un pareil effet, qu'elle ne fût pas à Paris.

Le Havre, 20 juin.—M. Perreault, jeune hâvrais qui s'est voué à la carrière dramatique, a voulu rendre ses compatriotes juges de son talent, qui est en effet remarquable. Ce jeune artiste avait choisi *Estelle*, ou *le Père et la Fille*, et *Un Duel sous Richelieu*. La première de ces pièces nous a prouvé que M. Perreault avait de la chaleur, de l'ame. Du reste, il a été dignement secondé par notre jolie demoiselle Angélina, qui, tous les jours, fait des progrès autant en beauté qu'en talent ; elle a joué le rôle d'Estelle avec cette intelligence déjà révélée dans *la Savonnette Impériale*, rôle fort difficile, et qui fait grand honneur à cette jeune actrice M. Marchant est toujours comédien. M. Châtelet est un amoureux rempli de grace et de gentillesse.

Jeudi 29.—Première représentation de *Marie*, ou *les trois Époques*, comédie de Mme Ancelot. Cette spirituelle dame ne pouvait manquer d'avoir du succès avec des interprètes tels que les nôtres. Cette pièce a été jouée avec un ensemble parfait; il faut dire que nos meilleurs artistes jouaient. Mme Fortier, notre bonne comédienne, a été ravissante : jeu passionné, léger, gracieux, coquet, sourire enchanteur. Il est impossible d'avoir des sensations plus communicatives que cette actrice. Lorsque Mme Fortier pleure, les yeux se remplissent de larmes; aussitôt qu'elle rit, tout le monde rit. M. Châtelet s'est fait applaudir dans le rôle ingrat de Charles. Mme Marcou est toujours charmante comédienne. M. A. Harmant a joué avec talent Melcour. Ce jeune artiste fait de sensibles progrès ; chaque création lui vaut une faveur nouvelle du public : justice. Mlle Angélina est venue au troisième acte jouer le rôle de Cécile, qu'elle a rempli avec sa gentillesse ordinaire ; mais elle a toujours bien peur; c'est un grand tort, car le public lui prouve tous les jours qu'il comprend et apprécie les efforts qu'elle fait pour lui plaire. M. Breton, l'acteur aimé de notre public, a joué avec talent le rôle de Forestier. — Costumes, mise en scène, tout était très-bien. Succès bien mérité.

Lyon, 30 juin. — *Gymnase*. — C'est Mlle Amélie Brière qui est venue de la capitale pour remplir la lacune qui existait dans la composition de notre personnel féminin. — Empressons-nous de dire qu'en cette circonstance la direction a largement satisfait aux exigences du public. La jeune artiste qu'elle nous donne en *supplément* possède de la grace, de la finesse, du naturel, beaucoup de naturel, et une voix agréable. En voilà plus qu'il n'en faut, sans doute, pour réussir partout. Mlle Brière a joué dernièrement *Madelon Friquet* avec esprit et gentillesse; elle devra s'appliquer maintenant à éviter l'influence de certains contacts et à rester ce qu'elle est.

La troupe du Gymnase est donc au grand complet, et nous devons constater qu'il y a évidemment amélioration sur celle de l'année dernière. Tous les vaudevilles peuvent être exportés sur notre seconde scène, il y a pour chaque genre de bons interprètes ; la direction n'a plus qu'à bien choisir pour rendre le Gymnase très suivi et par conséquent très productif.

Le bénéfice de Barquis a enrichi le répertoire de deux nouveautés : *Michel* ou *Amour et Menuiserie* et *César* ou *le Chien du Château*. Le premier de ces ouvrages est un petit drame à longues scènes dont le succès a été des plus négatifs. La pièce de M. Scribe a reçu un meilleur accueil. Barquis a triomphé de l'invraisemblance du sujet en donnant au rôle principal le cachet de vérité et de pathétique dont il marque la plupart de ses créations. Les autres rôles ne sont pas taillés de manière à faire ressortir le talent des artistes qui en sont chargés. Mentionnons pourtant Joannis qui, depuis quelque temps, s'est mis en voie de progrès.

L'*Auberge des Adrets* faisait partie du même bénéfice. Breton s'étant trouvé indisposé, c'est Lambert, notre père-noble, qui s'est chargé du rôle important de Robert Macaire. On s'est facilement aperçu que ce n'était pas la première fois que Lambert reproduisait ce singulier type ; son organe comme son physique le servent beaucoup pour imiter l'inimitable Frédéric Lemaître. L'*Auberge des Adrets* n'est pas seulement une bouffonnerie amusante pour le public, elle est aussi fort divertissante pour les acteurs ; Barquis excepté.

Polly, Riquiqui, plus un concert de soixante musiciens, telle était la composition de la représentation au bénéfice de Breton. *Polly* est un ouvrage en trois actes, fort sentimental et passablement ennuyeux; Mlle Marie et Mme Amy y consomment force larmes. *Riquiqui* a obtenu plus de succès, grâce à Ambroise et à Breton. L'un joue et chante très bien le rôle d'Achard, et l'autre fait les délices des habitués du Gymnase, sous la figure de Barnabé. A l'occasion de ce rôle, on a encore reproché à Breton de trop charger, je ne suis pas de cet avis; car je crois qu'il est dans la nature du talent de cet artiste de dépasser les premières bornes du vrai ; il en existe de secondes, et c'est dans ce milieu qu'il doit se tenir s'il ne veut être froid ni exagéré. Toutes les fois qu'un comique provoque, bon gré mal gré, le rire de la gaîté, nous devons reconnaître qu'il est dans le vrai de son emploi.

Mlle Marie changerait du tout au tout et serait une actrice agréable si elle s'étudiait à rectifier sa malheureuse prononciation. Il n'y a que Potier qui puisse conseiller à ceux qui veulent se faire entendre d'ouvrir la bouche en serrant les dents.

Il nous reste à dire un mot du concert monstre. Rien n'est moins propre à un concert que la salle du Gymnase ; et, encore cette fois, les musiciens étaient-ils échelonnés sur le théâtre ou le son s'absorbe prodigieusement; il est vrai que, pour certains exécutans, ce n'était peut-être pas un mal. Quoi qu'il en soit l'ouverture de la *Muette* a fait plaisir, et M. Noblecourt en organisant cette réunion harmonique a opéré un tour de force qu'il faut encourager dans l'espoir d'une plus heureuse application. H. DE P.

VALENCIENNES, 5 juillet. — Par une galanterie, dont lui ont su gré les véritables amateurs de spectacle, M. Bertéché est venu nous faire entendre la nouvelle prima donna qui doit compléter définitivement sa troupe d'opéra; c'est là ce qui nous a valu deux représentations qui, mieux composées, auraient amplement dédommagé la direction des frais occasionnés par cette visite toute de politesse. — Mais occupons-nous de Mme Alfred, la prima donna que les feuilles de Cambrai nous avaient annoncée comme une cantatrice merveilleuse, et disons qu'elle a obtenu sur notre scène des succès qui, nous l'espérons, iront toujours croissans, pourvu que cette dame tire un sage parti de toutes les qualités qu'elle possède : une voix un peu faible dans le médium, il est vrai, mais cependant très fraîche, d'un timbre agréable et très juste; une méthode qui paraît bonne et une vocalisation facile, peut-être même trop facile. Comme vous le voyez, il sera bien difficile à Mme Alfred de ne pas réussir ; mais il faut qu'elle chante la musique telle que les compositeurs l'écrivent, et non qu'elle la brode de fioritures qui aillent jusqu'à la défigurer. — Beaucoup de personnes ont blâmé la manière dont a été rendue la magnifique cavatine du *Barbier de Séville*; en revanche, elles n'ont eu que de justes éloges à donner à la cantatrice du *Concert à la Cour* et du *Pré-aux-Clercs*.

M. Barbot-*Bazile* a fait grand plaisir, et notre jolie dugazon, Mme Lebellot, a été fort applaudie. Quant aux autres artistes, nous persistons, plus que jamais, dans tout ce que nous en avons dit.

C'est Mme Borsary, que nous avions l'an passé, qui a repris incognito la place occupée par Mme Dorsan. — Simple note.

J'allais oublier de vous dire que M. Bertéché a profité de son séjour à Valenciennes pour nous montrer *Sarah*, l'opéra-romance de M. Grisar; et, en vérité, j'aurais presqu'aussi bien fait de ne pas vous en parler. Je vous demanderai seulement si c'est pour faire représenter des œuvres musicales d'une aussi mince importance que le gouvernement paie une aussi grosse subvention à l'Opéra-Comique ? — Voilà le troisième opéra de cette faiblesse que nous voyons depuis trois mois, et vous savez que tous ceux qu'on représente à ce théâtre n'arrivent pas jusqu'à nous. Abel HÉCART.

VERSAILLES, 29 juin. — Jeudi, M. Hermann a chanté avec succès le *Juif Errant*, scène en prose mise en musique par Hippolyte Monpou. Cet artiste a chanté cette scène avec beaucoup d'ame; il a une fort belle voix de basse-taille, ronde et sonore; il ajoute à cela, dans tous ses rôles, des costumes dont l'exactitude plaît et est difficile à rencontrer en province à cause des dépenses. Dans la *Pie Voleuse*, M. Hermann, qui jouait le rôle

de Ferdinand, a chanté son duo avec Mlle Annette Lebrun (rôle de Ninette) d'une manière remarquable. Ces deux artistes ont été justement applaudis. Au troisième acte, M. Hermann a chanté son air avec talent, et a prouvé au public qu'il méritait les applaudissemens qu'il a reçu; car il est difficile de rendre l'amour paternel avec plus de vérité. Malheureusement une scène étrangère l'enlève au théâtre français, et tous les ans nous voyons en France nos meilleurs artistes partir pour la Prusse, la Belgique ou la Russie, et ce sont toujours ceux qui nous plaisent et qui ont du mérite; espérons que M. Hermann nous reviendra.

Mlle Annette Lebrun a chanté, surtout au second acte, d'une manière remarquable. Sa méthode est bonne et elle a du talent.

M. Grignon, rôle du bailli, fait toujours plaisir.

Mme Saint-Firmin n'a pas été si heureuse. L. DE C. (*Correspondant de la Revue.*)

THÉATRES ÉTRANGERS.

LA HAYE, 20 juin. — La *Savonnette Impériale* vient de réussir complétement. MM. Girardot, Bardou, et Mlle Laure Jourdheuil ont fortement contribué au succès de cet ouvrage.

4 juillet. — Une brillante société assistait samedi au soir à la reprise de *Robert-le-Diable*, retardée par l'absence de M. Albert, et par le manque d'une seconde première chanteuse. L'entrée de notre premier ténor a été saluée par des démonstrations d'enthousiasme long-temps prolongées, qui ont dû lui prouver de nouveau combien il est cher au public de La Haye. On voyait bien aussi que M. Albert en sentait tout le prix, car jamais il n'a joué dans le rôle de *Robert* avec plus de verve et d'entraînement. — Mme Minoret a droit aux mêmes éloges; elle a aussi obtenu à différentes reprises les applaudissemens unanimes et bien mérités de la nombreuse assemblée. Mme Minoret est une acquisition dont on sent tous les jours davantage le prix.

MÉLANGES.

CRITIQUE.

LES VOIX INTÉRIEURES,

PAR VICTOR HUGO.

Si l'on niait l'existence actuelle de gens hautement doués qui font de l'art pour l'art, je demanderais si l'on sait beaucoup d'époques où l'on ait publié plus de vers qu'on n'en publie aujourd'hui. Et, si l'on en trouvait une, il est probable que ce ne serait qu'une époque grande et forte.

Dans nos jours, qu'il est passé en mode d'appeler mercantiles, un travail se fait qui a peu d'égaux. Bien de nobles intelligences aspirent à la gloire, et c'est delà qu'est provenue la récente inondation de poésies diverses et autres.

En effet, le vers est la forme qui mène le plus sûrement, si l'on réussit, à une réputation brillante et durable.

La multitude des prosateurs actuels, outre le grand nombre de gens de talent égal qu'on trouve, a un immense désavantage sur les versificateurs. La pensée d'une époque est commune aux hommes qui y vivent; ce n'est donc point généralement par la pensée qu'un écrivain peut espérer de dépasser ses contemporains et de leur survivre : c'est par la forme. La forme seule donne la vie et l'immortalité, parce qu'elle sculpte et conserve dans les œuvres d'un homme toute la pensée d'un siècle. Or, le vers est la forme par excellence.

Quoi de plus pur et de plus beau lorsqu'il est bien fait! Il ne s'agit pas d'en écrire mille médiocres; cent bons vers suffisent au renom d'un auteur.

D'ailleurs on compte les hommes qui ont su faire les vers; leur nombre est bien petit et leur gloire bien d'élite, comparés à ceux des prosateurs.

Mais si la forme du vers est la plus choisie, elle exclut la médiocrité.

Rien de plus terrible à lire pour le critique à l'oreille exercée que ces vers mal nés, raboteux, inégaux, dénués de mélodie et grouillans de fautes de français qu'on éviterait en prose, et qu'on se permet en vers par lâcheté de travail. Toutes les pareilles productions font fumier pour les bonnes, et ce qui exalte encore le mérite de la belle versification, c'est d'être isolée dans sa gloire.

Nos temps ont deux hommes épris surtout, parmi quelques élus, d'amour pour la forme. Ces deux hommes sont MM. Ingres et Victor Hugo.

L'apparition d'une œuvre de ce dernier, et surtout d'une œuvre versifiée, a toujours profondément remué le peuple littéraire.

Ah! c'est un chose belle et digne d'envie que d'être un poète!

M. Victor Hugo vient de publier les *Voix Intérieures*.

Ce volume, chose touchante, est dédié par M. Victor Hugo à son père, oublié sur l'Arc de l'Étoile.

« L'auteur, dit M. Hugo, signale une omission, et en attendant qu'elle soit réparée » comme elle doit l'être, il la répare ici autant qu'il est en lui. Il donne à son père cette » pauvre feuille de papier, tout ce qu'il a, en regrettant de n'avoir pas de granit. Il agit » comme tout autre agirait dans la même situation. C'est donc tout simplement un devoir » qu'il accomplit, rien de plus, rien de moins, et qu'il accomplit, comme s'accomplissent » les devoirs, sans bruit, sans colère, sans étonnement. Personne ne s'étonnera non plus » de le voir faire ce qu'il fait. Après tout, la France peut bien, sans trop de souci, laisser » tomber une feuille de son épaisse et glorieuse couronne; cette feuille, un fils doit la ra- » masser. Une nation est grande, une famille est petite; ce qui n'est rien pour l'une est » tout pour l'autre. La France a le droit d'oublier, la famille a le droit de se souvenir. »

Ce qu'on aurait bien volontiers cité encore, si l'on n'eût craint de paraître s'arrêter à la préface plus qu'au livre même, c'est l'endroit où M. Victor Hugo explique, comme nous avons toujours pensé qu'il la comprenait, cette mission haute et sainte du poète, d'élever, à la hauteur d'événemens historiques, les choses de nos jours; de louer ce qui, autour de lui, est noble, et de flétrir ce qui est ignoble. Impartialité qui lui a valu déjà tant de méchantes accusations de versatilité.

Nous qui, en présence d'une œuvre d'art, quittons toute préoccupation politique, pour ne nous occuper que de notre sujet d'études, nous louerons sans restriction ce volume, sauf la pièce de vers composée une nuit qu'on entendait la mer sans la voir, que nous trouvons trop empreinte des défauts primitifs de M. Victor Hugo. Car, il faut bien le dire et le proclamer hautement: *Les voix intérieures* sont encore un progrès. Nous y avons vu plus d'ampleur et plus de largeur que dans aucune des poésies de M. Victor Hugo; et, dans les deux ou trois pièces qui peuvent s'adresser à l'homme, nous avons pu, avec bonheur, découvrir le fier mouvement de l'ange déchu qui remonte à sa place. Quoi de plus amer et de plus désolé que ces strophes, dans une pièce de vers à son frère mort:

Et moi, je vais rester, souffrir, agir et vivre;
Voir mon nom se grossir, dans les bouches de cuivre,
De la célébrité;
Et cacher, comme à Sparte, en riant quand on entre,
Le renard envieux qui me ronge le ventre
Sous ma robe abrité.

Quelle vie! et quel siècle à l'entour! — Vertu, gloire,
Pouvoir, génie et foi, tout ce qu'il faudrait croire,
Tout ce que nous valons;
Le peu qui nous restait de nos splendeurs décrues,

Est traîné sur la claie et suivi dans les rues,
Par le rire en haillons!

Merci, M. Hugo, pour ces derniers vers; mais qu'en diront certains qui s'appellent vos amis, et dont la main se plaît à laisser une flétrissure sur tout ce qu'elle touche de plus haut et de plus saint? L'école que vous conspuez justement, et dont les produits remplissent quelques feuilles sceptiques et desséchées, cette école vous entoure, Monsieur, et l'on vous saura gré de vous en séparer.

La pièce à Olympio, l'une des *voix intérieures* du volume, est sublime comme le combat de Satan contre Dieu, de la chair contre l'esprit.

Dans *Pensar Duder*, on trouve ces quatre beaux vers :

Aussi repousser Rome et rejeter Sion,
Rire, et conclure tout, par la négation;
Comme c'est plus aisé, c'est ce que font les hommes.
Le peu que nous croyons tient au peu que nous sommes.

Ce dernier vers est cornélien.

A des *Oiseaux envolés*, contient des parties charmantes. Le poète se repent d'avoir renvoyé les enfans de sa chambre. Il dit :

Vous aviez seulement,
Ce matin, restés seuls dans ma chambre un moment,
Pris, parmi ces papiers que mon esprit colore,
Quelques vers, groupe informe, embryons près d'éclore.
Puis, vous les aviez mis, prompts à vous accorder,
Dans le feu, pour jouer, pour voir, pour regarder,
Dans une cendre noire, errer des étincelles,
Comme brillent sur l'eau de nocturnes nacelles,
Ou comme, de fenêtre en fenêtre, on peut voir
Des lumières courir dans les maisons le soir.

Voilà tout. Vous jouiez et vous croyiez bien faire.

Belle perte, en effet! Beau sujet de colère!
Une strophe, mal née au doux bruits de vos jeux,
Qui remuait les mots d'un vol trop orageux!
Une ode qui chargeait d'une rime gonflée
La stance paresseuse en montrant essoufflée!
De longs alexandrins l'un sur l'autre enjambant
Comme des écoliers qui sortent de leur banc!
Un autre eût dit : — Merci! Vous ôtez une proie
Au feuilleton méchant qui bondissait de joie
Et d'avance poussait des rires infernaux
Dans l'antre qu'il se creuse au bas des grands journaux. —
Moi, je vous ai grondés! Tort grave et ridicule!
Nains charmans que n'eût pas voulu fâcher Hercule
Moi, je vous ai fait peur. J'ai, rêveur triste et dur,
Reculé brusquement ma chaise jusqu'au mur;
Et, vous jetant ces noms dont l'envieux vous nomme,
J'ai dit : Allez-vous en! Laissez-moi seul! — Pauvre homme!
Seul! le beau résultat! le beau triomphe! seul!
Comme on oublie un mort roulé dans son linceul,
Vous m'avez laissé là, l'œil fixé sur ma porte,
Hautain, grave et puni. — Mais vous, que vous importe!
Vous avez retrouvé dehors la liberté,

Le grand air, le beau parc, le gazon souhaité,
L'eau courante où l'on jette une herbe à l'aventure,
Le ciel bleu, le printemps, la sereine nature,
Ce livre des oiseaux et des bohémiens,
Ce poème de Dieu qui vaut mieux que les miens,
Où l'enfant peut cueillir la fleur, strophe vivante,
Sans qu'une grosse voix tout-à-coup l'épouvante!
Moi, je suis resté, toute joie ayant fin,
Seul avec ce pédant qu'on appelle l'ennui.

L'ode de l'Arc de l'Etoile est vraiment grandiose ; il y a de belles parties dans *Sunt Lacrymæ rerum*, entre autres celle où le poète gourmande les canons des Invalides de leur lâche silence sur la mort d'un roi de France.

Dans toutes ces choses, il y a des défauts de détail à reprendre; mais, hélas! peut-être les qualités sont-elles au prix de ces défauts et l'ensemble est si beau que je n'ose blâmer; d'ailleurs je crains que ce ne soit de la critique qu'ait voulu parler M. Victor Hugo lorsqu'il dit :

Dans un coin la vengeance et la faim, sœurs impies,
Sur un crâne rongé côte à côte, accroupies, etc.

Au total, il y a un vers qui domine tous ceux qu'on fait en France aujourd'hui; c'est celui de M. Victor Hugo.

Singulière position que celle du critique. S'il blâme, l'auteur crie à la haine ; s'il loue, le public crie à l'amitié ou à la vile flatterie; à l'amitié, quand les positions du critique et du producteur sont égales; à la flatterie intéressée quand elles ne le sont pas. Il pouvait donc y avoir quelque courage à dire franchement son avis; surtout si, outre la crainte d'une méprise d autrui, on avait à être en garde contre soi-même disposé, depuis longues années, au moins on le redoutait, trop favorablement. Il serait mal d'être faible avec le fort et fort avec le faible. Je ne crois pas l'être jamais ; et si je me suis laissé aller au plaisir de louer, c'est qu'il y a plus de jouissances qu'on ne sait à se rafraîchir à la lecture d'un livre où l'on n'a guère à blâmer.... Il y en a tant dont les défauts vous importunent!

Jules Belin.

NOUVELLES DIVERSES.

Paganini.— Ce colosse des violons, est à Paris. S'y fera-t-il entendre, ou ne fait-il que passer ? Les amateurs sont dans une anxiété grande.

Odéon. — Définitivement l'Odéon serait accordé à la Comédie-Française pour lui permettre de supporter le fardeau de ses cinquante-trois sujets, nombre double du temps où elle jetait le plus d'éclat. Une des raisons principales données pour appuyer ce projet est que l'Odéon doit être subventionné ; mais que deviendra la subvention du Théâtre-Français partagé entre deux salles? L'exploitation de l'Odéon ne serait d'ailleurs concédée que pour deux ans au plus, et plutôt comme essai. L'Odéon aurait une troupe particulière et permanente ; et l'on instituerait auprès de cette administration un comité d'hommes de lettres chargé d'en régler le répertoire.

D'un autre côté, on affirme que MM. Blanchard et Lefebvre tiennent toujours bon et déclarent, à qui veut l'entendre, que le privilège de l'exploitation est à eux appartenant et que le ministre leur a dit que personne n'y pouvait porter atteinte.

Second Théatre-Français. — M. Anténor Joly, directeur titulaire du Second Théâtre-Français, a mis, ces jours-ci, sous les yeux du ministre, le plan des bâtimens qu'il se propose de faire construire à l'extrémité de la rue Richelieu, sur le boulevart et sur l'emplacement occupé maintenant par l'hôtel du Cercle des Etrangers. C'est au premier janvier 1838 que doivent commencer les travaux de construction du Second Théâtre-Français.

Statistique théatrale. — 140 pièces ont été jouées, du 1er janvier au 1er juillet, sur les divers théâtres de Paris (excepté le Théâtre Italien). *Stradella* est la seule nou-

veauté qui ait été représentée à l'Académie-Royale de musique; mais l'apparition de *Duprez* a été très productive. Le Théâtre-Français a donné 6 pièces; l'Opéra-Comique s'est borné à la bluette de l'*An Mil*. Les théâtres secondaires ont, suivant leur usage, été très actifs. Le Gymnase a joué 10 nouveautés; le Vaudeville, 14; les Variétés, 11; le Palais-Royal, 11; la Gaîté, 12; l'Ambigu, 11; la Porte-Saint-Martin, 8; le Cirque, 3; les Folies-Dramatiques, 11; le théâtre Choiseul, 6; le Panthéon, 13; et Saint-Antoine, 20. — 138 auteurs ont coopéré à ces 140 ouvrages : M. *Anicet-Bourgeois* en compte déjà 8; M. *Paul Duport*, 7; et M. *Théaulon*, 6.

Arbitraire Ministériel. — Voici un fait qu'on nous a affirmé comme positif; mais que nous hésitons encore à croire tant il nous semble étrange. Des artistes dramatiques sans place se proposaient d'aller faire une tournée d'une quinzaine de jours dans les environs de Paris. Mme Dorval en faisait partie; car vous savez que Mme Dorval, Frédérick Lemaître, et Bocage, nos trois grands acteurs enfin, sont sans engagement. C'est quelque chose de honteux, mais.... passons. — On avait envoyé demander permission à un préfet d'aller jouer dans son département. Le préfet répondit qu'il lui était expressément défendu, de par le ministre, de recevoir aucune troupe d'acteurs non privilégiée. Pareille ordonnance nous semble injustifiable; au moins devons-nous dire que nous n'en pouvons découvrir les motifs. Car il y a beaucoup de villes où il n'y a pas de privilège et d'autres dont aucun directeur ne veut prendre le privilège à ses risques et périls. En sorte qu'il se trouve à Paris environ deux cents comédiens auxquels il est positivement défendu de chercher à travailler pour vivre en exploitant leur métier. Chose bizarre! et sur laquelle nous espérons que nos réclamations jointes à celles des intéressés attireront la revision de l'autorité.

Salle Ventadour.—Nous avons fait connaître les dissentimens qui existaient entre les actionnaires de la salle Ventadour, dont les uns demandent et les autres repoussent la dissolution de la société. La première chambre du tribunal, présidée par M. Debelleyme, vient de rendre un jugement qui prononce cette dissolution et ordonne la licitation de l'immeuble.

(*Charte*).

Acteurs de Paris en voyage. — Ligier à Angers; Beauvalet et Mme Paradol à Bordeaux; Volnys et sa femme à Nantes; Mme Albert à Rouen; Achard à Nancy; Boufflé à Rennes; Lhérie à Avignon; Mme Damoreau-Cinti à Rouen; Mlle Elsler à Vienne; Philippe revient d'Alger; Firmin est à Amiens, et Mlle Anaïs sera bientôt à Dieppe, où est maintenant Mlle Fargueil.

Mlle Anaïs — de la Comédie-Française, mettant à profit le congé qu'elle a obtenu, partira le 15 de ce mois pour Dieppe, où elle donnera quelques représentations.

Le Tueur de la Reine. — Voilà un titre assez singulier et qui promet des émotions; c'est celui d'un drame nouvellement reçu à l'Ambigu-Comique, et dont M. Maillan est l'auteur.

Mariage d'artistes. — Mlle Assandri, cantatrice du Théâtre-Italien, va bientôt s'appeler Mme Lablache. Elle épouse le fils du célèbre chanteur de ce nom.

Jeanne d'Arc. — Cette héroïque vierge de Vaucouleurs, déjà plusieurs fois traduite sur la scène, est sur le point d'y reparaître encore dans un drame nouveau qui sera donné au théâtre de la Gaîté. Le principal rôle est destiné à Mlle Théodorine.

Demande d'un basson-solo. — On demande un bon basson-solo pour une grande administration à l'étranger. S'adresser de suite à M. Collignon, correspondant des théâtres, rue de Cléry, 9.

TABLEAU DE TROUPES DEPARTEMENTALES.

BOULOGNE.

Administration.—MM. C. Verjux, directeur; Richaud, régisseur général; Ferdinand, second régisseur; Paradol, premier chef d'orchestre; Moulin, chef d'orchestre.

Grand Opéra. — *Opéra-Comique.* — *Traductions.* — MM. Labruyère, premier ténor, Elle-

viou, Chollet, Ponchard, Nourrit; Biacabe, deuxième ténor, Lemonnier, Moreau-Sainti; Dervillers, Baryton, Martin, Lays, Solié, des Chollet; Bance, première basse chantante, Levasseur, Inchindi; Gustave, des Philippe-Gavaudan; Étienne, deuxième basse-taille, des premières au besoin; Albert, Laruette, Juliet, Fargueil; Charles, Trial, Moreau, Féréol, Lesage; Ferdinand, troisième basse-taille.

Mmes Biacabe, première chanteuse à roulades, Philis, Damoreau; Coraly, première dugazon, Pradher, jeunes Boulanger, Jenny-Colon; Legerot, forte chanteuse sans roulades, mères dugazon; Plessis, deuxième dugazon, premières au besoin, des secondes chanteuses; Gonthier, première duègne en tous genres, des mères dugazon marquées; St.-Charles, des troisièmes dugazon.

MM. Alfred, choriste ténor; Camille, choriste taille; Richaud, choriste basse-taille; Arthur, choriste ténor; Dorsay, choriste taille; Adolphe, choriste taille; Desforges, choriste basse-taille.

Mmes Martin, choriste premier dessus; Vauclin, choriste premier dessus; Duverger, choriste deuxième dessus; Camille, choriste deuxième dessus; Duverger, choriste deuxième dessus; Beurton, choriste deuxième dessus.

Comédie. — Drame. — Vaudeville. — MM. Gustave, premiers rôles, des forts jeunes premiers rôles, des Ferville, des Gontier; Biacabe, premiers amoureux, jeunes premiers, jeunes premiers rôles; Dorsay, forts jeunes premiers rôles, jeunes premiers, premiers amoureux, des deuxièmes amoureux; Arthur, seconds et troisièmes amoureux, premiers au besoin; Labruyère, des jeunes premiers, des jeunes premiers rôles; Dervillers, des premiers et des troisièmes rôles; Richaud, des pères nobles, des Ferville, des rôles de convenance; Étienne, des Dormeuil, des pères nobles, des pères; Albert, premiers comiques, Lepeintre, Vernet marqués, Bouffé, etc.; Charles, jeunes premiers comiques, Arnal, Odry, Vernet jeunes, Achard; Camille, deuxièmes comiques, des premiers au besoin, Lepeintre jeunes, etc.; Ferdinand, grande utilité; Desforges, utilité, rôles de convenance; Alfred, utilité, rôles de convenance; Adolphe, utilité, rôles de convenance.

Mmes Legerot, premiers rôles, forts jeunes premiers rôles, grandes coquettes, Hervey, Théodore; Coraly, jeunes premières, jeunes premiers rôles, premières amoureuses, Volnys, Albert; Biacabe, des jeunes premiers au besoin; Plessis, des premières, des secondes amoureuses, des jeunes premières, des jeunes premiers rôles; St.-Charles, des premières, des secondes et des troisièmes amoureuses, des jeunes premières, des jeunes premiers rôles; Gonthier, duègne, caractères, mères nobles, premiers rôles marqués; Vauclin, des deuxièmes et troisièmes amoureuses, grande utilité; Duverger, troisièmes amoureuses, utilité, jeunes rôles de convenance; Duverger, des premières, des secondes duègnes, des mères nobles, des caractères; Beurton, des secondes duègnes, des premières au besoin; Camille, des secondes duègues au besoin, utilité; Martin, utilités.

ARMAND-SÉVILLE, *Administrateur.*

JULES BELIN, *Rédacteur en chef responsable.*

SOMMAIRE DU DERNIER NUMÉRO.

Le Feuilletoniste en province, J. ARAGO. — Sur le public de l'Odéon, VSANNAZ. — Des Théâtres de Londres. — Gymnase : L'*Elève de Rome.* — Gaîté : *Richard Moor.* — Théâtres de Paris. — Théâtres de la province. — Théâtres de l'étranger. — Mélanges : Jurisprudence théâtrale (*Lyon et Avignon*). — Critique : *La Revue du Finistère*, Jules BELIN. — Charade, Armand GOUFFÉ. — Nouvelles diverses.—

Imprimerie de A. BELIN, directeur-gérant du journal, rue Sainte-Anne, 55.

REVUE DU THÉATRE.

SOMMAIRE.

L'Enfer sur le Pont alla Carraja, BESCHERELLE. — Bernard-Léon et le théâtre de la Gaîté, VSANNAZ. — Gymnase-Dramatique : *Les Conseils de Femmes*. — Théâtre Saint-Antoine : *Les Huguenots*. — Théâtre de Paris. — Théâtre de la province. — Correspondance. — Théâtre de l'étranger. — Mélanges : Arlequin ; Polichinelle Roi, ARMAND-SÉVILLE. — Critique : *Rosées*, par Mme Hermance Lesguillon ; JULES BELIN. — Nouvelles diverses.

Lithographie : Gravure de modes d'homme et de femme.

L'ENFER

SUR

LE PONT ALLA CARRAJA.

(XIVe siècle.)

Rien de plus curieux sous le rapport de l'art que ces anciennes représentations connues sous le nom de *Mystères*. C'est là qu'il faut remonter pour retrouver l'origine de notre tragédie nationale. Et cependant, malgré les travaux de nos érudits; malgré cette ardeur qui, depuis quelque temps, nous pousse vers le moyen-âge, ces drames religieux sont loin d'être connus encore. M. Guizot n'a pas craint, lui, alors qu'il était ministre, de recommander à l'attention de ses correspondans historiques ces monumens tristement délaissés : « Il s'est conservé, leur dit-il, en quelques localités de la France, des fêtes, des « représentations dramatiques populaires. Il ne sera pas indifférent d'examiner « et de noter ces restes du passé, avant que la civilisation moderne et l'usage « de la langue générale les ait fait disparaître. » Espérons qu'un jour viendra où nos vieux dramatistes, les pères de notre théâtre, seront réhabilités dans toute leur gloire, et que justice leur sera rendue. En attendant, qu'il nous soit permis de raconter l'anecdote suivante, dont nous empruntons le sujet aux historiens de l'Italie.

Le Dante avait à peine terminé la première partie de son grand ouvrage sur les trois royaumes de l'Eternité, que déjà, grâce aux nombreuses copies qui s'en étaient répandues, toute l'Italie en avait connaissance. Quelques amis du poète trouvèrent alors plaisant de mettre en action ce que le barde toscan avait si bien décrit. En conséquence, le premier jour de mai, époque à laquelle, selon l'usage, on donnait des fêtes populaires à Florence, ils firent publier, par toute la ville, à son de trompe, que quiconque désirerait savoir des nouvelles

de l'autre monde n'avait qu'à se rendre, après l'*Ave Maria*, sur le pont *Alla Carraja* ou sur les quais de l'Arno.

Là, ils avaient préparé sur le fleuve des barques surmontées d'échafauds qu'ils avaient disposés de manière à figurer l'Enfer, car le sujet de la représentation qu'ils se proposaient de donner était les AMES DAMNÉES.

A cette époque, où le seul ressort de la morale était la crainte et où celui de la crainte était le Diable, un tel spectacle ne pouvait manquer d'attirer la foule.

Aussi, à peine le jour commençait à baisser, que déjà l'on voyait accourir de tous côtés et par milliers : bourgeois et artisans, professeurs et écoliers, prêtres et magistrats, nobles et plébéiens ; en un mot, toute la population florentine et celle des environs. Il fallait voir toute cette cohue se heurter, se presser, s'étouffer, pour avoir place sur le pont ; c'était à qui y parviendrait ; car delà le coup-d'œil promettait d'être superbe. Quand le pont fut envahi, la foule, qui grossissait à chaque instant, se vit obligée de refluer, à larges flots, le long des bords du fleuve.

Rien de plus pittoresque que le tableau qu'offrait cette partie de Florence, ce jour-là et à cette heure.

Le temps était magnifique. C'était une de ces belles soirées de printemps, si pures sous le beau ciel de l'Italie. L'Arno, sillonné par mille petites embarcations illuminées, mêlait son léger murmure à celui de la fête. L'air était imprégné de balsamiques émanations. Sur le pont, sur les quais, des milliers de têtes ondulaient comme la cime des forêts, et donnaient aux bords de l'Arno l'aspect de rivages sans grèves. Tous les palais, toutes les maisons qui bordaient les quais étaient éclairés en dehors par des lanternes de diverses couleurs et par la lumière des madones. Les étoiles scintillaient au ciel, et la lune qui planait radieuse sur la cité, semblait une lampe suspendue à la voute de ce brillant panorama.

Quand tout le monde se fut placé, se fut logé tant bien que mal ; que les principaux magistrats de la ville, les gentilshommes étrangers, les dames et demoiselles de distinction eurent occupé les différentes tribunes ou estrades qui leur avaient été réservées, le signal du spectacle fut donné par toutes les cloches de la ville, les trompettes et les tambours.

Grande fut alors l'explosion de joie qui se fit entendre dans toute cette masse qui commençait déjà à s'impatienter.

Au bruit des cloches, des trompettes et des tambours, succéda bientôt une brillante symphonie exécutée par plusieurs centaines d'instrumens.

Les derniers sons vibraient encore qu'on vit s'agiter légèrement la tapisserie qui masquait le lieu de la scène, et s'avancer gravement un personnage qui, après force révérences au public, se mit à crier d'une voix tant soit peu voilée par l'hypocras qu'il avait savouré sans doute pour se donner des forces :

Io v' annunzio a voi, tutta buona gente,
Che siete insieme qui di compagnia,
Siccome si farà qui al presente.
Una rappresentazion divota e pia.
Adunque state umili, e vederete
La festa appunto, e gran piacer n' avrete.

Puis il ajouta que la pièce qu'on allait jouer était imitée de l'*Enfer* du Dante; que les décors, les changemens de vues, les machines, étaient dus à Buffalmaco et à plusieurs autres peintres distingués de Florence, et que rien n'avait été négligé pour donner à cette fête toute la pompe qu'elle méritait.

Un tonnerre d'applaudissemens accueillit une annonce aussi séduisante.

Aussitôt la tapisserie tomba et les spectateurs purent s'assurer par eux-mêmes si on avait dit vrai. Le coup-d'œil était des plus magnifiques.

D'abord ce qui frappa les yeux, ce fut cette terrifiante inscription tracée en caractères de feu tout au haut de la charpente qui servait de façade :

« C'est par moi que l'on va dans la cité des pleurs,
« C'est par moi que l'on va dans le champ des douleurs,
« C'est par moi que l'on va chez la race damnée.
. . . . . .
« Vous qui passez le seuil, laissez là l'espérance *. »

A la vue de ces sinistres caractères, dont l'éclat était si vif que les yeux pouvaient à peine le soutenir, un sentiment d'effroi s'empara de toutes les ames. On eut dit que toute cette foule était là, moins en attendant un amusement, un plaisir, que l'arrêt de la vie ou de la mort éternelle.

Sur la scène, dont le bord était garni de gueules de dragons armées de dents, avec deux gros yeux d'acier mobiles qui lançaient des éclairs ; d'un côté, l'on voyait des lacs de poix bouillante et de plomb fondu; ailleurs c'étaient des volcans vomissant des torrens de feu liquide ; ici apparaissait le Cocyte enchaîné sous les glaces ; là se trouvaient des mares de sang gardées par des troupes de centaures armés de flèches ; plus loin tombaient des pluies de grêle, de neige, de crapauds et de pierres. Enfin, c'était l'enfer, avec toutes ses horreurs.

A un signal donné, Lucifer parut en scène. Comme tous les diables du moyen-âge, il était sublime de laideur. Rien ne lui manquait. Il avait de superbes cornes, de longues griffes, d'énormes dents pareilles aux défenses d'un éléphant, des pieds fourchus, une interminable queue, et n'était l'assurance un peu équivoque de sa démarche qui se ressentait de ses nombreuses libations, la critique la plus sévère ne pouvait y mordre.

Le peuple était émerveillé et applaudissait à outrance.

Après s'être laissé admirer quelque temps, Lucifer fait à ces confrères cet énergique appel :

Diables d'enfer, horribles et cornus,
Gros et menus, aux regards basiliques,
Infâmes chiens, qu'êtes-vous devenus ?
Saillez tout nus, vieux, jeunes et charnus,

---

* Nous citons ici la traduction que M. Antony Deschamps a faite de ces vers si connus :

Per me si va nella città dolente,
Per me si va nell' eterno dolore,
Per me si va tra la perduta gente,
Lasciate ogni speranza voi ch' entrate.

Bossus, tortus, serpens diaboliques,
Aspidiques, rebelles, tyranniques,
Vos pratiques de jour en jour perdez.
Traîtres, larrons, d'enfer sortez, videz...
Venez à moi, maudits esprits damnés.

Impatient de n'être pas obéi à la parole, il reprend d'une voix formidable :

Haut, Sathan ! haut, Léviathan !
Bérith, Astaroth l'infernal !
Saillez hors de votre hôpital.
A l'assaut, diables, à l'assaut !

A ces mots, toutes les gueules de dragons s'ouvrirent, et des légions de diables et de diablotins, tous plus hideux les uns que les autres, en sortirent.

Lucifer ordonna à toute la bande de se former en cercle ; puis il leur dit :

Je veux que la tourbe damnée,
Ici devant mon tribunal,
Me dise un motet infernal
En chanterie diabolique.

Là-dessus, les diables, mis en branle par tous les chaudrons de la ville, agitent les bras, secouent la tête en cadence, crient, hurlent, grincent les dents, et commencent une ronde qu'ils dansent en vociférant. C'était un véritable sabbat d'enfer.

Mais, tandis que la ronde tourbillonne, que les cris retentissent dans l'air, un vieillard à cheveux blancs monté sur une barque se hâte d'amener de l'une des rives du fleuve une foule d'hommes et de femmes déguisés en damnés.

Dès que le branle fut terminé, les diables, armés de fourches, se mirent en besogne de pourchasser les damnés, et de leur faire subir les plus horribles tortures. Ici, c'était une jeune fille qu'ils saisissaient par les cheveux et qu'ils traînaient ainsi, malgré ses cris, jusqu'au fond du théâtre pour la plonger dans le plomb bouillant. Là, c'était un jeune homme dont ils perçaient la chair avec de grands clous. Rien de plus hideux, de plus effrayant que ce spectacle. Partout on n'entendait que des soupirs, des plaintes, des gémissemens, des cris de désespoir et de rage, des blasphêmes, accompagnés du choc tumultueux des mains ; et toutes ces bouffonneries qui nous feraient rire aujourd'hui, arrachaient de véritables larmes à tout ce peuple ! — Autre temps, autres mœurs.

Au milieu de ces ignobles farces, il y avait pourtant quelque chose d'éminemment moral. C'était quand Léviathan, après avoir suffisamment torturé quelques unes de ces ames maudites, s'avançait sur le bord du théâtre et avertissait les spectateurs de prendre exemple sur ces misérables et d'éviter les châtimens qu'elles avaient si justement mérités. La leçon pouvait ne pas être inutile.

. . . . . .
. . . . . .

Il est minuit. La représentation dure encore, et paraît devoir se prolonger fort avant dans la nuit. Les acteurs continuaient bravement leur abominable jeu destiné à exciter l'esprit de la multitude par la peur. Tout à coup le vieux pont de bois, qui était trop étroit ce jour-là et trop faible pour supporter une telle masse, vint à craquer et tomba avec ceux qui étaient dessus. Un grand nombre d'entre eux furent tués par la chute, ou se noyèrent dans l'Arno ; beaucoup d'autres furent blessés ; et ce qui avait été annoncé par pure plaisanterie se changea en vérité : plusieurs allèrent en effet *savoir des nouvelles de l'autre monde**. Après cela, courez donc aux fêtes, assistez donc aux représentations de mystères !

BESCHERELLE,
de la Bibliothèque du Louvre.

LE THÉATRE DE LA GAITÉ

ET BERNARD-LÉON **.

Bernard-Léon, de l'avis d'experts, avait fait une affaire excellente dans l'acquisition de la moitié du théâtre de la Gaîté comme immeuble, et le succès de ses opérations ultérieures, comme directeur, était assuré par l'obtention du privilége attaché à la propriété. Mais l'incendie du 21 février 1835 est venu détruire tous ses plans et compromettre tout son avenir.

La reconstruction du théâtre a, du jour au lendemain, augmenté ses frais annuels de plus de 20,000 francs au service des intérêts du coût de ladite reconstruction pour la part seulement de Bernard-Léon. Il avait assez d'argent en caisse et de crédit en ville pour parer aux événemens avant l'incendie ; après le désastre, des secours publics lui devenaient nécessaires, indispensables ; de nombreux antécédens lui permettaient l'espoir d'obtenir ces auxiliaires d'une honorable bienveillance, et la demande d'une représentation à son bénéfice, adressée à M. Véron, alors directeur de l'Académie royale de Musique, n'a valu qu'un refus au nouveau propriétaire du théâtre brûlé. Cet essai malheureux l'a empêché de frapper à d'autres portes.

Bernard-Léon en a donc été réduit à ses propres moyens qui devaient être insuffisans si la foule n'assiégeait pas, chaque soir, l'entrée de son théâtre. Il est de toute authenticité que, pendant les vingt premiers mois de sa gestion, il a fait plus d'argent que ses prédécesseurs pendant les vingt derniers mois de leur administration, malgré l'immense succès de *Latude*, à l'avantage de ceux-ci ; mais cela n'a pu suffire ainsi qu'on le verra.

Bernard-Léon n'a pas cessé de travailler opiniâtrement au plus grand bien possible de son entreprise. Il a voulu que tous ses spectacles fussent pleins, et que les habitués sortissent de la salle satisfaits du plus léger vaudeville comme du drame le plus comfortable.

C'est pourquoi, en corroborant le personnel de son théâtre de trois à quatre sujets spéciaux, et en première ligne dans l'opinion, il a pu donner de la latitude à son répertoire et y introduire de grandes pièces mêlées de chants.

---

* Sicché il giorno da beffe tornò a vero, come era ito il bando, chè molti per morte n' andarono a sapere dell' altro mondos. (Jean VILLANI.)

** Bien que cet article ne soit pas positivement d'un intérêt général, comme il s'y rattache par d'assez nombreux côtés, nous avons cru devoir le publier. (*Réd.*)

C'est pourquoi, en améliorant la position de la majeure partie de ses pensionnaires par une concession de *feux*, il a provoqué des travaux plus actifs, sans interruptions pour cause décevante ou peu valable.

C'est pourquoi il a souscrit à une augmentation du produit des ouvrages, au profit des auteurs, afin de s'assurer d'avance des succès plus constamment positifs.

Ce système d'administration annonce du raisonnement et de l'expérience; le directeur qui se trace une route semblable montre clairement le point de départ, la marche et le but.

Cependant, le point de départ n'étant, pour ainsi dire, plus au choix de Bernard-Léon le lendemain de l'incendie, il a suivi la marche et n'a point touché au but.

Je pense que ce malheur est le résultat de l'idée fixe de Bernard-Léon. Avec un personnel et un répertoire supérieurs, s'est-il dit, il est impossible que je n'attire pas la foule, et il a songé trop tard au revers de la médaille.

Sans tenir compte des saisons mortes auxquelles un directeur doit toujours s'attendre, Bernard-Léon a eu à supporter le dernier hiver très-peu fructueux pour les théâtres secondaires, et fatal pour la position du sien; attendu la longue intensité de sa rigueur, et la fortune bornée des habitués de ces théâtres : on ne va pas au spectacle quand il faut doubler la provision de chauffage, et lorsque beaucoup de travaux manuels ainsi que d'affaires commerciales de détails restent en souffrance par l'effet des temps froids prolongés, pour ainsi dire, à l'infini.

Je l'ai dit : les intentions de Bernard-Léon étaient bonnes; mais il s'est trompé en voulant appeler de belles recettes, mais à grands frais.

Un directeur paie cher des talens éprouvés; il fait d'abord des recettes supérieures à celles de l'administration précédente dans le même cadre, mais avec moins de frais; puis les choses reprennent leur cours ordinaire. Au bout d'un laps de temps donné, la caisse du susdit directeur a reçu une plus forte somme; mais elle a dû payer bien davantage que la caisse du prédécesseur, avec un budget au niveau du terme moyen des produits présumés, et il reste moins de fonds dans la première que dans la seconde.

La pensée fixe de Bernard-Léon offrait donc trois chances, dont deux contre lui. Il pouvait espérer d'attirer la foule et de recevoir la récompense de ses sacrifices; mais il avait en même temps à craindre de n'arriver qu'à la balance juste ou de demeurer en arrière de ses frais; et malheureusement les deux chances contraires étaient plus probables, parce que, dans ses spectacles, l'extraordinaire devait bientôt devenir ordinaire, et parce, que la concurrence des théâtres étant chaque jour plus large, il s'ensuit une division du public au préjudice des directeurs considérés isolément, sans compter toutes les autres circonstances malheureuses qui tiennent aux calamités publiques et au malaise d'une partie de la population.

Cela est encore plus rigoureusement vrai pour les théâtres secondaires que pour ceux d'un ordre supérieur, alimentés par les sommités sociales qui ne marchandent pas leurs plaisirs. Nous sommes au siècle du bon marché pour les classes intermédiaires et inférieures, et il leur faut des spectacles à bon marché.

Bernard-Léon l'a bien compris lui-même; mais il n'était plus temps. Livré à toutes ses illusions d'artiste et d'honnête homme, il a établi un théâtre populaire en grand pour la satisfaction et le bien-être de ses pensionnaires, traités par lui en camarades; et il a souscrit des engagemens énormes, à des termes très rapprochés, dans l'intention de satisfaire aussi les premiers et principaux créanciers de l'administration, en s'acquittant plutôt avec eux.

C'était une route fausse. L'établissement des Folies-Dramatiques a bien débuté et se consolide de jour en jour, parce que ses spectacles, sans être très forts, sont convenables, et que le prix des entrées est peu au-dessus du taux des Funambules et de Madame Saqui. Par analogie, la Gaîté aurait sans doute beaucoup gagné à approximer les chiffres de ses bureaux de ceux des bureaux des Folies-Dramatiques. Ces deux théâtres ont constamment prospéré, étant émules et non rivaux, sous Mme Bourguignon et M. Audinot. Puisque,

après l'incendie de 1827, l'ancien Ambigu-Comique, devenu Folies-Dramatiques, a restreint ses produits en même temps que ses dépenses; puisqu'il est de notoriété publique que cette restriction a donné du fil à retordre à MM. Marty et Pixéricourt, et que la prospérité de leur entreprise était devenue encore plus difficile depuis que M. Dorsay avait impatronisé le mélodrame et le vaudeville à bon marché sur la scène des acrobates ; il était, ce me semble, indispensable que le théâtre de la Gaîté subît le joug des circonstances, contre la force desquelles il ne pouvait pas lutter avec avantage, et qu'il baissât tous ses frais de cinquante et les prix de ses places de quarante pour cent. Avec des recettes au prorata de celles que dénoncent les bordereaux, depuis l'automne de 1830, il y aurait encore eu plus de bénéfices ; les provisions d'un an auraient suffi à trois ans au moins; on aurait été en mesure de passer les temps les plus critiques, et, en échelonnant les traités des entrepreneurs et des fournisseurs, quant à la somme de chacune et aux échéances de toutes, d'après le montant le plus modeste des recettes; on aurait fait face à tous les engagemens, et le théâtre était sauvé.

Une troupe de comédiens jouant le mélodrame, au prix de celle des Folies-Dramatiques, vaudra toujours infiniment mieux, sous le rapport spéculatif, qu'une troupe exploitant le même genre avec les appointemens de celle du théâtre de la Gaîté, dans la position où l'a mis un incendie avant sa réouverture. La preuve est palpitante : l'un des deux théâtres tient bon, et l'autre menace ruine.

On a parlé de capacité administrative pour avoir occasion de jeter quelques reproches au visage de Bernard-Léon.

J'avoue que, malgré vingt-trois ans d'expérience en administration théâtrale, il m'est impossible de me faire une idée positive de l'habileté d'un directeur.

Par exemple , immédiatement après la révolution de 1830, M. Crosnier se trouve à la tête du théâtre de la Porte-Saint-Martin; il lui arrive coup sur coup, un *Maréchal Brune*, une *Charlotte Corday*, un *Napoléon*, etc., et il gagne vingt mille francs de rentes en trois ans. Est-ce là de l'habileté ou du bonheur? M. Harel lui succède, et à la suite de ces recettes pyramidales par circonstances, deshérité des mêmes avantages par d'autres circonstances, il soutient un théâtre dans lequel une chute dévore deux succès. Est-ce là du bonheur ou de l'habileté ? Je crois au bonheur de M. Crosnier, sans nier son habileté, et je ne croirai à l'habileté de M. Harel sans en exclure le bonheur qu'après son abdication du pouvoir, et lorsqu'il sera rentré sain et sauf dans la vie privée.

Bernard-Léon, après vingt-cinq ans de service au théâtre, comme artiste, n'a pas été plus incapable que tout autre directeur dans son administration de la Gaîté.

Il n'a pas refusé un seul ouvrage qui n'ait été repoussé par le public d'un autre théâtre où on l'a représenté, et il n'en a pas reçu un seul dans lequel son public n'ait reconnu du mérite. Après cela, s'il lui a été impossible d'attraper un succès de vogue, c'est un malheur indépendant de toute l'habileté d'un directeur.

Bernard-Léon a constamment entretenu la plus grande activité dans les travaux de son administration. Si soixante-sept pièces jouées en vingt mois ne suffisent plus à l'aliment de la curiosité publique, quand surtout aucune ne tombe, c'est encore un malheur que l'on ne peut conjurer qu'à force de billets de banque, et alors il ne faut plus être directeur par spéculation, mais seulement en se résignant d'avance à des pertes énormes avec la perspective de jours sans repos et de nuits sans sommeil.

Bernard-Léon est malheureux, comme je l'ai dit, et l'incendie du 21 février 1835 est le principe de son malheur. Mais, au milieu de ses inquiétudes, de ses angoisses, il n'a pas cessé d'être honnête homme. Sa retraite même plaide victorieusement en faveur de son intacte probité; car, de son propre mouvement, la première condition imposée à celui qui doit le remplacer dans l'administration du théâtre, c'est de payer l'arriéré comme le courant des appointemens de tous ses pensionnaires. Sa première pensée a été pour ceux qui, comme lui, ont fait d'inutiles efforts pour le succès d'une entreprise mise en œuvre sous de tristes auspices. S'il eut été moins scrupuleux dans ses principes, il n'aurait pas reculé ainsi devant sa mauvaise fortune. Une lutte prolongée, en désespoir de cause, aurait fourni peut-être, à un homme de conscience élastique à la place de Bernard-Léon,

des moyens de se tirer d'un aussi mauvais pas, moins maltraité; mais au préjudice de ses créanciers, de ceux principalement dont les travaux quotidiens font les recettes, et qui, dans des occasions extrêmes, y ont peut-être des droits plus immédiats que d'autres, parce que ces recettes sont les fruits de l'exercice de leurs talens, et que l'exercice de leurs talens est leur unique moyen d'existence.

Cependant on lui jette la pierre, et l'on dit même que les récriminations les plus accusatrices partent de l'intérieur du théâtre. Je ne le crois pas. J'ai entendu plusieurs artistes le plaindre, et je n'en ai entendu aucun articuler contre lui des paroles injurieuses. Mais, si quelques uns de ses pensionnaires l'avaient calomnié ou le calomniaient en ma présence, soupçonnant ceux qui oublieraient ainsi les égards dûs au malheur, je leur répondrais : « Jetez un coup-d'œil juste en arrière; voyez ce que vous étiez avant votre » entrée dans le nouveau théâtre de la Gaîté; voyez ce que vous pouvez être par suite » des avantages de votre engagement dans ledit théâtre, et gardez au moins un peu de » reconnaissance pour celui qui a amélioré votre position, qui lui a préparé des améliora- » tions progressives pour l'avenir, et qui vient de se sacrifier tout-à-fait avec l'intention » dominante que vos intérêts du moment n'aient rien à souffrir. »

Pensionnaire de Bernard-Léon, je suis dans la catégorie de tous ses pensionnaires ; mais, après avoir été placé auprès de lui de manière à bien voir tout ce qui était, pour son administration, en dedans ou en dehors du cercle des possibilités; après avoir été témoin de tous les sacrifices du directeur pour sortir du labyrinthe inextricable où l'avait engagé l'incendie avant la prise de possession du théâtre ; que mes appointemens, qui sont ma seule ressource, soient ou non compromis, et qu'un changement de direction me prive de mon emploi, ces motifs ou d'autres plus importans, ne me feront dire ni écrire un mot contre ma conviction.

VSANNAZ.

PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS.

GYMNASE-DRAMATIQUE.

LES CONSEILS DE FEMMES, vaudeville, par M. Moreau, représenté le 8 juillet 1837 — Personnages et Acteurs : *Daligny*-Saint-Aubin, *Néricault*-Numa, *Jacquelin*-Morazain; *Clara*-Mmes Davenay, *Théodorine*-Habeneck, *Catherine*-Clorinde.

Autrefois le Gymnase était la succursale du Théâtre-Français pour le bon ton, la grace et la délicatesse des sujets. On y tenait bureau d'esprit et de fine plaisanterie : c'était de la comédie, plus le couplet. Mais, hélas! *quantùm mutatus*..... Où êtes-vous, beaux jours, jours heureux, où les succès se nuisaient l'un à l'autre? où êtes-vous, temps mémorables, où l'on venait des quatre coins de Paris verser de douces larmes aux représentations de *Simple Histoire*, de *Michel et Christine*, de *Rodolphe?* Où avez-vous laissé ce comique franc et distingué de *Pauline*, de la *Seconde Année*, dont tout le monde, même les dames, pouvait rire sans honte et sans se cacher le visage? Vous avez donc épuisé ces jolis tableaux de mœurs qui allaient si bien à votre salle, à votre public, tels que le *Mari Charmant*, *Discrétion*, et surtout la *Femme qu'on n'aime plus*, cette spirituelle comédie d'un auteur dont le seul défaut est de n'en pas faire assez?

Pauvre Gymnase! on le dirait maudit; il entasse misères sur misères, guenilles sur guenilles. Chez lui, les jours se suivent et se ressemblent parfaite-

ment, et les chutes et les succès négatifs — deux choses absolument identiques se succèdent avec une monotonie désespérante.

Les journaux porteront sur la pièce de samedi dernier des jugemens divers. Les uns diront qu'elle *est tombée*, les autres écriront bénévolement la phrase sacramentelle que vous savez :

« L'auteur a été nommé au milieu des applaudissemens. »

Ce qui n'a réellement aucune signification par le journalisme courant.

Quant à nous, dans notre pleine et honnête sincérité, nous nous bornerons à donner à nos lecteurs une courte et rapide analyse de cette pièce, qui a été, historiquement parlant, vigoureusement applaudie par le public payé et *sifflotée* par une partie du public payant.

Nous sommes au fond d'un vieux château où un mari prudent a jugé à propos de reléguer sa femme. Le couple, s'il faut en croire les apparences, jouit dans un profond repos d'un *bonheur pur et sans nuages*. Cette position est peu dramatique, ce qui fait que, pendant l'exposition de la pièce, les spectateurs s'ennuyent d'autant plus que les époux sont plus satisfaits l'un de l'autre. Jusque-là, c'est de l'idylle; c'est un petit concert de soupirs à la tierce, qui, d'ailleurs, n'a rien que de fort harmonieux. Cela ne durera pas toujours. Nul n'est à l'abri des révolutions. En voici la preuve :

Une cousine survient, et la guerre est allumée. La cousine substituée au cousin de fondation me paraît de bon goût. La cousine persuade à la récluse que c'est par jalousie que son mari la tient éloignée de la capitale. Grande colère. C'est une infamie! On retournera à Paris ou bien..... On ne sait pas trop ce que le mari n'aura pas à craindre. Le pauvre homme est sur le point de s'exécuter, et il donne de grand cœur à tous les diables l'ensorcelée cousine, cause de son malheur, lorsqu'il aperçoit une lettre sur la table. O destinée? cette lettre est celle d'un adorateur pour lequel la dame a sans doute eu quelques bontés. C'est *le ciel* qui a fait tomber ce billet au pouvoir de l'époux désespéré. Cette pièce de conviction à la main, il fait à son tour capituler son ennemie, qui, pour reconquérir la précieuse lettre où son secret est renfermé, lui promet de tout réparer. En effet, elle change si bien ses batteries, elle détruit si bien son propre ouvrage, que la jeune épouse oublie ses projets de voyage, ne songe plus à voir Paris, et reprend gaîment la vie de retraite et de solitude que de mauvais conseils lui avaient fait prendre un instant en aversion.

Cet ouvrage est froid et, à tout prendre, c'est, en vérité, là son plus grand mal. Il ne suffit pas, pour obtenir un vrai succès, d'une idée assez gracieuse et d'une exécution parfois spirituelle ; il faut aussi le mouvement scénique, cet entrain dramatique qui se doit encore plus au *métier* et à l'habitude qu'au *talent* proprement dit de l'auteur.

Nous avons déjà eu occasion de parler de Mlle Davenay ; aujourd'hui, il faut le dire, il y a progrès sur son dernier rôle. Mlle Davenay a rendu cette fois les intentions de l'auteur avec intelligence, chaleur et distinction. Du reste, la pièce, médiocrement montée, est en général médiocrement jouée. Cela doit être.

MOLÉ-GENTILHOMME.

PORTE-SAINT-ANTOINE.

LES HUGUENOTS, drame en quatre actes, par M. Auger, représenté le 10 juillet. — Distribution : *Le prince de Condé*-Séligny, *Grosménil*-Baret, *de la Maisonfort*-Deschamps, *de Charny*-Braux, *de Tavannes*-Hippolyte, *Jean Millot*-Anatole, *un officier*-Rodolphe, *un soldat* Préolon, *un enfant*-Vautier ; *Mme de la Maisonfort*-Mmes P. Moreau, *Mlle de Chastellux*-Elise, *Edmé*-Faidy.

Nous sommes enfin sortis du cercle où tournaient toutes les pièces sur la Saint-Barthélemy. Singulière influence d'un ouvrage de mérite ! On s'était habitué à ne plus voir les querelles des huguenots et des catholiques qu'à travers les *Chroniques de Charles IX* de M. Mérimée. Nous en voilà délivrés.

Envoyée par la reine mère pour prendre à ses appats le chef des Huguenots, Mlle de Chastellux n'a pu voir sa future victime sans l'aimer. Elle fait donc tout pour la sauver jusqu'à la couvrir de son corps et recevoir les balles qui lui sont destinées. Telle est l'action.

L'intrigue est nouée par la rivalité dévouée de Mme de la Maisonfort qui aime aussi le prince de Condé ; par les efforts que fait un second agent de la reine, Grosménil, pour arrêter ce chef ; et par l'amour du prince pour Mlle de Chastellux, amour qui remplace celui qu'il ressentait auparavant pour Mme de la Maisonfort.

Il y a du mouvement dans ce drame, mal noué cependant. La mort de Jean Millot et la soif de vengeance qui s'empare de son fils, âgé de sept ou huit ans, sont des ressorts maladroits et trop mesquins pour amener le dénouement d'un drame.

Baret est un acteur d'expérience ; il joue bien. — Séligny penche systématiquement le cou en avant et se tient voûté en scène ; il ne manque pas de moyens.— Anatole a convenablement rempli le rôle de Jean Millot. Il n'y a pas réellement de premiers rôles de femme, bien que Mme Moreau ait eu quelques bons instans. — Mlle Faidy est bien jolie.

La pièce a été sifflée. Mais les siffleurs nous ont semblé trop difficiles relativement au théâtre. Ce drame vaut à peu près tous ceux que donnent les scènes secondaires du boulevart.

Jules Belin.

THÉATRES DE PARIS.

Opéra. — Les *Mohicans* ont été sifflés à la première comme à la seconde représentation. — Il y a une loge qui se fait toujours désagréablement noter du public. — Le besoin se fait généralement sentir d'un nouvel ouvrage.

Français. — Mlle Douglas avait déjà débuté, il y a trois ans, à la Comédie-Française. Certaines actrices débutent toute leur vie. — M. Brévanne est élève de Saint-Aulaire. Tel maître, tel... élève. — Mme Volnys est chargée d'un rôle important dans la *Popularité* de M. Scribe. Cette pièce va être mise à l'étude.

Opéra-Comique. Le public, qui, depuis le départ de Mme Damoreau, avait laissé ce théâtre dans la solitude, en a repris le chemin. C'est Tilly qui lui vaut cette bonne fortune. Avec cet acteur, chanteur habile, le *Postillon de Lonjumeau* reprend une nouvelle

vie et recommence son succès, dont Mlle Prévost peut s'attribuer aussi une bonne part. Pour être juste, il faut dire que Henri-*Biju* n'y est pas étranger. Malgré cela, l'Opéra-Comique aurait besoin de faire peau neuve. — La semaine prochaine, on commence les répétitons de l'opéra-comique en trois actes de Meyerbeer.

Odéon. — Rien encore de définitif. Ainsi que la *Revue* l'annonçait dans son dernier numéro, le privilége de l'Odéon est à peu près accordé à M. Védel *pour un an*, et à *titre d'essai*, avec une *troupe spéciale*. L'entreprise doit commencer, au 1er octobre prochain, ses opérations.—M. Védel n'oppose qu'une difficulté; il demande que le temps d'essai soit fixé à deux années, au lieu d'une seule. Cette réclamation nous paraît juste; car il est constant que les travaux d'une année, peut-être contrariés par des accidens imprévus, et les embarras d'une résurrection, qui ressemblera presque à une création, ne seront point suffisans pour prouver l'efficacité de la combinaison du nouveau directeur. — MM. Blanchard et Lefèvre, malgré les promesses faites par le ministère à M. Védel, ne paraissent point disposés à se désister de leurs prétentions.

Vaudeville. — On parle à ce théâtre de deux jolies pièces sur lesquelles compterait, pour cet hiver, l'administration. L'un est de MM. Jacques Arago et A. Lefranc et Cie., et l'autre de MM. G. Davrigny et Dumanoir. — Vienne l'hiver donc !

Gymnase-Dramatique. — Acteurs jouant dans la pièce nouvelle : Saint-Aubin, Numa, Morazin; Mmes Habeneck et Davenay. — Que reste-t-il à dire après cela?

Variétés. — L'affaire est terminée. M. Dumanoir est le directeur nouveau des Variétés; déjà même il donne son programme qui est d'un bon augure pour sa gestion administrative. Il va maintenant falloir attendre que la bonne saison et les pièces reçues sous cette direction permettent de parler de son bonheur et de son habileté. M. Bayard sera le principal auteur de ce théâtre, et son traité porte qu'il travaillera pour cette entreprise à l'exclusion de toutes les autres, vaudevilles bien entendu. — On va faire ici, au premier jour, une fournée de cinq pièces nouvelles qui se suivront de très près.—Encore un théâtre fermé aux jeunes auteurs!

Palais-Royal. — *Bobèche et Galimafré*, charmante parade, succès ravissant.

Porte-Saint-Martin. — La pièce nouvelle de la Porte-Saint-Martin, c'est-à-dire celle que l'on monte, fera, selon toute apparence, une dépense inouïe de figurantes. On vient de faire un appel général aux *chœurs* de Paris. Pour être admis, il faut avoir certaines qualités peu communes chez ces dames : être jeune, être jolie. Les portes sont ouvertes tous les jours aux aspirantes, de deux à quatre; s'adresser à M. Moessard, qui délivre les brevets de capacité, que M. Harel confirme ou rejette. On pense donner cette pièce, toujours intitulée *La Guerre des Servantes*, vers le 20 de ce mois. Mettons à la fin de juillet pour plus sûr.

Gaité. — Un faible calque des *Deux Théodore* ne peut avoir la vertu d'un bon cataplasme sur la plaie profonde de ce théâtre; aussi les *Pages du Czar* font l'effet d'un cautère sur une jambe de bois. On s'y attendait en pensant que c'était encore une pièce de commande pour l'agrément particulier de Mlle Léontine. Cette actrice a été un impôt bien lourd pour l'administration. Point de succès de vaudevilles à ce théâtre sans Mlle Nongaret. Est-il encore temps d'y penser ?

La retraite de Bernard-Léon ne s'opérera malheureusement point à l'aide d'arrangemens à l'amiable. La faillite est déclarée, et le théâtre va demeurer fermé jusqu'à ce que les créanciers aient eu satisfaction. C'était là sans doute la conclusion la plus fâcheuse pour tout le monde, pour un honnête homme dont elle aggrave la position, pour les artistes et employés qui vont rester sans place, tant qu'il plaira aux créanciers de ne pas s'entendre ; pour le directeur nouveau lui-même qui reprendra un théâtre discrédité dans l'opinion publique. Il faut espérer que ce provisoire ne sera pas de trop longue durée, et que les habitans du quartier du Temple ne seront pas encore privés trois ou quatre mois d'un théâtre qui leur est devenu si nécessaire.— Par suite de la déclaration de faillite, les artistes se trouvent libres, et plusieurs ont déjà contracté de nouveaux engagemens. — Le nombre des aspirans à la direction de la Gaîté va chaque jour croissant; à ceux qui ont

déjà été cités par la *Revue*, il en faut ajouter au moins une demi-douzaine d'autres. On jouait encore hier à ce théâtre — Les acteurs auraient, dit-on, l'intention de demander l'autorisation d'y donner quelques soirées pour leur compte.

Ambigu-Comique. — Le *Gars* commence à se ranger de côté pour faire place à l'*Offi ier bleu* qui demande à paraître, poussé qu'il est lui-même par le *Tueur de la Reine* et par *Il y a seize ans*, ce mélodrame de Victor Ducange qui obtint tant de succès sur la scène de la Gaîté, mais qui pourrait bien paraître un peu vieilli aujourd'hui. — Pourquoi M. de Cès-Caupenne n'a-t-il pas profité de la fermeture de la Gaîté pour reprendre Mlle Théodorine qui lui serait si nécessaire; c'est un coup maladroit de sa part de s'être laissé devancer par M. Harel qui ne pourra en tirer le même parti, Mlle Théodorine elle-même avait tout à gagner à reparaître sur cette scène, surtout après le passage de Mlles Fierville et Maillet. — Quelles soient légères à M. de Cès-Caupenne!

Cirque des Champs-Elysées. — Rien d'agréable et de bon ton comme une soirée passée au carré Marigny, où les promenades sont si belles et l'air du soir si rafraîchissant. Le comique est adroitement mêlé aux scènes gracieuses d'équitation, Auriol est toujours le *clown* sans pareil; Mmes Lucy, Kennebel et Bassin de charmantes écuyères, comme MM. Lalande, Wolchlager et Chanslée des artistes de mériié. — Malgré les vastes dimensions de ce Cirque, aucune place n'est vacante passé huit heures, c'est un avis que nous croyons devoir donner à nos lecteurs dans l'intérêt de leurs plaisirs.

Folies-Dramatiques. — *Le Cousin du Pérou*, qui s'est montré samedi à ce théâtre, n'a aucune affinité avec les oncles d'Afrique et d'Amérique connus à la scène. C'est un être imaginaire destiné à mystifier, et qui produit un effet tout contraire, car il enrichi celui qui devait être bafoué. Ce vaudeville en deux actes pourrait amuser un momen ceux qui ne connaissent ni *les Marionnettes* de Picard, ni *Maison à Vendre* de M. Alex. Duval, surtout si les auteurs retranchaient le premier acte tout-à-fait inutile; mais avec ce surcroît parasite la pièce est languissante, fastidieuse, et le rire a peine à se faire jour. Les couplets qui forment le vaudeville final, et dont le refrain est : *l'eau va toujours à la rivière*, ont déterminé le succès de cette longue bluette; et les auteurs, MM. Martin, Lubize et Delaporte, ont été nommés au bruit assourdissant de trop officieux bravos. — Nous avons remarqué, au nombre des acteurs, un jeune homme du nom de Mayer, qui possède une assez jolie voix, et qui, avec du travail, pourra parvenir. — *Azurine*! *Azurine*! arrive donc!

Salle Chantereine. — La foule remplissait lundi cette petite salle, attirée qu'elle était par l'annonce d'une représentation extraordinaire composée de *Michel et Christine un Duel sous Richelieu* et *André*. Que dire d'un assemblage d'artistes ou de conscrits dramatiques qui jouent sans se connaître, sans répétitions complettes et par conséquent sans ensemble? Aussi les ouvrages les meilleurs deviennent-ils méconnaissables et paraissent-ils médiocres. Nous avons pourtant distingué l'acteur qui jouait Chevreuse dans le *Duel*, et qui, mieux secondé, aurait fait ressortir les qualités dramatiques dont il paraît doué.

THÉATRES DE LA PROVINCE.

Abbeville, 8 juillet. — Vous n'avez peut-être jamais entendu parler de notre théâtre; cela n'est pas étonnant, car, notre pauvre ville n'aime guère le spectacle. Aussi, voyons-nous très-rarement des acteurs qui ne viennent ici que pendant deux mois de l'hiver, et pendant la foire qui dure un mois. Cependant, une troupe composée, nous dit-on; des meilleurs artistes des théâtres de Bruxelles et d'Anvers, sous la direction de M. Devaux-Gonest est venue nous divertir. Elle n'a jouée jusqu'ici que deux ou trois fois et toujours la salle a été déserte. Cependant, hier, le public s'est laissé séduire par la composition du spectacle. Le drame de *Victorine* a été bien joué ainsi que la *Passion secrète* et *Angéline ou la Champenoise*. Mme Devaux est une actrice de talent, elle a de l'ame, une diction

pure; toujours en scène, captivant l'attention des spectateurs, elle sait faire passer en eux les sensations qu'elle éprouve; aussi a-t-elle reçu du public des témoignages flatteurs pour son talent. Mlle Pauline Delacroix, sa sœur, agée de treize ans, pourra devenir une bonne actrice, qu'elle ne fasse pas une voix si criarde et qu'elle prenne un peu plus garde à ses gestes : chose facile. M. Devaux est un acteur correct et de bon goût. Il dit bien et exprime la passion avec sentiment. Les trois rôles qu'il a remplis hier ont été bien nuancés. Quand aux autres acteurs, je les passerai sous silence, c'est le meilleur éloge qu'on en puisse faire. Il faut pourtant excepter Charles qui est d'un bon comique. Somme totale, pour Abbeville, on doit être assez content et nous prions M. Devaux de rester encore quelque temps. Nous attendons Firmin avec la troupe d'Amiens. O bonheur!

Les représentations de M. Ligier font le plus grand plaisir, et notre admiration éclate à chaque scène en salves d'applaudissemens. C'est surtout dans *Louis XI* et dans *Othello* que ce grand artiste a été le plus goûté, bien que le rôle de Glocester lui ait sans doute coûté plus d'étude et de travail. Mais cette longue agonie des *Enfans d'Edouard* est un spectacle si pénible que cette œuvre de M. Delavigne, quelque estimable qu'elle soit, n'a amais été complétement goûtée en province. Nous sommes assez heureux pour conserver M. Ligier jusqu'au 15, et nous le verrons encore dans *Hamlet*, *Néron* et *Kernox*. Succès assurés et recettes certaines. F. R.

Avignon, 7 juillet. — La troupe lyrique de M. Béfort, toujours renforcée de M. Lhérie, après avoir charmé le public de Nîmes, exploite en ce moment le théâtre de Montpellier. Elle ira de là jusqu'à Perpignan pour laisser écouler ces deux malheureux mois d'été dont les chaleurs sont si peu favorables à l'art dramatique.

Bordeaux, 7 juillet. — Pendant que la tragédie trônait dimanche au théâtre des Variétés, ayant pour interprètes Beauvallet et Mme Paradol, la foule dilettante était convoquée au Grand-Théâtre à la représentation de la *Muette de Portici* exécutée avec perfection par Euzet, Teisseire, Mmes Pouillet et Louisa. Le lendemain, le drame de *Riche et Pauvre* a été applaudi, ainsi que le gracieux opéra de *La Marquise*, dans lequel Bizot, Euzet, Mmes Bizot et Miller ont déployé un talent qui leur a mérité les témoignages multipliés de la satisfaction des spectateurs.

Chateauroux, 7 juillet. — La représentation donnée jeudi au bénéfice de M. Davril a été des plus brillantes.

Il y avait foule, et pour tout le monde il y a eu profit et plaisir.

Après *Sous Clé*, sorte de hardiesse équivoque un peu trop en dehors des rigidités provinciales et que le jeu pétillant de Mme Querman n'a pu sauver d'un assez froid acceuil, le bénéficiaire a chanté une jolie ariette, tirée du *Gamin de Paris* ;la fin de ce morceau a été saluée par d'unanimes applaudissemens qui ont témoigné à M. Davril la sympathie du public pour un acteur recommandable.

Puis est venu *Clifford*, drame un peu confus et dont les tumultueux incidens ne sont pas toujours heureusement amenés. M. Davril-*Clifford* a été dignement secondé par M. Ernest, dont le joyeux et admirable laisser-aller a provoqué, comme toujours, le rire et les bravos des spectateurs. Mme Davril a été remplie de naïveté dans le rôle de la pupille, et M. Théodore-*Morton* a fait preuve de ce tact intelligent et sûr qui se révèle dans toutes les créations de cet acteur.

Enfin est venu le *bouquet* de la soirée (pardonnez-moi ce style de feuilleton pyrotechnique), c'est-à-dire la *Comtesse du Tonneau*.

Quels que soient le talent et l'originalité de Mlle Déjazet, à laquelle vous devez la création du rôle de Jeannette, nous croyons que Mme Eugène l'a, sinon égalée, du moins approchée de très près. Aussi, jamais triomphe n'a été plus unanime, plus mérité surtout. — Mme Eugène aborde dimanche prochain une des plus difficiles conceptions du drame moderne : le rôle de Marie dans l'œuvre de Mme Ancelot.

M. Querman-*Lauzun* et surtout M. Ernest-*L'espérance* ont contribué à la réussite de cette pièce, montée avec un luxe de costumes et de décors qui fait honneur à l'administration.

A la *Comtesse du Tonneau* a succédé le tirage d'une *Tombola*, attrayante innovation

qui est due à M. Davril et qui a obtenu un succès de fou rire et d'applaudissemens.

En finissant, je dois vous dire que l'on répète avec ardeur, plusieurs ouvrages *inédits* de jeunes auteurs, dont l'un (M. Pigelet) a déjà débuté sur notre scène. — Triomphe ou chute, je vous en informerai prochainement.

Et Bocage qui nous arrive dans quelques jours! J. A. Amouroux.

Le Havre, 9 juillet. — La lutte entre les artistes et le public continue. Jeudi dernier le troisième début de M. Pouilley, première basse, a déchaîné toutes les passions, et l'artiste a été forcé à la retraite. — Le lendemain, *le Concert à la Cour*, *Marie* et le petit vaudeville de *Zoé* ont encore trouvé un public mutiné, et quelques artistes, entre autres M. Deldebat, ont eu à souffrir de ses répugnances.

La Rochelle, 8 juillet. — Le drame de M. Bouchardy, *Gaspardo le Pêcheur*, a été representé avec quelque succès au théâtre de La Rochelle. Dégrully, dans le principal rôle, et Désiré-Riquier se sont montrés dignes des applaudissemens qu'ils ont obtenus. Les autres acteurs ont été faibles pour ne pas dire plus. Les rôles étaient mal sus.

Nantes. — Mme Albert, que les Rouennais voulaient à toute force retenir, est maintenant à Nantes. Elle a donné sa première représentation le 8 juillet, et la foule est accourue. Pas n'est besoin de dire que dans *Madame Dubarry* et *La Fiancée du Fleuve*, notre charmante actrice du Vaudeville a provoqué d'unanimes et réitérés applaudissemens.

Nevers, 2 juillet. — Il y a de beaux rôles dans *le Riche et le Pauvre*, et la manière dont la pièce a été rendue, prouve que notre troupe d'opéra peut au besoin chausser le cothurne et offrir au public des sujets distingués dans plusieurs genres. Nous devons une mention honorable à M. *Ponnet*; la manière dont il a rempli son rôle lui a valu l'approbation générale, et a révélé un talent du premier ordre. Ce jeune homme est un artiste plein d'espérances; il a besoin de travailler sa voix, de lui donner autant que possible une fléxibilité dont elle manque; mais il est intelligent, a de la tenue, dit bien; son geste est presque toujours net. Si M. Ponnet eût été partout bien secondé, il eût été applaudi d'un bout à l'autre; mais sans ensemble que faire?—Au troisième acte, lorsque Larry refuse les dons de l'avoué Pillet; au cinquième acte, quand, près du cadavre de Louise, il entend la voix de ce Jules, son ancien camarade et le séducteur, l'assassin de sa fiancée; M. Ponnet a été fort bien et a produit le plus grand effet. Ce que nous avons dit plus haut implique que ses interlocuteurs, dans ces momens, ont une part dans ces éloges.

Rennes, 4 juillet. — C'est le 29 juin que M. Poirier, fort de ses bonnes intentions et de son zèle pour remplir ses engagemens envers le public et se montrer reconnaissant envers l'autorité, nous a montré sa troupe d'opéra, la plus complète dont nous ayons souvenir. Le succès le plus incontesté a couronné ses efforts dès le début. Le second acte de la *Dame Blanche*, chanté avec un ensemble fort agréable, a fini au bruit des applaudissemens de toute la salle, et Mme Firmin, notre première chanteuse, a particulièrement obtenu un véritable triomphe, d'autant plus flatteur qu'elle succédait à une femme d'un talent réel, qu'il était fort difficile de remplacer à Rennes.

Dimanche, 2 juillet. — Le succès de Mme Constance Firmin, notre dugazon, n'a pas été moins grand dans le *Châlet*. Son jeu fin et spirituel, son entente de la scène, son intelligence pour varier son jeu et l'adapter aux personnages qu'elle représente, sa voix enfin si accentuée et plus étendue que son emploi ne l'exige, lui ont mérité tous les suffrages.

La position de M. Honoré, second ténor, était la plus favorable de toute la troupe, car il remplaçait un homme détesté et réellement détestable. Le public, tout agréablement surpris de voir un artiste aux manières naturelles et chantant sans efforts la si jolie musique de M. Adam, a fait le meilleur accueil à M. Honoré.

Avons-nous besoin de dire que les représentations de M. Bouffé ont produit ici plu d'effet encore qu'à Angers? Notre public est plus expansif, plus démonstratif; il pleure il crie dans son enthousiasme. On se croirait en Italie, et M. Bouffé a vu recommencer les ovations dont il avait été l'objet à Nantes; la salle menaçait de crouler sous les applaudissemens.

Il annonce sa clôture pour le 7; mais nous sommes gens à ne pas le laisser partir, d'autant que Mme Albert, elle seule, pourrait nous consoler de sa perte; et que cette excellente actrice, qui ne débute à Nantes que le 7, ne peut nous arriver que le 17.

Jamais le spectacle n'avait été aussi suivi à Rennes; toutes les loges sont louées. Vraiment ces villes-ci valent mieux que tant d'autres dont la population est trois fois plus orte. F. R.

Rouen, 8 juillet. — Les représentations que donne Achard, au théâtre des Arts sont suivies, et l'artiste y moissonne des bravos. *l'Aumônier du Régiment*, *Le Commis et la Grisette*, *Riquiqui*, *Le Postillon de Mam'Ablou*, ont été pour lui autant d'occasions de triomphe. André et Mme Grassot ont fort bien secondé l'acteur-chanteur du Palais-Royal?

Vernon. — Nous sommes heureux cette année pour notre saison d'été; une société de chanteurs et de vaudevillistes a bien voulu nous donner quelques représentations, malheureusement elle nous quitte trop tôt. Nous avons revu avec un plaisir toujours nouveau M. Emile Bouffard, (deuxième basse), dont la voix gagne chaque année, et madame Bouffard remplissant les rôles de deuxièmes amoureuses avec une intelligence remarquable. Nous devons également rendre justice à M. Paul Murville et l'encourager dans sa carrière, ce jeune artiste a chanté quelques rôles de colin d'opéra avec beaucoup de goût, son talent précoce ne peut qu'augmenter. Enfin, nous engageons ces artistes à revenir nous voir l'année prochaine; nous ne saurions toutefois trop les recommander à MM. les directeurs des théâtres de la province. E. L.

THÉATRES ÉTRANGERS.

Bruxelles, 9 juillet. — Les représentations du Théâtre royal et du théâtre du Parc continuent à se ressentir de l'influence de la chaleur et du peu de soin que l'on met a monter les ouvrages. Je ne prétends pas en faire un reproche à M. Lemoigne, car je sais au contraire que toutes ses bonnes intentions sont paralysées, et qu'il lui est impossible de faire mieux. C'est, au reste, ce qu'il n'est pas au pouvoir de personne d'éviter, quand on appartient à une administration où il n'y a pas de chef suprême, un directeur qui ait la haute main, et dont les ordres puissent être fidèlement excutés. Je vois avec peine la route détestable que suivent nos cinq administrateurs, parmi lesquels un seul possède quelques connaissances dans l'administration théâtrale, et dont les autres n'ont eu en vue qu'une spéculation d'argent en se faisant allouer des jetons de présence chaque fois qu'ils s'assemblent pour délibérer. Mais un autre motif qui ne contribue pas peu à entraver le répertoire, c'est l'exigence ou plutôt le caprice de telle ou telle belle dame, qui, maîtresse aujourd'hui de M. tel ou tel, se sert de l'influence que lui donne sa liaison avec un des administrateurs pour faire changer le spectacle que le régisseur s'est pourtant donné bien du mal à organiser : de là, nulle variété dans les représentations; de là aussi, salle vide et recette nulle. Les vaudevilles du Parc sont joués sans ensemble, les entrées sont manquées, les rôles mal sus, et les artistes ne savent pas où se placer en scène, ni par quelle porte entrer ou sortir. Ce n'est pas aux acteurs non plus que j'en ferai uu grief; ils ne sont nullement coupables; mais comment veut-on qu'il y ait de l'ensemble, alors qu'il ne se fait pas une seule répétition au théâtre? Elles ont toutes lieu au foyer, de manière que le jour de la représentation, les acteurs sont déroutés et ne savent comment se placer. Cela est au point que j'ai entendu plus d'un artiste regretter de ne pas avoir été sifflé à son début, et d'être forcé par là de rester un an dans un théâtre où, loin d'acquérir, on ne peut que perdre. Cela promet pour l'année prochaine ; et, si l'administration actuelle conserve la direction pendant les huit années que doit durer son privilége, nous sommes menacés de n'avoir bientôt plus qu'une troupe disloquée, composée d'artistes qui n'auront pu trouver à se placer ailleurs. Voilà quel est l'avenir que nous promet la direction par sa mauvaise gestion. C'est peu consolant. Je pense cependant que les abonnés ne seront pas

toujours d'humeur à supporter sans rien dire de mauvais spectacles, après avoir subi dans les prix d'abonnemens une augmentation considérable.

Parlons maintenant de ce qui s'est passé depuis ma dernière lettre.

Raguenot a terminé ses débuts par le rôle de Mazaniello de la *Muette*. Il est heureux pour lui d'avoir déployé dans *Guillaume Tell* et dans *Robert* une aussi grande puissance de moyens ; car je dois convenir qu'il a été plus que faible à sa troisième épreuve ; mais cela s'explique par une indisposition subite qui est venue paralyser ses moyens, et je m'étonne seulement que l'administration n'ait pas agi pour lui comme avec d'autres, en changeant le spectacle pour lui donner le temps de se remettre. Quoi qu'il en soit, protégé par le souvenir de ses deux premiers débuts, Raguenot n'a éprouvé aucun désagrément et a été admis sans opposition.

Dimanche, 2 juillet.—On devait donner la *Pie Voleuse* et *Cendrillon* ; une indisposition de Mlle Saint-Romain a fait changer le spectacle, et remplacer *Cendrillon* par la *Somnambule*, où Mme Page est toujours si gracieuse.—Guillemin, Page, Mmes Nique et Atrux se sont fait applaudir. Quant à l'opéra, il a été bien chanté par Renaud, Canaple, Soyer et par Mmes Casimir, Genot et Rousselois. — Juillet, rôle du Juif, veut trop charger, et ne fait plus rire ; il a une extraordinaire facilité pour oublier ses rôles et pour bredouiller.

Lundi, 3. — Mme Soyer, en attendant son second début, a rempli avec succès le rôle de Paméla dans *Fra Diavolo*. C'est une excellente acquisition pour notre scène ; Mme Soyer ne sera déplacée nulle part. — Mlle Saint-Romain, remise de son indisposition de la veille, a joué le rôle de Cendrillon avec cette supériorité de talent que vous lui connaissez. Du reste, depuis que nous avons M. Léon comme maître de ballets, il y a une amélioration sensible dans la manière dont ils sont dirigés.

Mardi 4, relâche. — Mercredi 5, la première représentation de la reprise du *Cheval de Bronze*. — Je ne ferai pas compliment à Thénard de la manière dont il a joué le rôle de Yang, qui avait été créé l'année dernière par Théodore. La comparaison n'est pas à l'avantage de Thénard, qui a mal joué et mal chanté, sans goût, sans intentions. Je ne sais vraiment pas comment il se fait qu'un artiste, auquel du reste je me plais à reconnaître du talent, puisse par momens se tromper aussi grossièrement. Il joue le *Postillon* avec trop de dignité, et *Yang* avec des manières de postillon. — Renaud, dans le rôle de Tching-Kao, et Soyer, dans celui de Yanko, n'ont rien laissé à désirer. — Juillet-*Tsing-Tsing* ne savait pas son rôle. — Mme Casimir-*Stella* et Mme Genot-*Péki* ont été charmantes.— Mlle Bultel-*Tao-Jin* a été bien faible. — Le même soir, avait lieu le second début de Chilly, jeune premier, dans le rôle de Dorsay des *Deux Ménages*. Il l'a dit avec intelligence et de manière à se faire applaudir. — Ricard-Bourdeuil a été bien mauvais. — Mmes Lebrun, Fresson et Baptiste sont restées à la hauteur de leur talen habituel.

Jeudi 6, *La Fiancée* et le *Philosophe Marié*.—Canaple-*Saldorf* a très bien chanté son rôle ; mais il devrait bien soigner un peu plus sa garderobe. Je lui demanderai pourquoi il ne met pas un habit de chambellan avec son signe distinctif, plutôt que de venir au bal comme un bon épicier endimanché.—Mme Schnetz-*Charlotte* a très joliment chanté. — Mme Genot, quoique fatiguée, n'en a pas moins été une séduisante Henriette. — Soyer-*Frédéric* s'est fait applaudir.

Chilly a terminé ses débuts par le rôle du marquis du Lauret du *Philosophe Marié*. Cette charmante comédie de Destouches, qui n'avait pas été jouée ici depuis au moins six ans, n'avait attiré personne. Quoi que puisse faire l'administration, elle ne réussira jamais à faire recette avec l'ancien répertoire ; et cependant cette comédie a été parfaitement rendue par Bouchet, Roussel, Baptiste, Mmes Fresson, Baptiste et Lebrun. — Chilly a été admis sans opposition.

Vendredi 7, *Robert-le Diable*. — Raguenot, cette fois, a fait oublier la manière faible dont il avait joué la *Muette*. Il a été particulièrement applaudi pendant le cinquième acte, qu'il a joué et chanté avec beaucoup de talent. Raguenot se livre à des études sérieuses, et il a raison : c'est le moyen de parvenir, et il parviendra sans aucun doute.

Nous avons eu au Théâtre du Parc deux nouveautés ; *Père et Fils* et *Michel*, ou *Amour*

et Menuiserie.—Robert-Kemp a montré dans la première pièce une grande flexibilité de talent, et c'est à lui que ce mauvais ouvrage a dû de ne pas être sifflé et d'arriver jusqu'à la fin.— Dans *Michel,* Victor a bien saisi le rôle de Vernet. — Baron a tiré un grand parti du personnage de Bouffard où Cazot est si drôle. — Mlle Elisa Letur est assez bien placée dans le sien.

Ma lettre est déjà bien longue, et j'aurais cependant encore à vous parler du nouveau Théâtre National sous la direction de M. Janety. Ce théâtre pourra réussir; mais il a malheureusement ouvert dans la plus mauvaise saison. Au reste, je vous donnerai des détails dans ma prochaine lettre. M. Janety mérite, à tous égards, que ses efforts soient couronnés de succès; car il déploie une activité que nous ne sommes plus habitués à rencontrer chez nos directeurs du Grand-Théâtre. A. S.

CORRESPONDANCE.

M. Amouroux, journaliste, nous écrit de Châteauroux que nos comptes-rendus sur le théâtre de sa ville sont trop étriqués; nous n'aurions pas mentionné sa lettre s'il ne nous menaçait d'une épître catégorique. A titre de journaliste, M. Amouroux aurait dû comprendre que, dans une feuille comme la *Revue*, qui doit parler de toutes les troupes dramatiques françaises de France et de l'Étranger, bien peu de place pouvait être donnée à chacune et seulement une place égale à son importance relative. Nous verrons s'il y a lieu à en donner une plus grande que par le passé à la troupe de Châteauroux.

Mme Alfred nous a envoyé une réponse à M. Fay. Nous ne l'insérerons pas parce que la *Revue* ne peut pas épouser de querelles particulières. Ayant inséré une première lettre de Mme Alfred nous devions publier la réponse de M. Fay; nous l'avons fait. Maintenant nous sommes quittes. Si les parties susdites ont à se plaindre l'une de l'autre, il y a des tribunaux qui éclairent contradictoirement les débats et qui rendent la justice; quant à nous, nous ne pouvons ni ne voulons prêter notre publicité pour éterniser de semblables discussions.

MÉLANGES.

LE TOUR DU MONDE IMPROMPTU.

M. de Bougainville, le célèbre voyageur, traversait un matin les Champs-Elysées dans une chaise de poste. Il voit un de ses amis, M. de L..., cheminant dans une des contr'allées, et lui propose de monter dans sa voiture et de l'accompagner à Versailles où il va déjeuner. M. de L... accepte et témoigne le désir d'être à Paris sur les quatre ou cinq heures au plus tard, ce que M. de Bougainville lui promet. On arrive à Versailles et la chaise de poste traverse cette ville sans s'arrêter. M. de L... fait part de son étonnement : « C'est à Versailles, dit-il, que nous devions déjeuner, où me mènes-tu donc? — Nous allons à Rambouillet, dit froidement Bourgainville; ne te fâche pas, je t'en prie; je vais dîner là chez un ami, viens avec moi, tu seras bien reçu. » M. de L... jure, tempête et se rend enfin aux vives sollicitations du meilleur de ses amis, de son bon camarade d'enfance. On gagne du terrain, on avance, on arrive enfin, et l'on s'arrête devant une auberge. — « C'est ici, mon ami, dit Bougain-

ville, que nous allons dîner, pour nous remettre en route aussitôt après. Je vais passer quelques jours à Brest, et j'espère bien que tu ne me quitteras pas en si beau chemin. » M. de L... entre alors dans une véritable colère.... Que fera-t-il? il n'a point d'habits, point de linge. Bougainville parvient, à force d'instances, à le calmer, il lui offre la moitié de sa garde robe, et obtient qu'il l'accompagnera jusqu'à Brest.

Les deux voyageurs se remettent en route; ils arrivent gaîment au terme de leur course, et M. de L... songe déjà au moment où ils reprendront le chemin de Paris. Le lendemain, M. de Bougainville, tout en causant, lui dit que son vaisseau est en rade, qu'il est fraîchement décoré, et il lui propose, en attendant le déjeuner, d'aller le visiter. Quand il furent tous deux sur le navire, « mon ami, dit Bougainville, je vais faire le tour du monde; viens avec moi, tu ne manqueras de rien ici; tu voyageras avec toute la commodité possible. On n'attendait plus que moi, nous faisons voile à l'instant; n'abandonne pas ton ami, tu porterais malheur à son voyage. » M. de L..., quelque dépit qu'il en eût, ne voulut pas affliger son ami; il était trop tard pour reculer, il accepta la singulière proposition de Bougainville, et fit *impromptu* le tour du monde.

L'ARLEQUIN DE LONDRES.

Les Arlequins ont disparu de la scène, et c'est vraiment dommage; ces enfans de Bergame étaient toujours spirituels et gais; ils déridaient les fronts les plus sévères, et la tristesse d'Héraclite lui-même aurait cédé à leur hilarante bouffonnerie. Que de traits malins, que de bons tours ne cite-t-on pas de Dominique et de Carlin! Qui n'a pas admiré, applaudi la souplesse, la grace, les gentilles minauderies de Laporte, le dernier de nos Arlequins, qui égaya si long-temps le public du Vaudeville, à Paris? Le théâtre de Londres a eu aussi ses Arlequins, et Rich fut un de ceux qui se firent le plus de réputation dans ce genre de talent comique; il était d'une souplesse, d'une agilité étonnante. Un soir, qu'il sortait de la comédie, il appelle un fiacre et dit au cocher de le conduire à la taverne du Soleil sur le marché de Clarri. L'automédon monte sur son siège, fouette ses coursiers nonchalans, et les dirige vers l'endroit indiqué.

Au moment où le fiacre était près d'arrêter, Rich s'aperçoit qu'une fenêtre de la taverne est ouverte; il ne fait qu'un saut de la portière dans la chambre. Le cocher descend, ouvre son carosse, et est bien surpris de n'y trouver personne. Après avoir bien juré, suivant l'usage, contre celui qui l'a ainsi escroqué, il remonte sur son siège, tourne bride et s'en va. Arlequin épie l'instant où la voiture repassait vis-à-vis la fenêtre, et, d'un autre saut, il se remet dedans. Alors, il crie au cocher qu'il se trompe et qu'il a dépassé la taverne. Celui-ci, tout tremblant, retourne de nouveau et s'arrête encore à la porte. Rich descend, gronde beaucoup cet homme, tire sa bourse et veut le payer. « A d'autres, monsieur le Diable! s'écria le cocher; je vous connais bien; vous voudriez m'empaumer; mais ça ne prendra pas; gardez votre argent, il me porterait malheur! » En s'exclamant ainsi, il remonte sur son siège, fouette ses chevaux, et se sauve à toute bride.

POLICHINELLE ROI.

Si les Polichinelles, que feu Mazurier avait remis quelque temps en vogue sur notre scène, sont maintenant passés de mode en France, ils ont toujours la vogue dans certaines contrées de l'Italie. On représente en ce moment sur un des petits théâtres de Milan une farce très amusante intitulée : *Polichinelle Roi.* Dans cette pièce, Polichinelle, quoique monarque, ne possède qu'un quatrino (un sou) dans son trésor. Il entend crier du macaroni, fait venir le marchand, et demande le prix de la portion. — Trois sous, répond celui-ci. — Comment, arabe, juif, corsaire, voleur, brigand que tu es, tu exerces de telles exactions sur mes malheureux sujets ! Un sou ta portion, un sou, ou je te fais couper la tête, entends-tu? Le marchand, tout en criant qu'il est ruiné, s'empresse d'obéir. — « Tu es un bon diable, dit alors sa majesté double-bosse en se radoucissant; à présent, tu peux vendre à mes sujets ton macaroni tout ce que tu voudras. » Et le public milanais d'applaudir l'allusion tant soit peu irrévérencieuse pour le pouvoir.

ARMAND-SÉVILLE.

CRITIQUE.

ROSÉES,

PAR MADAME HERMANCE LESGUILLON,

Auteur de RÊVEUSE,

1 beau volume in-8. avec gravures et culs-de-lampe, papier satiné, chez Louis Janet, rue Saint-Jacques, 59.

Le métier de critique est le plus désagréable qui existe. S'exerçant sur des œuvres de l'homme qui coûtent le plus à produire, sur les œuvres d'art, il excite contre lui les haines et des inimitiés sourdes ou déclarées.

Que si, par impossible, un critique acquiert une réputation, quelle est-elle à côté des réputations créées par la littérature ou par le théâtre ? Ces dernières ne sont-elles pas tout éclatantes ; la première n'est-elle pas entachée d'imputations odieuses, parmi lesquelles, au premier rang, seront celles d'impuissance, de jalousie et de haine ?

Il n'y a donc que trois genres d'individus qui puissent faire de la critique. Deux le désirent; le troisième le fait parce qu'il y est forcé.

Le premier, ce sont *les habiles.*

Le second, ce sont *les honnêtes et imbéciles.*

Le troisième, ce sont *les rédacteurs en chef,* ou *les affamés.*

Les *habiles* sont des gens qui veulent se créer une position en se faisant aimer et craindre. Ils exploitent les journaux dans leur intérêt privé, louent généralement, parce que l'art n'entre pour rien dans leur point de vue, et que leur but unique est de se faire des créatures; blâment rarement et seulement après avoir considéré si le mécontentement du blâmé peut leur nuire, ou si le service qu'ils se rendent ou qu'ils rendent aux amis, ne le compense point. Les *habiles* font partie d'une coterie nombreuse. En général, ce ne sont pas des jeunes gens.

Les *honnêtes et imbéciles* sont des hommes de goût et de savoir qui tiennent à dire leur avis sur tout ce qu'on leur soumet, et qui sont prêts, pour l'art, à souffrir le martyre. Ils sont aussi ridicules et aussi mal élevés, que des gens qui oseraient dire aux femmes la vérité, lorsqu'elles leur demandent : Comment me trouvez-vous ? Leur sort est aussi malheureux que le serait celui de tels hypocondres. — Nul ami qui les soutienne, nulle main qui serre la leur. Ils vont seuls. — Triste vie !

Les *rédacteurs en chef* et les *affamés* sont des gens qui font ce métier par force. J'en connais un qui tiendrait volontiers quittes de leur peine ceux qui lui envoient leurs ouvrages, en exigeant un article favorable, et qui, volontiers, ne parlerait que des auteurs qui lui demanderaient son avis réel et positif. Malheureusement, ces originaux-ci sont peu nombreux. La dernière classe de critiques, à part l'ennui qu'elle tire de son métier, en récolte beaucoup d'ennemis et de mauvais vouloirs. — Précieuse moisson!

Il y a une multitude de gens qui font des vers et qui se vexeraient infiniment, si on leur disait que leur œuvre manque surtout de ce travail lent et consciencieux qui sculpte, qui épure la forme ; que mettre une rime, au bout de quelques syllabes, ne dispense pas d'écrire en français ; que l'harmonie vocale qui entraîne le versificateur dans la composition n'éblouit pas tous les lecteurs, et que d'aucuns peuvent bien ne pas s'y laisser prendre, et chercher le sens de ce séduisant et mélodieux assemblage de mots.

Le volume de Mme Hermance Lesguillon est un délicieux volume, comme généralement les éditions de M. Louis Janet. L'exécution typographique en fait le plus grand honneur à M. Ducessois.

Roses est un livre de manifestations d'une ame de jeune femme qui s'ouvre à l'amour maternel. De sentiment, il y a des choses charmantes. Par exemple : la pièce A MON ENFANT qu'a, dans le temps, citée avec éloges la *Revue du Théâtre*.

Ce volume contient aussi des pensées plus fortes et plus larges que celles qui sont suggérées par l'amour maternel. Outre l'épitre à George Sand où nous avons remarqué de bonnes parties, il y a les vers adressés à Mme Desbordes-Valmore, où se portant à l'époque de ses douleurs d'enfantement, Mme Hermance Lesguillon poursuit :

Alors, oui! je pensais à la femme, pauvre être!
Et je me disais : non! ah! cela ne peut être :
Ce n'est pas vous si bon! ce n'est pas vous, mon Dieu,
Ce n'est pas votre arrêt, ce n'est pas votre aveu,
Qui fait que, dans ce monde, on blasphême, on renie
La mère sans époux livrée à l'agonie :
Non! vous ne voulez pas que sur des seins meurtris,
On verse à pleines mains la honte et le mépris ;
Que sur la faible enfant qu'il a séduit * lui-même,
L'homme, par son dédain, consacre l'anathême,
Sitôt que son désir heureux et satisfait
L'éloigne de la cause en lui montrant l'effet ;
Oh ! cela ne se peut! Toute femme est sacrée ;
Car, lorsque avec sa vie, elle ensemence et crée,
Elle se sanctifie, elle devient martyr,
Martyr comme Jésus que l'on fit tant souffrir.

Il y a dans ces pensées autant de bon sens que de vérité.
Ce qui suit est fort joli :

Hier encore, pauvre lilas,
Tes belles touffes dentelées,
Autres planètes étoilées,
S'ouvraient hélas!

Hier encore de leur sommet
En faisceaux se courbait ta branche,
Qui venait flotter, rose ou blanche,
Comme un plumet.

---

* Il faudrait *qu'il a séduite*. (*Réd.*)

Et plus rien! plus rien aujourd'hui!
Tes corolles tombent souillées,
Et de tes tiges dépouillées
L'amour a fui

Ainsi tombent nos beaux vingt ans,
Vieille jeunesse d'une année,
Lilas d'un jour, branche fanée,
Morte au printemps.

Rosées doit avoir un grand succès parmi les gens du monde, et nul doute que ce ne soit, au premier jour de l'an 1838, un des cadeaux les plus fashionables à offrir,

Jules BELIN.

NOUVELLES DIVERSES.

M. ALPHONSE KARR. — D'après une annonce contenue dans le numéro du FIGARO d'hier mardi, M. Alphonse Karr est entièrement étranger à la rédaction de ce journal, à dater du dit jour. Les lecteurs qui recherchent les critiques mordantes, les traits acérés, les spirituelles railleries, regretteront ce malin aristarque.

LE FILS DE MLLE DÉJAZET — va, dit-on, prochainement débuter au Vaudeville. Il est âgé de vingt ans ; il a étudié la musique ; quelques morceaux de genre léger semblaient lui prédire un avenir de compositeur qu'il abandonne pour devenir comédien.

ENGAGEMENS DRAMATIQUES. — Il régnait, sur les engagemens de quelques grandes troupes françaises des départemens et de l'étranger, une espèce d'embargo dramatique. Cette situation semblait menacer d'inaction des sujets nombreux et recommandables. Nous apprenons avec plaisir que bien des obstacles sont levés, et que l'on s'occupe avec activité de former les troupes de plusieurs grandes villes ; mais il paraît certain que ces localités, éclairées par l'expérience sur leurs intérêts véritables, ne veulent subventionner que des engagemens de huit mois.

THÉATRE DE MONS. — La direction de ce théâtre important vient d'être accordée à M. Alfred Valette, qui s'est adjoint M. Rancoud comme artiste et régisseur général. L'ouverture doit se faire du 1er au 5 septembre.

MARIE DORVAL. — Notre grande actrice dramatique a, nous a-t-on assuré, recueilli 70,000 fr. dans sa tournée départementale.

ARTISTES DISPONIBLES. — M. et Mme Rouede venant du théâtre d'Amsterdam, où ils ont tenu avec succès, l'un son emploi de baryton et jeune basse chantante, et l'autre celui des dugazons, sont à Paris, libres de tout engagement.

M. LOCKROY. — On annonce l'engagement de cet acteur-auteur à la Comédie-Française Une des conditions du traité est, assure-t-on, que M. Lockroy ne fera plus représenter ses ouvrages à ce théâtre.

LE TITRE VRAI — de la pièce que l'on monte en ce moment à la Porte-Saint-Martin, quel est-il? On a commencé par annoncer la *Guerre des* SERVANTES, ensuite la *Guerre des* SAVANS. Aujourd'hui on dit la *Guerre des* SAVANTES. L'affiche fera bientôt cesser l'incertitude. Ce qui reste positif, c'est qu'il y a *la guerre*. Puisse le public ne pas la faire à l'ouvrage de MM. Théaulon, Alboize et Harel!

PROSPÉRITÉ DU GYMNASE. — On a été obligé, dit-on, de rapporter 20,000 fr. à la caisse du Gymnase pour compléter la solde du mois de juin. Une assemblée des actionnaires est convoquée pour le 15 du courant ; le directeur s'attend à être grondé ; mais si le sermon va trop loin, une menace de fermeture doit s'échapper d'une bouche douée d'une finesse suffisante. Cela vaudra-t-il à l'orateur le second patronage d'une altesse royale ?—Qui vivra verra.

DISPERSION PROBABLE DE LA TROUPE DE LA GAÎTÉ. — On parle déjà d'une dispersion

générale des pensionnaires du théâtre de la Gaîté à la suite de la faillite déclarée du directeur. D'après les bruits de coulisses, Lebel entrerait au Cirque avec des avantages; Mlle Théodorine à la Porte-Saint-Martin, moyennant un rabais assez considérable sur les honoraires du boulevart du Temple; M. Eugène à la Comédie-Française pour doubler Geffroy; MM. Joseph, Chéri-Louis et Mlle Maria à l'Ambigu-Comique; Mlle Nongaret aux Variétés; Mlles Rougemont, Pauline et Saint-Albe aux Folies-Dramatiques, et Mlle Léontine au Petit-Lazary. Mme Chéza sera aussi casée convenablement avant peu, ainsi que MM. Jemma et Maillart. Quant à Mmes Valmont et Mélanie, elles sont décidées à n'accepter aucune proposition, et personne n'est tenté de leur en faire.

La Danseuse a l'enchère. — Un jeune marquis français était éperdument amoureux d'une célèbre *danseuse* qui quitta dernièrement l'Académie-Royale de Musique pour la scène anglaise. Ayant appris que sa belle n'avait pas voyagé seule, il envoya un cartel à son compagnon de route par l'entremise d'un diplomate qui se rendait à Londres; mais le *chargé d'affaires* garda la missive dans sa poche pendant plus d'un mois. N'entendant plus parler ni de la demoiselle, ni de son protecteur, ni du diplomate, le marquis se décida à aller voir, par ses propres yeux, ce qui se passait de l'autre côté du détroit. A peine débarqué dans la métropole, il courut chez la *danseuse*, qui manqua l'étouffer dans ses bras, et qui, lui jurant qu'elle l'aimait à la *folie*, lui prouva que son voyage avec *ce bête d'Anglais* n'était qu'un *arrangement* fait entre elle et lui pour éviter les frais de voyage. Après la plus tendre réconciliation, le marquis rentra à son castel tellement ivre de bonheur qu'il ne put fermer l'œil, et dès que le jour parut, il courut chez son amie pour se réconcilier de nouveau avec elle. Quelle ne fut pas son horreur en arrivant à la porte de la *déesse de la danse*! il apprit qu'elle n'avait pas couché à son domicile..... Indigné, furieux, hors de lui, il vola comme un trait chez ce *bête d'Anglais;* le monsieur n'était pas visible. Sans aucun doute *mademoiselle* était enfermée avec lui. Ce qu'il y avait jusqu'alors de plus certain, c'est que, dans l'excès de sa joie de la veille, le marquis avait confié à la danseuse la somme de 150,000 fr. Le lendemain, les soupçons de l'amant trompé furent bien malheureusement confirmés. Pour lutter avec les 150,000 francs de son rival, *le bête d'Anglais* avait, à ce qu'on dit, donné 200,000 fr. comptant; plus, une rente viagère de 50,000 fr., dont deux années payées d'avance. On ignore encore ce que deviendra cette affaire. Le marquis paraît disposé à faire de nouveaux sacrifices d'argent, et l'Anglais jure ses grands dieux qu'il fera monter si haut l'enchère que la danseuse lui restera en *adjudication définitive*.

— *O ma charmante*! tel est le titre d'une jolie romance mise en musique et dédiée à M. Adolphe Nourrit, par M. Ferdinand, chef d'orchestre du Théâtre royal de Liége. Cette nouvelle production ne fait qu'ajouter à la réputation justement acquise par M. Ferdinand.

Armand-Séville,
Administrateur.

Jules Belin,
Rédacteur en chef responsable.

SOMMAIRE DU DERNIER NUMÉRO.

Correspondance d'un Comédien d'Autrefois, 176. . L V. — Opéra: *les Mohicans*, — Théâtre-Français: *Claire ou la préférence d'une Mère*. — Vaudeville: *Mina*. — Palais-Royal: *Bobèche et Galimafrée*. — Théâtres de Paris. — Théâtres de la Province. — Théâtres Étrangers. — Mélanges; Critique: *Les voix Intérieures*, par Victor Hugo, Jules Belin. — Nouvelles Diverses. — Tableau des Troupes départementales: Boulogne.

Imprimerie de A. BELIN, directeur-gérant du journal, rue Sainte-Anne, 55.

REVUE DU THÉATRE.

SOMMAIRE.

Histoires du théâtre avant les confrères de la Passion, Achille JUBINAL. — Affaires du Théâtre de la Gaîté, VZANNAS. — Panthéon : *les Deux Robes de Capucins.* — Correspondance. — Théâtre de Paris. — Théâtre de la Province. — Théâtre de l'étranger. — Mélanges : *Le Bec dans l'eau,* préface, A. LEFRANC ; — A Mme Desbordes Valmore, poésie, J. VAN GAVER ; — le Journaliste en prison pour un sou. — Revue bibliographique, M. G. — Nouvelles diverses.

HISTOIRE DU THÉATRE

AVANT LES CONFRÈRES DE LA PASSION.

Selon moi, la naissance de notre théâtre ne date ni des mystères représentés pour la première fois, en 1402, dans l'hôtel de la Trinité par les confrères de la Passion, ni des réjouissances qui eurent lieu, en 1389, à l'entrée de la reine Isabeau de Bavière dans Paris ; ni même des divertissemens mimiques donnés, en 1313, aux fêtes de la Pentecôte par ordre de Philippe-le-Bel, en présence d'Édouard II, roi d'Angleterre, pour célébrer la réception, comme chevalier, du jeune Louis, alors roi de Navarre, et depuis roi de France sous le nom de le Hutin.

Je me trompe fort, ou, quelle qu'ait été sa forme, quelles que soient les modifications qu'il ait subies, l'élément dramatique n'a jamais cessé d'exister ; il n'y a jamais pu avoir solution de continuité complète dans la marche de l'intelligence humaine, etc. *

* Les frères Parfait, qui attribuent (*Histoire du Théâtre français*, vol. 1, p. 32) l'introduction des mystères, chez nous, « aux pélerins qui, revenant de la Terre-Sainte et autres lieux de piété, composaient des cantiques sur leurs voyages, et y mêlaient le récit de la vie et de la mort du fils de Dieu, » ajoutent cependant ce qui suit : « Quoique ce soit ici la véritable origine de ces spectacles pieux, on ne laissait pourtant pas d'en avoir quelqu'idée bien avant le règne de Charles VI. En voici la preuve tirée du livre II de l'*Histoire de la ville de Paris*, p. 523 : « En l'année 1313, le roi Philippe-le-Bel donna dans » Paris une fête des plus somptueuses que l'on eût vue depuis long-temps en France. Le » roi d'Angleterre Edouard II, qu'il y avait invité, passa la mer exprès avec la reine sa » femme, Isabeau de France, et un grand cortége de noblesse. Tout y brilla par la ma- » gnificence des habits, la variété des divertissemens et la somptuosité des festins. Pendant » huit jours entiers les seigneurs et les princes changeaient jusqu'à trois fois d'habits » dans un seul jour ; et le peuple, de son côté, représentait divers spectacles, tantôt la » gloire des bienheureux et tantôt la peine des damnés ; et puis diverses sortes d'animaux, » et ce dernier spectacle fut appelé *la procession du renard.* »

La vérité de cette opinion, que le peu d'espace accordé à une publication antérieure m'avait empêché de développer, a été très-bien démontrée, à partir de l'ère chrétienne jusqu'au dix-septième siècle, dans une série de leçons professées à la Sorbonne, en 1834 et 1835, par l'un des plus érudits archéologues de ce temps, M. Charles Magnin, à la science et à l'amitié duquel je me plais à rendre hommage *.

Je n'y reviendrai donc pas, laissant au savant et spécial historien du théâtre moderne en Europe le soin de prouver la justesse de mon assertion, qui est aussi la sienne. Je dirai seulement avec lui que les représentations théâtrales se rattachent immédiatement pour nous, par une chaîne non interrompue, à la civilisation romaine. Dès le premier siècle de l'ère chrétienne, nous voyons en effet paraître dans l'Église les *Agapes*, qui, plus tard, se convertiront en fêtes hiératiques, et produiront les fêtes des fous et autres célébrations bouffonnes. L'époque qui suit nous offrirait, d'Ezéchiel le tragique, un drame qui est en même temps une espèce de chronique sans bornes de temps ni de lieu (la vie de Moïse), et le *Christ souffrant* de saint Jean-Chrysostôme, composition plus érudite. Postérieurement, nous trouverons le *Querolus*, sorte de mysanthrope taillé sur le patron de l'*Aululaire* de Térence, et le *Ludus septem sapientium* d'Ausone. Le cinquième siècle se présente, lui, avec son cortège de fêtes religieuses durant lesquelles on mime, on figure dans l'église l'adoration des mages, les noces de Cana, la mort du Sauveur, etc., avec ses processions, où l'on promène des gargouilles, des animaux fabuleux, des monstres de toutes formes.

Dans la période qui vient après, c'est-à-dire du sixième siècle à la fin du neuvième, nous rencontrons l'*Ocipus*, comédie allégorique dont les acteurs sont : la Goutte, un médecin, la Douleur et un chœur de goutteux ; le *Jugement de Vulcain*, qu'on a rangé à tort, durant long-temps, parmi les églogues ; quelques fragmens d'une tragédie de Clytemnestre ; un dialogue *inter Terentium et delusorem;* un autre composé pour les funérailles d'Hathumolda, abbesse de Gandersaen, entre Corbie de France et Corbie de Saxe, etc.

Enfin, au dixième siècle, un fait unique, anormal, dont l'ensemble constitue un véritable monument littéraire, se produit subitement : c'est le *Théâtre de Hroswita* (littéralement *Rose blanche*), abbesse du même monastère de Gan-

---

Godefroy de Paris, rimeur contemporain, nous a conservé dans sa chronique, imprimée par M. Buchon, le détail en vers de ce cette solennité. L'abbé Velly, dans son *Histoire de France*, t. VII, p. 477, édit. in-12, a traduit le récit de Godefroy en langage du quinzième siècle ; et M. Monmerqué, dans les observations préliminaires de son excellente édition du *Jeu de Robin et Marion*, faite pour la Société des bibliophiles, a donné le texte même du poète chroniqueur ; je l'ai également reproduit dans mes notes du *Jeu de Pierre de la Brosse*, et M. Chabaille en a parlé dans son avant-propos du *Mystère de saint Crépin*. (Paris, Sylvestre, 1836.)

* Ces leçons, revues avec soin par M. Magnin, vont être très-prochainement publiées : elles formeront quatre volumes in-8, fruit de quinze années de recherches et de travaux, que nous croyons destinés à modifier beaucoup d'idées reçues relativement à l'histoire théâtrale.

dersaen dont nous venons de parler *. Ce théâtre, qui se compose de six comédies, savoir : la *Conversation de Gallicanus, Dulcitius, Callimaque, Abraham, Paphnuce*, et un petit drame allégorique intitulé : *la Foi, l'Espérance et la Charité*, forme, a dit M. Magnin dans une notice sur Hroswita et sur la comédie d'*Abraham* insérée dans le *Théâtre Européen*, deuxième livraison, « l'un des chaînons, le plus brillant, peut-être, et le plus pur de cette série non interrompue d'œuvres dramatiques, jusqu'ici trop peu étudiées, qui lient le théâtre païen, expirant vers le cinquième siècle, au théâtre moderne, renaissant dans presque toutes les contrées de l'Europe vers la fin du treizième siècle **. »

Le onzième siècle ouvre une route nouvelle pour l'art dramatique, ou mieux, pour l'esprit humain. A cette époque, en effet, les langues vulgaires se montrent à l'horizon. Ce n'est d'abord qu'un fantôme qui apparaît, qu'un enfant qui bégaie et cherche à échapper aux langes dont l'enveloppe le latin; mais bientôt elles progressent au détriment de l'art hiératique; elles font invasion dans l'Eglise qu'elles doivent détrôner deux siècles plus tard, et donnent naissance aux *Epîtres farcies* (*Epistolæ farsitæ*), ou chans alternatifs du peuple et du clergé, lesquels s'exprimaient, l'un en latin, l'autre en langue vulgaire ***.

Le onzième siècle nous fournit plusieurs monumens dramatiques importans : c'est d'abord un mystère des vierges folles et des vierges sages écrit en trois langues, en latin, en français et en provençal (Mst. 1139 de la Bibliothèque du roi; fonds Saint-Martial, de Limoges) ****, et dont M. Raynouard a dit, au tome II de son *Choix de poésies originales des troubadours* : « Cet ouvrage

---

* On pourrait aussi comprendre dans les compositions dramatiques de ce siècle, le dialogue ou *colloquium* de Théodulus, entre *Alithia*, représentant le christianisme, et *Pseustis*, qui défend le paganisme. C'est une églogue fort remarquable qui dût être lue ou chantée dans quelque repas de grand seigneur ou d'évêque.

** Hroswitha a laissé aussi un poème sur les *Othons*, dont M. Saint-Marc-Girardin, dans son cours sur l'Allemagne, a fort bien fait sentir l'importance à la fois politique et littéraire.

*** Les épîtres farcies les plus nombreuses qui nous soient restées, sont celles qui ont pour objet la passion de saint Etienne. Cela tient à ce qu'au neuvième siècle Charlemagne ayant introduit le rit romain qui défend, pendant la messe, d'autres lectures que celle des passages de l'Ecriture sainte, on n'exécuta pas cette interdiction à l'égard de saint Etienne, dont le martyre, se trouvant rapporté dans les Actes des apôtres, mettait par cela même les épîtres qui y étaient relatives hors de la prescription du rite romain.

**** M. Emile Morice, dans son Histoire de la mise en scène depuis les Mystères jusqu'au *Cid*, inserée dans la *Revue de Paris*, a commis, à l'égard de ce manuscrit, de singulieres méprises. « Vers le milieu du même siècle, dit-il, parurent un certain nombre de tragédies en rimes latines. Dans l'une d'elles, dont le héros est saint Martial de Limoges, Virgile, associé aux prophetes, vient avec eux à l'adoration du Messie, etc. » D'abord, saint Martial n'est pas le moins du monde le héros de la pièce. Il n'y est pas même question de lui. Le Mss. provient tout simplement de l'Abbaye qui portait à Limoges le nom de ce saint, d'où l'erreur de M. Charles Morice; ensuite ce Mss. n'est pas du douzième siècle, mais du onzieme; enfin, il ne fallait pas mettre cette piece au nombre des *tragédies* écrites en latin, d'abord parce que le mot tragédie, emprunté à l'abbé Lebeuf, est impropre pour designer les mystères de Saint-Benoît-sur-Loire, dont je crois qu'on a voulu parler; ensuite, parce que le mystère des Vierges folles est écrit plutôt en provençal qu'en latin.

présente les élémens et la marche d'un drame, c'est-à-dire qu'il a une exposition, un nœud et un dénoûment; » ensuite un mystère de la Nativité, tiré du même manuscrit; et, enfin, quatre mystères latins conservés dans un manuscrit de Saint-Benoît-sur-Loire, qui en contient six autres dont nous parlerons tout à l'heure. De ces quatre mystères, deux (celui des Trois Mages et celui du Massacre des Innocens) paraissent avoir été composés pour les fêtes de Noël; les deux autres (celui de la Résurrection et celui de l'Apparition de Jésus à ses disciples, à Emmaüs) semblent avoir été écrits pour les fêtes de Pâques. Ces dix mystères ont été édités avec le plus grand soin par M. Monmerqué pour la société des bibliophiles.

Le douzième siècle n'est pas moins riche, que celui qui le précède, en monumens dramatiques. L'Orient nous offre, en effet, dans cette période, deux drames, le premier (l'*Amitié bannie du monde*), dû à Théodore Prodrome, le second dû à Plochyre. Quant à l'Occident, nous y assistons à la naissance des fêtes des ânes et des fous, et nous y trouvons d'abord les six Mystères du Mss. de Saint-Benoît-sur-Loire, puis trois drames hiératiques en langue vulgaire. L'un, qui est allégorique, a pour auteur Guillaume Hermann, poète anglo-normand, qui vivait de 1127 à 1170; l'autre est dû à Etienne de Langton, évêque de Cantorbéry, et le troisième, qui consiste en un fragment du *Mystère de la Résurrection*, que j'ai moi-même publié, avec une traduction en regard (Paris, Téchener, 1834), est anonyme *. Enfin, Bernard Pèze, dans son *Thesaurus anecdotorum novissimus*, tome II, troisième partie, p. 186, a publié un *Ludus paschalis*, intitulé : *De adventu et interitu Antechristi*, composé pour l'empereur Frédéric Barberousse, et joué probablement devant lui, où le pape se trouve désigné sous le nom de l'Antechrist, et où paraissaient l'empereur, les rois de France, d'Allemagne, etc. Mathieu Paris, dans sa Vie des vingt-trois abbés de Saint-Alban, fait mention aussi d'un jeu de sainte Catherine, composé à Dunstaple, par Geffroy, qui devint plus tard abbé de Saint-Alban, et mourut en 1147. Ce jeu offrit ceci de remarquable qu'il fut joué par des séculiers, et qu'on emprunta pour sa représentation, au sacristain de Saint-Alban, les chapes et les autres ornemens de l'abbaye. De là à la dépossession des clercs par les laïcs il n'y avait qu'un pas : il s'opéra au siècle suivant *.

Le treizième siècle, en effet, nous montre le génie dramatique complètement émancipé de l'influence ecclésiastique. Des pièces qui nous sont parvenues de cette époque, aucune, si ce n'est le *Miracle de Théophile*, n'a trait aux choses religieuses; encore, ce *Miracle* fut-il composé par un laïc, et par un laïc passablement incrédule, dont le plus grand plaisir était de se moquer du clergé. (Voy. ma Notice sur *Rutebeuf*, son auteur; Paris, 1834, Téchener.) Mais ici, du moins, tout ce que nous possédons est en langue vulgaire, à l'exception d'un mystère latin indiqué à l'année 1298, dans une chronique du Frioul, citée par

* M. Chabaille, page 7 de l'avant-propos du Mystère de saint Crépin, avance, contrairement à notre opinion, que ce fragment est du treizième siècle. Nous nous rendrions avec plaisir aux fort bonnes raisons qu'il allègue, si l'écriture du manuscrit qui contient le mystère de la Résurrection ne dénotait évidemment le douzième siècle.

Muratori (dissertation 29e), et intitulé : « *Representatio ludi Christi, videlicet Resurrectionis, adventus Spiritus Sancti et adventus Christi ad judicium.* » Ce mystère, si l'on s'en rapporte au chroniqueur, aurait été représenté avec succès par des clercs dans la cour du patriarche. Les autres pièces qui nous restent de cette époque sont toutes de la seconde moitié du siècle, et durent être représentées par des séculiers *. Elles sont au nombre de cinq, savoir : le *jeu du Pélerin* et le *jeu de Robin et de Marion*, donnés en 1822, par M. Monmerqué, pour la société des bibliophiles; le *jeu du Mariage* ou de la *Feuillée;* le *jeu de S. Nicolas*, et celui de *Pierre de la Broce qui dispute à Fortune par-devant Raison.* Je ne comprends pas, dans les œuvres théâtrales de cette époque, la *disputoison du croisé et du descroisé* par *Rutebeuf*, qu'y range Legrand d'Aussy, parce qu'il n'y a dans cette pièce aucun jeu de scène; qu'elle n'est qu'un dialogue entre deux personnages, une églogue sur un sujet contemporain; et que, si l'on admettait l'opinion du savant traducteur de nos fabliaux, il faudrait ranger aussi dans la catégorie des œuvres dramatiques *la Disputoison de Charlot et du barbier de Melun*, celle *de Synagogue et de Sainte Eglise*; les fabliaux intitulés : *la Chasse du Cerf*, *Marguet convertie*, etc. Je préférerais de beaucoup y comprendre *l'Herberie Rutebeuf*, spirituelle parade de foires et de traiteaux que je ne puis mieux comparer qu'aux chansons bouffonnes de Plantade, et qui serait alors une composition beaucoup plus incontestablement dramatique, bien qu'elle n'ait ni dialogue ni action, et qu'elle soit récitée par un seul homme. Tel est, d'après toutes les découvertes faites jusqu'à nos jours, l'inventaire rigoureusement exact des productions dramatiques chez nous, au XIIIe siècle. On a douté long-temps qu'aucune d'elles eût été jamais

---

* En Espagne, la représentation des Mystères remonte peut-être au-delà du treizième siècle, puisqu'il en est parlé dans la loi 34, tit. VI, de la *partida prima.* Cette loi défend aux clers de faire des représentations scéniques dans les églises, et même d'y assister quand d'autres les font. « Pourtant, ajoute la loi, il est telle représentation qui est permise aux clers, comme celle de la Naissance de notre Seigneur annoncée aux pasteurs par un ange, ou quand on expose l'Adoration des rois mages, le Crucifiement du Sauveur et la Résurrection au troisième jour, etc. De tels spectacles excitent l'homme à bien faire et raffermissent sa foi. » (*Origen, epocas y progresos del teatro espanol*, etc., par Manuel Garcia de Villanueva Hugaldo y Perra, en Madrid, 1802.) De ces expressions de la loi, l'historien du théâtre espagnol conclut : 1o que, dès le milieu du treizième siècle, il existait, en Espagne, des pièces religieuses; 2o qu'elles avaient lieu dans les églises et ailleurs; 3o que les acteurs étaient des laïcs ou des clercs à volonté, etc.

(RAYNOUARD, *Journal des Savans*, 1836, p. 367.)

Il est à croire qu'au treizième siècle les Mystères étaient aussi représentés depuis longtemps en Italie, puisque Villani, lib. VIII, ch. 70, rapporte qu'en 1304 il arriva à Florence un accident funeste à propos d'un théâtre qui, ayant été élevé sur un pont, s'écroula sous la multitude des spectateurs, dont un grand nombre périt *a*. Il faut en outre remarquer que Villani ne raconte pas cet accident pour indiquer l'existence des Mystères, en Italie, à l'époque dont il parle (fait qu'avec son exactitude ordinaire il eût cependant mentionné s'il eût été récent alors), mais seulement pour faire connaître le malheur arrivé en cette occasion.

a Cet accident forme le sujet de l'article intitulé *l'Enfer sur le pont Alla Carraja* insér dans notre dernier numéro. (*Red.*)

représentée, et peut-être a-t-on eu raison, si l'on a voulu entendre ce mot dans le sens de spectacle public, se donnant dans les villes à certains jours et à certaines heures, ainsi que cela se pratique aujourd'hui ; mais, comme, d'après leur contexture, leur jeu de scène, leur prologue même (voy. surtout celui du *jeu de S. Nicolas*), ces pièces étaient évidemment destinées à une représentation quelconque; il faudra bien en conclure que, si les villes n'étaient point assez riches pour entretenir des troupes de ménétriers, pour avoir des lieux propres aux représentations et subvenir aux dépenses qu'elles nécessitaient, tout porte à croire que les princes et les grands seigneurs qui avaient, eux, des ménestrels attachés à leurs personnes; que les abbés, qui disposaient des vastes salles des cloîtres, en usèrent pour faire représenter des *myracles* ou des *jeux* *. C'est ainsi que nous pouvons supposer que la charmante et fraîche pastorale de *Robin et Marion*, due au trouvère Adam de la Halle, qui avait suivi Charles d'Anjou en Italie, fut représentée à Naples devant la cour de ce prince, qui était toute française; que le *miracle de Théophile* et le *jeu de S. Nicolas* étaient réservés aux clercs, et que le *jeu de Pierre de la Broce* fut représenté dans la demeure de quelque famille seigneuriale ennemie de ce ministre et satisfaite de sa chute.

Mais, si nous avons quelques renseignemens sur le fond, et si la conservation des monumens nous autorise à prononcer affirmativement sur le fait de la représentation, nous sommes loin d'être aussi avancés sur les détails. Comment répondre, en effet, aux questions qu'on nous pourrait faire sur le théâtre et sa parure, sur les costumes, les décorations, les acteurs, les machines, les apparitions diaboliques, etc. etc.? Nous avouons qu'ici tout nous manque à la fois, et que nous ne pouvons même raisonner de l'accessoire théâtral du XIIIe siècle que nous ne connaissons pas, par analogie avec celui du XVe que nous connaissons ; car la différence entre ces deux époques fut si grande que ce serait nous exposer à tirer de fausses inductions.

Une chose qu'il faut bien remarquer au XIIIe siècle, c'est que le théâtre, qui, chez nous aux époques précédentes, avait été presqu'exclusivement religieux, devint tout-à-coup profane avec le jeu de *Robin et Marion*, celui de *Pierre de la Broce*, etc. Cette circonstance, qui tient à une transformation sociale importante, mérite qu'on s'y arrête. La féodalité, cet âge de fer qui s'était allié si intimement au sacerdoce, avait cédé une partie de sa puissance au clergé. Les barons, à l'aide de leurs cuirasses, de leurs gantelets d'acier et de leurs hommes d'armes, étaient en possession de la force; l'Eglise, avec son glaive spirituel,

---

* Sur ces dénominations de *jeu* ou de *miracle*, voici ce que je pense. L'esprit du temps avait fait imaginer et écrire beaucoup de Vies de Saints en vers. Ces ouvrages étaient faits pour être déclamés, et on leur avait donné le beau nom de *tragédies*. Peu à peu l'art se perfectionnant par l'instinct, on resserra ce cadre trop vaste. On s'astreignit à un fait particulier (ordinairement c'était un *miracle*); on le mit en action, et, comme ces nouvelles pièces furent *jouées*, et qu'elles étaient faites pour l'être, on les nomma *jeux*, afin de les distinguer des *tragédies* qui n'étaient que déclamées. (Legrand d'Aussy, Contes et Fabliaux, t. II, p. 174, édit. Renouard.)

avec ses intimidations religieuses, son long usage et sa culture de tout ce qui avait trait à l'intelligence, était la reine des idées. La noblesse et le clergé marchaient donc en s'appuyant l'un sur l'autre : c'étaient deux frères jumeaux dont la vie, commencée au même instant, devait se terminer à la même heure.

Cette dernière conformité de destinée ne leur faillit pas.

Le système féodal, si puissant durant plus de deux siècles, fut miné sourdement vers la fin du XIIe, par un pouvoir, humble d'abord, rival ensuite et bientôt dominateur, qui, en politique, devint le fondement d'une organisation nouvelle, *la commune*, et fit passer, pour ce qui à rapport à l'art dramatique, la puissance cléricale aux mains des *confrères laïcs* : ce nouveau pouvoir, qui devait, à dater de cette époque, devenir envahisseur et puis maître, était tout simplement le *tiers-état*, c'est-à-dire le peuple, qui avait jusqu'alors relevé de tout, et duquel, au contraire, tout releva plus tard.

Au XIIe siècle, les confréries composées de laïcs furent établies dans un but de piété et de charité. Elles étaient sérieuses, sévères, et ne songeaient pas à attaquer l'Eglise. Au XIIIe, elles la dépossédèrent en partie de son influence, malgré la résistance du clergé, qui chercha à les combattre par l'établissement des ordres mendians, et, au XIVe, elles la remplacèrent complètement. Ainsi, en 1243 on joue un mystère en plein air, à Padoue, hors de l'église ; et, en 1264, il se forme dans cette ville une société qui représente la Passion durant la semaine sainte. Presqu'en même temps naît chez nous (en 1285 selon les uns, en 1303 selon les autres) la confrérie bouffonne de *la Basoche*, et, d'après le récit de Geffroy de Paris, nous voyons en 1313, lors de la célébration des fêtes données par Philippe-le-Bel, les tisserands représenter :

. . . . . Adam et Eve,
Et Pilate que ses mains lève, etc.

tandis que les corroyeurs contrefont la vie de Renard, qu'ils montrent aux spectateurs habillé en évêque et en archevêque. En 1380 apparaît la corporation des Enfans sans-souci ; en 1381, celle de la Mère folle de Dijon et la société des Fous de Clèves, etc., qui toutes se livrent avec fureur aux amusemens du théâtre *.

C'est ici le lieu de placer une observation d'un grand intérêt pour notre histoire littéraire. Le XIVe siècle, qui en prose compte plusieurs écrivains remarquables, est chez nous en poésie d'une extrême pauvreté. Serait-ce qu'après le siècle de Saint-Louis, qui fut pour la langue romane ce que fut celui de Louis XIV pour la langue française, la faculté poétique se serait éteinte subitement? Est-ce donc, comme l'a écrit un critique du siècle dernier, « qu'inépuisable, et toujours la même dans ses productions physiques, la nature serait bornée dans son énergie morale, et n'aurait en ce genre qu'une fécondité pas-

* Selon M. l'abbé de La Rue (*Essais historiques sur les bardes, jongleurs et les trouvères normands et anglo-normands*), des représentations de Mystères auraient eu lieu chez les Normands et les Anglo-Normands, long-temps avant qu'elles eussent lieu à Paris. Il cite à l'appui de cette opinion le Mystère de la *Pentecôte*, joué, selon lui, à Chester en 1327, et celui de la *Naissance de Jésus-Christ*, représenté à Bayeux en 1350.

sagère qui la condamnerait ensuite à une longue stérilité?» Loin de là ; mais les événemens qui semèrent la France, à cette époque, de désolation et de ruines, savoir : les revers et la captivité du roi Jean, la conquête d'une partie du royaume par les Anglais, la folie de Charles VI, etc., restreignirent de beaucoup le sentiment poétique et durent jeter dans toutes les ames une profonde tristesse. La langue romane, en outre, entrait alors, quoique d'une manière peu sensible, dans sa première période de décadence. Ce serait donc une chose étonnante que nous eussions conservé un assez grand nombre de morceaux dramatiques remontant à cette époque, s'ils ne se trouvaient tous compris dans le même recueil, et s'ils n'avaient été probablement composés pour la même confrérie, peut-être par le même auteur. Ce recueil, coté parmi les Mss. de la Bibliothèque du roi, sous le n° 7208, gr. in-4°, est intitulé : *Miracles de Notre-Dame*. L'écriture en est, ainsi que les vignettes, de la fin du XIVe ou du commencement du XVe siècle ; il se compose de deux volumes contenant, le premier vingt-deux miracles, et le second dix-huit *.

Maintenant, ces miracles étaient-ils joués par des confrères? Tout porte à le croire ; mais il est possible, comme ces mystères sont sérieux, que les ecclésiastiques aient pris part à leur représentation en même temps que des séculiers : nous retrouvons plus tard des exemples de ce mélange.

Le XIVe siècle nous fournit encore ; mais, en Italie et écrites en latin par un homme (Albertino Mussato) qui fut à la fois ambassadeur, grand politique, grand poète, vaillant soldat, bon citoyen, et honoré à Padoue, sa patrie, du même triomphe et de la même couronne littéraire que d'autres villes décernèrent plus tard à Pétrarque et au Tasse, deux tragédies publiées en 1636, à Venise, par Villani, et qui n'ont jamais été traduites en français. Ces productions dramatiques ont cela d'extraordinaire et d'anormal qu'elles sont empruntées, l'une (*la Mort d'Achille*) à Homère, dont la mythologie sommeillait depuis plusieurs siècles, l'autre (*Eccelino tyran de Padoue*) à l'un de ces sujets contemporains, si lugubres, si sombres, qu'ils ont flatté de nos jours l'imagination d'un grand poète et lui ont fourni le type d'*Angelo* **.

A. JUBINAL.

AFFAIRES DE LA GAITÉ.

Nomination d'un délégué par les créanciers. — Les artistes dramatiques compromis dans la faillite du directeur, doivent-ils avoir les priviléges des gens à gages?

M. le rédacteur, les choses ont bien changé de face depuis les dernières nouvelles qui vous ont été adressées, concernant le théâtre de la Gaîté. Malgré la déclaration de la

---

* Un de ces *miracles*, celui de *Robert-le-Diable*, a été imprimé à Rouen en 1836, chez M Edouard Frère, libraire de la Bibliothèque et de la ville, auquel les amateurs de notre vieille langue sont déjà redevables de l'impression du *Roman du Rou*, du *Roman du Brut*, etc.

** Ce savant article est extrait de la préface du premier vol. des *Mystères inédits du quinzième siècle*, dont nous rendrons compte incessamment. (*Réd.*)

faillite, il paraît certain que les spectacles ne seront pas interrompus. Un délégué a été nommé par les créanciers, afin d'agir en leur nom, pour ne pas laisser péricliter l'entreprise, et la gérer durant un provisoire consacré à l'apurement des comptes, et au réglement des droits de chaque intéressé; dans l'expectative d'un prochain définitif, et le théâtre remis en bonne et due forme aux mains d'un nouveau directeur.

Ce délégué est M. Maigret, homme honorable par sa position sociale, et qui a fait ses preuves à la suite de la faillite du Cirque-Olympique, en le tirant de l'ornière par une gestion ferme, sage et parfaitement entendue dans ses moindres détails.

La présence de M. Maigret au théâtre de la Gaîté a ranimé la confiance de tous les pensionnaires. Ceux mêmes qui ont signé de nouveaux engagemens se sont mis à la disposition de leurs camarades, en tant que leur obligeance, en concordance avec leurs devoirs, serait approuvée par qui de droit. Quel directeur refuserait de prêter accidentellement un ou deux artistes qui ne tiennent encore aucunement à son répertoire, lorsque la cause de cet acte de bienveillance, sans lui porter préjudice, est si importante dans l'intérêt immédiat de l'existence d'un grand nombre de familles ? Nous avons déjà l'adhésion de M. Dejean pour nos camarades Joseph et Lebel. C'est d'un présage certain pour d'autres concessions semblables.

M. Maigret a déclaré, en assemblée générale, que, pendant toute la durée de son administration provisoire, les appointemens des artistes leur seraient payés par huitaine aux taux portés sur leurs engagemens.

Voilà donc le courant assuré. Il n'y a rien encore de positif pour l'arriéré. Bernard-Léon est malheureusement dans la position de recevoir des lois plutôt que d'en dicter, et si ses pensionnaires ont à supporter toutes les conséquences du désastre, ce sera contre son désir.

La loi fait une catégorie de créanciers privilégiés de tous les gens aux gages d'une maison de commerce en faillite. Pourquoi ? Parce que ces gens n'ont que leur travail pour vivre. Si les commettans de cette maison ne jouissent pas de la même faveur, et sont obligés d'accepter la rentrée seulement partielle de leurs créances, au marc le franc, en donnant quittance pour solde, c'est que le législateur a sagement prévu que ces commettans, étant en relation d'affaires avec d'autres maisons en état de prospérité, ils faisaient, d'une part, des bénéfices qui leur permettaient de couvrir des pertes de l'autre.

Or, parmi les gens à gages, les artistes sont ceux qui ont rationnellement le plus de droits au susdit privilége; car ils n'ont, ainsi que tous les créanciers dans cette catégorie, que leur travail pour vivre, et pendant qu'ils ont été en exercice au profit de leur chef en faillite, ils n'ont eu ni la nourriture, ni le logement comme la plupart des gens à gages, ce qui met la majorité des artistes dans l'impossibilité de se réserver la moindre ressource pour les circonstances critiques.

Au surplus, les pensionnaires du théâtre de la Gaîté attendent, à cet égard, une décision légale, pleins de confiance dans les juges du tribunal de commerce qui font toujours pencher la balance du côté où ils trouvent le droit établi de bonne foi.

VSANNAZ.

PREMIÈRES REPRESENTATIONS.

PANTHÉON.

LES DEUX ROBES DE CAPUCINS, vaudeville en deux actes, de MM. Barthélemy et Roche, représenté le 8 juillet 1837. — Personnages et Acteurs : *Dolville*-Lionnel, *Scipion*-Ernest, *Crispino*-Lambquin, *Buonatesta*-Klopp, *Giacomo*-Richard ; *Paula*-Mmes Elisa Norlis, *Zerline*-Caroline, *Sartarella*-Eléonore.

La fortune a bien voulu tendre les bras à M. Dolville, jeune peintre, de vingt à vingt-cinq ans. Il a eu les honneurs de l'atelier, les bravos de son maître,

les faveurs de toutes les modistes de la rue Richelieu; Paris ne lui offre plus rien, il a tout épuisé : orgueil, vanité d'artiste, joie de la séduction, il est blasé sur tout cela, car la fortune nous gâte si vîte ! D'ailleurs, le jeune Dolville a fait, lui aussi, son rêve obligé, rêve de voyages et d'excursions lointaines. La monotonie de nos mœurs lui semble fade, le soleil du boulevart trop tiède; c'est un autre ciel qu'il lui faut, ce ciel des artistes qu'il est inutile de vous nommer, et un beau matin il s'élance vers l'Italie par la barrière Mouffetard.

A Rome, vous le savez, il n'y a guère que des peintres, des ruines et notre Saint-Père le pape; de même que Venise (la belle Venise) ne saurait exister sans ses gondoles, son Rialto, ses grèves embaumées, ses mascarades et ses nuits étoilées.

C'est à Rome que Dolville va continuer ses études et se perfectionner. Là, il ne tarde pas à se distinguer, comme il l'avait fait en France; ses tableaux font l'admiration générale, ils lui valent une de ces réputations qu'on ne rencontre guère qu'entre deux coulisses; bref, il produit des chefs-d'œuvre, et quel est le héros de théâtre qui n'en produit pas ?

Or, comme l'enthousiasme qu'inspire le talent est universel, il se trouve que le jeune artiste compte, sans le savoir, un nombre infini d'amis et de partisans de tout sexe. Parmi les plus affectueux est une jeune veuve italienne, parmi les plus dévoués un certain Crispino qui n'est rien moins, cependant, qu'un honnête lazarone. La veuve aime Dolville avec mystère, mais avec passion; le lazarone protége leurs amours; tout va bien jusque-là, lorsque l'amante, moins adroite que beaucoup de Parisiennes, confie au hasard sa correspondance avec celui qu'elle aime.

C'est une lettre pleine de tendresse et d'amour où elle lui donne rendez-vous le soir même pour fuir ensemble loin de la ville papale, loin de leur persécuteur; car il est bon de vous dire que la dame est fiancée, en secondes noces, à un riche seigneur, dont le moindre soupçon pourrait tout perdre. Au lieu d'aller à son adresse, le fatal poulet tombe, comme de juste, aux mains d'un autre Français, personnage assez ridicule du reste, qui a la fatuité de se croire dès-lors l'objet d'une passion romanesque. Scipion, c'est le nom du personnage, se trouve exactement au lieu du rendez-vous. Mais à peine y est-il, que les troupes du Saint-Père circonviennent sa bonne fortune par ordre de l'autorité, car l'autorité romaine a des mœurs. Il va tomber aux mains de la sainte police; il est perdu l'innocent Scipion, quand le lazarone Crispino accourt, une robe de capucin à la main et le délivre, sans le connaître.

A son tour, Dolville intervient, Dolville le seul coupable, et que l'on arrêtera, à coup sûr, s'il est reconnu. Pourtant, comme il y a un Dieu pour les amans, ce Dieu, aidé du lazarone, jette au jeune peintre une seconde robe monacale; et le voilà sauvé.

Sous leurs nouveaux costumes, les deux Français parcourent, incognito, une partie des terres de Saint-Pierre, et après mille revers que je passerai sous silence, Dolville parvient à regagner la France avec sa veuve italienne. Quant à Scipion; il finit par être reconnu, et se trouve fort heureux d'en être quitte moyennant trois jours au fort Saint-Ange.

Cette pièce sera un succès, grâce à l'esprit et à la gaîté du dialogue. C'est une série croissante de jolis mots pour rire et de couplets originaux.

Lionel et Lambquin se montrent de plus en plus artistes de goût et de talent. Ernest fait, peut-être, un peu trop de sauts et de gambades, et Mme Nolris confirme ce que nous disions récemment : que le personnel de ce théâtre est en voie de progrès.

Emile FONTAINE.

CORRESPONDANCE.

Péronne, 9 juillet 1837.

Monsieur le rédacteur,

Je viens de lire dans votre dernier numéro un article dans lequel vous trouvez extraordinaire le refus fait par des préfets de donner leur adhésion à ce que des artistes sans place puissent exploiter les théâtres dans leur département. Vous ne devez pas ignorer qu'enfreindre les décrets et ordonnances concernant l'art dramatique en province, ce serait contribuer à la ruine des directeurs. Depuis trois ans, titulaire du deuxième arrondissement, qui se compose des départemens de l'Aisne, de l'Oise et de la Somme, j'ai formé une troupe d'opéra, et je n'ai point de subvention. Je ne puis espérer me maintenir dans mon privilége et faire honneur à mes engagemens, que par l'attrait des nouveautés et un répertoire varié : cette ressource me serait enlevée si les autorités permettaient à des troupes étrangères de s'y introduire. Déjà plusieurs villes, en tolérant de semblables infractions, m'ont empêché de m'y rendre pour remplir mon itinéraire, et je déclare que je poursuivrai désormais devant les tribunaux les personnes qui tenteraient de s'y présenter de nouveau. Vous dites, monsieur, qu'il existe beaucoup de villes sans privilége? Eh bien! que les artistes sans place s'adressent à ces localités, ils pourront alors exercer leurs talens sans compromettre la fortune d'un directeur qui a fait de grands sacrifices, comptant sur l'appui et la protection des autorités. Je suis persuadé qu'en réfléchissant au fardeau d'un directeur qui fait troupe d'opéra dans le deuxième arrondissement, vous rendrez justice aux magistrats qui soutiennent ses intérêts.

Comptant sur votre obligeance pour insérer ma réponse dans votre prochain numéro, je vous prie d'agréer l'expression de ma considération distinguée.

H. GRÉSARD.

Nous n'avons pas fait, sans y réfléchir, l'attaque dont il est question, et nous sommes prêts à la maintenir. Sans doute, en apparence, la question existe telle que la pose M. Grésard; mais nous affirmons qu'en réalité elle en diffère essentiellement. Les priviléges sont généralement accordés à ceux qui les acceptent; car ils sont offerts plutôt que demandés. Il y a donc parfois des priviléges donnés à des gens qui les gardent en poche, et qui, ne pouvant ou ne voulant pas les exploiter par eux-mêmes, savent fort bien les sous-louer, tirant ainsi une valeur d'un privilége qui ne leur a rien coûté, et qui appartient au gouvernement. Il y aurait un prompt et facile remède à apporter à ce vice. — Quant aux permissions d'aller jouer en province, dans les villes où il n'y a pas de troupes pour l'instant, nous croyons que la permission s'en achète facilement d'un directeur privilégié, et même, quand nous nous tromperions sur les conditions de l'achat, il est un fait positif: c'est que des troupes non privilégiées jouent, sans subir de réclamations, dans des arrondissemens privilégiés. Nous citerons M. Devaux-Gouest, qui, dernièrement, donnait, ainsi qu'en fait foi notre numéro du 12 juillet, des représentations à Abbeville, qui doit, pourtant, faire partie de l'arrondissement de M. Grésard. — En tous cas, notre but n'était de faire de tort à personne, mais de tâcher d'être utile aux trois cents artistes sans place qui sont à Paris maintenant.

THÉATRES DE PARIS.

Opéra. — Notre critique des *Mohicans* était fondée, n'en déplaise aux journaux ultra-régisseurs. (Nous appelons ultra-régisseurs les journaux qui, pour une cause ou pour une autre, sont plus satisfaits des œuvres de l'administration de l'Opéra que l'administration ne l'est elle-même. Cette couleur a son équivalent en politique.) Les *Mohi ans* tendent chaque jour à s'effacer de l'affiche.

Français. — Perrier est parvenu à soutenir *Claire* pendant quelques représentations ; c'est un beau titre de gloire.—Pourtant il n'est pas probable qu'on ose abuser long-temps encore de la clémence du public à l'égard de M. Rozier. — Il n'a déjà que trop protesté par ses bâillemens contre la violence qu'on lui fait : après l'ennui, vient la désertion.— M. Brevanne a fait son second début dans les *Horaces*, médiocre dans les premiers actes, il a été d'une pauvreté criante au dernier. Son débit est lourd, froid et manque d'énergie; son organe faible et mal timbré trahit ses meilleures intentions ; espérons qu'il nous fera grâce d'un troisième début et retournera à Lisbonne sans plus tarder. — Outre la *Popularité*, de M. C. Delavigne, deux pièces sont en répétition à ce théâtre ; l'une est la *Double leçon*, l'autre le *Château de ma nièce* ou de *ma mère*. Cette dernière est attribuée à Mme Ancelot. —*Marie*, musique de M. Batton, chantée par Moreau Sainti, Révial, Couder, Henry et Mmes Boulange et Jenny-Colon, passera incessamment.

Opéra-Comique. — La semaine prochaine, on met en répétitions un opéra en trois actes de G. Meyerbeer.

Odéon. — Tous les préparatifs que fait M. Védel prouvent qu'il se croit en droit de compter sur le privilége de l'Odéon. On cite déjà les acteurs principaux de la troupe d'outre-Seine, et les propositions qui se font ne donnent pas lieu de douter des soins que recevra cette entreprise. — On parle de l'engagement de Delafosse, qui a obtenu de si honorables succès sur cette scène, et dont la place est depuis long-temps marquée aux Français. — Il faudrait maintenant que le ministère mît un terme à toutes les hésitations auxquelles ce projet a donné lieu, autant dans l'intérêt de l'homme qui doit se mettre à la tête de cette entreprise que dans celui des artistes qui ne savent que croire et à qui se fier.

Vaudeville. — Il y a lieu de croire à l'engagement ici de Mlle Jenny-Hervey qui a joué deux fois d'une manière fort satisfaisante le joli rôle de Catherine dans la *Croix d'Or*. On dit que Charles Potier va quitter la carrière d'artiste pour se livrer exclusivement à des travaux littéraires ; on le désignait même, ces jours-ci, comme directeur futur de la Gaîté en compagnie de MM. Cogniard.

Porte-Saint-Martin. — La pièce nouvelle, dont le titre définitif est bien *la Guerre des Servantes*, ne pourra être représentée que vers la fin du mois. On dit que Mlle George a un rôle d'une grande originalité, et que celui d'Alexandre permettra à ce jeune artiste de révéler son talent sous un jour nouveau. — En attendant, on affiche *la Pie Voleuse*, *la Tour de Nesle*, *Lavaubalière*, et autres amusantes nouveautés. — On prépare une représentation, dont la recette sera consacrée à l'enfant et à la mère de Mme Adolphe. Certes, jamais représentation à bénéfice n'aura eu un but plus juste et mieux atteint. Il n'y a pas lieu de douter que le public n'arrive en foule à cette soirée pour laquelle le théâtre ne doit rien négliger.

Variétés. — Vernet attire du monde avec *Paul et Jean*. Il semble qu'on soit encore plus disposé à tenir compte à ce précieux artiste du naturel exquis dont il sait empreindre toutes ses créations, lorsqu'on le voit obligé de lutter avec un rôle effacé et sans couleur. — Il faut dire aussi que Jenny-Vertpré, la toute spirituelle comédienne, ne contribue pas moins que lui à faire recette en dépit des chaleurs. — Mlle Georgina fait de grands progrès ; on n'emploie pas assez souvant cette jeune actrice.

Palais-Royal. — Aujourd'hui, au bénéfice de M. Boutin, artiste de ce théâtre, une représentation qui se composera : 1° de *Bobèche et Galimafrée* ; 2° du premier début de Mmes Fabiani, premières danseuses du théâtre royal de Madrid, qui exécuteront *le Boléro*

national et la véritable *Cachucha*; 3° d'une scène nouvelle inédite intitulée *la Police correctionnelle*, exécutée par M. Levassor; 4° du *Postillon de Mame Ablou*; 5° de *Paul et Pauline*.

Gymnase. — Un ami de M. Poirson vient de nous assurer qu'il y avait hier *onze* personnes *payantes* à ce théâtre. — Comme l'amitié exagère!

Ambigu.—Lundi, pendant la représentation, un accident arrivé dans la coulisse est venu interrompre la marche de la pièce et a failli amener un drame bien autrement vrai que celui qui se jouait sur la scène. Dans l'intérieur des théâtres, les hommes au service des machinistes ont la mauvaise habitude de grimper le long des coulisses et d'assister au spectacle suspendus ainsi par quelque bout de corde ou de planche à quarante ou cinquante pieds au-dessus du sol. Un de ces hommes qui s'était endormi, dit-on, est tombé du *ciel* où il reposait dans un lit de *nuages* et a blessé à la tête Montigny qui allait entrer en scène. On avait cru d'abord à un plus grand malheur que celui qui est arrivé, car déjà les deux blessés sont hors de danger. — Grâce à l'activité et au bon vouloir de Monnet, qui a pris le rôle de Montigny, la pièce n'a été interrompue ni ce soir-là, ni les jours suivans.

Gaîté. — Les *Pages du Czar* se laissent jouer comme le vin de cabaret se laisse boire, même quand il gratte le gosier. — Les pensionnaires de ce théâtre ont travaillé cinq jours, abandonnés à eux-mêmes et après contrat verbal stipulant partage égal par tête entre tous ceux qui ont coopéré aux spectacles, depuis Mlle Théodorine jusqu'à la blanchisseuse, les deux extrêmes se donnant la main. Les cinq recettes ont été divisées en cent parts, chacune de 18 francs 20 centimes. — A dater de mercredi, tout le personnel de la Gaîté s'est soumis volontairement au joug du commissaire nommé par les créanciers de la faillite, et les appointemens courent selon la teneur des engagemens. — Les huissiers font l'inventaire du matériel, dans l'intérêt des créanciers, mais en laissant les magasins de décors, de costumes et d'accessoires à la disposition de la haute régie du théâtre pour le service de chaque soir. — M. Vsannaz est nommé gardien des scellés.

THÉATRES DE LA PROVINCE.

Amiens, 12 juillet. — *Le Misanthrope* et *le Jeune Mari* ont clos hier les représentations que M. Firmin, de la Comédie-Française, a données sur le théâtre d'Amiens. Ce chaleureux comédien a rendu le magnifique et difficile rôle d'Alceste avec l'intelligence profonde d'un homme de talent et de goût, avec cette énergie brillante qui lui est propre, et qui lui a valu une triple salve d'applaudissemens après la scène de jalousie avec Célimène. *Le Jeune Mari* a terminé la soirée de la manière la plus agréable, et a valu, de nouveau, à M. Firmin, les témoignages unanimes de satisfaction qu'il avait précédemment recueillis dans les rôles joués par lui sur la scène picarde, où il a été parfaitement secondé par MM. Chol, Viette, et par Mlle Panien.

Angers, 8 juillet.—La troupe de M. Tony est ici depuis dix jours et a été bien accueillie. Le directeur fait, chaque mois, des efforts infinis pour améliorer son personnel, et ne manque jamais de conserver les artistes qui sont agréables au public. C'est ainsi que nous avons revu avec grand plaisir notre financier Martin, si rond, si naturel, qui trouve le moyen de jouer la tragédie sans rire, et, bien mieux, d'y être pathétique au point qu'il es le seul à se faire applaudir auprès de M. Ligier. M. Valmont, le favori du parterre, en possession de nous faire pouffer de rire dans le *Clair de Lune*, le *Poltron*, etc.; et enfin la jeune Amélie, au jeu simple, naturel et décent.

Il serait indiscret de juger les nouveaux arrivans sur les quelques rôles où ils se sont montrés jusqu'à présent, et qui sont loin d'être de leur choix.

Mme Caroline, notre jeune première, qui vient, dit-on, de Metz, est sur le point de devenir mère. Elle éprouve nécessairement trop de fatigue à jouer la comédie, et surtout la tregédie, pous pouvoir mettre dans ses rôles la chaleur et l'entraînement qu'on souhaiterait. C'est ainsi, par exemple, que, dans Edelmone, elle n'avait certainement rien de

la mélancolie passionnée des Pasta et des Malibran. Attendons trois mois pour la juger.

Mlle Isoline tient l'emploi des soubrettes. C'est une femme à humeur vive et gaie, avec un physique convenable et une voix suffisante. Mlle Isoline semble occupée en scène d'autre chose que de son rôle, et surtout pressée d'en finir. Elle joue Bathilde de la *Prima Dona* sans y obtenir ou mériter un applaudissement. Oh! nous regrettons Mme Léopold.

M. Labarte et M. Eymar ne sont point déplacés dans leurs emplois, et M. Vernon a le physique agréable, de rigueur dans les deuxièmes amoureux. M. Tavernier, dans les jeunes premiers, a beaucoup de chaleur et de verve. Nous lui croyons la passion de son art, mais nous craignons que ses forces ne le trahissent.

Mlle Emma n'a rien de ce qu'il faut pour jouer les troisièmes amoureuses. Elle aussi semble occupée d'autre chose que du théâtre. Mieux vaut parler de Mme Martin, qui n'a pas trente ans, et qui est excellente dans les caractères, et répéter que Mme Dorsay est pâle, mais décente et pleine de tenue dans les premiers rôles. F. R.

Lyon, 10 juillet. — *Grand-Théâtre.* — Nous n'en avons pas encore fini avec les débuts. Cet état de choses nuit au répertoire, et laisse nos théâtres dans une funeste inaction et dans un complet isolement. Le public en oublie le chemin; le thermomètre monte et les recettes baissent. Notre troupe lyrique, incomplète jusqu'ici, n'a pu monter aucun ouvrage qui pût opérer sur le public une heureuse attraction, et elle tourne dans le même cercle, sur les mêmes pièces. L'ennui, vous le savez, naquit un jour de l'uniformité, et au théâtre surtout l'uniformité est mortelle. Heureusement voici Nourrit. Il est ici depuis le 6 au matin, et le soir, notre orchestre et nos choristes lui donnaient une sérénade dans la cour de l'hôtel du Nord. Ému jusqu'aux larmes, il est descendu au milieu des exécutans pour les remercier; mais il n'a pu que les embrasser. Ce silence-là avait bien son éloquence, et son émotion valait mieux que de belles et pompeuses paroles. Lundi, *Guillaume Tell* repeuplera notre salle si grande et si vide depuis deux mois; lundi, les applaudissemens et l'enthousiasme succéderont aux débats orageux des débuts, et aux nombreux sifflets qui ont accueilli la plupart d'entre eux.

M. Emon n'a pas été plus heureux que celui qu'il était chargé de remplacer, M. Chevalier. M. Emon, avec moins de voix que ce dernier, possède une meilleure méthode. Il chante avec goût, et cela lui a valu, de la part d'un de nos petits journaux, la spirituelle qualification de *charmant ténor sans voix.* M. Emon, après ses trois débuts, s'est retiré en laissant sur notre scène une importante lacune à remplir.

Mme Sallard a été reçue à l'unanimité. C'était justice. Voix bien posée et pleine de justesse, méthode sûre, de la tenue, un jeu sage, voilà les qualités qui sont venues justifier son admission. Jamais Amazilly de *Fernand-Cortès* n'a été mieux rendue ni mieux chantée sur notre scène. Les bravos du public ne lui ont pas fait défaut, et ceux de Nourrit lui-même s'y sont mêlés dans le rôle de Julia de la *Vestale.* Mme Sallard est une bonne acquisition.

M. Roche vient de terminer sans bruit et sans prétention ses trois épreuves. Ce troisième ténor a de la voix; mais il est marqué et manque de légèreté pour les rôles jeunes et sémillans où nous l'avons vu.—M. Chevalier avait pour lui ce qui manque à M. Roche.— M. Sallard a échoué; son organe est dur; et, du reste, sa présence est tout-à-fait inutile à notre cadre. MM. Durbec et Padres sont là pour porter avec honneur le fardeau de l'emploi. — M. Durbec, en ce moment, se remet d'une longue et douloureuse maladie. M. Padres l'a remplacé, en suppléant aux notes qui lui manquent, par l'animation de son jeu et la chaleur de son débit. Aussi a-t-il produit de l'effet dans le cinquième acte de *Robert.* C'est un acteur précieux que M. Padres! car il peut, au besoin, passer du second rang au premier.

La comédie essaie de sortir de sa léthargie. Nous avons eu les *Droits de la Femme*, comédie-vaudeville, avec des alexandrins en place de couplets, pièce qui a eu le tort d'arriver après la circonstance, pour frapper un ridicule mort-né aujourd'hui. Le Saint-Simonisme est tombé; il est peu généreux d'attaquer les morts. Ce sont, à cette heure, les femmes qui nous envient le triste droit de régir les affaires, de conduire un procès, de

faire des lois à la chambre! M. Th. Muret a de la facilité et de l'esprit; mais ce n'est pas assez quand on veut mener à bien une œuvre pour la Comédie-Française. Le sens commun, la vraisemblance ont souvent été attaqués dans les *Droits de la Femme*; et au lieu d'une comédie sérieuse, nous avons eu une charge. Mme Clairanson, chargée du rôle principal, nous a rendu cette vérité plus palpable encore. M. et Mme Cossard ont joué, l'un avec esprit, l'autre avec grace et bon ton.

Nous venons d'assister à la reprise de la meilleure comédie des temps modernes, *La Mère et la Fille*, cette œuvre où l'adultère trouve une si poignante leçon. M. Huquette, chargé de représenter Duresnel, y manque d'abord de naturel et d'abandon, et plus tard d'ame et de véritable chaleur. Il a le grand défaut de précipiter et de ralentir son débit sans que rien le motive; ce qui lui donne quelque chose de saccadé, de heurté et de faux: dans l'explosion du dénoûment, au lieu de demander à son cœur les inflexions d'un amour trompé, d'un honneur outragé, il les a pris dans sa gorge. Les cris n'émeuvent pas; il fallait attendrir votre public et vous l'avez laissé froid. Il est d'autant plus nécessaire à M. Haquette d'animer son organe que sa figure, par son impassibilité, ne révèle rien de la passion qui l'agite. M. Amy n'a pas donné à lord Teylmour, le flegme britannique qui est le cachet de ce personnage. Il l'a joué en amoureux français. Mme Cossard a été, tour à tour, naïve et ingénue, pleine de tendresse et de résolution alors qu'elle voit clair dans le cœur de sa mère et de lord Teylmour. M. Cossard joue Duverdier avec toute la malice que comporte ce rôle. Mme Desbrun est restée comédienne dans Mme Duresnel. Nous lui reprocherons d'abuser un peu des larmes. M. Levy a beaucoup trop forcé son débit. Il a outrepassé les limites de la gaîté et du bon goût; et il a fait rire. Tant pis.

Léon Boitel.

Nantes, 10 juillet. — Les représentations de Mme Albert, limitées au nombre de cinq, sont fort suivies. — Ligier succédera à Mme Albert; Mlle Anaïs à Ligier, et Odry à Mlle Anaïs. — Provision de jouissances variées.

Orléans, 12 juillet. — Dimanche dernier, Mme Thillon, arrivant de Nantes, a donné sur le théâtre d'Orléans une représentation, qui, pour cette cantatrice, a été un véritable triomphe. Elle a excité d'unanimes bravos dans *le Pré-aux-Clercs*, dont elle a dit avec ame et expression les touchans accords. Lorsqu'une couronne de roses est tombée à ses pieds, le public a sanctionné ce galant témoignage de satisfaction par une salve réitérée d'applaudissemens.

Toulouse, 9 juin. — L'ouverture du second théâtre a eu lieu hier, et l'inauguration en a été faite avec plus de gaîté que de solennité. On a beaucoup ri d'un prologue de M. Alex. Marie, rempli de particularités locales. Nous souhaitons au nouveau théâtre une bonne chance; mais nous devons avertir les directeurs que, s'ils se bornent à y faire représenter le rebut du Grand-Théâtre, des pièces grotesques, bouffonnes, anti-littéraires, la scène ne sera pas respectée du public, et que les représentations y deviendront un sujet de scandale, comme ils en ont déjà eu la preuve.

THÉATRES ÉTRANGERS.

Weymar. — Il y a quelques années, le théâtre des Variétés de Paris représenta une pièce en trois actes, intitulée le *Prince et le Garde de nuit*, ou le *Domino rose*. Ce vaudeville, d'assez mince constitution, a été traduit en allemand, et vient d'être joué, sous forme d'opéra-comique, au théâtre de Weymar, avec le titre de : Le *Domino rouge*. La partition lui a fait obtenir quelque succès.

MÉLANGES.

LE BEC DANS L'EAU. — PRÉFACE.

Nous sommes huit qui voulons faire à nous huit quelque chose qui sera intitulé *le Bec dans l'eau*.

Voilà le plus clair de notre programme.

Ce quelque chose, nous nous sommes déjà terriblement compromis en l'annonçant sous le titre de *roman*; car, pour parler à cœur ouvert, si le livre que nous projetons sera un roman, ou une histoire, ou un conte, ou une nouvelle, ou une dissertation philosophique, ou une étude de mœurs, ou une comédie, ou un drame, ou un proverbe : en vérité, nous n'en savons rien. — Nous ne pouvons pas le savoir. — Que peut-on dire, en effet, d'une chose qui n'existe pas? d'un livre qui n'est pas conçu, et qui ne doit l'être, après tout, que sous les auspices de la fantaisie la plus large, du caprice le plus vagabond?

Mais donnons bien vîte la clef de cette énigme.

Le Bec dans l'eau aura seize chapitres traités successivement, sans connivence ni préméditation, par huit rédacteurs de la *Revue*, dans l'ordre où le sort les a désignés. Si ce quelque chose, que nous avons appelé *le Bec dans l'eau*, doit se révéler selon un certain plan, mettre en scène certains personnages, dérouler certaine intrigue, courir vers un certain dénoûment; toutes choses qu'on ne peut rigoureusement affirmer : la contexture de ce plan, le caractère de ces personnages, le nœud de cette intrigue, le tissu de ce dénoûment, tout est abandonné à la discrétion des huit auteurs. Chacun d'eux est roi dans le chapitre qui lui est échu, à la condition pourtant de continuer logiquement l'ébauche que lui léguera son collaborateur. De cette manière, le rédacteur déclaré le premier par le scrutin, se trouve le plus favorisé : il donne l'impulsion à la boule de neige, qui grossira plus tard; il façonne à son gré le germe imprévu que les sept autres devront faire éclore sous leur plume féconde; comme à je ne sais quel jeu innocent, fort en crédit dans les pensionnats de demoiselles, il leur jette à la face, par surprise, et sans s'en inquiéter davantage, la première syllabe d'un mot qu'ils doivent achever vivement et sans broncher.

Qui sait? Tout l'intérêt du *Bec dans l'eau* consistera peut-être dans le procédé de sa composition. Il était donc important pour nous d'en instruire notre lecteur : — les tours d'adresse ne sont plus rien quand on sait d'après quelles règles ils se produisent; les tours de force, au contraire, gagnent à être expliqués. Plus on en fait saillir la difficulté aux yeux des spectateurs, plus le saltimbanque est applaudi, lorsqu'il a le bonheur de retomber sur ses jambes...

Et maintenant on comprendra que notre préface est faite.

En effet, si la préface d'un livre ordinaire est presque toujours une sorte d'appel à l'indulgence du lecteur, une humble prière de l'écrivain qui demande grâce pour son génie, ou bien un commentaire par lequel l'auteur prétend initier son juge à la pensée de son œuvre, ou bien encore l'exposé d'une doctrine littéraire sous l'influence de laquelle le livre aura été composé; on comprendra que la préface de notre livre, à nous, ne peut ressembler à aucune de ces préfaces, de même que notre livre, constitué d'après un procédé sans exemple, ne doit lui-même ressembler à aucun autre livre. Qu'un auteur qui se trouve en face de son œuvre achevée, conclue, se sente, à la veille de le faire comparaître au tribunal de la publicité, saisi tout-à-coup de cette sainte terreur qui fait les génuflexions; qu'en regardant son œuvre de plus près, à mesure que le jour du jugement public approche, il lui arrive des scrupules sur la légitimité du principe qu'il a voulu y développer, sur l'infaillibilité de la méthode litté-

raire qui a présidé à sa composition, et qu'alors il éprouve le besoin de justifier l'un ou l'autre, nous comprenons cela très bien. — Mais nous, qu'avons-nous à justifier, s'il vous plaît : la pensée de notre livre? nous ne savons pas encore si notre livre aura une pensée; notre facture littéraire? nous n'en n'avons adopté aucune par avance. — Voyez donc quelle bonne position nous avons là. — Un autre avantage encore.

Un auteur qui parle de son livre, dans une préface, en supposant même qu'il ne soit pas modeste, est pourtant obligé d'en parler avec une certaine retenue. — Nous, au contraire, nous pouvons impunément vanter ici notre livre sans restriction : qui donc nous accusera d'outrecuidance? notre œuvre n'existe pas, par conséquent elle peut très bien supporter l'éloge; il ne tient qu'à nous de lui attribuer les qualités les plus exquises et les plus rares : — Oui, Messieurs, notre livre sera un chef-d'œuvre de goût, d'esprit, d'imagination, de style, d'invention, de naturel, de vérité. Qui donc ose nous démentir? — Dans notre livre, la littérature, la science, la philosophie et l'histoire se fondent et s'expliquent harmonieusement. — Essayez de nous dire le contraire....

En vérité, il faudrait faire un livre comme le nôtre, quand cela ne serait que pour avoir le plaisir de voir la critique rager dans sa muselière pendant l'apparition de seize numéros de la *Revue du Théâtre*, et tenir, pendant ce même espace de temps, nos abonnés et nos rédacteurs eux-mêmes : LE BEC DANS L'EAU.

Auguste LEFRANC.

A MADAME DESBORDES-VALMORE.

Jadis des femmes inspirées
Sous les druidiques forêts,
Par nos ancêtres adorées,
Chantaient, dans leurs fureurs sacrées,
L'hymne sanglant de Theutatès.

Dès que les brises matinales
Soupiraient un premier accord,
Leurs mains blanches et virginales
Au nœud de leurs ceintures pâles
Suspendaient la faucille d'or.

Et puis, sous les vertes coupoles
Que formaient les cîmes des bois,
Devant leurs grossières idoles,
Avec de sauvages paroles,
Le sang ruisselait à leur voix.

De ces barbares sacrifices
Le temps brisa les dieux cruels;
Car, sans laver les injustices,
Le sang des boucs et des génisses
Lavait le marbre des autels.

Pour nous, sur le bûcher mystique
Où Dieu s'immole chaque jour,
Versons, comme un parfum antique,

La prière mélancolique
Qui guérit du profane amour;

Cet amour, dont ton cœur de femme,
Desbordes! connut le tourment,
Et qui se plait, cruelle flamme,
A brûler surtout ceux dont l'ame
Résonne comme un luth vivant.

Le ciel te dota d'une lyre
Où tous les soupirs sont notés,
Depuis le malheur qui désire,
Jusqu'à cet amoureux délire
Qui pleure dans ses voluptés.

Et tu pleuras d'un vers si tendre,
Tu soupiras d'un ton si doux,
Que le ciel se plut à l'entendre
Et ne voulut jamais te rendre
Heureuse et sans voix comme nous.

. . . . . .
. . . . . .

La jeune fille dont la vie
S'ouvrit au soleil de l'amour,
Et qui, par le rayon flétrie,
Penche sa corolle jaunie
Quand vient la nuit d'un si beau jour.

La mère dont le sein limpide
Versait le nectar à l'enfant,
Et qui, l'œil fixe et le bras vide,
Redemande au berceau candide
L'ange envolé qui l'aimait tant!

Le jeune homme plein de tristesse,
Dont le génie adolescent,
Comme on poursuit une maîtresse,
De son siècle qui le délaisse
Poursuit le suffrage inconstant.

De la poétique étincelle
Si tous ces cœurs sont le foyer,
En vain leur courage chancelle;
Vers l'avenir qui les appelle
Leur aile va se déployer.

La jeune lyre virginale
Redira les soupirs du cœur,
L'absence, à son amour fatale,
Et toutes les plaintes qu'exhale
L'ame esclave de sa douleur.

L'autre à la corde maternelle
Arrachera des cris si vrais
Que nous pleurerons avec elle,

Liés à sa peine cruelle
Par ses harmonieux regrets.

Et le génie en son audace,
Franchissant les siècles d'un bond,
Dédaignant la vulgaire trace,
Choisira lui-même sa place.....
Et les peuples applaudiront.

Jules VAN GAVER.

LE JOURNALISTE EN PRISON POUR UN SOU.

On sait qu'à partir de onze heures du soir, le bureau de péage du pont des Arts, situé du côté de l'Institut, est fermé, et que les passans doivent payer le sou de rigueur au bureau qui reste ouvert du côté du Louvre. — Avant-hier soir, vers onze heures et demie, le directeur en chef d'une feuille littéraire reconduisait un de ses amis qui demeure dans le faubourg Saint-Germain.

Arrivés au pont des Arts, les deux amis paient la somme d'usage sans murmurer le moins du monde contre cet impôt. — A peine a-t-il fait quelques pas sur le pont, que le journaliste, s'apercevant de l'heure avancée de la nuit, quitte son ami et rebrousse chemin pour regagner son domicile, situé du côté du boulevard Montmartre. Passant de nouveau devant le bureau de péage, où il venait de payer à l'instant, il se voit arrêté par l'invalide, qui lui dit de donner un sou.

Comme il semblait assez singulier de se voir obligé de payer deux sous pour ne pas traverser le pont des Arts, le journaliste ne tint nul compte de l'avertissment et continua sa marche.

L'invalide, qui probablement n'était pas manchot, s'élance sur le récalcitrant et l'arrête au collet.

Le journaliste, qui est jeune et a une tête bretonne, c'est-à-dire fort peu endurante, envoie promener l'invalide; le bruit de la lutte qui s'engage entre les deux champions attire quelques gardes nationaux du poste du Louvre; et comme tous les caporaux du monde, y compris même ceux de la garde nationale, aiment beaucoup à *empoigner*, on empoigne le journaliste et on l'emmène passer la nuit au *violon*, sauf à s'expliquer le lendemain.

Passer une nuit en prison pour avoir refusé de payer un sou est chose déjà fort désagréable, mais on a bien raison de dire qu'un malheur n'arrive jamais seul. — Le lendemain matin, le prisonnier ayant écrit un mot au commissaire de son quartier, dont il est connu sous des rapports fort honorables, celui-ci s'empressa d'écrire à son confrère du quartier du Louvre; et, sans entrer dans d'autres détails, le pria de traiter le prisonnier avec beaucoup *d'attentions*.

Ayant mal interprété cette phrase toute bienveillante, le commissaire de police s'imagina qu'il s'agissait d'un fait très grave, et qu'on lui recommandait de faire surveiller le prisonnier avec beaucoup *d'attention*; aussi s'empressa-t-il d'envoyer au corps-de-garde du Louvre deux gendarmes de la Seine pour opérer le transfèrement du malheureux jeune homme, qui, malgré ses réclama-

tions, eut l'air d'un nouveau Fieschi et fit route entre ses deux cerbères à buffleteries jaunes.

Comme il n'y avait pas de raison pour que le guignon qui le poursuivait depuis vingt-quatre heures s'arrêtât, l'infortuné se voyait déjà condamné à quinze ou vingt ans de travaux forcés, lorsque heureusement tout finit par s'éclaircir chez le commissaire de police; les fers de l'innocence tombèrent, et le terrible invalide, *l'Altintirkoff* du pont des Arts, fut puni de ses méfaits en se voyant privé pendant trois mois du droit de monter sa garde au pont des Arts.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

Stenko le Rebelle, par Jean Czynski.—*La Russie Pittoresque*, par le même. — *Songes d'une Nuit d'hiver*, par Eugène Faure.

M. Jean Czynski est l'auteur du *Kosak*, ce roman plein de drame et d'intérêt qui a obtenu l'année dernière, un beau succès. *Stenko le Rebelle* est encore un sujet tiré des annales du nord, si curieuses à étudier et jusqu'à présent si peu explorées. Sans nous astreindre ici à donner une analyse circonstanciée de ce remarquable roman, nous essayerons d'en juger collectivement le fonds et la forme et d'indiquer le plus succinctement possible la valeur intrinsèque et la position respective de chacun de ses personnages. Le héros du livre, Stenko, est en quelque sorte la personnification de la force populaire, force généreuse et puissante en opposition avec la tyrannie, force tracassière, jalouse et décrépite. C'est un esprit fier, élevé, plein de noblesse ; d'une vertu sauvage et farouche, et se révoltant avec impatience contre toute idée de bassesse et d'esclavage. Comme tous les héros qui se dévouent pour leur patrie, Stenko doit recevoir tôt ou tard la récompense de ses services : cette récompense, c'est la mort. Avec Stenko, meurt l'espoir des braves défenseurs de la liberté : ou plutôt, je me trompe, Stenko n'était qu'un ami, qu'un représentant du peuple et le peuple ne peut mourir. Il faut au contraire, avec M. Czynski, prendre courage, et dire avec lui au tzar Alexis, qui l'a fait condamner : *Tzar Alexis, mal conseillé, tu as condamné Stenko à mort ; son trépas a frappé le peuple au cœur. Cent autres vont prendre son nom, cent autres hériteront de ses projets et Moscou, perpétuellement troublée par la révolte, ne respirera jamais, tant qu'il y aura dans son sein des seigneurs qui oppriment et des esclaves qui souffrent.* C'est ainsi que finit le drame de M. Czynski et ce dénoûment est comme une entrée en matière, une annonce majestueuse pour les prochains ouvrages du même auteur. Louise, la fiancée et l'amante de Stenko, est une douce et gracieuse figure qui projette sur le sombre fond du livre, une teinte rose et mélancolique. Le nouveau roman de M. Czynski annonce un progrès dans sa manière. Le progrès est le premier gage du succès chez un écrivain. L'intrigue, mieux nouée que celle du *Kosak*, se déroule avec plus d'art et de sentiment et le dénoûment est traité d'une manière essentiellement vigoureuse et dramatique. Nous pouvons donc lui prédire un beau succès.

La *Russie pittoresque*, confiée aux soins et à la direction de M. Czynski, continue le cours de ses intéressantes publications. La presse entière a rendu justice à la haute portée de ce beau recueil.

Nous avons, sous les yeux, un volume de poésies vraiment remarquable. Ce sont les *Songes d'une nuit d'hiver* de M. Eugène Faure. Nous avons été frappés dans ce charmant volume par un délicieux parfum de grace et de sensibilité qu'on est loin de rencontrer aujourd'hui chez quelques uns de nos poètes à la mode. Parmi les pièces qui nous ont le plus charmé, nous citerons *le Rêve, le Retour à Dieu, son Ame, l'Infidélité, etc., etc.* L'attention que nous appelons sur ces diverses pièces, n'implique pas l'exclusion des autres. M. Eugène Faure ne tombe jamais dans la médiocrité. Son vers est plein, harmonieux,

bien cadencé. Les idées surtout sont empreintes d'une poésie, toujours passionnée, ardente, inspirée. Nous sommes donc forcé de recommander le livre tout entier à nos lecteurs, persuadé qu'ils se joindront à nous pour demander à M. Eugène Faure une nouvelle production, que son début ne peut que faire désirer vivement. M. G.

NOUVELLES DIVERSES.

On lit dans le *Vigilant Lyonnais*, en date du 1er juillet courant :

Depuis long-temps désirée, la reprise du *Comte Ory* a été accueillie avec une extrême faveur. Cette belle partition de Rossini, exécutée d'une manière remarquable, a été fréquemment applaudie. Tout ce qui demande une grande puissance de voix, de la force et de l'énergie, a été parfaitement rendu par Siran, qui est un très beau comte Ory. Padrés a bien chanté aussi. — Mlle Toméoni a été ravissante comme de coutume, et Mme Desvignes n'a rien laissé à désirer. Mais, à notre avis, c'est Lesbros et Mme Bovery qui ont remporté la palme dans cet opéra. Jamais peut-être le page Isolier n'avait été confié en si bonnes mains que celles de notre charmante dugazon, et tout assure au *Comte Ory* une brillante destinée. Son mari, chef d'orchestre attaché à notre Grand-Théâtre, doit y faire exécuter, sous peu, un opéra de sa composition. Jules Bovery s'est déjà fait connaître par quelques œuvres détachées mais remarquables, et qui sont d'un bon augure pour son début dramatique sur une des premières scènes de nos départemens.

Début de Mme Danguin. — Cette jeune et intéressante actrice, que de beaux et légitimes succès sur les premières scènes de province ont fait arriver à Paris, débute demain, à l'Ambigu, dans *Il y a Seize Ans*.

Charade. — Le mot de la charade d'Armand Gouffé, laquelle nous avons extraite dernièrement de la *Revue de la Côte-d'Or*, est Cachemire.

Maladie. — Mlle Volnais, ancienne actrice du Théâtre-Français, et femme de Philippe-le-*jovial*, est gravement malade à Versailles.

M. Chollet. — On dit que M. Chollet pourrait bien devenir incessamment directeur du Théâtre de Bruxelles. Le voyage que cet artiste vient de faire en a répandu le bruit dans cette ville, et c'est de là qu'il nous arrive.

Mlle Jenny-Hervey. — Cette jeune actrice a débuté mercredi dernier au Vaudeville dans le rôle de Catherine de la *Croix d'Or*. Elle a montré un comique d'assez bon goût, de la gentillesse, et a fait preuve de sensibilité.

Deux nouvelles danseuses espagnoles. — Mmes Fabiani premières danseuses du Théâtre royal de Madrid, et qui jouissent d'une grande réputation dans cette ville, sont à Paris et viennent d'être engagées, pour quelques représentations, au théâtre du Palais-Royal. Ces deux dames, dont on vante les charmes et la légèreté, doivent danser aujourd'hui le *boléro* et la fameuse *cachucha* dont nous n'avons encore, assure-t-on, qu'une idée imparfaite.

Le Bilan de la faillite du théâtre de la Gaîté, — déposé par Me Durmont, agréé du théâtre, présente un actif de 412,490 fr., et un passif de 311,287 fr.—La moitié de la propriété indivise avec M. Lami, figure à l'actif pour une somme de 300,000 fr., et le mobilier du théâtre pour 100,000 fr.

Souscription en faveur de l'enfant de Mme Adolphe. — On a commencé mercredi, au Gymnase, une souscription qui sera parfaitement accueillie dans tous les théâtres, en faveur de l'enfant de Mme Adolphe, qu'une mort si prompte et si cruelle vient d'enlever, à la suite des plus brillans débuts sur la scène de la Porte-Saint-Martin, et à peine âgée de vingt-deux ans. Cette pauvre enfant qui a vu le jour il y a trois mois à peine, et qui ne connaîtra jamais sa mère, sera élevée par les soins des artistes. Les dons des souscripteurs seront placés successivement à la caisse d'épargne, pour subvenir aux besoins présens, à l'éducation et à la position future de l'orpheline. — Que dira le cagotisme pour calomnier cet élan de fraternité ?

Obligeance envers des camarades dans la peine. — On dit que Mlle Théodorine est la seule pensionnaire du théâtre de la Gaîté qui n'ira pas au secours de ses camarades pour quelques représentations, en attendant qu'elle soit remplacée dans le mélodrame de *Richard Moor*. Il est difficile de croire que cette désobligeance parte de M. Harel; mais on serait encore plus étonné qu'elle fût le fait de l'actrice. Nous aurons, à ce sujet, les avis de personnes bien informées, et nous irons au scrutin. Nous avons aussi nos boules blanches et nos boules noires : à chacun, selon ses œuvres.

La Taglioni, Voiture. — Pour faire le voyage de Londres à Windsor, une voiture nouvelle à été établie sous l'invocation de Marie Taglioni. Outre le nom de la célèbre danseuse, cette voiture porte sur chacun des panneaux de ses portières le portrait de la sylphide, peint avec une certaine ressemblance et un luxe inaccoutumé. Rien n'égale la curiosité qu'a excitée parmi le beau monde de Londres cette bizarre nouveauté. Plusieurs personnages de distinction, lord Paget, M. Villiers, le comte Bathiany, ont brigué l'honneur du premier voyage fait par la *Taglioni*; ils étaient accompagnés par une foule de légers équipages qui ont constitué à la diligence fashionable une brillante escorte. C'est pousser un peu loin l'amour de l'art et l'hommage à l'artiste.

— Dans une soirée d'artistes, Mme Vsannaz vient d'ouvrir un avis à l'avantage de ses camarades du théâtre la Gaîté. « Lorsqu'ils souffrent d'un arriéré de » paiement, a-t-elle dit, lorsqu'ils ont à craindre la perte d'une partie de cet arriéré, » ne serait-il pas bien que l'on donnât, sur leur théâtre, une représentation à leur bénéfice composée d'un ou de deux bons ouvrages de l'ancien répertoire, joués par des pensionnaires de l'administration précédente? On doit être certain d'avance que MM. Marty, Leménil, Parent; Mmes Eugénie-Sauvage et Leménil se reverraient en scène avec » plaisir auprès de MM. Jemma, Maillart, Joseph, Raymond et de Mme Chéza. Je serais » heureuse moi-même qu'on me jugeât digne de faire partie de cette réunion pour un » acte d'une bonne camaraderie, et je crois que l'on ne ferait pas un appel inutile aux » habitués fidèles pendant le bail de tous ces artistes. D'ailleurs, cette représentation » pourrait encore avoir un attrait de plus pour le concours de MM. Chéri, Lebel, Eugène, » Armand, Gustave ainsi que Mmes Nongaret, Maria, Rougemont, Camille et Pauline. » Les directeurs se relâcheraient peut-être pour cette fois, en faveur du motif, de leur » système rigoureux contre le déplacement accidentel de quelques uns de leurs pensionnaires, et ceux de la Gaîté seraient l'objet d'un obligeance honorable et à propos. » — Un de nos rédacteurs présent à cette soirée a dû recueillir les paroles de Mme Vsannaz, et il est aussi de notre devoir de les publier : rien ne nous est indifférent dans tout ce qui intéresse les artistes, et dans tout ce qui caractérise, entre eux, l'harmonie d'une grande famille.

Armand-SÉVILLE, *Administrateur.*

Jules BELIN, *Rédacteur en chef responsable.*

SOMMAIRE DU DERNIER NUMÉRO.

L'Enfer sur le Pont alla Carraja, Bescherelle. — Bernard-Léon et le théâtre de la Gaîté, Vsannaz. — Gymnase-Dramatique : *Les Conseils de Femmes*. — Théâtre Saint-Antoine : *Les Huguenots*. — Théâtre de Paris. — Théâtre de la province. — Correspondance. — Théâtre de l'étranger. — Mélanges : Arlequin; Polichinelle Roi, Armand-Séville. — Critique : *Rosées*, par Mme Hermance Lesguillon; Jules Belin. — Nouvelles diverses.

Lithographie : Gravure de modes d'homme et de femme.

Imprimerie de A. BELIN, directeur-gérant du journal, rue Sainte-Anne, 55.

Acad. Royale de musique — Revue du Théâtre.

Imp. Lith. de A. Belin — *Rue Ste. Anne 55*

DERIVIS

REVUE DU THÉATRE.

SOMMAIRE.

Dérivis, H. Prévost. — Souvenirs Dramatique durant la terreur, A. Domergue. — Les auteurs des Petits Théâtres, Auteurs de Passage, l'Auteur qui Commence, A. Lefranc. — Théâtres de Paris. — Théâtres de la Province.—Correspondance.—Théâtres de l'Etranger. — Mélange: une Ganache, Poll. — *Grammaire nationale*, J. Belin. — Nouvelles Diverses.

Lithographie: Portrait de Dérivis.

DÉRIVIS.

Si nous admettons dans cette série biographique des premiers artistes de Paris, la jeune première basse de l'Opéra, c'est que nous avons conservé bonne mémoire de ses efforts et de ses succès passés, et que nous espérons surtout qu'il ne tardera pas à faire halte dans la voie de décroissance, où il est entraîné depuis quelque temps, pour reprendre son essor progressif et reconquérir la faveur qu'à juste titre il a, peu à peu et presque complétement, perdue aujourd'hui.

Les débuts de M. Dérivis furent en effet des plus brillans. *Moïse* et le *Siége de Corinthe*, et plus tard *Guillaume Tell*, devinrent pour lui l'occasion de succès bien mérités. La facilité, l'élégance et surtout l'aplomb qui le signalèrent dès son apparition sur la scène de l'Opéra, lui assignèrent bientôt une des places les plus distinguées parmi les artistes de notre grand théâtre lyrique. Appelé successivement à remplacer Levasseur dans ses rôles les plus importans et les plus difficiles, il se tira de cette rude épreuve avec un très grand bonheur. Bertram lui-même, ce personnage si caractérisé, que Levasseur a empreint de son énergique individualité, trouva encore, traduit par Dérivis, de sombres et terribles accens. L'intelligence et les moyens dont ce chanteur avait fait preuve dans la reproduction des premiers rôles de basse et de baryton engagèrent Meyerbeer à écrire pour lui un rôle approprié à son âge *, à ses manières distinguées et à la fraicheur de son talent. Le jeune artiste ne faillit pas aux espérances de l'illustre musicien; et le rôle plein de finesse, d'élégance et de coquetterie du comte de Nevers, le premier qu'il ait créé, acheva sa consécration. Dès ce moment, il compta parmi les premiers sujets de l'Académie royale de Musique; un avenir des plus beaux et des plus riches sembla s'ouvrir devant lui... Que disons-nous? Un magnifique avenir s'est ouvert devant lui. Les Dieux

* M. Dérivis a vingt-neuf ans.

de la fable, nous dit-on, sommeillaient quelquefois ; mais leur réveil était radieux. M. Dérivis, gâté peut-être par trop d'éloges, alors qu'il ne méritait que des encouragemens, a négligé de poursuivre sérieusement ses études. Sa voix surtout a besoin d'être posée ; elle manque de charme et d'intensité. Le travail peut, sous ce rapport, beaucoup plus que l'on n'est généralement tenté de le croire ; Duprez en est un exemple frappant.

Les succès d'école, souvent si trompeurs, nous touchent si peu que nous allions négliger de constater que M. Dérivis est sorti du Conservatoire, et qu'il fut lauréat du concours de 1830. Les souvenirs honorables de la carrière lyrique de son père lui avaient à l'avance concilié la bienveillance des habitués de l'Opéra. Dérivis l'ancien, à la voix de stentor, était un modèle de déclamation lyrique *. Mais les temps et les goûts sont changés ; avant tout on chante aujourd'hui à l'Académie de Musique, et la déclamation du récitatif ne s'écarte elle-même jamais de certaines conditions mélodiques. Prenez garde, M. Dérivis, qu'un culte filial, d'ailleurs très respectable, ne vous fasse méconnaître cette vérité fondamentale dont Duprez, il faut l'avouer, est peut-être aussi le représentant exagéré.

Hippolyte Prévost.

SOUVENIRS DRAMATIQUES

DURANT LA TERREUR. (1793 et 1794.)

Le chant de la Marseillaise.—*Pièces républicaines.—Début dans la* Mélomanie, *et Joseph-le-Bon à Arras.*

..... Je n'oublierai jamais le patriotique et sublime élan que produisait l'*Hymne des Marseillais,* chanté tous les soirs sur les nombreux théâtres de la capitale, élan que les prestiges de l'imposante mise en scène qui présidait à l'exécution concouraient à accroître. Au mouvement de marche brillant et forté des premières strophes, succédait le lento pour la dernière que l'orchestre accompagnait pianissimo. Un silence, pendant lequel tous les acteurs se découvraient et se prosternaient aux pieds de la liberté, qu'un groupe de drapeaux tricolores ombrageait, précédait le vers : « *Amour sacré de la patrie.* » Les femmes en robes blanches, ceintes de larges rubans aux trois couleurs dont les longues extrémités flottaient à leurs côtés, et les hommes, revêtus de l'uniforme de garde national, tous à genoux, dans un religieux recueillement, rendaient ce tableau grandiose. A ces mots : « *Que tes ennemis expirans, voient ton triomphe et notre gloire,* » la générale et le tocsin se faisaient entendre dans le lointain. Après avoir, d'un œil allarmé, le corps et la tête penchés, prêté l'oreille à ces sinistres sons, tous se relevaient spontanément, les femmes et les enfans fuyant tumultueusement vers l'un des côtés de la scène, tandis que les hommes se précipitaient sur des faisceaux de fusils placés çà et là sur le théâtre, s'armaient et

* *Œdipe* et le grand-prêtre de la *Vestale* étaient ses deux triomphes.

redescendaient vivement à l'avant-scène en entonnant en chœur et fortissimo : « *Aux armes! citoyens!* » qu'en se rapprochant le tocsin et la générale accompagnaient de funèbres tintemens et d'éclatans roulemens. Revenues de leur effroi, les mères, leurs enfans dans les bras, ou les étreignant contre leur sein, excitaient de la voix, de l'œil et du geste cet appel de la patrie. C'est alors qu'exaltés par ces chants, les spectateurs montaient sur les banquettes en répétant avec les acteurs : « *Aux armes! citoyens!* » et, sortant du spectacle, la plupart couraient s'enrôler sur les places publiques, où, siégeant sur des estrades élevées, les officiers municipaux enregistraient, à la lueur des flambeaux, les noms des citoyens qui volaient combattre les Prussiens envahissant la Champagne... Non, ce délireux enthousiasme ne peut se décrire...

Mais les gouvernans, hommes de sang, qui, par ces chants énergiques, excitaient ces mâles et nobles élans, provoquèrent bientôt, trop tard encore pour leurs nombreuses victimes, ceux de l'indignation; indignation si vigoureusement exprimée dans cet autre chant : Le *Réveil du Peuple*...

Parallèlement à l'une de ces estrades, où jour et nuit présidaient ces municipaux, devant lesquels, conduite par l'hymne national, une jeunesse ardente accourait faire le sacrifice de sa vie pour le salut de la patrie, s'élevait aussi la faulx révolutionnaire... Avant de se fixer audacieusement sur la place Louis XV, en face de la statue colossale de la liberté, devant laquelle les victimes allaient faire ce que, par une atroce ironie, leurs bourreaux appelaient : « Le *salut républicain,* » elle s'essaya, puis fut en permanence sur la place du Carrousel *. C'est là que Déprémenil, intendant de la liste civile de l'infortuné Louis XVI, et tant d'autres furent d'abord immolés... Avec les cadavres de ceux qu'on venait de décapiter, on enlevait aussi le marche-pied qui conduit à la plate-forme. Maîtres de ce champ de mort, des enfans se faisaient la courte-échelle pour grimper sur l'échafaud, où, par d'infâmes imitations, ils passaient alternativement le cou dans la funèbre lucarne encore dégoûtante de sang, sang à peine coagulé; le son qui garnit le fond du sac en cuir dans lequel tombent les têtes n'ayant pu encore en absorber la trop grande effusion sur laquelle ils reposaient un œil riant.... Jouant ainsi avec la mort suspendue au-dessus d'eux par un fil, car la tringle de fer qui fait mouvoir le hideux tranchant n'était retenue que par un faible cadenas, que leurs sinistres et bruyans ebats pouvaient briser...

Plus loin, des chanteurs publics faisaient retentir l'air de cette chanson gracieusement féroce :

« La guillotine est un joujou
» Aujourd'hui des plus à la mode;
» J'en veux une en bois d'acajou
» Que je mettrai sur ma commode.
» Je l'essairai soir et matin,
» Afin que n'étant point novice
» Je sois prêt dès le lendemain
» En cas que je sois de service. »

---

* Entre l'hôtel Longueville et celui des Cent-Suisses, démolis depuis pour agrandir cette place, et en face de la rue, percée aussi depuis, qui conduit au Louvre. Ce fait n'a été cité par aucun historien.

Aussi, voyait-on sur le seuil des maisons des enfans *s'amuser*, avec *le joujou à la mode*, à trancher la tête aux hannetons, aux oiseaux, aux souris, aux rats et à tout petit animal que la nature avait revêtu de la couleur blanche, symbole du royalisme... Quelques uns, plus humains, s'apitoyaient-ils sur ces exécutions en miniature; les exécuteurs les traitaient de *petits muscadins*! les voies de fait s'en suivaient; les camarades prenaient parti pour ou contre; et, le soir, armés de sabres de bois, et souvent aussi d'armes plus dangereuses, on voyait école contre école ou section contre section * se livrer une guerre acharnée, que personne ne songeait à réprimer, et où le sol était souvent rougi de leur sang...

Je cite les actions de l'enfance d'alors, parce qu'alors j'étais enfant moi-même, que ma jeune imagination était autant épouvantée de ces effroyables jeux que de cette anarchie imberbe, et que les historiens qui rapportent les fureurs des hommes de parti des époques sanglantes et des mégères qui les ont imités, se taisent sur les générations enfantines de ces mêmes époques. Cependant, de tels faits ne sont pas indignes de réflexion. Les sentimens divers et exaltés des familles germent dans leurs rejetons, et portent plus tard leurs fruits...

Chaque théâtre avait son répertoire républicain, et la guillotine n'y avait point été oubliée. Au *Lycée des Arts*, salle de spectacle située dans le jardin du Palais-Royal, appelé alors *Palais-Egalité*, on jouait une pièce intitulée : *La Guillotine d'Amour*...** Jusques aux marionnettes en plein vent, où la potence classique avait fait place à l'instrument de supplice moderne de l'invention du docteur Guillotin. Tout le monde alors étant *citoyen*, c'était à la satisfaction du civique auditoire, qu'au moyen d'un bout de carrotte adapté au corps, le *citoyen* bourreau avait la tête tranchée par le *citoyen* Polichinel...

A *la Marseillaise* avaient succédé *Veillons au salut de l'Empire*, *le Chant du Départ*, etc., demandés chaque soir par le public. Malheur à l'auditeur malévole qui opposait des : *non*! *non*! à la demande de ces chants. J'en ai vu, saisis par des bras vigoureux, être enlevés comme une plume, passer de mains en mains, et, comme un éclair, au-dessus de la tête des spectateurs jusqu'aux portes du parterre, d'où ils étaient violemment jetés dans les couloirs et conduits, meurtris, à la police, comme suspectés d'incivisme...

Partout donc, dans la capitale, parmi les sexes et tous les âges, des tableaux, des actions, des scènes, des spectacles, des cris et des chants de mort reproduits et repercutés dans les départemens...

A Arras, où le farouche proconsul Joseph Lebon décimait la population, et où *le peuple souverain* venait au spectacle hurler des bravos aux pièces auxquelles nos chefs-d'œuvre avaient aussi dû céder la place; ou, si l'on en permettait la représentation, surtout quand il s'y trouvait des personnages romains, car tout se faisait à la romaine alors, non du temps des Césars mais de celui de Scylla,

---

* Paris, divisé maintenant en douze arrondissemens, l'était alors en quarante-huit sections.

** C'était un amant qui, en voulant escalader la maison de sa belle, se trouvait pris sous une fenêtre à coulisse qui lui tombait sur le cou.

les acteurs devaient remplacer l'élégant habit à la française et la coiffure poudrée par l'ignoble costume et les cheveux gras et noirs des *sans-culotte*, en substituant les mots de *citoyen* et de *citoyenne* à ceux de *monsieur*, *madame*, *seigneur*, *prince* ou *princesse*; substitutions qui produisaient une singulière versification, et dont voici un exemple : Dans *Le Déserteur*, opéra, Courchemin, au lieu de chanter : « *Le roi passait et le tambour battait*, etc., » remplaçait ces mots par ceux-ci : « *La loi passait.* » Puis, successivement, c'était *le représentant du peuple*, *un membre du Directoire* et *le citoyen premier consul* qui passaient... A Arras, dis-je, se passa la scène suivante :

Engagé pour remplir, sur le théâtre de cette ville, les emplois de première basse-taille et de pères nobles, grande fut la surprise d'un acteur quand le directeur lui proposa de débuter, à son choix, dans *les Tu et les Toi*, *les Prêtres et les Rois*, *l'Intérieur d'un Ménage républicain*, *le Jugement dernier des Rois*, *la Nourrice Républicaine*, *A bas la Calotte*, *A bas les Prêtres*, *le Curé Sans-Culotte*, etc., etc. L'article arrivait de la Hollande, où jamais semblables titres n'avaient choqué ses oreilles ni souillé les murs des paisibles cités hollandaises. « Laissez-» moi débuter par un rôle qui me soit familier, répondit-il; puis je vous » jouerai tous ceux que vous voudrez; mais je tiens à me montrer d'abord dans » celui du *Mélomane* qui, du moins j'ose l'espérer, me fera bien accueillir du » public. » Voyant qu'il insistait en vain, et que son nouveau pensionnaire persistait à débuter par ce rôle, le directeur, après s'être long-temps gratté l'oreille, se décida enfin à se rendre chez Joseph Lebon. Le citoyen représentant du peuple était absent; mais, sur sa *foi de républicain* que lui jura le réclamant qu'il ne se trouvait dans *la Mélomanie* rien de contraire à la république une et indivisible, son secrétaire apposa son visa sur la brochure.

Le jour du début de l'acteur arrivé, Joseph Lebon se rend au spectacle en bonnet rouge, en carmagnole, traînant un long sabre à son côté, suivi de son hideux état-major costumé de même, épouvantant les habitans de son sinistre cortège, et va se placer à l'avant-scène, dans la loge, naguère encore, appelée royale.....

L'ouverture de la *Mélomanie* vint d'abord blesser la susceptibilité de ses oreilles anti-monarchiques accoutumées à : *Ah! ça ira*, *la Carmagnole* et autres airs de ce genre qui servaient d'introduction aux pièces à l'ordre du jour; et l'on put, pendant la représentation de celle-ci, aux mouvemens de violente impatience qui l'agitaient sur son siège, juger de la fureur concentrée qui l'obsédait. Il tordait et relevait sa moustache d'une main, froissait la poignée de son sabre de l'autre; il écumait, son œil étincelait..... A la scène où Saint-Réal est agenouillé aux pieds d'Elise, et où le mélomane s'écrie et répète : « *Ah! quel plaisir! ma fille chante!* » ne pouvant plus se contenir, cette fureur éclata. « Ah! « ça, est-ce que tu te *f..iches* de nous avec ton perpétuel refrain : *Ah! quel plai-* « *sir! ma fille chante!* » S'écria-t-il en se levant brusquement et en apostrophant le débutant subitement interdit : « Je me *f..iche* bien que ta fille chante « et toi aussi, si ce ne sont pas des chansons patriotiques. Avec ton costume de « mascarade et ta perruque enfarinée, tu as la mine d'un agent de Pitt et Co-

« bourg, et non d'un bon *b..igre* de sans-culotte!.... Et toi, sacré nom d'un « *d..iable* de muscadin! » continua-t-il, en s'adressant à l'acteur qui jouait Saint-Réal ou *Montréal*, car, en ce temps-là, le mot *saint* était aussi à l'index. « Où as-tu vu un bon républicain à genoux devant un cotillon? c'est l'action « d'un aristocrate. Un vrai patriote ne s'humilie que devant la loi. Allons, « relève-toi, et plus vîte que ça!.... » Puis, interpellant M. Duparai * qu'il avait aperçu à l'orchestre : « Et toi, *Grand bon Dieu qui sourit*! » phrase d'un rôle que cet acteur jouait dans une pièce de l'époque. « *Grand bon Dieu qui sourit*, pen- « dant que l'orchestre va nous exécuter des airs patriotiques, va te costumer « pour nous jouer : *Allons ça va*. Ça vaudra mieux que d'entendre chanter ce « b..igre-là et sa fille. Et vive la république et mort aux aristocrates! » Et sa suite et les spectateurs populaciers de répéter en beuglant : « Vive la république « et mort aux aristocrates!... *Ah! b..igre!* » répétait encore Joseph Lebon en murmurant, pendant qu'on baissait la toile : « Je te ferai chanter sur un autre « air, toi et ta fille! et demain il fera jour. »

Atteré par cette épouvantable scène à laquelle il eût préféré mille coups de sifflets, au moins ceux-là ne tuent pas, le pauvre débutant eut à peine la force de regagner sa loge, d'où il s'esquiva pour s'aller cacher dans une cave, et il n'attendit pas le jour pour prendre furtivement la route des Pays-Bas voisins d'Arras. Toujours courant, pâle, effaré, inquiet, n'osant se retourner dans la crainte de voir les sicaires de Joseph Lebon à sa poursuite; et tâtant souvent, au souvenir de ce terrible nom, si sa tête était encore sur ses épaules.

Armand Domergue.

LES AUTEURS DE PETITS THÉATRES.

AUTEURS DE PASSAGE. — L'AUTEUR QUI COMMENCE.

Un acte joué sur un petit théâtre rapporte de 15 à 200 fr. à son auteur.

Un acte joué sur un grand théâtre lui rapporte de 500 à 10,000 fr.

Une pièce jouée sur un petit théâtre est donc une pièce qui n'a pas pu être jouée sur un grand.

L'auteur des petits théâtres est donc un homme sans talent ou sans crédit.

L'auteur des petits théâtres est donc un petit auteur.

Pourtant, comme il n'est si petite chose qui ne puisse se fractionner, on peut encore signaler plusieurs variétés chez cette gente microscopique.

Nous l'essaierons.

Les auteurs des petits théâtres se divisent d'abord naturellement en *auteurs de passage* et *faiseurs habituels*.

L'auteur de passage est tout jeune ou tout vieux. Jeune, c'est un garçon de talent qui débute; vieux, c'est une verve cacochyme qui prend ses invalides.

---

* Maintenant à la Comédie-Française. C'est de lui que je tiens cette anecdote, dont M. Duverger, mon collègue, le correspondant des théâtres, fut aussi témoin.

Parlons du premier. Après avoir assisté à une pièce de MM. Dumersan ou Dennery, il s'est figuré un jour que pour prendre rang parmi les vaudevillistes, il suffisait d'avoir plus d'esprit qu'eux, plus d'imagination et plus de style..... Pauvre garçon !...

Il a fait un vaudeville... un vaudeville charmant...

Ce charmant vaudeville a été refusé partout à l'unanimité. Le Gymnase l'a jugé trop ingénieux, et l'Ambigu trop littéraire. Les uns y ont trouvé des situations trop risquées, les autres des allusions trop politiques; il en est même qui n'y ont rien trouvé du tout.

Le fait est que la pièce avait un défaut, un défaut qui les vaut tous : son auteur s'était présenté sans patronage, et, comme dit la préface de Cromwel, *solus, pauper, nudus* : seul, pauvre et nu.

Cependant notre homme ne s'est pas découragé ; il n'a pas jeté son manuscrit au feu ; il ne s'est pas ménagé pour ses vieux jours le récit, toujours dramatique, d'une œuvre incomprise, impitoyablement livrée aux flammes. L'expérience du solliciteur, qui lui a coûté tant d'illusions, a mis son orgueil à la portion congrue, et il s'est encore estimé fort heureux de trouver chez Bobino ou aux Folies-Dramatiques un honorable abri pour sa Melpomène désappointée.

Il est mis en répétition au bout de quelques mois.

On le répète pendant huit jours de suite. La semaine écoulée, l'auteur et les acteurs sont à couteaux tirés. L'auteur inhabile à ménager l'amour-propre excessif d'une caste qu'il ne connaît point encore, a dit crûment à la jeune première qu'elle chantait faux ; au père noble qu'il mettait mal sa perruque, et au comique qu'il ne comprenait pas ses intentions. Les artistes, de leur côté, fatigués des observations critiques dont le dramaturge novice ne cesse de les poursuivre, des changemens ou modifications qu'il apporte journellement à leur rôle, s'amusent à le faire damner en répétant un peu plus mal le huitième jour que le premier.

L'auteur se dépite, pourtant il espère encore :

— Après huit jours de répétition, il ne faut pas être trop exigeant ; encore une quinzaine de jours d'étude et cela ira mieux. Qu'en pensez-vous ? dit-il au régisseur.

— Encore quinze jours, dites-vous; mais c'est aujourd'hui vendredi et *nous passons* demain.

— Demain ! vous n'y pensez pas ; rien n'est su ; les accessoires ne sont pas prêts ; la mise en scène n'est pas encore fixée.

—Soyez donc tranquille, tout cela sera réglé demain matin à la répétition générale. Vous verrez, vous verrez, et le régisseur le quitte en murmurant d'un air doctoral : Ces jeunes gens qui en sont à leur début, se font un monstre de tout.

Le lendemain, l'auteur en herbe arrive à la répétition le premier. Il a eu soin de placer dans la salle quelques intimes qui doivent lui rendre compte de l'effet général. L'infortuné n'a pas fermé l'œil de la nuit.

Après de mortels préparatifs, la pièce commence; elle est rendue, comme toujours, de la manière la plus pitoyable. L'auteur se récrie. On lui ferme la bouche par ces mots sacramentels :

— A une répétition générale on ne doit pas interrompre l'acteur.

Notre homme, furieux contre tous ceux qui concourent à cette odieuse représentation, depuis le chef d'orchestre jusqu'au souffleur, se voit réduit à aller épancher sa douleur dans le sein du pompier de service.

— Comment, monsieur, vous nous avez oubliés ?

— Mais, je croyais que c'était le directeur qui devait...

— Laissez donc... vous l'avez fait exprès ?

— Je vous assure...

—Comme c'est désagréable ! Adrien qui sera obligé d'entrer avec son argent, dit la jeune première en faisant une petite moue qui ne prédit rien de bon au pauvre auteur.

— Echinez-vous donc pour monsieur, marmotte entre ses dents le souffleur, qui comptait vendre ses places pour aller boire du vin à 12 dans les entr'actes.

—Je m'en souviendrai, dit l'amoureux, qui espérait, sans bourse délier, faire applaudir son entrée par les claqueurs.

Et tous quittent l'auteur épouvanté, en ayant l'air de se cotiser pour une vengeance.

—Allons, c'en est fait, dit le pauvre patient, ma pièce tombera ; elle ne pourra lutter contre le mauvais vouloir et la médiocrité de ses interprètes.

Quand on en est encore à sa première pièce, il est permis de croire qu'un comédien consente à mal jouer par malveillance pour un auteur ; mais un peu d'habitude des coulisses vous apprend bientôt qu'aucune haine, aucune animosité ne peut combattre, dans l'ame du comédien, cette passion de l'art qui fait sa vie, ce désir ardent de plaire à son public, même lorsque les applaudissemens qu'il obtient doivent rejaillir sur un ennemi, et que toutes les folles résolutions d'hostilité, qu'un moment de rage pourrait lui faire concevoir, s'évanouissent bientôt en face de la rampe, en face d'un parterre dont l'outrage ne peut atteindre l'auteur qu'en flétrissant d'abord l'acteur, son mandataire et son truchement.

Notre vaudevilliste, qui ne sait pas cela, est dans une agitation affreuse ; il ne peut pas rester en place, il va et vient des coulisses dans la salle et de la salle dans les coulisses ; dans la salle, il exagère encore ses craintes à ses amis, afin de stimuler leur vaillance.

Une cabale est montée contre nous, leur dit-il, tenez-vous bien.

Dans les coulisses, il se multiplie, et vient en aide à la fois au machiniste, au costumier, au chef d'orchestre et au garçon d'accessoires. Il court, il s'agite, il se démène, change un fauteuil de place cinq et six fois, avance ou recule une décoration, fait jouer les portes et les fenêtres pour s'assurer qu'elles fonctionnent convenablement, assiste à la toilette des artistes, et y trouve toujours quelque chose à reprendre : c'est un gilet qui monte trop haut, un chapeau dont les bords sont trop larges, un bonnet mis de travers, une guimpe qui fait des plis ; enfin on ne voit, on n'entend que lui.

Il est juste de dire que cet honorable militaire l'écoute ordinairement avec une patience et un sang-froid que j'ai toujours admirés.

Enfin, la séance se termine par ces paroles du régisseur :

— Cela *marchera* très-bien.

Le jeune auteur sort presque toujours de la répétition générale de sa première pièce l'œil voilé et les ongles en sang.

A son dîner, il oublie de manger les pommes de terre de son beefsteak. C'est la première fois de sa vie : ce sera la dernière.

Cependant, au milieu de cette grande désolation, un seul espoir le soutient. Il a vingt places à distribuer. Ses amis le *chaufferont*. Aussi, il faut voir comme il est difficile dans le placement de ses chers billets, à quel ballottage il soumet cette importante distribution. Vingt fois, il dresse la liste des artisans de son succès. Vingt fois, il la modifie selon le plus ou moins de confiance qu'il puise dans ses souvenirs d'amitié. Celui-ci pourrait bien être secrètement envieux de sa gloire et n'applaudir que faiblement. Rayons-le. Celui-là a l'esprit trop porté à la raillerie ; son rire sardonique me fait peur. Supprimons-le encore. Cet autre.... Ah ! mon Dieu, j'ai refusé sa collaboration.... Mon gaillard tu prendras ton billet au bureau.... Et ma tante, à qui j'ai promis une loge.... et ma sœur, qui compte sur une stalle d'orchestre.... Ma foi, mes estimables parens, ce sera pour la seconde représentation.... A la première, ce sont des hommes qu'il me faut.... les femmes ne savent pas applaudir.

Cette longue discussion avec lui-même se termine ordinairement par une visite au directeur. Il va lui demander de nouveaux billets....

— Mon cher ami, cela serait avec plaisir ; mais il ne m'en reste plus un seul... Je viens de refuser une troisième galerie à Mlle X... Ainsi...

Cet argument est sans réplique. Tout le monde sait que lorsque Mlle X... n'obtient rien de son directeur, c'est qu'il n'y a absolument rien à en obtenir.

Le pauvre auteur, l'oreille basse s'en va prendre au bureau des coupons pour sa dernière pièce de cent sous.

Le soir, il ne pourra pas payer un punch à ses amis comme il l'espérait.

La pièce nouvelle doit commencer à huit heures : à sept heures, il avait à peine écoulé tous ses billets, tant il s'est montré inexorable à ne les donner qu'à des gens sûrs. Mais alors seulement les demandes qui lui sont adressées de tous côtés à son entrée au théâtre, lui rappellent qu'il a négligé le devoir le plus sacré d'un auteur, celui de faire tomber ses largesses avant tout sur les comédiens qui doivent jouer dans sa pièce.

C'est le défaut d'un coupletier sans expérience d'attacher une importance extrême aux plus petits détails de la représentation qui l'intéresse ; il s'imagine que son succès ou sa chute dépendent d'une garniture de plus à la robe d'une figurante, d'un bouton de moins à la veste d'un comparse. Il se figure que le public doit avoir des yeux pour toutes ces minuties ; et fait un crime à tous les pauvres employés de théâtre de l'omission la plus légère.

Aussi on ne l'écoute pas, et l'on a raison ; quelquefois même on le brusque et l'on a tort.

Cependant le régisseur a sonné ses pensionnaires, tout est prêt selon lui, rien n'est prêt selon l'auteur. Les trois coups sont frappés, et ces trois coups s'en vont résonner douloureusement au cœur de l'infortuné. Il n'y a plus à reculer, la pièce commence.

Elle est jouée comme sont jouées toutes les pièces des petits théâtres, sans beaucoup d'ensemble, sans beaucoup d'assurance; mais, après tout, passablement.

Et pourtant, regardez moi ce jeune homme dont la tête se penche toute haletante entre les deux dernières coulisses de gauche; comme chaque parole de l'acteur en scène se réflète sur sa figure, selon l'effet qu'elle produit dans la salle. Le véritable acteur, c'est lui; acteur par l'accent, car il rend distinctement, et à voix basse, les moindres nuances du dialogue scénique; acteur surtout par l'exécution, car il tremble, il sue, il se transporte, il se décourage. Oh! mais surtout ce qui l'affecte le plus, c'est de voir l'artiste manquer un effet sur lequel il avait compté, sauter un mot qu'il avait long-temps médité, écorcher une phrase si comiquement ponctuée, si spirituellement bâtie. Ses entrailles de père s'en émeuvent; il maudit cette mémoire rétive, cette intelligence bornée auxquelles il a si sottement confié son œuvre.

— L'imbécille, le maladroit; mais, moi qui ne suis point acteur, je voudrais dire ce rôle là dix fois mieux que lui.

C'est ainsi que le jeune auteur se montre injuste et inexorable pour la moindre faute de l'artiste. Si l'un des personnages de sa pièce vient à manquer une entrée, s'il se fait siffler, oh! alors c'est bien pis, ma foi! il lui voue à jamais une haine irréconciliable. Cet homme devient son cauchemar, son vampire, sa bête noire. S'il le rencontre dans la rue, il ne le saluera pas.

Pourtant il arrive que, malgré tout, la pièce réussit. Dans les petits théâtres, une pièce ne tombe jamais. Elle est jouée plus ou moins de fois, selon le goût du public qui l'écoute et la prédilection du directeur qui l'a reçue. Voilà tout.

Le jeune auteur donne ainsi trois ou quatre pièces au petit théâtre, puis il monte plus haut, alors il le méprise et le désavoue.

Au reste vous avez dû comprendre que l'*auteur qui commence* est un être fort insupportable. Dans un prochain article, nous parlerons de l'*auteur qui finit*.

Auguste Lefranc.

THÉATRES DE PARIS.

Opéra. — On parle de débuts qui auraient lieu prochainement sur cette scène et qui seraient de nature à exciter vivement la curiosité du public: il s'agit de Mme Eugène Garcia, belle-sœur de Mme Malibran. Mme Eugène Garcia est dit-on un talent des plus distingués, elle a été accueillie avec enthousiasme l'an dernier chez nos voisins d'outre-mer, et dernièrement encore en Italie, où elle a obtenu les triomphes les plus éclatans.

— M. A. Guerra, de l'Opéra, nous écrit: « Le nouveau ballet donné à l'Académie » royale de musique, intitulé *les Mohicans*, a été annoncé sous mon nom, je dois la vérité » de déclarer que de cet ouvrage chorégraphique, la seule mise en scène des danses est » de ma composition, et j'en accepte toute la responsabilité. Quant au programme et à » son exécution, le public doit être instruit que j'y suis tout-à-fait étranger.

Théatre-Français. — Un début a eu lieu. M. Rey a joué *Tartufe*, et l'a mieux joué que Perrier. Il lui manque pourtant de l'expérience, et sa diction est un peu lourde; son physique, d'ailleurs, étant convenable au rôle de Tartufe, il faut l'attendre dans un autre rôle. — Le public qui va voir *Claire*, pour Mlle Mars, y pleure; les femmes s'y trouven

presque mal. C'est l'effet ordinaire des choses communes et à la portée de tous. Une œuvre d'artiste impressionne moins. — Dans *Manlius*, M. Jeffroy a eu d'excellens momens (ceux où il ne criait pas), et surtout d'excellentes intentions. — Auguste est bien ; Colson, ridicule. — Marius a, contre son intelligence, une voix pâteuse, une figure sans dignité, des mains rouges, et le manque de goût qui lui fait chausser, au lieu de sandales, des chaussons de femmes gris avec des rubans verts. — Dans *le Joueur*, Mlle Dupont s'est montrée, comme toujours, notre incomparable soubrette. — Monrose est un vrai Pasquin. — Menjaud a de bons momens, ceux où il imite ses devanciers; ainsi son entrée en scène au premier acte. — Mme Tousez est toujours bonne duègne et brèche-dents ; et Mlle Brocard fine et maigre. — Régnier a fait ce qu'il a pu de son mauvais rôle de marquis : ce n'est pas là que nous l'aimons. Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé. — Mme Thénard est, dit-on, retombée, administrativement parlant, au-dessous de Mlle Antheaume. Certes, entre elles deux, il y a de la différence; mais elle n'est pas en faveur de Mlle Antheaume. — M. Rouvière va débuter dans *Othello*. On dit son physique assez défavorable.

Opéra-Comique. — Dans notre dernier numéro, une faute typographique a fait mettre la phrase suivante à l'article Français, tandis qu'elle se rapportait à l'Opéra-Comique « — *Marie*, musique de M. Batton, chantée par Moreau-Sainti, Révial, Couder, Henry et Mmes Boulanger et Jenny-Colon, passera incessamment. » L'auteur de la musique, dont on dit beaucoup de bien, est M. Batton, l'artiste auquel ses fleurs artificielles ont valu une si grande réputation. — Nous avions annoncé prématurément la mise en répétition de l'opéra de Meyerbeer. L'illustre maëstro vient de l'emporter à Baden où il va le finir et prendre les eaux.

Vaudeville. — On doit donner aujourd'hui une comédie-vaudeville en deux actes qui devait se jouer lundi, intitulée : *Un Riche Parent*. On dit beaucoup de bien de cette pièce qui renferme, à ce qu'il paraît, des scènes puissamment dramatiques. Le rôle principal, qui doit être joué par Lepeintre aîné, est un des plus importans que ce bon comédien, qu'on ne voit pas assez, ait établi depuis plusieurs années. — Il y a déjà là un succès.

Gymnase-Dramatique. — On dit que Mme la duchesse d'Orléans, avec le tact qu'on lui accorde, à juste titre, ayant compris facilement ce qu'il y avait d'inconvenant et de peu flatteur pour elle dans la substitution de son nom à celui de la duchesse de Berry sur les murs d'un théâtre ennuyeux et tombé dans l'opinion, a refusé de réaliser l'espérance ambitieuse qu'on avait conçue, et de se rendre complice d'un moyen de charlatan. — Française par le goût et l'esprit. — *Un Malheur de Famille*, représenté hier à ce théâtre, est un succès comme ceux auxquels est habitué ce théâtre.

Variétés. — Est-ce aux embarras d'une abdication et d'une nouvelle installation administratives qu'il faut attribuer l'inaction qui règne à ce théâtre? Pas une seule pièce nouvelle depuis *la Femme à François*, vaudeville chuté, et *le Porte-Respect* qui aurait dû l'être. Allons, monsieur Dumanoir, faites preuve de vie ! — Vite, un rôle à Vernet, cette puissante colonne de votre répertoire; vite, un rôle à Jenny-Vertpré, votre diamant à vous et ne laissez pas vos débutans Serres, Félicien, Mlles Caroline Olivier et Ernestine s'applatir dans les bas-fonds d'un vaudeville oublié.

— Les débuts de Mlle Augusta dans le rôle presque lyrique de la *Prima Donna* ont eu lieu sans grande opposition, ni merveilleux accueil. Mlle Augusta a plus de voix que de jeu, et, pour remplacer la tant spirituelle Jenny-Colon, il lui reste encore beaucoup de chemin à parcourir.

Palais-Royal. — Quand la désopilante farce de *Bobèche et Galimafré* touchera à sa centième représentation, on pensera à monter un autre ouvrage pour la remplacer : alors on n'en parlera plus.

Porte-Saint-Martin. — En attendant la *Guerre des Servantes*, M. Harel fait ce qu'il peut pour conjurer l'abandon du public, à *Jeanne de Naples* il ajoute, la *Tour de Nesle*,

Eulalie Granger, et à ces pièces un intermède que son affiche nomme un *Combat du Taureador*. Cette scène peut s'appeler indifféremment le *Combat du Taureador* ou toute autre chose, mais donné en cette circonstance le nom n'a pas plus d'importance que la chose. — Un journal annonçait sérieusement avant-hier qu'*il y a concurrence chez les auteurs dramatiques pour le rôle de début de Mlle Théodorine à ce théâtre.* — Le journal qui s'occupe avec une naïveté aussi patriarcale des affaires dramatiques ignore qu'il y a deux raisons pour que cette concurrence n'ait pas lieu : la première, c'est que l'actrice s'appelle Mlle Théodorine; et la seconde, c'est que le théâtre est celui de la Porte-Saint-Martin : or, Mlle Théodorine qui a du talent et de l'avenir n'a pas encore une réputation qui mette ainsi en émoi la gent dramatique, et en fût-il autrement, que Mlle Georges y mettrait bon ordre. — Usages.

Gaîté. — Le repertoire de ce théâtre continue sa marche au pas de route, malgré la désertion des uns et grâce aux bons offices des autres. Joseph et Eugène jouent quoiqu'ils se portent mal, et Lebel ne joue plus parce qu'il se porte trop bien. Mais Raymond l'a remplacé dans les *Pages du Czar*, et le public ne s'en plaint pas. Mlle Théodorine sera remplacée de même dans *Richard Moor* et la reprise de ce mélodrame sera encore fructueuse pour l'administration. — On a commencé depuis deux jours, les répétitions d'un nouvel ouvrage en trois actes : voilà des recettes en perspective. Avec du bon vouloir et du zèle, tout se répare.

— Le privilége avait été déjà, dit-on, accordé à M. de Cès-Caupenne, directeur de l'Ambigu; mais une démarche de la *Commission des auteurs* a déterminé le ministre à retirer ce privilége. En effet, la réunion de deux directions théâtrales dans les mains d'un seul homme nous paraît une chose dangereuse et fatale aux intérêts des gens de lettres; car une pièce refusée à un théâtre, justement ou injustement, serait repoussée de même à l'autre, et ainsi de toutes les sympathies ou antipathies, ce qui pourrait faire, de certains littérateurs, des monopoleurs dans l'acception la plus étendue de ce mot, et, de certains autres, de véritables parias. Et nous ne parlons point des acteurs et de tous les autres rouages de la machine dramatique dont les moyens d'existence seraient tout-à-fait, par cette mesure, précaires et remis en question.

Ambigu-Comique. — M. de Cès-Caupenne a mis avec assez de succès au nombre des pièces de son répertoire le mélodrame de feu Victor Ducange qui avait fait courir tout Paris à la Gaîté; dimanche et lundi, pour les débuts de Mme Danguin, on a joué *Il y a Seize Ans*. Le rôle établi par Mlle Verneuil était rempli par Mme Danguin; celui de Mlle Eugénie Sauvage (le jeune homme), par Mme Gauthier, et le fameux *Loupy*-Leménil s'appelle maintenant Francisque jeune. Saint-Firmin n'a pas mal joué le rôle du hussard; Delaistre a tort de s'opiniâtrer à jouer les amoureux : il est ridicule et insupportable dans cet emploi. Mlle Aglaé Laudier est naturelle et gentille, c'est dommage qu'elle n'ait qu'une scène! Mme Gauthier avec de la finesse et de la sensibilité a fait de Félix un fort joli et fort intéressant jeune homme, pourtant nous lui reprocherons de mettre dans son jeu une sorte d'inquiétude fiévreuse qui lui ôte du naturel : Francisque est charmant sous les traits de Loupy; s'il n'a pas autant d'ampleur que chez Leménil dans cette création, il y a mis en revanche toute l'intelligence, la vérité des détails et le comique que l'on peut attendre d'un bon comédien; car tout jeune qu'il soit Francisque est déjà un bon comédien. — Mme Danguin a complètement réussi et elle le méritait. Une physionomie sinon bien mobile du moins dramatique, de l'intelligence, du savoir, un jeu énergique et chaud; voilà les principale qualités qui distinguent Mme Danguin et qui font de cette artiste une bonne acquisition pour l'Ambigu qui manquait d'une actrice de ce genre, — Nous attendons Mme Danguin à une création qui ne peut se faire attendre.

Cirque-Olympique. — Le succès brillant et productif que les écuyers obtiennent chaque soir aux Champs-Elysées ne laisse pas la direction inactive; elle s'occupe du grand mimo-drame qui doit signaler sa rentrée au boulevart du Temple, et elle vient de

renforcer sa troupe dramatique de deux sujets qui se distinguaient à la Gaîté : Joseph et Lebel. Ce sont deux bonnes acquisitions.

Folies-Dramatiques. — L'affiche, enfin, nous annonce la prochaine apparition de *la Fille de l'Air* qui sera précédée d'un prologue ayant pour titre : *les Enfans des Génies*. Cette féerie promet merveilles. En attendant, *Zara*, soutenue de *la Grille du Manoir*, termine fructueusement sa carrière.

Porte-Saint-Antoine. — A peine les *Huguenots* viennent-ils de signaler leur présence au boulevart Beaumarchais, que le directeur infatigable du théâtre de cette localité offre à ses habitués une petite pièce qui vient grossir son répertoire amusant, c'est la *Basquaise*, vaudeville de MM. Henri et Lenoble. L'intrigue de cette bluette est fort légere, mais les détails en sont agréables; Mme Barville s'y fait applaudir.

THÉATRES DE LA PROVINCE.

Abbeville, 15 juillet. — Remercions d'abord M. Devaux des peines qu'il prend pour plaire au public d'Abbeville. Il nous a encore donné hier un charmant spectacle. Il y avait assez de monde; et, pour tous, profit et plaisir.

Dans *l'Etudiant et la grande Dame*, Mme Devaux a moissonné des applaudissemens dans le rôle de lady Wilton. — Charles-Corbineau l'a dignement secondé. — Après cette pièce, Mme Devaux a prêté son talent à la *Femme d'un Avoué*. C'est assez dire que cette pièce a réussi. Cependant, elle n'a pu faire oublier Mme Adam. — La *Somnambule* n'a pas extrêmement plu; néanmoins, M. et Mme Devaux et Charles ont été applaudis. Puis est venu la jolie pièce du *Gamin de Paris*. Mme Devaux, dans le rôle du gamin, a bien joué. Nous l'aurions vue avec plus de plaisir, si cette pièce n'avait pas été jouée à Abbeville par Léopold. — M. Devaux a très bien rempli le rôle du général Morin. — Mlle Louisa a passablement joué le rôle d'Elisa, qu'elle a pourtant bien besoin encore de travailler. Enfin, pour couronner une soirée si dignement commencée, au *Gamin de Paris* a succédé le tirage d'une tombola qui a eu un grand succès de fourire et d'applaudissemens.

M. Devaux part lundi pour Amiens; heureusement, une troupe d'opéra, sous la direction de M. H. Gresart, arrive le 18 juillet.

Nous avons été trompés dans notre espoir. — Firmin ne viendra pas.

Bordeaux, 9 juillet. — Le public de cette ville a reçu les adieux de Beauvallet et de Mme Paradol, qui ont clos leurs représentations par la tragédie d'*Andromaque* et le deuxième acte d'*Athalie*. — Vendredi, le Grand-Théâtre a donné le *Barbier de Séville*, qui a été l'occasion de la retraite de M. Compans, fatigué d'une opposition inopinée. L'opéra-comique de Bordeaux perd en lui un de ses plus agréables interprètes. Si, comme on l'assure, cet artiste quitte l'emploi de baryton pour celui de ténor, on ne peut que l'en féliciter. Jeune encore, doué d'un beau physique, d'une voix haute et brillante, on peut lui prédire d'incontestables succès dans la nouvelle carrière qui va s'ouvrir devant lui. —

— 13 juillet. — La reprise du *Cheval de Bronze* avait passablement rempli la salle lundi, et les bravos n'ont pas manqué aux artistes qui ont exécuté ce bel ouvrage. Euzet, Bizot, Mmes Pouilley et Miller en ont recueilli la plus grande part. — Au théâtre des Variétés, *la Bastille*, drame de M. Labrousse, a obtenu, comme à Paris, un succès complet. Il a été joué avec ensemble et talent par les artistes, au nombre desquels il faut citer Eugène, Duménil et Mme Mauroy, très intéressante dans le rôle du faux muet Paul. — Bouffé a commencé jeudi dernier ses représentations à Bordeaux par le *Gamin de Paris* et la *Fille de l'Avare*. Comme partout, il a excité l'enthousiasme.

Boulogne-sur-Mer, 16 juillet. — Le rôle de l'ambassadrice, dans l'opéra-comique de ce nom, a été joué et chanté avec beaucoup de talent par Mme Biacabe, à qui l'on re-

proche cependant de forcer son organe dans le dialogue et sa voix dans le chant. — Le drame de *Trente Ans*, qu'on a donné dimanche, a été bien joué par Dervilliers, Gustave et Mme Lebel.

Grenoble, 12 juillet. — Depuis le premier mai l'ouverture du théâtre est attendue, mais il paraît qu'elle n'aura lieu que vers le mois d'octobre. — Voici quelques renseignemens incomplets sur la troupe de M. Paulin. Le premier ténor, M. Blondel, n'a pu encore être jugé; M. Harville, le martin est dans le même cas; la basse-taille, M. Chardon est bien dans tous ses rôles; le premier comique ne manque pas d'un certain talent, et le second est passable. M. Edmond, jeune premier, a grand besoin de travailler. — Mme Cervetta-Perrot, première chanteuse, possède une belle voix, mais elle manque de jeunesse; Mlle Delâtre est une gentille dugazon; Mme Pelletier, premier sujet de comédie et de drame, a fait preuve quelquefois de passion et d'entraînement; Mlle Chardon, l'ingénue, ne l'est pas assez. — Quant à M. Paulin, nous attendrons pour apprécier son talent de comédien.

Dieppe. — C'est avec le plus vif intérêt que les amis du théâtre suivent les représentations de notre nouvelle troupe, dont l'ensemble, sinon la composition, ne laisse rien à désirer. M. *Pougin* est, comme tout le monde le sait, un artiste de talent, qui jouit de la faveur publique. M. *Jubin*, avec un peu du bon ton de son chef d'emploi, ne mériterait que des éloges. M. *Laurent* est un comédien de l'ancienne école, c'est-à-dire de la bonne. M. *Elphége* est sentencieux, ampoulé : la simplicité et le naturel constituent le talent. M. Elphége, voyez Mme *Lati* ! Sans efforts, sans déclamation, sans gestes, elle plaira toujours aux gens de goût. Mlle *Lecomte*, soubrette des pieds à la tête, d'après un de nos journaux, n'est pas sans reproche, malgré les applaudissemens de la multitude. Elle doit beaucoup à ses rôles, et à une voix rare pour le vaudeville. Mme *Laurent* est une excellente duègne. M. *Lati* manque de taille et d'ampleur pour les premiers rôles; mais il possède toutes les qualités qui constituent un comédien distingué. M. *Ferrand* est supérieur à son emploi. M. *Firmin* est un amoureux convenable. Mlle *Boyeldieu* est une gentille ingénue. Mlle *Inès* est belle. Mme *Pougin* est bonne. M. *Paulin* serait un amoureux agréable chez *Comte* ou chez *Castelli*.

Le Havre, 13 juillet. — M. Emile qui fesait mardi son troisième début dans *le Petit Chaperon rouge*, a réussi à travers les mille taquineries que le parterre a fait subir à la direction. — Dans *la Tour de Nesle*, représentée la veille, Mlle Charton s'est fait applaudir; mais on a trouvé généralement qu'elle n'avait pas assez *tigré* le rôle de Marguerite de Bourgogne. Elle y met trop de douceur.

— 15 juillet 1837. — Monsieur, vous avez été sans doute témoin de la scène scandaleuse qui s'est passée avant-hier au théâtre : vous avez vu comme nous cinq cents spectateurs conjurés contre..... une femme, une faible femme, une artiste, légalement reçue à son troisième début, et applaudie par les mêmes mains qui s'élevaient vendredi menaçantes pour la repousser. — Quel sera désormais l'avenir réservé aux comédiens, jouet continuel des fantaisies d'un public capricieux, s'ils voient se rompre violemment en quelques minutes tous les liens qui les attachaient au public et à l'administration? — Une telle façon d'agir est anti-française, injuste, inhumaine : l'artiste s'est soumis à votre jugement; il a passé par toutes les épreuves que vous-même, public, avez déterminées, il a rempli franchement les clauses du contrat, et quand il se croit assuré, sinon de votre faveur, au moins de la validité de son engagement, voilà qu'un jour, jour affreux pour lui, honteux pour vous, il succombe sous le poids de votre redoutable improbation; il succombe sans pouvoir appeler de l'acte inique qui le blesse dans son amour-propre d'abord, puis dans ses intérêts, car, si à l'époque de ses débuts, il eût été jugé indigne de contribuer à vos plaisirs, il eût été libre à temps pour contracter ailleurs et assurer pour une année son pain quotidien. Le renvoyer après deux mois, quand toutes les places sont occupées, c'est le réduire aux plus fâcheuses extrémités, c'est établir des antécédens qui effraieront tellement les sujets lyriques et dramatiques, que nul ne voudra contracter pour une ville où l'on fait si peu de cas des droits acquis. — Ma lettre n'a point pour objet d'apitoyer vos lecteurs sur le sort de Mlle Julia Hirne, mais, si dès l'o-

rigine, le public l'eût avertie qu'elle avait trop présumé de ses forces en briguant l'honneur de remplacer une femme d'un talent éprouvé, Mlle Julia se serait retirée devant cette manifestation de l'opinion publique. — Aujourd'hui l'injustice est *consommée*, il n'y a plus à revenir sur ce sujet; mais je demanderai s'il ne conviendrait pas de décider qu'à l'avenir *les artistes ne feront plus de débuts au Hâvre; qu'on les recevra d'emblée, mais sans engagement pour l'avenir, et qu'il sera toujours loisible au public de les congédier aussitôt qu'ils auront cessé de lui plaire.* Cette proposition, si elle était agréée, mettrait à l'aise artistes et spectateurs. Je la soumets, dans l'intérêt de tous, à ceux qui règlent les destinées des comédiens.

Recevez, etc. *Un Abonné.*

— 16 juillet. — Les incidens se multiplient au théâtre de cette ville. Jeudi la *Chambre ardente*, atrocité en neuf tableaux, a été jouée avec un remarquable talent par M. et Mme Fortier, par Mme Verteuil, MM. Harmant et Philippot. — Le lendemain on a donné *Jean de Paris* et deux vaudevilles pour la réapparition d'Odry. — Des dispositions malveillantes se manifestaient à l'égard de Mlle Hirne qui malgré ses glorieux antécédens, a succombé sous les coups d'une effroyable et inique cabale, sans qu'aucune voix se soit élevée pour protester contre une aussi flagrante violation des usages du théâtre. — Cet acte accompli, Odry a commencé ses farces, et la salle où tout à l'heure résonnait le bruit aigu du sifflet, a bientôt retenti des rires extravagans des amateurs du genre *Odryanique.*

Nancy. — Le théâtre de cette ville est en pleine déconfiture. Par suite de la fermeture de la salle, tous les artistes sont devenus libres et en disponibilité. Les directeurs des autres localités en feront leur profit.

Nantes, 14 juillet. — Sous les traits de *la Camargo*, Mme Albert a fait seule le succès de la pièce qui porte ce titre, et qui n'offre qu'une intrigue insignifiante avec un peu d'esprit et quelques jolis couplets délayés en trois actes. Tour à tour villageoise, grande dame, ou bayadère, Mme Albert est toujours séduisante, et elle propvoque sans cesse les applaudissemens unanimes des spectateurs attirés par sa brillante réputation d'artiste dramatique.

Rouen, 15 juillet. — La dernière représentation de Mme Damoreau avait réuni au Théâtre des Arts nombreuse et brillante assemblée. Après le premier acte de l'*Ambassadrice*, où cette cantatrice a déployé toutes les richesses de sa voix, toute la flexibilité de son gosier, on a joué le vaudeville de *Stradella.* Puis Mme Damoreau a chanté un duo italien avec Auguste Nourrit, qui l'a fort bien secondée. Achard a chanté aussi deux jolies romances, et après la *Prova d'un Opera seria*, où Achard et Grassot ont occupé la scène au milieu d'éclats de rire continuels, la soirée s'est terminée à près d'une heure du matin par le *Mauvais OEil.* — Dans cette représentation, Mme Fleury a parfaitement chanté. Elle en a été récompensée par de nombreux applaudissemens. Cette jeune et charmante actrice est sensible à la bienveillance dont elle est l'objet, et elle fait tout pour la justifier.

Valenciennes, 16 juillet. — Dimanche dernier déjà, on avait pu remarquer le talent de M. Lemonier, premier rôle; la verve de M. Léopold, comique, et les minois piquans de Mmes Léopold et Henriette; mais jeudi, on a pu s'assurer de l'ensemble qui existait parmi tous les artistes, et l'on a mesuré la force générale de la troupe dans une des plus jolies pièces modernes du Théâtre Français. Le public de Valenciennes y a revu avec plaisir Mmes Constant-Billon et Isidor-Moreau, dont il avait gardé un bon et agréable souvenir. Ces dames n'ont rien perdu dans son esprit, et elles ont bien contribué à faire applaudir la *Camaraderie*, pièce dont le fond est peu de chose, mais si pleine de traits qu'elle contient de l'esprit de quoi fournir à quatre ou cinq comédies ordinaires. — La première représentation de l'abonnement civil et militaire, qui a eu lieu hier, avait attiré, malgré la chaleur, beaucoup de monde au spectacle. La manière satisfaisante dont

---

* La chute de Mme Alfred à Nancy, et celle de Mlle Hirne, après d'heureux débuts au Hâvre, semblent, malheureusement pour une artiste de talent, identiques et arriver à propos. (*Réd.*)

les acteurs se sont tirés de leurs rôles, promet pour les représentations suivantes : Tous ont montré de la bonne volonté et plusieurs du talent; Mme Constant a été accueillie à son entrée en scène par les applaudissemens du public, et elle en a reçu à différentes reprises des marques non équivoques du plaisir qu'elle a fait dans la *Camaraderie*. Ajoutons que les jolies pièces toutes nouvelles, qui composent le répertoire de la troupe, engageront certainement les amateurs à se rendre à ces représentations qui auront l'avantage de nous offrir chaque fois des nouveautés, M. Constant-Billon, prenant l'engagement de ne pas jouer deux fois la même pièce.

THÉATRES ÉTRANGERS.

Berlin. — Le théâtre royal a donné sept à huit pièces nouvelles en mars, avril et mai, sans compter celle de *Raupach*, intitulée : *Hohenchtaufs*. Il y en aura autant cet été. Une cantatrice et trois acteurs ont débuté. — Le Théâtre-Français, aussi, a eu beaucoup de nouveautés. Celui de Konigstadter de même : M. et Mme Podlert y ont débuté. Madame a obtenu de grands applaudissemens ; mais Monsieur a été accueilli par un morne silence.

Bruxelles, 16 juillet. — L'administration des théâtres royaux, malgré toute son *habileté*, n'a pas le talent d'attirer la foule, et, pour peu que cela dure encore quelque temps, elle aura tellement dégoûté le public et les abonnés qu'on finira par oublier qu'à Bruxelles il y a un théâtre. Elle en a déjà eu une preuve cette semaine : Ole Bull, le Paganini de la Norwège, a donné deux concerts. Vous croirez peut être qu'on a été obligé de refuser des billets ; nullement : Au parterre on était très à l'aise ; au parquet, quelques abonnés ; au balcon, tous les journalistes, et aux troisièmes tous les artistes ; quelques habitués aux premières, les secondes vides. Aussi les frais n'ont-ils pas été couverts, et Ole Bull qui devait partager la recette, a été obligé de remettre 50 francs de sa poche. Je ne pouvais croire à une telle lésinerie ; j'aime encore à en douter ; mais on me l'a affirmé si positivement qu'il faut bien que cela soit. Le second concert avait attiré un peu plus de monde ; Ole Bull a eu cette fois, pour sa part, 150 ou 200 francs... Quelle belle idée il va emporter des Bruxellois, et cela par la faute d'une administration qui marche à rebours de ce qui peut satisfaire le public, et qui a si bien fait déjà que, chaque soir, la salle du théâtre de la Monnaie ne présente qu'un vaste désert.—Atrux n'est pas remplacé ; le ballet est incomplet ; Robert-Kemp est le seul amoureux, et maintenant, dans presque tous les vaudevilles, il y en a deux quand il n'y en a pas trois ; de sorte que toutes les nouveautés sont entravées, le public bâille et ne vient plus ; et, habitué qu'il est à ne plus voir que des vieilleries mal montées et plus mal jouées encore, il a peur d'être attrapé quand on lui offre du nouveau, et attend à la quatrième ou cinquième représentation pour venir au théâtre, alors que, par le rapport des journaux et des rares spectateurs qui se sont dévoués les premiers, il a pu se convaincre qu'il pouvait, sans crainte d'être pris pour dupe, se rendre à l'invitation de l'affiche. — Du reste, vous allez juger de la variété du répertoire.

Dimanche, 9.—*Guillaume Tell*. Raguenot joue toujours le rôle d'Arnold avec ce feu et cette puissance extraordinaire de voix qui ont fait sa réussite à son premier début. Continuation de succès et d'applaudissemens. Renaud et Canaple le secondent parfaitement ; Mlle Bultel a chanté encore plus faux que de coutume. Elle a eu, dit-on, une altercation avec l'un des administrateurs, et l'on parle d'engagement résilié. Puisse-t-il en être ainsi ! ce serait un bonheur pour tout le monde.

Lundi, 10. — Le *Cheval de Bronze* et le *Roman d'une heure*. La comédie a été parfaitement jouée par Chilly. Mmes Baptiste et Lebrun. Quant à l'opéra, je m'en réfère à ma dernière lettre.

Mardi, 11.—*Concert d'Ole Bull* et les *Deux Frères*. Cette pièce de Kotzbue a été rendue, comme vous l'avez vue, il y a deux mois, ni mieux ni plus mal. Roussel y est toujours bon, et Ricard faible.—Vous parlerai-je d'Ole Bull ? Vous le connaissez ; il me suffira d'un mot : il a été extraordinaire, et m'a plus d'une fois rappelé l'admirable talent de Paganini.

Mercredi, 12. — Le *Philtre*, escorté du ballet les *Intrigues espagnoles*. Ne parlons pas

de l'opéra, je n'en saurais rien dire, car je ne trouverais pas dans le dictionnaire d'expressions capables d'indiquer la manière dont il a été rendu. Passons au ballet, qui fait toujours plaisir et qui contraste donc agréablement. Après avoir chuté et sifflé les chanteurs, le public a vivement applaudi les danseurs. C'était justice pour tous.

Jeudi, 13. — Deuxième *concert d'Ole Bull* et les *Jeux de l'Amour et du Hasard.* « Soyez plutôt maçon si c'est votre talent. » Tel est le conseil que je suis forcé d'adresser à Ricard. Quand on court deux lièvres à la fois, il est rare qu'on ne les manque tous deux, et c'est ce qui lui arrivera. Ricard ne se borne pas à son *métier* de comédien, il fait aussi celui de correspondant; c'est lui, assure-t-on, qui a fait l'engagement de Raguenot avant la chute de Dumas. De pareilles démarches ne peuvent que nuire à ses études dramatiques, et l'on s'en aperçoit tous les jours. Il est impossible de défigurer, comme il l'a fait, le rôle de Pasquin. Qu'il soit correspondant, soit, et nous y gagnerons s'il quitte notre scène; mais, s'il veut rester artiste lui-même, qu'il se donne tout entier à son art; qu'il s'occupe sérieusement à réformer ses gestes, ses poses, ses inflexions de voix, ses tournures, tout enfin.—Chilly a été convenable et Bouchet très bon;—Mme Fresson a été charmante.

Vendredi, 14. — La *Muette de Portici.* Quoique beaucoup mieux cette fois que la première, Raguenot n'a pas encore été, dans son rôle de Mazaniello, ce que nous pouvions l'espérer. Il est vrai qu'il était indisposé. Je dois ne pas oublier de vous dire que, le jour du premier concert d'Ole Bull, Raguenot, indisposé, avait supplié l'administration de le dispenser de s'y faire entendre. La direction, si courtoise, s'est empressée de ne pas condescendre à ce désir, et de le forcer à chanter. Aussi a-t-il envoyé le régisseur réclamer du public une indulgence qui ne lui a pas manqué. Il a chanté son air des *Abencerrages* avec talent, et s'est fait applaudir malgré son indisposition bien visible.

Je m'aperçois que, en rendant compte du concert d'Ole Bull, j'ai omis de parler de Mme Casimir, qui a chanté en italien l'air du Barbier : *Una voce poco fa.* Ce charmant morceau a pu donner aux Bruxellois une idée de la musique de Rossini, qui, bien qu'on en dise, a beaucoup perdu à la traduction. — Thénard nous a chanté trois romances. De tous les artistes qui se sont fait entendre, Mme Casimir est la seule qui eût compris ce qu'exigeaient les convenances; sa toilette, quoique simple, était décente. Je vous rapporterai ici un mot d'un journal de notre ville en parlant de Thénard : il a dit qu'il ne lui manquait qu'une robe de chambre pour avoir l'air tout-à-fait chez lui; j'ajouterai, moi, qu'il ne manquait aux spectateurs que leur bonnet de nuit pour s'endormir complétement.

Hier, samedi, nous avons eu la première représentation d'un vaudeville, *Une Rivale*, où Mme Lemoigne a été appelée à créer un rôle, qu'elle a joué avec une grace parfaite. La pièce a réussi. On donnait, avec elle, le *Gamin de Paris*, que Victor a créé avec talent, quoique son physique et sa taille soient peu en harmonie avec le rôle d'un gamin d'imprimerie. — Cossas a éprouvé quelques désagrémens, mais il prendra sa revanche.

On parle beaucoup des *Huguenots* qu'on nous promet. En attendant, on répète activement l'*Ambassadrice*, où Mme Génot est, dit-on, charmante. Au Parc, il est question de remonter les *Gants jaunes*. Au lieu de faire faire des études pour remonter cette vieillerie, il vaudrait bien mieux s'occuper de nouveautés. O régence! régence! en quelles mains barbares as-tu confié pour huit années le sort de nos théâtres?...

Théâtre National. — Le théâtre national a fait relâche toute la semaine dernière, et r'ouvre ce soir. La nouvelle direction s'est activement occupée de répéter les nouveautés qu'elle va offrir à son public. Depuis qu'elle a pris ce théâtre, elle a déjà à lutter contre bien des obstacles; mais elle en triomphera. D'abord elle a fait un appel aux auteurs du pays, qui, jusqu'à présent, ont toujours été impitoyablement repoussés du théâtre royal; c'est déjà un élément de succès. Il y a beaucoup d'ensemble, de zèle de la part de l'administration et des artistes, et il est impossible qu'il n'y ait pas succès; trois ouvrages nouveaux vont nous être offerts cette semaine; d'autres sont à l'étude. M. Janety surpasse en activité tous les directeurs passés et présens de nos théâtres royaux. Dans ma prochaine lettre, je vous parlerai du personnel et des artistes qui sont engagés à ce théâtre, digne, à tous égards, de fixer l'attention et d'attirer la foule.

A. S.

ITALIE. — Le théâtre della Scala, à Milan, retentit encore des applaudissemens que vient d'y recevoir Mlle Francilla Pixis ; c'est là plus qu'un succès, c'est une ovation. — Au même théâtre, on a dernièrement représenté sans succès, sous le titre de *Vallace en Ecosse*, un opéra avec la musique de *Guillaume Tell*. — On y a vivement accueilli le *Giuramento* de Mercadente, dont les paroles sont imitées de l'*Angelo* de M. Victor Hugo.

MÉLANGES.

UNE GANACHE.

C'était un bon et gai vieillard. Il s'était nommé Marius, Catilina, Coriolan, Cincinatus, sous la république ; Léonidas, Alexandre, Achille, Epaminondas, sous l'empire ; St.-Charles, St.-Ernest, St.-Ange, St.-Alphonse, sous la restauration.

Quand je le connus, on l'appelait Vincent.

Il y avait quarante ans qu'il était au théâtre ; il avait épuisé tous les rôles, tous les emplois ; il avait eu quinze femmes et vingt-quatre enfans. Il connaissait toutes les villes, tous les directeurs de spectacles, tous les comédiens. Il avait un fils à l'Académie de Rome, un fils au Conservatoire, un fils à l'Opéra, un fils à la Comédie-Française et cinq fils aux Etats-Unis ; ses filles dansaient sur les deux hémisphères : qui à l'Opéra, qui à Londres, qui en Italie, qui en Espagne, qui à St.-Pétersbourg. Il payait le cens electoral en ports de lettres.

Depuis deux ans, il jouait les pères nobles au théâtre de Poitiers. Le public l'estimait ; moi, je l'aimais bien sincèrement. Sa société était instructive et agréable ; il parlait des artistes avec plaisir et vénérait les grands talens.

Il avait prêté cent francs à Talma, mille écus à Duchesnois, vingt francs à Mlle Mars, cinq cents francs à Mlle Georges, et trois francs à Paganini.

Il aimait à faire du bien.

Un matin, il se leva avant le soleil : il n'avait pas joué la veille. Le ciel était pur, l'air frais et la campagne fleurie ; c'était au mois de mai. Après avoir suivi pendant une heure, les bords du Clain, il se retourna et vit Poitiers dans un nuage de feu. Ce spectacle fixa long-tems son attention, et il s'assit pour en jouir plus à son aise. Vincent qui avait vu et savait tant de chose, venait de voir pour la première fois un véritable lever du soleil !...

Il était beau d'étonnement et d'admiration. Figurez-vous la campagne au mois de mai, une rivière tranquille et bleue, une rive sinueuse, étroite, mystérieuse, bordée et assombrie par des rochers gigantesques, et sur le plus haut de ces rochers, un homme, un vieillard découvert par respect devant le soleil qui se lève, et vous aurez une idée exacte du plus beau moment de la vie du comédien Vincent.

Une voix le tira de sa rêverie, et une autre voix plus douce que la première excita sa curiosité. Il écarta les branches d'un arbuste et aperçut au pied du rocher, sur le bord de la rivière, une jeune fille et son amant. — O ma Julie, que je t'aime ! disait le jeune homme. — Et moi, donc ! répondait Julie. « Puis

ils se regardaient. » — O ma Julie! je t'adore! reprenait le jeune homme. — Et moi, donc! répondait Julie. « Puis ils se regardaient. » — Pourquoi ton père ne veut-il pas que tu sois ma femme? nous serions si heureux. — Oh! oui, mais il dit que nous ne sommes pas riches et qu'il faut l'être pour se marier. — O ma Julie! s'écriait le jeune homme avec passion, je voudrais mourir pour toi! — Et moi donc! répondait Julie. « Puis ils se regardaient. »

Vincent était ému; ce lever du soleil, cet amour si pur, si vivement partagé allaient épuiser toutes ses sensations : il tira sa bourse, la jeta aux deux amans et prit la fuite.

Un mois s'était écoulé, Vincent était seul dans sa chambre; il répétait le rôle de *Tyrrel* des *Enfans d'Edouard*. Un violon s'étant fait entendre dans la rue, il courut à sa fenêtre, vit une noce et reconnut les jeunes gens des bords du Clain.

Comme il entrait à la suite de la foule dans l'église St.-Hilaire, pour assister comme tout le monde, à la bénédiction nuptiale, un prêtre l'arrêta et lui dit: — Monsieur, nous ne recevons pas ici les excommuniés, veuillez vous retirer. — Parbleu! monsieur, répliqua Vincent, je ne croyais pas être connu de vous; mais puisque vous me connaissez, ce qui suppose que vous êtes venu chez moi, vous avez bien mauvaise grace de me chasser de chez vous. » Le prêtre ne répondit pas, il fit signe au bedeau de lui prêter main forte. — Pas de scandale, monsieur, ajouta Vincent, je me retire.

— N'importe, murmura-t-il quand il fut dehors, mes jeunes gens ne tarderont pas à sortir, et je les suivrai pour savoir leur demeure. Quand j'irai me promener à l'avenir j'aurai soin de prendre une plus forte somme.

POLL.

CRITIQUE.

GRAMMAIRE NATIONALE [a], *renfermant plus de cent mille exemples qui servent à fonder les règles et qui constituent le code de la langue française. par* MM. BESCHERELLE frères, *membres de plusieurs Sociétés savantes, et* LITAIS DE GAUX, *membres de la Société Grammaticale de Paris.*.

Nous commencerons nos critiques par le titre lui-même, dont la longueur est telle qu'on ne peut le lire d'une haleine et que nous avons dû en rejeter une partie en note. Cette note même ne le donne pas entier. Pourtant, la longueur de ce titre n'en est que le moindre défaut; le plus grand est la désignation des autorités de la langue française, parmi lesquelles on a oublié *Bossuet, Pascal, P. Corneille, Boileau*, qu'on a commencé par *Voltaire*, et où l'on a compris *de Lamartine*, le poète peu correct, à l'exclusion de *Victor Hugo*, l'auteur qui, de notre époque, *Nodier* excepté, sait le mieux sa langue. Il fallait ne nommer personne dans le titre.

Passons à l'ouvrage en lui-même.

---

[a] Ou grammaire de Voltaire, de Racine, de Fénélon, de J.-J. Rousseau, de Buffon, de Bernardin de Saint-Pierre, de Châteaubriand, de Lamartine, et de tous les écrivains les plus distingués de la France. Paris, chez Bourgeois-Mase, libraire-éditeur, quai Voltaire, n° 23. — Le tome 1, *Pratique*, est en vente; le 2e, *Théorie et Exercices*, est en publication à 30 c. la livraison.

Il manquait évidemment, comme le disent les auteurs, dans notre système d'éducation nationale, une grammaire vraiment classique, une grammaire où l'on eût suivi avec scrupule la méthode naturelle, et dont tous les élémens, puisés dans les meilleurs écrivains, les seuls maîtres en fait de langage, lui eussent donné le caractère de l'authenticité; une grammaire enfin qui pût faire du plus grand nombre, non des grammairiens, mais des hommes capables tout à la fois de bien parler et de bien écrire.

La grammaire de MM. Bécherelle, si elle a comblé cette lacune, doit réunir les avantages suivans :

1° Embrasser toutes les parties de la science, tout ce qui est du domaine de la parole, et, sous ce rapport, pouvoir être regardée comme l'*Encyclopédie de la langue française;*

2° Être d'un plan simple, méthodique et parfaitement conforme à la marche de l'esprit humain ;

3° Contenir un enseignement fondé, non sur l'autorité des grammairiens, mais sur celle bien plus importante et bien plus sûre des grands écrivains ;

4° Substituer, aux méthodes peu rationnelles adoptées dans la plupart des établissemens d'instruction publique, un mode d'enseignement où l'intelligence des enfans soit toujours active ;

5° Enfin présenter l'étude sous une forme attrayante, qui lui ôte ses ennuis, ses dégoûts et son aridité.

Eh bien ! sur ces cinq points, nous affirmons que MM. Bécherelle et Litais de Gaux ont fait un ouvrage, sinon parfait, au moins aussi bon qu'il est possible de le faire du premier jet. Il y a beaucoup de critiques de détail à faire ; mais l'ordonnance et l'ensemble du travail ne sauraient qu'être loués, et nous unissons volontiers nos éloges à ceux des *Débats*, du *Moniteur*, et de tous les journaux qui en ont parlé.

Quant aux critiques de détail que nous avons annoncées, devant être nombreuses, nous ne pouvons malheureusement prouver ici la vérité de notre affirmation. Ce n'en est pas le lieu ; mais si l'on en doutait, et qu'on nous mît au défi, nous le prouverions volontiers dans quelque autre publication.

D'ailleurs, comme la *Grammaire Nationale* aura certainement plusieurs éditions, nous engageons cordialement MM. Bescherelle et Litais de Gaux à la revoir soigneusement, et à perfectionner, autant que possible, cette grammaire qui est destinée à faire époque ; qui, telle qu'elle est, se montre supérieure à tout ce qu'on possède sur la matière ; qui est le seul ouvrage qui puisse rapidement permettre d'apprendre la langue française, et de l'apprendre avec intérêt et plaisir. Cette grammaire est vraiment nationale, et l'on devrait remercier publiquement les auteurs de l'avoir entreprise et de l'avoir poussée au point où elle se trouve.

Nous ne saurions trop la recommander à nos lecteurs. Dans une civilisation où chacun arrive par ses qualités, la langue écrite ou parlée est le moyen principal de révéler aux contemporains ses facultés, et de les leur faire apprécier à leur juste valeur. Il est donc, pour tous, de la plus grande importance, dans quelque position qu'on soit actuellement, d'étudier sa langue maternelle, et d'en acquérir une connaissance aussi avancée que possible, parce qu'on ignore où l'on sera porté par un certain nombre d'années.

Jules Belin.

NOUVELLES DIVERSES.

Subvention des Théatres. — Louis XIII donnait de l'argent aux théâtres. On lit dans le budget de sa liste civile sous le titre *Appointemens aux Comédiens :* A la bande des comédiens de Bellerose, 12,000 livres.—A la bande des petits comédiens, la somme de 6000 livres. — A la bande des comédiens italiens, 12,000 livres. — Total 30000 livres.

Manége Larive. — Le fils d'un de nos plus célèbres comédiens, M. Larive, vient de concevoir et d'exécuter avec bonheur l'idée d'un manége qui doit amener à la pratique des règles d'équitation les plus difficiles d'après une méthode plus rationnelle et plus lo-

gique que toutes celles employées jusqu'à ce jour. — Après avoir jugé par nous-mêmes de l'excellence des nouveaux procédés employés par M. Larive, et nous être assurés des résultats qu'il pouvait obtenir, nous ne craignons pas de recommander son établissemen à tous ceux qui font de l'exercice du cheval leur étude ou leur délassement.

Mlle Volnais. — Nous avions annoncé sa maladie. Cette artiste, ex-sociétaire de la Comédie-Française et femme de l'acteur Philippe, vient de mourir dans sa campagne, située aux environs de Vendôme. Lorsque nous parlions de sa maladie, nous ne prévoyions que trop sûrement sa mort; elle était atteinte d'un mal particulier aux personnes du sexe et qui leur est presque toujours fatal. Mlle Volnais était une femme aimable, spirituelle et de bonne compagnie, elle avait des amis sincères et dévoués, car on ne pouvait connaître son cœur sans l'aimer; comme comédienne, elle ne manquait ni de réputation ni de talent. Elle avait appartenu à la Comédie-Française aux temps de la splendeur de ce théâtre, et pour être admis alors, il fallait des titres nombreux et bien établis. Le rôle de la comtesse du *Mariage de Figaro* lui avait valu, sur les derniers temps de sa carrière dramatique, des succès honorables et flatteurs. — Rappelé par la nouvelle de l'état fâcheux de sa femme, Philippe avait quitté en toute hâte Alger où il donnait des représentations et était accouru à Paris d'où il vient de repartir pour Vendôme. . . . . Il arrivera trop tard.

M. Abadie — le baryton, retourne à Bordeaux où il est engagé de nouveau.

M. Chemelzer — qui a tenu l'année dernière l'emploi de premier ténor au Hâvre, vient d'être engagé au théâtre de Tournai.

Troupe de Mons. — M. Alfred Valette en est nommé le directeur; il a choisi pou régisseur un homme de conscience et de talent, M. Ramond, dont nous avions estropié la nom dans un de nos derniers numéros. C'est M. Ténar, correspondant dramatique à Paris, qui est chargé de la formation de cette troupe.

Ménestrel. — Une charmante mélodie de M. Elwart a paru cette semaine dans le *Ménestrel*, sous le titre de la *Jeune Épouse*. Cette production renferme tous les élémens d'un succès franc et populaire : on assure qu'elle va être exécutée avec accompagnement de chœur aux Concerts-Musard.

M. Planard — vient de donner une nouvelle preuve de son dévoûment aux intérêts de l'art musical. Il a confié à un jeune lauréat de l'institut, M. Thomas, un poème en un acte, qui est déjà à l'étude, et dont on dit du bien.

Agence dramatique du Midi. — On demande, pour une ville du Midi, un premier ténor et une première chanteuse. S'adresser, pour les renseignemens, à M. Michel, agent dramatique à Bordeaux.

Armand-SÉVILLE, *Administrateur.*

Jules BELIN, *Rédacteur en chef responsable.*

SOMMAIRE DU DERNIER NUMÉRO.

Histoire du théâtre avant les confrères de la Passion, Achille Jubinal.—Affaires du Théâtre de la Gaîté, Vzannas. — Panthéon : *les Deux Robes de Capucins.* — Correspondance. — Théâtre de Paris. — Théâtre de la Province. — Théâtre de l'étranger. — Mélanges : *Le Bec dans l'eau*, préface, A. Lefranc : — A Mme Desbordes Valmore, poésie, J. Van Gaver : — Le journaliste en prison pour un sou. — Revue bibliographique, M. G. — Nouvelles diverses.

Imprimerie de A. BELIN, directeur-gérant du journal, rue Sainte-Anne, 55.

LE BEC DANS L'EAU,

ROMAN,

Par MM. Ed. Thierry, Marc-Michel, Eug. Labiche, G. d'Avrigny, Jules Belin, Aug. Lefranc, Armand-Séville, Albéric Second;

Commencera samedi à paraître dans dans

LA REVUE DU THÉATRE.

LA DUCHESSE

DE LA VALLIÈRE,

PAR

E. L. BULWER,

Traduit de l'Anglais par M. Jules BELIN.

Prix : 1 franc 50 centimes.

COLS CRINOLINE ALEXANDRE (cinq ans de durée),
Rue du Roule, 4.

(1—52.)

BEAUX-ARTS,

Aux Dames amateurs de Peinture, et aux Dames maîtresse de Pension.

Mademoiselle Mélanie de COMOLERA, élève de Corneille Van Spondenk, premier peintre de fleurs de S. M. la Reine d'Angleterre, à laquelle la Société d'encouragement vient de décerner une médaille, vient de fixer sa résidence, rue du Marché-Saint-Honoré, 4, où elle ouvrira un cours de dessin, de peinture à l'huile, à l'aquarelle et sur porcelaine, Mademoiselle de Comolera donne également des leçons chez les dames à Paris et aux environs.

(4—6.)

CABINET DE M. IMBERT,

Rue du Petit-Carreau, 14.

Recettes. — Locations. — Affaires contentieuses. — Ventes et Achats de commerce et d'immeubles. — Emprunts et Placement de capitaux. (4—4.)

CLASSE DE 1837.

MAISON ROUHAUDET ET Cᵉ.

Rue du Bouloy, 2.

ASSURANCE CONTRE LES CHANCES DU TIRAGE.

FROMAGE DE CRÊME FRAICHE DE VIRY.

Le seul et unique dépôt de ces excellens FROMAGES de F. Vve BLANCHETIER de Viry, si justement appréciés des gourmets et amateurs d'objets délicats, est toujours, depuis dix ans, rue Neuve-des-Capucines, 5, près la place Vendôme, au magasin d'épiceries et de thés exempts de poussière, où l'on trouve aussi le sucre parfumé de vanille ne troublant pas l'eau. Les fromages arrivent tous les jours.

(4—4)

REVUE DU THÉATRE.

SOMMAIRE.

Les Feuilletons dramatiques à Paris, Paul VALENTIN. — Gymnase : *Un Malheur de Famille*, — Théâtres de Paris. — Théâtres de la province. — Théâtres étrangers. — Jurisprudence. — Mélanges : *le Bec dans l'eau*, 1er chapitre, Ed. THIERRY. — Nouvelle diverses. — Mises en scène : *Bobèche et Galimafré*.

LES FEUILLETONS DRAMATIQUES.

RÉTROSPECTION.

La dernière quinzaine dramatique a été marquée par deux chutes assez retentissantes : aux Français, *Claire*; à l'Opéra, les *Mohicans*. — En présence de ces deux grandes infortunes, le feuilleton s'est montré digne, honorable, indulgent. M. Rozier, surtout, n'a pas à se plaindre de la critique; elle a été pour lui sincère, il est vrai, mais pleine de doux correctifs et de précautions amicales. M. Jules Janin lui-même, l'implacable châtieur de tous les méfaits dramatiques, a voulu, pallier autant que possible tout ce qu'il y avait de rigoureusement vrai dans ses remontrances; mais, comme il s'y prend un peu tard pour rentrer sa griffe, il arrive, malgré lui, à une lourde inconséquence. Après avoir dit, dans le cours de son article, que l'on trouvait dans le drame de M. Rozier des sentimens confus, une gaîté brutale, des scènes vides, des personnages oiseux et absurdes, une action nulle et sans intérêt, un style négligé et emphatique, du chagrin imaginaire, des douleurs niaises, de mauvaises plaisanteries lourdement rabâchées, un mariage incroyable, une donnée ridicule, des récits fastidieux et des mots grotesques, il finit par conclure, je ne sais comment, que l'auteur est un esprit ingénieux, hardi... dans lequel il croit reconnaître l'étoffe d'un auteur comique.

La conséquence n'est-elle pas merveilleuse? Que vous en semble?—Au reste, si le feuilleton de M. Jules Janin n'est pas toujours logique, il est presque toujours fort spirituel, et nous ne pouvons mieux le prouver qu'en transcrivant ici quelques réflexions qui nous ont paru très ingénieusement exprimées. Il dit, à propos de ces prétendues douleurs de Claire, dont les personnages qui l'entourent s'entretiennent incessamment :

« En général, méfiez-vous, dans le drame, de ces chagrins qu'il est nécessaire de rappeler à chaque instant; car, à coup sûr, ces douleurs n'ont rien de sincère: le malheur véritable n'a pas besoin d'être annoncé à son de trompe; on le voit, on le sent, on le devine, on pleure sans qu'il soit nécessaire de vous avertir qu'il faut pleurer. Quand vous lisez l'histoire de Clarisse Harlowe, vous compre-

nez, dès les premières pages, que Clarisse Harlowe est malheureuse, d'autant plus malheureuse, en effet, qu'il n'y a pas une seule plainte de la victime dans tout ce long drame. — Malheur à la douleur qu'il faut souligner comme on soulignerait une plaisanterie équivoque! Plus la douleur est simple, calme, silencieuse et plus elle est touchante. Donc, plus vous vous efforcerez de me rappeler que Claire est malheureuse, et moins je me sentirai touché de ses malheurs. »

Et plus loin, frappant sur l'abus d'introduire à tout propos des médecins dans le drame :

« Le médecin est un étrange personnage introduit depuis quelque temps dans l'action dramatique, et dont il faut purger le théâtre à l'instant même. — Ce médecin de théâtre arrive quand l'auteur a besoin d'un peu de pitié ou d'un peu de terreur, comme arrivait l'oncle d'Amérique dans l'ancien théâtre, quand on avait besoin d'une dot ou d'un héritage. Remarquez bien cet artifice médical, afin de n'en être pas dupe à l'avenir. Toutes les fois qu'un amoureux n'est pas assez intéressant par la seule force de son amour; toutes les fois qu'une héroïne ne fait pas répandre par elle-même assez de larmes, alors aussitôt l'auteur dramatique s'en va frapper à la porte du médecin..... « Venez, docteur, j'ai là bas un pauvre héros qui a besoin de votre aide ; je l'ai fait aussi lamentable que j'ai pu, et pourtant le parterre ne s'y intéresse guère; venez affirmer vous même au parterre que mon héros est le plus intéressant des hommes. »

« Alors le docteur arrive en plein théâtre, et dit au parterre :

« *Voici un jeune homme, il est vrai, fort extravagant et qui crie à vous briser les oreilles; — prenez garde, ce jeune homme est pulmonique, et s'il crie encore ainsi pendant deux actes c'est fait de lui.* »

» Ou bien : « *Voici une jeune femme bien malheureuse, mais dont vous contemplez les malheurs d'un œil sec. — Faites-y attention cependant; car cette femme a un anévrisme au cœur, et si sa tristesse dure encore une heure, plus de femme!* »

» Ce disant, le docteur prend la main de l'homme, ou de la femme; il compte les pulsations de son pouls; il vous fait remarquer l'altération de son visage et il se retire d'un air lamentable. — Ainsi avertis, le moyen que vous ne soyez pas saisis d'un certain intérêt pour cet homme ou pour cette femme frappés à mort. Si l'auteur eut abandonné son héros à son infortune naturelle, son héros vous eût touché à peine; mais, grâce à quelques tubercules dans les poumons, voilà que votre intérêt est excité comme par miracle; vous étiez distrait tout à l'heure; maintenant vous écoutez de toutes vos oreilles, vous regardez de tous vos yeux : la passion de votre héros se complique de sa maladie; grâce à sa fluxion de poitrine, vous vous intéressez à ses amours.....

» La belle invention que de faire soutenir un drame par un docteur en médecine, à peu près comme le chevalier de Grammont faisait soutenir son jeu par un piquet d'infanterie! »

Quoi qu'il en soit de l'opinion émise généralement par les journaux sur la pièce de M. Rozier, le Théâtre-Français s'obstine à l'imposer à son parterre. Elle est, chaque soir, chutée, sifflée, huée, c'est égal; deux jours après, elle re-

paraît sur l'affiche plus rayonnante que jamais. — Décidément, M. Vedel a l'air de se moquer du public; en conséquence, l'exploitation du théâtre de l'Odéon vient de lui être définitivement confiée. La *Presse* et la *Quotidienne* approuvent cette mesure.

M. Alexandre-Dumas cherche à expliquer la prospérité de l'Odéon, à ses trois époques les plus florissantes et sous les trois directeurs Picard, Bernard et Harel. — Après avoir établi que les causes de cette prospérité dépendaient, sous l'administration de Picard, de sa facilité à composer lui-même, et coup sur coup, un répertoire distingué et toujours applaudi; sous celle de Bernard, de l'attrait qu'offrait, dans sa nouveauté, la méthode de composition musicale récemment importée par Weber, Rossini et Meyerbeer; enfin, sous celle d'Harel, de l'excellence d'une troupe qui réunissait tous les premiers talens dramatiques, maintenant dispersés; M. Dumas conclut que le théâtre de l'Odéon, ne pouvant aujourd'hui réaliser aucune des conditions des succès obtenus en ce temps-là, ne doit jouir d'une existence honnête qu'à la condition de faire cause commune avec la Comédie-Française et de partager avec elle ses pièces et ses acteurs.

« Il ressortira, dit-il, de cette combinaison, non point un résultat parfait, mais au moins un provisoire tolérable; le faubourg Saint-Germain aura un spectacle supérieur à celui que pourrait lui donner une direction particulière; les ouvrages d'un ordre secondaire *et les acteurs qui auront besoin de se produire trouveront un débouché suffisant.* »

Sans nous prononcer sur l'ensemble d'une disposition qui présente, en effet, quelques avantages et quelques chances de succès, c'est avec peine pourtant que nous voyons le théâtre de l'Odéon devenir, pour la scène Française, une sorte de réservoir où elle épanchera le trop-plein de sa troupe et de son matériel *. Ce n'est pas là ce que nous avions espéré. — M. Dumas a beau dire qu'un personnel de drame et de comédie comme celui que possédait M. Harel en 1830 n'est plus *composable*, nous persistons à croire qu'une troupe dont Bocage et Mme Dorval, par exemple, formeraient le puissant noyau et qui se recruterait d'ailleurs des meilleurs sujets que la province peut fournir, pourrait encore soutenir une glorieuse concurrence, si toutefois concurrence réelle peut exister entre deux théâtres, dont l'un est au Luxembourg et l'autre au Palais-Royal. — Qu'on ne s'y trompe pas, la province est riche en jeunes talens qui ne demandent pour éclore que l'atmosphère de notre capitale, et M. Dumas plaisante probablement, lorsqu'après avoir dit que *M. Vedel n'aura à engager que huit ou dix acteurs nouveaux pour avoir une troupe présentable à l'Odéon*, il vient ensuite soutenir naïvement que *c'est là un débouché suffisant pour les acteurs qui voudront se produire.* — Mais, non, ce n'est pas là un débouché suffisant; car, d'abord, ces dix places à remplir seront des places secondaires, des places d'*utilités* sans doute. — MM. les sociétaires, en passant à l'Odéon, ne laisseront pas aux Français leur morgue et leur pédantisme; il n'est pas un honnête *bouche-trou* de

* Elle se compose aujourd'hui de cinquante-neuf comédiens. Demain la soixantaine sera peut-être complète.

la rue Richelieu qui consente à rester à l'Odéon bouche-trou, comme devant, près un nouveau venu; il ne passera la Seine qu'à la condition de devenir chef d'emploi, et nous verrons Monlaur jouer *Britannicus*.

Ce serait pourtant bien le moment d'offrir un honorable asile à quelques uns de ces pauvres comédiens de la province qu'un beau talent ne défend pas toujours contre la misère. Une crise grave pèse sur eux en ce moment, et l'on ne peut encore prévoir quand elle finira.

M. Merle dit dans la *Quotidienne* :

» De compte fait, il y a dans ce moment 522 comédiens de province sans place sur le pavé de Paris ; les basses et les ténors, les premières chanteuses à roulades et les dugasons, les premiers rôles et les pères nobles, les amoureuses et les ingénuités, les duègnes et les financiers se promènent toute la journée au Palais-Royal, cherchant un engagement et un dîner : *c'est encore une branche de l'art qui jouit de cette prospérité dont la révolution de juillet a doté tant d'industries*. Cette foule oisive de comédiens qui offre le spectacle du talent aux prises avec le besoin, peut donner une idée de l'état fâcheux dans lequel se trouvent les théâtres de province —Dans plusieurs grandes villes, les théâtres sont fermés : Metz, Strasbourg, Toulouse, avec leur nombreuse garnison, sont sans spectacle ; la moitié des villes d'arrondissement ne sont pas desservies ; le grand théâtre de Marseille est fermé, et si les intérêts privés nous le permettaient, nous pourrions découvrir beaucoup d'autres misères..... La cause première de ce dépérissement de l'art de la scène tient à l'état provisoire de l'organisation des théâtres ; le budjet paie chaque année 1,300,000 francs pour les théâtres dits royaux, les communes subventionnent en province leurs théâtres pour plus de 900,000 francs; on a construit depuis 25 ans plus de 40 salles neuves en France et malgré tout cela l'inaction de l'autorité paralyse tous ces élémens de succès. — On promet depuis trois ans un règlement sur les théâtres, qui n'est encore qu'en projet et qu'on a fait et refait vingt fois dans les bureaux du ministère de l'intérieur et dans les comités du conseil d'état, sans pouvoir arriver à un résultat raisonnable. Dans cet état de choses que fait M. Montalivet ? il laisse aller les théâtres sous lui, et pendant ce temps l'art périclite, les directeurs se ruinent, le public se dégoûte et les comédiens meurent de faim. Les privilèges sont accordés avec tant d'imprévoyance et avec si peu de garanties, que plusieurs privilégiés n'ont pas pu, depuis deux ans, parvenir à composer une troupe. Le directeur privilégié d'un arrondissement important aux environs de Paris se promène depuis un an à Londres sans s'occuper de former sa troupe ; et, en attendant, quatre ou cinq villes populeuses de son arrondissement sont sans spectacle. Un employé supérieur du ministère à qui l'on se plaignait de pareils abus et qu'on cherchait à apitoyer sur le sort de cinq cents comédiens qui n'ont pas de pain, répondait d'un air dégagé : *Eh bien ! s'ils ne peuvent pas se placer comme comédiens qu'ils fassent autre chose*. Il sera difficile de former des Talma, des Molé, des Préville, des Clairon et des Contat, avec l'avenir que l'insouciance de l'autorité réserve aux comédiens de province sans lesquels les théâtres de Paris ne peuvent se recruter autrement que par le Conservatoire, la septième plaie de l'art. »

Ce tableau n'est malheureusement que trop vrai : mais l'on regrette de voir M. Merle attribuer tous ces désordres aux conséquences d'une révolution à laquelle le parti légitimiste en est venu, dans sa fureur comique, à attribuer tous les maux dont pourrait avoir à se plaindre notre pauvre humanité. — On ne dit plus maintenant : *C'est la faute à Voltaire,* on dit : *c'est la faute à la révolution de juillet.* — Il est certain *qu'aujourd'hui* les priviléges dramatiques sont souvent accordés à la légère ; que l'autorité s'inquiète fort peu du sort de toute une classe de citoyens ; mais *hier* faisait-on mieux ? les ministres se sont-ils jamais beaucoup occupés des pauvres comédiens : *un acteur, qu'est-ce que c'est que ça ?* disait un conseiller d'état de la restauration, et ce mot du conseiller d'état vaut bien celui de l'employé du ministère.

Nous ferons d'ailleurs observer que tous les faits cités par M. Merle ne sont pas exacts. Toulouse a une troupe qui joue ; le grand théâtre de Marseille, malade de chaleur et de suffocation, se relève à la voix de Mlle Déjazet. Quant à Strasbourg, la troupe de cette ville ne joue jamais à cette époque ; on est, dans ce moment, en train de la composer.

Si donc il est permis de s'en prendre à l'insouciance de l'administration envers tout ce qui se rattache au théâtre, en France, pour une part des causes de la pénurie dont le monde comédien se plaint aujourd'hui à juste titre, il faut reconnaître aussi que la faute en est surtout au discrédit dans lequel sont tombés en province le drame et la comédie au profit de l'opéra.—En effet, l'opéra seul attire du monde, l'opéra seul, et l'opéra à grandes dépenses, fait recette ; les chanteurs trouvent de bons engagemens ; et tout le reste de la grande famille dramatique pâlit et se meurt d'inanition. — Qu'arrive-t-il alors ? Le jeune premier qui ne trouve pas à s'engager comme amoureux se fait premier ou deuxième ténor : il tombe. — La jeune première passe aux dugasons : elle chute. — Le père noble se présente comme laruette ou baryton : il est sifflé. Tous ces braves gens qui chantaient le couplet de vaudeville d'une manière assez agréable, vous écorchent les oreilles dès qu'ils veulent s'élever jusqu'au *grand morceau ;* tous comédiens bien placés dans le drame, ils sont artistes lyriques détestables dans l'opéra. Adieu donc pour eux les couronnes ; adieu les bravos ; adieu, les ovations de la presse locale : un artiste qui n'a pas de voix ou chante faux, n'est plus bon qu'à jeter aux..... Parisiens.

Tous ces infortunés viennent donc à Paris, et comme tout est plein à Paris, ils sont sans place..... à Paris...

Reste à savoir si c'est la *révolution de juillet* qui a donné à la province un goût si prononcé pour la musique de Rossini et de Meyerbeer.

Paul VALENTIN.

PREMIÈRES REPRESENTATIONS.

GYMNASE-DRAMATIQUE.

UN MALHEUR DE FAMILLE, Vaudeville en deux actes, par M. de Comberousse, représenté le 18 juillet 1837. — Personnages et Acteurs : *Charles Dangeli*-Ferville, *Prosper Dangeli*-Joseph, *Didier*-Davesne, *Etienne*-Bordier, *Un officier*-Auguste, *Un huissier*-Amédée, *Un domestique*-Dupuis; *Louise*-Mmes Vallée, *Mme Sautel*-Julienne, *Thérèse*-Mélanie.

Ce théâtre n'est pas heureux et M. de Comberousse ne l'est davantage. Tous deux cette fois se sont encore trompés. C'est donc pour remplir un douloureux devoir que nous allons constater le nouveau sinistre qui vient d'affliger le boulevart Bonne-Nouvelle.

Ce serait avec une douce satisfaction que nous accomplirions notre tâche de feuilletoniste, tâche quelquefois aride, et toujours inexorable, qui nous oblige à faire l'analyse des pièces nombreuses qui se jouent sur les planches des théâtres de Paris, y compris celui du Gymnase; mais nous avons le regret d'annoncer qu'aujourd'hui l'accomplissement de ce devoir est pour nous la chose impossible. Il est bien vrai que nous avons vu la pièce représentée mardi sur cet infortuné théâtre, mais nous n'avons fait que la *voir*. Ne donnez pas à notre pensée une extension qu'elle ne saurait avoir dans cette circonstance. Nous l'avons vue, dans l'acception la plus sèche et la moins étendue du mot, vue sans la comprendre, vue sans l'entendre.

Voilà pourtant ce que nous avons pu saisir au milieu du charivari discordant de sifflets et de rires moqueurs dont la salle a retenti dès le commencement de la pièce ; car tout le monde s'en mêlait. Messieurs de la claque eux-mêmes se sont émancipés. Je les dénonce à l'administration.

Ce *Malheur de Famille* n'est ni une fille séduite, ni une femme adultère, ainsi que le bruit en avait couru, dans le foyer, avant le lever du rideau. Il s'agit d'un mauvais drôle de bonne maison qui boit outre mesure, mange de même, court les femmes, fait des dettes et signe des lettres de change. Du reste, le meilleur cœur du monde et le plus charmant caractère, reconnaissant ses torts avec une bonhomie toute particulière, et mêlant de bonne grace ses pleurs aux pleurs de sa *famille* infortunée. Il est difficile de prévoir où cette vie libertine mènera le jeune homme en question, et lui vraiment ne s'en inquiète guère. Heureusement la vertu n'a pas perdu tous ses droits sur son cœur, et il pourra encore racheter ses péchés. Cela ne manque pas. Il s'est lié dans ses orgies avec un autre *pas grand'-chose* qui, vers la fin de la pièce, songe à faire une fin et veut justement, le scélerat, épouser la nièce de son ancien ami, le mauvais sujet n° 1. Mais il a compté sans son hôte. Le ciel ne perd pas la carte et a toujours un œil sur la vertu. Le mauvais sujet n° 1 devient l'instrument de la Providence et sauve sa nièce des mains *funestes* du mauvais sujet n° 2.

Voilà ou à peu près le canevas de ce vaudeville qui, selon l'apparence, n'est pas destiné à relever le Gymnase. M. de Comberousse a du malheur quand il

travaille seul. Qu'a-t-il donc fait de son collaborateur, M. Ancelot? — Leur association a produit de plus beaux succès.

Ainsi que je vous l'ai dit plus haut, le public n'a pas été traitable. Il n'a pas voulu faire de quartier. Enfin le lion se réveille. Mais qu'importe à M. Poirson? — Il l'endormira en l'ennuyant. Encore un succès comme les *Conseils de Femmes* et la chute de la nouvelle pièce sera oubliée. Les soporifiques sont d'excellens remèdes.

M. Ferville est une vieille et bonne connaissance qu'on aime à revoir partout, même au Gymnase. Jugez de l'amitié qu'on lui porte; quant à M. Joseph, ses débuts nous avaient prévenu en sa faveur. Mais, s'il continuait, nous serions réduits à croire que le personnage du Normand était pour lui un de ces rôles exclusifs avec lesquels un comédien s'identifie parfois complètement, au risque d'y perdre toute l'individualité, tout l'entrain, toute la spontanéité de son jeu. Hors, d'un pareil rôle, point de salut pour l'acteur ainsi compromis. Joseph est, jusqu'à présent, une preuve de notre assertion. Après avoir mérité un beau triomphe dans *le Normand*, rôle exceptionnel et de convention, il s'est fourvoyé dans une création qui ne demandait que de l'intelligence et du naturel.

On le voit, le bulletin de santé du Gymnase est chaque jour plus désespérant. Mais la direction n'en prend pas de souci. Chutes ou succès, tout lui est indifférent. Elle n'y regarde pas de si près. Nous ne serions pas étonné de voir le vaudeville de M. de Comberousse huit jours de suite sur l'affiche.

C'est pour le coup que le *Malheur de Famille* serait devenu une calamité publique.

MOLÉ-GENTILHOMME.

THÉATRES DE PARIS.

OPÉRA. — Les succès de Duprez continuent. Chaque reprise a l'avantage de donner à la pièce un caractère nouveau, et de piquer vivement la curiosité du public. On parle de remettre *Guillaume Tell* en cinq actes, dans sa splendeur première. *La Muette* va être reprise avec tous les soins désirables. Duprez y chantera le principal rôle. Mlle Fanny Elssler jouera Fenella. Nous ignorons encore qui se chargera du rôle de Dabadie. — *Cosme de Médicis*, de M. Halevy, avance.

FRANÇAIS. — Au milieu de toutes les nullités qui ont, l'une après l'autre, débuté sur la scène française, M. Rey s'est fait remarquer par de bonnes qualités et par d'assez nombreux défauts. Son masque est expressif; mais sa voix, un peu pâteuse. Malgré les applaudissemens qu'il a conquis dans le *Tartufe*, nous ne pensons pas qu'il ait, dans la création de ce rôle, montré une parfaite entente du sujet. Ce serait nous étendre outre mesure que de nous expliquer ici; mais nous ne manquerons pas de le faire dans notre prochain numéro. *Le Misanthrope* a été moins favorable à M. Rey que le *Tartufe*. Il y a même été chuté. M. Rey a une jambe, la droite, et un bras, le droit, qui remuent constamment et font le télégraphe. Il doit corriger immédiatement ces défauts. — *La Popularité* n'est pas mise encore à la scène, et peut-être cet ouvrage ne sera-t-il livré par l'auteur aux études du théâtre, que dans deux ou trois mois. — On vient de recevoir un nouvel ouvrage de M. de Wailly; et, jeudi, on a lu au comité une grande pièce de deux auteurs, dont l'un est connu par un drame fameux à la Porte-Saint-Martin, et l'autre, par le nom de son père qu'il s'applique à bien porter.

OPÉRA-COMIQUE. — Quand le *Postillon* ne fait pas claquer son fouet à ce théâtre, la

salle est déserte. La pièce de M. Batton a besoin de se produire promptement, puisque la partition de M. Meyerbeer ne reviendra avec lui des eaux de Baden que dans deux ou trois mois. Pourtant *Marie* ne passera que vers le commencement du mois d'août.

Odéon. — C'est aujourd'hui, affirme-t-on, que doit se terminer cette importante affaire. MM. Lefebvre et Blanchard espèrent toujours aussi fermement avoir le privilége. M. Védel, de son côté, est sûr qu'on le lui a promis, et qu'il ne lui manque, pour entrer en possession, qu'une formalité : la signature. En attendant, M. Vedel fait des engagemens, dont le nombre effraie les sociétaires, surtout si le cas échéait que le privilége ne fût pas donné à M. Védel ou ne fût donné à personne. Pourtant il est possible que ce soit par adresse que M. Védel engage autant d'acteurs. Comment, en effet, si l'Odéon s'ouvre, le refuser au directeur de la Comédie-Française, qui aurait su rallier autant d'intérêts, et qui serait d'autant plus fort qu'il en aurait rallié davantage? Nous ne blâmons en aucune façon ces nombreux engagemens; l'événement seul doit décider. Les deux derniers signés sont ceux de Mme Dorval, à 18,000 fr. par an et trois mois de congé, et d'Alexandre de la Porte-Saint-Martin. On ne peut que les louer en eux-mêmes. Le nombre des sociétaires et pensionnaires de la Comédie-Française se trouve donc aujourd'hui de cinquante-neuf au lieu de trente-cinq qu'il a été lorsque la troupe était le plus complète.

Vaudeville. — Ce théâtre, qui rivalise d'activité avec ses concurrens, a donné hier encore une pièce nouvelle dont le principal rôle était confié au talent de Lepeintre aîné. Mercredi prochain, nous ferons faire à nos lecteurs connaissance avec le *Parent Millionnaire.*

Gymnase. — On annonce pour samedi, à ce théâtre, la première représentation de *Sans nom.* Il y a long-temps que ce théâtre exploite un genre bâtard.

Variétés. — Un vaudeville fantastique, de MM. Bayard et Anicet Bourgeois, a passablement réussi avant-hier à ce théâtre. Il a titre : *Un Retour de Jeunesse.* Nous en donnerons prochainement l'analyse ainsi que celle de *troisième et quatrième.*

Palais-Royal. — Pourquoi Mlle Pernon prend-elle la mauvaise habitude de rire en scène? Mercredi, dans les *Deux Coupables*, elle était parvenue à mal jouer (chose peu difficile en soi), en jetant sur sa figure ce masque ricaneur qui lui ôtait toute expression. Dans *Bobèche et Galimafré*, elle ne met pas assez d'entrain dans le rôle de Chinchilla. Levassor est parfait de comique; Tousez et Leménil, de vrais héros de la farce. La salle était comble, ces jours-ci, comme aux premières représentations. Il y a soixante représentations de suite dans cette réjouissante parade.

Porte-Saint-Martin.—Alexandre, dont le public se plaisait à remarquer les progrés, vient de rompre avec M. Harel, et quitte son théâtre à la fin de ce mois. Voici à quelle occasion : Un rôle principal, dans la *Guerre des Servantes*, avait été destiné, par les auteurs, à Mélingue, et ils comptaient sur l'originalité du jeu de cet artiste pour assurer le succès du personnage bizarre qu'il devait représenter. Mais l'engagement de Mélingue touchait à son terme, et il ne voulait pas le renouveler sans trouver des avantages qui récompensassent ses progrès et son talent infatigable. M. Harel, qui n'a pas l'oreille très accessible à de semblables raisons, se tira de tout embarras en donnant à Alexandre le rôle destiné à Mélingue, et Alexandre répéta trente fois ce rôle, sur lequel il fondait avec raison des espérances de réputation. Ces jours derniers, l'époque du départ de Mélingue, à qui l'on faisait d'honorables propositions, approchant, M. Harel lui offrit un autre engagement, c'est-à-dire des avantages nouveaux que Mélingue accepta. Ce fut alors qu'on lui rendit le rôle qui lui avait été primitivement destiné, et pour cela il fallut le retirer des mains d'Alexandre, qui, justement blessé d'un pareil procédé, a demandé et obtenu la résiliation de son engagement, et n'a pas tardé à en trouver un autre à la Comédie-Française qui lui fournira les mêmes avantages, et où il trouvera plus d'égards et de procédés. — Par suite de ces mutations, Eugène, de la Gaîté, remplace Mélingue dans la même pièce. Les études se trouvent un peu arrêtées; et, comme les décorations n'avancent guère, il ne faut pas compter sur la représentation de la *Guerre des Servantes* avant trois bonnes semaines.

Gaité. — Les nombreuses demandes du privilége de ce théâtre sont maintenant réduites à quatre. Hier, le ministre de l'intérieur a dû, de nouveau, s'occuper de cette affaire qui, tout le fait présumer, arrivera promptement à terme. — Plus que jamais, on parle du retour de Bernard-Léon à cette direction ; son arrivée à Paris n'a pas peu servi à corroborer cette nouvelle, qui n'est pourtant que jusqu'à un certain point fondée. — D'ici à trois ou quatre jours, il faut l'espérer, nous tirerons les acteurs et les auteurs de la juste inquiétude où un provisoire indéfini les jeterait infailliblement. — En attendant, le répertoire marche toujours : Mlle Rougement a repris le rôle de Clarence de *Richard Moor*.—Outre le mélodrame nouveau qui s'intitulera, dit-on, *l'Auberge Rouge*, on a mis à l'étude un vaudeville de M. Meyer ; ces deux ouvrages sont montés avec les pensionnaires qui attendent la fin du provisoire pour prendre un parti, et ceux qui n'ont signé des engagemens que pour le mois de septembre. Les offres de services pleuvent pour recompléter la troupe.

Ambigu-Comique. — Le théâtre se trouve assez bien d'avoir remis à la scène le mélodrame *Il y a Seize Ans*, qui est joué avec un ensemble digne d'éloges. — Tous les deux jours, le *Gars* reparaît avec son escorte ordinaire de paysans baragouinant du breton et de soldats faisant la fusillade. Il y a des gens qui goûtent assez cette littérature-là. Enfin! On va passer ainsi le mois de juillet, et puis l'on donnera, dans les premiers jours du mois d'août, une pièce nouvelle qui sera suivie de plusieurs autres.

THÉATRES DE LA PROVINCE.

Abbeville. — Dimanche 16 juillet a eu lieu la clôture des représentations de M. Devaux-Gouest, au grand regret des habitués du théâtre. Dans les *Frères de Lait*, charmant vaudeville, MM. Charles et Renaud ont mérité plusieurs fois les applaudissemens du public. M. Delacroix a été, comme de coutume, d'une excessive médiocrité. — *Plus de Jeudi* a été joué d'une manière satisfaisante par MM. Devaux et Renaud, et par Mmes Devaux et Louisa. Quant à Mme Gustave, Mme Cloquet elle pourra trouver un public moins indulgent que celui d'Abbeville. Qu'elle y prenne garde. Cette pièce a été suivie de quelques épisodes de la vie de Napoléon, que M. Devaux nous a donnés sous le titre de : l'*Homme du Destin*. Ce drame est pâle d'intérêt et exigerait un théâtre plus grand que le nôtre. La seconde représentation d'*Angeline* terminait le spectacle. A la fin de cette pièce, Mme Devaux a chanté un couplet composé par son mari, et dans lequel elle nous faisait ses adieux. Le public, par ses applaudissemens, a montré qu'il était sensible à ces marques d'intérêt.

Vendredi 21, nous aurons les débuts de la troupe de M. Gresard.

Amiens, 19 juillet. — La *Muette*, le *Concert à la Cour* et *Jean de Paris* sont les trois opéras représentés au théâtre d'Amiens, depuis le départ de Firmin. Le premier de ces ouvrages a été exécuté d'une manière très remarquable. Mme Ferry a chanté admirablement, et Mme Seymour a mimé dans la perfection le rôle de la Muette. — De justes applaudissemens ont été donnés à M. Gellas et à Mmes Ferry et Panien qui ont chanté avec un goût parfait la charmante musique du *Concert à la Cour*. — M. Renaud a fait sans désagrément son troisième début dans le rôle de Pédrigo de *Jean de Paris*. M. Meunier est en progrès pour son chant; il mérite les applaudissemens qu'il a provoqués. Quant à M. Saint-Denis, le baryton débutant, il a besoin d'étudier le chant et de perfectionner sa méthode; sa voix a peu d'étendue et manque de flexibilité. MM. Viette et Chol ont été très bons dans *Riquiqui*; ils ont habilement dissimulé les défauts de cette pièce.

Bordeaux, 16 juillet. — Les formules laudatives sont épuisées à l'égard de Bouffé; il suffit de dire qu'il a joué, n'importe quel rôle, pour être assuré que tous les suffrages lui ont été acquis et qu'il a excité l'enthousiasme des spectateurs. C'est ce qui arrive à chaque représentation que donne cet excellent comédien. — Vendredi dernier on a donné au grand théâtre la reprise de *l'Habitant de la Guadeloupe*, ce drame de Mercier, aux situations

simples, vraies, à la leçon de morale douce et bonne. Le public a fait accueil à cet ouvrage du vieux répertoire, bien joué par Minvielle et Delamarre, faiblement par Mlle Susanne et Mme Alexis. — On a repris aussi à ce théâtre le *Mazaniello* de M. Caraffa, bien exécuté par Teisseire, Euzet, Oudinot, et Mme Graulot. — Le succès de *la Bastille* se soutient aux Variétés, où l'on joue aussi *Miel et Vinaigre* sans résultats bien satisfaisans.

Chalon-sur-Saône, 16 juillet. — *Le Postillon de Lonjumeau, le Cheval de Bronze* et *Robert* ont mis en relief la troupe de M. Bousigue. Mme Vandrelan est une bonne actrice et une prima-dona distinguée; après elle Mme Rose Saint-Victor tient convenablement le second rang, et Mme Dubuisson se montre spirituelle et piquante dans son emploi de dugazon. — M. Vignerot est un premier ténor faible ; M. Petit, son rival, donne quelque espérance ; M. Georget, la basse-taille, chante bien, mais sa voix manque de mordant et de netteté. — M. Dumouchel est comédien habile et chanteur adroit, enfin MM. Cosson et Rigé se tirent assez bien d'affaires. — Les chœurs exécutent avec un ensemble et un aplomb assez rares en province, et la mise en scène des ouvrages merite des éloges. Avec de tels élémens de succès M. Bousigue, le directeur, serait bien malheureux ou bien maladroit, s'il ne réussissait pas.

A Dieppe, — où la saison des bains fait affluer les voyageurs, M. et Mme Volnys attirent la foule au théâtre. Vers la fin du mois, les demoiselles Anaïs et Plessis viendront ajouter à la variété du répertoire. Mme Damoreau, arrivée depuis quelques jours, doit y donner plusieurs concerts.

Lyon, 17 juillet. — Il faut voir Nourrit tour à tour dans *Guillaume Tell*, dans *Robert* et dans la *Juive* pour se faire une juste idée de l'étendue et de la flexibilité de son talent comme acteur, et de ses ressources comme chanteur. Cet admirable artiste saisit ses auditeurs, les captive, les impressionne à son gré. On rit de sa joie, on pleure de ses larmes ; et toute la salle, attentive et muette, reste pour ainsi dire suspendue à sa puissante parole. Chaque fois qu'il joue, il est redemandé après la chute du rideau et salué par de frénétiques bravos, qui ne sont que l'expression vraie de l'admiration qu'il fait naître. — C'est définitivement M. Perronnet qui est engagé au Grand-Théâtre comme ténor léger, en remplacement de M. Emon. Cet artiste est précédé à Lyon d'une réputation méritée qu'il s'est acquise dans son emploi à l'Odéon et sur plusieurs des premiers théâtres de France.

Montargis, 17 juillet. — *Sancta Magdalena* est la patronne de Montargis, et sa fête devient, pour cette petite ville, l'occasion d'une foire qui dure trois semaines environ. Les foires, ce débris de plus en plus effacé de l'industrie du moyen-âge, se sont rattachées aux fêtes religieuses, autre ruine peut-être un peu plus vivace, car les marchands que le Christ chassa du temple se sont partout établis à sa porte. C'est une des mille transactions familières au génie mercantile.

La foire de la Magdeleine nous a valu l'arrivée du général en chef du dixième arrondissement théâtral, M. Colleuille. Sa troupe a débuté hier par *Jean de Paris* et *le Châlet*. *Jean de Paris*, qu'Adrien Boyeldieu composa en Russie, parmi les boyards de l'Ukraine, n'est pas une des moins douces et des moins tendres mélodies de cet auteur. Malheureusement elle a vieilli, et notre manie d'actualité nous rend impitoyables pour la vieillesse.

Le Châlet est de plus fraîche date : c'est la Suisse de tous les albums du jour de l'an ; la Suisse avec ses châlets, et son ranz des vaches, et ses campagnes, et ses montagnes. Le style brillanté et pimpant de ce petit opéra séduit au premier abord. Seulement, on est tenté de rire quand cette frêle musique fait tout-à-coup la grosse voix pour parler de sapins et de duel à outrance. — Nous renvoyons M. Adolphe Adam au *septuor* des *Huguenots*.

Voici ce que nous ont paru les acteurs, jusqu'à plus ample connaissance : Duchaumont, premier ténor, est, ce que sont en France la plupart des ténors d'opéra-comique, un artiste de goût, mais de peu de portée ; peu de notes brillantes qui consolent de l'absence des sons graves ; mais de la tenue et du travail. — Henri, première basse, remplit convenablement le rôle de Max dans *le Châlet ;* il a de l'aisance et une belle voix. Mais nous

sommes surtout satisfaits du baryton Delcourt, qui a fort bien dit ses deux ou trois airs de *Jean de Paris*. — Des deux seuls soprani qui se soient fait entendre, Mme Voiturier, qui occupe le premier rang, possède un assez joli talent pour la roulade; mais nous avouons qu'elle ne nous a point paru à la hauteur de son emploi. Attendons. — Mme Achille Petit, au contraire, est une jeune actrice pleine de grace, de gentillesse et de bon vouloir, et tout lui promet de légitimes succès au théâtre. — Du reste, hâtons-nous de répéter que tous ces jugemens ne sont pas définitifs, et seront soumis à une révision prochaine.

Le public de la première représentation était peu nombreux : c'était un début d'abord; et puis il faisait beau; et puis encore il y avait une *valeterie* dans un hameau du voisinage. Voici ce que c'est qu'une valeterie :

La valeterie, que le peuple prononce *valtérie*, est ici ce qu'est le *pardon* dans l'Ouest, la *kermesse* dans le Nord. une fête de village, une assemblée de paysans et de paysannes, auxquels daignent se mêler parfois les bourgeois de la ville et les aristocrates du château voisin. Cela se résout annuellement en une multitude de banquets champêtres, qui commencent après l'office et finissent au soleil couché. Alors s'animent les quadrilles campagnards, alors retentissent la vielle du mendiant et le violon du perruquier de la paroisse. Puis, on rentre chez soi en chantant des rondes villageoises, ou des complaintes de colporteurs.

Le peuple, qui n'est pas étymologiste, grâce à Dieu, ne se doute pas que le nom, l'époque, l'origine, et jusqu'au théâtre de cette fête patronale à laquelle il tient tant, sont pour lui des symboles encore vivans du double joug politique et religieux qu'ont subi ses pères. Il ne sait pas que la valeterie est un mot de la famille des valets et de la valetaille; il ne sait pas qu'autrefois les nobles faisaient boire et danser *leurs gens* devant la porte de leur château, et que c'est encore aux mêmes jours et sur le même emplacement que boivent et dansent aujourd'hui les paysans, qui ont remplacé les valets, contemporains et successeurs des serfs, lesquels n'étaient eux-mêmes qu'une modification des esclaves. O peuple! qu'on dit républicain de cœur et d'instinct, va donc danser le dimanche aux *valeteries*, et ôte respectueusement ton bonnet de laine, pour solliciter en échange le froid coup de chapeau de la bourgeoisie et de la noblesse départementales!

Pour revenir au théâtre et aux acteurs, ils nous donneront demain *la Pie Voleuse*, avec un vaudeville, *le Château d'Hutteldorf*. Puisse M. Colleuille s'y enrichir, lui qui n'aura à craindre ce jour-là ni la défiance casanière qui éloigne d'un début, ni la concurrence des valeteries. P. D.

Nevers, 16 juillet. — Les acteurs dirigés par Mme Cosson ont donné jeudi dernier le *Concert à la Cour*. Ce joli opéra-comique a été bien joué et bien chanté. Mme Devillé a fait applaudir sa voix agréable et pure; Mme Delisle-Beaucourt, dans le rôle de Carline, a été vive et piquante; les rôles d'hommes ont été bien rendus par M. Devillé, Paumier et Guillemet. Le *Mari de la Dame de Chœurs* a excité le franc rire des spectateurs et a valu des applaudissemens à M. Pousseur et à Mme Alexandre. La *Vieille* qui commençait le spectacle a fait plaisir. Mme Pousseur s'est montrée chanteuse et comédienne dans le rôle de la comtesse Xénia. — Il est fâcheux qu'un plus grand nombre de spectateurs ne soit pas venu donner des encouragemens à cette troupe vraiment digne d'être appréciée par les amateurs.

Versailles, 19 juillet. — J'habite Versailles depuis quelques jours, et je partage mon temps entre le parc et le théâtre. Le parc est magnifique et monotone, le théâtre fort vilain et fort amusant. On y joue parfois la comédie et le drame assez bien pour me faire oublier Paris. Hier, dans *Riche et Pauvre*, j'ai pu applaudir, sans remords, au jeu adroit, au bel organe, à la parfaite tenue de M. Saint-Léon, chargé du rôle de Pillet. M. Lefevre a de la chaleur, mais une chaleur qui est plutôt de l'étude qu'un produit de l'ame. Mme Hyacinthe jeune est gentille et dit avec sagesse. M. Ozanne, je crois, premier comique, plein de verve. Mme Lefèvre ingénue naive et décente. Mme Dubois, gardant les traditions de la bonne comédie, et Mlle Virginie-Martin, jeune et belle femme toute d'a-

nimation, de grace, d'excellente tenue, à qui il ne manque qu'un plus vaste théâtre pour avoir un nom. — Venez à Versailles ; il n'en coûte presque rien ; et malgré les bruits répandus, croyez que vous ne trouverez nulle part à Paris, plus d'empressement, de prévenances, de bon vouloir et d'économie qu'à l'hôtel du Réservoir où je vous attends.

Y. Z.

THÉATRES ÉTRANGERS.

RUSSIE.

Saint-Pétersbourg, 1er juillet. — Mme Allan vient de faire sa première apparition sur notre scène impériale dans *la Lectrice*. Jamais la salle n'a retenti d'autant d'applaudissemens que ce soir, durant tout le cours de cet ouvrage. — Mlle Virginie Bourbier a été tellement impressionnée du succès de la dernière venue, en concurrence avec elle pour les emplois de premières amoureuses et de jeunes premiers rôles, qu'elle en a eu une attaque de nerfs. Mlle Virginie Bourbier devait finir le spectacle par *Une Position Délicate* : impossible ! — Grand embarras que Mme Allan a fait cesser à la minute ; elle a remplacé sa camarade dans cette dernière pièce, et le triomphe de talent s'est grandi du triomphe de l'obligeance. Mlle Virginie Bourbier s'est promis de ne plus se trouver mal en pareille occasion. C'est une maladresse, au moins. — Dès le lendemain, Mme Allan a reçu de l'Empereur une paire de boucles d'oreilles en brillans.

PRUSSE.

Berlin. — *Les Hohenstaufen* de Raupach, se jouent maintenant sur le théâtre royal, dans l'ordre historique, ce qui est tout-à-fait louable ; car, de cette manière, on fait faire au public un cours d'histoire très-instructif. Il est vrai que, dans toutes ces pièces, on chercherait vainement de la poésie ; mais c'est par elles qu'on fait connaître à nos contemporains les grands hommes de l'époque la plus mémorable de l'histoire de l'Allemagne, et cette leçon porte plus de fruit que la lecture des meilleurs livres sur l'histoire.

Aujourd'hui, c'est une mode d'attaquer le talent de Raupach. Nous tous nous savons fort bien ce qui lui manque pour pouvoir être comparé à Shakspeare, Goëthe, Schiller et Heinrich Kleist. A quoi bon le répéter davantage ? Pourquoi ne cherchons-nous pas plutôt à l'accepter tel qu'il est ? En effet, il a des qualités éminentes : il possède de la logique, de la suite dans les idées, du calme et de l'énergie, et tout ce qu'il fait est empreint de son style admirable. S'il était vrai qu'il nuisît à l'art en défendant la scène aux jeunes talens, on pourrait se plaindre avec raison de ce que Raupach régnât seul sur les théâtres de l'Allemagne. Mais où donc aperçoit-on des talens en germe ? Sans lui, nous serions condamnés à voir représenter encore plus de niaiseries triviales tirées du français, ou d'autres langues ; car notre répertoire ne serait formé ni par Calderon ou Shakspeare, ni par Goldoni ou Kleist, ni par Goëthe ou Schiller. Ainsi, au lieu de l'attaquer, on devrait lui rendre grâce de ce que lui seul soutient la dignité du cothurne en Allemagne.

Dresde. — Parmi les nouvelles pièces remarquables, on compte *la Dangereuse Tante* d'Albini, et *l'Adepte* de Halm. Cette dernière, bien qu'on lui rende pleine justice, n'a pas le mérite de *la Griseldis*, du même auteur. Parmi les nouvelles comédies, le public continue à favoriser *le Gamin de Paris*, traduit du français. Il est vrai qu'on ne trouve pas souvent une actrice comme Mme Devrient-Bohler, chargée du principal rôle.

MÉLANGES.

JURISPRUDENCE THÉATRALE.

Artiste dramatique.—Saisie-arrêt.—Appointemens.—Portion saisissable.

Les saisies-arrêts formées par les créanciers d'un acteur, entre les mains de son directeur, ne peuvent frapper sur ses appointemens, à échéoir de mois en mois, la part de ces

appointemens qui lui est rigoureusement nécessaire pour le faire subsister. Les tribunaux peuvent fixer et arbitrer cette part en ayant égard à la quotité mensuelle des appointemens de l'acteur, à la nature de son emploi dans le théâtre où il est engagé, ainsi qu'aux dépenses journalières et présumées que cet emploi peut exiger de lui. (C. Roy. de Lyon. Séguy, C. Anatole Gras. — Gaz. des Trib., 19 juillet.)

LE BEC DANS L'EAU.

I.

ANSELME A LOTHAIRE.

Je vis à la campagne, mon bon Lothaire. J'y suis heureux non pas comme un roi; je trouve la comparaison maussade; mais tout au moins comme un lézard, à midi, ou comme un papillon dans un jardin sans enfans; mais avec tout cela, sais-tu mon désespoir? Eh bien, mon pauvre ami, je tourne tout à la fois à la graisse et à l'idylle. Je deviens bucolique en diable, et je ne puis plus boutonner mon habit. Qu'y faire? Tu ne me reconnaîtrais plus; c'est à peine si je me reconnais moi-même. D'abord, je ne veux plus me regarder dans mon miroir; j'ai honte de m'y voir fleuri, réjoui, la face appétissante, luisant d'embonpoint; et des joues!..... Enfin ce n'est pas trop dire : je sue la santé, je rayonne la santé.

Au moral c'est bien autre chose. Moi, Lothaire, oui, moi ton ami Anselme, le voluptueux, le sensuel paresseux, l'homme éminemment civilisé que tu connaissais; moi qui n'admettais le lever du soleil qu'à midi, et me couchais volontiers au déclin des réverbères, je me lève avant le jour, et pourquoi?.... — O Rousseau! Bénis-moi du plus haut des cieux, fais-moi tresser par les belles mains de Mme de Varens une couronne de pervenches!.. Je vais, avec le chœur des alouettes et des pinsons, m'épanouir devant l'aurore naissante! Le soir, j'éteins ma chandelle à dix heures, c'est-à-dire une demi-heure au moins après que toute la maison dort.

Après tout, je me fais admirablement à la vie que je mène; je ne regrette rien de Paris, j'ai ici tout ce qu'il me faut de plaisirs; je ne m'ennuie jamais, chose difficile à croire; je n'ai jamais le cœur ni l'esprit vides; les journées s'écoulent delicieusement dans un calme, dans une monotonie admirables. A Paris, le temps ne me laissait pas le temps de me reconnaître; il me poussait en avant, l'infatigable coureur qu'il est, et m'usait la plante des pieds sur le pavé; je crois qu'ici vraiment il me berce, je m'en vais sans me sentir aller; et, l'un après l'autre, comme les arbres de la route, mes jours passent à droite et à gauche, en me saluant sans bruit.

J'ai deux petites chambres, au second étage, dans une maison qui a un rez-de-chaussée. Mes quatre fenêtres ouvrent à pleine vue sur le ciel et la campagne, sur de charmans parterres et un grand jardin. Je reste presque tout le jour à la fenêtre, assis sur le rebord, adossé contre la traverse de bois, parfois le nez dans un livre; mais plus souvent les yeux au jardin. Et voici ce que je

vois : d'abord, au pied du mur, devant les croisées du rez-de-chaussée et la grand'-porte au large ouverte, un plateau en demi-cercle, exhaussé sur le jardin, sablé menu d'ocre jaune, entouré d'un treillis en corbeille, que dessine le plus délicieux buisson du monde. Un buisson de roses et de chèvre-feuille. Les rosiers, quand je descends au jardin, me dépassent, le bras levé. Eh bien, à l'heure où nous sommes, vers sept heures du soir, quand le soleil descend derrière les arbres, que les ombres sont longues, que la terre ardente se repose et que la fraîcheur s'envole des bosquets par petits frissonnemens, les pauvres roses fatiguées se relèvent, se dressent à la pointe des branches, rayonnent presque sur la verdure qui s'assombrit, et du milieu de leurs calices, comme de petits esprits aîlés qui s'y seraient blottis pour dormir tout le jour, les plus délicieux parfums se réveillent, s'agitent, se secouent et montent jusqu'à moi en tournoyant.

O Lothaire! Les suaves senteurs qui m'arrivent molles et humides! Je laisse de côté ma lettre et vais me pencher sur le jardin. Figure-toi que j'ai devant moi une allée à perte de vue entre deux plates-bandes de toutes les couleurs. Chaque semaine, les couleurs changent: sous une fleur qui se fane, une autre fleur jaillit, et la terre en a de toutes prêtes pour suspendre sans cesse à la tige qui attend. Eh bien, toutes ces fleurs sont maintenant autant d'haleines embaumées qui respirent dans l'air; les clochettes s'épanchent, les calices débordent, les pyramides ont un filet d'ambre au front, les digitales sont des ruches pleines d'où les essaims s'envolent; et tout cela, tous ces souffles merveilleux, montent en légères colonnes, en douces fumées flottantes, que des milliers de petits zéphyrs lutins effarouchent de leurs aîles, chassent devant eux et mêlent de leurs bras transparens.

En ce moment, le soleil se couche au fond du ciel, et tout le jardin est d'une teinte rosée. Le sable se colore avec une vigueur extraordinaire, les bordures basses de buis se dessinent en noir et s'alignent comme une belle haie de petits soldats autour d'un cortège. Les grosses têtes rondes des jeunes acacias se suspendent sans tiges, les gazons frappés à revers ont de hautes aiguilles d'or sur un fond de velours sombre. Les grands sycomores, les platanes à claire voie épaississent à grand'-peine quelques poignées de feuilles noires, les rayons projetés traversent et blondissent tout ce qui se découpe sur les bords. Les vieux ormes font masse sombre; à peine un trou étincelant où le soleil se déchire pour pénétrer.

Le ciel a trois teintes, je dirais aussi bien mille; mais je n'en veux que trois. Il est d'un joli vert pâle au-dessus de ma tête, le vert se fond plus loin dans une brume grise qui passe rapidement au rouge, et au-dessous de ce brouillard chaudement coloré, (le vent vient de s'élever tout à l'heure), voici la grande gaze d'or qui se déploie, où va se jouer le coucher du soleil.

Te souviens-tu, quand nous étions enfans, comme nous nous amusions à nous fermer les yeux, les deux mains sur nos paupières, et comme nous nous demandions l'un à l'autre : qu'est-ce que tu vois? C'était comme un grand ciel creusé, lumineux, diaphane; une belle voûte d'or fluide, un grand lac merveilleux avec des frémissemens qui tremblottaient et couraient au centre; des

poissons d'or, des aiguilles d'or, des treillages d'or toujours en mouvement; des dessins frappés comme les petits papiers d'almanachs qui viennent de l'Alsace, des miliers de points bleus; un merveilleux caléïdoscope enfin, toujours prêt, toujours étincelant, toujours illuminé à notre désir: tant Dieu a mis dans l'œil d'un enfant de trésors de vision et de lumière! Eh bien, voilà le ciel que je contemple maintenant au bas de l'horizon. Bien entendu qu'il n'y a ni paillettes d'azur, ni petits grotesques d'or imprimés sur papier rouge; mais c'est la même profondeur de ciel, la même splendeur transparente, le même océan de pure clarté. C'est de l'or qui s'écoule à l'œil; de l'or brun, avec de petits nuages fins égratignés au bas de lumière vive. Le soleil qui trempe au brouillard n'est pas le radieux miroir d'une belle eau qui rayonne en s'inclinant et donne des deux épaules; c'est un globe de cristal dont le fond est taché de lie rouge et qui fait tourner sa liqueur.

Au-dessous, le coteau est d'un violet magnifique qui tire aux tons chauds; la ligne supérieure déborde, éclate et pétille d'or; c'est comme une artillerie magnifique en batterie. Du reste, en se prolongeant, la ligne se repose, la colline passe du violet au gris et s'assied tranquillement devant un ciel presque mat.— Les bouquets de peupliers qui dépassent le mur du jardin noircissent à vue d'œil. Ce qui est admirable, c'est que les masses se frangent et se découpent encore d'harmonieuses teintes claires; les oiseaux sont couchés, la rosée poind sous l'herbe, les fleurs vont commencer leur travail, et les boutons s'ouvrir feuille à feuille pour être roses ou lys demain avant le soleil.

Eh bien! mon bon Lothaire, au milieu de ces choses riantes, au milieu de cette sereine églogue de ma vie, le diable n'a pas perdu de temps, et je m'aperçois qu'il n'y a ni paradis sans Eve, ni Eve sans serpent. Je me sens en train de devenir le plus grand scélérat du monde; déjà, pour commencer, j'aime cinq femmes à la fois. Bien m'en prend qu'il n'y en ait pas six dans la maison; j'entends six pour lesquelles un cœur encore très présentable puisse décemment se mettre en frais. Autrement, par Dieu, je ne vois que robes et bonnets, toute la journée, dans mon couloir, sur l'escalier, dans la cour, au salon, le long des ruches, le long du petit ruisseau et par tout le jardin; mais, pour mon repos particulier et, par contre-coup, pour le repos général, la majorité se compose des figures les plus respectables, les plus calmantes et les plus hygiéniques qui se puissent imaginer. Une vieille demoiselle toujours en blanc, fichu de mousseline blanche, sac de filet blanc, déshabillé de basin blanc, ombrelle verte, à manche d'ébène tourné, et soixante ans passés brochant par-dessus tout. Item, la femme d'un boucher retiré; quarante-deux ans, courte et ronde, décolletée, la gorge exposée en console, un tour de cheveux blonds à coques, des doigts de deux phalanges, engelures perpétuelles et bagues à tous les doigts. Item, deux bonnes grand'-mères, bien excellentes personnes, en qui je fais la cour à leur postérité, et qui me trouvent charmant parce que je leur porte des chaises à l'ombre après le déjeûner. Item, la femme du jardinier, une nourrice et deux couples de cuisinières; c'est-à-dire une triple odeur en six personnes, l'eau de vaisselle, le lait aigre et le fumier.

Attends un peu: le jour est tombé tout-à-fait, je vais allumer ma chandelle.

Eh bien donc! maintenant, mon cher Lothaire, je suis singulièrement embarrassé. Je t'ai dit que j'aimais cinq femmes, cela n'est vrai qu'à demi; je ne les aime ni les unes ni les autres: non, à le bien prendre, je n'en aime aucune; mais j'aime... qui? Je n'en sais rien. Qu'est-ce que cela fait? J'aime, j'aime et j'aime. J'ai de l'amour plein la tête et plein le cœur; je ne sais qu'en faire. Je ne veux pas le garder toujours en moi à le nourrir de belles chimères, d'imaginations creuses et de sublime poésie; le meilleur de ma pensée s'y épuiserait bientôt jusqu'à la moelle; il faut que je m'en débarrasse, et je crierais volontiers par la maison : J'ai un amour à placer, qui veut le prendre en sevrage?

Du reste, le prenne qui voudra; il sera toujours en bonnes mains ici. Je l'ai offert aux trois étages, et je l'aurais volontiers laissé partout. Le malheur est que personne n'a semblé se soucier de la marchandise. Au rez-de-chaussée, d'abord, c'est une famille anglaise. La grand'-mère, une des deux dont je t'ai déjà parlé; le père, d'un âge mûr, le corps sec, grand front, grand air, favoris clair-semés, mélangés de blond et de gris; la tête chauve, deux bouquets de cheveux aux tempes, un vrai Charles II pour sa mine royale et pour sa raideur. La mère, de cet âge indécis qu'ont les Anglaises depuis vingt-huit ans jusqu'à cinquante, les lèvres et les yeux jeunes, je ne sais quoi de virginal, avec le teint pourpre et couperosé, des cheveux sans couleur, qui n'encadrent pas, et qui éteignent la figure sur les contours; et puis, tu sais, cette désinvolture d'outre-mer qui donne aux femmes le mouvement du cygne... Ah! va te promener pour le mot noble! j'aime mieux être trivial et ne pas dire une niaiserie. Il s'agit bien du cygne ici, mettons de la girafe. Une Anglaise est faite de deux pièces qui se vissent à la ceinture : les jambes et toute la partie inférieure graves, immobiles, coulées en plâtre, le véritable arrière-train du quadrupède; le cou commence à la ceinture, c'est la partie flexible, moelleuse, inclinée, relevée, en perpétuelle souplesse de ruban.

Des deux jeunes personnes, l'une est la fille; elle a dix-huit ans, et se nomme Jenny; l'autre n'est qu'une orpheline; elle a, je crois, le même âge que Jenny, et s'appelle Caroline M. Pollard l'a ramenée de l'un de ses tours en Italie. Jenny est blonde, Caroline est brune, cela va sans dire; Jenny est grande, Caroline est petite; Jenny est maigre, et Caroline a les plus beaux bras, les plus frais, les plus veloutés et les mieux portans que tu aies jamais vus. Je ne sais vraiment pas laquelle des deux je préfère; je crois que, l'une après l'autre, je les préfère toutes les deux. Remarque bien qu'il y a égal attrait des deux côtés : jeunesse, beauté, abandon charmant, familiarité pleine d'innocence, deux vraies colombes du bon Dieu, étourdies, caressantes, osées et effarouchées en même temps, délicieuses à voir et plus délicieuses à toucher. Avec cela, je trouverais, des deux côtés, un de mes rêves accomplis. Te souviens-tu que je voulais passer le détroit pour me donner corps et âme à quelque belle jeune fille anglaise, pâle, douce et rêveuse comme un véritable brouillard d'Ossian? Eh bien! mon cher, voici une belle jeune fille anglaise, que mon bon ange me fait rencontrer à deux lieues de Paris. Qu'en dis-tu? Si je ne me décide pas pour Jenny, et que je suive tout doucement la pente qui m'a fait dévier vers Caroline : une Italienne, Lothaire! une Italienne! Comme nous rêvions tous deux les belles races, le pur sang et les

brûlantes amours d'Italie !... Enfin, quoi qu'il en soit, j'ai déjà pris un ruban à Jenny, et je vois là, dans un verre, une belle rose se r'ouvrir qui s'était fatiguée ce matin dans les cheveux de Caroline. Garderai-je la rose sèche? garderai-je le ruban? Je n'en sais rien, et j'attends.

Au second étage, il y a deux appartemens; dans le premier, un charmant ménage de six mois qui s'est réfugié à la campagne pour isoler ses premières tendresses, et savourer seul à seul ses plus humides émotions. En ce moment où le jardin est désert, si je voulais me mettre à la fenêtre, je suis bien sûr que je verrais dans les petites allées, passer et revenir cette ombre colorée que fait un peignoir blanc, la nuit. La dame est toujours en peignoir. Son mari ne la quitte pas un instant. Ils descendent au jardin avant tout le monde, rentrent quand les fenêtres s'ouvrent, et s'en vont tout le jour quelque part dans les bois. Je me trompe peut-être; mais il me semble qu'elle n'est pas aussi heureuse qu'on le pourrait penser. Je la vois le matin se promener avec son mari, lentement, bien lentement, pendue au bras du bien-aimé, les deux mains enlacées à ce bras, rêveuse, ployée, la tête renversée sur son épaule; eh bien, il y a une divine pâleur sur ces belles joues de lys que le matin seul ne donne guère; il faut que les larmes aient passé par là. Moi, je la regarde derrière les persiennes, et je sens mon cœur qui se gonfle; chose singulière, je ne puis la regarder sans avoir de grosses larmes au bord des yeux! — J'ai un mouchoir à elle, un mouchoir de baptiste à son chiffre, qu'elle avait laissé dans le petit hermitage au bout du jardin.

Toujours sur le même étage (je te fais la statistique de la maison), c'est une famille au grand complet, moins le mari, la pièce la plus importante du ménage; mais grand-père et grand'mère, un petit garçon, une petite fille qui tête, une nourrice, une bonne, et *cætera* et avant tout, la mère de deux enfans, une jeune veuve. J'aime les veuves de passion, surtout quand elles portent le deuil et qu'elles ont vingt-un ans; seulement il est fâcheux de trouver deux enfans par dessus le marché. Figure-toi que, quand je l'ai vue pour la première fois, je marchais derrière elle; elle avait sa robe noire de cachemirienne qui lui va d'une façon ravissante, j'admirais une taille correcte, d'une cambrure sans défaut, gracieusement assise sur des hanches accentuées, et d'un délicieux mouvement. Les épaules descendaient du cou et glissaient aux deux bras avec une courbe merveilleuse. Le cou n'était ni blanc ni rose au-dessus d'un simple col de crêpe, il était blond et se perdait dans de petits cheveux d'or légèrement frisés au bord du bonnet. Ah! Lothaire! Lothaire! des cheveux blonds sous un bonnet de crêpe! Des cheveux blonds lissés avec un soin précieux, tendus et relevés du front au sommet de la tête, une petite couronne blonde, et tout cela à travers un réseau noir à mailles doubles qui semblent toujours fuir sous les yeux!... Eh bien, dans ce moment-ci, je crois que c'est elle que j'aime. Cette nuit je lui écrirai une lettre, et je la lui remettrai demain. D'ailleurs, une veuve; chose admirable! ni père ni mère pour vous mettre le contrat sur la gorge, ni mari pour vous offrir galamment la fenêtre, comme seule voie de sortie convenable passé minuit!....

Toutefois, à ne considérer que l'opportunité, j'ai peut-être mieux encore à ma

porte. Une veuve encore, mon cher Lothaire; car ce qui constitue le veuvage, c'est l'absence du mari. Or, le mari de ma voisine est un homme de bureau, enseveli dans son administration toute la semaine, et qui s'exhume périodiquement le samedi soir pour fleurir le dimanche en pleine résurrection. J'y songerai, et puis elle est charmante aussi;... mais elle fait la cuisine elle-même. Eh bien, après tout, elle n'a pas deux enfans, elle n'a qu'une petite fille... Oui, mais elle porte des peignes d'or aux deux côtés des cheveux...

Allons vraiment, je ne sais pas de quoi je m'inquiète. Raisonnons un peu : Je ferai peut-être bien de tirer au sort, d'inscrire les cinq noms et de les jeter dans mon chapeau... Fi donc! puisque je suis libre de choisir. J'ai d'abord Jenny... Oui, mais j'aime pour aimer, c'est très bien; pour épouser, c'est autre chose... Plus de Jenny; je ne veux pas de jeunes personnes; c'est affaire aux gens qui s'établissent et qui ont besoin de prendre femmes pour leurs établissemens. Et puis Jenny deviendra peut-être comme sa mère. — Non, ma foi; de ce-côté là, c'est tout décidé. Quant à Caroline, elle porte un ruban bleu-clair dans ses cheveux avec un camée sur le front; elle a un signe noir au-dessus du nez sur la lèvre, ce qui est commun en diable... Tiens, Lothaire, je m'arrête là parce que plus je vais, plus je deviens bête; d'ailleurs j'ai abusé largement du droit que j'ai pris de t'ennuyer. Sais-tu ce que je vais faire? Je vais écrire une lettre, mais une lettre d'une passion foudroyante, je n'y mettrai pas de nom, je la tiendrai toute prête dans ma poche, et, demain, dès que je verrai jour à la placer, Jenny ou Caroline, la dame au peignoir, la dame en deuil, ou la dame au peigne d'or, je n'y regarde plus, je la place. Advienne que pourra.

Edouard Thierry.

MONVEL A NANTES.

Monvel étant venu à Nantes en 1801. Une couronne de myrte fleuri et une de laurier lui furent jetées sur la scène.

A la seconde couronne, on avait joint les vers suivans :

Bon auteur, grand artiste, ornement de la scène,
Par toi règne Thalie et règne Melpomène;
Le front ceint du laurier des enfans d'Apollon;
Ta lyre résonna dans le sacré vallon :
Tu parlais à nos cœurs et tu connus la gloire...
Elle grava ton nom au temple de mémoire.
Auteur, mais sans revers, artiste sans rival,
Tu n'eus jamais de maître et tu n'as plus d'égal.
Émule de *Baron*, de *Favart* et *Lanoue*,
Corneille t'applaudit et Molière t'avoue.
Auteur, tu fais briller *Moté*, *Fleury*, *Contat;*
Acteur, de toi la scène obtient un double éclat.
Les Muses te tressaient une double couronne :
La France te la doit, et Nantes te la donne.

NOUVELLES DIVERSES.

Noire. — Ne vous est-il pas arrivé quelquefois, en voyant représenter une pièce à la mise en scène mauresque, aux personnages algériens, de déplorer le sort d'une jeune et

jolie figurante qui, jetée comme accessoire muet au milieu d'une intrigue africaine, est obligée, pour gagner ses 75 centimes, de se couvrir la figure jusqu'aux lèvres, et les bras jusqu'aux épaules, de cet enduit noir et graisseux qui fait au théâtre les Farruch et les Othello. Eh bien! rassurez-vous ; à l'avenir, votre jolie figurante n'ira plus compromettre l'éclat de son teint, la fraîcheur de ses joues, la neige de sa poitrine sous le cambouis dramatique; elle restera blanche et rose, en dépit des excursions que pourraient faire encore, sous la zône torride, le génie de nos modernes auteurs. — Je vois vêtus, d'ici, une troupe de nègres appelés à régénérer notre théâtre aux abois. — La jeune première a déjà pris les devans; elle est à Paris et s'apprête, dit-on, à remuer dans le cœur de tous les *petits blancs* des émotions jusqu'alors inconnues. — Bravo! l'art dramatique ne peut marcher qu'en se renouvelant. — Assez et trop long-tems le blanc a régné sur notre scène ; que diable, toujours du blanc, cela finissait par devenir fastidieux! — Changeons un peu de couleur ou, au moins, faisons des mélanges, de la bigarrure, de la mosaïque. — Le blanc tout seul est fade; à côté du noir, il gagnera cent pour cent. — Vive le noir! vive le blanc! vive le noir à côté du blanc!

Voici ce qu'on lit dans des journaux qui se prétendent bien informés : Une négresse nommée Cécily, élevée par une riche propriétaire de la Guadeloupe, s'est trouvée obligée, à la mort de sa bienfaitrice, de se faire une ressource du théâtre. Familiarisée depuis long temps avec les chefs d'œuvre de notre scène, elle se joignit à une troupe assez distinguée qui exploitait les théâtres françcais de la Nouvelle-Orléans, et y débuta dans les premiers emplois de la comédie et de la tragédie ; elle produisait un grand effet, notamment dans *Alzire*. — Cette singularité attira la foule pendant un grand nombre de représentations. — Un spéculateur, témoin de ses succès, s'est empressé de l'engager et compte exploiter bientot la curiosité parisienne. — On dit qu'il est au moment de s'entendre avec l'administration du Gymnase. — Cécily est âgée aujourd'hui de vingt-un ans. — Son genre de talent a quelque rapport, DIT-ON, avec celui de Mlle Mars et de Mme Dorva A LA FOIS. On espère qu'elle se corrigera aisément d'un *léger défaut de prononciation*. — Sa pièce de début est confiée à l'un de nos plus habiles écrivains dramatiques.

Eh bien! que dites-vous de la charge? La Guadeloupe qui se remet avec le Gymnase en correspondance réglée. Autrefois, elle lui envoyait des oncles millionnaires, des tantes providentielles; aujourd'hui la pauvre Guadeloupe, mise sur les dents, n'ayant plus le moindre Crésus à lui adresser, lui expédie franco des artistes dramatiques en manière de consolation. Pauvre américaine! je te plains! En va n tu veux fuir ton désert; en vain tu veux mettre l'espace des mers entre toi et les solitudes du nouveau monde, le désert te poursuit. Par une fatalité sans exemple, tu tombes précisément à Paris sur le seul théâtre qui peut te rendre, dans toute leur horreur, ces affreuses solitudes où, si grand qu'il puisse être, ton génie d'artiste doit immédiatement s'aplatir. — Il y a des gens qui ont du malheur.

A. L.

Un autre de nos collaborateurs avait pris la chose au sérieux, et finissait ainsi :

« Après avoir analysé ces belles phrases et ces pompeuses annonces, que reste-t-il?

» Une actrice dont le talent nous est parfaitement inconnu, mais qui, à coup sûr, n'a ni la tenue, ni la prononciation, ni l'éducation d'une Française, débutera, d'ici à quelques mois, sur un théâtre qui ne sait plus à quel saint se vouer. Ce qui distingue particulièrement cette actrice nouvelle des nôtres, c'est qu'elle a de grosses lèvres, des cheveux crépus et une peau noire, et qu'elle n'a pas encore eu d'adorateurs. — Curiosité. »

TOMBEAU DRAMATIQUE. — Il existe, dans le cimetière de Vaugirard, une tombe qu'il appartient aux artistes dramatiques de ne pas laisser démolir, et dont il est de leur devoir de recueillir les cendres. Cette tombe est celle de Mlle Clairon, qui illustra la scène française vers le milieu du siècle dernier. Elle vaut au moins autant la peine d'être conservée que celle de M. de La Harpe.

LABLACHE. — Le célèbre chanteur, rétabli de la grave maladie qui le tenait éloigné de la scène, a reparu au théâtre de Londres, le 17 juillet, dans l'opéra d'*Ildegonde*.

Bobèche, — que quelques journaux avaient fait mort, réclame contre cet arrêt et assure qu'il existe à Carcassonne, où il vit en rentier.

Ex-acteurs de la Gaîté. — Les artistes quittant ce théâtre sont, jusqu'à ce jour, Maillart engagé à la Comédie-Française; Mlle Théodorine et Eugène à la Porte-Saint-Martin, Joseph et Lebel, au Cirque-Olympique, et Mlle Maria aux Variétés. Mlle Léontine a été aussi en pourparlers avec le théâtre de la rue Richelieu, mais elle n'a pas pu s'entendre avec l'administration : le répertoire de la comédie d'intrigues n'est pas assez fort pour elle.

La Guerre des Servantes. — A présent qu'il n'y a plus d'incertitude sur le titre du drame dont on s'occupe à la Porte-Saint-Martin, il faut dire aux lecteurs que *la Guerre des Servantes* est un épisode de l'histoire de Bohême, déjà traité dans un roman de Van Dervelde, qui porte ce même titre. Si l'on en croit les chroniques, les servantes bohêmes, ayant eu à se plaindre des duretés de leurs maîtres, résolurent ensemble d'empoisonner leur dîner. Une fois débarrassées de la plupart des hommes de guerre, elles prirent les armes, et se réunirent, nouvelles amazones, sous la domination d'une aventurière nommée Wlaska. Il sera curieux de voir comment les auteurs auront développé et dramatisé ce sujet.

Enseignement des beaux-arts. — La France compte neuf principaux établissemens consacrés à l'enseignement spécial des beaux arts, sous la direction du gouvernement. L'Académie royale de France à Rome; l'Ecole royale et spéciale des Beaux-Arts à Paris; le Conservatoire de musique et de déclamation à Paris; l'Ecole de Musique à Lille; celle de Toulouse, et quatre écoles gratuites de dessin : deux à Paris, une à Lyon, et une à Dijon.

Monument de Mozart. — On a donné dernièrement à Vienne une représentation théâtrale au profit du monument à élever à Mozart, dans la ville de Salzbourg. Ces solennités sont maintenant à l'ordre du jour en Allemagne, et le public n'y fait pas faute.

Paul. — Le gros amoureux du Gymnase est retrouvé. Après être resté quelque temps en Portugal, où il ne s'amusait pas plus qu'il n'amusait les autres, il s'est remis en route et s'est dirigé vers la France; mais, avant d'y rentrer, il fait une station à Bruxelles. Il attend dans cette ville que M. Poirson le rappelle à son théâtre. On assure que cet acteur a beaucoup acquis..... d'embonpoint.

Les Isolés. — Tel est le titre d'une pièce dont on fait beaucoup d'éloges à Berlin, non-seulement parce qu'on l'attribue à un prince du sang royal, mais encore, assure-t-on, parce qu'elle renferme vraiment des qualités éminentes

Mlle Danse. — Cette première danseuse noble, dont on disait beaucoup de bien l'année passée à Bruxelles, va retrouver à Vienne M. Aniel, son ancien maître de ballets. Nul doute qu'elle n'y ait beaucoup de succès.

MISES EN SCÈNE.

BOBÈCHE ET GALIMAFRÉ Vaudeville-parade, en deux actes et trois tableaux, par MM. H. et Th. Cogniard.

Toutes les indications sont prises à la droite de l'acteur.

PREMIER ACTE.

Décorations. — L'intérieur d'une tente de saltimbanque : le fond et les côtés sont fermés par des toiles grises, au milieu desquelles on aperçoit les arbres d'une place publique; au fond, au-dessus, est une corde tendue, avec deux grands drapeaux rouges; à gauche de la corde, une ouverture de sortie, fermée par un rideau de toile à carreaux bleus; à droite, au deuxième plan, une toile sur laquelle on est en train de peindre l'en-

seigne; à gauche, un grand carton; du blanc d'Espagne dessus une toque; deux petits drapeaux; une palette; des instrumens de musique; une clarinette; un balancier près de la corde; un cerceau, etc.

Positions. — Scène 1. — Au lever du rideau, Christophe est occupé à peindre; Chinchilla pose au milieu du théâtre, une jambe levée et deux drapeaux aux mains; Galimafré tourne le dos au public et parle aux musiciens et sauteurs qui sont derrière, à gauche.

Scène 2. — Les mêmes personnages, moins les figurans.

Scène 3. — Christophe, 1. Chinchilla, 2.

Scène 4. — Christophe, 1. Chinchilla, 2. Ortolan, 3. Aux mots : *Monsieur désire son portrait*. Chinchilla, 1. Christophe, 2. Ortolan, 3.

Scène 5. — Chinchilla, 1. Ortolan, 2.

Scène 6. — Chinchilla, 1. Galimafré, 2. Christophe, 3. Ortolan, 4.

Scène 7. — Chinchilla, 1. Christophe, 2. Lorsqu'il danse sur la corde Chinchilla est à gauche, elle lui donne la toque de velours bleu clair avec une grande plume blanche; puis lui blanchit les pieds; puis ensuite joue de la clarinette.

Scène 8. — Christophe, 1. Chinchilla, 2. Galimafré, 3. Ortolan, 4. Aux mots : *Sors d'ici*. Galimafré, 1. Chinchilla, 2. Christophe, 3. Ortolan, 4. — Christophe et Ortolan luttent ensemble; ce dernier est renversé sur la grosse caisse qui se défonce; le rideau baisse.

DEUXIÈME ACTE. — PREMIER TABLEAU.

Décorations. — Une salle basse de marchand de vins : porte au fond, au milieu, donnant sur la rue; croisée de chaque côté, garnie de rideaux à carreaux rouges; un verrier à gauche; au deuxième plan, à droite, une porte conduisant à la boutique; au deuxième plan, à gauche, une porte conduisant dans la maison; sur le devant de la scène, à droite et à gauche, une table, des sièges, etc.

Positions. — Scène 2. — Jacquot seul.

Scène 3. — Ortolan, 1. Il entre par le fond. Jacquot, 2, sort à droite.

Scène 5. — Jacquot, 1, entre par la droite. Ortolan, 2. Chinchilla, 3. Ils sortent tous trois par le fond. Bobeche entre par la droite.

Scène 7. — Bobèche, 1, assis à la table, à droite. Galimafré, 2, assis à la table, à gauche. Jacquot au milieu. Il est entré par la droite.

Scène 9. — Bobèche, 1. Chinchilla, entre par le fond, 2. Galimafré, 3. Aux mots : *Viens ici ma nièce*. Bobèche, 1. Il sort à droite. Galimafré, 2. Chinchilla, 3.

Scène 10. — Chinchilla, 1. Galimafré, 2.

Scène 11. — Chinchilla, 1. Ortolan, 2. il entre par le fond. Galimafré, 3.

Scène 12. — Ortolan, 1. Galimafré, 2. Ortolan sort par le fond.

Scène 13. — Galimafré.

Scène 14. — Galimafré, 1. Bobèche, 2. Il entre par la droite.

Scène 15. — Galimafré, 1. Bobèche, 2 Jacquot entre par la droite; il porte deux sabres qu'il donne à Bobèche, et sort par la droite. Bobèche et Galimafré vont pour se battre, deux cloches, ayant deux sons différens, sonnent. Ils sortent tous deux par le fond.

DEUXIEME TABLEAU.

Décorations. — Le boulevart du Temple; les maisons et théâtres au fond; la rue traverse le troisième plan de droite à gauche. Au premier plan, à gauche, sont devant la loge de Galimafré, des tréteaux pour la parade; au-dessous des tréteaux, un rideau fermant l'entrée du spectacle.

Positions. — Scène 4. — Rondonneau, 1. Bobèche, 2. Galimafré, 3. Chinchilla, 4. Bourgeois, promeneurs derrière.

Scène 5. — Bobèche et Galimafré sur les tréteaux; public regardant.

Scène 6. — Ortolan, 1. Bobèche et Galimafré sur les tréteaux. Ortolan y monte aussi et se place entre eux deux; public au milieu de la scene; à la fin de la scène, ils entrent dans le spectacle.

COSTUMES.

Christophe-Bobèche (Alcide-Tousez). — Au premier acte, pantalon blanc très court; gilet bleu clair à grandes fleurs; gilet rond en drap brun très grand et à olives pour boutons; cravate de fantaisie; brodequins noirs. Au deuxième acte, culotte jaune; bas bleus; gilet blanc; veste rouge; perruque rouge à queue; cravate noire; col de chemise rabattu. Au troisième acte, idem. A la scène 4, costume de Jeanot par dessus le sien.

Galimafré (Leménil). — Au premier acte, culotte de daim jaune à passe-poil noir; gilet rayé et ouvert derrière; grand col de chemise débordant une cravate rouge; demi-bottes. A la scène 2, il met un grand habit gris-jaune à panneaux et à boutons de métal blanc, et un chapeau à ballon. Au deuxième acte, culotte de velours rouge; gilet de satin rouge; bas chinés; cravate de satin noir à bouts pendans; habit bleu clair à panneaux carrés et boutonnières rouges; cheveux longs derrière; calotte ronde en feutre noir avec des rubans de satin cerise. De même au troisième acte, pendant les trois actes, il porte une impériale.

Ortolan (Levassor). — Au premier acte, culotte nankin; bas bleus chinés; gilet rayé à collet droit; cravate blanche; jabot; habit bleu à boutons de métal et à queue de morue; chapeau à la Bolivar; chaînes de montre et cachets d'acier. Au deuxième acte, culotte de daim jaune; redingote grise à collet carrick; une canne et des gants blancs. Au troisième acte, redingote couleur chocolat à collet carrick en velours noir.

Rondonneau (Barthélemy). — Culotte grise; bas bleus; habit bleu clair à panneaux; cheveux gris; un parapluie; chapeau bas de forme.

Jacquot (Octave). — Pantalon gris; veste brune; gilet blanc; casquette; un tablier de marchand de vin.

Chinchilla (Mlle Pernon). — Au premier acte, maillot couleur de chair; jupon rose bordé de brocart d'argent; ceinture bleue en écharpe; bracelets et colier noirs; coiffée en cheveux avec un très grand peigne. Au deuxième acte, jupe blanche; spencer de mérinos amarante; col de dentelle; toque de velours noir; un sac à la main; une rose au milieu du corsage. Au troisième, de même qu'au premier; un châle sur ses épaules.

DISTRIBUTION.

Dans les villes de province qui n'auraient pas trois premiers comiques à leur disposition, voici comment on peut distribuer cette pièce :

Bobèche, deuxième comique; Galimafré, grime, ou même premier rôle de vaudeville; Ortolan, premier comique; Rondonneau, ganache, ou père dindon; Jacquot, deuxième second comique, ou forte utilité; Chinchilla, amoureuse ou soubrette.

J. Goizet.

ERRATUM.

La mise en pages du dernier numéro a été fautive pour l'article de M. A. Lefranc, qui en est devenu inintelligible. Le bon sens des lecteurs aura fait justice des non sens qui ne pouvaient appartenir à l'auteur, en les rejetant sur la composition. (*Rédacteur.*)

Armand-Séville, *Administrateur.*

Jules Belin, *Rédacteur en chef responsable.*

SOMMAIRE DU DERNIER NUMÉRO.

Dérivis, H. Prévost. — Souvenirs Dramatiques durant la Terreur, A. Domergue. — Les auteurs des Petits Théâtres, Auteurs de Passage, l'Auteur qui Commence, A. Lefranc. — Théâtres de Paris. — Théâtres de la Province. — Correspondance. — Théâtres de l'Etranger. — Mélange: une Ganache, Poll. — *Grammaire nationale*, J. Belin. — Nouvelles Diverses.

Lithographie: Portrait de Dérivis.

Imprimerie de A. BELIN, directeur-gérant du journal, rue Sainte-Anne, 55.

REVUE DU THÉATRE.

SOMMAIRE.

Comédie-Française, débuts de M. Rey, Edouard Thierry. — Vaudeville : *Un Parent millionnaire.* — Gymnase-Dramatique : *Sans nom.*—Variétés : *Un Retour de Jeunesse.* — Palais-Royal : *A quoi cela tient!* — Correspondance. — Théâtres de Paris. — Théâtres de la province et de l'étranger. — Mélanges : *le Bec dans l'eau,* M. Perrin, Marc-Michel. — Nouvelles diverses.

COMÉDIE-FRANÇAISE.

TARTUFE ET LE MISANTHROPE. — (Débuts de M. Rey.)

Le vice originel attaché à chaque époque, c'est de s'obstiner à ne voir le passé qu'à travers l'idée présente; c'est de vouloir reconstruire les hommes et les choses à son image, et les reteindre à sa couleur. Le dix-huitième siècle faisait de Marc-Aurèle un héros encyclopédiste; la république fit plus tard de Brutus un sans-culotte; notre manie à nous est de faire de Molière un génie dramatique. Je ne sais lequel des trois anachronismes est le plus curieux. On devrait pourtant se rappeler que Molière est un homme d'école pure, qu'il n'a pas créé son théâtre, qu'il l'a étudié dans les modèles antiques, et que ce qui constitue l'art ancien, c'est la distinction des genres, comme le mélange des genres constitue l'art nouveau. Que disait Ségrais en parlant de Corneille?

« Il n'y a que la comédie où il n'a pas si bien réussi; il y a toujours quelques scènes trop sérieuses. Celles de Molière ne sont pas de même; tout y ressent la comédie. »

Si M. Rey avait bien médité ce jugement de Ségrais, ce jugement qu'il faut déclarer bon, car il a été porté à son temps, en présence des choses mêmes, par un homme placé au point de vue de l'époque; il n'aurait pas commis la lourde faute de jouer le théâtre de Molière comme on joue le *Père de Famille*, comme on jouait sans doute le drame de Lachaussée.

Mais laissons de côté la question d'art et d'esthétique, contentons-nous de suivre l'acteur dans les deux rôles où il s'est montré. D'abord, ni la figure ni l'âge de M. Rey ne convenaient au rôle de Tartufe. M. Rey est beaucoup trop jeune; on comprendra sans doute que je ne veux pas lui faire un crime de son âge. La jeunesse est, de tous nos défauts, le seul dont nous nous corrigions à coup sûr. Toutefois, l'âge peut donner lieu à de grossiers contre-sens. La première loi du théâtre, je ne me lasserai pas de le répéter, c'est la loi d'optique : Le visage, la coiffure, le costume, le geste de l'acteur doivent être une exposition vivante du personnage, doivent faire à chaque pièce nouvelle le sujet d'une création. Et voyez jusqu'à quel point cela est vrai dans le *Tartufe* de Molière.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

Tartufe ne paraît pas au premier acte, et cependant il le remplit tout entier. Il était bien, et c'est le bon sens du génie qui l'a indiqué au poète, il était bien que Tartufe, invisible et présent, ne s'annonçât que par son influence; qu'il y eût dans cette maison comme une odeur de lui, quelque chose de laissé après lui, là où il a passé. Tartufe ouvrant la scène était jugé sur-le-champ; le prestige s'en allait, sa puissance était inexplicable. Molière l'a relégué d'abord, et l'a soustrait aux yeux par cette grande règle : *Major è longinquo reverentia*. Il l'a décrit à loisir, il l'a développé, il l'a commenté au sens de toute la famille, au sens de la belle-mère et de la bru, du beau-frère et du mari, du fils et de la servante; et, quand l'homme nous a été connu comme effet; au second acte, il a laissé paraître la cause.

Jugez si, au moment où Dorine attend de pied ferme le mystérieux tyran de la maison, qui tarde à descendre parce qu'il est en prière, tous les yeux ne sont pas fixés sur la porte par laquelle Tartufe va venir? Il vient enfin. Eh bien! il faut le dire, dès l'entrée de l'acteur sur la scène, tout le rôle était manqué. M. Rey s'est présenté comme un séminariste, maigre, les joues creuses et les yeux rouges, avec les cheveux dans les yeux.

Fallait-il donc chercher si loin? Est-ce que Molière lui-même n'a pas dessiné de sa main tout le portrait de Tartufe?

> **Tartufe! il se porte à merveille!**
> **Gros et gras, le teint frais et la bouche vermeille!**

Dieu merci, lisez toute la scène de Dorine, et vous verrez Tartufe : comme ce grand voluptueux mange dévotement perdrix et gigot; comme il dort avec béatitude! comme il a son lit bien chaud, ce lit mollet, souple, renflé, bassiné, propre et virginal de l'homme d'église. Ailleurs encore, c'est toujours Dorine qui parle :

> **Certes, monsieur Tartufe, à bien prendre la chose,**
> **N'est pas un homme, non, qui se mouche du pié;**
> **Et ce n'est pas peu d'heur que d'être sa moitié.**
> **Tout le monde déjà de gloire le couronne;**
> **Il est noble chez lui, bien fait de sa personne;**
> **Il a l'oreille rouge et le teint bien fleuri!**

Tartufe doit avoir quarante ans; il est dans l'âge où l'on possède à fond la science de jouir et de vivre; c'est un homme que le vice a ruiné, qui a trouvé sa dupe, et qui veut refaire sa fortune. Maître dans la maison d'autrui, il a le milieu de la table; on lui cède le plus délicat du morceau, le meilleur du feu, l'appartement le plus clos de la maison; il se caline, il se choie, il se repose, il se sent paresseusement et délicieusement vivre, et cependant les donations lui arrivent, le testament se r'ouvre pour lui, un brillant mariage va lui assurer son avenir; il épousera la fille d'Orgon par prévoyance; il séduira la femme d'Orgon par lubricité. Non, encore une fois, Tartufe n'est pas un jeune homme.

Et si vous faites de Tartufe un jeune homme, vous lui donnerez de la passion, de la passion vraie et ardente. La conséquence est fatale; vous tomberez alors dans une seconde erreur. M. Rey n'a pu s'en défendre. Qu'arrive-t-il? C'est que, dans toute la scène d'Elmire, le ton ment aux paroles, et le geste à la voix. Non, certes, il n'y a pas de passion dans le rôle de Tartufe; la chaleur d'un sa-

tyre tout au plus. L'homme qui serre les doigts d'Elmire, qui lui prend les genoux, qui tâte son fichu sur sa gorge est un roué sans pudeur. C'est là ce qui rend le *Tartufe* si difficile à jouer. Il faut se garder à la fois de deux excès : de la cuistrerie d'un côté, du cynisme de l'autre. Il faut une souplesse infinie pour manier comme il convient cette longue homélie amoureuse, cette oraison mystique et échauffante, cette thèse de dépravation et de libertinage pratique enveloppée de l'obscurité des mots et parfumée d'encens de sacristie. Tartufe n'en est pas à son coup d'essai, Tartufe n'est pas un frère ignorantin, Tartufe est un homme du monde qui s'entend merveilleusement à éblouir, à étourdir les pauvres ames qui l'écoutent, et qui compte sur deux grands moyens de séduction : l'irrésistible entraînement de sa parole ardente, et, il faut le dire aussi, sinon sur sa beauté, du moins sur les promesses de sa santé.

Tartufe a cinq scènes toutes d'un jeu différent. Avec Dorine, c'est de la comédie grossière ; c'est la leçon faite à Laurent ; c'est le mouchoir. Tartufe ne croit pas devoir perdre le plus fin de sa fourbe pour jouer une servante. Avec Elmire, nous venons de voir le mélange merveilleusement combiné des habitudes dévotes, de la forme religieuse et de la galanterie qui pousse sa marche à mots couverts. Avec Orgon, l'homme se transforme, la poésie tombe de l'insaisissable, du vague éthéré, au commun et au vulgaire. Mais toujours l'évangile et le mot sacramentel colorent tout. Tout à l'heure c'était le feu, maintenant c'est la cendre ; et puis, par degrés, au charlatan succède l'homme astucieux. Ce n'est plus l'hypocrite qui parade et fait la roue, c'est un esprit sûr de lui qui a reconnu toutes les difficultés de sa position, qui les prévient toutes, et les fait renverser par Orgon une à une. — M. Rey donne de la rancune à Tartufe au sujet de Damis. Molière n'a pas conçu Tartufe haineux et violent ; Tartufe bilieux lui échappait et sortait du domaine de la comédie.

Avec Cléante, plus de grands mots, plus de machines bibliques. Tartufe sent bien que Cléante n'est pas un homme à séduire ; il est gêné devant lui. La force de Tartufe n'est pas à raisonner, il raisonne mal ; dès qu'il n'en impose pas, il est perdu ; aussi se débarrasse-t-il promptement d'une attaque importune en regardant à sa montre. Encore ne faut-il pas qu'il tire sa montre avec trop d'impatience, c'est à quoi M. Rey n'a pas assez réfléchi. Tartufe ne doit pas laisser voir que l'argumentation de Cléante le réduit à la fuite ; s'il se retire, c'est qu'il y est contraint, c'est son heure, il a des devoirs pieux à remplir.

Dans la seconde scène avec Elmire, Tartufe n'a plus que faire de son hypocrisie, Elmire sait ce qu'il veut, Elmire revient à lui d'elle-même ; le dévot est resté à la porte, le sensuel seul est resté. Alors pas même un mot d'amour, l'amour est timide et Tartufe ne veut pas l'être ; l'amour attend et Tartufe ne veut pas attendre ; l'amour est tout dévoûment, tout abandon, Tartufe est tout sang-froid ; il a son but, il y tend pas à pas, il y marche sûrement, il calcule, il prévoit, il entraîne avec lui Elmire ; et en effet, Elmire qui a cru le jouer, se trouble, s'inquiète, chancelle, ne sait plus comment faire résistance. Sans Orgon sorti de sa cachette, elle céderait à la brutalité de l'homme en le détestant.

M. Rey a joué d'ame toute la scène, il l'a dramatisée, il l'apoétisée ; il ne

l'a pas comprise. Comment a-t-il osé, dans son exaltation, tirer de sa poche une bonbonnière, et redescendre des cieux à ce vers si bourgeois :

Vous plaît-il un morceau de ce jus de réglisse ?

Non, M. Rey ne nous a pas encore rendu Tartufe ; Perrier qui le joue mal le comprend bien. Je crois qu'il en faudra toujours revenir, sauf certains vers, à le comprendre comme lui. L'épreuve du *Misanthrope* n'a pas été aussi heureuse pour le jeune débutant que l'avait été celle de *Tartufe*. Le rôle était un dangereux écueil pour un acteur qui penche si fort vers le drame. Il fallait du sérieux, de l'amour senti et de la boutade brusque ; M. Rey a déployé tout ce qu'il a en lui de colère, de passion et de tendresse. Aussi s'est-on émerveillé de lui entendre soupirer avec amour :

Morbleu! faut-il que je vous aime!
Si jamais de vos mains je *rattrape* mon cœur
Je bénirai le ciel de ce rare bonheur!

Du reste, le public a indiqué à l'acteur tous ses défauts, avec une convenance et une indulgence bien louables ; je ne veux pas revenir sur ce qui a été jugé. J'engagerai seulement M. Rey à réserver pour la tragédie ce fameux tremblement du genou que Talma a rendu classique. Je crois devoir l'avertir que le *Misanthrope* ne peut pas, comme le *Tartufe*, rejoindre dans une seule main les deux bords de son manteau, et que jamais, dans un rôle de dignité, on ne tient son chapeau sous son bras pendant. Maintenant de ce que M. Rey a joué la comédie en drame, faut-il conclure qu'il sera bon acteur dramatique? Je ne sais : il a beaucoup moins les allures du drame moderne, que les allures du drame-Diderot.

Edouard THIERRY.

PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS.

VAUDEVILLE.

UN PARENT MILLIONAIRE, comédie-vaudeville en deux actes, par MM. Cormon et de La Boullaye, représenté le 21 juillet 1836. — Personnages et Acteurs : *Dauvers*-Lepeintre aîné, *Preston*-Fontenay, *Edouard*-Fradelle, *Jackbob*-Philippe, *sir Walford*-Ballard ; *Lucile*-Mmes Taigny, *miss Preston*-H. Balthazard, *mistress Podgers*-Guillemin.

La famille Preston vit heureuse et tranquille dans cette union intime, hors de laquelle il n'y a pas de bonheur possible pour les familles. Tout semble lui sourire, et l'on dirait que Dieu a laissé tomber sur elle tous les trésors de ses bénédictions.

Sir Preston, dont les affaire commerciales sont en pleine prospérité est sur le point de marier sa fille Lucile, à Sir Edouard Rice, jeune gentleman plein d'honneur et de loyauté, l'avenir lui promet d'heureux jours, lorsque soudain plusieurs faillites imprévues viennent renverser l'édifice de son bonheur. Néanmoins, loin d'être inquiété par ses créanciers, Sir Preston trouve en eux une entière confiance. Retiré aux environs de Londres, il travaille activement à la

reconstruction de sa fortune, lorsqu'une lettre datée de Calcutta lui annonce la prochaine arrivée de M. Dauvers, seul parent que sa femme eût encore au monde, tant ancien que nouveau.

En effet M. Dauvers ne tarde pas à se présenter ; parti pour les Indes à l'âge de de vingt ans, il revient à Londres, après une absence de quarante années, possesseur d'une foule de millions. C'est un nabab dans toute l'étendue de l'expression, mettant l'humanité infiniment au dessous d'un beau tigre rayé et jugeant le serpent à sonnettes un personnage beaucoup plus précieux qu'un domestique; habitué à son luxe asiatique et à ses mœurs de sultan, il ne tarde pas à bouleverser la maison de son neveu. Sir Preston habite le midi, M. Dauvers y veut être instalé le soir même ; Sir Preston n'a pas de billard, il doit en acheter un immédiatement, il déjeûne à dix heures et dine entre cinq et six ; pour complaire à son oncle il est obligé de révolutionner l'heure de ses repas et de donner place dans son écurie aux tigres et aux catakoas qu'il a rapportés de Calcutta.

Abruti par son immense fortune, M. Dauvers loin de voir dans la prévenance de sa nouvelle famille des preuves non équivoques d'une amitié délicate et attentive, ne devine que calculs et arrière-pensée.

Profitant de cette disposition d'esprit, Mistress Podgers, vieille folle alléchée par les millions du nabab, s'attache à lui. et sous l'apparence d'un vif intérêt pour les Preston, elle lui apprend leurs malheurs, les exagère, si bien que Dauvers persuadé plus que jamais qu'on en veut à sa fortune, annonce publiquement qu'il déshérite sa famille et qu'il épouse Mistress Podgers. Cette déclaration faite devant les créanciers de Sir Preston, leur enlève la confiance qu'ils avaient en leur débiteur, et le malheureux ne pouvant les satisfaire tous à la fois, se voit contraint de faire faillite.

Au second acte, l'oncle millionnaire, devenu l'époux d'une mégère de cinquante ans, s'aperçoit qu'il eût été bien plus heureux en restant dans sa famille. En conséquence, non content de divorcer avec la veuve Podgers, il fait des avances pour rentrer chez les Preston. Mais sir Preston, dont la fierté a été blessée par les soupçons injurieux de son oncle, et qui ne peut lui pardonner d'avoir été cause de sa ruine, se refuse d'abord à toute réconciliation ; puis il finit par céder aux prières de sa femme et de sa fille, et aux supplications du vieillard.

L'idée de ce vaudeville est morale et vraie : c'est que les parens qui doivent laisser leur héritage à des collatéraux, et les collatéraux appelés à le recueillir, sont respectivement dans une situation fausse et malheureuse également : les premiers, parce qu'ils voient dans les soins dont ils sont l'objet un calcul d'intérêt; les seconds, parce que la crainte d'encourir ce soupçon les rend froids et réservés malgré eux.

La pièce est très-habilement faite ; les auteurs avaient un écueil à éviter, celui d'écrire une élégie en deux actes. Cet écueil n'en a pas été un pour eux. *Un Parent Millionnaire* est un petit drame d'intérieur à la manière allemande, qui émeut doucement et qui intéresse d'un bout à l'autre. Il est vrai de dire que ce vaudeville est joué avec talent par quelques acteurs et avec un ensemble remarquable par tous les autres.

Lepeintre aîné à qui on avait donné cette fois un rôle digne de lui s'est tenu constamment à la hauteur de son rôle; tour-à-tour, il a été bon homme bourru et dramatique, l'expression de sa physionomie a été par fois sublime; et ses larmes ont souvent trouvé des échos dans la salle.

Mme Guillemin est toujours cette actrice d'intelligence et d'esprit, en possession des faveurs du public au Vaudeville. Le personnage de Mistress Podgers a été rendu par elle avec un excellent ton de comédie.

Philippe, dans un rôle de domestique a fait applaudir, une naïveté et un naturel dont il n'avait pas encore eu l'occasion de donner des preuves aussi complètes.

Quant à Mme Taigny, chaque création nouvelle la montre sous un jour plus avantageux que la précédente. Naïve, spirituelle et presque dramatique, elle ne tardera pas à prendre rang parmi nos meilleures et nos plus jolies actrices de Vaudeville.

Albéric-Second.

GYMNASE-DRAMATIQUE.

SANS NOM, Vaudeville en un acte, par MM. Théaulon et de Biéville, représenté le 22 juillet 1837. — Personnages et Acteurs : *M. Bonhomme*-Monval, *Félix Bonhomme*-Numa, *Paul de Saint-Méry*-Davesne, *un paysan*-Bordier; *Juliette*-Mmes Mélanie, *Mme Danville*-Usannaz, *Angèle*-Julienne.

Le blâme fatigue. On se lasse d'être sévère et de trancher toujours du pédagogue. Cela rend triste et vous ôte peu à peu la plus précieuse de vos bonnes qualités : la bienveillance. Mais aussi, à qui la faute? Le feuilletoniste n'est jamais que ce qu'on veut bien le faire. Il y a des théâtres qui ont le secret de lui rogner les ongles et de le rendre doux comme l'agneau. Quand donc le Gymnase possèdera-t-il ce grand et bienheureux secret?

Enfin, voici une exception. Merci, M. Théaulon; merci, M. de Biéville, vous êtes arrivés fort à propos, car je commençais à perdre patience et pourtant je me flatte d'en avoir beaucoup. — Merci, vous m'avez rafraîchi le sang, vous avez calmé mes nerfs, vous m'avez redonné un peu de cette franche et bonne gaîté que j'avais pris l'habitude de déposer à la porte avec ma canne. Vous m'avez fait rire, mais rire aux éclats, mais rire de bon cœur. Cela vaut bien quelques remercîmens et je me plais à vous adresser publiquement l'expression de ma reconnaissance.

Voici ce dont il s'agit. Une ville de province, je ne sais plus trop laquelle, possède dans son sein une famille ainsi composée : le vieux père, la vieille mère, une jolie fille et une belle-sœur ou tante qui peut passer à bon droit pour une antique des plus curieuses. Le père et la mère veulent marier leur fille à un certain M. Félix *trois étoiles* qui arrive le jour même de Paris. Pour être juste, il faut dire que cette entrée en matière est légèrement commune et par trop rebattue. La demoiselle aime ailleurs comme le veut l'usage établi depuis plusieurs siècles au théâtre. M. Paul de Méry a reçu ses sermens, et l'amour lui suggèrera sans aucun doute une ruse, un stratagème pour éconduire le nouveau préten-

dant. Cela ne manque pas. Le prétendant fait irruption dans le domicile, avec une assurance remarquable et un fracas qui donne la mesure de sa confiance en lui-même. Ce monsieur est un de ceux qui portent un cœur de poète sous une poitrine d'homme, et dont les soupirs sont autant de souffles inspirés, dont certaines femmes faisaient grand cas en l'année 1831. Il a le cheveu hérissé, la bouche moqueuse et l'œil fatal. Son tailleur a su introduire, dans son costume, un reflet de sa nature exceptionnelle ; son gilet porte le cachet d'une excentricité idéale et il existe évidemment une solidarité mystérieuse entre le dehors et le dedans de l'individu. M. de Méry aura bon marché d'un pareil ennemi. Au moyen de quelques grands mots obscurs et de maximes hardiment formulées et surtout aidé par le faible évident de M. Félix pour le paradoxe, il lui inspire un profond dégoût pour l'amour vulgaire qui s'adresse follement à la jeunesse, à la beauté. Qu'est-ce que la beauté ! Qu'est-ce que la jeunesse ? Je vous le demande. Ne vaut-il pas bien mieux chercher dans celle qu'on aime les qualités solides du cœur et surtout la haute intelligence d'un amour raisonné ? Sans contredit ! Eh bien, pour trouver tout cela, il faut prendre une femme d'un certain âge, disons même d'un âge mûr, nous ne risquons rien. Le Parisien tombe d'accord de toutes ces vérités et la présence subite de la vieille tante lui permet de mettre en pratique cette sublime théorie. Heureux coquin ! On pousse la complaisance jusqu'à lui ménager un tête-à-tête avec la respectable dame qui a près de soixante ans et qui compte mille francs de rente par chaque année. Les affaires vont au mieux. M. Félix est pressant et le cœur des vieilles est de nature inflammable. La déclaration s'est faite dans l'ordre. Le jeune homme a passé de la prière à l'espérance, de l'espérance à la témérité. Encore un pas et il enjambera la victoire ! Plus de doute ! La tante couronnera ses feux. Seulement elle veut savoir le nom de famille de son bien-aimé. Mais le bien-aimé pâlit, rougit, blêmit. Quel est donc ce mystère, dit la tante... Ah ! je voudrais le taire, répond Félix... A quoi bon ? La bonne femme est préparée à tout et elle soutiendra belliqueusement le choc. Eh bien, dit Félix en s'arrachant plusieurs cheveux, je n'ai pas de nom, je suis l'homme sans nom !

Cette confidence produit un effet magique. La tante aimait Félix, maintenant elle en raffole. Etre sans nom, cela ne vaut-il pas mieux que de s'appeler Balochard, Gaudiveau, Rigaudin ou Mouchot ? Assurément. Il n'y a donc plus d'obstacle au bonheur des deux futurs époux. Pourquoi faut-il que le bras de plomb de la fatalité pèse sur le nouvel Antony ! La chaîne des forçats a passé par la ville, et l'un d'eux s'est échappé en brisant ses fers. Des perquisitions sont faites, et Félix, qui cache obstinément son nom, éveille nécessairement les soupçons de l'autorité. Placé entre l'amour et le bagne, il n'hésite pas à perdre l'un pour éviter l'autre. Il proclame son nom, et ce nom (si toutefois c'en est un) est *Bonhomme*. Adieu Antony, adieu Didier, adieu tous les rêves d'or qui se disputaient tout à l'heure le cerveau de la dame ! Il y a des noms destinés de fondation à être les éteignoirs de toute illusion et de toute poésie. *Bonhomme* est un de ces noms-là. Il n'est pas permis de s'appeler Bonhomme ; il vaudrait mieux ne pas s'appeler du tout. Le désenchantement est général ; la jeune fille épouse M. de Méry, et l'infortuné Félix a le crève-cœur de voir glisser simultanément entre ses mains, non seulement le cœur de sa *fiancée*, qui est peu de chose sans

doute, mais encore les soixante mille livres de rente qui méritent bien une larme de regret.

Cette pièce est loin d'être sans défauts. Le fonds en est commun, et l'intention de satyre contre l'école romantique, intention que les auteurs n'ont pas cherché à dissimuler, est aujourd'hui tombée dans le domaine du lieu commun, malgré les récentes colères de M. Viennet, le Juvénal des temps modernes. Mais, à part le reproche d'inopportunité et de puérilité, que nous a paru encourir le sujet en lui-même, ce vaudeville est, en vérité, un des meilleurs et des plus drôles que nous ayons vus depuis long-temps. Numa est d'un comique parfait dans le rôle de M. Bonhomme, et Mlle Julienne, la duègne la plus naturellement grotesque que nous sachions, s'est maintenue à la hauteur de nos anciens souvenirs.

Sans nom a donc réussi et réussi loyalement. Comme on le voit, l'événement a prouvé que le titre était parfaitement choisi. En effet, un succès au Gymnase, cela n'a pas de nom.

MOLÉ-GENTILHOMME.

VARIÉTÉS.

UN RETOUR DE JEUNESSE, Vaudeville fantastique en un acte, de MM. Bayard et Anicet, représenté le 20 juillet 1837. — Personnages et Acteurs : *le baron*-Gabriel, *Léonce*-Brindeau, *Valker*-Prosper; *la marquise*-Mmes J. Verpré, *Marie*-Bressant, *Marthe*-Lecomte.

Après de longues et profondes études sur le cœur humain, MM. Bayard et Anicet découvrirent plusieurs différences notables entre la jeunesse et la vieillesse; mais non de ces différences vulgaires qui sautent aux yeux de tous, telles que cheveux gris, dents cassées, rides au visage et autres perfidies du temps.

Ces messieurs remarquèrent (écoutez bien ceci), ces messieurs remarquèrent (je ne saurais trop le dire avant comme après; cette remarque est d'une finesse admirable), ces messieurs remarquèrent (j'éprouve encore une fois le besoin de vous exprimer combien je trouve de délicatesse et de profondeur dans cette remarque), ces messieurs remarquèrent enfin que la jeunesse ne ressemblait pas du tout à la vieillesse.

La jeunesse est jeune, la vieillesse est vieille. La jeunesse aime le rire, le chant, l'amour; elle est vive, folâtre, légère ; oh, la jeunesse !!!

La vieillesse n'aime ni le rire, ni le chant, ni l'amour; elle est grondeuse, quinteuse, maussade. Prouh, la vieillesse !

Une fois sur ce terrain, ces messieurs (le génie ne s'arrête pas) rencontrèrent une observation bien juste, et qui pourtant n'a pas encore été faite. C'est que les vieillards sont toujours portés à oublier qu'ils ont été jeunes. Les ingrats! Ils condamnent, chez les autres, ces aimables vices qui ont fait le charme de leur bel âge. Ils ne veulent plus qu'on danse quand ils portent béquilles; qu'on ait des cheveux noirs quand les leurs sont blancs, et ceux dont la machoire est vide s'obstinent à considérer les dents comme une fantaisie de jeunesse, une superfluité déraisonnable.

MM. Bayard et Anicet, avec cette profondeur qui les distingue, comprirent bien vite que cet état de choses ne pouvait durer. Ils complotèrent entre eux deux, sans en rien dire à personne, une de ces ravissantes petites satires, bien aiguë, bien effilée, comme Molière se mêlait d'en faire quelquefois dans un temps barbare. Voyez plutôt s'il est possible de diriger un trait plus malicieusement acéré.

Dès la première scène, l'enseignement commence. Léonce et Marie représentent la jeunesse. Ils s'aiment, ils chantent, ils rient, ils sont contens, joyeux, sans souci. Que voilà bien la jeunesse! Quelle peinture! quelle nature! Ensuite arrive la vieillesse représentée aussi en deux personnes : le baron et la marquise. Le spectateur devine tout de suite qu'ils sont vieux sans qu'il soit besoin de le lui dire. Ils sont tristes, laids, courbés, voûtés, racornis, rabougris ; ils toussent, ils crachent, ils ruminent (le vrai seul est aimable), et s'asseoient dans de grands fauteuils, tandis que les jeunes gens restent debout. Que voilà bien cette fois la vieillesse! Quelle peinture! quelle nature!

Léonce leur demande la main de Marie ; on la lui refuse, et le pauvre enfant sort en menaçant de se tuer. Oh, la jeunesse! Des villageois viennent demander la permission de danser ; nouveau refus. Le mariage est scandaleux, la danse immorale. Oh, la vieillesse! Léonce, que l'on croyait occupé à se suicider, revient tout-à-coup ; il est fils d'un alchimiste ; son père le fit venir à son lit de mort, non pour lui donner sa bénédiction, comme on pourrait le croire, mais un papier cacheté, lui recommandant de rompre le sceau quand lui, Léonce, serait bien vieux ou près de mourir. Mais quelle cruelle mystification, ce papier, son dernier espoir, renferme, pour tout héritage, deux prises de tabac. Ici se présente un nouveau trait de génie que les auteurs n'ont eu garde de laisser échapper : à ce mot de tabac, les instincts de l'âge mûr se trahissent encore une fois ; les deux vieillards s'approchent et aspirent d'un seul coup tout l'héritage de Léonce. Ce n'est pas la jeunesse qui ferait cela. Du tabac, fi!

A peine le baron et la marquise ont-ils éternué, que leurs vieilles défroques tombent : ils se trouvent jeunes en dessous. Alors, les voilà qui se mettent à sauter, cabrioler, gambader par toute la scène. M. le baron jette de l'or par les fenêtres, pince les filles, embrasse les femmes, fait danser tout le monde : c'est un diable qui a fait peau neuve. Mme la marquise agace son neveu Léonce ; elle, qui tout à l'heure trouvait le mariage scandaleux et la danse immorale, se laisse maintenant très-bien faire l'amour, et danse fort joliment la hongroise. Voilà qui est sanglant pour les vieillards!

Malheureusement ce train de vie ne peut durer. Il est écrit : Qu'à chaque baiser, sottise ou folie, celui qui prendra de cette poudre vieillira de cinq ans. De sorte, qu'à la fin de l'acte, le baron et la marquise se trouvent avoir exactement le même âge qu'au commencement. Néanmoins, comme ils seraient très-mal venus de faire de l'autorité avec Léonce, témoin de leurs extravagances, ils ne trouvent rien de mieux à faire que de lui accorder la main de Marie.

Cet admirable vaudeville a été sifflé par quelques vieillards offensés. Mais

le coup est porté, la sensation produite; nous pouvons désormais danser en rond, faire l'amour, lutiner à la barbe de nos grand-pères sans qu'ils aient le moindre petit mot à dire. Merci, M. Bayard, nous en userons.

Mlle Jenny-Vertpré a été très-gracieuse et très-applaudie. Elle n'a que faire de cette poudre merveilleuse pour paraître jeune et belle; nous espérons qu'elle ne restera pas long-temps sans nous le prouver. Eug. LABICHE.

PALAIS-ROYAL.

A QUOI CELA TIENT ! Vaudeville en un acte, par MM. Antier et Sandrin, représenté le 23 juillet 1837. — Personnages et Acteurs : *Fanon*-Sainville, *Prunelle*-Boutin, *Flambart*-Leménil, *un domestique*-Octave; *Louise*-Mme Leménil.

Après quinze jours de pluie et d'hiver, un ami, long-temps absent, pénètre un matin chez vous par la fenêtre; il se glisse familièrement dans votre alcove, s'assied sans façon sur votre lit, et vous éveille en caressant doucement vos paupières. — Vous ouvrez les yeux. L'ami que vous croyiez mort ou malade se porte à merveille : il est gaillard, coloré, jovial, bien vivant; il sourit, et vous tient à peu près ce langage :

— Je te reviens un dimanche, jour de repos et de liberté; quitte ton lit de plume, et suis-moi dans les champs... Viens : j'ai desséché la boue du chemin; j'ai ravivé les fleurs languissantes; j'ai ramené dans les bois le rossignol et la mésange... Pour célébrer mon retour, les paysannes vont revêtir leurs habits de fête et danser aux chansons sur la pelouse verte... Viens, ami; l'air embaumé de la campagne est plein d'amour, de calme et d'allégresse..... Fuis pour un jour l'étouffante et bruyante atmosphère de la ville; profite de ma présence... Qui sait si tu me verras demain?

Et vous vous levez bien vite, séduit par ces douces paroles; vous suivez dans les champs le rayon de soleil qui vous guide : La route est poudreuse et sillonnée de coucous, d'omnibus, de gondoles, de parisiennes, d'urbaines et de piétons... Les fleurs, écrasées sous les pieds, brûlées par la chaleur ou couchées par la pluie de la veille, ne brillent pas sur l'herbe et n'embaument point l'air... La mésange et le rossignol s'envolent effarouchés... Les paysannes n'ont pas revêtu leurs habits de fête; elles ne dansent pas aux chansons sur la verte pelouse... Vous courez toute la journée après la solitude promise et ne la trouvez nulle part... la ville et le désert ont changé de place : la ville est au désert, le désert à la ville. — Dans le vallon, sur la colline, le bruit, le tumulte, les cris, les voix, les pas, la foule!... Là-bas, dans la cité, le silence champêtre, l'isolement paisible, les petits oiseaux gazouillant sur les arbres des boulevarts et des Tuileries; les villageois se livrant au culte de Terpsichore dans les salons rustiques des Champs-Elysées; le doux murmure des fontaines publiques, l'harmonieux bourdonnement des mouches légères devant la porte close de l'épicier absent... Une barque tranquille glissant sur la rivière... des enfans, costumés en amours, se baignant dans les eaux!

La nuit s'avance, — de village en village, de hameau en hameau, vous cherchez vainement, dans les guinguettes encombrées, une table libre, un

repas frugal. Fatigué, assourdi, les yeux brûlés par la poussière, le gosier altéré, l'estomac vide et affamé, vous regagnez Paris. — Quelle nouvelle? Vous apprenez que les théâtres ont joué! qu'Achard, le rossignol du Palais-Royal, nous est revenu avec sa voix pure et flexible, ses roulades, ses cadences mélodieuses et sa franche gaîté... Vous apprenez miracle! — qu'un petit acte nouveau donné ce soir-là (un dimanche) a réussi sans obstacles, et que la salle, à peu près déserte, a battu des mains comme un seul homme quand Leménil, le principal personnage de la spirituelle bluette, a proclamé les noms des auteurs, MM. Antier et Sandrin.

Et vous qui étiez parti le matin, la conscience en repos, vous rentrez chez vous à minuit avec un remords dans le cœur... et un feuilleton à faire! — Je vous demande un peu A QUOI CELA TIENT?

MARC-MICHEL.

CORRESPONDANCE.

M. Edouard Haquette nous a écrit une lettre où il se plaint vivement d'un de nos correspondans de Lyon. Nous aurions pu l'insérer de suite et y répondre *nous-mêmes*; mais nous avons préféré avoir la défense de M. L. Boitel, afin qu'elle pût paraître en même-temps que l'attaque de M. Haquette. Nous ne retarderons pas néanmoins l'insertion de la rectification que nous a envoyée M. Haquette, mais nous ferons observer qu'il n'est rien de plus ordinaire et de plus naturel que deux avis différens sur le même acteur.

THÉATRES DE PARIS.

OPÉRA. — Lafont est parti pour un voyage que nécessite sa santé; il s'est décidé pour les eaux de Bagnères-de-Luchon. Son absence sera d'un peu plus de six semaines. — On murmure le mot de départ, à propos de Mme Dorus. Ce serait une bien grande perte pour l'Opéra si ce bruit léger encore devenait une réalité. — On s'occupe déjà sérieusement du *Cosme de Médicis*, de M. Halévy. Certains morceaux de cet ouvrage, qui ont déjà été entendus, lui font donner de l'importance.

FRANÇAIS. — Il y a des gens qui se font illusion au point qu'on les croirait aveugles. Parce que Mme Paradol est allée passer quelques semaines à Bordeaux, parce que les Bordelais se sont pris pour elle, soi-disant, d'un enthousiasme impossible à expliquer, sinon par l'excès même des défauts de Mme Paradol, défauts que leur aplomb fait prendre pour des qualités, Mme Paradol se croit en droit de faire trompetter son retour à Paris. Boum! boum! venez voir! Boum! boum! Mme Paradol est de retour! Boum! boum! chien de public a-t-il l'oreille dur! Boum! boum! mais viens donc, c'est Mme Paradol qui fait sa rentrée! —Et le public parisien de ne pas faire le complaisant, et de remettre chaque chose à sa place en faisant faire, malgré *Turcaret* joué par l'élite de la troupe, Mlle Dupont, Mlle Mante et autres, en laissant faire à Mme Paradol sa rentrée dans le désert. Les rares spectateurs ont applaudi Beauvalet qui, dans le rôle d'*OEdipe*, a eu de très beaux instans, et qui, lui, n'avait pas annoncé sa rentrée. — On prétend que l'affaire Odéon, en cas où elle se terminerait en faveur de M. Védel, pourrait rencontrer quelque opposition à s'effectuer de la part des sociétaires.

OPÉRA-COMIQUE. — Après la *Croix d'Or* et l'*Échelle Double*, on parle d'un petit acte de MM. Ancelot et Duport, dont la musique a été confiée à M. Leborne. — Espérons que, cette fois au moins, la partition de ce jeune compositeur ne m'étouffera pas sous la nullité du poëme.

VAUDEVILLE. — Ce théâtre *veut* des succès et *peut* en obtenir. La dernière pièce de MM. Delaboullaye et Cormon en est une preuve.

VARIÉTÉS. — Le déluge de nouveautés qui, en ce moment, inondent la scène des Panoramas aura un bon résultat, elle enlèvera tout ce qui restait d'un passé mauvais et dangereux. On revient en ce moment franchement à l'ancien répertoire et *Jeannot en bonnes fortunes* vient d'être lu aux acteurs. — Mlle Berger a débuté lundi sans opposition dans *le Père de l'Enfant*. — Le même jour, Mlle Auguste a été revue avec plaisir dans *la Prima donna*.

GYMNASE. — *Chose sans nom!* Ce théâtre vient, affirme-t-on, d'attrapper un succès. Quelle attrappe!

PALAIS-ROYAL. — On voit bien que le Palais-Royal se trouve bien ; il ne bouge pas.

PORTE-SAINT-MARTIN. — On annonce pour le 3 août la *Guerre des Servantes*. Voyez pour plus amples renseignemens *Billets de faveur et papillotes* aux Nouvelles diverses.

GAITE. — Les ressources de toute espèce se resserrent ou manquent tout-à-fait. Des acteurs s'en vont: surcroît de travail pour ceux qui restent. Plusieurs remplaçans ont ont été accueillis aussi bien que leurs devanciers: Armand, Mlle Rougemont et Pauline, dans *Richard Moor* ainsi que Raymond dans la *Sentinelle* et dans les *Pages de Czar*. De nouveaux artistes vont se montrer successivement dans les ouvrages les plus remarquables du répertoire, et ce travail n'arrêtera pas la prochaine apparition de *l'Auberge Rouge* mélodrame en trois actes du genre classique, et de *l'Amiral*, vaudeville nouveau de l'auteur de *Richard Moor*. Les principaux rôles de ces pièces sont confiés à Maillart, Chéri, Raymond, Armand, et à Mesdames Chéza, Camille et Rougemont. Vienne le concordat, et quel que soit le nouveau directeur de ce théâtre, il n'aura que des félicitations à adresser à l'administration provisoire qui lui remettra l'entreprise en meilleur état qu'on n'aurait droit de l'attendre après la crise qu'elle vient de supporter.

AMBIGU. — Les spectacles monstres sont à l'ordre du jour aux boulevarts; on joue ici, en une seule soirée, le *Gars* et *Il y a Seize ans ;* le public, qui aime à en avoir pour son argent, donne son approbation à un pareil système. — Satisfaction générale. — Nous avons entendu demander autour de nous pourquoi Mme Alphonse Blès rit sans cesse dans son rôle de Marie du *Gars* ; jamais rôle pourtant n'a permis moins de libertés de ce genre. — Oubli.

— On vient de lire aux acteurs un drame en trois actes, précédés d'un prologue, sur lequel on fonde l'espoir d'un beau succès. Cet ouvrage a pour titre *Le Proscrit*, et pour auteurs MM. Labrousse et Albert, l'un des acteurs de ce théâtre.

MÉLANGES.

LE BEC DANS L'EAU.

MONSIEUR PERRIN.

Anselme plia soigneusement l'églogue poétique qu'il venait d'achever, et traça sur l'enveloppe, en superbe écriture anglaise, la suscription suivante : « *A monsieur Lothaire Gallimard, docteur homéopathe, rue du Helder*, 28, *Paris*. » Après quoi, il se mit à la fenêtre pour appeler le jardinier Papelou et lui donner la lettre à porter à la poste, chez le boulanger du village.

La nuit était close ; de petits nuages gris couraient dans le ciel, poussés par le vent du sud-ouest, et semblaient se déchirer à la cîme des peupliers qui bordaient le jardin. Quelques éclairs brillaient à l'horizon ; un bruit de voiture sur la route, un roulement lointain de tonnerre grondaient sourdement dans l'air. Anselme voyait passer dans les allées du parterre des robes blanches, des robes brunes; il entendait causer sous les arbres, derrière les lilas ; mais sans pouvoir distinguer les traits des promeneuses, ni reconnaître au juste les voix qui par-

laient. L'œil n'apercevait que des ombres, l'oreille ne saisissait qu'un bourdonnement vague et indécis, mêlé à la musique triste des feuilles tremblottantes et au gloussement monotone du jet-d'eau. Par momens, s'élevaient, au-dessus de cette harmonie, la voix haute des petits enfans et le timbre criard de la nourrice.

Anselme s'enivrait de plus en plus de poésie bucolique et de platoniques émotions..... Il laissa passer sur la terrasse maître Papelou, sans songer à l'appeler..... Toute l'attention de ses yeux et de son ame était concentrée sur deux ombres de femmes qui glissaient sous l'allée des tilleuls et s'avançaient vers la maison..... Elles s'arrêtèrent sous sa fenêtre, jetèrent autour d'elles un regard craintif... et l'une dit à l'autre d'un ton satisfait : « Nous *siamo* seules, personne ne *piou* nous entendre. »

Le jeune poète se ressouvint alors que la discrétion, si souvent chantée par ses confrères, est assez rarement mise en pratique par eux. En conséquence, il se pencha de son mieux sur l'appui de sa croisée, au risque de perdre l'équilibre et de troubler par sa chute la confidence des deux personnes dont il voulait surprendre le secret, et il écouta et regarda de toute la puissance de son ouïe et de sa vue.

D'abord, il reconnut, à sa robe de mousseline verte et à sa belle chevelure d'or, la jolie miss Jenny, la fille de lord Pollard... et, dans la compagne de celle-ci, la rondelette et gracieuse Carlina, Carlina l'orpheline italienne, rapportée de Naples par le touriste anglais avec une pierre de vieux monument romain et un morceau de lave du Vésuve. — Il les reconnut encore à leurs jargons si divers... Les deux jeunes filles s'apprenaient réciproquement le français par la méthode mutuelle. Caroline ne savait pas un seul mot de la langue de Jenny; Jenny ne comprenait de l'italien que le *si signor* et le gentil diminutif *signorina*; de telle sorte que, pour se parler et s'entendre, elles étaient obligées de se servir d'une langue intermédiaire, qu'elles estropiaient, chacune à sa manière, avec un égal esprit de nationalité.

—Dites-moi *prestò*, miss Jenny, continua Carlina ; vous avez découvert *questa disgrazia* aujourd'hui ?

— *Yes*, signorina, répondit mystérieusement Jenny; j'étais *quite alone* (toute seule) au bout du parc et cachée derrière un rosier ; j'avé vu tout ce que je dis à vous, et j'avé eu un frayour si grande que je pouvais pas mouvoir mes pieds pour prendre la fuite.

— Oh ! *povero et poveretta* ! dit Carlina avec un accent de profonde compassion. *Chè miséria* !

—Je n'avé pas eu le coraidge de rester plus long-temps..... ça faisait mourir moi de peur..... Premièrement, ils étaient tranquillement assis sur le herbe; ils tenaient eux-mêmes par la main; ils riaient doucement avec une grande tendresse...

— Et *subitò*, poursuivit l'Italienne en frémissant d'émotion; vous avez vu le signor tomber à la renverse.... et se rouler per terra *com' un furioso*..... en criant : « Morto ! morto ! je l'ai tué ! » Et la signora, à genoux *appresso di* lui, lui *fermava vivamente* la bouche avec son mouchoir...

— Yes, Carlina, et la *poor lady* elle pleurait si tristement que je pleure encore en pensant à son douleur...

— *Povera!.... ché misterio profondo!....* — Et dites, miss Jenny, ils ne sont pas encore revenous à la maison?

— *Not yet*, pas encore, je crois... Ah ! Carlina, voici mon père venant. Il faut dire lui tout ceci.

— *Per l'amor di Dio*! s'écria tout bas Caroline en pressant le bras de Jenny; *silenzio*! *silenzio* ! Ce serait les perdre.

En effet, lord Pollard sortait de la maison et s'avançait vers les jeunes filles, tandis que lady Pollard et sa vieille mère arrivaient par l'allée des tilleuls.

Anselme se retira vivement de la fenêtre de peur d'être aperçu. Par le mouvement rapide qu'il fit, il poussa dehors, sans le savoir, sa fameuse épître à Lochaire, qu'il avait posée sur le bord, pour écouter. La lettre, ballotée par le vent, alla frapper en plein au milieu du visage de l'Anglais. M. Pollard tressaillit de frayeur et d'indignation : « Quel est le drôle de Français, grogna-t-il, qui se permet de jeter des ardoises sur le nez d'un lord d'Angleterre ! » Le bruit d'une persienne qui battit contre le mur empêcha Anselme d'entendre. La lettre courait et cabriolait comme une folle devant les pieds de l'Anglais ; il se mit à sa poursuite sans pouvoir l'arrêter. L'épître semblait le narguer en glissant sous sa main chaque fois qu'il se baissait pour la saisir; milord s'entêta, se fâcha, et finit par la prendre sous son pied en l'écrasant de colère. Il la ramassa. L'enveloppe était brisée : « Bon ! très bien ! dit il en la fourrant dans sa poche ; une lettre déscellée!... Je saurai quel est l'impertinent!... »

En ce moment, un éclair, suivi d'un coup de tonnerre, déchira le ciel... de larges gouttes de pluie commencèrent à tomber. — Toutes les ombres qu'Anselme avait vues errer dans le parterre accoururent vers la maison en criant, et se pressèrent à la porte pour entrer toutes à la fois. M. Pollard leur barra le passage avec tout le flegme britannique, et ne céda pas la place avant que Caroline, Jenny et les deux longues et lentes ladies fussent rentrées :« Je prévois, dit-il en les suivant, que nous aurons de l'orage cette nuit; je viens de consulter mon baromètre. »

— J'ai bien envie, grommela M. Gelé, le charcutier retiré, de te donner de l'orage sur le dos, grand malhonnête de goddam !... Rentre vite, ma Coralie... pauvre biche, elle est trempée comme une soupe !

L'énorme Coralie franchit légèrement le seuil.

— A vous , m'ame Dupuis , continua le galant charcutier, toujours en dehors de la porte, en s'adressant à la jolie veuve du premier ; passez, allez... les hommes, ça ne craint pas la pluie... passez, nourrice, avec vos deux mioches... et vous aussi, grand'-maman ; et vous, grand-papa..... allons, la bonne, vous aussi... le sexe n'a pas de rang.

Restaient encore l'épouse de l'employé, la femme aux peignes d'or, dont la chambre touchait celle d'Anselme, et la vieille demoiselle de soixante ans, à la robe blanche et à l'ombrelle verte. La première, Mme Trumeau, s'abritait de son mieux avec sa petite fille sous l'ombrelle de Mlle Destuiles, et toutes deux se disputaient une grosse cuisinière qui marchait lourdement derrière, en se faisant un parapluie de son mouchoir.

— Ma foi ! puisque vous avez un abri, mesdames, dit M. Gelé, vous me pardonnerez l'impolitesse de passer devant... mon chapeau coule comme un des lions du Château-d'Eau...

Et il alla prestement rejoindre sa Coralie.

— Ma bonne demoiselle Destuiles, disait Mme Trumeau, cédez-la-moi pour cette nuit; je vous en prie.

— Ma toute belle, répondait Mlle Destuiles, je l'ai arrêtée la première... Je ne puis point coucher seule quand il fait de l'orage..... ça me porte sur les nerfs... Dieu ! je suis déjà tout agacée...

— Oh ciel ! et moi ! j'ai peur du tonnerre à en mourir... Et Trumeau, qui en a encore plus peur que moi et qui va se trouver seul cette nuit !..... Tenez, ma chère amie, donnez-la moi pour jusqu'à une heure, je vous promets de vous la rendre pour le reste de la nuit..... Voyez, voilà ma petite qui commence déjà à pleurer...

— Il y a un arrangement bien plus mieux que tout ça, dit en s'approchant la grosse cuisinière Margot ; j'vas jeter des matelas dans la chambre de mam'zelle Destuiles, qu'est la plus grande, et nous coucherons toutes ensemble, dà !

— C'est cela ! firent les deux trembleuses... Oh ! juste ciel ! quel éclair !...

Elles rentrèrent bien vite en faisant de grands signes de croix.

Anselme, en quittant son poste d'observation à la fenêtre, s'était laissé aller dans un fauteuil, et son imagination de poète se perdait en conjectures sur la conversation des deux jeunes filles. Il avait d'abord deviné que les héros de cette surprenante aventure étaient, sans aucun doute, le couple nouvellement uni, qui habitait une partie du premier étage de la maison, et qui, dès le matin, se cachait dans le bois pour ne revenir au logis qu'à la nuit, lorsque tout le monde était couché. La scène terrible et douloureuse, racontée par Miss Jenny, lui expliquait le besoin d'isolement des jeunes époux, ainsi que la pâleur et les larmes de la malheureuse femme. Mais que signifiaient les paroles étranges prononcées par le mari dans son délire? Anselme allait lancer son esprit dans le champ infini des hypothèses, quand le grand silence qui se fit dans le jardin, par la retraite des promeneuses, l'éveilla de sa rêverie.

Il alluma sa lampe et sonna Papelou.

Papelou se présenta, le nez rouge, l'œil aviné et les jambes flageolantes.

— Qu'est-ce qu'il faut, not'bourgeois ? Ma *fumelle* m'dit que vous m'avez sonné... Pas vrai qu'c'est pas vrai ?

— Oui, j'ai besoin de vous, maître Papelou.

— A la bonne heure ! sans ça j'li aurions drôlement frotté les os, pour li apprendre.

— Faites-moi le plaisir d'aller jeter à la poste une lettre que je vais vous donner.

Et Anselme se mit à chercher son épître.

— Euh ! vous auriez ben dû m'dire ça tantôt... vu qu'j'en arrivons du village.

— Je m'en aperçois... vous vous êtes même arrêté au cabaret?

— Qu'voulez-vous, bourgeois, répliqua Papelou avec un gros rire d'ivrogne, nous autres jardiniers, nous arrosons tout le long du jour des fleurs, des plantes

et des arbrisseaux... ben juste que j'nous arrosions un brin nous-mêmes quand vient le soir.

— Où diable ai-je donc mis cette lettre?

— Bon! est-ce qu'all' serait allée toute seule se fourrer dans la boîte? V'là qui serait curieux, pour le coup!

Anselme cherchait toujours avec une confiance sans pareille, tout en parlant au jardinier.

— Dites-moi, maître Papelou, tous les locataires sont-ils rentrés?...

— Gn'y a que monsieur et madame Bernier, ces deux tourtereaux du premier, qui se promenont encore... Avec ça qu'il fait beau temps pour prendre l'air... Ça m'fait penser qu'il faut qu'j'allions couvrir mes m'lons, peur qu'la pluie ne m'les détruise... J'm'en vas... si vous r'trouvez vot'papier, vous n'avez qu'à m'sonner...

Le jardinier descendit en trébuchant.

—Qu'ai-je donc fait de cette lettre? disait Anselme en bouleversant ses livres, ses cahiers, ses meubles... Ah! pardieu! je la chercherai demain.... et Lothaire la recevra quelques heures plus tard... — Quelle tempête affreuse! poursuivit-il; quel orage! et ils ne sont pas encore revenus.... Si quelque accident leur était arrivé!... s'ils avaient besoin de secours!...

Il fut interrompu par le bruit que fit un corps en tombant au milieu de la chambre. C'était un papier écrit au crayon, roulé autour d'une petite pierre. Anselme s'élança à la fenêtre pour voir la personne qui avait jeté ce billet; mais il ne vit qu'un rayon de lumière qui s'éteignait sur le sable de la terrasse, au même temps que la porte de la maison se refermait. Il entendit aussi une voiture s'arrêter à l'entrée du parc, la grande cloche sonner et Brigite la femme du jardinier appeler : « — Papelou! Papelou...ou! » — Ohée! qu'est-ce qu'il y a encore?... Je couvre les melons... répondit, du fond du jardin, la voix de Papelou.

— On sonne à la grand'porte... va-t'en ouvrir!...

— C'est bon! c'est bon! on y va...

Sans s'inquiéter davantage de ce qui se passait au dehors, Anselme s'empressa de lire la missive qui avait pris un chemin si romanesque pour arriver à lui. Elle contenait les mots suivants :

« Monsieur, au nom du ciel, ne me refusez pas la grâce que j'implore de vous. Demain, *à dix heures du soir*, une chaise de poste à l'entrée du village... vous y monterez avec moi; vous serez assez généreux pour me prêter votre secours. — C'est une femme qui se confie en votre honneur. »

Anselme relut dix fois ce billet avant de revenir de son étonnement et de pouvoir rassembler ses idées. — « Une femme, se disait-il, une femme me demande mon appui, et me supplie de l'accompagner dans sa fuite!..Mais quelle est cette femme? et quel motif assez puissant peut l'obliger à une pareille démarche?... Serait-ce Mme Bernier?... Elle!... Pourquoi voudrait-elle abandonner son mari dont l'état exige la présence et les soins d'une compagne aimante et dévouée!.. et pourtant, quelle autre que cette dame?... Oh! n'importe!... Laissons-là les hypothèses qui ne pourraient me mener à la vérité... et bornons-nous, pour le présent, à rendre le service qu'on attend de moi. »

Quelqu'un ouvrit en ce moment la porte d'Anselme. C'était encore Papelou. Il tenait un papier à la main et paraissait à peu près dégrisé :

—M'sieu, dit-il, vous cherchiez tantôt un' lettre, pas vrai? Eh ben, en v'là-z'une qu'on vient de me donner pour vous.

— Pour moi?

— Oui.

— Donnez... Dites-moi, Papelou, avez-vous vu rentrer M. et Mme Bernier?

— Il y a un quart-d'heure que j'les ons vus s'en rev'nir... même qu'ils ont passé à travers mes planches de melons... Mais je n'ai pas le temps de causer, pardine!... Figurez-vous, m'sieu, qu'il vient d'nous arriver un nouveau locataire... un m'sieu tout seul de cinquante à cinquante-cinq ans par ci, par là... qu'a fait louer aujourd'hui l'pavillon auprès du grand bassin des poissons rouges... et qui vient l'habiter à l'instant que je vous parle... J'suis pressé... faut que j'aille arranger tout là-dedans, ôter mes arrosoirs, mes rateaux, mes bèches et mettre, à la place, des chaises et un lit... V'là-t-il pas un drôle de paroissien, de v'nir à la campagne à dix heures du soir, avec des tonnerres à vous casser le tympan, des éclairs à vous crever la vue et une pluie à noyer des grenouilles!... J'suis pressé, ma femme m'attend pour monter le lit... j'm'en vas... C'est tout d'même un brave homme, pas fier, qui m'a l'air d'un bon vivant... Il m'a déjà tapé sur l'ventre et m'a demandé vot'nom...

— Mon nom?

— Ouidà... avec ceux des autres locataires,... lui, dit comme ça qu'il s'appelle M. Pé.. Pé.. m'sieu Perrin. Et t'nez, le v'là lui-même qui vient vous faire sa visite de voisin... J'me sauve ben vitement... J'n'ai pas le temps de bavarder.

Cette fois, maître Papelou se sauva en effet, en passant derrière un individu qui, après avoir frappé deux petits coups à la porte entr'ouverte et sans attendre qu'on l'invitât à entrer, s'était avancé sans façon dans la chambre d'Anselme.

C'était un homme de petite taille, d'un physique grêle et desséché : ainsi que l'avait dit le jardinier, son âge approchait de la soixantaine. Il était vêtu avec assez de recherche. Un habit vert à boutons de métal ciselés se croisait sur sa poitrine, sans cacher entièrement le rabbat d'une cravate de satin noir où brillait une petite épingle en diamant, ni le bas d'un gilet de piqué chamois. Un pantalon de coutil blanc très ample des jambes, se rétrécissait tout-à-coup vers le pied et venait s'adapter exactement sur des bottes de cuir verni d'une forme parfaite. — Sa main droite, recouverte d'un gant blanc, tenait une canne mince et flexible, à pomme d'or; et, une large émeraude, enchâssée dans une monture d'argent, couvrait toute une phalange du petit doigt de la main gauche qui montrait à nu sa charpente décharnée.

Il y avait, dans l'expression de la physionomie du visiteur, autant de jeunesse que dans le goût de sa toilette. Ses yeux bleus pétillaient de vivacité dans le cercle de rides qui les entourait; ses lèvres étroites et fendues laissaient voir, en souriant, un ratelier complet, d'un arrangement et d'une blancheur irréprochables. Mais on retrouvait les traces des années sur ses joues maigres et fanées que des milliers de petites fibrilles déliées et ténues, se mêlant, se joi-

gnant, se croisant en tous sens sous l'épiderme transparent du visage, enveloppaient d'un réseau rouge et violacé. Ce qui achevait de donner un caractère d'originalité à l'aspect de ce singulier personnage, c'étaient les boucles de cheveux noirs, vrais ou postiches, qui descendaient sur ses tempes veinées, et la couleur également noire de ses sourcils. — Assemblage étrange de décrépitude et de verdeur.

Anselme le regardait avec surprise : son silence l'interrogeait d'une manière assez pressante, sur le motif d'une visite aussi insolite.

— Jeune homme, dit le petit vieillard, d'un ton de familiarité qui choqua vivement Anselme ; je viens sans cérémonie vous demander un quart-d'heure d'hospitalité, pendant que l'on prépare mon pavillon pour me recevoir. Par le temps détestable qu'il fait, vous ne voudriez pas me mettre à la porte... Je m'établis chez vous, si vous le permettez.

En prenant de soi-même la permission, l'inconnu s'installa dans un fauteuil, et se mit à faire jouer dans ses doigts un petit lorgnon suspendu par un fil d'or à son cou.

— Puisque nous agissons sans cérémonie, dit Anselme avec un peu d'humeur, je puis sans impolitesse lire devant vous une lettre que l'on vient de me remettre.

— Ne vous gênez pas, je vous en supplie... ce serait me désobliger... Faites absolument comme si vous étiez chez vous... Ah ! c'est-à-dire, reprit en riant l'étranger, comme si je n'y étais pas...

— Je profite de votre indulgence, monsieur.

Anselme ouvrit la lettre apportée par le jardinier ; et malgré la présence de son hôte importun et les tristes et graves émotions éveillées en lui par les aventures de la soirée, il ne put retenir un éclat de rire en en lisant le contenu :

Le vieux monsieur ne prit pas garde à cet accès d'hilarité. Ses yeux commettaient, en ce moment, un acte d'indiscrétion et de laisser-aller vraiment impardonnable et qu'Anselme eut sans doute sévèrement relevé s'il s'en fut aperçu. Nonchalamment accoudé sur le secrétaire, il lisait, par dessus l'épaule, le mystérieux billet lancé tout à l'heure dans la chambre du jeune homme. Après quoi il souffla légèrement sur le papier et le fit voler à terre. Puis, son regard s'arrêta sur un tiroir entr'ouvert, dans lequel on voyait un coin de mouchoir de batiste portant ce chiffre brodé : AB. Il referma doucement le tiroir avec la pomme d'or de sa canne. Sa figure étonnée et sérieuse, pendant cette rapide investigation, reprit aussitôt un air d'indifférence et de gaîté.

— Monsieur, dit Anselme en riant, veuillez prendre connaissance de l'écrit que je reçois et me dire si je puis compter sur vous pour m'assister dans la partie qu'on me propose... Vous voyez que je suis votre exemple, et que je me gêne fort peu, pour vous demander un service.

— Vous faites fort bien, jeune homme ; je suis votre obligé... Car vous me sauvez peut-être d'une fluxion de poitrine que j'aurais bien pu attraper en me promenant autour de mon pavillon... Voyons ; de quoi s'agit-il ?... Une partie d'honneur, je gage...

— Vous l'avez dit.

— Et... — laissez-moi deviner avant de lire ce cartel. — Je gage encore que

votre adversaire est un mari égoïste et jaloux... Voulez-vous que je devine encore... et que je vous dise le nom?

— Cette fois, monsieur, interrompit Anselme, sans remarquer le regard scrutateur que fixait sur lui le petit vieillard, cette fois votre science divinatoire est en défaut... Ce n'est point un mari jaloux... au contraire...

— Vraiment!

— Lisez, s'il vous plaît.

— « Monsieur le Français, je vous apprendrai qu'un Anglais doit être respecté partout; je vous apprendrai qu'il sait réduire en poudre un Français » qui a l'audace d'être amoureux de la fille d'un lord d'Angleterre et de » ramasser un ruban qu'elle a perdu... Je vous apprendrai aussi que l'épouse » d'un noble lord d'Angleterre ne peut jamais ressembler à la *Girafe* du jar- » din des Plantes!... Comme c'est moi qui suis l'offensé, j'ai le choix des » armes... Je choisis celles de ma nation, les poings. »

L'étranger et Anselme partirent d'un éclat de rire.

« Demain, à dix heures du soir... *Demain, à dix heures du soir...* » répéta le lecteur en appuyant sur les mots comme s'il avait de la peine à déchiffrer la suite...

— Il y a *dix heures du soir*? demanda vivement Anselme en lui prenant le papier des mains.

— En toutes lettres, voyez.

— Ah?... c'est vrai... pardon, monsieur... Je ne... je n'irai pas à ce ridicule duel... et je rétracte la prière que je vous ai faite... Je n'avais pas remarqué...

— Pardieu, j'en suis fâché... J'aurais été curieux vraiment d'être témoin d'un duel à la mode britannique... Je ne vous tiens pas quitte du plaisir dont vous me privez... et je vous demande en compensation le mot de toute cette énigme...

— Un hasard... une lettre perdue... je vous expliquerai cela à la première occasion

— Elle se présentera bientôt; car je suis votre commensal pour un ou deux mois, au moins... Adieu, mon jeune ami, je ne veux point abuser de l'hospitalité...mon logement doit être prêt...bonne nuit...rêvez à vos amours...moi, je vais rêver, sans doute, à une partie d'honneur anglaise...Adieu.

Le jeune homme répondit par une inclination, et referma sa porte sur le petit vieillard qui descendait l'escalier aussi lestement qu'un écolier de quinze ans. Tout était tranquille, silencieux dans la maison, dans la campagne, dans le ciel. L'orage avait cessé. Un rayon de la lune pénétrait dans la chambre par l'ouverture des rideaux. Anselme se jeta sur son lit, mais il ne put dormir. Sa tête fermentait comme dans l'action de la fièvre. Tous les événemens de la soirée passaient, se croisaient, bouillonnaient dans son imagination. C'était tantôt le drame raconté par Jenny, tantôt le billet jeté dans sa fenêtre, puis la figure pâle de Mme Bernier, puis la singulière visite de l'étranger... Au milieu de tout cela, la colère comique de lord Pollard et la tête d'ivrogne de Papelou...

Dès que le jour parut, il se leva... ramassa sur le parquet le billet de la dame inconnue et le brûla, avec le mouchoir de batiste, avec le cartel de l'Anglais,

avec le ruban de Miss Jenny... Il effeuilla la rose fanée tombée des cheveux noirs de Carlina... Et sortit pour se rendre à Paris et arrêter la chaise de poste qui devait se trouver le soir à l'avenue du village. —

Il rencontra sur la terrasse son étrange visiteur de la veille, qui vint au devant de lui de l'air le plus cordial du monde : « — Eh quoi ! mon jeune ami, déjà sur pied?... Vous avez raison ; la paresse n'est pas un vice campagnard...

— Pardon, monsieur, dit froidement Anselme ; quelques affaires m'appellent à Paris, et je suis obligé de vous quitter...

En ce moment, M. et Mme Bernier débouchèrent d'une allée voisine, et se trouvèrent en face des deux interlocuteurs. Tous deux poussèrent un cri . . . le mari tomba sans connaissance sur le sable.

— Dans sa chambre, monsieur, aidez-moi à le porter dans sa chambre; dit à Anselme la jeune femme dont le visage plus livide que le marbre exprimait la terreur et le désespoir.

— Pauvre jeune homme ! dit le petit vieillard en s'approchant... L'air du matin l'aura saisi... J'ai là un flacon...

— Merci ! merci ! monsieur... dit Mme Bernier en repoussant la main de l'officieux.

Elle disparut avec Anselme emportant le corps inanimé de son mari.... et quand ils l'eurent déposé sur le lit :

— Monsieur, demanda-t-elle avec une anxiété indicible, êtes-vous l'ami de cet homme, qui était en bas, avec vous.

— Je le connais à peine, répondit Anselme.

— C'est moi, monsieur, qui vous ai écrit hier, poursuivit-elle, qui vous ai demandé un grand service... et à présent, monsieur, je vous implore à genoux ; ne nous abandonnez pas... mon mari ne peut rester ici... ! sauvez-le, de grâce, sauvez-le-moi !

— Que faut-il faire, madame?...

— L'emmener loin d'ici, sur le champ ... le conduire à la maison de santé du docteur Clériot... et ce soir, monsieur, ce soir, partir avec moi pour Rouen... Oh ! monsieur, si vous faites cela, nous sommes sauvés !

Anselme promit à la jeune femme de la protéger, de la défendre, de la secourir. M. Bernier ayant repris ses sens, le remercia de son généreux appui; embrassa sa femme, et suivit le jeune homme, qui, montant avec lui dans une carriole du village, le déposa chez le docteur Clériot, à Passy.

Anselme se rendit de là à Paris, loua la chaise de poste; donna des ordres ;.. et après avoir cherché vainement à rencontrer Lothaire, revint à la maison de campagne. Il était déjà nuit.

En traversant le parterre, où tous les locataires se promenaient, il remarqua avec étonnement que le petit vieillard n'était point parmi eux. Le jardinier lui dit qu'on ne l'avait pas vu de la journée.

Sur le point de rentrer à la maison, il vit venir à lui Lord Pollard qui le toisa fièrement et lui dit : « A dix heures, monsieur le français, dans le rond-point du parc.

— C'est bien, milord, répondit Anselme ; allez m'attendre.

Et il monta rapidement à sa chambre, prit ses pistolets, son argent.

A dix heures, il trouva la voiture au lieu indiqué. Le postillon lui dit que la dame venait d'arriver. Anselme reconnut en effet sur la banquette du fond la robe blanche de madame Bernier. Il monta et les chevaux partirent au galop. Un silence absolu régna entre les deux voyageurs durant tout le temps de la route. Anselme s'apperçut dès la première poste, que le sommeil avait gagné sa protégée, et la générosité lui faisait un devoir de respecter le repos de la malheureuse femme. Fatigué de ses courses de la journée et de la mauvaise nuit qu'il avait passé la veille, il s'endormit bientôt lui-même.

Il ne s'éveilla qu'à Rouen. Sept heures sonnaient à la cathédrale.

Anselme sauta précipitamment hors de la voiture et présenta la main à sa compagne de voyage.... Mais il jeta tout-à-coup un cri de stupeur et fit trois pas en arrière!

Ce n'était pas madame Bernier!

C'était mademoiselle Destuilles la vieille demoiselle de soixante ans!!!

Elle portait sa robe de basin blanc;

Et tenait entre ses genoux son ombrelle verte! MARC-MICHEL.

NOUVELLES DIVERSES.

L'abondance des premières représentations nous force à rejeter au prochain numéro nos nouvelles de province et de l'étranger.

LE CHANTEUR LAVIGNE.—Cet estimable artiste est arrivé à Paris, pour solliciter une pension que lui méritent treize ans de bons et loyaux services. Le titre de *premier sujet* qu'il a porté dans le temps, pourrait, ce nous semble, justifier jusqu'à un certain point les prétentions qu'il ne formule d'ailleurs que comme des espérances fondées sur la générosité du gouvernement.

Il a créé, dans le temps, d'une manière brillante, les rôles de Tancrède dans la *Jérusalem délivrée*, de Fernand-Cortès, et beaucoup d'autres.

DIMINUTION DU PRIX DES PLACES DU THÉATRE DES VARIÉTÉS. — Le but que s'est proposé M. Dumanoir en abaissant le prix des places au théâtre des Variétés, est honorable et digne d'éloges, puisqu'il a pour résultat de rendre le théâtre accessible au peuple et aux petites fortunes. M. Dumanoir aura bien signalé son arrivée à une direction dramatique par ce premier acte d'administration éclairée. Depuis long-temps, en effet, cette mesure était réclamée; par suite du prix élevé de certaines places, le spectacle était devenu une impossibilité pour diverses classes de la population. Cet état de choses fut, sans contredit, l'origine des billets dits *à vingt sous*, source continuelle d'abus pour le public et pour les théâtres. Un seul remède pouvait être opposé avec succès à ces abus toujours croissans à c'est celui qu'adopte M. Dumanoir, c'est l'abaissement du prix des petites places et des places moyennes. A dater de lundi dernier, le nouveau tarif est mis en vigueur: la première galerie et l'orchestre, 3 fr. 50 c.; les premières et baignoires de côté, 2 fr. 50 c.; le parterre, 1 fr. 50 c. On ne pouvait mieux consacrer cette déférence au vœu général que par une pièce nouvelle jouée par Vernet.

M. EDOUARD HAQUETTE,—dit un des journaux de Lyon, avait une grande tâche dans le rôle de Duresnel, de *La Mère et la Fille*, dont le chagrin, la douleur et le ressentiment sont d'autant plus forts et plus terribles quand il apprend qu'il est trompé, qu'il avait plus d'amour pour sa femme et plus de confiance en sa fidélité et ses devoirs; mais cette tâche n'est point au-dessus du talent de l'acteur.

Duel funeste entre mm. Arnaud-Brunet et Theodore Cacan.—Un événement bien triste vient d'avoir lieu à Avignon. Mme Dorsan, première chanteuse à ce théâtre, avait déjà joué une vingtaine de fois, lorsque les abonnés du théâtre signifièrent au directeur qu'ils ne voulaient plus de cette chanteuse. Le directeur attaqua l'actrice en résiliation d'engagement devant le tribunal de commerce; le tribunal nomme arbitre dans cette affaire M. Théodore Cacan, chef d'orchestre du théâtre. M. Cacan condamne l'actrice, et donne gain de cause au directeur. M. Brunet, qui joue les *martins* à Avignon, poussa M. Cacan à se battre contre lui. En effet, une rencontre a eu lieu; rencontre qui a été fatale à M. Cacan, car il a été grièvement blessé d'un coup de pistolet par son adversaire. M. Arnaud-Brunet a été arrêté et conduit en prison. (Voir la *correspondance.*)

La commission des acteurs dramatiques,—ayant recommandé à M. le ministre de l'instruction publique le jeune Pichat, fils de l'auteur de *Léonidas*, M. de Salvândy s'est empressé de faire savoir à la commission qu'il venait de désigner cet enfant pour une bourse entière au collége de Versailles.

M. Patrouillard et M. Viennet.—Un M. Patrouillard écrit au *Corsaire* que, depuis qu'il sait que M. Viennet a refusé de porter la croix pour ne pas être pris pour M. Hugo, lui, M. Patrouillard, l'a reportée pour ne pas être pris pour M. Viennet.

M. Maillan,—Est, dit-on, le concurrent qui a le plus de chances avantageuses pour obtenir la direction de la Gaîté.

Billets de faveur et papillotes.—Les derniers paquets envoyés par la Porte-Saint-Martin, et contenant des billets de faveur, de ces billets au bas desquels il y a: « Il sera perçu tant par personne pour tous droits généralement quelconques, » étaient accompagnés d'un petit imprimé ainsi conçu : « Le grand drame en répétition; LA GUERRE DES SERVANTES, devant être présenté irrévocablement le 3 août prochain, c'est pour la dernière fois que des billets de faveur vous sont envoyés. » Voilà les femmes contraintes à s'acheter des papillotes maintenant qu'on ne leur en fournit plus.

Mlle Taglioni,—Est en route pour Saint-Pétersbourg où elle débute le premier septembre.

M. Alexandre et la Porte-Saint-Martin. — Nous avons annoncé, dans notre dernier numéro, que M. Alexandre avait rompu son engagement avec l'administration de la Porte-Saint-Martin parce qu'un rôle lui avait été retiré, etc. Mieux informés, nous dirons que le rôle n'a été retiré à M. Alexandre que parce qu'il *n'a pas voulu accepter les nouvelles conditions* d'engagement que l'administration lui offrait pour l'année prochaine, et que le *refus seul* de M. Alexandre de signer ce nouvel engagement lui a fait perdre son rôle.

M. Payen. — On assure que cet habile chanteur vient de signer un engagement avec le directeur du théâtre de La Haye; il est fâcheux, après le succès que cet artiste a obtenu dans le *Châlet et les Deux Reines*, que l'Opéra-Comique ne se le soit pas attaché. C'est une maladresse.

Armand-SÉVILLE,
Administrateur.

Jules BELIN,
Rédacteur en chef responsable.

SOMMAIRE DU DERNIER NUMÉRO.

Les Feuilletons dramatiques à Paris, Paul Valentin.—Gymnase : *Un Malheur de Famille*, — Théâtres de Paris. — Théâtres de la province. — Théâtres étrangers. — Jurisprudence. — Mélanges : *le Bec dans l'eau*, 1er chapitre, Ed. Thierry. — Nouvelles diverses. — Mises en scène : *Bobèche et Galimafré.*

Imprimerie de A. BELIN, directeur-gérant du journal, rue Sainte-Anne, 55.

REVUE DU THÉATRE.

SOMMAIRE.

Gauthier Garguille, Joanny AUGIER. — Variétés : *Troisième et Quatrième au-dessus de l'Entresol ; le Père de l'Enfant.* — Panthéon : *Bobèche et Galimafré.* — Correspondance. — Théâtres de Paris. — Théâtres de la Province. — Théâtres de l'Etranger. — Mélanges : *Le Bec dans l'eau*, Comment le catarrhe de Mlle Destuilles lui sauva l'innocence, Eug. LABICHE. — Nouvelles diverses. — Tableaux de troupes, second arrondissement, première troupe.

GAUTHIER GARGUILLE,

OU

LE BOUFFON DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

I.

Une foule immense de femmes, d'enfans, de bons bourgeois et de gens qu'à leur brillant costume on reconnaît pour personnages de distinction, encombre le milieu du Pont-Neuf et s'arrête avec admiration devant une espèce de théâtre en plein vent formé à peu de frais : une charpente élevée, soutenue par quatre piquets et recouverte de toiles peintes, soutient deux hommes affublés de vêtemens grotesques. L'un représente le maître ; l'autre, le domestique. — « Imbécille ! animal ! dit le maître au valet. — Soit, répond ce dernier, je suis un animal, un imbécille ; mais rappelez-vous, mon cher maître, que l'homme est un animal raisonnable, et que l'Evangile nous dit : « Bien heureux sont les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux. » Et le peuple de rire et de crier : Bravo !... Silence ! silence ! crie-t-on ; car la parade continue, et l'on ne veut pas perdre un mot du comique dialogue. — « Avez-vous entendu parler, mon cher maître, d'une arcade qu'on veut élever pour joindre le Louvre aux Tuileries. — Oui ; après ? — Eh bien, je ne crois pas à ce projet. — Pourquoi cela ? — Bah ! ce sont des dsseins en l'air. — Continue, mon ami ; attaque les architectes de notre gracieux et bien aimé roi Louis XIII. — Certes, j'ai mon franc parler ; je combattrais le pape lui-même, et je n'aurais pas peur de lui. — Ce serait pourtant jouer gros jeu. — Oui ; mais il a tant d'*indulgences.* » Cette fois, la multitude jeta dans l'air un prodigieux éclat de rire, malgré les chuts réitérés de quelques uns. — « Ecoute, reprit le premier interlocuteur, les maîtres se trouvent souvent fort bien de demander conseil à leurs serviteurs ; je te demande donc ton avis... Que faut-il que je fasse ? Je suis amoureux ! — Amoureux, de quoi ? — Parbleu ! d'une femme. — Eh ! ne vous récriez point ; on peut être amoureux de tout, excepté d'une femme : d'une couronne, d'une bourse pleine d'or, d'un superbe haut-de-chausses, d'une belle fraise bien em-

pesée. — Bon, mais pour le moment j'aime une femme ; que dois-je faire? — Il faut le lui dire. — Ensuite? — Le lui prouver. — Comment cela? — Mon cher maître, à moi de vous dire à présent : Animal! imbécille!... Changeons de rôle... Le maître doit avoir plus d'esprit et de bon sens que le valet : cela se doit toujours ; souvent cela ne se peut ; or, de valet je me fais maître..... Allons, pendard, hors d'ici! depuis deux heures nous amusons peu ces bonnes gens qui nous écoutent, et qui ont d'autres affaires; laissons aller les bourgeois à leur boutique, les femmes à leur ménage, les filles à leurs amans, les nobles à la cour, les enfans à l'école. » Puis, saluant comiquement le public, il s'avança en dehors des tréteaux et dit : « Messieurs et mesdames, si vous êtes contens de notre esprit, faites-en part à vos amis et connaissances; voici l'heure à laquelle nous avons la désagréable habitude de dîner; veuillez bien nous offrir de quoi payer notre gargottier ordinaire. » Le public applaudit, et lança de tous côtés des liards, des sols, voire même des pistoles. La foule s'écoula, toujours riant et se promettant de revenir. Les deux acteurs disparurent. — Cette scène se passait en 1622, les deux hommes qui avaient si fort diverti les flâneurs parisiens de cette époque étaient le célèbre Tabarin, dont *la Revue du Théâtre* a déjà conté la touchante et *dernière parade*, et l'incomparable Gauthier-Garguille.

II.

Allons, maître Robert, aux fourneaux! La journée a été bonne... Nous, Gauthier, à table et vive la joie! Ainsi parle le joyeux Tabarin, l'insouciant compagnon de Gauthier-Garguille. Ce dernier a quitté tout-à-coup le visage comique et railleur en se dépouillant des habits grotesques du bouffon. Lui si rusé, si adroit, si effronté en public, est maintenant sombre, triste, rêveur ; il ne trouve rien à répondre aux gais discours de Tabarin. Une bouteille a été mise sur la table devant laquelle se sont placés les deux amis ; Tabarin se verse à boire; Gauthier met la main sur son verre en signe de refus. — Ah! ça, Gauthier, s'écrie Tabarin, qu'est-ce que toutes ces simagrées veulent dire? Depuis huit jours, quel métier fais-tu? tu es triste, boudeur, tu ris du bout des lèvres, tu ne bois plus, tu ne manges rien... Voyons, il faut s'expliquer... de la franchise, pardieu! le cœur sur la main... Nous sommes toujours bons camarades, n'est-ce pas? — Toujours, répond Gauthier. — Eh bien! entre bons amis, partage égal... peines et plaisirs... tu es triste, moi je suis gai... je mange pour deux... ça ne peut pas durer... Buvons rasade ; mettons les coudes sur la table, le menton dans nos mains, et coule-moi la cause de ta tristesse dans le tuyau de l'oreille. Ce mouvement exécuté et cette position prise : Qu'as-tu? répète Tabarin. — Je suis amoureux. — Ah! ah! ah! ah! et Tabarin part d'un violent éclat de rire. — Tais-toi, dit Gauthier, ce que je dis est sérieux ; si tu te moques de moi, je ne parle plus. — Je me tais ; mais je croyais vraiment que c'était un reste de notre parade de tout à l'heure. — Tabarin, plût au ciel que cela fût; si tu savais combien tu m'as fait mal en prenant un pareil texte pour l'amusement public. — Ma foi, que veux-tu? ça été par hasard ; nos scènes sont toujours improvisées. — Aussi je ne t'en veux pas ; mais écoute, ami, et tu comprendras mon amour; tu jugeras toi-même si je puis être joyeux et content comme autrefois.... Tu as l'esprit et le caractère moqueurs, Tabarin; je sais

pourtant que tu es un camarade dévoué, un ami fidèle, et que ton cœur est excellent. — Allons, ami Gauthier, j'écoute.

III.

Il y a deux mois à peu près, c'était un soir et je m'acheminais vers notre demeure. Je filais tout le long du quai de la Féraille, j'allais atteindre l'arche Marion; depuis un moment, j'entendais certain bruit dont je ne pouvais me rendre compte; mais arrivé là, ce bruit devient plus distinct, j'entends des cris étouffés; je cours, je m'élance et j'aperçois bientôt une jeune fille éplorée et qui se défendait avec peine des criminelles intentions d'un misérable qui, à mon approche, s'enfuit précipitamment. Je rassure la jeune fille qui pleurait toujours, je lui offre de la reconduire chez elle et de prévenir ainsi toute poursuite, elle accepte avec joie; elle ne savait, chemin faisant, de quels termes se servir pour m'exprimer sa reconnaissance. Nous arrivons : à la proposition qui m'est faite de monter et de prendre quelque repos, j'acquiesce avec plaisir; j'avais une grande envie de voir les traits de la jeune fille que je n'avais distingués qu'imparfaitement.... Sa voix était si douce! Elle marchait si légèrement en s'appuyant à peine sur mon bras.... O mon ami, que devins-je? lorsqu'à la clarté d'une bougie je vis une femme jeune, belle.... belle au-delà de toute expression! Cette vue me terrifia.... Je sentis mon cœur se soulever violemment, puis battre avec force, avec vitesse.... J'étais amoureux, Tabarin; amoureux pour la vie.... Hélas! j'étais un fou, un insensé, je ne pouvais garder aucun espoir, car, en jetant les yeux autour de moi, je vis un appartement magnifique, des plafonds dorés, des meubles somptueux.... J'étais enfin chez une femme belle, riche, noble peut-être.... Je me reportai vivement au Pont-Neuf sur nos tréteaux de baladins; je sentis un frisson glacial parcourir tout mon corps, et ma tête se pencha sur ma poitrine. La jeune femme me remerciait toujours, me faisait mille offres de services, m'assurait qu'elle n'oublierait jamais celui que je lui avais rendu... Elle me demanda mon nom et mon adresse... Je ne pus que balbutier quelques mots.... Je pris congé d'elle en lui disant adieu! au revoir, que sais-je?..... Je sortis précipitamment..... Elle dut me croire fou! En effet, je n'avais plus la tête à moi.... la raison me revint lorsque je fus dehors. — Est-ce fini? s'écria Tabarin. — C'est fini, reprit Gauthier. — As-tu revu cette femme? — Non. — Rappelle-toi que tu es Gauthier-Garguille, le pauvre bouffon, l'acteur du peuple; que ta richesse consiste en ta gaîté de farceur au moral, et en des tréteaux recouverts d'une toile, au physique. — Je le sais. — Celle que tu aimes est, dis-tu, belle, riche, de qualité? — C'est vrai. — Alors que veux-tu faire? — Je l'ignore. — Qu'espères-tu? — Rien.

IV.

Trois jours après la conversation des deux amis, Gauthier-Garguille alla revoir sa belle inconnue. Celle-ci reçut son libérateur avec toute la politesse et les égards possibles. On voyait que cette femme ne pensait aucunement à perdre le souvenir d'une action généreuse. — Gauthier toujours amoureux, toujours in-

sensé, Gauthier qui, depuis trois jours, faisait défaut à l'appel de son auditoire, perdit toute espérance lorsqu'il apprit quelle était la femme qu'il avait sauvée des mains d'un ravisseur; lorsque celle-ci lui conta la cause de sa présence dans les rues de la ville à une heure aussi extraordinaire, et lorsqu'elle l'assura que son époux, M. de Cussy, duc et pair de France, lieutenant-général des armées du roi, avait quelque pouvoir et qu'ainsi il ne laisserait pas une belle action sans récompense. Mais grand Dieu! que devint ensuite le pauvre Gauthier-Garguille lorsqu'il entendit la duchesse le louer de son talent d'acteur, le féliciter de sa verve, de sa hardiesse comique; lorsqu'elle lui dit que, passant par hasard sur le Pont-Neuf, son carosse avait été arrêté par la foule; qu'elle avait alors, en jetant les yeux sur les acteurs, reconnu son libérateur dans l'un d'eux. Gauthier était attéré; pâle et respirant à peine, il n'osait jeter un regard sur la duchesse qui, ne se doutant point de la cause d'une telle taciturnité, prit congé de Gauthier-Garguille en lui renouvelant des offres de protection et de bienveillance. — Le pauvre Gauthier la laissa partir sans dire mot; mais le voile qui lui obscurcissait la vue venait de se déchirer, il sentit tout à coup sa poitrine soulagée et sa respiration revenir... A ce moment, parut un valet à la livrée élégante, qui, s'étant assuré de notre héros qu'il était bien le sieur Gauthier-Garguille, lui remit, de la part de sa maîtresse, une bourse pleine d'or et un habillement riche et complet de baladin. Gauthier remercia le valet, présenta ses civilités à la duchesse, empocha la bourse pleine d'or, mit sous son bras le beau costume et sortit gaîment du somptueux hôtel. — Il trouva dans la rue Tabarin qui l'avait suivi et qui l'attendait. Eh bien! s'écria ce dernier, quoi de nouveau? — Je suis guéri, répondit Gauthier; hier j'étais un imbécile, aujourd'hui vive la joie! — *Amen*, dit Tabarin, et souviens-toi de la leçon.

Les deux amis revinrent à leur théâtre où les attendait avec grande impatience nombreuse assemblée. Jamais le bouffon du Pont-Neuf ne fut plus comique et plus plaisant, jamais sa verve de bons mots ne fut plus intarissable, jamais on n'applaudit tant Gauthier-Garguille.

Joanny Augier.

PREMIÈRES REPRESENTATIONS.

VARIÉTÉS.

TROISIEME ET QUATRIEME AU-DESSUS DE L'ENTRESOL, Vaudeville en un acte de MM. Varin et Daponchel, représenté le 22 juillet 1837. — Personnages et Acteurs : *Colibert*- Serres, *Sauvageot*-Rébart, *Théodore*-Brindeau; *Mme Colibert*-Mesdames Jolivet, *Mme Sauvageot*-Flore, *Félicité*-Georgina.

M. Sauvageot donne des leçons de mathématiques trans..... trans.... *enfin de grosses mathématiques*, comme dit madame son épouse. Un homme ainsi versé dans les sciences algébriques ne peut être qu'un homme distrait, et cette distraction forme tout le nœud de la pièce. — Il poursuit une équation et se livre à des bévues sans nombre. Son chapeau est-il sur sa tête, il le cherche sous la table; veut-il prendre son parapluie, il met la main sur l'ombrelle

de sa femme, etc., etc. M. Sauvageot habite depuis peu le quatrième étage dans la maison de M. Colibert, qui occupe, lui, le troisième pour son propre compte. Sauvageot ne peut se faire à ce diable de quatrième étage, lui qui, depuis vingt ans, occupait un troisième; aussi se trompe-t-il vingt fois le jour et entre-t-il, sans frapper, chez M. Colibert, son propriétaire, s'asseoit, se met à son aise, fait comme chez lui. Colibert, mari jaloux, trouve ce locataire importun et ne manque pas de diriger ses soupçons sur lui. Le jeune Théodore, caporal de la garde nationale, dégrade sa dignité en se condamnant au misérable rôle d'un iago subalterne. C'est un tison de discorde entre les deux voisins. A Colibert, il dit : Prenez garde, Sauvageot fait la cour à votre femme; à Sauvageot : Tenez-vous bien; ce Colibert est un scélérat; à quoi Sauvageot répond, poursuivant son équation : $x+^{3}=n$..... etc. o

M. Théodore, qui est le véritable amant de Mme Colibert, agit de la sorte dans le double but de diriger les soupçons du mari sur un autre et de faire donner promptement congé à Sauvageot, dont la vertueuse moitié ne cesse de le poursuivre de ses agaceries patriarcales.

Ce soir, Colibert est de garde de neuf à onze, faction aux bons soins de son caporal Théodore qui a su se ménager une petite entrevue pour la même heure. Au moment le plus intéressant du rendez-vous, on entend revenir Colibert qui s'est esquivé du poste en toute hâte pour surprendre sa femme avec le Sauvageot soupçonné. Théodore se sauve par une autre porte et madame rentre chez elle. Colibert trouve tout en ordre et dans le silence. Se serait-il trompé? Ecoutons, quelqu'un monte l'escalier; on s'arrête, on entre; c'est Sauvageot, le distrait, toujours poursuivi par sa malheureuse équation $x+^{3}=n$, etc. Il se croit plus que jamais chez lui, il fait nuit. Chacun des deux époux trempe une allumette dans son briquet et l'illumination s'opère simultanément. Colibert est furieux; Sauvageot, qui se croit chez lui et se rappelle l'avertissement de Théodore, ne l'est pas moins; tous deux se poussent, se colletent : on crie, on jure; les deux femmes arrivent, et puis Théodore et puis la patrouille; mais l'erreur est bientôt reconnue, et l'on rend hommage à la vertu des deux épouses, qui sont pures comme neige.

Ce petit vaudeville a bien réussi. Serres et Rébard ont puissamment contribué au succès. Brindeau n'a pas mal joué son petit rôle. Cet acteur est en progrès. — Voilà un triste compliment à lui faire. Qu'était-il donc au Vaudeville s'il est meilleur aux Variétés ?

Eugène Labiche.

LE PÈRE DE L'ENFANT, vaudeville en un acte, de MM. Varin et Desvergers, représenté le 24 juillet 1837. — Personnages et Acteurs : *Déruflée*-Prosper, *Daniel*-Vernet, *Ferrière*-Francisque, *Théobald*-Auvigne, *André*-Mayer; *Véronique*-Mmes Berger, *Patout*-Lecomte, *Saint-Gobin*-Jolivet.

Daniel est un bon gros joufflu qui épouse aujourd'hui même Véronique, la fille de M. Déruflée, notaire à Épinay. Le pauvre garçon n'a pas bonne idée de sa journée; il a vu le matin deux escargots lui faire les cornes, et, un jour de

mariage, ça donne à réfléchir. Est-ce que sa femme ne lui apporterait qu'un amour déjà entamé, à lui qui, depuis vingt-huit ans, vit de chasteté, et réserve toutes ses primeurs virginales pour en combler légitimement sa Véronique? Ce serait cas de conscience de tromper un garçon aussi innocent; car Daniel, tout gros qu'il est et malgré ses vingt-huit ans, ne peut voir une femme sans rougir; un mot leste l'effarouche; il se trouble, se décontenance à la moindre allusion; il est bon homme, crédule, naïf, et n'entend malice à rien. C'est une sorte *d'Agnès* en culotte. Les enfans se font par l'oreille! Vous verrez que sa femme sera obligée de lui prouver le contraire.

Eh bien! ce pauvre Daniel passe pour un *Don Juan*, un *Lovelace* à Épinay; on le fait entrer pour quelque chose dans la confection de tous les enfans qui se produisent au jour. Quand on est clerc de notaire en province, on n'a pas les épaules larges impunément. Cette fécondité inquiète bien un peu la jalousie de Mlle Véronique; néanmoins il faut qu'elle y trouve d'assez généreuses promesses pour l'avenir, car Daniel est préféré dans son cœur au fils du percepteur, qui n'a pas fait ses preuves.

Dans le voisinage, vit une Mme Saint-Gobin qui devint mère, la nuit, dans un hôtel, sans avoir jamais pu reconnaître celui qui lui causa ce désagrément. Depuis ce temps, elle cherche le père de son petit Théobald avec une tenacité infatigable. Chaque visage d'homme, pourvu qu'il soit jeune et frais, et cela se conçoit, lui semble propre à cet usage. Mais les soupçons se tournent plus particulièrement sur Daniel. D'abord, Théobald lui ressemble, et puis il se trouve chargé, par une main mystérieuse, de porter tous les mois une pension alimentaire à cette veuve qui ne fut jamais mariée. Or, il doit connaître le coupable? — Pas le moins du monde. — Alors, c'est lui? — Encore moins. — Alors, qui donc? car il lui faut absolument un père, pour ne pas dire un mari. — C'est Daniel, elle ne veut pas en démordre. Au moment où ce pauvre garçon se rend à la municipalité avec Véronique, sa fiancée, la Saint-Gobin se présente, Théobald en main comme pièce de conviction; elle accuse publiquement Daniel de l'avoir séduite et fait rompre le mariage, malgré les sermens et protestations de l'infortuné clerc.

Le vrai coupable est M. Ferrière; comme il ne peut réparer sa faute lui-même, il trouve très-moral d'en charger un autre; il a choisi Daniel pour servir ses projets. Mme Saint-Gobin aura dix mille francs de dot; lui-même, qui est à la veille d'épouser une riche héritière, se charge de les faire. Dans son dépit, l'amant, rebuté de Véronique, se laisse persuader, il épousera la Saint-Gobin, il passera même sur l'inconvénient du petit bonhomme. C'est une chose à peu près convenue, quand M. Ferrière reçoit une lettre de Paris : sa riche héritière vient d'en épouser un autre. Aucun obstacle ne s'oppose plus à son mariage avec la Saint-Gobin, qui retrouve enfin le véritable père de son enfant. L'innocence et la candeur virginale de Daniel sont proclamées; l'estime de M. Duruflée lui est à jamais acquise, et Véronique va devenir le tombeau définitif de sa vertu.

Vernet est resté à la hauteur de ses autres créations. Nous n'épuiserons pas nos formules à louer un acteur dont la franchise, la gaîté et le naturel sont passés en proverbe. Vernet et Bouffé sont deux victimes du vaudeville; la Co-

médie-Française est coupable de laisser gaspiller deux talens si remarquables.

Prosper a bien joué; il vise peut-être un peu au grotesque. Francisque pourrait faire mieux. Nous défions Mme Jolivet de faire plus mal.

Nous ne pouvons encore juger la débutante, Mlle Berger. Sa tenue est convenable, voilà tout ce qu'il nous est permis de dire aujourd'hui.

Eugène LABICHE.

PANTHÉON.

BOBÈCHE ET GALIMAFRÉ, Vaudeville-Parade en un acte, de M. Simonin, représenté le 22 juillet 1835.

Le nom de Bobèche et celui de son lieutenant Galimafré se trouvent plus souvent sur l'affiche que dans la pièce. Ici, je vois deux jeunes étourdis, aussi dandies et fashionables que puissent l'être deux clercs de notaires, qui viennent gaîment chaumer le dimanche au bois de Saint-Mandé. Pour se conformer à l'usage et aux bonnes mœurs parisiennes, ils s'adjoignent une jeune modiste, la plus espiègle, mais la plus innocente du passage des Panoramas. Jusqu'à présent, je ne vois pas Bobèche.

Les trois amis s'envolent hors barrière dans une de ces voitures à six places, où l'on est au moins dix personnes, sans compter les lapins, espèces de véhicules qu'on craindrait de nommer devant un mari ombrageux. On arrive enfin, on folâtre, on se promène; mais où est Bobèche? où est Galimafré?

Ce jour-là, c'est fête à Saint-Mandé. La cohue est magnifique, la campagne appétissante pour nos voyageurs hebdomadaires : c'est ainsi que le Parisien aime la solitude. Mais encore un coup, je ne vois pas Bobèche; qui me montrera Galimafré?

Chemin faisant, ils se félicitent du bonheur d'être aux champs et de respirer librement la poussière, lorsqu'une pauvre fille s'approche d'eux et leur tend la main au nom de son père, vieux soldat infirme dont elle est l'unique soutien. En dépit du métier, on trouve parfois de bons cœurs chez les clercs de notaire : ceux-ci étaient du nombre. Comme leur bourse leur défend la générosité, ils imaginent de donner aux habitans du lieu une parade à la façon du boulevart du Temple. Oh! pour cette fois, je découvre Bobèche, j'aperçois Galimafré.

Le spectacle commence : la grosse caisse se tait devant la grosse farce; c'est un feu croisé de facéties burlesques, de bêtises, de bamboches, c'est du bobèche tout pur. Bref, la recette paraît copieuse; elle est remise aux mains de la jeune fille indigente, et la parade est finie que le rire général dure encore.

Ernest et Lionel sont à pouffer d'un bout à l'autre et ne laissent rien à désirer pour des acrobates de contrebande. On ne sait ce qui vaut le mieux de la grace ou de l'espièglerie de Mlle Pélagie, qui danse sur la corde raide avec un talent tout particulier (bien, qu'à vrai dire, il n'y ait pas grand péril). En un mot, au Panthéon comme au Palais-Royal, Bobèche pourra dire long-temps au public : Suivez! suivez le monde!...

Emile FONTAINE.

CORRESPONDANCE.

A M. le Rédacteur de la *Revue du Théâtre*,

Monsieur,

En vous adressant mes remercîmens pour la lettre que vous m'avez fait l'honneur d'insérer dans votre numéro du 15 juillet, permettez-moi de répondre aux réflexions qui la suivent, et qui pourraient faire croire que M. Devaux-Gouest n'exploite la ville d'Abbeville qu'avec mon assentiment. J'ai appris que cet artiste donnait des représentations à Abbeville par une lettre qu'il m'a adressée pour me proposer d'acheter la foire de cette ville; mais, loin d'y consentir, je lui ai fait connaître les dispositions où j'étais de l'attaquer devant les tribunaux s'il se présentait de nouveau dans les villes de mon arrondissement. Je me suis adressé, il y a huit jours, à M. le ministre de l'intérieur pour réclamer contre les infractions de M. Devaux, et afin de le mettre à même d'apprécier la justice de ma réclamation, ma plainte renfermait les offres qui m'étaient faites.

Il est à ma connaissance que plusieurs directeurs ont fait, comme vous le dites, trafic de leur privilége, quoique l'ordonnance royale du 8 décembre 1824 défende expressément de céder ou de vendre les brevets; mais, étranger à cette catégorie et remplissant mes obligations avec exactitude, je pense pouvoir m'opposer, à juste titre, à ce qu'aucune troupe n'exploite mon arrondissement.

Recevez, monsieur le Rédacteur, l'assurance de la parfaite considération de votre tout dévoué serviteur. H. Gresard.

THÉATRES DE PARIS.

Opéra. — Il est question de la rentrée de Perrot à ce théâtre; mais son désir formel de voir sa femme engagée avec lui a empêché de conclure. — On a pratiqué, dans la *Fille du Danube*, des coupures heureuses qui donnent plus de rapidité à l'action. — Mlle Taglioni arrivera lundi prochain à Paris; elle n'y séjournera que deux ou trois jours, car il faut qu'elle parte incontinent pour Saint-Pétersbourg, où son premier début doit avoir lieu le 1er septembre prochain. Son père l'accompagne, mais non point pour reprendre la danse; il ne fera que composer des ballets. — On répète le ballet chinois, la *Chatte métamorphosée en Femme*, qui fera dit-on, merveilles; on n'attend plus, pour le représenter, que le retour de Mlles Elssler de Vienne, où elles sont en ce moment.

Comédie-Française. —*Claire* et le *Chef-d'OEuvre Inconnu* poursuivent leur paisible carrière, mais sans résultats fructueux pour le théâtre. — Les débuts de M. Rey sont assez suivis par le public, qui vient entendre et applaudir Mlle Mars. — Mme Dorval est réengagée par M. Védel au prix de 18,000 francs.

Opéra-Comique.—Que deviendrait ce pauvre théâtre sans son bienheureux *Postillon*? Tant bien que mal, il fait marcher la pesante machine dramatique de M. Crosnier, qui paraît avoir renoncé à donner une nouveauté à son rare public.

Odéon. — Plusieurs journaux avaient annoncé que les sociétaires s'opposaient à l'exploitation de l'Odéon à leurs risques et périls par M. Védel. Nous-mêmes avions craint que cela ne fût. En effet l'intérêt personnel est bien fort. Mais il y a ici une question de conscience et de dignité. N'est-il pas plus que probable que les sociétaires ont désiré voir l'Odéon sous leur puissance pour un motif ou pour un autre? Serait-il loyal aujourd'hui que M. Védel, autorisé sans doute par l'expression de ces désirs à se croire appuyé dans ses démarches, fût abandonné par sa société? Ce qui est certain, c'est que, dans cette opposition prétendue, il n'y a rien d'officiel jusqu'à présent. M. Védel a toujours la parole du ministre, et MM. Lefebvre et Blanchard, dans l'expectative de nouveaux embarras, ne se tiennent pas pour battus. Jusqu'à quand se prolongera cette incertitude déplorable? En attendant, la Commission des auteurs dramatiques a publié le manifeste que nous répétons aux nouvelles diverses.

Vaudeville. — Lepeintre aîné fait applaudir tous les soirs la bienfaisante brusquerie

du *Parent Millionnaire*. Avec le talent de l'acteur, l'ouvrage se soutiendra longtemps.

Gymnase. — *Sans nom* et sans public, c'est son histoire du moment.

Variétés. — Ce théâtre commence à marcher dans une voie qui le mène droit à sa vogue d'autrefois. Mercredi, les princes assistaient au spectacle du soir, ce qu'ils n'auraient osé faire, et pour bonnes raisons, il y a un an. — Une représentation se prépare, à ce théâtre, au bénéfice de *la Caisse de secours des auteurs dramatiques*. On y verra, entr'autres choses, le Nain anglais, Harwey-Leach, qui s'est montré dernièrement aux boulevarts, et pour lequel on a fait une sorte de canevas qui accompagne ses tours de force et d'adresse. — Disons que, dans *le Père de l'Enfant*, Vernet se montre, comme d'habitude, comédien plein d'intelligence et de vrai talent.

Palais-Royal. — Le public se presse chaque soir pour assister à la parade si divertissante de *Bobèche et Galimafré*, sans songer *à quoi cela tient*.

Gaité. — Le zèle des artistes restés à ce théâtre surmonte toutes les entraves et maintient le public dans la salle. — Hier, on a repris *le Réveil d'une Grisette*, pièce dans laquelle une dame Albert a débuté par le rôle de la duchesse. Nous en reparlerons. — Mlle Nongaret est toujours délicieuse dans le rôle de Rosine.

Porte-Saint-Martin. — C'est le 8 du mois d'août, et non le 5 comme on l'annonce, qu'aura lieu la représentation du fameux mélodrame la *Guerre des Servantes*, dont, à l'avance, on fait tant de bruit. Quoi qu'il ne faille prendre au sérieux tout le fracas administratif et autre dont M. Harel est coutumier avant la représentation de la plupart de ses pièces, il faut croire pourtant cette fois que, si le ramage répond au plumage, ce sera quelque chose qui méritera d'être vu. — Patientons donc encore la quinzaine.

Ambigu. — *Il y a Seize ans*, accompagné de deux vaudevilles, se laisse voir avec assez de plaisir. Des trois pièces en répétition en ce moment, une arrivera incessamment à la scène.

Folies-Dramatiques. — C'est mardi prochain qu'apparaîtra la *Fille de l'Air* avec son prestigieux cortége scénique. — Enfin! — MM. Cogniard sont, depuis long-temps, tout-à-fait étrangers à la direction de ce théâtre.

Porte-Sainte-Antoine. — *Eric le fou*, drame-vaudeville en deux actes, a obtenu dernièrement à ce théâtre un franc et légitime succès. Un peintre que l'amour a rendu fou est guéri par l'amour. Le sujet n'est pas neuf, mais il est traité d'une façon habile et intéressante. La pièce est fort bien jouée, surtout par Omer, le fou et par M. Barret qui a fait valoir un rôle secondaire. Mme Barville, chargée du rôle de la comtesse italienne, objet de la passion d'Eric, est une belle actrice, qui se met avec beaucoup de goût et d'élégance Ses deux toilettes sont magnifiques. L'auteur de cette pièce est M. Eugène Granger, connu au boulevart du Temple par plus d'un succès. — M. Barret quitte, assure-t-on, la direction de ce théâtre. Son successeur fera-t-il mieux? Attendons.

Panthéon. — L'on trouve extraordinaire que l'impudence de ce théâtre à se chercher un succès dans le charlatanisme d'un titre emprunté à une pièce en vogue d'un autre théâtre reste impunie.

THÉATRES DE LA PROVINCE.

Amiens, 16 juillet. — M. Renaud deuxième basse-taille a fait son troisième début dans le rôle de Pédrigo (*Jean de Paris*). Cet acteur possède une voix convenable pour son emploi et assez de naturel dans son jeu, aussi sera-t-il, nous n'en doutons pas, d'une grande utilité à la direction. M. Saint-Denis faisait son second début dans le rôle du Sénéchal ; avec de la méthode de son chant et de l'étude, cet acteur pourra devenir un bon martin. Mme Seymours a chanté avec sa grace et sa méthode habituelle. J. P.

Cambrai, 19 juillet. — La troupe de M. Bertéché nous a quittés pour aller à Arras, d'où elle reviendra dans trois semaines escortée de *l'Ambassadrice* et de deux autres opé-

ras nouveaux qui feront encore mieux apprécier tout le gracieux du chant de notre prima dona. Actuellement que nous l'avons suffisamment entendue pour la juger, nous confirmerons ce que nous en avons déjà dit.

Sans que la voix de Mme Alfred soit d'une très-grande étendue, elle chante à ravir et d'une justesse telle qu'après plusieurs mesures de trilles, de cadences, de roulades non accompagnées, elle retombe à l'unisson de l'orchestre sans la moindre hésitation. Le rôle d'Isabelle, dans *Robert*, a été pour elle un véritable triomphe. Disons aussi que la complaisance de MM. les amateurs de la société philharmonique, qui ont bien voulu aider de leurs talens le directeur décidé à clore ses représentations à cause du manque d'orchestre, a contribué au succès de *l'Eclair* joué avec ensemble, chanté avec goût par Mmes Alfred, Lebellot; MM. Haly et Lecor; et celui de Robert bien chanté pendant quatre actes. Nous ne dirons rien du cinquième pour cause....

Après cela, Mme Alfred n'est pas parfaite; elle a beaucoup à travailler pour être plus qu'une cantatrice. Son extrême timidité l'empêche de se livrer à l'élan de la passion, un rien la déconcerte. Un peu plus de confiance en elle et Mme Alfred unira au charme du chant, l'art mimique qui n'est pas à dédaigner.

Auprès de Mme Alfred brille aussi Mme Lebellot; jeu fin, spirituel, décent, voix juste, timbrée, disant bien, exprimant mieux; elle a joué *Sarah, l'orpheline de Glencoé* en habile comédienne.

Mme Lejey a une très-jolie voix, malheureusement elle chante sans méthode. Sa vocalisation est vicieuse en ce qu'elle reporte le son d'une note à l'autre; parfois, elle force sa voix ce qui la fait chanter faux. Avec quelques mois d'étude au Conservatoire, cette très jeune actrice aurait un talent remarquable, car déjà elle joue avec beaucoup d'ame.

Mme Perreymond est toute gentille, naïve, mutine, sentimentale, chantant le vaudeville avec intelligence et saisissant toujours l'esprit de ses rôles.

Pendant que nous y sommes, parlons de son mari qui mérite une ovation publique pourt l'abnégation dont il vient de faire preuve. Ce jeune acteur, nous l'avons dit, est excellen- comédien, il chante avec goût, mais il n'a pas de voix. Le *mihi* inhérent à la nature humaine lui avait persuadé qu'il pouvait chanter l'opéra, et vaincre la faiblesse de son organisation musicale, aussi s'est-il engagé comme second ténor. Qu'on lui sache donc gré d'avoir sacrifié son amour-propre à l'intérêt de son directeur, en cédant à son camarade Haly, les rôles de Raimbaud,de Dimitri, de Léopold, dans *Robert*, *Lestocq* et la *Juive*, qui lui appartiennent de droit. La conduite de M. Perreymond est digne d'éloge, et lui vaudra un surcroît d'applaudissement dans les rôles qu'il joue si bien.

M. Lecor joue pour la première fois l'emploi de ténor, de là la difficulté de bien juger sa voix. Il est certain qu'il chante très bien dans le *medium*, mais qu'il ne peut attaquer les notes élevées, peut-être y parviendra-t-il. Nous attendrons la fin de l'année théâtrale pour en dire notre pensée, provisoirement nous nous abstenons.

Berteché, toujours l'acteur par excellence, imprime à tous ses rôles un cachet d'originalité inimitable.

En définitive, la troupe d'opéra est meilleure par les femmes, que celle de l'année dernière, mais les chœurs. . . . ceux-là n'enlèvent pas les nôtres, en revanche ils nous écorchent les oreilles. C. H.

Chateauroux, 22 juillet. — M. Pigelet, auteur d'une tragédie qui a obtenu un légitime succès cet hiver vient de faire représenter sur notre théâtre un vaudeville en un acte intitulé: *Un bon parti.* — Je dois vous dire que le canevas de cette pièce n'est ni bien neuf ni bien accidenté: comme toujours, c'est la richesse imbécile et vaniteuse aux prises avec le talent pauvre et obscur; seulement (et notez ceci pour l'extrême rareté du fait) c'est ici la fortune qui l'emporte. — M. Pigelet n'ayant pas jugé convenable de faire intervenir quelque procès mené à bonne fin, ou un oncle invariablement millionnaire.

Je me résume le plus brièvement possible: intrigue assez faiblement conçue, style correct trop sévèrement chatié peut-être (défaut rare); de jolis couplets ça et là; quelques longueurs de suppression facile, tel est ce vaudeville, qui a obtenu ce que vous appelez, je crois, un succès d'estime. — Sachons gré à M. Pigelet d'avoir confié le principal rôle de sa pièce à M. Ernest, au lieu de l'avoir rempli lui-même, ainsi qu'il l'avait fait annoncer.

Madame Favart a été jeudi l'occasion d'un nouveau triomphe pour Mme Eugène; MM Lami et Davril ont également mérité des éloges dans cette piece. — *Carmagnou* a fait rire, grâce au jeu entrainant de M. Ernest.

Chalons-sur-Saône, 20 juillet. — La représentation de dimanche avait attiré une de ces foules compactes comme on en voit rarement à notre théâtre, si ce n'est lorsque nous possédons quelque célébrité de la capitale, et cependant, mardi, il y avait encore une confortable réunion.

Le Postillon de Lonjumeau, *la Salamandre*, *les Deux Sermens*, ou *les Faux Monnoyeurs*, *les Deux Reines*, avec les charmantes partitions d'Adam, d'Auber et de Monpou, ont été accueillis avec beaucoup d'applaudissemens, grâce à Mmes Vaudrelan, Rose Saint-Victor et Dubuisson, et à MM. Vignerot, Georget, Dubuisson, Rose, Lepel, etc. Que n'avons-nous assez de place pour donner à chacun de ces artistes des éloges en rapport avec le plaisir qu'ils ont procuré au public?

Demain jeudi, pour la clôture, *la Dame Blanche* et *la Muette de Portici*. Ce superbe spectacle ne saurait manquer d'entraîner encore la foule.

Le Havre, 23 juillet. — Les exercices *odryaniques* applaudis par les uns, supportés par les autres, tirent heureusement à leur fin. Le farceur des Variétés est bien vieux, bien usé; sa présence sur une scène de province n'a qu'une influence bien minime et presque négative. La comédie, le drame et l'opéra sont toujours préférés aux bouffonneries et aux parades de ces espèces de jongleurs dramatiques qui n'ont rien de commun avec les comédiens, avec les véritables artistes. — Les *Acteurs à l'épreuve* ont fourni à Mme Hess, de passage en cette ville et se rendant à Brest, l'occasion de se faire entendre et applaudir dans les couplets de *Mazaniello* et dans un air du *Cheval de Bronze*. Le vaudeville de M. Ancelot, *Madame d'Egmont*, a été accueilli avec indifférence. Cependant la pièce était bien jouée par Mme Marcou et M. Emile Lecomte.

Lyon, 21 juillet. — Lhérie, après ses apparitions bouffonnes dans des pièces à tiroir, vient de se montrer, dans la *Jeunesse de Talma*, sous une forme entièrement artistique. Le même jour, il a joué *Barilli*, vaudeville, où se trouvent adroitement reproduites quelques scènes du *Bouffe et le Tailleur* et de *Tartufe*. Les représentations de Lhérie continuent à attirer la foule. — Bouffé est attendu à Lyon le mois prochain.

Nancy. — Cette jolie ville, cette importante cité, chef-lieu de département, est privée de spectacle. M. Fay avait rêvé de belles choses; mais le public entrait pour moitié au moins dans la réalisation de son rêve, et le public lui a fait défaut. D'autres causes ont, peut-être autant que la froideur du public, contribué à la chute de la direction théâtrale. En organisant une troupe sur un pied formidable, on avait voulu faire un essai qui avait son côté séducteur. La tentative a échoué; les observations, les conseils seraient donc superflus. Nancy, cependant, ne peut rester sans théâtre, et M. Fay doit avoir un successeur. Eh bien! que les artistes dans leur propre intérêt, rabattent de leurs prétentions parfois exagérées, pour le taux de leurs appointemens. Déjà elles ont entraîné en province la chute de plusieurs théâtres. Persister dans ce système serait compromettre leur propre carrière et nuire à leur avenir. Quand il s'agit d'être ou de n'être pas, il faut éviter de pousser le dilemme à ses dernières conséquences.

— 19 juillet. — Nous apprenons que MM. Baptiste et Varnier ont traité avec le conseil municipal pour la direction du théâtre. La plupart des artistes engagés par M. Fay resteront attachés à la nouvelle troupe, et M. Baptiste partirait demain pour Paris afin de la compléter.

Rouen, 19 juillet. — Le *Pré-aux-Clercs* a été joué mardi pour les débuts d'un second ténor du nom de Chevalier, qui prétend remplacer Sauphar. Mme Lavry a chanté d'une manière brillante. Mme Fleury a fait grand plaisir dans le duo : *Dans la prairie* et dans délicieuse ronde : *A la fleur du bel âge*. Mme Félix a chanté avec fraîcheur et coquetterie. — Nicolo ne chante pas, il crie à ébranler les voûtes de la salle et à effrayer les dames; quant au débutant, si on le juge sur ce premier début, l'opinion ne lui est pas favorable. Ses moyens paraissent bornés, sa voix n'a ni étendue, ni sonorité, et sa méthode n'est pas

irréprochable. Dans l'air si gracieux, si plein de mélodie : *O ma tendre amie, je vais te revoir*, il a été au-dessous du chanteur le moins exercé. Peut-être fera-t-il mieux à ses débuts suivans.

Strasbourg, 16 juillet.— La troupe du ballet du théâtre royal de Stutgard, sous la direction de M. Thoms, maître de ballet, donne provisoirement quelques représentations à Strasbourg. Cette troupe offre une réunion brillante de beauté, de jeunesse, de vigueur, et elle a le mérite saillant d'un parfait ensemble. M. Scheerer et Mlle Hœrz sont les sujets en relief de cet assemblage d'artistes dansant.

Toulon, 12 juillet. — La première représentation de l'*Ambassadrice* a eu lieu devant quelques centaines de spectateurs que le grand succès de l'ouvrage à Paris, et le désir d'entendre Mme Henri-Leroux dans un rôle nouveau, avaient attirés, malgré l'excessive chaleur qui nous accable depuis le mois de juin. Le nouvel opéra de M. Auber a faiblement réussi et je crois que n'était le talent dont Mme Henri-Leroux a fait preuve dans le rôle d'Henriette, on se serait permis de le *siffloter*. Lagrange, Tiste-Petit, Lacroix, Mmes Cécile Anselme, Lagrange et Laloi, dont les rôles ne sont qu'accessoires, ont parfaitement secondé notre prima donna, et s'il n'y a pas eu succès, ce n'est pas du moins la faute des artistes. Demain la deuxième représentation; nous désirons vivement que l'ouvrage se relève, mais nous en doutons.

Tiste-Petit, en qui l'on n'avait vu d'abord qu'un comédien plein de chaleur et d'entrain, a chanté Robert, Zampa et Mazaniello de la *Muette de Portici*, avec une puissance de moyens qui a réuni tous les suffrages; nous espérons l'entendre cet hiver dans le rôle d'Arnold, puisque la direction se décide enfin à monter *Guillaume Tell*, ce chef-d'œuvre de Rossini, dans lequel nous aurions dû déjà applaudir Saint-Aubin. On parle aussi de monter la *Juive* et les *Huguenots* ; ce serait un excellent moyen de forcer le public à venir au théâtre. L. de L.

Toulouse, 14 juillet. — Les rigueurs du parterre envers quelques acteurs ont laissé dans la troupe des lacunes que la direction s'est occupée de remplir. Mlle Constant qui vient de faire son premier début dans *le Bouffe et le Tailleur*, sera sans doute acceptée. Cette toute jeune artiste possède une voix fraîche, étendue, flexible, il ne lui manque que l'habitude de la scène que le travail lui donnera. — M. Dayla qui se présente pour remplacer le jeune premier refusé, a joué le rôle de Dorsay des *Deux Ménages* et celui d'Adolphe dans *Angéline*. La comédie lui a été favorable, mais le vaudeville contraire. Cet acteur manque de voix. — Une dame Bariot, qui jouait comme artiste de passage, ne s'est pas mal acquittée du rôle d'Angéline et de celui de Mme Dorsay, et comme elle n'a la prétention qu'au deuxième rang des jeunes premières, elle ne serait pas déplacée sur la scène de Toulouse où elle a le désir de rester.

THÉATRES DE L'ÉTRANGER.

Bruxelles, 23 juillet. — Il n'y a rien de changé à notre Théâtre-Royal depuis ma dernière lettre : c'est toujours la même solitude et la même monotonie de répertoire. Toute cette dernière semaine, l'affiche a porté, en caractères apparens : *Toutes les entrées de faveur généralement suspendues*. Bonne direction, qui s'imaginait que la kermesse de Bruxelles suffisait pour faire venir le monde au théâtre, parce que les étrangers devaient alimenter les recettes; aussi, s'est-on bien gardé de rien changer au spectacle; les vieilleries étaient assez bonnes pour une semaine toute de fêtes et qui attire ordinairement dans la capitale bon nombre d'habitans des villes voisines; mais la direction, si habile, n'a pas réussi dans son calcul; elle n'a pas pensé, cette excellente administration, que ses vieux ouvrages ne pouvaient avoir grand attrait pour les Gantois, les Liégeois, les Montois, et généralement pour tous les habitans des moindres villes de la Belgique; car les nouveautés du théâtre de Bruxelles sont déjà des vieilleries pour eux. En effet, voilà bientôt dix-huit mois que le *Cheval de Bronze* a été joué à Gand, à Anvers, et partout; tandis que chez nous, cet opéra-comique n'a été représenté que vers la fin de l'année théâtrale. Il en a été de même de presque tous les opéras. Aussi, malgré l'affluence des étrangers arrivés à

Bruxelles pour la kermesse, salle vide chaque soir au théâtre de la Monnaie.

Trois soirées cependant avaient quelque attrait pour nous autres Bruxellois, et ce sont aussi les seules dont je vous entretiendrai.

Dimanche 16, reprise de *Le Dieu et la Bayadère.* — Ragnenot, dont tous les jours je remarque les progrès, a chanté avec grand talent le rôle de l'Inconnu.—Mlle Saint-Romain a été enivrante de grace et de légèreté. Dans le second acte surtout, elle a déployé un talent supérieur. — Mme Page a également été charmante et a dansé son pas avec Mlle Saint-Romain d'une manière enchanteresse.—Quant aux accessoires, je ne féliciterai pas l'administration. Vous savez, ce moment du pas de châles, lorsque les bayadères déploient, en dansant, *ces tissus précieux* : eh bien, ces tissus précieux sont des écharpes qui, en se déployant, ont montré aux spectateurs des trous à passer la tête. Il en était de même du corset d'une danseuse, qui était tellement déchiré, que, lorsqu'elle levait le bras, on voyait sa chair et une partie de son sein. Voilà le soin que l'on met chez nous à ces détails, qui, cependant, sont d'une grande importance.

Lundi 17, *Zampa* et l'*Ecole des Vieillards.* — Je ne dirai rien de l'opéra; je ne vous parlerai que de la comédie que Roussel avait choisie pour son troisième début. Son succès n'a pas été un instant douteux, et ne pouvait l'être. Cet artiste, en revenant à Bruxelles, n'a fait que reprendre une place qu'il remplissait fort bien, et qu'on lui avait vu quitter avec peine. Il a été bien secondé par Chilly et Bouchet. — Du reste, quoi que fasse l'administration, elle ne réussira pas à réimplanter sur notre scène la haute comédie; l'ancien répertoire ne lui fera jamais faire un sou de recette.

Mardi 18, le *Postillon* et un *divertissement* de M. Léon. — Cet habile chorégraphe donne tous les jours des preuves nouvelles de son bon goût. On a vivement applaudi le pas de deux par Guillemain et Mlle Saint-Romain; le pas de deux, par le couple Page, et la *Cracovienne,* composée et dansée par Mlle Saint-Romain.

Mercredi 19, le *Cheval de Bronze* et le *Jeune Mari.* — Quinze personnes dans la salle.

Jeudi 20, reprise des *Enfans d'Edouard.* — Robert-Kemp, ce jeune artiste dont je vous ai déjà souvent entretenu, et qui est si bien apprécié ici pour son jeu plein de convenance et son excellente tenue, faisait son troisième début par le rôle de Buckingham; et il n'a fait que me confirmer dans l'opinion que je me suis formée de lui : c'est qu'il est très bien placé partout, et que c'est, sans aucun doute, une des meilleurs acquisitions qu'ait faites la direction du Théâtre-Royal. — Bouchet, dans le rôle de Glocester, avait à lutter contre un bien puissant souvenir. Matis, que l'on regrette ici tous les jours, avait donné à ce personnage un cachet tout particulier, et l'avait nuancé d'une manière admirable. Cependant, je dois dire que Bouchet s'en est tiré avec talent et s'est fait applaudir plusieurs fois. — Mme Baptiste a été admirable dans le rôle d'Elisabeth. — Mlle Fresson avait bien compris celui d'Edouard V, et l'a joué avec talent. — Mme Thénard a laissé beaucoup à désirer. Rien de ce qui surpasse le vaudeville ne lui convient.

Je ne vous parlerai pas des *Intrigues Espagnoles,* ce joli ballet qui escortait la tragédie; toujours mêmes applaudissemens et pour l'auteur et pour les danseurs.

Vendredi 21, *Robert le-Diable.* — Mlle Jawureck, remise enfin de la longue indisposition qui nous avait privés si long-temps de jouir de son talent, a fait son troisième début par le rôle d'Alice. Des bruits malveillans avaient été répandus; on disait qu'elle ne réussirait pas; on parlait de cabale; aussi, la débutante était-elle en proie à une frayeur qu'elle avait bien de la peine à surmonter; et, cependant, après avoir entendu son premier morceau, qu'elle a chanté avec une expression ravissante, on pouvait croire qu'elle aurait repris son assurance; mais la peur était trop forte. Néanmoins, elle a continué son épreuve jusqu'au bout, et nous a donné chaque fois l'occasion de l'applaudir et de la trouver charmante, quoi qu'en aient voulu dire quelques chuts étouffés. Jamais le trio du troisième acte n'avait été chanté aussi purement : c'était délicieux. Mlle Jawureck n'est pas un talent ordinaire; à une voix charmante de pureté et d'expression, elle réunit le goût, la méthode, tout ce qu'il faut enfin pour faire une cantatrice du premier mérite; et, certes, ces éminentes qualités peuvent bien lui faire pardonner un léger défaut de prononciation, qui, du reste, s'aperçoit à peine quand elle chante. Après la chute du rideau,

deux sifflets se sont fait entendre. Ces deux aristarques ont protesté contre l'admission d'une artiste que l'on regrette à Paris. Vous ne le croiriez pas, mais vous allez le comprendre. L'un d'eux n'a fait, en cela, qu'accomplir une promesse formelle qu'il avait faite à Mlle Stoltz, lors de son départ de Bruxelles. Il devait punir Mlle Jawureck des torts de Mlle Stoltz, qui n'a dû son non-réengagement chez nous qu'à ses prétentions exagérées, et qui, trop tard, est revenue à des exigences moins fortes; mais il n'était plus temps, l'administration avait traité avec Mlle Jawureck. Comme il m'arrive rarement d'avoir à louer l'administration, je n'en saisis qu'avec plus d'empressement l'occasion de lui rendre justice; et, dans cette affaire, elle n'a eu aucun reproche à se faire; tous les torts sont du côté de Mlle Stoltz. Du reste, cette minime et stupide opposition n'en est réellement pas une, et Mlle Jawureck nous reste définitivement. Pour ma part, j'en félicite et le théâtre et le public.

Je vous parlerai, dans ma prochaine lettre, de quelques nouveautés que nous avons eues au théâtre du Parc. — Le Théâtre National a suspendu ses représentations jusqu'au 15 septembre. Le directeur s'occupe activement de réorganiser sa troupe. S'il ne réussit pas, ce ne sera pas faute de zèle, de bonne volonté et d'habileté. A. S.

MÉLANGES.

LE BEC DANS L'EAU.

ROMAN. — Chapitre III.

Comment le catarrhe de Mlle Destuilles lui sauva l'innocence.

Quand la chaise de poste s'arrêta il faisait petit jour, Anselme, comme on l'a déjà dit, entrevit dans la demi-obscurité le visage de Mlle Destuilles ; il resta béant de surprise, cherchant à comprendre par quel escamotage, Mme Bernier, la femme au billet mystérieux, elle si jeune, si belle et si pâle, se trouvait subitement transformée de la sorte. Je pars avec une jeune femme, pensait-il, et j'arrive avec une vieille fille; assurément il y a du diable là-dessous, mais si le diable est logique, repartant avec une vieille fille j'arriverai certainement avec une jeune femme. Ou plutôt je suis la dupe d'une cruelle mystification. C'est ma faute aussi, pourquoi me suis-je embarqué de confiance comme un écolier? J'ai traîné-là une belle cargaison. Bast! faisons contre mauvaise fortune bon cœur et tâchons de savoir à qui je suis redevable d'une pareille conquête.

Comme on le voit, Anselme ne fut pas long à prendre son parti, il descendit tout disposé à rire de l'aventure pour peu qu'elle y prêtât. Et pour commencer son rôle de ravisseur, il offrit son bras à Mlle Destuilles avec un empressement comique qu'elle ne sembla pas comprendre le moins du monde. On les conduisit à l'*Hôtel de Normandie*, rue du Bec. Anselme s'empressa de demander deux chambres séparées. Cette attention délicate sembla rassurer les scrupules vertueux de la vieille fille, elle en témoigna toute sa reconnaissance au jeune homme par un sourire.

— Monsieur, répondit l'hôtesse, je n'ai provisoirement à vous offrir qu'une chambre à deux lits, mais nous avons au n° 4 deux voyageurs qui partent ce soir, leur chambre sera libre à huit heures; j'y ferai porter des draps, vous pouvez compter dessus.

— C'est bien. Faites-nous servir à déjeuner dans celle qui est disponible, et que demain à sept heures ma chaise soit prête, nous repartons.

— Quoi, sitôt? interrompit Mlle Destuilles qui prononçait sa première parole depuis le départ.

Certainement, mademoiselle, ce mot est flatteur pour moi; mais, jusqu'à ce que vous m'ayez démontré la nécessité d'un plus long séjour, je persisterai à partir demain, répondit Anselme un peu piqué des prétentions que la demoiselle semblait nourrir sur sa personne. Mais à peine l'hôtesse fut-elle sortie que son effroi redoubla en voyant Mlle Destuilles se jeter à ses genoux avec une véhémence dont il la soupçonnait incapable.

— Oh! monsieur, je vous en supplie, montrez-la-moi, j'ai besoin de la voir.

— Comment?... Que voulez-vous dire?

— Il y a si long-temps que j'en suis privée ; si vous saviez combien j'ai souffert, vous ne me feriez pas languir. Mon impatience est bien excusable, cela est si naturel.

— De grâce relevez-vous, mademoiselle, et expliquez-moi avec calme de qui vous voulez parler, car jusqu'à présent je veux être pendu si je comprends un mot à toutes vos supplications.

— Comment? M. Perrin ne vous a donc pas dit?... reprit la vieille fille en se reculant un peu effarouchée.

— Pas un mot.

— Mais, alors pourquoi vous trouvez-vous ici?

— C'est précisément ce que j'allais vous demander.

— Vous m'avez donc enlevée? fit-elle en s'approchant de la sonnette avec effroi.

— Il y a peut-être un peu de fatuité dans mon fait, mais jusqu'alors je croyais au contraire....

— Oh! monsieur....

— Eh! eh! mademoiselle, avouez du moins que les apparences sont contre vous. Je vous en fais juge : Je reçois avant-hier une lettre, assez étrange j'en conviens, de Madame... d'une jeune dame dont je tairai le nom. Elle me prie instamment, et au nom du ciel, de me trouver le lendemain à dix heures du soir, à l'entrée du village, avec une chaise de poste pour l'accompagner jusqu'à Rouen. Je pars à l'instant pour Paris, j'arrête la chaise; à dix heures, je me trouve au rendez-vous; le postillon me crie que la dame est montée, je m'assieds près d'elle; nous roulons toute la nuit dans une obscurité impénétrable, pas un mot ne sort de sa bouche et ce matin seulement le soleil vient d'éclairer ma méprise. M'expliquerez-vous maintenant, mademoiselle, cette substitution de personnage et l'abandon que vous avez mis à vous laisser conduire par un homme qui vous est inconnu; tout me prouve que vous êtes dans le secret, et s'il me restait encore un doute à ce sujet, le peu d'étonnement que vous avez marqué ce matin en aperçevant mon visage, achèverait de m'en convaincre. Ma présence était donc une chose connue de vous, une chose prévue, naturelle, sans aucun motif de surprise ; voyons, répondez ; puisque bon gré mal gré je me trouve acteur dans cette intrigue, il est bien juste au moins que je connaisse le rôle qui me reste à jouer.

— Monsieur, tout ce que vous me dites me jette dans une étrange confusion, et c'est à peine, en rassemblant tous mes souvenirs, si je parviens à saisir le

premier fil de cette trame odieuse. Le fourbe! l'hypocrite! avec quelle perfidie savante il sait conduire ses trahisons. Je comprends maintenant ce silence absolu qu'il me recommanda de garder pendant tout le voyage.

— Mais encore une fois, mademoiselle, de qui parlez-vous?

— De celui qui m'a fait partir, de M. Perrin.

— M. Perrin! Quelle apparence? Il me connaît à peine, je l'ai peut-être entrevu une demi-heure en deux fois; je ne lui ai pas dit un mot de mon départ; comment aurait-il pu savoir l'heure et le lieu. Cette fable est invraisemblable.

— Mais je vous dis, monsieur, que cet homme-là sait tout.

— Quel motif encore a pu le pousser à une plaisanterie aussi déplacée..... pour vous s'entend.

— Une plaisanterie! lui plaisanter! jamais, monsieur. Son but était de m'éloigner à tout prix; moi la seule personne qu'il craigne, la seule capable de deviner et de combattre ses projets; et je suis tellement sûre de ce que j'avance, qu'à cette heure, je vous jure qu'il se passe là-bas quelque chose d'étrange et de criminel. Il faut partir demain à la pointe du jour et courir sans prendre haleine, sans débrider, peut-être arriverons-nous à temps pour empêcher un grand malheur.

— Je suis à vos ordres, mademoiselle. Mais il est une contradiction que je ne puis m'expliquer : tout à l'heure, quand je demandai ma chaise pour demain sept heures, vous semblâtes blâmer cet empressement à repartir. Sitôt! dites-vous, et maintenant c'est vous qui me pressez, la nuit semble trop longue à votre impatience. Pardonnez-moi si je pousse encore cet interrogatoire. Que vouliez-vous dire par ces paroles que vous prononcâtes en entrant, et auxquelles je n'ai pas encore osé me permettre d'appliquer un sens : *Montrez-la-moi! j'ai besoin de la voir*? Vous étiez donc venue ici pour voir quelqu'un? Et qui?

— Je ne puis vous expliquer ce mystère sans entrer dans les détails d'une de ces faiblesses coupables que nous rougissons toujours d'avouer; quoiqu'il m'en coûte, monsieur, la position où je me trouve vis-à-vis de vous me fait une loi de ne rien vous céler; veuillez m'écouter.

A ce moment, le garçon de l'hôtel entra pour le service du déjeûner. Mlle Destuilles fut obligée d'ajourner son récit. Anselme se mit à table avec une satisfaction évidente; il n'en fut pas de même de Mlle Destuilles qui s'était arrangée pour avoir des émotions et non pour déjeûner. La transition fut trop brusque, elle bouda sur une tasse de café à la crême en attendant le moment de reprendre sa narration.

Nous allons profiter du silence des deux voyageurs pour rectifier une petite erreur qui pourrait s'accréditer. On a prétendu que Mlle Destuilles avait soixante ans, c'est une méchanceté; nous parions pour cinquante et moins. Le pauvre monde vieillit déjà assez vite de lui-même sans qu'on vienne ainsi d'un trait de plume lui jeter sur la tête une surcharge de dix années. Nous insistons sur cette erreur parce qu'elle peut nuire à l'établissement de Mlle Destuilles et l'empêcher par la suite de contracter un mariage sortable, s'il y a lieu. On nous a parlé de sa préférence invariable pour le blanc, de son fichu de mousseline blanche, de son sac de filet blanc, de son déshabillé de basin blanc. Nous nous contenterons d'ajouter que le tout était d'une propreté minutieuse. Quant à sa

personne, l'appétit prolongé d'Anselme, nous permet d'en esquisser les principaux traits : elle est corpulente et d'un bel aspect, ses jambes sont un peu trop grosses de partout, sa taille encourt le même reproche ; mais ce défaut se continuant vers la gorge devient une imposante qualité. Mlle Destuilles possède une majestueuse poitrine, une poitrine qui lui tient le menton haut, une poitrine ample, large, flottante, abondante, remuante, soulevée. Les soupirs qui s'en échappent à chaque instant lui impriment un mouvement cadencé plein de vie et de chaleur qui semble agacer la tentation. Sa figure est si heureusement pleine que pas une ride n'a pu trouver place à se loger. A l'angle des yeux pourtant, la peau se fronce légèrement et dessine ce qu'on appelle vulgairement *la pate d'oie*. On n'a pas encore trouvé de procédé pour dissimuler cette impertinente pate d'oie; c'est la désolation des femmes qui n'avouent plus leur âge; les plus grasses même n'y échappent pas : comme elle s'applique toujours sur une partie sèche et non charnue, il n'y a graisse qui tienne, il faut la subir. Après tout, cette défectuosité se pardonne aisément, c'est la griffe du rire et de la gaîté. Les visages durs et sérieux en sont atteints beaucoup plus tardivement.

Anselme avait copieusement déjeûné. Mlle Destuilles commença en ces termes, après avoir préalablement expectoré un gros soupir.

Il y a vingt ans que je vis M. Perrin pour la première fois ; je n'ai jamais su ni qui il était, ni d'où il venait, et je crois que personne au monde ne pourrait le dire. A cette époque, j'étais encore jeune ; on m'accordait quelque fraîcheur. Il me fit la cour. J'éprouvai d'abord pour lui un sentiment invincible de répulsion ; le mystère dont il s'enveloppait, et sa pénétration diabolique à deviner vos pensées les plus secrètes, tout concourait à me le rendre odieux. Son amour semblait s'accroître en raison de mon éloignement ; il me poursuivait partout ; c'était mon ombre. Sur ces entrefaites, je tombai malade, j'étais pauvre ; mes petites épargnes furent bien vite épuisées. Ma position devint des plus désastreuses ; je me voyais condamnée à garder le lit, et personne pour me soigner. Le jour seulement où je changeai ma dernière pièce, et comme s'il eût attendu ce moment pour paraître, il entra dans ma chambre, s'assit à mon chevet comme une apparition, sans dire un mot. Il me garda, me soigna pendant un mois entier. Peu à peu, je m'habituai à sa figure, et je fus prise de compassion pour cet homme si attentif, si empressé, et qui semblait souffrir à cause de moi. Il me promit le mariage et je fus à lui. Ses empressemens durèrent jusqu'au jour où je lui appris ma grossesse. Alors il changea tout-à-fait de manières avec moi, comme si son but eût été accompli. Je ne le vis plus qu'à de courts intervalles. Il oubliait souvent de rentrer le soir, ou bien revenait fort tard, brusque, effaré, sans sommeil ; il ressortait vingt fois dans le jour avec des costumes différens, comme s'il avait le rôle de vingt personnages à jouer. J'augurais mal de tous ces travestissemens ; ils ne pouvaient couvrir que des actions déshonnêtes ; mais je ne pus jamais en acquérir la certitude, tant il prenait de précautions pour me cacher ses démarches. Lorsque le terme de ma grossesse arriva, je retrouvai en lui les mêmes soins attentifs qu'il me prodiguait pendant ma maladie. J'accouchai d'une fille, et le lendemain, monsieur, il disparut avec elle. J'appris qu'il était parti pour l'Italie. Depuis ce temps, une main mystérieuse et inconnue me fit parvenir deux cents francs par mois.

Plus je viellissais, plus la perte de mon enfant se faisait sentir douloureuse et cuisante. Je passai vingt ans de ma vie seule, abandonnée, sachant qu'il y avait quelque part, sur terre, une fille à moi, qui ne pouvait nommer sa mère; une fille que j'aimais et près de laquelle j'avais peut-être passé avec indifférence, comme elle près de moi...

Hier, quand M. Perrin se présenta pour la première fois à mes yeux, mon premier cri fut de lui demander ma fille. « C'est pour cela que je viens, me répondit-il. Elle est à Rouen. Ce soir, à dix heures, une chaise de poste vous attendra à l'entrée du village; un homme qui m'est dévoué vous accompagnera; ne répondez à aucune de ses questions, quelque pressantes et extraordinaires qu'elles puissent être. Vous resterez trois jours à Rouen, près de votre fille; et, si mes instructions sont fidèlement exécutées, je pourrai vous la rendre pour ne plus vous quitter.» J'allais tomber à ses genoux, quand il me demanda froidement si je croyais qu'une jeune femme pût l'aimer encore; puis il retoucha le nœud de sa cravate, et sortit en sifflotant. Vous savez le reste, et comprenez maintenant pourquoi je vous demandais avec tant d'instance à voir ma fille, vers laquelle je vous croyais chargé de me conduire.

— Nous avons été joués tous les deux par un misérable, s'écria Anselme indigné; mais, bon gré mal gré, il vous rendra celle que vous pleurez depuis si long-temps. Ah! c'est moi qu'il charge de vous la faire retrouver! eh bien, j'accomplirai ma mission, je vous le jure.

— Prenez garde, monsieur; avant de vous mesurer avec cet homme, calculez bien vos forces, car il est terrible.

— Ceci est mon affaire. Mais où m'avez-vous dit qu'il emmena votre fille?

— En Italie.

— Et depuis, vous n'en reçûtes aucune nouvelle?

— Une seule lettre, écrite en mauvais français-italien, que je fus obligée de me faire expliquer, voilà la seule preuve d'existence qu'elle n'ait jamais donnée.

— Son âge?

— Dix-neuf ans.

— Quel rapport! c'est singulier! Vous me donnerez cette lettre, reprit Anselme comme illuminé d'une pensée subite.

Cette longue histoire conduisit jusqu'au dîner. Mlle Destuiles, soulagée par le récit de ses malheurs, mangea de meilleur appétit qu'au déjeûner; Anselme but trois bouteilles pour se désennuyer; et, quand vint l'heure de se coucher, l'hôtesse entra dans la chambre d'un air profondément contrarié: les voyageurs qui devaient partir le soir même avaient subitement changé d'avis. Elle venait, en conséquence, prévenir Anselme de cette nouvelle disposition. Force lui fut de partager avec la vieille demoiselle la chambre à deux lits. On convint de placer un paravent au milieu de l'alcôve. Cet arrangement déplut fort à Mlle Destuilles, non qu'elle effrayât sa vertu, mais pour une autre cause: la pauvre femme attendait avec impatience le départ d'Anselme pour se défaire d'une petite exigence qui la tourmentait depuis long-temps. Le jeune homme s'était bien absenté plusieurs fois dans le cours de la journée; mais Mlle Destuilles n'avait jamais pu se décider à commencer, tant elle craignait de ne pouvoir finir à temps.

Elle eût plutôt porté sa douleur vingt-quatre ans que de la laisser soupçonner à un homme quel qu'il fût. Elle était, pour ces sortes de choses, d'une sauvagerie et d'une chasteté plus qu'anglaises. Aussi attendait-elle depuis le matin, avec une résignation digne d'un meilleur sort, qu'Anselme fût retiré chez lui. La nouvelle combinaison proposée par l'hôtesse dérangea d'un seul coup tout son petit plan ; il lui fallut remettre son projet à une meilleure occasion.

Anselme ne pouvait trouver le sommeil, les événemens de la journée et les trois bouteilles de vin le jetaient dans une agitation difficile à peindre. Il se coucha sur le dos, et rêva de la manière et dans l'ordre suivant :

« Pauvre femme! comme on l'a trompée. Je veux lui faire rendre sa fille, dussé-je engager une lutte avec ce mystérieux Perrin. Une femme si respectable, si honnête, si vertueuse!... (Ici Mlle Destuiles, en se retournant, fit faire à son lit un *crac* qui changea totalement la direction des idées d'Anselme...) Elle n'a pas dû être mal autrefois, cette femme-là ; je lui trouve même encore de fort beaux restes; mais ses yeux sont usés par la douleur. Quel âge peut-elle avoir ? Cinquante-cinq ans. (Ici un second *crac* plus prolongé que le premier.) Qu'est-ce que je dis donc, cinquante-cinq ans ? Quarante tout au plus ; elle n'a pas un seul cheveu gris, pas une ride; n'est son embompoint, on lui donnerait trente ans. J'aime beaucoup les femmes grasses, moi... (Ici un gros soupir s'échappa des draps de Mlle Destuiles.) Celle-ci possède un buste admirable, et qu'on dirait de marbre tant il paraît ferme, dur. Je connais bien des jeunes femmes qui n'en peuvent pas offrir autant. Quelle santé! quelle fraîcheur! Oh! M. Perrin, comment avez-vous pu abandonner une femme comme celle-là, il y a vingt ans surtout? Ses dents sont magnifiques; je les ai vues à table, ça me revient maintenant. »

La respiration de Mlle Destuiles et le mouvement de soufflet de forge qu'elle imprimait à sa couverture empêchaient Anselme de dormir.

« Qu'il fait chaud ! ma position n'est pas tenable ! Au fait, pourquoi n'aimerait-on pas une vieille femme, si elle est encore belle? Les avantages d'une pareille liaison sont immenses. La femme qui n'est plus jeune vous aime mieux d'abord; elle est plus attentive, plus caressante, plus maternelle : avec elle, on est maître, jamais de caprices à redouter, de soupçons jaloux. On peut être despote, tyran même impunément ; elle ne vous mettra jamais le marché à la main, parce qu'elle ne trouverait pas à vous remplacer, et que son amour-propre est intéressé à prolonger l'âge des amours le plus qu'il se peut. Une femme de trente à quarante ans comme celle-ci, quand elle a des appas comme celle-ci, une figure comme celle-ci, est mille fois préférable à toutes ces niaises petites filles qui nous tournent follement la tête. »

L'imagination d'Anselme se montait et s'exaltait à chaque nouveau soupir de Mlle Destuiles, qui, comme on le sait, ne les épargnait pas. La pauvre demoiselle n'était pas montée au même diapason que son voisin ; ses idées se promenaient dans une tout autre région. Elle songeait, et c'était une grande affaire pour elle, à trouver moyen d'écarter Anselme quelques minutes avant le départ, et frémissait de tout son corps en pensant qu'elle serait peut-être obligée de reporter à Paris ce qui la tourmentait si fort en ce moment.

Les idées d'Anselme se succédaient avec une rapidité effrayante; il ne prenait

plus la peine de les formuler par des mots; les images couraient devant ses yeux; les charmes de Mlle Destuiles se multipliaient à l'infini et remplissaient son horizon. De quelque côté qu'il se tournât, il les voyait posés devant lui, tenaces, frémissans, excitans, qui le narguaient, l'agaçaient comme une idée fixe; et, ma foi, le paravent mitoyen allait peut-être cesser d'être une barrière, quand Mlle Destuiles fut subitement prise d'une quinte épouvantable: c'était son catarrhe qui se réveillait. Elle toussa, cracha tant et tant qu'Anselme ne trouva rien de plus sage à faire que de se rencogner vitement au fond de son lit. Cette quinte apaisa d'un seul coup cette longue fermentation produite par tant de soupirs et de *cracs*. Ce fut une sauve-garde pour la vieille demoiselle, un porte-respect inviolable. Anselme lui donna soixante ans comme deux et deux font quatre.

Il dormit d'un sommeil sans rêves, et n'eut rien de plus pressé, le lendemain matin, que de quitter la chambre sous prétexte d'activer les postillons. Alors Mlle Destuiles tira le verrou avec bonheur; sa figure était radieuse en montant en voiture. Pendant tout le long du voyage, Anselme ne cessa de se répéter à lui-même : « Comme c'est malheureux d'avoir un catarrhe quand on possède une aussi belle gorge! » Ils arrivèrent sur les sept heures; la maison leur sembla remplie d'un mouvement inusité; les lumières se croisaient en tous sens, et les portes se fermaient violemment.

— Nous arrivons trop tard! s'écria Mlle Destuiles en serrant le bras d'Anselme...

Eugène Labiche.

NOUVELLES DIVERSES.

Pièces pour l'Odéon. — Nous publions la circulaire suivante, qui vient d'être adressée à tous les auteurs dramatiques:

Monsieur et cher confrère,

La commission dramatique, dans sa séance du vendredi 21 courant, a arrêté qu'aucun ouvrage ne serait lu au théâtre de l'Odéon, et qu'aucune pièce reçue d'avance ne pourrait être mise en répétition à ce théâtre jusqu'à ce qu'un traité eût été passé avec le directeur.

En conséquence, les lectures qui auraient amené des réceptions antérieures ne seraient pas reconnues par le traité.

La commission espère que vous voudrez bien vous soumettre à cette décision en ne prenant aucun engagement avec le théâtre de l'Odéon, jusqu'à ce que vos intérêts soient définitivement fixés.

La commission aura soin de vous donner avis de la conclusion de cette affaire.

Recevez, monsieur et cher confrère, l'assurance de notre considération distinguée.

Les membres de la commission : MM. Scribe, président; Dupaty, premier vice-président; de Rougemont, deuxième vice-président; Dupeuty, Langlé, secrétaires; Mélesville, trésorier; Adam, Anicet-Bourgeois, Arnould, de Leuven, de Longpré, Fontan, Halévy, Maillan, Viennet.

Paganini. — Ce virtuose est à Paris depuis quelque temps, mais il ne s'y fera point entendre; les soins de sa santé l'occupent exclusivement. Sa maladie n'est point une névralgie, comme on l'avait répandu; c'est un autre genre de maladie que les Romains appelaient *stranguria*.

Affaires de la Gaîté. — Tous les créanciers de Bernard-Léon ont été réunis mer-

credi dernier, au tribunal de commerce, pour la nomination des syndics de la faillite. Là deux partis étaient en présence, tous les deux regardant Bernard-Léon comme un malade à l'agonie; mais l'un voulant lui donner le coup de pouce pour l'achever, et l'autre cherchant encore quelque moyen de guérison. Il y avait, chez les premiers, coalition pour aggraver le mal, et chez les seconds, sympathie d'humanité et de probité pour tendre une main secourable au malheureux directeur ruiné par suite d'un désastre hors de toute prévision humaine, et circonvenu par des trahisons qui appelaient encore plus d'intérêt sur lui. Le dépouillement du scrutin a donné 134 voix à M. Maigret, 128 à M. Rouveix, 127 à M. Bouchet-Cholier, 125 à M. Clémançon, 124 à M. Varez, 124 à M. Barbier-Cosson, 123 à M. Allain-Cordier, 120 à M. Bourla, 117 à M. Béancourt et 26 à M. Lacarrière. Ce dernier a coûté bien des paroles et des démarches à Mlle Léontine, à sa sœur et à Mlle Léonide; elles se sont épuisées en manéges de femmes pour lui procurer 26 voix, ce qui semblerait prouver que ce n'est pas dans ce genre d'intrigues qu'elles sont appelées à réussir. Au reste, ce résultat promet bonne et entière justice à Bernard-Léon; elle ne peut qu'être favorable à un homme dont tous les antécédens sont irréprochables, qui n'aurait pas d'ennemis si les bienfaits ne faisaient point d'ingrats, et s'il n'y avait pas toujours des gens disposés à abattre l'arbre pour courir aux branches.

Anecdote dramatique récente. — Dans une toute petite ville proche Paris, où des amateurs viennent d'aller jouer le drame de *Jeanne de Naples*, du théâtre de la Porte-Saint-Martin, l'acteur qui remplissait le personnage de Sforce ne savait bien de son role que cette phrase que le personnage répète souvent dans la pièce, et qu'il renouvelait plus souvent encore quand la mémoire lui manquait : « *Quel malheur de ne pas savoir lire!* » Et le public murmurait, sifflait. Alors, une dame placée aux premières loges s'écria naïvement : « Mais s'il ne sait pas lire, il n'est pas étonnant qu'il ne sache pas son rôle. »

Mariages d'Artistes dramatiques. — Depuis quelque temps, c'est comme une épidémie: une fièvre de vertu s'est emparée des cantatrices, et le mariage jouit dans les coulisses d'une considération jusqu'alors inouie. — Sans rappeler tous ceux que nous avons déjà enregistrés, voici venir encore le mariage de M. Jansenne et de Mlle Henchoz; puis celui de Mlle Monsel avec une personne étrangère au théâtre; celui de Mlle Lebrun avec un habitant du Hâvre; et celui enfin de Mlle Rossi, de l'Opéra-Comique, avec M. Bonnerin, pharmacien-droguiste. — Nous apprenons à l'instant que l'annonce de ce dernier mariage est controuvée.

Le Voleur de Pots de rouge. — Un petit nègre vient de se faire condamner à deux ans de prison, pour avoir volé, dans la loge d'une actrice du théâtre du Luxembourg, deux pots de rouge. — Qu'en voulait-il faire ?

Le Tasse a Paris. — Lorsque Torquato Tasso vint visiter la cour de France avec le duc de Ferrare, il prit sa résidence sur une rive de la Seine, qui, sans être bordée comme aujourd'hui d'habitations accumulées, offrait alors sans doute un genre d'agrément en harmonie avec son imagination poétique. Ce fut dans une maison qui fait aujourd'hui le coin de la rue de Savoie et de la rue Pavée, où se trouve un hôtel garni, que l'auteur de *la Jérusalem délivrée* s'établit. Tel voyageur qui vient l'habiter ne se doute guère qu'il foule le sol où un grand homme imprima ses pas, et couche peut-être sous les lambris où Tasse rêva ses amours et son poème immortel.

M. Théodore Chauloux, — directeur du huitième arrondissement théâtral, vient de partir avec sa troupe formée, pour faire ses débuts à Châlons-sur-Saône. Cette troupe est supérieure à celles des années précédentes. Parmi les principaux sujets, on cite MM. Raimbaut, père noble; Vizentini-Jules, premier comique; Mme Wéber, et Mlle Elisa-Jacobs, la piquante actrice que le public de Paris a long-temps applaudie à la Porte-Saint-Martin et aux Variétés. Pour continuer dignement le cours de l'année théâtrale, M. Théodore Chauloux a traité avec M. Vizentini aîné, pour un certain nombre de représentations, qui, sans doute, seront suivies comme celles que cet artiste a données à Châlons l'année dernière. Plusieurs artistes distingués de la capitale doivent succéder à M. Vizentini aîné. — Un indiscret de la troupe de M. Théodore Chauloux nous assure que Charles Potier, du Vaudeville, attiré à Châlons-sur-Saône par des affections d'amitié, y donnera quelques représentations. — Bonne fortune.

Prix de poésie. — L'Académie française vient de décerner, à M. Boulay-Paty, le prix de poésie, dont le sujet était *l'Arc de Tri mphe de l'Etoile.* L'accessit a été obtenu par M. Bignan, déjà couronné trois fois dans les concours précédens.

Tombe de l'auteur d'Artaxerce. — On vient de placer une pierre tumulaire sur la fosse de Delrieu dans le cimetière Montmartre. *La commission des auteurs*, la *société philotechnique* et quelques amis on fait les frais de ce modeste tombeau sur lequel on lit le quatrain suivant :

En ce séjour de regrets, de douleurs,
Que le laurier de l'auteur *d'Artaxerce*,
Sans que la faux du temps l'effeuille ou le renverse,
Grandisse, arrosé par nos pleurs !

Amendes d'artistes.—Une cantatrice de l'Opéra qui avait chanté sans permission, au concert de Mlle Loïsa Puget, a été mise à une amende de quinze cents francs. — C'est payer un peu cher un service rendu.

Jeune Fille et Vieillard,—Parabole politique de M. Jean Czynski vient d'être mise en vente au prix de 25 centimes par l'éditeur Pagnerre.

SECOND ARRONDISSEMENT.

PREMIÈRE TROUPE.

Administration. —MM. Gresard, directeur privilégié, administrateur; Adolphe, directeur associé, régisseur général ; Moligny, régisseur, chargé de la mise en scène; Jaume, chef d'orchestre.

Opéra, Comédie, Drame, Vaudeville, Variétés.

Artistes. — MM. Gresard, fort premier rôle, les Ligier, les Bocage, les Lafont; Leblanc, jeune premier, deuxième ténor dans l'opéra; Cazeneuve, des jeunes premiers, premier ténor dans l'opéra, les Chollet, les Nourrit, les Ponchard ; Adolphe, père noble, première basse dans l'opéra; Delaunay, premiers comiques, des premiers rôles et des troisièmes rôles, deuxième basse dans l'opéra; Alfred, jeune premier comique, trial dans l'opéra ; Savart, grimes et caricatures ; Moligny, rôles de convenance ; Léodon, utilités; Louis Cazeneuve, rôles d'enfant.

Mmes Adolphe, premier rôle, première chanteuse, contre-alto, mère dugazon dans l'opéra; Maria, des amoureuses, première chanteuse dans l'opéra; Cazeneuve, ingénuités, jeunes premières, seconde dugazon dans l'opéra; Alfred deuxième amoureuse, deuxième dugazon dans l'opéra ; Bayer, mère noble et duègne, première duègne dans l'opéra ; Saint-Prix, deuxième duègne, rôles de convenance, deuxième duègne et coryphée dans l'opéra; Emilie, soubrette, rôles de convenance.

Armand-SÉVILLE,
Administrateur.

Jules BELIN,
Rédacteur en chef responsable.

SOMMAIRE DU DERNIER NUMÉRO.

Comédie-Française, débuts de M. Rey, Edouard Thierry. — Vaudeville : *Un Parent millionnaire.* — Gymnase-Dramatique : *Sans nom.*—Variétés : *Un Retour de Jeunesse.* — Palais-Royal : *A quoi cela tient !* — Correspondance. — Théâtres de Paris. — Théâtres de la province et de l'étranger. — Mélanges : *le Bec dans l'eau,* M. Perrin, Marc-Michel. — Nouvelles diverses.

Imprimerie de A. BELIN, directeur-gérant du journal, rue Sainte-Anne, 55.

REVUE DU THÉATRE.

SOMMAIRE.

Théâtre Chinois, A. Monnier. — Mme Volnys à Rochefort, Van Tenac. — Correspondance. — Théâtres de Paris. — Théâtres de la Province. — Théâtres de l'Etranger. — Mélanges : Jurisprudence théâtrale ; — *Le Bec dans l'eau*, les feuilles de roses, G. d'Avrigny. — Nouvelles diverses. — Mise en scène de l'An Mil. — Tableaux de troupes, douzième arrondissement, première troupe.

LE THÉATRE CHINOIS.

L'art dramatique chez les Chinois remonte aux siècles les plus reculés. S'il faut en croire certaines relations de voyageurs, ils cultivent depuis plus de trois mille ans cet art, inventé plus tard par les Grecs, de faire des portraits vivans des actions des hommes, et d'établir des écoles de morale où l'on enseigne la vertu en actions et en dialogues.

Le nombre de leurs pièces dramatiques expertoriées est immense déjà, et chaque jour on en découvre de nouvelles. Ainsi, dans une collection de livres chinois appartenant à la compagnie des Indes orientales, on ne trouve pas moins de deux cents volumes de pièces de théâtre, et un seul ouvrage en quarante volumes contient juste cent pièces. Le plus ancien recueil qui nous soit parvenu en France, est celui qu'un jésuite, nommé Duhalde, envoya de ce pays à un de ses confrères, sur la fin du dix-septième siècle. Il contient les cent meilleurs drames qui ont été composés sous la dynastie du *Yuen*, dans le quatorzième siècle. Un savant orientaliste traduisit une de ces pièces : *Tchao-chi-kou-culh* (l'orphelin de la Chine), mot à mot, le petit orphelin de la maison de Tchao, dont Voltaire a tiré sa tragédie de *l'Orphelin de la Chine*.

Un savant anglais, M. Devis, a publié, il y a quelques années, la traduction en anglais d'une seconde pièce de théâtre, extraite du même recueil : *An heir in his old age*. Le vieillard à qui il naît un fils conserve la tournure amphibologique de la phrase chinoise : *Lao-seng-cul;* ce qui signifie plutôt, je crois : le vieillard qui obtient un fils. Cette seconde traduction a du moins le mérite de mieux faire concevoir le nœud de l'intrigue. Il s'agit d'un vieillard qui est sur le point de mourir ; il se désespère de n'avoir point d'héritier mâle ; il sera déshonoré (c'est un article de la croyance du pays, qu'on est déshonoré lorsqu'on meurt sans enfant mâle) ; mais un de ces esclaves accourt lui annoncer que sa femme vient de lui donner un fils ; il ne sait comment exprimer sa joie.

Toutes les pièces de théâtre, chez les Chinois, ont de grands, et à peu près les mêmes défauts ; mais on y remarque aussi beaucoup de bonnes qualités. Ils ne savent point faire intervenir leurs acteurs à propos ; ils n'observent point d'unité ; ils prennent quelques faits dans la nature, certains mystères dans leurs

croyances, un héros, et le suivent dans toutes les situations de la vie. En revanche, ils peignent la nature assez bien, et c'est beaucoup; et certainement nos troubadours, notre bazoche, la société *des enfans sans-souci et de la mère sotte*, n'approchent pas des auteurs chinois, leurs contemporains. Ils se distinguent surtout par la simplicité des plans, le choix des incidens, l'observation exacte des caractères et par le style.

Il y a en Chine quatre langues ou langages différens : le *kou-ouen*, ou langage des *king*, c'est-à-dire celui qu'on ne trouve plus que dans les archives et les vieilles chroniques des empereurs ; le *ouen-tchong*, uniquement réservé au culte, aux compositions nobles et relevées, dont on n'emprunte que certaines formules de complimens et prières à la divinité ; le *kouan-hoa*, c'est celui que parlent les hommes instruits, et qui est en usage à la cour de l'empereur : il est le même pour tout l'empire, et c'est dans ce langage que toutes les pièces de théâtre sont écrites. Enfin, le quatrième, celui qui est en usage dans beaucoup de provinces, c'est la réunion des dialectes particuliers qui sont peu connus, parce qu'ils ne s'écrivent pas, et qu'ils sont parlés surtout par les montagnards ou par les habitans des contrées peu fréquentées. Ce langage s'appelle le *hiong-tan*.

Toutes les pièces de théâtre, tragédie ou comédie, ont plusieurs parties que précède une sorte de prologue ou d'introduction, qu'on nomme *sié-tsé* ; les autres parties ou actes s'appellent *tché*. Chaque phrase n'est séparée que par un *o* qui indique seul les sections du dialogue. Chaque personnage, lorsqu'il paraît, commence toujours par se faire connaître aux spectateurs ; il leur apprend quel est son nom et le rôle qu'il va jouer dans la pièce. Après ce début, on ne met plus que rarement le nom de l'acteur dans la pièce ; on se sert, pour le désigner, du nom général attaché au comédien qui joue tel rôle. Par exemple, au lieu de dire : *Tou-ngan-cou* dit, on met *Tsing* dit. Les Chinois sont au courant de cette spécification, comme nous le sommes pour les désignations de soprano, haute-contre, baryton pour l'opéra, et de premier rôle, amoureux, duègne, etc. pour la comédie. Cela revient au même. Ils appellent *sing* un jeune homme, souvent le héros de la pièce ; s'il y en a plusieurs, l'autre se nomme *siao-sing* : c'est l'ami ou le rival de *sing*. *Tan*, c'est une jeune personne qui répond à *sing*, comme *siao-tan* répond à *siao-sing*. *Lao-tan*, c'est une vieille, ordinairement mère de *sing* ou de *tan*. *Mo*, ou quelquefois *tching-mo*, ou bien *tchong-mo*, ce sont les personnages nécessaires qui représentent les honnêtes gens. *Vai*, ce nom se donne aux personnages du parti opposé. *Tsing* sert ordinairement à désigner les scélérats ; c'est le traître de notre vieux mélodrame.

Ces pièces sont en outre hérissées de chansons écrites en vers irréguliers, et avec de grosses lettres, pour distinguer ce qu'on doit chanter avec ce qui se récite. Le sens de ces espèces de couplets est souvent obscur, et, suivant les Chinois eux-mêmes, on s'attache principalement à flatter l'oreille, et l'on sacrifie le sens à l'harmonie. Malgré cette précaution, leur musique, fondée sur un système très-compliqué, manque en général, au jugement des Européens, de cette harmonie qu'ils recherchent tant, elle manque aussi de mélodie. Certains érudits, qui ont voulu étudier les principes de la musique chinoise, ont cru cependant

reconnaître que ces principes avaient de l'analogie avec ceux sur lesquels sont fondées en France les règles de la composition.

Mais ce qui empêche l'entier perfectionnement du théâtre chinois, encouragé du reste de tout temps par le gouvernement du céleste empire, c'est qu'il manque, aux auteurs et aux acteurs, ces fêtes solennelles, ce concours d'un grand nombre de spectateurs, des éloges publics, des applaudissemens, ces grands ressorts d'émulation et de succès; enfin, il leur manque un théâtre fixe. Les acteurs sont, en général, ce que nous appelons errans. Ils se réunissent par bandes de huit, dix ou douze, parcourent l'empire, et quelquefois gagnent des sommes considérables en jouant dans les maisons des grands, dans les festins, et dans les noces où ils sont appelés.

La fureur des Chinois pour les représentations dramatiques est si grande, qu'ils ne traitent jamais un personnage considérable sans le régaler de la comédie pendant le repas; les convives sont assis autour de tables circulaires rangées de manière qu'ils peuvent se voir tous, et font face à un espace rond placé au milieu. C'est là que se réunissent les acteurs qui doivent les divertir. Avant de commencer la représentation, ils présentent leur répertoire au maître de la maison, et il est de la politesse qu'il le fasse passer successivement à tous les convives, en les priant de choisir une pièce de leur goût; mais toujours ils s'en excusent de leur mieux, en sorte que le recueil, après avoir fait le tour de la société, revient au maître de la maison qui demande la pièce qui lui plaît.

Ils donnent aussi des représentations sur des théâtres qu'on élève soit dans les rues, soit devant les temples, ou dans des espaces découverts. Ces théâtres se construisent au moyen de souscriptions recueillies par les habitans. A certains jours, les mandarins eux-mêmes fournissent les fonds nécessaires. C'est ordinairement la troupe qui se charge d'élever ce théâtre, ce qui se fait avec la plus grande facilité et sans beaucoup de frais; car, en moins de deux heures, tout est terminé. On plante des piliers de bambous qui soutiennent, à six ou sept pieds de terre, un toît fait avec des nattes et des toiles peintes; la scène est fermée de trois côtés, et les spectateurs se placent en face du quatrième qui reste ouvert.

Les Chinois ne connaissent point les ressources de l'illusion des décorations; de plus, rien n'indique le changement de scène. Pour y remédier, ils ont recours à des moyens tout-à-fait singuliers. Ainsi, un général reçoit-il l'ordre de se rendre dans une province éloignée, il monte sur un bâton, fait claquer un fouet, prend dans ses mains les courroies d'une bride et saute en faisant plusieurs fois le tour de la scène; puis il s'arrête, et annonce à l'auditoire le nom du lieu où il est arrivé. Pour représenter une ville prise d'assaut, trois ou quatre soldats se couchent l'un sur l'autre et figurent la muraille.

Ces puérilités ne préviendront pas les esprits contre le théâtre même. La pompe du spectacle, les illusions de l'optique dont on fait un si grand abus en France, n'ont rien de commun avec le véritable secret de l'art, et les bons ouvrages sont ceux qui peuvent le plus aisément s'en passer. Par compensation, leurs costumes sont assez bien proportionnés à la circonstance, et, en certaines occasions, ils sont d'une rare magnificence. Comme la plupart de leurs pièces ont

une couleur historique, et, pour de bonnes raisons, ne se rapportent point aux événemens qui se succèdent depuis la conquête tartare. Les costumes des Chinois sont ceux qu'ils portaient antérieurement.

Lorsque les acteurs chinois voyagent dans les provinces, c'est ordinairement dans des barques couvertes, le long des canaux et des rivières, sur le bord desquelles sont situées la plupart des grandes villes. Ces barques sont leur habitation, et c'est là que le maître les exerce à la déclamation et leur apprend leurs rôles. Les parties musicales des pièces renferment toujours les tirades les plus passionnées; c'est pour cette raison qu'il n'y a guère que les principaux personnages qui s'exercent à la partie musicale.

En 1833, une troupe de chanteurs italiens, venus de Naples, et consistant en deux signora et cinq signori, après avoir exercé leur profession dans l'Amérique du sud, franchirent l'Océan pour se rendre à Calcutta. Diverses circonstances les firent aborder à Macao, d'où ils ne purent partir que six mois après leur arrivée. On érigea un théâtre provisoire pour les nouveaux venus, et ils exécutèrent, avec le plus grand succès, des opéras du grand *maestro*, dont la musique produisit sur ces étrangers des effets impossibles à décrire. Comme, pour s'en retourner depuis Calcutta, le plus court chemin était par le cap de Bonne-Espérance, ces Italiens firent faire à l'opéra le tour du monde, et ils ne trouvèrent, dans tous leurs voyages, aucune nation, aucune peuplade, tant barbare fût-elle, insensible à la mélodie de Rossini.

A. Monnier.

MADAME VOLNYS A ROCHEFORT.

Dès que *la petite Léontine* eut révélé son talent précoce sur quelques grands théâtres, elle vint à Rochefort recevoir les bravos et les couronnes d'un public émerveillé. Plus tard, *Mlle Léontine Fay*, artiste du Gymnase-Dramatique, dans l'une de ses excursions provinciales, ne fut pas moins bien accueillie par les Rochefortins : sa réputation avait grandi avec les années, et la petite fille était devenue une jolie et gracieuse personne. Enfin, *Mme Volnys*, parut en 1833 sur la scène de Rochefort et y fut saluée avec enthousiasme, comme une ancienne connaissance qu'on aime à revoir, parce que toujours elle se montre douée de qualités nouvelles. Dans ces trois phases de la vie artistique de l'actrice charmante dont nous nous abstenons de faire ici l'éloge, les poètes de la localité, lui payèrent à qui mieux mieux, le tribut de leur idolâtrie. Combien de madrigaux, d'acrostiches, de couplets, furent composés en son honneur, c'est ce que nous ne pourrions préciser avec une exactitude mathématique. Cependant, nous avons retenu les vers suivans, jetés sur le théâtre, avec un couronne, à la représentation de *clôture définitive* de Mme Volnys :

« O ! vous qui, tour à tour, gracieuse et touchante,
» Charmez l'esprit, parlez au cœur,
» Vous ravissez le spectateur
» Qui doit, demain, vous regretter absente.
» Le public enchanté séduit par vos accens,
» Pose sur votre front sa modeste couronne;

» Mais que celui qui vous la donne,
» Puisse une fois encore admirer vos talens! »

Mme Volnys se montra sensible à la prière du poète; elle donna le lendemain une dernière représentation où les spectateurs se portèrent en foule, et l'actrice dut être flattée de l'ovation que ses admirateurs lui avaient préparée.

VAN TENAC.

CORRESPONDANCE.

A M. le Rédacteur de la *Revue du Théâtre*,

Châteauroux, le 17 juillet 1835.

Monsieur,

Si les préfets sont dispensés de faire connaître les motifs sur lesquels sont basées quelques unes de leurs décisions, peut-être est-il permis d'en appeler à l'opinion publique contre celles qui attentent à la fois à la propriété d'une personne et à sa liberté individuelle. C'est donc à elle que je m'adresse pour obtenir raison de l'acte arbitraire dont je viens d'être victime.

Voici les faits qui occasionnent ma plainte :

Samedi dernier, 15 juillet, de petites affiches furent distribuées à Châteauroux, annonçant pour le spectacle du lendemain la première représentation d'un vaudeville intitulé : *Un bon Parti*, ou *Amour et Fortune*, dont je suis l'auteur. — Il était dit, en outre, que je remplirais le principal rôle de cet ouvrage.

A peine le préfet de l'Indre eut-il connaissance de cette annonce, qu'il fit défendre au directeur de la troupe de me laisser jouer le rôle en question, le menaçant, s'il refusait de se soumettre à cette injonction, de lui retirer son privilége et de faire fermer tous les théâtres de son département.

Comme vous le pensez bien, l'ordre du préfet fut scrupuleusement exécuté.

Mais, lorsque l'instant de la représentation fut arrivé, le public, qui était venu sous la foi que je jouerais dans ma pièce, voyant qu'un autre acteur remplissait le rôle que j'avais choisi, demanda les motifs de cette substitution ; et jugez de l'embarras du pauvre directeur qui ne sut que répondre aux vigoureuses interpellations qui lui furent adressées de toutes parts ; car j'ai oublié de vous dire, qu'en lui intimant l'ordre de ne pas me laisser jouer, le préfet lui avait défendu de dire que cet ordre émanait de l'autorité supérieure.

Pourquoi M. le préfet en a-t-il agi ainsi, et pourquoi n'a-t-il pas permis de dire hautement que c'était lui qui m'empêchait de jouer, puisqu'effectivement il s'en arrogeait le droit?... Je l'ignore... Aussi, est-ce pour vous prier d'éclairer ma religion à cet égard que je vous donne connaissance des faits qui ont eu lieu, persuadé que vous ne me laisserez pas interpréter d'une manière défavorable au préfet (si toutefois vous croyez que cette interprétation soit erronée) les huées du public, qui, tout en demandant la cause de mon interdiction, savait très-bien à quoi s'en tenir sur l'embarras du directeur*.

Agréez, etc. FRÉDÉRIC PIGELET.

THÉATRES DE PARIS.

OPÉRA. — Tandis que Ad. Nourrit conquiert la province, Duprez établit son empire à Paris. Les deux camps se rapprochent et brûlent d'en venir aux mains. Malheureusement les deux chefs retiennent les énergumènes et la mêlée n'aura, sans doute, jamais lieu. On annonce des merveilles de chant dans *la Juive*.

FRANÇAIS. — Hier, M. Rey a joué dans l'*Ecole des Vieillards*; ce soir, M. Rouvières fait son premier début par Néron de *Britannicus*. Nous reparlerons de ces deux curieuses soirées.

---

* L'insertion de cette lettre prouve, *ipso facto*, que nous ne croyons pas que M. Pigelet soit dans son tort. (*N. du R.*).

Opéra-Comique. — Dimanche, il y avait dix personnes dans la salle. Sous prétexte d'enroûment, M. Moreau-Sainti a passé tous ses morceaux de chant. Les dix spectateurs, saisis d'un vif enthousiasme, n'ont pas manqué de l'applaudir — pour le remercier.

Odéon. — Enfin le privilége est signé ; c'est M. Védel qui l'a obtenu. Tous les engagemens sont ratifiés et les travaux d'organisation commencent déjà. Le premier acte administratif de M. Védel a été de s'assurer d'un homme probe et éclairé pour la régie générale de l'Odéon, et c'est M. Valmore, le mari de Mme Desbordes Valmore, qu'il a engagé. Nous ne saurions trop donner d'éloges à ce choix, à lui-même, aux idées qui l'ont amené et qui assurent déjà de l'avenir à ce théâtre. M. Valmore, plus que personne, était digne, par son équité éprouvée, son savoir, ses rapports avec les hommes de lettres et son expérience du théâtre, d'occuper ce poste de confiance qui exerce tant d'influence sur la prospérité d'un théâtre littéraire. Nous ne sommes ici que l'écho de l'opinion générale. — L'ouverture est fixée au 1er octobre prochain.

La direction de l'Odéon oppose, aux prétentions de la commission des auteurs dramatiques, les prétentions que voici :

Qu'elle ne comprend pas la volonté de la commission d'exiger un traité, puisqu'il existe un décret qui *régit le Théâtre-Français* et que le second Théâtre-Français, pendant tout le temps qu'il fut à l'Odéon, avait aussi *un réglement établi* ; payait un douzième aux auteurs pour cinq actes, un seizième pour trois actes et un vingt-quatrième pour un acte. Qu'ainsi elle continuera ce réglement d'usage, n'ayant d'autres renseignemens à contracter et n'ayant pas le droit d'en contracter d'autres.

Second Théatre-Français. — C'est à tort, dit-on, qu'on a assigné à la construction du second Théâtre-Français l'emplacement de l'hôtel Frascati, en ce moment en démolition. Le privilége du second Théâtre-Français, *lequel théâtre n'est pas encore une vérité*, n'a pas encore d'emplacement choisi ; l'époque de la construction est incertaine, et, par conséquent, vlus encore celle de l'ouverture. — Reproches graves s'ils sont fondés.

Vaudeville. — Malgré le succès soutenu du *Parent Millionnaire*, le Vaudeville va très-prochainement nous monter *le Mari à la Ville et la Femme à la Campagne*. Lafont, E. Taigny, sa femme et Lepeintre jeune joueront dans cet ouvrage.

Palais-Royal.—La rentrée d'Achard, dont les représentations alternent avec la parade bouffonne de MM. Cogniard, maintient le public à ce théâtre et les recettes à un taux des plus raisonnables. Hier, l'acteur-chanteur du Palais-Royal se faisait applaudir dans trois pièces de son brillant répertoire.

Gaité. — Qui le croirait ? La direction de la Gaîté est, affirme-t-on, définitivement accordée à celui qui, par les nombreux obstacles qui s'élevaient devant lui, semblait le moins devoir obtenir une pareille preuve de confiance. C'est un directeur, déjà embarrassé dans son théâtre, qui veut en prendre un second à sa charge. C'est un directeur qui s'est interdit, par contrat authentique, au profit de ses actionnaires, de donner ses soins à une autre entreprise de même genre que celle qu'il administre. Dans le temps, sans avoir d'actionnaires, Bernard-Léon avait demandé le privilége du théâtre du Panthéon pour l'exploiter avec deux ou trois sujets seulement ajoutés à son personnel, et le ministère avait alors repoussé sa demande. Son refus étoit fondé sur *l'illégalité du cumul*. Il faut laisser, avait-il dit, ce privilége à celui qui n'en a pas. C'était juste, c'était constitutionnel. Eh bien! la justice du ministère a-t-elle aujourd'hui deux poids et deux mesures ? — Donner la Gaîté à M. de Cès-Caupenne, dont la nomination présumée avait soulevé la réprobation unanime de la Commission des auteurs dramatiques, serait un acte inexplicable, inconcevable. Les antécédens de M. de Montalivet nous empêchent d'y croire.

Porte-Saint-Martin. — *La Guerre des Servantes* va se trouver, dans deux ou trois jours, en état de paraître ; néanmoins, il y a tout lieu de croire que la représentation n'en aura pas lieu, ainsi que nous l'avions déjà dit, avant le 8 de ce mois. — Sûr.

Ambigu-Comique. — Les acteurs qui jouent dans la pièce nouvelle, *l'Agrafe*, dont nous rendrons compte samedi, méritent presque tous des éloges. — Albert, dans le rôle d'Edouard Launay, a fait preuve d'intelligence et d'ame ; certaines parties dramatiques, et qui exigent de la force, ont été on ne peut mieux rendues. Il a su également donner

souvent, à la figure d'Edouard, un cachet poétique qui commande l'intérêt. Nous lui recommanderons de veiller sur son jeu, qui, trop souvent encore, accuse une fébrilité qui détruit toute la pensée de la meilleure création. C'est parce que nous avons conscience des ressources de ce jeune comédien, justement aimé du public pour ses heureux efforts, et parce que nous croyons à son avenir, que nous nous sommes montrés si souvent sévères envers lui, et qu'aujourd'hui encore nous nous attachons à des défauts qui, chez un autre, nous blesseraient moins. — Salvador est un garçon fort intelligent et qui travaille avec obstination ; aussi arrive-t-il au succès. La création du forçat est une bonne création, et qui témoigne d'un certain talent. Que Salvador se garde de forcer son jeu; et il produira un effet plus sûr encore.

Mme Gauthier est bien gracieuse dans un rôle qu'elle fait trouver trop court. — Mlle Stéphanie est bien, — M. Saint-Firmin pas mal. — Mlle Astruc a, disent les auteurs de la pièce, l'air kalmouck. — Mlle Baubée est fort jolie. — Gilbert est monotone. — Cullier est plus déclamateur que jamais.

La pièce a obtenu plein et légitime succès.

Nous ne parlerons pas de *Défunt Tobias*, qui, dimanche soir, a si bien justifié son titre, qu'on n'a plus osé le jouer depuis.

On va mettre en répétition maintenant *l'Officier Bleu* et *le Petit Chapeau*, pièce à décors, où l'on verra encore paraître Napoléon. Cette pièce est attribuée à M. Charles Desnoyer.

Folies-Dramatiques. — Il est temps que la *Fille de l'Air* vienne rompre la monotonie de l'affiche. *Micaéla* et *Zara* succombent sous le poids des représentations ; elles se meurent de vieillesse. La séduisante féerie de MM. Cogniard doit apparaître cette semaine et les éclipser pour jamais.

Porte-St-Antoine. — S'il y a, comme on le dit, changement dans la direction de ce théâtre, il ne s'en manifeste pas dans l'activité qu'y faisait régner M. Barret. Hier encore une pièce nouvelle : *Sandis et Goddam*. On a dû rire : Henri, Ferdinand et Mme Barville sont ordinairement de joyeux interprètes. — *Diane de Poitiers*, drame en trois actes, sera aussi représenté sous peu de jours.

THÉATRES DE LA PROVINCE.

Alger, 15 juillet. — La majeure partie des comédiens français est partie pour Bône, où ils vont donner quelques représentations en attendant la réouverture. Les autres sont disséminés, qui à l'orient, qui à l'occident. — Pour lutter avec quelque avantage contre la chaleur excessive qui, dans les circonstances ordinaires, ferait déserter son théâtre, M. Désormes a fait venir d'Italie une troupe d'artistes, dont la direction est confiée à M. Bariola. Les débuts de ces artistes ont reçu les plus favorables encouragemens, et chaque représentation, qu'ils ont donnée depuis, a vu croître le nombre des curieux, et a maintenu au grand complet celui des véritables amateurs.

Abbeville, 15 juillet. — Nous avons eu le premier début de Mlle Maria, première chanteuse, et celui de M. Leblanc, deuxième ténor.

Nour ne pouvons juger Mlle Maria sur un rôle si peu important que celui d'Elzida dans *Cosimo*. — M. Leblanc n'a pas été reçu avec trop de défaveur. Ce jeune acteur a une voix suffisante ; mais il ne met pas assez de chaleur dans son débit. Du reste, il pourra rendre des services à la direction, la troupe étant dans une grande pénurie de jeunes premiers.

Le Muet d'Ingouville, sous les traits de M. Cazeneuve, a fait un vrai plaisir. — Alfred, dans le rôle de Tobie, a été revu avec satisfaction; mais c'est surtout dans *Fich-ton-Kan* qu'il a mérité de justes applaudissemens. — N'oublions pas Mme Adolphe (Denise), et M. Delaunay (Robert) dans *la Belle Ecaillère*. Il nous reste maintenant un reproche à faire à M. Grésard : c'est le peu d'ensemble qui règne dans sa troupe. V...

Avignon, 23 juillet. — Une déplorable fatalité poursuit la troupe lyrique de cette ville : des procès, un duel, viennent ajouter aux embarras d'une nouvelle organisation. D'après les nouvelles reçues de Carpentras, le malheureux chef d'orchestre laisse bien peu d'es-

pérance. Ces événemens sont d'autant plus fâcheux, que, dans ce moment, plusieurs artistes de la capitale vont passer par Avignon et qu'on ne pourra pas jouir de leur talent. — Mme Damoreau-Cinti, Mme Pradher, Mlle Déjazet, Arnal, sont engagés pour quelques représentations à Marseille; ils ne s'arrêteront point ici.

Arras, 25 juillet. — Le public dilettante de cette ville vient de faire bon et cordial accueil au *Postillon de Lonjumeau* qui se montrait pour la première fois sur la principale scène du Pas-de-Calais. Le rôle de Chapelou a été joué et chanté d'une manière satisfaisante par M. Haly, que les autres artistes ont bien secondé. — Dans la petite pièce de *Zoé*, ou l'*Amant Prêté*, Mme Lebellot s'est fait applaudir.

Bordeaux, 23 juillet. — La foule continue à se porter aux représentations de Bouffé, qui, attendu à Lyon, ne doit plus rester que quelques jours à Bordeaux. — Au Grand-Théâtre, les répétitions de la *Juive* se poursuivent avec activité. — M. Abadie, arrivé à Bordeaux, fera sa rentrée la semaine prochaine.

Chalons-sur-Saone, 23 juillet.—Jeudi dernier, la *Dame Blanche* et la *Muette de Portici* avaient attiré bon nombre de spectateurs. Ces deux beaux ouvrages ont été généralement joués et chantés avec ensemble, malgré les reproches que l'on pourrait adresser à quelques voix qui n'étaient pas bien d'accord avec l'orchestre. — Mme Vaudrelan-Séverac ne saurait être comprise dans cette critique, car elle a chanté, comme à son ordinaire, c'est-à-dire parfaitement.

Lille, 18 juillet.—Triste chose chose qu'une grande ville sans spectacle! Depuis bientôt trois mois, le théâtre est fermé; le public s'ennuie et se crée de nouvelles habitudes; les artistes végètent, et certaine partie du commerce se plaint avec raison d'un relâche aussi prolongé. Quand aurons-nous donc une administration municipale assez amie de l'art dramatique et de nos plaisirs pour mettre un directeur dans la position de jouer l'année entière?... Attendons encore. Mais il est des artistes qui ne peuvent attendre, et c'est le grand nombre; ces artistes sont placés en administration théâtrale, comme le modeste surnuméraire comparé au chef de division. Je ne parle pas des *gros bonnets* de théâtre, l'interrègne théâtral est pour eux une époque de délassemens et de plaisirs; les artistes secondaires ont la seule ressource de se réunir quand ils le peuvent, et de jouer quelques représentations à leur bénéfice. Plusieurs d'entre eux, composant la nouvelle troupe, ont en effet joué à Roubaix, petite ville commerciale; puis sur un théâtre situé dans un des faubourgs de Lille. Leurs représentations, composées de vaudevilles, n'étaient pas suivies; aussi y renoncèrent-ils après quelques essais malheureux. Le public ne pouvait être attiré par l'ensemble de la troupe, trop médiocre pour plaire et trop supportable pour faire rire; enfin un ensemble mixte engendre l'ennui, voilà tout. Je ne dirai rien de l'orchestre (si l'on peut donner ce nom à l'unique violon qui le composait). Ils font ce qu'ils peuvent; respectons leur position.

Si le théâtre est fermé, le tribunal correctionnel ouvre ses portes au public plusieurs jours par semaine; nous remarquons son empressement à suivre les affaires (j'allais dire les représentations). Lundi dernier, le tribunal prononçait un arrêt contre un artiste jouant à Lille en 1835-1836. Cet artiste, dont je tairai le nom, s'était vu le sujet de la critique d'un journal de cette ville; il résolut de se venger de son adversaire en publiant contre lui un petit recueil rempli de calembourgs et de ce qu'on appelle improprement *bons mots*, afin de ridiculiser son antagoniste; mais ce moyen ne réussit au contraire qu'à lui créer de nouveaux ennemis. L'époque des débuts arrivait, cet artiste était engagé pour sa seconde année; le public protesta contre son admission, et il fut obligé de se retirer. Peut-être attribuait-il sa chute à une cabale montée depuis l'apparition de sa brochure; il se trompait; le jugement du public était impartial. On ne pensait plus à cette affaire depuis long-temps, lorsqu'au mois de mai dernier un nouvel écrit anonyme, déversant à pleines mains le ridicule sur l'auteur des articles *spectacle*, se répandit tout-à-coup dans la ville. On devina facilement d'où cela partait : l'artiste en question avait été revu traversant la ville et jetant, selon quelques uns, ses imprimés par la portière d'une diligence. Quelques jours après, le procureur du roi était saisi de l'affaire, et faisait arrêter au Hâvre, au moment de son embarcation, le trop vindicatif artiste. On le laissa libre cependant,

moyennant 500 francs versés pour caution. Le tribunal, jugeant par défaut, condamna le sieur R... à six jours de prison et aux frais.

Faisons maintenant la part de tous. Je conçois qu'un artiste ait le droit de répondre à celui qui le juge défavorablement; c'est un droit incontestable qu'il faut reconnaître aujourd'hui; mais répandre un écrit pamphlétaire pour se venger, c'est renoncer volontairement à toute espèce de considération. J'aurais cependant voulu voir retirer la cause par celui-là même qui se trouvait outragé ; il y avait générosité à agir ainsi, puisque le jugement de l'opinion publique n'avait fait que précéder celui du tribunal. A...

Limoges, 24 juillet. — La troupe de M. Combettes, qui devait débuter à Limoges il y a huit jours, n'est point encore arrivée ; le public de Poitiers n'a pas voulu la laisser partir sans avoir vu les débuts de Mme Lefebvre, premier rôle. Cette troupe est en route, et jouera le 27, à Limoges, le *Portefeuille*, ou *Les Deux Familles*.

Marseille. — La clôture de la première saison de l'année théâtrale s'est assez paisiblement passée. La reprise de *la Prison d'Edimbourg* avait réuni l'élite des amateurs et des dilittanti.—Mme Prévôt-Colon, dont on apprécie de plus en plus le zèle et le talent; Heurtaux, dont la juste et belle voix remplit la salle, ont été applaudis à triple salve. — Perronnet nous a quitté. — On dit qu'Andrieux laisse trop peu de rôles à la disposition du ténor léger, et que c'est là ce qui a engagé Perronnet à rompre. Tant pis pour nous, et tant mieux pour les Lyonnais qui l'ont saisi au passage. — *Madame Peterhoff* n'a obtenu qu'un froid succès, malgré la gentillesse de Mme Martin, qui, engagée pour les ingénuités, ne peut avoir le mordant d'une égrillarde. Antonine, où êtes-vous? — Mme Joséphine Berthier a fait ses trois débuts dans *la Tour de Nesle*, *le Secret du Ménage* et *Lucrèce Borgia;* cette dame a tout ce qu'il faut pour son emploi ; on ne peut lui reprocher qu'un débit un peu trop précipité : elle n'a pas eu le bonheur de plaire aux gants jaunes des premières, et, quoiqu'il fût bien prouvé que la majorité fût pour elle, une cabale composée de quelques dandies a imposé sa loi au public, et Mme Berthier n'a pas fini *Lucrèce*. Voulant cependant reconnaître, autant qu'elle le pouvait, les marques d'approbation qui lui avaient été données par la majorité du public, Mme Berthier s'est engagée pour un mois au Gymnase, et la manière distinguée dont elle a créé le principal rôle du drame de *Léon*, a prouvé à ses ennemis qu'elle était femme de talent ; elle a joué avec ame, dignité et sensibilité ; elle a été belle ; je dirais presque sublime. Docile aux avis de la critique, son débit a été plus soutenu, mieux *ponctué*. Puisse l'aréopage littéraire s'apercevoir qu'il a fait une sottise. Florent, Cudot, Lebrun, Mme Martin, et surtout Beuzeville, l'ont très-bien secondé. Leroy, chargé du rôle ingrat du marquis, s'en est très-bien tiré. — *Le Vagabond*, pièce à entrées et à sorties, dont bien peu sont motivées, a eu du succès, grâce à Lebrun, à Frédéric, à M. et à Mme Beuzeville, car la pièce en elle-même a paru bien pauvre. — Les artistes lyriques, désirant donner à Mlle Thévenard une preuve de leurs sympathies, ont improvisé un concert à son bénéfice. M. Mézeray, avec son talent bien connu, a conduit l'orchestre ; un morceau, de sa composition, a été exécuté, et son talent de compositeur a été placé sur la même ligne que celui d'exécutant. — La belle voix d'Heurtaux a encore retenti dans la salle qui était parée de dames élégamment vêtues. — Mme Prévôt-Colon et Mlle Thévenard ont chanté le duo de *la Pie Voleuse* : Pauvre Ninette !— il n'y avait là personne pour troubler le triomphe de ces dames ; il a été complet. — M. Audran, que la direction vient d'engager comme ténor léger, s'est fait entendre : il a déjà paru sur notre scène dans *le Châlet* et *le Pré-aux-Clercs*. Il a la voix fraîche ; mais ce n'est pas sur notre première scène qu'il devrait s'essayer ; elle est encore trop large pour lui. Je désire me tromper ; nous verrons plus tard.

Mlle Déjazet commence aujourd'hui ses représentations par *Madame Favart*. Je vous rendrai compte plus tard des succès qu'elle obtiendra sans aucun doute. J.-J. N.

Rouen, 25 juillet. — Vous devez me trouver bien négligent, monsieur, et j'avoue que je n'ai pas tenu la promesse que je vous ai faite à mon départ de Paris. Désireux comme vous l'êtes de tenir vos lecteurs aux courant de tout ce qui se rapporte à l'art et aux artistes, vous avez dû regretter, j'en suis certain, que ma négligence ne vous ait pas permis de faire connaître avec détail, à vos nombreux abonnés, ce qui se passait au théâtre de Rouen, l'un des plus importans théâtres de France.

Toutefois, vous serez assez bon pour m'excuser, si je vous promets d'être à l'avenir de la plus rigoureuse exactitude, et si j'ajoute que, depuis quelques semaines, nos artistes laissent souvent occuper leur place par ceux que vous nous envoyez de Paris. Nous avons eu Mme Damoreau, puis Achard; nous avons, en ce moment, Frédéric Lemaître et nous attendons Mme Dorval.

Depuis le commencement de l'année théâtrale, nos artistes n'ont pas été soumis à de bien fortes épreuves, on a joué peu de pièces nouvelles, et la chaleur de la canicule aidant, le public devient rare dans la salle du spectacle. Je n'entrerai donc dans aucun détail sur tel ou tel rôle en particulier; il me suffira aujourd'hui d'esquisser rapidement la physionomie générale du personnel de la troupe. Ce sera comme une introduction à des comptes-rendus complets et fréquens.

Boulard est l'idole du public, et si, pour mériter cette faveur, il suffit d'être musicien et chanteur achevé, d'avoir souvent de beaux effets de voix, le don de s'impressionner vivement, de se pénétrer de son personnage, d'être en un mot, toujours en scène, Boulard justifie cette prédilection.

Notre premier ténor, Auguste Nourrit, a de l'ame, de l'étude, l'habitude et l'art de la scène; et si quelquefois les moyens ne lui permettent pas de faire tout ce qu'il voudrait, son goût le soutient contre les difficultés qu'il doit vaincre.

La jolie Mme Félix, aux beaux yeux noirs, aux cheveux d'ébène, a une voix fraîche, pure, suave. Notre salle est mal disposée pour faire ressortir les qualités d'une voix qui n'a pas une grande étendue; mais quand elle chante, on fait silence, et elle est toujours goûtée. Mme Félix est l'élève chérie de Mme Damoreau qui a pronostiqué qu'elle ferait plus tard les délices de l'Opéra-Comique de Paris...., si elle veut bien travailler.

Mme Fleury, première dugazon, a une figure régulière, gracieuse et distinguée, une tournure avantageuse, du goût, un vif désir de se tenir toujours au niveau de son emploi, et elle y réussit souvent.

Fleury a de la voix, et peut beaucoup avec de l'application et de l'étude.

Dans la comédie, dans le drame, dans le vaudeville, nous avons des sujets de mérite: Mme Louis, comédienne pleine d'esprit, de tact et de finesse; Mlle Laignelet, jeune femme intelligente et de bon ton; Mme Serres, qui n'a pas de puissance dramatique, il est vrai, mais qui a tout ce qu'il faut pour jouer la comédie de genre; Mlle Brochard qui est toujours convenablement placée dans ses rôles et à qui on devrait en confier de plus importans; Leclerc excellent comique, plein de verve et de rondeur; Devéria qui a l'ame artistique, l'amour du travail, et la conscience des devoirs de sa profession; Félix, notre jeune premier, qui a un extérieur avantageux, une belle tenue, un organe agréable, une voix bien distincte, bien nette, souvent de la chaleur et de l'entraînement, et qui vaut, à certains égards, mieux que la plupart de vos jeunes premiers de Paris; Borsat, qui a de jolies manières et beaucoup d'aptitude pour les rôles où il faut de la grace et de l'aisance, etc.

Il en est beaucoup d'autres que je pourrais nommer, mais il me suffit de faire mention aujourd'hui de M. et Mme Grassot qui peuvent aller, marchant ensemble: lui, plaisant, original, faisant mourir de rire; elle, fort médiocre de tout point, pincée, remplie de suffisance et de présomption, et provoquant le bâillement à pleine bouche: partant, balance.

Avec des élémens de succès, le théâtre va mal, et, pour peu que cela continue, les choses empireront au point qu'il faudra bientôt désespérer de monter une pièce de quelque importance. Les chœurs sont détestables, l'orchestre joue faux presque toujours, les répétitions sont négligées, on est en quête d'un baryton; le second ténor, destiné à remplacer Sauphar, n'est pas encore reçu, la seconde dugazon sera refusée, et quelques personnes qui voient de près dans les coulisses ont une pauvre opinion du troisième ténor qui va faire ce soir son troisième début. Ajoutez à cela que les gens à bon conseil manquent ici, et que nulle part le feuilleton théâtral n'est si piteusement rédigé; tout comme il n'est pas de grande ville où le journalisme soit aussi mal fait, quoique nous ayons trois ou quatre feuilles quotidiennes et du grand format. On ne se doute pas, en ce pays, de ce que c'est que le style et le petit journal littéraire du crû; fait en partie à

grand renfort de gaspillage et de plagiats, il est rédigé par un ex-saint simonien qui prend pour de la littérature son lourd pathos et ses démonstrations didactiques à formules algébriques. Toutes les fois qu'un journaliste donne un éloge ou signale un défaut, c'est toujours avec la clause restrictive : nous dirons *cependant* à M. Tel ; — *néanmoins*, nous reconnaissons ; — *mais*, nous pensons, etc. Mais, néanmoins, cependant, sont des adverbes essentiellement normands ; de sorte, qu'après l'éloge vient le blâme, après le blâme l'éloge, le tout à dose à peu près égale, et qu'il est impossible de savoir ce que veulent et pensent ces messieurs, en supposant qu'ils puissent vouloir et penser quelque chose. La plupart des lecteurs sont à la hauteur de ces illustres écrivains.

Revenons au théâtre, et pour terminer, parlons du ballet, si tant est que nous en ayons un. On le croit ici, d'autant mieux que la danse a été introduite depuis peu d'années sur le théâtre de Rouen. Bordeaux avait des ballets qui le disputaient quelquefois à ceux de l'Opéra, avant que les Rouennais en eussent la moindre idée. Faut-il donner le nom de danseuses à de sales petites filles qui arrivent au théâtre crottées jusqu'à mi-jambes, sans goût, sans grace, sans talent, connaissant à peine le pas qu'il faut danser, véritables sauterelles amaigries et usées dans l'orgie, accouplées à des sauteurs qui ressemblent plus à des jongleurs de foire qu'à des danseurs !

Nous avons un danseur qui a un talent véritable, de la vigueur, de la correction, de la hardiesse, de la légèreté, Allard ; et une des plus charmantes danseuses de France, Mlle Caroline Beaucourt. Elle est fort jolie, gracieuse au possible, admirablement bien faite. Sa taille, parfaitement dessinée, et qui se prête aux mouvemens les plus variés, les plus souples de la pantomime, n'est ni trop grande ni trop petite. Elle excelle dans la danse de caractère, dans toutes les poses gracieuses, passionnées. La *Cachucha* est son triomphe, et il n'y a pas de danseuse en réputation qui la danse mieux qu'elle, sans en excepter Fanny Elssler. Je gagerais que, dans la *Cachucha*, si elle la dansait à Paris, Mlle Caroline Beaucourt serait couverte d'applaudissemens.

Assez pour aujourd'hui. A l'avenir, je le répète, je serai moins long, parce que je serai moins négligent. La *Revue* n'aurait pas assez de place, si tous ses correspondans faisaient comme moi, et il faut qu'il y en ait pour tout le monde. Il est juste qu'une feuille qui tient aujourd'hui le premier rang parmi les recueils qui s'occupent des théâtres, et qui est destinée à rendre des services signalés à l'art et aux artistes, puisse s'occuper de tout et de tous. E. D.

Toulouse, 23 juillet. — Une débutante, Mlle Constant, s'est fait entendre dans le *Concert à la Cour*, et y a été fort applaudie. Dans cette représentation, Mme Miro a joué, par complaisance, le rôle de Caroline.—M. Chauvaux a rempli, d'une façon remarquable, le rôle de Titi dans *La Tirelire*. Son jeu sans charge et son chant parfait ont obtenu les bravos des spectateurs.

THÉATRES DE L'ÉTRANGER.

Liége, 22 juillet. —L'administration du théâtre de Liége, si tant est qu'il existe encore une administration à ce théâtre, se trouve dans une singulière situation pécuniaire par suite d'un conflit qui s'est élevé entre le conseil communal et la députation permanente du conseil provincial.

Le conseil communal avait alloué à M. Sanse, pour la deuxième année de son exploitation dramatique, un subside de 24,000 fr, plus une indemnité de 4,000 fr. pour les pertes que ce directeur avait éprouvées l'année dernière par suite de circonstances extraordinaires et hors de prévision. La députation permanente du conseil provincial annula d'abord cette indemnité dans son entier et réduisit le subside futur à la somme de 10,000 fr. Appelé de nouveau à voter sur cette dépense, le conseil communal rejeta la somme de 10,000 fr. proposée par la députation ; et, voulant toutefois entrer en voie de conciliation avec son tuteur provincial, il ne vota plus qu'un subside de 18,000 fr. ; mais la députation permanente, peu satisfaite de cette espèce de concession, réduisit de rechef ce subside à la somme de 15,000 fr., probablement pour faire acte de pouvoir, plutôt que pour obtenir la légère économie de 3,000 fr. qui en résultait. Cette fois encore, le con-

seil communal rejeta, par dix voix contre dix, la dépense de 15,000 fr.; mais, très mécontent des entraves que la députation du conseil provincial semblait apporter à ses bonnes intentions pour le théâtre, il décida également, dans sa séance d'hier, par onze voix contre neuf, qu'il n'y aurait pas recours au pouvoir royal pour l'indemnité de 4,000 fr., ni pour le subside de 18,000 fr., par seize voix contre quatre.

Par suite de cette espèce de petite guerre, le théâtre de Liége se trouve sans aucun subside pour l'année prochaine. Qu'en résultera-t-il? M. Sanse est-il forcé de continuer son bail de trois ans sans subvention d'aucun genre, tandis qu'il devait au moins compter sur les 12,000 fr. qui lui étaient alloués l'année dernière? Et s'il continue, tant bien que mal et avec une troupe telle quelle, on se demande quels seront les droits du public pour juger les artistes de cette troupe, dans un pays, où, comme en Belgique, l'exploitation d'un théâtre est chose entièrement libre lorsqu'on n'accepte aucun subside qui mette l'exploitant dans la dépendance de celui qui lui alloue des fonds; dans un pays où le directeur n'a pas besoin, comme en France, de privilége pour ouvrir un théâtre, surtout lorsque ce théâtre, appartenant à une société d'actionnaires, place le directeur qui s'en rend locataire absolument en dehors des atteintes du pouvoir communal. Un grand nombre de gens très sensés prétendent que, dans ce cas, l'exploitation d'une troupe dramatique est une entreprise commerciale, de même nature que toutes les autres, et que le directeur n'est soumis à aucun contrôle de la part du public; qu'il peut même requérir le secours du pouvoir contre toute espèce de perturbation qui serait apportée à la liberté de son entreprise.

Quant à nous, nous pensons que le public, qui aura payé à la porte, s'inquiétera fort peu de savoir si le directeur reçoit ou ne reçoit pas de subsides et qu'il renoncera très difficilement à son ancien droit. Nous pensons, en outre, qu'il est de l'intérêt même de l'administration de soumettre ses artistes à des épreuves; mais nous pensons en même temps qu'il est de l'intérêt de tous, et même de celui de la commune, de donner à son théâtre un subside élevé qu'elle recouvre toujours en droits d'octroi lorsque ce subside met le directeur à même de monter des ouvrages qui ne manqueront jamais d'attirer, dans sa métropole, toutes les villes, bourgs et bourgades de la province; ainsi qu'on a pu s'en convaincre l'année dernière par l'opéra de la *Juive*, dont les représentations se sont succédées avec rapidité et en très grand nombre sans que la salle se désemplît, ce qui ne peut avoir lieu par le concours seul de la population d'une ville de 60,000 ames.

Z...

MÉLANGES.

JURISPRUDENCE THÉATRALE.

Tribunal de Commerce d'Avignon.

Le tribunal de commerce de cette ville a prononcé, à l'une de ses dernières audience, son jugement sur la demande en résolution formée par le sieur Béfort, directeur du théâtre, contre la dame Brunet-Dorsan, première chanteuse. Il a considéré que cette dame avait subi l'épreuve des trois débuts et devait être regardée comme agréée par le public et surtout par le directeur ; mais que, par l'article 10 de l'engagement, il y avait lieu à résolution si l'artiste ne remplissait pas convenablement son emploi ; qu'il était impossible, en l'état, de reconnaître le mérite de la demande du sieur Béfort et des exceptions de la dame Dorsan, et qu'une expertise était nécessaire pour éclairer sa religion. En conséquence, il a nommé pour experts MM. de Ribiers, Achile du Laurens et Courtet; devant lesquels la dame Dorsan se livrera à de nouvelles épreuves, et feront ensuite leur rapport au tribunal, qui rendra son jugement définitif.

Le même tribunal s'est occupé de la demande en paiement du mois échu le 28 juin dernier et formée par le sieur Arnaud-Brunet et la dame Dorsan contre le sieur Béfort.

Me Teste, avocat du sieur Béfort, a soutenu que la demande n'était point recevable et devait être repoussée par rapport au sieur Arnaud-Brunet, en ce que celui-ci se trouvait actuellement dans l'impossibilité de continuer l'exercice de son emploi, et a demandé la résolution de son engagement avec dommages-intérêts, et par rapport à la dame Dorsan, en ce que celle-ci se trouvait sous le poids d'une demande en résolution.

Me Vinay, avocat du sieur Arnaud-Brunet et de la dame Dorsan, a soutenu à son tour qu'aux termes de l'engagement il n'y avait pas lieu à prononcer cette résolution contre le sieur Brunet, aux termes de l'article 7 du traité; que la demande de son client était certaine et liquide, caractères qui manquent à la demande du sieur Béfort.

Qu'en ce qui concerne la dame Dorsan, tant que l'engagement n'avait pas été résolu, il devait aux termes du droit continuer à recevoir son exécution, et il a terminé par cette considération que, pendant tout le cours du mois dont le paiement est demandé, les deux artistes avaient été à la disposition du directeur; qu'ils l'avaient suivi à Nîmes, Montpellier et Carpentras, et que par conséquent leur demande était juste.

LE BEC DANS L'EAU.

ROMAN.—Chap. IV.

Les Feuilles de Roses.

La voiture qui entraînait à Rouen Anselme et Mlle Destuiles venait à peine de s'éloigner, lorsque dix heures sonnèrent au clocher du village, et une femme voilée parut dans le sentier détourné qui conduisait de la maison à la grande route. Cette femme s'approcha vivement de Perrin, et lui dit : Me voici, monsieur; oh ! partons, partons vite. — En entendant cette voix, Perrin tressaillit et se retourna. — Mme Bernier, car c'était elle qui arrivait au rendez-vous, ne put retenir un cri d'effroi : Vous, grand Dieu ! vous ici ! — Pour toute réponse, Perrin étendit la main, et lui montra la chaise de poste qui fuyait à l'horizon et ne semblait déjà plus qu'un point noir presque imperceptible. Mme Bernier comprit ce geste et s'élança comme saisie du fol espoir de rejoindre la voiture; mais Perrin la retint violemment par sa robe, souleva son voile, la regarda fixement, et, souriant d'un sourire qui lui était particulier, il lui dit : « Ce serait impossible, *mademoiselle.* » Après ces mots, il lui offrit son bras avec une galanterie affectée. Mme Bernier parut faire un grand effort sur elle-même; mais elle accepta le bras qui lui était offert, et tous deux regagnèrent la maison. Pendant le trajet, ils marchèrent en silence; pas un regard ne fut échangé, pas une parole ne fut prononcée; seulement, arrivés sur le seuil, Perrin murmura à voix basse, en lui faisant un profond salut : « Tous les coups de stylet ne sont pas mortels, et l'on peut retrouver ce que l'on a perdu. » Mme Bernier frissonna,

mais ne répondit pas, et rentra chez elle. — Et Perrin, au lieu de regagner son pavillon, se dirigea vers le rond-point du parc.

Lord Pollard y était déjà rendu, et se promenait de long en large, regardant alternativement sa montre et le chemin par où son adversaire devait venir. Perrin s'avança vers lui. — Monsieur le Français, vous hêtes dans le retard pour la partie d'honneur, dit lord Pollard en l'apercevant et remettant sa montre dans son gousset; je attendais vous depuis plus que douze minutes.

— C'est bien possible, milord.

— Allons tot de suite, dit l'Anglais, et il ôta son habit et prit à l'instant même la position indiquée dans le *Parfait Boxeur*. La jambe droite en avant, le haut du corps renversé et appuyé sur la hanche gauche, et les deux poings croisés l'un sur l'autre et rapprochés de la figure.

— Allons donc, monsieur le Français, moi je ai dit à vous tot de suite; je ne veux plus davantage attendre.

— C'est encore bien possible, milord; mais, un peu de patience; ce ne sera pas long. En disant ces mots, il se précipita sur lui, le renversa sans peine, et le tint cloué et immobile sur le gazon, malgré tous les efforts de l'Anglais, qui rouge de colère, criait de tous ses poumons : *Goddam* !... c'est oune trahison !... Oh !... oh !... vous étouffez !... J'ai vous défié à la boxe et non à la lutte !... Oh ! oh !...

— Silence, lui dit Perrin; je ne suis pas celui que vous attendiez...

— Comment ! vous n'êtes pas l'impertinent ? oh ! alors... Mais Perrin, l'interrompant, se pencha vers lui et prononça quelques mots à son oreille. Ces paroles changèrent subitement la face de la scène. — C'est donc vos, dit l'Anglais en se relevant !!! et, remettant promptement son habit, il saisit M. Perrin par le bras, et l'entraîna dans une des allées qui aboutissaient au rond-point. Là, nos deux héros eurent une conversation longue et animée; M. Perrin semblait exiger quelque chose que l'Anglais refusait avec opiniâtreté. Lord Pollard parut enfin céder ; et, quand ils se séparèrent : — Ainsi c'est chose convenue, demanda Perrin ?

—Yes, vous savez bien que je ne puis pas vous refuser. Après cette réponse, le noble Anglais alla rejoindre sa langoureuse milady, et Perrin prit le chemin de son pavillon. Près d'y entrer, il tourna la tête ; la façade de la maison était toute noire ; une seule lumière brillait encore à la fenêtre de Mme Bernier. Perrin la considéra quelques minutes ; puis il rentra chez lui, ferma sa porte et se coucha...

La journée du lendemain se passa tranquillement, et ce fut le soir, vers neuf heures, qu'Anselme et sa compagne de route arrivèrent de leur voyage de Rouen. La voiture n'était pas encore arrêtée que Mlle Destuiles se précipita hors de la portière, au risque de se casser bras ou jambe, et sonna à coups redoublés à la grille du jardin. A ce bruit, les lumières, qui se croisaient en tous sens dans la maison, s'arrêtèrent. Plusieurs personnes parurent aux fenêtres, et toutes crièrent à la fois : L'avez-vous retrouvée? est-ce Caroline? où était-elle? Mais Mlle Destuiles n'entendait rien et criait de son côté : Monsieur Perrin! monsieur Perrin, est-il parti ?

— Pas encore, dit un petit homme en ouvrant la grille.

C'était M. Perrin lui-même.

— Au nom du ciel!...

— Taisez-vous, dit froidement Perrin.

— Monsieur, vous me rendrez raison, dit Anselme.

— On ne se bat pas la nuit; demain matin, à six heures, je serai chez vous, lui répondit Perrin.

— Où est-elle? cria plus fort Mlle Destuiles, où est...

— Taisez-vous donc, reprit Perrin avec colère; taisez-vous donc, ou vous ne la reverrez jamais.

A cette terrible menace, la pauvre demoiselle obéit. Avec ces mots de magique espérance pour le cœur d'une mère, « Vous reverrez l'enfant que vous avez perdu, » cet homme devenait le maître absolu de Mlle Destuiles; il exerçait sur elle le pouvoir que nous concevrions au bourreau, disant à sa victime : Faites ceci, et je vous laisserai vivre.

Tous les locataires, le flambeau à la main, étaient accourus dans le jardin; tous se pressaient auprès de la grille : — Ce n'est pas Caroline? demandaient-ils; qu'est-elle donc devenue? — Lord Pollard ne prononçait pas un mot; Mlle Destuiles était pâle et tremblante.

— Tiens! s'écria M. Gelé, le charcutier retiré, qui arrivait, un bonnet de soie noire sur la tête, tiens, c'est vous, Mlle Destuiles? Je ne vous avais pas vu sortir; d'où venez-vous donc à l'heure qu'il est?

— De Rouen, répondit-elle machinalement.

— De Rouen! mais c'est fort loin.

— Et avec M. Anselme, ajouta en souriant la jeune veuve aux peignes d'or!

— De Rouen, répéta M. Gelé; moi aussi je compte aller à Rouen; mais j'attendrai les chemins de fer. Coralie, ma bonne, nous irons à Rouen par les chemins de fer.

— Par où tu voudras, mon bon, répondit Coralie.

— Je vous attendrai demain à six heures, dit Anselme à Perrin.

— Ne m'abandonnez pas, murmura Mlle Destuiles à Anselme.

— Ne pleure pas ainsi, disait lord Pollard à Jenny; elle se retrouvera.

— Diable, pensait Perrin, ils n'ont pas perdu de temps pour revenir.

— Bonne nuit, toute la compagnie! cria M. Gelé, je vais me coucher. Viens-tu, Coralie?

— Oui, mon bon.

Et tout le monde fit comme Coralie et M. Gelé.

Lorsqu'Anselme se trouva seul dans sa chambre, il se mit à réfléchir sur tous ces événemens bizarres et inattendus qui, depuis trois jours, étaient venus l'assaillir. Et comme il sentait le besoin, mais non le désir de se reposer, il prit une plume et écrivit à son ami Lothaire, le docteur homéopathe.

Anselme à Lothaire.

« Il y a deux jours, mon cher ami, je t'adressais une lettre de dix pages au

moins; je te vantais la douce quiétude dont on jouissait à la campagne; cette tranquillité n'était qu'apparente, mon pauvre Lothaire : le ciel était calme, mais l'orage approchait, et il vient d'éclater ! — Un seul homme, un petit vieillard de soixante ans, a produit cet affreux changement ; sa vue a jeté le trouble et le désordre parmi nous; il a effarouché les cinq colombes du bon Dieu, dont je te parlais, et l'une d'elles s'est déjà envolée, je ne sais où; et, vraiment, quand j'y pense, je crois que c'est celle que j'aimais le mieux. — Il m'a envoyé à Rouen avec une demoiselle qui a fait un enfant il y a vingt ans ! — Advienne que pourra, te disais-je à la fin de ma lettre; j'ignore ce qu'il adviendra ; mais tout ceci s'embrouille terriblement ! Quant à moi, je n'ai qu'un désir, c'est de me tirer sain et sauf de ces intrigues. Tout songe d'amour a fui loin de mon cœur ; j'ai brûlé le mouchoir au chiffre : AB.; j'ai brûlé le beau ruban de Jenny; j'ai effeuillé et répandu sur le plancher la rose blanche de Caroline; car, dans ma lettre, qu'un lord anglais a reçue pour toi, je te parlais de tout cela... et me voilà maintenant sans gages de tendresse, me voilà sans souvenir ! Mes espérances sont parties en fumée avec le beau ruban de Jenny, et tombées feuille à feuille avec la rose blanche de Caroline.

Ici Anselme fit une pause, ces noms qu'il venait de tracer sur le papier, réveillèrent dans son esprit les images endormies de celles qui les portaient. Il laissa échapper la plume de ses doigts, et se prit à rêver délicieusement à ces deux gracieuses jeunes filles, à ces yeux bleus si doux de l'Anglaise, à ces yeux noirs si brillants de l'Italienne.... Perrin, Mlle Destuiles, Mme Bernier elle-même s'effacèrent complètement de sa pensée, et cédèrent la place à Jenny et à Caroline : dans l'ombre, il croyait les voir ; dans le silence, il croyait les entendre; il se leva et courut au foyer, cherchant parmi les cendres éteintes à retrouver un bout de ruban échappé à la flamme ; — il fureta dans tous les coins de sa chambre espérant apercevoir une feuille de la belle rose blanche ; — Mais la flamme avait tout consumé ! Et dans la chambre pas une seule feuille n'était restée !

Il revint tout triste à son bureau, et s'efforça de chasser loin de son esprit ces images qui faisaient battre son cœur. Mais alors il aperçut, posée devant lui, une petite lettre que sa préoccupation lui avait cachée jusqu'à ce moment. Cette lettre était pliée d'une façon étrange, l'adresse portait ces mots : *Al signor Anselme*. Anselme se saisit de la lettre, l'ouvrit à la hâte et aussitôt toutes les feuilles de la belle rose blanche, qu'il avait vainement cherchées s'échappèrent à la fois et roulèrent en voltigeant sur le plancher ; Anselme les ramassa et les baisa une à une; puis il lut les deux lignes tracées dans cette chère petite lettre; ces deux lignes disaient : *che t'aveva fato questo povero fiore?.. Adio, non te rivedro* (que t'avait fait cette pauvre fleur ?... Adieu, je ne te verrai plus !) « Caroline ! s'écria-t-il, Caroline ! est-ce bien à moi que tu adresses ces paroles ? Ainsi donc j'étais l'objet de tes pensées, l'amour de ton cœur ! Tu m'aimais en secret. Oh mais moi je sens là que je t'aime, que je t'aime pour la vie, et dès demain..... Mais le souvenir de la disparition de Caroline se présentant à son esprit, Je te retrouverai ange chéri, dit-il avec un enthousiasme toujours croissant ; quel que soit l'endroit ou l'on te tient cachée, j'en jure par le bonheur que j'éprouve en ce moment, je te retrouverai.....

— Et il se mit à réfléchir aux moyens les plus prompts et les plus sûrs d'arriver à son but: l'amour de Caroline, cet amour sans espoir que cette jeune fille exprimait avec tant de délicatesse, venait de fixer toutes ses irrésolutions, et désormais il n'avait qu'un désir, un but, une pensée: retrouver et aimer Caroline!—Perrin seul, pensa-t-il, devait savoir ce qu'elle était devenue, le sang-froid inconcevable de cet homme, les paroles qu'il avait dites à Mlle Destuiles et qu'Anselme avait entendues, tout lui prouvait que Perrin était le père de Caroline et que, pour l'enlever, il s'était servi du pouvoir que la nature lui avait donné sur elle..... Parler à Mlle Destuiles? C'était tout perdre; la pauvre demoiselle ne saurait que pleurer!... C'est à monsieur Perrin que je m'adresserai, se dit Anselme, et maintenant je ne le crains plus, je combattrai pour celle que j'aime! — Il doit venir ici, demain matin; par ruse ou par force, je lui arracherai son secret. Il ne sortira de cette chambre qu'après me l'avoir révélé.

Cette résolution une fois arrêtée, Anselme reprit sa plume; et écrivit rapidement au bas de sa lettre à Lothaire.

« Ne quitte pas Paris cette semaine: j'aurai besoin de toi. Il y va de ma vie; il y va de mon bonheur: je l'aime, oui je l'aime. Elle m'aime aussi, mon Dieu, comment pouvais-je songer aux autres? »

Moins disposé que jamais à se coucher, il se mit ensuite à sa fenêtre pour penser tout à son aise à ses nouvelles amours. Le ciel était superbe et parsemé d'étoiles, l'air était frais et embaumé, et rien ne troublait le silence profond et solemnel de la nuit. Anselme, dont l'espérance et l'amour avaient ouvert le cœur à la poésie, contempla quelque temps avec délices ce majestueux repos de la nature endormie; mais bientôt le cours de ses idées le ramenant au seul homme qu'il regardait comme un obstacle à son bonheur, il fixa les yeux sur le pavillon de M. Perrin, situé au fond du jardin et en face de ses fenêtres. Que la nuit est belle! mais qu'elle est lente, et, dit-il, qu'il me tarde d'être à demain pour me trouver en face de cet homme! En ce moment, il crut apercevoir une forme blanche et mystérieuse se mouvoir dans l'ombre du pavillon. Surpris, il regarda attentivement cette vision qui semblait se promener à pas lents; tout-à coup une ressemblance qu'il s'imagina reconnaître lui fit battre le cœur; il descendit avec vitesse, tira sans bruit les verroux de la porte, et comprimant à grand'-peine l'émotion qui l'agitait, il avança tout doucement sur la pointe des pieds; il n'était plus qu'à quelques pas de la dame inconnue, lorsqu'elle se retourna et Anselme se trouva devant Caroline.

— *Voi, signor! voi!* s'écria-t-elle avec une grande frayeur, et elle essaya de s'enfuir, mais Anselme: Oui, c'est moi, lui dit-il, en la retenant avec tendresse, c'est moi qui vous ai vue de loin et qui suis venu. Caroline, votre bouche refusera-t-elle de me parler, lorsque votre main a été plus hardie?

— *Signor*, répondit-elle en se cachant le visage, *credeva esser partita* quand vous auriez reçu ma lettre.

— Partie! Vous, Caroline, partiriez-vous donc sans regrets?

— *Non credite* (ne le croyez pas)! Cette réponse lui échappa malgré elle.

— Oh! je vous aime, s'écria le jeune homme, je vous aime; vous avez mis un immense espoir de bonheur au fond de mon ame; il y aura désormais une

image au-dessus de toutes mes pensées, ce sera le vôtre; la vie s'ouvre belle devant moi... Caroline, je suis heureux, je t'aime...

— *M'ami, ed io anche t'amo* (Tu m'aimes et moi aussi je t'aime), murmura-t-elle, et la jeune Italienne regardait son amant avec ivresse, il était à genoux devant elle, tenant une de ses mains qu'il couvrait de baisers; la lune les éclairait tous deux, inondant Caroline de sa blanche lumière et dorant de ses rayons, les boucles de sa brune chevelure.

— *Silenzio*, dit tout-à-coup Caroline, j'ai entendu *un strepito*.

— C'est le vent qui agite les feuilles, il n'y a personne.

— *Nessuno*! vous oubliez?

— M. Perrin? il dort.

— Eh bien, *allora piano, piano*, dit la jeune fille, de peur qu'il ne s'éveille.

— Oui, tout bas, parle tout bas; mais parle, parle encore, dit Anselme en la conduisant à un banc de pierre, où il s'assit à ses côtés. Il la regarda quelques temps en silence, puis il s'écria : Caroline, tu ne partiras plus!

— *Ma, il mio caro*, il le veut, et elle montrait le pavillon, et il a dit : *che era il mio padre* (qu'il était mon père)!

— Ne le suis pas.

— *Che fare? che dire?*

— Dire : Je ne veux pas.

—*Ma sono sola sul la terra* (mais je suis seule sur la terre); toute petite, je n'ai jamais connu ni mon père, ni ma mère, et quand je suis sortie de mon couvent *in Italia*, lord Pollard m'a emmenée ici, *in Francia*, où je ne connaissais que *la mia amica* Jenny.

— Mais cet homme, dit Anselme, il faut qu'il prouve ses droits sur toi.

— *Silenzio, caro*! j'ai *ancora* entendu.

— Anselme regarda autour de lui et ne vit personne; mais Caroline poussa un grand cri : Perrin se tenait debout devant elle.

— Monsieur, dit-il à Anselme, j'ai écouté toute votre conversation, et demain matin j'y répondrai comme je le dois; laissez maintenant cette jeune fille rentrer dans ce pavillon dont elle n'aurait pas dû sortir, et vous, croyez-moi, retirez-vous dans votre chambre; l'air de la nuit est froid en diable, et il faut être vraiment bien amoureux pour ne pas le sentir!

— Monsieur, répondit Anselme avec fermeté, je ne veux pas être plus longtemps mêlé à vos intrigues; j'ai promis d'attendre jusqu'à demain vos explications et je les attendrai; mais vous ne m'échapperez pas; j'ai maintenant dans le cœur un sentiment que je ne crains pas d'avouer, et qui doublera ma force et ma volonté.

— S'il en est ainsi, reprit Perrin, il dépend peut-être de moi de vous rendre heureux.....; et je vous prie de vous retirer.

Anselme obéit, non sans avoir échangé plus d'un regard avec Caroline. . .

. . . . . .

Anselme dormit profondément; vers le matin, il rêvait qu'on le mettait de force dans une voiture, lorsque Papelou le réveilla en entrant brusquement dans sa chambre : — Monsieur, lui dit-il, le nouveau locataire vient de partir avec Mlle Caroline!... Elle était cachée...

— Parti ! s'écria Anselme. Parti, lui Perrin? Oh ! le misérable !

— C'est un bien brave homme, allez; il a payé trois mois quoiqu'il ne soit resté que trois jours, et il m'a donné un fameux pour-boire.

— Mais, où sont-ils allés ?

— Ah, dam, je n'en sais rien ; mais il m'a dit de vous dire qu'il ne fallait plus que vous parliez ni à Mme Bernier, la jeune mariée qui n'a plus de mari, ni à Mlle Destuiles, la vieille demoiselle qui a l'air d'une folle ; mais que, d'aujourd'hui en un mois, vous iriez chez votre ami le docteur Gallimard, et que là vous sauriez tout. Savez-vous ce qu'il a voulu dire ?

— Rester un mois sans la voir ! Oh ! non, plutôt mourir !... Papelou ?

— Monsieur.

— Je vais partir aussi.

— Ah çà, qu'est-ce qu'il y a donc dans la maison? dit Papelou en sortant, ils deviennent tous fous !

G. D'Avrigny.

NOUVELLES DIVERSES.

Les demoiselles Elssler.—Ces danseuses ont paru à Vienne avec succès dans *Nina*, *la Sylphide* et *Gustave*. Des propositions d'engagement leur ont été faites, mais elles ont préféré revenir à Paris. Il paraît que les propositions n'étaient pas suffisantes.

Satisfaction de M. Viennet. — M. Jouy, auteur de la tragédie de *Scylla* et M. de Liadières, qui a fait plusieurs pièces de théâtre, ont été nommés officiers de la Légion-d'Honneur. — M. Viennet, qui regarde cette double promotion comme une réparation du scandale causé par la nomination de Victor Hugo, va se décider, dit-on, à reprendre sa décoration. — Merci.

Mlle Daussin, — qui a débuté récemment à la Porte-Saint-Martin et avec succès dans le rôle de la duchesse de Lavaubalière, remplace au Palais-Royal Mlle Weis qui passe à la Comédie-Française, où elle débute sous peu de jours.

Diminution du prix des places. — A l'exemple des Variétés, le Gymnase va, dit-on, diminuer le prix de ses places. — A ce théâtre tout est en baisse.

Pour la Guerre des Servantes, — la Porte-Saint-Martin avait fait un appel de figurantes. Il s'en est présenté un grand nombre, parmi lesquelles les plus jolies, les plus intelligentes ont été choisies, et maintenant la liste est close.

Privilége du théatre de Metz. — M. Angellé-Saint-Ange, connu avantageusement, sur nos premières scènes, dans l'emploi des deuxièmes ténors jeunes premiers, vient d'être nommé à la direction du théâtre de Metz. La ville a fait, pour cet actif et intelligent jeune homme, plus qu'elle n'avait accordé à tous les directeurs qui l'ont précédé ; de son côté, M. Saint-Ange a donné à l'administration toutes les garanties qu'elle a exigées. Sa gestion commencera le 21 septembre prochain et finira le 21 mai 1839. — M. Maillard, correspondant des théâtres, rue Bourbon-Villeneuve, est chargé de la composition de cette troupe.

Nécrologie. — Un artiste qui a eu autrefois beaucoup de réputation, et dont l'intérieur était des plus séduisans, Nivelon, l'ancien danseur de l'Académie royale de Musique, vient de mourir à Saint-Martin, près Etrépagny, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Retiré du théâtre depuis plus de quarante ans, il était venu habiter son ermitage de Saint-Martin, où la spirituelle Carline, sa femme, est également décédée il y a environ quinze ans. Nivelon avait su, par sa conduite noble et remplie de tact, se concilier l'amitié et la considération des habitans de cette contrée. Appelé aux fonctions de maire de Saint-Martin, de membre du conseil municipal d'Etrépagny, voire même de président du conseil de

fabrique de l'église de ce petit bourg, il n'a cessé de mériter les éloges de tous ceux qui l'ont connu. — Le hameau de Saint-Martin a été bâti par Nivelon, qui en avait vendu plusieurs parties en viager à des artistes retirés, comme lui, de l'Opéra; plusieurs d'entre eux l'avaient précédé dans la tombe.

M. Germain, *secondes premières bassse-tailles.* — Cet artiste consciencieux est à Paris. Nous ne pouvons que répéter ce que nous avons dit de lui à notre retour de Bruxelles : « Nous n'avons pas compris l'opposition systématique du public envers cet artiste, qui a fort convenablement joué et chanté le rôle de Girot du *Pré-aux-Clercs.* Que M. Germain se rassure ; avec un répertoire aussi étendu et ses moyens , on ne manque jamais de place. » S'il est libre maintenant, nous croyons qu'il ne le sera pas long-temps.

Mme Casimir. — Nous ne parlerons pas des obsessions auxquelles un soi-disant comte A. N. D. a jugé à propos de se livrer auprès de Mme Casimir. Une femme est déjà assez malheureuse de s'attirer l'attention de pareils fous, sans qu'on augmente son infortune en la publiant et la livrant aux commentaires malins de la multitude. M. A. N. D. est en prison, et probablement passera devant les tribunaux, sous la présomption d'escalade et d'effraction.

Mme Dorval — est attendue avec impatience à Troyes, où elle a dû débuter hier mardi, 1er août, par *Clotilde.* Toutes les loges sont louées à l'avance pour les représentations qu'elle donnera sur le théâtre de cette ville. — Voyage d'agrément, de succès et d'argent. — Son engagement avec M. Védel suspend ceux qu'elle était sur le point de conclure avec nombre de directeurs, déçus de l'espoir de conjurer, avec ce beau talent, une saison si fatale à leurs intérêts. — Pourtant Rouen pourra l'applaudir encore.

Le journal de Sens et du département de l'Yonne, — dans lequel nous puiserons dorénavant nos renseignemens relatifs au théâtre de la localité, est un journal fort gracieusement imprimé et rédigé avec beaucoup de soin.

Girel, — l'ex-danseur-mime de la Gaîté, vient d'obtenir à Rouen beaucoup de succès dans *Mylord Pouff,* et dans un pas cochinchinois, où il a fait preuve d'une admirable souplesse.

M. Sanse — est maintenant à Spa avec sa troupe de vaudeville ; il y donne des représentations. En fait d'activité, M. Sanse n'a pas son pareil.

L'association de Mme Moline avec M. Benoni est rompue. — En conséquence, les bureaux de l'agence théâtrale et de la rédaction du *Correspondant des Théâtres* , à dater du 1er août, ont été transférés rue des Comédiens, n° 25, à Bruxelles. Nul doute que l'entreprise de Mme Moline ne soutienne et n'augmente sa prospérité. Cette dame consent toujours à recevoir les abonnemens à la *Revue du Théâtre.* MM. les artistes sont priés d'affranchir leurs lettres.

Mlle Camille. — Une jeune femme, jolie et pleine de dispositions, mais aussi d'inexpérience, a joué la semaine dernière à Belleville, dans *l'Ecole des Viellards.* Son organe est agréable ; son débit, peu nuancé, a de la finesse, mais manque complètement de vigueur ; sa tournure est bonne et son jeu passable. En corrigeant ses défauts et développant ses qualités, elle sera digne d'atteindre au but qu'elle ambitionne.

MISES EN SCÈNE.

L'AN MIL, Opéra-Comique en un acte, par MM. Mélesville et P. Foucher, Musique de M. A. Grisar.

(*Toutes les indications sont prises de la droite de l'acteur.*)

Décorations. — Une salle basse du château ; porte à deux battans, au fond, donnant sur la cour ; de chaque côté de cette porte, une croisée à soubassement et à petits vitraux en plomb ; dessous chaque croisée, une console en chêne sculptée à l'antique et garnie de vases. Au deuxième plan, à droite, une porte ; une autre, au troisième plan ; au deuxième plan, à gauche, une croisée ; au troisième plan, une porte ; sur le devant de la scène, à droite, une table recouverte d'un grand tapis, un fauteuil au près ; sur le devant, à gauche, un grand fauteuil gothique en bois de chêne sculpté.

Positions. — Scène 1. — Berthe près de la table, 1. Landry, 2. Eloy, 3., au moment où Berthe veut sortir : Landry, 1. Berthe, 2. Eloy, 3. A l'entrée de Dagobert, Landry se cache à la droite de la table ; Berthe et Eloy se rapprochent à gauche de la table.

Scène 2. — Landry caché, 1. Berthe, 2. Eloy, 3. Dagobert, 4. Il entre par la gauche. Eloy sort par le fond.

Scène 3. — Landry caché, 1. Berthe, 2. Dagobert, 3. Aux mots de Dagobert : *Il a bien quelques pécadilles à se reprocher*, Dagobert traverse doucement la scène derrière Berthe et vient tirer Landry par l'oreille. Dagobert, 1. Landry, 2. Berthe, 3.

Scène 4. — Dagobert, 1. Godefroy, 2. Il entre par le deuxième plan à droite. Landry, 3. Il sort à gauche. Berthe, 4. Elle sort à droite par le troisième plan.

Scène 5. — Godefroy assis près de la table, 1. Dagobert, 2.

Scène 6. — Blanche, 1. Elle entre par le deuxième plan à droite. Godefroy, 2. Il sort par le troisième plan à droite. Dagobert, 3. Il sort à gauche.

Scène 7. — Blanche seule.

Scène 8. — Berthe, 1. Elle entre par le fond. Blanche, 2.

Scène 9. — Dagobert, 1. Il entre par le fond suivi de deux pages qui sortent de suite par le deuxième plan à droite. Blanche, 2. Elle sort derrière les pages. Berthe, 3. Elle sort à gauche.

Scène 10. — Dagobert, 1. Landry, 2. Eloy, 3. Quatre vassaux : ils entrent par le fond.

Scène 11. — Dagobert, 1. Raoul, 2. Il entre par le fond. Landry, 3. Eloy, 4. Tous les vassaux.

Scène 12. — Dagobert, 1. Godefroy, 2. Il entre par le deuxième plan à droite. Raoul, 3. Landry, 4. Eloy, 5. Vassaux ; un officier. Les vassaux, Landry et Eloy sortent par le fond. Godefroy et Dagobert les suivent un peu après.

Scène 13. — Raoul. Un capitaine au fond.

Scène 14. — Blanche, 1. Elle entre par le deuxième plan à gauche. Raoul, 2. Le capitaine.

Scène 15. — Les femmes entrent par le fond et se rangent à gauche ; un petit groupe se place au fond, à droite de la porte. Berthe, 1. Blanche, 2. Godefroy, 3. Raoul, 4. Dagobert, 5. A l'instant où il fait nuit, les vassales se groupent derrière les principaux personnages pendant la prière. Berthe, 1. Godefroy, 2. Blanche, 3. Raoul, 4. Dagobert, 5.

Scène 16. — Les vassaux, ayant Landry et Eloy à leur tête, entrent par le fond et occupent le milieu. Ils sortent par le fond, à l'exception de trois ou quatre.

Scène 17. — Berthe, 1. Godefroy, 2. Landry, 3. Eloy, 4. Dagobert, 5.

Scène 18. — Landry, 1. Eloy, 2. Ils sont à la table à boire avec d'autres vassaux. Raoul, 3. Il sort à gauche. Godefroy, 4. Dagobert, 5.

Scène 19. — Eloy, 1. Landry, 2. Dagobert, 3. Il sort par la gauche. Godefroy, 4, assis à gauche. Eloy et les vassaux, qui étaient à table, sortent par le fond.

Scène 20. — Landry, 1. Prêt à sortir, il revient donner à boire à Godefroy, qui est toujours assis. Landry sort par le fond.

Scène 21. — Raoul, il entre par la gauche, 1. Godefroy, 2. Il va à la table signer le papier et reste auprès. Raoul sort par la gauche.

Scène 22. — Godefroy, seul, assis.

Scène 23. — Godefroy, 1. Berthe, 2. Elle entre par le fond.

Scène 24. — Dagobert, 1. Blanche, 2. Godefroy, 3. Raoul, 4. Il entre par le fond, suivi de plusieurs archers. Berthe, 5. Landry, 6. Vassaux. Eloy, 7. Au tableau final, Godefroy, 1. Blanche, 2. Raoul, 3. Berthe, 4. Landry, 5. Dagobert, 6.

COSTUMES.

Godefroy (Roy). — Robe brun clair à manches courtes et ouvertes, manches de dessous justes en brocart d'or ; bas rouges lacés en or ; ceinture, id. ; une épée ; cheveux gris et longs derrière ; sandales noires. A la scène quinzième, une tunique de velours noir brodée en or ; toque de velours noir, idem.

Raoul (Jansenne). — Costume de moine franciscain. A la dernière scène, une tunique blanche brodée d'or ; bas couleur de chair, lacets corinthe ; une toque noire avec une plume blanche ; une épée ; bracelets ; collier de diamans, croix ; ceinture, le tout noir et or ; une épée.

Dagobert (Fargueuil). — Robe brune très-longue, manches larges, serrée par une ceinture noire; le cou nu; un manteau-tunique noir à capuchon; barbe de bouc blanche; cheveux, idem, et rares; un fouet à sa ceinture.

Landry (Deslandes). — Tunique brune à capuchon, tous les bords garnis en noir, les manches pareilles. La tunique est courte et lacée sur le devant à la Jane Gray; ceinture jaune; haut-de-chausse gris collant, lacé par dessus en cuir jaune; sandales jaunes; bracelets bleus aux poignets et au-dessus du coude. — Landry et les autres vassaux ont tous un collier de servage imitant le fer.

Eloy (Léon) — et vassaux de même que Landry, en variant les couleurs. Les pages en blanc, garnitures et capuchons bleus.

Blanche (Mme Rossi). — Robe de satin gorge de pigeon, corsage à la Marie-Stuart, manches justes à manchettes remontantes, larges manches dessus et ouvertes et tombant en pointe, bordées, ainsi que le bas de la jupe, en hermine blanche; cordelière en perles; une aumônière en satin blanc et or; coiffée en cheveux avec un voile blanc tombant derrière. A la scène 14, robe blanche, même façon, garnitures bleu clair; cordelière plus riche; une couronne de roses blanches sur son voile.

Berthe (Mlle Berthault). — Robe bleue, corsage à la Marie Stuart, garnitures jaunes, manches larges serrées au-dessus du coude par un bracelet; cordelière blanche; aumônière; coiffée en cheveux avec un voile blanc; bas roses; sandales noires lacées, idem.

J. Goizet.

DOUZIÈME ARRONDISSEMENT.

PREMIÈRE TROUPE.

Administration. — MM. Adolphe Chapiseau, directeur; Aimé Chapiseau, régisseur; Ernest Binel, deuxième régisseur; Désiré, chef d'orchestre.

MM. Dhuez, premiers rôles en tous genres, pères nobles, Ferville, etc.; Eugène Meunier, jeunes premiers rôles en tous genres, Volnys, etc.; Sandre, jeunes premiers et forts seconds amoureux en tous genres; Alexis Liout, deuxièmes et troisièmes amoureux en tous genres; Hector Hiellard, premiers comiques et jeunes financiers; Aimé Chapiseau, premiers comiques, grimes; J. Geoffroy, jeunes premiers comiques, Arnal, des Achard, etc.; E. Bazaud, financiers, manteaux, Lepeintre jeune et deuxièmes pères; Derville, troisièmes rôles, deuxièmes premiers rôles; Marlaire, rôles de convenance; Ernest Binel, utilités; Bonhomme, accessoires.

Mmes Maria, grands premiers rôles; Chapiseau, jeunes premiers rôles et coquettes; Louisa, jeunes premières amoureuses et travesties; Augustine Levasseur, ingénuités, deuxièmes amoureuses, jeunes soubrettes; Pougin, caractères, duègnes; Prati, seconds rôles, jeunes mères nobles; Gratais, deuxièmes rôles, utilités; H. Hiellard, troisièmes amoureuses; Prosper Chapiseau, les rôles d'enfans; Louise Hiellard, idem.

Armand-Séville,
Administrateur.

Jules Belin,
Rédacteur en chef responsable.

SOMMAIRE DU DERNIER NUMÉRO.

Gauthier Garguille, Joanny Augier. — Variétés : *Troisième et Quatrième au-dessus de l'Entresol; le Père de l'Enfant.* — Panthéon : *Bobèche et Galimafré.* — Correspondance. — Théâtres de Paris. — Théâtres de la Province. — Théâtres de l'Etranger. — Mélanges : *Le Bec dans l'eau*, Comment le catarrhe de Mlle Destuilles lui sauva l'innocence, Eug. Labiche. — Nouvelles diverses. — Tableaux de troupes, second arrondissement, première troupe.

Imprimerie de A. BELIN, directeur-gérant du journal, rue Sainte-Anne, 55.

REVUE DU THÉATRE.

SOMMAIRE.

Le Théâtre en province. — Les Acteurs-Auteurs dramatiques, J. Goizet. — Ambigu : L'*Agrafe*. — Théâtres de Paris. — Théâtres de la Province. — Mélanges : *Le Bec dans l'eau*, Quelle est la fille de Mlle Destuiles? J. Belin. — Nouvelles diverses. — Mise en scène de *Vouloir c'est Pouvoir*. — Tableaux des troupes départementales, Nîmes.

LE THÉATRE EN PROVINCE.

Un des meilleurs et des plus littéraires journaux de province, *Le Breton*, est celui auquel nous empruntons l'article suivant. Nous n'avons pas besoin d'en faire l'éloge, puisque nous le répétons. La question qu'il traite est grave, et voulant la traiter nous-mêmes, nous ne manquerons pas de nous faire l'écho de tout ce qui pourra s'y rapporter, même quand nous devrions parfois différer d'opinion sur quelques points avec les articles cités. Celui-ci, en particulier, est plein de raison et d'expérience.

Le théâtre est tout-à-fait perdu en province : c'est dommage! car le théâtre est une agréable distraction, un gracieux emploi de la soirée : c'est un petit palais illuminé qu'on aime à voir bien orné d'illusions, de femmes et de bouquets ; c'est le seul endroit où l'on puisse regarder son passé au présent. Il faut avouer que l'on a fait tout ce qui était nécessaire pour perdre l'art et le théâtre. D'abord, dans toutes les villes de province, on a voulu avoir en représentation des acteurs de Paris. Les acteurs de Paris, se trouvant en face du mauvais goût de la province, ont sacrifié à ce mauvais goût : ils se sont lancés dans l'absurde. Les chanteurs ont enlevé les bravos en criant de toute la force de leurs poumons ; les interprètes du drame ou du vaudeville ont obtenu des couronnes à force d'exagération : ils ont négligé toutes les finesses de détail, toutes les observations intimes, incomprises parce qu'elles sont accompagnées d'un geste rare et peu marqué, d'une voix simple et naturelle; en un mot, pour plaire au public, les comédiens ont été des acteurs, et pas autre chose. Ainsi, l'art qui devait gagner beaucoup à être colporté de ville en ville, a beaucoup perdu, puisqu'il lui a fallu renoncer pour plaire à sa plus grande pureté. Voilà donc ce que l'art a perdu. Maintenant, voyons ce que les théâtres ont pu y gagner. Les théâtres y ont gagné, pendant quelque temps, un public de rencontre, un public factice qui a voulu applaudir quelques renommées parisiennes ; mais bientôt ce public s'est lassé lui aussi ; il s'est aperçu que, pour faire venir les premiers talens de la capitale, il avait fallu économiser sur les talens de la troupe sédentaire ; il s'est aperçu qu'un acteur de premier ordre, jouant avec des figurans, perdait plus de la moitié de son mérite, parce que le talent de l'acteur est presque autant dans son entourage que dans lui-même,

puisque c'est dans son entourage que l'acteur puise toute la chaleur ou l'adresse de sa réplique. Voyant cela, le public qui était venu au spectacle pour y trouver une honnête et noble distraction, le public qui avait pitié de toutes les belles qualités qui se perdaient faute d'un peu de secours et d'ensemble, le public s'est retiré en disant : Ma foi, je verrai tout cela à Paris.

Dans les théâtres où l'on avait préparé une troupe passable pour recevoir dignement les artistes voyageurs, le mal a été encore plus grand : pendant toutes les représentations extraordinaires, le public s'est habitué au chant des ténors de l'Opéra, à la déclamation des premiers sujets du Théâtre-Français, à la grace musquée du Gymnase, à la gaîté du Vaudeville, et une fois tout cet art de passage parti, le public a eu le grand tort de se ressouvenir, de comparer, et il n'a pas voulu d'une troupe chèrement payée, d'une troupe qui aurait pu lui convenir, s'il n'avait pas été gâté par les acteurs en représentation. Ainsi, quoi que l'on fasse, un théâtre se perdra toujours en appelant à son aide une protection passagère.

Si l'on veut que le théâtre reprenne un peu de son ancienne faveur, il faut d'abord qu'il trouve en lui-même toutes ses ressources. Sans s'amuser à chercher des talens de premier ordre, chose impossible en province, il doit s'appuyer sur des talens jeunes encore, pleins d'inexpérience, si vous voulez, mais remplis de savoir, d'intelligence, d'esprit délicat, de généreuses passions, d'entraînement trop exalté; des talens ayant tous les défauts des qualités essentielles à la scène. Ces talens, à force d'étude, de soumission à la critique et de bon vouloir, deviendront bientôt des talens presque sans reproches, des talens confians dans l'avenir, confians surtout dans leur travail et leur persévérance. Les théâtres redeviendront ce qu'ils étaient, l'école préparatoire des théâtres de Paris. Mais là n'est pas le difficile : le difficile est de pouvoir entretenir une pareille troupe avec le fruit des recettes et les subventions ordinaires de villes de province. Sur ce sujet, comme chacun ouvre son avis, nous nous permettrons aussi d'ouvrir le nôtre.

Si les artistes portent leur engagement à un si haut prix, cela vient du peu de sûreté que présentent maintenant les directions théâtrales. Assurez à un artiste le paiement régulier de ses appointemens, et vous verrez ses prétentions se réduire de moitié. Jamais le cautionnement d'un directeur ne suffira pour répondre des sommes qui sont en jeu dans une administration théâtrale; la ville seule peut offrir les garanties nécessaires, il faudrait donc que la ville se chargeât elle-même de son théâtre. A cet effet, nous voudrions qu'elle nommât quatre régisseurs; 1° un régisseur chargé de veiller aux intérêts matériels de l'administration, de surveiller la caisse, les bureaux, la remise des billets, et de poser son contrôle sur tout; 2° un régisseur architecte-peintre chargé des décors, des costumes, afin d'éviter tous les anachronismes qui fourmillent à chaque représentation; ce régisseur aurait sous ses ordres un ancien acteur-régisseur habitué au mécanisme de la mise en scène; 3° un régisseur pris parmi les musiciens et chargé de choisir les partitions, et de surveiller les opéras; 4° un dernier régisseur, enfin, pris parmi des hommes littéraires, chargé de la première lecture des pièces et de leurs répétitions. De cette façon, chaque partie de l'art

étant confiée à des spécialités, le défendant chacun de son côté, toutes les parties de l'art marcheraient sans se blesser et sans se nuire; de cette façon, on n'aurait plus à craindre toutes ces fautes d'ignorance, tout ce patois barbare qui éloignent du spectacle; de cette façon, les acteurs ne seraient pas exposés à consacrer leurs soins et leur étude à de mauvais vaudevilles sifflés sans pitié ou vivant deux jours par indulgence.

Ce n'est pas là tout. — Les régisseurs n'agiraient qu'en sous-ordre; il y aurait un conseil d'administration pris parmi les peintres, les musiciens, les architectes, les hommes de lettres, un conseil qui se rassemblerait chaque mois, entendrait les rapports des régisseurs, les approuverait, écouterait leurs observations, réglerait le succès du mois suivant sur les ressources apportées par le mois passé. — Si l'on nous dit que ces nouveaux emplois exigeraient des sommes beaucoup trop considérables, nous ferons observer que le conseil d'administration serait simplement honoraire, que les régisseurs ayant déjà d'autres fonctions rétribuées, consentiraient sans doute à donner quelques heures de leur journée moyennant deux mille francs d'appointemens. C'est donc huit mille francs de plus à porter sur le passif; ces huit mille francs, il serait facile de les économiser sur des emplois de *quatrième, cinquième* ou *sixième* dugazon, qui n'ont d'autre privilége que celui de faire manquer les bonnes pièces. Il en est bien d'autres encore dont on pourrait se passer : car toute cette foule de nullités qu'on remarque sur la scène ne fait qu'entraver la marche du répertoire et impatienter le public. Au théâtre moins que partout ailleurs le nombre fait la force.

Reste à savoir comment on pourrait amener le public au théâtre. On pourrait l'y amener par l'ensemble et les nouveautés. Pour l'ensemble, on l'obtiendra facilement avec des acteurs passables et de bonne volonté, des acteurs assez bien distribués dans leurs rôles pour toujours jouer le même genre. Les acteurs de Paris doivent une grande partie de leur mérite à cette habitude de jouer toujours ensemble, de se connaître et de savoir leur jeu par cœur. Ainsi on diviserait la troupe en quatre parties bien distinctes, séparées comme les petits théâtres de Paris : la troupe de vaudeville, la troupe de drame, la troupe de comédie et la troupe d'opéra. Ces quatre troupes vivraient comme si elles étaient à dix lieues de distance; elles ne s'occuperaient que de leur répertoire. On n'aurait pas des acteurs *omnibus* épelant tous les rôles, paraissant à tout moment et fatiguant toujours; on n'aurait pas pour la tragédie de grands garçons qui ne mettent pas l'orthographe et de petites filles qui ne savent pas lire ; et Corneille ne serait pas joué comme une charade, et Molière comme une scène de Polichinelle.

Pour les nouveautés, elles seront suivies du moment qu'elles seront rendues d'une manière passable. Seulement il est fort difficile de savoir bien se servir des nouveautés, généralement on en abuse beaucoup trop ; on les use de suite. Pour les remplacer, on apprend vite, on apprend mal, et rien ne va bien. Nous pensons donc qu'il serait bon de donner les nouveautés à de longs intervalles, afin que la représentation d'une pièce nouvelle fût une représentation extraordinaire, réellement capable d'attirer la foule. En attendant les nouveautés,

l'affiche se soutiendrait avec les reprises des meilleures pièces. Il faudrait surtout éviter de donner le même jour une pièce non encore représentée, et une pièce ayant eu à peine trois ou quatre représentations. Il ne faudrait pas non plus autant charger le spectacle. On doit sortir du spectacle avec le désir d'y revenir, et non pas fatigué d'une séance qui menaçait de ne jamais finir. Cinq actes, voilà tout ce que l'on peut écouter sans fatigue dans la même soirée. En tout il faut de la mesure. Le dimanche seulement on pourrait donner, comme de coutume, une dizaine de petits actes parsemés d'entr'actes d'une heure chacun.

Ces conseils, si toutefois on peut appeler conseils des lignes volantes, seront-ils suivis? Nous ne le pensons pas; toutefois, comme plusieurs d'entre eux ne viennent pas de nous, mais de personnes dont nous respectons infiniment le goût et le jugement, nous insisterons pour qu'on y prête quelque attention. Nous insisterons surtout pour qu'à Nantes la ville se charge de l'administration des théâtres; sans cela, Nantes, comme les autres villes de province, aura pour directeurs de pauvres artistes qui se ruineront ou des spéculateurs qui ne s'enrichiront pas. — Nous voudrions, si notre parole n'est pas écoutée, que du moins on s'occupât de remédier à un mal qui grandit chaque jour. Ce faible résultat l'obtiendrons-nous? c'est douteux. Dans un naufrage à quoi sert un brin de jonc? Malheureusement nous n'avons que cela.

LES ACTEURS—AUTEURS DRAMATIQUES.

Voici des renseignemens curieux relatifs aux acteurs-auteurs dramatiques. Nous les avons mis par théâtres. Nous trouvons dans Paris :

A l'Opéra, M. Nourrit, qui participait à la composition non chorégraphique des ballets, et notamment à celui de la *Tempête*.

Au Théâtre-Français, M. Samson, auteur de la Belle-Mère et le Gendre et de la Fête de Molière; M. Beauvalet, qui a réduit à deux actes et mis en prose la Mort d'Abel de Legouvé, et qui a donné la Prédiction, drame, au Théâtre-Français. M. Leroy, une pièce au théâtre Saint-Antoine; Lafitte, auteur retiré, huit ou dix pièces; Lafond, acteur retiré, la Mort d'Achille, tragédie composée à dix-sept ans; Mme Talma, née Vanhove, trois pièces au Théâtre Français.

A l'Opéra-Comique, outre le directeur, M. Crosnier, connu par une vingtaine de vaudevilles et de mélodrames, il y a M. Deslandes, auteur d'Etienne et Robert, l'Enfant du Faubourg, Paraviedès, l'Ange gardien, etc.; M. Féréol, qui, étant à ce théâtre, a coopéré à trois pièces qui y ont été jouées, savoir : Le Mort fiancé, Quinze ans d'Entr'Actes et Une Bonne Fortune.

Au Vaudeville, le directeur, M. Etienne Arago, nous est connu par sa coopération à trente-six pièces, vaudevilles ou mélodrames; Lepeintre aîné, par une pièce jouée à Bordeaux, le Cirque Bojolay; Lepeintre jeune, par plusieurs petites pièces au théâtre de M. Comte, au Panthéon, au Luxembourg, aux Funambules; Emile Taigny, par l'Hôtellerie de Lisbonne. On croit Bardou auteur de quelques vaudevilles en province. M. Etienne Jourdan a fait partie de la troupe de ce théâtre.

Au Gymnase, le directeur, M. Charles Poirson, plus connu sous le nom de Delestre-Poirson, auquel on doit quarante-sept ou quarante-huit pièces, seul ou en société; Davesnes, dont nous connaissons neuf pièces; Bouffé, par le Muet d'Ingouville; Monval, qui a composé le Savant avec Scribe; Blum, une pièce au Gymnase-Enfantin.

Au Palais-Royal, M. Dormeuil a mis son nom à deux pièces de circonstance; et sous le nom d'Alcide Tousez, M. Duvert a fait jouer la Vie de Napoléon.

Aux Variétés, M. Dumanoir, qui n'a commencé qu'en 1828, et qui compte déjà cinquante-cinq pièces; Odry, sous le nom duquel on a joué deux pièces : la première, le Comte Odry, qui est de M. Jouslin et Vanderburck; la deuxième, la Bande Joyeuse, de MM. Achille Dartois et Dupin. Brunet, acteur retiré, a eu part à quelques vaudevilles. Bosquier-Gavaudan, acteur retiré, huit ou dix pièces; Francisque Hutin, trois pièces à l'Ambigu.

A la Porte-Saint-Martin, Roger a donné Bonardin au théâtre, et Intrigue pour Intrigue, au théâtre du Belvéder; plus un Père ou la Famille Simon, aux Folies-Dramatiques.

A l'Ambigu, le directeur, M. Cès-Caupenne, a eu part à un vaudeville : Anvers; M. Edouard Lemoine, dit Montigny, plusieurs mélodrames. M. Albert a eu part à quatre pièces; Saint-Firmin, deux pièces chez Mme Saqui.

A la Gaîté, M. Bernard-Léon a eu part à deux pièces; M. Vsannaz, le régisseur, a composé seul trois pièces à l'Ambigu et deux à Bordeaux; Lhérie, connu par plusieurs vaudevilles. Maillart, un mélodrame; Marty, acteur retiré, quatre vaudevilles.

Aux Folies-Dramatiques, M. Charles Mourier, dit Valory, et M. Cogniard, chacun près de trente pièces; Neuville, qui a donné le drame de Sophie.

Au Panthéon, M. Nézel, auteur très fécond; M. Thibouville, une pièce au Panthéon et une au théâtre de Mme Saqui; M. Addisson, connu sous le nom de Williams, deux pièces chez M. Comte, une à la Porte-Saint-Martin avec Desnoyers.

Au théâtre Saint-Antoine, M. Baret, qui a eu part au Vieux Locataire avec M. Delaunay. Le directeur, M. Tully, plusieurs vaudevilles; M. Henry, une pièce à ce théâtre.

Au théâtre du Temple, M. Dorsay a coopéré à deux pièces jouées sur son théâtre.

Au Luxembourg, M. Clairville a fourni beaucoup de pièces à ce théâtre, une à l'Ambigu; Dupuis, quatre ou cinq pièces, entre autres l'Emeute au Paradis avec Guillemé.

Parmi les artistes retirés, sans emploi ou jouant en province, on compte M. Alexandre Duval, Ch. Desnoyers, Lockroy; Hippolyte Roland, deux pièces à Bordeaux; Victor Lerebours, Harald, ou les Scandinaves à l'Odéon; Henry Monnier, les Mendians aux Variétés, La Famille Improvisée, jouée sous son nom, est de MM. Brazier, Dupeuty et Duvert. Perlet, une pièce avec Scribe. Tiste, de Rouen, trois pièces à Rouen; Belfort, quatre pièces en province; Honoré, plus de vingt pièces; Philippe Roustan, douze pièces; Bernard, directeur en province, plusieurs pièces; Beuzeville, deux pièces en province;

Henry, danseur, auquel on doit dix-huit à vingt compositions chorégraphiques; Ricard, pièces à Bruxelles; Ricquier, une pièce au Panthéon, une à la Gaîté; Saint-Martin, deux pièces, une en province, une aux Variétés; Vizentini, Bagary. M. Leroyer est auteur de l'Homme à la Blouse, à la Porte-Saint-Martin, avec M. Soulié; M. Frédéric Pigelet, a fait un vaudeville et une tragédie à Châteauroux; M. Merville, auteur de la Famille Glinet, a été acteur à l'Odéon puis en Russie. Et enfin Frédéric-Lemaître, sous le nom duquel on a mis plusieurs pièces. Le Prisonnier Amateur est de MM. Armand Dartois, A. Comberousse et F. Laloue. Le Vieil Artiste est de MM. Chavanges, A. Comberousse et Maillard. Le Chasseur Noir est de M. Antier. Robert-Macaire est de MM. Antier, Saint-Amand et Overnay.

Si ces renseignemens sont incomplets, ils sont exacts, au moins nous le croyons, et c'est à ce titre que nous les publions, car ils nous ont paru avoir de l'intérêt comme documens.

J. Goizet.

PREMIÈRES REPRESENTATIONS.

AMBIGU.

L'AGRAFE, drame en trois actes, par MM. Antier.—Personnages et acteurs : *Lannoy*-Albert, *Dutremple*-Armand, *Burns*-Cullier, *Debriche*-Munié, *Cranon, forçat*-Salvador, *Precigny*-Gilbert, *Philomèle*-Barbier, *Saint-Phronien*-Boucher, *Saint-Jean*-Garcin, *Fanny*-Mmes Gautier, *Louise*-Baubé, *Mme Saint-Arnal*-Stéphanie, *Mme Perscoff*-Saint-Firmin, *Mme Sainte-Marie*-Laure, *Henriette*-Isabelle, *Madelaine*-Adèle.

Edouard Launay, jeune chirurgien de marine, est dévoré de cette soif de fortune et de richesse qui tourmente la jeunesse à notre époque; pour lui, la route commune est longue et semée de trop d'obstacles, et, désespérant de pouvoir atteindre le but auquel il aspire, il commence déjà, le malheureux, à songer au suicide, comme l'unique remède au mal qui le ronge.

C'est dans le dernier asyle des plus épouvantables misères humaines qu'il ose rêver grandeurs et fortune, et maudire le ciel qui ne l'a point fait naître riche et puissant : c'est dans l'hôpital du bagne de Brest, c'est-à-dire dans un lieu plus épouvantable cent fois encore que celui désigné par l'imagination la plus exaltée et appelé du nom d'enfer.

A sa droite est une sœur, digne fille de Jésus, ange de pureté et de sainte résignation; à sa gauche, un misérable, rebut de la société, un être déchu de sa dignité d'homme et que la justice de la terre a marqué du sceau de son inexorable réprobation ; un forçat enfin qui appelle de tous ses vœux la mort, qui seule peut briser la lourde chaîne qui, depuis vingt ans, a courbé sa tête ; qui seule peut l'arracher au bâton de l'argousin, qui a laissé sur tout son corps les traces hideuses de sa brutale colère.

La mort descend enfin sur ce lit de la douleur. Tous s'écartent du maudit, dont la dépouille va être jetée aux amphithéâtres; et Launay, poursuivant le

cours de ses désespérantes pensées, vient s'asseoir sur ce cadavre, et demander à la mort le secret de la vie. Mais tout-à-coup ce cadavre se dresse devant lui, le forçat n'est point mort ; sa maladie n'était qu'une ruse ; il avait cru que l'impitoyable porte, qui ne s'ouvrait que pour la mort, le rendrait à la vie et à la liberté. Launay veut rendre ce malheureux à ses geôliers ; en vain le forçat l'implore, en vain il embrasse ses genoux, Launay l'enlace dans les replis de ses chaînes et le tient terrassé sous son pied.

Alors ce misérable use d'une dernière ressource, il promet à Launay de faire sa fortune. Il y a dix ans, il a assassiné un voyageur sur les grèves de Saint-Michel; il a enfoui 400,000 francs en billets de banque et des bijoux dans le rocher de l'Yrglax : ils partageront.

Launay est ébranlé par cette promesse, puis, comme se défiant de lui-même, il repousse le forçat, rejette ses offres et court appeler les gardes.

Cranon profite de ce moment de liberté et se précipite par la fenêtre, mais la sentinelle qui l'a aperçu tire sur lui et on le rapporte bien mort cette fois ; la balle l'a frappé juste au cœur.

Edouard a résisté long-temps avant d'accepter le sanglant héritage du forçat, mais une fatalité semble peser maintenant sur lui; chaque fois qu'un supérieur le frappe dans son amour-propre, chaque fois qu'un brillant équipage passe en l'éclaboussant, ou qu'une belle femme daigne à peine jeter un regard indifférent sur son modeste uniforme, Edouard entend à son oreille une voix mystérieuse qui lui crie : l'Yrglax, l'Yrglax!... Enfin il a succombé. Le trésor de l'Yrglax a passé en ses mains et dès lors il est riche comme tous, comme tous il paraît avec avantage sur la scène du monde, il pourra épouser la femme qu'il aime. Mais, est-il heureux ? — Oh ! non, le remords veille au fond de son cœur.

Pourtant il va épouser la jeune Miss, à la possession de laquelle il borne tous ses vœux ; le père de cette jeune fille a pris des renseignemens qui sont favorables à Edouard; le lendemain sera le jour de son bonheur. La veille de ce beau jour, Edouard veut faire accepter à sa fiancée une agrafe qu'il tient, dit-il, de sa mère.

Mais, ô fatalité ! M. Burns reconnaît l'agrafe comme faisant partie des bijoux qui lui ont été volés il y a dix ans. Il n'est autre que le voyageur assassiné aux grèves de Saint-Michel. Edouard est-il un assassin, ou le complice des assassins. Déjà la justice humaine, si prompte à frapper, soupçonne le crime et désigne une victime à la hache du bourreau.

Edouard alors se présente à M. Burns, lui raconte l'histoire de sa vie, lui avoue par quelle fatalité il est devenu l'héritier du forçat; puis, après avoir obtenu son pardon de sa fiancée, il va se donner la mort, lorsqu'un ami le force de vivre, en lui disant : La mort n'efface point les crimes, et la vie les répare.

Burns, généreux, cède aux prières de sa fille et de l'ami d'Edouard, et le réhabilite aux yeux de tous en lui accordant la main de celle qu'il aime.

Cette pièce est intéressante, morale, adroitement faite et bien écrite, grâce au tact des auteurs qui ont conservé, le plus possible, du style de la nouvelle où ils ont puisé leur sujet.

Nous nous sentions disposé à en vouloir aux auteurs qui n'avaient pas daigné

écrire sur l'affiche le nom du véritable père de la pièce; mais nous nous sommes réconciliés facilement avec eux, en entendant un personnage de la pièce dire à deux dames : *Je ne sais si je me trompe; mais je crois avoir lu une histoire absolument semblable dans un article de la Revue de Paris, signé Emile Souvestre.*

C'était faire preuve à la fois de loyauté et d'esprit; c'est peut-être ce qui a valu la double salve d'applaudissemens qui a justement accueilli le nom des auteurs.

(Nous avons parlé des acteurs dans notre dernier numéro.)

Victor Herbin.

THÉATRES DE PARIS.

Opéra. — Le succès de Duprez, dans *la Juive*, a été prodigieux. Nous y reviendrons mercredi. — Les répétitions de l'opéra de M. Halevy se pressent. La musique de Benvento Cellini, opéra dont M. Scribe a fait les paroles, est maintenant presque achevée par M. Berlioz.

Français. — M. Rey a fini ses débuts par Danville de l'*Ecole des Vieillards*. M. Rey s'y est montré gêné, mesquin, étriqué; c'était un rôle pauvrement compris et pauvrement rendu., Ensuite parce qu'on a dit à M. Rey d'être plus sobre de gestes ridicules, il ne faut pas qu'il marche continuellement une main dans son gilet, l'autre dans sa culotte, l'y renfonçant frénétiquement chaque fois que, par habitude, cette malheureuse main veut se donner de l'air. M. Rey sera, peut-être, un homme de talent. — Quant à M. Rouvière, c'est différent; lui est aussi loin que possible d'avoir du talent. Il y a, chez lui, absence complète d'instruction scénique, mépris absolu de la tradition, qui pourtant n'est que le fruit de l'expérience au profit de ceux qui n'en ont pas. M. Rouvières est petit, laid, grêle, et gasconne terriblement, comme on n'a jamais gasconné au Théâtre-Français. Pourtant, avec tous ces défauts, si l'intelligence supérieure que nous avons trouvée chez M. Rouvière, dans le rôle de Néron de *Britannicus*, se confirme, nous croyons pouvoir dire, sans crainte de nous tromper, que M. Rouvière ne tardera pas à se faire une belle position. M. Rouvière étonne, émeut et captive le public. Ne prononçons donc pas encore; attendons une nouvelle épreuve. — Hier, pour la fin momentanée des débuts, a eu lieu le premier de Mlle Jenny Weis, ingénuité, dans la *Mère et la Fille*. Nous y reviendrons. — Le peu d'avantages que ce théâtre a retirés des débuts qui ont eu lieu jusqu'ici nous en fait annoncer sans regret la clôture. On annonce pourtant encore ceux de Mme Saint-Armand, duègne de la Porte-Saint-Martin et de l'Odéon et de Mme Daudel. —Dimanche, on doit reprendre la *Petite Ville de Picard*; excellente idée, et dont il faut dire merci à M. Védel.—Mlle Anaïs Aubert est assez sérieusement malade. — On dit que Mme Dorval, après une création établie à l'Odéon, jouera sa seconde pièce à la Comédie-Française. — C'est sur la foi de cette nouvelle qu'un drame en cinq actes, dont le principal rôle lui est destiné, serait prochainement lu au théâtre de la rue Richelieu.

Opéra-Comique. — Hier, ce théâtre faisait relâche pour la répétition d'un ouvrage en trois actes, portant le titre de : 1808, ou *France et Espagne*, dont la première représentation est annoncée pour la semaine prochaine, ce qui, par l'activité bien connue du théâtre de la Bourse, veut dire le mois qui vient.

Odéon. — L'activité la plus louable règne dans la formation du personnel, qui se trouve en ce moment au complet, et dans l'organisation de ce théâtre. M. Védel semble ne négliger rien pour donner au public des gages de sécurité et d'avenir durable. Ainsi, après avoir mérité tous les éloges en engageant Mme Dorval, il vient de rendre cette mesure complètement efficace en signant l'engagement de Bocage et de Delafosse ; du

moins c'est ce qu'on nous annonce à l'instant, et nous nous en réjouissons sincèrement ; car, sans le nom et le talent de Bocage, le personnel masculin n'eût présenté aucune garantie, ni aux auteurs ni au public. Les petits dissidens élevés entre la *Commission dramatique* et la direction de ce théâtre régénéré commencent déjà à s'éclaircir ; il y a lieu de croire qu'on arrivera bientôt à une complète union. Les études commenceront avant la quinzaine, et l'ouverture doit toujours avoir lieu au 1er octobre. On ne parle pas encore d'ouvrages officiellement reçus.

Vaudeville. — Ici l'on ne s'endort pas sur les succès, si toutefois on peut appeler succès l'acceuil bénévole que le public fait à des pièces, comme... nous ne les nommerons pas. Jeudi M. Varin a donné un nouveau vaudeville : *Le Mari à la ville, et la Femme à la campagne*. Des détails agréables et de jolis couplets ont fait pardonner à l'auteur ses trop nombreuses reminiscences ; et le parterre l'a applaudi tout en se réservant de lui rappeler que les principales situations de sa pièce sont empruntées au *Mari et l'Amant*, à *Mme Grégoire, aux deux coupables* et à vingt autres pièces tout aussi récentes.—A bientôt les détails : — on répète dit-on *Pécherel l'Empailleur* de M. Duvert. Nous nous expliquons difficilement la reprise d'une pièce qui après être tombée lourdement au Vaudeville dans son origine, a été plus tard subir le même sort au Cirque Olympique et jusqu'au théâtre du Luxembourg. — Mme Stanislas a débuté sans opposition dans *André*. — Quand cette jeune dame aura surmonté l'émotion inséparable d'un premier début, et qu'on se era habitué à son organe, elle feraprobablement plaisir dans les rôles égrillards. — Très-incessamment : *un mois à Naples* de M. Jacques Arago.

Gymnase. — On parle d'un changement de direction à ce théâtre. Il serait temps qu'il s'effectuât. Le *statu quo* actuel est mortifère.

Variétés. — *Le Retour de Jeunesse, le Pére de l'Enfant, Troisième et Quatrième au-dessus de l'entresol* sont, depuis quelques jours, stéréotypés sur l'affiche de ce théâtre. C'est bien, puisque ces pièces sont agréables au public ; mais pourquoi M. Dumanoir n'utilise-t-il pas le zèle d'un débutant qui a fait preuve de talent, de Félicien, qui n'a encore paru que dans *Judith* et qui pourrait, en créant quelques rôles de son emploi comique, procurer quelque repos à Vernet, à cet acteur parfait, que malheureusement la goutte tourmente sans cesse. — Prosper a donné un caractère fort heureux au rôle qu'il a dans le *Porte-Respect*.

Palais-Royal. — L'indisposition prolongée d'Alcide-Tousez interrompt les représentations de *Bobèche et Galimafré* ; heureusement que le retour d'Achard fait prendre patience aux habitués de ce théâtre.

Porte-Saint-Martin. — On parle tant, ou plutôt M. Harel parle tant de la *Guerre des Servantes*, que nous commencons à concevoir sur cet ouvrage des inquiétudes sérieuses et que justifient de nombreux précédens de cette sorte dans l'administration du théâtre de la Porte-Saint-Martin. Pourtant nous espérons beaucoup dans le talent et l'esprit des auteurs que ce charlatanisme de notes, réclames, annonces et petites affiches doit affliger ; heureusement que la représentation approche, et que le public va pouvoir juger en tout état de cause. Cette pièce, sauf accident, doit paraître vers la fin de la semaine prochaine ; si le succès qu'on en attend se réalise, elle mènera le théâtre jusqu'au mois de novembre : c'est, du moins, ce sur quoi l'on compte en faisant les dépenses nécessitées par la mise en scène.

Ambigu.—*L'Agrafe* obtient le succès qu'on devait attendre d'une pièce qui est curieuse et intéressante. Réunie au *Gars* ou à *Il y a 16 ans*, le spectacle se trouve composé de la manière du monde la plus confortable. — Un grand nombre de pièces sont annoncées pour une époque assez prochaine. *L'Officier Bleu* doit toujours passer d'abord ; *le Petit Chapeau* ensuite. — La concession du privilége de la Gaîté au directeur de l'Ambigu, doit amener, dans l'intérieur de ce dernier théâtre, des changemens assez importans. Nous en ferons part à nos lecteurs quand il en sera temps. — Maintenant, MM. Francis, Anicet et Desnoyers, à l'œuvre ; les portes de deux théâtres du boulevart vous sont toutes grandes ouvertes. Entrez, mes maîtres ! vous allez marcher maintenant sans plus aucun obstacle à votre immortalité.

Franconi. — La société la plus nombreuse et la plus choisie se réunit chaque soir au cirque des Champs-Elysées. En effet, là, jamais d'ennui ; car les entr'actes sont remplis, comme l'étaient ceux des théâtres du temps de Shakspeare, par les bouffonneries d'Auriol, fou qui vaut bien ce qu'au seizième siècle valaient, malgré toute leur réputation, les Wilson et les Tarleton. — Mlle Kennebel est la bacchante la plus délirante, la sylphide la plus entraînante qui ait jamais dansé sur des chevaux. Elle est parfaitement secondée par ses camarades, et surtout par M. Lalanne.

Folies-Dramatiques. — C'est avant-hier que *la Fille de l'Air*, la ravissante Azurine, est venue visiter les habitans de la terre. Descendue au boulevart du Temple, elle s'y arrêtera long-temps sans doute avec son brillant cortége de génies, de sylphes et de zéphires. L'accueil qui lui a été fait doit l'engager à y prolonger son séjour pour sa propre satisfaction et pour celle des amateurs d'un spectacle aussi magnifique que divertissant. Cette féerie sans intrigue forte, sans intérêt puissant, comme toutes les pièces de ce genre, a obtenu le succès éclatant qu'elle méritait. Décorations, cos'umes, mise en scène ; tout est d'une richesse, d'une fraîcheur, d'un goût qui ne laissent rien à désirer. C'est au bruit assourdissant des bravos unanimes d'une salle comble qu'à minuit un quart les noms des auteurs, MM. Cogniard frères et Raymond, ont été proclamés. La jolie Fille de l'Air, Mlle Nathalie, a été redemandée. Le public a voulu applaudir encore la séduisante sylphide. Palaiseau est fort amusant dans le rôle de Rutlan ; Neuville, original sous la forme d'un vieux vent du nord. Les autres rôles sont remplis d'une manière satisfaisante par Patonnelle, Mmes Delille, Houdry, Mlle Fanny, voire même Mlle Sophie, l'ex-danseuse de l'Ambigu, qui parle, saute et chante convenablement. Cependant elle sera toujours mieux placée dans les rôles où il n'y a rien à dire, comme dans le *Muet de Barcelonne*.

Porte-Saint-Antoine. — M. Barret est maintenant tout-à-fait étranger à l'administration de ce théâtre ; il n'y compte plus même comme acteur. Le premier ouvrage que donnera la nouvelle administration, c'est *Diane de Poitiers*, drame en trois actes, sur lequel on fonde quelques espérances.

Concerts Musard. — Parlons donc de cet établissement fashionable où chaque soir le beau public se donne rendez-vous dans un magique jardin de myrtes et d'orangers, ce qui nous permettrait de dire de bien jolies choses si le langage mythologique était encore permis. La composition des soirées musicales de M. Musard est des plus originales et des plus variées ; chose importante pour un public qui se renouvelle peu. Cet établissement avec lequel on ne peut comparer le triste et vieux *Jardin Turc* justifie sous tous les rapports, la vogue dont il jouit et qui va toujours croissante. Des constructions nouvelles et toutes dans l'intérêt du public ne lui laisseront bientôt plus rien à désirer.

THÉATRES DE LA PROVINCE.

Bordeaux, 28 juillet.—Malgré les études, les répétitions, les soins de la mise en scène de la *Juive*, le Grand-Théâtre a donné, dimanche, le *Cheval de Bronze*, qui a valu le meilleur accueil aux artistes, et notamment à M. Euzet, à Mmes Miller et Pouilley. On reproche pourtant à cette dernière de ne pas donner à son air du troisième acte toutes les nuances délicates, toute la légèreté dont il est susceptible. — Le *Postillon de Lonjumeau*, avec M. et Mme Bizot, MM. Euzet et Paul, a eu son succès accoutumé. — Bouffé, toujours applaudi de plus en plus, a dû terminer la semaine dernière ses représentations à Bordeaux, où il laissera, comme partout, d'agréables souvenirs auxquels son départ mêle des regrets.

Boulogne, 22 juillet.—La deuxième représentation de la reprise de *Robert-le-Diable* : mieux rendue que la première fois, l'exécution de cet ouvrage laisse pourtant encore à désirer sous quelques rapports. L'orchestre manque d'ensemble, les cuivres surtout y sont faibles et ont besoin d'être renforcés. Mme Biacabe-*Isabelle* a bien chanté ; elle a été vivement applaudie, ainsi que M. Bance-*Bertram*. Je leur donnerai à tous deux le bon conseil d'éviter les éclats de voix, qui peuvent réussir devant un public peu connaisseur,

mais qui ne sont pas de bon goût. — Labruyère-*Robert* a été faible; ce rôle est évidemment au-dessus de ses moyens. — Mme Coralie, notre dugazon, a fait preuve de grande complaisance en se chargeant du rôle d'*Alice*, qui appartient à l'emploi des fortes chanteuses. — M. Biacabe s'est acquitté, à la satisfaction générale, du rôle de *Raimbaut*. — Encore quelques efforts de la part de l'administration théâtrale, et surtout du chef d'orchestre et de ses instrumentistes, et le chef-d'œuvre de Meyerbeer sera aussi bien représenté que possible sur le théâtre de Boulogne, où nous doutons même qu'il ait jamais eu de plus dignes interprètes.

Dimanche 23, *Trente Ans*, ou *la Vie d'un Joueur*. — Gustave-*Georges de Germany* a fait preuve de talent. Nous voudrions cependant qu'il modérât un peu plus son jeu; il se laisse souvent entraîner au point de crier à se casser la voix. — Mme Lebel-*Amélie* est un peu marquée pour ce rôle, où, du reste, elle déploie de l'ame et les mêmes défauts que Gustave.

Mardi 25, *Une Passion*. — Charlet-*Anténor* manque de comique et de chaleur dans ce rôle. *L'Ambassadrice* fait toujours plaisir et attire la foule. Le succès de Mme Biacabe-*Henriette* se soutient. Les morceaux qu'elle chante dans cet opéra semblent avoir été écrits pour sa voix suave et mélodieuse. — Mme Coralie déploie dans le rôle de la piquante *Charlotte* toute la gracieuseté de son joli talent. — Mme Gontier est parfaite dans le rôle de *l'ex-Philis*. — M. Bance-*Fortunatus* a été applaudi, et à juste titre, dans le morceau : *Que gnesto, que mon destin est beau*. — MM. Labruyère, Biacabe et Mme Plessis ont rempli très-convenablement les rôles du *duc*, de *Bénédict* et de la *comtesse*.—A samedi 28, la premiere représentation du *Postillon de Lonjumeau*. X.

Chambéry, 20 juillet. — Nous ne sommes pas accoutumés aux bonnes troupes. Celle du théâtre de Genève pouvait seule nous dédommager de nos ennuis passés et nous procurer des plaisirs nouveaux. Notre espoir n'a point été trompé. Le ténor, M. Alexandre, possède de belles notes dans le médium : celles de tête sont plus faibles. Ce jeune chanteur joint à une jolie voix le mérite d'être bon comédien. Pourquoi ne réunit-il pas à toutes ces qualités une autre méthode? Aujourd'hui, le chanteur ne peut espérer de véritable succès que par la réunion de la voix et de l'art. — La dugazon, Mme Pépin, a plus de voix que les personnes de son emploi; malheureusement on ne trouve pas en elle ce suave qui entraîne, et même on peut lui reprocher des agrémens de mauvais goût, ce qui nous a beaucoup étonné, car son mari est un musicien de talent. Si la partie vocale laisse à désirer, Mme Pépin rachète de légers défauts par des qualités réelles; comme actrice, cette dame est dignement placée. — La première chanteuse, Mme Callault-Noiseuil, est une cantatrice de la bonne école. Sa méthode n'est pas italienne, et pourtant elle a un charme qui agite puissamment notre cœur. Sa voix est sonore, flexible et d'une grande pureté : elle semble se jouer de toutes les difficultés musicales pour arriver aux véritables succès. Nous conseillons à Mme Callault-Noiseuil d'animer davantage le dialogue. — Nous n'avons pas encore entendu la basse-taille ni le baryton.

Dieppe, 30 juillet. — Le théâtre est ici dans un pitoyable état. M. Mira, qui est à la tête de la compagnie dieppoise, pour l'exploitation des bains, a passé un acte avec le directeur de la troupe qui lui transfère ses droits et priviléges sur la direction, tant que durera la saison des eaux. Bien que M. Mira s'intitule, en assez grosses lettres sur ses affiches, *ancien administrateur de l'Académie royale de Musique*, nous ne pouvons applaudir aux œuvres de sa gestion. Répertoire usé, acteurs plus que médiocres, mise en scène déplorable, tels sont les titres de l'ancien administrateur de l'Opéra, à la reconnaissance des amateurs. M. Mira avait bien assez d'organiser ses bains, ses bals et ses concerts sur la plage, sans se charger d'une entreprise dramatique, qui occuperait, à elle seule, tous les soins d'un homme. Il traite un peu le théâtre en grand seigneur: une petite exploitation de province ne mérite pas l'attention d'un homme qui occupa de si hautes fonctions à notre premier théâtre lyrique. Qu'arrive-t-il de tout ceci? Le public passe devant le théâtre sans tourner la tête, et s'en va tout droit admirer la mer, dont la mise en scène présente quelque grandiose, bien que M. Mira, de l'Opéra, n'y soit pour rien. C'est une impertinence qui n'a pas de nom.

On donnait, dimanche, *Miel et Vinaigre* et *la Villageoise Somnambule*; le tout joué par MM. Ferrand, Pougin, Jubin, Prosper, Lecomte, Lati, et autres talens de quatrième ordre. Parmi tous ces grands comédiens, Mme Lati mérite seule d'être distinguée : sa tenue est bonne, son jeu vif et intelligent; mais en revanche, son mari ne vaut pas le diable. — M. Pougin-*Paturon*, dans *Miel et Vinaigre*, a rencontré quelques mots heureux et vrais ; il se laisse trop aller à la grosse charge normande. Ce n'est pas le tout de s'amuser et de se faire du bon sens sur les planches, il faut encore que le public partage votre hilarité. Ce conseil est à l'adresse de Mme Lecomte qui se sentait en veine de rire, et ne nous a pas amusés le moins du monde. On pouvait bien compter cinquante personnes dans la salle. Ce chiffre peut rendre M. Poirson jaloux; mais, à coup sûr, M. Mira n'en sera pas fier.

A ces deux vaudevilles, était joint un concert. Je ne sais plus le nombre des artistes qui devaient s'y faire entendre. Il suffit de dire que plusieurs indispositions, altérant les promesses de l'affiche, le réduisit à deux : Mlle Condell et M. Pantalconi. Mlle Condell ouvrit le concert par deux couplets de *Guillaume Tell*. Sa méthode fait regretter qu'elle n'ait pas même un peu de voix. — Ensuite, M. Pantalconi chanta la cavatine du *Pirate*. A la bonne heure! M. Pantalconi a de la voix, lui. Il en a même beaucoup trop. Si dans le médium il tire de son gosier les sons voilés d'une mauvaise flûte, par contraste; il enfle très souvent ses notes élevées, jusqu'à leur faire imiter la trompette dans tout ce qu'un souffle vigoureux peut lui donner de plus éclatant. M. Jourdain, qui raffolait de la trompette marine, aurait beaucoup aimé la voix de M. Pantalconi. Après la cavatine du *Pirate*, Mlle Condell chanta un grand air de *la Sémiramide*; et puis M. Pantalconi l'air du *Sommeil de la Muette*, et puis Mlle Condell des romances de Mlle Loïsa Puget, et puis, etc., etc., etc. Toujours Mlle Condell et M. Pantalconi faisant ainsi la navette pendant plus d'une heure. Voilà ce que M. Mira intitula sur ses affiches GRAND CONCERT, et c'est ainsi qu'il réalise la promesse faite dans les prospectus de la compagnie dieppoise, d'appeler au théâtre de Dieppe *les artistes les plus célèbres de la France, de l'Allemagne et de l'Italie*.

1er août. — Les représentations se maintiennent toujours à la même hauteur. Ce soir, on nous a donné *la Camaraderie*; et cette fois, nous serons justes sans faire de jaloux. Tous les rôles, sans exception, ont été également massacrés. Aucune finesse, aucune intelligence : tout cet esprit est dit grossièrement, maladroitement. — On nous promet toujours des artistes de Paris. Depuis le départ de M. et Mme Volnys, personne ne songe à venir au théâtre. Un directeur habile se fût arrangé pour ne laisser aucune lacune entre l'arrivée des artistes qui doivent se succéder. Il y a tous les soirs, à Dieppe, plus de mille désœuvrés qui ne savent que faire; leurs soirées devraient appartenir, de droit, au théâtre. Mais, pour cela, il faudrait un spectacle choisi, des acteurs choisis, et enfin un directeur qui ne fût pas M. Mira. E. L.

DOUAI, 29 juillet. — Le vent du désert commence à souffler dans la salle. Voici venue la mauvaise saison pour les théâtres. Cependant des représentations dans lesquelles figurent des ouvrages comme le *Postillon de Lonjumeau*, l'*Ambassadrice*, la *Camaraderie*, *Pierre-le-Rouge*, la *Lectrice*, *Riquiqui*, etc., devraient stimuler la curiosité des amateurs. Il est vrai que les acteurs pourraient apporter plus de soin dans l'accomplissement de leur tâche et mettre plus d'ensemble dans leur jeu; car si M. Borsary, Mme Darmand, par exemple, méritent des éloges, on pourrait adresser à d'autres des reproches sur leur négligence, et Mmes Emile, Belcourt et Blanchard n'en seraient pas exemptes.

LA ROCHELLE, 25 juillet. — Les jeunes artistes du Gymnase-Enfantin ont débuté, dimanche dernier, sur le théâtre de La Rochelle, par la *Fille du Prisonnier*, *Riquet à la Houppe* et *Louis XII*. Plusieurs d'entre eux ont fait preuve d'un tact, d'une finesse de jeu dignes des plus grands éloges. Parmi ceux qui se sont le plus distingués, il faut citer Mlle Célestine dans le rôle de Louis XII, et Mlle Régine dans celui d'Abricotine de *Riquet à la Houppe*. Le jeune Félix mérite aussi une mention honorable. Les danses, exécutées avec une rare précision, n'ont pas été la partie la moins intéressante de cette représentation.

Lyon, 28 juillet. — Lhérie est toujours à Lyon, où il fait applaudir sa verve comique et la variété de son talent. — Le drame de M. Bouchardy, *Gaspardo*, a été joué avec quelque succès sur la scène lyonnaise. M. Amy, chargé du principal rôle, s'en est acquitté d'une manière satisfaisante; mais le rôle de Francesco a paru monotone et pâle, joué par M. Dermy. En général, la représentation a manqué de cet ensemble indispensable pour assurer le succès complet d'un drame à grandes dimensions comme celui de *Gaspardo*, cependant M. Lambert a fait preuve de talent, selon son habitude. — Ad. Nourrit fait fureur, et Mlle Toméoni le seconde de tout son talent.

Montargis, 24 juillet. — La troupe de M. Colleuille a joué, depuis quelques jours, *Fra-Diavolo*, *le Comte Ory*, *la Muette*, *le Nouveau Seigneur*, *le Postillon de Lonjumeau*, et, en dehors des pièces lyriques, quelques vaudevilles et *le Gamin de Paris*.

Il y a eu beaucoup de bonnes et beaucoup de médiocres choses dans ces représentations successives. *Le Postillon* avait fait tant de bruit en contre-danses, qu'on s'attendait à infiniment plus de mouvement et de fracas. Duchaumont n'a pas assez compris qu'il devait être tout-à-fait vulgaire au premier acte, et, au contraire, étaler dans les deux derniers la fine fleur du dandysme et de la fashion. Son air principal et le trio bouffe des Pendus ont produit de l'effet.

Fra-Diavolo n'a pas attiré la foule. C'est bien vainement qu'il a revêtu

. . . . . Son manteau
Du velours le plus beau.

La popularité de ce petit opéra est maintenant reléguée dans les archives de l'histoire ancienne.

Le Comte Ory et *la Muette* devaient être sérieusement écoutés. La médiocrité des chœurs et celle, plus déplorable encore, de l'orchestre en ont fait manquer les effets les plus puissans. Toutefois, le chœur des buveurs, dans *le Comte Ory* et la prière de *la Muette*, ont été dits avec ensemble. Le duo : Amour sacré de la patrie! a été chaleureusement chanté par Duchaumont et Delcourt.

Quant au *Gamin*, il a été bien maltraité par des acteurs secondaires. Celui qui s'était chargé du rôle capital avait ôté au gamin ce qu'il a de meilleur, c'est-à-dire la sensibilité et l'intelligence, pour ne garder que sa blouse humide, sa toupie ronflante et ses allures de carrefours. Ce n'était plus là le gamin créé par Bouffé, mais bien ce *pâle voyou*, dont parle Auguste Barbier dans ses iambes énergiques.

En somme, il n'y a aucun enthousiasme à témoigner pour les artistes que nous avons en ce moment; mais ils ne méritent non plus aucun blâme sévère, et plusieurs d'entre eux sont dignes de toute espèce d'encouragemens.

Je vous entretiendrais volontiers des spectacles forains, et des fœtus cyclopes, et des géans, et des loups cerviers, et des scènes de la Passion, véritables *mystères* représentés par des poupées, avec cette enseigne placée au-dessus de la porte, enseigne qu'on dirait inspirée par quelque génie voltairien : *A la Confiance, de père en fils*! mais toutes les foires du monde se ressemblent, et rien ne peut valoir votre admirable Polichinelle des Champs-Elysées.

— 26 juillet. — Nous avons en ce moment dans nos murs M. Hippolyte Cotelle, jeunet artiste compatriote, qui, dernièrement, a heureusement débuté à l'Opéra-Comique; il serait à désirer qu'il se fît entendre sur notre scène; et tout porte à croire que M. Colleuille, en l'engageant pour quelques représentations, travaillerait à accroître en même temps la somme de ses recettes et celle de nos plaisirs. P. D.

Nevers, 24 juillet. — L'*Eclair* et le *Postillon de Lonjumeau* ont été fort bien accueillis par les amateurs. Ces deux opéras, exécutés avec ensemble et talent, ont produit beaucoup d'effet. M. Guillemet, dans l'*Eclair* et le *Postillon*, a réuni tous les suffrages. — Mme Devillé a eu sa part des applaudissemens, ainsi que M. Beaucourt, excellent dans le rôle de Biju. Cet artiste, doué d'une superbe basse-taille, a pu en développer toutes les ressources dans l'air des choristes. — M. Ponnet a joué une seconde fois *Pauvre Jacques*, et, comme la première, il s'est montré plein de verve et de naturel.

Rochefort, 28 juillet. — La troupe lyrique et dramatique a ouvert ses travaux devant quelques rares spectateurs, ce qui n'est pas très-encourageant. La solitude de la salle glace la scène. *Pauvre Jacques, le Châlet* et *Renaudin* ont composé la première représentation et mis en évidence le talent de MM. Delpierre, Justin, Gustave, Renaud fils, Sorant, et de Mmes Lemaire et Durand. Aux représentations suivantes, le public n'était guère plus nombreux ; cependant, la composition du spectacle de chaque jour était variée de manière à piquer la curiosité. Ainsi l'on a joué tour à tour : *Mazaniello, les Malheurs d'un joli garçon, le Concert à la Cour, l'Etudiant et la Grande Dame, Une Passion, le Philtre Champenois, la Lectrice. M. Jovial en Prison.* Dans ces divers ouvrages, les artistes déjà nommés ont recueilli des applaudissemens, qu'ont partagés MM. Degrully, Alphonse, Mmes Lafitte et Sorant. Ce qui manque à cette troupe, c'est un baryton.

Saint-Etienne, 25 juillet.—La troupe de M. Annet a déjà donné sept représentations. La première avait mis le public dans de favorables dispositions où les suivantes l'ont maintenu, et ce qui l'atteste, c'est l'affluence des spectateurs, nonobstant l'étouffante chaleur de la salle. Cette troupe est généralement bonne; son mérite consiste essentiellement dans l'ensemble qui s'y fait remarquer et dans les rapports parfaitement coordonnés du talent des artistes entre eux. Un seul n'a pas encore débuté, c'est le second amoureux, M. Fresson. Ce retard tient à une circonstance que nous mentionnerons, puisqu'il s'agit d'une action bonne autant qu'honorable. — M. Fresson, peu de temps après avoir signé son engagement avec M. Annet, reçut l'ordre fatal de rejoindre un régiment; ce jeune acteur n'était pas entièrement libéré du service militaire. Dans cette extrémité, sa sœur a fait toutes sortes de démarches pour éviter à son frère le chagrin de voir interrompre sa carrière dramatique; mais elle n'a pu réussir qu'en lui fournissant à ses frais un remplaçant. La sœur de M. Fresson n'a pas de fortune, mais elle a fait avec joie un sacrifice utile à l'avenir de son frère.

MÉLANGES.

LE BEC DANS L'EAU.

ROMAN.—Chap. v.

Quelle est la fille de Mlle Destuiles?

Et la voiture roulait.

Elle emportait M. Perrin et Carlina.

Je le veux! avait dit lord Pollard, et je hassoure à vous, *indeed*, que vous hêtes parmi de bonnes mains, signorina.

Et la pauvre jeune fille s'était laissé enlever sans mot dire.

A qui s'adresser en effet pour secours et protection? A lord Pollard? Mais lord Pollard la livrait. A Anselme? Mais il ronflait.

Après bien des formalités d'une politesse obséquieuse, M. Perrin s'était placé à ses côtés, et la voiture était partie.

Pauvre Carlina! C'était donc pour la seconde fois qu'elle brisait des liens formés ; pour la seconde fois, elle allait donc avoir à renouer des connaissances qu'elle aurait peut-être à quitter encore bientôt!

Elle pleura, car une femme est faible.

M. Perrin ne lui dit rien et la laissa pleurer.

Quand ses larmes furent séchées, Caroline tomba dans une rêverie profonde:

M. Perrin finit par dormir. Peut-être la nuit dernière avait-elle été pour lui sans repos.

Rien ne troubla donc les rêves de Carlina.

L'Italie! la terre de son enfance, lui repassait sous les yeux comme un lointain de lumière et de soleil. Elle se rappelait sa nourrice, la belle Florentine; elle voyait le couvent où on l'avait instruite; elle se voyait conduite un jour hors du couvent sans qu'on lui eût rien dit, et remise aux mains de lord Pollard, à l'amitié de la douce Jenny, la colombe d'Angleterre. Car, s'il est vrai que les vieilles Anglaises ont un corps de girafe, comme le disait Anselme, il est vrai aussi que, dans leur jeunesse, la douceur de leurs yeux azurés, l'or de leurs cheveux, et la crême de leur peau où courent quelques filets de carmin et de cobalt, ne permettent de les comparer poétiquement, tant leur ensemble est tranquille et pur, qu'à la suave colombe.

Puis, après lui avoir fait visiter toute l'Italie, cette lave brûlante, on l'avait fait remonter en France par Chambéry. Lyon traversé, on lui avait dit, un matin, nous sommes près de Paris; voici Paris. Et elle était entrée, par la barrière Fontainebleau, dans un amas de boue et de miasmes, dans un dédale de rues étroites et sinueuses, remplies de gens en guenilles. Peu à peu les rues s'étaient élargies; elle avait traversé des ponts, et était descendue dans une rue bruyante à un hôtel garni.

En quinze jours, elle avait vu Paris; mais elle l'avait vu comme les Parisiens ne le voient jamais dans toute leur vie : elle en connaissait toutes les curiosités.

Puis l'hiver était venu, l'hiver sombre, froid et triste, mais portant dans son sein le coin du feu, les splendeurs des théâtres, les gloires des beaux-arts, le clinquant des raoûts et les orgies du carnaval.

Enfin, l'effervescence de l'hiver s'était graduellement éteinte jusqu'au calme du printemps. Tous les riches, d'une seule volée, avaient quitté Paris, lorsqu'arrivaient les hirondelles.

Et lord Pollard avait mené sa famille et Carlina dans le château garni où nous les avons retrouvés.

Peu après leur arrivée, Anselme était venu. Anselme, le jeune Français, poète aux formes harmonieuses, et dont toutes les paroles étaient pleines de douceur, la bouche, mellifluente; le langage, mélodieux.

Carlina s'était laissé prendre par l'ouïe et par la vue. Elle avait cru d'abord saisir quelquefois un regard d'Anselme apportant un bouquet à la vieille mistress Preston, la mère de lady Pollard, comme s'il eût voulu lui faire entendre que ce bouquet choisi, offert à la grand'-mère, il eut bien préféré le remettre à la fille adoptive, s'il l'eût pu. Ces regards, suivant elle, étaient devenus plus fréquens peu à peu. Aussi, comme ces bouquets, une fois le déjeûner passé, une fois qu'on les avait honorés en s'en parant devant le donataire, une fois qu'on était remonté chez soi, étaient dédaigneusement abandonnés, c'était toujours parmi eux que la charmante Carlina venait chercher de suaves senteurs et choisir les fleurs pour orner ses cheveux de jais. Il lui avait semblé (était-ce une erreur de jeune fille, qui, convaincue que toutes ses actions ont de l'importance, ne peut s'empêcher de croire qu'elles sont toutes remarquées, même les plus légères?); il lui avait

semblé, dis-je, que, chaque fois qu'elle se parait ainsi, le regard d'Anselme se posait sur elle et plus durable et plus tendre.

Le jour qu'Anselme était allé à Paris chercher la chaise de poste, dont il s'était servi pour enlever Mlle Destuiles, Carlina, levée de bonne heure, avait trouvé la maison tranquille malgré l'accident arrivé à M. Bernier, accident que tout le monde ignorait, sauf les témoins. Montée, j'ignore si c'était le motif véritable, pour souhaiter le bonjour à la belle veuve, dont, suivant Anselme, *les épaules descendaient du cou et glissaient aux bras avec une courbe merveilleuse*, elle avait trouvé ouverte la porte de la chambre d'Anselme. Sans doute, dans sa précipitation, le jeune homme avait oublié de la fermer.

Voyons, lecteurs, un peu de franchise et d'indulgence. Je vous suppose amoureux. Je suppose que, dans l'absence de *votre objet*, comme disait P. Corneille, vous ayez occasion de visiter sa chambre. La main sur le cœur, dites si vous résisteriez à votre curieux désir. Quoi ! cette chambre tout imprégnée de ce que vous aimez, ce lit où l'on repose, ces meubles où l'on s'assied, tous ces muets témoins de la vie de chaque instant : rien ne parlerait à votre amour ? C'est qué vous n'en auriez pas.

Caroline en avait. Irrésistiblement, elle fut poussée à visiter la retraite d'Anselme. Chambre de garçon, tout y était en désordre. Carlina fut émue malgré elle ; voulut sortir, mais fut forcée de s'asseoir. Peu à peu enhardie, elle regarda autour d'elle. Là, des dessins commencés ; ici, des papiers griffonnés, des livres partout. Sur la plaque de marbre devant la cheminée, il y avait un monceau de matières brûlées, papier ou étoffes. Carlina se baissa. Sous ces cendres, restait un morceau de batiste à bordures, un bout de ruban rose ouvré. Elle réfléchit et se rappela que, la veille au matin, en jouant aux jeux innocens, M. Anselme avait obtenu, comme gages, le mouchoir de Mme Bernier et le ruban de Jenny, qu'il n'avait jamais voulu rendre. C'étaient donc eux qu'il avait brûlés. Mais, comme gage, il avait aussi reçu la rose blanche qui s'épanouissait dans la noire chevelure de la jeune Italienne. Qu'en avait-il fait ? L'aurait-il seule gardée de tous les gages qu'on lui avait confiés ? Etait-ce donc celui de la personne qu'il préférait ? Déjà Caroline, exaltante de joie, sentait son cœur bondir, lorsqu'en se retournant, elle vit, froissées, des pétales de rose blanche sous le bureau d'Anselme.

Elle s'assit toute confuse et toute dolente ; puis alla lentement ramasser, une à une, les pétales outragées et les réunit dans le billet qu'Anselme trouva lors de son retour de Rouen, et que sa préoccupation seule l'avait empêché d'apercevoir, lorsqu'il était venu prendre son argent et ses pistolets avant que de monter en poste avec Mlle Destuiles.

Carlina rêvait. La voiture roulait. M. Perrin dormait.

Ainsi se passa la journée. La nuit vint.

Puis la nuit s'écoula, et le jour reparut ; car c'est là le cercle invariable où tourne l'humanité : jour et nuit, veille et sommeil.

Carlina, réveillée, se laissa bientôt distraire par le mouvement du paysage.

Plus on allait et plus on sentait l'approche du nord. Les maisons se rabougrissaient et se faisaient de briques ; les fenêtres s'amoindrissaient de façon à ne laisser passer que le jour et l'air nécessaires en permettant le moins d'accès possible aux rigueurs des frimats.

Puis la végétation devenait vive, verte, touffue, humide.

Puis de hauts fournaux s'élevaient de tous côtés et se groupaient de plus en plus fréquens.

Une douane, près de laquelle était un bureau de tabac de la régie de France, visita la chaise de poste.

On roula quelques minutes encore, et l'on découvrit cette enseigne : Van Meeren, fabricant de tabac.

Il était évident que la frontière était franchie et qu'on se trouvait en Belgique. On y était en effet.

La visite douanière passée, on repartit.

D'abord les terres se firent basses et marécageuses et pleines de houillères.

Puis l'on trouva deux chemins de fer et l'immense établissement de Seraing.

En traversant un ville, Carlina vit, au pied d'une église, un calvaire, figures grandes comme nature et peintes. Des femmes et des hommes étaient agenouillés sur les marches des églises. Caroline n'avait pas vu cela depuis son départ d'Italie.

La voiture roulait toujours.

Dans l'après-dîner, à droite des voyageurs, une grande ville se développa en amphithéâtre. Toits rouges pour la plupart et quelques uns noirs.

Plusieurs rues traversées les conduisirent à une grand'-place d'un caractère vraiment hispanique. Rien qu'à l'entrevoir, Carlina pensa qu'il avait dû s'accomplir bien des scènes étranges sur cette place sévère et grandiose; toute l'histoire d'un peuple avait dû passer par-là, car toutes les époques avaient laissé dans l'architecture d'alentour des traces ineffaçables.

Puis ils montèrent une rue brillante de beau monde, étincelante de riches boutiques; traversèrent une place moderne qui ne manque pas d'une certaine beauté dans sa régularité architectonique, entrevirent les arbres d'un parc et entrèrent dans la cour d'un hôtel voisin, leur dit-on, du palais du roi.

— Carlina, nous sommes à Bruxelles, dit M. Perrin en lui tendant la main pour l'aider à descendre de voiture.

La nuit s'écoula tranquille.

Le lendemain, M. Perrin fit prévenir Carlina qu'il allait passer chez elle, et, quand il y fut, engagea la belle Italienne à se tenir prête pour sortir à midi.

Comme ils quittaient l'hôtel, une chaise de poste y entra.

M. Perrin offrit galamment son bras à Caroline.

— Carlina, lui dit-il, vous êtes triste, mon enfant; je conçois tout ce que votre position a de pénible; mais, croyez bien que tout ce que je fais est dans votre intérêt.

Ils entrèrent au Parc. La promenade était délicieuse. M. Perrin fit remarquer à Carlina les traces laissées sur les arbres par la bataille que soutint, dans le parc, l'armée hollandaise contre les révoltés belges. Il lui fit admirer la légèreté du clocher dentelé et taillé à jours de l'Hôtel-de-Ville; puis, après plusieurs tours, il consulta sa montre, et dit :

— Voici l'heure.

Il emmena Caroline sous les arbres. Deux dames, l'une âgée, l'autre blonde

et jeune, étaient assises sur un banc du quinconce. Elles portaient des chapeaux de paille de riz avec des rubans bleus.

— Ce sont elles, murmura M. Perrin.

Puis il les aborda en leur parlant italien, au grand étonnement de Carlina.

— Vous êtes Mme Bertrand ; vous, Lucile. C'est bien. Vous savez ce que je veux. Suivez-moi. Tout est prêt.

On traversa le parc, et du côté du théâtre, à l'opposé de l'hôtel où avaient dormi Caroline et M. Perrin, attendait une berline de voyage attelée de chevaux de poste.

—Carlina, dit M. Perrin, voici désormais vos compagnes. Mme Bertrand vous tiendra lieu de mère à toutes deux. Respectez-la. Elle saura bientôt se faire aimer de vous. Quant à cette petite espiègle blonde qui vous sourit, aimez-la bien aussi. Vous le devez. C'est votre sœur.

En effet, Lucile était la sœur consanguine de Caroline.

Abasourdie par tout ce qui lui était arrivé depuis quelques jours, Carlina, se sentant irrésistiblement commandée, n'avait plus d'énergie que pour l'obéissance. Séparée de celui qu'elle aimait, elle préférait encore la société de personnes de son sexe à celle de M. Perrin. Aussi, fut-ce presque avec joie qu'elle monta en voiture, et presque avec reconnaissance qu'elle adressa un sourire d'adieu au sec petit vieillard, qui pirouetta et s'éloigna en sifflotant après avoir fait de la main un salut gracieux et protecteur.

Les fouets claquèrent et la voiture partit au galop.

Un quart-d'heure après, le temps de traverser le parc, M. Perrin brûlait le pavé sur la route de France.

Jules Belin.

NOUVELLES DIVERSES.

Mlle Vagon, — après un assez long séjour à Berlin, est de retour à Paris. On ne sait pas encore si elle doit reprendre à l'Opéra l'emploi de *jolie* danseuse, restée vacant depuis son départ.

Mlle Brohan, — heureusement échappée à une maladie qui a mis ses jours en danger, doit reparaître incessamment au Vaudeville. Si elle pouvait nous délivrer de Mlle Balthasard !

Ventadour. — Le bruit court qu'une troupe lyrique, dont Nourrit et Mme Damoreau formeraient le puissant noyau, se propose d'exploiter incessamment ce théâtre trop longtemps abandonné. — N'est-ce qu'un bruit ?

Nouvelle importante. — Victor Hugo ose porter sa croix de la Légion-d'Honneur ; Alexandre Dumas la sienne de chevalier. *Proh pudor !* — Et malgré le crucifiement de MM. Jouy et Liadières, *le ruban rouge n'a pas encore paru à la boutonnière de M. Viennet.* — *La France Littéraire* (pas le journal qui, je crois, n'est plus de ce monde), attend et frémit.

Concours du Conservatoire, 3 août. — Piano. — *Hommes*, classe de M. Zimmermann : 1er prix partagé entre MM. Poinchon, Collignon et Lejeune ; 2e prix, M. Duvernon. *Femmes*, classe de M. Adam : — 1er prix, partagé entre Mlles Trouelle et Barraud ; 2e prix, partagé entre Mlles Pierin et Postier.

Peter-King. On parle beaucoup, comme devant paraître en octobre prochain, d'un roman ne deux volumes, qui a pour titre : *Peter King*, et est, dit-on, le miroir le plus parfait qui

ait encore réfléchi à nos yeux les mœurs anglaises. Il est de M. Mars, l'un des auteurs de *Blaise l'Eveillé, des Cuisinières*, et ex-rédacteur en chef du *Furet de Londres*. La vogue sera sans doute acquise à ce nouvel ouvrage, que l'on dit très-remarquable, et qui accuse hautement la gaîté du plus spirituel et du plus amusant comique du théâtre français de Londres.

Lettres anonymes. — De tout temps, il y a eu au monde des lâches qui ont écrit des lettres anonymes. On aurait lieu de s'étonner qu'on en adressât à un journal auquel s'il y a une qualité qu'on ne conteste pas c'est la loyauté sur tout et pour tous ; mais on n'ignore point qu'il y a des gens assez vils pour venir solliciter des services qu'on ne demande pas mieux que de leur rendre et pour, au même instant, aller partout déblatérer contre la feuille qui les oblige, contre la main qui les soutient. Jusqu'à présent, nous avions gardé un silence de mépris sur ces saletés ; mais, pour qu'on ne se trompe point sur les causes de notre silence, nous publierons dorénavant toutes les lettres anonymes que nous recevrons pourvu que leurs sottises ne puissent retomber que sur nous ou sur leurs auteurs. Plus elles seront ignobles et plus elles auront droit à être publiées, afin que le bon sens des honnêtes gens en fasse justice et que le public apprenne à quelle espèce d'individus a souvent affaire un journal de théâtre qui veut conserver sa dignité et son franc-parler. Quand il y aura un assez grand nombre de pareilles lettres imprimées, nous en ferons la statistique et en tirerons certaines déductions. Voici la dernière épître anonyme que nous ayons reçue : « *Lyon*, 22 *juillet* 1837. Messieurs, vous devriez connoître » assez les personnels de province pour ne pas estropier les noms comme vous le faites » journellement, il n'y a au grand Théâtre de Lyon ni M. Huquette, ni M. Levi, ni » Mme Debrun : soyez donc à l'avenirs plus êxacts, afin que vos méchancetés arrivent » surement à l'adresse de ceux qui vous font vivre. Ceci pour votre gouverne, car chez » nous, comme partout on fait peu de cas de vos absurdités. » Ces lignes ont rapport à l'article de M. Léon Boitel, inséré dans notre numéro du 15 juillet dernier ; elles ont cela de grave, qu'elles coïncident avec une lettre de M. Haquette contre M. Boitel, lettre que, vu la modération des opinions énoncées par notre correspondant, nous avions trouvée assez extraordinaire pour refuser de l'insérer jusqu'à réception d'une réponse de M. Boitel, réponse qui ne nous est pas encore parvenue. Nous ne faisons, à aucune des personnes désignées dans l'anonyme, l'injure de croire qu'elles l'ont écrite ou autorisée.

Jules Belin.

Tentative de suicide par une ex-actrice. — La semaine passée une jeune femme, mise avec quelque recherche, après avoir descendu l'escalier qui conduit aux bains Vigier et s'être promené quelques instans dans le petit jardin dépendant de l'établissement, s'est précipitée, du pont qui mène aux bains, la tête la première, dans la Seine fort profonde en cet endroit. Secourue à temps et sauvée par un employé des bains, au moment où elle allait disparaître sous le bateau, elle fut transportée, sans connaissance, dans l'établissement, où les soins les plus empressés la rappelèrent à la vie. Interrogée sur les causes qui l'avaient poussée à cet acte de désespoir, cette dame a déclaré, en sanglotant, qu'après avoir brillé pendant plusieurs années sur nos premiers théâtres, elle avait tout-à-coup abandonné la carrière dramatique pour suivre en province une personne qu'elle aimait ; que la mort inopinée de cette personne l'ayant laissée sans ressources, elle était revenue à Paris en vendant ses effets les plus précieux pour payer son voyage ; que, n'ayant pas trouvé dans la capitale les moyens d'existence sur lesquels elle comptait, et se voyant réduite à la dernière extrémité, elle s'était décidée à mourir. Cette histoire, racontée avec ce ton de sincérité que le mensonge tenterait vainement d'emprunter, excita le plus vif intérêt parmi les spectateurs. L'infortunée fut conduite, sur sa demande, dans l'hospice le plus voisin, et ce lui fut sans doute une consolation au milieu de tant d'amertumes, lorsqu'en arrivant dans cet asile hospitalier, elle sentit une main bienfaisante placer dans la sienne le produit d'une collecte spontanément faite et qui lui permettra, au sortir de l'hospice, de subvenir à ses premiers besoins.

Rectification. — Le *Messager de Vaucluse* relève une erreur que nous avons commise en donnant pour cause au malheureux duel entre MM. Brunet et Théodore l'arbitrage de

ce dernier dans l'affaire de Mme Dorsan. Nous avions nous-mêmes rétabli la vérité en annonçant, dans notre dernier numéro, que le jury musical avait été composé de MM. de Ribiers, Dulaurens et Courtet. Nous remercions le *Messager de Vaucluse* de nous avoir donné lieu de relever plus précisément notre erreur involontaire.

M. Robert-Kemp. — C'est avec grand plaisir que nous annonçons, comme ayant lieu de le croire certain, l'engagement à la Comédie-Française et à l'Odéon, pour l'année prochaine, de ce jeune artiste, dont la *Revue* s'est plue à suivre avec assiduité les progrès, tant elle croit voir d'avenir chez lui.

MISES EN SCÈNE.

VOULOIR, C'EST POUVOIR, Vaudeville en deux actes.

(Toutes les indications sont prises de la droite de l'acteur.)

Décorations. — Premier acte. — Salon ovale, très-riche, plafond arqué, architecture gothique; au premier plan, à droite, petite porte; au second plan, à droite, une croisée; à gauche, au premier plan, petite porte; au second plan, porte à battans; de chaque côté, une console en bois doré : celle de droite est placée entre la petite porte et la croisée; celle de gauche, entre la petite porte et celle à battans; une sonnette sur la console de droite; deux fauteuils forme antique; deux gondoles forme antique. Le tout recouvert de housses en serge verte.

Deuxième acte. — Salle richement décorée, avec sculptures, demi-colonnettes, etc.; plafond à voussures, porte à battans au fond; de chaque côté de cette porte, un grand portrait en pied; portes latérales; à gauche, table ronde recouverte d'un tapis blanc semé de grandes fleurs; larges fauteuils antiques, à bras, tapissés gris-brun; tabouret tapissé gris-brun.

COSTUMES.

Santa-Crux (Fontenay). — Premier acte. — Pourpoint et haut-de-chausse en velours amarante, les manches du pourpoint fendues laissent passer des bouffans de linge blanc, ainsi que le haut-de-chausse légèrement ouvert sur les côtés; un liseré d'or courant sur toutes les coutures; des boutons d'or et des nœuds de satin ponceau garnissent le tout; manteau de velours amarante doublé de satin ponceau avec broderies d'or fort simples; chapeau espagnol avec duvet blanc aux retroussis et surmonté de longues plumes rouges et blanches; bottes molles, en cuir jaune, allant rejoindre le haut-de-chausse au-dessus du genou; éperons d'or; gants de daim; épée; collerette plate.

Deuxième acte. — Costume en velours de même genre que le premier, mais beaucoup plus riche; manches bouffantes blanches; tous les bouffans de linge très-blanc; triangle de rubans de satin blanc descendant par étages de la ceinture; bas de soie blanche; souliers de satin blanc à talons, collerette plate brodée; plumes blanches au chapeau et duvet aux retroussis; gants blancs; garnitures et nœuds de rubans blancs à la jarretière; petites aiguillettes d'or aux épaules et aux poignets; épée.

Charles II (Mme Taigny). — Premier acte. — Pourpoint et haut-de-chausse de velours gros-vert, garni aux boutonnières et à toute marge de liserés bleu de ciel; petit manteau *idem* à manches flottantes et fendues au poignet; garnitures de rubans et nœuds de satin bleu de ciel; petites aiguillettes en argent suspendues à la naissance et sur le devant de chaque épaule ainsi qu'aux poignets; garniture de petits boutons blancs de métal, bombés, aux ouvertures des manches du haut-de-chausse, etc.; linge d'un blanc de neige bouffant aux crevés; bandoulière bleu clair; épée; collerette plate brodée; chapeau surmonté de plumes bleues et blanches, et dont les bords sont garnis d'un petit galon d'or; bottes en cuir noir à revers bleu clair; perruque blonde flottant sur les épaules; gants blancs; bas de soie blanche qu'on aperçoit un peu entre la botte et le haut-de-chausse; un petit fouet à la main.

Deuxième acte. — Pourpoint et haut-de-chausses gros-vert; petit manteau amarante, le tout doublé en satin blanc, une croix brodée en or sur le côté gauche du manteau; bas de soie blanche; souliers et bandoulières de satin blanc; chapeau gris à larges bords avec plumes vertes et blanches; bouffants des manches et des côtés du haut-de-chausse en satin blanc; décoration de la Toison-d'Or; rubans de satin blanc étagés et tombant de la ceinture; épée; aiguillettes de métal blanc.

Ruy Gomès (Emile Taigny). — Uniforme espagnol au temps de Charles II, bariolé rouge et blanc; bottes grises à éperons d'or et revers rouges; gants gris; ceinture blanche à boucle d'or; paremens blancs dentelés; longs cheveux bouclés; chapeau à plumes rouges et blanches.

A la scène 16 : costume de paysan. — Haut-de-chausse et pourpoint descendant très-bas, en serge brune; guêtres de cuir boutonnées; chapeau noir à larges bords avec un ruban rouge (L'acteur endosse ce costume par-dessus l'uniforme précédent).

Au deuxième acte, il reprend son uniforme pour ne plus le quitter.

Inigo (Ballard). Il ne paraît qu'au premier acte. — Pourpoint et haut-de-chausse noirs bordés de rouges; manteau noir assez long; bottes noires à retroussis rouges; plumet rouge; chapeau noir.

La duchesse d'Ascoli (Mme Albert-Mme Balthazar).—Premier acte.—Robe de moire décolletée, à pointe jaune, dont le bas est garni de trois bandes de velours noir; les manches, ainsi que le milieu du corsage, ouverts sur satin bleu de ciel traversé de raies blanches; coiffure en cheveux; un nœud de ruban bleu de ciel dans chaque touffe; un fichu de tulle; boucles d'oreilles.

A la scène 14. — Mantelet noir, très-étoffé, à capuchon.

Au lever du rideau, elle brode une tapisserie, à gauche du spectateur.

Deuxième acte. — Robe de satin noir, à queue, garnie d'un liseré d'or, manches bouffantes ne descendant qu'aux coudes et laissant le reste du bras nu; bracelets; un bouquet de diamans, dans chaque touffe des cheveux; un autre au milieu du corsage; boucles d'oreilles.

Marie d'Autiche (Mme Guillemin).— Elle ne paraît qu'au deuxième acte. — Robe de velours vert à queue; manches de satin blanc à bouillons serrés aux coudes, et laissant le reste du bras nu; corsage en pelleterie mouchetée de noir; bracelets; boucles d'oreilles en perles; parure en perles dans les cheveux.

Dona Cabrera (Mme Dumont).—Elle ne paraît qu'au premier acte.—Robe de velours noir ouverte par devant, et garnie sur deux rangs d'un galon d'or très-mince; petit chapeau de velours noir à bords relevés; voile noir; collerette haute, tuyautée, empesée; cheveux blancs poudrés.

POSITIONS. —Premier acte. — Scène 1 : la duchesse 1. Dona Cabrera 2. — Scène 2 : Ruy Gomès 1. La duchesse 2. — Scène 4 : la duchesse 1. Dona Cabrera 2. — Scène 5 : la duchesse 1. Santa-Crux 2. Dona Cabrera 3. — Scène 6 : Inigo 1. Charles II 2. — Scène 7 : Charles 1. La duchesse 2. — Scène 8 : Charles 1. Inigo 2. — Scène 9 : Charles 1. Sentinelle qui ne passe pas la porte du salon, 2. Après *Voyons*, Ruy Gomès, à la fenêtre de droite, 3. — Scène 10 : Charles 1. Ruy Gomès 2. Après *Pauvre petit*, Ruy Gomès 1. Charles 2. — Scène 11 : la duchesse 1, Santa-Crux 2. — Scène 14 : la duchesse 1. Ruy Gomès 2. — Scène 15 : la duchesse 1. Santa-Crux 2. Dona Cabrera 3. Suite de Santa-Crux. — Scène 16 : Dona Cabrera 1. Ruy Gomès, en paysan, 2. Santa-Crux 3. La duchesse 4. Suite de Santa-Crux.

Deuxième acte. — Scène 1 : Marie d'Autriche 1. La duchesse 2. — Scène 2 : Ruy Gomès 1. Marie 2. — Scène 3 : Marie 1. Santa-Crux 2. Après *Je suis attendue*, la duchesse entre par le fond. La duchesse 1. Marie 2. Santa-Crux 3. — Scène 4 : Santa-Crux 1. La duchesse 2. Après *S'en éloigner d'un seul jour*, entrée de Ruy Gomès par la deuxième porte de gauche. Il rentre vivement. Sortie par le fond. — Scène 5 : Ruy Gomès 1. Charles 2.— Scène 6 : la duchesse 1. Ruy Gomès 2.—Scène 7 : Ruy Gomès 1. Charles 2. A la fin de la scène, ils reprennent ensemble : *Oui, de nouvelles destinées*, et Charles sort à droite. — Scène 9 : Ruy Gomès 1. Un officier 2. Soldats. — Scène 10 : Ruy Gomès 1.

L'officier 2. Charles 3. Après *Obéissez sans répliquer*, Charles 1. Ruy Gomès 2. L'officier 3. Gomès et l'officier sortent par la porte du premier plan à droite. — Scène 12 : Santa-Crux 1. La duchesse 2. Marie d'Autriche 3. Charles 4. Après *J'ai promis*, la duchesse 1. Santa-Crux 2. Marie 3. Charles 4. Après *Très volontiers, mon cher gouverneur*, la duchesse 1. Santa-Crux 2. Charles 3. Marie 4. Après *Doucement, s'il vous plaît*, Santa-Crux, sur le second plan appuyé sur le fauteuil qui est près de la table, 1. La duchesse 2. Charles 3. Marie 4. Après *Faites ce que j'ordonne*, Santa-Crux quitte le fauteuil sur lequel il s'appuyait, et s'avance vers la porte de droite : la duchesse 1. Charles 2. Santa-Crux, ouvrant la petite porte, 3 ; et Marie d'Autriche, sur le devant de la scène, 4. — Scène 13 : la duchesse 1. Charles 2. Gomès 3. Santa-Crux, sur le second plan, 4. Marie 5. Après *Puis-je le refuser maintenant*, la duchesse 1. Gomès 2. Charles 3. Santa-Crux 4. Marie 5. Après *A merveille, mon fils*, la duchesse 1. Gomès 2. Charles et Marie, un peu sur le devant de la scène, 3 et 4. Santa-Crux 5.

Distributions.

Le marquis de Santa-Crux, premier rôle marqué.
Ruy Gomès, jeune premier rôle.
Inigo, rôle de convenance.
Charles II, travestis.
Marie d'Autriche, première duègne.
La duchesse d'Ascoli, jeune première.
Dona Cabrera, deuxième duègne.
Un huissier, un officier, un soldat : utilités.

TABLEAUX DE TROUPES DÉPARTEMENTALES.

NIMES.

Administration. — MM. Leclair, directeur ; Tiste, administrateur ; Hesse, premier chef d'orchestre ; Mas, deuxième chef d'orchestre.

Opéra, Comédie, Vaudeville.

Artistes. — MM. Vernet, premier ténor ; Léon Chapelle, deuxième ténor, jeunes premiers de comédie et de vaudeville ; Roulle, première basse-taille ; Pellegrin, deuxième basse, rôles annexés ; Roccède, baryton, jeunes basses ; Alfred Blot, philippe, gavaudan, premiers rôles ; Broudel, trial, seconds comiques ; Tiste, laruette, premiers comiques, des financiers ; Joly, laruette, premiers comiques ; Eloi, troisième basse, des financiers, pères nobles.

Mmes Roulle, première chanteuse ; Depoix, seconde chanteuse ; Stéphen, première dugazon, jeune première de comédie et de vaudeville ; Roccède, deuxième dugazon, des jeunes premières ; Victorine Boutel, troisième dugazon, troisième amoureuse ; Hivron, première duègne, caractère ; Laval, seconde duègne, caractère ; Beaupré, premier rôle de comédie et de drame.

Choristes : 15 hommes, 15 dames.

ARMAND-SÉVILLE, *Administrateur.* — JULES BELIN, *Rédacteur en chef responsable.*

SOMMAIRE DU DERNIER NUMÉRO.

Théâtre Chinois, A. MONNIER. — Mme Volnys à Rochefort, VAN TENAC. — Correspondance. — Théâtres de Paris. — Théâtres de la Province. — Théâtres de l'Etranger. — Mélanges : Jurisprudence théâtrale ; — *Le Bec dans l'eau*, les feuilles de roses, G. D'AVRIGNY. — Nouvelles diverses. — Mise en scène de l'An Mil. — Tableaux de troupes, douzième arrondissement, première troupe.

Imprimerie de A. BELIN, directeur-gérant du journal, rue Sainte-Anne, 55.

REVUE DU THÉATRE.

SOMMAIRE.

Duprez dans la Juive, Hipp. Prévost. — Adolphe Nourrit à Lyon. — Jardin du Palais-Royal, l'officier de paix et les artistes, E. M. — Les Feuilletons dramatiques, Paul Valentin. — Vaudeville : *le Mari à la ville et la Femme à la campagne.* — Panthéon : *Rose Ménard, ou trop bonne mère.* — Théâtres de Paris. — Théâtres de la Province. — Mélanges : *Le Bec dans l'eau,* Deux mères pour un enfant, Auguste Lefranc. — Nouvelles diverses.

DUPREZ DANS LA JUIVE.

Duprez vient de triompher d'une des épreuves les plus redoutées pour son talent. Le comédien a secondé le chanteur dans cette tâche difficile. Cependant, trop préoccupé de la partie vile et rabougrie, qu'on nous passe ces expressions, de la physionomie de son personnage, peut-être en a-t-il trop laissé dans l'ombre la partie noble et élevée. Le vieux juif, plein de haine pour les chrétiens, de désir de vengeance, de cupidité surtout, a trop effacé le père, le prêtre, l'israélite attaché à la foi de ses aïeux et qui va en devenir le martyr.

Le chanteur a surtout droit à nos éloges. Sa méthode, si ample, s'est appropriée merveilleusement au cantique de la Pâque; l'air nouveau qui le suit, également favorable aux moyens de Duprez, nous a paru long et sans caractère. La scène gagnerait à sa suppression.

Le premier trio du second acte, jusqu'ici peu remarqué, a valu à Duprez un très-grand succès. L'Opéra, d'ordinaire si grave, a souri aux accens de joie, comiquement cupide, du juif qui vient de vendre à la princesse Eudoxie, pour 30 mille ducats, *dont il ne pouvait rien rabattre,* un collier qu'*a porté l'empereur Constantin.* La malédiction n'a pas produit tout l'effet auquel Nourrit nous avait habitué. Plusieurs des notes aiguës, qui rendaient si foudroyant cet anathème, sont restées sans vibration et sans vie.

Au quatrième acte, le duo entre Eléazar et le cardinal n'avait jamais été mieux chanté ni mieux joué. Mais si la première partie du grand air, tout le cantabile, a été ravissant, la cabalette : *Fille chérie*! a manqué d'inspiration. Elle est écrite dans une tonacité trop élevée pour un chanteur qui n'a pas, à sa libre disposition, assez de notes brillantes de tête.

Il nous semble que la manière large et pleine de Duprez ne se contient pas toujours dans de justes limites. Il tombe quelquefois dans l'exagération de force que l'on reprochait à l'ancienne déclamation lyrique. Les notes élevées de poitrine et la vigueur des sons constituent des qualités d'un grand effet, si elles ne sont pas obtenues aux dépens du charme sans lequel la musique perd la plus sûre et la plus naturelle portion de sa puissance.

La Juive est, après *Guillaume Tell*, le plus beau triomphe de Duprez. Plus familiarisé aujourd'hui avec les chefs-d'œuvre de l'école française, il doit se sentir heureux d'avoir mis ses généreux et larges moyens au service d'une école aussi riche et aussi noble. Nous attendons avec impatience, mais avec une parfaite sécurité, la dernière épreuve qui lui reste à subir. *Cosme de Médicis*, que l'on étudie à force, lui fournira, dans quelques mois, l'occasion de créer un rôle et d'échapper ainsi à ces comparaisons inévitables avec l'artiste d'élite qui l'avait précédé. Nourrit est remplacé, mais il ne sera jamais oublié.

Hippolyte PRÉVOST.

ADOLPHE NOURRIT A LYON.

Arnold, Robert, Eléazar, Raoul, voilà des rôles que nous avons entendu chanter, que nous avons vu jouer bien souvent, et que pourtant nous ne connaissions pas encore. Il nous fallait la présence de Nourrit pour en comprendre, pour en juger toute la portée musicale et dramatique. Et quand nous disons sa présence, nous entendons celle d'Adolphe Nourrit tel qu'il est aujourd'hui; car, si, depuis son dernier voyage à Lyon, son admirable voix si pleine, si sonore, si vibrante! si son talent de chanteur, qui sont arrivés à la perfection, n'en ont pu dépasser les limites, son talent d'acteur a tellement grandi, dans ce laps de temps, qu'il est devenu sublime, et que nous ne croyons pas que l'art puisse être poussé plus loin. Nous dirons même plus, et sans doute que nous ne serons pas démenti, c'est que, depuis Talma, personne n'a élevé l'art dramatique aussi haut que l'a fait Adolphe Nourrit.

Ses trois premières représentations ont attiré la foule, et tout garantit qu'à mesure qu'elles avanceront, l'empressement du public augmentera; car plus on le voit, plus on l'écoute et plus on l'admire, plus on est jaloux de le voir et de l'entendre.

Le physique, la tenue, l'aisance, la noblesse, la vérité, Nourrit possède tout cela; mais tout cela n'est rien encore à côté de cette savante composition d'un rôle, de cette identification avec le personnage, qui sont si parfaites qu'il est impossible que le personnage n'ait pas été tel que Nourrit le représente, qu'il n'ait pas éprouvé et exprimé ainsi les sentimens et les passions qui l'agitaient.

Excellent chanteur, Nourrit n'oublie jamais qu'il est aussi un excellent comédien; et dans des morceaux qui, jusqu'alors, n'avaient semblé que des airs, il sait allier à une vocalisation ravissante, toute la profondeur de l'expression dramatique, toute la puissance du geste et du jeu de la physionomie. Le cinquième acte de *Robert*, et le quatrième acte de *la Juive*, sont à notre avis, ce qu'il y a de plus beau, de plus vrai, de plus tragique et de plus admirable à la fois. Il faut plus que du talent, il faut du génie, pour se pénétrer à ce point du génie du compositeur! On est heureux d'être un Rossini, un Meyerbeer, un Halévy, lorsque l'on a un Adolphe Nourrit pour interprète.

Son influence agit sur tout ce qui l'entoure. En électrisant le public, il électrise aussi les artistes qui ont l'avantage de jouer avec lui. Sans doute notre

orchestre est parfait; sans doute notre troupe lyrique est remarquablement bonne; eh! bien, avec Nourrit, l'un et l'autre sont meilleurs encore, et le charme agit sur eux comme sur l'assemblée entière. C'est le plus bel éloge que nous puissions faire de tous.

(*Le Vigilant Lyonnais.*)

JARDIN DU PALAIS-ROYAL,

L'OFFICIER DE PAIX ET LES ARTISTES.

Une scène assez plaisante, et qui, par ce fait, demande de la publicité, s'est passée samedi dans une des allées du Palais-Royal.

Depuis cinq mois environ, le rendez-vous des comédiens fut changé par eux et transféré dans le jardin public dudit Palais-Royal.

Je ne pourrais trop dire à quel titre ils s'étaient arrogé le droit de ne point payer les chaises sur lesquelles on prélève ordinairement un impôt; mais enfin c'était une faveur dont ils jouissaient, seuls assurément.

Hier seulement, pour la première fois, l'administration des chaises vint y mettre obstacle. Voici le fait :

Messieurs, vos chaises? — Etonnés d'une pareille demande, tous les artistes, au nombre de dix ou quinze se regardent, croient se tromper et continuent leur conversation. Découragée, par ce premier échec, l'administration des chaises juge à propos, pour réitérer sa demande auprès des comédiens, de se faire accompagner d'un homme qui, pendant cette première scène, était resté à quelques pas. Cette fois c'est ce dernier qui adresse la demande du monopole aux comédiens étonnés : Messieurs, vos chaises? — Comment vos chaises? — *Troisième demande* : Vos chaises? — De quel droit, dit l'un des artistes en prenant la parole. — En vertu de la *loi*. — C'est cela même, monsieur; très-bien : Voici cinq mois que nous jouissons du droit de ne point payer nos chaises : une habitude doit être regardée comme une *loi*, il est étonnant que vous veniez aujourd'hui seulement nous faire cette réclamation; d'ailleurs nous sommes sans place et ne pouvons payer. — Monsieur, répond l'inconnu, *je vous engage*..... Aussitôt les comédiens l'entourent, l'accablent de politesses et s'écrient en chœur : Quel bonheur! quel charmant correspondant! — Messieurs, je ne vous comprends pas, répond l'inconnu interdit de la brillante réception de nos artistes; mais je vous réitère que je vous *engage tous*!.... L'un d'eux, lui coupant encore la parole : Très-bien, monsieur, donnez-moi un mois d'avance. — Apprenez, monsieur, que vous raillez l'autorité, répond l'inconnu, qui déclare en ce moment être officier de paix; mais patience, je vais quérir la force armée et rira bien qui rira le dernier.

Effectivement, un quart-d'heure après, on le vit reparaître suivi de dix gardes municipaux, trois sergens de ville, et plusieurs exempts. Les aperçevant, les comédiens, loin de s'intimider, reculent simplement les chaises et tous s'asseyent par terre. Deux seuls restent assis. L'officier de paix, ne pouvant demander l'impôt des chaises abandonnées, se venge sur les deux derniers restés assis. —

Monsieur, deux sols? — Je n'ai pas de monnaie, lui dit avec sang-froid celui auquel il s'adressait; je ne puis rien vous faire. — Indigné d'être ainsi mystifié, l'officier de paix allait employer la violence, lorsque heureusement pour nos artistes, le second comédien remet à l'officier de paix la faible somme, en lui disant : « Une autre fois, monsieur, que cela ne vous arrive plus. »

Cette scène se passait devant à peu près deux cents personnes rassemblées et formant cercle autour de nos acteurs; chacun de rire aux dépens de l'officier de paix. En désespoir de cause, ce dernier se voyant baffoué de tout le monde et ne pouvant tirer vengeance d'un tel affront, se retirait, accompagné de son escorte, lorsqu'il rencontra sur son passage l'artiste qui, le premier, lui avait adressé la parole. — Ah! ah! monsieur, vous voilà; j'ai bien envie de vous arrêter pour savoir qui vous êtes! — Il me semble, monsieur, répond l'artiste, qu'il vous eût été facile de reconnaître à notre empressement lors de votre proposition, c'est-à-dire lorsque vous vouliez *nous engager tous*, des comédiens sans place. Mais, à mon tour, qui êtes-vous, monsieur, pour m'interroger de la sorte? — L'autorité. Et déboutonnant son habit, il montre à tous les yeux étonnés une large écharpe bleue. — C'est différent; monsieur, en ce cas, lui répond l'artiste, en ôtant son chapeau, donnez-vous la peine de *vous asseoir*.

Les gardes municipaux, les sergens de ville et l'officier de paix lui-même ne peuvent s'empêcher de céder à l'hilarité générale, ce dernier jure, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

E. M.

LES FEUILLETONS DRAMATIQUES.

M. D'ÉPAGNY. — M. VIENNET. — LES VIEILLES ACTRICES.

Il est des hommes qui ont de leur mérite une telle opinion, et qui s'exagèrent à un tel point l'estime dans laquelle on les tient, qu'au moindre mouvement que fait leur génie, à la moindre évolution nouvelle de leur pensée, ils se figurent que le monde attentif les regarde et se demande, avec inquiétude : Où va-t-il? Que veut-il? Que prétend-il? M. d'Épagny nous semble être un de ces hommes.

Je vous demande un peu qui s'occupe aujourd'hui de M. d'Épagny? si l'on s'émeut le moins du monde de la route qu'il suit; quelle sympathie il éveille dans la foule? On peut bien, il est vrai, rattacher confusément son nom à trois ou quatre titres de pièces jouées avec succès à l'Odéon, aux Français, ou à la Porte-Saint-Martin, en compagnie de M. Dupin, ou de M. Rousseau, ou de M. Jarry. Certes, quelques amateurs de théâtre se rappellent encore *Dominique-le-Possédé*, *Luxe et Indigence*, *la Dame du Lac* et *les Malcontens*; mais cela peut-il justifier l'importance que se donne M. d'Epagny dans un feuilleton dernièrement publié par lui dans *le Monde?* — Nous ne le croyons pas.

L'auteur du *Marquis de Rieux* (tombé à la Comédie-Française), commence par tancer vertement la critique moderne sur l'inconstance de ses arrêts et la mobilité de sa jurisprudence, sur sa légèreté et son insouciance, sur sa mauvaise

foi et ses abus de pouvoir. Il se drape à la romaine en face des feuilletonistes, maintenant ses confrères, et leur dit, avec ce sans-façon qui caractérise l'homme supérieur : Mes bons amis, figurez-vous que vous n'entendez rien du tout à votre état... Comment ? est-ce vrai ? cela : Jusqu'à ce jour, vous avez cru faire des feuilletons ? Voyez un peu comme on s'abuse ! Mais vous n'y êtes pas, mes très-chers ; vous êtes à cent lieues de la critique comme elle doit être faite, et sans moi, vous ne l'auriez jamais comprise. Pourtant rassurez-vous, le compte-rendu dramatique peut encore avoir de beaux jours ; il peut se relever de l'état d'abjection où vous l'avez réduit ; car, à l'avenir, je marche sous ses bannières ; car, à l'avenir, moi aussi j'aurai à ma disposition six colonnes de petit-romain pour y déposer toutes ma pensée. Que le calme rentre donc dans vos cœurs ; le messie du feuilleton est arrivé ; regardez-moi seulement à l'œuvre ; ne perdez pas de vue mon panache blanc ; recueillez la manne céleste de mes doctrines ; et si vous n'atteignez pas avec moi au sommet de la popularité, je veux n'avoir jamais fait représenter *Mick et Bénico* à la Porte-Saint-Martin. (Autre pièce tombée.)

Après ce bel exorde, comme il est bien entendu que l'apparition de M. d'Epagny sur le terrain de la théorie, doit mettre en émoi le monde entier de la littérature et de l'art ; comme il va sans dire que l'inattendu d'un tel événement doit attirer tous les yeux sur lui, et faire courir toutes les ames intelligentes à sa rencontre; il est juste aussi qu'il rassure les esprits en rumeur, en leur montrant au moins du doigt le sentier qu'il se propose de tenir, la mine vierge, que sa puissante investigation doit exploiter ; et cela, afin qu'après une si grande émotion, on puisse se retirer chez soi calme, sans fièvre, et se dire : Eh bien ! c'est bon ; je sais à quoi m'en tenir maintenant ; j'ai lu le programme de M. d'Epagny ; je dormirai tranquille.

Le fait est que la recette donnée par l'auteur du *Favori* (tombé à la Gaîté), pour faire du feuilleton, est fort curieuse. Encore prend-il soin de nous dire que c'est la seconde fois qu'il l'imprime.

Toutes les fois qu'il prend à M. d'Epagny l'envie de faire du journalisme, et cette envie lui prend de temps à autre : en avant la profession de foi... toujours la même pour montrer qu'*il ne change pas*. Et cette profession de foi, la voici :

— Quest-ce à dire, messieurs les aristarques, s'écrie-t-il, vous vous permettez d'avoir dans vos feuilletons une opinion à vous, de juger, de trancher, d'applaudir ou de blâmer selon votre impulsion personnelle ; vous osez contrôler le jugement du public ; bien plus, le casser à votre tribunal lorsqu'il est vicieux ! Mais c'est absurde ; mais cela n'a pas le sens commun. Où allons-nous, bon Dieu ! Où nous conduit-on ? —Vous, M. Jules Janin, vous jetez l'esprit à pleines mains dans vos comptes-rendus ; vous racontez avec un charme de style, qui n'appartient qu'à vous, une pièce plate, informe et sans couleur ; quelle sottise ! — Vous, M. Eugène Briffaut, vous avez l'insolence de semer votre narration d'anecdotes piquantes qui l'assaisonnent et la font saillir agréablement à l'esprit du lecteur ; quelle folie ! — Vous, M. Gustave Planche, vous soumettez rigoureusement les pièces les mieux reçues du public à l'inflexibilité de votre

analyse, et après les avoir broyées entre les prémices d'un dilemne impitoyable, vous les rejetez, flétries et déconsidérées, aux pieds de leurs anciens admirateurs; quelle barbarie ! — En vérité, vous êtes tous de pauvres journalistes. — Moi, voyez-vous, je m'écarte tout-à-fait de vos méthodes. J'adopte un genre à part : genre modeste, facile à exploiter, et qui surtout ne coûte pas grands frais d'imagination. Ecoutez-bien :

« Lorsque nous rendrons compte d'une œuvre dramatique, nous nous borne-
» rons à rapporter les émotions des spectateurs et les nôtres.....

» Nous ne blâmerons jamais ce que le public aura trouvé bien, quand même
» nous serions d'un avis contraire, et que nous nous croirions plus d'esprit que
» lui, car c'est pour le public que l'auteur a travaillé. Le journaliste (toujours
» dans mon hypothèse), n'est que le miroir fidèle qui réfléchit les objets et les
» rend tels qu'ils ont passé devant lui. »

Comprenez-vous à quel rôle M. d'Épagny condamne la critique dramatique? Dans son opinion, le feuilleton n'est plus qu'un écho stupide qui, après avoir écouté le jugement souvent déraisonnable et toujours influencé de cette minorité qui forme le public des premières représentations, le renvoie sans commentaires à la majorité absente; et l'expose ainsi à établir son opinion sur celle formulée la veille par des *claqueurs* et des *billets donnés*. — Quelle mauvaise plaisanterie !

Cependant ne soyons pas rigoureux, et supposons que M. d'Épagny attende, pour publier chacun de ses feuilletons, que le vrai public ait, hautement et d'une manière irrévocable, manifesté son opinion pour ou contre la pièce dont il doit entretenir ses lecteurs; il aura beau faire encore, ce sera toujours méconnaître le but et la fin de toute critique que de la faire assister, passivement et l'arme au bras, à tout succès insolent, ou à toute chute imméritee. Est-ce que la réflexion doit se faire l'humble vassale de l'engoûment ou de l'injustice d'un parterre? N'est-ce pas bien plutôt à elle qu'il appartient de reviser les arrêts rendus à la légère par le mauvais goût, l'esprit de parti ou la passion de circonstance? A elle de défendre, contre l'opinion publique qui l'a bafoué aujourd'hui, un pauvre auteur qui demain peut-être sera porté aux nues par un revirement ? — Nous direz-vous qu'un homme a nécessairement tort contre tout un parterre; mais alors c'est dire que Molière avec son *Misanthrope*, Racine avec son *Athalie* et Beaumarchais avec son *Barbier de Séville* n'avaient pas raison contre le public qui s'obstinait à bâiller à leur chef-d'œuvre, ou à les poursuivre de leurs sifflets.

Ecrivez si vous voulez, M. d'Épagny, que la critique qui se met en travers de l'opinion publique, aurait besoin de prouver sa mission plus qu'elle ne le fait, de s'affirmer par le talent avant d'élever si haut et si fièrement la voix; dites que ce n'est pas à ces hommes de lettres sans aveu et sans antécédens, auxquels sont confiés la plupart de nos feuilletons, que doit écheoir le droit reconnu de blâmer à tort et à travers un auteur ou un public; mais, en désavouant les hommes, reconnaissez le principe. Faites plus; convenez franchement qu'il est encore quelques écrivains dont la critique contemporaine peut à juste titre se faire honneur, et au jugement desquels le bon sens géneral peut sans crainte se rallier. En résumé : NON, la critique ne doit pas s'assimiler au travail d'un teneur de livre imbécille, qui enregistrerait niaisement les faits dramatiques sans

les contrôler ; mais, oui, la critique de nos jours est souvent mal faite, mal comprise, enfin mal représentée. Le premier feuilleton de M. d'Épagny, dans le *Monde*, n'a fait que nous confirmer dans cette opinion.

Au reste, l'auteur de la *Conspiration de Cellamarre* (tombée au Français), ne s'offusquera pas, sans doute des observations que nous osons lui soumettre, lui, qui, répétant en d'autres termes tout ce que nous avions dit dans un premier article, sur la légitimité de la critique des critiques, se plaît à reconnaître dans son feuilleton que : « Si nos hommes de critique qui, *tous* ont de l'esprit et quel-
» ques-uns beaucoup d'esprit *, sont devenus en général si légers, si dédaigneux
» de ce qu'ils jugent, c'est qu'eux-mêmes ne sont jamais jugés et que : si quel-
» qu'un relevait toute faute, erreur ou tort littéraires des journaux *qui tirent*
» *toujours sans qu'on riposte*, bientôt un juge, qui saurait son article exposé à
» une réponse, deviendrait un aristarque non-seulement fin et spirituel, mais
» sensé, encourageant, bénévole même, et d'une critique éclairée par un goût
» sévère, dont profiteraient le public, l'art et les auteurs. »

Hélas ! ce ne sont pas seulement ceux qui impriment des feuilletons dans les journaux qui devraient être soumis aux remontrances d'une critique éclairée, mais bien aussi ceux qui y publient des lettres comme celle qu'on a lu dernièrement dans le *Constitutionnel*, à l'occasion de la nomination de M. Victor Hugo, au grade d'officier de la légion-d'honneur, et à la suite de certains bruits ridicules qui couraient déjà sur le compte de M. Viennet.

« Paris, 20 juillet 1837.

» Monsieur, je n'ai pas dit que je ne voulais plus porter la croix d'officier de
» la légion-d'honneur depuis qu'on l'avait donnée au chef de l'école roman-
» tique ; seulement en ôtant mon ruban de la boutonnière où l'empereur l'a-
» vait placé, j'ai suivi l'exemple de la plupart des généraux de la vieille armée,
» qui trouvent plus facile de se faire remarquer en paraissant dans les rues
» sans décoration. Il ne s'agissait ni de romantiques ni de classiques. Il est tout
» naturel qu'un ministre romantique décore ses amis. Il serait cependant plus
» juste de donner la croix de chevalier à ceux qui auraient eu le courage de lire
» jusqu'au bout la prose ou les vers de ces messieurs, et la croix d'officier à
» ceux qui les auraient compris. Je désire, en outre, qu'on n'en donne que douze
» par an aux écrivains qui font des libelles contre les grands pouvoirs de l'état,
» les ministres et les députés. Il faut de la mesure dans les encouragemens.

Agréez, etc. VIENNET.

La *Charte de* 1830 a, comme suit, répondu parfaitement aux spirituelles attaques politiques de l'irascible député :

« M. Viennet a cru devoir confirmer, par une lettre publiée dans le *Constitutionnel*, une nouvelle annoncée par plusieurs journaux : l'honorable académi-

* M. d'Épagny en veut beaucoup à l'esprit.

cien cesse de porter sa croix de commandeur de la légion-d'honneur, depuis que M. Victor Hugo a été promu, après douze années, du grade de légionnaire à celui d'officier. Nous ne saurions comprendre cette détermination. La distance laissée entre les deux poètes nous semble de nature à satisfaire les esprits les plus difficiles,

» Quant à la crainte qu'exprime l'honorable député de voir les encouragemens prodigués aux écrivains qui ont attaqué *les ministres, les pairs et les députés*, il peut être rassuré. Le ministre qui a honoré ses listes de proposition en y inscrivant des noms tels que ceux de M. de Tocqueville et de M. Ballanche, de M. Kératry et de M. Jay, de M. la Romiguière et de M. Sylvestre de Sacy, est au-dessus d'un semblable reproche. Associer ensuite M. Victor Hugo à M. Casimir Delavigne, M. Alexandre Dumas à M. G. de Beaumont, M. Arago à M. Thénard, M. Gay-Lussac, à M. Poirson, c'est seulement faire preuve de cette haute impartialité et de cet amour du talent qui sont les conditions du pouvoir partout, et en France plus qu'ailleurs. »

Mais la *Charte* n'a pas répondu à tout : d'où vient, je vous prie, ce ridicule sentiment d'orgueil de tout ce qui porte pantalon garance depuis le tourlourou jusqu'au maréchal de France ? Sert-on donc mieux son pays en tuant des hommes qu'en élevant à sa patrie de glorieux monumens d'arts? Corneille, Molière, Racine et Voltaire, à ne prendre que dans la littérature pure, sont-ils donc de moins grands hommes, des existences moins bien remplies, des réputations moins éclatantes que tous les maréchaux possibles passés, présents et futurs? Allez, messieurs les militaires, la gloire de la force spirituelle vaut bien la gloire de la force matérielle, et vous devriez, sinon vous enorgueillir, au moins ne pas vous récrier quand on donne à votre croix un nouvel eclat en la faisant rayonner sur une poitrine d'artiste.

Après tout, cette vanité chatouilleuse et intolérante qui ne peut que gagner en ridicule, lorsque celui qui en donne l'exemple est à la fois académicien et membre de la commission dramatique, cette vanité, disons-nous, se rattache encore à la vieille querelle qui ne finira jamais entre les *vieux* et les *jeunes*. — Les jeunes veulent arriver, les vieux ne veulent pas partir, et voilà pourquoi nous avons au théâtre des auteurs qui datent de la révolution de 93 et des jeunes premières qui auront soixante ans avant Noël. — Deux grandes calamités, à notre avis.

Et peut-être les vieilles actrices sont-elles encore plus déplaisantes que les auteurs décrépits; on a plus de peine à se soustraire à celles-ci qu'à ceux-là. Défendues par une antique réputation, par une sorte de respect qui les protège, comme la poussière protège les monumens gothiques, elles se survivent à elles-mêmes, se perpétuent en dépit qu'on en ait, et abusent d'une manière vraiment déplorable de ce sentiment des convenances qui nous fait nous condamner à de longues mortifications plutôt que d'encourir le reproche d'ingratitude.—Pourtant, il est un terme à tout, et déjà la presse prend une attitude quelque peu hostile contre ces *ingénuités* oubliées sur notre scène par la restauration.

« Je ne cesserai, en ce qui me concerne, dit M. Briffaut dans le *Temps*, de protester contre l'éternité du printemps dramatique. Ces perpétuelles jeunesses

de nos actrices sont grotesques. Il faut le leur dire. Dernièrement, dans une pièce grave, n'a-t-on pas vu une actrice de cinquante-neuf ans se laisser doucement appeler : *pauvre enfant* et *malheureuse enfant !* Ces dames nous imposent leur vieillesse d'une façon réellement intolérable. Il y a du bon goût, de l'esprit même à savoir vieillir. On le leur a dit avec une exquise et fine politesse : *Mettez-vous une ride, ça vous rajeunira.* Les prétentions ne font que rendre la vieillesse plus visible et plus choquante.....

« Vraiment notre génération n'est point favorisée du sort. Chaque âge a vu ses merveilles littéraires et dramatiques, et voilà que, depuis vingt-deux ans, nous ne faisons qu'user les défroques de l'empire et de la restauration; nous n'avons que des jeunes premières qui toutes ont une double majorité. Quand donc nous permettra-t-on de porter un habit neuf et fait à notre taille? »

De son côté, la *Revue de Paris,* plus directe et plus personnelle dans ses remontrances, imprime :

« Il faut avoir une envie bien démesurée de porter un costume de jeune fille pour s'exposer de gaîté de cœur à perdre la popularité dont on jouit. Au moins, si l'inconvénient était pour Mlle Mars elle seule, nous nous contenterions de la plaindre sincèrement d'un ridicule inexcusable; nous fermerions les yeux quand elle paraît sur la scène, et tout serait dit; mais ce n'est pas Mlle Mars seulement qui est menacée par l'obstination de Mlle Mars, c'est la Comédie-Française elle-même. Il ne faut pas être doué d'une sagacité bien merveilleuse pour comprendre que, si, depuis quelque temps, le théâtre de la rue de Richelieu est encombré de pièces pitoyables, cela vient de ce qu'aucun homme de talent ne veut consentir à faire des rôles de jeune première pour Mlle Mars. Qu'arrive-t-il, c'est que le plus médiocre écrivain dramatique, pourvu qu'il sache coudre ensemble quelques demandes et quelques réponses du goût de Mlle Mars, est admis à la Comédie-Française. Le public murmure, la presse proteste, la salle se désemplit; mais qu'importe! Mlle Mars a un rôle de jeune fille..... Acheter l'ennui de voir Mlle Mars en costume d'amoureuse de vingt ans, par l'ennui non moins horrible d'écouter de mauvais drames, c'est beaucoup trop cher..»

Ces réflexions sont justes, et les répéter souvent à ces dames qui font la sourde oreille, c'est prendre de leur gloire plus de souci qu'elles n'en prennent elles-mêmes.

Paul VALENTIN.

PREMIÈRES REPRESENTATIONS.

VAUDEVILLE.

LE MARI A LA VILLE ET LA FEMME A LA CAMPAGNE, vaudeville en deux actes, par MM. Varin, Desvergers et Et. Arago; représenté le 3 août 1837. — Personnages et acteurs : *Lamberty*-Lafont, *Emile*-Taigny, *Gaubonne*-Lepeintre jeune, *Joseph*-Ludovic, *Mme Delbois*-Mmes Balthazar, *Mme Lamberty*-Mayer, *Isaure*-Taigny.

ACTE PREMIER : *Le mari et la femme à la ville.* — Dans un moment d'égarement et de passion, Lamberty a mis fin à sa vie... de garçon ; le malheureux

s'est marié ! — Pour comble d'infortune, sa femme est un triste assemblage de beauté, de vertus et d'esprit... c'est à n'y pas tenir ! — Un honnête bourgeois du Marais eut naïvement coupé par morceaux et jeté dans le canal Saint-Martin une femme pareille... Lamberty, mieux civilisé, prend un autre parti... il part pour l'Italie et se fait massacrer par des brigands calabrais...

Je recommande le brigand de la Calabre aux maris qui éprouvent le besoin de se débarrasser de leurs femmes.

Quand il est bien mort, bien enterré ; quand le déplorable récit de sa fin tragique a convenablement circulé dans tous les journaux de l'Europe, que ses amis l'ont reconnu grand homme en sa qualité de trépassé, et que son épouse a porté son deuil et s'est résignée au veuvage..., voilà Lamberty qui revient en paquebot ou en poste de l'autre monde, c'est-à-dire de Naples ou de Genève, et reprend à Paris sa vie indépendante de célibataire et d'artiste. Il se laisse pousser des moustaches et un bouquet de poils au menton ; il fréquente le bois de Boulogne, *sable* le champagne, perd son argent à Frascati, poursuit les bayadères de l'Opéra, alarme les maris jaloux, et adore une foule de veuves. Toutes choses qui constituent l'artiste pur-sang.

Parmi les veuves qu'il estime le plus, il en est une, Mme Delbois, dont le frère, jeune chérubin à peine sorti du collège, a confié son éducation *artistique* à son ami Lamberty ; Emile présente son mentor à sa sœur et le fait inviter à un bal qu'elle donne ce soir. — Il est convenu au théâtre qu'une jeune veuve de vingt-deux ans donne des bals et des soirées, ce qui est pleinement inconvenant. — Quoi qu'il en soit la veuve Delbois, a aussi invité une veuve Juvigny, son amie de pension. — Les veuves et les amies de pension ! quelle providence pour le Vaudeville ! — Emile est amoureux comme un page de la charmante veuve, mais il n'ose pas... son professeur le gourmande, le conseille, l'excite à l'audace, et le pousse derrière un paravent pour joindre l'exemple au précepte, car Mme Delbois s'approche, et Lamberty va se précipiter à ses genoux et lui dépeindre son amour dans une déclaration-modèle ; Emile rencontre par aventure derrière le paravent Mme Juvigny et profite à merveille des leçons de son maître.

Il n'est pas un lecteur ayant vu trois vaudevilles dans sa vie, qui n'ait déjà deviné que Mme Juvigny est la veuve de l'artiste décédé en Calabre sous le stylet des bandits. Pourquoi joue-t-elle ainsi à cache-cache derrière les paravens, pourquoi déguise-t-elle son véritable nom sous le pseudonyme de Juvigny ? C'est qu'elle a appris la résurrection de son infidèle, et qu'elle veut le ramener par la ruse dans le sentier des devoirs conjugaux. Dans ce but vertueux, elle donne mystérieusement quatre rendez-vous à quatre personnes qui doivent se trouver le lendemain à sa maison de campagne d'Auteuil. — Premier rendez-vous au chérubin Emile ; deuxième rendez-vous à l'artiste Lamberty ; troisième rendez-vous au vieux et énorme Gaubonne qui voltige autour de toutes les femmes; quatrième et dernier rendez-vous à la veuve Delbois son amie de pension.

Acte deuxième : *La femme et le mari à la campagne.* — Le lendemain, les quatre personnes invitées en secret, et qui comptaient chacune sur un tête-à-tête, sont fort étonnées de se trouver réunies à la même heure dans le jardin

de Mme Juvigny. Le gros Gaubonne se console en se livrant au champêtre exercice de la chasse aux papillons. Emile se désole, comme un amoureux trahi. Lamberty se console auprès de la femme du jardinier. Et Mme Delbois, attirée par l'appât d'une confidence, a grande envie, dans son dépit, de s'en retourner à la ville. Mais la veuve Juvigny, jusqu'alors invisible pour l'artiste, apparaît en ce moment à ses regards stupéfaits. Les deux époux maîtrisent leur émotion; au lieu de se précipiter dans les bras l'un de l'autre, ils feignent de ne pas se connaître; bien plus, Lamberty conseille à sa femme d'accorder sa main à Emile, et, de son côté, Mme Juvigny intercède auprès de la veuve Delbois pour qu'elle donne la sienne à Lamberty. Les choses iraient fort bien de cette façon-là, mais une double bigamie eût été un dénoûment trop hardi... Aussi, sommes-nous rentrés dans l'ornière vulgaire. Lamberty a demandé et obtenu son pardon. Emile a épousé une petite Louise, cousine de Mme Lamberty. Mme Delbois prolonge son veuvage jusqu'à la première occasion. Et Gaubonne pousse trois soupirs de désappointement.

L'artiste Lamberty avait sans doute joué en société la comédie du *Mari et l'Amant* ainsi que le vaudeville des *Deux Coupables*; entraîné par ses réminiscences, il en a fidèlement répété plusieurs scènes dans le premier acte. Il est encore probable que madame son épouse avait rempli quelque part le personnage de Mme Grégoire : sa mémoire l'a fort bien servie dans la scène des rendez-vous.

Le jeu de Lafont-*Lamberty* et de Lepeintre jeune-*Gaubonne* a déterminé le succès de la pièce. — M. et Mme Taigny et Mlle Mayer avaient des rôles nuls dont ils ont fait quelque chose. — Mlle Balthazar avait un petit rôle dont elle n'a rien fait.

MARC-MICHEL.

PANTHÉON.

ROSE MÉNARD, OU TROP BONNE MÈRE, drame en trois actes, de MM. Boulé et Lesguillon, représenté le 5 août 1837.

Avant que la société eût fait des marâtres, la nature avait déjà produit des mères injustes, des préférences de famille. Et ces inégalités, dans la part d'affection et d'amour, sont presque toujours en faveur de l'enfant qui le mérite le moins.

Ce faux côté du cœur maternel, qui n'est pas nouveau, est devenu le thème de plusieurs drames récens. Après la mère des *Sept Infans de Lara*, nous avons vu le même sujet, traité par M. Rozier, dans la bourgeoisie. Enfin, MM. Boulé et Lesguillon viennent de nous le montrer chez ce qu'on appelle le peuple.

Ils ont fait, de la femme d'un honnête artisan, une de ces mères coupables. Ils l'ont placée entre deux enfans, dont l'un absorbe tous ses soins, résume tout son cœur, fait toute sa sollicitude; l'autre, au contraire, ne reçoit que ce qui reste d'affection libre dans l'ame de sa mère, c'est-à-dire un peu de sollicitude bien froide, de cette sollicitude qui fait qu'on n'est pas entièrement étranger. Et pourtant, Julien (c'est le nom du dernier), soutient, par son travail, toute la famille; il donne le pain quotidien à sa mère, à son vieux père, à son frère

lui-même; car Armand, l'enfant gâté, ne s'occupe à rien. Content d'avoir reçu une éducation plus soignée, il a de beaux habits, de belles manières; il est le *monsieur* de la maison; mais, outre tous ces avantages et l'oisiveté qui, selon les auteurs, devait en être la suite naturelle, il a des vices, le malheureux Armand: il est débauché; il vit dans une vie de désordre et d'orgies. Puis, comme il n'y a qu'un pas de la débauche au déshonneur, et du déshonneur au crime, il devient successivement faussaire et assassin : faussaire pour subvenir à d'infâmes besoins, assassin pour cacher sa honte.

Ce n'est pas tout, une pauvre fille innocente s'est trouvée dans son chemin. Trop déréglé pour n'être pas un homme à bonnes fortunes, il séduit la jeune Constance Ménard, sa cousine. Au lieu de réparer la honte de sa famille en épousant celle qu'il a trompée, il abandonne sa victime, et, sourd à la voix de son père, qui ne peut survivre à tant d'infamies, aux prières de sa mère, trop faible désormais pour réparer le mal qu'elle a commis, il se jette tête baissée dans le crime. Enfin un échafaud se dresse, et la mère d'Armand Ménard voit tomber la tête de celui qu'elle a trop aimé.

Si j'avais à juger au point de vue du public la pièce de MM. Boulé et Lesguillon, je dirais seulement les bravos unanimes qui en ont fait le succès; mais, étant critique, je dois leur signaler un défaut peut-être capital; car, s'il est vrai que le drame n'est pas toujours dans le terrible des positions, mais bien plus souvent dans l'intérêt qu'il excite, leur but n'est pas atteint complétement. Quoi de plus juste, quoi de plus naturel que de voir la société vengée dans un grand coupable, et une mère punie dans l'œuvre même de son injustice? Eh bien! ni la mère ni le fils n'appellent l'intérêt; la pitié se reporte toute sur la victime innocente de ces crimes, sur celle qui en porte la peine sans l'avoir méritée; et c'est cette tête innocente, la seule digne de sympathie et de pitié, que les auteurs ont négligé de mettre en relief. Le rôle de Constance Ménard n'apparaît qu'à de longs intervalles, comme une vague silhouette errante aux confins du tableau.

Quoi qu'il en soit, j'ai vu couler des larmes, et quelles larmes que celles des grisettes de la rue Saint-Jacques! C'est presque un triomphe sur l'impossible.

Saint-Hilaire a joué avec assez d'entrain, bien qu'il lui reste encore beaucoup à faire; Constant et Ernest ont compris leurs rôles en hommes d'esprit; mais c'est surtout à la sensibilité, au tact et à l'intelligence de Mme Estelle Lambquin que la pièce est redevable de son succès. Mme Lambquin est une actrice de conscience et c'est malheureusement assez rare pour le signaler.

Emile Fontaine.

THÉATRES DE PARIS.

Opéra. — Les représentations de Duprez sont un trésor pour ce théâtre. Sans frais, sans dépenses extraordinaires, elles lui ont fait passer les fortes chaleurs, non-seulement sans perte, mais encore, dit-on, avec bénéfice. — Miracle!

Français. — Dans *la Mère et la Fille*, Charles a plié complètement sous le poids du rôle de Duresnel, ce rôle que personne n'ose tenir après Frédérick-Lemaître. — Monrose-*Verdier* a été Pasquin et monotone comme d'habitude. — Gaston a très-joliment compris

son rôle et s'en est bien acquitté. — Mirecourt, comme d'ordinaire. — Régnier a le talent de chauffer toutes les scènes où il participe. — Mme Moreau-Sainti, difformée par sa grossesse, est bien au-dessous de son rôle de Mme Duresnel. — Quant à Mlle Jenny Weis, la jeune et jolie débutante, elle a bien réussi. Nous lui reprocherons de manquer parfois de force et de simplicité dans ses conceptions. Le sur-lendemain, soit que la comédie lui convienne mieux que le drame, soit que l'émotion du début fût passée, elle a eu plus de succès encore dans *la Petite Ville*. Mlle Weiss viendra heureusement en aide à Mmes Anaïs et Plessis.

Odéon. — Tout s'annonce ici sous les plus favorables auspices. M. Védel, bien secondé par M. Valmore à qui il a conféré, comme un gage d'une confiance bien méritée, le titre de *sous-directeur*, continue à organiser ce théâtre de manière, non-seulement à en assurer la durée, mais encore à lui procurer les plus brillans succès. Nous avons dit que l'engagement de Bocage était, sinon signé, du moins bien près de l'être; celui de Delafosse est définitif, et l'on négocie en ce moment celui de Frédérick-Lemaître. On comprend maintenant ce qu'on a lieu d'attendre d'une troupe ainsi composée. Le répertoire commence à se présenter. L'ouverture aura lieu par un drame attribué, par les uns à M. Dumas, par les autres à M. Hugo. On parle aussi d'un ouvrage qui doit soulever de grandes questions littéraires; on nomme pour son auteur Béranger, le chansonnier. On s'occupe de restaurer la salle et de la munir de tout le matériel qui lui manque.

Opéra-Comique. — 1808, ou *France et Espagne*, ouvrage en trois actes, dont la représentation était annoncée pour hier, a déjà disparu de l'affiche, où il est remplacé par *le Remplaçant*, qui doit se donner demain. — Quelle activité!

Vaudeville.— Dans le *Mari à la Ville et la Femme à la Campagne*, pièce dont le titre est inexact, E. Taigny est fort gentil; Lepeintre j. répète un peu toujours ses mêmes charges. Dans *Mina*, Mlle Balthasar est insupportable, tandis qu'elle n'est que médiocre dans le *Mari*. Cela tient peut-être à ce que, dans le *Mari*, Mlle Mayer est assez mauvaise, tandis qu'elle est charmante dans *Mina*, au physique et au moral. Arnal, dans le rôle de Schnaps, est fort bon, d'autant meilleur que ce rôle est fort difficile, et que, s'ils n'y prennent garde, bien des comiques le massacreront en province. — Emile Taigny et sa femme ont rompu leur engagement avec le Vaudeville... C'est une grande perte pour la direction; c'est un grand malheur, selon nous, pour le couple gracieux si bien fêté par le public. Emile Taigny était l'enfant de ce théâtre..... Il y a de l'ingratitude à abandonner son père. Mme Taigny voyait là, tous les jours, grandir sa réputation naissante; elle ne trouvera pas mieux autre part. Nous plaidons pour la paix, et nous espérons encore qu'on interjettera appel d'un arrêt funeste aux deux parties intéressées et au public, ardent protecteur du jeune ménage.

Gymnase. — Ce théâtre est toujours dans l'attente d'une nouvelle direction et d'un public plus empressé de peupler le désert.

Variétés. — Il est faux, comme le bruit en a couru, répandu par la malveillance, qu'un changement soit sur le point de s'opérer dans la direction de ce théâtre. M. Dumanoir est et reste *seul* directeur pour plusieurs années, et ce à la grande satisfaction des actionnaires, qui voient leur entreprise devenir chaque jour à son ancienne prospérité, et au grand contentement du public, qui trouve des pièces spirituelles et gaies à applaudir. Il ne serait pas étonnant que ces bruits se renouvelassent; mais maintenant que le public est prévenu, il sait quel cas il en doit faire.

— Rien de neuf. Avec les trois pièces courantes on a donné hier *Judith*, où Félicien a pu se montrer et se faire applaudir.

Palais-Royal. — On attend le rétablissement d'Alcide Touzez.

Porte-Saint-Martin. — M. Harel ne sait plus quelle ficelle tirer; plusieurs malencontreux feuilletons se sont mis à divulguer les petits secrets de la comédie et à dire le mot de l'énigme des *réclames, petites affiches, annonces* et autres petits moyens dont nous

avons entretenu nos lecteurs depuis long-temps. Quoi qu'il en soit, la *Guerre des Servantes* s'avance à grands pas vers la représentation appelée par la curiosité publique. A ce titre là seul, c'est déjà du succès qu'on peut lui promettre, — Jemma, le comédien intelligent, plein de savoir et de cœur, quitte la Gaîté et est engagé à la Porte-Saint-Martin. C'est une bonne affaire que fait là M. Harel; le talent de Jemma, sa réputation solidement établie sur de belles créations, le rendent fort utile à cette administration, qui n'aura pas lieu de regretter son devancier. On nous annonce à l'instant une chose exorbitante. M. de Cès-Caupenne aurait bientôt la Porte-Saint-Martin, et réunirait ainsi les trois théâtres de drames. *Credo quia absurdum.*

Gaité. — M. de Cès-Caupenne, effrayé de l'interdit dont la *commission des auteurs* menaçait son nouveau théâtre, vient de prendre une mesure que nous avions prévue, et qui était, en effet, bien facile à prévoir. Il a nommé un de ses acteurs *gérant*, et il se retranche maintenant derrière ce titre, comme derrière un rempart où il n'a plus à craindre les foudres de l'excommunication dramatique. C'est M. Delaistre qui a été choisi pour tenir ce semblant d'emploi qui ne sera autre chose que celui de régisseur. — Comment la *commission des auteurs*, qui connaît mieux que le ministre l'organisation intérieure des théâtres, interprétera-t-elle ce biais administratif, et quelle satisfaction en exigera-t-elle? C'est ce que nous saurons avant peu, et ce dont nous ne manquerons pas d'informer nos lecteurs. — On a déjà réengagé à ce théâtre Raymond, Gustave, Mmes Léontine, Chéza et Valmont. — Bernard-Léon a reparu dimanche comme acteur. — Incessamment, ce théâtre va faire clôture, pour mettre l'intervalle nécessaire entre la dernière et la nouvelle administration. La réouverture aura lieu le 1er septembre, et s'effectuera par la première représentation du *Petit Chapeau*, ou *le Rêve de Napoléon*, mélodrame fantast que et à décorations, de M. Desnoyers, renvoyé de la scène de l'Ambigu à celle de la Gaîté. — Pour être du nouveau, ce sera du bien vieux. — Hier, les artistes du Panthéon ont apporté au boulevard du Temple un spectacle choisi dans leur répertoire, qui a eu tout l'attrait de la nouveauté pour le sixième arrondissement, et le succès de cette soirée a été complet. — On attend avec impatience les opérations du syndicat pour voir un peu clair dans l'avenir.

Ambigu.—L'*Agrafe* n'obtient pas autant de succès que nous l'aurions cru : le premier acte tue les deux autres et, au troisième, le spectateur dont les émotions vont toujours s'amortissant, a certaines velléités de sommeil qui ne servent pas la pièce. Pour éviter cet inconvénient, les auteurs n'avaient qu'un moyen à employer : ne pas faire mourir le forçat au premier acte, laisser l'attente de son retour peser sur toute la marche de la pièce et le faire reparaître aux dernières scènes du troisième acte, au moment où Edouard croit atteindre le but. Pourtant les acteurs continuent à jouer de manière à mériter des éloges. — Dans *il y a Seize ans*, Francisque jeune fait toujours mourir de rire dans son rôle de Loupy.

Folies Dramatiques. — La *Fille de l'Air* fait qu'on étouffe dans la salle, où la foule se renouvelle chaque soir.

Porte-Saint-Antoine. — *Diane de Poitiers*, drame en trois actes, de MM. Charles Desnoyers et Rimbaut, a reçu un bon accueil samedi dernier à ce théâtre. Cette pièce ressemble beaucoup à une autre pièce de M. Desnoyers, ayant pour titre : *les Deux Fous*, et jouée il y a peu d'années à Paris. C'est peut-être la même, qui sait? Au boulevart Saint-Antoine on a pris cela pour du nouveau. Là le public est si bon, qu'il en est... dupe. — Une dame Deval, qui débutait par le rôle de Diane de Poitiers, a montré une figure agréable et quelque intelligence scénique. Elle a partagé l'accueil fait au drame.

THÉATRES DE LA PROVINCE.

Amiens, le 2 août. — L'*Ami Grandet*, *Un Duel sous Richelieu*, *Louise*, *Elle est Folle*, *Marie et Estelle* ont été joués, depuis jeudi, sur notre théâtre, par M. et Mme Volnys du Théâtre-Français. L'impression produite par ces artistes sur le public amienois serait trop difficile à décrire ; jamais l'enthousiasme ne fut porté à un plus haut point. Nous

devons des éloges mérités aux artistes ordinaires de notre scène pour la manière dont ils se sont efforcés de seconder M. et Mme Volnys, chéris du public d'Amiens. Nous mentionnerons particulièrement M. Chol, qui a bien rempli le rôle de Forestier dans *Marie*; M. Ricquier, qui a bien compris le rôle du médecin dans *Elle est Folle* et du notaire Rubichon dans *Estelle*. M. Félix mérite des encouragemens pour la manière dont il a rendu le rôle du comte de Chalais dans *Un Duel sous Richelieu*. Mlles Panien et Massard ont bien rendu et compris, l'une, le rôle d'Albertine ; et l'autre, celui de Cécile dans *Marie*. — M. Saint-Denis, qui terminait ses débuts, lundi, dans le *Philtre*, a été reçu sans opposition. J. P.

Arras, 29 juillet. — La troupe lyrique a pris une bonne position dans le *Châlet* et les deux premiers actes du *Barbier de Séville*. Qu'elle travaille avec zèle, qu'elle se compose un répertoire assorti à sa force, elle obtiendra des succès, et M. Bertéché, son directeur, aura bien mérité du public. — Comme artiste, M. Bertéché vient de faire preuve d'un vrai talent dans *Un Grand Orateur*. Il a conquis les suffrages unanimes.

Limoges, 30 juillet. — Jeudi dernier, la troupe de drame, comédie, vaudeville, sous la direction de M. Combettes a fait enfin son entrée solennelle sur le théâtre de Limoges. Cette troupe dont la composition paraît bonne, pourra obtenir des succès si elle s'applique à bien choisir les pièces de son répertoire, et si elle apporte dans l'exécution cet ensemble qu'on trouve rarement en province, surtout au début. Déjà le public a distingué le comique Vernet, le premier rôle Xavier et Mmes Morin et Vernet qu'il a applaudies dans *le Philtre Champenois*.

Lyon, 30 juillet. — Il y avait foule, mais foule compacte, mercredi dernier à la représentation des *Huguenots*. Adolphe Nourrit s'est montré, dans le rôle de Raoul, plus grand tragédien, plus admirable chanteur encore que dans tous ses rôles précédens. Il a accompli tout ce que l'imagination peut rêver de plus parfait. A côté de lui, Lesbros, Padrés; Mmes Sallard et Bovry se sont fait applaudir, ainsi que Mlle Toméoni, qui a déployé dans le rôle de Valentine une puissance de moyens qu'on ne lui soupçonnait pas.— Nourrit et Mlle Toméoni ont été redemandés, Durbec, à peine remis d'une grave indisposition, a chanté le rôle de Marcel avec son talent accoutumé; le public reconnaissant lui a fait partager les honneurs de l'ovation.

Nantes, 30 juillet. — Ligier, dans *Hamlet*, vient d'obtenir le plus honorable succès. Applaudi avec transport et justice, dans le cours de la représentation, il a été rappelé à la chûte du rideau, et au moment ou il recevait la vive expression de la satisfaction générale, une couronne est tombée à ses pieds. Déjà une autre lui avait été décernée pendant la tragédie. Sur l'une des couronnes on lisait : « Les jeunes artistes de Nantes à Ligier. » et sur l'autre : « A l'homme du peuple. »

Nevers, 29 juillet. — Aprés un mois d'attente et de nombreuses répétitions, le public de Nevers a pu jouir de la représentation du *Postillon de Lonjumeau*, qui a fait accourir toutes les notabilités du pays et tous les amateurs de nouveautés. L'exécution de cet opéra vraiment comique a été très satisfaisante. MM. Guillemet, Beaucourt, et Mme Devillé ont obtenu à plusieurs reprises des applaudissemens. — Une seconde représentation de *Pauvre Jacques* a fait de nouveau ressortir les heureuses dispositions de M. Ponnet, qui, avec du travail, pourra devenir un artiste supérieur.

Rennes, 2 août. — Mme Albert, la perle du vaudeville, a donné dimanche sa première représention. Après avoir conquis tous les suffrages tous les traits de la sémillante *Camargo*, dans la piècede ce nom, elle s'est montrée avec les mêmes avantages sous les habits d'homme, dans le rôle d'Isidore de *la Poupée*. Après la toile tombée, Mme Albert a été rappelée à grands cris, et le public lui a prodigué de nouveaux applaudissemens.

Rochefort, 1er août.—Pendant qu à La Rochelle, le Gymnase enfantin procure de bonnes recettes au directeur titulaire du onzième arrondissement, le directeur associé, M. D'Egrully, demeuré à Rochefort avec la troupe lyrique et dramatique, épuise la caisse pour subvenir aux frais de représentations, auxquelles il ne manque que des spectateurs. *Le Postillon de Lonjumeau*, la séduisante musique du *Pré-aux-Clercs* ont vainement présenté leur appât au public, il a refusé d'y mordre. Et pourtant Mme Laffitte s'acquitte

fort bien de son emploi ; M. Alphonse obtient des applaudissemens mérités des rares spectateurs ; Mme Lemaire est toujours spirituelle et jolie et M. Renaud, le comique excite l'hilarité la plus vive dans tous les rôles qu'il joue. Le Pêcheur *Gaspardo* va essayer son influence ; peut-être sera-t-il plus heureux.

Sens, 30 juillet. — Mme Devaux-Gonest, dont la Revue du Théâtre a déjà eu occasion de signaler les succès, a été vivement applaudie jeudi dernier dans le personnage de la reine Elisabeth, des *Enfans d'Edouard.* A une intelligence parfaite, à une pureté remarquable de diction, à une voix qui porte à l'ame, cette actrice joint encore des avantages extérieurs, indispensables dans les premiers rôles de tragédie et de drame. — M. Devaux s'est fort bien acquitté du rôle de Tyrrel. — M. Renaud a joué faiblement le duc de Glocester, et M. Luiville-Buckingam, qui est plein de feu, précipite trop son débit. Mlle Pauline Delacroix agée seulement de treize ans, a parfaitement joué le duc d'York. — La troupe de M. Devaux ne peut manquer d'attirer un nombreux concours d'amateurs, pendant le court séjour qu'elle fera à Sens.

MÉLANGES.

LE BEC DANS L'EAU.

ROMAN. — Chap. VI.

DEUX MÈRES POUR UN ENFANT.

Depuis la disparition subite de Caroline, la maison qu'habitait Anselme avait perdu toute sa gaîté, tout son mouvement, tout son entrain ; un nuage de tristesse la couvrait ; toutes les physionomies avaient quelque chose d'abattu ou de profondément mélancolique. C'est que chacun des habitans de cette petite colonie champêtre avait senti une fibre tendre de son cœur raisonner douloureusement à la nouvelle de cette séparation. Tout le monde l'aimait, la jeune fille, car elle était bonne, complaisante, empressée, et causeuse avec tout le monde. On s'était fait de sa présence une douce habitude : grâce à sa vivacité, à son humeur folle et capricieuse qui lui permettait en quelque sorte d'être à la fois partout et nulle part ; il arrivait, on ne sait comment, qu'on la trouvait toujours à côté de soi, devant soi, derrière soi ; que son regard vous atteignait, vif et perçant, derrière tous les arbres du jardin ; que son éclat de rire raisonnait à votre oreille, éclatant et sonore, dans tous les corridors du château ; qu'enfin on ne pouvait faire un pas, sans qu'un parfum ou un murmure ne vînt vous rappeler le bonheur de son voisinage. Caroline, en s'éloignant, avait donc emporté avec elle tout le bruit de la maison ; toute sa joie, toute sa vie. Anselme, morne et farouche, n'avait plus qu'une pensée : rejoindre l'Italienne, fût-ce au bout du monde. Vingt fois par jour, il répétait au premier venu ce qu'il avait dit à Papelou : « Je vais partir. » Mais, faute de pouvoir choisir une route plutôt qu'une autre ; faute d'une raison suffisante pour se diriger à gauche plutôt qu'à droite, il se dépitait, se morfondait, se désolait et ne partait pas. M. Gelé lui-même, le gros charcutier que vous savez, regrettait amèrement la petite espiègle ; d'abord parce qu'elle aimait à le faire jaser sur les mystères de sa profession, et ensuite parce que, plus d'une fois, elle s'était chargée complaisamment d'agrafer

la robe de sa colossale épouse ; chose qu'il avait toujours considérée comme une des plus grandes corvées de son mariage.

Mais, au milieu de toutes les larmes que ce départ imprévu faisait couler, surgissaient deux grandes désolations bien plus imposantes et bien plus respectables.— Deux femmes se rencontraient vingt fois par jour dans le parc du château ; toutes deux avaient les yeux rouges et gonflés ; toutes deux se regardaient avec cet intérêt qu'un chagrin profond inspire à une ame elle-même affectée ; toutes deux se plaignaient mutuellement, sans se douter que leur affliction n'avait qu'une même cause. De ces deux femmes, l'une était Mlle Destuiles, l'autre lady Polard. — Dans les plaintes de Mlle Destuiles il y avait plus de résignation et d'espérance : dans celles de lady Polard, plus de désespoir et de découragement. On comprenait que celle-là pouvait attendre une consolation dans ce monde; mais que celle-ci n'espérait trouver que, dans l'autre, un oreiller pour sa tête et un peu d'eau fraîche pour ses yeux. La douleur de Mlle Destuiles s'épanchait en faciles sanglots : celle de lady Polard avait quelque chose de nerveux et de contracté. — Il y avait du remords dans cette douleur-là...

Pendant les trois jours qui suivirent le départ de M. Perrin, la grande sensibilité de ces deux dames fournit un thème inépuisable aux commentaires de toute la maison. Le quatrième jour, on s'étonna de ne plus entendre pleurer dans certains endroits du parc que leur douleur affectionnait ; on les parcourut ; il n'y avait personne. — Une heure après, le bruit se répandit que M. Anselme, lady Polard et Mlle Destuiles étaient disparus tout-à-coup de la même manière que M. Perrin et Caroline quatre jours auparavant. Et Papelou, interrogé par une des deux nourrices dont on vous a parlé, sur les motifs probables de ce nouvel événement, répondait :

— Que voulez-vous que je vous dise ; depuis l'éclipse totale de ce M. Perrin j'étais en but à des interrogatoires très-fatigans : c'était Mme Pollard qui me tirait par un bras ; c'était Mlle Destuiles qui me tirait par l'autre ; c'était M. Anselme qui me tirait par tous les deux, sous prétexte qu'ayant assisté tout seul au départ de cet intéressant vieillard, je devais savoir par où qu'il avait pris pour s'en aller : ce qui est très-bête... J'avais beau me démancher le corps et l'ame à leur dire que j'en ignorais absolument, ils persistaient à croire que je m'étais entendu avec le vieux pour leur faire des cachotteries. Je vous demande un peu si j'ai l'air d'un intrigant... Toutefois, çà me vexait de passer comme çà pour un je ne sais qui, suborné par un autre, et je soupirais après une chose quelconque qui vînt prouver mon innocence ; lorsqu'en relevant hier la paille de l'écurie, où M. Perrin, étant sur son départ, m'avait lui-même aidé à donner l'avoine à ses chevaux, v'là-t-il pas que je trouve un billet ; oh ! mais un fameux de billet... Un billet qui m'a blanchi tout net au vis-à-vis de tout le monde et qui m'a valu de chacun d'eux des pour-boire un peu soignés. Vous allez voir : Je ramasse le billet et lis dessus *à M. Perrin*, avec le timbre de Bruxelles et il y avait écrit dedans : *Je vous attends, comme nous en sommes convenus, le mardi 26 mai, au Parc, à midi précis ; j'y serai avec Lucile ; signé, femme Bertrand, rue des Fripiers, n. 15, à Bruxelles.* Je me dis : Fameux ! si on l'attend à Bruxelles le 26, c'est pour aller à son rendez-vous qu'il est parti le

24 au matin. Et voilà que je vais tour à tour faire lire le billet à Mlle Destuiles, qui se trouve mal de joie ; à mame Pollard qui me donne sa bourse, manière d'exprimer son ivresse que je préfère à toutes les autres; enfin à M. Anselme qui me saute au cou et me serre dans ses bras à m'étouffer. Après l'étouffement, nouvelles protestations de reconnaissance en pièces de vingt sous. Je les laisse tous les trois dans une allégresse profonde ; je vas me coucher et ce matin plus personne : mame Pollard, Mlle Destuiles et M. Anselme ; tout çà avait filé son nœud dans la nuit. Par où, je n'en sais rien; comment, je l'ignore; mais le fait est que leurs appartemens sont vides, et que lord Pollard s'arrache le peu de cheveux qui lui reste sur le devant de la tête, en disant, à qui veut l'entendre :

— Ce monsieur Anselme, il hêtre oune gueusard qui sans mon peurmichionne me ha fait le soustracchionne de mon fâme.

Pendant que le récit de Papelou excitait au plus haut degré la curiosité de la nourrice; une grosse et large femme, dont les teintes de la physionomie se perdaient, tant elle était pâle, dans la blancheur générale de ses vêtemens, frappait avec inquiétude à une petite porte de la rue des Fripiers, à Bruxelles. Vous devinez que Mlle Destuiles, par des circonstances de route trop longues à apprécier, a eu le bonheur d'arriver la première au but où tendent peut-être encore en ce moment deux autres volontés. Une domestique vint lui ouvrir.

— Est-ce ici chez Mme Bertrand...

— Ya montame.

Et la rubiconde flamande en service chez Mme Bertrand se mit à marcher devant pour avertir sa maîtresse qu'une personne, qui paraissait étrangère à la ville, désirait lui parler.

Un instant après, les deux femmes étaient en présence.

— Pourrais-je parler à M. Perrin, madame?

A ces mots prononcés d'un ton ferme, Mme Bertrand parut saisie d'étonnement et répondit, en regardant la visiteuse avec beaucoup d'attention :

— Non, madame, car il n'est pas à Bruxelles; moi-même c'est par le plus grand des hasards que vous m'y trouvez, et sans une circonstance imprévue, qui m'a forcé de revenir ici, lorsque ma chaise de poste était déjà sortie de la ville.....

— Mais, dites-moi, Caroline est avec vous, Caroline est ici?...

— Oui, madame.

— Vraiment...

Mlle Destuiles prononça ce mot d'une manière indéfinissable : c'était le cri d'une espérance toujours trompée qui se repose dans son contentement ; d'une longue ambition souvent déçue qui s'agenouille incrédule devant son bonheur réalisé.

— Oh ! faites-la venir... que je la voie, que je la presse dans mes bras !... Mon enfant... mon enfant chéri !... Car vous ne savez pas cela, vous... Caroline est ma fille, je suis la mère de Caroline.

Mme Bertrand, visiblement frappée de cette ouverture, s'empressa d'aller chercher la jeune fille, et la présenta à Mlle Destuiles, avec des larmes dans les yeux. — Evidemment cette femme comprenait ce qu'il y a de touchant et de sacré dans l'amour d'une mère.

Ce fut alors entre Caroline et Mlle Destuiles de longs embrassemens qui n'en finissaient pas; jamais la pauvre petite Italienne ne s'était trouvée à pareille fête de caresses : la vieille fille la mangeait de ses baisers, la dévorait de ces regards maternels qui vous arrivent à l'ame par les yeux; et Mme Bertrand, s'efforçant de rester impassible, essuyait de temps en temps un larme que sa paupière ne pouvait plus retenir.

En ce moment, le marteau de cuivre suspendu à la porte d'en bas fut violemment ébranlé, et bientôt apparut, dans le salon témoin de la scène que nous venons de décrire, un troisième personnage bien fait pour la compliquer : c'était une femme longue et sèche, au regard terne, qui semblait pouvoir à peine se tenir debout, et qui, en s'appuyant successivement sur le dos de toutes les chaises rangées le long de la tapisserie, parvint ainsi à une sorte de canapé où elle se laissa tomber lourdement, comme épuisée par un dernier effort.

Absorbées dans l'ivresse d'une reconnoissance, Caroline et Mlle Destuiles avaient à peine fait attention à la nouvelle venue, et Mme Bertrand fut un instant toute seule à s'empresser auprès d'elle; mais l'Italienne, ayant par hasard tourné la tête de son côté, poussa une exclamation de joie et, s'arrachant tout éplorée aux chaudes étreintes de la dame en blanc, s'alla jeter dans les bras de lady Polard; — car c'était en effet lady Polard qui était là, étendue sans voix, sans regard et presque sans vie.

Mlle Destuiles ne fut pas médiocrement surprise de rencontrer là sa voisine d'Auteuil (décidément l'habitation d'Anselme est située à Auteuil), ni médiocrement jalouse de voir sa fille lui prodiguer des caresses auprès desquelles lui semblaient froides celles que tout à l'heure elle en avait reçues. Ce fut pour elle un bien autre motif de jalousie, lorsqu'elle entendit lady Polard, revenue à elle, appeler, à son tour, Caroline *sa fille chérie, son enfant adoré, son tout, sa joie, son monde, sa consolation;* — ne pouvant s'expliquer cette tendresse si vive de l'Anglaise pour une jeune personne, compagne de sa fille seulement depuis deux années, elle crut d'abord que la pauvre femme était devenue folle, et la laissait faire; mais à la fin sa patience fut à bout; elle se sentit froissée de voir ainsi son bien envahi par une étrangère; froissée surtout de ce que Caroline répondait avec tant d'empressement à toutes ses effusions, et ne faisait déjà presque plus attention à elle...

Mme Bertrand, muette et immobile entre ses deux nouvelles connaissances, avait l'air de ne rien saisir à tout cela et d'attendre une explication.

Enfin Mlle Destuiles prit la parole, et s'adressant à lady Polard :

— La tendresse de Caroline pour vous, madame, m'apprend toute la reconnaissance que sa mère vous doit; vous avez dû bien l'aimer, bien la chérir, pour qu'à peine séparée d'elle depuis quelques jours, son cœur se fonde en si douces émotions à votre approche.

Lady Polard regarda Mlle Destuiles d'un air hébété; comme quelqu'un qui ne comprend pas.

—Je ne sais pas, madame, ce que vous voulez dire; jusqu'à présent, Caroline n'a eu d'autre mère que moi.

—Oui, madame, je le sais; vous lui avez servi de mère depuis deux ans; vous

l'avez élevée comme votre propre fille. Oh ! M. Anselme m'a tout raconté....

— M. Anselme, soupira tout bas Caroline.

— Oui, c'est lui, continua la vieille fille, qui m'a ouvert les yeux. Cette jeune personne, m'a-t-il dit, que M. Perrin vient de soustraire à tous les regards, c'est la fille que vous pleurez depuis si long-temps ; ce n'est qu'en faisant valoir sa qualité de père qu'il a pu décider lord Polard à la remettre entre ses mains : et l'enfant de M. Perrin n'est-il pas votre enfant ? — C'est alors que, grâce à un billet retrouvé par un domestique, nous avons pu tous deux connaître la retraite de Caroline ; venir tous deux la rejoindre ; car lui aussi est à Bruxelles, lui aussi est capable de tout pour la retrouver quand il l'a perdue.

— Madame, répliqua lady Polard, qui avait écouté toute la tirade de Mlle Destuiles avec une résignation angélique ; ce qui me paraît le plus clair dans tout ceci, c'est que vous vous croyez la mère de Caroline. Je ne sais sur quelles circonstances vous fondez une telle prétention ; mais, ce qu'il y a de certain, ce que personne, croyez-le bien, ne peut vous affirmer mieux que moi : c'est que Caroline n'est pas votre fille... Sa mère, je la connais... Sa mère... Ce n'est pas vous.

En disant ces mots, lady Polard attirait la jeune Italienne sur son sein, et l'entourait de ses deux bras, comme pour la protéger contre la convoitise de sa rivale.

Mme Bertrand était toujours là et paraissait s'intéresser vivement à ce conflit de maternité.

Mlle Destuiles était restée stupéfaite et comme abasourdie sous la parole énergique et accentuée de l'Anglaise. Il y avait quelque chose de si imposant dans sa voix, de si pénétrant dans son regard ; elle paraissait si puissante de conviction et si carrément posée dans son dire ; qu'il semblait impossible de soutenir contre elle la moindre controverse. Mlle Destuiles baissa donc la tête, confuse et décontenancée, et se contenta de raconter longuement, et comme pour s'excuser de sa méprise, les faits sur lesquels elle avait fondé l'espoir de trouver dans Caroline l'enfant qu'elle avait perdu. Elle se plut, devant ces deux femmes qui lui semblaient si indulgentes et si bonnes, à mettre à découvert toutes les angoisses de sa vie. Elle recommença donc, pour elles, le récit qu'à Rouen elle avait déjà fait, à son compagnon de voyage, Anselme. Elle raconta sa liaison avec M. Perrin ; comment elle avait été formée ; les incidens mystérieux qui s'y mêlaient ; puis enfin, la catastrophe fatale qui l'avait brisée sans retour, en la privant du seul être dont elle pouvait attendre un dédommagement pour ses misères, une consolation pour sa faute...

Pendant que Mlle Destuiles parlait, on pouvait distinguer, à la pâleur des deux femmes qui l'écoutaient, à la contraction nerveuse qui les agitaient à certains passages de son récit, tout l'intérêt qu'elles y prenaient. Lady Polard surtout avait suivi la confidence de la vieille fille avec une attention inquiète, une curiosité haletante. Plus d'une fois, elle avait murmuré tout bas : Pauvre femme !... Le monstre !... Quelle lumière !... Quand elle eut terminé, elle lui tendit la main d'un air affectueux.

— Oh ! Madame ! lui dit-elle, que vous avez dû souffrir !.. Je le sais, moi,

tout ce qu'on éprouve de tortures à être séparé de son enfant. Sans le savoir, vous venez de dérouler devant moi un drame affreux dans lequel j'ai joué un rôle plus important que vous ne pouvez croire. Je voudrais qu'il me fût permis de vous découvrir à mon tour les mystères que mon cœur est obligé de renfermer; peut-être y trouveriez-vous l'explication de bien des choses qui vous intéressent vivement... Mais le temps des confidences n'est pas encore arrivé pour moi. Un jour viendra peut-être où, à mon tour, il me faudra rougir devant vous... Mais, ce jour-là, vous retrouverez votre fille; vous la retrouverez digne de votre amour... Ne m'interrogez pas... Je ne puis vous en dire davantage... Ayez seulement bon espoir, et songez qu'il y a un Dieu là-haut, pour déjouer les projets des méchants et dénouer les fils d'une intrigue si embrouillés qu'ils puissent être.

En ce moment, on frappa de nouveau à la porte d'en bas, et Caroline qui, depuis qu'on avait parlé d'Anselme, était restée rêveuse, inattentive et la tête penchée sur l'épaule de lady Polard, se réveilla comme en sursaut.

Auguste Lefranc.

NOUVELLES DIVERSES.

La Commission des Auteurs et le théatre de la Gaité. — Samedi, la commission dramatique a réuni les auteurs en assemblée générale, à l'effet d'aviser aux moyens de retirer toute ressource au nouveau directeur de la Gaité, qui a obtenu et veut garder le privilége en violant certaines règles d'équité générale, l'usage et les statuts de la commission. Dans cette séance, on a rédigé une protestation qui doit être signée de tous les auteurs approuvant cette mesure, et avoir pour résultat de retirer, au directeur de la Gaité, les moyens de se composer un répertoire. Malheureusement, tous les auteurs n'étaient point présens; on n'en avait convoqué qu'une partie, et ceux qui ont été oubliés auront une excuse à donner lorsqu'ils sortiront de la ligue. Il en est déjà qui, sans chercher d'autre raison que leur intérêt ou leurs sympathies, ont pris parti pour M. de Cès-Caupenne, et se sont engagés, dit-on, à travailler exclusivement pour la Gaité pendant dix-huit mois. La commission, qui a eu des exemples déjà d'un schisme pareil, devrait s'occuper, dès à présent, des mesures à prendre contre ceux des membres de l'association qui s'en retirent ainsi pour servir leur intérêt privé au détriment de tous. Car, il serait scandaleux de voir, lorsque dans un an, par exemple, si cela arrive, le directeur de la Gaité rentrerait dans de bons rapports avec la commission, il serait scandaleux, dis-je, de voir revenir avec lui des auteurs qui, pendant toute cette année, auraient exploité à leur aise ce théâtre, favorisés par les scrupules de leurs confrères qui se seraient crus liés par leur adhésion aux statuts de l'association. Que la commission y prenne garde! Pour que ses membres ne rient point d'elle comme d'une institution qui n'existe que de nom, il faut qu'elle prenne des dispositions sévères au vis-à-vis de ceux qui sortiraient de son sein au moment même où elle ne devrait trouver qu'union et sympathie; et qu'elle décide la différence qui existera entre les transfuges et les membres fidèles. Là, sera sa force, et cette question est pour elle une question de dignité, et conséquemment une question d'existence.

Mme Joly Dematy. — Les erreurs les plus déplorables se glissent malheureusement dans les journaux même les plus soigneux. Nous avons annoncé, d'après une fausse nouvelle, la mort de Mme Dematy. Nous sommes heureux aujourd'hui d'avoir à nous démentir, et nous nous hâtons de rassurer ainsi les nombreuses personnes qui s'intéressent à cette charmante artiste, qui, sans nul doute, aura bien vite recouvré tous ses moyens avec sa santé.

Théatre de Strasbourg. — M. Carmouche, directeur du théâtre de Strasbourg, a erminé les opérations de ses engagemens. Sa troupe a été composée, dit-on, avec un grand soin. Parmi les premiers emplois sur lesquels il est permis de fonder de justes espérances, on cite M. Théodore, premier ténor, et Mme Jolly, seconde chanteuse, venant de Bruxelles; M. Pamel, baryton bas ou basse chantante, de Lille, et M. Lemonnier, basse chantante ou baryton bas, élève du Conservatoire, classe de Martin, et que nous avons vu à l'Opéra-Comique; Mlle Lamy, jeune et jolie première chanteuse, que MM. Crosnier et Cerfber se proposaient de retenir à Paris, où elle pouvait rivaliser avec les plus jolies voix de leur théâtre, mais que les offres et les efforts de M. Carmouche ont déterminée à passer encore une année en province. Il y a donc lieu d'espérer que ce directeur trouvera dans les chances de la campagne prochaine une indemnité aux pertes qu'il a éprouvées l'année dernière.

Mme Adolphe. — Cette malheureuse femme, qui pleure encore sa fille, a été opérée avant-hier pour la dix-septième fois. La souscription continue à son bénéfice et à celui du pauvre orphelin. Déjà la vente du portrait lithographié de la jeune actrice a produit une somme de 700 fr. On organise en ce moment une représentation à bénéfice qui sera donnée dans la salle de l'Opéra-Comique. Perrot et sa femme y danseront. Il est question d'y adjoindre des pièces du Théâtre-Français, du Vaudeville et du Palais-Royal. — Inutile de dire qu'il y aura grand concours de public. — Nous nous empressons de publier une nouvelle qui nous est parvenue à propos des infortunes de Mme Adolphe, et nous le faisons avec joie parce qu'elle honore le théâtre. — Mlle Georges, à qui tous ceux qui la connaissent accordent un caractère grand et généreux, a demandé l'enfant que Mlle Adolphe a laissé en mourant, voulant prendre soin de lui et l'adopter. Nous ne savons point encore si cette demande a été suivie d'effet.

Prix de l'Académie Française. — L'Académie française tiendra, mercredi prochain à deux heures précises, une séance publique, dans laquelle seront décernés les prix mis au concours cette année. Le rapport sur les ouvrages les plus utiles aux mœurs et sur le prix de poésie, sera fait par M. Villemain, secrétaire perpétuel; le rapport sur le prix de vertu, par M. Lebrun, directeur de l'Académie. Cette séance ne peut manquer de piquer la curiosité.

Prix du Conservatoire. — Le *Conservatoire* a procédé, hier, publiquement, à son exercice musical. M. Roger, *ténor*, a remporté le premier prix *de chant* et partagé avec Mlle Hugo celui de la déclamation lyrique.—Hier matin, on a entendu les concurrens à la déclamation théâtrale. —

Tivoli. — La vogue des fêtes de ce magnifique jardin s'accroît chaque jour; dimanche dernier y avait réuni plus de dix milles spectateurs émerveillés : ce succès, jusqu'alors inouï dans les établissemens de ce genre, est dû au zèle de M. Pontet le directeur qui ne recule devant aucun sacrifice et qui, en s'adjoignant MM. Pellier et Baucher, directeurs du manége, a donné à ses fêtes une pompe dont on ne se peut faire une idée qu'en y assistant.

Armand-SÉVILLE, *Administrateur.*

Jules BELIN, *Rédacteur en chef responsable.*

SOMMAIRE DU DERNIER NUMÉRO.

Le Théâtre en province. — Les Acteurs-Auteurs dramatiques, J. Goizet. — Ambigu : L'*Agrafe*. — Théâtres de Paris. — Théâtres de la Province. — Mélanges : *Le Bec dans l'eau*, Quelle est la fille de Mlle Destuiles? J. Belin. — Nouvelles diverses. — Mise en scène de *Vouloir c'est Pouvoir*. — Tableaux des troupes départementales, Nimes.

Imprimerie de A. BELIN, directeur-gérant du journal, rue Sainte-Anne, 55.

REVUE DU THÉATRE.

SOMMAIRE.

Comédie-Française : *Le Château de ma Nièce.* — Palais-Royal : *L'Hôtel des Haricots.* — Gymnase-Dramatique : *La Fille d'un Militaire.* — Correspondance. — Théâtres de Paris. — Théâtres de la Province. — Théâtres de l'Etranger — Mélanges : *Le Bec dans l'eau*, complication d'incidens, ARMAND-SÉVILLE. — Nouvelles diverses. — Tableaux de troupes, Anvers.

PREMIÈRES REPRESENTATIONS.

COMÉDIE-FRANÇAISE.

LE CHATEAU DE MA NIÈCE, comédie en un acte et en prose, par Mme Ancelot, représentée le 8 août 1837. — Personnages et Acteurs : *Le marquis*-Menjaud, *Le chevalier*-Mirecourt, *Lussan*-Fonta, *Gombaud*-Dailly, *un domestique*-Alexandre; *La présidente*-Mmes Mars, *La comtesse*-Béranger, *Marguerite*-J. Weiss.

DÉBUTS DE MLLE TILLY.

Il y a dans notre public une déplorable manie, c'est la manie des phrases faites; et, Dieu aidant, vous voyez comme on les adopte avec une immense intrépidité de bonne foi. Quelque beau soir, il part, on ne sait d'où, un jugement formulé qui est bien le plus faux de tous les jugemens; si peu qu'il soit insoutenable, il a toutes les chances favorables pour devenir axiome; qu'il soit passablement absurde, vous verrez des fanatiques qui s'y dévoueront.

Ou bien encore, il est de ces opinions vagues qui se mettent en circulation, et que tel accepte, propage, accrédite, qui n'y a jamais attaché le moindre sens. Votre tailleur vous dira que M. Scribe fait du Marivaudage. Marivaudage soit; mais vous ne comprenez guère ce qu'il y a de commun entre Marivaux et M. Scribe? ni votre tailleur non plus, j'en réponds; ni tant d'autres encore qui ont vu jouer M. Scribe, qu'on ne lit pas, et n'ont pas lu Marivaux, qu'on ne voit plus.

Mardi soir, que disait-on au foyer de la Comédie-Française, après la représentation du *Château de ma Nièce*? Et, mon Dieu, l'on jugeait la comédie de Mme Ancelot, comme on a jugé les vaudevilles de M. Scribe : Mme Ancelot fait du Marivaudage. — Il faudrait pourtant tâcher de nous entendre. La manière de Mme Ancelot diffère singulièrement de la manière de M. Scribe, et je les mets au défi de ressembler tous deux ensemble à qui que ce soit. D'ailleurs, il ne faut pas s'y tromper, on ne refait pas plus du Marivaux qu'on ne refait du Molière.

J'excuse cependant ceux qui se sont mépris, mardi soir, à l'égard de Mme Ancelot. Ils ont vu une pièce faite de jolis détails; ils se sont plu à écouter un petit monde aristocrate qui parlait avec esprit et qui parlait à loisir, qui disait

des choses précieuses sans les chercher, sans s'étonner de les dire; ils ont assisté à une curieuse escrime de malignité, de finesse, de vives attaques, de vives réparties; et, retrouvant enfin, après tant de platitudes représentées, au mépris du parterre, sur notre première scène française, quelque chose de fin, de délicat et de distingué, ils sont revenus dans leurs souvenirs aux impressions exquises que leur avaient laissées les *Fausses Confidences* et les *Jeux de l'Amour et du Hasard.*

Mais ce n'est pas l'aspect particulier de la phrase, ce n'est pas l'allure des concetti, cette allure dégagée, souple, délicée, fuyante et éblouissante qui constitue seule le talent de Marivaux. Le style en est la plus saisissante partie sans doute, et vous connaissez la pureté de ce style; mais il y a au dessous l'idée, il y a l'esprit de l'homme, il y a le dessein, ce dessein arrêté qui, de toutes les pièces de Marivaux, compose le théâtre le plus un, s'il est permis de s'exprimer ainsi; le plus simple dans son ensemble, le plus curieusement varie dans le détail.

Toute l'œuvre de Marivaux est une étude, non pas du cœur humain, ce serait trop dire; mais de l'amour dans le cœur humain. Si Marivaux fait une pièce, c'est que, dans cette mine si savamment explorée, il a découvert un filon presque imperceptible qu'il va suivre jusqu'au bout. D'une nuance insaisissable, il colore cinq longs actes, et cette nuance suffit à tout. Il a l'incroyable subtilité d'un casuiste; les questions qu'il se pose à résoudre ont quelque chose de la tenuité des cas de conscience. Le public n'y entendait pas toujours malice; il s'avisa un jour de reconnaître dans deux pièces les mêmes données, les mêmes machines, les mêmes moyens d'agir. Marivaux se récrie, et Marivaux avait raison.—Voici les deux pièces : la première, c'est la *Surprise de l'Amour*. Un chevalier, une jeune veuve se trouvent voisins l'un de l'autre. La veuve est inconsolable, le chevalier pleure une infidèle perdue pour lui; tous deux ont juré de renoncer à l'amour, tous deux s'unissent d'amitié, se répètent à chaque instant du jour qu'ils n'ont que de l'amitié l'un pour l'autre. Cependant un comte survient qui demande la main de la marquise. Le chevalier sent son amitié se révolter contre cet amour. Il est jaloux : sa jalousie l'éclaire sur l'état de son cœur; il se déclare; il est accepté pour époux. La deuxième pièce est intitulée les *Sermens indiscrets.* Lucile et Damis sont fiancés l'un à l'autre; Lucile et Damis ne veulent pas se marier. Lucile, avant de voir Damis, lui écrit une lettre où elle lui déclare son aversion pour le mariage. Damis, avant de recevoir la lettre, se présente lui-même pour faire à Lucile un semblable aveu. Lucile devancée se pique; Damis, qui trouve Lucile charmante, se repent presque de s'être engagé à ne l'aimer jamais; et Lisette, qui voit leurs courages chanceler, les garantit contre eux-mêmes par de nouveaux sermens.

Maintenant la pièce se développe comme la première, les deux jeunes gens qui ont juré de renoncer à l'amour, s'unissent d'amitié, et se répètent à chaque instant du jour qu'ils n'ont que de l'amitié l'un pour l'autre. Damis, pour le prouver à son père, présente son hommage à Phénice; bientôt Lucile devient jalouse, et sa jalousie la contraint à laisser deviner son amour. — Ainsi, des deux parts, projets insensés qui ne doivent pas réussir, jalousie comme moyen de

dénoûment, aveux après la jalousie. Le parterre se crut bien fin d'avoir saisi la ressemblance grossière. Le parterre n'était qu'un sot. Il y avait entre les deux pièces une dissemblance bien considérable. Dans *la Surprise de l'amour*, la marquise et le chevalier s'aimaient sans le savoir; la jalousie leur révèle ce qu'ils avaient ignoré. Dans les *Sermens Indiscrets*, Lucile et Damis sentent qu'ils aiment; ils savent ce qui se passe en eux, et ne voudraient ni le cacher ni le dire. Aussi, ajoute Marivaux, je ne vois rien là dedans qui se ressemble; il est vrai que, dans l'une et l'autre situation, tout se passe dans le cœur; mais ce cœur a bien des sortes de sentiment, et le portrait de l'un ne fait pas le portrait de l'autre.

Voilà comme Marivaux entendait son théâtre. Y a-t-il rien de cela dans la pièce de Mme Ancelot? Y a-t-il quelque surprise du cœur, y a-t-il quelque amour malicieux qui naît à petit bruit, grandit en silence, suit sa marche invisible et ne se déclare enfin que quand il est arrivé à son but : je ne crois pas, je me trompe peut-être; une seconde représentation m'en aurait sans doute plus appris que cet éclair si rapide d'une première soirée; mais, autant que je me rappelle, la présidente n'a que deux scènes avec le marquis; les développemens font faute à cet amour brusqué; la pièce se joue sur des mots charmans plutôt que sur des mots sentis. Il y a de l'esprit et infiniment d'esprit dans le *Château de ma Nièce*; seulement le cœur ne fait pas assez sa partie dans la conversation.

Voici le sujet. La comtesse, c'est je crois la comtesse de Surgy, le nom ne fait rien à l'affaire, mène une vie toute délicieuse, dans son château, à la campagne La société y est choisie : c'est M. de Lussan, c'est le chevalier, c'est le marquis de Stainville, l'homme le plus spirituel de la cour et le plus redoutable auprès des femmes, c'est enfin Mlle Marguerite de Lussan; encore une fois, j'ai besoin qu'on m'excuse, je crains d'avoir confondu tous les noms. M. de Lussan aime la comtesse qui l'aimait de bonne foi avant l'arrivée du marquis de Stainville. Le chevalier aime Marguerite de Lussan par dessein sérieux de mariage, et, par distraction, la moitié des filles de l'Opéra.

Voici qu'au milieu des fêtes, des bals, des amours et du bruit un calme plat survient; le château prend un aspect singulièrement grave et digne : il s'agit de recevoir une tante de la comtesse, une tante inconnue. Mme la présidente de la Morinière, veuve, après vingt ans de mariage, du vieux président de la Morinière.

Le chevalier qui ne consent pas volontiers à se sévrer de plaisirs, médite une plaisanterie que je ne voudrais pas qualifier comme elle le mérite, et qui lui vaudrait partout un congé en bonne forme : il se charge de substituer à la respectable tante, à cette vieille caricature provinciale, une jeune et jolie soubrette de la comédie italienne, qui viendra sous le nom pompeux de Mme la présidente. Encore une fois, quelle est cette plaisanterie, et quelle idée donne-t-elle de la comtesse à laquelle on peut se permettre de manquer d'une aussi grossière façon.

Cependant, le complot est découvert, la comtesse gronde le chevalier de son étourderie et le chevalier se hâte de contremander sa soubrette.

Il part; mais trop tard. A peine est-il sur le chemin de Paris qu'un lourd

carosse arrive; une femme en descend, belle, jeune et parée. C'est le masque qui vient jouer son rôle, c'est Coraline, c'est Violetta, c'est la soubrette sans aucun doute; eh bien on apprendra à cette fille à rester sur ses trétaux, personne ne lui adressera la parole, elle ne verra pas un seul visage ; chacun se retire dans son appartement. Cependant, pour la jouer à son tour, le marquis de Stainville, qui parle très-pertinemment la langue de cette sorte de femmes, se fait fort de la recevoir, de l'aimer, et de l'adorer au besoin.

Voici bien une autre fête. Il n'y a là de soubrette que dans l'imagination des gens du château. Cette femme, si séduisante, qu'on lui veut faire payer les intérêts de sa jeunesse et de sa beauté, n'est autre que la véritable présidente de la Morinière, et madame la présidente fait son entrée triomphale dans le désert. Tandis qu'elle s'étonne de cette solitude, son valet remonte de l'office où il a été bafoué et battu; il vient dire à sa maîtresse qu'il n'y a aucune sûreté pour elle dans cette maison, qu'on la prend pour quelqu'autre, et qu'elle ne peut s'attendre qu'à un fâcheux accueil.

La présidente comprend qu'il y a méprise et cherche les moyens d'éclaircir cette méchante affaire. La curiosité amène la jeune Marguerite, et notre présidente entrevoit enfin qu'on la prend pour une actrice. Du reste, tout ce qui se passe au château, elle l'apprend en un instant : la coquetterie de la comtesse, la dissipation du chevalier, la jalousie de M. Lussan; et, désormais de maîtresse du secret de tous, impénétrable à tous, elle se prépare à s'amuser à leurs dépens. — M. de Stainville, qui, le premier, vient commencer ses attaques, est repoussé avec perte, et commence à respecter l'ennemi. Bientôt le chevalier a son tour. Il arrive de Paris, protestant d'avoir donné contre-ordre à sa soubrette, et voici qu'il trouve une femme charmante qui confesse être d'intelligence avec lui. La comtesse est furieuse ; Marguerite est jalouse. Enfin, la présidente se retire à leur grande satisfaction. Puisque vous m'avez amenée ici, dit la mystérieuse présidente au chevalier, il est juste que vous me donniez la main pour me reconduire à ma voiture. Le chevalier sort avec elle. C'est en vain que la comtesse veut retenir M. de Lussan et le marquis; tous deux brûlent de savoir quelle est cette femme, et s'élancent sur ses pas.

Bientôt ils la ramènent, et, désormais prisonnière, elle veut s'employer au bonheur de tout le château. Avec un peu de jalousie, elle ramène la comtesse à M. de Lussan; elle ramène Marguerite au chevalier. Pour elle, en voulant donner une leçon au marquis, elle lui inspire un amour que le marquis ne connaissait pas encore; elle ouvre son ame à l'ambition des grandes choses, son cœur à l'émotion des pures tendresses. Malheureusement, elle se laisse prendre elle-même à ce feu divin qu'elle vient soudainement d'allumer. Le marquis avait parié avec elle-même qu'il saurait son nom avant qu'elle ne sortît de la chambre; désespérant de découvrir ce nom si bien caché, il lui offre de l'échanger contre le sien. Mme la présidente de la Morinière accepte, et tous de s'émerveiller comment cette femme, si jeune encore et si charmante, est la grave présidente de la Morinière ! Tout le mystère s'explique en peu de mots. — La présidente avait été mariée à l'âge de dix ans. Aujourd'hui elle en a trente.

La donnée de la pièce est presque inadmissible ; mais le dialogue l'a sauvée,

et c'est le plus bel éloge que l'on puisse faire du dialogue. Il a bien aussi ses défauts sans doute. Peut-être n'est-il pas toujours assez clair ; peut-être surtout n'est-il pas toujours assez pur ; peut-être encore procède-t-il un peu trop par la forme monotone des portraits, des définitions à la Boissy, des énigmes même ; car il y a des énigmes du genre de celles que recevait le vieil Esope dans les cédules du roi Nectabo. Mais je l'ai déjà dit : on sent, au-dessus de tout cela, comme un parfum de distinction. Ce sont gens de bonne compagnie qui parlent, qui font escarmouche de jolis mots, qui amenuisent délicatement leurs pensées, qui leur donnent l'effilé et le poli de l'aiguille ; font voleter leur esprit à la pointe de mille petites finesses, et sautillent de phrase en phrase comme des oiseaux sur les branches d'un perchoir. Souvent ce dialogue, à force d'être précieux et tourmenté comme le dialogue vrai, prend de ces désinsoltures insaisissables qu'aident si bien dans la réalité le geste, le regard et la voix, quand on est éloquent par l'intention et transparent à demi-mots ; mais quoi ! compter sur des acteurs pour ces choses d'intelligence et de caprice, c'est leur demander plus qu'ils ne peuvent donner.

Toutefois la pièce a été jouée avec ce soin qui ne se rencontre encore qu'à la Comédie-Française. Menjaud, dont la diction est si pure, a eu un jeu de voix tout-à-fait délicieux ; il a montré une pureté de goût à laquelle il ne nous avait pas habitués. Mlle Mars, tout en déployant sa perfection ordinaire, a rendu le rôle de la comtesse un peu terne et gêné. Il semblait qu'elle eût sur le front et sur les yeux une tristesse qu'elle ne pouvait pas soulever. Avait-elle peur de sa coiffure? se repentait-elle d'avoir, pour la première fois, porté des cheveux poudrés, dans un âge où la pâleur particulière du visage, où la transparence fatiguée de la chair s'harmonise si parfaitement avec les teintes argentées des cheveux blancs? Je ne sais ; mais notre grande comédienne a semblé monotone, si j'ose le dire ; elle a manqué de coquetterie, de gaîté fine ; elle a manqué de ces petites façons engageantes, de ce piquant de la voix et des manières qui rendrait la pièce vraisemblable et ferait comprendre, à la dernière scène, pourquoi elle demande pardon du rôle, un peu étourdi, où elle a compromis sa dignité de présidente. Du reste, je puis avoir tort ; vouloir comprendre une création de Mlle Mars, autrement qu'elle ne l'a fait elle-même, c'est s'exposer à mettre sa pénétration en défaut.

Les cheveux poudrés ne vont pas très-bien à Mlle Weiss Pour Mlle Béranger, de quelque façon qu'elle se coiffe et s'habille, elle est toujours charmante. A propos de jeunes et charmantes figures, voici qu'il nous est arrivé une soubrette, la plus agaçante, la plus riante et la plus fraîche de toutes les soubrettes débutantes que nous ayons eues. Mlle Tilly a paru dans l'*Amour et la Raison* d'abord, et puis dans le *Dépit Amoureux*. Les soubrettes de Marivaux conviendront mieux à Mlle Tilly que les servantes de Molière. Elle a trop d'esprit espiègle, trop de malice et de fantaisie pour faire une bonne grosse et simple Nicole, une Marinette réjouie ; non pas qu'elle n'ait mis infiniment de naturel dans ce dernier rôle de Marinette ; mais, sous son costume de paysanne : fichu au bord des épaules, taille longue jolie et menue, robe retroussée gaillardement, elle ressemble aux petites bergères coquettes que nous ont laissées les élèves de Laneret et de Boucher. Parlez-moi d'une Marton, parlez-moi d'une Lisette ; Mlle Tilly a

toute la friponnerie des yeux, toute la mutinerie de la bouche qu'il faut pour cela : gracieuse figure faite tout exprès, le front large et le menton étroit, les yeux en éveil, le nez fin et les lèvres minces, un charmant air de finesse par dessus tout ; ce serait grand dommage que l'Odéon enlevât Mlle Tilly au Théâtre-Français.

Édouard THIERRY.

PALAIS-ROYAL.

L'HOTEL DES HARICOTS, tableau-vaudeville, de MM. de Leuven et Dennery, représenté le 9 août 1837. — Personnages et Acteurs : *Lelièvre*-Sainville, *Gorot*-Boutin, *Rifolard*-Levassor, *Dolcy*-Faugères, *un concierge*-Masson, *un caporal*-Feltis ; *Melina*-Mlles Emma, *Aspasie*-Daussin.

La loi sur la garde nationale a des rigueurs à nulle autre pareilles ; souvent elle avise un citoyen, d'ailleurs recommandable par ses vertus, et sous prétexte qu'il ne veut monter aucune espèce de garde, se permet de l'envoyer réfléchir à l'*Hôtel des Haricots* sur le danger qu'il y a de fouler aux pieds le bonnet à poil, lorsque la patrouille nous appelle.

Lelièvre, bonnetier inoffensif ; Gorot, charcutier estimable ; Rifolard, montreur de figures de cires ; et Dolcy-le-Gant-Jaune sont tous quatre atteints et convaincus du délit prévu par cette cruelle loi, et, comme tels, retenus dans ce maudit hôtel Bazancourt. — Rifolard et Dolcy prennent leur nouveau domicile en patience, et attendent gaîment qu'on les rende à la liberté ; Rifolard serait même assez disposé à passer son existence dans la bénévole prison ; il voit arriver avec douleur le jour de sa sortie ; car ici il s'amuse, il joue, il boit, il rit, il rosse celui-ci, fait des niches à celui-là ; il les bafoue, les mistifie tous à leur tour ; et, ce qui vaut encore mieux pour lui que tout cela, ce qui est d'un prix inestimable à ses yeux, c'est le régime culinaire de l'établissement... Le lundi, des haricots rouges ; le mardi, des haricots blancs ; le mercredi, des haricots verts, ainsi de suite jusqu'au dimanche, où on lui permet de réunir les trois couleurs. Comprenez-vous son ivresse ? Oh ! les haricots ! mais il donnerait sa vie dans ce monde pour un litre de ce légume, et sa vie dans l'autre pour un boisseau. — Au contraire, Lelièvre et Gorot, qui ne partagent pas cette prédilection pour les farineux, déplorent leur position. Lelièvre et Gorot ont chacun une jeune et jolie femme ; cette jolie femme est poursuivie depuis nombre d'années par un jeune et joli garçon. — Qui sait si la loi sur la garde nationale, en les éloignant de leur épouse chérie, n'en rapprochera pas les galans, et alors... Dieu sait ce que le législateur pourrait avoir sur la conscience... Toutes ces réflexions sont peu faites pour les rassurer. — Aussi, sur leur recommandation, Aspasie et Emma, leurs tendres moitiés, prennent des habits d'hommes ; se font condamner par le conseil de discipline à l'incarcération citoyenne ; et, grâce au stratagème, accourent avec la prétention de faire fleurir jusque sous les verrous les myrtes de l'amour conjugal. Mais voilà bien autre chose ; voilà que ces dames reconnaissent dans les nommés Rifolard et Dolcy leurs tendres adorateurs, et toutes les tendresses dont elles avaient fait provision pour leurs

maris prennent aussitôt un autre cours. — Lelièvre et Gorot surprennent les jeunes gens en tête-à-tête. Quelle fureur ! Ils se calment pourtant en songeant que l'heure de la délivrance est arrivée pour eux, et qu'à l'avenir Aspasie et Emma ne les quitteront plus d'un instant. Ils en sont là de leur jubilation, lorsque le geolier vient publier les mises en liberté du jour. M. Dolcy.—Bon ! Il appelle dit le jeune fashionable, je pourrai revoir la gentille bonnetière.— M. Rifolard. — Fameux ! dit l'élève de Curtius, qui vient de reconnaître la nécessité d'une garde nationale en apprenant que des voleurs ont dévalisé sa chambre pendant son absence ; enfin, le concierge a terminé son appel, et les noms de MM. Lelièvre et Gorot ne sont pas sortis de sa bouche. — Eh bien ! et nous ? s'écrient ces messieurs avec inquiétude. — Vous? une nouvelle condamnation, qui me parvient à l'instant, vous retient encore ici pour quarante-huit heures. — MM. Gorot et Rifolard font des grimaces monstrueuses. — Allons, dit Rifolard, partons nous autres, et vous, mesdames, qui portez si bien les vêtemens de notre sexe, veuillez sortir avec nous ; car, M. le geolier vous le dira, défense aux femmes de passer la nuit en ces lieux. — Les grimaces de MM. Rifolard et Gorot prennent un caractère de plus en plus inquiétant, et le rideau tombe au milieu des éclats de rire de toute la salle.

Cette petite pièce, dont la donnée première n'est rien, fourmille de détails fort divertissans, et amusera autant et aussi long-temps qu'une autre du même genre, que Leménil et Levassor jouaient si bien : le *Conseil de Dicipline*. — Cette fois aussi Levassor a montré beaucoup de verve comique et de mordant. — Boutin et Sainville méritent à côté de lui une mention honorable.

Auguste Lefranc.

GYMNASE-DRAMATIQUE.

LA FILLE D'UN MILITAIRE, vaudeville en deux actes, de MM. Laurencin et Meyer, représenté le 9 août. — Personnages et acteurs : *Duhamel*-Ferville, *Savery*-Rhozevil, *de Beaucresson*-Sylvestre, *un Cocher*-Bordier, *Henriette*-Mmes E.-Sauvage, *Mme Savery*-Vsannaz, *Catherine*-Julienne.

Le commandant Duhamel, mis à la retraite par la Restauration, et au veuvage par la mort de sa femme, est un de ces sabreurs au cœur chaud, à l'intelligence épaisse, qui méprisent les péquins. Sa fille lui a dit qu'elle n'avait besoin ni de sa demi-solde, ni de la pension de sa croix ; et lui, sans réfléchir davantage, a continué ses habitudes de garnison. Il fume, boit et joue, sans s'inquiéter de quoi vit sa fille.

Or, sa fille, Henriette, vit du produit de sa broderie, et souvent passe les les nuits à travailler.

Un jeune avocat aime Henriette, et sa mère consent à la lui laisser épouser, bien que Henriette soit *sans dot* : la jeune fille lui a semblé aimable et douce. Mais c'est le jour de fête d'Henriette. M. Duhamel veut la célébrer dignement, et, pour y parvenir, a invité tous ses anciens camarades. Ils viennent. La joie la plus folle règne au logis. On mange, on fume, on boit surtout, et l'on crie et l'on rit. C'est un tapage étourdissant ; le galop s'en mêle, et, ma foi ! pour manifester l'étendue de leur joie, les convives brisent les chaises.

Or, Mme Savery, la mère du futur d'Henriette, a tout vu. Elle s'est malheureusement rappelé les scènes semblables qui, du vivant de son mari, capitaine aussi, s'étaient passées chez elle, et avaient délâbré sa fortune ; ces souvenirs l'effraient, et elle ne consent au mariage de son fils que si M. Duhamel quitte sa fille.

Le pauvre militaire apprend indirectement qu'il a déjà été cause de deux ruptures de mariage pour sa fille, et de toutes ses souffrances. La rougeur lui monte au front ; il prend un parti vigoureux : s'engage comme colonel au service de Don Pedro, et résiste à toutes les supplications, à celles même de Mme Savery, qui, touchée de son dévoûment, veut le retenir. — Non, dit-il ; je me connais : le cœur est bon ; mais la tête est mauvaise. Je n'ai pas assez de fermeté pour m'observer toujours. Il s'arrache aux bras de sa fille, qu'il confie tout en larmes aux soins de Savery, désormais son fiancé.

Cette pièce, sentimentale et morale, est faite avec soin. Il est vrai qu'elle est de M. Meyer. — Ferville a très-bien joué le rôle du vieux grognard.

Jules Belin.

CORRESPONDANCE.

A M. le Rédacteur de la *Revue du Théâtre*,

Lyon, 19 juillet 1837.

Monsieur,

Je n'ai pas l'habitude d'avoir recours à la réclame; mais, ma foi ! l'indignation dans laquelle me jette le dernier article envoyé par M. Léon Boitel, en rendant compte de *la Mère et la Fille* et inséré dans votre numéro du 15 juillet dernier, m'oblige à vous prier de vouloir bien accueillir ma demande en rectifiant un jugement qui, d'après les deux articles de journaux que je vous soumets, doit vous prouver que l'opinion de M. Boitel n'est que celle d'un homme qui cherche à me nuire et non l'opinion générale.

Je sais le motif qui le fait agir ainsi ; mais je ne croyais pas qu'il fût assez indélicat pour poursuivre un artiste par une critique qui le place au-dessous du dernier accessoire, et cela avec un acharnement qui n'a pas de bornes, car voilà au moins dix fois qu'il écrit dans le même sens. Mais, à la fin, je me lasse ; on accepte des conseils, mais on repousse l'injustice passionnée.

Ensuite, vous, monsieur, comment accueillez-vous aussi légèrement une critique aussi amère et faites-vous parcourir par toute la France, et à l'étranger le jugement d'un homme, et compromettre l'existence et l'avenir d'un artiste ? Ce qu'il vous communique n'est jamais imprimé ici, car le public et les journaux sont là pour nous venger. D'ailleurs voici la seconde année que je suis au Grand-Théâtre de Lyon et les débuts trop malheureux que nous avons eus, prouvent que le public n'accepterait pas, dans un premier emploi, un artiste dénué de toute qualité comme veut bien le dire votre correspondant.

Mais non. Je ne plais pas à ce monsieur : me vient un rôle nouveau, vite un article: Il peut mentir lui, qui n'est lu par personne de la ville puisque votre

journal ne parvient qu'aux artistes, et qui savent ce qu'ils doivent penser de cet acharnement; mais vous n'ignorez pas qu'au loin on croit plutôt la critique que les éloges, surtout dans une Revue que l'on doit présumer être toujours disposée à l'indulgence.

J'écris cette lettre dans un but artistique; on peut sans crainte accueillir la louange, elle ne fait de mal à personne, mais le blâme c'est différent : on doit y regarder à deux fois et être bien sûr de ses correspondans. M. Boitel peut être un excellent imprimeur, mais je doute qu'il ait les capacités nécessaires pour bien porter un jugement théâtral.

Ayant la certitude que votre désir est toujours d'être utile aux artistes, j'espère, monsieur, que vous voudrez bien insérer ma lettre et un des articles ci-joints, qui, tout en rendant justice à mes camarades et à moi, servira à rectifier des erreurs de noms.

Veuillez recevoir l'assurance de ma parfaite considération.

Edouard Haquette,
Artiste au Grand-Théâtre de Lyon.

Mont d'Or, 7 août. — C'est un bien rude métier que celui de correspondant dramatique ! Louez, ce n'est que pure justice. Critiquez, oh ! alors il n'est pas de coupables intentions qu'on ne vous suppose; pas de lâche arrière-pensée, pas de niaise ignorance qu'on ne vous prête généralement. L'amour-propre a toujours une porte secrète par où il sort sain et sauf. La critique, selon nous, est, comme l'art, chose difficile. Aussi, n'est-ce qu'après l'avoir bien pesée qu'on doit la confier à sa plume. La nôtre a toujours de longs tâtonnemens, sous l'influence de l'action qu'elle peut exercer sur l'existence de l'artiste. Mais, à côté des petites considérations de personne, il y en a d'autres plus grandes et plus saintes auxquelles il faut obéir avant tout : c'est l'avenir de l'artiste et celui de l'art. Devant les premières, on ne sifflerait pas, en effet, de mauvais acteurs, parce que ce sont d'excellens pères de famille qu'une chute ruinerait. En face des secondes, on les immole sans pitié et on le doit.

Maintenant, que certains artistes, abusés par leur amour-propre, ne voient que leur personne où l'on n'a vu que leurs progrès et ceux de l'art, c'est un très-grand malheur pour eux ! Dans l'émission de notre pensée sur leur talent, nous ne nous laissons entraîner par aucune coterie, par aucun souvenir; nous n'obéissons à aucune hostilité (ce serait alors de la lâcheté que de prendre la plume sous un tel mouvement); nous ne nous enquérons pas si leur nom figure sur la liste des abonnés de la *Revue*; nous les écoutons et nous nous recueillons. La *Revue* comprend sa mission. Pour elle, avant l'artiste, il y a l'art et le public qui juge. Car la *Revue* s'adresse non-seulement aux artistes; mais à tous les hommes d'intelligence, quelle que soit leur place dans la société. Elle leur doit donc à tous la vérité.

Qu'on ne défère pas à nos avis, qu'on les critique, qu'on décline jusqu'à notre compétence de juge, libre à chacun d'ouvrir ses oreilles ou de les fermer ! Qu'on nous écrive des lettres d'une urbanité plus ou moins française; qu'on nous jette modestement à la face tous ces feuilletons élogieux, tout cela ne nous fera pas changer de sentiment. Que nous importent l'opinion des autres et les bravos de la foule ! Talma disait que ce n'était point le public qui faisait l'artiste, mais bien l'artiste qui faisait marcher le public en avant. Et il avait raison; car, le plus souvent, le parterre juge à faux et se passionne pour l'exagération et les cris.

La critique est donc la seule sauve-garde de l'artiste contre le mauvais genre et l'engoûment. La critique est un honneur rendu au comédien. On ne l'adresse qu'à celui qu'on suppose pouvoir en profiter. On ne révèle des défauts que par la pensée qu'ils peuvent se réformer. Mais, du moment où l'artiste croit n'avoir rien à apprendre, où il donne à chacune de vos appréciations-critiques d'inconcevables motifs d'hostilité personnelle, il faut alors l'abandonner à lui-même, le plaindre et se taire. C'est ce que nous ferons à l'égard de M. Haquette.

Léon Boitel.

THÉATRES DE PARIS.

Opéra. — Dans une de ses dernières séances, la cour royale, dans l'affaire de MM. Duponchel, *directeur de l'Opéra*, et Burat de Gurgy, *auteur du Diable Boiteux*, a décidé que le nom de M. Burat de Gurgy serait placé sur les affiches, et qu'il jouirait de ses entrées au théâtre, droits qui lui avaient été refusés par M. Duponchel et le tribunal de commerce.

Opéra-Comique. — Toujours *le Postillon de Lonjumeau*, et maintenant la pièce nouvelle donnée hier et dont rendrons compte prochainement.—Décidément, Tilly commence à être apprécié selon son mérite. — On n'entend plus parler de M. Gustave Blès. Pourtant, ses débuts avaient été assez brillans, pour que le public connaisseur pût espérer qu'on se l'attacherait.

Français. — On ira voir *le Château de ma Nièce*. C'est une longue causerie de bon goût, de bon ton et de bon esprit. — Mirecourt a trouvé le moyen, dans un petit rôle, de se montrer grandement ridicule; ces choses-là n'arrivent qu'à lui. — Un acteur, du nom de Fonta, a passé inaperçu dans la nouvelle pièce de Mme Ancelot. Nous l'avons vu jouer, au théâtre Séveste, des rôles importans; il se nommait alors Hypolite, et nous avons été à même de reconnaître quelques bonnes qualités en lui. Rue Richelieu, saura-t-on les utiliser? — On ne veut pas laisser faire à M. Rouviere son second début. Pourquoi cela ? Il y avait peut-être dans ce jeune homme l'avenir d'un bon acteur.

Gymnase. — Ce théâtre, ainsi que nous l'avions annoncé, en est réduit à diminuer le prix de ses places. Mais, ce qu'il y a de comique dans cette mesure, c'est l'aplomb que conserve la direction, qui, au lieu d'écrire sur son fronton : *Théâtre de Madame* ***, fait afficher cette éloquente réduction de prix, et annonce, en même temps, que la *troupe ne perdra rien de son importance*. — Or, hier encore, et comme aujourd'hui, quels sont les noms que présente l'affiche : ceux de MM. Sylvestre, Tisserand, Rhozevil, Saint-Aubin, etc., etc. — Baillez encore.

— La première représentation de la *Fille d'un Militaire*, au Gymnase, a été remarquable par l'immense succès de Ferville dans un rôle qui tient plus de la moitié de l'ouvrage. Ceux qui connaissent l'esprit de l'administration, en tirent la conséquence que cette nouveauté sera mal placée dans les spectacles et disparaîtra bientôt de l'affiche.

Vaudeville. — Comme nous l'avions prévu et désiré le petit différend qui s'était élevé entre le couple Taigny et l'administration s'est terminé à l'avantage de tout le monde ; M. et Mme Taigny resteront au Vaudeville : —on a repris *Un premier amour*; Mlle Jenny Hervey qui continuait ses débuts par le rôle d'Elise n'y a obtenu qu'un succès assez froid ; Varlet, lui, a fait merveille dans le rôle de M. de Ramière. Lundi : *un mois à Naples*. — On siffle de temps en temps *le Mari à la campagne*.

Variétés. — Petites pièces, petits succès, petit bruit.— Vernet toujours inimitable et toujours applaudi dans *le Père de l'Enfant*.

Palais-Royal. — Alcide-Tousez va mieux ; *Bobèche* ne tardera pas à reparaître sur l'affiche; avec l'*Hôtel des haricots*, on pouvait patienter plus lontemps. Mlle Daussin est charmante en costume d'homme.

Porte-Saint-Martin. — Quelques changemens survenus dans la mise en scène et la complication des décorations reculent encore de près de huit jours la représentation de la *Guerre des Servantes*. En attendant, on varie le répertoire autant que possible. On a repris avec succès *Riche et Pauvre* : on fait accompagner la *Pie Voleuse* du *Doyen de Killerine*, puis *Latude*, puis l'éternelle *Tour de Nesle*, puis *Jeanne de Naples* aussi quelquefois. Il est grand temps que la pièce nouvelle arrive, et, réalisant les espérances qu'elle a fait concevoir, combatte l'influence fâcheuse du mois d'août qui se fait cruellement sentir. A propos de la *Guerre des Servantes*, on nous assure que l'affiche de la seconde représentation sera ainsi rédigée :

LA GUERRE DES SERVANTES,

Par MM. Théaulon, Alboize et Harel. — Pourquoi pas ?

Gaîté. — Ce malheureux théâtre, cause de tant de désordres, et dont on ne prévoit guère le terme, est fermé jusqu'au 1er septembre, jour où il r'ouvrira sous les auspices de la nouvelle direction.—Jusqu'ici, la troupe n'est pas bien importante, puisque presque tous les premiers sujets sont partis; mais il faut attendre avec d'autant plus de patience que M. de Cès-Caupenne a, dit-on, l'intention de faire deux troupes séparées et distinctes. Nous applaudissons à cette mesure, qui sauvera l'un et l'autre théâtre d'un gâchis administratif, et assurera la position des artistes, fort compromise dans toutes ces questions.— Mercredi soir, au moment de l'ouverture des bureaux, la force armée a envahi le contrôle, et le commissaire de police a exhibé un ordre de la préfecture, émané du ministère de l'intérieur, en vertu duquel le théâtre a été fermé pour ne se r'ouvrir que sous la direction de M. Cès-Caupenne. Un représentant des syndics de la faillite a protesté contre cet acte du pouvoir, en déclarant ne céder qu'à la force, avec toutes réserves à faire valoir, en temps utile, devant les tribunaux.

Ambigu. — L'alternat de le *Gars* et *Il y a Seize Ans* a servi beaucoup ces deux pièces; tirés à intervalle, les coups du fusil de la pièce bretonne ratent moins et les malheurs de l'héroïne de Victor Ducange sont toujours partagés par les ames sensibles qui remplissent la salle, et que, par sorte de compensation, Francisque jeune fait rire jusqu'aux larmes. On annonce une pièce nouvelle d'ici au vingt de ce mois courant; plusieurs drames et mélodrames qui se trouvaient refoulés par le drame-décors de M. Desnoyers, le *Petit Chapeau*, vont voir le jour par suite du renvoi de cette pièce à la Gaîté. On dit que Montigny quitterait l'Ambigu pour servir de tête de troupe à la Gaîté; il serait accompagné de quelques autres pensionnaires de M. de Cès-Caupenne.

Pantheon. — Dans *Catherine II*, Mme Lambquin a compris et rendu avec bonheur le rôle de l'Impératrice. — Dubourjal et Lionel ont eu aussi leur part d'applaudissemens mérités.

Théatre Saint-Antoine. — M. Morin, répétiteur de déclamation au Conservatoire, a été présenté avant-hier aux artistes du théâtre Saint-Antoine, en qualité de directeur de la scène.

THÉATRES DE LA PROVINCE.

Bordeaux, 6 août.— Bouffé a fait jeudi de brillans adieux au public de Bordeaux dans *Pauvre Jacques* et le *Gamin de Paris*. La salle était comble et l'enthousiasme partout. Il a plu des bouquets et des couronnes. Dans un couplet final, Bouffé a répondu avec émotion à ces démonstrations bienveillantes, et le parfait comédien est parti pour Lyon, où il est impatiemment attendu. — Au Grand-Théâtre, la *Juive*, retardée par l'indisposition de Teisseire, a dû être jouée lundi dernier et satisfaire ainsi l'impatiente curiosité des dilettanti. — Abadie a fait sa rentrée dimanche dans le *Postillon de Lonjumeau* par le rôle de Biju, une de ses meilleures créations.

Lyon, 31 juillet. — *Gymnase*. — La présence de Nourrit dans nos murs sera sans contredit l'événement le plus heureux de toute cette année dramatique. Aussi chaque représentation est-elle pour cet admirable artiste l'occasion d'un nouveau triomphe comme elle est pour nous le sujet d'émotions et de jouissances à peu près inconnues.

Il ne faut pas s'étonner de ce que le Gymnase est peu suivi pendant les représentations de Nourrit. A son retour de Marseille, Lhérie a fait faire quelques recettes avec le même répertoire que nous lui connaissions, augmenté de *Il signor Barilli*. Cette pièce où Lhérie se fait remarquer par son chant n'a pas été goutée du public; le costume d'un moine et quelques plaisanteries très-peu orthodoxes ont soulevé beaucoup de mécontentement. Plus heureux dans une bluette intitulée la *Jeunesse de Talma*, Lhérie a recueilli des bravos justement mérités; mais, à cette occasion je dirai tout en reconnaissant les heureuses qualités de cet artiste, qu'il est fâcheux autant dans l'intérêt de l'art que dans le sien propre qu'il ne s'adonne pas exclusivement à un genre et qu'il préfère les effleurer tous.

On a représenté avec assez de succès la *Comtesse du Tonneau*. Mlle Amélie Debrière joue et chante fort bien le rôle de Mlle Déjazet. On pourrait par fois lui reprocher de trop

imiter la perle du Palais-Royal. Ainsi, moins de nonchalance dans la diction, et plus d'animation dans le jeu feraient ressortir davantage la grace et la finesse de son talent. Mlle Marie est bien placée sous la figure de Mme Dubarry, rôle qui ne demande que de la tenue. Ambroise est un séduisant soldat aux gardes françaises.

Gaspardo, ou le Pêcheûr Napolitain a été choisi pour le bénifice de Rousseau. Je n'ai pas à juger le drame tel que l'a fait M. Bouchardy ; mais bien tel que nous l'ont offert, la direction et les artistes du Gymnase. Je n'aime pas les troupes qui cumulent le vaudeville avec le mélodrame, on est exposé à entendre chanter le mélodrame ou pleurer le vaudeville. Quant à la direction nous lui avons déjà donné le conseil d'éloigner le drame du Gymnase puisqu'elle reculait devant la plus légère dépense de mise en scène. Il est affligeant de voir à Lyon, dans la plus belle direction de France, le second théâtre placé au-dessous de la plus petite direction de la capitale, où l'on ne se permettrait pas par exemple de transformer la chambre à coucher de M. Moufflet en salle de palais et les armes d'Angleterre, en celles du duché de Milan ou de tout autre royaume, car ce sont toujours les mêmes. Il faut largement compter sur l'ignorance du public, sur son indifférence ou son mauvais goût, pour se permettre de semblables licences.

L'ouvrage de M. Bouchardy a réussi quoique M. Amy, du grand théâtre soit à peu près le seul qui ait compris et bien rendu le rôle de Gaspardo.—M. Germain n'a pas tiré tout le parti possible du sien. Rousseau a partout de l'intelligence; quant à Dermy son succès n'a pas été en raison de ses efforts : le rôle du commandant Francesco ne convient pas à ses moyens. Il doit jouer le drame le moins possible s'il ne veut nuire aux bonnes qualités que nous lui trouvons dans le vaudeville.—Une lacune existe dans la troupe du Gymnase; c'est qu'il n'y a pas d'artiste pour remplir les seconds amoureux de 25 à 30 ans. — Quelques sifflets se sont fait entendre à la fin de *Gaspardo*, mais ils s'adressaient évidemment aux décors, aux accessoires et à la mise en scène. H. de P.

Montargis, 2 août. — Les représentations de la troupe de M. Alexis Colleuille ont été closes hier, et les recettes des derniers jours ont dû consoler amplement le directeur du faible produit des débuts. Cette recrudescence a eu plusieurs causes, parmi lesquelles nous pouvons signaler l'apparition de M. et Mme Colleuille, dans *la Tour de Nesle* et celle de M. Cotelle, notre compatriote, dans plusieurs rôles d'opéra-comique. M. Cotelle a un excellent timbre de voix, une bonne méthode, une manière inconnue ici d'aborder les morceaux qu'il chante, de les colorer, de faire ressortir l'expression délicate ou passionnée de chaque phrase musicale. Peut-être a-t-il quelque chose à se reprocher sous le rapport de l'action dramatique et de la tenue en scène. Mais cela viendra avec le temps. Et tel qu'il est, M. Cotelle est certainement digne d'attirer l'attention des hommes qui aiment l'art et qui le pratiquent.

C'est ici l'occasion de résumer en peu de mots notre opinion sur les artistes qui composent la troupe principale du dixième arrondissement. Duchaumont, premier ténor, a de très-bonnes qualités qu'il pourrait mener à mieux : il a une voix juste et flexible, quoique peu ornée. Nous lui demanderons pourquoi il néglige certaines musiques et certains rôles qui méritent cependant sinon qu'on se passionne pour eux, au moins qu'on les étudie et qu'on s'y intéresse. Est-il possible, par exemple, de maltraiter *l'Eclair* plus qu'il ne l'a été hier? Duchaumont a chanté fort agréablement la charmante élégie : *Quand de la nuit l'épais nuage*; mais, hors de là, il n'y a eu que coupures, désaccord, lourdes bévues, le grand air du premier acte a été supprimé. Or qu'est-ce qu'un opéra-comique sans grand air, sinon un corps sans ame, un orchestre sans chef, un ménage italien sans *cavaliere servante*, un vaudevilliste sans collaborateur? Grace à la mauvaise volonté de nos artistes, M. Halévy, dont la musique n'est populaire nulle part, n'aura ici été compris de personne, pas même de ceux qui lui servaient d'interprètes.

Mauléon, second ténor, est un sujet médiocre qui ne nous paraît pas susceptible de progrès. — Delcourt, baryton, est doué d'un bel organe ; mais totalement dénué de jeu scénique. — Henry est une basse-taille de bonne qualité, et nous avons dû souvent l'applaudir. — Zuguet, seconde basse et père noble, est un acteur utile, un homme de ressource pour les chœurs et les morceaux d'ensemble.

Mme Voiturier a du goût ; mais je ne sais quel embarras d'accentuation la fait minau-

der sans cesse: et ce défaut est surtout sensible dans les rôles sérieux. Avec cela, elle semble se vouer au culte exclusif de la roulade, et il y a long-temps que nous avons tous dit à la roulade : Soyez anathème! — Mme Annette Petit a peu de talent; mais beaucoup d'intelligence et de grace. — Mlle Jenny Thénard est pleine d'enjouement et de gaîté; elle est surtout bien placée dans le vaudeville. — Mme Luguet, duègne, mérite des éloges. Elle possède parfaitement tous ses rôles, et, ce qu'elle chante encore, prouve qu'elle a eu jadis une fort belle voix.

En somme, la troupe n'a malheureusement rien qui puisse la faire remarquer, et neus savons telle troupe, beaucoup plus secondaire, qui possède de meilleurs élémens de succès.

Le répertoire est, du reste, varié et riche en nouveautés de toute sorte; et, aux yeux de beaucoup de gens, la quantité dédommage la qualité.

M. Colleuille se rend à Tours, où l'appelle une nouvelle foire. Le beau ciel de la Touraine lui sera sans doute propice, et ses acteurs reviendront à Orléans avec des rôles mieux étudiés, des partitions mieux comprises, et une provision de conseils et d'encouragemens, que nous leur souhaitons aussi bienveillans et aussi sincères que les nôtres. P. D.

Nantes, 6 août. — Après *Louis XI* et les *Enfans d'Edouard*, Ligier a joué *Hamlet* et *Othello* avec cette profondeur de talent, cette puissance de moyens qui le grandissent partout, comme le succès qu'il obtient. La dernière représentation de cet artiste devait avoir lieu mardi; mais, s'il a obtenu, comme on l'assure, une prolongation de congé, les Nantais pourront l'applaudir encore dans *Léonidas* et *Une Fête de Néron*.— Jeudi dernier, M. Boucher fils, et élève du célèbre violon, a dû se faire entendre au théâtre.

Nimes, 4 août. — Les représentations données par la troupe d'écuyers, que dirige MM. Vidal et Robba, ont amené la foule à ce spectacle vraiment magnifique. *La veille de la bataille d'Austerlitz*, grande scène équestre, a terminé dimanche les exercices au milieu des plus bruyans applaudissemens. — *La Mort de Kléber*, mimodrame à grandes évolutions, fera partie de la représentation de clôture du Cirque-Français à Nîmes.

Rennes, 4 août. — Mme Albert continue à se montrer charmante comédienne et gracieuse cantatrice. Il est impossible d'être mieux coquette, plus digne et plus sensible qu'elle ne l'a été dans *l'Ami Grandet*. — M. Albert, qui seconde sa femme dans ses représentations, partage souvent ses applaudissemens, quoique pour la plupart, les rôles qu'il joue soient assez insignifians.

Troyes, 1er juillet. — La troupe de M. Thuillier vient d'avoir un succès colossal dans *Gaspardo le Pécheur* et *les Fleurs et les Papillons*. — Dans *Gaspardo*, MM. Adolphe, Jarousseau, Elau, Mercier et Mme Dupont méritent une mention honorable; les applaudissemens qu'ils ont reçus leur ont été un sûr garant de la satisfaction générale du public. Disons aussi que la pièce est montée avec un grand luxe de costumes. — Dans *les Fleurs et les Papillons*, Ernest particulièrement a fait pouffer de rire un nombreux auditoire. Cet artiste a l'intelligence de son état et fait chaque jour de nouveaux progrès; il a été parfaitement secondé par Mmes Charton, Gabrielle et Thuillier.

— 20 juillet. — Le *Postillon de Lonjumeau*, écouté avec un soin particulier, a passé l'idée que nous nous en faisions : rôles, chœurs, mise en scène, tout a été parfait; dans les premières scènes, nous avions la meilleure opinion de la pièce. Mme Charton a parfaitement chanté. Cette actrice, jeune, d'un joli physique et d'une jolie voix, n'a qu'à vouloir pour pouvoir; le public l'applaudit et veut l'applaudir davantage encore. — Elau-*Chapelou* s'est montré comédien habile et chanteur agréable; il a recueilli des applaudissemens, dont le public de Troyes n'est pourtant pas trop prodigue; nous lui conseillons seulement de faire attention à quelques notes de poitrine qui ne sont pas toujours justes. Travaillez-les plus, vous avez de l'avenir! — Mmes Adolphe et Jouville ont contribué au succès de la pièce; les chœurs ont eu leur part de la satisfaction du public. En somme, la troupe de M. Thuillier est en grande faveur; et nous devons des éloges au directeur, qui fait tous les jours de nouveaux efforts pour augmenter nos plaisirs. — Mme Dorval nous arrive; le public est impatient d'applaudir cette grande actrice.

THÉATRES DE L'ÉTRANGER.

Bruxelles, 7 août. — Si j'ai été si long-temps sans vous écrire, c'est que réellement il n'y a eu rien de bien intéressant à notre théâtre, à l'exception de l'*Ambassadrice*; et précisément, avant de vous rien dire à ce sujet, je désirais revoir une ou deux fois cet opéra : telle est la cause de mon silence prolongé, que je m'empresse de rompre aujourd'hui. L'*Ambassadrice* a fait ici un véritable plaisir. Cet opéra est parfaitement monté et joué avec beaucoup d'ensemble, chose assez rare maintenant. — Mme Casimir a peut-être fait plus d'effet dans le rôle d'Henriette que dans tous les autres ouvrages qu'elle a déjà joués ici; le fait est qu'elle a été charmante, admirable, et que jamais nous n'avons eu à Bruxelles une actrice, première chanteuse, de son mérite; aussi le public l'apprécie-t-il maintenant et lui fait-il chaque soir une éclatante réception; tous les morceaux qu'elle chante sont accueillis par de triples salves d'applaudissemens. — Mme Génot, qui jouait le rôle de Charlotte, s'est montrée digne de figurer auprès de Mme Casimir; elle a parfaitement rempli son personnage et l'a manié avec talent : jeune fille curieuse, bavarde, coquette et médisante, elle a été tout cela de la manière la plus gracieuse et la plus séduisante. — Le rôle de Mme Barneck a été très-bien joué par la doyenne de notre troupe, Mme Rousselois, qui se carre très plaisamment sous sa toque à plumes et son cachemire. — La fière comtesse de Fierschemberg nous est apparue sous les traits de Mme Schnetz, qui, d'un rôle mauvais et insignifiant, a su faire quelque chose, et s'en est tirée avec bonheur. Elle a bien chanté le duo de la leçon de chant au second acte.

Après avoir rendu justice aux dames, et il était naturel que je commençasse par elles, j'en viens maintenant aux hommes. — Baptiste s'est fait applaudir dans le rôle de l'imprésario Fortunatus, et Thénard a également eu du succès dans celui de Bénédict. A ce propos, je dois signaler une allusion méchante qui a été saisie méchamment aussi par le public : quand Charlotte vient dire que le premier ténor est amoureux de la première chanteuse, et qu'il *en perdrait la voix, s'il en avait jamais eu*, des rires et des bravos se sont fait entendre Je reconnais bien que Thénard a peu de voix, mais je reconnais aussi qu'il a une excellente méthode, et que s'il le voulait on s'apercevrait rarement de son peu de moyens. Pourquoi ne le veut-il pas toujours? Ce soir-là, du moins, il l'a voulu, et il a chanté fort bien son rôle de Bénédict. Si l'*Ambassadrice* continue a être jouée aussi bien que les quatre premières fois, elle attirera la foule quand la chaleur sera moins forte.

En fait de grands opéras, nous n'avons eu que la *Muette*, *Mazaniello*, *le Dieu et la Bayadère*. Je vous parlerai seulement de la *Muette*, pour vous signaler la manière supérieure dont Mlle Jawureck a chanté le rôle d'Elvire. Elle y a obtenu des applaudissemens unanimes et mérités.

La discorde est déjà dans le camp des..... administrateurs. On parlait de deux démissions, celle de M. Peron et celle de M. Nillis, les deux seuls des cinq administrateurs qui entendent quelque peu leur affaire. Je ne vous donne cette nouvelle que comme un *on dit*, car je ne sais rien de cela qu'*officieusement*. Du reste, il n'y a qu'une voix pour se plaindre de leur incapacité générale. Avec une troupe qu'on pourrait appeler *modèle*, ils ont le talent de déplaire et aux artistes et au public. Ils ne remontent que des vieilleries, telles que les *Etourdis*, *Une Heure de Mariage*, le *Mari de la Veuve*. Au Parc, *Catherine* et la *Savonnette Impériale*!! et ils s'étonnent que leur salle soit un désert; c'est cependant bien simple avec de pareilles nouveautés. Le ballet ne roule maintenant que sur des divertissemens. M. Léon a les bras liés. L'*Arbre de Belzébuth* restera au fond des enfers, l'administration ne voulant pas dépenser ce qui est nécessaire pour lui faire voir le jour. On dit que déjà elle a demandé à la régence un subside pour parer au vide de sa caisse. J'ignore si le fait est vrai, et j'ai peine à le croire; mais il n'y a pas de feu sans fumée..... Du reste, je le répète, cinq administrateurs c'est trop; il en vaudrait bien mieux un seul qui sût au moins gouverner le vaisseau du théâtre. A. S.

MÉLANGES.

LE BEC DANS L'EAU.

ROMAN. — Chap. vii. — Complication d'incidens.

> Le premier amour avec ses transports, ses larmes, sa puissance, se moque des conseils de la raison.
> (*L'auteur du chapitre.*)

Scholastique, la grosse domestique rougeaude de Mme Bertrand, a été ouvrir et vient annoncer qu'un jeune homme, du nom d'Anselme, demande à parler à la maîtresse de la maison. A peine a-t-elle prononcé ces derniers mots qu'Anselme, qui l'avait suivie, se présente. Il n'a pas eu le temps de saluer les dames que Caroline, s'échappant précipitamment des bras de ses deux mères, court se jeter dans ceux du jeune homme, en s'écriant : Voilà mon ami ! voilà notre protecteur !

Ce mouvement subit autant qu'imprévu, l'exclamation qui l'accompagne, jettent dans l'étonnement toutes les personnes présentes ; Anselme lui-même en est un moment interdit ; mais, se remettant aussitôt, et tenant pressée sur son cœur la belle Italienne qui vient de dévoiler, avec une chaleur si franche, si candide, les sensations de son ame. Oui, mesdames, dit-il, c'est à ce titre d'ami, de protecteur, que vous me voyez ici. Comptez sur mon dévoûment, sur mon courage pour vous préserver de toute atteinte violente, pour vous soustraire à la tyrannie, aux persécutions de quiconque se croit autorisé à troubler votre repos, à contraindre vos volontés.

Mme Bertrand, qui s'imagine que ces paroles d'Anselme lui sont appliquées, s'en offense ; elle s'étonne qu'un étranger, un inconnu, tombé chez elle comme un événement (Mme Bertrand, ancienne cabaretière à Tournay, ne choisit point ses expressions), se permette d'interposer chez elle son autorité, de trouver à redire à ses actions et de lui dicter des lois.

Caroline, que la réflexion a rendue à elle-même, presque honteuse de son premier mouvement, s'échappe des bras d'Anselme et va reprendre sa place auprès de Mlle Destuiles et de lady Pollard.

Si je n'ai pas l'avantage d'être connu de vous, madame, dit Anselme s'adressant à Mme Bertrand, je le suis au moins de ces dames, et vous en avez la preuve dans la soudaine action de Mlle Caroline à mon entrée ici. Lady Polard et Mlle Destuiles ne me démentiront point. — Il est vrai, dit la première, que monsieur habitait avec nous la maison d'Auteuil. — C'est lui, ajoute Mlle Destuiles, qui, victime de la ruse de M. Perrin, a fait avec moi, en trente-six heures, le voyage de Rouen à Paris et retour, croyant accompagner une jeune et jolie dame que nous avions laissée à Auteuil.

— Je ne me suis pas plaint de la méprise, mademoiselle, reprend galamment Anselme, puisqu'elle m'a fait le confident de vos intimes secrets ; j'ai seulement regretté d'avoir manqué l'occasion de rendre service à une femme qui me semble placée sous le coup de la fatalité, et de n'avoir pu seconder les desseins qu'elle avait formés en se confiant à moi. Je vois avec plaisir que vous avez atteint à Bruxelles le but que vous croyiez toucher à Rouen. Vous voilà enfin

réunie à l'objet de toutes vos affections, à cette charmante enfant, dont l'absence causait tous vos regrets. L'impétuosité naturelle de son caractère, le naïf empressement qu'elle a témoigné en m'apercevant ici, vous ont mis dans la confidence de nos mutuels sentimens, et j'aime à penser que l'ardeur, la sincérité des miens vous trouveront favorable à l'accomplissement de mes vœux les plus chers.

— Ah! mon cher monsieur Anselme, lui répondit Mlle Destuiles, vous ignorez quel fatal destin me poursuit aussi. Alors elle lui raconte ce qui s'est passé depuis qu'elle est arrivée à Bruxelles; sa joie en retrouvant Caroline, son désappointement en voyant arriver lady Polard et en l'entendant réclamer ses droits de mère sur la jeune fille, non plus comme mère d'adoption, mais bien comme mère véritable.

— Oui, monsieur! exclame à son tour l'Anglaise, oui, très-certainement, je suis la mère de Caroline! Quand il en sera temps, je dévoilerai des secrets que je dois taire encore; je déroulerai aux yeux de tous la trame horrible qui me rendit coupable involontaire; mais jusque-là, monsieur, pour notre tranquillité à tous, pour votre sûreté personnelle, cessez toutes démarches qui auraient pour but de vous rapprocher de Caroline; repartez pour la France; allez rejoindre à Auteuil cette femme infortunée qui réclamait votre appui, et surtout gardez le plus profond silence avec lord Pollard sur ce qui se passe ici. Je compte sur votre discrétion.

Anselme, interdit, s'apprêtait à faire quelques observations sur la rigueur des devoirs qui lui étaient imposés, lorsque Mme Bertrand, lui coupant la parole, et s'autorisant de son droit de maîtresse de maison, l'engage poliment, mais d'un ton absolu, à mettre un terme à sa visite. L'amant de Caroline se vit contraint d'obéir; ce ne fut pas sans un vif sentiment de dépit, qui ne fut tempéré que par un regard tendre et passionné de l'aimable Italienne et par des signes d'intelligence qui lui promettaient un dédommagement.

Après avoir salué froidement les trois femmes et rendu à Caroline signe pour signe, coup-d'œil pour coup-d'œil, Anselme se retirait pensif, conduit par Scholastique, lorsqu'en passant dans une pièce d'entrée sa vue se porta sur une jeune fille blonde, aux yeux languissans, à la désinvolture gracieuse, à la taille ravissante. Dès qu'il en fut aperçu : Vous ici, monsieur Chabreuil? s'écria la jeune fille. (Chabreuil est le nom de famille d'Anselme.)

— C'est vous, Lucile, que je trouve à Bruxelles? par quel hasard? lui répondit Anselme, et comment mon ami Lothaire a-t-il pu consentir à se séparer de vous?

— C'est ce que je ne puis vous expliquer en ce moment et ce que vous saurez plus tard, lui dit à voix basse Lucile qui s'était rapprochée de lui. J'ai entendu tout ce qui vient de se dire dans la chambre où vous étiez tout à l'heure, et j'étais éloignée de penser que vous fussiez un des interlocuteurs. — Eh bien, continua Anselme, entendez-vous avec Caroline et avisez ensemble aux moyens de communiquer tous les trois; voici mon adresse dans la ville.

— C'est bien, je vais en parler à ma sœur, dès que je trouverai un instant favorable.

— A votre sœur?

— Oui; Mlle Caroline est ma sœur.

— Qui vous a dit cela?

— Mme Bertrand et M. Vandergoës.

— M. Vandergoës? quel est-il?

— C'est celui qui l'a amenée à Bruxelles.

— Amené qui? je ne comprends pas.

— Mlle Caroline, et qui l'a remise entre les mains de Mme Bertrand.

— Et cet homme s'appelle Vandergoës?

— Sans doute.

— Mais non, c'est Perrin qu'on le nomme.

— Perrin? au fait je crois avoir entendu prononcer ce nom quelques fois ici; mais à Paris, rue du Helder, où nous demeurions, en face de la maison de votre ami M. Gallimard, on ne l'appelait que le Belge Vandergoës.

— Je n'y comprends plus rien; l'obscurité redouble.

— Dites donc, monsieur et mademoiselle, si vous preniez des chaises, vous seriez plus à votre aise pour causer. C'est la grosse servante qui était allée devant pour ouvrir la porte, et qui, après avoir jasé quelques momens avec le facteur qui lui remettait une lettre, revenait voir pourquoi Anselme ne sortait pas.

— C'est moi qui retenais monsieur, s'empressa de dire Lucile; j'étais curieuse d'avoir des nouvelles de Paris, et il avait la bonté de répondre à mes questions.

Anselme prit la main de Lucile, la serra dans la sienne, fit à la jeune fille une grande salutation, et sortit de la maison, plus agité, plus inquiet, plus tourmenté qu'il n'y était entré.

En retournant à l'hôtel où il était descendu, et dont il venait de remettre l'adresse à Lucile, il repassait dans son esprit tout ce qu'il venait d'apprendre, et il se demandait s'il était bien éveillé, tant lui paraissaient surprenantes les circonstances où il se trouvait; tant lui semblaient extraordinaires les incidens qui se multipliaient autour de lui.

Par quel hasard, se disait Anselme, trouvé-je à Bruxelles cette petite Lucile, dont Lothaire possède le cœur, et qu'il avait résolu d'épouser, tant il en est épris? Comment se fait-il qu'elle soit la sœur de Caroline qui se trouve être maintenant la fille de lady Polard, lorsque Mlle Destuiles s'en disait la mère? Quelle est cette femme Bertrand dont je n'ai jamais entendu parler, et qui paraît exercer une sorte d'autorité sur les deux jeunes filles? Quel est ce secret terrible que possède la femme du lord, et qu'elle doit dévoiler un jour? Quelles raisons assez puissantes ont pu la décider à quitter tout-à-coup son mari, sa mère, sa fille Jenny, pour courir après une autre fille, dont elle réclame la maternité, et qui, dans tous les cas, ne peut être un enfant légitime? Pourquoi ce M. Perrin, cet homme mystérieux, cache-t-il son véritable nom de Vandergoës? Comment se trouve-t-il mêlé à toutes ces particularités? Dans quel intérêt agit-il? Quels sont ses desseins? D'où naissent les relations qu'il paraît avoir avec la plupart des personnages dont j'ai fait la connaissance à la maison d'Auteuil?

C'était vainement qu'Anselme se mettait à la torture pour débrouiller ce chaos; plus il réfléchissait, plus il se perdait dans le dédale de ses conjectures. Tourmenté par la crainte de perdre Caroline qu'il aimait sincèrement, qu'il aimait maintenant avec passion, il sentait une lave bouillonnante traverser son cœur quand il songeait que cet ange d'amour pouvait lui être ravi. Ah! lorsque ce sentiment impétueux remplit notre ame, il y règne despotiquement; il la remplit tout entière; il s'empare de notre être; nous n'existons que par lui; et les peines qu'il fait souffrir sont poignantes comme ses plaisirs sont ravissans!

Cependant quelque chose venait rassurer Anselme; car, au milieu des déceptions les plus grandes, il y a toujours une sensation intime qui nous saisit comme une espérance. Il comptait beaucoup sur le caractère ferme et décidé de Caroline, et sur la coalition des deux sœurs pour échapper au joug importun d'une femme, dont l'autorité se trouvait annullée par la présence d'une mère. Cette pensée ramena le calme dans ses esprits, lui permit d'attendre tranquillement ce qui pouvait advenir, et, après une journée passablement agitée, il put goûter un repos nécessaire.

Pendant qu'il s'y abandonne, ainsi que tous les habitans de la ville sur laquelle le sommeil fait régner le silence, retournons à Auteuil, et voyons ce qui s'y passe, ou plutôt ce qui s'y est passé; car, là, comme à Bruxelles, les incidens n'ont pas fait défaut.

La colère et le chagrin de lord Polard n'avait pas été de longue durée; dès le lendemain du départ de sa femme, qu'il croyait enlevée par Anselme, il avait cherché des consolations près de Mme Gelé, dont les gros attraits l'avaient séduit, et à laquelle déjà, depuis un mois, il contait son amoureux martyre. L'appétissante bouchère, coquette comme toutes celles de son sexe, s'amusait de la passion de l'Anglais, et, toute glorieuse du triomphe de ses charmes de quarante-deux ans, elle ne croyait pas manqner à ses devoirs d'épouse et à la foi jurée, en accordant à son langoureux lord quelques innocens tête-à-tête, à l'insu de son mari. Un soir, c'était le sur-lendemain de la fugue de lady Polard, le lord, assis côte-à-côte de sa volumineuse conquête, sous un berceau qu'embaumaient le chèvre-feuille et le seringat, s'abandonnait à l'ardeur de sa passion. Dans son langage anglo-français, il ne manquait pas d'une certaine éloquence; la tendre Coralie l'écoutait avec plaisir; il s'encourageait de son indulgence; il s'animait de son regard de feu: la conversation devenait vive, ardente; peut-être serait-elle devenue criminelle, comme on dirait à Londres, sans l'apparition subite d'un grand fantôme blanc qui vint se placer en face des deux causeurs, et les glacer d'épouvante en prononçant ces paroles: *Le flambeau du passé doit éclairer l'avenir*! Puis, il se mit à sauter, à gambader comme une chèvre en liberté.

L'Anglais avait pris la fuite, et la bouchère, trop solidement constituée pour tomber en faiblesse, poussait des cris à déchirer le tympan d'une statue de bronze. Le fantôme est tellement effrayé qu'il se sauve de toute la vitesse de ses jambes. La terreur se répand dans la maison; personne n'ose aller s'assurer de la cause de ce vacarme. Cependant M. Gelé, qui a cru reconnaître la voix

de sa femme, s'est armé d'un rateau qu'il a trouvé sous sa main, et il se dirige du côté d'où partent les cris. Dans sa course, il rencontre l'Anglais, qu'il prend dans l'obscurité pour un voleur ou un assassin ; il lui assène un coup de son rateau et l'étend à terre. Plus loin, au détour d'une allée, il aperçoit sa chère Coralie donnant le bras au jardinier Papelou, qui s'est armé d'un sabre et muni d'une lanterne, afin d'éclairer la scène.

Pâle et tremblante, la malencontreuse bouchère raconte l'apparition du fantôme blanc qui l'a tant effrayée, mais elle garde le silence sur la situation où elle se trouvait au moment de l'apparition. Bien qu'on ajoute peu de foi à son récit, on fait des recherches dans le jardin, après avoir reconduit chez elle la pauvre Coralie, plus morte que vive, à laquelle Mme Trumeau prodigue des soins. M. Gelé affirme avoir tué d'un coup de rateau le fantôme ou le brigand. En approchant du bassin, on entend le clapotement de l'eau et des sons inarticulés. On arrive au bord, et l'on aperçoit un homme, en robe de chambre de basin, qui fait des efforts pour sortir de ce bain froid, qu'il vient de prendre sans doute involontairement. — Qui êtes-vous et que faisiez-vous là? lui dit Papelou en lui donnant la main pour l'aider à remonter. — *Je suis le fleuve Scamandre, et je commande aux habitans des ondes*, répond le baigneur grelottant qui a mis pied à terre. Cette réponse bizarre étonne, surprend les spectateurs; Papelou lève sa lanterne, l'approche du visage de l'individu, et l'on reconnaît le malheureux M. Bernier, privé de sa raison, et qui, s'étant échappé de la maison du docteur Clériot, était venu, ce soir-là, visiter la maison d'Auteuil, dont il connaissait les êtres.

On le conduit dans une salle basse, près d'un bon feu, où il se réchauffe, en attendant qu'on lui donne d'autres vêtemens; et, pendant que les locataires rassemblés dans ce lieu écoutent le récit de Papelou, se rassurent et forment des conjectures, M. Gelé se rend auprès de sa Coralie, qu'il trouve tout-à-fait remise de son effroi, et à laquelle il fait connaître quel est le fantôme objet de ses terreurs. — Pourquoi aussi, ma boulotte, ajoute M. Gelé, te risquer seule le soir dans les sombres allées du jardin ? Il pouvait t'arriver pire encore, et juge de mon effroi, de ma douleur, si tu devenais victime de quelque amoureuse entreprise. — Tu dormais, mon gros chéri, et je n'ai pas voulu t'éveiller, lui répond Coralie en se jetant à son cou ; mais rassure-toi, je te jure que je ne m'y hasarderai plus. Et le baiser le plus passionné, résonnant sur la joue rebondie de M. Gélé, vint sceller la promesse de sa fidèle compagne.

Lord Polard, que le coup de rateau n'avait fait qu'étourdir, s'était relevé presque aussitôt et avait regagné son appartement, où il cherchait vainement de la lumière, en appelant de toutes ses forces sa fille Jenny, qui ne répondait pas à la voix paternelle. Dans le même moment, la cloche de la porte d'entrée est violemment agitée par une main impatiente. On dirait le tocsin d'un incendie. La frayeur est près de ressaisir les locataires à peine remis de leur première allarme. Papelou reprend son sabre et sa lumière; il se dirige vers la porte cochère, et à peine l'a-t-il entr'ouverte qu'un homme se précipite d'un air effaré dans la maison, en s'écriant : Où sont-elles ! où sont-elles ! On a reconnu M. Perrin, qui, suivi de Papelou, monte chez Mme Bernier, qu'il appelle et cherche en vain ; de là, il se rend chez lord Polard, où Jenny ne se

trouve pas davantage. Plus de doute, dit-il, d'un ton où se peignaient la colère et le dépit; ce sont elles que j'ai aperçues dans cette citadine arrêtée à la barrière de Passy. Quel est donc l'homme qui les accompagnait? Et, s'élançant comme un trait, sans répondre aux mille questions qui lui sont adressées, il regagne la porte, remonte dans la voiture qui vient de l'amener et ordonne au cocher de galopper vers Paris.

ARMAND-SÉVILLE.

NOUVELLES DIVERSES.

L'AN MIL. — La partition de cet opéra-comique vient d'être mise en vente chez M. Bernard-Latte, passage de l'Opéra, boulevart des Italiens. On sait que le succès de *l'An Mil* est dû surtout à la jolie musique de M. Grisart; elle sera bientôt sur tous les pupitres des amateurs.

COMMENT EMPÊCHER LES REPRÉSENTATIONS D'UN THÉATRE? — On provoquait, depuis plusieurs jours, la fermeture du théâtre de la Gaîté. Doit-on mettre au nombre des tentatives faites pour l'obtenir les cordes des contre-basses, qu'on a trouvées coupées, mardi, au moment de commencer le spectacle?

LE COMÉDIEN AVEUGLE. — Il y a quelque temps, dans le Straffordshire, en Angleterre, un nommé Briscoe, directeur d'une petite troupe de comédiens, jouait, quoi qu'aveugle, les héros dans la tragédie et les amoureux dans la comédie. Le public ne s'aperçut de l'infirmité du comédien, que, parce qu'un jour, Briscoe se trompant de position, et prenant le père de la demoiselle qu'il devait épouser pour la demoiselle elle-même, avait appliqué, sur la joue du papa, le baiser qu'il destinait à sa fille.

L'ACTRICE DEVENUE DUCHESSE. — La duchesse de Saint-Albans vient de mourir à Londres après une longue maladie. M. Millon, son père, avait été quelque temps maître de postes et libraire à Cheltenham; plus tard, il prit la direction du théâtre de Portsmouth où sa fille brilla par ses talens. Elle était très-aimée dans le pays, mais elle ne parut à Drury-Lane qu'en 1795. Elle avait vécu maritalement avec M. T. Coutts, mais elle ne l'épousa qu'à sa retraite du théâtre, en 1815. Après la mort de M. Coutts, elle épousa le duc de Saint-Albans, le 16 juin 1827. C'est probablement la seule actrice avec la célèbre Polly, qui soit parvenue au rang de duchesse. En effet, Polly épousa le duc de Bostou.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — Les concours annuels du Conservatoire de musique sont ouverts depuis la semaine dernière. Voici les noms des lauréats. Les prix qu'ils ont obtenus leurs seront décernés dans la séance solennelle de rentrée.

Solfège. — (Hommes). Premier prix en partage : MM. Piqué et Alkan; deuxième prix en partage : MM. Courtois, Massé, Cahen, Fridich. — (Femmes). Premier prix en partage : Mlles Dangla, Bouvenne 1re, Barthélemy, Willaume; deuxième prix en partage : Mlles Lolotte Mengal, Duperray, Woislin, Dubreuil.

Contrepoint et Fugue. — Premier prix en partage : MM. Bazin Garaubé 1er; deuxième prix : M. Deldevé.

Harmonie et accompagnement pratique. — (Hommes). Premier prix : M. Baptiste; deuxième prix : M. Croharé. — (Femmes). Accessit : Mlle Berchtold.

Orgue. — Deuxième prix : M. Mollet.

Centrebasse. — Deuxième prix : M. Labro.

Trompette. — Premier prix : M. Muller; deuxième prix : M. Gatineau.

MM. Sautreuil et Leglar 1er ont partagé le prix de violoncelle; Mme Beltz a remporté le prix de harpe.

Chant. — (Femmes). Premier prix en partage : Mlles Julian, d'Hennin et Mme Potier; deuxième prix en partage : Mlles Barthélemy, Bazin et Guichard. — (Hommes). Premier prix : M. Roger; deuxième prix en partage : MM. Chartrel, Darcxy.

Piano. — (Hommes). Classe de M. Zimmermann. Premier prix en partage : MM. Lejeune, Colignon, Mozin, Coinchon; deuxième prix : M. Duvernoy. — (Femmes). Premier prix en partage : Mlles Traulé, Barraud; deuxième prix en partage : Mlles Perrin et Pastier.

Hautbois. — Premier prix en partage : MM. Lavigne, Delabarre.

Clarinette. — Premier prix : M. Villemot.

Cor. — Deuxième prix en partage : MM. Hermantz, Pothin.

Flûte. — Premier prix : M. Constant; deuxième prix : M. Brunot.

Cor à piston. — Deuxième prix : M. Dancia.

M. Annet, — directeur du théâtre de Saint-Etienne (Loire) a fait connaître à MM. les membres de la commission, pour la fête de la Richelandière, qui a eu lieu le 6 août, que bien que cette fête lui fût préjudiciable, puisqu'elle se célèbre un dimanche, il n'en voulait pas moins participer à une œuvre qui avait pour objet le soulagement des ouvriers sans travail; qu'en conséquence il renonçait à percevoir le cinquième sur le montant du produit, auquel il a droit en qualité de directeur bréveté du théâtre, et que c'était avec un sentiment de plaisir qu'il en faisait l'abandon. La Commission a remercié M. Annet par une lettre, où elle lui exprime toute sa gratitude pour un aussi généreux abandon.

Une danseuse millionnaire — On annonce le retour d'une demoiselle Céleste, danseuse française, qui a obtenu aux Etats-Unis *une grande célébrité.* Elle revient en Europe par le paquebot *England,* arrivé à Liverpool. Elle rapporte, dit-on, 200,000 dollars (un million de francs) que lui ont valu ses talens pendant deux années de séjour dans les principales villes de l'Union. Il n'y a là rien d'impossible, et probablement, nous connaissons Mlle Céleste, sous un autre nom. Mais son heureuse histoire ne doit pas en pousser d'autres vers les Etats-Unis. Pendant toute l'existence de la loterie, combien de fois a-t-on gagné le quine ?

La Commission des Auteurs et le Théatre de la Gaité. — La commission des auteurs poursuit tranquillement sa marche et le nouveau directeur la sienne; bornons-nous encore à raconter des faits, peut-être avant peu pourrons-nous formuler notre opinion. Des lettres ont été envoyées à chaque auteur comme cela avait eu lieu déjà dans l'affaire de l'Odéon, signées des membres de la commission et annonçant que toutes relations étaient suspendues entre la commission, et la direction nouvelle de la Gaité. Samedi dernier a eu lieu, non point une assemblée générale comme nous l'avions dit, mais une réunion des auteurs qui ont des pièces au répertoire de la Gaité. Cette réunion avait pour but d'obtenir de chacun d'eux un pouvoir en règle donnant droit aux commissaires de retirer de ce théâtre toutes les pièces jouées ou reçues. Tous, ou presque tous, ont signé ce pouvoir, M. Desnoyers seul a refusé, et ce pour bonne raison, puisqu'il a, dit-on, fait avec M. de Cès-Caupenne un traité particulier. Menacée de dissolution par le ministère, et n'osant attaquer d'une manière directe et ouverte, un acte du pouvoir, la commission ne demande plus à M. de Cès l'abandon de son privilège ; mais un traité dont la première clause serait l'abolition de celui de M. Desnoyers, et la seconde la fixation des droits d'auteurs au taux convenu entre Bernard-Léon et la commission. M. de Cès-Caupenne se montre récalcitrant tout autant pour cette question que pour toutes les autres ; ne veut plus, dit-on, reconnaître le pouvoir de la commission mais traiter avec chaque auteur comme il le jugera convenable. Voila où en sont les deux parties. Maintenant quand et comment pourront-elles s'entendre? S'il faut en croire certains secrets, M. de Cès-Caupenne éprouverait des difficultés d'une toute autre gravité que celles qui lui viennent de la commission des auteurs. D'après ces bruits les actionnaires de l'Ambigu et les actionnaires de la Gaîté se disposeraient à repousser le cumul par tous les moyens qui sont à leur disposition. D'un côté, les actionnaires de l'Ambigu-Comique craindraient que les soins donnés au théâtre sur lequel reposent leurs intérêts ne soient négligés, de l'autre, les actionnaires de la Gaîté, dirigés par des appéhensions équivalentes, refuseraient de s'entendre avec M. de Cès-Caupenne. — Nous livrons ces nouvelles sans les garantir.

MÉPRISE. — Nous engageons le *Mémorial Artésien*, quand il jugera convenable de nous emprunter des articles, comme il a fait de *la dernière Parade de Tabarin*, a bien vouloir les signer *Revue du Théâtre*, et non *Gazette des Théâtres*.

LE CAFÉ DES ARTS. — Rue de Bourbon-Villeneuve, 54, est comme celui de la rue des Vieilles Etuves, le rendez-vous des artistes dramatiques de passage ou en disponibilité à Paris. Ces messieurs et ces dames se louent de la politesse et de l'urbanité de M. Gailliard, propriétaire de l'établissement.

TABLEAU DE TROUPE.

ANVERS.

Administration.—MM. Prudhomme, directeur; Viot et Camille, régisseurs en partage.

MM. Sambet, fort premier ténor en tout genre; Duchampy, fort second ténor, jeunes ellevious; Piattier, des secondes hautes-contres; Vadé Bibre, philippe-gavandan; Edouard Daudé, baryton, martin; Camoin, première basse chantante et des barytons; Bernard fils, première basse comique, basse noble et fortes secondes; Marteau, deuxième et troisième basse-taille, des laruettes; J. S. Prudhomme, laruette, juliet, féréol, fort trial; Alphonse René, trial, lesage, féréol,] etc.; Gabriel d'Albert, deuxième trial, des premiers au besoin; Adolphe, second amoureux et comique dans la comédie et le vaudeville; Léopold Laur, troisième ténor et des seconds; Camille, rôles de convenance; Young, première coryphée, basse, des troisièmes basses-tailles; Emery fils et Julien, utilités et accessoires.

Mmes Duchampy, première chanteuse à roulades; Vadé Bibre, fortes premières chanteuses en tout genre; Mina Roussel, première dugazon, Prad'her; Sambet, jeune chanteuses, Philis et fortes secondes; Léopold Laur, deuxième et troisième chanteuse; Sophie Prudhomme, betzi, troisième dugazon; Hermant, première duègne et mère dugazon; Milord, Moreau et Mina Bonhack, coryphées.

Ces acteurs tiennent l'emploi analogue dans la comédie et le vaudeville, quinze hommes et quinze femmes de chœurs.

Divertissement.—MM. Achille Soulier, premier danseur; Toussaint, premier et second danseur.

Mme Camoin, première danseuse en tout genre et première mime; Mlle Rousselet, première et seconde danseuse.

Orchestre. — M. Milord, premier chef d'orchestre; second chef d'orchestre, M. Camus. Cinquante musiciens.

ARMAND-SÉVILLE, *Administrateur.*

JULES BELIN, *Rédacteur en chef responsable.*

SOMMAIRE DU DERNIER NUMÉRO.

Duprez dans la Juive, Hipp. PRÉVOST. — Adolphe Nourrit à Lyon. — Jardin du Palais-Royal, l'officier de paix et les artistes, E. M. — Les Feuilletons dramatiques, Paul VALENTIN. — Vaudeville : *le Mari à la ville et la Femme à la campagne.* — Panthéon : *Rose Ménard, ou trop bonne mère.* — Théâtres de Paris. — Théâtres de la Province. — Mélanges : *Le Bec dans l'eau*, Deux mères pour un enfant, Auguste LEFRANC. — Nouvelles diverses.

Imprimerie de A. BELIN, directeur-gérant du journal, rue Sainte-Anne, 55.

REVUE DU THÉATRE.

SOMMAIRE.

A propos d'une Actrice, Ed. Foucaud. — Opéra-Comique : *Le Remplaçant.* — Variétés : *Janot en bonnes Fortunes, Un Tour de Faction.* — Correspondance, fermeture de la Gaîté. — Théâtres de Paris. — Théâtres de la Province. — Mélanges : *Le Bec dans l'eau,* les amis sont toujours là, Albéric Second ; — Bibliographie, l'*Ami des Familles,* Victor Herbin. — Nouvelles diverses. — Tableaux de troupes, Nantes.

A PROPOS D'UNE ACTRICE.

Parmi les habitués du théâtre, et certes ils sont nombreux aujourd'hui, il n'en est peut-être aucun qui saurait en donner une définition exacte et précise ; j'excepte toutefois les que'ques uns qui ont le triste privilége de voir l'acteur de toutes les faces : de la salle, où ils se traînent habituellement de place en place ; des coulisses, où ils examinent l'acteur dans ses moindres détails. Aussi, peut-on avancer hautement que le théâtre est une chose tout-à-fait inconnue à la plupart. Pour l'apprécier à sa juste valeur, il faut être entré dans l'antre ; il faut avoir assisté à la toilette d'un héros ou d'une jeune première ; avoir inventorié, de jour, pièce à pièce, toute la *ferraille de carton* qui doit représenter, le soir, un Achille ; toute la friperie et tous les oripeaux qui doivent faire une Lucrèce Borgia ; sans cela, le théâtre, pour le spectateur des loges, est une énigme dont le mot est insaisissable ; et, cependant, je ne souhaite pas ce privilége aux illusionés du théâtre, car la coulisse, comme Saturne, dévore ses enfans. La question du théâtre est donc, à mon avis, une question toute neuve, et quoi qu'on fasse, quoi qu'on écrive, cette question gardera toujours sa nouveauté : c'est l'image d'une belle femme qui se donne sans réserve dans l'ombre, puis après se couvre d'un long peignoir blanc, lorsque l'amour se repose dans le sommeil ; le mystère de la volupté reste toujours.

Le théâtre, de nos jours, est un terrain où beaucoup se pressent pour lutter ; mais la porte qui donne entrée dans l'arène est étroite et livre difficilement passage ; si le jeune homme qui se sent de l'avenir, malgré les obstacles et la compacité de la foule, continue la lutte, et s'il atteint le but, il est alors tout étonné, le pauvre jeune homme, lorsqu'il présente son œuvre écrite et composée avec labeur et conscience, il est tout étonné d'apercevoir, posé devant l'entrée, un homme, à lui inconnu, qui lui demande son nom, et qui ajoute, après avoir pris son manuscrit : « Vous serez joué, mais je signerai votre ouvrage. »

Cet homme est le bras droit du directeur de théâtre. Tous les ouvrages qu'il présente, bons ou mauvais, sont acceptés et joués *à l'unanimité.* Voici à quoi se résument les qualités de cet homme : il connaît la mise en scène, lit avec

emphase et possède le talent d'écrire beaucoup, sinon correctement. Quant à ses fonctions : il met son nom aux pièces d'autrui, fait copier les rôles, les distribue, veille aux répétitions, et reçoit la moitié, plus souvent les deux tiers, du produit; il signe homme de lettres, et vous nomme son cher collaborateur.

Vous parlerai-je de toutes les tribulations, de toutes les vexations qu'il faut endurer, bon gré malgré, pour arriver même à se donner un semblable monsieur pour collaborateur; mieux que beaucoup d'autres, je serais à même de vous initier à quelques unes de ces turpitudes ; mais comme cela serait rappeler de cuisans désappointemens, je vous demanderai la permission de les passer en partie sous silence. — Je vous en dirai seulement deux mots.

En 1831, je venais de finir un drame bien terrible, un de ces drames que l'imagination révèle en rhétorique ; mon sujet était pris dans une vieille chronique d'Arragon. Tout enthousiasmé de la belle venue de mon premier-né, j'allai le porter au plutôt à un directeur de théâtre. (Si je ne nomme pas le théâtre ni le directeur en question, j'espère que vous comprendrez tout d'abord le pourquoi de mon excessive réserve). Je fus remis à quinzaine pour la lecture : vous jugez si je fus exact au rendez-vous ; à mon arrivée, le concierge me dit que M... était à la campagne ; le lendemain, M... ne fut pas visible ; le surlendemain, M... était sorti, et ainsi de suite pendant huit mortels jours ; impatienté, mais non découragé, j'écrivis à M. le directeur une lettre fort polie dans laquelle je le priais de me désigner un jour définitif; deux heures après, je reçus une invitation de M... de passer le lendemain à son théâtre afin de causer de mon affaire ; je trouvai M... qui tenait en main mon manuscrit : c'est de bon augure, pensai-je, il s'en est occupé.

Voici la conversation qui s'établit entre M. le directeur et moi ; je la transcris ici mot pour mot. Vous jugerez l'effet qu'elle dût produire sur le rhétoricien et le philosophe de collége.

— Quel âge avez-vous, mon jeune ami?

— Dix-huit ans, monsieur.

— Vous avez probablement achevé vos études?

— Oui, monsieur.

— Quel est le nom du collége où vous fûtes élevé?

— Le collége Henry-Quatre.

— Un bien bon collége ! Est-il toujours aussi nombreux qu'autrefois?

Ce cher directeur m'accabla, pendant un grand quart-d'heure, de mille questions, toutes aussi intéressantes pour mon drame, que celles dont je viens de vous donner un échantillon.

Je perdis bientôt patience, et je coupai court à des questions qui commençaient par m'impatienter, en lui demandant : — Et mon drame, monsieur?

— Votre drame, répartit M... en tournant avec nonchalence les feuillets du manuscrit; vous êtes bien jeune ; vous avez besoin de conseils.

— Vous trouvez donc mon drame mauvais?

— Non, il renferme même de belles scènes ; le style est assez soigné ; mais...

— Vous ne le trouvez peut-être pas dans les exigences de votre public?

— Ce n'est pas cela ! notre public n'est pas exigeant ; je lui ai donné pour habitude de prendre tout ce qu'on lui donne.

— Quel défaut y trouvez-vous donc ?

— Aucun, quant au drame. Mais vous...

— Comment, moi?

— Oui, vous êtes trop jeune pour être joué seul ; vous ne représentez pas assez.

A ces mots, je saisis brusquement le manuscrit qu'il tenait encore entre ses mains, et je m'en allai furieux. Depuis, je n'ai plus revu mon aimable directeur.

Avis aux jeunes gens qui ont des drames en portefeuille, et qui n'ont ni barbe ni cinq pieds six pouces ; mais pour eux, l'inconvénient peut facilement être levé. Ne possédons-nous pas la *Pommade du Lion* : voilà pour la barbe. Quant à la taille, peut-être qu'aujourd'hui elle n'est plus de rigueur.

Vous savez quelle est la forme, quel est le caractère de l'animal qu'on nomme acteur ; quel est son genre de vie. Cent écrivains, plus spirituels et plus à la mode que moi, vous ont raconté toute la variété, toute la richesse de cette espèce à part ; vous connaissez les couleurs qui composent ce tableau, l'ensemble et la concordance des effets et des masses ; mais ce que vous ne savez pas, c'est l'entente des demi-teintes, c'est l'ombre plus ou moins ménagée des groupes et des faits, cette harmonie d'un tout qui ne vous a pas été expliquée et que vous ne pouviez deviner.

Lisez les quelques mots qui suivent et vous me direz après si vous connaissez bien à fond toute la vie de l'acteur.

J'ai pour voisine, une jeune actrice, aussi belle femme que Mlle Mélanie de la Porte-Saint-Martin ; sa taille est souple et flexible comme la liane, son pied est petit comme le pied d'un enfant, sa main, blanche et effilée, son cou velouté ; ses épaules sont rondes et dodues ; sa démarche est noble comme celle d'une grande dame ; elle possède un organe gracieux et sonore tout à la fois ; eh bien ! malgré tout cet ensemble, elle reste sans emploi.

L'autre jour, je cherchais à émouvoir son amour-propre d'artiste ; je lui disais que je ne pouvais concevoir qu'à son âge, avec sa beauté, avec son talent, elle eût renoncé au théâtre et à ses triomphes ; qu'elle me retraçait l'image de ces beaux cygnes qui replient avec mollesse leur tête blanche sous leur aile blanche et qui s'endorment sur l'eau du lac, au caprice du vent.

Ma comparaison la fit sourire et elle me répondit :

— Oui, je sais que beaucoup m'accuseront d'insouciance et d'inertie ; mais ceux-là ne m'auront pas comprise, ceux-là n'auront pas été initiés à ma vie ; écoutez-moi et vous vous formulerez un jugement après.

J'ai commencé ma carrière dramatique par courir la province ; pourtant je fus reçue avec recueillement et enthousiasme. — A Marseille, j'ai joué *Angèle*, d'Alexandre Dumas, je fus redemandée après la pièce et enivrée d'applaudissemens. — A Lyon, j'eus un succès d'entraînement dans la marquise de Guise d'*Henri III* ; à Bordeaux, la ville difficile par excellence, je m'affaissai sous des nuages de fleurs et de vers.

Et en parlant ainsi, elle ouvrit une armoire remplie de couronnes et de bouquets fanés.

— Voici mes triomphes de province! — Maintenant voici mes triomphes de Paris :

Les succès que j'obtenais chaque soir en province ne suffirent bientôt plus à mon imagination ardente, je rêvai Paris et ses ovations..... Un matin, je pris la poste et je me dirigeai à toutes brides vers Paris, le souhait de tous mes souhaits; le croiriez-vous? un théâtre m'offrit un engagement, mais un engagement secondaire, un engagement de doublure; je refusai dans mon orgueil : J'étais venue à Paris pour être admirée et non pour paraître sur la scène derrière une jeune première qui ne devait son engagement que parce qu'elle était dans les bonnes graces du directeur; un seul théâtre m'offrit ce que je désirais tant, mais je devais servir d'intermède à des chevaux et je refusai encore. — Depuis je me suis fait bourgeoise et je vis de mes souvenirs.

— Allons donc, un peu de courage et vous parviendrez.

— Non, me répondit-elle, je ne me fais plus illusion; pour parvenir, il faut vouloir être ou la maîtresse d'un directeur, et alors on commande des rôles pour vous, ou bien il faut se livrer à un auteur assez haut placé pour qu'il puisse imposer sa maîtresse à un directeur : et alors on fait des pièces pour vous; hors ces deux cas, une actrice arrive bien rarement à Paris, comme si la vertu et le respect de soi-même tuaient le talent.

— Pourquoi ne retournez-vous pas en province où l'on vous aime et recherche?

— Retourner en province, ajouta-t-elle avec un sourire dédaigneux, les succès des petites villes ne me suffiraient plus maintenant comme autrefois, je veux Paris ou rien.

Ma voisine s'est fait une industrie; elle tient avec sa mère un cabinet de lecture; elle semble avoir oublié tout-à-fait ce qu'elle fut jadis; mais si, devant elle, on parle, par hasard, de théâtre, son œil s'illumine tout-à-coup, sa lèvre sourit amèrement, puis elle revient à son calme ordinaire.

Je vous donnerais bien son adresse, mais comme je la connais susceptible et que je craindrais de me brouiller, j'aime mieux faire perdre à son cabinet un ou deux abonnés, qu'à votre serviteur la vue et l'amitié d'une jolie femme.

Edouard Foucaud.

PREMIÈRES REPRESENTATIONS.

OPÉRA-COMIQUE.

LE REMPLAÇANT, Opéra-Comique en trois actes, paroles de MM. Scribe et Bayard, musique de M. Batton. — Personnages et acteurs : *Victor*-Moreau-Sainti, *George*-Révial, *Christophoro*-Henri, *Pichot*-Couderc, *un sous-préfet*-Victor, *un moine*-Palianti, *soldats*-Léon et Teissier; *Mme Marcotte*-Mmes Boulanger, *Marie*-Jenny-Colon.

Chose insipide ordinairement que de raconter un opéra-comique! Quelques-uns de M. Scribe font exception. *Le Remplaçant* n'est pas du nombre. Si je l'analysais tel que les auteurs l'ont écrit, je ne manquerais pas d'ennuyer le lecteur, et il ne me va guère de travest ir un ouvrage pour faire rire le public à ses dépens. D'ailleurs, j'ai trop peu d'esprit pour en mettre où il n'y en a pas.

Je ne conterai donc point cette partie du *Remplaçant* qu'on est convenu d'appeler poème. Je me bornerai à dire qu'elle est pauvrement imitée d'une anecdote touchante qui a couru, il y a quelques mois, tous les feuilletons des journaux de France et de Navarre. Il s'agissait d'un jeune militaire, excellent sujet, condamné à mort pour avoir volé un mouchoir qu'il désirait envoyer en souvenir, à sa fiancée.

Le tout, à l'Opéra-Comique, est enjolivé d'Espagnols, assaisonné de moines, accompagné de coups de pistolet et de poignard.

L'œuvre de M. Batton, ancien grand prix de Rome, est infiniment supérieure à celle de MM. Scribe et Bayard. Elles jurent toutes deux de se voir accouplées l'une à l'autre, et leur ensemble est une monstruosité. En effet, les qualités de la musique sont les opposées de celles du poème, si celui-ci en a aucune, c'est quelque légèreté dans certains endroits ; celle-là, au contraire, est scientifique : c'est le métier facile et négligé, soudé, tant bien que mal, à l'art sévère et consciencieux. Aussi, jugez quel effet cela a dû produire !

Quand le musicien a pu s'affranchir de ses acolytes, *les poètes*, il a eu de l'inspiration. Son introduction est remarquable; elle nous a semblé résumer aussi bien que possible l'histoire de la révolution française, introduction nécessaire à la narration d'un fait qui se passe sous l'empire. Le premier acte est froid. Le second meilleur. L'air : *Donnez au couvent*, est bon. Le duo entre le moine et Mme Marcotte a beaucoup de caractère. Le chœur des soldats et de Pichot ne manque pas de verve grotesque et bouffonne. La lecture de la proclamation est d'un effet grand et sévère. Au troisième acte, toute la scène de l'interrogatoire, agréablement coupée par le duo bouffon de Pichot et de Mme Marcotte, est excellente.

Si donc la pièce n'a pas été aussi bien reçue qu'elle le méritait, nous maintenons que c'est la faute du poème, doublement mal fait : mal fait de soi-même, et mal fait dans ses relations avec le talent du musicien, qui doit toujours commander en maître ; nous maintenons, de plus, que c'est surtout la faute de la faiblesse étrange des musiciens (les chanteurs) qui s'étaient chargés de la rendre : ils étaient aussi faible vis-à-vis des exécutans de l'orchestre que le poète l'est à l'égard de la musique.

C'est donc, peut-être, encore la faute des chanteurs si le chant nous a paru généralement inférieur à l'orchestration, réellement soignée d'une façon toute particulière, et qui, je crois, gagnerait beaucoup à être entendue sans décorations et sans acteurs, sans pièce enfin.

Revenons aux chanteurs. Personne ne sera étonné de ce que nous avons dit sur leur faiblesse étrange, si l'on veut bien se rappeler que MM. Moreau-Sainti et Révial sont chargés des rôles principaux.

M. Moreau-Sainti se figure que, parce qu'il porte un superbe habit, il doit être magnifique, il se trompe. De la bonne musique fait paraître un chanteur pire encore, un bel habit, quand c'est un maladroit qui le porte, lui donne un air gauche. M. Sainti a joué comme on ne joue pas, même à l'Opéra-Comique. Il ne suffit pas d'avoir une voix blanche, pour chanter les premiers ténors au théâtre de la Bourse ; il faut aussi ne point chanter faux et ne

pas mériter des chuts auxquels, du reste, il n'a pas échappé chaque fois qu'il ouvert la bouche. C'est la première *création* importante qu'ait eue, je crois, M. Moreau-Sainti depuis sa rentrée à l'Opéra-Comique; nous pensons que ce sera la dernière; car il a été vu et apprécié par tout ce qu'il y a d'artiste à Paris : les membres et les lauréats de l'Institut, c'est-à-dire le passé, le présent et l'avenir de l'art, ont jugé M. Moreau-Sainti en pleine connaissance de cause. Il peut prendre sur lui une bonne part de la sévérité manifestée par le public à l'endroit de la pièce nouvelle.

M. Révial, bien qu'il se soit fait chuter une fois et qu'il l'ait mérité plusieurs, vaut mieux certainement; mais il devrait soigner davantage son jeu et sa tenue.

Henri, chuté plusieurs fois, a pourtant fait preuve de talent; il a mis dans certains passages une onction; dans d'autres, une force et une dignité qu'on ne s'attendait pas à rencontrer chez *Biju*.

Couderc a joué son rôle avec infiniment de verve et l'a chanté avec grand talent. Couderc et Henri sont deux sujets précieux.

Il ne nous reste plus à parler que de Jenny-Colon. *Ultima erit prima*. Jeu plein de goût et de convenance : voix pleine, vibrante et veloutée, figure jolie, taille enchanteresse. Jenny-Colon ferait réussir les plus mauvaises pièces, sans son entourage. Elle a chanté avec un rare talent et une adresse remarquable de vocalisation son air du second acte, air qui n'a pas été cité par nous certainement bien qu'il méritât de l'être.

Comme d'autres oublis semblables auraient pu nous échapper, nous promettons d'avoir le courage de revoir le *Remplaçant* pour entendre de nouveau la musique de M. Batton, et en reparler s'il y a lieu.

Jules Belin.

VARIÉTÉS.

JANOT EN BONNES FORTUNES, vaudeville en un acte, par MM. Dumersan et Desforges. — Personnages et Acteurs : *Le vicomte*-Cazot, *Octave*-Brindeau, *Volanges*-Serres, *Tartarot*-Rébard, *Léveillé*-Manuel, *Maigret*-Georges, *Lajoie*-Edouard; *Quinette*-Mmes Georgina, *la vicomtesse*-Olivier.

Il est de mode aujourd'hui, de par le grand monde des grands journaux et des grands journalistes, de tomber à bras raccourci et poing fermé sur les vaudevillistes et les vaudevilles. Au dire des potentats du feuilleton, un vaudeville est beaucoup moins que rien; c'est une chose indigne de toute espèce d'attention, un véritable crime de lèse-littérature, un gâchis dans la confection duquel l'art pur, l'art saint, l'art noble, l'art grand n'entrent pour rien. — *Proh pudor*!

Quant à la définition du vaudevilliste, ils ne manquent jamais de la faire dans les termes les plus flatteurs et les plus mesurés. Oh! infamie! s'écrient-ils chaque lundi matin, plein d'une sainte indignation; oh! infamie! dire qu'il se trouve au dix-neuvième siècle des gens pour écrire des vaudevilles... dire qu'il existe une classe entière d'individus qui, loin de s'adonner exclusivement au culte et à la recherche de l'art pour l'art, se condamnent d'eux-mêmes à la peine dégradante de rimer des couplets et de chercher des quiproquos; et vous vou-

driez être admis dans la noble famille des artistes..... Fi donc! vous n'êtes que des maçons, des rustres, des paveurs, des épiciers et des savetiers!

Nous l'avouons cependant, et cela sans rougir, nous n'avons jamais épousé les idées de la grande critique ni compris sa poétique à l'égard du vaudeville; il nous a toujours semblé qu'elle devait, selon l'occasion, descendre du piédestal sur lequel on l'a hissée, et qu'il était de son devoir de suivre l'auteur sur le terrain qu'il a choisi. S'avisa-t-on quelquefois de juger les charges de Dantan avec la même plume que les statues de Foyatier et de David? Pourquoi donc exiger d'un vaudevilliste le but social, la pensée humanitaire et l'idée philosophico-utilitaire qu'on est en droit d'exiger de M. chose ou de son voisin un tel? D'où vient cette passion excessive de la critique pour tout ce qui est grave et triste, lourd et ennuyeux? C'est là une prédilection injuste et maladroite; maladroite parce qu'elle laisse percer le bout de l'oreille, injuste en ce que l'équité et les convenances défendent de garder tout son enthousiasme pour ses propres ouvrages.

Qu'on n'aille pas croire que ces réflexions nous sont inspirées par les deux pièces dont nous avons à rendre compte; deux motifs s'y opposent. — Nous ignorons d'abord comment les a traités le tribunal feuilletoniste, et puis nous ne sommes pas optimiste au point de vouloir que toute chose, bonne ou mauvaise, soit exaltée au-dessus de ses propres mérites. Mon Dieu, non! tout ce que nous désirons, c'est qu'à l'avenir la critique ne se mette plus au point de vue artistique et providentiel pour analyser un simple vaudeville.

Pardon de la digression, mais nous qui nous sentons comme une prédisposition à commettre tôt ou tard une foule de ces crimes appelés vaudevilles, nous ne pouvions pas nous empêcher de relever le gant si insolemment jeté par les pachas de la grande presse.

Il y a long-temps que M. Dumersan ne s'était produit sur la scène dramatique; la France en larmes se demandait chaque jour ce qu'était devenu son poète chéri; mais l'écho seul lui renvoyait ses soupirs. On avait fini par le croire totalement absorbé dans la garde du cabinet des médailles, lesquelles, on le sait, ont été volées il y a cinq ans, le jour même de sa nomination comme conservateur. Erreur, M. Dumersan s'était retiré dans le silence du cabinet pour y méditer *Janot en bonnes fortunes*.

Nous n'attacherons point à cette pièce plus d'importance que l'administration intelligente des Variétés n'a semble en attacher elle-même; aussi nous bornerons-nous à dire qu'elle est parfaitement insignifiante, mais passablement jouée par Serres, Cazot, Brindeau et Mlle Georgina, toujours sémillante et pleine d'intelligence.

UN TOUR DE FACTION, drame-vaudeville en un acte, par MM. Dennery et Granger, représenté le 12 août. — Personnages et acteurs : *Laramée*-Matis, *Picard*-Francisque, *Jean-Gorju*-Hyacinthe, *le Gardien*-Edouard, *un Caporal*-Adolphe; *Louise*-Mlles Augusta, *Charlotte*-Ernestine.

Premier début de M. Matis.

Si les bonnes fortunes de *Janot* n'en ont pas été une pour le public, en

revanche, *le Tour de faction* a reçu un accueil assez bienveillant. Venu au bon temps de Gonthier, ce petit drame eût obtenu un grand succès. Aujourd'hui que le troupier est usé plus loin que la corde, tout ce qu'il pouvait espérer de mieux, c'est de réussir ; il a réussi.

La ci-devant comtesse de Vernon, condamnée à mort pendant la terreur, est détenue dans les prisons de Marseille. Parmi les soldats qui gardent ces prisons, est un vieux militaire pleurant sa fille. Lorsqu'il partît pour l'armée, il la laissa, âgée de dix ans, à la garde d'une tante ; puis, quand sept ans après, il revint dans ses foyers, il trouva la maison vide. Sa fille était partie avec un ci-devant, son séducteur.

Tandis qu'il fume seul dans la cour de la prison, loin des voluptés de la cantine, une femme vient lui parler. Cette femme, c'est sa fille, la comtesse de Vernon que son séducteur a épousée. Elle apprend à son père qu'un bienfaiteur inconnu lui a ménagé une évasion pour le soir à neuf heures. Or, c'est précisément le père qui doit être de faction à neuf heures ; il croit sa fille sauvée.

Mais un volontaire, Picard, convoite aussi cette faction. Ne pouvant vaincre l'obstination du vieux soldat qui tient à son heure, il le grise et le laisse endormi. Un quart-d'heure après, un coup de fusil se fait entendre. Le père, que cette explosion a rappelé à la raison, ne doute pas que sa fille n'ait été tuée. Aussi, s'élançant sur Picard, il lui crie : Celle que tu as assassinée, c'était ma fille ! — C'était ma femme ! répond le comte de Vernon.

Un débutant, M. Matis, a joué le rôle du vieux soldat. Il nous a paru manquer de sensibilité. C'est peut-être moins sa faute que celle de son organe, qui est loin d'être mélodieux ; néanmoins, il a de la tenue, de l'habitude de la scène. Aussi, attendons-nous une création nouvelle avant de le juger définitivement.

Nous voudrions pouvoir en dire autant de Mlle Augusta, qui s'imagine savoir chanter, parler et marcher, parce qu'elle remue alternativement les yeux, les lèvres, les jambes et les bras.

ALBÉRIC SECOND.

CORRESPONDANCE.

A M. le Rédacteur de la *Revue du Théâtre*,

FERMETURE DE LA GAITÉ.

La fermeture du théâtre de la Gaîté, exploité jusqu'à mercredi dernier exclusivement par le syndicat de la faillite Bernard-Léon, a provoqué de la part de M. Maigret la lettre suivante adressée à tous les journaux.

« Monsieur le rédacteur,

» M. le Ministre de l'intérieur vient de disposer, en faveur de M. de Cès-Caupenne, déjà directeur du théâtre de l'Ambigu-Comique, du *privilége* du théâtre de la Gaîté.

» Non content de cet arrêté qui compromet tant d'intérêts, M. le Ministre vient d'ordonner la fermeture du théâtre de la Gaîté ; et, à cet effet, un commissaire de police, accompagné d'une escouade de sergens de ville, s'est pré-

senté hier au théâtre, et a fait évacuer entièrement la salle, en renvoyant les ouvriers et employés qui s'étaient rendus à leur poste.

» En attendant que les tribunaux et le Conseil d'Etat fassent justice de cet abus de pouvoir, j'ai cru, en ma qualité de syndic provisoire, devoir joindre au procès-verbal de M. le commissaire de police, la protestation ci-jointe, que je vous prie de vouloir bien enregistrer dans votre journal comme acte conservatoire moral. Les tribunaux feront le reste. Agréez, etc. MAIGRET *syndic*,

» rue de Bondy, 70. »

Suit la protestation :

» A l'instant est comparu M. Maigret, l'un des syndics provisoires de la faillite de M. Bernard-Léon. Lequel a dit qu'il n'avait nulle connaissance du retrait du droit d'exploitation du théâtre de la Gaîté ; en admettant, ce qui ne lui est pas signifié, que M. le Ministre eût retiré ce droit, et en eût gratifié M. de Cès-Caupenne ; le Ministre avait fait un acte arbitraire et illégal : arbitraire, puisqu'aucune signification n'avait été faite, ni à Bernard, ni à ses syndics ; illégal, puisque M. le Ministre disposerait d'un droit créé pour toujours au profit des possesseurs en 1760, consacré par la loi de 1791, reconnu par décret du 29 juillet 1807, et dont le Conseil-d'Etat a fait une si juste application le 1er septembre 1825 dans l'affaire du Vaudeville ;

» Que des intérêts trop graves, trop intéressans, sont confiés aux soins des syndics de la faillite Bernard-Léon, pour qu'ils les laissent jamais périmer, quoi qu'il arrive, quoi qu'il leur en coûte ;

» Que ledit sieur Maigret ès-nom s'oppose formellement à la fermeture du théâtre ; que si l'on passe outre, ce ne sera que par la force, car il ne peut reconnaître l'arrêté du préfet de police, qui n'a point de qualité dans l'espèce, et a signé sous la réserve la plus expresse de tous les droits de la faillite contre qui il appartiendra, et notamment sous la réserve de répéter contre M. de Cès-Caupenne, auteur de toutes ces actions, tels dommages et intérêts que de droit, et sous toutes autres réserves et protestations. MAIGRET, *Syndic*,

« Paris, le 9 août, 1837. « rue de Bondy, 70. »

A cette lettre et à cette protestation, M. de Cès-Caupenne répond :

« Monsieur le rédacteur,

« M. Maigret, en son propre et privé nom, sans le concours de ses collègues, les autres syndics de la faillite du théâtre de la Gaîté, se plaint de ce que les intérêts de tous sont compromis par l'arrêté ministériel qui me concède le privilège de ce théâtre. *Quand M. Maigret écrit les intérêts de tous, veuillez, pour ne pas vous tromper, lire les intérêts d'un seul.*

« La principale clause de l'arrêté, c'est que j'exploiterai mon privilége dans le local actuel. Donc l'intérêt des propriétaires de la salle n'est point compromis.

« M. le Ministre m'a imposé l'obligation de payer le matériel appartenant à l'ancienne exploitation, au prix fixé par M. Maigret lui-même, prix basé sur les offres de mes nombreux compétiteurs. Donc, l'intérêt de la masse des créanciers n'est point compromis.

« Tous les artistes ont été ou ont pu être réengagés par moi. J'ai déjà soldé à quelques-uns l'arriéré considérable des appointemens dus par l'ancienne admi-

nistration, et j'ai garanti le paiement des autres à mon entrée en jouissance. Donc, l'intérêt des artistes n'est point compromis.

» Mais où sont-ils donc alors ces intérêts tant compromis? En vérité, je crains pour M. Maigret, syndic de la faillite, que l'on comprenne trop ses motifs de plainte.

» Ceux-là nuisaient seuls aux intérêts de tous, qui, dans une administration provisoire, sans but comme sans résultats, prenaient les mesures les plus déplorables et les plus funestes à l'avenir du théâtre : réduisant les places à un prix ridicule par son exiguité, recourant, pour composer une représentation, à qui voulait bien leur prêter acteurs et pièces, etc., etc.

» Voilà les seuls motifs qui m'auraient poussé impérieusement à provoquer la fermeture de la salle, si d'avance et par des motifs d'ordre public, elle n'avait été ordonnée par l'autorité.

» M. Maigret prétend faire peser sur moi toute la responsabilité de cette dernière mesure. J'accepte sans crainte : le fardeau ne sera pas bien pesant.

» De Cès-Caupenne,

» *Directeur du théâtre de la Gaîté.* »

Toutes ces difficultés ne nous paraissent exister que dans la forme plus ou moins légale, et n'attaquent en rien le fonds de l'affaire. Il y a donc lieu de croire qu'il n'y aura aucune suite donnée à ces réclamations, quelles que justes qu'elles puissent être d'ailleurs en fait.

THÉATRES DE PARIS.

Opéra. — Le nom de Duprez sur l'affiche, et il y est souvent, devient un talisman contre les ardeurs caniculaires. La foule se porte toujours aux représentations de cet artiste, et chaque rôle nouveau qu'il joue est pour lui l'occasion d'un nouveau triomphe. — Les demoiselles Elssler sont de retour à Paris, et reparaîtront cette semaine. — Mlle Fanny ne tardera pas à jouer le rôle de la Chatte metamorphosée en Femme dans le ballet de ce nom.

Théatre-Français. — Le succès de Mlle Tilly, dans l'emploi des soubrettes, se confirme. Elle a été charmante dans *les Rivaux d'eux-mêmes* et le *Mari et l'Amant.* — M. Rouvière a fait lundi son second début dans *Othello.* En attendant que nous en reparlions avec détails, constatons l'accueil plus que bienveillant qui lui a été fait.

Vaudeville. — Hier, la première représentation d'*Un mois à Naples*, de M. Jacques Arago. L'analyse au prochain numéro. — Arnal est plus divertissant que jamais dans *Mina.* Cet acteur trouve le moyen de faire des succès avec les pièces les plus médiocres. — Lepeintre aîné supporte seul aussi le fardeau du *Parent Millionnaire.* Vienne donc une pièce qui lui permette enfin de donner l'essor à son beau talent! — Est-ce que le Vaudeville compte se passer long-temps d'un premier rôle en femme? Où êtes-vous donc Mme Albert, et vous Mlle Brohan, et vous Mlle Fargueil? Si vous saviez comme votre absence fait du tort à Mme Balthazard.

Gymnase. — Vous avez cru sur la foi des affiches, que le Gymnase avait diminué ses prix : lisez bien lesdites affiches, et vous verrez *modifiées* au lieu de *diminuées* : allez ensuite dans la salle si vous l'osez, et vous pourrez vous assurer que, si le parterre est à *vingt sous* en certaines places de premières loges à *deux francs*, en revanche, presque toutes les autres places sont à CINQ FRANCS. *Le tout approprié aux idées de l'époque.* — Et allez donc la réclame et la grosse caisse!

PALAIS-ROYAL. — *Bobèche et Galimafré* ont reparus hier au grand contentement des amateurs de la grosse gaîté. Cette parade, avec *l'Hôtel des Haricots*, compose un spectacle des plus divertissans, et qui défie les 24 dégrés de Réaumur.

PORTE-SAINT-MARTIN. — Cette semaine verra, dit-on, apparaître la fameuse *Guerre des Servantes* avec son brillant cortège de jeunes et jolies femmes : ah ! Si les amateurs allaient être trompés ! ! ! — Nous avons lieu de croire que cette représentation n'éprouvera plus de retard ; ce qui nous le fait penser c'est la conviction où nous sommes, que M. Harel a usé ce que le feuilleton appelle depuis quelques jours ses *ficelles*. Il faut en effet qu'il soit bien pauvre pour avoir écrit dimanche dernier sur son affiche : *attendu le déplacement des PRATICABLES et des accessoires, les DERNIÈRES représentations de la Tour de Nesle et de Jeanne de Naples*. Maintenant qui est-ce qu'il faut entendre par les *praticables* de M. Harel ? Allez-y voir, c'est tout ce qu'il demande.

AMBIGU. — Les spectacles monstres de ce théâtre attirent le public du quartier, public à fort appétit, qui s'inquiète plutôt de la quantité que de la qualité, aussi lui en donne-t-on autant qu'il lui en faut. — En veux-tu encore ? tiens, en voilà, et l'affiche d'annoncer *Il y a seize ans, le Postillon, l'Agrafe*, et *le Pensionnat*. On parle d'y ajouter prochainement *le Gars*. — Bravo !

GAITÉ. — M. Desnoyers va se trouver bien de son alliance avec M. de Cès Caupenne le directeur *soi-disant interdit* par la commission dramatique. Nous avons annoncé que le *Petit Chapeau* dont il a l'honneur d'être pere, serait représenté sur cette scène ; ajoutons que le prologue d'ouverture est du même et intitulé *L'ombre de Nicolet* ou *de plus fort en plus fort*.

CIRQUE-OLYMPIQUE DES CHAMPS-ELYSÉES. — La foule est toujours là ; pour l'augmenter encore et l'y maintenir, Mlle Kénébel, l'enivrante bayadère, a fait hier sa rentrée et a exécuté *la Zapateado*.

FOLIES-DRAMATIQUES. — Dans *la Fille de l'Air*, dont le succès grandissant atteint la vogue, le public applaudit toujours la gracieuse sylphide Nathalie ; le comique Vent du-nord-Neuville, le paysan Palaiseau, plein de naturel et de verveuse simplicité, et la petite villageoise Fanny, qui, toute jeune et novice à la scène, révèle déjà un talent vrai.

PORTE-SAINT ANTOINE. — On annonce que ce théâtre fermera le 21 de ce mois pour rouvrir le 1er septembre. A cette époque toute la salle et le foyer éclairés par le gaz, seront en outre repeints et décorés à neuf. Un mélodrame nouveau en cinq actes et pour lequel l'administration se met en frais, servira d'inauguration.

THÉATRES DE LA PROVINCE.

ABBEVILLE, 6 août. — La représentation au bénéfice de M. Alfred, notre premier comique, était composée de *Gaspardo, Miel et Vinaigre* et *les Misères d'un Timballier*. Le drame de M. Bouchardy a été joué avec plus d'ensemble qu'à l'ordinaire. Delaunay-*Gaspardo* et Gresard-*Visconti* ont été fort applaudis. — Mme Adolphe s'est très-bien acquitté du rôle de Catarina. — Alfred, le bénéficiaire, a rendu Paturon, de *Miel et Vinaigre*, avec sa verve ordinaire. Dans *les Misères d'un Timballier*, il a été très-bien secondé par Delaunay-*Grandin*, qui a fait généralement plaisir. — Nous ne pouvons en dire autant de Savart chargé du rôle de Duteuil, qui n'est pas du tout de son emploi.

Jeudi, 3 août. — La *Dame Blanche* avait attiré peu de monde ; néanmoins on a pu applaudir MM. Cazeneuve, Adolphe, Alfred, et surtout Mlle Maria. Cette actrice possède une fort jolie voix ; mais son jeu est froid, son débit monotone et peu animé : elle a besoin de travailler si elle veut devenir comédienne. — M. Gresard veut, dit-on, nous quitter bientôt. Déjà ! Nous aurions pourtant bien désiré qu'il restât plus long-temps et qu'il nous fît venir un des acteurs renommés de la capitale qui sont en ce moment en province. Ce serait, selon nous, un bon moyen de triompher des chaleurs.

V. L.

Besançon, 12 août. — Sans ouvrir dès à présent la campagne théâtrale, la troupe de M. Sainte-Marie, en partie reconstituée, est venu donner à Besançon quelques représentations d'assez bon augure pour l'organisation définitive qui aura lieu cet automne, ép que à laquelle sont ajournés les débuts. — Dans la *Dame Blanche*, Mlle Philippe, la première chanteuse de l'an passé, s'est montrée plus brillante que jamais. Le nouveau baryton, M Gessiome, a excité un véritable enthousiasme dans le sergent Max du *Châlet*. Ce chanteur a de très-belles notes dans le médium et dans les tons graves. — Mlle Marée-Maire, la dugazon, paraît être aussi à la hauteur de son emploi. — Les autres sujets concourent à la formation d'un ensemble satisfaisant, et déjà cette troupe serait en mesure de faire jouer l'opéra, le vaudeville et le drame.

Bordeaux, 10 août. — *La Juive* a été jouée lundi et mardi aux applaudissemens de la foule, que la magnificence du spectacle et les beautés musicales répandues dans cet ouvrage avaient attirée au Grand-Théâtre. L'exécution a été satisfaisante, surtout à la seconde représentation où l'ensemble s'est fait davantage remarquer. M. Teisseire a déployé beaucoup de talent dans le rôle d'Eléazar, et Mme Pouilley l'a convenablement secondé. La direction n'a rien négligé pour la mise en scène de ce bel opéra qui doit obtenir à Bordeaux une vogue inaccoutumée.

Calais, 10 août. — La froideur du public pour les représentations théâtrales va croissant, en raison de l'intensité de la chaleur atmosphérique. Malgré le nombre de nouveautés qui se succèdent, la salle reste dégarnie. Parmi les pièces récemment jouées, et dont l'apparition a été agréable au petit nombre de spectateurs restés fidèles, il faut citer *l'Honneur de ma Mère*, drame de l'Ambigu-Comique, dans lequel Delcour a eu quelques bons mouvemens. — Mme Meunier, qui se multiplie sous toutes les formes, sous tous les costumes, dans tous les rôles, mérite plus de remercîmens pour sa bonne volonté que de louanges pour son talent scénique.

Chalons-sur-Saône. — La troupe de M. Théodore a dû faire hier mardi son premier début sur le théâtre de cette ville par un prologue nouveau intitulé : *l'Arrivée de la troupe à Châlons*, joué par tous les acteurs, la *Consigne*, vaudeville dans lequel M. Vizentini aîné et Mlle Elisa Jacops remplissent les principaux rôles, et le *Muet d'Ingouville* joué par M. Vizentini. Nous rendrons compte de l'effet produit par ce premier début de la troupe de Châlons.

Clermont-Ferrand, 8 août.— La troupe de M. Chapiseau, revenant de Moulins pour séjourner peu de temps à Clermont, a donné jeudi, sur le théâtre de cette ville, une représentation de rentrée, dans laquelle, au nombre des pièces jouées, figuraient *le Muet d'Ingouville* et *le Caprice d'une Femme*. — Mlles Augustine et Louisa ont obtenu dans ce dernier ouvrage des applaudissemens nombreux, que leur a valu le talent agréable que chacune d'elles possède dans son genre. — Dans *le Muet d'Ingouville*, M. Meunier, chargé du rôle principal, est resté au-dessous de ses efforts. — Geffroy, dans un rôle peu important, a trouvé le moyen d'exciter le rire et les bravos. — A Moulins, la troupe de M. Chapiseau a mérité des éloges et laissé des regrets.

Lyon, 10 août. — Les artistes de la capitale se succèdent, à Lyon, avec une attrayante rapidité. D'abord, Lhérie, le précurseur des plaisirs scéniques; puis, Nourrit, le grand artiste, au jeu tragique, à la voix tendre et puissante; voilà Mlle Déjazet, la gentille grisette, la joyeuse *Frétillon*, portant son cœur sur la main et son esprit au bout de la langue. Voilà les personnages que cette actrice excelle à représenter. Il serait difficile d'être plus vraie, plus simple, plus naturelle; il serait impossible de filer plus légèrement des scènes scabreuses. Le monologue-vaudeville de *Sous Clé* est là pour le prouver. Cependant, que Mlle Déjazet se tienne sur la réserve, surtout en province, où les mœurs de la capitale n'ont pas encore pénétré dans toute leur franchise. *la Comtesse du Tonneau*, *la Fiole de Cagliostro*, et tant d'autres jolies pièces exemptes de gravelures, ne sont-elles pas au répertoire pour faire briller son talent? La foule se porte aux représentations de Mlle Déjazet, et dès qu'elles seront terminées, celles de Bouffé, le comédien parfait, commenceront,

— 11 août. — Le départ d'Adolphe Nourrit pour Toulouse se trouve retardé de

quelques jours. Aux dernières représentations de *la Juive* et des *Huguenots*, le public a demandé que ce grand artiste prolongeât son séjour à Lyon, et le directeur, M. Provence, s'est empressé d'y souscrire. — Le concert au bénéfice des ouvriers a été si productif avec Litz et Adolphe Nourrit, que ce dernier tient à honneur de donner une représentation entière au bénéfice de la caisse des ouvriers sans travail. C'est l'heureux privilége du talent de secourir l'infortune. Toutes les loges sont louées d'avance pour cette représentation, qui aura lieu le 17 de ce mois.

Limoges, 8 août. — Réunis depuis peu de temps, les acteurs de la troupe de M. Combettes n'ont pu encore s'habituer, se comprendre et apporter dans leur jeu cet ensemble indispensable à toute représentation théâtrale. Cependant, plusieurs ont obtenu, dès leur début, de justes applaudissemens. Parmi ceux-là, il faut citer Mmes Morin, Aimé, Mlle Amélie et MM. Aimé, Xavier et Vernet, qui peuvent se regarder comme admis par le public limousin. Déjà l'on rend justice aux efforts du directeur, et l'on apprécie les soins qu'il apporte à la bonne tenue de son théâtre.

Mont-d'Or, 7 août. — Le Mont-d'Or a ses malades, le Mont-d'Or a ses élégans oisifs. Les uns et les autres ont besoin de distractions. Les heures coulent si lentement aux eaux en général et aux eaux du Mont-d Or en particulier ! On ne peut pas toujours être à cheval à travers les plus hautes montagnes de la France ; on ne peut pas toujours médire dans un salon. Les arts sont heureusement venus nous apporter leurs consolations. Georges Haint, notre battu lyonnais, Richelmi, le sentimental chanteur de romances, nous ont apporté leur double talent. Le piano a été tenu tour à tour par Mmes de Chabanne et d'Hauterive, et cela avec une supériorité de touche égale à leur complaisance. Nos deux artistes voyageurs sont allés de là à Vichy, sous la tente de Mme la comtesse Merlin, cette belle organisation musicale. Les applaudissemens nombreux qu'ils ont reçus chez nous ont dû leur être flatteurs. Ils avaient pour public les plus beaux noms, les plus belles illustrations en tous genres. C'étaient, entre autres : M. de Montlosier et notre ex-Nina, Mlle Bigottini, le duc de Neuilly et M. de Schonen ; les généraux Ricard, Trieyre, Heynès, Rabusson et le colonel Regnauld de Saint-Jean d'Angely. Le marquis de Veyrac, ce noble d'autrefois, se trouvait mêlé à notre jeune noblesse d'aujourd'hui, jeté au milieu de jeunes et jolies femmes, cette autre noblesse de tous les temps. Jamais concert n'eut une assemblée mieux choisie.

M. Tarnowski, violon polonais, a trouvé ensuite le même empressement de la part du public, la même complaisance de la part de nos dames. Nous avions parmi elles la sœur de M. Onslow, cet habile compositeur de Clermont, dont Paris a adopté les ouvrages. M. Tarnowski possède un beau talent qui n'a besoin que de se montrer sur un plus vaste théâtre pour avoir ce qui lui manque : la renommée.

Mme Lahore, cantatrice italienne, a clos la série des concerts. Cette dame a racheté, par une belle voix de contre-alto et par la méthode et le goût de son chant, tout ce que M. Libaros a laissé à désirer sous le rapport de la voix et du savoir musical. Le premier ténor de Bordeaux, c'est ainsi qu'il s'est annoncé, n'a pas trouvé grâce devant le public du Mont-d'Or. L. B.

Nancy, 8 août. — En attendant les débuts de la troupe nouvelle, entièrement organisée par les soins de M. Baptiste, M. Lhérie, présentement en cette ville, va donner quelques représentations, qui seront, pour lui, à Nancy comme partout, une occasion de triomphe. — On a joué dernièrement, au théâtre de cette ville, *la Comtesse du Tonneau*. Cette pièce a fait plaisir, et Mlle Labeaume, dans le principal rôle, a fait preuve d'un talent remarquable. Si cette gracieuse actrice, chez qui l'amour de son art est une passion dominante, continue ses études consciencieuses, elle pourra prétendre à se placer un jour entre Jenny-Vertpré et Déjazet.

Rethel, 8 août. — Un spectacle dans notre ville est une bonne fortune qui ne nous arrive que de loin à loin. Les fêtes de Saint-Anne ont attiré chez nous la troupe de Reims. C'est un plaisir pour nous de mentionner les succès qu'ont obtenus les artistes composant la troupe de M. Nestor. Les représentations qui ont été données cette semaine étaient de nature à satisfaire les amateurs de spectacle ; aussi la salle était-elle remplie.

Les deux Familles, les deux Manières, la Comtesse du Tonneau, Riche et Pauvre, la Camaraderie, le Quaker, et autres, ont été joués avec un ensemble que l'on trouve rarement en province. Maintenant que les fêtes sont passées, tout le monde voudra profiter de la présence de cette troupe dans notre ville, pour voir jouer les pièces nouvelles qu'on nous donne. On voudra surtout applaudir au talent de MM. Nester, Vernin, Grandjean, et de Mme Lefebvre.

Rouen, 13 août. — M. Compans, arrivant de Bordeaux et remplaçant à Rouen M. Abadie, vient de débuter avec avantage. Ce jeune baryton s'est tiré très honorablement de sa double et laborieuse tâche dans *le Maître de Chapelle* et *le Postillon de Lonjumeau*. Il possède une voix pleine, sonore et flexible; sa méthode est large, et lorsqu'il aura acquis plus d'habitude de la scène et plus d'aisance dans son allure, M. Compans sera un acteur d'opéra-comique fort distingué.

Toulouse, 10 août. — *Riquiqui*, vaudeville en trois actes du théâtre du Palais-Royal, a complètement réussi à Toulouse. La pièce a été bien jouée par MM. Lefèvre et Chauvaux ; mais Mlle Leblanc a manqué de sensibilité. Cette représentation avait attiré peu de monde, ce qu'il faut attribuer à la chaleur excessive qui change en un four la salle privée de courans d'air.

Toulouse, 5 août. — La *Juive*, qui n'avait pas encore été représentée en entier sous la nouvelle direction, a été remise à la scène mercredi, et ce bel ouvrage a satisfait toutes les exigeances. M. Valgalier, dans le rôle d'Eléazar, a obtenu un franc succès. Sa voix timbrée, toujours juste, convient bien à ce rôle, qu'il joue avec chaleur.—Mme Miro-Camoin a déployé, dans celui de Rachel, sa magnifique voix et son jeu plein d'énergie. Cette reprise avait attiré la foule, et elle y reviendra.

Troyes. — Mme Dorval vient de jouer *Clotilde, Angèle*, etc., avec un véritable triomphe. Ovation, pluie de fleurs, rien n'a manqué à la brillante réception qu'on lui a faite, et qu'elle mérite à si justes titres.

Valenciennes, 8 août. — M. Billon nous offre force nouveautés. L'honneur en appartient à M. Léopold, à Mmes Constant, Moreau, Charles, Léopold et Henriette.

M. Léopold possède le talent d'imprimer à chacun de ses rôles un cachet tout particulier. Bien placé dans la comédie, et mieux encore dans le vaudeville, la carrière qui s'ouvre à lui ne promet que de beaux succès. Il a de la verve, de l'entrain, anime les artistes en scène avec lui, et n'était par fois une inintelligible volubilité, il serait presque irréprochable. M. Léopold, outre les rôles que j'ai déjà cités, a complètement réussi dans *les Gants Jaunes, Miel et Vinaigre, Paul et Jean, Mme de Saint-Agnès, la Comtesse du Tonneau, Mathilde*, et dans le rôle de M. Dupont du très-mauvais mélodrame *Le Portefeuille*. — Vous connaissez le beau talent de Mme Constant; il nous suffira de dire que chaque rôle que cet dame établit ne fait que la placer toujours un peu plus haut dans l'estime du public. Justice! — Mme Moreau, qu'on voit toujours avec plaisir, ne devrait chanter que le moins possible; mais c'est là un petit défaut sur lequel on passe légèrement parce qu'il est racheté par un jeu sagement conduit et une bonne connaissance de ses rôles. Mme Moreau est une jeune première de talent. — C'est une tâche difficile à remplir que celle d'une duègne, Mme Charles s'en tire très-bien. Demandez plutôt au public, qui aime tant à l'applaudir. — Mme Léopold est une gentille petite femme, très-alerte et fort agaçante; une de ces femmes appelées à comprendre les soubrettes de Molière. Son jeu est vrai, spirituel et rempli de finesse; si vous ajoutez à ces qualités un physique qui ne manque pas de grace et très-approprié à la convenance de ses rôles, vous trouverez avec moi que c'est plus qu'il n'en faut pour obtenir des succès de vaudevilles. Mais est-ce seulement à cette espèce de succès que Mme Léopold vise ? En vérité, cela serait dommage de voir tant de tact et de bonnes intentions aboutir à ce chétif résultat, tandis que la comédie, nous ne parlons pas de celle de nos [illegible] jours, lui ouvre ses trésors. Mme Léopold a obtenu, dans *la Comtesse du Tonneau*, [illegible] un succès des plus brillans : toute la salle l'a formulé par une triple salve de bravos. [illegible] Notons aussi que Mme Léopold et son mari s'entendent fort bien à faire réussir les [illegible] pièces les plus médiocres. — Mlle Henriette

est une ingénue comme nous en avons rarement vu : elle est jeune, jolie, naïve; elle a de la sensibilité, de la décense, dit bien et est toujours à son rôle. Comment, avec de pareils élémens de succès, Mlle Henriette ne réussirait-elle pas? — J'aurais voulu vous parler de quelques ouvrages, de *Kean*, entre autres, mais le temps me manque; je vous dirai seulement que M. Billon a le secret d'encombrer le théâtre, et qu'il l'exploite à la satisfaction de tous. Comment s'y prend-il?... Le temps est constamment beau, et, tous les dimanches, les villages, aux portes de la ville, sont en fête. — On dit tout bas que Bocage, qui a commencé sa brillante carrière sur notre scène, pourrait bien nous visiter à la fin du mois. — Si cela était vrai!!! Abel HÉCARD.

MÉLANGES.

LE BEC DANS L'EAU.

ROMAN. — CHAP. VII. — LES AMIS SONT TOUJOURS LA.

(*Moralité d'opéra-comique.*)

La rue du Helder est une rue parfaitement calme et silencieuse, haïssant le bruit et détestant la foule. A quelque heure de la journée que vous la traversiez, vous la trouverez toujours comme plongée dans un demi-sommeil. Ses portes ouvertes rarement, et ses fenêtres constamment fermées, lui donnent un certain air de parenté avec les rues d'une petite ville de province; son pavé aristocratique, habitué à se sentir foulé par un élégant petit pied ou par une botte vernie, se prête rarement aux étreintes de la semelle plébéienne. Le fiacre, lorsque par hasard il s'y aventure, s'y glisse rapide et furtif comme un écolier tremblant d'être pris en faute, et l'Omnibus, ce grand éhonté qui ne respecte rien, n'a pourtant pas encore osé se risquer dans cette Thébaïde du quartier d'Antin.

Ce jour-là, la rue du Helder était encore plus silencieuse que de coutume. Pas une voix, pas un bruit ne troublait cette immobilité parfaite qui l'enveloppait d'un suaire glacial, et, sans la rumeur sourde et continue des boulevarts qui venait, en frissonnant, s'éteindre sur le seuil de ses premières maisons, comme le flot vient mourir sur la grève, on eût pu se croire transporté dans un couvent de trappistes, ou dans quelque ville italienne trouvée récemment sous les laves du Vésuve.

Cependant, comme trois heures sonnaient à l'horloge du coin du boulevard, qui fait face aux Bains Chinois, le cadavre se galvanisa et sembla renaître à la vie. Ce fut d'abord quelque chose d'incertain et de confus tout à la fois; puis, le pavé s'émut, les vîtres murmurèrent quelques sons, et aussitôt un élégant tilbury, débouchant de la rue Taitbout, s'élança au galop dans la rue du Helder et s'arrêta devant le n° 28.

Ce n° 28 était, sans contredit, une maison-modèle, une de ces maisons qu'on chercherait vainement à Paris, ailleurs que dans l'espace compris entre la rue Lepelletier et la rue de la Chaussée-d'Antin: petite, blanche et nette comme une maison flamande, elle reluisait au soleil d'un éclat virginal; tout en elle respirait le mystère et le silence, depuis la porte, hermétiquement close à chaque

heure de la journée, jusqu'aux fenêtres dont les volets étaient rembourrés et matelassés avec un soin particulier.

Quelques minutes après l'arrivée du tilbury, la rue du Helder était retombée dans son engourdissement primitif, car la voiture avait déjà disparu au galop, et le jeune homme, qui en était descendu, était entré au n° 28.

— M. Gallimard, cria le portier, au moment où Lothaire (car c'est bien lui), traversait le corridor d'un pas rapide et distrait, M. Gallimard, voilà une lettre qui vient d'arriver pour vous ; et, en ce disant, il tendait à Lothaire l'épître en question, de telle façon que son corps sortait à demi par la fenêtre de sa niche, et que sa main frôlait celle du jeune homme.

— C'est bon, répondit Lothaire d'une voix sèche et saccadée, sans se déranger le moins du monde ; c'est bon ! j'enverrai Muphi la prendre.

Arrivé au deuxième étage, Lothaire sortit de sa poche droite un petit sifflet d'argent et en tira quelques sons ; aussitôt la porte s'ouvrit, et Lothaire se précipita plutôt qu'il n'entra dans une antichambre meublée simplement, mais avec un goût parfait.

— Muphi, dit-il, dès que la porte se fût refermée, en s'adressant à un petit domestique couleur chocolat foncé, haut de quarante-huit pouces et vêtu d'une veste écarlate et d'un pantalon violet ; Muphi, rappelez-vous que je n'y suis pour personne, pour personne, entendez-vous bien. Si l'on vient me demander, répondez que je travaille à mon traité des *Maladies du Cœur*. — Ah ! vous descendrez ; le portier vous remettra une lettre à mon adresse. Vous n'entrerez pas chez moi avant cinq heures sonnées.

En achevant ces mots, il passa dans une petite pièce à pans coupés qui pouvait, au besoin, servir de cabinet de travail et de boudoir. Son premier soin fut de s'y renfermer ; puis, après avoir disposé encre, plumes et papier, comme s'il eût voulu écrire, il quitta sa redingote, s'enveloppa dans une immense robe-de-chambre représentant une scène du déluge, et s'étendit sur sa causeuse en murmurant : Mon Dieu ! quelle ridicule comédie !

Cinq minutes après, il dormait, ou du moins semblait endormi, à en juger par son immobilité complète et par le mouvement cadencé de sa respiration.

Lothaire Gallimard a vingt-cinq ans tout au plus, il est grand, bien tourné, comme dit son portier quand il cause sur lui, et toujours vêtu à la dernière mode ; sa figure est pâle et triste, et ses yeux, qu'entoure un double cercle légèrement bistré, semblent affecter une expression morne et méditative. Il y a, dans sa bouche, une ligne contractée qui s'harmonise parfaitement avec l'expression de son regard et contribue à répandre, sur l'ensemble de sa physionomie, un mélange prononcé d'ironie et d'amertume.

L'histoire de Lothaire est celle d'une foule de jeunes gens que vous connaissez : c'est la vôtre peut-être, et je ne répondrais point que ce ne soit pas la mienne. A dix-sept ans, il était orphelin, seul, libre, ne dépendant de qui que ce fût au monde, et possesseur de quarante cinq mille francs en espèces. Quoique bien jeune, Lothaire avait beaucoup lu, et le cancer, formé dans son sein par des lectures de toute sorte qu'une main habile et prudente n'avait pas sagement choisies, allait en rongeant ses chairs chaque jour plus profondément.

Lothaire, dans son for intérieur, se crut appelé à réaliser les personnages des romans qu'il avait dévorés ; il rêva la conquête du monde, sans se demander seulement si Dieu lui avait mis entre les mains le levier qui fait l'homme puissant.

Son premier soin fut de diviser son héritage en deux parts : d'un côté, quarante mille francs qu'il déposa chez un banquier, et de l'autre, les cinq mille restans qu'il destina aux besoins de sa vie matérielle et intellectuelle, et qu'il résolut de faire durer jusqu'à sa vingt-quatrième année, époque où il présuma que ses études médicales pourraient être terminées. C'étaient donc sept ans qu'il lui fallait vivre avec cinq mille francs. Comme on le voit, Lothaire avait pressenti et devancé le héros quasi-fantastique du roman de M. de Balzac : *la Peau de Chagrin.*

Le lendemain du jour où Lothaire subit sa thèse et fut admis à faire partie du *docto corpore*, comme dit Molière, il se rendit chez son banquier, retira les 40,000 fr. qu'il y avait placés sept années auparavant, et revint, pour la dernière fois, dans sa petite chambre de la rue Hautefeuille, cette rue que le soleil n'a jamais effleurée du bout de son aile lumineuse. — En présence des sacs et des billets de banque qui jonchaient son lit, Lothaire réfléchit mûrement. Continuerait-il cette existence de misères et de privations dont il venait de faire un si rude apprentissage, vivant au jour le jour, et attendant que quelque malade égaré vint par hasard frapper à sa porte ? Il ne s'arrêta pas un instant à cette idée. Alors, il ne lui resta plus qu'un parti à prendre. — Depuis long-temps, ses rêves de jeunesse s'étaient évanouis et fondus sous le choc de l'expérience, comme la brume sous un chaud rayon de soleil. Lothaire lisait clairement au fond de lui-même, non plus ces odes sublimes et ces prophéties brillantes qu'il y avait trouvées jadis, mais des pages tristes et froides comme la réalité. Il s'était assez interrogé et assez jugé pour reconnaître qu'il n'y avait point en lui l'étoffe d'un homme supérieur, comme il l'avait rêvé à son entrée dans la vie ; aussi, bien convaincu que ce n'était pas de son propre mérite qu'il devait attendre les palmes qu'il ambitionnait, il résolut de les demander au charlatanisme, et de les obtenir de cette divinité puissante. En conséquence, il loua un appartement rue du Helder, le fit meubler à la dernière mode, prit les tailleurs en renom, et se procura un groom chinois. — Muphi—complément indispensable de la fashion pur-sang. Lothaire ne tarda pas à être cité pour son luxe et ses manières étranges. Des bruits surhumains, sortis de la loge de son portier, se répandirent bientôt d'un bout à l'autre de la rue. Pour le docteur Gallimard, disait-on, l'or paraissait ne pas avoir de prix ; il aurait payé chaque chose cinq ou six fois sa valeur si les marchands n'y avaient mis de la conscience ; bref, il semblait n'exercer la médecine que par amour pour l'art et subsidiairement pour l'humanité, Mais point du tout dans le but vulgaire de faire sa fortune.

Lothaire laissait à ces propos le temps de monter du rez-de-chaussée au premier étage, tout en s'applaudissant des résultats de son procédé. — En venant habiter la Chaussée-d'Antin, voici le raisonnement qu'il s'était tenu : Je ne possède que 40,000 fr., je vivrai comme si j'en avais vingt mille de rentes. Dans deux ans le sort en sera jeté, ou j'aurai semé pour recueillir, ou j'aurai dévoré ma légitime, et alors... et son regard se posait, calme et froid, sur une magni-

fique paire de pistolets qui pendait à la muraille, confondue avec des sabres, des yatagans, toute une panoplie en un mot.

Lothaire avait raisonné parfaitement juste. Dix mois à peine s'étaient écoulés depuis son départ de la rive gauche de la seine, et déjà son nom était devenu, pour trente maisons du grand monde, le synonyme de talent et d'habileté. Il avait eu l'adresse de se déclarer en faveur de l'homéopathie, ce qui avait singulièrement prévenu en sa faveur tous ceux pour qui le nouveau est plein de charmes. — Jugez de la foule! — Et, non content de cette chance de succès, il avait poussé la précaution jusqu'à annoncer que le magnétisme et la cranioscopie n'avaient pas de mystères qu'ils n'eut approfondis, d'énigmes qu'il n'eut devinées.

Son succès fut donc et devait être complet. Aussi, au commencement de ce chapitre l'avons-nous vu revenir chez lui dans le tilbury d'un ambassadeur, M. de Nerville, lequel n'avait pas voulu souffrir que *le docteur* de sa femme fit quarante pas à pied pour regagner son domicile.

Lothaire avait un de ces cœurs secs et durs, inaccessibles à tout sentiment de poésie et d'affection. Il n'aimait et ne s'enthousiasmait qu'autant que son intérêt particulier devait y trouver son compte. Son intimité avec Anselme, dont il exploita le crédit et la bonne amitié tant qu'il le jugea utile à ses projets, ne tarda pas à faiblir du jour où il se crut en position d'oublier le rôle de protégé pour apprendre celui de protecteur. Le départ d'Anselme pour Auteuil était venu distendre davantage le lien qui pouvait l'attacher encore à Chabreuil.

A cinq heures précises, trois petits coups, frappés discrétement à la porte, le tirèrent de son sommeil. Après avoir réparé le désordre de sa coiffure artistement bouclée, Lothaire, qui s'était placé à son bureau dans l'attitude d'un homme qui compose, cria d'entrer, et Muphi s'avança, à pas légers, en offrant à son maître la lettre dont le portier lui avait déjà parlé.

Ah! fit-il en reconnaissant l'écriture, c'est de Chabreuil... que peut-il me vouloir? et surtout à quel propos vient-il m'écrire? puis, tout en faisant sauter le cachet, il continua : Quelle rage tient donc le genre humain de s'adresser ainsi, de temps à autre, de petites phrases niaises et ridicules à propos du soleil, de la pluie ou du brouillard.

Ce fut dans cette gracieuse disposition d'esprit qu'il lut la lettre d'Anselme.

A peine l'eut-il parcourue qu'il la froissa d'un air de dédain en haussant les épaules.

Et voilà de quelles folies il voulait m'entretenir lorsqu'il a pris la plume, s'écria-til, après un moment de silence. Pauvre garçon!... mais c'est dans une maison de santé qu'il aurait dû louer une chambre... Qu'est-ce donc, continua-t-il en disséquant les malheureuses phrases du poète, qu'est-ce donc que *cinq colombes du bon Dieu?* Jusqu'à présent, je savais bien qu'Auteuil était la patrie d'une foule de melons délicieux, mais, d'honneur, j'ignorais qu'on y récoltât des *colombes du bon Dieu... J'ai brûlé le mouchoir au chiffre A. B.; j'ai brûlé le beau ruban bleu de Jenny; j'ai effeuillé et répandu sur le plancher la rose blanche de Caroline.* — Il devient donc dangereux! — Et puis, plus bas : *Je l'aime... oui... je l'aime.* — Qui ça? Le mouchoir, Jenny, A. B., Caroline, le ruban ou la rose?...

J'aime pourtant, moi aussi; mais du diable, si je mets dans mes sentimens la trentième partie de ces fureurs. Il m'arrive bien de songer, de temps à autre, à Lucile, ma voisine d'en face, pour les millions de son parrain Vandergoes, et à Mme de Nèrville, la femme de l'ambassadeur, pour son crédit et ses connaissances, mais c'est naturellement et sans aucune espèce d'emphase.

Son monologue terminé, Lothaire sonna Muphi, se fit habiller et s'en alla dîner au café Hardy, en compagnie de cinq ou six de ses élégans malades.

Huit jours après, trois lettres, toutes les trois portant le timbre d'Auteuil, arrivèrent à son adresse. — Sur le point de les brûler sans les lire, il observa que l'écriture lui était inconnue; il se résigna donc à les ouvrir et lut dans l'ordre suivant :

« Monsieur,

» Vous êtes, je le sais, l'ami intime de M. Chabreuil; il m'a gravement insulté, » puis a disparu sans me donner la satisfaction qu'exigeait mon honneur ou- » tragé. C'est à vous que j'ai recours en cette circonstance. Si, d'aujourd'hui » en quinze jours, je ne l'ai pas revu, j'aurai le plaisir de passer chez vous, et je » pense que vous n'hésiterez pas à me donner en son nom les satisfactions que » je puis désirer.

» Je vous salue, pour lord Pollard, empêché par sa complète ignorance de la » langue française. »

B. J. Falempoeil,
écrivain public, juré, expert, assermenté.

La seconde lettre était ainsi conçue :

» Votre ami Anselme m'avait promis le secours de sa protection; au nom du » ciel, vous qu'il appelait un autre lui-même, accordez-moi la vôtre. — Je vous » attends, à la maison d'Auteuil, »

A. B.

et enfin la troisième :

» Mossieu,

» Votre ami, Anselme, cauze le plus grant tort à note méson. Non seulemen » il a fé fuire sit persone, mets ancore il a parti sans payé son tairm et san » doné conjé. Je panse donque que vous payeré les 1200 livres de domage- » aintérais que je voux demende. »

Vote sairviteure, Papelou.

Le soir, Lothaire se rendit chez Mme de Nerville qui donnait une petite soirée d'intimes. Mme de Nerville annonça à ses amis qu'elle partait pour la campagne où elle ne comptait passer que deux ou trois semaines au plus.

A minuit, comme on se retirait, l'ambassadeur prit Lothaire à part et le supplia d'accompagner sa femme, qui, affirma-t-il, avait le plus grand besoin d'être entourée de soins assidus.

En conséquence, le surlendemain une chaise de poste l'entraînait loin de Paris, seul en tête-à-tête avec Mme l'ambassadrice dont l'œil était plus mélancolique et plus coquettement langoureux que jamais.

Deux heures après, une nouvelle lettre arrivait à l'adresse de Lothaire. Elle était d'Anselme, et datée d'une prison de Bruxelles, où il venait d'être écroué comme coupable de rapt et de séduction. » Ne perds pas une minute, lui disait-

» il, vois, agis, il y a méprise sans doute. Du reste, je suis aussi tranquille que » possible. Je compte sur toi. Comme on le chante à Feydeau : *Les amis sont » toujours là* !

Albéric Second.

BIBLIOGRAPHIE.

L'AMI DES FAMILLES *.

La grave question de l'émancipation de la femme a subi le sort commun à toutes les pensées généreuses, grandes et réformatrices ; elle a été perdue par ceux qui prétendaient la défendre. On a transformé une idée morale et conséquente avec une civilisation indéfiniment progressive en une don-quichottade ridicule, quand ce n'a point été une scandaleuse exploitation.

Les hommes justes et sérieux se retirèrent, rougissant de se trouver au milieu d'une émeute de femmes ; les feux croisés du feuilleton et du vaudeville dispersèrent les belliqueuses phalanges et le bon sens public fit justice de ceux qui avaient pu échapper à cette déroute.

Mais, s'il faut se réjouir de voir ainsi la raison triompher de prétentions insensées, nous ne devons pas moins nous élever contre l'injustice, qui repousserait à la fois et l'ambition absurde et sotte, et la plainte juste et fondée.

Or donc, pour les esprits sages et modérés, la véritable question de la liberté de la femme n'a point été traitée encore ; si la forme a été compromise, le fond est resté toujours le même.

Mme Eugénie Niboyet, dont la vie n'est qu'un apostolat, avait pris, dès le principe, la défense d'une cause à laquelle se rallient tous les hommes de pensée et d'avenir ; elle avait fondé à Lyon, sous le titre de : *Conseiller des Femmes*, un recueil où les idées les plus avancées découlaient des principes de la morale la plus sévère.

Son arrivée à Paris interrompit le cours du succès de cette publication ; mais aujourd'hui, plus que jamais fidèle à ses convictions, et voulant développer sous son véritable aspect la question qui soulève tant de débats, Mme Niboyet vient de fonder l'*Ami des Familles*. Ce recueil qui obtient, quoique né d'hier seulement, un succès justifié par une rédaction pleine d'esprit et de talent, devra une grande partie de sa prospérité à la pensée morale qui a présidé à sa fondation.

« Voir au-delà de ce monde autre chose que le néant, appuyer ses pensées » sur le livre immortel que nous a légué l'Homme-Dieu, aimer comme lui » l'humanité, n'est-ce pas faire, pour quiconque cherche le bien, ce que com- » mande la religion ?... que ce principe nous serve de programme, à nous qui, » sans mysticisme et sans hypocrisie, ne reculeront devant aucune question » d'intérêt général quand la morale ou la littérature s'y trouveront liées. »

Telle est la principale pensée du prospectus, celle qui les résume toutes. Certes, si l'*Ami des Familles* reste fidèle, ce que nous croyons, à son programme,

* Paraît tous les samedis, 100 *bis*, rue du Bac. — Prix, pour six mois : 10 fr.

Mme Niboyet aura fait plus qu'une œuvre littéraire, elle aura, surtout à cette heure, bien mérité de la morale et de la société.

Au reste, et quelle que soit la destinée de cette institution, il est une récompense qui ne manquera jamais à Mme Niboyet et dont elle doit, dès à présent, jouir, la conscience d'avoir fait le bien.

Victor Herbin.

NOUVELLES DIVERSES.

Commission dramatique.—Nous apprenons à l'instant que la commission des auteurs, dans sa séance d'aujourd'hui, a définitivement prononcé, à la majorité de soixante-huit membres contre douze, l'interdit du théâtre de la Gaîté, protestant ainsi, autant qu'il est en son pouvoir, contre le principe du cumul, si préjudiciable à ses intérêts. Il a été décidé qu'aucune pièce nouvelle ne serait lue à la Gaîté, qu'aucune pièce ancienne ou récente, de l'Ambigu-Comique ou de tout autre théâtre, ne pourrait y être transportée. Donc M. de Cès-Caupenne ne peut déjà plus rentrer en grâce près de la commission en consentant à leur accorder le même traité que M. Bernard-Léon. Point de merci pour lui tant qu'il n'aura pas renoncé à la direction de l'un des deux théâtres qu'il a la prétention d'accaparer. Nous désirions, sans l'espérer, cette mesure pleine d'énergie et de vigueur, et c'est avec plaisir que nous avons vu M. Desnoyers, que l'on accusait de vouloir, en cette occasion, se séparer de ses amis, la sanctionner lui-même de sa signature.— Nous reviendrons sur le compte-rendu d'une séance si grave dans son but et si importante dans son résultat.

M. Danguin. — Parmi les artistes nouvellement engagés au théâtre de la Gaîté par M. de Cès-Caupenne, on cite M. Danguin, venant de Lyon. C'est le mari de l'actrice que le public de l'Ambigu applaudit chaque soir dans le drame *Il y a seize ans.*

Tautin. — Un acteur faisait, il y a vingt-cinq ans, les beaux jours du boulevart du crime; marchant l'égal des Révalard, des Fresnoy, des Marty, il était la coqueluche du parterre et fort applaudi des femmes, car il était beau, brillant et fier; il avait un talent à lui, un talent qui provoquait l'enthousiasme de ses admirateurs. C'était le fameux et célèbre Tautin. Aujourd'hui cet acteur est vieux et malheureux; il ne possède que des souvenirs, et peut-être lui serait-il difficile de payer sa place, s'il voulait entrer dans l'un des théâtres dont il fut la gloire. O vicissitudes! c'est sur lui que déjà l'on avait fait il y a quelque quinze ans ce plaisant distique :

» Le temps qui détruit tout ne t'a point respecté;
» Tes traits, ton teint, ton ton, Tautin, tout t'est ôté.

Charles Botta. — L'un des premiers historiens modernes, vient de succomber à une longue et douloureuse maladie. Il était Piémontais, homme de vertu, de talent et de caractère. Outre les nombreux et importans ouvrages comme historien, qui lui ont mérité le surnom de Tite-Live de notre époque, on doit encore à Charles Botta diverses compositions poétiques d'un ordre élevé, principalement *le Siége de Veies.*

M. Varin. — Tient depuis trois ans à Metz l'emploi de première basse chantante, et depuis trois ans y a été honoré des témoignages constans de la bienveillance du public. Trois directeurs se sont succédé pendant son séjour en cette ville, et tous ont mis un égal empressement à conserver cet artiste au nombre de leurs pensionnaires. Cette année M. Varin espérait traiter avec M. Saint-Ange comme avec ses devanciers, d'autant plus qu'il avait consenti à une diminution dans ses appointemens, et que d'ailleurs les renseignemens que ce directeur avait recueillis sur son compte lui avaient mérité de sa part les complimens les plus flatteurs. Mais M. Saint-Ange, non content des concessions que lui avait déjà faites M. Varin, ayant voulu lui en imposer d'autres, M. Varin n'a pu raisonnablement y acquiescer: en conséquence il se trouve aujourd'hui sans engagement; nous avons cru à propos d'en instruire MM. les directeurs pour qu'ils en fissent leur profit.

Le Matelot a terre — est le titre de la première pièce qui sera représentée aux Variétés. Le rôle principal sera rempli par Félicien qui jouera ensuite *le Cloutier*, autre nouveauté dont on s'occupe aussi à ce théâtre. M. Dumanoir ne veut pas être en reste d'activité avec les autres directeurs ses confrères.

TABLEAU DE TROUPE.

NANTES.

Administration. — MM. Ponchard jeune, directeur privilégié; Guérin (Emile), directeur associé; Charles, régisseur; Clermont, caissier.

Opéra. — M. Ponchard jeune, chargé de la partie musicale; M. Guérin, de la mise en scène des ouvrages.

M. Thillon, premier chef d'orchestre; M. Baptiste, second chef.

MM. Terra, forts premiers ténors; Lemaire, premiers ténors légers; Gustave, seconds ténors; Jacquet, baryton; Lemonnier, premières basses; Camet, secondes et premières basses; Peron Saint-Charles, premiers ténors comiques; Vallet, deuxièmes ténors comiques; Granger, ténors grimes; Léopold, troisièmes et deuxièmes basses; Bernette, grandes utilités; Roch, Louis, Famins, utilités.

Mmes Thillon, premiers sopranos en tous genres; Lemesle, premiers sopranos sérieux; Amélie Kihn, premiers sopranos comiques et sérieux, travestis; Lacoste, deuxièmes sopranos; Durand, contre-altos; Eugénie, Caroline, coriphées.

Choristes hommes, choristes femmes, 28.

Les débuts auront lieu du 5 au 10 septembre.

Drame et Comédie. — MM. Roche, jeunes premiers rôles et forts jeunes premiers; Toudouze, premiers rôles marqués; Alexis, jeunes premiers et premiers rôles jeunes; Lacoste, deuxièmes amoureux; Charles, financiers; Granger, grimes; René, premiers comiques; Vallet, deuxièmes comiques; Léopold, troisièmes rôles; Famin, utilités.

Mmes Roche, grands premiers rôles et mères nobles tenant aux premiers rôles; Félix, jeunes premières et jeunes premiers rôles; Saulnier, deuxièmes amoureuses; Anaïs, troisièmes amoureuses; ***, soubrettes; Cochèze, caractères; Durand, mères nobles.

Vaudeville et Variétés. — MM. Alexis, jeunes premiers et premiers rôles; Toudouze, deuxièmes premiers rôles; Chambéry, René, Peron Saint-Charles, premiers comiques; Granger, comiques marqués; Vallet, deuxièmes comiques; Lacoste, premiers et deuxièmes amoureux; Gustave, deuxièmes et troisièmes amoureux; Charles, grimes et financiers; Léopold, rôles de convenances.

Mmes Roche, forts premiers rôles, mères nobles; Chambéry, premières amoureuses, Déjazet, etc.; Amélie Kihn, premières amoureuses; Lacoste, premières et deuxièmes amoureuses; Saulnier, Anaïs, deuxièmes amoureuses; Durand, mères nobles; Cochèze, caractères.

Armand-Séville,
Administrateur.

Jules Belin,
Rédacteur en chef responsable.

SOMMAIRE DU DERNIER NUMÉRO.

Comédie-Française : *Le Château de ma Nièce.* — Palais-Royal : L'*Hôtel des Haricots.* — Gymnase-Dramatique : *La Fille d'un Militaire.* — Correspondance. — Théâtres de Paris. — Théâtres de la Province. — Théâtres de l'Etranger — Mélanges : *Le Bec dans l'eau*, complication d'incidens, Armand-Séville. — Nouvelles diverses. — Tableaux de troupes, Anvers.

Imprimerie de A. BELIN, directeur-gérant du journal, rue Sainte-Anne, 55.

REVUE DU THÉATRE.

SOMMAIRE.

Assemblée générale des auteurs dramatiques, A. L. — Sur certaines réclamations, E. LABICHE. — Vaudeville : *Un Mois à Naples*. — Théâtres de Paris. — Théâtres de la Province. — Théâtres de l'Etranger. — Nouvelles diverses. — Tableaux de troupes, Aix en Provence.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

DES AUTEURS DRAMATIQUES.

Le privilége du théâtre de la Gaîté accordé récemment à M. de Cès-Caupenne, déjà directeur de l'Ambigu, avait, à juste titre, alarmé la Commission des auteurs dramatiques. Après plusieurs démarches sans résultats près de M. Montalivet et près de M. de Cès, pour terminer le différend à l'amiable; elle se décida à convoquer en assemblée générale tous les membres de l'association afin d'appeler leur attention sur une mesure de l'autorité, qui froissait si imprudemment leurs intérêts, et d'arrêter avec eux une mesure énergique qui pût les défendre contre les menées sourdes d'un seul homme.

La question du cumul de deux théâtres, entre les mains d'un directeur unique, venait précisément d'être traitée avec vigueur par le journal *le Droit*. M. Barthelemy Maurice, dans un article qui fait honneur à son talent, avait nettement et logiquement démontre ce qu'il y avait d'imprévoyance et de maladresse dans une semblable décision. Nous le reproduisons ici, persuadé que l'assemblée des auteurs, mieux fixée sur sa position et ses droits après la lecture de ce manifeste, a voté selon l'impression qu'il avait produite sur elle :

» Nous n'écrivons pas pour ou contre les individus, nous n'examinerons donc pas si tous les priviléges octroyés depuis juillet l'ont été à des hommes d'un mérite littéraire incontestable. Mais nous nous demanderons s'il en est aucun qui réunisse des titres tellement supérieurs, que le ministre ait cru devoir lui conférer deux privilèges à la fois.

» D'abord, nous l'avouerons avec toute franchise, nous ne connaissons ni loi, ni décret, ni ordonnance qui défende de réunir deux priviléges entre les mains d'un même homme. Mais, à défaut de lois, de décrets, d'ordonnances, il y a une pudeur de ministre, comme il y a un bon sens populaire. Eh bien, c'est à cette pudeur, c'est à ce bon sens que nous en appelons, et la question portée à ce Tribunal ne sera pas long-temps douteuse.

» Deux priviléges ! mais si vous avez le droit d'en donner deux, pourquoi pas trois, quatre ? pourquoi pas tous? Où vous arrêterez-vous ? Pourquoi ne pas donner deux régimens à un colonel, deux Cours royales à un premier président.

M. Guizot n'aurait pas fait cela, lui qui répondait à un solliciteur exigeant : « *Vous trouvez qu'une sous-préfecture c'est trop peu de chose, en voulez-vous deux,* « *Monsieur?* »

» En thèse générale, l'exercice de toutes les professions devrait être libre à tous; admettons une exception pour les directions théâtrales; sur une population de 800,000 habitans, 16 seulement pourront être directeurs, soit. Votre responsabilité, morale au moins, l'opinion qu'on doit avoir de votre justice et de votre intelligence, ne sont-elles pas gravement compromises quand, en *binant* les priviléges, vous réduisez ce nombre à huit, puis à quatre, à deux, à un seul? Car, je vous le répète, une fois lancé dans cette voie, où vous arrêterez-vous?

» Deux priviléges dans une même main! C'est une double source de fortune pour le directeur, si l'entreprise réussit. Dans le cas contraire, c'est une double source de ruine pour tous les autres. Ne sentez-vous pas que vous lésez les intérêts des auteurs, des acteurs, des musiciens, des machinistes, de tout ce qui vit du théâtre? Quand les comédiens français eurent la sottise de refuser les *Vêpres siciliennes*, où Casimir Delavigne les eût-il portées si l'Odéon eût été dans les mêmes mains que le Théâtre-Richelieu? L'acteur qui se trouve mal rétribué à l'Ambigu ira-t-il frapper à la porte de la Gaîté pour y trouver le même directeur? Non, sans doute; le directeur unique de deux théâtres prendra tout au rabais, les hommes comme les choses. Quel stimulant aura-t-il qui le poussera à renouveler son répertoire, sa troupe, son matériel, quand vous aurez tué la concurrence qui seule engendre de grandes choses, et suscite les hommes de talent!

» Vous voulez que les décrets impériaux aient force de loi, commencez donc vous-même par les respecter. Le décret impérial du 29 juillet 1807, dit textuellement, titre 2, paragraphe 1er :

» Le théâtre de la Gaîté, établi en 1760, et celui de l'Ambigu-Comique, établi » en 1772, boulevart du Temple, joueront *concurremment* des pièces du même » genre. »

» M. le Ministre, qu'avez-vous fait de cette concurrence?

» Les avertissemens vous ont-ils manqué? Non; la commission des auteurs dramatiques ne vous les a point épargnés..... Elle ne reculera jamais devant la censure de tous les actes qui blessent les intérêts de l'art et de ceux qui le cultivent. Sa surveillance énergique vous blesse, vous gêne; vous avez menacé de la briser, faites-le... Jetez sur les bancs de la police correctionnelle les Scribe, les Dupaty, les Viennet; quinze autres membres siégeront à leur place; il vous faudra juger aussi Casimir Delavigne, Hugo, Dumas, Etienne; tous, les uns après les autres. Vous entendrez de dures vérités; et de ces étranges débats, sortiront peut-être quelques argumens victorieux pour la sainte cause de l'association de tous les travailleurs en général.

» La commission avait demandé communication du privilége octroyé à M. Cès-Caupenne; elle le demandait avec les propriétaires de la salle, avec les créanciers de Bernard-Léon, avec les artistes; on le leur a refusé, et cependant il était juste, il était raisonnable qu'ils sussent avec qui ils allaient avoir à traiter désormais, quels soins avait pris de leurs intérêts ce ministre qu'ils paient pour y

veiller, quelles garanties enfin apportait le nouveau directeur contre les chances d'une nouvelle faillite. C'est un événement qu'il est permis de prévoir, et alors, ce seraient deux théâtres fermés au lieu d'un ; ce ne seraient plus cinquante, ce seraient cent familles réduites à la misère. Les directions de province sont chaque année offertes à la libre concurrence; le maire la provoque par voie d'affiches énonçant les charges et les avantages. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour une direction plus importante, pour une direction de Paris? Vous ne pouvez vendre aux poids les vieux papiers de votre ministère; vous ne pouvez adjuger 600 fr. de travaux sans appeler la concurrence, sans exiger un cautionnement; et vous disposez seul, à votre bon plaisir, sans caution aucune, d'un privilége, gage de cinquante familles. Car le privilége est le gage des créanciers ; il l'est si bien que, quand l'association s'est formée, le directeur l'a compté pour 100, pour 200,000 fr. Pourquoi donc cet apport important serait-il soustrait à la masse?

» Vous avez concédé le privilége sans consulter les propriétaires de l'immeuble et les créanciers; que ferez-vous si ces derniers, dont le syndicat n'est pas encore même formé, remettent, à la tête de ses affaires, un débiteur malheureux dont ils proclament unanimement l'honneur et le désintéressement? Que ferez-vous, si les propriétaires préfèrent perdre le loyer de l'immeuble, que d'en traiter avec votre porteur de privilége?

» Ce privilége ne courra, dit-on, qu'à partir du 1er septembre; jusque-là, les malheureux pensionnaires de la Gaîté avaient cru pouvoir faire ce qu'en pareille occurrence ont toujours fait leurs camarades de province. Ils avaient continué de jouer, et, chaque soir, ils se partageaient de maigres recettes de 150 à 200 fr.; c'était du pain pour ces artistes, acteurs ou musiciens, pour ces gagistes qui, depuis trois mois, ne touchent plus d'appointemens. Jeudi, au moment où les bureaux allaient ouvrir, un commissaire de police a fait fermer la salle; faute de bonnes raisons, il amenait avec lui vingt sergens de ville, qui ont campé dans le parterre jusqu'à huit heures... C'est plus que de l'arbitraire, cela, c'est de l'inhumanité à froid, c'est de l'inhumanité stupide. »

C'était donc, comme on le voit, la question du cumul qu'il s'agissait d'attaquer franchement dans la personne de M. de Cès-Caupenne; au moment où la commission s'était montrée envers lui clémente et de bonne composition, il avait repoussé, avec cette morgue qui lui est propre, les moyens d'arrangement qu'on lui proposait plus tard. L'heure des petites concessions et des demi-mesures louvoyantes était passée; il fallait aborder de front cet orgueil insolent et lui prouver que, si l'on avait d'abord voulu entrer avec lui en voie d'accommodement, c'était plutôt par répugnance pour toute mesure violente que par inertie ou faiblesse.

Aussi, à peine M. Hippolyte Cogniard eut-il proposé en principe *de ne traiter, sous aucun prétexte, avec un directeur qui possède deux priviléges*, et comme châtiment à infliger au nouveau directeur de la Gaîté, l'interdiction de son théâtre, qu'il se vit appuyé par tous ses collégues, et entre autres par MM. Anicet, Maillan et Emmanuel Arago. C'est en vain que quelques consciences timorées soumirent à l'assemblée de plus douces conditions; en vain que MM. Théodore Anne et Desnoyers voulurent qu'on se contentât d'exiger

de M. de Cès-Caupenne l'ancien traité de Bernard-Léon. La proposition de M. Cogniard, mise aux voix, après une discussion longue et orageuse, fut votée à une majorité de soixante-huit voix contre douze.

A la suite de cette décision et lorsque les mesures à prendre pour en assurer l'exécution eurent été discutées, on décida qu'un acte d'engagement des auteurs serait immédiatement rédigé par le secrétaire de la commission et signé, séance tenante, par tous les membres présens.

En conséquence, un sous-seing privé fut dressé sur-le-champ. En voici à peu près les termes :

Les soussignés, etc., s'engagent :

1o A ne lire ni faire représenter aucune pièce nouvelle sur le théâtre de la Gaîté.

2o A ne transporter sur ledit théâtre aucune pièce reçue ou jouée au théâtre de l'Ambigu.

3o A ne laisser représenter sur le théâtre de la Gaîté aucun ouvrage ancien ou nouveau de tout autre théâtre, même temporairement.

4o Enfin à ne rien faire qui puisse entraver la décision de l'assemblée générale du 16 août.

A peine par les contrevenans :

1o D'être rayé de la liste des membres de l'association et de perdre tous les avantages qui y sont attachés, notamment la faculté de faire toucher leurs droits à Paris et dans les départemens par MM. les agens.

2o De payer au profit de la caisse de secours des auteurs un dédit de six mille francs.

Les auteurs s'engagent en outre à ne plus travailler en collaboration avec les contrevenans, le tout sous les mêmes peines.

Le membre rayé le sera *à tout jamais* *.

Au milieu de la discussion générale qui amena la rédaction de cet acte, plusieurs questions subsidiaires avaient été posées et résolues.

On s'était demandé si l'association pouvait être attaquée comme coalition d'ouvriers. — M. Dumolard, ancien avocat, après avoir discuté la proposition et en s'appuyant sur des précédens authentiques, a soutenu que la société des auteurs rentrait tout au plus dans la classe des syndicats de courtiers ou agens de change.

Sur la question de savoir quelle serait la conduite à tenir par l'auteur qui, fidèle à l'association, se trouverait aujourd'hui collaborateur d'un *dissident* pour une pièce achevée ou prête à l'être ; il a été décidé que l'auteur associé devrait refuser son assentiment à la représentation de la pièce en collaboration, et que, quant aux dommages qui résulteraient pour lui de cette non-valeur, la caisse des auteurs y pourvoirait.

Enfin cette séance solennelle s'est terminée à la plus grande joie de tous, par l'assentiment de M. Charles Desnoyers à l'œuvre militante de ses collègues. En effet, pendant le cours de la discussion, on avait vu avec peine cet auteur se mon-

---

* C'est M. Lockroi qui a proposé cet amendement.

trait hostile à l'opinion de la majorité ; il avait même protesté à plusieurs reprises contre ses décisions ; mais, mieux éclairé plus tard par les conseils de ses amis, il s'est enfin rallié à leur cause, et leurs acclamations reconnaissantes ne lui ont pas manqué.

A. L.

SUR CERTAINES RÉCLAMATIONS.

Nous ne prenons jamais la plume pour répondre aux injures. C'est une autre arme que nous choisissons, quand ces injures parviennent à l'honneur de nous offenser ; autrement, le silence seul traduit notre dédain. Si, aujourd'hui, nous nous écartons de cette règle de silence que nous nous sommes tracée depuis long-temps, empressons-nous de le dire pour ne pas en laisser le mérite aux réclamations brutales de MM. Lati et Pougin, c'est que nous trouvons, dans le cas qui se présente, une occasion d'exposer quelques idées qui indiqueront à nos correspondans de province la route invariable dans laquelle la *Revue* prétend désormais marcher. C'est au nom de la *Revue*, autorisé par elle, et muni de ses pouvoirs, que nous les engageons à une sévérité équitable ; ils doivent s'isoler, se prémunir contre toute influence de localité et se garantir surtout de ces amitiés de coulisses qui contrarient l'impartialité des jugemens. Les progrès croissans de la *Revue* donnent une grande importance à leurs arrêts ; leurs paroles, éloges ou critiques, influent puissamment auprès des directeurs sur les engagemens des artistes, et, partant, sur les destinées de l'art en province. La circonspection est donc un devoir pour nos correspondans. Un éloge mal placé est aussi funeste qu'une critique injuste. En effet, messieurs, l'acteur médiocre et sans avenir, qui a capté vos faveurs, est une plaie de l'art que vous éternisez par vos louanges. Sur la foi de vos bravos, qu'il croit sincères, un directeur éloigné engage l'artiste que vous avez injustement préconisé ; il débute ; j'admets qu'il soit reçu, car un comédien, tant médiocre qu'il sera, trouvera toujours, dans son bagage dramatique, trois rôles pour tromper le public : il en est trop souvent de ces rôles de début comme de ces discours de circonstance, qui, à force de servir, finissent par être sus et produisent quelque effet. L'acteur est reçu ; mais, vienne une création nouvelle, le public reconnaît bientôt sa méprise et siffle d'autant plus outrageusement qu'il a été trompé. Il suffit de trois sujets pareils dans une troupe pour ruiner la direction. Les acteurs étant mauvais, les pièces tombent : ruine pour les auteurs ; les acteurs étant mauvais, on se lasse du spectacle, on cherche d'autres plaisirs, les recettes descendent à zéro : ruine pour les directeurs ; les acteurs étant mauvais, le goût du théâtre se perd en province, les salles se ferment : ruine pour les acteurs. Une fois le théâtre mort en province, la source de l'art est tarie, la grande artère coupée, et nous sommes réduits à mendier nos tragiques à la porte du Conservatoire, cette glacière de l'inspiration.

Voilà pourtant où nous conduisent vos louanges immodérées, messieurs les journalistes, à l'anéantissement du théâtre ; vous vous faites les patrons de toutes

les médiocrités caressantes; les petits soins et les prévenances dictent vos jugemens : tout pèse dans la balance de vos arrêts, jusqu'à un coup de chapeau. C'est ainsi que vous encouragez l'erreur de pauvres artistes sans vocation : vous les gonflez; vous leur faites croire à un mérite qu'ils n'ont pas; vous couvrez les sifflets du public de vos fanfares, et pendant que les talens réels, qui savent mal saluer, attendent tristement leur tour et se découragent à moitié chemin; vous vous renvoyez de ville en ville, et les uns aux autres, toutes ces nullités prônées et couronnées dans vos feuilletons seulement; de votre premier rôle, vous faites un demi-dieu; de votre comique, un dieu; et quand un malheureux étranger ne paie pas en passant son tribut à l'idole, quand il s'avise de vouloir juger justement et courageusement, l'olympe du crû se lève en masse contre lui : O sacrilège! ô blasphème! Quel est ce misérable, ce méprisable? demande-t-on avec arrogance. Que veut-il? d'où vient-il? de quel droit nous juge-t-il? est-il journaliste de notre ville? où est son diplôme? A la garde! à la garde!

Je viens de tracer ici mon histoire en peu de mots. Je partis, le 28 juillet dernier, pour Dieppe; la *Revue* me chargea de lui faire passer quelques notes sur la situation du théâtre de cette ville. Je me permis de trouver la troupe déplorable, et de constater le vide de la salle; j'osais encore, Dieu me le pardonne, penser que M. Mira, *ancien administrateur de l'Opéra*, devait à une société d'élite et de goût, comme celle qui peuple Dieppe en ce moment, un troupe, sinon bonne, du moins passable; et, à ce sujet, j'osai élever la voix pour me plaindre, usant de mon droit de spectateur payant et de journaliste impartial. Voici quelques fragmens du *méprisable* article qui eut le malheur de faire entrer en si grande colère messieurs les artistes du théâtre de Dieppe :

« ..... 30 juillet. — On donnait dimanche *Miel et Vinaigre* et *la Villageoise Somnambule*; le tout joué par MM. Ferrand, Pougin, Jubin, Prosper, Lecomte, Lati et autres talens de quatrième ordre. Parmi tous ces grands comédiens, Mme Lati mérite seule d'être distinguée : sa tenue est bonne, son jeu vif et intelligent; mais, en revanche, son mari ne vaut pas le diable. — M. Pougin-*Paturon*, dans *Miel et Vinaigre*, a rencontré quelques mots heureux et vrais; il se laisse trop aller à la grosse charge normande, etc. — 1er août. — Les représentations se maintiennent toujours à la même hauteur. Ce soir, on nous a donné *la Camaraderie*; et cette fois nous serons justes sans faire de jaloux. Tous les rôles, sans exception, ont été également massacrés : aucune finesse, aucune intelligence; tout cet esprit est dit grossièrement, maladroitement. On nous promet toujours des artistes de Paris. Depuis le départ de M. et Mme Volnys, personne ne songe à venir au théâtre. Un directeur habile se fût arrangé pour ne laisser aucune lacune entre l'arrivée des artistes qui doivent se succéder. Il y a tous les soirs, à Dieppe, plus de mille désœuvrés qui ne savent que faire; leurs soirées devraient appartenir, de droit, au théâtre. Mais, pour cela, il faudrait un spectacle choisi, des acteurs choisis, et, enfin, un directeur qui ne fût pas M. Mira. (Voir n°, 5 août, province, article Dieppe.)

Je quittais Dieppe le 8 août, après un séjour de onze jours, gardant le sou-

venir des fêtes de M. Mira, et, m'efforçant d'oublier son théâtre; j'y étais même tout-à-fait parvenu à ma grande satisfaction, lorsqu'à mon arrivée, il y a trois jours, on me remit les deux lettres que je vais transcrire et auxquelles je tâcherai de répondre en rappelant mes souvenirs.

LETTRE DE M. LATI.

Dieppe, 8 août 1837.

Monsieur le rédacteur,

Si votre impartialité vous fait admettre, à regret, dans votre estimable journal, l'attaque grossière et brutale, elle y admettra aussi, mais avec plaisir, la défense noble et légitime.

L'article de M. E. L., dans votre numéro du 5, a excité ici l'indignation et le mépris de tous : car à Dieppe, comme dans toute la France, l'art et l'industrie se concilient maintenant toutes les sympathies ; et le public qui juge n'est plus influencé par l'écrivain qui étrangle.

M. Mira est ici trop haut placé dans l'opinion, pour avoir besoin d'un avocat contre M. E. L. L'homme qui sacrifie sa tranquillité, son repos et qui expose sa fortune, pour la prospérité d'une ville et les plaisirs de tous, dans une entreprise qui offre tant de dangers est bien au-dessus d'un article de M. E. L.

M. E. L. entend admirablement le feuilleton, et le rédige avec une facilité merveilleuse. . . . . « J'ai assisté au spectacle : tout est mauvais, détestable. Pourquoi ? Je » n'en sais rien ; mais tout est mauvais, détestable. »

Certes, M. E. L. est un critique distingué ; l'art doit beaucoup gagner à ses jugemens, et surtout à ses conseils ! « Je n'ai vu, s'écrie-t-il dans son indignation, que des comé- » diens de quatrième ordre. »

O M. Mira, vous n'avez pas songé que vous étiez à Dieppe ; et qu'il vous fallait les deux troupes réunies de Lyon et de Bordeaux. Plusieurs de vos sujets sortent, il est vrai, de villes de premier ordre, voir même ce *M. Lati qui ne vaut pas le diable* ; *M. Pougin, avec sa grosse charge normande*, a réussi au théâtre Français ; mais vous devez, M. Mira, à M. E. L. tout seul, un théâtre, un répertoire et des acteurs !....

C'est assez vous occuper, monsieur le rédacteur, du misérable article de M. E. L. Le public s'est ici prononcé sur une troupe très-convenable pour la localité : Il a accueilli, aux débuts, et applaudi, tous les jours, les comédiens qui ont le malheur de déplaire à M. E. L... Et, s'il le fallait, j'en appellerais au témoignage des artistes distingués qui nous quittent, emportant des couronnes.

Daignez agréer, monsieur le rédacteur, etc. LATI,
premier rôle au théâtre de Dieppe.

Nous avertissons, en commençant, M. Lati, que notre intention n'est pas d'engager une lutte d'injures avec lui. Cette manière de procéder n'est ni dans nos mœurs, ni dans nos habitudes ; nous reconnaissons volontiers, sur ce terrrain, tout l'avantage que notre adversaire possède sur nous : cet avantage nous est trop bien démontré par le style de sa *défense noble et légitime*, pour que nous nous fourvoyions avec lui dans un combat inégal.

Dans la lettre que M. Lati a bien voulu nous faire l'honneur de nous adresser, nous lisons :

L'article de M. E. L., dans votre numéro du 5, a excité ici l'indignation et le MÉPRIS *de tous*.

A la bonne heure, M. Lati ! voilà un début noble, une défense digne et mesurée ! Tant d'atticisme, de retenue, de modération, vous donneront gain de cause assurément aux yeux de tous les gens de goût, surtout quand ils liront mon *attaque grossière et brutale*.

Maintenant, voulez-vous savoir pourquoi l'article de M. E. L. excita l'indignation et le mépris de tous : c'est parce *qu'à Dieppe, comme dans toute la France, l'art et l'industrie se concilient maintenant toutes les sympathies* (incompréhensible), *et le public qui juge n'est plus influencé par l'écrivain qui* ÉTRANGLE.

Ah ! vous allez trop loin, M. Lati : voilà un gros mot; cela commençait si bien.

M. Mira est ici trop haut placé dans l'opinion pour avoir besoin d'un avocat contre M. E. L., l'homme qui sacrifie sa tranquillité, son repos, etc., etc., etc. etc..... ouf! *est bien au-dessus d'un article de M. E. L.*

Nous n'avons jamais prétendu attaquer M. Mira que comme *directeur*. Nous reconnaissons, avec tout le monde, que l'établissement des bains est monté sur un pied de luxe et de grandeur qui ne peut manquer d'attirer, à Dieppe, toute la bonne compagnie des grandes villes. Cependant nous ne partageons pas l'enthousiasme de M. Lati sur le dévoûment de son directeur. Si M. Mira sacrifie sa tranquillité, expose sa fortune pour une entreprise, quelle qu'elle soit, c'est qu'apparemment M. Mira espère que cette entreprise sera bonne et fructueuse. Sans avoir l'honneur de connaître M. Mira, nous présumons assez de son habileté pour croire qu'il en agisse autrement; et, dussions-nous encourir une seconde fois le *mépris* de M. Lati, nous appellerons spéculation, ce qu'il s'obstine à considérer comme un dévoûment héroïque. — Continuons la lettre de M. Lati :

M. E. L. entend admirablement le feuilleton, et le rédige avec une facilité merveilleuse.....

Que ces petits points sont méchans ! Huit points d'ironie ! Pour le coup, je ne m'en relèvèrai pas. Qu'avez-vous fait, M. Lati ?

« *J'ai assisté au spectacle : tout est mauvais, détestable. Pourquoi? Je n'en* » *sais rien; mais tout est mauvais, détestable.* »

Cette plaisanterie est mordante. Aussi n'est-elle pas de M. Lati; mais bien de Molière : *Critique de l'Ecole des Femmes.*

Ensuite, Monsieur, je vous demande mille pardons; mais vous me faites parler. Je n'ai jamais dit que *tout* fût mauvais. Vous, d'accord; mais votre femme; mais M. Pougin, et d'autres, dont j'espère avoir occasion de parler. Je suis loin de les trouver détestables. Puis ce *je n'en sais rien* qui vient après le *pourquoi?* tend à me faire passer pour absurde. En réfléchissant bien, permettez-moi de vous le dire, je trouve un peu de vanité dans votre phrase; c'est comme si vous m'écriviez : « Ah ! vous prétendez que je suis mauvais ! eh bien, moi, » j'affirme que je suis bon; voyons, trouvez-moi un défaut, un seul. » C'est un défi; je relève le gant. J'avoue que si l'on me présentait la question par l'autre bout; si l'on me disait : Epluchez-moi les qualités du *premier rôle* que voilà; alors, je pourrais me trouver embarrassé; mais puisqu'il s'agit de vos défauts, ma tâche sera facile, je vous le jure. Vous avez daigné m'apprendre que je n'entendais rien au feuilleton; une politesse en vaut une autre, et je croirais manquer à toute espèce d'usage, si je ne vous démontrais que vous ne savez pas jouer la comédie.

D'abord, au physique, vous n'êtes pas ce qu'on appelle un bel homme; vos

traits assez réguliers, du reste, n'expriment rien ; la force tragique vous manque totalement ; votre organe est faible et se fatigue. Je reconnais, dans votre marche, une suffisance drapée qui n'est pas vraie ; vous possédez, en outre, un tic qui peut être *très-convenable pour la localité* ; mais que je trouve, moi, insupportable : celui de clignoter perpétuellement ; vous êtes toujours en scène avec de la poussière dans les yeux.

Vous concevez combien cela doit produire mauvais effet, quand vous jouez un rôle d'amoureux, par exemple, où souvent toute l'intelligence d'une scène dépend d'un coup d'œil furtif et rapide. Si votre tic vous prend à ce moment, et qu'au lieu d'ouvrir l'œil, vous le fermiez, le spectateur ne peut saisir l'effet manqué, et vous lui jouez une charade dont il ne peut quelquefois pas trouver le mot. Il faudra vous défaire de votre tic. Maintenant passons au moral. Je vous demande pardon d'insister, mais nous ne prenons pas la plume pour nous écrire des douceurs ; votre lettre m'encourage à la franchise. Au moral, je vous refuse toute espèce d'intelligence (je ne vous considère ici que sur la scène) ; vous ne savez pas composer un rôle. Ainsi, dans l'*Enfant trouvé*, durant trois actes, je n'ai pas trouvé une seule intention qui vous appartînt. Si vous êtes essouflé, vous vous arrêterez au milieu de la phrase sans vous soucier aucunement du sens qui n'est pas complet. Vous manquez de physionomie en scène ; votre visage ne s'impressionne pas à la réplique. Pourquoi avez-vous joué l'*Enfant trouvé*, COMÉDIE, sans quitter le mouchoir de la main ? Vous n'avez pas une seule larme à répandre dans les trois actes. C'est un défaut d'intelligence ; le mouchoir est un maintien que je n'accepte pas, surtout quand il faut rire. Laissons parler M. Lati :

« *Certes, M. E. L. est un critique distingué ; l'art doit beaucoup gagner à ses* » *jugemens, et surtout à ses conseils. Je n'ai vu, s'écrie-t-il dans son indignation,* » *que des comédiens de quatrième ordre.* »

J'ai trouvé que M. Lati était un comédien de quatrième ordre ; il est tout clair qu'à ses yeux je passe pour un critique sans goût. Il n'y a de bons critiques que ceux qui louent. A mon prochain voyage, je lui adresserai des vers pour rétablir ma réputation. Suit une invocation pleine de sel et d'ironie :

« *O M. Mira, vous n'avez pas songé que vous étiez à Dieppe, et qu'il vous* » *fallait les deux troupes réunies de Lyon et de Bordeaux.* (Je n'ai jamais dit cette sottise ; il y a loin de M. Lati aux troupes de Lyon et de Bordeaux.) « *Plusieurs de vos sujets* SORTENT, *il est vrai, des villes de premier ordre, voire* » *même ce M. Lati, qui ne vaut pas le diable.* » C'est justement parceque M. Lati ne vaut pas le diable qu'il en est *sorti*, à moins que, comme pour M. Mira, il ne prétende nous faire envisager son engagement à Dieppe comme un acte de dévoûment. « *M. Pougin, avec sa grosse charge normande, a réussi* » *au Théâtre-Français.* (Pourquoi n'y est-il pas resté, toujours par dévoû- » ment ?) *Mais vous devez, M. Mira, à M. E. L., tout seul, un théâtre, un répertoire et des acteurs...* »

Très-certainement si M. Mira pose des affiches et qu'il prenne fantaisie à M. E. L. *tout seul* de les lire ; si M. E. L. *tout seul* achète un billet au bureau, M. Mira lui doit un théâtre, un répertoire et des acteurs. Qu'est-ce que M. Lati veut donc qu'on fasse du théâtre ? Qu'on y cultive des champignons apparemment.

» *C'est assez vous occuper, monsieur le rédacteur du misérable article de M. E.* » *L.* (Calmez-vous, M. Lati ; j'ai promis de vous faire des vers.) *Le public s'est ici* » *prononcé sur une troupe très-convenable pour la localité.* (Le public qui vient » aux eaux est un public difficile, qui n'est pas celui de la localité.) *Il a ac-* » *cueilli aux débuts, et applaudit tous les jours.* (M. Lati n'oserait pas dire tous » les soirs) *les comédiens qui ont le malheur de déplaire à M. E. L., et, s'il le* » *fallait, j'en appellerais au témoignage des artistes distingués qui nous quittent* » *emportant des couronnes.* » Nous dispensons M. Lati de faire constater ses succès; les artistes en tournée ont trop besoin des acteurs du crû pour être juges impartiaux; d'ailleurs leur franchise serait un trait de mauvais camarades que nous serions les premiers à blâmer. Nous étions deux à Dieppe, M. Paul Valentin et moi. La *Revue* a confiance en ses rédacteurs, et ce n'est pas sa coutume de faire expertiser leurs jugemens par d'autres.

Nous avons accordé à la lettre de M. Lati plus d'importance qu'elle n'en méritait, parce que nous avons résolu de faire un exemple, et de mettre un terme, par là, aux grossières réclamations que nous envoie la province dans ses heures de boutades. Toute lettre, désormais, qui ne sera pas convenable et civile, sera commenté de la même façon. Nous accueillerons toujours les observations justes et polies, mais nous ferons impitoyablement justice de l'insolence. Passons maintenant à la lettre de M. Pougin.

RÉPONSE A L'ARTICLE SIGNÉ E. L. INSÉRÉ DANS LA REVUE DU THÉATRE DU 5 AOUT.

Dieppe, le 7 août 1837.

Comme souvent les articles concernant les théâtres de province et reportés dans les journaux de Paris sont effectivement l'écho de chaque localité, les personnes qui ont lu l'article E. L. du 5 courant doivent se dire : Diable ! le théâtre est donc bien bas à Dieppe ? M. E. L. le dit ; mais moi chargé d'administrer le théâtre, et me trouvant directeur responsable envers le public comme envers les artistes. Je me demande: Qu'est-ce que c'est que M. E. L. ? je ne connais pas de rédacteur de ce nom ici. Où a-t-il pris cet article qui n'a jamais été imprimé à Dieppe? Qui lui a donné le droit de faire un article d'une colonne de mensonges entassés les uns sur les autres dans l'unique but de faire du tort ? mais à qui encore ? à la compagnie Dieppoise? à M. Mira son administrateur ? ou à moi directeur du théâtre, associé à M. Mira jusqu'à une époque où l'administration revient entièrement à ma charge. Laissant de côté ce qui ne me regarde pas, je ne répondrai que pour ce qui me concerne.

D'abord, rappelez vos souvenirs, M. E. L., et vous saurez qu'il n'y a jamais eu sur les affiches du théâtre : *M. Mira, ancien administrateur de l'Académie royale de musique.* Quant au concert *non* intitulé sur l'affiche *grand concert*, comme vous le dites avec aplomb ; je vais aider votre mémoire qui ne peut fixer le nombre d'indispositions qui le démembrèrent tellement. Il y eut celle de Mme Derlo que je ne me décidai à annoncer qu'au dernier moment; car, jusqu'au dernier moment aussi, Mme Derlo comptait tenir ce que promettait l'affiche. Vous pouvez maintenant fixer le nombre des indispositions.

Quant au dernier paragraphe de votre *conte....* fait uniquement pour nuire, on peut y ajouter foi comme au reste. Vous vous plaignez de ce qu'on vous promet toujours des acteurs de Paris, et que pas un ne songe à venir; je suis ici depuis le 1er juin, et vous avez eu Mlle Fargueil du 20 au 29 ; M. et Mme Volnys du 11 juillet au 25 ; Mme Cinti Damoreau, que vous comptez sans doute pour rien, car vous n'en parlez pas. Je ne croyais pas qu'on pût oublier sa dernière représentation; c'était une fête qui devait laisser des souvenirs

Mlle Plessy est dans nos murs. Huit jours plus tard que son traité ne le porte, c'est vrai,

et vous pouvez dire : ce retard aurait dû être prévu par vous, monsieur, et vous eussiez dû exiger d'elle l'exécution de ce traité en dépit même d'une maladie qui la surprit à Londres, mais dont nous ne devons pas souffrir.

A Mlle Plessy, succède Mlle Anaïs Aubert, puis M. E. Taigny, peut-être d'autres encore, et vous vous plaignez que l'administration ne tient pas ses promesses. Si vous avez fait celles de lui nuire, vous, tenez-vous, monsieur, parfaitement les vôtres? Cependant à l'avenir, contentez-vous de passer en revue les spectacles pour vous donner le plaisir, puisque c'en est un pour vous, de déchirer le talent des acteurs, écrasez-les du talon, foulez aux pieds leurs réputations faites ou à faire ; ils n'ont rien à dire : en s'exposant à paraître en public, il faut faire abnégation de toute noblesse de caractère, et se laisser lapider à plaisir, par ceux qui comme vous veulent bien nous faire l'honneur de s'occuper de nous, en cherchant à nous anéantir. En redoublant d'efforts, si l'on parvient à plaire à d'autres, on à du moins l'avantage de remporter une double victoire. Reproduisez seulement les faits exacts, c'est bien le moins que vous puissiez faire. C'est le premier devoir d'un historien.

POUGIN (Charles.)

M. Pougin commence par se demander : *Qu'est-ce que c'est que M. E. L.? Je ne connais pas de rédacteur de ce nom ici. Où a-t-il pris cet article qui n'a jamais été imprimé à Dieppe?* Répondons : *Qu'est-ce que c'est que M. E. L.?* Si M. Pougin veut bien lire cet article jusqu'au bout, et il le voudra, il trouvera le secret de mes initiales dévoilé tout au long. Je ne sais s'il en sera beaucoup plus avancé, mais enfin M. Pougin veut connaître mon non ; c'est une fantaisie qui me flatte, et à laquelle je ne saurais guère me refuser.

Je ne connais pas de rédacteur de ce nom ici.

Ceci est exactement vrai ; il n'y a pas de rédacteur de mon nom à Dieppe, pas plus que de Pougin au théâtre Français.

Où a-t-il pris cet article qui n'a jamais été imprimé à Dieppe?

Je n'imagine pas qu'une naïveté plus épaisse puisse éclore en Normandie. M. Pougin ne peut concevoir qu'un article paraisse sur son théâtre, si cet article n'a été préalablement imprimé à Dieppe. Il a donc bien mauvaise opinion de ses artistes, puisqu'il les croit incapables d'éveiller toute autre critique que celle de la localité. M. Pougin ignore sans doute que la *Revue* envoie ses rédacteurs sur toutes les routes, pour lui rendre un compte juste et fidèle des théâtres de province; pour signaler aux directeurs les artistes qu'ils doivent engager, et faire justice des médiocrités trop souvent prônées dans les feuilletons de province. Nous n'avons pas l'orgueil de nous croire plus de sagacité que Messieurs vos journalistes ; mais nous avons sur eux l'avantage de n'être influencé par aucune prévention de localité : nous arrivons sans haine ni préférence pour personne, et nous jugeons selon notre conscience.

Non, M. Pougin, je ne suis pas venu à Dieppe pour nuire à M. Mira que je ne connais pas, encore moins à *la compagnie Dieppoise*, dont je révère le dévoûment, et encore moins à vous, surtout à vous qui êtes artiste ; je ne soupçonnais même pas votre existence, bien que j'eusse quelquefois fréquenté le théâtre Français, dont vous êtes une perle égarée. Je suis venu à Dieppe pour être juste, et j'ai accompli ma mission.

Vous avez cru que l'article signé E. L. était une correspondance rédigée dans nos bureaux, sur des bruits plus ou moins avérés; qu'il vous suffirait de le démentir, de traiter ses assertions de *mensonges* et de *contes*, pour tirer une ré-

tractation perfide de notre bonne foi. Vous ne soupçonniez pas la présence de deux rédacteurs de la *Revue* à Dieppe; sans cela, vous n'eussiez pas avancé d'aussi téméraires démentis.

J'affirme, Monsieur, avoir lu quelque part, à Dieppe : *M. Mira, ancien administrateur de l'Opéra*; où? je ne pourrais le dire, peut-être sur un prospectus de la *compagnie Dieppoise*, l'endroit ne fait rien à la chose. La question est celle-ci : M. Mira s'intitule-t il, à Dieppe, *ancien administrateur de l'Opéra?* oui; donc j'étais dans mon droit en faisant contraster l'ambition de ce titre avec la médiocrité des résultats. Je vous passerai encore condamnation sur le mot *grand*, placé avant *concert*. Je ne me rappelle pas assez positivement la teneur de l'affiche, pour vous démentir; ce sont chicanes d'enfans, auxquelles je ne m'arrêterai pas plus long-temps, et j'arriverai à l'endroit qui vous pique, à savoir : 1° que votre troupe est mauvaise; 2° que l'intervalle qui sépare les représentations des artistes de Paris, n'est pas assez rapproché.

Vous êtes directeur, vous avez bonne opinion de votre gestion et de votre troupe, c'est trop juste. Mais souffrez un instant que je mette sous vos yeux l'opinion d'un autre journal, puisque vous récusez la mienne. Je lis dans *le Mémorial de Rouen* (12 août), journal juste dans ses arrêts et que certes vous n'accuserez pas d'être hostile à la compagnie Diéppoise, je lis : « Après dîner, « M. Mira vous propose trois choses : un bal, une promenade ou bien un « spectacle; c'est là le seul côté défectueux de son administration, le théâtre. « La troupe du crû est *audessous du médiocre* sauf MM. Pougin, Jubin et « Mme Lati qui sont *supportables* (je vous fais une plus belle part, moi) *le reste « ne vaut pas la peine d'ouvrir les oreilles ni de braquer sa lorgnette.*

» La Comédie-Française vient de nous expédier Mlle Plessis, etc., etc. Mal- » heureusement son *entourage a fait tache*. MM. Lati et..... * etc., ne sont » pas des compères à sa taille pour lui donner la réplique. »

Voilà pour la troupe. Maintenant, passons aux représentations des artistes en tournée. Je vous cite : « Vous vous plaignez de ce qu'on vous promet toujours des acteurs de Paris, et que pas un ne songe à venir. Je suis ici depuis le 1er juin, et vous avez eu Mlle Fargueil du 20 au 29; M. et Mme Volnys du 11 juillet au 25; Mme Cinti-Damoreau, que vous comptez sans doute pour rien, car vous n'en parlez pas. Je ne croyais pas qu'on pût oublier sa dernière représentation : c'était une fête qui devait laisser des souvenirs. »

Je suis resté douze jours à Dieppe, du 28 juillet au 8 août. *Reproduire les faits exacts, c'est le premier devoir d'un historien* (j'emprunte vos expressions) or qu'ai-je vu, pendant ces douze jours, une troupe médiocre; je l'ai dit, c'était mon devoir d'historien; je n'ai pas aperçu un seul acteur de Paris, je l'ai encore dit comme c'était toujours mon devoir d'historien. Je ne pouvais rendre compte des représentations de Mlle Fargueil ni de celles de M. et Mme Volnys, puisque je n'étais pas à Dieppe à cette époque. Mais je suppose un moment que je suis comme vous à Dieppe depuis le premier juin. Eh bien ! je trouve encore à blâmer : je vais établir votre compte.

---

* Nous supprimons ce nom pour ne pas désobliger l'artiste.

Mlle Fargueil du 20 au 29 juin, 9 jours, 3 représentations par semaine...3
M. et Mme Volnys, du 11 au 25 juillet, 15 jours qui donnent.....6

Total 9

Ainsi vous avez trois représentations pour le premier mois, et six pour le second. Je maintiens que ce n'est pas assez, et les recettes du théâtre doivent le prouver. Vous m'accusez ensuite d'oublier la *dernière* représentation de Mme Damoreau. Vous voulez dire la *première* ; car, si je suis bien informé, Mme Damoreau n'a chanté qu'une seule fois sur le théâtre et une autre fois dans la grande salle des concerts ; et puis, voyons, un peu de bonne foi mousieur, qualifierez-vous de *représentation* les *deux airs* qu'elle vous a donnés? Avez-vous une troupe d'opéra seulement? où est-elle? vous vous abusez étrangement si vous prenez votre part, comme directeur, des couronnes jetées à Mme Damoreau : cet enthousiasme, au contraire, prouve la rareté de visites d'artistes à talent, chez vous, et fait la critique de votre gestion.

Vous finissez votre lettre par une période à grand orchestre qui n'est pas du goût de la *Revue*. M. Lati m'accusait tout-à-l'heure de vouloir *étrangler* les acteurs, vous, vous me reprochez de les *écraser du talon, de les fouler aux pieds, de les lapider à plaisir*; en vérité, à vous deux, vous allez me faire passer pour un *Papavoine dramatique*. Ceux qui me connaissent savent qu'il n'en est rien, et je tiens particulièrement à vous le prouver. J'ai reconnu à Dieppe quatre artistes qui peuvent bien faire : vous d'abord, quand vous quittez la *charge* pour rentrer dans le vrai, comique, comme vous avez fait dans l'*Enfant trouvé*. M. Jubin ensuite, je suis heureux de le reconnaître, a déployé dans le *Philtre Champenois* une verve franche et une gaîté de bon rire. Cet acteur a quelquefois de l'originalité; nous avons remarqué plusieurs effets qui lui appartiennent. Mme Lati, dont j'ai déjà signalé les qualités, a rendu le rôle de *Pauline*, dans la pièce de ce nom, avec beaucoup de coquetterie et de finesse ; nous admirons surtout en elle une grande sobriété de gestes. La quatrième est une duègne qui remplissait, dans *l'Enfant trouvé*, le rôle de la vieille demoiselle; elle se nomme je crois Mme Laurent; les nuances de son personnage étaient parfaitement saisies.

Maintenant, M. Pougin, si vous me gardez rancune, j'en suis fâché; mais je ne puis en conscience faire davantage.

Eugène Labiche.

VAUDEVILLE.

UN MOIS A NAPLES, vaudeville en un acte, par MM. Jacques Arago et Duplessis, représenté le 15 août 1837. — Personnages et Acteurs : *Lucien*-E. Taigny, *Arthur*-Fradelle, *Grégorio*-Ludovic; *Luiggina*-Mmes Balthazar, *Mathilde*-L. Mayer, *Thérèsa*-Taigny.

O Naples ! Naples, patrie du Vésuve et du macaroni, ville brûlante en qui tout est de feu, le ciel, le sol, l'air et le cœur des femmes ! Volcan d'amour, terre classique des aventures impossibles, pays de l'invraisemblance, rendez-vous général de tous les enlèvemens du globe, c'est encore toi, c'est toujours toi que je revois : Salut !

Nous voici non-seulement à Naples, mais, bien mieux ! nous sommes chez la signora Luiggina, prima dona du Théâtre San Carlo... Est-il rien de plus Napolitain ? Cette dona vient d'enlever à Paris, les bravos du public et le cœur d'un jeune dilettante, nommé Arthur, qui l'a suivie en Italie, en qualité de cavalier servant ou sigisbé pour s'enivrer de son amour et de ses admirables roulades. Mais le malheureux ne s'enivre que de jalousie et de désespoir ; un maudit valet entré au service de la signora peu de jours après son retour à Naples, s'amuse fort impertinemment à rendre sa maîtresse invisible pour Arthur, et pour tous les autres soupirans, parmi lesquels se trouve un certain *Marchese di Campanelle*, qui, toutes les demi-heures, fait présenter à la signora un contrat de mariage où il ne manque plus que sa signature. Le concierge de l'hôtel s'acquitte fort complaisamment de cet office : chaque fois qu'il le remplit, la commission du *signor Marchese*, lui vaut un sequin (monnaie turque ou génoise de neuf à douze francs). Aussi le voit-on arriver avec une exactitude ponctuelle, annoncer le signor Campanelle, et s'en retourner d'autant plus joyeux qu'on l'a envoyé au diable avec plus d'énergie... Il ne redoute qu'une chose, le bonheur de son bienfaiteur.

Vous vous demanderez peut-être, pourquoi le valet de la chanteuse éloigne d'elle tous ses amans : le drôle serait-il amoureux de sa maîtresse ? non. Le drôle est tout simplement un officier français, qui a obtenu un congé illimité pour venir à Naples porter la livrée d'une comédienne. — Et il ne l'aime pas ? — Il la déteste. — C'est donc une *vendetta* ?... Elle lui a donc fait quelque méchant trait ?... — Un trait horrible !... Elle lui a pris l'amant de sa sœur Mathilde, pauvre orpheline, qui n'a d'autre appui que son frère, d'autre avenir que les promesses de l'infidèle Arthur. Mathilde et son frère ont suivi en chaise de poste, de Paris à Naples, l'actrice et le trop sensible dilettante ; l'officier est entré au service de la dona, tandis que Mathilde, sous les vêtemens d'un sexe qui n'est pas le sien, emploie toute la malice de celui dont elle fait partie, pour se faire aimer de la signora Luiggina et lui arracher ainsi du cœur l'amour qu'elle porte à Arthur. Cela marche à merveille ; *le* jeune Mathilde fait mille extravagances pour attirer l'attention de sa rivale, *il* l'obsède sur les promenades, *il* l'inonde de fleurs et de couronnes, au théâtre ; *il* se glisse dans son appartement ; ce sont des folies amoureuses, des déclarations volcaniques, des supplications, des prières brûlantes, passionnées !... Où diable la haine va-t-elle se nicher ?

Mais vous n'avez pas vu encore le personnage national. Le voici. C'est Thérésa, la Napolitaine pur-sang, la jeune fille dont le corps est une lave, le cœur une lave, la parole une lave, et les yeux deux laves... Cette jeune enfant qui compte seize ans et demi à peine, s'est prise d'une belle passion pour son compagnon de domesticité, pour l'officier français en livrée. — Et quelle passion ! grand Dieu ! une passion d'Italienne... Que dis-je ? une passion de Napolitaine... Elle aime, comme aimerait le Vésuve ; si le Vésuve pouvait aimer. — Jugez donc de l'irruption de jalousie qui jaillit de son ame quand elle découvre dans la chambre de l'officier-valet un soulier de femme, un chapeau féminin... et qu'elle reconnaît sous la redingote de Mathilde une personne peu organisée pour un vêtement semblable ! — Pour l'apaiser, il faut bien lui avouer le mys-

tère. — Bref l'explication nécessaire a lieu. — Arthur épouse sa Mathilde. — La signora (au grand désespoir du concierge qui s'écrie : « Ze souis rouiné ! ») signe le contrat de Marchese Campanelle... et l'officier prend Thérésa au service de sa sœur.

Il faut pardonner à la donnée romanesque de cette pièce, donnée qui, du reste, remonte plus loin que Shakspeare, en faveur des détails, du dialogue et des couplets où M. Jacques Arago a semé beaucoup d'esprit et une chaleur digne du lieu où se passe la scène.

Emile Taigny n'a pas de rôle, mais sa jeune et gentille femme a rempli le sien avec une verve et une intelligence qui justifient pleinement les bravos qu'elle a reçus. Mme Taigny peut revendiquer une bonne part dans le succès de l'ouvrage.

Comme nous voulons être juste envers tout le monde, nous dirons à Mlle Balthazar que son entrée nous a paru un peu mieux que le reste de son rôle.

MARC-MICHEL.

THÉATRES DE PARIS.

OPÉRA. — Avec Duprez, toujours de brillantes recettes. — Hier dans *Les Huguenots*, Mlle Falcon a chanté pour la dernière fois avant son départ. Le public l'a saluée d'applaudissemens multipliés en lui disant au revoir.

OPÉRA-COMIQUE. — La rentrée de Chollet et de Mme Damoreau ramènent à ce théâtre les études sérieuses, interrompues par leurs congés. Après les *États de Blois*, dont les repétitions sont terminées depuis long-temps, Chollet prendra le rôle de Piquillo, opéra en trois actes de MM. Alex. Dumas et Monpou; Mme Damoreau, de son côté, répétera un opéra en deux actes de M. Adam; quant à la *Double Échelle* de M. Thomas, elle sera jouée d'ici à une dixième de jours. Mme Huguet-Roux a débuté hier à l'Opéra-Comique dans le rôle de Marie du *Pré aux Clercs* et dans les *Deux Reines*. Nous en reparlerons.

FRANÇAIS. — M. Ronvière a fait son second début dans l'Otello de Ducis; mais cette seconde épreuve n a pas été tout-à-fait aussi heureuse que la première. Le nom d'Otello est un nom terrible à porter. Il semble qu'un acteur doive produire de l'effet dans le rôle du more, et la pièce est si déplorablement conduite que les meilleurs y échouent. Quoiqu'il en soit, M. Rouvière a encore su trouver d'excellentes inspirations dans cette longue niaiserie. Son meilleur acte a été le premier. Il y a mis, dans le degré qu'il convient, un respect profondement triste, indulgent et resigné des fureurs du père de Desdemone. Devant son admirable amante, ce culte prosterné, cette adoration timide de la laideur hideuse devant la beauté des anges. Plus faible dans les actes suivans, il s'est relevé avec éclat pour sa scène de larmes aux pieds de Desdemone. En général la passion tremblante et douloureuse est la plus beau côté du talent inégal de M. Rouvière. Ce qui lui manque surtout c'est le faire de l'école, c'est la tenue, l habitude du corps, la dignité du pas, la grande science de l'entrée et de la sortie; avec l'intelligence de son jeu muet, il eût été effrayant au cinquieme acte; il a l'instinct des silences et de la pantomime à un très haut degré. Voilà quel est M. Rouvière : un artiste incomplet et spontané qui jette pêle-mêle le bon et le pire; qui peut être mauvais quelquefois, qui n'est jamais nul et laisse échapper par éclairs des intentions bien remarquables. Son jeu offre un singulier intérêt de curiosité. Peut-être de plus habiles au théatre devraient-ils suivre les débuts de M. Rouvière; ils y trouvaient encore à profiter. — M. Maillart de la Gaité, engagé pour 3 ans à la Comédie-Française, y fera son premier début, mardi ou mercredi, dans *Mahomet* par le rôle de Séide, et dans les *Rivaux d'eux-mêmes*, par celui de Derval. Pour le deuxième début, Lorédan des *Vêpres Siciliennes*.

VAUDEVILLE. — On vient de recevoir une pièce en trois actes de MM. Desnoyers et Paul de Kock. Le sujet en est emprunté au *Tourlourou*. Elle sera jouée de suite pour la

rentrée de Mlle Brohan. — On parle aussi de *la Planche de Salut* pour les deux Lepeintre et le couple Taigny. — Dans *Un Mois à Naples*, Mme Taigny s'est montrée pleine de verve et de charmante espiéglerie; pourtant, la vivacité même de son jeu est peut-être un peu brusque, un peu cassante. — Mme Balthasard fait des progrès marquans; dans la nouvelle pièce, elle n'a été que médiocre; mais, par exemple, bien médiocre. — *Un Parent Millionnaire*, qui est arrivé aujourd'hui à sa vingt-sixième représentations est toujours en possession de la faveur publique. Les scènes originales du premier acte, les situations touchantes du second, le jeu remarquable de Lepeintre aîné, si bien secondé par Fonteney, Philippe, Mmes Taigny et Guillemin, maintiendront long-temps cet ouvrage au répertoire. Nous donnerons, dans un de nos plus prochains numéros, la mise en scène d'un *Parent Millionnaire*, qui ne peut manquer d'être monté sur nos théâtres des départemens.

Gymnase. — La première nouveauté promise à ce théâtre a pour titre *L'artiste en plein vent*. Joseph doit jouer le rôle d'un peintre en bâtimens et imiter Duprez dans *Guillaume Tell*.

Variété. — Pourquoi donc s'obstiner à jouer une pièce dont la chute si lourde (*Janot en bonne fortune*) devrait avoir fait jutice. On dit beaucoup trop de bien de M. Matis; il est des talens débiles que l'éloge à trop forts dose écrase pour toujours.

Palais-Royal. — Achard soutient la recette avec de vieilles pièces. — Est-ce que nous ne le verrons pas bientôt dans un nouveau rôle? — Levassor se donne trop de mal pour être drôle :

L'esprit qu'on veut avoir, gâte l'esprit qu'on a.

Porte-Saint-Martin. — Enfin au premier jour, nous aurons la représentation de la *Guerre des Servantes* qui aurait dû produire grande sensation si M. Harel n'avait pris soin à l'avance d'amortir la curiosité publique par ses manœuvres d'affiches, d'annonces, etc.... Enfin, attendons pour bien juger.

Ambigu-Comique. — *Le Corsaire Noir*, drame en quatre actes de MM. Albert et F. Labrousse a obtenu mercredi plein et légitime succès, nous en rendrons compte dans le prochain numéro et nous nous bornerons à parler aujourd'hui du jeu des acteurs. L'idée de doner le rôle d'un corsaire déguisé en grand seigneur à Delaistre est à notre avis une idée malheureuse. De tous les déguisement du monde, c'est celui que Delaistre porte le plus mal; sa tournure, sa marche, sa tenue en scene, ses gestes et son organe, sans parler de sa physionomie s'opposent à ce qu'il ait *les manières dégagées et nobles d'un seigneur* : Pourtant il faut dire qu'il a un peu moins crié que de coutume. — Saint-Ernest a mis une grande vérité dans le rôle du marin Jorick; le dessin de ce personnage assure du talent, plus de laisser aller ajouterait encore à l'effet. — Saint-Firmin est drôle, mais pourquoi ne cherche-t-il pas un comique sans charge? Il en met maintenant un peu trop dans toutes ses créations. — Albert, dans le rôle d'un jeune marin a montré beaucoup de chaleur et une grande intelligence des effets de la scène : il a répandu sur tout ce rôle une teinte de poésie que nous ne saurions trop louer. Il faut, pour que ce jeune comédien jouisse pleinement de son talent, il faut, dis-je, qu'il parvienne à se rendre moins impressionnable en scène : le calcul remplacera les nerfs, et son débit sera moins saccadé et son jeu mieux ménagé.—Mme Gauthier, comme dans toutes ses rôles, a eu, dans celui-ci de beaux moments de sensibilité et d'ame; elle a été réellement dramatique à la scène du fusil, qui n'a pas été appréciée comme elle aurait dû l'être.

Gaite. — Ce théâtre est définitivement en interdit. On parle de quelques auteurs qui voudraient se séparer de la *commission dramatique* en s'attachant à la fortune de M. de Cès Caupenne. On cite entre autres M. D'Epagny, esprit chagrin qui en veut à tout et qui noffre à M. de Cès que de bien faibles chances de succès. En attendant la *commission dramatique* s'affermit chaque jour dans une marche dictée par le bon droit, la raison et toute idée d'équité et de conservation. La presse se déclare pour elle et il n'y a eu, jusqu'ici, que deux feilles, le *Courrier des Théâtres* et l'*Entr'acte* qui aient osé prendre la défense d'un directeur cummulant duex privilèges à son profit et aux détrimens de tous, et voulant imposer sa volonté et ses fantaisies à des hommes qui le font vivre et sans lesquels il ne peut rien.

THÉATRES DE LA PROVINCE.

Abbeville, 4 août. — *La Camaraderie* et *le Châlet* avaient attiré la foule au théâtre. *Le Châlet* a pu faire applaudir le jeu fin et spirituel de notre dugazon, Mme Moliny, et la belle voix de M. Adolphe. Alfred s'était chargé, par complaisance, du rôle de Daniel, quoique ce rôle ne soit pas du tout de son emploi. — *La Camaraderie* a eu un beau et légitime succès. Cette pièce a été jouée avec un ensemble parfait par tous les acteurs, et surtout par MM. Delaunay-*Bernardet*, Alfred-*Oscar Rigaud*, et Mme Adolphe-*Césarine*.

— Dimanche, 6 août. — Nous avons eu une première représentation du *Chien de Montargis* et *Gaspardo*. *Le Chien de Montargis* était le chien même du théâtre de la Gaîté. Cet acteur, d'un genre extraordinaire, chaque fois qu'il a paru en scène, a été couvert d'applaudissemeus qu'il méritait bien. — Mme Beyer a rendu le rôle de Gertrude on ne peut mieux.— M. Delaunay a été, dans le chevalier Macaire, comme dans *Gaspardo*, ce qu'il est toujours, excellent. Et Mme Adolphe, le gentil petit muet Eloi, s'est fait très-bien comprendre du public qui n'a pas épargné les bravos. Enfin, nous n'avons que des éloges à donner pour la manière dont ces deux drames ont été joués. — Vendredi, *l'Ambassadrice*. V... L.

Amiens, 13 août 1837. — Mme Volnys nons a fait ses adieux dans le *Quaker et la Danseuse*, la *Grande Dame* et la *Demoiselle à marier*. La salle et l'enthousiasme étaient au comble; les fleurs, les couronnes, les lettres, les pièces de vers, échappées aux plumes toujours galantes de plusieurs de nos bons habitans d'Amiens, ont témoigné à M. et à Mme Volnys la reconnaissance pour les soirées agréables qu'ils nous ont procurées et les regrets que le public éprouve de voir partir des acteurs qui ont su si bien s'emparer de lui. Chaque représentation de Mme Volnys a été pour elle un nouveau triomphe; aussi a-t-elle été rappelée chaque soir. *Estelle, Une Faute, La Seconde Année* l'*Ami Grandet, Un Duel sous Richelieu* et *Don Juan* nous ont mis à même de pouvoir apprécier le beau talent de M. Volnys, qui a eu une bonne part des applaudissemens, je dirai mieux, de l'affection du public amiénois. — Nous espérons revoir M. et Mme Volnys cette année; ils nous l'ont promis. Ils peuvent être sûrs que le public ne les oubliera jamais.—La plupart de nos artistes ont fait de leur mieux pour seconder M. et Mme Volnys. Cependant nous devons mentionner M. Gellas, qui a rempli ses divers rôles dans la *Camaraderie*, la *Grande Dame* et la *Demoiselle à marier* en comédien consommé; aussi le public ne lui a-t-il pas fait défaut. (M. Gellas avait déjà rempli ces rôles au Gymnase.) — MM. Viette, Chol et Ricquier ont bien mérité du public, ainsi que Mlles Panien et Massard; cette dernière surtout a joué le rôle de Péblo (*Don Juan d Autriche*) avec beaucoup de goût et de grace. — Nous attendons Mme Dorval, Bocage et Nourrit. J. P

Angers, 8 août. — Nulle part peut-être le talent de M. Bocage n'a été aussi goûté et aussi applaudi qu'ici. Dans le *Bravo* particulièrement, le succès du grand artiste a été complet, peut-être même plus encore que dans le beau rôle de Buridan de *la Tour de Nesle*, qu'il a rendu toutefois avec une énergie au-dessus de tout éloge. Cette manière large, et cependant pleine de simplicité et de naturel, a saisi toutes nos sympathies et excité notre admiration. Le souvenir tout récent des représentations de M. Ligier n'a nullement nui à la justice que nous devions à la grande renommée de M. Bocage, et les deux artistes ont mérité et obtenu nos suffrages à différens titres. Nous regrettons d'avoir autant tardé à rendre cet hommage à l'un des comédiens les plus habiles de l'époque. — Mme Albert débute ici le 10 dans *Un Duel sous Richelieu* et *Georgette*. Toutes nos dames en sont en émoi et s'occupent déjà de retenir des loges; puis aussi des bouquets. Nous voulons en couvrir l'actrice, tour-à-tour si touchante et si gracieuse, dont le départ excita tant de regrets à Angers en 1834. Mme Albert est peut être l'actrice qui ait été le plus fêtée ici. Ses romances nous emeuvent, son jeu si entraînant, si pathétique nous enlève, et notre parterre en masse raffolle de sa gentillesse. Dut la chaleur augmenter encore de moitié, tout sera plein, et nous sommes gens à décerner une ovation à M. Poirier lui-même, pour le bon choix des artistes qu'il nous amène en représentation. C'est ainsi qu'un directeur enchaîne son public et se fait bien venir des autorités.

La Rochelle, 12 août. — La *Dame Blanche*, opéra auquel on ne refuse pas le titre de chef-d'œuvre, commence à vieillir; et pour stimuler la curiosité du public par la chaleur qui se fait sentir, il lui faudrait un aliment, si non plus substantiel, du moins plus nouveau, plus piquant. Mme Lafitte a choisi cette pièce pour son début; les auditeurs étaient en petit nombre, et son succès n'a pas été contesté. Le rôle de Georges, mal tenu a manqué de compromettre l'ouvrage. M. Justin s'est montré comme de coutume excellent chanteur.

Le Mans, 6 août. — La troupe de comédie de M. Tony est ici depuis huit jours et est bien accueillie de tout le monde. Le répertoire est aussi bien choisi que l'époque le permet, et nous avons surtout remarqué plusieurs vaudevilles bien sus et bien joués. La troupe présente un ensemble fort satisfaisant, surtout en hommes. MM. Valmont, Martin, Vernon, Labarre sont les mieux accueillis et le méritent. Quelques femmes n'ont pas le ton et les manières que nous pourrions leur souhaiter; mais nous ne voulons pas ajouter, en les nommant, aux tribulations, aux regrets qu'en éprouve le directeur. Mme Caroline a une fort jolie tête et est bien dans les jeunes premières. — Mlle Amélie, dans les ingénuités, a tout ce qu'il faut pour plaire aux yeux et à l'esprit. — Mme Martin est pleine de verve et d'entrain dans les caractères; et Mme Dorsay brille par le bon ton et la tenue. Courage, M. Tony! Nous nous faisons fête de vous conserver pendant deux mois, et nous vous le prouverons en suivant assidûment vos représentations.

Limoges, 13 août. — Le directeur du théâtre a promis aux amateurs une troupe d'opéra qui devra débuter le 1er octobre prochain. En attendant, la troupe actuelle joue de son mieux la comédie, le vaudeville et le drame. Quelques sujets ne manquent pas d'un certain talent suffisant pour la province, mais M. Combettes, le directeur, est le meilleur acteur de sa troupe.

Lyon, 13 août. — Les représentations de Bouffé ont commencé samedi au Gymnase. Il y avait foule, malgré la chaleur, et d'enthousiastes bravos ont accueilli le comédien par excellence.

Nancy, 15 août. — Si Lhérie obtient ici beaucoup de succès, ce n'est pas parce qu'il est un acteur de Paris; c'est parce qu'à Nancy, comme à Paris, il a le don de faire rire et d'amuser le public. Le genre de Lhérie appartient au genre comique, très-comique, trop comique quelquefois, car à la scène, la source du vrai comique doit toujours être pure de trivialité, et le genre grivois même a ses bornes. Toutefois, il y a foule aux représentations de cet acteur que l'on veut entendre chanter, que l'on veut voir se grimer d'une manière admirable, et se travestir avec tant d'art et de vérité. — Dubiez, Gustave, Mmes Defitte et Labeaume sont, pour l'acteur parisien, un entourage à la hauteur de son talent.

Nantes, 7 août. — Les représentations de M. Ligier sont de plus en plus suivies. Hier, tout était plein pour *Othello* et *les Enfans d'Edouard*. A la vérité, ces deux pièces sont bien faites pour permettre au spectateur d'apprécier le mérite du grand artiste, sous son double rapport de la profondeur et de l'énergie. C'est cependant encore dans Louis XI que nous préférons M. Ligier; son talent y est plus *poli*, l'ensemble du rôle est rendu d'une manière plus complète. Nous gagerions que c'est aussi un des rôles de prédilection de M. Ligier. Il a eu la coquetterie de se montrer dans un rôle de la comédie de M. Etienne: *Brueïs et Palaprat*, et n'a pas été moins applaudi. Il nous reste encore une semaine, et nous nous faisons fête de le voir dans *Néron*, et peut-être dans *Léonidas*. — Quoiqu'on en dise, le plus souvent sur parole, les nombreux artistes de Paris, qui nous sont venus cette année en représentation, n'ont point été mal secondés à Nantes, et jamais, de mémoire d'amateur, le répertoire n'a été aussi varié. Dans cinq mois, nous avons eu au moins trente nouveautés, les plus remarquables de l'époque, jouées par MM. Bocage, Bouffé, M. et Mme Volnys, Mme Albert et Ligier, et l'on nous promet encore le Gymnase-Castelli, Mlle Anaïs, si sa santé le lui permet, et enfin Odry. Jamais les abonnés furent-ils mieux traités? Ont-ils pu regretter un seul instant l'opéra? — Le succès a justifié, sous ce rapport, le système des directeurs. Au départ de M. Bocage, ils ont tenté de marcher par eux-mêmes, à force de nouveautés, et leur bonne volonté a été impuissante. La foule n'est accourue qu'avec M. Bouffé. M. et Mme Volnys, les plus *heureux* peut-être des artistes qui courent la province, n'ont pas obtenu eux-mêmes toute la justice à laquelle

lis sont en droit de prétendre, fût-ce en donnant des nouveautés d'un grand effet. Jamais le public ne fût plus difficile à attirer; et qu'on ne dise pas, je le répète, que la faute en serait à la faiblesse de la troupe. Qu'on interroge les artistes-voyageurs : M. Bocage se plaisait lui-même à proclamer que M. Alexis et Mme Félix étaient des meilleurs jeunes premiers qu'il eût rencontrés en province. Les Nantais, eux aussi, ont pu juger Mme Félix par comparaison avec l'intrépide prétendue jeune première qui a tenté de jouer *la Jeune Femme colère* sur notre théâtre. — M. et Mme Roche, dans le premier emploi; MM. Toudouze, Charles, sont de vieilles connaissances que nous aimons. — Ferdinand René, dans les premiers comiques, et Lacoste, dans les jeunes amoureux, sont des artistes fort distingués. — M. et Mme Chambéry sont incomparables dans le vaudeville... Avec un pareil fonds, devons-nous crier bien fort si notre seconde amoureuse ne vaut plus rien ?... Elle était fort bien l'année dernière, au moins au physique, et nous ne savons quel *maléfice* a pu être ainsi jeté sur une jeune et fort jolie femme. Mais tout autre qu'un directeur y aurait été pris. Sans doute aussi notre mère noble n'est pas agréable à voir; mais qu'est-ce que cet emploi dans la comédie de genre? Et nous ne pouvons pas *raisonnablement* prétendre à autre chose. — Nous allons avoir un opéra au complet. S'il est bon, comme nous devons l'espérer, Nantes sera une des villes de France les mieux partagées. Que les médisans prennent, au surplus, les rênes de la direction, et qu'ils y fassent fortune, s'il leur est possible. Nous le leur souhaitons de tout notre cœur; mais nous ne l'espérons pas. — MM. Ponchard et Guérin ont intérêt à bien faire, et font en effet *tout le possible à Nantes*.

Nîmes, 10 août. — La troupe équestre de MM. Vidal et Robba qui devait partir pour Marseille, ne fera ce voyage qu'après la foire de Saint-Roch. Ce spectacle attire toujours la foule, et la dernière représentation n'a pas produit moins de 8,000 francs.

Rennes, 7 août. — M. Poirier clôture aujourd'hui son séjour d'été dans nos murs par *le Pré-aux-Clercs* et *l'Ange Gardien*, que joue Mme Albert. Nous ne saurions dire à quel point cette aimable actrice est fêtée, applaudie ici. C'est un enthousiasme incessant. Aussi nulle femme n'est plus séduisante : c'est une grace enchanteresse; c'est une gentillesse toute gracieuse... Et puis, vient le drame où nous la trouvons à la hauteur de Mme Dorval. Oh! pourquoi faut-il qu'elle nous quitte sitôt! — Notre parterre est toujours exigeant. C'est maintenant le malheureux laruette qu'il a pris pour victime. Nous tremblons qu'il ne soit obligé de se retirer après l'épreuve de la représentation d'aujourd'hui. Et cependant, nous le répétons, ce n'est que par comparaison que M. Delorme est trouvé faible. Si l'excellent, l'incomparable Ramond n'avait pas tenu cet emploi ici pendant trois ans, M. Delorme n'éprouverait aucun désagrément. A cela près, la troupe de M. Poirier ne compte que des succès, et nous allons attendre son retour avec impatience.

Saint-Malo, 30 juillet. — La troupe de M. Dupré n'avait pas eu à se louer de son séjour récent parmi nous. M. Poirier aurait pu en être effrayé. Fort heureusement il est intrépide; tant ses séjours à Rennes l'ont aguerri, et il est venu nous présenter une des plus agréables réunions d'artistes lyriques que nous ayons jamais vues. Aussi, le succès a-t-il été complet, surtout pour Mme Constance Firmin, la perle de la troupe; et les recettes ont-elles été elles-mêmes tout ce qu'elles peuvent être de plus satisfaisant ici. — Puis, Mme Albert est venue nous donner trois représentations, et nous n'avons plus eu assez de mains pour applaudir, et de voix pour crier bravo. Revenez-nous, M. Poirier; nous aimons l'opéra. Vous avez dû être content de notre orchestre tout composé d'amateurs. En vous y prenant bien, en nous connaissant mieux, vous trouverez moyen de fixer la foule. Vos manières franches nous ont plû. L. R.

Sens, 14 août. — Les représentations de la troupe sont fort suivies. La pièce du Palais-Royal, *Bobèche et Galimafré* a été jouée jeudi et a produit son effet accoutumé. On a ri et applaudi. Les rôles de Bobèche et d'Ortolan ont été parfaitemant remplis. — Dans la *Femme de l'Avoué*, Mme Devaux a mérité les applaudissemens qu'elle a obtenus.

THÉATRES DE L'ÉTRANGER.

BOHÊME.

Prague. — La dernière saison a été fort contraire à la réussite des nouveautés. Depuis le succès du *Gamin de Paris*, qui ne se joue plus, *ayant été défendu*, quatorze pièces sont tombées, tant tragédies que comédies, opéras, ballets, etc. *Johannes Guttemberg*, de Mme Birch-Pfeifer, n'a pas eu un meilleur sort. — Une farce, nommée *le Faux Habitant de la Lune*, a beaucoup et long-temps amusé le public avant la représentation. Un négociant fort connu, un acteur et un libraire s'en faisaient nommer les auteurs. Ils devaient persifler et conspuer les journalistes et folliculaires de la ville; mais, à la représentation de la farce, on a pu juger qu'il n'y avait rien de tout ce qu'on attendait, et la mauvaise farce a été bien sifflée.

Kean, d'Alexandre Dumas, a été traduit et représenté. Le second titre de la pièce: *Passion et Génie* *, était de trop; car celui qui était chargé du rôle de Kean s'est montré peu passionné et dépourvu de génie. — Honneur à M. Dumas, qui, après tant de revers au théâtre, a enfin eu un succès, en dépit de toutes les coupures que sa pièce a éprouvées autant par le fait des ciseaux de la censure, que de ceux de la régie et du directeur lui-même, et enfin, bien que presque tous les rôles fussent faiblement joués. V.

NOUVELLES DIVERSES.

A MADAME VOLNYS.

Quoi, déjà vous partez! quoi, Paris, envieux,
Jaloux de nos plaisirs, vous ravit à nos yeux!
L'affiche, en proclamant une triste clôture,
N'est point, selon nos vœux, coupable d'imposture;
Elle est trop véridique, et son autorité
Nous fait, pour cette fois, haïr la vérité.
Ah! répétez encor qu'elle a dit un mensonge,
Et que votre séjour parmi nous se prolonge!
Madame, offrez à nos regards épris
Et *Louise* et *Marie* et *Florinde* et *Néris*.
Duchesse de Langeais, duchesse de Chevreuse,
Régnez par vos talens sur notre foule heureuse.
O vous, dont la douleur si bien nous captiva,
Douce et naïve *Estelle*, éloquente *Yelva*,
Prodiguez-nous encore et vos regards célestes,
Et vos si doux accens, et vos aimables gestes.
Une *Seconde Année* ici, croyez-m'en bien,
Ne saurait affaiblir le plus charmant lien,
Ni d'un public d'accord en son idolâtrie
Désunir à vos yeux la *Camaraderie*.
Heureux de vous entendre et de vous applaudir,
Puissions-nous à jamais chez nous vous retenir,
Dût-on dire de vous, dans ce Paris frivole :
Elle a fait *Une Faute*, et peut-être : *Elle est Folle*.
Madame, pardonnez des souhaits superflus,
Vous partez, et demain nous ne vous verrons plus;
Demain, quand le soleil, levé sur notre tête,
Des maisons d'Amiens viendra dorer le faîte,
Quand les rêves charmans que nous vous aurons dus,
Comme vous, par malheur, pour nous seront perdus,

---

* Le traducteur de *Kean* m'a tout l'air d'avoir fait un contre-sens; car le second titre français de cette pièce est *Désordre et Génie*. (*N, du R.*)

Vous, déjà triomphante aux rives de la Seine,
Vous aurez ressaisi le sceptre de la scène,
Et cependant, madame, au gré d'un doux espoir,
Nous ne vous disons pas adieu, mais au revoir!

E. Yvert.

Les deux fils de Lesage. — L'immortel auteur de *Gilblas* et de *Turcaret* avait deux fils, l'un chanoine dans une des principales villes de France, l'autre comédien du roi au Théâtre-Français, où il tenait l'emploi des financiers, sous le nom de Montménil. Devenu vieux et éprouvant le besoin de repos, Lesage voulut aller finir ses jours chez son fils le chanoine. Il y trouva la vie la plus dure et la plus malheureuse. Abreuvé de contrariétés, de dégoûts, le vieillard revint à Paris, et demanda asile à Montménil. Chez celui-ci, il fut entouré de soins, d'égards, de tendres prévenances; c'était le paradis après l'enfer. Aussi Lesage, jusqu'à la fin de sa vie, ne cessa-t il de chanter les louanges de son fils le comédien, et, s'il regrettait tout bas d'avoir écrit certaines pages de Gilblas, où les acteurs ne sont pas flattés, il s'applaudissait d'avoir flétri dans le même ouvrage l'égoïsme des gens d'église.

Remarque sur un passage de la réponse de M. de Cès-Caupenne a M. Maigret. — M. de Cès-Caupenne, répliquant, comme on l'a vu dans notre dernier numéro, à la lettre de M. Maigret, syndic de la faillite de la Gaîté, et ajoutant à son nom le titre de directeur de ce théâtre, dit dans sa réplique : « Tous les artistes ont été ou ont pu être » réengagés par moi. J'ai déjà soldé à quelques-uns l'arriéré considérable des appointe- » mens dus par l'ancienne administration, et j'ai garanti le paiement des autres à mon » entrée en jouissance. Donc, l'intérêt des artistes n'est point compromis. » Or, à côté de cette déclaration, on annonce que des artistes du théâtre de la Gaîté se sont présentés à l'administration de l'Ambigu-Comique pour le réglement du susdit arriéré à leur profit, et qu'il leur a été répondu que *la rentrée de ces créances n'était garantie qu'aux ex-pensionnaires de M. Bernard Léon devenus pensionnaires de M. de Cès-Caupenne.* Il y a, sansdoute, un malentendu dans cette réponse, ou bien les intentions du ministre seraient fausses, car les artistes qui n'ont que leurs appointemens pour moyens d'existence en auraient reçu l'arriéré total des concurrens de M. de Cès-Caupenne, lequel n'a dû obtenir la préférence que sous la condition de remplir envers les artistes les promesses de ses concurrens. Cette condition, ainsi que celle du réengagement des pensionnaires de Bernard-Léon jusqu'à la fin de l'année théâtrale, fait sans doute partie de la teneur du brevet avec les charges imposées à M. de Cès-Caupenne, ainsi que le ministre l'a dit à M. Maigret et que M. de Cès-Caupenne en est convenu lui-même. Donc, la division des artistes de la Gaîté en deux catégories, relativement au paiement de l'arriéré légalement dû à tous, n'est pas possible. M. de Cès-Caupenne doit donner publiquement des explications, afin que soit détruite dans l'opinion publique la mauvaise impression d'une restriction qui, si elle existait, serait contraire à l'équité autant qu'à la décision de l'autorité supérieure.

M. Vial, — l'ingénieux auteur d'une foule de pièces encore applaudies au théâtre, M. Vial, à qui nous devons *Aline*, le *Premier Venu*, le *Mari et l'Amant*, les *Deux Jaloux*, les *Deux Mousquetaires*, est, dit-on, dangereusement malade.

Mlle Hélène Schlanzofsha. — Tel est le nom harmonieux d'une danseuse qui fait en ce moment merveille à Varsovie, et qui, dit-on, rivalise de grace et de légèreté avec Elssler et Taglioni. Les Polonais en sont dans le ravissement. Viendra-t-elle aussi charmer les Parisiens?

L'opéra de Lisbonne, — est au moment de se fermer, faute de pouvoir faire face aux dépenses énormes qu'il nécessite. C'est une circonstance qui ne s'est encore présentée qu'une seule fois en Portugal, du temps de don Miguel, où, comme aujourd'hui, ce théâtre ne pouvait plus suffire à ses dépenses, le public l'ayant abandonné. Les acteurs auxquels le gouvernement a garanti leurs appointemens ont encore sept mois de leur traitement en arrière, de sorte qu'ils sont obligés, ainsi que leurs familles, de recourir à la bourse de leurs amis pour se procurer quelques subsistances.

Représentation au bénéfice de Mme Adolphe. — Nous n'avons plus parlé de cette représentation que nous avions annoncée dans le temps à nos lecteurs, de crainte qu'elle n'eût le sort de la plupart des projets de cette sorte. Heureusement nos prévisions ne seront point réalisées, et ce soir, ou un des premiers jours de la semaine prochaine, aura lieu cette intéressante soirée. — Le spectacle se composera : De la *Suite d'un Bal masqué*, par Mlle Mars; du *Chalet*, joué pour la première fois par mademoiselle Jenny Colon, et des deux plus jolies pièces des Variétés et du Palais-Royal, jouées par Achard, Serres et les premiers artistes de ce théâtre. — *Le Postillon de Mme Ablou*, amusante bouffonnerie du Palais-Royal, sera exécuté par Levassor; enfin, Perrot, le charmant danseur que l'on regrette tant de ne plus voir à l'Opéra, et qui se trouve en ce moment à Paris, dansera avec sa femme un pas nouveau.

Décorations.—MM. Duval et Jouy, de l'Académie française, viennent d'être promus au grade d'officiers de la Légion-d'Honneur : L'auteur des *Huguenots* et de *Robert le Diable*, Meyerbeer, a reçu le même titre. — MM. Bayard et Mélesville ont été nommés chevaliers de la Légion-d'Honneur. — Si l'esprit donne des droits à cette faveur, plus qu'aucun autre ces deux charmans vaudevillistes les méritaient.

Répertoire de la Gaîté. — On cite comme appartenant déjà au répertoire de la nouvelle direction de la Gaîté, les pièces suivantes : l'*Ombre de Nicolet* ou *de plus fort en plus fort*, prologue d'ouverture; *le Petit Chapeau*, pièce à grand spectacle, en cinq actes. *Joscelyn*, drame en cinq actes; *Charlotte de Volfembutel*, drame en trois actes; *l'Ancien Régime*, drame en cinq actes; *Jeanne d'Albret*, drame en quatre actes; *Sardanapale*, drame en cinq actes; *l'Ami intime*, drame en trois actes, etc., etc. — On cite parmi les auteurs de ces différens ouvrages : MM. D'Epagny, Francis, Ch. Desnoyers et Auger. Nous ne nous étonnons plus que ces messieurs aient fait de l'opposition, lorsqu'il s'est agi de couper les vivres à M. de Cès-Caupenne.

TABLEAU DE TROUPE.

Aix en Provence. — M. Gourdon, qui était directeur, ayant fait d'assez grandes pertes, a dû céder aux acteurs, qui se sont mis en société. La troupe se compose de :

MM. Lacoste, chef d'orchestre. — Moreau jeune, les ténors. — Saint-Amant, les premières basses. — Pastellot, les barytons. — Modeste, les comiques, laruettes, etc. — Vigny, les deuxièmes comiques, deuxièmes trials. — Félix Arquier, les deuxièmes amoureux. — Eugène Bonnard, deuxièmes basses-tailles. — Mlle Madinier, jeunes premières chanteuses. — Mme Romanville, les fortes chanteuses. — Mme Arquier, deuxièmes et troisièmes chanteuses. — Charlotte Simon, les ingénuités.

Armand-SÉVILLE, *Administrateur.*

Jules BELIN, *Rédacteur en chef responsable.*

SOMMAIRE DU DERNIER NUMÉRO.

Comédie-Française : *Le Château de ma Nièce.* — Palais-Royal : *L'Hôtel des Haricots.* — Gymnase-Dramatique : *La Fille d'un Militaire.* — Correspondance. — Théâtres de Paris. — Théâtres de la Province. — Théâtres de l'Etranger — Mélanges : *Le Bec dans l'eau*, complication d'incidens, Armand-Séville. — Nouvelles diverses. — Tableaux de troupes, Anvers.

Imprimerie de A. BELIN, directeur-gérant du journal, rue Sainte-Anne, 55.

REVUE DU THÉATRE.

SOMMAIRE.

Le château Gaillard, ou la mort de Marguerite de la *Tour de Nesle*, Victor Herbin. — Lettre de M. d'Épagny aux auteurs dramatiques.—Palais-Royal : *Le Mémoire de la Blanchisseuse.* — Ambigu : *Le Corsaire Noir.* — Correspondance. — Théâtres de Paris. — Théâtres de la Province. — Théâtres de l'Etranger. — Mélanges, *Le Bec dans l'eau*, où Anselme se trouve assez content de son chagrin et fait une élégie, Ed. Thierry. — Nouvelles diverses. — Mise scène de *Un Tour de Faction.*

LE CHATEAU GAILLARD,

OU

LA MORT DE MARGUERITE DE LA TOUR DE NESLE

C'était une citadelle menaçante et forte que le château Gaillard, alors que, monté sur son roc, il s'élevait, haut et fier, au-dessus de la ville à laquelle il commande. Il était fort avec ses murs de granit, sa hauteur inaccessible, ses fossés taillés dans le mont, ses herses en fer, les soldats semés sur ses remparts : et il devait l'être pour servir de prison à la femme dont le nom seul était la terreur de la France.

Maintenant il n'en reste plus que quelques pans de murailles à demi renversés, des monceaux de silex avant peu entièrement ensevelis sous la mousse, et de gigantesques blocs de pierre qui ont roulé jusqu'au pied de la montagne, comme pour aller demander au voyageur où s'en est allée la puissance qui pesait si lourdement autrefois sur ces lieux.

C'est en 1316 surtout que ce château déployait le formidable appareil de sa puissance.

A cette époque, il servait de théâtre à un épouvantable drame, dont le 15 septembre de cette année vit le sanglant dénoûment.

La belle, la voluptueuse, la sanguinaire épouse de Louis X, Marguerite de Bourgogne, avait succombé sous les nombreuses et accablantes accusations qui pesaient sur elle : elle avait été convaincue d'adultère, et, pour ce crime, les lois du temps étaient impitoyables. Le roi de France, pourtant, semblait avoir pris en pitié la femme qu'il avait autrefois tant aimée, et, après avoir condamné à un supplice horrible et que la plume se refuse à décrire Gauthier et Philippe d'Aulnay, il avait fait jeter Marguerite au château Gaillard, où un cachot aux fenêtres murées et à la porte recouverte de fer lui était destiné pour sa dernière demeure sur la terre.

L'aspect seul de ce lieu glaçait d'effroi. La flamme à demi assoupie d'une lampe en fer suspendue à la voûte laissait tomber de douteux reflets sur les grotesques et hideuses têtes de monstres qui composaient l'architecture, et qui grimaçaient à ce jour équivoque et blafard ; sur des murs noirs et humides,

lesquels on lisait en caractères brillans les traces des insectes et des reptiles, hôtes habituels de ce lieu ; pour table, une pierre sur laquelle était un crucifix avec un sablier ; près de cette pierre, un lit de paille, et, sur cette paille, une espèce de fantôme aux formes livides et saillantes : c'était Marguerite de Bourgogne.

A ces yeux caves et éteints, à ce front naguère si lisse et où la douleur avait déjà creusé ses sillons, à ces joues pâles et décharnées, à ces lèvres sans couleur, on eût dit d'un cadavre. Néanmoins, le rapide éclair du regard, la pose de cette ombre, la hardiesse du geste trahissaient encore une reine, et la reine Marguerite.

Elle sortait d'un sommeil doux et calme comme celui qu'elle goûtait autrefois sur ses lits de soie et d'or ; elle avait rêvé volupté, puissance, et elle se réveillait sur la paille infecte d'un cachot. Elle se releva après un long et douloureux soupir, retourna le sablier, puis sembla, dès-lors, entièrement absorbée par l'attention qu'elle prêtait au sable qui, coulant de la partie supérieure, remplissait l'inférieure : — préoccupation machinale et commune à l'idiot et au prisonnier.

La petite porte en ogive, pratiquée dans l'épaisseur du mur, tourna en grinçant sur ses gonds et livra passage à un homme d'une haute taille et la tête couverte d'un capuce.

Il s'avança lentement et avec hésitation, comme arrêté par l'obscurité du lieu, et cherchant l'angle du cachot où gisait Marguerite.

Mais, surmontant bientôt la terreur que lui avait causée cette mystérieuse apparition, et rendue à ses sentimens de fierté naturelle : Qui que tu sois, dit-elle, en se mettant à son séant, comment oses-tu troubler le repos de la reine de France ?

— La reine de France, répéta en soupirant une voix sourde et étouffée ; il n'y a point ici de reine de France ; celle que décore ce titre se nomme Clémence de Hongrie, et trône à cette heure au Louvre, près de son royal époux.

Et un profond silence se fit dans le cachot. A voir les deux acteurs de cette étrange scène, on les eût pris l'un pour le messager de la mort, l'autre pour un pâle habitant des enfers.

— Mais, qui es-tu donc, ajouta Marguerite, et que veux-tu ?

— Qui je suis ? Oh ! tu me reconnaîtras sans doute ; tiens, Marguerite, vois; ce n'est pas pour la première fois que nous nous rencontrons aujourd'hui ! et en même temps, rejetant en arrière la cape qui dérobait ses traits, il laissa voir une blanche tête de vieillard.

Mais quelle terrible expression elle avait cette tête. Un front large et plissé, des joues creuses, une bouche contractée par un infernal sourire, une pâleur mate et livide, des sourcils hérissés, voilant deux orbites osseuses et renfoncées au fond desquelles brillaient des yeux enflammés.

— Oui, dit-elle, d'une voix affaiblie, ce visage m'est connu : je l'ai vu souvent dans mes rêves de sang et de mort. N'est-ce pas celui de quelque fantôme ?.. Elle n'osa poursuivre.

Et lui, d'une voix que la colère faisait rauque et qui retentissait trois fois sous

cette large voûte : — Tu ne me reconnais pas, Marguerite ! en effet on n'a pas prodigué le jour à ta royale demeure.

Eh bien ! écoute, je vais te dire mon histoire : quoique bien courte, elle n'en est pas moins terrible.

Et dominée par le regard puissant de cet homme, Marguerite n'eut pas même le courage de lui demander le silence et retomba sans force sur sa couche.

Et le vieillard debout devant elle : J'étais pauvre, pauvre et vieux; j'avais eu richesses, femme et enfans, et j'avais tout perdu, enfans, femme et richesses; il ne me restait plus rien; mais que dis-je? il me restait un fils, qui, à lui seul, me tenait lieu de tout.

Il avait seize ans, il était innocent et beau comme une jeune vierge; je l'aimais! ah, plus que l'amant n'aime sa maîtresse, l'avare son trésor. La nuit, je rêvais de mon fils ; le jour je ne le quittais pas d'un instant. Il étudiait près de moi; arts, sciences, lettres, tout, il possédait tout. Qu'il était fier le vieillard ! il était fier entre tous les pères; le ciel fut jaloux de mon bonheur, et pourtant chaque matin et chaque soir nous le priions ensemble.

Un jour, on représentait un mystère; d'importantes affaires me retenaient au logis, et mon Jehan voulait voir ce mystère. « Père, me dit-il, laisse-moi partir, » je te promets d'être de retour avant le couvre-feu. » Je voulus résister, jamais il n'était sorti sans moi; mais pouvais-je lui refuser quelque chose, malheureux ! Je lui fis jurer cent fois qu'il tiendrait sa promesse, et il partit joyeux et leste comme un jeune faon qui quitte sa mère pour la première fois et s'aventure dans la forêt. Me repentant de ma condescendance, je voulus le rappeler, il avait déjà disparu, et quand je rentrai, mon visage était baigné de larmes.

Le couvre-feu sonna, et Jehan ne revint point. La cœur serré, je me rappelai alors tous les bruits sinistres qui épouvantaient le peuple, la Tour de Nesle, surtout, la Tour de Nesle avec ses cadavres de chaque nuit. A cette dernière pensée, je ne fus plus maître de moi; je m'enfuis en désespéré, courant chercher mon fils et le demander à la nuit sombre, aux rues désertes, à la Seine mugissante.

Des nuages épais assombrissaient le ciel ; la rivière était noire et menaçante; j'étais arrivé sans y songer, et comme amené par une main fatale, en face de la Tour de Nesle.

Elle s'élevait là, silencieuse et terrible, comme un géant, tandis que les mugissemens des flots qui se brisaient à son pied m'épouvantaient comme ceux de la bête féroce qui demande sa proie au pourvoyeur.

Une seule fenêtre était éclairée ; bientôt elle s'ouvrit, et on lança dans l'eau une masse que je ne pus distinguer, mais qui en tombant fit, du moins je le crus, entendre un gémissement étouffé avec ce cri qui me tenaille encore le cœur : Mon père !

Puis rien, plus rien; la Seine avait tout dévoré.

Peu après, une barque voguait vers la rive opposée; une femme y était, deux hommes avec elle.

Je m'approchai en frémissant, et je me glissai comme un serpent en rampant sur la grève, et, lorsque la barque y toucha, une clarté légère me permit d'in-

terroger les traits de cette femme qui venait, la nuit, de la tour maudite. C'était la reine, — toi, Marguerite !

— A cette terrible apostrophe, Marguerite se releva d'un mouvement galvanique, puis retomba violemment contre le mur du cachot.

Je connaissais les assassins ; mais la victime ?... Oh ! mon pauvre fils !

Eperdu, à demi-mort, je me traînai jusqu'à ma demeure déserte : j'étais veuf de mon enfant !

Je passai la nuit à chercher mon fils, et le jour me trouva sur les grèves de la Seine, arrosant de mes larmes un cadavre que je tenais embrassé. C'était mon fils ! mon fils que l'infame avait fait égorger. Depuis lors, je ne vécus que pour la vengeance ; elle s'assit à mon chevet, elle me tint lieu de sommeil, de forces, de jeunesse ; au milieu de la nuit, elle me criait : « Marguerite, Marguerite a assassiné ton fils. » Et moi je répondais : « Marguerite, il me faut le prix du sang de mon fils. »

Bientôt s'offrit l'occasion de mettre à exécution mon projet. Le ministre t'en voulait, tu l'avais menacé ; ta perte seule l'assurait de son salut ; je fus l'homme qu'il lui fallait.

C'est moi qui, après t'avoir long-temps épiée, découvris tes amours avec Gauthier d'Aulnay, et les révélai au roi, ton époux ; c'est moi qui vous ai fait surprendre tous deux dans votre crime ; c'est moi qui, au tribunal suprême, me suis érigé ton accusateur et t'ai fait condamner : dis, ne me reconnais-tu pas maintenant ?

Un gémissement répondit à cette horrible question, et Marguerite essayant de se soulever : « Eh bien ! dit-elle, tu t'es vengé, n'est-ce pas ; nous sommes donc quittes ?

— Quittes, dis-tu ? Oh ! non, Marguerite ; car, pour arriver là, sais-tu donc ce qu'il m'a fallu dévorer de honte, porter de déshonneur ? Il m'a fallu salir mes cheveux blancs, devenir un vil espion, un lâche témoin acheté au poids de l'or ; oh ! ce n'est point là tout : pour compléter mon rôle, il me faut être un assassin !

— Assassin !

— Assassin ou bourreau, comme tu voudras me nommer ; mais c'est ta mort qu'il me faut, une mort lente et cruelle avec son agonie et son désespoir ; la mort sans prêtre, la mort sans réconciliation avec Dieu, la mort avec l'enfer !

Et d'ailleurs, vois, j'en ai l'ordre signé du roi de France.

— Et mes juges ?

— Tes juges ! eh ! dis-moi, quels juges siégeaient à la Tour de Nesle ? Non, Marguerite, ni juges, ni pitié ; tu mourras de la mort de tes victimes : comme elles, tu crieras grâce et pardon ; je serai là, moi, pour ne t'accorder ni grâce ni pardon !

A ces épouvantables menaces, Marguerite avait retrouvé ses forces.

C'était un spectacle horrible et déchirant que celui de cette femme, belle encore, se traînant à demi nue aux pieds de son assassin, et frappant la dalle de son front meurtri.

Mais lui, il resta impassible. A un cri qu'il poussa, deux hommes entrèrent et couvrirent d'un linceul la malheureuse femme étendue sur la pierre. En vain elle se tordit sous leur main de fer, en vain elle râla quelques gémissemens

avec une dernière prière, le vieillard était là qui comptait les convulsions de son agonie et attendait son dernier soupir. Mais bientôt tout fut fini ; on n'entendit plus rien que les pas de trois assassins qui se retiraient, et il ne resta dans le cachot qu'une lampe qui éclairait un cadavre. Victor Herbin.

LETTRE DE M. D'ÉPAGNY

AUX AUTEURS DRAMATIQUES.

On cite comme s'étant séparés de la commission des auteurs MM. Bayard, Francis-Cornu et D'Epagny; ce dernier a cru devoir publier dans le *Monde*, une lettre dans laquelle il s'efforce de motiver l'odieux de sa défection... Nous la reproduisons ici.

Mes amis et Messieurs,

Je vous dois compte des motifs de ma démission de l'association des auteurs.

Je rends cette déclaration publique pour éviter toute fausse interprétation, ne voulant pas ajouter ce malheur au chagrin que j'éprouve en rompant des nœuds serrés jadis par l'estime et l'affection.

Dans la vive discussion élevée au sujet de la nouvelle nomination de M. Cès-Caupenne comme directeur de la Gaîté, tandis qu'on disputait sans s'entendre sur la question de savoir si l'on protesterait contre la nomination du nouveau directeur par le ministre, ou si, plus *prudemment*, on ne frapperait pas d'interdit la double administration de M. Cès-Caupenne, la voix d'un jeune homme d'esprit et de cœur (M. Emmanuel Arago) plaça courageusement la question sous son vrai point de vue.

« L'intérêt général, dit-il, veut que tout soit égal dans une association. La mesure que vous proposerez lésera les gens de bonne foi seulement. Si, répondant à l'appel que vous faites à notre loyauté, nous nous interdisons tout travail à deux théâtres, notre sacrifice sera fait au profit de plusieurs confrères fort peu méritans ; car pendant que nous souffrirons, ils continueront d'exploiter, avec des traités particuliers, d'autres spectacles à notre exclusion. Détruisez cet abus avant tout. »

Les sympathies générales furent acquises aux paroles de M. Emmanuel Arago.

Cependant la Commission *passa à l'ordre du jour*, bien que M. Arago fût parfaitement dans la question, puisqu'il cherchait à démontrer les résultats de l'inutile coalition proposée, sans la répression préalable *des mon poles*.

Bien plus, la Commission adopta comme mesure pénale contre ceux qui abandonneraient la ligue, un dédit de six mille francs, puis on décida immédiatement qu'on serait obligé de signer ou de quitter l'association, car *il fallait se réunir à la majorité*.

Or, moi qui ai vu fonder la Commission, dont j'ai eu l'honneur d'être membre plusieurs années, moi qui sais que des mesures acerbes semblables à celles-ci n'ont servi qu'à faire la fortune d'un établissement et de quelques auteurs au détriment des autres, moi qui sais la Commission établie pour l'intérêt général et pour tenir libre l'accès des théâtres à tous également; j'ai dû, voyant plusieurs jeunes gens, emportés par leur bonne foi, former une majorité ; j'ai dû, dis-je, me retirer, donner ma démission et reprendre ma liberté.

J'ajouterai, que deux heures après m'être privé des *avantages* de l'association, je me suis trouvé, moi, exclu à peu près depuis cinq ans de tous les théâtres de Paris, excepté pendant l'été, et encore parce que ceux qui les exploitent les dédaignent alors; je me suis trouvé, dis-je, avec des offres de traités de la part de plusieurs directeurs *.

---

* M. D'Epagny se vante ; voici dit-on la vérité : M. D'Epagny a écrit, *lui-même*, à M. de Cès-Caupenne, une lettre par laquelle il s'engage à lui lire *une pièce en trois actes tous les quinze jours*. Il dit à ce directeur *qu'il est prêt à lui offrir de suite douze comédies ou drames* ; mais il a oublié d'ajouter toutes œuvres refusées par MM. Jousslin de Lasalle, Védel, Harel et autres. (*N. du R.*)

Je déclare que je les ai acceptées ; je déclare aussi que j'aurai un grand plaisir à les brûler et à faire le sacrifice de mes avantages particuliers au bien général, dès que les possesseurs de traités m'imiteront et dès que tous mes confrères auront été amenés (voilà le devoir de la Commission) à reconnaître la nécessité de laisser libre *à tous et également* l'accès de nos théâtres. Les comités de lecture alors viendront, sans doute, remettre les choses à leur place ; c'est le seul moyen de salut selon moi.

Je suis, mes amis et messieurs, avec les sentimens les plus sincères et les plus dévoués,

Votre confrère, D'ÉPAGNY.

Dans l'assemblée des auteurs dramatiques, M. Emmanuel Arago a en effet démontré le préjudice que doit porter aux traités généraux de l'association, les traités particuliers de quelques auteurs, et a sollicité des mesures de répression contre cet abus. Ces observations ont été accueillies avec faveur, mais la question qu'elles soulevaient ayant été jugée non pas étrangère mais accessoire aux intérêts plus puissans qu'il s'agissait de débattre, la commission se contenta de repliquer à M. Arago qu'elle s'occupait en ce moment d'un travail sur ce sujet, travail qui serait présenté aux auteurs dans la prochaine réunion. M. Emmanuel, satisfait de cette promesse, n'appuya pas davantage et laissa passer à l'ordre du jour ; ce qui ne l'empêcha pas de signer, à la fin de la séance, l'interdit du théâtre de la Gaîté.

Or, M. d'Epagny qui s'est bien gardé de suivre l'exemple de son honorable collègue et de tant d'autres *jeunes gens emportés par leur bonne foi*, pour justifier son acte de démission raisonne ainsi :

Moi qui ai de l'expérience, je sais que l'interdit prononcé par l'association contre un théâtre, fait la fortune de quelques auteurs et la ruine des autres ; vous autres qui formez la majorité, fidèles au principe d'association qui vous a réunis, vous préférez supporter quelque préjudice que de le méconnaître. Quel enfantillage. Moi, j'aime bien mieux ne pas me laisser *emporter par ma bonne foi* et faire mes orges, autrement dit j'aime mieux être de ceux qui grugent que de ceux qui sont grugés, et à preuve, je blâmais tout-à-l'heure chez les autres les traités particuliers ; eh bien ! je viens d'en signer *plusieurs* * pour mon propre compte... et je trouve depuis lors que le traité particulier a bien son petit mérite.

Je vous devais *compte, mes amis,* des *motifs de ma démission*, les voilà : Je vous ai évité toutes fausses interprétations : maintenant, allez, marchez mes petits agneaux... Je suis, moi, de la compagnie des loups.

PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS.

PALAIS-ROYAL.

LE MÉMOIRE DE LA BLANCHISSEUSE, vaudeville en un acte, de MM. Brazier et de Villeneuve, représenté le 19 août 1837. — Personnages et Acteurs : *Dufresny*-Derval, *Marsillac*-Gabriel, *Poisson*-Boutin, *Potin*-Sainville, *Visé*-Lemonnier ; *Mmes Fougère*-Tobi, *Thérèse*-Dupuis.

Le vaudeville anecdotique est un peu passé de mode. Il faut tout l'esprit et le savoir-faire de M. Brazier pour nous faire revenir sans trop d'ennui à cet ancien genre. C'est que, pour peu qu'on ait lu quelques recueils d'anas, quelques bio-

Nous admettons que l'affirmation de M. d'Epagny est croyable. (*N. d. R.*)

graphies d'hommes célèbres, on connaît d'avance ces sortes de pièces dans leur donnée principale et leurs détails accessoires. — En effet, la recette de leur composition est facile à suivre. Voulez-vous faire, par exemple, un vaudeville sur M. Dufresny, l'auteur de l'*Esprit de contradiction*, du *Mariage fait et rompu*, etc. Eh bien! vous ouvrez le premier dictionnaire historique venu, et, à l'article Dufresny, vous lisez : « Cet auteur aimait la bonne chère ; il était très-lié avec Poisson et Visé. » Voilà votre première scène. Ecrivez : « Poisson, Visé et Dufresny vident des bouteilles d'eau de seltz et chantent en chœur : *Vive le vin, vive ce jus divin,* ou bien : *Buvons, buvons du vin de France.* » Bon! continuez. « Il fut valet de chambre de Louis XIX.» — Très-bien! Molière fut aussi valet de chambre du même Louis XIV. — Rapprochement, naturel, couplet sur l'air de l'*Ecu de six francs* où Dufresny s'humilie devant son maître avec cette pointe finale : *Je n'ai pas remplacé Molière.*—Allez toujours. « Dufresny était un dissipateur incorrigible. Louis XIV disait de lui : Je ne suis pas assez riche pour lui faire du bien.»—Joli mot qui peut faire très-bien sur l'air : *Je loge au quatrième étage.*—Lisez encore. « Le duc de Marcilllac rencontre un jour notre poète.—Que cherchez-vous? lui demande-t-il.—Un bon gîte et un bon dîner.— Je vous offre l'un et l'autre.—J'accepte.—Et, sur cette invitation de carrefour, Dufresny loge et dîne pendant six ans chez le duc de Marcillac. » Pour le coup, vous seriez bien maladroit si vous ne faisiez pas avec cela un de ces couplets de facture qui n'en finissent plus et qui sont presque toujours applaudis en raison de la jouissance qu'on éprouve à les voir finir. Attaquez-moi cela avec l'air *des comédiens,* ou de *Vive la lithographie*! et votre succès est sûr. — Eh bien ! voilà déjà votre vaudeville qui prend tournure ; il s'agit maintenant de trouver une petite intrigue ; si mince qu'elle soit, elle passera toujours — du moment que vous avez *soigné le détail.* Continuez donc votre lecture, et vous trouverez : « Dufresny ne pouvant pas payer sa blanchisseuse, ne trouva qu'un moyen de s'acquitter avec elle ; c'était de l'épouser, et il l'épousa. » Que demandez-vous de plus? Voilà votre nœud tout trouvé. — Un blanchisseuse qui aime et se fait aimer peu à peu d'un auteur dramatique ! —Quelle mine féconde pour les flons flons!... Voyez plutôt : Entrée de la blanchisseuse (*voilà, voilà la petite laitière*). La blanchisseuse a des mœurs et repousse tous les amoureux. (*J'tape partout, j'connais rien.*) Sa tante veut lui faire épouser un clerc de procureur qu'elle déteste. Pourtant il faudra qu'elle obéisse ; elle exprime sa douleur (*sous les murs du château d'Elvire*). L'auteur dramatique attendri se demande s'il ne pourrait pas faire le bonheur de cette enfant sur l'air *de la Robe et des Bottes*; il foule au pied tous les préjugés de mésalliance sur l'air *de la Sentinelle*, et finit par offrir son cœur et sa main à la blanchisseuse. Ici, un duo, dont voici la substance. — L'amante : *Est-ce possible?* L'amant : *Oui, c'est possible!* Puis tous deux expriment leur satisfaction, l'un en faisant de grands bras, l'autre en contournant sa bouche en cœur. — Alors arrivent la tante et le prétendu de la blanchisseusse, d'une part ; les amis et les connaissances de l'auteur dramatique, d'autre part.—Morceau d'ensemble où chacun exprime, selon sa manière de voir, son désappointement, sa joie ou sa surprise. Couplet au parterre chanté par la blanchisseuse, qui prétend qu'elle ne fait pas *tache* au milieu des autres acteurs, ses camarades. Applaudissemens du public, qui pense comme el le. —

Chœur général. — La toile tombe. Ce n'est pas plus difficile que cela. N'est-ce pas, MM. Brazier et de Villeneuve?...

Derval n'a pas mal joué le rôle de Dufresny; mais le succès de la pièce appartient surtout à Sainville, qui a donné au personnage de Potin une physionomie tout-à-fait originale et divertissante. Auguste LEFRANC.

AMBIGU.

LE CORSAIRE NOIR, drame en quatre actes, de MM. Albert et Fabrice Labrousse, représenté le 16 août 1837 — Personnages et acteurs : *Perkins* Delaistre, *Yorck*-Saint-Ernest, *Georges*-Albert, *Rattini*-Saint-Firmin, *Williams*-Cullier, *Tom* Francisque j., *Feltom* Barbier, *Mongo* Gilbert, *Griffin*-Vigel, *Owel*-Garcin, *un inconnu*-Monnet; *Alix*-Mmes Gauthier, *Mathewse*-Saint-Firmin, *Jenny*-Isabelle.

J'aime au théâtre, et au boulevart surtout, les orages et les tempêtes; si ces combinaisons scéniques n'offrent rien de littéraire, elles renferment des effets toujours sûrs et répandent sur la pièce un mystère qui ne sert pas peu à éveiller la curiosité des spectateurs.

Et puis l'emploi de ces moyens, quelque usés qu'ils soient, provoque toujours certaines scènes vraies et qui font tableau : c'est la prière au moment du naufrage, la terreur quand la foudre éclate, l'empressement de la foule là où il y a danger, les cris du peuple et les actes de courage et de dévoûment, car notre bon vieux mélodrame avait cela de commun avec la tragédie antique, c'est qu'elle n'oubliait jamais les masses et que le peuple y avait son rôle, qui n'était pas le moins important.

Mais revenons au *Corsaire Noir*.

Au lever du rideau, une épouvantable tempête éclate sur la côte, les vents se déchaînent avec fureur, le tonnerre gronde, les ténèbres descendent sur la mer. Les pêcheurs quittent leurs cabanes en entendant le canon d'alarme.

A leur tête est Georges, le plus brave et le plus habile de tous. Soudain des torches s'allument et illuminent la côte, des cables se tendent pour aider à sauver le malheureux navire qui va échouer sur les sables, lorsque la foudre tombe sur l'équipage et le dévore.

Mais tous n'ont pas péri; des cris plaintifs se font entendre du milieu des vagues. Georges n'hésite plus; il se dépouille de ses vêtemens et se précipite à la mer.

Deux fois couvert par les lames, il a disparu dans le gouffre; deux fois lancé contre les rochers, ses amis et sa fiancée qui est là, elle aussi, à demi morte d'anxiété, l'ont cru brisé, quand il reparaît, aux acclamations de tous, ramenant au rivage le commandant du vaisseau submergé et l'un de ses matelots. Or ce vaisseau était celui de lord Howard, le seigneur de ce pays.

Mais le naufragé n'était point lord Howard lui-même, et voici comme la chose s'était passée.

Lord Howard était allé à la chasse d'un corsaire redouté qui infestait ces contrées, le fameux Perkins, surnommé le *Corsaire noir*, de la couleur de son ame ou de celle de ses habits. Ils s'étaient rencontrés, et le corsaire avait vaincu lord Howard, qu'il avait tué ou qu'il croyait tel; puis, sachant que ledit lord Howard était inconnu à ses vassaux, il avait pris son vaisseau, ses papiers et son nom, et s'en venait, fatigué du métier de pirate, se reposer dans une bonne châtellenie,

toucher la dîme et les droits du seigneur ; car, pour tout cela faire, il n'avait besoin que de se montrer et de dire : Me voilà !

Mais la tempête avait failli compromettre ses projets, et sans Georges, Perkins n'aurait jamais connu le plaisir qu'il peut y avoir à toucher la dîme à excercer les droits du seigneur.

Le voilà donc sauvé et installé seigneur ; mais ses mauvaises habitudes de corsaire lui reviennent bien vite, et nous le voyons qui débute par vouloir s'emparer de la fiancée de Georges, son sauveur.

Son vieux compagnon, qui n'est pas un mauvais diable comme lui, mais un proscrit que le malheur a associé à ses sanglantes destinées, prend la défense de Georges, et menace Perkins de tout dévoiler.

Perkins perd le peu de patience dont il est doué, et il casse les reins de Jorick avec une barre de fer et le jette à la mer.

Il n'y a plus que Georges après cela qui puisse le gêner ; Perkins le fait poignarder pendant la nuit.

Dès-lors, il peut regarder la gentille Alix comme une proie facile, et il se met à sa poursuite.

La jeune fille lutte avec le courage du désespoir. Elle se réfugie dans une cabane, arme un fusil pour se défendre contre celui que tous croyent encore lord Howard, lorsque la porte tombe brisée, et paraît Perkins entouré de ses gens.

Mais, au même moment, paraissent en face de lui Jorick ressuscité, Georges avec lui, Georges, dans qui il a retrouvé un fils qu'il croyait perdu. La lutte va être terrible, et Jorick et Georges vont peut-être succomber. Arrivent alors la grâce de Jorick et les gens du véritable lord Howard, qui n'était pas tué, à ce qu'il paraît, et Perkins, saisi et garotté, est pendu court et net aux vergues d'un vaisseau.

Cette pièce a du mouvement, et, malgré sa donnée vieillie, excite de la curiosité. Le public l'a chaudement applaudie à la première représentation, et depuis vient la voir avec assez d'assiduité. (Voir, pour l'exécution, notre numéro dernier).

Victor Herbin.

CORRESPONDANCE.

A M. le Rédacteur de la *Revue du Théâtre*,

Monsieur,

L'enquête sollicitée par moi, dans mon affaire avec le Théâtre-Français, est terminée.

Sur les conclusions les plus motivées et les plus honorables de M. le procureur du roi, pour l'ancien directeur de ce théâtre, est intervenue une ordonnance qui détruit toutes les allégations calomnieuses.

Cette réparation ne saurait être la seule ; et, si je ne puis, aujourd'hui, en appeler au ministre qui m'a destitué, sans m'entendre, je dois avoir toute confiance dans la justice et dans la loyauté de son successeur.

Quant aux comédiens français ; si, comme le bien que je leur ai fait, ils ont oublié les traités qui lient encore nos intérêts, une action nouvelle ne tardera pas à les leur rappeler.

Je promets de poursuivre cette autre réparation avec autant de persévérance que j'en

ai mis à réserver mes droits à l'estime publique, de l'atteinte qu'on a vainement essayé de leur porter.

Agréez JOUSLIN DE LASALLE.

Paris, le 21 août 1837.

THÉATRES DE PARIS.

Opéra. — Mme Stoltz doit débuter cette semaine dans la *Juive*. — Avant-hier, nous avons encore entendu Duprez dans *Guillaume Tell*. Ce rôle est resté, pour nous, le meilleur de ceux qu'ait abordés ce grand artiste. — Il y avait une telle foule que le théâtre a refusé du monde, et cela par la chaleur caniculaire que nous avons.

Opéra-Comique. — Mme Huguet-Roux a débuté sans encombre dans le rôle de Marguerite du *Pré aux Clercs*, et dans celui de Marie des *Deux Reines*. — Sa voix a de la fléxibilité et ne manque pas d'une certaine vigueur, mais sa tenue et ses gestes laissent à désirer. — Au reste au milieu des nullités qui campent bravement au théâtre de la Bourse, elle peut encore tenir son emploi avec distinction. — Mme Morin-Lebrun a débuté hier dans le page de *Jean de Paris*. A samedi.

Français. — Dimanche, ceux qui ont vu affiché *Don Sanche d'Aragon* sont venus au Théâtre-Français dans l'espoir d'y faire une étude d'art en revoyant une pièce oubliée du grand Corneille. Ils sont tombés ainsi dans le piége ; car on leur a donné un pastiche composé par un anonyme caché sous le nom de Melval, et composé sur l'œuvre de Pierre Corneille. Quelle profanation ! Où se trouverait-il un peintre assez pervers pour se charger d'allonger, d'écourter ou d'altérer une toile d'un ancien maître ? Il n'y a, pour notre honte, que dans la littérature qu'on voit de ces misères. Une pièce de Pierre Corneille, chose sainte quelle qu'elle soit, réduite de cinq actes en trois, et sur ces trois deux seuls étant composés par un procédé de mosaïque avec les morceaux de la pièce originale ! On y a perdu des scènes bien filées ; on y a perdu un acte admirable, le cinquième; on y a perdu la dignité de'art. Il n'y a qu'une chose à déplorer davantage, c'est qu'il se soit trouvé des acteurs pourse prêter à ce sacrilége. Mais ils en ont été bien punis ; M. Saint-Aulaire a été plus ridi-cule que jamais; M. Fonta est monté à la hauteur de Saint-Aulaire. Il n'y a eu de bravos que pour Beauvalet, et lui seul en était digne. — Dans les *Trois Chapeaux*, qui précédaient *Don Sanche*, M. Rey s'est montré assez mauvais acteur ! — Mlle Monrose est engagée aux Français après deuxchutes successives pour débuts. Bravo ! —On dit que la *Popularité* ne sera pas jouée avant cet hiver.

Odéon. — On répare l'odéon. En attendant, on dit qu'il n'y a pas de pièce d'ouverture ; ce qui est certain, c'est qu'il n'y a pas de rôles distribués. On dit aussi que la société des auteurs dramatiques à levé l'interdit qui pesait sur ce théâtre depuis qu'elle a obtenu ce qu'elle réclamait avec tant de raison ; 1° un comité complétement distinct de celui des Français ; 2° une troupe spéciale ; 3° des avantages pécuniaires et autres pareils à ceux qu'ont les auteurs représentés à la Comédie-Française.

Vaudeville. — Mlle Fargueil, plus gracieuse que jamais, a fait sa rentrée dans *le Démon de la nuit* ; les applaudissemens du public vont lui ménager une douce convalescence. — *Un mois à Naples* fait toujours plaisir.

Gymnase. — On dit MM. Cogniard et Ferville directeurs de ce théâtre. Serait-ce encore une fausse bonne nouvelle.

Variétés. — Les études se poursuivent à ce théâtre avec activité; très incessamment *le Père de la débutante*, de MM. Théaulon et Bayard pour Vernet et Mlle Maria, transfuge de la Gaîté ; puis, *le Matelot à terre* et *le Cloutier* pour Félicien. — On doit reprendre *le Serrurier* pour Matis qu'on veut faire mousser. Les amis se hâtent maladroitement. — On parle de faire débuter Mlle Louise Quaisain.

Palais-Royal. — Mlle Dupuis est assez bien placée dans *le Mémoire d'une Blanchisseuse*, sa voix est agréable; mais elle minaude beaucoup trop en chantant. On ne devrait pas donner à Boutin des rôles de tenue; il les travestit de la manière la plus triviale : en revanche, il est fort divertissant dans *l'Hôtel des Haricots*. Achard est toujours fort bien

dans *Lionel*; Mme Leménil fait des progrès; Mlle Daussin, dont le débit est intelligent, devrait, quand elle ne parle plus, continuer à se rappeler qu'elle est en scène.

Porte-Saint-Martin. — *La Guerre des Servantes* est positivement annoncée pour demain jeudi; pourtant il se pourrait bien faire qu'elle ne parût encore que samedi. Un accident, qui eût pu devenir tragique, a failli retarder indéfiniment la représentation de cette pièce. Pendant une répétition, une pièce de bois, détachée du ceintre, est venue frapper Mlle George au front et blesser un figurant à la main. Cet accident n'a eu, fort heureusement, aucune gravité. —Dimanche et lundi, on a joué, pour la rentrée de Jemma à ce théâtre, le vieux mélodrame des *Deux Sergens*. C'est dans cette pièce que cet acteur a débuté autrefois à la Porte-Saint-Martin, et il y obtint un brillant succès. On a fait à Jemma un accueil digne de cet honorable artiste; son talent de comédien, ses qualités privées, son intelligence et son savoir, son zèle et ses efforts pour plaire au public, et qui ne se sont jamais démentis, enfin ses constans succès et ses progrès de plus en plus marqués, assignent à Jemma une place distinguée qu'il doit occuper aujourd'hui.

Ambigu. — *Le Corsaire Noir*, drame tiré d'une nouvelle insérée dans la *Revue Britannique*, combat avec assez d'avantage les rigueurs caniculaires. L'exécution est restée à peu près la même. Toujours, et pour la même raison, des éloges à Saint-Ernest, Albert et à Mme Gauthier; même critique de Delaistre et de Saint-Firmin. Mme Saint-Firmin n'est pas aussi heureusement placée dans cet ouvrage que dans ceux où nous l'avions vue précédemment. — Nous avons oublié de citer la mise en scène du *Corsaire Noir*. Ce serait injustice que de la passer sous silence; car elle prouve le savoir faire de M. Granville, qui, dans la scène du naufrage, a déployé un véritable talent. — Les affaires de la Gaîté ont mis un peu de perturbation dans le répertoire de ce théâtre. On ne sait plus trop aujourd'hui quelle pièce sera la première représentée. On parle pourtant de *l'Officier Bleu*.

Gaité. — Les journaux, payés pour parler ainsi, annoncent que la *Commission des auteurs* commence à s'entendre avec M. de Cès-Caupenne, le directeur *interdit* de la Gaîté. Cette nouvelle est de toute fausseté; elle est même calomnieuse pour les membres de la commission qui manqueraient à leur mandat, à leur dignité, à la confiance de leurs confrères, et, par conséquent, à l'honneur, s'ils entraient en composition avec un directeur contre lequel ils ont fait se déclarer tous les auteurs composant l'association. — Que M. d'Epagny essaie de faire parler un peu de lui en écrivant aux journaux des lettres où il prouve qu'il manque autant d'impartialité que de logique, qu'importe à la commission? Que ce même M. d'Epagny donne à la Gaîté des pièces dont les autres théâtres ne veulent plus, qu'importe encore? Qu'il prenne pour associés MM. Francis, l'auteur de *Nabuchodonosor*, et M. Auger, auteur de quelques mauvaises pièces, qu'importe toujours?

Des théâtres plus solides que la Gaîté, soutenus par des directeurs qui obtenaient plus de sympathies que M. de Cès-Caupenne, et alimentés par des auteurs qui avaient plus de talent, d'esprit et de réputation que M. d'Epagny et compagnie, sont tombés sous l'interdit de la commission. Il faudra bien que la Gaîté tombe à son tour. — *Il n'est plus permis* maintenant à la commission *d'entrer en arrangemens avec le directeur de la Gaîté*. La commission, composée d'hommes honorables et qui connaissent leurs devoirs et leurs droits, est loin de songer à une démarche semblable; donc il ne faut ajouter aucune foi aux bruits d'arrangemens qu'on cherche à répandre.

Panthéon. — M. Nezel continue à exploiter la reprise de ses propres pièces. — C'est un moyen de faire des économies sur les droits d'auteurs, mais non pas de fixer la foule.

Porte-Saint-Antoine. — Ce théâtre est fermé depuis lundi pour rouvrir le 1er septembre sous la direction de M. Morin, professeur de déclamation au Conservatoire. Les soins qu'il va mettre à diriger cette entreprise dramatique font beaucoup espérer de son avenir. A la réouverture, la salle restaurée et décorée à neuf sera éclairée par le gaz.

THÉATRES DE LA PROVINCE.

Angers, 15 août. — Les représentations de Mme Albert attirent la foule et nous font un plaisir infini. Nulle part l'admirable artiste n'excite plus d'enthousiasme. Nos vieux

amateurs prétendent qu'il est impossible de mieux jouer la comédie et que toutes les notabilités de la capitale ne sauraient rendre le drame avec plus de pathétique et d'entraînement et le vaudeville léger avec plus de grace et de gentillesse. En effet, nous ne pensons pas que l'on puisse exprimer la douleur, le remords ou la passion avec plus de force et d'énergie, et il est surtout remarquable qu'un aussi grand talent soit toujours à la même hauteur, toujours égal à lui-même, et vrai et naturel. Mme Albert règle son répertoire et ses représentations avec un art infini et la plus aimable coquetterie. Un drame commence le spectacle et un vaudeville gai, gracieux le termine. C'est ainsi que nous avons eu *Un Duel sous le cardinal de Richelieu* et *Georgette*; *l'Ami Grandet* et *la Poupée*; *une Rivale* et *la Fiancée du Fleuve*; *l'Ange Gardien* et une deuxième représentation de *Georgette*: enfin aujourd'hui *Mme Dubarry* et *Mme Grégoire*. On nous promet encore *la Camargo* et *le Châlet*; *Léonide* et *Magdeleine la Sabottière*. Toutes ces pièces, bonnes ou mauvaises, nous semblent charmantes, grâce à M. et Mme Albert, et ces spectacles nous sont préférables à tous autres. Le vaudeville, joué par de pareils interprètes, nous vaut mieux que drames et tragédies, voire même que l'opéra, tel que notre malheureux orchestre nous le donne ou nous l'écorche. Mme Albert ajoute beaucoup de charme à ses représentations par les couplets ou les airs qu'elle chante entre les deux pièces. *La Folle*, de Grisar, est dans sa bouche tout un drame, plein d'émotions et de larmes et la ronde du *Petit François*, chantée avec une verve de folle gaîté et un *vis comica* entrainant, enlève tous les suffrages. Nous n'avons plus assez de mains pour applaudir, assez de voix pour crier bravo. M. Albert est un artiste remarquable par sa tenue, son ton et ses bonnes manières. On voit qu'il a joué la comédie avec les grands talens de la Comédie-Française. Il seconde sa femme le mieux du monde. La troupe d'opéra de M. Poirier y met aussi tout son zèle, M. Edouard, notre troisième amoureux, a fait des progrès et recommence à modérer son excessive chaleur; le jeune Charles Poirier est toujours comique sans charge, sans efforts; M. Morin parle un peu moins haut et nous espérons qu'il fera pour ses camarades ce qu'il veut bien faire pour Mme Albert, tâcher de se mettre au diapason commun. Il n'est pas assez digne; il n'a pas assez de tenue dans le rôle du général Jumilly, de *l'Ami Grandet*. Ses cheveux en crochet sur l'oreille, à la manière des enfans de dix huit à vingt ans, lui donnaient un air d'excessive jeunesse, et le général a tout au moins 36 à 40 ans; une légère tache sur la lèvre lui aurait mieux convenu. Il est bien dans le rôle de Stello, de *l'Ange Gardien*. — M. Honoré néglige par trop sa toilette : il a la malheureuse habitude d'aller au bal, fut-ce au faubourg Saint-Germain, avec un certain pantalon gris-jaune qui n'est point du tout de bonne compagnie et qui serait à peine admis au jardin de la Chaumière. Nous avons souvent donné de justes éloges à notre dugazon, Mme Constance Firmin. Nous lui recommanderons toutefois de prendre garde aussi à son diapason : il n'est pas de bon ton de parler si haut. Cela est moins déplacé sans doute dans le rôle de Ketty, de *l'Ange Gardien*, mais dans *l'Ami Grandet*, dans *une Rivale*, Mme Constance Firmin n'est pas assez jeune fille par l'organe. Nous répétons avec plaisir que, sous les rapports de la mémoire et de la tenue en scène, elle est irréprochable. La troupe de M. Poirier nous quittera, à notre grand regret, la semaine prochaine pour aller faire la foire à Château-Gontier et M. et Mme Albert partiront pour Lyon. F. R.

Angoulême, 20 aout. — Enfin, jeudi 24 courant, reparaîtra la troupe de M. Combettes. Depuis long-temps nous vivions d'espérance en voyant parmi nous M. et Mme d'Hervilly, qui, n'étant pas allés à Limoges, sont venus passer ici un mois de congé. C'est donc jeudi irrévocablement que la réunion complète des artistes se montrera dans *Don Juan d'Autriche*, qui est loin d'être pour nous une nouveauté; mais patience, on nous en promet beaucoup, et l'intérêt du directeur pourra faire de cette promesse une réalité.

Bordeaux, 18 août. — Les représentations de *la Juive* sont très-suivies au Grand-Théâtre. Ce n'est pas seulement la belle partition de M. Halévy que le public vient applaudir, ce n'est pas seulement le jeu des acteurs, l'ensemble de l'exécution qui charment les spectateurs; ce qui fixe leur attention, ce qui mérite leurs suffrages, c'est la pompe du spectacle, la beauté des décorations, ce sont les soins apportés à la mise en scène par l'habile directeur, M. Solomé, qui trouve dans l'empressement du public le prix de ses travaux. — Le drame de M. Bouchardy, *Gaspardo*, vient d'être joué avec succès à Bordeaux. L'exécution chaleureuse de cet ouvrage a excité d'unanimes bravos auxquels ont pris une grande part MM. Oudinot, Jourdain, Leclerc, Delamarre et Mme Anna.

Carpentras, 18 août. — Bien qu'il n'y ait spectacle que trois mois de l'année dans cette ville, la salle est rarement garnie et l'absence des dames s'y fait remarquer, surtout aux premières représentations. C'est en vain que *Lestocq*, *le Postillon de Lonjumeau* et autres ouvrages à succès se montrent sur l'affiche, le beau sexe reste sourd à l'appel, rien ne peut le décider à venir peupler la solitude dramatique. Quelle en est la raison? Les dames de Carpentras ne sont point ennemies des plaisirs; les chaleurs seraient une excuse trop banale; c'est donc à leur prude susceptibilité qu'il faut attribuer leur éloignement. Depuis la représentation d'*Antony*, pièce jugée immorale, ces dames ont déserté le théâtre, dans la crainte d'être de nouveau scandalisées.

Clermont-Ferrand, 19 août. — Les représentations de la troupe de M. Chapiseau, pendant la semaine de la foire, ont été très-suivies, et le public n'a pas eu lieu de se repentir de son empressement. Il doit des remercîmens à l'autorité locale, qui s'est occupée sérieusement des améliorations matérielles à apporter au théâtre.

La Rochelle, 18 août. — La première représentation du *Postillon de Lonjumeau* a eu lieu mardi. La musique de cet opéra a été tiédement accueillie par le public rochellais, qui cependant a rendu justice aux acteurs. MM. Alphonse, Justin, Mme Laffitte se sont partagé les applaudissemens. — *Pierre-Lerouge*, vaudeville en trois actes, a été reçu assez froidement, quoique bien joué par MM. Renaud, Désiré et Mme Lemaire.

Lyon, 19 août. — Comme partout, le talent de Bouffé fait fureur à Lyon; et c'est à l'égard de cet acteur parfait, de ce grand comédien, qu'on peut dire les formes laudatives du feuilleton épuisées. *Le Gamin de Paris*, *le Chien du Château*, *Pauvre Jacques*, *la Fille de l'Avare*, *la Maison en Loterie* ont été pour lui autant d'occasion de triomphe; dans chacune de ces pièces, il provoque, à son gré, le rire, la pitié, le frémissement, les larmes ou la joie. Nul acteur, en effet, n'a rendu son personnage avec cette vérité; nul n'a poussé plus loin l'illusion, ou plutôt nul n'a mieux fait douter si c'était l'illusion ou la réalité. Eh bien, cet artiste si naturel, si vrai, si pénétrant, la douleur physique le tue; il souffre, il est malade. Il lui faudrait, loin du théâtre, un repos de quelques mois, une campagne au bord d'une rivière, sans bruit, sans agitation, pour rétablir sa santé minée par de longues études. Mais, malgré lui, il est entraîné à remonter toujours sur cette scène, où l'attendent tant de bravos, tant de lauriers.

Marseille, 13 août. — *Zampa*, le chef-d'œuvre d'Hérold, a été représenté à Marseille à la satisfaction des spectateurs. — M. Hébert, Mme Prévost-Colon se sont montrés les dignes interprètes du savant compositeur, et ont obtenu de justes applaudissemens. — MM. Frédéric, Audran, Darboville et Mlle Folleville ont concouru à l'ensemble de l'exécution. L'orchestre, conduit par M. Mézerai, a fait son devoir comme il faut. — Mme Damoreau-Cinti a dû débuter à Marseille le 14, par le rôle d'Isabelle, dans *Robert-le-Diable*.

Nantes, 15 août. — M. Ligier a rempli notre grande salle jusqu'aux combles, avant-hier, en jouant *Marino Faliero* et *Léonidas*. Il clôture aujourd'hui par *Manlius* et une deuxième représentation de *Léonidas*, au bénéfice des ouvriers.

Toulon, 9 août. — Depuis les premiers jours de juillet, le théâtre est fermé pour cause de réparation. La réouverture aura lieu au commencement de septembre, et l'on jouera, dans ce mois, une foule d'ouvrages nouveaux, que l'on répète en ce moment. — Nous avons entendu ici Mlle Thevenard dans deux concerts qu'elle a donnés à l'Hôtel-de-Ville. La réputation de cette jeune actrice et ses succès récens sur le Grand-Théâtre de Marseille avaient attiré du monde au premier; mais, au second, la foule est accourue pour applaudir une voix charmante, un goût exquis et une organisation musicale peu commune. — Mlle Thévenard part aujourd'hui; qu'elle se souvienne du brillant accueil qu'elle a reçu du public toulonnais et elle nous reviendra un jour. — MM. Lacroix et Saint-Aubin, artistes de notre théâtre, dont l'obligeance ne saurait être trop louée, ont secondé Mlle Thévenard avec le talent que nous avons eu souvent occasion de signaler. — M. Guiol a joué deux airs variés pour le violon, qui ont été couverts d'applaudissemens. — Le piano était tenu par M. Henri Lotz, maître de musique du 59e régiment de ligne, et l'on a trouvé généralement qu'il accompagnait avec plus d'habileté que le professeur émérite que l'on avait l'habitude d'entendre dans les concerts précédens.

Toulouse, 18 août. — Mme Garbet a fait son troisième début dans *Valérie* et *le Manteau*. Cette actrice a été favorablement accueillie, et son admission paraît définitive. — M. Garbet, le mari de cette dame, a débuté, dans la même soirée, par le rôle de Daniel dans *le Châlet*. Ce second ténor possède une voix assez franche, assez pure ; sa méthode est assez correcte pour qu'on ait dû l'encourager au commencement et l'applaudir à la fin : c'est ce qu'on a fait. Le public toulousain ne voudra pas prononcer une séparation de corps entre les deux époux en gardant la femme et renvoyant le mari.

THÉATRES DE L'ÉTRANGER.

Bruges, 18 août. — Henri Monnier et sa femme donnent en ce moment à Bruges des représentations qui sont très-suivies. Ils sont secondés par une troupe composée d'artistes qui n'attendent que le mois de septembre pour se rendre à leur poste.

Bruxelles, 16 août. — Il y a bien longtemps que je ne vous ai parlé du théâtre du Parc, mais jusqu'à présent l'opéra et la haute comédie ont absorbé toute la place que vous pouviez m'accorder. Aujourd'hui je vais commencer par le Vaudeville, dans la crainte d'arriver encore à la fin de ma lettre, sans avoir pu vous en dire un mot. Nous avons eu plusieurs nouveautés (pour Bruxelles s'entend) et il m'est impossible de féliciter l'administration de son discernement dans le choix des nouvelles pièces qu'elle monte. En effet, quel fonds pouvait-elle faire sur *la Savonette impériale*, quand le succès si franc de *un Mariage sous l'Empire* si bien joué par Lemoigne, Bernard-Léon et Mme Lemoigne savait rendre le public plus que froid à la représentation de la contre-épreuve si invraisemblable ; et dont une seule scène, entre le vieux troupier et la jeune épouse, offre quelqu'originalité et un peu de sentiment. Du reste si la pièce a été accueillie froidement, la faute n'en est pas aux artistes, qui ont fait preuve de zèle. Robert-Kemp. dans le rôle de Ferrier, a montré de la chaleur, de l'ame, du sentiment, et un véritable talent de comédien. Ricard, dans celui du vieux troupier, s'est trompé sur la manière de rendre ce personnage ; sa démarche ne ressemble en rien à celle d'un véritable grognard, qui a déjà fait vingt campagnes, mais plutôt à celle d'un habitué de la Courtille ; du temps de Napoléon, un soldat qui eût eu une semblable tournure, aurait été mis pour quinze jours à la salle de police afin d'apprendre à marcher. A part ce reproche, il a passablement dit son rôle. — Ce que je viens de vous dire de la *Savonette*, je vais le repéter pour *Catherine* ou *la croix d'or*, seconde copie de l'*If de Croissey*, que l'on a joué l'année dernière. Cette pièce, quoique bien jouée par Robert, Chilly, Victor, et par Mme Thénard, a été sifflée à la chute du rideau. Il ne pouvait guère en être autrement, mais ces sifflets ne s'adressaient qu'à l'administration qui ne sait comment faire pour chasser le public. — *Vous n'aurez pas ma fille*, est un petit vaudeville qui a eu beaucoup de succès grâce au talent de Chilly qui a joué le rôle du mauvais sujet, avec une verve, une légèreté au-dessus de tout éloge. Mlle Elisa Letur est une jeune personne qui gagne tous les jours dans la faveur du public, par son maintien décent, et son jeu modeste ; elle mérite des encouragemens. Cossas, n'est pas non plus sans talent, mais que peut-il faire dans les exécrables rôles qu'on lui distribue ? — Ordinairement chez nous les reprises sont peu heureuses, mais il n'en a pas été de même de celle de *Mathilde* ou *la Jalousie*, qui a eu beaucoup de succès, et où nous avons eu le plaisir de revoir madame Lemoigne, qui joue trop rarement, mais qui n'a rien perdu de son gracieux talent. Chaque fois qu'elle paraît, le public lui témoigne sa vive sympathie, mais l'administration fait la sourde oreille, et Mme Lemoigne ne nous apparaît que de loin en loin, comme un rare beau jour. Chilly et Robert-Kemp, ont eu leur bonne part des applaudissemens. Cette reprise variera agréablement le répertoire.

Maintenant que je me suis rattrapé avec le théâtre du Parc ; j'en viens au Grand-Théâtre. La *Juive* a été reprise et jouée deux fois depuis jeudi ; la première représentation était plus que faible, et le public désappointé a fait entendre des chuts qui avaient une légère ressemblance avec des sifflets. Mlle Jawureck avait cependant délicieusement chanté le rôle de Rachel, mais peut-être son jeu était-il moins dramatique que celui de sa devancière, Mlle Stolz, qui ne peut lui être comparée sous le rapport du talent musical. Raguenot

n'avait pas mis, dans son rôle d'Eléazar, le sentiment dont Nourrit nous a donné un modèle inimitable ; mais j'ai su qu'il était malade. En effet la représentation qui a eu lieu hier a été plus satisfaisante : Raguenot a pris revanche, et s'est fait vivement applaudir ; Mademoiselle Jawureck a aussi bien chanté que la première fois, et a été plus dramatique, aussi aucune opposition ne s'est-elle mêlée aux applaudissemens qu'elle a recus. Soyer a convenablemont joué le rôle du prince. — Je ne vous parlerai pas d'*Emma* ni du *Chaperon rouge*, opéras tellement usés qu'ils n'attirent plus personne, malgré le talent avec lequel ils sont joués. Parlerai-je des reprises en fait de comédie ? Je vous le donne en mille, vous ne devineriez pas les ouvrages que l'on remonte, et qui donnent plus de mal que des nouveautés; croiriez-vous que l'on a usé le zèle et le talent des artistes pour remonter les *Frères à l'Epreuve*, dont deux rôles seulement étaient sus ? Les *Frères à l'Epreuve* ! C'est un repoussoir quand on les voit sur l'affiche ! Quel plaisir des artistes peuvent-ils avoir à jouer dans le désert, devant des banquettes vides ? Pour une nouveauté qu'on nous montrera par hasard, nous sommes forcés d'avaler vingt vieilleries. Pauvres abonnés ! sommes-nous donc revenus au temps du bon plaisir, et l'administration du théâtre de Bruxelles nous prend-elle pour matière taillable et corvéable à merci ? En vérité, je serais tenté de croire que son unique but est d'étouffer ici le goût du spectacle ; si telle n'est pas son intention, elle n'en fait pas moins tout ce qu'il faut pour cela. Ballets nouveaux, néant ! l'éternelle *Cendrillon*, la *Laitière Suisse*, voilà sur quoi roule le charmant talent de Mlle Saint-Romaiu, de Guillemain et du gracieux couple Page. M. Léon a les mains liées, et il y a tout à parier que cet habile chorégraphe s'en dégoutera et enverra au diable une direction qui ne fait que des sottises. *L'Arbre de Belzebuth*, *Faublas*, et tant d'autres productions ne verront probablement jamais le jour à Bruxelles.

En vérité, je souffre de voir chez nous tant d'artistes distingués, languir d'ennui et de dégoût, et se désespérer d'avoir eu jamais l'idée de venir dans ce pays. Aussi quelle débacle l'année prochaine, si toutefois ils attendent tous jusque-là, ce qui est encore une question. Tous ceux que nous aimons et que nous sommes habitués à applaudir, nous quitteront pour chercher ailleurs une direction moins stupide ou plutôt moins *habile*. Hélas ! que ne sommes-nous plus vieux de huit années, nous aurions alors un espoir, celui de voir partir non des artistes aimés, mais une direction qui, depuis six mois, s'est constamment montrée l'ennemie de l'art, des artistes et du public. Je m'aperçois que j'allais oublier un fait digne d'être signalé. Il y a quelques jours, Mlle Saint-Romain venait de danser admirablement la *Cracovienne*. Plusieurs Polonais qui assistaient à cette représentation, se sont rendus à la porte des artistes, et voulaient absolument témoigner de vive voix, à Mlle Saint-Romain, toute la satisfaction qu'ils avaient éprouvé à voir si bien rendre une danse de leur pays. — Que pourrais-je ajouter à ce fait? ne vaut-il pas à lui seul les plus brillans éloges.

A. S.

MÉLANGES.

LE BEC DANS L'EAU.

ROMAN. — Chap. VIII.

Ou Anselme se trouve assez content de son chagrin et fait une élégie.

Anselme avait dit vrai : il était bien et dûment clos entre quatre murailles assez tristes ; mais la police belge ne s'était méprise en aucune façon. C'était bien lui, Anselme Chabreuil, que la garde bourgeoise avait rencontré, une belle nuit en sa route, executant je ne sais quelle périlleuse manœuvre de cavalerie à nu sur le dos tranchant d'un petit mur de jardin ; c'était bien lui, Anselme Chabreuil, qui avait été surpris en delit flagrant d'escalade nocturne ; qui n'avait donné que des raisons pitoyables, sans pouvoir présenter ses papiers et qui se trouvait pour le moment écroué en bonnes formes sous ses nom et prénom :

Anselme Chabreuil soi-disant Français, soi-disant homme de lettres, etc., etc., le tout en belle écriture anglaise, fine et galante, avec des pleins magnifiques et des déliés divins dessinés à fleur de papier avec une plume-Perry.

Peut-être me sera-t-il permis de remarquer en passant que la plume d'acier a porté un coup fatal à l'une des plus belles métaphores de notre lit érature. Voyez un peu : s'il eût plu à Anselme de se rappeler ses belles études classiques et de s'écrier, dans un légitime transport d'admiration : O iniquité des mortels! ames de boue! arrêt de sang écrit avec une plume de fer!..... — D'acier, monsieur, lui répondait sans doute le greffier de la geole avec une insolente ironie.

Anselme le savait, il se tut; mais il pensait tristement en lui-même : Décidément, ces choses-là n'arrivent qu'à moi. Je vous demande un peu si l'on a jamais entendu dire que, faute de papiers, passeport, visa du maire et de la gendarmerie, un malheureux héros de roman se soit vu empêché de faire le tour du monde? Soyez donc héros de roman, pour n'avoir pas meilleur profit!

Le lecteur voudra bien ne pas prendre en mauvais gré l'impertinence d'Anselme; mais il est évident que la mauvaise humeur de notre pauvre ami, outre qu'elle est désobligeante pour les gens de goût qui ont daigné jusqu'ici le suivre de leur intérêt dans ses mésaventures, est tout à la fois déraisonnable au dernier point... Soyez donc héros de roman! — L'ingrat! Comme s'il n'avait pas été d'Auteuil à Rouen; comme s'il n'était pas revenu de Rouen à Auteuil sans prendre d'autre peine que de dire, d'un côté : Une chaise de poste pour dix heures du soir; et, de l'autre : Deux places sur-le-champ dans la diligence. Comme s'il n'était pas parti une belle nuit pour Bruxelles sans avoir fait ses malles; comme s'il ne portait pas toujours du linge blanc sans avoir chaussettes, chemises, manchettes, cravates et jabots de rechange! Comme s'il n'avait pas de l'or plein ses poches, comme s'il ne lui pleuvait pas à son gré quadruples et pistoles du bout des doigts!

Oh! qui me donnera d'être héros de roman!

Dans ce moment même, croyez-vous que quelque chose lui fasse défaut, hormis cette bienheureuse liberté que nous nous sommes vus forcés de lui ravir un instant, ne fût-ce que pour lui constituer plus sûrement sa position exceptionnelle de héros? Croyez-vous qu'il ne jouisse pas largement de l'état et profession que huit pères successifs lui ont mis entre les mains? Le voici bien traité, bien servi dans une petite chambre commode; étroite, il est vrai; mais élégamment taillée en carré régulier, éclairée par une large fenêtre à grandes vîtres, que defendent extérieurement de bons barreaux contre toute entreprise de voleurs. Il est là, maître chez lui, sauf qu'il n'a pas la clef dans sa poche; locataire d'une maison tranquille, sans enfans ni chiens qui aboient dans les corridors; sans figurante de théâtre qui rentre passé minuit et chante faux, sur l'escalier, à fêler le quinquet; sans voisin haut perché qui étudie la clarinette où le cornet à piston; sans médecin consultant sur son carré, sans sage-femme au fond de sa cour; il a, comme un colonel en garnison, sentinelle nuit et jour à la porte-cochère. Que lui faut-il de plus?

Hélas! je m'en vais vous le dire : il n'est pas assez malheureux. Il ne peut pas parvenir à être malheureux à son gré. Qui aurait plus de raisons que lui

pour souffrir?... Il est aimé de Caroline; il l'aime avec une passion!... avec autant de passion qu'il peut s'en faire. Voici qu'il est séparé d'elle peut-être pour toujours, et il a beau regarder son cœur, qu'il voudrait voir saigner à flots, ce misérable cœur n'a pas la moindre égratignure. C'est à n'y pas tenir que d'avoir un cœur qui vous joue un tour aussi déloyal.

Je vous assure pourtant qu'il y met une conscience désespérée; je parle d'Anselme et non pas de son cœur; le cœur ne veut pas être de la partie. Mais Anselme, avec quel sérieux, avec quelle solennité de visage et de gestes il se donne, à lui seul, en spectacle! Il est assis devant sa table, la fenêtre est à sa gauche; il incline douloureusement sa tête et laisse tomber ses regards sur quelques têtes d'arbres touffus qui noircissent, au-dessous de lui, dans un coin de la cour.

Là, il songe, au beau jardin d'Auteuil; il songe aux fleurs; il songe aux pavillons verts des accacias, aux roses, au sable d'or, au petit bosquet fourré. Oh! s'il pouvait, au-dessus de tout, à travers tout, derrière les arbres, le long de la grande allée, faire reparaître à sa fantaisie l'ombre radieuse de sa Caroline! s'il pouvait la replacer là, s'il pouvait la contempler, l'admirer, l'adorer dans ce monde de sa création! s'il pouvait se dire : Sa pensée me suit partout; je porte son image en moi, j'en peuple mon isolement et mon abandon; comme je l'aime, cet ange de candeur! comme je suis un cœur choisi, puisque je l'aime!..... Et voilà tout justement que son imagination rebelle ne lui veut rien montrer de ses amours. Il a tout retrouvé, il a tout reconstruit; c'est bien là le jardin, ce sont bien là toutes les figures qu'il y a connues; celle de Caroline est la seule qu'il ne puisse évoquer et faire rayonner un seul instant. Chacun passe à son tour. Il revoit cette société bouffonne qui lui fut si familière: Papelou siffle, penché sur les couches de ses melons; Mlle Destuiles, rouge, suante, échauffée, la camisole de basin indiscrètement ouverte, s'essuie le cou avec son mouchoir et traîne son ombrelle sur le sable; M. Gelé tient son habit ployé sur son bras et sa cravate blanche passée sur son habit; lord Pollard marche, sérieux et fier, parallèlement avec sa longue et dolente lady; la fière dame l'accompagne en ondoyant de la tête aux épaules, les coudes serrés aux hanches et jetés hors des reins. Ainsi de tous, excepté Caroline.

Anselme prit alors une autre position. Il rapprocha ses pieds qu'il avait nonchalamment étendus devant lui, planta ses coudes dans la table, et reçut son front entre ses deux mains.

Oh! mon Dieu...eu...eu...eu... se dit-il en sanglottant de la voix; et réellement le ton était bien trouvé. Les mains tremblaient sur le visage et fermaient à demi la bouche; la voix s'échappa en vacillant, frolée contre les lèvres, et s'éteignit par degrés décroissans.

Anselme recommença :

Oh! mon Dieu...eu...eu..eu...! Je ne la reverrai donc plus. Tout est fini pour moi! Je puis sortir de cette prison où mon mauvais sort m'a fait tomber; mais, avant que j'en sorte, cet homme affreux me l'aura encore une fois ravie. Et moi, qui devais la rendre à sa mère, moi qui m'étais glorifié devant Dieu de cette noble mission; je ne pourrai rien pour la mère, rien pour son enfant, rien pour mon amour. Oh! oui je l'aime! je l'aime! Ma vie c'est elle, mon ame c'est

elle; me l'enlever, c'est m'enlever mon ame et ma vie. Est-ce que je ne lui ai pas tout donné? Est-ce que j'ai quelque chose en moi qui ne soit pas à elle... Dieu le sait; lui qui me l'avait laissé entrevoir, lui qui m'a béni par ses mains, par sa voix, par ses yeux. Si je suis poète, si j'ai la poitrine qui frémit, si j'ai la bouche qui chante, c'est pour toi, Carlina, c'est pour toi; si je suis pur, c'est par toi; ma robe d'innocence s'était souillée dans les misères impures de la vie, mon ange l'a touchée de son lys, et l'a refaite sans tache pour que je pusse me tenir devant toi; je me ferai grand par toi; je souffre pour toi, je prie pour toi et par toi!...

Anselme se leva satisfait de sa tirade, il porta la tête haute, regarda le ciel avec fièrté comme pour s'emparer de l'infini, et les deux mains jetées en arrière, il s'écria :

J'en jure Dieu! Je me sens-là une puissance à remuer le monde; je lutterai pour te reconquérir!

Il venait de se tronver beau dans son mouvement, il s'arrêta et se rassit.

Alors, il en revint au jardin d'Auteuil, et il continua avec une voix très-suavement chantée : Nous étions si heureux! Il me semble que l'air embaumait, que le ciel souriait, que le soleil se couronnait d'or et nous regardait avec de divins rayons. Pourquoi donc nous avoir séparés, puisque notre joie faisait l'allégresse de toutes choses; puisque notre bonheur rendait le ciel radieux! C'est que notre bonheur était si pur! Nous parlions comme deux enfans, nous disions mille choses innocentes; nos lèvres souriaient souvent, nos cœurs souriaient toujours, nous étions contens de nous voir, contens de nous entendre, de vivre dans le même air, de respirer les mêmes fleurs; je l'aimais et ne le lui disais pas. je ne savais pas encore que je l'aimais. Je l'ai su depuis; mais je l'ai su trop tard. Je ne songeais pas à me demander alors pourquoi j'avais l'ame dans une douce joie, dans une sérénité éternelle; c'est qu'elle était là, c'est qu'elle était à moi tout le jour, c'est que mes yeux ne la quittaient pas. Quand elle avait une robe neuve à mettre, elle me disait : Demain je serai belle, et je savais avant tout le monde quels rubans, quel chapeau, quelle collerette elle mettrait. Aujourd'hui, comment est-elle habillée? quelle robe a-t-elle mise? où est-elle? où se promène-t-elle? tient-elle sa broderie à cette heure? Ah! je ne sais plus rien d'elle, je ne la vois plus et d'autres la voient. Elle est belle pour d'autres, elle ne l'est plus pour Anselme!

Oh! bonheur! Anselme sentit deux grosses larmes qui venaient de se gonfler sous ses paupières et qui s'échappaient entre les cils de ses yeux. Des larmes! il était donc bien malheureux; il pleurait! Il se laissa glisser doucement sur le dos de sa chaise; ses bras s'en allèrent, et il pencha la tête pour donner cours au torrent des saintes eaux. Le torrent trompa son attente; une jeune vigne pleure bien autrement. Les deux larmes, belles, grosses et uniques comme les perles de Cléopâtre, descendirent avec la majesté de deux gouttes de pluie sur une vitre neuve. Anselme aurait donné vingt francs pour les sentir couler jusqu'à son menton : l'une des deux franchit le nez, l'autre s'arrêta sur la joue.

Mais Anselme avait pleuré!

Et il se leva pour aller se regarder au miroir.

Il se trouva réellement beau. Sa figure avait l'expression douloureuse et

calme de la tête du divin Christ. Sa bouche était humide de tendresse, ses yeux se voilaient, et la frange des cils reluisait doucement mouillée. La trace des larmes scintillait également à la lumière et donnait au visage quelque chose de céleste et de désolé.

Anselme se contempla sans fatuité peut-être, mais non pas sans quelque complaisance, et s'il n'osa le dire tout haut, du moins, pensa-t-il tout bas :

— Si Caroline me voyait ainsi !

Ses idées tristes s'étaient singulièrement dissipées. Il se mit à la fenêtre, et, le front appuyé contre les barreaux, il se faisait, sans y songer, cette singulière confession : Je ne resterai peut-être pas toujours ici; j'avais écrit une première lettre à Lothaire sur ma captivité; Lothaire ne m'a pas répondu. Il est vrai que je ne lui disais rien de ce qu'il fallait lui dire. J'ai récrit avant-hier à son adresse, et, cette fois, je l'ai chargé de venir me réclamer ou de passer à l'ambassade belge pour savoir la marche des affaires, et m'envoyer les papiers dont on a besoin en pareil cas. Ils sont vraiment stupides, avec leurs papiers. Or, aussitôt que je pourrai sortir de l'arche, aussitôt que j'aurai senti mes deux pieds sur le bon pavé des rues, je veux le baiser, ce pavé; et puis, sans saluer personne, sans dire adieu à qui que ce soit; fouette cocher, je reviens à Paris.

Ou plutôt je reviens à Auteuil, et je fais la cour en règle à la jeune veuve. S'il faut boxer avec l'Anglais, je le ferai; mais je ne le ferai pas, parce que je l'enverrai courir après sa femme. Quant à M. Perrin, je ne demande pas mieux que d'échanger deux coups de pistolet avec lui, à moins que je ne le menace des tribunaux. Je serais bien étonné s'il n'avait pas quelque compte ouvert à régler avec la justice. Mais, tout d'abord, je veux me débarrasser de Caroline ; je n'ai rien de mieux à faire de ce côté-là. Je n'y ai, jusqu'ici, gagné que mésaventures sur mésaventures, mécomptes sur mécomptes; je quitte la partie, et je retire mon enjeu. Je ne l'ai jamais aimée, moi, cette jeune personne; il est possible qu'elle m'aime; mais cela ne me regarde pas. Et quand je l'aimerais, où cela me conduirait-il? A épouser l'enfant naturel d'une vieille fille et d'un escroc. Grand merci du père et de la mère. Sans compter qu'on me l'enlève, qu'on me la cache et qu'on me la fera peut-être chercher jusqu'au bout du monde ; tout résolument, je fausse compagnie et je reviendrai m'asseoir tranquille à mes foyers. Je serais bien fou de faire l'amant victimé; de pleurer, de souffrir, de courir après l'ombre et de prendre le vent, quand je puis me mitonner tranquillement, dans mon coin, quelque petite passion bien facile, bien reposée, bien réjouissante, où je joue agréablement mon rôle de berger de Florian.

Hélas ! si Caroline l'avait vu ainsi !

Mais Anselme n'en était pas quitte à si bon marché. Au premier nuage qui passa dans le ciel, il se ravisa tout d'un coup, et se sentit honteux de sa fragilité. Anselme n'en voulait pas finir encore avec la majesté de la douleur. Il reprit son air sombre, et murmura entre ses dents :

— Oui, je souffre !

Je sais bien que la transition manque, et que plus d'un lecteur aura peine à suivre Anselme entre ces deux extrémités; mais Anselme était réellement de si bonne foi, qu'il faudrait y mettre de la mauvaise volonté pour ne pas le croire sur parole. Il se croyait bien lui-même, et n'y faisait pas plus de façon.

— Je souffre, répéta-t-il, et je veux souffrir. Je veux nourrir en moi le trésor de mes douleurs; je veux les amasser comme un avare, et je les montrerai aux anges et à Dieu. Je passerai sur cette terre, sans me mêler à ses jeux qui ne sont que bruit, sans boire son vin qui n'est qu'amertume, sans goûter à ses fruits qui ne sont que cendre. Je mettrai la main sur mon cœur, et je le fermerai. Il fera jour pour le monde, et je marcherai dans ma nuit. Il fera nuit pour leurs yeux, et je marcherai dans ma lumière. Je vivrai seul, seul avec ma pensée; seul avec mes larmes; seul avec elle! Caroline, sois ma nuit et ma lumière; sois la prière de mon ame; sois le parfum de ma pensée; sois la rosée de mes pleurs; sois ma vertu, mon sacrifice.....

Anselme était dans un moment de verve; il prit sa plume et écrivit :

C'en est fait, et je meurs! J'ai vidé le calice...

— Maintenant, se dit-il, au second vers.

C'en est fait, et je meurs! J'ai vidé le calice.

— Il n'y a guère que supplice qui rime convenablement.

C'en est fait, et je meurs! J'ai vidé le calice.
La mort de mes tourmens abrège le supplice.

— Diable! la mort de mes tourmens. Cela ne se comprend pas. Je sais bien que je puis mettre une virgule.

La mort, de mes tourmens...

— Oui; mais le supplice de mes tourmens? Refaisons cela.

C'en est fait, et je meurs! J'ai vidé le calice.
La mort...

— Et si l'on demande : Quel calice?

— Après tout, je sais trop ce que je dois au lecteur pour le faire assister jusqu'au bout aux dures souffrances d'un enfantement poétique. Pour faire court, je lui apprendrai que notre ami Anselme, après quatre heures d'angoisses et de douleurs aiguës, avait mis trente vers au net, qu'il les terminait par cette idée sublime:

Je descends en t'aimant dans la nuit du tombeau!

Qu'il relut le tout, fut content de lui, sauta de joie jusqu'au plancher, et dévora dans un instant le dîner qu'on lui apportait.

Il tenait son élégie d'une main, de l'autre sa fourchette, et, la bouche pleine, déclamait d'une manière formidable :

Je descends en t'aimant dans la nuit du tombeau!

Edouard Thierry.

NOUVELLES DIVERSES.

M. Duchaumont. — Notre correspondant de Montargis avait dit que M. Duchaumont avait passé « le grand air de la tempête » dans l'*Eclair*. Ce ténor pour se justifier du soupçon de négligence qui en pourrait résulter, nous écrit qu'il a chanté cet air avec succès partout où il a trouvé les ressources instrumentales nécessaires; mais qu'un air de cette importance ne se chante pas avec les deux violons et la basse qui composent l'orchestre de Montargis, qu'il n'en remercie pas moins de sa complaisance.

M. Vial. — Cet homme, honorable, cet écrivain spirituel, l'auteur du *Premier Venu*, *du Mari et de l'Amant*, d'*Aline reine de Golconde*, et de beaucoup d'autres ouvrages dramatiques, vient d'être frappé d'une attaque de paralysie ; on dit pourtant que ses jours ne sont pas en danger.

Les artistes aux honneurs. — A la liste nombreuse des artistes et hommes de lettres décorés, il faut ajouter MM. Mery, l'ancien collaborateur de Barthélemy et Henri Hertz, le pianiste, qui viennent d'être nommés membres de la Légion d'honneur. On parle aussi maintenant de la promotion certaine de M. Casimir Delavigne, au titre de Pair de France. Ce sera le premier auteur dramatique parvenu en France à cette dignité. C'est un honorable précédent et il y a lieu de croire qu'on ne s'arrêtera point une fois entré dans une pareille voix.

M Jouslin de Lasalle et la Comédie-Française. — Voici enfin terminée la première partie de cette affaire qui, à sa naissance, a soulevé tant de scandales. — Maintenant reste à savoir quel résultats obtiendra le recours de M. Jouslin contre le Théâtre Français, et les comédiens sociétaires. Outre l'intérêt privé qui s'y attache, une grande question réside dans ce procès : On saura enfin si, comme ces messieurs le prétendent, le ministre de l'intérieur (sans acception des personnes), s'est ou non constitué *responsable* de ses actes comme *administrateur* du théâtre. La solution de cette question est des plus importantes, surtout quand l'on pense au cas si fréquent, et qui peut se renouveler encore de dettes contractées par la société.

Tivoli. — Jeudi prochain, 24 août, fête extraordinaire au bénéfice de MM. Pellier et Baucher. Des habiles écuyers exécuteront, pour cette fois seulement, indépendamment d'un carrousel indien, d'un tournoi et du quadrille équestre, une course arabe. Les costumes et caparaçons confectionnés à Tunis sont de la plus grande richesse. Le public fashionable s'empressera, nous n'en doutons pas, d'assister à cette représentation pour récompenser dignement le talent et les efforts des bénéficiaires.

Mlle Déjazet et les Choristes de Marseille. — D'après une lettre imprudemment communiquée, Mlle Déjazet aurait écrit de Lyon qu'elle n'avait quitté Marseille si promptement que pour échapper au douloureux tableau d'artistes mourant de faim. Les choristes sont furieux contre *Frétillon*, et déclarent, ainsi que les artistes, qu'ils n'ont jamais fourni à Mlle Déjazet le motif d'un aveu si humiliant et si mal fondé. Ils ajoutent que, puisqu'elle était si fortement émue de leur prétendue pénurie, elle n'aurait pas dû les faire jouer pour ainsi dire gratuitement à sa représentation à bénéfice, ou que du moins elle aurait dû offrir, à son tour, de jouer une dernière fois à leur bénéfice. Les choristes de Marseille engagent l'actrice du Palais-Royal à mettre plus de réserve dans ses confidences écrites ou parlées, ou à inviter ses confidens à plus de discrétion et de prudence.

MISES EN SCÈNE.

UN TOUR DE FACTION, vaudeville en un acte, de MM. d'Ennery et Eug. Grangé.

(*Toutes les indications sont prises de la droite de l'acteur.*)

Décorations. — La cour d'une prison fermée par une grille qui occupe tout le fond ; la porte ne s'ouvre pas. Au deuxième plan, à droite, une porte conduisant dans l'intérieur de la prison ; entre le premier et le second plan, à gauche, la porte d'un corps-de-garde ; de chaque côté, un ratelier d'armes attenant au mur. Au troisième plan, une sortie longeant la grille ; on aperçoit, derrière la grille, la ville, un port de mer ; sur le devant de la scène, à droite, une table de bois ; un banc à droite, un sur le devant, placé obliquement ; sur le devant de la scène, à gauche, un autre banc placé aussi obliquement ; des fusils au ratelier d'armes.

Positions.—Scène 1 : Le geolier, 1. Louise, 2. Ils entrent par la droite ; le geolier sort par le troisième plan à gauche. Louise s'asseoit sur le banc à gauche. — Scène 3 : Charlotte entre par le fond à gauche, 1. Louise, 2. — Scène 4 : Le geolier. Il entre par le

fond à gauche, va ouvrir la porte de droite. Laramée entre par la droite, s'arrête un instant au milieu de la scène, et sort par la porte du corps-de-garde. Louise sort par la droite et Charlotte par le fond, à gauche. On bat le rappel au commencement de la scène. — Scène 5 : Gouju. 1. Picard, 2. Soldats, un lieutenant, un caporal. Ils entrent tous par la gauche. L'officier sort de même. Les soldats s'assoient à cheval sur les bancs. — Scène 6 : Gouju, 1. Laramée, 2. Il entre par le fond, à gauche. Picard, 3. Soldats. Ils sortent tous par la porte du corps-de-garde, excepté Laramée. — Scène 7 : Louise, 1. Laramée, 2. Un factionnaire dehors la grille. Ce factionnaire doit y être pendant toute la pièce, jusqu'à la scène 13. Le rôle de Laramée indique ses mouvemens pendant cette scène Louise sort à droite. — Scène 8 : Laramée, 1. Picard, 2. Il entre par la porte du corps-de-garde. — Scène 9 : Gouju, 1. Laramée, 2. Picard, 3. Soldats. Laramée sort au fond, à gauche. — Scène 10 : Gouju, 1. Picard, 2. Charlotte, 3. Soldats. — Scène 11 : Picard, soldats. Ils avancent la table, mettent des bancs de chaque côté; Charlotte, un peu après, apporte un panier de bouteilles, un plateau avec des verres, une carafe. — Scène 12 : Gouju et Picard à droite de la table, Laramée à gauche, Charlotte au milieu de la scène, soldats groupés à gauche et au fond. — Scène 13 : Gouju et Laramée dormant tous deux de chaque côté de la table. A la fin de la scène, on entend un coup de feu. Gouju sort par le fond, à gauche. — Scène 14 : Laramée, Charlotte, soldats. — Scène 15 : Laramée, 1. Picard, 2. Gouju, 3. Charlotte, 4. Un officier, soldats. Le geolier au fond.

Accessoires. — Trois bancs de bois, une table, idem; une lettre pour Charlotte, à la scène 3; une pierre à fusil, un briquet et une pipe pour Laramée, à la scène 7; un plateau, des verres, une carafe pleine d'eau et un panier de bouteilles, à la scène 11; un pistolet chargé pour tirer dans la coulisse, à la scène 13; un peu après le coup de feu, on entend sonner dix heures; des fusils pour tous les soldats.

COSTUMES.

Laramée (Matis, premier rôle marqué). — Habit d'uniforme de la garde impériale; culote de coutil rayé; grandes guêtres blanches; chapeau à cornes avec crinière rouge: le fourniment.

Picard (Francisque, jeune premier), Gouju (Hyacinthe, premier comique), soldats, lieutenant, caporal, etc., costumes semblables à Laramée, seulement des pantalons variés d'étoffes et de couleurs, les uns bleus, ou de nankin, ou rouges.

Le geolier (Edouard, utilité). — Veste et culotte brunes; bas blancs; bonnet rond garni de loutre noir.

Louise (Mme Augusta, jeune première). — Robe blanche; mantelet noir garni; coiffée en cheveux.

Charlotte (Mlle Ernestine, soubrette). — Robe fond bleu à grandes fleurs, retroussée sur les côtés, manches courtes à sabots; châle blanc de tulle garni croisé et noué derrière la ceinture; bonnet rond à la paysanne et le fond garni.

J. Goizet.

SOMMAIRE DU DERNIER NUMÉRO.

Assemblée générale des auteurs dramatiques, A. L. — Sur certaines réclamations, E. Labiche. — Vaudeville : *Un Mois à Naples.* — Théâtres de Paris. — Théâtres de la Province. — Théâtres de l'Etranger. — Nouvelles diverses. — Tableaux de troupes, Aix en Provence.

Armand-Séville, *Administrateur.*

Jules Belin, *Rédacteur en chef responsable.*

Imprimerie de A. Belin, directeur-gérant du journal, rue Sainte-Anne, 55.

REVUE DU THÉATRE.

SOMMAIRE.

Les Feuilletons Dramatiques ; Paul VALENTIN. — Le Théâtre en Province. — Opéra-Comique, *la double Echelle.*—Vaudeville : *Mon coquin de Neveu.*—Théâtres de Paris. — Théâtres de la Province. — Mélanges : *Le Bec dans l'Eau*, De la désagréable rencontre que fit le nez d'Anselme en voulant venir en aide à son estomac, et d'une visite surprenant que reçut notre jeune poète, MARC-MICHEL. — Nouvelles Diverses. — Tableaux de Troupes, Lille.

DES FEUILLETONS DRAMATIQUES.

REVUE.

Le feuilleton dramatique s'est beaucoup occupé ces jours-ci de la pièce de Mme Ancelot. Une grande question a été agitée par MM. les critiques. Il s'agissait de savoir si l'auteur du *Château de ma Nièce* avait fait ou non du *Marivaux*. L'un s'écriait : C'est du Marivaux tout pur ; l'autre, je ne comprends pas comment on ose comparer cela à Marivaux ; un troisième enfin, plus conciliant, trouvait que c'était du Marivaux *dans un sens* et pas dans l'autre. Toutes ces pauvretés discutées d'un ton sérieux avaient quelque chose de bien bouffon, et devaient conduire tout naturellement à se demander quels enseignemens utiles, quels conseils efficaces l'auteur pouvait attendre d'une critique aussi dissidente. —En effet, figurez-vous un producteur de bonne foi qui, le lendemain de l'apparition de son œuvre, s'en va benoîtement consulter le feuilleton, pour l'écouter dans ses remontrances et s'illuminer aux clartés de sa toute-puissante raison. Où il cherchait des opinions conséquentes, des jugemens éclairés, il ne trouve que contradictions hurlant l'une contre l'autre. Dans son désappointement, il jure alors de fermer, à l'avenir, l'oreille à toutes ces voix qui glapissent autour de sa pensée, et il récuse, pour l'avenir, cette juridiction bâtarde dont les arrêts se contredisent à l'envi, et n'ont, par conséquent, aucune autorité pour nier ou affirmer son génie.

Mais si l'auteur n'a rien à apprendre avec la critique des journaux, en revanche, l'acteur pourrait, depuis quelque temps, y trouver d'excellentes réflexions à son adresse.

M. Rolle s'est élevé dans le *National* contre la multiplicité des petits théâtres. Ce sont eux, dit-il, qui, en donnant un refuge facile à tous les acteurs médiocres, en font autant de faméliques condamnés à passer leur vie dans la misère et dans l'oubli. Il remarque pourtant que cette puissance d'envahissement, dont paraissent jouir les scènes de troisième ordre, devient chaque jour moins dangereuse, et qu'une sorte de réaction se manifeste même dans les idées d'un grand nombre d'artistes.

« Les jeunes comédiens commencent à revenir à de plus nobles ambitions ; » beaucoup tournent leurs regards vers les hautes scènes où, retentissent les » noms de nos grands hommes dramatiques, où leurs œuvres restent debout, » colonnes glorieuses et indestructibles. Le Théâtre-Français a recueilli quel- » ques-uns de ces acteurs égarés dans les sentiers étroits du vaudeville, dans » les chemins creux du mélodrame, où ils risquaient de laisser leur talent. La » prochaine réouverture de l'Odéon, placé sous la direction de M. Védel, et » réuni fraternellement au théâtre de la rue Richelieu ; la création d'un nou- » veau Théâtre-Français, sont des faits qui ne peuvent manquer d'avoir une » heureuse influence sur les comédiens, en ouvrant une voie plus large à ceux » qui veulent entrer honorablement dans la carrière, en achevant la conquête » et la conversion de ceux que le vaudeville retient encore dans ses lacs, petit » minotaure qui en a déjà tant dévoré. L'acteur, occupé aux sérieuses et pro- » fondes études qu'exigent les compositions des maîtres de la scène ; nourrissant » son esprit de ces rares productions ; employant son intelligence à les com- » prendre et à en transmettre au public les beautés et les secrets ; cet acteur » élève sa profession au rang des plus attrayantes et des plus honorables. Il vit » avec Molière, avec Corneille ; il les écoute, il les entend ; il est leur ami » intime ; il s'associe, pour ainsi dire, à leur génie, et recueille, pour sa part » de travail et d'intelligence, la moitié des bravos et des transports d'admiration » que le génie excite. Son esprit s'accroît de leur esprit, son talent s'augmente » à chaque pas qu'il fait dans leur familiarité ; il a, devant lui, un horizon qui » recule et s'agrandit sans cesse, un brillant flambeau d'où jaillit à toute heure » une pure et féconde lumière.

» Tout au contraire, le vaudeville et le mélodrame rapetissent sa vue, abais- » sent et compriment son imagination, éteignent sa flamme. L'acteur de vaude- » ville est semblable à ces mauvais peintres de genre, qui ne voient les choses » que sous un faux jour et ne les esquissent qu'à petits traits. L'acteur de mé- » lodrame est ce lourd peintre d'enseignes dont le pinceau n'est chargé que de » grosses couleurs. L'acteur véritable, l'acteur exquis et d'élite, l'artiste en un » mot, c'est l'habile interprète de tous ces hommes, ou profonds ou ingénieux, » dont les veilles illustrent la scène et l'esprit français. »

De son côté, M. Delaforêt, qui, lui aussi, sollicite des comédiens de sérieuses études, a, dans le feuilleton de la *Gazette de France*, cherché à établir que l'acteur vraiment épris de son art devait s'appliquer à cumuler les deux emplois de tragédie et de comédie ; outre les nobles exemples qu'il donne d'un semblable cumul, il a su grouper de la manière la plus heureuse tous les argumens qui militent en faveur de son système.

« Sous l'empire des anciens réglemens du Théâtre-Français, dit-il, les acteurs » étaient obligés en général de débuter simultanément dans la tragédie et la » comédie. Baron, Brziard, Lekain jouaient dans les deux genres ; Molé y excel- » lait dans sa jeunesse, et il a joué le père du drame de *Mélanie* et le marquis du » *Cercle*. A l'exception des comiques attitrés, comme Préville, Dugazon, Laro- » chelle, Monrose, les comédiens paraissaient dans les deux répertoires. Monvel » et Damas y figuraient sans cesse dans la même soirée. Tous ceux qui étaient

» restés soumis aux anciens réglemens et à leurs sages prescriptions, soit par » conviction, soit par l'usage, suivaient cet exemple. Je ne vois que Mlle Georges » et Mlle Duchesnois qui naguère s'y étaient soustraites. Talma s'y était con- » formé, et nous l'avons tous vu jouer, sinon avec la supériorité qu'il apportait » dans la tragédie, du moins avec un talent et un succès suffisans : *Pinto*, » *Plaute*, *Shakspeare amoureux* et l'*Ecole des Vieillards*. Mlle Clairon, qui avait » chanté l'opéra, avait joué aussi les soubrettes de comédie. Mlle Levert, la plus » véritable grande comédienne de notre temps, jouait *Elisabeth d'Angleterre*; » Mme Patin, la *Belle Fermière*; Mme Evrard, *Roxelane*, et la marquise des » *Trois Quartiers*. Avant d'arriver au *Cid d'Andalousie*, au *Maure de Venise*, » à *Hernani*. Mlle Mars avait rempli un rôle dans l'*Amasis* de M. Baour Lor- » mian, comme Mme Talma avait précédemment établi les grands rôles de la » comédie et de la tragédie. Mlle Volnay, Mlle Bourgoin jouaient Iphigénie et » Rosine. J'ai vu Mme Desmousseaux et Mlle Dupont dans les Confidentes tra- » giques et Mlle Rose Dupuis jouer Andromaque, et fort bien même. Mlle Thé- » nard, dans la même soirée, paraît avec la tunique de Cléone et le tablier de » Marton. Mme Menjaud et son mari ont tenu long-temps l'emploi des jeunes » premiers tragique et comique; Firmin s'y est distingué, et, à l'occasion, » Joanny ne se refuse pas de paraître dans Auguste et dans le *Père de Famille*, » comme d'abord dans Néron et les *Rivaux d'eux-mêmes*. Je cite tous ces exem- » ples pour montrer que le public ne réforme pas, comme antipathique ou ridi- » cule de droit, l'apparition d'un acteur dans des genres opposés; le plus ou » moins de succès qu'obtient l'acteur dépend de son talent.

» On a abandonné cette règle, et maintenant hommes et femmes, en se pré- » sentant sur les planches, se montrent exclusivement dans le répertoire tra- » gique ou dans le répertoire comique. Tout perd à cette méthode : l'art, le » public, les acteurs. Dans sa juste et large définition, qu'est-ce que la comédie » pour le comédien ? C'est l'art de la transformation, d'où il résulte aussitôt » que le comédien le plus habile est celui qui sait le plus et le mieux se trans- » former, et que l'acteur médiocre ou mauvais est celui qui ne sait ni bien ni » beaucoup se déguiser. Il est hors de doute que le comédien qui ne joue qu'un » genre ne saura bientôt plus jouer qu'un rôle, ou, pour mieux dire, qu'habi- » tué à une certaine déclamation, à de certains effets de geste, de physiono- » mie, de voix, il emploiera sans cesse ces mêmes moyens, les appliquera for- » cément à tous les rôles de son emploi; et qu'ainsi ce sera, où il semblera » toujours que ce soit, le même rôle qu'il joue. Les auteurs à qui le théâtre ne » pourra pas offrir d'autres ressources, seront forcés de tailler leurs pièces et » leurs personnages sur les moyens exclusifs des acteurs; la monotonie naîtra » de cette action et de cette réaction; l'art s'allanguira, s'affaiblira, tombera » dans une sorte de convention routinière de caractères et de situations, et le » public s'ennuiera et s'en ira : n'est-ce pas l'histoire abrégée du théâtre actuel?

» Au contraire, en obligeant les comédiens à jouer tous les genres, on assou- » plirait le talent ou au moins la manière de chacun d'eux, et sous ce seul point » de vue les réglemens anciens étaient fort sages. On comprend bien que je ne » veux pas dire et que je ne crois pas que, de cette méthode, il résulterait

» infailliblement d'excellens acteurs, ou qui joueraient même également bien » tous les rôles; non, à coup sûr, ce n'est là ni mon idée ni mon espoir. Mais, de » cette façon, on les forcerait et on les accoutumerait à varier leurs tons, leurs » attitudes, à mobiliser leur physionomie. Cette tendance romprait la monotonie de la déclamation et des caractères convenus; et comme cette voie n'empêcherait aucun acteur de manifester le génie qu'il pourrait avoir reçu, la » supériorité qu'il pourrait montrer plus spécialement dans l'un ou l'autre genre; » la médiocrité serait moins sensible pour les acteurs dépourvus du feu sacré. » Car encore une fois, au lieu de n'être toujours et de ne pouvoir être, par la » force d'une habitude exclusive, que le même personnage; il apporterait, au » contraire et nécessairement plus de variété dans chacun de ses rôles, s'il était » obligé de jouer souvent dans l'un et l'autre répertoire. Un acteur qui ne joue » que la tragédie n'est point un comédien, c'est un acteur tragique. Un acteur » qui ne joue que la comédie n'est pas un comédien, c'est un acteur comique. » Et il faut cependant pour satisfaire à la vérité et à l'empire des choses que » tout ce qui monte sur un théâtre soit comédien, dans le sens de la transformation continuelle, et selon le génie ou le talent que la nature ou l'étude ont » départi à chacun d'eux.

» Qu'on examine encore un moment dans l'intérêt de l'art littéraire, les conséquences qui résulteraient de cette éducation ou de cette habitude théâtrale. » Les acteurs qui ne sont accoutumés à ne dire que des vers tragiques, contractent l'usage d'un déclamation scandée, enflée, ronflante, monotone, par » l'hémistiche sur lequel ils s'arrêtent toujours, et par la rime qu'ils s'attachent » à faire entendre.....

» Si ces acteurs étaient obligés de jouer conjointement la comédie et de réciter la prose ou les vers comiques, ils apporteraient tout naturellement plus de » simplicité, plus de variété d'intonation et d'effets dans la récitation tragique, » ils n'assommeraient pas le spectateur de leur déclamation plombée, ils forceraient les auteurs à écrire simplement, soit en vers, soit en prose; ils les » obligeraient à ne point couvrir la nullité ou le sophisme de la pensée par » l'emphase ou l'étrangeté de l'expression, et ils rendraient eux-mêmes à l'art » et au public leur valeur, leur utilité, leur charme, leur plaisir. S'il en avait » été toujours ainsi, nous eussions peut-être évité l'invasion du romantisme, » produit de l'impuissance de la comédie et de l'ennui de la tragédie.

» De même les acteurs comiques contractent en jouant exclusivement la » comédie, quelques mauvaises habitudes. Ils bredouillent, ils outrent la » familiariré de leur gesticulation, qui n'étant contenue et modérée par aucun » contre-poids, les entraîne à la trivialité, à des charges blâmables et à des » manières de mauvais goût. La rapidité de leur débit fait passer une infinité » de locutions vicieuses et ils accoutument à la négligence des expressions les » auteurs qui comptent sur la vivacité de la récitation pour s'épargner la peine » de châtier leur style. Donc, si de leur côté, les acteurs soi-disant comiques, » étaient priés d'étudier et de jouer parfois dans la tragédie, ils en rapporteraient une diction plus sûre, une tenue plus convenable, et surtout l'habitude

» de la transformation, sans laquelle, encore une fois, il n'y a ni comédie ni » comédiens. »

Nous n'avions guère cette fois que des citations à faire... nous nous sommes exécutés, avec la meilleure volonté du monde. C'est un mérite rare, convenez-en que de savoir se taire à propos pour laisser parler les autres.

Paul VALENTIN.

LE THÉATRE EN PROVINCE.

Le Nord, journal de Lille, dont nous estimons la partie littéraire, a publié, sous ce titre *de l'avenir de l'art dramatique à Lille*, un article qui contient assez de vues générales et utiles pour que nous le reproduisions, tout en établissant que nous n'y adhérons pas complètement. Lorsque nous aurons extrait, des feuilles de province, assez d'articles sur ce sujet, nous les résumerons, les combattrons l'un par l'autre, en tirerons des inductions et formulerons notre avis.

L'art dramatique se meurt en province. L'exemple de chaque jour rend cette vérité si sensible que nous croirions faire injure au bon sens de nos concitoyens si nous perdions notre temps à la démontrer.

Parmi les causes nombreuses de l'indifférence du public, nous nous bornerons à signaler celles qui ont un caractère local. Nous mettrons en première ligne les préoccupations commerciales. Le lin, la betterave et le colza ont peu d'affinités avec l'art dramatique. Ajoutez à cela le café, l'estaminet, ces deux redoutables concurrens du théâtre. Réfléchissez ensuite à une autre cause qu'il faut bien signaler, quoique la question soit délicate. En général, l'éducation littéraire ou artistique de nos jeunes gens est fort négligée. Ils ne sortent du collége que pour retomber dans un magasin, faire des additions et auner de la toile; voilà certes, des occupations très louables, très-utiles, mais qui ne sauraient développer le sentiment artistique chez ceux qui s'y livrent. Encore si, en sortant de leurs magasins, ces jeunes gens allaient passer quelques heures dans le monde, si des salons leur étaient ouverts, s'ils pouvaient y recevoir cette éducation pratique de la conversation! mais il n'en est rien. L'horizon du commis n'a que deux points; sa sphère n'a que deux pôles: le pôle arctique, le magasin; le pôle antarctique, l'estaminet.

Aussi que l'affiche annonce des vaudevilles de Scribe, ou un de ces drames saisissans, tels que la *Tour de Nesle*, *Richard d'Arlington* ou *Kean*, le public restera indifférent à l'appel du directeur et c'est à peine s'il se trouvera quelques abonnés désœuvrés qui se réuniront au parquet, pour causer du cours des huiles ou pour se dire à l'oreille un cancan local.

Il faut, pour sortir le public lillois de son indifférence et de ses habitudes, un grand opéra avec tout le luxe des décors, avec ses torrens d'harmonie; il faut que le directeur le galvanise avec *la Juive et les Huguenots*, avec Nourrit, et encore nous pourrions citer telle représentation du grand tragédien lyrique où la salle n'était pas remplie aux deux tiers.

Cependant, comme il faut être juste envers tout le monde, hâtons-nous de dire que cette indifférence du public n'est que trop souvent justifiée par la désespérante médiocrité de certains artistes de la troupe.

Ici nous touchons à la partie la plus vive de la question.

Constatons d'abord un fait : les prétentions des artistes, même de ceux qui sont sans talent, augmentent chaque jour dans une proportion effrayante pour les directeurs. Cette augmentation du chiffre des appointemens des artistes, comparée à l'indifférence toujours croissante du public pour le spectacle, n'est pourtant pas une anomalie. Ce fait s'explique naturellement. Les directeurs ayant à lutter contre cette indifférence, se disputent les artistes ; le talent est à la hausse, et des emplois qui, il y a quelques années, étaient payés 7 à 8,000 fr., reçoivent maintenant 12 ou 15,000 fr.

Ce qui contribue à maintenir la hausse, c'est surtout l'instabilité des choses de ce monde en fait d'administration théâtrale. Par le temps de faillites qui court, contracter un engagement, c'est prendre un billet à la loterie ; le gros lot, pour un acteur, c'est d'arriver à la fin de l'année théâtrale. Le jour où on établirait une assurance contre les faillites dramatiques, le chiffre des appointemens éprouverait une baisse sensible.

En attendant, malgré les prétentions exagérées de certains emplois, nous ne craignons pas de nous tromper en disant que, placé entre deux engagemens dont l'un de 12,000 fr. serait chanceux, tandis que l'autre de 10,000 serait assuré, l'acteur n'hésiterait pas un moment et choisirait ce dernier. Nous aurons bientôt lieu d'appliquer cette observation que nous notons en passant.

Avec une bonne troupe, vous attirez les jeunes gens au spectacle ; vous les arrachez à l'atmosphère de fumée des estaminets, ou à des habitudes bien plus dangereuses. Vous créez, vous développez chez eux un sens qui leur manque : le sentiment du beau ; vous les initiez aux chefs-d'œuvre de la scène, aux sublimes inspirations de nos compositeurs.

Le moyen, selon nous, le plus efficace de prévenir la chute de l'art dramatique dans notre ville, serait de construire une nouvelle salle de spectacle qui permettrait au directeur de multiplier les petites places et de rendre plus lucratives qu'elles ne le sont les représentations des dimanches. Mais le conseil municipal n'entend pas de cette oreille, et quelques-uns de ses membres, excellens logiciens, nous ont prouvé que les animaux du cabinet d'histoire naturelle devaient passer avant les amateurs de spectacle ; n'a-t-on pas été jusqu'à adresser sérieusement cette question : Où trouverait-on les fonds pour faire construire une nouvelle salle ?

Mais laissons-là cette question déjà résolue négativement par MM. les économistes, et rappelons-nous le proverbe : *A laver la tête d'un nègre on perd son savon.*

N'ayant ni savon ni temps à perdre, nous allons poursuivre.

Deux conditions nous paraissent nécessaires pour que Lille ait une bonne troupe. Il faut donner au directeur une subvention, et exiger de lui un cautionnement. Il est inutile de développer les avantages de la subvention ; mais nous croyons nécessaire de nous expliquer sur la nécessité du cautionnement fourni par le directeur. Hâtons-nous de dire d'abord que cette idée n'est pas de nous, et qu'elle a été appliquée avec succès dans plusieurs villes.

Rappelez-vous maintenant ce que nous avons dit de l'instabilité des directions

et des faillites qui, chaque année, deviennent plus nombreuses. Lorsqu'un directeur pourra dire à un artiste de talent : On vous offre 12,000 fr. dans une autre ville ; mais êtes-vous bien certain que le théâtre sur lequel on vous propose de jouer ne sera pas fermé dans quelques mois ? Je ne vous offre que 10,000 fr. ; mais cette somme vous est assurée ; le cautionnement que j'ai déposé est pour vous une garantie suffisante. Oh ! certes, nous n'hésitons pas à le dire, le choix de l'artiste ne sera pas un moment douteux : il acceptera les propositions du directeur qui lui donnera une semblable garantie.

Dans une ville qui subventionne la direction, mais qui exige le cautionnement dont nous parlons, une faillite est survenue vers le milieu de l'année théâtrale ; mais le public n'a pas été privé de spectacle. Les artistes, réunis en société, ont pu, à l'aide de ce cautionnement, continuer leurs représentations. Le directeur seul a perdu ; car il est naturel que celui auquel profitent les bénéfices courre la chance de la perte.

Résumons-nous maintenant. Accorder au directeur une subvention. sans exiger de lui un cautionnement, c'est donner sans garantie ; mais, en le forçant à déposer ce cautionnement, vous lui imposez l'obligation d'avoir une bonne troupe ; car il sait alors que si la composition de sa troupe ne satisfait pas le public, le spectacle ne sera pas suivi, les recettes ne couvriront pas les dépenses, et qu'alors le déficit sera comblé avec son cautionnement.

Ainsi donc, SUBVENTION ET CAUTIONNEMENT, voilà quelles sont, à notre avis, les deux seules planches de salut pour l'art dramatique en province.

Quoique l'indifférence du conseil municipal, pour l'avenir de notre théâtre, ne nous permette pas d'espérer qu'il prenne en considération les réflexions rapides que nous venons de tracer, nous avons fait notre devoir en les soumettant au public.

S'il faut en croire les bruits qui circulent, le directeur de notre théâtre aurait été, cette année, favorisé par d'heureuses circonstances, et nous serions appelés à recueillir les bienfaits du système des compensations. Plusieurs directions de grandes villes ont fait faillite, ce qui lui a permis d'engager quelques artistes de talent. Tant mieux pour le directeur, tant mieux pour le public lillois.

Quoi qu'il en soit, comme ces circonstances favorables ne sauraient se présenter chaque année, nous persistons à croire à la chute de l'art dramatique dans notre ville, et voulant, dans l'intérêt de nos concitoyens, prévenir cette chute, nous appelons l'attention des amateurs du spectacle sur les considérations qui précèdent ; nous les engageons à les méditer, et nous les prions de nous soumettre leurs observations.

Quant à MM. du conseil municipal, nous ne pouvons que leur répéter ce que nous leur avons déjà dit : « L'avenir de l'art dramatique en province n'est pas seulement une question artistique, c'est une question d'ordre et de morale. » Si ces messieurs ne se pénètrent pas enfin de cette vérité, tant pis pour eux ; mais aussi tant pis pour tous ceux qui trouvent dans les delassemens du spectacle un plaisir qui n'est pas compensé par la fumée du tabac, ni par les bruyantes causeries de l'estaminet.

En présence de cette indifférence du public et de l'augmentation progressive

des appointemens des artistes, examinons maintenant la position du directeur de notre théâtre.

S'il engage des talens du premier ordre, il doit les payer, pour huit mois, comme si son théâtre était ouvert toute l'année. Il doit se demander : Les recettes pourront-elles couvrir les dépenses? Alors la faillite, avec son terrible cortège, vient se poser entre lui et le chiffre des appointemens de ses artistes. Il hésite, les engagemens sont contractés; que lui reste-t-il à lui, ou plutôt que nous reste-t-il à nous? Deux ou trois talens, quelques médiocrités et beaucoup de nullités.

Le directeur arrive avec ce bagage dramatique; les débuts commencent, le public applaudit et siffle; des médiocrités tombent, elles sont remplacées par des nullités, ce qui est arrivé l'année dernière pour la dugazon. Les débuts sont terminés; mais, comme il ne suffit pas de quelques bons acteurs pour former une bonne troupe, nous n'avons souvent que la parodie de certains rôles : un ténor assassine impitoyablement cette sublime création du juif Eléazar. Un autre s'en vient à côté de Nourrit chanter le comte de Nevers comme le chantait Cavé. Le public se fâche, et il a raison; il peste contre le directeur, et il a tort. L'indifférence devient contagieuse, et le théâtre est abandonné pour la pipe et le pitterman.

A cela que faire? On l'a dit souvent, et s'il est des vérités bonnes à dire, il en est qu'il ne faut jamais se lasser de répéter. Pour que Lille ait une troupe en harmonie avec son importance et sa population, il faut que le conseil municipal se décide à délier les cordons de sa bourse, et qu'il comprenne que la question du théâtre n'est pas seulement une question d'art, mais une question d'ordre et de morale.

PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS.

OPÉRA-COMIQUE.

LA DOUBLE ECHELLE, opéra-comique en un acte, paroles de M. Planard, musique de M. Ambroise Thomas, représenté le 24 août 1837. — Personnages et acteurs : *Le sénéchal*-Lestage, *le chevalier d'Orgeville*-Couderc, *Lucas*-Fargueil; *la marquise*-Mlles Olivier, *Georgette*-Prévost.

Une jeune et jolie marquise, veuve pour le moment, s'est retirée dans son château de Normandie afin d'y passer, dans les larmes et la solitude, le temps de son veuvage. Mais elle ne tarde pas à s'apercevoir que les larmes sont une triste société dans la solitude, et que la solitude est bien ennuyeuse quand on y doit pleurer toujours. Aussi, par distraction, un beau matin, notre jeune veuve s'est mariée secrètement à ***, j'ai oublié le nom, sénéchal du baillage de Falaise. Pour passer quelques instans auprès de sa femme, le malheureux mari est forcé de se cacher avec soin, car la ville de Falaise et la cour de Versailles ne doivent pas connaître son bonheur avant que le deuil de la marquise soit terminé : ainsi l'a-t-elle voulu avant de consentir. Ce qui fait que monsieur le sénéchal est obligé, tous les matins, de sortir par la fenêtre du logis de sa femme et de descendre le long d'une double échelle appartenant à Lucas, jardinier du

château, et que l'on met prudemment tous les soirs sous le balcon de la belle. Pauvre sénéchal de Falaise! que deviendrais tu si le jardinier ramassait son échelle? Heureusement que l'échelle n'inquiète guère Lucas; ce qui l'inquiète, c'est qu'il a espionné la marquise, et qu'il se dit, en se grattant la tête: Que puisque la marquise recevait un galant toutes les nuits, sa femme à lui, Lucas, pourrait bien en faire autant. Voilà donc Lucas malheureux, et le sénéchal jaloux, jaloux surtout d'un certain cousin de sa femme, un chevalier d'Orgeville, assez mauvais sujet de profession, qui s'est permis, dans le temps, de faire la cour à sa cousine, et qui toujours, pour le même motif, doit venir au château. Effectivement arrive le chevalier, mais non pas seul. Son épouse l'accompagne; le chevalier s'est marié pour obéir à sa cousine, qui, par prudence sans doute, ne voulait plus le recevoir sans cette condition. A peine installé au château, le chevalier oublie ses sermens et vient faire le galant auprès de la marquise; de son côté, Mme la chevalière se laisse embrasser par Lucas, et lui donne un rendez-vous pour la nuit. Pourquoi donc Mme la chevalière déroge-t-elle ainsi? c'est qu'elle n'est autre que Georgette, la femme à Lucas, la sœur de lait du chevalier, et qu'elle a consenti à passer pour sa femme afin de l'aider à s'introduire dans le château.—La nuit vient. Lucas, tout joyeux, accourt trouver Georgette. La porte est fermée. La marquise a enfermé Georgette et le chevalier. Que faire? Lucas est amoureux et jaloux; il veut entrer chez sa femme, et s'il y trouve le chevalier, gare les coups! Mais comment entrer? rien de plus facile. La double échelle n'est-elle pas là? Mais Lucas va rencontrer le chevalier? — Pas du tout. Lucas monte d'un côté, le chevalier descend de l'autre, et le voilà en bas! Cependant, ce moyen si commode a éveillé les idées du jeune amoureux. — La fenêtre de sa cousine est là vis-à-vis..... Eh bien! donc, pourquoi donc pas? L'amour n'exige-t-il pas l'audace? Allons, courage! Et voilà l'échelle qui change de fenêtre, et le chevalier qui monte tout doucement. Pendant ce temps, le sénéchal revient aussi, à pas de loup, pour gagner le domicile conjugal; et, trouvant l'échelle toute placée, grimpe de son côté. — Arrivés au dernier échelon, nos deux héros poussent un cri et se rencontrent nez à nez..... Que faites-vous ici? — Je me promène, la nuit est magnifique. — Allons! monsieur, descendez, et flamberge au vent. — Mais je suis chez ma femme, dit le sénéchal en enjambant le balcon et entrant chez la marquise. — Les fenêtres s'ouvrent, et Lucas et Georgette, le sénéchal et la marquise saluent joyeusement le chevalier, qui, s'ils n'ont pitié de lui, court grand risque de coucher à la belle etoile. Il y a un proverbe que je n'écrirai pas, et qui peint énergiquement sa situation.

Ce petit acte, assez gai, a réussi complètement. Il est tout naïf, tout pastoral, tout champêtre! C'est l'opéra-comique du bon temps! sans grande dépense d'esprit: — on y parle des petits oiseaux, on y fait rimer bergerette avec houlette, et séducteur avec mon cœur; aussi, les vieux habitués de l'orchestre s'épanouissaient-ils d'aise sur leurs banquettes; ils se frottaient les mains, et se croyaient rajeunis de vingt ans; en effet, cet opéra date au moins d'avant la première révolution. Si l'on n'avait nommé M. Planard, je l'aurais attribué à la jeunesse de M. Dupaty.

La musique, œuvre d'un jeune homme, est mignardement faite ; spirituelle et même assez gaie, elle manque d'originalité et d'intention. Les phrases sont écourtées, sans développement, et nulle n'a, pour ainsi dire, un sens complet. L'oreille entend bien un bruit de notes assez agréable, mais cherche en vain une idée, un chant qui la contente ; les motifs ne sont pas heureux et n'ont dû leurs succès qu'au mouvement rapide dans lequel ils sont presque tous écrits. C'est une musique qui a la prétention d'être jeune et coquette, mais dont les formes sont pauvres et vieilles ; elle est maigre et chétive : il y a trop d'instrumens pour elle dans l'orchestre, elle ne demanderait que le quatuor, mais tout un orchestre l'écrase : on reconnait la manière de Nicolo et de Dalayrac poussée à une exagération de simplicité, moins les chants gracieux que l'on trouve presque toujours dans ces auteurs ; en un mot, si M. Thomas n'a eu que l'intention d'approprier une petite musique à de pauvres vers, nous l'en félicitons, M. Thomas a réussi ; mais si M. Thomas a prétendu faire de la musique comme nous la demandons à un jeune homme, c'est-à-dire, une musique pleine de sève et d'imagination ; de la science sans doute, mais aussi de l'inspiration ; du chant surtout parce que le chant est tout dans un opéra, nous craignons que M. Thomas ne se soit trompé, et nous l'engageons à changer de manière, de route et à choisir une autre fois un autre canevas. L'*Idylle à mon avis est une chose fade*; cette poésie qui se trouve toute faite dans le dictionnaire des rimes, ces vers où il n'est parlé que d'ombrage, de feuillage, d'oiseaux, de ruisseaux, de verdure, de murmure, ne sont guères capables d'inspirer un compositeur. Je voudrais que, même dans des vers d'opéra-comique, il y eut au moins apparence de pensée : la musique est l'habit qui n'a besoin que d'un mannequin, pour être appréciée ! Il y a des gens qui disent cela, mais je ne le crois pas ; que l'habit soit brillant, rien de mieux; mais, s'il y a dessous un corps bien tourné au lieu d'un mannequin sans forme, l'habit n'en aura-t-il donc pas meilleure façon et plus noble tournure ? — répondez M. Planard.

L'ouverture est insignifiante, et c'est dommage car les premières mesures promettaient quelque chose. Le trio qui sert d'introduction à l'opéra est d'une longueur demesurée, répétant sans cesse les mêmes paroles et les mêmes notes ; cependant il se termine par un petit dialogue rapide fort joli et qui a été justement applaudi. Les couplets de Couderc sont tout-à-fait nuls. Mais le duo que chantent du haut de l'échelle le sénéchal et le chevalier est plein de gaîté, de franchise, et de comique, et le grand trio de Mlle Prévost a de la couleur ; Mlle Prévost le chante parfaitement. Couderc aussi a chanté et joué avec goût et finesse, quant à Mlle Olivier elle n'a jamais joué et ne chantera jamais ; nous prions M. Fargeuil de modérer ses grimaces qui sont fort laides et pas excessivement drôles, et nous dirons tout bas à Mlle Prévost qu'une paysanne de Falaise ne doit pas avoir le même accent qu'une fermière de Lonjumeau. A l'Opéra-Comique tous les paysans, qu'ils soient Auvergnats, Bas-Bretons, ou Normands, ont une seule et même prononciation; à quoi sert alors les changer de province ?

G. D'Avrigny.

VAUDEVILLE.

MON COQUIN DE NEVEU, vaudeville en un acte, de M. Rochefort, représenté le 23 août 1837. — Personnages et acteurs : *Dufresne*-Arnaut, *Frédéric*-E. Taigny, *Ovide* Lepeintre jeune, *Georges*-Ballard ; *Olympe*-Mmes Guillemin, *Cornélie*-E. Taigny.

Ceci est une contrefaçon assez pâle des *Premières Amours*.

Le petit Ovide Lagrange et la petite Cornélie Dufresne ont passé ensemble leurs belles années d'enfance ; ensemble ils ont fait la chasse aux papillons et cueilli des marguerites ; ensemble ils ont bu le lait de la chèvre blanche, et grimpé aux branches du grand cerisier... Comment ne pas conserver éternellement le souvenir de ces candides et pastorales récréations !...

Après dix ans d'absence, Ovide et Cornélie se retrouvent pour signer leur contrat de mariage. Mais, hélas ! quels changemens se sont opérés depuis leur dernière ascension sur le grand cerisier !... Le petit Ovide, autrefois si grêle, si fluet, ce malheureux petit garçon, qui avait une tendance si prononcée vers la phtysie pulmonaire, est devenu (*horresco referens* !) est devenu Lepeintre jeune. Cornélie, plus raisonnable dans son développement, est aujourd'hui la gentille et mignonne Mme Taigny. On conçoit sans peine qu'une alliance entre ces deux aimables enfans est impossible. Cornélie aime bien mieux épouser l'oncle d'Ovide, l'élégant Frédéric, plus jeune d'un an que son neveu, et plus léger que lui de quelques milliers de livres. Quant au coquin de neveu, il fait don de son cœur, de sa ma,n et de son embonpoint à une victime de son bon oncle, vieille vierge de trente-neuf ans, qui se propose de taquiner cet énorme mari, dans le seul but de le faire maigrir peu à peu et de le réduire ainsi à des proportions moins exagérées.

Tout l'esprit, toutes les pointes, tous les couplets, toute l'intrigue de la pièce roulent sur la rotondité de ce pauvre Lepeintre jeune, qui est vraiment fort drôle sous sa *blondissante* chevelure et dans son étroit habit élégamment échancré sur sa vaste poitrine. Nous conseillons à Lepeintre jeune de faire le sacrifice d'un certain geste, dont l'effet grossier et inconvenant ne s'adresse qu'au centre du parterre et au public du cintre. Ainsi donc, qu'il remette tout simplement dans sa poche de côté la ceinture rose de Cornélie, sans aller placer ailleurs ce souvenir d'amour, qui doit, à ce qu'il dit, rester toujours sur son cœur. Qu'il y reste donc !

MARC-MICHEL.

THÉATRES DE PARIS.

OPÉRA. — Hier, dans *la Juive*, le rôle de Rachel a été joué par Mme Stoltz, qui faisait son premier début à l'Opéra. L'heure à laquelle le spectacle a fini ne nous permet pas d'entrer dans les détails de cette représentation. Nous y reviendrons prochainement.

FRANÇAIS. — Mlle Dupont, qui avait consenti à se laisser oublier un moment pour donner la scène libre aux débuts de Mlle Tilly, s'est remontrée, mercredi dernier, dans Frosine de l'*Avare*. Le public avait besoin de revoir son excellente actrice. Sans doute nous allons de toute notre indulgence au-devant des jeunes talens dont nous saluons l'espoir ; nous applaudissons de tout notre cœur aux jolies petites mines, aux airs coquets, au

caprice d'une vive Marton de dix-sept ans; mais nous voulons aussi nous reposer du piquant par le beau, et, après les surprises de nos yeux, revenir aux pures jouissances de l'art. Mlle Dupont est l'art vivant, la perfection du genre, la soubrette élevée à la dignité de modèle. Il n'y a, et il n'y aura long-temps qu'une soubrette à la Comédie-Française. Ce n'est pas en un jour qu'on arrive à ce goût parfait du geste qui ne va jamais au-delà, qui ne reste jamais en deçà de la ligne exquise, qui est la mesure et le dessin excellens. Un rôle joué par Mlle Dupont est quelque chose de complet, de riche et de précieux. Elle dit avec une pureté et un soin admirables; elle découpe sa phrase; elle l'anime, elle la colore, elle en fait reluire le sens, elle en accuse le détail avec recherche; le mot se détache et prend saillie; et ce n'est pas là un talent par éclairs, c'est un talent posé, calme et fort, plein de gaîté, mais de gaîté constante; plein de verve, mais de verve qui ne s'éteint jamais. Mlle Dupont a donné une leçon au public; parterre et débutante, elle nous a tous ramenés au vrai.

Opéra-Comique. — Mme Morin-Lebrun a débuté cette semaine dans le rôle du page de *Jean de Paris*. L'exécution de cet opéra-comique a été généralement si détestable que nous ne pouvons nous prononcer sur le compte de la débutante, qui, du reste, n'a éprouvé aucune opposition. Mme Morin-Lebrun doit faire incessamment son second début dans Marguerite du *Pré-aux-Clercs*. Nous pourrons alors l'apprécier dans ce rôle.

Odéon. — La restauration de ce théâtre s'opère avec la plus louable activité; le personnel est entièrement formé, et l'on s'occupe en ce moment de la composition du répertoire. Nous sommes heureux d'annoncer que les difficultés survenues entre la direction de ce théâtre et la commission des auteurs ont cessé, et que celle-ci, ayant obtenu ce qu'elle demandait avec tant de justice, a levé l'interdit qu'elle avait lancé sur ce théâtre. Il a été accordé à ses réclamations : 1° un comité de lecture spécial et indépendant de celui des Français *; 2° une troupe spéciale pour l'Odéon; 3° des droits payés sur la recette brute, comme à la Comédie-Française; 4° entrée aux Français pour les auteurs joués ou reçus à l'Odéon. Parfaitement secondé par M. Valmore, M. Védel a organisé l'intérieur de ce théâtre de manière à faire croire à une certitude de prospérité; les garanties qu'il a données au corps des auteurs, et la déférence dont il vient de faire preuve envers eux, lui donne aussi le droit de compter sur leurs sympathies et sur leur concours dévoué. L'ouverture doit toujours avoir lieu du 1er au 6 octobre.

Vaudeville. — Le théâtre de la rue de Chartres lutte contre la canicule par une abondante averse de pièces d'été. Par une sage économie, il tient en réserve, pour une saison meilleure, ses bons ouvrages, et remplace, en attendant, la qualité par la quantité. La dernière nouveauté, représentée mercred , sous le titre de *Mon Coquin de Neveu*, est une charge qui pourra amuser pendant quinze ou vingt jours grâce à la bouffonne tournure de Lepeintre jeune fashionable, et au jeu toujours comique et spirituel de Mme Guillemin. — Varlet se fait toujours applaudir dans *Elle est Folle* par la manière profondément sentie et remplie tour à tour de sensibilité et d'énergie, dont il rend le rôle difficile de sir Harleig.

Palais-Royal. — Alcide-Tousez est encore malade; mais le théâtre ne s'en porte pas plus mal. Grâce à Achard et à Levassor, on y rit tous les soirs comme si le facétieux Bobèche était toujours là.

Gymnase. Le bruit du remplacement de MM. Poirson et Cerfber, dans la direction de ce théâtre, par MM. Ferville et Cogniard, semble se confirmer au boulevart Bonne-Nouvelle.

Variétés. — Un journal de Belgique a dit que le succès de M. Matis avait été tellement ébouriffant qu'à la fin de la pièce il avait été rappelé. Nous qui y assistions, mais qui, sortis dès la chute du rideau n'avions pu voir cela, nous avons pris des informations

---

* Cette clause du traité ôte, à la double direction de M. Védel, le caractère d'analogie qu'on avait trouvé entre elle et le cumul attaqué dans l'affaire de M. de Cès, maître absolu de deux théâtres du même genre, ce qui ne peut aucunement se dire de M. Védel.

et n'avons pu trouver de témoins de ce triomphe. Dans le doute, nous avons été revoir M. Matis pour juger s'il a pu mériter une ovation et nous en sommes sommes sortis ne le pensant pas. M. Matis a des jambes assez mal bâties, sa figure est peu expressive, sa voix caverneuse, il chante mal, son jeu savant est trop outré et trop grimacier; il sent la province. Pourtant nous attendrons, selon notre loyale habitude, une seconde création qui puisse infirmer ou confirmer notre façon de penser actuelle.

Porte-Saint-Martin. — La *Revue* a prouvé à ses lecteurs qu'elle connaissait les allures de chaque théâtre et de chaque direction en prévenant le public contre les annonces des confrères et les affiches de M. Harel, qui annonçaient, il y a douze jours, la première représentation de la *Guerre des Servantes*. Nous sommes enfin arrivés au terme de ces *relâches* sans fin, et ce soir, à moins d'une cause *réelle* de retard et qui ne peut se prévoir, ce soir, disons-nous, aura lieu la représentation de cette pièce, dont on a peut-être beaucoup trop parlé à l'avance. Nous en rendrons compte dans notre numéro prochain.

Ambigu. — *Le Corsaire Noir* combat toujours, et avec avantage, le mois d'août, si fatal aux théâtres; l'action de ce drame intéresse, et la mise en scène pique la curiosité. On répète activement à ce théâtre *l'Officier bleu*, qui passera la semaine prochaine, et le *Petit Chapeau* avec *l'Ombre de Nicolet*, pour la Gaîté. C'est l'éternel et inévitable Gobert qui joue le rôle de Napoléon dans le *Petit Chapeau*.

Gaîté. — Les journaux payés pour annoncer les arrangemens qui n'avaient pas lieu, qui ne peuvent avoir lieu entre la *Commission des auteurs* et le théâtre interdit, sont revenus sur leurs pas depuis le démenti de notre dernier numéro; ils ont compris que, par cette tactique, ils ne pourraient guère servir leur client : ils en cherchent une autre, et se contentent de publier que rien n'est changé dans les positions respectives; mais que le théâtre est en mesure de soutenir le siége long-temps. Nous doutons fort de ceci, et nous dirons bientôt pourquoi, car nous le savons. — En attendant, les auteurs dissidens commencent à trembler pour leur propre compte; ils sentent que leur cause n'est ni noble ni digne, puisque c'est celle de l'intérêt privé luttant contre les intérêts généraux; peut-être aussi devinent-ils que cette route même est la plus mauvaise pour arriver au but qu'ils s'étaient proposé; que la direction de M. de Cès peut bien n'être qu'éphémère, et qu'après lui, le champ dans lequel ils auraient semé ne produirait pour eux que de tristes fruits. Toujours est-il qu'un de ces auteurs est revenu à la *Commission demandant à rentrer dans son sein*, et que la *Commission*, usant de son droit et s'acquittant de son devoir, *a refusé*; car, aux termes de l'acte signé par tous les auteurs, celui qui se détachera de la ligue formée par la nécessité et autorisée par l'équité, doit être expulsé à tout jamais de l'association. — Matière à réflexion!

Folies-Dramatiques. — La féerie de MM. Cogniard opère, chaque soir, un miracle au boulevart du Temple; le succès de *la Fille de l'Air* monte avec le thermomètre. La jolie sylphide Nathalie, et Neuville, le vieux Vent-du-Nord, se font vivement applaudir l'une par sa grace et sa gentillesse, l'autre par sa laideur grotesque et son jeu exhilarant. Palaiseau, jeune artiste de cœur et de talent, est tour-à-tour comique et touchant jusqu'aux larmes dans le rôle du paysan Rutland, qu'il rend avec un naturel et une vérité dignes des nombreux bravos que la salle lui envoie. — Bref, l'administration se repose en attendant que *la Fille de l'Air* ait fatigué ses ailes; elle a bien la mine de vouloir voler encore pendant deux ou trois mois. Bon courage!

Porte-Saint-Antoine. — On annonce, pour ce théâtre, une ère nouvelle de prospérité qui datera du 1er septembre prochain. C'est M. Morin, professeur au Conservatoire, qui prend les rênes de l'administration. Rien, dit-on, n'a été épargné pour attirer le public et le retenir. Les peintures de bon goût, le gaz, une meilleure disposition des loges et des banquettes plus commodes, telles sont les améliorations matérielles. Les pièces, après cela, seront-elles meilleures? c'est ce que nous dirons d'ici à peu. — En attendant, dès aujourd'hui, nous pouvons constater un progrès moral, une réforme. L'administra-

tion a renvoyé *ses claqueurs*. Dans l'état de choses actuel, les autres théâtres se montreront-ils disposés à suivre un si bel exemple? Peut-être ne le pourront-ils pas. — On annonce, pour la réouverture, un mélodrame en cinq actes, intitulé : *Les Femmes libres*.

THÉATRES DE LA PROVINCE.

Alger, 15 août. — La troupe italienne a terminé son premier abonnement par la représentation *d'Olivo e Pasquale*. C'est le quatrième ouvrage donné aux dilettanti d'Alger, et jusqu'à ce jour, à l'exception du *Barbier*, Donizetti a fait seul les frais du répertoire. La musique *d'Olivo e Pasquale* est plus pittoresque que sentimentale, aussi est-elle mieux goûtée que celle de *l'Elissir* et du *Furioso*. — Zoni, Bariola et Montegazza se sont bien acquittés de leurs rôles et Mlle Buonarotti a chanté délicieusement, surtout son dernier rondo varié, dans lequel elle s'est surpassée. — Jusqu'à présent l'orchestre s'est montré de la plus grande faiblesse.

Besançon, 23 août. — Le spectacle de dimanche a été du plus agréable effet. Il se composait de *la Pie Voleuse*, opéra, et d'un vaudeville nouveau, *Une Position délicate*. Cette représentation a pu servir à constater le succès de MM. Cessiome et Dominique, le baryton et la basse-taille. — Mlles Philippe et Marie-Maire ont obtenu aussi des applaudissemens.

Bordeaux, 20 août. — Pour conjurer les ardeurs caniculaires, il ne fallait rien moins que *la Juive* avec toute la pompe de son spectacle et sa belle musique de plus en plus goûtée par le public empressé. — Pendant que cet opéra poursuit son succès de vogue, on étudie *les Huguenots* et *l'Ambassadrice*. On a distribué à la comédie les rôles d'*Eulalie Granger*, drame, et M. Petipa s'occupe de la mise en scène d'un ballet nouveau. — Aux Variétés, Mme Mutée a repris avec succès son rôle d'Amélie dans *il y a Seize ans*. On répète *le Juif Errant*, et l'on prépare une représentation au bénéfice de M. Hippolyte, l'artiste aimé des habitués de ce théâtre.

Cambrai, 22 août. — Ce serait une tâche difficile que de rendre compte des représentations d'une troupe d'opéra en province. Si l'on écoutait les *on dit* de tels ou tels personnages, qui, pour un franc vingt centimes, prix de leur abonnement, prétendent avoir des Nourrit, des Chollet, des Damoreau, des Dorus, etc., dont ils ont lu les noms dans la *Revue du Théâtre*. Pitié! pitié! pour ces embryons fashionables, qui applaudiraient un nom, et qui ignorent ce que c'est qu'un talent.

Avant tout, nous citerons un passage d'une feuille locale, qui, comme nous, juge avec intégrité, il est question de *Robert-le-Diable*; « Nous ne nous hasarderons pas de » dire à madame Alfred, tout ce que nous ont inspiré les vibrations hardies de son beau » gosier. L'abandon de son jeu et la noble simplicité de sa physionomie si digne en tout » de la princesse de Sicile, les applaudissemens qui lui furent unanimement prodigués » valent mieux que nos paroles. »

Eh oui! Mme Alfred est une cantatrice de premier ordre. Nous nous applaudissons de lui avoir rendu justice avant tout autre, et d'avoir proclamé son talent. Et cependant cette jeune femme oppressée par une grossesse pénible ne peut déployer toutes les cordes harmonieuses de son larynx. Que sera-ce donc, lorsqu'elle aura payé le tribut que lui impose la nature; si déjà elle s'est fait vivement applaudir dans *Actéon* et *l'Ambassadrice*? De plus, tous les costumes de cette artiste sont d'une fraicheur et d'un goût ravissant. Ayant fait la part du talent réel, nous répéterons à Mme Alfred qu'il ne suffit pas de bien chanter, qu'il faut jouer. Sous ce dernier rapport, notre *Prima donna* laisse beaucoup à désirer.

Nous ne dirons pas la même chose de Mme Lejey. Cette jeune femme dont la jolie voix ne manque pas de méthode, joue avec ame, intelligence et talent. Alice *de Robert*; Angéla, d'*Actéon*; la duchesse de Langeais de l'*Ami Grandet*; Tao-jin, du *Cheval de Bronze*, ont

été pour elle de véritables triomphes. N'oublions pas en parlant du *Cheval de Bronze* de mentionner Mme Perreymond, qui a été saisissante d'ame, de chant, de grace dans le rôle de Stella qu'elle a joué par complaisance, mais joué, joué de manière à prouver que cette très-jeune femme peut espérer de grands succès, lorsque l'étude et le travail auront apposé leur cachet sur sa tête.

Croiriez-vous que la délicieuse farce, la spiriruelle bêtise de *Bobèche* et *Galimafré* ait trouvé de l'opposition parmi la jeunesse savante et *désabusée* de Cambrai. Les bonnes gens, ce qui ne veut pas dire *bêtes*, applaudissaient et riaient à gorge déployée au jeu délirant de Berteché, bien secondé par Lejey, Haly et la gracieuse Perreymond. Malheureusement les élégiaques l'ont emporté.

Lecor gagne chaque jour dans l'esprit public ; deux ou trois notes de plus, quelques livres de graisse de moins, il tiendrait son emploi avec succès.

Mme Borsari tient celui de duègne à la satisfaction générale.

Barbot (basse-taille, soit) manque de tenue et de dignité, même lorsqu'il chante ; sa mise est peu soignée, ses gestes faux. — Avis à l'acteur.

Lejey (comique), est souvent original, parfois naturel. *Vouloir, c'est pouvoir ;* qu'il veuille donc, ses succès seront complets.

Perreymond est toujours excellent dans le vaudeville et la comédie ; nous l'engageons à relire souvent ce vers de la Henriade :

Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.

Peut-être alors renoncerait-il à *vouloir* chanter l'opéra.

La troupe de M. Bertéché nous quitte samedi pour aller à Arras, où l'on a rendu pleine et entière justice à Mme Alfred, lorsqu'elle a joué l'*Ambassadrice* et *Actéon*.

Nous attendons, au mois de septembre, l'excellente troupe de M. Billon, qui a toutes nos sympathies. — Encore d'agréables soirées qui se préparent pour nous.

Au moment où je termine cette lettre, je reçois l'affiche de spectacle pour demain. *L'Ambassadrice, Un Bal du grand Monde, Bobèche et Galimafré.* Nous admirerons, nous applaudirons, nous rirons encore. C. H

Chalons-sur-Saône, 20 août. — C'est jeudi que la troupe de M. Théodore a débuté sur le théâtre de cette ville, et le succès qu'elle a obtenu lui promet un heureux avenir. Dans un prologue assez spirituel, tous les artistes sont passés en revue, et cette revue n'a pas été désagréable au public. M. Vizentini et Mlle Elisa Jacops se sont fait principalement remarquer.

Havre, 17 août 1837. — J'espérais n'avoir que des éloges à faire de notre nouvelle direction, car M. Fortier qui en a pris les rênes avait pour lui toutes les conditions voulues pour réussir; aimé du public comme artiste, homme de tact et de goût, tout faisait présager qu'il entourerait notre scène d'un éclat dont jusqu'alors elle avait été privée. Pourquoi faut-il qu'une négligence coupable, ou un esprit de parcimonie mal entendu, vienne paralyser ces élémens de succès, et me forcer à changer en critique, les marques de bienveillance que j'étais tout disposé à lui témoigner. — Depuis quatre mois, époque de l'ouverture, la guerre est déclarée entre le public et la direction; chaque jour, le régisseur, appelé à grands cris, répond d'une manière évasive, aux interpellations qui lui sont adressées de tous les coins de la salle ; celui-ci demande une première chanteuse, celui-là une basse-taille ; l'un une première dugazon ; l'autre une première amoureuse, et celui-ci, celui-là, l'un et l'autre ont raison car tous ces sujets nous manquent. Cependant Paris fourmille d'artistes sans engagement, et dans le nombre, il en est sans doute qui rempliraient avec avantage ces divers emplois, si des offres satisfaisantes leur étaient faites. Le nombre des choristes, qui selon le prospectus devait être de 27, est loin d'atteindre ce nombre. Un décor restauré, avec des accessoires convenables, donné au commencement des débuts, avait fait penser que la mise en scène, jusqu'ici négligée chez nous, attirerait la sollicitude du nouveau directeur. Vain espoir, les décors qui, depuis quatre ans, passent et repassent sous nos yeux, continuent à jouir de ce privilége ; cependant M. Voizel, peintre décorateur, attaché au théâtre, artiste d'un talent remarquable, gémit en silence, de voir son pinceau inactif. Il est vrai que de nouvelles pièces seules nécessiteraient de nouveaux décors, et que la direction ne nous offre que des ouvrages usés, premiers-nés

du répertoire, que les acteurs se donnent à peine le temps d'étudier, pensant avec raison que leur réputation ne peut être accrue ni diminuée par la création de rôles qu'ils sont appelés à remplir une ou deux fois au plus. — Je ne vous ai parlé que des artistes qui nous manquent, quelques-uns de ceux que nous possédons dans l'opéra n'ont dû leur admission qu'à l'ennui qu'éprouvait le public d'exercer chaque jour de nouveaux actes de rigueur; ses sifflets et son mécontentement protestent sans cesse contre ses choix hasardés. Cependant toute la troupe n'est pas également mauvaise; des comédies bien montées et bien jouées, des vaudevilles assez gais, nous ont révélé le talent de quelques artistes, et ont contribué à étouffer quelque temps les murmures du public, qui généralement préfère l'opéra. M. et Mme Fortier ont droit de revendiquer, comme acteurs, une grande partie des éloges qu'ils devraient s'attacher à mériter comme directeurs. — Exempt d'intérêt et de passion, nos jugemens seront toujours guidés par la justice et la bonne foi. — Arnal qui nous arrive, va encore retarder le complément de notre troupe. A. F.

Le Havre, 23 août. — Arnal, du Vaudeville, en représentations au Havre, a su ramener au théâtre de cette ville la foule qui en désapprenait le chemin. Dans le rôle de Schnapps, de *Mina*, cet acteur a révélé une nouvelle faculté comique et une variété de talent qu'on ne lui connaissait pas encore. Les Havrais lui ont fait un accueil brillant, et bruyant tout à la fois, car les éclats de rire et les applaudissemens se confondaient ensemble et semblaient vouloir se dominer. Les naïves bêtises, la burlesque exaltation de cet Antony inculte ont provoqué l'hilarité générale; elle a gagné les acteurs, et Arnal seul est resté inaccessible à la contagion du fou rire qu'il avait excité.

Limoges, 20 août. — Avant son départ de Limoges, la troupe de M. Combettes a régalé son public d'une pièce nouvelle composée par un amateur de la ville, ainsi qu'il s'intitule, gardant modestement l'anonyme. Cette pièce a pour titre : le Retour du soldat d'Afrique, ou l'Entrevue des deux Fantômes, folie-vaudeville en deux actes, l'œuvre limousine a réussi sans grand conteste et dans cette représentation, dont l'ensemble a été remarquable, le public a donné des applaudissemens à MM. Combettes, Léon, Hector, Vernet et Mme Morin.

Lyon, 20 août. — La représentation donnée hier par M. Ad. Nourrit, au bénéfice des ouvriers sans travail, avait attiré une foule immense au Grand-Théâtre. Cette affluence ne tenait pas moins au désir qu'on avait de revoir une dernière fois le grand acteur dans un des rôles où il est le plus admirable, qu'au besoin qu'on éprouvait généralement de lui témoigner combien les Lyonnais sont reconnaissans de tout ce qu'il a fait pour nos pauvres ouvriers. — Jamais Nourrit, dans *les Huguenots*, n'avait mieux chanté, ni rendu avec plus de vérité, de passion, d'énergie, le duo si pathétique du quatrième acte et le sublime trio du cinquième; aussi les applaudissemens de la salle entière tenaient-ils vraiment du délire, quand l'inimitable chanteur, rappelé par les voix de tous les spectateurs, a été reconduit sur la scène au milieu d'une pluie de bouquets et de couronnes qui tombaient de toutes les parties de la salle. Jamais semblable ovation ne s'était vue sur notre scène.

— Nous apprenons qu'Adolphe Nourrit a encore joué, pour sa clôture définitive, dimanche 20 août, *la Juive*. La salle regorgeait de spectateurs. — Même enthousiasme pour le grand chanteur tragique qui, de Lyon, se rend à Toulouse. — Mlle Falcon vient d'arriver ici.

Marseille, 18 août. — Un succès d'enthousiasme a inauguré les représentations de Mme Damoreau-Cinti. La diva prima donna a rajeuni pour les oreilles marseillaises le rôle de Rosine, si usé pour les débuts des prime donne. La musique du *Barbier* a mis en relief la merveilleuse vocalisation de ce gosier si pur, modèle parfait de goût et de méthode. Un cri général d'admiration a rappelé Mme Damoreau après le baisser du rideau.

Nancy, 21 août. — Les artistes nouvellement engagés par M. Batiste nommé directeur-gérant, sont arrivés; chacun est à son poste, et demain 22, le théâtre s'ouvre pour la rentrée et les débuts, par une brillante représentation. — Sans vouloir s'élever aux proportions grandioses de M. Fay, la nouvelle entreprise se présente néanmoins avec un personnel

plus complet que celui des troupes antérieures. La présence annoncée de M. Adolphe Nourrit, la mise en scène des *Huguenots* et de *la Juive* prouvent que l'administration actuelle entend ses intérêts et comprend les plaisirs du public.

Nevers, 20 août. — Avant de clore les représentations que sa troupe donne à Nevers, M. Pousseur a voulu prouver sa reconnaissance au public bienveillant de cette ville, en le gratifiant d'une de ces nouveautés qui ont eu à Paris un succès de vogue, et il a fait représenter *la Comtesse du Tonneau*. Ce vaudeville de M. Théaulon a fait beaucoup de plaisir. Mme Pousseur s'est montrée à la hauteur du rôle original et spirituel de Jeanneton; M. Pousseur a bien joué celui de l'Espérance. Des éloges sont dûs aussi à M. Ponnet. Quelque rôle qu'il remplisse, cet acteur est toujours bien en scène.

Rouen, 19 août. — On attendait impatiemment la représentation de *la Comtesse du Tonneau*, annoncée depuis long-temps; et le public n'a rien perdu pour attendre, puisque la pièce a été jouée par l'actrice qui a créé le principal rôle et pour laquelle il a été composé. Mlle Déjazet s'est montrée, ce qu'elle est toujours, la plus spirituelle, la plus espiègle, la plus parisienne de toutes les grisettes. Elle a été assez bien secondée par Félix, et assez mal par Lemaire.

Rouen, 23 août. — M. Marquilly, second ténor, s'est essayé dans l'opéra de *Robert-le-Diable*, où il a révélé toute sa faiblesse. Cet artiste, pris d'un enrouement subit avant la représentation, ne saurait être jugé sur ce premier début. Peut-être prendra-t-il une éclatante revanche. — Boulard et Nourrit ne méritent que des éloges. — Mmes Félix et Lavry devraient tâcher de faire comme ces messieurs. — Les représentations de Mlle Déjazet sont suivies; il y a, pour les spectateurs, gaîté et plaisir; mais l'actrice pourrait être mieux secondée.

Valenciennes, 23 août. — Si nous nous plaisons à mentionner la constante activité qui distingue la direction de M. Billon, nous ne pouvons signaler avec le même éloge la plupart des ouvrages qu'il choisit pour composer ses représentations. Celle d'hier, donnée au bénéfice de Mme Constant, en est un nouvel exemple à ajouter aux autres. Cependant, grace à la haute intelligence de cette dame, qui a joué tout le cinquième acte en grande tragédienne, *Jeanne de Naples* a été préservée d'un lourd échec; mais, en revanche, *Bobèche et Galimafré*, malgré la verve habituelle de M. Léopold et de sa gentille épouse, n'ont pas été goûtés du tout. Le public a vertement sifflé, et nous devons dire qu'il a fait bonne justice. Certes, il serait fâcheux que M. Billon, qui a pour lui toutes les sympathie, continuât à donner de si chétifs ouvrages; car il pourrait bien en résulter que les spectateurs lui en gardassent rancune et finissent par négliger le théâtre, qui est maintenant dans un état très-florissant.

Décidément, nous possédons Bocage! Il joue demain Buridan de *la Tour de Nesle*.

Abel Hécart.

Versailles. — Odry a donné quelques représentations à Versailles, et son nom sur l'affiche a fait qu'on a pu compter dans la salle quelques spectateurs, chose inaccoutumée. Une de ces représentations se composait d'*Estelle*, du *Sauveur* et de l'*Ours et le Pacha*. Dans la première pièce, MM. Allard et Saint-Léon se sont fait remarquer, l'un par son comique spirituel, l'autre par sa bonne tenue, ainsi que Mme Lefèvre, artiste de mérite, mais qui vise trop à l'effet. — Odry, dans le *Sauveur*, a été fort bien secondé par M. Lefèvre, rôle d'Arthur, et par M. Allard, rôle de Norblin. — Mlle Martin a été gracieuse et charmante, comme toujours. On ne pourrait que lui reprocher de paraître trop jeune pour le rôle de Valentine. C'est un défaut que lui envieront beaucoup d'actrices, et dont, avec le temps, elle finira par se corriger. — Le rôle de Léonie était bien tenu par Mlle Hiacynthe, dont le directeur n'utilise pas assez souvent les heureuses dispositions. — La grosse farce de l'*Ours et le Pacha* terminait le spectacle. — Odry, privé de son entourage habituel, a paru moins comique qu'aux Variétés de Paris, lorsque Brunet, Vernet et Lepeintre aîné l'étayaient de leur talent si original. Cependant, MM. Ozanne et Paul se sont bien acquittés des rôles dont ils étaient chargés. — *Le Postillon de Mame Ablou*, que Levassor chante avec tant de verve au Palais-Royal, a été estropié par Odry, qui n'a rien de ce qu'il faut pour exécuter cette charge. Son costume n'était pas non plus d'un heureux choix.

V.

MÉLANGES.

LA FIANCÉE DU CONTREBANDIER.

Air: des Laveuses du Couvent.

—Holà! jeune fille craintive,
Que fais-tu là, seule, attentive,
Sur le rocher battu des flots?
— Pêcheur, quand le phare s'allume,
Mon œil cherche encor dans la brume
La nef si chère aux matelots (bis)

Notre-Dame!
Daignez écouter ma prière,
Secourez le jeune corsaire;
Sauvez les jours
Du matelot hardi,
Hardi contrebandier!

— Jeune fille, mon ame envie
Le mortel qui puise la vie
Dans les doux transports de ton cœur
— Pêcheur, si tu voyais dans l'ombre
Luire son regard morne et sombre,
Tu n'envierais pas son bonheur (bis)

Notre-Dame! etc.

— Quoi n'est-ce pas un capitaine,
Fier marin, à la voix hautaine,
Au front brun, au regard altier?...
— Pêcheur la mer est sa patrie,
Son toit le ciel; son industrie
Le vol: c'est un contrebandier,
Un pirate contrebandier!

Notre-Dame! etc.

Pourtant, je suis sa fiancée,
Cette bague à mon doigt passée
Est un gage de son amour.
Mais il a dû fuir, et je pleure;
Hélas, vainement à cette heure,
J'attends peut-être son retour. (bis)

Notre-Dame! etc.

— Jeune fille, ton ame est pure,
Dieu te le rendra, sois-en sûre,
L'avenir vous protègera.
— Pêcheur que le sort favorise
Cette espérance, ou qu'il la brise,
Mon cœur jamais ne changera (bis)

Notre-Dame! etc.

— Pauvre fleur, dans l'ombre cachée,
Sous le vent du malheur penchée,
Nul ne sait, hélas, tes douleurs!
— Pêcheur, qu'importe ma misère,
A son cœur je suis toujours chère,
C'est de l'ivresse que mes pleurs (bis).

Notre-Dame!
Daignez écouter ma prière,
Secourez le jeune corsaire,
Sauvez les jours
Du matelot hardi
Hardi contrebandier!

Aug. Amouroux

LE BEC DANS L'EAU.

ROMAN.—Chap. IX.

De la désagréable rencontre que fit le nez d'Anselme en voulant venir en aide a son estomac, et d'une visite surprenante que reçut notre jeune poète.

Quand Anselme eut achevé son élégie et son repas, il se demanda ce qu'il pourrait faire pour ne s'ennuyer que le moins possible. La question était facile à résoudre; mais, ainsi que cela arrive toujours, le seul parti raisonnable fut le dernier qui lui vint à l'esprit. Les lourdes tranches de bœuf descendues une à une dans son estomac, tandis qu'il descendait lui-même, en imagination, *dans la nuit du tombeau*, avaient peu à peu, insensiblement, produit sur ses idées l'effet du lest sur un ballon; si bien, qu'à la fin de son confortable dîner, il s'était trouvé déposé tout doucement, des hautes régions de la poésie, dans le champ prosaïque de la réalité, ou si l'on aime mieux, il était remonté des sombres abîmes de la tombe au niveau du sol des vivans, c'est-à-dire sur les dalles de sa cellule. Or, en jetant un regard autour de lui, il se vit entouré de solitude, d'obscurité et d'ennui; en plongeant ce même regard en lui-même, il

y aperçut un grand travail digestif qui n'attendait pour s'opérer convenablement qu'une tranquillité d'esprit complète; et comme il se sentait ennuyé, et que l'ennui, suivant la définition de son ami Gallimard, était une fatigue morale, il se mit à délibérer sur les moyens de distraction qu'il pourrait se procurer dans sa prison. L'exercice et la promenade lui parurent d'abord des procédés hygiéniques d'un mérite reconnu; il en essaya; — au bout de six pas, son pied et son nez rencontrèrent en même temps la muraille; il rebroussa chemin et fit la même rencontre au bout de la même distance; alors il marcha en rond comme un cheval de manège; mais ce tournoiment inaccoutumé ne tarda pas à l'alourdir de telle sorte, qu'il lui fallût renoncer à ce genre d'amusement. — Ouf! Diable! pensa-t-il en s'arrêtant, j'ai la tête prise comme un homme ivre..... On dirait que ma chambre se promène autour de moi..... et que ce plancher se dandine sous mes jambes, à l'instar du pont d'un navire..... J'ai besoin du grand air pour me remettre..... le grand air est aussi pour la digestion un auxiliaire efficace..... — Anselme poussa aussitôt sa table contre le mur, plaça dessus une de ses deux chaises, grimpa sur ce balcon improvisé, et, s'accrochant des mains à la solide croix de fer qui garnissait son étroite fenêtre, il aspira à pleins poumons l'air pur et frais des êtres libres, qui passait, sans y entrer, devant les lucarnes de la prison.

— Prisonnier, retirez-vous! cria la sentinelle belge du fond de sa guérite.

Anselme n'entendit pas. — Il regardait les étoiles du ciel, il écoutait les bruits confus de la ville, qui venaient mourir sans écho contre les pierres épaisses du noir édifice..... Il suivait de l'œil les petites lumières lointaines qui filaient comme des météores en dedans des larges croisées des maisons.....

— Prisonnier, retirez-vous!! cria de nouveau la sentinelle.

Anselme n'entendit pas. — Une chauve-souris venait de se détacher d'une crevasse de la fenêtre... Il s'amusait de voir son vol irrégulier et anguleux comme la forme de ses ailes... et du petit cri aigu qu'elle jetait en passant...

— Prisonnier, retirez-vous! tarteiffle!!! répéta pour la troisième fois la sentinelle, et, le prisonnier ne bougeant pas, elle le coucha flegmatiquement en joue et fit feu.

Anselme entendit pour le coup le bruit d'un fusil qui ratait, et vit briller, au-dessous de lui, une lumineuse étincelle.

— Maudit brutal de soldat! s'écria-t-il en sautant précipitamment à bas de son échauffaudage; que l'enfer le confonde! C'est qu'il m'aurait tué sans plus de façon, si la poudre du roi Léopold n'eût pas été humide... Quel damné pays que cette Belgique!... Quel peuple arriéré et sauvage!... Eh quoi! à soixante lieues de Paris, ce foyer de la civilisation et de la liberté, un jeune homme ne peut être amoureux, ne peut escalader à minuit le mur d'un jardin pour se rapprocher de sa maîtresse, sans être arrêté par une patrouille et jeté en prison comme un voleur!... Et quelle prison encore? un cachot, un *in-pace* horrible, un trou de quinze pieds carrés, où il n'est pas permis de faire six pas sans se fendre la tête, ni de prendre l'air à la fenêtre sans se voir fusiller à bout portant!... Cette nation est plongée dans un état de barbarie vraiment pénible et révoltant!

Le gouvernement belge est prié de ne point prendre ceci pour une person-

nalité offensante. Cette inconvenante sortie d'Anselme contre la police et les prisons de Bruxelles, est tout simplement le cri d'un homme encore tout effrayé d'un danger qu'il vient de courir ; on découvre aussi, dans l'exagération même de ses paroles, une candeur enfantine, une inexpérience des prisons et de la police parisiennes qui témoignent en faveur des vertueux antécédens de notre poète.

Il entendit, en ce moment, l'horloge de Sainte-Gudule sonner onze heures.

Anselme fit alors une judicieuse remarque ; car le malheur instruit. Il reconnut qu'il n'y avait pour un prisonnier, la nuit, qu'un seul genre de récréation possible, sans péril, propre à distraire l'ame de ses peines et à secourir l'estomac dans l'exercice de ses fonctions naturelles... Et, pour se livrer à ce salutaire divertissement, il se jeta sur son lit et s'endormit.

L'horloge de Sainte-Gudule continua de sonner les heures comme une horloge qu'elle était. Elle sonna onze heures et demie... minuit (à minuit, on releva la sentinelle)... minuit et demie... une heure...

La ville dormait dans les ténèbres et le silence ; la prison dormait sur ses vieux fondemens ; Anselme, abîmé dans les profondeurs du sommeil, jouissait de l'entier oubli de ses mésaventures...

Tout-à-coup, le prisonnier s'éveilla. Un bruit dont il ne put se rendre compte avait troublé la tranquillité muette de son cachot. Il se dressa sur son séant, ouvrit les yeux et se trouva aveuglé par une obscurité impénétrable. Il prêta l'oreille, et entendit, d'une manière distincte, un retentissement de pas lents et réglés qui marchaient quelque part. Etaient-ce les pas du factionnaire qui flânait sous le mur ? Non ; le bruit ne venait pas du dehors. Etait-ce le porte-clef qui faisait sa ronde de surveillance ? Non ; le bruit ne partait pas de l'intérieur,

Qu'était-ce donc ?

Voilà la question que s'adressait Anselme, avec une curiosité égale pour le moins à celle qui vous presse, ami lecteur. Il s'avouait même, sans fausse honte, sans respect humain, que sa curiosité ressemblait assez à de la peur, et que, si Saint-Anselme, son patron, s'engageait à l'instant à lui accorder les deux choses qu'il désirait le plus, il s'empresserait de demander au bienheureux un briquet phosphorique et un bout de chandelle.

Les pas s'approchaient, mais (découverte singulière et peu rassurante) ils semblaient venir de dessous le sol..... Bientôt les pieds mystérieux cessèrent de se traîner sur une surface plane ; Anselme les entendit se poser l'un après l'autre sur les marches d'nn escalier et monter souterrainement vers sa cellule. Un serpent de glace lui courut dans toutes les veines, au bruit qui se fit soudain dans son cachot : c'était comme une dalle soulevée qui retombe à la renverse. Un vent frais vint le saisir au visage, et un jet de clarté, s'élançant du sol, alla frapper la voûte sombre d'une tache de lumière. Le prisonnier, faisant abnégation de tout désir curieux, s'abandonna sans réserve à l'épouvante ; il plongea vivement la tête sous ses couvertures, en imitation de l'autruche, qui croit devenir invisible pour les chasseurs en se cachant les yeux dans le sable. — Cependant la dalle se referma, quelqu'un s'avança vers le lit, et une voix basse appela : Anselme Chabreuil. — Anselme répondit par un ronflement sourd qui pouvait passer pour un soupir comprimé. Alors il sentit une main s'appuyer su

lui, le secouer, et la voix répéta son nom. A l'attouchement de l'être fantastique, le prisonnier bondit d'un élan à l'extrémité de la chambre, entraînant avec lui le drap et les couvertures qui l'enveloppaient comme d'un pallium romain; et, les yeux effarés, la poitrine pantelante, il resta cloué contre le mur, fixe, immobile, terrifié.... On eût dit une statue de la Peur jetée tout-à-coup à cette place.

La lanterne que tenait à la main l'apparition coupait la prison en deux zônes tranchées, l'une de lumière, l'autre de ténèbres. Anselme était baigné dans les rayons, et le fantôme, retranché dans la partie obscure, échappait aux regards du jeune homme.

— Je vous demande pardon si je dérange votre sommeil, dit le mystérieux personnage d'un ton d'exquise politesse; mais les nouvelles que je viens vous apporter vous paraîtront, je l'espère, de nature à devoir faire excuser l'heure un peu indue de ma visite.

Anselme reprit une certaine dose d'assurance en voyant qu'il avait à faire à un esprit de bonne compagnie, et il recouvra assez de forces pour lui adresser cette interpellation : — Qui êtes-vous?

Aussitôt le fantôme tourna vers lui sa lanterne, et le prisonnier reconnut avec stupéfaction la figure maigre et ridée de M. Perrin.

MARC-MICHEL.

NOUVELLES DIVERSES.

APPAREIL CONTRE L'INCENDIE DANS LES THÉATRES. — Une ordonnance du Préfet de police vient d'enjoindre, aux directeurs des théâtres de la capitale, de se munir de l'appareil contre l'incendie des cintres, inventé par M. Cuillier, machiniste en chef du théâtre des Variétés, et pour lequel il a obtenu un brevet d'invention.

RUBINI — venant de Londres, est arrivé il y a quelques jours à Paris; il se rend à Bergame. Le célèbre ténor a promis à ses compatriotes de se faire entendre dans sa ville natale pendant la joyeuse époque de la foire, qui est, dit-on, une des plus brillantes d'Italie.

ORCHESTRE MONSTRE DE MAYENCE POUR LA FÊTE DE GUTTEMBERG. — Les journaux ont assez fait connaître la belle fête, unique dans son genre, qui a eu lieu à Mayence à l'occasion de l'érection de la statue de Guttemberg. Pour me dispenser de vous en parler, je me bornerai à vous communiquer quelques lignes d'une lettre que je viens de recevoir de mon ami le chevalier Neukomm, célèbre compositeur. Elles pourront intéresser les amateurs de musique. Il dit : « Arrivé d'Angleterre à Mayence, le 30, je trou-
» vai tout prêt; il ne me restait plus à faire que certains arrangements tendant à mieux
» placer les instrumens. Je fis faire la première répétition de mon oratorio par six cent
» trente élèves exercés depuis deux mois par leurs maîtres, et qui me surprirent agréa-
» blement par leurs voix belles et jeunes, sonores et fortes sans criailleries. Plusieurs
» personnes qui se trouvaient présentes en étaient touchées aux larmes. La musique d'un
» régiment prussien accompagnait cette répétition. Une seconde eut lieu à la caserne avec
» cent quatre vingts chanteurs du régiment prussien, accompagnés par la musique du
» 3me régiment. La troisième eut encore lieu au théâtre avec les chanteurs du régiment
» et les membres de la *Liedertafel* de Mayence. Enfin, la répétition générale se fit la
» veille de l'exécution (dimanche 13), au grand air, ou pour mieux m'expliquer, dans la
» cour du grand hôtel de l'école primaire, qui était toute remplie par mes chanteurs et
» mon orchestre. Vous comprenez que les fenêtres des maisons environnantes étaient
» toutes garnies d'un auditoire curieux, ainsi que les toits des maisons; ce dernier jour

» nous fûmes encore rejoints par les *Liedertafels* des villes voisines, et par leurs direc-
» teurs de musique et professeurs, de manière que je pouvais compter 12 à 1,300 chan-
» teurs ; et en y comprenant la musique des trois régimens auxquels se joignirent beaucoup
» d'orchestres des théâtres étrangers et autres ; j'avais dans mon orchestre jusqu'à quinze
» cents personnes. Je fis accompagner le *Sanctus*, que je repète trois fois, par le roule-
» ment de quarante tambours du régiment, placés au pied de l'orchestre, et qui, avec les
» coups de canons, chaque fois répétés, faisaient un effet énorme. L'orchestre était élevé
» contre une église et garanti d'un côté par un avant-corps de l'église, et de l'autre côté
» par des bâtimens; ainsi il ne pouvait se perdre que peu de chose de ce grand effet.
» J'avais fait placer les grandes caisses et autres instrumeus bruyans, plus de dix pieds
» au-dessus des enfans chanteurs. » N. N.

Mlle Hulin. — Cette jeune et jolie danseuse est engagée pour tenir son emploi en chef au théâtre de Lille, que M. Caruel veut doter cette année d'un corps de ballet. C'est pour lui une bonne acquisition que Mlle Hulin qui promet de marcher sur les traces de son père.

M. Eugène — a parfaitement joué, à Bordeaux, le rôle si difficile de *Pierre le Rouge*; aussi a-t-il été très-applaudi. Nous regrettons vivement de ne point voir jouer à cet acteur, qui paraît avoir beaucoup d'intelligence, un rôle important de son emploi; un drame, par exemple. Nous sommes sûrs qu'une grande création ferait le plus grand bien à notre premier rôle.

TABLEAU DE TROUPE.

Lille.

MM. Caruel, directeur; Drouville, régisseur ; Bénard, premier chef d'orchestre ; ***, second chef d'orchestre.

MM. Adrien, Emon, Altairac, ténors; Edouard, jeune premier, drame et vaudeville, et deuxième ténor; Sévin, les premiers et deuxièmes rôles, drame, etc. ; Adrien Potet, première basse chantante; Lavillier, baryton et basses *idem;* Emery, ténors comiques marqués; Drouville, comiques caricatures; Coannet, jeunes comiques, trials; Théodore Potier, pères et deuxièmes rôles ; Génevoise, coryphée, troisièmes basses, utilités.

Mmes Marneff, première chanteuse ; Gobert, deuxième chanteuse, première dugazon ; Aimé Humbert, les fortes chanteuses et premiers rôles ; Bultos, deuxièmes et troisièmes amoureuses; Drouville, troisièmes amoureuses ; Théodore, les duègnes.

Danse. — M. Ratgheiber, premier danseur ; Mme Hullin, première danseuse; Héléna Montasin, *idem.*

L'orchestre au grand complet.

SOMMAIRE DU DERNIER NUMÉRO.

Le château Gaillard, ou la mort de Marguerite de la *Tour de Nesle*, Victor Herbin. — Lettre de M. d'Épagny aux auteurs dramatiques.—Palais-Royal : *Le Mémoire de la Blanchisseuse.* — Ambigu : *Le Corsaire Noir.* — Correspondance. — Théâtres de Paris. — Théâtres de la Province. — Théâtres de l'Etranger. — Mélanges , *Le Bec dans l'eau*, où Anselme se trouve assez content de son chagrin et fait une élégie , Ed. Thierry. — Nouvelles diverses. — Mise en scène de *Un Tour de Faction.*

Armand-Séville, *Administrateur.* — Jules Belin, *Rédacteur en chef responsable.*

Imprimerie de A. BELIN, directeur-gérant du journal, rue Sainte-Anne, 55.

REVUE DU THÉATRE.

SOMMAIRE.

Les Vaux-de-Vire, Paul DELASALLE. — Porte-Saint-Martin : *La Guerre des Servantes.* — Correspondance. — Théâtres de Paris. — Théâtres de la Province. — Théâtres de l'Etranger. — Mélanges : *Le Bec dans l'eau*, Perrin dévoilé, Eugène LABICHE ; — Lo Croix d'Honneur du Comédien. — Nouvelles diverses. — Mise en scènes du *Parent millionnaire.*

LES VAUX-DE-VIRE.

Deux jeunes voyageurs, uniformément vêtus, coiffés, chaussés et enharnachés, parcouraient à pied la route qui conduit de la Basse-Normandie à la Basse-Bretagne. Ils entraient dans la contrée appelée *le Bocage*, et, plus d'une fois déjà, ils avaient entendu les hommes et les femmes des champs, groupés comme aux jours de fête, chanter les rondes de la moisson, en se passant l'écuelle de bois pleine d'un cidre âpre et coloré. Comme pour faire diversion à ces riantes images du repos après le travail, on leur avait montré, sur la droite, près d'une pente ombreuse et fraîche, la place où sept chouans, tués par les bleus, avaient été enterrés pêle-mêle ; puis ils avaient traversé Vire, la petite ville aux pavés et aux murailles de granit ; Vire, dont chaque maison porte le nom de son possesseur gravé en relief au-dessus de la porte, comme les saint-simoniens et les compagnons de la femme portaient le leur brodé sur la poitrine.

Après avoir donné un regard aux restes du vieux château fondé par un Montgommery et détruit par Richelieu, nos deux touristes se dirigèrent du côté de la campagne pour achever leur journée en contemplant les gracieux paysages que forment les coteaux et les vallons peuplés de fermes et d'usines, et les deux rivières qui serpentent au fond, traversées de loin en loin par des bacs et des passerelles.

Le spectacle de la nature, qui engendrait autrefois l'églogue, provoque aujourd'hui l'élégie. L'homme aux instincts champêtres, après avoir joué de la flûte avec Florian et l'école pastorale, s'est mis à rêver avec Bernardin de Saint-Pierre, puis à soupirer, à gémir et à pleurer avec tous les Lackistes des deux mondes. Et il est de fait qu'il y a, dans la solitude et le silence de la campagne, au coucher du soleil, une source immense d'inspirations mélancoliques.

Les deux pélerins paraissaient s'abandonner, tête baissée, à ces inspirations, lorsque le bruit régulier d'un moulin à foulons frappa leur oreille : les deux têtes inclinées se relevèrent à la fois.

— Etourdis que nous sommes, dit l'un des jeunes gens ; nous avons passé notre temps à compter les pavés de Vire et les pierres de son vieux château, et

nous allions oublier que cette ville a produit deux poètes, deux lyriques, placés, il est vrai, aux deux extrémités de l'échelle, la chanson et l'épopée.

Il faut dire, en passant, que le couple voyageur, dont nous suivons la trace à travers les *vaux* du Bocage, se composait aussi de deux extrêmes, au moins en apparence. L'un, jeune homme à imagination mobile et flottante, amoureux de l'art et avide des sensations qu'il procure; l'autre, à intelligence plus positive et plus sévère, logicien qui cherchait à être rigoureux, en expiation peut-être de certaines erreurs de raisonnement encore palpitantes : lave qui avait dû sortir d'un volcan, mais qui venait se glacer et se durcir à la longue au souffle inexorable des réalités.

— De quels poètes parles-tu? dit l'homme de la logique à l'homme de la fantaisie.

— Ici vivait, il y a quatre cents ans, reprit l'autre, un rimeur de taverne et d'atelier; un homme du peuple, qui chanta pour le peuple, quand on ne chantait alors que pour les seigneurs et pour Dieu. Les uns offraient leurs molles cantilènes aux châtelaines et aux chevaliers; les autres consacraient leurs chants dévots aux béguines et aux gens d'église. Celui-ci, retiré dans sa vallée, et ne dépassant jamais son horizon de collines, travaillait chaque jour à façonner le drap grossier qui vêtit le peuple, et, le soir, composait les refrains joyeux destinés à porter au cœur des pauvres gens ivresse et consolation. Voyons si, après quatre siècles, le peuple l'aura oublié. Mon brave! ajouta-t-il en s'adressant à un *Bocain* qui passait, comment se nomme le moulin que l'on voit là-bas, à notre gauche?

— Moulin-Basselin, répondit le campagnard.

— Tu vois, Léon, ils sont ici plus reconnaissans que dans les grandes villes, où pas un monument glorieux, pas une institution profitable, n'a gardé le nom et la mémoire du fondateur. Ollivier Basselin est ce chansonnier populaire dont je te parlais. Il était foulon à Vire; et les gens du canton savent encore son nom et sa demeure. Cela fait honneur au pays.

— Fais-moi vite un article nécrologique sur Basselin, interrompit Léon.

— Cela ne serait point tâche facile : on ne sait ni quand il est né, ni comment il est mort. On présume seulement qu'il vivait sous l'occupation anglaise, c'est-à-dire avant la bataille de Formigny, et une vieille chanson où se trouvent ces vers :

> Hellas! Ollivier Vasselin,
> N'orrons-nous point de vos nouvelles?
> Vous ont les Engloys mis à fin...

pourrait faire supposer que le pauvre chansonnier inoffensif, aurait été tué par l'ennemi, au milieu de quelqu'une de ces dévastations ensanglantées, dont il n'était point avare.

Toutefois, l'élégance souvent remarquable de cette poésie bachique, et surtout les savantes combinaisons de rhythme et de mesure, rendent bien invraisemblable que les chansons, publiées sous le nom de Basselin, aient été composées au commencement du XVe siècle. Lisez plutôt, et je cite au hasard, cette strophe de l'une des premières chansons du recueil :

> Ayant le doz au feu et le ventre à la table,
> Estant parmi les pots pleins de vin délectable,

Ainsi comme un poulet,
Je ne me laisseray morir de la pépie,
Quant en debvroy avoir la face cramoisie
Et le nez violet.

Au reste, le mystère pourra cesser d'en être un, si l'on réfléchit que, vers la fin du XVIe siècle, il se trouva un Virois, à la fois poète, avocat et peintre, qui restaura Basselin et se fit son continuateur. Les chansons de Jean Lehoux ont une parfaite ressemblance avec celles de son vieux compatriote. Et peut-être celui-ci aura-t-il trouvé en lui un Macpherson. Lehoux naquit Normand et mourut avocat, et cela suffirait, aux yeux de bien des gens mal prévenus, pour étayer une présomption de fraude.

Mais je n'aime pas ces éternelles chicanes de noms, de dates et d'origines. Il serait bon, dans notre intérêt à tous, d'interdire la recherche de la paternité pour les livres, comme on l'a fait pour les individus. Peu nous importe, en effet, qu'Homère soit une infusion de rhapsodes; qu'Ossian soit issu de Macpherson; que la plume patiente et génevoise de M. Dumont revendique la puissante spontanéité de Mirabeau, et que maître Jehan Lehoux doive être considéré comme l'éditeur responsable d'Ollivier Basselin. Les rhapsodes n'ont pas de nom; Macpherson et M. Dumont lui même en ont un bien obscur en ce monde, et l'avocat Lehoux a vu emporter par le vent ses chansons et ses plaidoiries. Restent donc Homère, Ossian et Mirabeau; reste aussi notre vieux foulon de Vire, qui, ne pouvant donner son nom à un siècle, comme Homère, s'est contenté de le laisser à un moulin.

Le *bonhomme* Ollivier (car, lui aussi, on l'appelait le bonhomme) était un de ces biberons de naissance, qui ont toujours la lèvre en avant et la gorge sèche. L'eau faisait mouvoir le moulin; le *rouge sirot d'Orléans* était la grande passion du meunier-poète. Il parle de vin, comme, après lui, Rabelais parla de trippes, avec cette rondeur d'expression, cette plénitude de style, cette longanimité de verve qui ne se démentent jamais. On dirait, à les lire, que boire et manger ont été leur occupation constante et exclusive, leur seule et absolue manière d'écrire et de penser, de vivre et de mourir.

Basselin était *de fort rouge visage, illuminé, comme est un chérubin*, assure la chronique chantée, que rédigea son compatriote. Et le joyeux compagnon se trouvait bien de cette bonne mine; car, ainsi qu'il le dit lui-même :

Vault-il pas mieux avoir la couleur rouge et vive,
Riche de beaux rubis, que si pasle et chétive
Ainsi qu'ung beuveur d'eau?

Le *beuveur d'eau* est la bête noire de l'Anacréon Virois; il le poursuit partout comme un mauvais génie, bien mieux, comme un malhonnête homme. Le cidre ne l'inspire que faiblement; mais c'est la boisson du terroir, et il doit la ménager; aussi, lui adresse-t-il de temps en temps un couplet flatteur :

De nous se rit le François;
Mais vrayement, quoi qu'il en die,
Le sildre de Normandye
Vault bien son vin quelques fois.

Ailleurs, il s'écrie avec un certain enthousiasme :

O quintessence de pommier ! etc.

Malgré ces rares concessions, c'est le vin qui est son idée fixe, sa muse, son Dieu. Aussi, voyez comme il tient à ce Dieu, comme il s'arrête à chaque pas pour lui dresser un autel, sans oublier les libations du rite épicurien ; comme il se laisse persécuter pour lui; comme il s'opiniâtre dans son martyre. Le vin le brouille avec sa *mesgnie* (sa famille), avec sa femme, avec les bourgeois rangés qui le fréquentaient autrefois; il le prive des faveurs de Magdeleine, la seule femme pour laquelle il eût voulu réprimer un moment sa monomanie biberonne; il lui fait vendre son clos, il le fait mettre en curatelle; il le conduit enfin à mourir *povre compaygnon*, lui qui était né propriétaire. — O Basselin ! ô grand homme ! tu es bien une nouvelle preuve de cette vérité funeste : Que l'art dévore l'artiste, et que la couronne du génie se change, tôt ou tard, en une couronne d'épines !

Tout le monde sait que les chansons de Basselin, composées dans les *vaux* de Vire, en conservèrent le nom, et que c'est à cette origine que l'on remonte habituellement pour trouver la source du vaudeville. Le Vaudeville de nos jours, ce petit jeune vieillard aux formes polies, à la taille corsée, à la main laide et bien gantée, à la voix précieuse et frêle, qui ne consomme qu'eau de seltz et patés en cartonnage, serait bien étonné s'il se rencontrait un jour nez-à-nez avec le Vau-de-Vire des aïeux, et témoignerait sans doute infiniment de dégoût pour sa face rubiconde, sa voix forte et nourrie, et ses allures de prolétaire.

— Ce qui me surprend, dit Léon, c'est que la poésie de Basselin, qui s'adressait au peuple, n'ait pas trouvé cette popularité que sa nature semblait pourtant lui promettre.

— Mon Dieu ! le peuple est incompréhensible ; il n'a guères retenu, en France du moins, que des chants qui attestent son abaissement et sa servitude. Presque tous les vieux airs dont il se souvienne encore sont des airs de chasse, c'est-à-dire des traces de la féodalité, recueillies par ses victimes. On conserve aussi avec une aimable dévotion les chansons galantes de l'ancienne monarchie; et les rudes inspirations de l'homme du peuple, à peine échappées de son sein, sont condamnées à tomber goutte à goutte dans le torrent qui passe, en même temps que ses larmes et ses sueurs.

Aussi, on a beau répéter que *le Français, né malin, créa le vaudeville* (Boileau); que, *fille aimable de la folie, la chanson naquit parmi nous* (de Bernis); *qu'il n'y a pas de peuple plus gai que le peuple français* (La Harpe); que *l'humeur chansonnière est un des caractères de la nation* (J.-J. Rousseau) ; que chez nous, enfin, *tout finit par des chansons* (ancien proverbe) ; j'ai bien peur que la chanson ne finisse à son tour, et que l'attitude sérieuse et penchée qu'on lui voit aujourd'hui ne soit le symptôme de sa dissolution prochaine.

— Alors, mon ami, ce sera le cas de lui consacrer aussi une notice nécrologique.

En ce moment, les jeunes gens arrivaient au moulin du bonhomme Ollivier; le poète élégiaque se sentit saisi d'une humeur chansonnière qu'il ne s'était jamais soupçonnée; il vida d'un trait sa gourde revêtue d'osier, poussa gaîment

son ami par les épaules, et lui improvisa, en galoppant jusqu'au fond de la vallée, la complainte littéraire que voici :

En passant par les vaux de Vire,
Il faut boire, chanter et rire ;
Car c'est là que naquit, dit-on,
Le grand-père de la chanson.
Depuis lors, la pauvre petite,
A bien souvent changé de gîte.
Chanson, reprends ton gai refrain
Et retourne chez Basselin.

Aux soupers fins de la Régence,
On en fit presqu'une puissance;
Elle dansa plus d'une fois,
Sous la barette de Dubois.
Mais l'orgie ardente et repue
L'eut bientôt mise toute nue :
Chanson, reprends ton gai refrain,
Et retourne chez Basselin.

Au premier cri de la Montagne,
La chanson se mit en campagne ;
Se donnant des airs de Brutus,
La robe courte et les bras nus.
Mais, au pied de la guillotine,
Elle devint pâle et chagrine.
Chanson, reprends ton gai refrain,
Et retourne chez Basselin.

Quand le géant des Pyramides
Pesait sur les peuples stupides,
L'enfant, secouant ses grelots,
Balbutia quelques bons mots.
Mais le poing fermé du despote,
Brisa sa vielle et sa marotte.
Chanson, reprends ton gai refrain,
Et retourne chez Basselin.

Ne faisant plus rire personne,
Elle endossa l'habit de nonne,
Et par-dessus, mettant un froc,
S'en alla chanter à Saint-Roch.
Son régime d'anachorète,
La rendit grosse, grasse, et..... bête;
Chanson, reprends ton gai refrain,
Et retourne chez Basselin.

Au soleil de mil huit cent trente,
On eût pu la revoir brillante,
Si la politique toujours
Ne venait brouiller les amours.
Après Saint-Roch et son antienne,
Qu'avons-nous eu ? — La *Parisienne* !!!
Chanson, reprends ton gai refrain,
Et retourne chez Basselin.

De grands noms et de grandes choses
Germent parmi les fleurs écloses :
La chanson, qui marche en avant,
Et les épie et les attend....
Mais jusqu'à ces beaux jours de fête,
Si tu veux reposer ta tête,
Chanson, reprends ton gai refrain,
Et retourne chez Basselin.

— A propos, dit le philosophe à son compagnon, quand il eut fini, quel était donc le second poète lyrique dont tu parlais, comme d'une autre glorieuse production du Bocage ?

— L'autre poète ! ah j'oubliais. C'était un membre de l'université, un brave et digne écrivain qui n'avait pu passer à Caen le long de la maison de Malherbes, sans se sentir entraîné aux tentations de la strophe rimée. M. de Chénedollé, mort récemment, avait le rhythme sonore et la forme pure. Esprit didactique ; il a eu le tort de se croire un génie épique. Ses odes et ses poèmes volent à tire d'ailes, sans rien atteindre ni rien saisir, autour de tout ce qui plane et de tout ce qui domine, Homère, Isaïe, le génie de l'homme ! Il a voulu se mesurer avec les géans, et il s'est perdu dans leur ombre ; il est monté sur les hautes pyramides, et quand il les a eu gravies, il s'est trouvé si petit à leur sommet qu'il a cessé d'être perceptible.

M. de Chénedollé, le lyrique, avait sans doute bien peu de considération pour Basselin le chansonnier, son voisin des vaux de Vire. Mais Vire, qui n'y regarde pas de si près, a voulu marier leur deux renommées en leur votant un monument commun. Le monument n'est que voté, c'est-à-dire qu'il sera réalisé quand M. de Marlborough reviendra de sa dernière campagne. Mais Basselin n'y tient guères ; il a son moulin, lui, et il n'a pas besoin d'autre chose. En sorte que je ne vois, pour le moment, que la gloire de M. de Chénedollé qui soit en péril.

Quinze jours après cette excursion dans le val de Vire, les jeunes voyageurs s'étaient trempés dans l'austère et sainte poésie de la Bretagne. Le génie celtique, génie fruste mais beau encore, leur était apparu comme une ombre lugubre et colossale. L'humeur chansonnière avait passé ; le refrain du bouchon était devenu pour eux un non-sens. Une autre muse populaire leur avait souri à travers les brumes, et quelquefois, en s'asseyant au pied des roches mystérieuses de Cornouailles, ils songeaient ensemble que la poésie à laquelle ils avaient à faire désormais pouvait bien être celle dont parle Adam Mickiewicz, chantant un chant de deuil aux voyageurs, entre des ruines et des tombeaux.

Paul Delasalle.

PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS.

PORTE-SAINT-MARTIN.

LA GUERRE DES SERVANTES, mélodrame en cinq actes, de MM. Théaulon, Alboise et Harel, représenté le 26 août 1837. — Personnages et Acteurs : *Graff*-Mélingue, *Bolbec*-Raucourt, *Prémislas*-Roger, *Ludger*-Surville, *Melnick*-Eugène, *Turendorff*-Tournan, *Edgard*-Emile, *un seigneur*-Albert, *un officier*-Frédérick, *Citoyens*-Vissot, Hérêt, Charles C.: *Waslha*-Mmes Georges, *Maria*-Clara, *Régine*-Dupont, *Xénia*-Georges cad., *Mina*-Astruc, *Kéby*-Emma, *Diabé*-Mélanie.

Depuis long-temps la décadence de ce théâtre, naguère si florissant, est chose accomplie. Jour par jour il est parvenu, avec une déplorable persévérance, à effacer jusqu'au souvenir de son ancienne splendeur et de sa prospérité d'autrefois.

Qui voudrait remonter à l'époque où, rival de la Comédie-Française, il était devenu le lieu de rendez-vous de la foule des auteurs en renom, des comédiens d'élite, assisterait à des phases bien diverses, à de bien burlesques transformations. Abandonné des gens de lettres qui autrefois y attiraient le public, des artistes de talent qui l'y maintenaient, il s'est fait tour à tour tréteaux pour bateleurs et escamoteurs, baraque d'acrobates et danseurs de corde, cage à montrer des Bédouins, sauvages et autres curiosités du genre.

Mais tous ces remèdes extrêmes, si l'on peut appeler remèdes de pareils poisons, n'ont fait qu'accroître le mal; le charlatanisme des annonces et des réclames a révolté le public, il s'est enfui au bruit de la grosse caisse que le directeur faisait résonner à ses portes, et n'a point voulu tourner la tête pour regarder les friperies tragiques de Mlle Georges, étalées comme enseigne. Restait un dernier moyen, le plus bouffon de tous. M. Harel ne pouvait manquer de l'employer, il s'est fait auteur : M. HAREL EST AUTEUR DRAMATIQUE. A cette heure, cette équipée certes, est la plus grossière des nombreuses maladresses commises par M. Harel, l'homme maladroit par excellence, en dépit de sa réputation d'homme d'esprit, réputation usurpée comme nous nous chargeons de le prouver en son temps. M. Harel a été, en effet, bien maladroit; car, cette fois-ci, le voilà mis à nu, avouant son fait et en acceptant les conséquences. Tant qu'il n'a été décoré que du titre de directeur, il n'a pas manqué de raisons plus ou moins mauvaises pour rejeter sur les auteurs ou sur les circonstances, les critiques que soulevaient les platitudes qui (à de rares exceptions près), se traînaient à son théâtre comme à des gémonies dramatiques; mais aujourd'hui point d'excuse à donner; non-seulement il a reçu une mauvaise pièce, mais il y a travaillé : double faute, double soufflet. M. Harel ne trouvant plus d'auteurs qui voulussent écrire pour un théâtre qui, à part deux ou trois sujets, est au-dessous du dernier des boulevarts, n'a pas voulu que Mlle Georges se ressentît de la disette, et le voilà entassant, dans ce qu'il appelle un rôle, à sa taille, toutes les balayures de ses coulisses depuis 1830; empruntant à chaque pièce des rognures plus ou moins malheureuses et faisant, de cet amalgame sans nom, un je ne sais quoi en cinq actes, qu'on a décoré du titre de drame.

Nous en sommes fâchés pour M. Alboise qui est un homme de talent, pour M. Théaulon qui est un vaudevilliste spirituel; mais leur pièce qu'ils ont laissé

gâter par M. Harel est le plus mauvais des mélodrames qui depuis long-temps ait été joué au Cirque : ils ont oublié que l'auteur dramatique doit amuser ou enseigner, et pour cela intéresser. Or, leur pièce, chaos informe, n'a ni style, ni pensée, ni intérêt ; elle n'est même pas curieuse, car elle fatigue et ne présente que des effets connus et usés.

Essayons pourtant, autant qu'il est possible, de donner quelques lignes d'analyse.

Nous sommes en Bohême, au temps du roi Prémislas. Ce brave homme de roi qui nous aparu un tant soit peu Macaire, est en butte aux persécutions de sa servante Vaslha, qui réclame l'exécution du serment solennel fait sur le Christ. Prémislas a juré, si Lypussa, sa chère épouse, venait à mourir, d'épouser 'ambitieuse Vaslha, de qui, par suite de cette promesse, il a eu un petit enfant que depuis on n'a plus revu, et qui doit être changé maintenant, car vingt ans se sont écoulés quand Lypussa est morte.

Vaslha est fort offensée de ce que Prémislas, qui l'a jugée digne de son lit, la juge indigne du trône, et vient lui rappeler son serment de manière à se faire cent fois jeter du haut des créneaux, si les auteurs avaient voulu se donner la peine de peindre les mœurs du temps.

Prémislas, pour échapper à Vaslha et à son serment, s'empoisonne et couronne roi son fils Ludger.

Que fait Vaslha? Elle court à la fontaine publiqne, où les autres servantes puisent de l'eau et les excite à la révolte; toutes abandonnent la maison de leurs maîtres où, ce jour-là les rôtis durent être un peu brûlés, pénètrent dans l'arsenal, délivrent trois mille Saxons prisonniers, mettent la ville à sang et proclament Vaslha, reine de Prague et de Bohême. Vaslha, dans cette révolte, a été puissamment aidée par un aventurier qu'elle a mis à la tête des Saxons. Graff est le nom de cet homme. On lui a promis de lui donner ce qu'il demanderait et il demande la tête de Ludger et la main de Marie, sa jeune fiancée. Mais à son tour Vaslha fait du *macairisme*, elle donne à Graff Marie et garde pour elle Ludger qu'elle va épouser. Mais, au moment de prendre pour femme l'énorme Vaslha, Ludger refuse et cela se conçoit; Vaslha furieuse veut le faire mourir; arrive alors une nourrice qui déclare qu'il est son fils. Ludger est sauvé, Vaslha va faire rentrer tout dans le devoir. Graff, furieux, vient reprocher à Vaslha son manque de foi, on l'arrête et on le conduit à l'arsenal ; puis après, c'est Ludger, petit *macaire* à son tour, qui dit à Vaslha: Vous n'êtes pas ma mère et la fait conduire à l'arsenal. Car cet arsenal est toute la pièce.

On a hissé Vaslha au haut de la tour de l'arsenal, et c'est là ce qui nous a paru le plus invraisemblable dans l'action de ce mélodrame; on demande un bourreau pour elle, Graff se présente et précipite Vaslha du haut, puis apprenant que Vaslha est sa mère il se précipite à son tour. Nous ne nous inquiéterons pas si le fond du sujet est historique ; nous savons que la forme ne l'est guère, non plus que les costumes, les décorations et les détails de mœurs.

Le public de la première représentation a fait un fort mauvais accueil à ce lourd amas de scènes sans suite, sans intérêt, sans vraisemblance ; celles surtout dans lesquelles paraît Mlle Georges ont provoqué des murmures et des critiques qui ont failli se convertir en sifflets.

Si les représentations suivantes n'amènent pas de changemens, ce n'aura pas été seulement pour le public que M. Harel aura placé au milieu de sa scène, une fontaine naturelle donnant une très-belle eau claire : — M. Harel est un homme qui pense à tout.

Victor Herbin.

(*Voir pour l'exécution aux théâtres de Paris.*)

CORRESPONDANCE.

A M. le Rédacteur de la *Revue du Théâtre*,

Monsieur,

Nous venons d'apprendre qu'une pièce intitulée : *Les Laveuses du couvent*, se répète au théâtre des Variétés. Comme nous avons fait un vaudeville sous le même titre, nous réclamons, par cette lettre, contre toute accusation de plagiat.

Espérant, Monsieur, que vous aurez la bonté de donner à ces lignes une place dans les colonnes de votre *Revue*, nous vous remercions davance, et avons l'honneur de vous saluer avec une parfaite considération.

Labie et Joanny Augier.

27 août 1837

THÉATRES DE PARIS.

Opéra. — Tout réussit à la direction de l'Opéra. Est-ce bonheur, est-ce habileté? C'est sans doute l'un et l'autre.

Mme Stoltz se présentait au public de l'Opéra dans un rôle que Mlle Falcon a fait si beau, qu'il semblait téméraire, à elle, de l'aborder presque le lendemain du départ de notre admirable tragédienne lyrique. Malgré l'émotion sensible de la débutante, il a été facile, aux accens vibrans et dramatiques de sa voix forte et étendue, à la manière large et soutenue dont elle a chanté le *cantabile*, cet écueil des médiocrités vocales, de voir que le travail et le temps ne tarderaient pas à rendre Mme Stoltz digne de se placer côte à côte des deux puissances de l'Académie de Musique. Cependant, elle doit surtout prendre garde à bien soigner la justesse des intonnations, cette qualité si essentielle; elles sont souvent un peu au-dessous du ton dans les notes élevées, et au-dessus dans les cordes basses.

Douée d'une grande intelligence et d'une vive sensibilité, Mme Stoltz est appelée, sur la scène de l'Opéra, à de beaux et légitimes succès. Dans le cinquième acte de la *Juive*, la vérité de son expression, la peur de la mort manifestée avec cet instinct, ce besoin de vivre de la jeune fille, combattue bientôt par le fanatisme, ont fait mal. C'était trop vrai, trop naturel, car l'impression était déchirante.

La gracieuse et pudique danseuse, qui s'attache à copier un inimitable modèle, mais à qui l'on doit savoir gré de ses efforts, Nathalie Fitz-James, dont on avait annoncé les débuts dans une parade, *Les Mohicans*, a reparu hier soir dans un pas de deux exécuté avec Guerra. Elle a été ravissante; Guerra aussi a été fort applaudi. Quand on est sûr de la faveur publique comme Guerra, on doit y regarder de près avant de signer, à titre d'auteur, un ballet comme *Les Mohicans*, qu'on est forcé, la rougeur au front, de désavouer le lendemain.

Italiens. — L'ouverture de ce théâtre aura lieu le mardi 3 octobre prochain. La saison sera de six mois. Les premiers artistes engagés pour cette saison, sont MM. Rubini, Zamboni, ténors; Lablache, Tamburini, Ferlini, Morelli, basses; Mmes Grisi, Tacchinardi-

Persiani, Albertazzi et Assandri. — Deux opéras nouveaux seront donnés pendant ladite saison, qui prendra fin le 31 mars 1838.

Français. — M. Rey continue à jouer *Tartuffe* comme il l'a joué la première fois; nous persévérerons donc à dire qu'il n'entend rien à ce rôle et qu'il le joue tout à contre sens. Mlle Tilly est trop gracieuse, a des petites mines trop charmantes et trop de coquetterie pour ne pas être une excellente soubrette de Marivaux ou d'opéra-comique. Malheureusement Molière a plus d'ampleur que tout cela. C'est encore une redite; mais la faute n'en est pas à nous. D'ailleurs il y a de grandes crudités dans Dorine et il répugne de voir ces gros mots sortir d'une bouche aussi jolie, d'un corps aussi jeune. Nous savons que le temps ne manquera pas de corriger ces défauts. Auguste a eu de fort bons instans. Mlle Mante, dans Elmire, s'est montrée vraiment excellente comédienne.

Opéra-Comique. — Le succès de *la Double-Echelle* se soutient. Mlle Prévost se montre dans cette pièce, non-seulement cantatrice gracieuse et expérimentée, mais encore habile comédienne.

Vaudeville. — *Mon coquin de Neveu* est un vaudeville bien pâle et bien insignifiant que peut à peine soutenir, l'exhilarante rotondité de Lepeintre jeune, la verve de Taigny, et la franchise si comique de Mme Guillemin. Il serait temps que ce théâtre eût enfin un succès solide.

Gymnase. — *La fille d'un Militaire*, au bon temps de ce théâtre, eût pu faire de très-belles recettes; mais, entre les mains d'un directeur comme M. Poirson, l'or même deviendrait cuivre. Des gens qui se prétendent bien informés publient que la nouvelle d'un changement de direction n'est pas fondée. Nous verrons bien.

Variétés. — *Le Matelot à terre* de MM. Chabot de Bouin et Alboise, a réussi: au prochain numéro l'analyse. On répète en ce moment les *Laveuses du Couvent.*

Palais-Royal. — Toujours Achard, toujours Levassor, toujours du monde.

Porte-St.-Martin. — Malgré le peu de succès que nous croyions devoir prédire à la *Guerre des Servantes*, nous devons néanmoins nous occuper des acteurs, et rendre à chacun ce qui lui est dû. Mélingue a fait de Graff une création originale et tout-à-fait artistique. Servi par les excellentes qualités de son physique et de son intelligence, Mélingue a su prêter à ce rôle une physionomie toute différente de celle que lui aurait donnée Alexandre, qui devait le jouer en premier lieu. Mélingue, qui est chaque jour de plus en plus distingué par le public, a obtenu à-la-fois succès d'estime et succès de bravos. — Raucourt est vrai, spirituel et plein de verve dans le rôle comique de la pièce, qui est peut-être le seul bon de l'ouvrage. Nous n'avons plus qu'une chose à souhaiter à Raucourt, c'est qu'il quitte au plus tôt un théâtre où il peut compromettre ses excellentes qualités. — Surville avait peu de chose à faire; il n'a pu que se montrer monotone comme à son ordinaire. — Eugène, transfuge de la Gaîté, est toujours faux, empesé, et d'une diction sourde et prétentieuse. — Madame Dupont avait oublié qu'elle jouait un rôle de vieille nourrice, et qu'au lieu de rajeunir son visage, elle devait le vieillir. — Mlle George, déjà ridicule sous un costume de jeune fille, a provoqué souvent les murmures les plus significatifs, par son jeu qui n'avait jamais été, à part quelques momens, aussi faux, aussi dévergondé et d'aussi mauvais goût que ce soir-là. Mlle Georges, s'imposant aux ovations de claqueurs sans nombre, est victime encore d'une cruelle erreur, car elle ne s'aperçoit pas que le public ne veut plus d'elle, et que chacune de ses apparitions en scène, provoque des murmures. Son débit est devenu insoutenable, et ressemble à un aboîment. — Nous y reviendrons.

Ambigu-Comique. — Lundi on a représenté à ce théâtre un petit vaudeville en un acte et sans prétention aucune; intitulé: *L'éducation d'Achille*; c'est une parodie assez exacte du sujet *d'Achille à Scyros.* L'auteur, M. Gobel a été nommé sans opposition. La semaine prochaine, on représentera *l'Officier bleu* qui sera suivi de: *Une partie de dominos* pièce militaire, de *L'Ecole des Cuisinières*, vaudeville burlesque et de *Micaël*, mélodrame pur-sang. — Lundi, un artiste de province, dont la *Revue* a souvent constaté les succès, a débuté dans *l'Agraffe.* Il s'est tiré de cette épreuve avec assez de bonheur pour être estimé supérieur à bien des acteurs que nous connaissons.

Gaité. — La position de ce théâtre est toujours la même; — il continue à être abandonné par tout le corps des auteurs et ses soutiens, dont le nombre ne s'accroit pas, sont toujours MM. Francis, Auger et d'Epagny. Un des trois journaux qui seuls ont osé prendre la défense du cumule, se trouve être rédigé par M. Ch. Potier, fils de l'acteur de ce nom, ex-acteur lui-même. C'est donc une chose fort curieuse que de voir M. Ch. Potier, attaquant les auteurs; c'est-à-dire ceux qui ont fait la fortune de son père et la sienne. — Reconnaissance.

Folies-Dramatiques. — La *Fille de l'air*, après un repos de deux jours, a redéployé ses ailes brillantes, et la foule continue à remplir la salle.

Porte-Saint-Antoine. — Une petite affiche bien modeste annonce la réouverture de ce théâtre, restauré pour le 1er septembre. On donnera la première représentation d'un drame dont *Schubry* est le héros et le titre. Un autre drame en quatre actes, intitulé le *Spadassin*, vient d'être reçu et mis à l'étude. Cet ouvrage est attribué à MM. Dennery et Alphonse Brot.

Gymnase-Enfantin. — Ce joli petit théâtre vient d'obtenir un magnifique succès avec la pièce de *Zemire et Azor*, qui en ce moment va être une bonne fortune pour les élèves en vacances. La mise en scène de cette charmante petite féerie est brillante au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Une délicieuse enfant, Mlle Victorine a joué et chanté le rôle de Zémire avec une chaleur et une vérité au-dessus de tous les éloges. Le jeune Edouard-Azor a également obtenu beaucoup de succès. La vogue est assurée pour trois mois à ce théâtre.

THÉATRES DE LA PROVINCE.

Abbeville, 23 août. — M. Bocage vient de donner deux représentations sur le théâtre de cette ville; son succès a été des plus brillans. Dans Buridan de *la Tour de Nesle*, il a excité l'enthousiasme. Applaudi dans tous le cours de la pièce, rappelé avec Mme Adolphe qui l'avait dignement secondé, il a reçu trois salves de bravos unanimes. Le succès de cet artiste n'a pas été moins grand dans *Thérésa*. Sans une indisposition qui lui est survenue, on eut joui de son talent dans *Riche et Pauvre* qui devait composer sa troisième représentation.

Angoulême. — La troupe que dirige M. Combettes est de retour à Angoulême; elle a joué, jeudi dernier, *Don Juan d'Autriche* et *Pauvre Jacques*. — On a remarqué plus d'ensemble dans le jeu des acteurs. — M. Xavier a joué en comédien le rôle touchant de pauvre Jacques, et M. Aimé s'est fait applaudir dans celui de don Juan.

Besançon, 26 août. — *Le Barbier de Séville*, ce sémillant chef-d'œuvre de Rossini, a été rendu ici par quatre voix étendues, pleines et sonores, de manière à surprendre très-agréablement le public MM. Lecour, Gessiome et Mme Philippe se sont partagé les nombreux bravos provoqués par cette représentation. A peine ces virtuoses, si heureusement réunis par M. Sainte-Marie, ont-ils mis les dilettanti bisontins en goût de théâtre et de musique, qu'ils vont s'envoler vers d'autres lieux. C'est à la Chaux-de-Fonds, en Suisse, qu'ils se rendent pour exploiter la jolie salle neuve de cette ville pendant tout le mois de septembre. En octobre, ils reviendront à Besançon.

Bordeaux, 25 août. — *La Juive* poursuit son succès de vogue; les curieux viennent des divers points du département pour assister à la représentation de cet ouvrage, dont l'exécution est toujours des plus satisfaisantes. MM. Bizot, Euzet, Tesseire, et Mme Bizot sont de plus en plus appréciés. — Au théâtre de Variétés, *l'Ange Gardien* a reçu un très-bon accueil, ainsi que MM. Henry, Eugène et Mme Mauroy qui remplissaient les principaux rôles de cette pièce. — Le retour de Mme Mutée a valu trois représentations à *la Marquise*

de Pretintaille, rôle que cette actrice joue avec beaucoup de tenue et de décence, et dans lequel elle est parfaitement secondée par M. Duménil.

Boulogne-Sur-Mer. — Le *Postillon de Lonjumeau* jouit d'une telle faveur au théâtre de cette ville, que mardi dernier on s'est vu dans la nécessité de refuser des spectateurs. Cet enthousiasme est justifié par la bonne exécution de cet opéra vraiment comique. M. Labruyère surtout, s'y montre sous le jour le plus favorable. *L'Ambassadrice* jouit à Boulogne de la même faveur que *le Postillon*, et pour les mêmes raisons.

Chalon-sur-Saône. — Dimanche 20, deuxième représentation de M. Vizentini. — Malgré l'excessive chaleur, une société nombreuse assistait à cette représentation. Parmi les artistes que le public semble avoir déjà adoptés, nous devons citer Mme Elisa Jacops, dont le talent est si gracieux ! la voix si pure ! — M. Vautrin, qui nous paraît une fort bonne acquisition, et M. Jules Vizentini, qui se présentait à côté de son frère : ce titre avait déjà disposé le public à la bienveillance ; mais il nous a bientôt prouvé qu'il la mérite, et que le talent est héréditaire dans la famille. Vizentini aîné jouait l'*Apprenti* et le *Gamin de Paris* ; il est impossible d'y faire preuve de plus d'enfantillage, de mutinerie, de sensibilité et d'énergie. Aussi, des tonnerres d'applaudissemens l'ont accueilli pendant toute la durée de cet ouvrage. Il a ensuite chanté, d'une manière fort comique, le *Postillon de Mme Ablou*. — M. Théodore a fait de grands sacrifices pour réunir tant de talens ; aussi, le public se montre-t-il disposé à lui en tenir compte.

Le Havre, 23 août — Jeudi, Arnal a commencé ses représentations par *Renaudin de Caen* et *le Mari de la Dame de Chœurs* ; son jeu franc et comique a tout d'abord excité un rire qui eut trouvé plus d'écho dans le public attiré par l'acteur parisien, si le plus grand nombre des spectateurs n'eût été familiarisé depuis long-temps avec ces deux pièces, rendues avec bonheur et talent par notre excellent comique Marchand, auquel nous n'aurions que des éloges à adresser, si son désir d'exciter le rire ne lui faisait souvent rendre avec charges les scènes naturellement comiques dont abondent ces deux pièces. Le lendemain, le triomphe d'Arnal, dans *Mina*, a été complet. On a pu juger dans ce rôle de Schnaps de toute l'étendue de son talent ; car ce caractère de berger, moitié homme, moitié brute, sort de la ligne des rôles tracés pour lui jusqu'à ce jour. Cette création lui fait honneur, et les bravos qu'il a mérités dans quelques passages, où il a été d'une naïveté sublime, sont un hommage plus flatteur que toutes les lignes que je pourrais écrire à sa louange. Nous ne dirons pas que nos acteurs l'ont bien secondé ; ce serait mentir. Cependant nous accorderons une mention honorable à Mlle Angelina, qui a fait preuve d'intelligence et de gentillesse dans le rôle de Mina. Et maintenant laissons Arnal poursuivre le cours de ses succès, pour nous occuper d'un début impatiemment attendu, je veux parler de celui de notre première chanteuse. Deux actes de *Robert-le-Diable* avaient été choisis pour pierre de touche de son talent. La salle est peu garnie, mais les abonnés sont à leur poste, et parmi eux circulent des marques d'impatience et de curiosité. Mme Raymond (c'est son nom), paraît enfin. Je vous fais grâce de son portrait, et nos lecteurs ne nous en voudront pas, en leur disant que son âge et son physique sont peu propres à militer en sa faveur. A peine eût-elle commencé à se faire entendre que l'absence totale de moyens qui se révélait en elle, est venue corroborer l'impression peu favorable qu'avait excitée sa présence. Malgré l'émotion que devait éprouver la débutante, il a été facile de juger, d'après le seul morceau qu'on lui ait permis de chanter, que sa voix pleine et sonore dans les notes graves, devenait sensiblement fausse à mesure qu'elle atteignait les sommités de l'échelle musicale.

Nous pensons que Mme Raymond n'a jamais rempli les rôles de première chanteuse que dans des petites villes où l'art théâtral est à la hauteur des ressources du pays. Tout en blâmant le peu de délicatesse qu'a montré le public envers cette dame en refusant de l'entendre jusqu'au bout, nous pensons que son jugement n'a pas été irréfléchi : la spontanéité générale qui a dicté son arrêt de renvoi l'a suffisamment prouvé. Comme plusieurs faits de ce genre ont mérité à nos compatriotes l'accusation d'une injuste sévérité, nous tenons à les justifier à vos yeux d'une inculpation calomnieuse. Il est vrai que peu de villes, après quatre mois d'attente, sont encore privées de leurs premiers sujets. Mais à qui la faute ? Est-ce celle du public ? Est-ce celle du directeur ? Nous pensons que le tort est

du côté de ce dernier, qui, connaissant les exigences de notre scène, engage des acteurs qui n'ont rempli que des emplois au-dessous de ceux qu'ils sont destinés à jouer. A. F.

Le Mans, 26 août. — Le drame de *Léon* a été représenté avec succès par la troupe de M. Tony. Ce directeur y joue avec distinction ainsi que M. Martin. C'est une des pièces que le public voit avec le plus de plaisir, et dans laquelle la troupe se montre sous le jour le plus favorable. — *Madelon Friquet* a fait aussi beaucoup de plaisir ; Mmes Dorsay, Martin, et Mlle Isoline s'y sont fait applaudir.

Le Puy. — Les artistes dramatiques, sous la direction de M. Mercier, ont fait, dimanche dernier, la clôture définitive du théâtre par le *Barbier de Séville* et *Mme Pétéroffe*.

Lyon, 26 août. — Adolphe Nourrit est parti pour Toulouse, et Mlle Falcon lui succède sur la scène Lyonnaise. Cette charmante cantatrice a produit la sensation la plus vive dès sa première apparition dans le rôle d'Alice de *Robert*. Son triomphe a été immense. Accueillie avec transport à chacune de ses entrées, interrompue par des bravos au milieu de ses morceaux, de triples salves d'applaudissemens frénétiques l'ont accompagnée à sa sortie. — Siran qui faisait sa rentrée dans le rôle de Robert, a su vaincre la puissance des souvenirs laissés par Nourrit. A son entrée il a été reçu avec enthousiasme, et pendant le cours de la représentation, il n'a cessé de recueillir les marques nombreuses de la satisfaction que causait son retour. — Après la chûte du rideau, Mlle Falcon et Siran ont été rappelés à grands cris. — Mlle Falcon a dû jouer samedi *la Juive*, et son succès n'a pu que grandir encore.

Marseille. — MM. Vidal et Robba, directeurs d'une formidable troupe équestre, arrivée à Marseille, ont commencé le 13 août les représentations qu'ils donnent au Cirque. La salle était pleine. Les chevaux de ces messieurs, au nombre de 42, sont superbes ; les écuyers forts et adroits, les grotesques comiques. Quant aux dames, si l'on peut en juger par Mme Vidal, la seule qui ait paru, elles doivent être pétries de graces. Cette troupe qui doit séjourner quelques mois à Marseille, y fera de bonnes affaires, si le choléra ne vient pas à la traverse.

Nantes, 27 août. — Odry est venu dérider le public nantais. Les grosses bêtises de ce farceur ont fait pamer le parterre dans *Carmagnole*, le *Sauveur* et l'*Ours et le Pacha*. Il arrive souvent que des acteurs de cette trempe obtiennent plus de succés qu'un bon comédien.

Rouen, 26 août. — Mlle Déjazet a terminé ses représentations par le rôle de *Frétillon*, dans la pièce qui porte ce titre. Il va sans dire qu'il y avait chambrée complète et que l'actrice a été ce qu'elle est toujours, étourdissante d'esprit, de verve, délicieuse de laisser-aller et de naturel. — Andrieu, l'ancien ténor de Rouen ne reste pas à Marseille, où il avait émigré cette année. On annonce d'ailleurs la clôture du théâtre de cette ville, par suite d'affaires malheureuses pour l'administration, et que le choléra n'a fait qu'aggraver.

Toulouse, 25 août. — Le drame innocent, vertueux, moral et candide de M. de Rougemont, *Léon*, ce palliatif d'*Antony*, d'*Angèle*, de *Richard d'Arlington*, vient d'être représenté à Toulouse, sans que le public ait voulu tenir compte à l'auteur de ses bonnes intentions. Il est douteux que son œuvre puisse supporter une seconde épreuve. Les acteurs n'ont pourtant point de reproches à s'adresser; ils ont fait tout ce qu'ils ont pu pour soutenir ce drame. M. Auzet et Mlle Bousigue surtout ne méritent que des éloges.

Versailles. — L'administration du théâtre de cette ville vient de monter *Robert-le-Diable*. Les principaux rôles ont été confiés à Damoreau, et à Mmes Lemoule et Hermann.

THÉATRES DE L'ÉTRANGER.

Amsterdam, 25 août. — La salle, entièrement restaurée, est maintenant fort bien.

Le 23, on a représenté *Robin-des-Bois*, qui a été bien exécuté par les artistes du théâtre National.

Le 24, jour de l'anniversaire de la fête du roi, on a représenté une tragédie, ainsi que le ballet de la *Fille du Soldat*, de M. Blache, dans lequel Mme Lapra faisait sa rentrée par le rôle principal, qu'elle a bien rendu.

Les artistes français, M. Carey père, Mme Laurent, M. Carey jeune et Mlle Ropiquet, ont reçu de nombreux applaudissemens à leur entrée en scène, ainsi qu'à la fin de leurs pas, qui ont fait le plus grand plaisir.

Tournay, 24 août. — Les débuts de nos nouveaux acteurs sont en bon train et jamais nos amateurs n'ont mis, il faut le dire, plus de zèle à suivre ces épreuves dramatiques. C'est un progrès que nous nous plaisons à signaler; il prouve que les Tournaisiens ont enfin senti qu'il était temps de soutenir et encourager le seul plaisir que nous ayons pour abréger nos longs soirs d'hiver. — Notre orchestre est remonté sur un bon pied; les répétitions se font exactement et nous n'aurons très-probablement cette année, pour MM. les artistes et amateurs qui le composent, que des éloges, car ce n'était pas le talent qui manquait à nos musiciens, c'étaient les répétitions. Désormais nous pourrons voir sans rougir les étrangers assister à nos représentations; ils n'entendront plus la partition de *Joseph* sans *cors* ni *basses*, ni celle du *Cheval de Bronze* sans *premiers violons* et sans *flûtes*. — Nous attendrons la fin des débuts avant de parler des pensionnaires de M. Simon. Nous nous contenterons de dire aujourd'hui que quelques uns des premiers sujets ont déjà reçu des témoignages flatteurs de la satisfaction du public. Parmi eux, nous nous plaisons à citer M. Rindolphe, notre baryton; M. Chemelser, notre premier ténor, M. Auguste Marquilly, notre second ténor, et Mesd. Simon et Novel.

MÉLANGES.

LE BEC DANS L'EAU.

ROMAN. — Chap. XI. — PERRIN DÉVOILÉ.

(*Pour faire suite aux Mémoires de Vidocq.*)

Si l'activité est une vertu, M. Perrin la possède au suprême degré. C'est l'homme le plus remuant de notre histoire; il est partout à la fois, comme l'air. Vous le croyez à Bruxelles, il sonne à la grille de la maison d'Auteuil. Que vient-il faire à Auteuil? Personne ne le sait. Vous tournez le dos, et déjà l'oiseau s'est envolé; il court sur la route de Paris. Que va-t-il faire à Paris? Personne ne le sait. Fermez l'œil, plus de Perrin. Le voilà revenu à Bruxelles: il est impossible de s'escamoter avec plus d'agilité. C'est qu'il n'y a pas à dire, les gobelets n'ont pas de double fond. Nous avons promis des tours de force, le lecteur n'a pas à se plaindre. Il serait peut être bon cependant de faire prendre haleine à cet infatigable coureur; car, jusqu'ici, quand il paraît sur le devant de la scène, c'est pour dire trois mots et prendre la poste comme un voleur. Nous bénissons l'occasion qui nous le livre entre quatre murs; c'est une excellente idée de l'avoir conduit souterrainement dans la prison d'Anselme: la taupe est prise au piége, il faudra qu'elle parle.

Sitôt qu'Anselme eût reconnu le visage de M. Perrin, il sauta à bas de son

lit sur lequel il s'était jeté tout habillé et saisit un couteau sur la table. Comme Perrin s'approchait obliquement de lui pour le surprendre, il lui cria :

— Retirez-vous, monsieur, ou je frappe.

— Diable ! vous avez le réveil maussade, jeune homme ; la prison vous aigrit. Vous conviendrez que c'est une singulière manière de recevoir son monde que de lui faire les honneurs de l'hospitalité à coups de couteau : vos soirées n'auront pas la vogue.....

— Trève de railleries, monsieur ; votre bouche n'est pas faite pour le rire.

— On m'accorde cependant d'assez belles dents. Mille pardons, M. Anselme, si je me présente ainsi chez vous sans me faire annoncer ; mais, par la porte où je suis venu, je n'ai pas trouvé de laquais dans l'antichambre. Me pardonnerez-vous cette petite infraction aux règles des convenances ? Je sais trop ce que je vous dois.....

— Brisons-là, monsieur ; car vous n'avez pas le droit d'être impertinent ici. Nous sommes seuls ; je vous hais et je suis le plus fort. Que voulez-vous ?

— Presque rien. Vous sauver. C'est une bonne action qu'il me plaît de faire.

— Vous ! une bonne action ! Allons donc ; vous voulez me faire peur.

— A votre aise. Si vous tenez à pourrir dans ce cachot, restez-y. Bonsoir.

Perrin prit sa lanterne et se dirigea vers la trappe. Voyant qu'Anselme ne le rappelait pas, il revint se poser devant lui.

— Anselme, vous aimez Caroline ; je suis son père. Ma fille ne peut vivre sans vous ; vous êtes son idole ; si elle vous perd, je la perdrai. Elle est maintenant à Auteuil, malade d'amour, malade sans ressource, et moi, qui ne vous aime pas, je viens vous chercher pour vous la donner ; c'est un sacrifice que je fais, non pour vous, mais pour elle, parce que je veux qu'elle vive. Je suis riche, je vous assure une fortune à tous deux. Ma chaise est à la porte, livrez-vous à moi, je vous mène au bonheur.

— Par quelle route ?

— Que vous importe ? Laissez-vous faire.

— Monsieur, je n'accepte pas le bonheur sans l'honneur.

— Cela rime, mais voilà tout. Si vous faites de la poésie, nous ne nous entendrons plus.

— Vous me proposez votre fille. Mais qu'êtes-vous ? Je ne sais seulement pas votre véritable nom; on vous appelle Perrin ici, Vandergoës là-bas ; votre famille? vos moyens d'existence? ouvrez-moi ce mystère, prouvez-moi qu'il cache un honnête homme et j'épouse Caroline.

— Un honnête homme ! murmura Perrin, encore de la poésie. Mon nom, je l'ai oublié. C'est une étiquette incommode que la loi place au front de chaque homme. Je m'en suis affranchi, j'en change selon le pays où je me trouve et l'affaire que je veux traiter. Tantôt je suis le Belge Vandergoës, ou bien le bonhomme Perrin, comme je fus autrefois l'italien Uberto.

Il appuya sur ce dernier nom en regardant le jeune homme d'une façon singulière. A ce mot, Anselme se redressa comme un serpent blessé.

— Uberto, avez-vous dit ?

— Oui, en français Hubert, patron des chasseurs; ce nom vous épouvante ?

— Dites-moi, monsieur, avez-vous habité Milan?

— Oui.

— Turin?

— Aussi. Belle ville! les rues découpées en arcades.....

— Assez! assez! Il y a sept ans vous étiez à Pérouse? reprit Anselme en scrutant avidement la figure du petit vieillard.

— C'est vrai, j'y fus même victime d'un guet-à-pens...

— Un coup de stylet?

— Précisément. Des voleurs sans doute.....

— Des voleurs! s'écria Anselme dont la voix prenait un éclat extraordinaire, Misérable, je te connais maintenant. Je vais te rappeler ton histoire et te dire pourquoi tu fus assassiné. Il y a sept ans de cela, il se forma à Pérouse *une vente** *de charbonniers* qui correspondait avec celles de Milan et de Turin. Tous gens de cœur ligués pour affranchir l'Italie. Parmi eux, se trouvait un nommé Uberto; il passait pour l'ennemi le plus fougueux du despotisme. Les déclamations les plus violentes, les motions les plus hardies sortaient toujours de sa bouche. Il parvint à se faire nommer député de la *vente centrale* et communiqua bientôt avec la mystérieuse *vente suprême*. L'association était devenue formidable, l'Italie n'attendait plus pour se lever que le signal de la France. *Les bons cousins* ** étaient tous, selon les réglemens, « pourvus à leurs soins et frais d'un fusil de munition avec sa baïonnette et de vingt-cinq cartouches à balle de calibre; » la mine attendait l'étincelle. Mais, au milieu de ces frères unis, il y avait un traître, un espion politique. Son zèle outré lui avait acquis de l'influence, il s'en servit pour livrer à l'Autriche les noms et projets des conjurés. Trente d'entre eux furent pendus à Pérouse. Les autres vivent encore sous les plombs de Venise pour maudire le nom d'Uberto : car ce fut lui qui les vendit. La liberté de toute une nation fut étouffée par la trahison d'un seul homme. C'est là le plus grand crime que puissent rêver les démons. Mais la vengeance fut prompte. Les restes de cette secte abattue tirèrent au sort pour se disputer l'honneur de punir le traître. Un Français fut désigné et Uberto frappé, en plein jour, sur la place publique, de trois coups de stylet, sans que personne songeât à le défendre : on l'emporta pour mort. Cette action excita en France l'horreur de tous les patriotes initiés; on créa pour lui le *tableau des traîtres*, son nom y fut inscrit le premier : ce nom c'est le tien, ce traître c'est toi; Uberto, je suis aussi Carbonaro, moi!

— Je le savais.

— Nous avons un article de notre constitution qui condamne les traîtres à la peine de mort.

— L'article 60 : il est de moi.

— Je l'ai juré sur *l'honneur et le poignard*. Puisqu'un autre t'a manqué, moi je te condamne à mort. C'est mon droit; tu ne sortiras pas d'ici! s'écria Anselme en posant résolument le pied sur la trappe. Perrin haussa les épaules.

— Je m'explique maintenant tes travestissemens et tes menées sourdes; tu

---

* Vente, loge des Carbonari.

** Dénomination des Carbonari entre eux.

n'es qu'un espion gagé, un trahisseur de peuples; mais nous sommes seuls, les murs sont épais et je vais terminer d'un seul coup tous tes crimes. Repents-toi; tu es ici devant Dieu, dans un tombeau fermé en dehors.

— Heureusement, dit froidement Perrin en posant une paire de pistolets sur la table, que j'ai sur moi une clef à toutes les portes.

— Des pistolets! misérable; et depuis que je t'outrage tu n'as pas songé à m'en donner un.

— Qu'en veux-tu faire?

— Nous battre!

— Un duel! quand je puis te tuer à coup sûr et sans risques... Mais tu es fou.

— Fou; en effet, j'oublie que je parle à Uberto. Voyons, que veux-tu de moi?

— Que tu me répondes sans phrases ni cris. Tu aimes ma fille? veux-tu l'épouser?

— Non, jamais!

— A merveille! voilà le refus que je demandais. Je n'ai consenti à me découvrir à toi que pour chasser à tout jamais de ton cœur un amour impossible; car je ne veux pas que Caroline soit ta femme, je te le dis maintenant. Si tu avais persisté, après les révélations que je t'ai faites, tu n'eusses pas revu le jour. Je te fais grâce de la mort pour l'exil. Demain tu seras à Ostende; un navire te portera à la destination que j'ai arrêtée.

— Et moi! je te jure que je ne sortirai pas d'ici; il n'y a pas de violence qui puisse m'en arracher.

— Aussi, n'est-ce pas à la violence que j'aurai recours. Les précautions que j'ai prises m'en dispensent. Je n'ai permis qu'à deux personnes au monde de pénétrer le mystère de mon existence : la première, celle qui m'a frappé, je l'ai rendu folle; l'autre, c'est toi. Tu peux me trahir si tu restes; je suis à ta mercie, il faut que tu partes. Le geolier de cette prison est à moi. J'ai fais glisser dans tes alimens un narcotique invincible. Dans une heure, tu seras comme mort; déjà tes yeux se ferment, tes membres s'allourdissent : tu es en ma puissance. Je suis calme et je t'attends. Tes yeux ne se rouvriront pas sur cette terre. N'essaie pas d'appeler, on ne t'entendrait pas; je suis ici le maître; je suis dans mon domaine... Vois, plus de sentinelle à cette fenêtre; personne ne viendra. — Arbrisseau d'un jour, tu as voulu lutter avec l'ouragan!..... Ta soumission n'est qu'un jeu pour moi.

Anselme était tombé sur son lit. Il sentait une lourdeur de plomb gagner ses membres, les forces lui manquaient. Perrin debout, les yeux ardens, semblait épier sa dernière lutte avec le sommeil. Anselme, qui n'avait pas abandonné son couteau, faisait des efforts inouïs pour se déchirer la poitrine et se tenir en éveil; Perrin le lui arracha vivement des mains. Puis il se mit à la table, approcha la lampe, et écrivit sur un blanc-seing :

Au nom du roi, le gouverneur de la colonie exercera la plus active surveillance sur le sieur Anselme Chabreuil, Carbonaro, condamné à la déportation perpétuelle pour cause politique : homme dangereux qui ne doit jamais revoir la France.

Après avoir cacheté ce papier, il écrivit sur l'adresse *note secrète*.

Anselme était sans mouvement, Perrin le chargea sur ses épaules avec agilité, leva la dalle du caveau, et s'apprêtait à descendre quand un bruit de clefs et de portes résonna dans le corridor.

— Je suis trahi ! s'écria Perrin en posant Anselme sur son lit ; n'importe, cet homme sait trop de choses pour vivre maintenant.

Il lui appliqua le canon de son pistolet sur la poitrine et parut réfléchir un instant.

— Oh ! non, elle ne lui survivrait pas. Anselme, c'est Caroline qui te sauve. Il y a toujours une femme entre mon ennemi et ma vengeance. C'est à l'une d'elle que Bernier doit la vie. Celui-ci me reverra un jour.

Il disparut comme une vision.

Une clef tourna dans la serrure et la porte s'ouvrit pour laisser passer Lord Pollard avec un grand monsieur en habit noir. Aussitôt que l'Anglais eût aperçu Anselme, il s'écria :

— Je le reconnais, Mylord commissaire, il hètre bien le ravissour de mon femme !

Eugène Labiche.

LA CROIX D'HONNEUR DU COMÉDIEN.

Pendant la courte, mais glorieuse révolution qui fit briller d'un si vif éclat le nom polonais, on ne voyait presque plus à Varsovie de jeunes gens ni d'hommes valides. Tous étaient dans les camps ; on envoyait à ceux qui s'abstenaient de prendre les armes une quenouille et des aiguilles. Les ouvrages que l'on représentait sur le théâtre respiraient ce brûlant amour du pays dont la nation entière était animée.

Dans une pièce récemment faite et composée pour la circonstance, un artiste nommé Wdislaw, jeune homme de vingt-cinq ans, bien constitué, bien portant, remplissait le rôle d'un militaire qui chantait de ces couplets de gloire et de patrie toujours accueillis avec transport par le public. Il montrait avec orgueil la croix d'honneur qu'il avait gagnée, disait-il, sur le champ de bataille. Son rôle était très-beau, et les spectateurs l'applaudirent d'abord avec empressement, puis ils firent une triste réflexion : cet acteur qui représentait si bien un brave, un patriote, était citoyen polonais ; jeune, plein de vigueur, que faisait-il sur les planches avec cette croix trouvée aux *accessoires de son théâtre?* Sous son habit d'uniforme emprunté, il y avait donc aussi un cœur d'emprunt ; l'orage commença à gronder sourdement contre lui, bientôt il éclata avec violence : « A bas ! à bas ! s'écria-t-on de toutes parts ; à bas ton patriotisme de comédie ! à bas ton courage d'histrion ! arrache cette croix de la poitrine !... autre part que dans la coulisse il y a un véritable canon qui tonne... il y a du véritable sang qui coule... à genoux ! à genoux !... amende honorable ! » et l'artiste fut obligé de céder ; il détacha sa croix, demanda pardon ; puis, accablé sous le poids de la honte et de la rage, il disparut.

Quatre mois après cette pénible scène, la guerre durait encore, quelquefois désastreuse et inégale, mais toujours honorable et glorieuse pour les Polonais.

Après un succès, payé bien cher, hélas! on organisa des réjouissances publiques, un festin national, un bal à l'Hôtel-de-Ville, un spectacle gratis. La troupe de comédiens n'était plus composée que de femmes et de vieillards. On était obligé de remplacer les hommes qui manquaient en employant des travertissemens. La salle était pleine de militaires qui venaient momentanément se reposer des fatigues de la guerre. Ce soir-là, on jouait la même pièce dans laquelle l'infortuné Wdislaw avait été si cruellement chassé.

Au moment où le personnage qu'il avait représenté devait entrer en scène, on vit accourir un homme couvert de sang, vêtu d'un habit d'uniforme en lambeaux; une croix d'honneur était sur son sein... c'était Wdislaw, « Mon rôle! s'écria-t-il; j'ai le droit de jouer mon rôle. Je n'étais pas sur le champ de bataille, parce que mon travail nourissait ma pauvre mère. Elle est morte, dit-il en pleurant amèrement; elle est morte de misère et de faim; mais moi.... j'ai conquis cette croix que l'on m'avait arrachée. Je l'ai gagnée au prix de tout mon sang; voyez! et il découvrait sa poitrine. Voyez mes blessures... Ici, à cette place, vous m'avez fait demander grâce; à votre tour, pardon, messieurs, demandez-moi pardon, mais bien vite, bien vite; je n'ai peut-être plus le temps de recevoir vos excuses. » — Il chancelait. — Les spectateurs, glacés d'épouvantes et saisis de respect, s'inclinèrent devant lui, et quand ils relevèrent la tête, ils ne virent plus sur le théâtre qu'un cadavre dont les mains étaient étendues vers eux en signe de merci et de réconciliation.

Le lendemain un convoi militaire traversait la ville. Tous les citoyens, la tête nue, accompagnèrent les restes du comédien au cimetière de Powaski.

(l'*Aspic.*)

NOUVELLES DIVERSES.

Réponse. — Le jugement émis, par notre feuille, sur M. Matis, a provoqué, de la part d'une feuille spéciale de théâtre, et, par *conséquent concurrente*, des insinuations de vénalité trop ridicules, quand elles s'adressent à nous, pour que nous prenions la peine d'y répondre autrement que par notre conduite. Nous avons donné aux artistes, ailleurs que dans des phrases boursoufflées et creuses, assez de preuves de notre impartialité et de notre dévoûment à leurs intérêts, pour que nous ayons besoin de répondre autrement que par le silence à des accusations de ce genre.

Translation des cendres de Mlle Clairon. — L'ancien cimetière de Vaugirard va être détruit prochainement pour faire place au boulevard extérieur et à des bâtisses. Ce cimetière renfermait des tombes illustres. Celles de M. La Harpe, de Mlle Clairon, de M. Monthyon et d'autres. Les corps savans dont ces personnes étaient membres ont voulu sauver leur mémoire de l'oubli. La Harpe a été enlevé par ordre de l'Académie, et les cendres de Mlle Clairon ont été translatées hier au Père-Lachaise. Malgré la pluie qui tombait à torrent, cette cérémonie avait réuni un assez grand nombre d'assistans. On remarquait pourtant l'absence de Mlle Mars qui aurait bien pu venir, quitte à rester dans sa voiture comme Mme Tousez, la seule de ces dames qui eût jugé à propos d'y assister. Le clergé a extrait le corps et l'a conduit jusqu'au Père-Lachaise, où il a béni la nouvelle inhumation. L'on ne saurait trop louer cet acte de tolérance. M. Samson a prononcé un discours fort convenable, et que nous regrettons de n'avoir pu nous procurer. Parmi les assistans, nous avons remarqué encore MM. Védel, Joanny, Ligier, Monrose, Menjaud, Beauvalet. Mlle Clairon est inhumée non loin de Talma et de Mlle Bourgoin. Cette cérémonie n'a manqué d'ailleurs ni de grandeur, ni de simplicité.

Vers a Mme Stoltz. — Le succès de cette dame vient d'inspirer à l'une de nos plus jolies et plus spirituelles actrices, que nous nommerons peut-être plus tard, les vers suivans que nous nous empressons de faire connaître à nos lecteurs.

Aux élans de Dorval unir au même rang
Le charme de Grisi, l'ame de Malibran,
Et trembler en entrant!.... Mais il fallait paraître!
Ne me connais-tu pas la fait soudain connaître,
Et quand le désespoir vient comprimer son cœur,
Quand son œil du néant sonde la profondeur,
Simple dans sa terreur, touchante, grande, belle!....
Aussi, long-temps avant qu'elle n'eût dit: *J'ai peur!*
Tous ses admirateurs n'avaient plus peur pour elle!

Girel, — Ce mime, après avoir joué douze fois, avec le plus grand succès sur le théâtre de Rouen, l'*Héritier de Manchester*, va partir pour Nantes, où le drame de M. Gabriel doit être également monté pour lui. — Avant de quitter Rouen, Girel a guidé de ses conseils Allard, le premier danseur de la troupe, qui va le remplacer dans cet ouvrage. L'*Héritier de Manchester* continue en province le succès de vogue qui lui était réservé à la Gaîté, si la clôture de ce théâtre n'y eut mis obstacle.

M. Marié, — Premier prix du Conservatoire et camarade de classe de Duprez, chez M. Choron, vient de se faire entendre à l'Académie-royale de Musique. Son excellente méthode le fera sans doute admettre à de prochains débuts.

Mlle Castellan, — cette jeune et jolie cantatrice qui s'est fait entendre l'hiver dernier dans les plus brillantes réunions de la capitale, vient de partir pour l'Italie où elle va perfectionner son éducation musicale. Le directeur du théâtre de la Scala, à Naples, a, dit-on, engagé cette jeune virtuose qui à son talent de cantatrice, joint celui de comédienne distinguée. Mlle Castellan est française, et dans l'intérêt de l'art qu'elle est appelée à illustrer, il faut espérer qu'elle ne tardera pas à éprouver le besoin de revoir sa patrie.

Un Enlèvement d'actrice.—Les journaux ont publié ces jours-ci la nouvelle suivante, qu'on est venu nous garantir : un princillon allemand, cousin de l'une des petites puissances de la Confédération Germanique, se trouvant momentanément à Paris, devint éperdûment amoureux d'une actrice de l'un de nos théâtres de vaudeville. * Cette actrice très-jeune, très-jolie, très-blonde et très-vertueuse repoussa toutes les offres qui lui furent faites. Alors le princillon, hors de lui, se mit en tête un projet digne des Richelieu et des Lauzun : il résolut d'enlever l'objet de sa passion. Un soir que la jeune actrice rentrait chez elle avec sa mère, elle se sent saisie par quatre bras vigoureux. La mère jette les hauts cris, la fille s'évanouit, les voisins interviennent, la garde accourt, et le princillon est conduit chez le commissaire de police qui l'engage à être plus sage à l'avenir. Mais il a bien juré de tout braver pour arriver à son but. Le cas devient diplomatique.

Le théatre Saint-Marcel. — Les travaux de construction de la salle du nouveau théâtre Saint-Marcel sont commencés depuis quelques semaines et se poursuivent avec activité. Ce théâtre, dont le privilége a été accordé à MM. Perrin et Charlet, sera situé rue Pascal, au milieu d'une population nombreuse éloignée des spectacles, et qui n'en est pas moins avide que le public du centre de la capitale. L'ouverture doit en avoir lieu dans les premiers jours du mois d'octobre prochain. On y jouera la comédie, le vaudeville, le drame et le mélodrame.

Une jeune lionne au Cirque-Olympique. — Il a été question dernièrement d'une jeune lionne apprivoisée qui se promenait avec son maître dans les rues de Mâcon. Cette petite lionne est arrivée à Paris, vive, joyeuse et douce comme un jeune chien. Le Cirque-Olympique, à qui toutes les choses curieuses reviennent de droit, en a fait l'acquisition,

---

* On nous a même désigné celui de la rue de Chartres; c'est en même temps mettre le doigt sur l'héroïne de l'histoire. (*N. du R.*)

et elle a paru jeudi dernier au Cirque des Champs-Elysées. On la voit jouer dans le manége avec un des écuyers qu'elle a pris en affection. Bonne et soumise avec tout le monde, elle ne peut inspirer aucune crainte; cependant elle est tenue, et n'a de liberté que ce qu'il en faut pour montrer sa gaîté et faire ses joyeuses cabrioles. Du reste, elle est libre dans les écuries du Cirque. Voilà un nouvel appât pour attirer le public au spectacle équestre des Champs-Elysées.

M. Aubin, — laruette et premier comique en tous genres, que des affaires de famille retenaient à Paris, est libre maintenant de tout engagement. Ce jeune artiste a tenu avec la plus grande satisfaction son emploi à Metz, à Lille et dans d'autres villes importantes.

MM. d'Epagny et Francis Cornu — ayant envoyé leurs démissions, la commission dramatique a accepté; ils sont donc pour jamais exclus de l'association des auteurs et percevront désormais, *par eux-mêmes*, leurs attributions de Paris et leurs droits d'auteurs de la province.

MISES EN SCÈNE.

LE PARENT MILLIONNAIRE, Vaudeville en deux actes, de MM. Cormon et de Laboullaye.

(*Toutes les indications sont prises de la droite de l'acteur.*)

Décorations. — Premier acte. — Petit salon, porte au fond; de chaque côté de cette porte, une bibliothèque à battans fermés. Au premier plan, fenêtres avec rideaux blancs; au second plan, portes latérales. Deux fauteuils.

Deuxième acte. — Salon très-modeste. A droite, au premier plan, une croisée; au deuxième plan, porte latérale. A gauche, au premier plan, une petite porte; au second plan, une armoire; au fond, porte vitrée à battans, ouverte sur une terrasse. (On aperçoit la campagne.) A droite de cette porte, une croisée fermée avec des stores. A droite, entre la croisée du premier plan et la porte du second plan, une pendule figurée dans le mur; du même côté, près de la fenêtre, une table à ouvrage; quatre chaises.

COSTUMES.

Dauvers (Lepeintre aîné). — Premier acte. — Habit noir carré à poches; culotte et guêtres de nankin; gilet blanc à revers; cravate blanche; bas blancs. — Deuxième acte. — Redingote de drap gris à collet de velours noir, garnie de boutons de métal blancs; gilet de drap chamois à revers; culote chamois; cravate blanche; bas blancs; canne à pomme d'ivoire; chapeau à larges bords.

Preston (Fontenay). — Premier acte. — Habit bleu à boutons d'or; pantalon blanc. — Deuxième acte. — Redingote et pantalon de couleur foncée.

Edouard (Fradelle). — Premier et deuxième acte. — Frac et pantalon noirs.

Jack-Bob (Philippe). — Premier acte. — Veste ronde en coutil blanc; culote de pluche jaune; cravate blanche; brodequins noirs; perruque rousse. — Deuxième acte. — Veste ronde en drap foncé; culote de velours gris; bas bleu clair; cravate rouge; gilet blanc à raies bleu clair; brodequins.

Lucile (Mme Taigny). — Premier acte. — Robe blanche; tablier de foulard. — Deuxième acte. — Robe fond blanc; tablier noir.

Miss Preston (Mlle Meyer). — Premier acte. — Robe blanche. — Deuxième acte. — Robe foncée.

Mistress Podgers (Mme Guillemin). Elle ne paraît que dans le premier acte. — Toilette ridicule. — Robe de satin bleu brochée; longue écharpe à ramages; bonnet évasé, avec deux roses de chaque côté et force rubans roses; tour de gorge en dentelles; gants blancs; chaîne et bracelets d'or; collier de corail; ceinture de satin blanc.

POSITIONS.

Premier acte. — Scène 1: Fanny Preston, 1. Preston, 2. Edouard, penché sur une

table, écrivant, 3. Après : *Avez-vous terminé?* Edouard, 1. Preston, 2. Fanny, 3. — Scène 2 : Preston, 1. Jack-Bob, 2, Fanny 3.—Scène 3 : Lucile, 1. Fanny, 2.— Scène 4 : Lucile, 1. Fanny, 2. Mistriss Podgers, 3. Preston, 4. Après : *Jack-Bob... Jack-Bob*, Jack-Bob entre avec un fusil. Lucile, 1. Fanny, 2. Mrs. Podgers, 3. Jack-Bob, 4. Preston, 5. — Scène 5 : Jack-Bob, 1. Lucile, 2. Dauvers, 3. Fanny, 4. Preston, 5. M. Podgers, 6. Après : *Vous ne me remettez pas* : Jack-Bob, 1. Lucile, 2. Dauvers, 3. Mrs. Podgers, 4. Fanny, 5. Preston, 6. Après : *Nous habituer au tigre*, Jack-Bob sort. Lucile, 1. Mrs. Podgers, 2. Dauvers, 3. Fanny, 4. Preston, 5. (Preston appelle Jack-Bob). Mrs. Podgers, 1. Lucile, 2. Dauvers, 3. Jack-Bob, 4. Preston, 5. Fanny, 6. — Scène 6 : M. Podgers, 1. Jack-Bob, 2. Dauvers, 3. (Il est assis. On apporte une table ronde avec pipes et tabac. Une lampe allumée, un flacon à liqueurs.)—Scène 7 : Mrs. Podgers, 1. Dauvers, 2. Après : *Mettez-vous là*, il lui cède son fauteuil, à gauche de la table, et prend la chaise qui est à la droite.—Scène 8 : Mrs. Podgers, 1. Dauvers, 2. Jack-Bob, 3. — Scène 9 : Jack-Bob, 1. Lucile, 2. Mrs. Podgers, 3. Dauvers, 4. Preston, 5, Fanny, 6. Après : *Voulez-vous mon bras?* Jack-Bob, 1. Mrs. Podgers, 2. Dauvers, 3. Lucile, 4. Preston, 5. Fanny, 6. — Scène 11 : Edouard, 1, Jack-Bob, 2. — Scène 12 : Edouard, 1. Lucile, 2. — Scène 13 : Edouard, 1. Dauvers, 2. Lucile, 3.—Scène 15 : Dauvers, 1. Mrs. Podgers, 2.—Scène 16 : Groupe de créanciers à gauche. Edouard, 1. Lucile, 2. Fanny, 3. Preston, 4. Dauvers, 5. Mrs. Podgers, 6. — Scène 17 : Edouard, 1. Lucile, 2. Fanny, 3. Preston 4. Jack-Bob, 5. Mrs. Podgers, 6.

Deuxième acte. — Scène 1 : Lucile, 1. Fanny, 1. (Elles brodent de chaque côté d'une table à ouvrage.) Après : *Où je l'ai vu hier*, Fanny, 1. Lucile, 2. — Scène 2 : Lucile, 1. Preston assis, 2. Fanny, 3. — Scène 3 : Lucile, 1. Jack-Bob, 2. Preston, 3. Fanny, 4. Après : *Le ciel est juste*, Jack-Bob, 1. Preston, 2. Lucile, à la croisée du fond, 3. Fanny, 4. — Scène 4 : Jack-Bob, 1. Preston, 2. Edouard, 3. Lucile, 4. Fanny, 5. Après *Fou de joie*, Edouard, 1. Lucile, 2. Preston, 3. Fanny, 4. — Scènes 5 et 6 : Après : *L'oncle de madame*, Dauvers paraît sur la terrasse, à la croisée du fond, 2. Après : *Sans-gêne va*, Dauvers, 1. Jack-Bob. 2. Après : *Insolent*, Jack-Bob, 1. Dauvers. 2. — Scène 7 : Lucile, 1. Jack-Bob, 2. Dauvers, 3. — Scène 8 : Lucile, 1. Dauvers, 2. (Lucile sort par la porte du fond à gauche.) — Scène 10 : Jack-Bob, 1. Lucile, 2. Dauvers, 3. (Dauvers sort à gauche par la porte du premier plan.) — Scène 11 : Lucile, 1. Dauvers, 2. — Scène 12 : Dauvers, derrière la porte du cabinet de gauche, 1. Lucile, 2. Preston, 3. Edouard, 4. Fanny, 5. Après : *Sir Edouard, merci*, Dauvers, 1. Lucile, 2. Edouard, 3. Preston, 5. Fanny, 6. — Scène 13 : Lucile, 1. Preston, 2. Fanny, 3. — Scène 14 : Dauvers, 1. Lucile, 2. — Scène 15 : Dauvers, 1. Jack-Bob, 2. Lucile, 3. Après : *De ce côté*, Dauvers, 1. Lucile, 2. Jack-Bob, 3. — Scène 16 : Dauvers, 1, Lucile 2. — Scène 18 : Dauvers, 1. Lucile, 2. Preston, 3. Fanny, 4. — Scène 19 : Dauvers, 1. Lucile, 2. Edouard, 3. Preston, 4. Fanny, 5. — Scène 20 : Dauvers, 1. Lucile, 2. Edouard, 3. Preston, 4. Jack-Bob, 5. Fanny, 6.

SOMMAIRE DU DERNIER NUMÉRO.

Les Feuilletons Dramatiques ; Paul Valentin. — Le Théâtre en Province. — Opéra-Comique, *la double Echelle*.—Vaudeville : *Mon coquin de Neveu*.—Théâtres de Paris. — Théâtres de la Province. — Mélanges : *Le Bec dans l'Eau*, De la désagréable rencontre que fit le nez d'Anselme en voulant venir en aide à son estomac, et d'une visite surprenant que reçut notre jeune poète, Marc-Michel. — Nouvelles Diverses. — Tableaux de Troupes, Lille.

Armand-Séville, *Administrateur.*

Jules Belin, *Rédacteur en chef responsable.*

Imprimerie de A. BELIN, directeur-gérant du journal, rue Sainte-Anne, 55.

REVUE DU THÉATRE.

SOMMAIRE.

Notice sur Mlle Clairon, S. Bottin, — L'Acteur et son Chien, Vzannas. — Variétés : *Le Matelot à Terre.* — Palais-Royal : *Bruno le Fileur.* — Théâtres de Paris. — Théâtres de la Province. — Théâtres de l'Etranger. — Mélanges : *Le Bec dans l'Eau*, la Rue Saint-Julien-le-Pauvre, G. d'Avrigny. — Nouvelles Diverses. — Tableau de Troupes.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

MADEMOISELLE CLAIRON *.

Messieurs,

Admis pendant quatorze années de ma vie à prendre part à l'administration supérieure du département du Nord, qui a vu naître Mlle Clairon, j'ai pu, sur ce riche théâtre, qui compte aujourd'hui plus d'un million d'habitans, trouver encore assez de momens libres pour les consacrer aux recherches de la statistique, science qui, de tout temps, a fait mon délassement. Qu'il me soit permis, devant l'élite de la scène Française, dont la présence est ici un honneur, de déposer sur l'urne de la célèbre tragédienne les souvenirs que j'ai pu recueillir, l'année de sa mort, sur les lieux mêmes qui l'ont vu naître.

Hippolythe *Clairon*, et non *de La Tude*, ainsi que l'ont qualifiée des biographes, n'était pas issue de parens qui eussent pu lui donner une éducation soignée: pour qui se commence soi-même, il n'est pas besoin de préliminaires officieux. Mlle Clairon n'a-t-elle pas dit : « La Providence m'a déposée dans le sein d'une » bourgeoise pauvre, libre, faible et bornée. » Elle était fille naturelle de François-Joseph Désiré, sergent au régiment de Mailly, et de Marie-Claire Scanenpieg, appelée vulgairement *Clairon*, nom que sa fille a conservé, et elle fut baptisée sous le nom de Claire-Joseph Legris. Née à sept mois, elle n'avait reçu de la nature qu'une constitution faible : nulles caresses, nuls soins ne soutinrent son enfance; nulle idée d'arts, de talens, de connaissances quelconques n'avaient favorisé son éducation; *lire* était la seule chose qu'elle sût à l'âge de onze ans.

Mlle Clairon, que la nature poussait irrésistiblement vers la carrière où elle devait un jour se faire un nom, était née avec une horreur invincible pour le travail des mains, horreur que les menaces, les mauvais traitemens de sa mère,

* M. Bottin se proposait de lire cette notice sur la nouvelle tombe de cette célèbre actrice ; la pluie, qui tombait à torrent lors de l'inhumation, l'en a seule empêché.

(*N. du R.*)

femme violente et superstitieuse, ne purent jamais vaincre. Un jour que, pour cette raison, elle venait d'être emprisonnée dans sa chambre *, elle s'avisa de monter sur une chaise pour regarder par une fenêtre qui donnait sur la rue. La jeune et charmante Mlle Dangeville logeait positivement vis-à-vis; elle prenait une leçon de danse; les fenêtres étaient ouvertes. Mlle Clairon ne perdit pas un seul de ses mouvemens : ce spectacle se répéta souvent pour elle, et, chaque fois que la leçon était prise, la jeune recluse répétait, seule, dans sa chambre, les figures qu'elle venait de voir exécuter. On s'aperçut bientôt d'un changement dans sa manière de se présenter, de saluer, de s'asseoir; ses idées se débrouillaient. Dans ces entrefaites, un homme de la société de sa mère, la conduisit à la Comédie-Française : on donnait le *Comte d'Essex* et les *Folies Amoureuses;* c'était la première fois qu'elle allait au spectacle; elle a dit elle-même qu'il ne lui a jamais été possible de rendre ce qui s'était alors passé en elle. On ne put, le reste de la soirée, ni la faire manger, ni tirer une parole d'elle; le lendemain, elle répétait, de mémoire, cent vers de la tragédie et les deux tiers de la petite pièce : elle rendait le jeu des différens acteurs. Deux mois de cruels traitemens se passèrent encore sans que la mère consentît à céder aux instances de sa fille; enfin, elle eut la permission d'entrer au théâtre, et fit son début aux Italiens, n'ayant pas encore douze ans accomplis. Les applaudissemens qu'elle reçut, consolèrent sa mère du parti qu'elle avait pris. On lui donna des maîtres d'écriture, de musique, de danse, de langue italienne; ses progrès étaient inouis. Cependant, sa trop grande jeunesse, sa petite stature, et l'envie qui commençait déjà à s'attacher sur ses pas, la forcèrent au bout d'un an de chercher fortune ailleurs. On l'engagea dans la troupe de Rouen pour jouer tous les rôles de son âge, chanter et danser.

Dans cette ville, elle plut au public et se fit des protecteurs. Des femmes respectables s'empressèrent de l'accueillir, et lui conservèrent leur amitié. Ce fut pendant son séjour à Rouen que parut contre elle le dégoûtant libelle, que l'on a lu dans toute l'Europe. On s'accorde à dire qu'il fut l'enfant de la calomnie la plus noire, et dicté par la rage d'un homme outré de n'avoir pu triompher de la vertu de la jeune Clairon; elle avait alors près de dix-sept ans, et était sage. De Rouen, elle vint successivement jouer à Lille, à Gand, à Dunkerque, d'où un ordre du roi la rappela à Paris pour y chanter à l'Opéra. Elle ne voulut rester que quatre mois à ce théâtre, et obtint un nouvel ordre du roi de passer à la Comédie-Française pour y doubler Mlle Dangeville; elle eut la hardiesse de mettre dans son nouvel engagement qu'elle jouerait les grands rôles tragiques; exigea qu'on la laissât debuter par Phèdre, et annonça, dès cette première représentation, ce qu'elle serait un jour.

Mlle Clairon ne fournit pas ce qu'elle appelle dans ses mémoires *les vingt ans imposés au comédien,* sans éprouver des dégoûts, des persécutions ** ; mais elle

---

* Elle était alors à Paris, où sa mère était allée fixer sa résidence, après avoir demeuré quelque temps à Valenciennes en quittant Condé.

** Ces persécutions qu'elle attribue aux menées de ses camarades, ont été poussées jusqu'à l'emprissonnement pendant cinq jours au fort Lévêque, et vingt-un jours d'arrêts chez elle.

était née forte et courageuse, indépendante et fière; elle rompait en visière les cabales, les tracasseries, les injustices de l'envie, de la jalousie. Retirée du théâtre après 28 ans de carrière dramatique, elle se livra à l'étude de l'histoire naturelle et se forma un riche cabinet.

Mlle Clairon a su, dans le cours de sa vie, préserver sa réputation des atteintes qui sont si fréquentes dans la profession qu'elle exerçait; et si elle a cru que l'amour est un besoin de la nature auquel il n'est pas possible de résister, on ne lui reproche pas, au moins, d'avoir jamais oublié les devoirs de la delicatesse et de la décence publique. Elle aurait pu, plus d'une fois, devenir légitimement une fort grande dame. Pendant 15 années de suite, on l'a vu résister aux instances, aux prières, aux larmes de l'homme le plus séduisant de la nature et le plus cher à son cœur, pour n'écouter et ne suivre que la voix de l'honneur et du devoir.

Cet homme si aimé devint cependant inconstant, et elle en éprouva un chagrin si violent qu'elle voulut d'abord se retirer dans un couvent. Cependant, quelque temps après, elle sacrifia généreusement à cet ingrat presque toute une fortune de 50,000 écus * pour le tirer d'un embarras momentané, où il se trouvait. Ce fut alors que, presque dénuée de tout et dégoûtée de Paris, elle alla joindre en Allemagne le Landgrave d'Anspach qu'elle avait connu à Paris; elle demeura chez lui 17 ans, faisant les délices de cette cour, et du bien à tous ceux qu'elle put obliger. Mais, comme si sa destinée était d'être constamment en butte aux traits de l'ingratitude, des dégoûts, des outrages, comme elle le dit elle-même, la forcèrent de quitter cette cour. Elle revint à Paris; c'est là que, contente d'une habitation commode et agréable, et du peu de fortune qui était échappé aux revers de sa vie, elle trouva dans la lecture et la société de cinq ou six personnes, une distraction suffisante contre les souffrances de l'âge et les infirmités dont elle était accablée. Elle est décédée à Paris, rue de Lille n° 512, en 1803, laissant un nom célèbre et une mémoire respectable.

L'encyclopédie à l'article *Déclamation*, les ouvrages périodiques contemporains, *Voltaire*, lui-même, dans plusieurs pages de ses œuvres, nous ont laissé un éloge flatteur des talens dramatiques de *Mlle Clairon*. Ses talens littéraires, les qualités de son cœur ne sont pas moins recommandés par les *mémoires et réflexions sur l'art dramatique*, publiés par elle-même, en l'an 7 **, les réflexions judicieuses, les maximes sages, dont sont remplis ces mémoires, font oublier l'épisode du revenant qui dépare cet écrit aussi moral que philophique ***.

Un dernier trait de caractère de Mlle Clairon, qui fait honneur à son patrio-

---

* Déjà les opérations de l'abbé *Terray* venaient de diminuer d'un tiers son avoir.

** Un volume in-8° de 360 pages.

*** Mlle *Clairon*, durant sa carrière dramatique, ne cessa d'employer son crédit pour faire révoquer l'excommunication des spectacles, mesure qu'elle trouvait flétrissante, barbare et ennemie du talent; et elle se vit plus d'une fois à la veille de réussir dans cette louable entreprise.

tisme, c'est qu'elle détestait le ton suffisant des Anglais. « Le mépris que cette » nation affecte pour la mienne, dit-elle, dans ses mémoires, m'en rend tous » les individus insupportables ; il m'est impossible de les entendre sans colère. «

Messieurs ; avant de nous éloigner de la nouvelle sépulture de Mlle Clairon, félicitons-nous de vivre à une époque où le talent peut enfin recevoir des honneurs publics, dégagés de ces orgueilleuses restrictions qui ont si long-temps contristé nos pères.

BOTTIN.

L'ACTEUR ET SON CHIEN.

Depuis la fermeture du théâtre de la Gaîté, M. Vsannaz a conçu le dessein de dérouler, dans une suite de tableaux satiriques, les nombreux obstacles qui s'opposent à la prospérité de nos théâtres secondaires. Il met ces obstacles sur le compte des auteurs, des directeurs et des artistes. Ces derniers lui ont inspiré son premier poème, qui a près de 900 vers*. Pour donner à nos lecteurs une idée de la poésie de M. Vsannaz, nous transcrivons ici l'épisode historique qui suit des sorties assez vigoureuses contre des acteurs qui, au lieu de jouer leurs rôles, jouent avec leurs rôles, et dont l'amour-propre gigantesque n'est qu'un système de charlatan, avec la tendance perpétuelle à jeter de la poudre aux yeux, à faire voir blanc ce qui est noir, le tout dans les seuls intérêts de leur paresse et de leur incapacité. — Il y en a quelques-uns dans ce cas-là ; mais nous n'avons pas à nous occuper d'eux. Suivons M. Vsannaz.

Oh ! que j'aime bien mieux ce modèle d'artiste,
Tour-à-tour son critique et son apologiste !
Que son regard est fier dans la prospérité !
Aussi, par le malheur, comme il est attristé !
Retiré, chaque soir, sous le toît qui l'abrite,
On y mesurerait, chaque soir, son mérite,
En le voyant, pour lui, sévère ou complaisant,
Selon que, dans son rôle, il fut satisfaisant,
Ou que le son aigu de quelque clef forée
Ait, par droit bien acquis, assombri sa soirée.
Un caniche, Barbet, est le seul compagnon,
Seul ami de l'artiste et digne de ce nom.
Après un beau succès lorsque rentre son maître,
A peine celui-ci daigne le reconnaître.
Barbet lui tend la patte et voudrait le lécher :
— « Animal, que veux-tu ? tremble de m'approcher.
» J'ai fait preuve aujourd'hui d'un talent admirable ;
» Tu ne mérites pas les miettes de ma table.
» Des applaudissemens du parterre enchanté,
» J'ai savouré, ce soir, toute la volupté,
» Ses bravos, jusqu'à moi, sont venus par bordées ;
» Je suis beau, je suis grand ; vois, j'ai douze coudées.
» Reste donc à distance, et, pendant mon souper,

* Brochure in 8°, pour paraître dans les premiers jours de septembre chez A. Belin, éditeur 55, rue Sainte-Anne, et chez Delaunay, libraire au Palais-Royal. Prix : 2 francs.

» Pour en avoir les os, garde-toi de japper.
» Tu n'as plus, avec moi que la gloire illumine,
» Rien de commun, Barbet, pas même la cuisine. »
En effet, notre artiste, à son petit couvert,
Arrose un pigeon gras d'un flacon cachet vert,
Sans penser à l'ami qui supporte en silence
De son repas bourgeois la fâcheuse abstinence,
Jusqu'au moment heureux où le sommeil léger
Dans un songe lui rend quelques os à ronger,
Mais, dans un autre ouvrage, un manque de mémoire
Fait-il, le lendemain, un accroc à sa gloire?
De sa bouche, sort-il une S au lieu d'un *T*?
Par oubli, jette-t-il en face un *a parte*?
Son accent est-il dur quand on le veut suave,
Et son organe aigu lorsqu'il doit être grave?
Quand le bon sens indique un *entre cuir et chair*,
Brâille-t-il comme un diable échappé de l'enfer?
Qu'un sévère public vertement le corrige,
Avec l'orgueil d'hier, alors comme il transige!
Dans son humble réduit devenu son censeur,
Alors comme l'artiste accueille avec douceur
Cet ami repoussé dans la haute fortune,
Et qui, d'un froid dédain, loin de garder rancune,
En face du malheur toujours compatissant,
Se montre envers son maître encor plus caressant!
— « O fidèle Barbet, dans mon destin funeste,
» Je n'ai pas tout perdu; ton amitié me reste,
» Mais je n'en puis goûter le charme délicat.
» Dans mon rôle, tantôt, j'étais un vrai goujat;
» Les sifflets du public ont bien su m'en instruire;
» A ses justes arrêts, est-ce assez de souscrire?
» Non, et je dois encore, à sa sévérité,
» Ajouter un supplice à ma guise inventé.
» J'ai faim, j'ai soif; voilà ma table bien servie,
» A contenter mes goûts, ici, tout me convie:
» Une omelette au sucre, une aile de poulet,
» Du Bordeaux, du Chester, de beaux fruits: c'est complet.
» Hé bien, ce n'est pas moi qui, ce soir, me régale;
» Et, pour mon châtiment, je veux, nouveau Tantale,
» Avoir, sans y toucher, ces mets devant le bec,
» En aspirer l'arôme, et manger du pain sec.
» Viens ici, mon Barbet, monte sur cette chaise;
» Le public ne voit rien en toi qui lui déplaise.
» Tu ne fais pas de *cuirs;* tu n'es pas grimacier.
» Le savant t'applaudit autant que l'épicier,
» Ta physionomie est toujours expressive,
» Ta pantomime juste et ta voix incisive;
» Enfin, nul avant toi, d'après tous les avis.
» N'a rappelé si bien le chien de Montargis.
» Mange donc mon souper et remplis-toi la panse,
» C'est ma punition, et c'est ta récompense. »
Barbet ne sait d'abord si son maître dit vrai,
S'il le croit sur sa bouche, et s'il tente un essai
Qui peut, contre son dos, tirer à conséquence;
Mais il faut, après tout, se rendre à l'évidence.
Barbet a promené son regard incertain,

Du regard de son maître au succulent festin
Qui n'a rien de commun avec son ordinaire ;
De l'œil il scrute encor l'un, et l'autre il le flaire ;
Puis, cédant au pouvoir d'un geste impératif,
Il se montre bientôt, à table, expéditif.
L'aile de poulet passe en moins d'une bouchée,
L'omelette s'engouffre, et sans être mâchée,
Tandis que notre artiste, à l'aspect du glouton,
Philosophiquement grignotte son crouton.
En est-il plus heureux? J'en doute pour mon compte.
Quel tourment en effet qu'un souvenir de honte,
Imprimé dans son ame et que n'efface pas
La diète à volonté devant un bon repas!
Je sais qu'on est content de se vexer soi-même
Lorsque l'on a poussé la sottise à l'extrême,
De se dire un gros mot et de se souffleter;
Cela soulage ; mais on ne peut éviter
La trace que la faute a laissée après elle.
On jeûne quand Barbet a nettoyé l'écuelle;
Et, la nuit écoulée en rêvant aux sifflets,
On ne se lève pas avec le teint bien frais. VSANNAZ.

PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS.

VARIÉTÉS.

LE MATELOT A TERRE, vaudeville en un acte, de MM. Chabot et Alboize. — Personnages et acteurs : *Kernach*-Félicien, *Jaket*-Adrien, *Bonneville*-Lamarre, *Thomas*-Rébard, *Almanzor*-Mayer ; *Louisette*-Mmes Esther, *une servante*-Aimée.

Les romans et les nouvelles, les journaux et les revues fourmillent, depuis longues années, de physiologies maritimes. MM. Jal, Sue et Corbières nous ont familiarisés à l'envi avec les nombreuses originalités dont se compose le caractère du marin, de même qu'avec les mille incidens qui remplissent son existence. — Parmi les traits les plus caractéristiques de la physionomie du *loup de mer*, on s'est surtout attaché à peindre l'esprit de désordre, de débauche, de profusion, de folle orgie, qui le possède dès qu'il a mis pied à terre et qu'il a le gousset garni ; or, telles sont précisément les circonstances dans lesquelles se trouve le principal personnage du vaudeville nouveau.

Kernach, riche corsaire. vient de débarquer à Saint-Mâlo ; il a seize jours devant lui ; et, en seize jours, il faut qu'il dépense sept mille francs. Jugez de sa peine. Le voilà donc qui se livre à toutes les extravagances que peut fournir une imagination furibonde. Il achète des nègres et les assomme ; il fait flamber de miraculeux bols de punch et en inonde les passans ; il ouvre toutes les digues de son cœur à sa passion pour les Andalouses et les couvre d'or sans compter ; il achète tout ce qu'il voit ; il donne à droite et à gauche tout ce qu'il a ; et enfin la seizième aurore de son séjour à terre étant arrivé, et le fond de ses poches trouvé à grand'peine, il se rembarque, après avoir marié Jaket et Louisette, dont un peu d'argent retardait le bonheur, et après avoir fait ses adieux au parterre qui l'applaudissait de grand cœur.

Félicien a joué avec beaucoup de rondeur et d'entrain le rôle de Kernach. — Cet artiste gagne tous les jours.

PALAIS-ROYAL.

BRUNO LE FILEUR, vaudeville en deux actes, de MM. Cognard frères, représenté le 31 août 1837. — Personnages et Acteurs : *Bruno*-Leménil, *Couturier*-Achard, *Beau-regard*-Barthélemy, *Gustave*-Faugères, *Durand* Rémy, *un notaire*-Masson ; *Adèle*-Mlle Pernon.

M. Bonneville, propriétaire d'une riche filature à Saint-Ouen, vient de rendre le dernier soupir. Tous ses parens sont réunis pour l'ouverture de son testament; chacun d'eux se figure être le préféré du défunt ; mais le notaire arrive et se hâte de les détromper en proclamant pour seul et unique légataire : Bruno le fileur, Bruno le premier ouvrier de la fabrique. Voilà donc tous les alliés du testateur qui renfoncent avec rage leurs larmes d'étiquette prêtes à couler et qui se retirent en maudissant sa mémoire. Parmi eux, se trouve une jeune fille, Adèle, que l'oubli de M. Bonneville, son oncle, rend bien plus à plaindre que tous les autres; tandis que ceux-ci ne sont blessés que dans leur cupidité et leur avarice; la pauvre enfant, elle, pleure sur le sort de son père qu'une petite rancune du décédé condamne pour toujours au plus affreux dénument. Cependant Bruno voit ses larmes, Bruno veut réparer les torts de son ancien patron, mais ne sachant comment offrir à la jeune fille de partager sa nouvelle fortune, sans blesser sa delicatesse, il ne trouve qu'un moyen pour cela c'est de la faire consentir à l'épouser; Adèle résiste un instant, mais la piété filiale l'emporte ; elle donne sa main à Bruno le fileur.

Une fois mariés, les jeunes époux songent à faire honneur à leur fortune. Adèle paraît aimer le grand monde, Bruno la conduit dans le grand monde ; mais le pauvre ouvrier parvenu ne tarde guère à se trouver déplacé au milieu de cette société qu'il fréquente pour la première fois, il est empesé dans son habit noir, il trébuche sur un parquet ciré, il étouffe au milieu de ses mœurs de salon, si opposées à ses chères habitudes d'atelier. Aussi on se moque de lui; ceux mêmes qui s'asseoient à sa table, le bafouent en secret. Long-temps il ferme les yeux sur toutes ses humiliations, long-temps il souffre sans se plaindre, mais bientôt la jalousie s'en mêle; un petit cousin, qu'il reçoit chez lui, ose faire la cour à sa femme; ce fat s'imagine qu'il n'aura pas de peine, lui, le sémillant gant-jaune, à séduire la femme d'un homme qui porte si mal son frac. Oh ! pour le coup, il n'y tient plus; il faut qu'il déserte cette société où il ne trouve que des ennemis ; il faut de l'air à ce pauvre oiseau que l'étiquette tient en cage; il faut rendre à ce malheureux échappé de la Courtille son cabaret et sa matelotte du dimanche; sa veste ronde qui ne craint pas les taches; son grand verre qu'il peut remplir jusqu'au bord sans qu'un regard de sa femme vienne lui dire, comme je ne sais quel écuyer tranchant à Sancho Pansa : Halte-là, ça ne se fait pas, enfin ce qu'il lui faut surtout, ce sont ses chers compagnons de la filature, toute sa joyeuse famille d'ouvriers sans soucis, dont la joie était si bruyante et la gaîté si communicative.

Encore un jour de condescendance aux règles de la civilité puérile et honnête, et l'Infortuné fileur va s'éteindre tout à coup comme une chandelle mal mouchée. C'est donc bien à propos que son ami couturier, fileur comme lui, vient, dans sa franchise brutale, tout découvrir à sa femme. La pauvre adèle, toute reconnaissante du sacrifice que son mari lui faisait à son insu, s'empresse alors de lui rendre la pareille en renonçant aux plaisirs du monde pour une existence moins brillante sans doute, mais plus riche d'intimité, et plus remplie de vrai bonheur.

La donnée de cette pièce n'est pas nouvelle, nous la voyons fleurir depuis bientôt cinquante ans dans tous les vaudevilles possibles; mais cette fois, la gaité des détails, l'originalité de la facture, la sensibilité douce répandue sur quelques scènes bien conduites, ont fait pardonnner avec justice ce que le sujet pouvait avoir de trop bannal. Les acteurs sont, du reste, pour beaucoup dans le succès.

Lemenil a jeté un grand intérêt sur le rôle de Bruno; pourtant nous l'aimerions mieux s'il ne faisait pas tant sonner les *r*.

Achard a été sublime de verve, de naturel et de sans gêne. Ancien canut lui-même, nous avons remarqué qu'il avait apporté beaucoup de soin à composer avec vérité son costume du premier acte.

Il est difficile de rencontrer un jeune premier plus insipide que M. d'Augère.

Quant à Mlle Pernon, ce n'est jamais la grace ni la gentillesse qui lui manquent.

Auguste Lefranc.

THÉATRES DE PARIS.

Opéra. — La rentrée de Mlles Elssler a eu lieu mercredi au milieu d'une foule nombreuse. Elle a été accueillie par les applaudissemens de la foule entière. La *Cachucha* a excité les mêmes transports qu'autrefois. Hier les débuts de Mme Stoltz, par le rôle de Valentine des *Huguenots*, n'ont pu se continuer par suite d'indisposition de cette dame.

Théatre-Français. — On veut ressusciter la tragédie. Fort bien! Ce n'est pas nous qui nous y opposerons; nous qui voudrions qu'aucune forme ne périt. Mais, pour ressusciter la tragédie, il faudrait apporter dans cette œuvre un peu de foi. Le Théâtre-Français doit surtout être un musée; sa mission doit surtout être de nous conserver intactes les œuvres des maîtres et de les préserver de tout outrage. Or, le Théâtre-Français n'a pas encore compris cette mission. Il joue les pièces de Pierre Corneille, comme les a défigurées, étriquées, ramenées à sa taille la littérature dramatique impériale. Ce n'est pas ainsi qu'on remettra la tragédie en honneur. L'autre jour, nous avons signalé la scandaleuse mutilation de *Don Sanche d'Aragon;* aujourd'hui, nous demanderons pourquoi l'on a rogné tant de vers dans l'*OEdipe* de Voltaire; nous demanderons surtout, bien que la faute ne soit pas moins grande pour le vers le plus faible que pour le vers le plus fort, parce qu'il n'appartient à personne de corriger quelqu'un, pourquoi on a retranché ces vers qui terminaient la pièce. Après s'être frappée, Jocaste disait :

Ne plaignez que mon fils, puisqu'il respire encore.
Prêtres, et vous Thébains, qui fûtes mes sujets,
Honorez mon bûcher, et songez à jamais
Qu'au milieu des horreurs du destin qui m'opprime,
J'ai fait rougir les dieux qui m'ont forcé au crime.

Quel est l'imbécile qui a pu croire ces vers inutiles? Le dernier est vrai. C'est le plus bel éloge qu'on en puisse faire. Jocaste est criminelle sans être coupable et la dignité

humaine se relève fort bien dans ce vers, en face de la fatalité. Après ces critiques de fond, il y en a de forme à faire. Pourquoi ne pas renouveler cette éternelle décoration tragique si tachée d'huile et si déchirée? Pourquoi ne pas apporter plus de soin aux accessoires? Tout cela dit à propos de la représentation de rentrée de Ligier, occupons-nous de l'acteur qui était le héros de la soirée. Ligier est un homme de grande science; mais qui le sait trop peut-être. Il a des effets dont il est sûr et malheureusement cette certitude les lui fait répéter plusieurs fois par soirée. D'ailleurs il a eu le succès dû à son talent. Applaudi à son entrée en scène, il a été rappelé après la chute du rideau et c'était justice. Nous attendrons Ligier dans une création; car nous préférons le voir dans des rôles étudiés par lui et joués d'après sa propre inspiration, à le voir dans des rôles qu'il s'efforce à jouer de tradition quelque bien qu'il y réussisse. Jeffroy a eu des momens pleins d'intelligence. Mme Paradol est toujours mauvaise. Dans *l'Agiotage*, pièce ennuyeuse et prétentieuse qu'on donnait après *Œdipe*, Guiaud s'est parfaitement acquitté du rôle de Dormeuil; c'est un de ses plus avantageux. Périer est dans Marcel comme dans l'oncle de *Claire*; Menjaud a joué Durosay d'une façon charmante; Gaston a été très-gentil. Quant à M. David, s'il était possible d'espérer que les remontrances lui servissent à quelque chose, nous lui dirions que ses moustaches sont des plus disgracieuses et que jamais un avocat n'en porte; qu'il est de la plus grande impertinence de parler des actes entiers le chapeau sur la tête à sa femme, à son oncle et à d'autres personnes; qu'il est enfin du dernier ridicule de jouer comme il joue; enfin nous lui conseillerions, dans son intérêt, de ne plus jamais paraître sur une scène où il fait tache. Mais ces conseils seraient sans doute tous superflus et nous ne les donnerons point.—Incessamment la lecture de la *Popularité*.

Odéon. — L'activité la plus grande règne ici, grâce aux soins de l'infatigable M. Védel, grâce aussi au zèle et à l'intelligence de ceux qu'il s'est adjoints et qu'il a su si bien choisir. Les travaux de restauration de la salle avancent, incessamment les répétitions commenceront; on parle d'un prologue d'ouverture fort spirituel et tout d'àpropos. L'ouverture a toujours lieu le 1er octobre.

Opéra-Comique. — Une indisposition assez grave d'Henry a arrêté le *Remplaçant* à sa cinquième représentation. C'est Grignon qui va être chargé du rôle de Christophoro. — Le succès de la *Double Echelle* s'accroît de jour en jour. — On dit que l'opéra de M. Ponpon, *Piquillo*, ou plutôt *l'Amant et le Voleur*, sera en état d'être représenté au mois d'octobre.

Vaudeville. — Mlle Brohan, qui après une maladie de plusieurs mois, devait paraître dans une pièce de M. Paul de Kock, intitulée *le Tourlourou*, vient, dit-on de refuser le principal rôle qui lui était destiné dans cet ouvrage. — On parle aussi d'un vaudeville en cinp actes de M. Rosier, dans lequel Mme Albert ferait sa prochaine rentrée. Incessamment la reprise de *Jean*.

Variétés. — La représentation donné jeudi ou bénéfice de la caisse des auteurs à été brillante et solennelle. Vernet a été comme toujours d'un naturel exquis dans le rôle d'Hippolyte des *Couturières*. — Dans la leçon d'amour en *Bourgeois-Gentilhomme* Lepeintre jeune a excité le fou rire de toute la salle. — Hyacinthe et M. Hardey ont amusé dans la parade des *Bêtes féroces*, et Massol a fort bien chanté son grand air de *Quasimodo*. On prépare la réprise de *la Chatte metamorphosée en femme* pour Mlle Jenny Vertpré, qui en a crée le principal rôle au Gymnase.

Gymnase, — On promet pour aujourd'hui la rentrée de Bouffé, le grand acteur, dans *Pauvre Jacques* et le *Gamin de Paris*. — L'absence de ce talent de premier ordre avait achevé la déconsidération et la ruine du théâtre Bonne-Nouvelle. Son retour pourra peut-être quelque jour encore galvaniser le cadavre. — On répète pour l'acteur Tisserand un petit acte intitulé : *Le Père Fourreau*.

Palais-Royal. — Le succès de *Bruno* va faire attendre patiemment la rentrée de Déjazet, qui ne peut tarder. Cette fringante actrice est de retour à Paris depuis quelques jours. — Pourquoi jette-t-on toujours dans le même moule les rôles que l'on confie à Achard? Il semble qu'on ne le juge bon qu'à rendre avec vérité les physionomies de

carrefour. — Ne se rappelle-t-on pas son succès dans *Farinelli*, dans l'*Aumônier du Régiment*, et ne veut-on plus utiliser son talent dans ses plus précieuses transformations.

Porte-Saint-Martin. — On dirait que M. Harel s'amende et veut se rendre à l'évidence. Toujours est-il qu'il n'a point osé envoyer encore aux journaux ses réclames d'usage pour faire annoncer qu'il refuse chaque soir trois cents personnes et que Mlle George est sublime. La presse et le public ont fait justice de la rapsodie indigne pour laquelle il avait fait tant de bruit; on ne veut plus perdre son temps et son argent pour aller s'ennuyer cinq mortelles heures et se faire assourdir par les cris de Mlle George, sur laquelle il n'y a qu'un jugement : *Qu'elle se retire, qu'elle s'en aille, c'est intolérable, c'est à se boucher les oreilles, c'est à fermer les yeux.* Voilà pourtant les mots que vous entendez circuler dans le public et qui se trouvent accompagnés de risées et de huées trop énergiques pour que les cris des claqueurs aillent faire illusion aux maîtres du lieu. Le charlatanisme des figurantes, charlatan sme usé comme les autres, a, lui aussi, manqué d'effet. Toutes ces femmes, la plupart laides et vieilles, sont connues : on les a été chercher ici, là et là encore; on le voit bien à leur tenue et à leur air, qui est loin d'être réjouissant pour le public.

Gaité. — Journaux gagés et autres gardent maintenant le silence sur la position de ce théâtre, et ils font bien, car personne ne peut se flatter de savoir ce qu'il doit advenir de tout ceci. Les chroniques de coulisses donnent une nouvelle assez plaisante et fort vraisemblable. M. d'Epagny, qui s'est séparé de ses confrères pour arriver à la représentation, bonheur dont il est si jaloux, et que dans les conditions ordinaires il n'obtient que rarement, M. d'Epagny, disons-nous, qui s'est rangé du parti de M. de Cès, non qu'il aime M. de Cès, non qu'il trouve sa cause équitable et juste, mais pour que M. de Cès joue ses pièces; M. d'Epagny enfin vient de lire à M. de Cès la pièce qu'il lui destinait. Cette pièce pour laquelle M. d'Epagny s'est sacrifié, cette pièce, qu'il a refusée à toutes les administrations dramatiques, cette pièce qui doit ouvrir pour le théâtre de la Gaîté une ère de prospérité jusqu'ici inconnue *a été refusée* par M. de Cès-Caupenne. — Et maintenant M. d'Epagny, quand il vous prendra envie de jouer au dévouement, sachez d'abord, s'il n'en est pas de plus rusés que vous. — Au tour de M. Cornu, maintenant ! ! ! — La Gaîté doit ouvrir d'aujourd'hui en huit.

Ambigu comique. — Ce théâtre va faire son profit de *la Guerre des Servantes*, la pièce de M. Harel envoie du public chaque soir au *Corsaire Noir* qui va se trouver honorablement soutenu bientôt par l'*Officier bleu*. M. de Cès-Caupenne vient de faire une acquisition précieuse et tout-à-fait indispensable à son théâtre, en engageant M. Adolphe Laferrière qui a eu le bon esprit de se sauver de la Porte Saint-Martin, où il avait failli être écrasé sous Mlle Georges. Quand on a couru un pareil danger on n'est pas bien aise de s'y exposer de nouveau. Exemple de prudence bon à imiter.

Panthéon. — La grande affiche du Panthéon annonce les deux grandes pièces nouvelles : *Cauchois le Braconnier* et *Rose Ménard*. Le public ne résiste point à cet appât e il vient applaudir Lionel et Mlle Pélagie dans la première, et Mme Lambquin dans la seconde.

Porte-Sainte-Antoine. — La réouverture de ce théâtre a lieu aujourd'hui. Deux pièces nouvelles composeront le spectacle. *Zaun et Schubry*, grand drame en cinq actes, et *La Douairière*, vaudeville en un acte. Si ces ouvrages réussissent, leur succès sera légitime, car les CLAQUEURS SONT EXCLUSDE LA SALLE.

THÉATRES DE LA PROVINCE.

Abbeville, 28 août. — On a joué mercredi *le Juif Errant*, drame fantastique, dont les décors font tout le mérite. M. Jaume, chef d'orchestre du théâtre d'Abbeville, a composé pour cette pièce une musique parfaitement adaptée au sujet. Les acteurs méri ent des éloges pour l'ensemble qu'ils ont mis dans leur jeu; MM. Adolphe, Cazeneuve et Leblanc se sont particulièrement distingués. — *Le Riche et le Pauvre*, drame de M. Souvestre, n'a pas été accueilli à Abbeville avec autant d'empressement que dans les autres

localités où il a été représenté. Cependant MM. Delaunay, Grésard et Mme Adolphe, qui remplissaient les principaux rôles, ont fait de leur mieux.

Amiens, 30 août. — Mme Dorval a donné sur le théâtse d'Amiens trois représentations qui, pour elle ont été trois magnifiques triomphes. *Clotilde*, *Angèle*, *Antony* ont fait obtenir des applaudissemens enthousiastes à cette actrice, dont le jeu, dont l'accent expriment avec une énergie si saisissante et si vraie, les situations terribles, les passions désordonnées du drame moderne. Redemandée après les trois pièces, Mme Dorval est venue recevoir les nombreux témoignages d'admiration que provoque son admirable talent.

Avignon, 27 août. — La rentrée de la troupe dramatique aura lieu jeudi prochain, et elle revient, assure-t on, mieux organisée qu'elle ne l'était avant son départ. Les premières représentations offriront les débuts de M. Joly fils, première basse-taille et de Mlle Joly dans l'emploi de première chanteuse.

Bordeaux, 27 août. — La troisième représentation de *Gaspardo* n'a pas eu moins de succès que les deux premières. Ce drame tout palpitant d'intérêt est joué d'ailleurs avec un rare ensemble par MM. Oudinot, Minvielle, Jourdain, Leclerc, Delamarre et madame Anna. — Aux Variétés, *l'Ange Gardien* a subi deux nouvelles épreuves qui lui ont été favorables. — Le succès de *la Juive* se soutient toujours au Grand-Théâtre.

Chalon-sur-Saône, 26 août. — Le public de cette ville montre beaucoup d'indifférence pour son théâtre ; la variété du répertoire, les efforts du directeur, le zèle et le talent des artistes ont bien de la peine à le tirer de son apathie ; la salle est presque toujours aux trois quarts vide. — *Renaudin de Caen*, *la Fille de l'Avare* et *Cotillon III* composaient la représentation de jeudi, et elle a été donnée devant quelques rares spectateurs, honteux de ne pouvoir se multiplier pour applaudir M. Vizentini, si vrai dans le père Grandet, Mlle Elisa Jacops si gracieuse, si pleine de sentiment dans le rôle d'Eugénie, et Mlle Lepeintre, qui dans *Cotillon III* est venue révéler une bonne et jolie actrice.

Le Havre, 31 août. — Après avoir prélevé un petit millier d'écus sur la curiosité des habitans du Hâvre, Arnal a transporté en Albion, comme il le dit, son bagage dramatique.

La continuation de la maladie de Mme Fortier arrête les représentations de *Charles VII*.

L'Opéra attend pour se produire le complément de la troupe lyrique.

L'interval va être rempli par un artiste dont la réputation d'originalité n'a pas encore été sanctionnée au Hâvre. Il est question de Lhérie qui a son répertoire à lui, son genre à lui, et qui, n'imitant personne, trouve, dans les ressources de son talent, le secret de provoquer les bravos partout sur son passage.

Le Mans, 30 août. — La représentation de dimanche dernier a été, à coup sûr, la plus remarquable de toutes celles que la troupe de M. Tony a données, tant par l'heureux choix des pièces, que par le talent des artistes, et l'affluence des spectateurs. Le spectacle se composait de *Trop heureuse*, vaudeville; du *Portefeuille ou les deux Familles*, drame, et du *Clair de Lune*, vaudevillle comique.

Toute faible qu'est l'intrigue de *Trop heureuse*, cette bluette a beaucoup amusé parce qu'elle a été bien jouée par MM. Martin, Vernon et Mlle Isoline.

Le Portefeuille a aussi été fort bien joué. M. Tony, dans le rôle du général Lemire, a exprimé avec ame, avec énergie et en véritable artiste les angoisses d'un père qui est sur le point de voir condamner son fils innocent. M. Tavernier s'est tiré avec bonheur du rôle long et fatigant d'Arthur ; sa voix, à laquelle on désirerait quelquefois un autre timbre, l'a heureusement servi et s'est trouvée en harmonie avec sa position. M. Vernon a joué avec sagesse et pureté le rôle d'Ernest, et M. Martin, ce Roger Bontemps qui possède si bien le talent de provoquer le gros rire, a montré beaucoup de tenue, ainsi que de bon ton, dans le rôle de Desvarennes, et a fait preuve d'une heureuse flexibilité de talent. En général, le jeu de tous les acteurs a été souvent applaudi et a mérité de l'être.

On dit que les plus courtes folies sont les meilleures : ce n'est pas toujours vrai; car, bien que celle que, sous le titre de *Clair de Lune*, on nous a donnée pour troisième pièce, ait duré trois actes, elle n'a pas été jugée trop longue. Le moyen de se plaindre de voir

plusieurs fois et long-temps Valmont et Mme Martin, tous deux si vrais, si naturels et si divertissans? aussi, personne ne s'en est avisé. Je profiterai de l'occasion pour parler d'un acteur, dont, je ne sais pourquoi, je n'ai rien dit encore, c'est M. Labarre, si bien placé dans les grimes, les financiers et les seconds pères, pour lesquels il semble avoir été créé et mis au monde. Il a très-bien joué le rôle de Baget et a excité une bonne partie des éclats de rire, qui ont fait souvent retentir la salle.

Lille, 30 août. — Les débuts de la nouvelle troupe que dirige M. Caruel, n'ont pas encore eu lieu, et l'on parle déjà d'une cabale qui serait dirigée contre Mme Marneffe, la première chanteuse. On ne saurait trop se tenir en garde contre les projets de quelques étourdis, qui, s'ils réussissaient, détermineraient sans doute la clôture du théâtre. Cette cabale serait une insulte pour la majorité du public lillois, qui couvrait naguère de ses applaudissemens la belle voix de Mme Marneffe. On ne doit pas arriver au théâtre avec une opinion faite d'avance. Il faut entendre l'artiste, juger ce qu'elle a gagné ou perdu sous le double rapport du jeu et de la voix, puis se prononcer; mais, avant tout, il faut imposer silence à la cabale. C'est le devoir de tout public impartial et raisonnable. — En attendant l'apparition d'un nouvel opéra, et pour faire prendre patience aux dilettanti. M. Caruel va faire pour le théâtre de Lille ce que fit autrefois M. Castil-Blaze pour l'Odéon. Il montera successivement les œuvres les plus remarquables du théâtre italien : *Anna Bolena*, *la Somnambula*, *la Norma*, etc. Vers la fin de l'année, il promet à ses habitués de leur faire entendre l'admirable ténor Duprez.

Lyon. — Notre ville est vraiment privilégiée. Depuis deux mois tous les plus grands artistes de Paris font halte sur nos deux scènes. Merci à M. Provence! Après Nourrit, Mlle Falcon; l'élève après le maître, c'est dans l'ordre. Tant de puissances n'ont pas épuisé notre enthousiasme et notre admiration. Loin de là! Notre goût s'en épure; et Mlle Falcon, qui nous surprend encore tout impressionnés et émus de la voix et du jeu de Nourrit, entretient encore en nous, cette chaleureuse exaltation que provoque le talent. Notre public est à bonne école. Puisse-t-il en profiter et nos artistes aussi! *Alice* et *Rachel* ont été, pour Mlle Falcon, l'occasion d'un double rappel. Les admirables qualités de sa voix lui ont valu de triples salves d'applaudissemens. Jamais plus grand effet n'avait été produit. Ce soir, la *Vestale*! La foule, en dépit de la chaleur, sera à chacune des representations de la cantatrice parisienne. —

M. Hainl, notre chef d'orchestre, vient de succomber à une irritation d'entrailles. M. Bovery le remplace. —Bouffé a clos ses triomphes. Il nous a laissé chaque soir un peu de sa vie, le grand artiste. Quelle nature! Quelle vérité dans les détails, et quel ensemble, C'est un comédien à voir avec une loupe, tant il est parfait, spirituel et fin. Qu'attendent donc *les Français* pour ne pas avoir déjà ravi cette perle au Gymnase. Hélas! qu'on se hâte.

Elleviou, Martin, Lafeuillade, Mme Damoreau-Cinti, Litz, ces grands artistes, sont venus saluer ici cette trinité de talents. Nous avons eu aussi Sainte-Beuve à son retour de Genève, portant à Renduel un autre volume de poésie : les *Pensées d'Août*. Je vous le disais bien que notre ville était privilégiée. N'a-t-elle pas possedé cinq jours, cinq jours entier la huitième merveille du monde d'après Brazier, Mlle Virginie Déjazet. Nous l'avons revue la bonne fille, avec sa gaillardise et tout ce qui s'en suit; nous l'avons revue après Lhérie ce joyeux bouffon, qui brûle les planches, ce spirituel farceur de société, et nous les avons applaudis, l'un et l'autre de ce rire qui ne dure pas. Nous gardons d'autres applaudissemens à Bouffé, et Bouffé nous léguait de durables souvenirs. Léon Boitel.

Metz, 28 août. — M. Saint-Ange, directeur du théâtre de Metz, s'occupe avec activité de la formation de sa troupe; beaucoup de sujets sont déjà engagés et les débuts se feront à partir du 21 septembre prochain au plus tard.

Nancy, 27 août. — C'est mardi qu'a eu lieu la première représentation de l'abonnement, et que Lhérie a fait ses adieux au public de Nancy. Mlle Hirne, première chanteuse et M. Germain, première basse-chantante, faisaient leur premier début dans *le Barbier de Séville*. Le parterre faisant aux débutans la part de la timidité et de l'embarras d'une première apparition, ne s'est point prononcé sur leur compte, et a renvoyé son jugement à

une seconde épreuve. Il s'est contenté d'applaudir vivement à sa rentrée Baptiste-*Figaro*. — Jeudi, *la Dame Blanche* a valu quelques encouragemens aux deux débutans qui auront quelque peine à s'acclimater sur la scène nancéienne. — Dans le rôle de Babet, du *Nouveau Seigneur*, Mme Gubian a fait applaudir une voix juste, étendue, une jolie figure et de la vivacité. Cette agréable actrice réussira sans peine à faire oublier Mlle Ozy. — On attend le début du premier ténor, M. Gauthier.

Rouen, 29 août. — Le second début de M. Marquilly, dans *le Châlet*, ne lui a pas été plus favorable que le premier qu'il a fait dans *Robert*. La voix de ce deuxième ténor manque de vibration et d'étendue; souvent elle est sourde et voilée; il a beaucoup à faire pour l'assouplir. Il est probable que cet artiste ne restera pas à Rouen.

— 30 août. — *Fra Diavolo* était annoncé pour le troisième et dernier début de M. Marguilly; mais cet artiste ne s'est pas trouvé disposé à tenter l'épreuve décisive, L'administration, au lieu de remplacer ce spectacle par un autre, a imaginé de saisir au passage M. Couturier, qui jadis a joué les rôles de troisième ténor sur le théâtre de Rouen.

— Il va sans dire que Mlle Déjazet a été, dans *Frétillon*, ce qu'elle est toujours, étourdissante d'esprit de verve, délicieuse de laisser-aller et de naturel. Le rôle de Frétillon est une de ses plus spirituelles et de ses plus piquantes créations, et elle seule, à Paris comme en province, possède tout ce qu'il faut pour le jouer constamment avec vérité, esprit, vivacité, étourderie, cœur franc et toujours à l'abandon, allures originales, en un mot tout ee qui constitue un talent à part, qui n'a jamais eu de modèles et qui n'aura pas d'imitateurs. C'est là le propre des esprits privilégiés.

Cherchez tant que vous voudrez, vous ne trouverez pas une autre Déjazet! Les rôles créés par elle ne pourraient avoir qu'elle seule pour digne interprète. Avec le sans façon, la liberté de ses manières, l'inimitable naturel, l'à-propos de ses saillies, avec son jeu si piquant, si varié, elle a montré tout ce qu'on peut dans un genre nouveau et dont elle a donné le secret. Pour réussir, pour se rendre si populaire, pour mériter les suffrages de la foule et des connaisseurs, il fallait qu'elle eût le diable au corps, comme disait Voltaire, et, dans sa sphère, en apparence si modeste, elle a su trouver le chemin d'une grande réputation. Au nombre des plus habiles comédiennes qui ont illustré le théâtre, on verra inscrit le nom de Virginie Déjazet. (*Mémorial de Rouen.*)

Strasbourg, 27 août. — M. Carmouche, directeur du théâtre de Strasbourg, a publié son prospectus, dans lequel il annonce que les genres qu'il exploitera seront toujours les grands opéras, les opéras comiques, les comédies, les drames, les vaudevilles et les pièces à spectacle. Il ajoute que la troupe française a été engagée avec de grands soins et de grands frais; qu'elle est arrivée; que ses travaux de répétitions sont commencés et que l'ouverture aura lieu le 1er septembre pour durer huit mois, jusqu'au 30 avril. M. Carmouche espère pouvoir attirer à Strasbourg, pour y donner des représentations, plusieurs artistes célèbres de la capitale; entre autres M. Adolphe Nourrit, M. et Mme Ponchard et Mlle Jenny-Vertpré.

Toulouse, 28 août.— La rentrée de M. Grandel s'est faite au milieu d'un contentement général; on a vu avec le plus vif plaisir que cet acteur depuis long-temps en pied sur notre scène, nous débarrassât de tous les burlesques débuts qui nous ont affligés dans son emploi. Il a joué le rôle du baron de Malsen dans *Louise* de façon à nous faire espérer que le drame et la comédie-vaudeville pourront enfin sortir de la nullité où ils étaient parmi nous par la vacance des rôles jeune-premier.

Nourrit est arrivé; il était temps; déjà le froid gagnait les extrémités de notre théâtre, et depuis deux mois direction et public regardaient, soit du côté de Marseille, soit du côté de Lyon, pour savoir s'ils ne voyaient rien à venir. Enfin il est venu; notre chantante Toulouse s'est déjà senti tressaillir. Savez-vous que le grand artiste nous apporte les plus riches trésors de la musique du siècle? Vous croyez avoir vu *Guillaume Tell*, *Robert*, *Masaniello*? Eh! non; vous avez vu leur contrefaçon; la seule bonne, la seule véritable édition doit être marquée d'une forte empreinte du génie des maîtres; Rossini, Meyerbeer, Auber n'ont en France que deux enfans légitimes, et leur aîné, c'est Nourrit.

THÉATRES DE L'ÉTRANGER.

Athènes, 10 août. — On vient de publier une comédie en trois actes intitulée : *La Famille Questionneuse*, par un pseudonyme ; mais ce pseudonyme n'a pu cacher le véritable auteur, qui est l'ancien ministre Rhizos. L'analyse de cette pièce nous conduirait trop loin. Au reste, médiocre d'invention, médiocre d'exécution, elle ne mérite pas cet honneur. Le chagrin de la perte de ses nombreux portefeuilles, a porté M. Rhizos à faire, dans sa pièce, quelques allusions au nouveau ministère ; malheureusement, ces allusions ne sont pas spirituelles. La scène la plus gaie de cette pièce, mais mal conduite, est un souper qui réunit tous nos journalistes les plus considérés. L'auteur s'est cruellement trompé s'il a pensé qu'on ne le reconnaîtrait pas. Déjà deux de nos journaux, *Athènes* et le *Soter* (Sauveur), ont maltraité cette production. Ce dernier journal termine son article par l'observation spirituelle : qu'au bout du compte, il vaut mieux que l'ex-ministre fasse de *mauvaises pièces de théâtre* que de *mauvais drames politiques*.

Ath, 28 août. — La troupe de Tournai a fait merveille à Ath pendant les fêtes de la Kermesse. Ses représentations ont été très-suivies et fort goûtées. MM. Rindolphe, Chemelser, Marquilly, Bordes et Mmes Novel et Henri se sont partagé les applaudissemens dont le public s'est montré prodigue.

Bruxelles, 29 août. — Nous avons eu ici deux nouveautés au Grand-Théâtre : *Julie*, ou *Une Séparation*, comédie de M. Empis, qui ne s'est soutenue à Paris que par l'admirable talent de Mme Volnys, n'a dû également chez nous son succès qu'au charme de la diction et du jeu de Mme Baptiste, et à l'exquise sensibilité dont Mme Thénard a fait preuve. — Bouchet, Baptiste et Roussel ont droit à des éloges pour la manière dont ils ont joué une pièce aussi faible ; car il faut avouer que ces caquetages de salon n'offrent rien de bien intéressant ; sauf quelques scènes écrites avec talent, tout le reste de cette comédie est faux ; et il fallait plus que du talent pour la faire supporter ici, où, quoiqu'on veuille bien dire, nous savons apprécier le beau. Du reste, le choix des ouvrages que monte l'administration, eu fait de drames ou de comédies, serait de nature à faire penser que son intention est de faire perdre au public le souvenir du bon, et de le dégoûter au point de ne pas se plaindre, si l'année prochaine on nous sèvre de la troupe comique ; car, si je suis bien informé, et je crois l'être, un des administrateurs a dit, sans mystère : Que l'année prochaine il n'y aura plus que l'opéra et le vaudeville : plus de comédies, plus de drames, plus de ballets, sauf quelques danseurs pour les divertissemens obligés dans les opéras, tels que *Robert-le-Diable* et *Guillaume Tell*. Reste à savoir maintenant si le public s'accommodera d'un semblable arrangement. J'en doute fort pour ma part. Après *Julie*, le premier drame qui sera représenté est le *Portefeuille*, ou *Les Deux Familles*. Jugez du choix. On va essayer d'impatroniser le mélodrame au théâtre du Parc, et, dimanche prochain, nous aurons la première représentation de *Une Cause Célèbre*. En vérité, n'est-ce pas évidemment avec l'intention de tuer le drame que l'administration va fouiller dans ses cartons pour choisir précisément toutes les pièces qui ont été sifflées à Paris ?

La seconde nouveauté qu'on nous a offerte est le charmant opéra le *Dilettante d'Avignon*. Cette première épreuve a été peu goûtée du public. Mais à qui la faute ? Aux artistes ? Nullement ; car Thénard a chanté avec infiniment de goût, et a fait souvent oublier, par sa méthode, la faiblesse de sa voix. — Mme Casimir a été divine. — Eh bien, malgré cela, on a sifflé ! Je vais vous l'expliquer. L'administration, si habile, et qui cherche à n'avoir plus que de l'opéra au Théâtre-Royal, a commis une énorme gaucherie. Vous savez que le *Dilettante* n'est qu'une pastiche sans intrigue, sans intérêt, auquel on ne comprend pas grand'chose. Vous auriez cru peut-être qu'avec cette pièce on eut donné un autre ouvrage, de manière à varier la soirée. Eh bien, on avait commencé le spectacle par la première partie du *Maître de Chapelle*. Vous concevez que le public a pu se trouver assez mécontent d'avoir dans la même soirée deux opéras presque semblables, et c'est à cela seulement que je dois attribuer les marques d'improbation qui ont accueilli la chute du rideau.

Je ne vous parlerai pas du répertoire courant, qui n'a pas cessé d'être d'une monotonie

désespérante. Le *Pré-aux-Clercs*, qu'on a représenté le 23, a donné la mesure de la justice du public, qui fait payer aux artistes les fautes de la direction. Thénard se sentant indisposé, c'est Canaple qui a joué le rôle de Mergy, et, certes, il le chante à ravir. — Mme Casimir, qui n'avait pas voulu faire changer le spectacle, avait fait réclamer l'indulgence du public, attendu qu'elle était malade et ne se sentait pas tous ses moyens habituels. Assurément, vis-à-vis de toute femme, dans sa position, il était présumable qu'on se serait montré galant, et Mme Casimir, plus que personne, méritait cette indulgence qu'elle réclamait. Point du tout, elle a été impitoyablement chutée. Il est vrai, qu'ensuite, elle en a été bien vengée par l'enthousiasme avec lequel elle a été applaudie.

Robert-le-Diable, *Guillaume Tell*, *le Comte-Ory* et *le Dieu et la Bayadère*, ne font plus recette, et cependant ces opéras sont toujours parfaitement joués. Mlle Jawureck a donné au rôle d'Alice une physionomie toute nouvelle. Dans celui de Mathilde, elle nous a fait découvrir des beautés qui nous avaient échappé. Dans celui d'Isolier, il est impossible d'être plus gracieuse. Mlle Saint-Romain qui, dans les premiers jours de l'année théâtrale, avait été accueillie avec quelque froideur, est maintenant l'enfant gâté du public. Aujourd'hui, chaque fois qu'elle paraît, les bravos signalent son entrée et l'accompagnent à sa sortie. Bayadère pleine de grace, sylphide plus légère que la fille de l'air, nonne plus séduisante que les nymphes de Calypso, Mlle Saint-Romain ne marche plus que de triomphe en triomphe. Pourquoi faut-il que son talent soit restreint à trois ou quatre ouvrages. Pourquoi l'administration lie-t-elle les mains à M. Léon, qui a en portefeuille des ballets tout prêts à être représentés? C'est qu'il faudrait faire quelque dépense, et l'administration ne veut pas. Aussi, *Faublas* ne sera jamais joué; *l'Arbre de Belzébuth*, restera dans les cartons faute de quelques costumes, et nous en sommes réduits à tout ce qu'il y a de plus vieux dans les œuvres chorégraphiques, ou bien à quelques petits divertissemens isolés, qui, bien que dessinés avec le talent qui caractérise M. Léon, et dansés admirablement par Guillemin, Page, Caulle, et par Mmes Saint-Romain, Page et Atrux ne peuvent cependant pas nous tenir lieu de ce que nous appelons réellement un ballet.

J'en viens maintenant au théâtre du Parc. L'administration a engagé, pour cette année, un artiste distingué, Paul Gernaud, que vous avez vu pendant douze ans au Gymnase; il a débuté dans *Chut* et dans *Une Position délicate*, où il a eu beaucoup de succès. Le lendemain il a joué *Louise* ou *la Réparation*, où il a été très-applaudi. Robert-Kemp a parfaitement secondé son nouveau camarade, quoiqu'il jouât dans *Chut* un rôle trop secondaire pour lui. Mme Lemoigne a repris, dans ces deux derniers ouvrages, les rôles qu'elle a créés précédemment, et qu'elle joue avec tant de finesse, et en même temps de modeste coquetterie. Dans le rôle de *Louise*, elle a été touchante de sensibilité. En vérité, il me fait peine d'avoir à critiquer quand je voudrais n'avoir que des éloges à donner; mais, en conscience, je ne puis m'empêcher de signaler combien Ricard a été pauvre dans son rôle de Riclof. Aussi le public a-t-il témoigné, par des rires ironiques, ce que l'artiste lui inspirait.

Une nouveauté au théâtre du Parc qui a obtenu un franc et légitime succès, est *la Comtesse du Tonneau*. Mme Génot a joué avec beaucoup de talent le rôle de la ravaudeuse Jeanneton, tournure de grisette, langage approprié à son personnage, simplicité et coquetterie, elle n'a rien oublié. C'était bien l'ouvrière devenue grande dame qui a l'air gêné dans les atours de soie et d'or.

Chilly, qui jouait le rôle de Lauzun, a bien saisi le ton et les manières de ces roués de bonne compagnie, et Ricard dans celui de L'espérance, soldat des gardes françaises, a été moins mal que de coutume. Le personnage de Mme Dubary était un bien mauvais rôle, Mme Lemoigne s'en est tirée avec son talent accoutumé, elle est charmante sous la perruque poudrée. La *Comtesse du Tonneau* attirera longtemps du monde au théâtre du Parc.

La direction d'ailleurs vient de nous donner une nouvelle preuve de son empressement à venir au devant du plaisir de ses abonnés. M. et Mme Volnys avaient proposé de donner quelques représentations à Bruxelles. C'eût été une bonne fortune pour le public et même pour le théâtre; la direction s'est hâtée de les refuser. Je pourrais vous citer encore d'autres artistes qui ont été repoussés, mais à quoi bon! c'est un parti pris, et Talma lui-même, s'il était encore de ce monde, n'obtiendrait pas la faveur de se produire

sur la scène du théâtre de Bruxelles. Et nous en avons comme cela pour huit années! Jouissons donc du présent, et ne jetons pas un regard sur l'avenir, car il se présente assez triste pour l'anné prochaine. En effet, Robert-Kemp nous quitte pour aller au théâtre Français; Mme Casimir ne nous restera pas, elle l'a déjà formellement annoncé; Mlle Jawureck suivra probablement son exemple; Mme Caussin a déja résilié son engagement pour la seconde année; Mme Rousselois, notre excellente duègne se retire, je crois, du théâtre; Chilly en a déja pardessus la tête, et ne restera ni pour or ni pour argent. Que nous restera-t-il? Nous verrons bien; mais cela n'en est pas moins triste et bien triste pour l'avenir d'un théâtre qui devrait être le premier après ceux de Paris, et qui promet de tomber plus bas que les théâtres des villes de quatrième ordre.

Le théâtre des Alexiens devait rouvrir dans le mois de septembre; mais, depuis sa fermeture, on n'entend plus parler de rien. Les divers artistes qui y ont apparu sont maintenant disséminés. Mlle Hélène va à Gand, avec Aubertin et Valnay, sous la direction de M. Delacroix; Duplessis va à Verviers, avec M. Sanse; et jusqu'à ce jour, j'ignore entièrement si M. Janety s'est occupé de la formation d'une nouvelle troupe; il serait cependant plus que temps, si son intention est de continuer l'exploitation de ce théâtre.

A. S.

MÉLANGES.

LE BEC DANS L'EAU.

ROMAN. — Chap. XII. — La rue saint-julien-le-pauvre.

Trois jours après la scène de la prison, que nous avons décrite dans le chapitre précédent, M. Perrin, de retour à Paris, se promenait seul sur la place du parvis Notre-Dame; c'était le soir. Le temps était froid et pluvieux, et à peine apercevait-on, dans le brouillard épais qui descendait sur les rues, la lumière rougeâtre de quelques réverbères. Dix heures sonnèrent à une des tours Notre-Dame; M. Perrin traversa la place à grands pas, et, se dirigeant derrière l'Hôtel-Dieu, entra dans la petite rue Saint-Julien-le-Pauvre, et s'arrêta au n° 7; examina la maison avec soin, et quand il l'eût reconnue, entra dans une allée sombre et étroite, monta deux étages d'un escalier tortueux et glissant, et frappa un seul coup, bien doucement, sur une plaque de cuivre attachée à une petite porte basse et peinte en vert. La porte s'ouvrit et se referma sans bruit; M. Perrin fit quelques pas dans l'obscurité, rencontra une autre porte qui s'ouvrit et se referma pareillement; puis il se trouva dans une petite salle éclairée par une lampe sourde dont la lumière ne pouvait être aperçue du dehors. Un grand feu brûlait dans la cheminée. Sur la cheminée, il y avait deux bourses en maroquin noir, remplies d'or, et à côté, deux fioles dont l'une était vide, et l'autre pleine d'une liqueur limpide et blanche comme de l'eau; sur celle qui était vide on avait gravé le mot *folie*; sur l'autre, le mot *raison*. Au milieu de la salle, et sur une table de fer, couverte de petits paquets de poudre étiquetés, un réchaud plein de charbons ardens semblait préparé pour quelque opération chimique. Un double tapis couvrait le plancher, et tout autour des murs, d'épaisses et brunes tentures semblaient avoir été disposées pour étouffer jusqu'au moindre bruit des pas ou de la voix. A l'approche de M. Perrin, un homme qui était assez près de la table de fer se leva. Cet homme, moins âgé que Perrin, paraissait l'être davantage; petit, maigre et vouté, il avait pour vêtement une robe

noire et à demi usée. Pas un seul cheveu ne couvrait son crâne jaunâtre et applati; ses yeux petits et ronds semblaient éteints au fond de leurs orbites sanglans; sa bouche avait une expression infâme. Dans l'existence de cet homme il n'y avait eu qu'une passion, l'avarice; qu'un sentiment, l'envie. A son aspect vous ressentiez le même dégoût, le même frisson d'horreur qu'à la vue d'un reptile venimeux.. .. Tel était l'habitant de cette chambre mystérieuse de la rue Saint-Julien-le-Pauvre.

Il était Italien, se nommait Micaeli, et paraissait soumis à l'autorité de Perrin.

— La nuit est froide, merci de ce bon feu, dit Perrin en entrant et s'asseyant auprès de la cheminée.

— Ne m'avez-vous pas ordonné de tenir tout prêt, répondit Micaëli.

— A quelle heure sera-t-elle ici ? demanda Perrin.

— A minuit.

— Est-ce sûr?

— L'on est allé la chercher avec la voiture. On lui a remis votre lettre, elle viendra.

— Pourquoi, de ces deux fioles, l'une est-elle entièrement vide ?

— Pourquoi? répondit Micaëli, parce que moi-même j'ai fait boire ce qu'elle contenait à ce M. Bernier, comme vous l'appelez.

— La moitié n'aurait-elle pas suffi?

— N'aviez-vous pas commandé de lui donner une folie stupide? si vous voulez lui rendre la raison, il suffira de quelques minutes, et de cette autre fiole qui est encore pleine. Mais je ne vous conseille pas de le faire;... il aurait trop à se venger ! Est-ce donc votre projet, maître?

— Qui t'a permis de m'interroger, esclave?.... depuis quand le chien demande-t-il à son maître compte de ses desseins? Tais-toi et obéis....

Il y eut un moment de silence pendant lequel Perrin sembla réfléchir profondément, Micaëli fixait sur lui des regards pleins de haine. Quand Perrin releva la tête, Micaëli se détourna.

— Et ces deux bourses, d'ou viennent-elles?

— La première contient onze cent louis. Elle vient de Rodriguèz le contrebandier espagnol à qui vous les aviez prêtés.

— Et l'autre?

— L'autre?.... l'autre en renferme dix-huit cents,.... c'est le prix du sang de Bageira le refugié piémontais à qui vous avez tendu la main, et que vous avez livré aux bourreaux du roi.

— Micaëli, dit Perrin, je te donne les deux cents louis qui manquent dans cette seconde bourse. Ils t'appartiennent de droit, ils sont le prix de la bassesse et de la trahison; mais remets à l'instant ceux que tu as volés dans la première; ils viennent d'hommes libres et courageux, ton regard seul les souillerait.

— Je n'ai rien volé, répondit Micaëli.

— Lâche et menteur!... Rodriguèz est à Paris, il m'a parlé.

— C'est lui qui a menti!

— Lui mentir! s'écria Perrin : à genoux, misérable; à genoux, toi qui oses outrager un homme d'honneur! — En disant ces mots, Perrin saisit une branche

de fer, qui servait à attiser le feu du réchaud, et frappa Micaëli si violemment au visage, qu'il fit jaillir le sang. Micaëli ne put résister à ce coup terrible et roula sur le tapis. Perrin le considéra un instant, puis le poussant du pied : Relève-toi, lui dit-il; ta science dont j'ai encore besoin t'a sauvé la vie; mais n'oublie pas que je t'ai acheté à la justice de Venise, et que, si je versais ton sang, personne au monde ne m'en demanderait compte!

— Ton heure viendra aussi, murmura Micaëli en se relevant! En ce moment, minuit sonna. Le roulement d'une voiture se fit entendre. Bientôt après un coup frappé doucement, retentit sur la petite plaque de cuivre. Les portes s'ouvrirent et se refermèrent en silence, et la figure belle et pâle de Mme Bernier parut à l'entrée de la chambre. Ses traits avaient une grande expression de résignation et de courage. Elle était toute en noir. M. Bernier marchait derrière elle, les vêtemens en désordre, l'air hébété, la bouche souriante, complètement idiot, ainsi que l'avait voulu Perrin.

Aussitôt qu'elle eut reconnu Perrin, Mme Bernier marcha droit à lui, et d'une voix ferme et décidée : Je me suis rendue à votre ordre, monsieur, lui dit-elle; car, pour me donner un pareil rendez-vous dans ce lieu et à cette heure, il faut que vous ayez pris un parti décisif; je m'y soumets d'avance, mais au nom du ciel, quel est-il? parlez, parlez vite, et que je ne vous revoie jamais, oh jamais!

— Asseyez-vous, mademoiselle, dit Perrin.

— Je vous écouterai, debout, répondit-elle.

— Eh bien, dit Perrin en se levant aussi, écoutez-moi donc Amélie.

— Ne m'appelez pas ainsi, s'écria-t-elle, je vous défends de me donner ce nom.

— Il fut un temps, reprit Perrin, où je le pouvais, — même du consentement de votre père.

— Jamais du mien!

— Oh, c'est vrai, reprit-il avec un sourire amer, c'est vrai! La fille d'un vieillard à cheveux blancs, a mieux aimé faire mourir son père de douleur et de honte que de lui obéir! Elle a préféré devenir la maîtresse errante d'un libertin, et maintenant d'un idiot, que d'être l'épouse d'un honnête homme! Elle a fait plus encore! Elle a armé d'un poignard la main de son amant pour en frapper l'homme qui avait sauvé la vie et l'honneur de son père! Est-elle heureuse maintenant? Où est sa famille? Où sont ses amis? Qu'est devenu son bonheur passé? Sur son front, pèse la malédiction de son père! son père l'a maudite en mourant....

M. Perrin se tut pour jouir de l'effet de ses paroles. Mme Bernier était pâle comme la mort; ses lèvres et tout son corps tremblaient; mais elle ne répondit pas.

M. Bernier se chauffait les mains au feu du réchaud. Micaëli se tenait près de lui et jetait sur le brasier quelques petits grains de poudre qui produisaient une vapeur blanchâtre. Tout-à-coup, M. Bernier s'écria : *J'ai soif.* Enfin, dit Micaëli! et se glissant près de la cheminée, il prit, sans être aperçu, la fiole qui était encore pleine, la versa dans une tasse et la présenta à M. Bernier, qui la but avec avidité.

— Tu ne m'entends donc pas, Amélie, reprit Perrin, tu ne m'entends donc pas? Je te dis que ton père est mort, et que ton père t'a maudite.

— Mon père est dans les cieux, qui nous voit, nous juge et me pardonne, dit Mme Bernier.

— Mais moi, à qui il a légué tous ses droits sur toi, moi, je ne te pardonne pas!

— Que me voulez-vous donc?

— Ce que je veux?..... ce que je veux?.... Oh! je ne te demanderai plus, ce qu'autre fois, jeune fille, j'aurais payé de ma vie : un regard du cœur, un sourire d'amour; je ne demanderai pas, à la fleur flétrie, le parfum de la fleur belle et pure! mais l'amour véritable, ce sentiment saint et sacré que tu avais fait naître en moi, s'est changé en une passion brutale et digne de toi, digne de toi, à présent que tu es une fille perdue! Ce que je veux? et il se rapprocha d'elle, — c'est ma vengeance, c'est ta honte, ta honte, entends-tu?..... Morte ou vivante, ici, tu seras à moi!.....

— Oh! s'écria Mme Bernier, quand je refusai d'obéir à mon père, je t'avais bien jugé, infâme!

— Et si je suis infâme, qui m'a rendu ainsi? quel front, si ce n'est le tien, doit rougir de mon infamie? qui m'a chassé du chemin de l'honneur, et qui m'a fait le crime sans remords? quelle voix, dans l'Italie, avait crié plus haut que la mienne : Patrie et liberté? Pourquoi donc mes mains sont-elles teintes du sang de mes frères et mes trésors grossis de leurs misères? Si je suis en horreur au monde, si l'on me nomme Perrin l'espion de police, Vandergoës le pirate, Uberto le délateur, qui m'a fait ce que je suis?

— L'enfer! dit Amélie.

— C'est toi! s'écria Perrin.

— Moi? grand Dieu, vous l'entendez!

— Oui, c'est toi, c'est toi seule! — Quand, jeune encore, je fus reçu chez ton père, mon cœur était-il donc fermé aux sentimens nobles et élevés? quand je te vis, enfant, et que, pendant les heures du jour, tu jouais autour de moi, mon ame ne souriait-elle pas à tes jeux et à ton innocence? Grandissant sous mes yeux, quand chaque année t'apportait son tribut de beauté, l'espoir qui remplissait mon ame n'était-il pas un espoir de bonheur et de vertu? mes regards, alors, ne se levaient-ils pas vers le ciel, où ce bonheur devait s'inscrire? Oh! maudit soit le ciel qui me l'a refusé!..... Un seul instant a tout détruit..... Je t'aimais! Si tu m'avais aimé, Amélie!..... Mais un jour, quand je venais à tes pieds t'offrir toute mon existence..... Qui trouvai-je, dans tes bras? Qui? cet homme, cet homme qui est là... Et il montrait M. Bernier. — Alors, j'ai vendu la patrie où était le misérable qui m'avait volé mon bonheur; J'ai déclaré la guerre à tous les hommes pour me venger d'un homme! J'ai tué ce que j'étais! Je suis devenu Perrin l'espion, Vandergoës le pirate, Uberto le traître, et tout cela, pour me venger de toi, pour me venger de lui. Haine et vengeance éternelle! sur vous deux et que le sang qui a coulé retombe sur vos têtes!...

— Qu'il retombe sur la tienne, s'écria Mme Bernier; insensé qui avais pris tes désirs pour des espérances! Qu'avais-je promis à ton amour! Que le sang

innocent retombe sur toi qui as trahi tout un peuple pour te venger d'un homme! J'aurais dû t'aimer, dis-tu, moi, grand Dieu! moi qui lisais, à travers ton hypocrisie, la scélératesse de ton ame! T'aimer! mais je ne te hais même pas! Regarde-moi donc! et elle se dressait devant lui. Tu ne verras que mon mépris!

— Et que m'importe maintenant, ton amour, ton mépris ou ta haine? Je ne veux que ta honte!

— Misérable... N'approche pas!

— Et qui donc te sauvera? Cette chambre est muette comme la tombe. En disant ces mots, il la saisit dans ses bras!

— Mon Dieu! s'écria-t-elle, ô mon Dieu! ô mon père!

— Ton père t'a maudite et moi j'ai maudit Dieu!

— Grâce, grâce,... Homme, qui que tu sois, dit-elle, en se traînant vers Micaëli, au nom de celle que tu aimes, sauve-moi!

— Dans un instant! peut-être! murmura Micaëli, et il regardait M. Bernier avec des yeux pleins d'anxiété, épiant sur la figure du fou, l'effet du breuvage qu'il lui avait fait boire... Celui-ci tremblait de tous ses membres, passant la main sur son front comme un homme qui souffre et se débat contre un songe funeste!

— Appelle ton amant à ton secours, criait Perrin, dis-lui donc de te défendre! Et il tordait et courbait sa victime qui se débattait vainement; n'a-t-il donc plus de poignard pour me frapper?

— Moi, je lui en donne un, cria la voix de Micaëli.

Au même instant, Perrin sentit une main de fer qui le saisissait à la gorge, il leva les yeux et aperçut, au-dessus de sa tête, la lame brillante d'un poignard, et à côté la figure pâle de Bernier, dont les yeux hagards étaient fixés sur lui.

— Frappez et qu'il meure, cria encore Micaëli!

— Fou, que fais-tu? Va-t'en, disait Perrin.

Bernier restait toujours, le regard immobile, étreignant Perrin avec une force surnaturelle! — Tout-à-coup, il tressaillit vivement, la paleur de son visage se dissipa... Le breuvage avait opéré, la raison était revenue! Il regarda le lieu où il était et reconnaissant Perrin : C'est encore toi, s'écria-t-il.... vengeance et mort au traître!

—Ton heure a sonné, dit Micaëli; Uberto, tu vas mourir! A moi ton or! Et il se précipita vers les deux bourses qui étaient sur la cheminée.

— Mort à l'infâme! répéta Bernier, et son bras armé du poignard descendit comme la foudre Mais l'excès de la colère empêcha le coup d'être mortel, et Perrin par un effort désespéré parvint à se relever et à se dégager de ses bras; il s'élança vers la petite table de fer, y prit un paquet de poudre et le jeta dans le réchaud. A l'instant même une vapeur noire et infecte remplit l'appartement; on entendit un rire infernal, quelque chose de lourd roula à terre avec un long gémissement, une porte se referma.... Puis le silence!.....

— Quand la vapeur se fut dissipée, Perrin avait disparu. M. et Mme Bernier se trouvaient seuls dans la chambre, et Micaëli était étendu mort à leurs pieds.....

G. D'Avrigny.

NOUVELLES DIVERSES.

Trafic des billets de spectacle. — Nous avons souvent entretenu nos lecteurs de cette vente qui a lieu aux abords des théâtres, une ordonnance de police la défend, néanmoins on n'en a jamais vu un aussi grand nombre. Dimanche, toute la journée, les rues avoisinant le point de départ du chemin de fer, étaient encombrées par ces individus offrant des billets au double du prix qu'ils coûtent pris au bureau ; ils ont fait d'excellentes affaires. Le soir, vers sept heures, cinq de ces industriels ont été arrêtés aux abords du jardin de Tivoli ; hier soir, deux autres ont éprouvé le même sort à la porte de l'Opéra.

Un accident scénique. — Depuis quelque temps, les théâtres de Londres fournissent des scènes aussi plaisantes qu'inattendues et que le public anglais applaudit mieux souvent que les pièces représentées. En voici une encore de ce genre et récemment arrivée. Un jeune acteur qui débutait au théâtre de Covent-Gardent, dans le rôle d'Othello, avait oublié de s'armer d'un poignard pour la scène finale du drame où Othello se tue après avoir étouffé Desdemona : il se trouvait dans le plus grand embarras, quand tout-à-coup il aperçut dans la coulisse M. Hull, l'acteur qui remplissait le rôle de Gratian tenant une épée à la main. Son premier mouvement fut de se jeter sur l'épée : c'était une fine lame de Tolède. Aussitôt M. Hull, oubliant son rôle, et n'apercevant que le jeune débutant, s'élança vers lui : « Au nom du ciel, arrêtez, monsieur ; ne vous frappez point, c'est une véritable épée. » Et le rideau tombe au milieu de la plus bruyante hilarité.

Représentation au bénéfice de Mme Adolphe. — Comme une bonne action est difficile à faire ! Voilà près de cinq semaines qu'on parle et qu'on annonce cette représentation et elle n'a pu être donnée encore. Hier, on nous assurait qu'elle devait avoir lieu aujourd'hui à l'Opéra-Comique et que Perrot danserait. Nous doutons encore de cette nouvelle qui nous paraît peu fondée.

Appel aux choristes. — Les personnes qui désireraient faire partie du chœur du Théâtre-Italien, sont informées qu'un concours aura lieu à cet effet dans la première semaine de septembre, du 4 au 9 ; elles devront se faire inscrire, avant cette époque, à l'administration du théâtre de 11 heures à 4 heures.

Une bonne action d'artistes. — Dernièrement, au sortir d'un joyeux dîner, et sous l'influence de cette heureuse disposition d'esprit qui fait voir tout en rose, deux jeunes gens regagnaient vers huit heures du soir leur domicile, lorsqu'à l'extrémité du pont Louis-Philippe, ils virent sur le quai un pauvre diable dont les chants ne parvenaient qu'à grande peine à rassembler autour de lui quelques auditeurs rebelles, dont les rangs se dissipaient, lorsque, la romance terminée, il s'avançait pour présenter sa modeste requête. Un des deux jeunes gens, bon musicien et doué d'une belle et puissante voix se sentit émouvoir de la misère du pauvre chanteur et de la dureté de son auditoire. Peut-être se rappelait-il l'anecdote de Pradher et d'Elleviou ; peut-être avait-il vu la veille la pièce du Panthéon, où deux étudians revêtent la casaque de Bobèche et de Galimafré pour faire une action généreuse. Quoi qu'il en soit, il prit la place du malencontreux chanteur, et dès le premier refrain qu'il fredonna, secondé de son camarade faisant la basse d'accompagnement, la foule s'assembla compacte et pressée ; puis l'*aria* fini, l'aumône fut recueillie abondante par ce dernier, tandis que l'autre continuait ses chants productifs. Tout-à-coup, au plus beau moment de l'aventure, et quand nos deux artistes se disposaient à grossir la collecte qu'ils versaient aux mains de leur protégé, tout ébahi d'un tel succès, des agens se présentent et exigent des chanteurs improvisés la permission voulue par les réglemens de police. Aux explications qu'on veut leur donner, les agens répondent en sommant les deux jeunes gens de les suivre au poste voisin où ils les consignent. Ce n'est que le lendemain, lorsque le commissaire de police les eut fait conduire à la préfecture, qu'ils furent rendus à la liberté. Ils avaient passé une mauvaise nuit, mais ils avaient fait une bonne action. Le vrai mendiant devenu libre aussi emporta sa recette.

Le Cirque des Champs-Elisées — doit donner aujourd'hui, une représentation au bénéfice des enfans d'Auriol. Le petit Auriol jouera une scène intitulée le *Bivouac de Napoléon*. La gentille Francesca, qui promet déjà un talent gracieux, exécutera une scène équestre qui a pour titre *la Fortune*. Auriol donnera encore cette fois les exercices du *Grand Tremplin* : il franchira six chevaux, vingt-quatre grenadiers et traversera une pluie de feu. Les principaux sujets du manège prêteront leur appui aux jeunes bénéficiaires. Sahara, la jeune lionne de Guelma, paraîtra dans le manège avec MM. Auriol et Charles Voisin.

Découverte d'une tragédie. — Il vient de se passer à la Comédie-Française un fait des plus étranges. Il y a douze ans, un jeune homme, alors professeur, composa une tragédie en cinq actes et en vers. Philippe III, roi de France, était le héros de cet ouvrage. L'auteur envoya son manuscrit au comité qui lui en accusa réception; puis ce fut tout. *Philippe III*, oublié dans les cartons, ne subit jamais l'épreuve de la lecture. L'auteur, insouciant comme un jeune homme, ne songea bientôt plus à son œuvre, et, de professeur qu'il était, il se fit industriel. Je crois même qu'il se maria et eut plusieurs enfans. Mais voilà que, l'autre jour, on lui apporte une lettre signée : Védel, directeur du Théâtre-Français. Il croit rêver. Que peut lui vouloir M. Védel? son Philippe III est à mille lieues de ses souvenirs; et cependant c'est de son *Philippe III* qu'il s'agit. En faisant l'inventaire dramatique des manuscrits dédaignés par ses prédécesseurs, M. Védel avait trouvé cette tragédie, l'avait lue et l'avait jugée une œuvre remarquable. Le comité en a jugé de même, car, avant-hier, il recevait à l'unanimité l'ouvrage si heureusement découvert et remis en lumière par l'habile et honorable directeur de la Comédie-Française. — Voilà une bonne œuvre.

TABLEAU DE TROUPE.

SIXIÈME ARRONDISSEMENT THÉATRAL.

LORIENT, QUIMPER, VANNES, ETC.

MM. Dupré, directeur breveté; Dargent, premier régisseur; Victor, deuxième régisseur; Perred, chef d'orchestre; Edmond, souffleur bibliothécaire; Mme Victor, magasinière.

MM. Dupré, premiers rôles en tous genre; Achille, premiers amoureux en tous genre; Dellerot, seconds et troisièmes amoureux; Dargent, pères nobles; ***, financiers et troisièmes rôles, etc.; Emile, premiers comiques marqués; Tautin, premiers comiques jeunes; Salier, deuxièmes comiques; Victor, seconds pères, grimes et autres; Marie, utilités.

Mmes Cudot, grands premiers rôles, mères nobles; Dupré (Tautin), jeunes premiers rôles; Justine, premières et des deuxièmes amoureuses; Dargent, deuxièmes amoureuses; Emile, soubrettes, Déjazet, etc.; Clara, troisièmes amoureuses et des soubrettes; Beaudouin, caractères en tous genre; Tautin et Marie, utilités; Adèle, rôles d'enfant.

SOMMAIRE DU DERNIER NUMÉRO.

Les Vaux-de-Vire, Paul Delasalle. — Porte-Saint-Martin : *La Guerre des Servantes*. — Correspondance. — Théâtres de Paris. — Théâtres de la Province. — Théâtres de l'Etranger. — Mélanges : *Le Bec dans l'eau*, Perrin dévoilé, Eugène Labiche ; — La Croix d'Honneur du Comédien. — Nouvelles diverses. — Mise en scènes du *Parent millionnaire*.

Armand-Séville, *Administrateur*.

Jules Belin, *Rédacteur en chef responsable*.

Imprimerie de A. Belin, directeur-gérant du journal, rue Sainte-Anne, 55.

REVUE DU THÉATRE.

SOMMAIRE.

Un Auteur dramatique sous Louis XVI, Joanny Augier. — Notre correspondance de Province, Jules Belin. — Les Auteurs de petits théâtres, 2me article, Auguste Lefranc. — Correspondance, Aug. Nourrit. — Théâtres de Paris. — Théâtres de la Province. — Théâtres de l'Etranger. — Mélanges : L'Extrait de Baptême de Mlle Mars, Beffara. *Le Bec dans l'eau*, Explications et résumé, J. Belin. — Mes récapitulations, par M. Bouilly, A. P. — Nouvelles diverses. — Mise en scène de la *Fille du Militaire*.

UN AUTEUR SOUS LOUIS XVI.

Le mercredi 18 avril 1787, il y avait grande fête à la Comédie-Italienne; c'était le lendemain de la première représentation de *Tom Jones*, comédie de Pierre-Jean-Baptiste Choudard Desforges, qui avait obtenu un succès brillant et mérité. L'auteur donnait, dans le foyer du théâtre, un festin à ses amis et aux acteurs qui avaient concouru à la réussite de sa pièce; à ce repas se faisaient remarquer les plus spirituels personnages de l'époque, de tous les rangs, de toutes les classes... Diderot, le type du journaliste, l'écrivain improvisateur; le philosophe d'Alembert; le calembourg personnifié, M. de Bièvre; le critique La Harpe; le bon et spirituel Colin d'Harleville; la séduisante Mme Saint-Aubin; les comédiens Granger et Périgny, etc., etc. Tous félicitaient à l'envi l'heureux Desforges qui remerciait et répondait avec la grace et l'exquise urbanité qui caractérisaient l'acteur spirituel de la Comédie-Italienne, le sémillant comédien du Théâtre-Français, l'homme de lettres distingué. Au dessert, un toast fut porté à Desforges par ses convives, toast qui résumait toutes les qualités, tous les talens, tous les mérites, toute la vie du célèbre Amphytrion. Ce dernier ne pouvait suffire aux complimens, aux félicitations, aux louanges, il se leva... un grand silence se fit : Oui, messieurs, s'écria-t-il, oui, cela est vrai, j'ai fait moi-même ma réputation, ma gloire, ma fortune... Je ne nie pas plus mes qualités que mes défauts... Mes ennemis, mes envieux croient-ils donc me rabaisser et blesser mon amour-propre en affirmant et proclamant partout que je suis né de parens enrichis et ruinés, que mon père était un simple marchand... Pardieu! le pauvre héritier est devenu un grand auteur, et le nom de Pierre Desforges ne s'oubliera pas dans les siècles à venir... Ah! Ah! il faut du temps, de la force, de la patience, du courage pour arriver bien haut lorsqu'on est parti de bien bas... Tel que vous me voyez, messieurs, j'ai traversé l'existence comme un ouragan, ne m'inquiétant ni du présent ni du passé, ne songeant qu'à l'avenir... J'ai poussé, entraîné, soulevé, bouleversé moi-même les événemens de ma vie... J'ai eu des parens ignorans et impitoyables qui refusaient de se prêter à mes idées de gloire et s'irritaient violemment lorsque j'achetais des livres et des cahiers de papier blanc avec la menue monnaie,

générosité d'un mien parrain... Que de peines, que de travaux, que de souffrances pour me faire ce que je suis!.. La misère et les soucis qu'elle entraîne à sa suite m'ont rongé le cœur ; la frénésie a dévoré mon cerveau ! La faim a creusé mes joues et ma poitrine ! J'ai éprouvé mille morts... Un autre se serait tué mille fois ! Bah ! L'homme est bon à quelque chose tant qu'il lui reste un souffle de vie; mort, ce n'est qu'un amas de chairs qui se pourrit bientôt... Plus je souffrais, plus je résistais... Pour réussir, il faut savoir attendre... Malheur, malheur au jeune homme qui désespère! L'homme n'est qu'une machine bien faite et bien compliquée que l'espérance seule fait mouvoir... Voulez-vous connaître ma vie, messieurs ? —Oui, oui, cria-t-on de toutes parts.—Oui, s'écria le comédien Périgny, cela remplacera à merveille les discours et les chansons accoutumées. — Eh bien! Ecoutez. — Et Desforges commença : Je suis né à Paris en 1746 mon père, celui de l'axiôme *quem nuptiæ demonstrant,* était un marchand de porcelaine. Je fus, comme tous les enfans, mis au collége sous la férule de cinq à six pédans et barbouillé par eux de grec et de latin ; remarquez, messieurs, mes dispositions précoces, à huit ans j'avais composé deux tragédies; que Dieu me les pardonne !.. Un docteur, que je ne nommerai point, ami complaisant de la maison de mon père, voulut au sortir du collége faire de moi un médecin... Ce n'était pas ma vocation, quoique entre des dénoûmens de tragédie et des ordonnances médicales il y ait peu de différence ; ne pouvant faire de moi un moderne Hippocrate, on songea à me créer successeur des Michel Ange et des Raphaël, on ne réussit pas mieux... Bref, messieurs, j'étais un fort mauvais sujet, ami de la joie et des plaisirs de tous genres, faisant le désespoir de ma famille et dépensant gaîment et sans réfléchir, avec des fils de grands seigneurs et de financiers, la modeste pension que me faisait mon respectable père ; ma bourse n'était pas de force à lutter avec celle de mes camarades, puis, pour surcroît d'infortunes ! mon père qui ne savait pas plus s'occuper de ses affaires privées que des publiques, se ruina. Mon songe avait été bien court, mon réveil fut très-désagréable. D'autres, comme je vous l'ai dit plus haut, se seraient désespérés, se seraient accrochés à quelque arbuste, ou auraient tôt passé de la vie à la mort à l'aide d'un réchaud et d'une douzaine de morceaux de charbon... Je choisis un autre genre de suicide, seulement j'étais sûr d'en revenir... J'entrai en qualité de surnuméraire dans les bureaux de M. Lenoir, le féal et amé lieutenant de police du royaume ; j'avais alors vingt-deux ans, j'étais bien constitué, vigoureux, doué d'un appétit outrageant pour ma position, ou ma position était outrageante pour mon appétit, comme vous voudrez.....

Finalement, je me dégoûtai d'un travail pénible et sans profits ; fort désappointé, en ce que je ne touchais point d'appointemens, je me mis à cacher des feuilles de papier blanc sous mes bordereaux ministériels et je les couvris bientôt de lignes de ma composition, c'est-à-dire que je composai une petite comédie que j'intitulai : *A bon Chat bon Rat,* et que je fis jouer sur le théâtre de Nicolet. Ce fut là, Messieurs, mon véritable début dans la carrière dramatique. Ma petite bluette obtint un grand succès ; mais les bénéfices ne furent pas semblables à la réussite. Néanmoins, entrevoyant un avenir, un beau jour je dis adieu à l'hôtel du lieutenant de police ; je répondis, par un refus bien net, au compère

Nicolet, qui me demandait une seconde pièce sans me promettre plus de gain; et, encouragé par quelques essais heureux sur des théâtres de société, je débutai à la Comédie-Italienne dans l'emploi des amoureux. J'avais un physique agréable, sans fatuité, Mesdames, et je fus bien accueilli du public. J'étais aimé, choyé; mon existence ne manquait pas d'attraits et de charmes, sans calembourg, mon cher de Bièvre. Pourtant, mon naturel inconstant reprit le dessus. Je quittai la Comédie-Italienne, et j'eus la pensée de voyager, de faire mon tour de France. Les villes de Rouen, de Marseille, de Bordeaux furent témoins de mes triomphes et de mes succès. Ah! Messieurs, vous dirai-je toutes les aventures galantes dont je fus le héros? vous initierai-je à toutes mes bonnes fortunes? vous avouerai-je que le théâtre de Bordeaux fut celui de la liaison la plus douce de ma vie?..... Qu'il vous suffise de savoir qu'une jeune et jolie actrice, la séduisante Angélique, parvint à fixer mon cœur et à arrêter mon vol de léger papillon..... Je devins son époux; nous eûmes la jouissance d'une longue lune de miel: notre amour était brûlant, nos ames étaient ardentes!..... Nous résolûmes, ma femme et moi, d'aller les rafraîchir au climat de la Russie; nous partîmes engagés tous deux pour Saint-Pétersbourg. Nous fîmes long-temps les délices des Moscovites; mais je remarquai, par la suite, que mon épouse avait un penchant trop prononcé pour les barbes et les roubles de nos spectateurs... Je me souciai peu d'être à Saint-Pétersbourg ce que je n'avais pas été à Bordeaux; il me répugnait d'être victime de la barbarie plutôt que de la civilisation..... Je signifiai à Angélique l'ordre de faire ses paquets, et un soir, sans mot dire et sans remercier les dociles écoliers du knout et de Pierre-le-Grand, nous quittâmes la capitale du Nord. — De retour en France, pour ne pas succomber entièrement, je me séparai violemment de ma moitié; et, au lieu de remonter sur les planches, en personne, je voulus m'y fixer avec mes écrits..... Voilà, Messieurs, le récit de ma vie agitée; je vous ai fait grâce de quelques détails, d'un nombre infini d'accessoires; j'ai passé outre sur une multitude de scènes; je coucherai peut-être un jour sur le papier ce que je viens de vous compter de vive voix. Mais, je vous le répète, voilà en gros les événemens de ma vie; que vous en semble? — Bravo! bien! très-bien! crièrent tous les convives. — Oui, bravo! dit M. de La Harpe; Desforges vient de nous esquisser le portrait d'un charmant personnage, et de nous tracer le plan d'une admirable comédie..... — Non pas, répliqua Desforges, tout ceci est de l'histoire.

Joanny Augier.

NOTRE CORRESPONDANCE DE PROVINCE.

Une charmante petite feuille, la Corbeille Nantaise, a extrait, du feuilleton de notre ami Eugène Labiche *sur certaines réclamations* (feuilleton qu'elle qualifie d'excellent, comme tous ceux qui l'ont lu) le passage où, après avoir recommandé la circonspection à nos correspondans, M. Labiche leur déduit les résultats funestes d'une trop grande indulgence. Puis, la Corbeille rapproche malignement de cet extrait une de nos correspondances de Nantes, qui, à ce

qu'il paraît, diffère d'opinion avec ses propres articles et fait suivre le tout de ces réflexions :

« Dans les journaux, de théâtres du moins, qui se publient à Paris, il y a deux parties bien distinctes, deux chapitres séparés, bien qu'on les rencontre en tournant la page, à la suite l'un de l'autre et qu'ils fassent un tout. De ces deux parts, l'une est la *rédaction*, la conscience des collaborateurs, l'opinion exacte et parlant haut, la bannière élevant la devise du journal; l'autre, la *correspondance*, capricieuse écharpe brodée en mille couleurs, petit feuilleton bariolé de vingt opinions diverses et bâti de billets arrivant de tous sens. Voilà les spécialités : la première, toute d'intelligence, commente les faits et les passe au creuset de sa critique, cherchant derrière les coulisses et les rideaux de quoi la faire vivre son jour, et disant sa pensée sur les petites histoires et les grandes choses; la seconde, toute mécanique et reléguée en son coin, se borne à raconter les événemens, sans ambition de style; et quand, par hasard, l'intrépide anticipe sur sa mission de courrier des départemens et veut se faire causeuse de salon, il arrive parfois, de la division de la feuille, que les deux rédactions luttent, et qu'une opinion sur la même page se trouve avoir tort et raison. »

L'article de la Corbeille Nantaise finit ensuite, autant que nous avons pu le comprendre, par s'efforcer de mettre en contradiction les deux extraits de notre *Revue* en prouvant que, si l'un demande de la circonspection à nos correspondans, l'autre établit en réalité qu'ils sont plus qu'indulgens.

Nous admettrons d'abord l'hypothèse de la Corbeille pour lui répondre, *à priori*; que si, en effet, notre correspondance de Nantes est ou injuste, ou trop indulgente, ou trop sévère (et ici nous élargissons à dessein le cercle des défauts parce que plus il y en aura plus nous aurons raison) la Revue ne peut qu'être louée d'avoir pressenti que ces défauts pouvaient se trouver chez quelques-uns de ses correspondans, et d'avoir généralement recommandé de la circonspection aux hommes honorables et pleins de talent qui ont bien voulu se charger de lui fournir des renseignemens.

« Dans les journaux de théâtres, dit la Corbeille, ces deux rédactions (celle de Paris et celle de la province) luttent, et une opinion, sur la même page, se trouve avoir tort et raison. »

Cette contradiction perpétuelle, que la Corbeille voudrait établir pour en blâmer la Revue, est fictive. Il faut, pour qu'il y ait contradiction, que le même sujet ait été jugé diversement par le même homme. Or, dans le fait qu'expose la Corbeille, il y a deux personnes qui parlent de deux choses différentes. Il est donc impossible d'y trouver une base à un reproche de contradiction. Quant au blâme qu'on pourrait adresser généralement à la rédaction de la Revue de n'avoir pas d'unité, de faire suivre un article recommandant la circonspection d'un autre trop indulgent, nous avons déjà répondu, *à priori*, que ce n'était pas un reproche à faire; et nous ajouterons qu'il n'y aurait de contradiction chez le rédacteur en chef que s'il savait que son correspondant énonce une opinion erronée. Or, le rédacteur en chef croit et doit croire que toutes les correspondances qui lui arrivent, d'hommes qu'il connaît, sont impartiales et justes, tant que le contraire n'est pas prouvé.

De plus, la différence que la Corbeille Nantaise signale entre notre rédaction de Paris et notre rédaction de province n'est que spécieuse. Il n'y a pas plus d'unité de jugement possible à Paris qu'en province. Le jugement en est, général

soumis à une foule d'influences, et le point de vue critique change et doit changer en relation avec le théâtre où l'on critique. Ne faut-il pas en effet être plus sévère pour un théâtre où se réunissent l'élite du public et l'élite des acteurs, que pour un théâtre secondaire? A l'Opéra, la critique demande la perfection des décors, de la danse, de la musique et des chants; aux Bouffes, la perfection du chant; à l'Opéra-Comique, elle veut que le chant soit supportable, la musique spirituelle, le poème intéressant; aux Français, la mise en scène est de peu d'importance, comparée à la perfection qu'on y exige des pièces et des acteurs. On ne juge pas un vaudeville pour Arnal, Achard ou Bouffé, comme un drame pour Frédéric, Bocage ou Dorval; un drame, comme une tragédie; une tragédie comme une comédie; je dirai même, un acteur, comme un autre; car un acteur est toujours critiqué, suivant que son ambition de rôles a attiré les regards sur lui; suivant la position qu'il s'est conquise ou qu'il s'est efforcé de conquérir. D'ailleurs, et cela est certain, à tel théâtre un acteur est fort convenable qui serait déplacé à tel autre; il a des succès ici, des triomphes même, il serait chuté ou sifflé là-bas.

Cette unité de sévérité et de jugement qu'on ne peut et qu'on ne doit donc pas trouver dans notre rédaction de Paris, croit-on, qu'on la trouvera dans notre correspondance de province? On se tromperait étrangement.

Mettons ici les villes au lieu des théâtres, et nous aurons le même phénomène en province qu'à Paris. Dans une localité, un acteur peut être un aigle, tandis qu'il n'est qu'un hibou dans une autre. Si l'on vient nous blâmer d'avoir porté aux nues tel et tel acteur, qu'en le voyant on a trouvé médiocre ou mauvais; nous n'avons qu'une réponse à faire: c'était le roi de son canton, le Nourrit de sa sous-préfecture, le Talma de son département. Qu'y faire? C'était l'opinion de son public. Elle n'est pas la vôtre; elle n'est plus la nôtre, maintenant que vous ou nous avons pu apprécier cet acteur; mais, qu'est-ce que cela prouve? L'idée qu'on a de la perfection est relative et, si notre approbation est moins aisée à conquérir, c'est que nous avons été à même de plus et de mieux voir, de plus et de mieux comparer. Notre position seule nous a donné ces avantages. De ce que vous trouvez cet acteur médiocre, il ne résulte pas du tout que sa localité ne l'aie point trouvé parfait et que les éloges qu'on nous a envoyés sur lui aient été déloyaux ou payés, pas plus que les critiques qu'on pourrait nous écrire sur le même acteur, après un changement de public, ne seraient déloyales.

Quant aux jugemens divers sur les pièces, je crois qu'il est important de les accueillir dans toute leur naïveté, quand ce ne serait que pour constater à peu près le goût littéraire des diverses villes de France.

Je me résume. On ne doit trouver qu'une unité dans la rédaction de la Revue du Théatre, c'est la bonne foi. Quant à l'unité de jugement et de sévérité, on ne l'y trouvera pas et on ne doit point l'y chercher. Aujourd'hui et toujours, ce que nous pouvons faire, c'est seulement de recommander, avec M. E. Labiche, la *circonspection*, à nous-mêmes d'abord, à nos correspondans ensuite. Donc toutes des critiques faites sur notre correspondance par les feuilles locales seront regardées par nous comme non avenues, tant qu'elles ne porteront que

sur les différences d'opinions plus ou moins sensibles, plus ou moins fondées de part et d'autre. Nous n'avons pas trouvé autre chose dans le spirituel article de La Corbeille Nantaise. Jules Belin.

LES AUTEURS DE PETITS THÉATRES.

(2me Article.)

AUTEURS DE PASSAGE, — L'AUTEUR QUI FINIT.

Un poète, qui crut découvrir un jour de la verve et de l'esprit vivace chez un vieillard en cheveux blancs, se mit à dire en son langage : *Que de feu caché sous la neige*! Le mot fit fortune, et depuis, Dieu sait combien de fois il a été appliqué mal à propos.

Le moindre quolibet échappé à un sexagénaire passe pour une étincelle, le plus chétif couplet d'anniversaire est accepté pour une gerbe lumineuse; enfin, si le malheureux va jusqu'à composer un vaudeville à lui tout seul, oh! pour le coup, on répand que son cerveau menace d'incendie. Voilà pour *le feu*. On n'est pas de moins bonne composition pour signaler la *neige*. Si les cheveux blancs ne sont pas là pour composer régulièrement l'antithèse, eh bien! on pourra se contenter des cheveux gris, voire même de la perruque rousse. Pour répéter une belle phrase, est-ce qu'il faut y regarder de si près?

Or donc, je suis las d'entendre murmurer à tout bout de champ cette métaphore audacieuse, dont le bénéfice ne peut être revendiqué de nos jours que par un si petit nombre. Oh! certainement, il ne manque pas de vieillards qui ne veulent pas plus reconnaître la décrépitude de leur esprit que d'autres ne veulent convenir de la décrépitude de leur corps ; les ci-devant jeunes hommes, en matière de littérature comme en matière de toilette et de fatuité, ne sont malheureusement que trop communs; mais le véritable talent, qui se maintient toujours juvénil en dépit de l'âge, où le trouverez-vous? Chez deux ou trois contemporains illustres, tout au plus, et, disons-le-bien vite, parmi ces trois ou quatre célébrités, qui se survivent à elles-mêmes, qui se perpétuent sans s'amoindrir, qui vieillissent sans décheoir, nous ne trouvons pas le nom d'un seul auteur dramatique.

Est-ce donc que le vaudeville ou le drame use plus vite les hommes que les autres genres de composition, ou plutôt que l'esprit, la seule monnaie dépensée avec profusion sur nos théâtres, s'exténue et s'énerve avant le génie, dont semblent être doués ces quelques puissans vieillards qui font exception à la règle commune? Cela pourrait bien se faire. Peut-être n'a-t-il été mis à la disposition de chaque créature intelligente qu'une certaine dose d'esprit qui s'en va toujours diminuant à mesure qu'on en saupoudre ses œuvres de chaque jour. La jeunesse imprévoyante jette à pleines mains autour d'elle les brillantes piècettes de son trésor, elle laisse négligemment s'échapper de son cerveau comme d'un sablier sans prix cette riche poussière d'or, qu'elle regrettera plus tard. En effet, arrive le jour où le trésor est épuisé, où le sablier est vide où le cerveau est à sec, et pourtant on persiste à vouloir agir comme dans les beaux jours de son

opulence et de sa rotondité. On fouille et refouille les replis de son imagination, les rides de son sablier, les recoins de son coffre, et l'on vit encore quelque temps, mais avec misère, sur une fraction d'idée, sur un grain de sable, sur un maravédis qu'on aura méprisés dans un autre temps.

Telle est l'existence mesquine du vaudevilliste auquel les petits théâtres prêtent un rèfuge sur son déclin.

Un pauvre auteur a vu tout-à-coup ses pièces refusées par le théâtre même dont il a fait la gloire et la fortune. D'abord, il n'a pu croire à tant d'outrages ; cet homme qui ne s'est pas senti veillir, qui admire ses couplets d'aujourd'hui, comme il admirait ceux d'hier, comme il admirera ceux de demain; s'interroge long-temps sans s'expliquer encore ce qui peut lui valoir une pareille défaite; à lui le vieux soutien, l'ancienne renommée, le ressort, l'âme, la vie, la clef de voûte de cette exploitation dramatique qui ose l'expulser; dans son aveuglement, il accuse l'administration d'ingratitude, ses confrères, et surtout ses jeunes confrères, de basse jalousie. A l'entendre, ce sont eux, les parasites, qui l'ont décrié; ce sont eux, les traîtres, qui, après s'être servis de lui comme d'introducteur dans le tabernacle, une fois entrés, lui ont insolemment fermé la porte au nez. Ne compte-t-il pas jusqu'à vingt de ses anciens collaborateurs qui, tour-à-tour, l'ont abandonné ; qui font aujourd'hui des vaudevilles sans lui, des drames sans lui, les lâches !

Quand il a bien déblatéré sur l'égoïsme des hommes, sur leur perfidie, sur leur inconstance, il prend fièrement son manuscrit sous le bras, et s'en va frapper à la porte d'une petit théâtre.

— Qui est là ?

— C'est moi, le *Coin de Rue*, ou c'est moi, le *Bénéficiaire*, ou c'est moi, le *Philosophe en Voyage*.

— Oh ! pardon de vous avoir fait attendre ; donnez-vous donc la peine d'entrer, je vous prie.

L'auteur émérite, qui croit honorer beaucoup le directeur du petit théâtre en descendant jusqu'à lui, se rengorge et dit d'un petit air protecteur :

— Dis donc, Gustave (le directeur de petit théâtre est ordinairement un ancien camarade de l'auteur émérite, et à ce titre il l'appelle toujours par son nom de baptême), je t'apporte une jolie pièce pour ton théâtre; tu me monteras cela de suite, n'est-ce pas?..... Tes meilleurs acteurs..... tes décors les plus frais..... entends-tu.

Gustave, qui est enchanté d'avoir une pièce signée d'un nom connu, promet tout ce qu'on veut ; et, ce qui est plus extraordinaire, tient tout ce qu'il a promis. La pièce passe sur le ventre de toutes celles qui ont été reçues auparavant, et bientôt une affiche-monstre convie le public parisien aux représentations du CHARCUTIER ASSASSIN, ou *le Cervelas empoisonné*, drame en cinq actes et treize tableaux, par *le Coin de Rue*, ou *le Bénéficiaire*, ou *le Philosophe en voyage*. Le nom de l'auteur, ce nom qui doit être pour les badauds un si puissant appât, est ordinairement écrit en lettres de trois pouces de haut sur deux de large. Pendant huit jours, quelques flâneurs égarés se laissent prendre à l'estampille, et en sont quittes, au bout d'une heure de martyre, pour jurer, quoique un peu tard, qu'on ne les y prendra plus ; et puis c'est tout.

Le vaudeviliste émérite a touché 2 ou 300 francs de droits d'auteurs, il n'en demande pas davantage.

Au foyer du petit théâtre, l'auteur-vieillard carresse le menton des actrices et fait des complimens badins aux figurantes ; sa prétention à tenir incessamment le dez de la conversation s'exhale ici en vieux calembourgs qui, depuis soixante ans, ont égayé nos ancêtres; en anecdotes de coulisses, en plaisanteries graveleuses, en récits grivois, qui datent au moins de l'an 4 de la république. Son bonheur est de faire rougir une jeune fille. Il est vrai que les jeunes filles du petit théâtre lui donnent rarement ce petit plaisir là ; mais c'est égal, il n'en est pas moins ardent à le rechercher. Il est impossible de citer devant lui le nom d'un acteur avec lequel il n'ait *sablé le Champagne* et *fait la vie*; le nom d'une actrice qui n'ait à se plaindre de son *aimable roûerie*, de sa *cruelle scélératesse*. A l'entendre, sa vie n'a été qu'une longue profusion dont les femmes furent le principal objet, une débauche inouïe dont Sardanapale et Trimalcion n'ont pas eu le secret. Il montre avec orgueil son front chauve et ses rides saillantes ; car la chute de chacun de ses cheveux ou l'apparition de chacune de ses rides est marquée dans son souvenir par une *volupté âcre* par *une ardente jouissance*.

Hélas ! il faut bien se glorifier dans le passé quand on est si peu de chose dans le présent. Réduit aujourd'hui à se faire le complaisant d'une comparse à six cents francs, il faut bien pardonner à l'auteur émérite de rappeler jusqu'à satiété le temps où il faisait pleuvoir l'or et les billets sur une danseuse de l'Académie royale, comme il faut lui passer également le récit interminable de ses succès dramatiques d'autrefois, lorsqu'il lui arrive si souvent d'être sifflé par un parterre à soixante centimes.

L'auteur émérite qui, dans la causerie du foyer, s'est montré le colporteur faigant de la plaisanterie surannée, aux répétitions de ses pièces, sera l'homme de la tradition exclusive. Un jeune acteur ne pourra jamais donner devant lui carrière à son imagination créatrice; il sera obligé nécessairement de jeter toutes ses intentions dramatiques dans le vieux moule que lui imposera constamment le vieux faiseur.

— Potier aurait compris ce mot de telle manière ; voici comme Tautain aurait rendu cette phrase; Rafille eût été admirable dans cette endroit; Marty eût dit ce couplet avec des larmes dans les yeux... Si vous voulez être beau, si vous voulez être vrai, si vous voulez être admirable, faites donc comme Potier, comme Tautain, comme Rafille et comme Marty.

Le moyen de ne pas sourire de pitié à de pareils conseils. Aussi, acteurs et actrices ne se font pas faute de berner leur éternel pédagogue, et les épithètes de *cauchemar*, *perruque*, *exhumé*, *rococo* voltigent constamment autour de ses oreilles.

C'est justice.

En général, les pièces de ces auteurs rachitiques portent toujours avec elles je ne sais quel parfum de vétusté. L'esprit éprouve, comme toute chose, des transformations. Le comique de mots qui faisait rire il y a vingt ans seulement, trouve aujourd'hui le spectateur insensible et glacial. La charge de MM. Duvert et Lauzanne n'est plus celle de MM. Radet et Desfontaines. Cela est clair comme le jour; pourtant ne croyez pas que notre auteur ait, avec le temps, modifié son

dialogue et ses saillies selon les nouvelles exigeances du public. Ah ! bien oui, il en est encore à la poétique facétieuse des Cadet-Roussel, des Jocrisses et des Dumolet. Ce n'est pas lui qui admettrait, dans un de ses vaudevilles, un grand air de Beauplan, de Doche ou de Moupou : il est trop fidèle à ses chers refrains d'autrefois. Vous ne trouverez jamais dans ses compositions que les airs consacrés *de Mariane*, *d'Aristippe* et *du Pot de Fleurs*. Quand il se hasarde jusqu'à risquer un duo du *Calife de Bagdad* ou un chœur du *Devin de Village* (opéras tout récens comme chacun sait), il se fait des reproches à lui-même et proclame partout que c'est bien à regret qu'il fait de pareilles concessions au mauvais goût des novateurs.

Mais laissons ce pauvre homme terminer pauvrement sa pauvre carrière, et après avoir distingué, dans les *auteurs de passage* du petit théâtre : *l'auteur qui commence et l'auteur qui finit*; celui qui s'en sert comme d'un degré pour monter plus tard à la popularité et celui qui le traverse avant d'arriver définitivement à l'oubli, nous parlerons dans un prochain article des *pourvoyeurs habituels* de nos scènes du troisième ordre.

Auguste LEFRANC.

CORRESPONDANCE.

A M. le Rédacteur de la *Revue du Théâtre*,

Monsieur,

Permettez-moi, je vous prie, de faire connaître par la voix de votre journal à Messieurs les abonnés et habitués du théâtre, que par des motifs indépendans de ma volonté, mais sur lesquels un artiste doit toujours s'arrêter lorsqu'il s'agit des plaisirs du public, j'ai demandé *de mon gré* et obtenu *la résiliation de mon engagement* pour cette année en offrant à mon directeur *de continuer mon service jusqu'au* 15 *de ce mois*, époque à laquelle tout arrangement avec un autre artiste pourra être conclu. Maintenant, M. le Rédacteur, que j'ai, *comme homme*, acquitté un devoir que la dignité m imposait, veuillez me permettre de dire que, lorsque je vins à *Rouen* pour tenir l'emploi de premier ténor, ce n'était pas sans quelqu'appréhension pour ma réussite; mais aussi, sans quelque confiance dans les titres qui pourraient me mériter l'intérêt du public. Et en effet, depuis quinze années, ayant successivement étudié la musique et le chant avec les premiers artistes de l'Italie, tels que *Garcia*, professeur de mon frère Adolphe *Nourrit*, *A. Bordogni*, professeur de Mme *Damoreau*, *Celli* et *Banderali* (aujourd'hui les plus grandes autorités en chant au Conservatoire de Paris, venus à grands frais d'Italie, sur les instances du gouvernement et la recommendation de Rossini); de plus, ayant passé de longues années dans l'étude du contrepoint et de la composition avec *Fétis*, *Reicha*, *Boieldieu* et *Rossini*; partagé avec mon frère les leçons de *Baptiste* aîné, pour la déclamation lyrique, et obtenu, j'ose le dire, des succès assez flatteurs, alors que je fus engagé comme premier ténor de l'opéra italien, au théâtre de la *Pergola*, à Florence, j'avoue que ces antécédens, joints aux brillans succès obtenus sur la scène de Rouen, par

Mlle *Julie Berthault, mon élève*, m'avaient donné quelqu'espoir de voir mes efforts accueillis. Aujourd'hui, les circonstances sont devenues telles, que j'ai compris la nécessité de me retirer emportant toujours avec moi le souvenir de quelques encouragemens honorables que le public a bien voulu m'accorder dans plusieurs opéras. Veuillez, etc. AUGUSTE NOURRIT,

Artiste au Théâtre-des-Arts.

THÉATRES DE PARIS.

OPÉRA. — L'indisposition de Mme Stoltz retarde toujours son second début; on espère pourtant qu'elle ne se prolongera pas au-delà de la semaine. — On répète *le Cosme de Médicis*, de M. Halevy, pour les débuts de Mme Duprez.

OPÉRA-COMIQUE. — Hier la représentation au bénéfice de Mme Adolphe, a été des plus brillantes; nous en reparlerons. Dans *l'Amant et le Voleur*, de MM. Dumas et Monpou, Chollet doit jouer un rôle fort important, et Mlle Jenny-Colon, dans le personnage de Sylvia, aura occasion de déployer son double talent de cantatrice et de comédienne.

FRANÇAIS. — Dimanche, on a joué *Nicomède*. Merci a celui qui nous l'a donné; *Nicomède* est une belle comédie héroïque qu'on intitule, j'ignore pourquoi, tragédie. Ligier a joué admirablement, et c'est décidément un des rôles qui lui conviennent le mieux. Il y a eu dans son jeu autant de noblesse et de finesse que dans la pièce elle-même. A l'exception d'Aguste, les autres acteurs ont joué mal. Peut-être nous observera-t-on que dire à des acteurs Vous êtes mauvais, ce n'est pas les critiquer. D'accord. Il y a un degré de mauvais qu'on ne peut plus critiquer, ou qu'on a tant de fois critiqué déjà, qu'on se résume en disant c'est mauvais. Que s'il venait à quelqu'un la fantaisie de nous demander compte de notre opinion, nous le refuserions. Un critique qui trouve un acteur mauvais ne doit compte qu'à lui-même du jugement qu'il énonce; comme le juré qui déclare un accusé coupable n'en répond qu'à sa conscience. — Pourquoi ne fait-on pas jouer Prusias à Joanny, Attale à Geffroy?

SECOND-THÉATRE-FRANÇAIS. — Des personnes bien informées affirment toujours que c'est un théâtre qui s'élève au coin de la rue Richelieu et du boulevart Montmartre.

ODÉON. — Les réparations marchent. Les répétitions ne sont pas encore commencées que nous sachions, et l'on assure que la pièce d'ouverture sera de M. Duveyrier.

VAUDEVILLE. — Nous avons revu Mlle Brohan dans *Pierre le Rouge*; c'est toujours le même jeu plein de franchise et de vigueur, si l'on veut; mais aussi d'affectation et de manières. Ses effets sont toujours les mêmes; ses inflexions de voix invariables, et même, nous sommes fâchés de le dire, et de choquer peut-être en cela quelques partisans engoués, mais nous trouvons dans toute sa personne, dans toute ses façons d'être, dans sa marche, dans ses gestes, dans son chant, dans sa tournure, un je ne sais quoi fort déplaisant, que nous ne pouvons jamais approuver.—Lafont et Fontenay sont les seuls comédiens de la pièce. On répète activement *Brulard* et *Marie*, deux vaudevilles tout prêts à faire leur première apparition.

VARIÉTÉS. — On ne va pas à ce théâtre, on y court. L'activité infatigable de M. Dumanoir, et les heureuses innovations par lui introduites portent leur fruit; chaque soir la salle est remplie; la belle société désireuse de rire une heure ou deux, vient garnir les loges, les acteurs dont le zèle est stimulé, jouent avec plus d'ardeur que jamais, et de tout ceci résultent des recettes à faire pâmer d'aise le caissier. *Paul et Jean*, mais surtout Vernet, font rire jusqu'aux larmes; la parade des *bêtes féroces* a le mérite d'être courte et de mettre un moment en scène Mlle Flore qui est toujours le boute en train de la troupe. — On parle d'une jolie pièce de M. Bayard : *Résignée*, qui serait jouée prochainement.

PALAIS-ROYAL. — *Bruno le Fileur* appelle la foule. — Dans un théâtre où l'on va pour rire quand même, et non pour juger à tort à travers, il suffit qu'une pièce soit gaie de détails, et chaudement jouée pour faire fureur. C'est ce qui arrive à la pièce de MM. Co-

gniard.— Incessamment la rentrée de Déjaset. — Il paraît qu'Alcide est toujours alité ; cela met *Bobèche et Galimafré* dans de mauvais draps.

Gymnase. — Il est question, à ce théâtre à 20 sous, d'un drame en deux actes de MM. Vanderburck et B. Maurice. Le principal rôle en serait confié à Bouffé. En attendant le grand comédien a fait son entrée dans *Le Gamin de Paris et pauvre Jaques* aux applaudissemens de spectateurs assez nombreux, tout étonnés de se retrouver une fois reunis dans une salle, dont le vuide est passé en proverbes depuis si long-temps. Il faut que Bouffé ait un bien grand ascendant sur le public pour parvenir à l'attirer en pareil lieu. — On doit aller jouer à Compiègne la *Fille d'un Militaire* et *Sans Nom*. Si MM. Rhozevil, Sylvestre, Davesne et Monval pouvaient se prendre d'une belle passion pour la vie de chateau, et ne plus nous revenir. Quel bonheur!

Porte-St.-Martin. — Nous nous étions trop pressés de croire et d'annoncer que M. Harel s'amendait, M. Harel est toujours le même, et en voici la preuve. Les journaux quotidiens, même ceux dont le feuilleton a constaté une chute lors de la représentation de la *Guerre des Servantes*, publiaient tous, ou presque tous, lundi la petite note circulaire envoyée par M. Harel : or, cette note disait sérieusement que les sept premières représentations de la *Guerre des Servantes* avaient produit 26,542 fr. 15 c. Il faut vraiment que le journalisme soit bien bas tombé pour se faire complice d'un pareil charlatanisme, et publier des balourdises semblables qui accusent ou son ignorance complette des faits, ou son manque de bonne foi. Voyons donc comment M. Harel, avec une pièce siflée le premier jour, et que le public a déjà abandonnée, a pu obtenir 26,000 fr., Mlle Georges surtout paraissant dans cet ouvrage. Pour arriver à ce chiffre, il faut d'abord supposer que le théâtre est agrandi, car les plus fortes recettes sont de 3,000 à 3,500 fr., et même avec ce chiffre extraordinaire et monstrueux pour la direction de M. Harel, on ne serait point arrivé encore au résultat si haut vanté. Mais, possibilité admise d'une recette plus grande, il faudrait admettre aussi que, chaque soirée, l'une portant l'autre, a donné près de 3,800 fr. Or, le premier jour, les deux tiers de la salle étaient gratuits; mais le lendemain et le surlendemain les loges, c'est-à-dire les bonnes places, épouvantées par Mlle Georges, étaient pour la plupart *vides;* mais enfin, et ceci est plus péremptoire, samedi, la recette est tombée à 1,600 fr., et maintenant qu'on additionne, qu'on multiplie, et qu'on additionne encore, et l'on verra que nos prédictions s'accomplissent: que M. Harel se consume en vains efforts pour attirer le public qu'il a dégouté de son théâtre, et que le règne de Mlle Georges est passé: *Sic transit gloria mundi.*

Gaité. — On annonce pour samedi l'ouverture de ce théâtre par le *Petit Chapeau*, pièce à décors et *L'ombre de Nicolet*, prologue d'ouverture ; il pourrait se faire que cette solennité fût reculée encore. La position du directeur de ce théâtre au vis-à vis du corps des auteurs est toujours la même ; il reste sous le coup de l'interdit, soutenu et protégé par le talent et la réputation de MM. Cornu et d'Epagny ; à moins que, depuis le rejet de sa pièce, ce dernier ne se soit retiré de la ligue, en écrivant une belle et longue lettre pour prouver combien sa conduite est digne d'éloges et mérite d'avoir des imitateurs. M. Desnoyers devrait bien ajouter cette farce-là à son prologue d'ouverture; ce n'est pas ce qu'il y aurait de moins drôle dans son vaudeville.

Ambigu-Comique. — Les répétitions de *L'officier Bleu* s'activent ici, et avant peu de jours, cette pièce figurera sur l'affiche à côté du *Corsaire Noir* dont le succès s'est bien soutenu : Il est vrai de dire que l'on a joué, depuis dix jours, la *Guerre des Servantes* et que cette pièce n'est pas étrangère à la recrudescence de vogue dont jouit le *Corsaire*. Chacun le sien.—M. de Cès-Caupenne vient de perdre une pensionnaire qu'il aura bien de la peine à remplacer et qu'il aurait dû à tout prix attacher à son théâtre, Mme Herdliska, comédienne d'un talent si vrai, si naturel et si plein de charmes. Une pareille actrice, dont Lyon et Bordeaux déplorent l'absence, était en ce moment, pour M. de Cès, une précieuse acquisition; un malentendu dans la rédaction de l'engagement vient pourtant d'en déterminer la rupture.

Panthéon. — Mlle Pélagie est toute charmante dans le rôle de Catherine de *Cauchois le Braconnier*. Grâce à son jeu plein d'esprit et de mordant, à peine si l'on s'est aperçu que l'ancienne soubrette du théâtre, Mme Herfort, avait rompu tout-à-coup son engage-

ment avec M. Nezel. — Ernest et Lionel amusent toujours dans *Bobèche et Galimafré.*

Porte-Saint-Antoine. — Hier enfin, après cinq remises consécutives, a eu lieu la réouverture de ce théâtre élégamment restauré, éclairé au gaz et décoré de l'absence des claqueurs. Au prochain numéro, nous rendrons compte de cette soirée dramatique et de l'effet produit par le drame et le vaudeville nouveaux, représentés pour cette inauguration.

Théatre Choiseul. — Depuis bien long-temps ce théâtre n'avait obtenu un succès pareil à celui que vient de lui donner la reprise de *Paul et Virginie.* Cette charmante petite pièce qui, dans le temps déjà, obtint un succès de vogue suffirait à peine, jouée deux fois par jour, à l'empressement des familles et des nombreux spectateurs qu'elle amène. C'est là une récompense trop méritée des soins et des constans efforts de M. Comte pour ne pas justifier le choix des familles, et la prospérité de son entreprise.

THÉATRES DE LA PROVINCE.

Bordeaux, 31 août.—Les pluies, en rafraîchissant l'atmosphère, ont rendu la vie au théâtre, et rappelé le public dans les salles qui ne sont plus des fournaises. Le succès si brillant de la *Juive* se continue indéfiniment et l'exécution de ce bel ouvrage procure toujours de légitimes bravos aux artistes qui y remplissent des rôles. — Intercallée entre deux représentations de cet opéra, la musique gracieuse de *Fra-Diavolo* a fait le plus grand plaisir. M. et Mme Bizot ont délicieusement joué et chanté. — Aux Variétés, *la Comtesse du Tonneau* a obtenu succès complet.

Le Havre, 4 septembre. — Départ d'Arnal, arrivée de Lhérie, début de Mme Emile dans l'emploi de première amoureuse, tel est le résumé de la semaine qui vient de s'écouler. Mme Emile avait choisi, pour premier début le rôle de Jenny, dans *Richard d'Arlington.* Gracieuse et gentille, Mme Emile n'est pas douée d'un organe assez puissant pour rendre convenablement les scènes de passion, dans lesquelles la voix a besoin d'une plus grande extension. Son débit lent et saccadé, paraît convenir plutôt à faire ressortir le piquant d'une causerie de salon. Le vaudeville et la comédie nous donneront une idée plus précise de ses moyens. Nous reconnaissons toutefois avec plaisir, que la sensibilité et le bon ton sont ses qualités dominantes.

Fortier, qui remplissait le rôle de Richard a été digne et chaleureux. Organe, tenue, beauté physique, talent, la nature et l'art se sont plu à réunir tous leurs dons sur cet artiste, pour lequel chaque création est un triomphe. La mise en scène du drame lui fait honneur aussi comme directeur. Qu'il apporte le même zèle à monter l'opéra, et nous lui prédisons de beaux succès, et de bonnes recettes pour cet hiver; qu'il reste bien convaincu aussi, qu'il n'existe dans le public (comme il se le figure) d'autre animosité contre lui, que celle qui a été causée un instant par la série continuelle de sujets médiocres, qui ont passé sous ses yeux, qu'au contraire les sympathies de la majorité lui sont acquises. Elles ne sont qu'endormies, et c'est à lui de les réveiller au plutôt. L'engagement de Mme Cotelle-Belmont que nous ne connaissons pas encore, mais dont on dit beaucoup de bien, est déja une amélioration dans le système suivi jusqu'à ce jour. Encore quelques sacrifices M. Fortier; ils vous seront profitables, et vous verrez bientôt le public applaudir le directeur comme il applaudit l'artiste. Pourquoi faut-il que la mauvaise santé de Mme Fortier, nous prive de la voir et de l'entendre aussi souvent que nous le voudrions? J'oubliais de mentionner une représentation de *la Muette* qui a eu lieu jeudi; toujours même faiblesse d'exécution, et même défaut d'ensemble. Quelques chœurs ont été bien chantés, d'autres n'étaient pas sus. MM. Masson et Emile Leroyer, ont seuls mérité quelques bravos dans le beau duo : *amour sacré de la patrie.* Nous conseillerons à M. Masson d'être moins sobre de gestes, ce qui jette de la froideur sur son jeu; à M. Emile Leroyer d'en être moins prodigue, ce qui fatigue le spectateur. A. F.

Lille, 1er septembre. — Un public nombreux assistait hier à la représentation d'ouverture, composée du *Châlet* et de *la Muette.* Son empressement à se rendre à cette représentation est d'un bon augure pour la caisse du directeur, et prouve que le nombre des

amateurs de spectacle augmente ici. Mais une cause étrangère au simple attrait d'un début, piquait singulièrement la curiosité du public : long-temps avant l'ouverture du théâtre, des bruits sinistres circulaient, on prononçait même l'ignoble mot de *cabale*, dirigée, disait-on, contre la prima dona. Ces bruits prenant chaque jour plus de consistance, on s'attendait à une représentation scandaleuse amenée par une lutte entre les partisans de Mme Marneffe et ses détracteurs, mais heureusement ces derniers, se rendant sans doute à la raison et à la justice, n'ont fait aucune opposition et sont restés paisibles spectateurs des bravos multipliés qui suivirent l'air chanté au premier acte par Mme Marneffe. Disons en passant que le public, en applaudissant à trois reprises et avec un tel enthousiasme, semblait plutôt sonner la trompette en signe de victoire remportée sur les prétendus opposans, que rendre un véritable hommage au talent de Mme Marneffe. Son silence absolu après l'air du 4e acte, chanté par cette dame, le prouverait assez du reste. — Nous nous demandons maintenant s'il y avait réellement une cabale montée, ou si son silence est une tactique pour arriver au troisième début, nous verrons. En attendant, abstenons-nous de tout jugement personnel jusqu'après les débuts. — *Le Châlet* nous a fait connaître un jeune artiste (Alteirac-Daniel) second ténor, avec lequel le public sympathisera, j'en suis certain. Il a contribué pour sa part à le mettre en belle humeur et le disposait presque à l'indulgence, aussi les marques d'aprobation ne manquaient pas; elles furent même trop prodiguées envers plusieurs artistes, puisqu'elles pourraient mettre le public en contradiction avec lui-même. L'artiste applaudi aujourd'hui, l'applaudirez-vous demain lorsqu'il se présentera jouant un rôle moins favorable à ses moyens? En débuts, méfions-nous de toute impression favorable ou défavorable; il faut toujours, si ce n'est changer, au moins modifier le premier jugement porté sur un artiste. — *La Muette* terminait le spectacle. L'exécution du chef-d'œuvre d'Auber ne valait pas celle du *Châlet*, et peu-à-peu le public s'est refroidi. Pourquoi ce changement subit? c'est ce que nous dirons plus tard. A.

Rouen, 2 septembre. — Depuis quelques jours, le public se préoccupe vivement de la décision à intervenir pour le renouvellement du privilège relatif à la direction des théâtres de Rouen. Plusieurs concurrens, dit-on, se présentent pour obtenir ce privilège. Nous ne les connaissons pas, et, d'ailleurs, l'impartialité dont nous avons toujours fait preuve et dont, en cette occasion, nous nous départirons moins que jamais, nous impose une réserve facile à comprendre sur leurs prétentions respectives. Nous écartons la question de personnes, pour ne nous occuper que de la question d'art, la seule qui soit digne d'exciter l'intérêt des habitués du théâtre et la sollicitude de l'administration.

Il s'agit donc de consulter uniquement la gloire et la dignité de l'art, et en cette circonstance, comme toujours, nous avons foi dans le bon sens public comme dans l'impartialité de l'administration. L'opinion saura se manifester sans aucune de ces démonstrations bruyantes, étrangères aux habitudes de la bonne compagnie. La modération s'associe toujours à la raison et au bon droit, et des manifestations régulières ont un caractère de décence que n'ont pas ces démonstrations de minorités passionnées qui dissimulent leur faiblesse réelle par l'agitation et par des cris. Si des *intrigues sont mises en jeu, si des manœuvres sont concertées*, comme l'affirme M. Walter dans une lettre que sa trop grande longueur nous a malheureusement empêché de répéter. L'autorité, pas plus que la véritable opinion, l'opinion du plus grand nombre, ne se laissera imposer ses décisions. Elle pèsera, dans sa sagesse, le mérite des postulans, et saura concilier, avec l'avenir du théâtre de Rouen, ce qu'elle doit aux légitimes exigences de ce public *qui paie et qui veut jouir*.

Quant à un prétendu conflit de volontés entre l'autorité administrative et l'autorité municipale, nous sommes persuadés que c'est un bruit que rien ne justifie. En toute circonstance, nous les avons vues marcher d'accord et concourir, chacune en ce qui les concerne, au bien-être de la cité qui connaît leur zèle et leur dévoûment. Quand il s'agit d'une décision qui intéresse les arts, les plaisirs du public, et, s'il faut le dire, le bon ordre dans la ville, ce n'est pas alors qu'on les verrait oublier la plus flatteuse partie de la mission que la loi leur confère.

Ce qu'on vient de lire était écrit, quand nous avons appris qu'une démarche avait été faite avant-hier soir par plusieurs abonnés auprès de M. Bademer qui était dans la loge municipale, ainsi qu'hier, auprès de M. le maire, pour demander à ces administrateurs

l'exclusion de M. Walter. Des billets avaient été jetés hier soir sur la scène, qui contenaient la même demande.

Nous nous abstenons de toute réflexion. M. Walter s'est défendu dans sa lettre que nous n'avons pu reproduire. L'administration connaît les pièces du procès; nous avons confiance en sa sagesse et en son impartialité.

Toulouse, 31 août. — Adolphe Nourrit a donné hier sa première représentation, et elle a été pour lui, comme dans les autres villes, un véritable triomphe. Il est impossible de mieux saisir et de mieux rendre le rôle d'Eléazar, dans *la Juive*. Redemandé après la chûte du rideau, il a été salué par des applaudissemeus unanimes qui tenaient de la frénésie. — Mme Miro-Camoin a parfaitement chanté et joué le rôle de Rachel. M. Rey a mis sur le compte d'une indisposition sa nullité comme acteur et comme chanteur. Le rôle de Léopold a été rempli d'une manière satisfaisante par Paulin. — De nouveaux triomphe attendent Nourrit dans *Robert-le-Diable* et dans *Guillaume Tell*.

BANLIEUE.

Montmartre, 4 septembre. — Kalkaire était en voyage depuis quatre mois environ. Il était allé divertir nos voisins d'outre-mer. Cette petite excursion ne lui a pas nui, et nous avons trouvé qu'il avait avantageusement modifié son jeu et sa voix. Il a fait sa rentrée dans le *Voyage à Dieppe* et dans *Moiroud et Compagnie*. Il était palpitant de verve et de joyeux entrain, et, à la physionomie rayonnante des spectateurs, on voyait qu'ils étaient contents de revoir cet acteur. Cependant nous lui reprocherons d'avoir, dans *Moiroud*, gâté le naturel de son jeu si vrai par une charge de mauvais goût : dans la scène avec sa femme, lorsqu'il vient de déployer une fermeté qui ne lui est pas habituelle, pourquoi s'avise-t-il de se poser en Zéphyr? Qu'il laisse cela aux saltimbanques des boulevards; un acteur de son mérite doit toujours se respecter. Nous ajouterons que Kalkaire a été parfaitement secondé par Mme Lacase et surtout par Dorlanges que nous regrettons de ne pas voir plus souvent dans le genre qui lui convient. Aussi engageons-nous vivement M. Séveste à savoir tirer parti de cet excellent acteur, qui nous paraît tout-à-fait déplacé sur un théâtre de la banlieue. Placé sur une scène plus élevée, et entouré d'artistes de mérite, Dorlanges pourrait certainement devenir un sujet fort distingué. Mais il faut qu'il ait plus de confiance en ses forces, et qu'il ne tremble pas, ainsi que nous l'avons vu faire dernièrement dans *Tartufe*.

THÉATRES DE L'ÉTRANGER.

Anvers. — L'ouverture du théâtre a eu lieu le 1er septembre par *Robert-le-Diable*, opéra, MM. Sambet, premier ténor; Duchampy, deuxième ténor; Camoin, première basse-taille, et Mme Duchampy, première chanteuse, ont fait leur premier début dans cet ouvrage. Tous ont obtenu un légitime succès. C'est Mme Schnetz qui a rempli le rôle d'Alice en l'absence de Mme Vadé-Bibre, non encore arrivée. Elle a reçu le même accueil que les débutans.

Liège, 1er septembre. — M. Sanse avait déjà formé sa troupe, lorsqu'on est venu lui signifier la décision de la députation des états, qui réduisait à moitié le subside de 24,000 fr., accordé par la Régence de Liège et approuvé par le conseil communal. M. Sanse a offert sa démission, et l'on a si bien compris les embarras qui résulteraient de cette position, qu'on a fait des efforts pour déterminer le directeur à accepter une réduction d'un quart, à laquelle il paraît avoir consenti. Le conseil communal, dans une dernière séance, a décidé que le subside serait porté à 18,000 fr. Nonobstant la décision des états, et avec la ferme volonté de se pourvoir au roi en cas d'opposition. Ce conflit peut avoir de fâcheuses conséquences ; car, pour une différence de quelques milliers de francs, la ville de Liège, cette grande cité, est exposée à n'avoir point de spectacle cet hiver. Mais comment faire comprendre l'importance des arts et leur influence à des marchands de houille ou de cassonade?

MÉLANGES.

ACTE DE BAPTEME DE MLLE MARS.

Nous nous empressons de publier le document suivant; il doit prendre place dans l'histoire du théâtre français, et constater un phénomène des plus curieux: Une actrice baptisée depuis cinquante-huit ans et demi, faisant, comme il y a quarante ans, les délices de la scène française dans l'emploi de *jeunes premières et ingénuités.*

CORRESPONDANCE DU TEMPS.

Paris, 1er septembre 1837.

Monsieur,

On a inséré, dans votre feuille du 24 août, sous le titre de *Souvenirs d'un vieux comédien,* un article dans lequel on trouve les lignes suivantes :

« Il est presque passé pour article de foi que mademoiselle Mars est la fille » de Monvel... Dans un souper qui eut lieu à Versailles chez la Montansier, on » y présenta la petite *Hippolyte* (Mars), âgée de sept à huit ans, et il fut dit » alors fort expressément qu'elle était la fille de M. de Ronville, gentilhomme » de Normandie. »

Deux Anglais avaient fait, en 1824, une gageure assez originale: l'un soutenait que cette célèbre actrice n'avait pas quarante-cinq ans, l'autre qu'elle en avait davantage. Il fut fait alors des recherches, auxquelles je contribuai, de son acte de baptême sur des registres de l'état civil, mais on ne put le trouver, et la gageure ne fut pas décidée. L'acte de la sœur aînée de Mlle Mars, daté du 4 janvier 1774, lui donne pour parrain M. Halle-Dronville. Serait-ce le de Ronville dont il est question ci-dessus?

M. Eckard a parlé, dans la deuxième édition des *Recherches historiques et bibliographiques sur Versailles* (1836), de Mlle Mars, comme fille de Jacques-Marie Boutet Monvel. Sur la demande que je lui ai faite de la date et de l'endroit où elle était née, il a bien voulu me donner des notes qui m'ont servi à trouver son acte de baptême sur le registre de Saint-Germain-l'Auxerrois, de Paris.

En voici la copie textuelle :

« Fol. 17, v. Mercredi, 10 février (1779), fut baptisée Anne-Françoise-Hip- » polyte, fille de sieur Jacques-Marie Boutet, bourgeois de Paris, et de Jeanne- » Marguerite Salverat, son épouse, rue Saint-Nicaise; le parrain sieur Jean- » François Aladane, caissier des fermes; la marraine dame Marie-Anne » Bosse, veuve de Joseph-Fabre, bourgeois de Marseille. L'enfant est né hier, et » ont signé :

» ALADANE, BOSSE, BOUTET, LEBAS, vic. »

Beaucoup de personnes croyaient bien que Mlle Mars, la jeune, était la fille de Monvel; mais on ne pouvait pas en avoir la certitude, même d'après les recherches de M. Eckard.

L'acte ci-dessus lève toute difficulté, par la présence et la signature de Bou-

tet, qui eut peut-être des raisons inconnues pour n'y point joindre le surnom de Monvel.

On avait donc induit en erreur le vieux comédien.

C'est pour rectifier cette erreur et faire connaître la vérité, que j'ai l'honneur de vous écrire et de vous prier de vouloir bien donner une place à ma lettre dans une de vos feuilles. Si je renouvelle ce qu'à déjà dit M. Eckard sur l'époque de la naissance de Mlle Mars, au moins je donne un acte authentique.

BEFFARA.

LE BEC DANS L'EAU.

ROMAN. — CHAP. XIII. — EXPLICATIONS ET RÉSUMÉ.

Tandis que certains personnes, se laissant aller au charme des récits de mes confrères, ne pensaient pas à épiloguer sur la conduite du roman, et prétendaient même qu'il était impossible que nous eussions été assez fous pour entreprendre *le Bec dans l'eau*, sans plan préalable, je recevais, moi, d'un lecteur pestard, une missive où il me disait que nous étions de vrais enfans ; que notre œuvre n'aurait ni queue ni tête et qu'elle fourmillait de non-sens et de contradictions.

Je vais réduire à néant certaines de ses observations. D'autres tiennent trop à la vitalité de notre sujet, pour que je veuille dissiper les obscurités qui les ont enfantées. Si je le faisais, tout mystère, tout intérêt disparaîtrait de notre fable.

Ce critique malin remonte aussi haut que possible. Il ne parle pas du premier chapitre ; non qu'il soit bien fait à son avis, mais parce que étant le premier, il ne peut contenir de contradictions. Notre critique se met à l'œuvre dès le second chapitre.

Quel est, dit-il d'un air pédant, quel est l'homme que Jenny a vu tomber à la renverse et se rouler à terre en criant : Je l'ai tué ! Quel était son interlocuteur avec lequel il causait tranquillement l'instant d'auparavant ? Quelle est aussi la femme à genoux à ses côtés lui fermant la bouche avec son mouchoir pour étouffer ses cris et versant des larmes abondantes ?

O ! sagace critique, n'avez-vous pas compris, sans vous commander, que l'homme que Jenny a vu tomber à la renverse était ce malheureux M. Bernier, qui avait, en plein jour, à Pérouse, frappé d'un coup de stylet M. Perrin-Uberto-Vandergoës, dont la reconnaissance, envers lui, s'était manifestée par la folie dont il l'avait gratifié au moyen de la fiole de Micaëli. L'interlocuteur était sa femme ; c'était elle encore qui étouffait les cris de son mari, en versant des larmes abondantes.

Pourquoi Mme Bernier, qui paraît tant chérir son mari a-t-elle supplié Anselme de l'accompagner dans le voyage qu'elle projetait à Rouen ? — Perrin ne saurait être le motif de ce départ précipité puisque Mme Bernier a écrit à Anselme avant de savoir que Perrin viendrait à Auteuil.

Qui vous l'a dit ? — Mais de graves motifs m'empêchent de répondre à votre objection, M. le critique ; et vous me permettrez de vous renvoyer à l'histoire

de M. Perrin qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme Michel. Elle paraîtra incessamment et vous rendra compte en même temps de cette troisième question.

Quel intérêt Perrin avait-il d'envoyer Mlle Destuiles à Rouen?

Votre quatrième question est assez naïve.

Pourquoi M. Perrin apelle-t-il Mme Bernier, Mademoiselle?

C'est probablement qu'elle n'est pas madame. Comment ne l'est-elle pas? Voilà ce qu'il fallait demander et ce que je ne vous dirai point; parce que le biographe de M. Perrin s'en est chargé. Ainsi que de plusieurs autres questions, que, pour ce motif, je vais transcrire ici sans m'en occuper davantage.

Que signifient ces mots mystérieux addressés par Perrin à lord Pollard en terminant la conversation animée, (chap. 4). *Ainsi c'est chose convenue?* — Probablement l'Anglais consent au départ de Caroline avec Perrin. Pourquoi ce consentement? Quel pouvoir Perrin a-t-il sur les volontés de lord Pollard?

Deux nouveaux personnages en rapport avec Perrin se trouvent au cinquième chapitre, Mme Bertrand et Lucile. Qui sont-elles? Quelle est l'autorité qu'exerce Perrin sur ces deux femmes?

Chapitre 6. — Caroline qu'on a, jusqu'ici, crue fille de Mlle Destuiles, se trouve être celle de lady Pollard et par conséquent sœur utérine et adultérine de Jenny. Nouveau mystère à débrouiller. — Mais Mlle Destuiles n'en a pas moins une fille dont Perrin est le père. Où est cette fille? Serait-ce Lucile?

Vous voyez, mon cher critique, que, s'il y a de l'obscurité dans notre roman, c'est un effet de l'art. Ce qu'on connaît, n'intéresse pas, et la biographie de Perrin sera le soleil qui viendra dissiper ces nombreuses ténèbres. Vous continuez :

On fait connaître au chapitre 7 que Lothaire est vivement épris de Lucile et qu'il veut l'épouser; et, dans le chapitre 8, on le fait indifférent au départ de cette Lucile et s'occupant de courtiser la femme d'un ambassadeur. Pourquoi cette contradiction?

Oh! mon pauvre critique! Que vous êtes bien critique, c'est-à-dire bien incapable de la production. Que vous connaissez peu le cœur humain!

Comment! parce qu'une petite folle qui m'a séduit s'imagine que je l'aime, moi, Lothaire Gallimard, docteur homéopathe, avec le caractère que vous me connaissez, vous vous imaginez que je crois avoir contracté envers elle des obligations? Allons donc! vous plaisantez, je pense! Moi, j'irais épouser cette petite créature? N'est-elle pas trop heureuse vraiment que j'aie bien voulu m'en occuper quelques instans. Mais je préfère, ô gai! le présent au passé, et mon ambassadrice à Lucile.

Le critique continue :

Autre contradiction : Dans ce chapitre 7, on représente lord Pollard oubliant sa chère moitié et se consolant de son absence avec la grosse Coralie, et, dans un des suivans (le 11e), vous faites arriver lord Pollard à Bruxelles, dans la prison d'Anselme, en s'écriant, comme s'il fût venu chercher sa femme : « Je le reconnais, mylord commissaire; il hêtre bien le révissour de mon fame! » Cette observation est minutieuse peut-être; mais il faut remarquer que lord Pollard, au lieu d'aller à Bruxelles chercher *son âme*, aurait dû aller trouver Lothaire Gallimard, auquel il écrit dans le chapitre 8.

O critique! Je remercie le ciel de vous avoir donné la sagesse des serpens et la perspicacité des crocodiles! Vous n'avez donc pas vu que lord Pollard, dans sa lettre écrite à M. Gallimard, ne lui adresse de cartel qu'au cas où il n'aurait pas, dans quinze jours, rencontré Anselme. Or, que fait lord Pollard, en brave

homme qu'il est? Il va d'abord à Bruxelles faire mettre en liberté celui qui l'a outragé, afin de pouvoir se couper ensuite la gorge avez lui. Vous verrez peut-être comment cela se fit et ce qui en arriva. Quant à votre étonnement de l'exclamation de lord Pollard, en trouvant Anselme dans la prison, permettez-moi de vous dire qu'il accuse de plus en plus votre crasse ignorance du cœur humain. En effet, quelque pervers qu'on soit intérieurement, on aime généralement à paraître vertueux ; et lord Pollard voulait sembler aimer et regretter sa femme! C'était un peu mauvais goût, tout-à-fait bourgeois ; je ne dis pas non ; mais, par le temps qui court d'égalité devant la loi, chacun est libre de se draper à sa fantaisie.

Critique, vous continuez :

Anselme, prisonnier à Bruxelles (chap. 9), se demande s'il est réellement amoureux de Caroline ou de toute autre femme de la maison d'Auteuil. N'est-ce pas là une contradiction flagrante dans le caractère d'Anselme?

Cette remarque, mon cher pédant, prouve de plus en plus que vous ne connaissez rien au cœur humain, aux volages amours de nous autres jeunes gens et me ferait vraiment croire que la neige de l'hiver a commencé à saupoudrer votre feuillage et votre tronc. — Ou vous n'avez plus de passions, ou vous n'en avez pas encore eu.

Où étaient allées, dites-vous, Mme Bernier et Jenny, que Perrin avait été si furieux de voir en citadine près la porte d'Auteuil, à son premier retour de Bruxelles?

Ma foi! je l'ignore. Et réellement il paraît que c'était une petite course puisque personne n'en a reparlé. Elles allaient peut-être acheter, rue Saint-Denis, de la soie, de la laine à tapisser, des aiguilles ou toute autre chose. Cela arrive, tous les jours, aux habitantes des environs de Paris, sans que ça tire à conséquence. Et je ne vois pas pourquoi, parce qu'il nous a plu de faire de ces dames des héroïnes de roman, elles auraient eu outre le malheur de ne pouvoir faire un pas sans être espionnées.

Le reste de vos questions se rapportant à l'histoire de Perrin, je vais les copier sans commentaire :

Qu'est-ce que Rodriguez le contrebandier espagnol? Comment se fait-il que l'état de Venise ait fait don à Perrin de Micaëli? Comment Perrin est-il l'espion de la police politique ; Vandergoës le pirate, outre qu'il est Uberto le délateur? Comment Perrin a-t-il pu s'introduire dans la prison par une trappe mystérieuse?

Vous voyez, je le répète, que toute l'obscurité, que tout le mystère répandu à plaisir et avec adresse dans notre fable, sera éclairci par l'histoire de ce cher M. Perrin, notre héros véritable. Il y aurait donc un bon moyen de justifier notre titre et de laisser notre roman *le Bec dans l'eau*, ce serait de ne pas publier la biographie de M. Perrin. Je ne nous conseille pourtant pas cette mauvaise plaisanterie.

Voici donc pour en finir, où est resté chacun des personnages de notre roman.

A Bruxelles, Anselme est en prison. Mlle Destuiles, lady Polard, Mme Bertrand, Caroline et Lucile sont restées dans la même maison ; lord Pollard fait une visite à Anselme.

A Paris, M. Bernier et sa femme sont dans l'espèce de cachot où vient d'être frappé Micaëli par M. Perrin, qui s'est sauvé en fermant peut-être la porte.

A Auteuil, Mistress Preston garde sa petite-fille Jenny Pollard ; aucun des hôtes habituels de la maison, excepté les sus-nommés, ne l'a quittée. Papelou arrose toujours les légumes d'eau et son gosier de vin,

Nous avons laissé M. Lothaire Gallimard roulant en tête-à-tête avec Mme de Nerville, l'ambassadrice qui lui fait les yeux doux et qu'il veut guérir homéopathiquement, c'est-à-dire en lui rendant un peu de ses tendres œillades.

Il était, je crois, nécessaire de faire cette petite halte. Maintenant, au galop!

Jules Belin.

MES RÉCAPITULATIONS,

Par M. Bouilly, 3me volume. — Chez Janet, rue Saint-Jacques, 59.

Un volume charmant vient de paraître. Il est de M. Bouilly, c'est-à-dire d'un de nos auteurs dramatiques les plus estimés ; et, à ce titre, cet ouvrage, quoi qu'en dehors un peu de notre spécialité, mérite une mention dans nos colonnes. D'ailleurs, dans ses récapitulations, l'auteur ne parle-t-il pas de toutes nos gloires littéraires et artistiques? Ne raconte-t-il pas sur leur vie des détails qui sont intéressans en même temps qu'ils offrent une quantité d'appréciations utiles? *Un souper chez Talma* est un chapitre remarquable. Le célèbre acteur anglais Kemble visita la scène française. Talma joua devant son digne émule le rôle d'Oreste. A ces mots :

« Hé bien, filles d'enfer, vos mains sont-elles prêtes?
» Pour qui sont ces serpens qui sifflent sur vos têtes...»

Kemble se lève pâle de saisissement et s'écrie : « C'est la nature même..... Jamais le prestige du talent ne fut porté à un plus haut degré. » Et puis, suivant Talma à sa loge, il lui dit en lui faisant remarquer l'irritation de ses nerfs et l'altération de sa voix. « Voyez l'état où vous m'avez mis; je croyais que les Euménides vous avaient dévoré. » C'est quelques jours après la représentation d'Oreste qu'un souper magnifique fut servi chez Talma. Tout ce que Paris possédait d'hommes célèbres y assista. Jamais on n'avait vu un plus grand nombre de convives. Des surprises nombreuses leur avaient été ménagées. Quel feu roulant de paroles spirituelles! Que de toasts ne furent pas portés sans compter les deux de Kemble qui ne doivent compter que pour mémoire.

Marie Malibran fut encouragée par notre auteur, c'était à lui que, tout enfant, elle confiait ses petits chagrins; c'était lui qui conjurait les corrections paternelles. Oh! comme M. Bouilly parle avec enthousiasme des débuts de cet enfant chéri; comme il énumère les qualités de l'ame de la célèbre cantatrice! Marie avait la voix d'un ange, mais elle en avait aussi le cœur ; elle pénétrait dans les maisons où la misère sévissait avec cruauté, et, portant le vêtement de la sœur de charité, elle accomplissait les œuvres les plus méritoires. Sa mort a porté la désolation dans le cœur de son protecteur, de son ami, qui, accablé par d'autres pertes, a déposé dans son livre un parfum de tristesse et de mélancolie qui pénètre.

Le chapitre intitulé : *Madame Récamier* nous montre cette femme sous son véritable jour. Nous pénétrons avec M. Bouilly dans ses salons. De ce côté, vous voyez la noblesse de l'empire; de l'autre les littérateurs et les artistes. Rivaux vigoureux, ils se font rude guerre en se disputant la préséance. Cependant vous vous apercevez que les armes le cèdent à la robe de chambre, *Arma cedant togæ*. Mme Récamier est pour ainsi dire juge du camp. Les regards de Jacinthe désignent assez haut les vainqueurs heureux. Le mot charmant de Mme de Staël est rapporté. Un officier supérieur voyant que Mme Récamier et Mme de Staël s'entretiennent seules sur un canapé, va se placer au milieu d'elles, et dit avec causticité : « il faut avouer qu'on est au mieux entre l'esprit et la beauté .»—Monsieur le duc, réplique Mme de Staël, affectant un grand étonnement : « C'est la première fois que j'entends dire que je suis belle. »

On peut assurer sans exagération que dans chaque chapitre du volume de *mes Récapitulations*, il y a deux ou trois anecdoctes curieuses sur quelque éminent personnage; mais le titre de notre *Revue*, nous interdit toute citation qui ne serait pas conforme à son unique but; seulement nous recommandons vivement l'œuvre de M. Bouilly, c'est le vieux conteur qui raconte. Un style limpide et pur, une noblesse de pensées, et une émanation de probité malheureusement trop rares dans ce temps-ci, sont des qualités qui distinguent ce livre d'une foule d'autres publications. *Mes récapitulations* doivent devenir un *vade-mecum* général; car elles montrent à chacun, suivant sa profession, l'homme qu'il doit imiter, et dont il doit faire un sujet d'étude. L'ame aussi trouve, dans ce livre, l'expression de nobles sentimens auxquels elle aspire, et l'esprit, la grace piquante qu'il doit chercher. A. P.

NOUVELLES DIVERSES.

L'acteur au désespoir. — Un riche négociant français, établi à Amsterdam, s'est fait la providence des comédiens ses compatriotes, qui vont porter leurs talens à l'étranger. Un de ces artistes qui avait déjà plusieurs fois eu recours à cet homme obligeant, auquel il ne pouvait rendre quelques petites sommes qu'il en avait reçues à titre de prêt, se présente chez lui un matin avec un air égaré, et lui parle en ces termes: « j'ai joué, mon« sieur, j'ai tout perdu, je suis au désespoir. Je ne viens point réclamer de votre généro« sité un nouveau prêt d'argent que vous auriez raison de refuser à mon importune de« mande, mais j'ai trouvé un moyen de sortir du cruel embarras où je me trouve, sans « abuser encore de votre obligeance. » A ces mots il tire de sa poche un long poignard.... Arrêtez ! s'écrie le négociant effrayé, insensé! qu'allez-vous faire ? — Vous proposer d'acheter ce superbe poignard; il est en chrisocale garni de tras, et il ornait la ceinture de la sublime Duchesnois, lorsqu'elle brillait sur la scène française. Le négociant se prit à rire, remit quelques ducats au comédien, et lui laissa le poignard de Duchesnois, avec lequel il devait, le soir même, immoler la tendre Zaïre à la jalouse fureur d'Arosmane.

Mlle Taglioni a la cour de berlin. — Le 21 août dernier, il y avait grande solennité à la cour de Berlin; le roi avait envoyé des invitations à toutes les notabilités prussiennes et aux ministres étrangers pour les prier d'assister à la fête royale donnée au Château-Neuf, à Potzdam. Mlle Taglioni, qui avait retardé de quelques jours son départ pour la Russie, afin de satisfaire aux sollicitations du roi de Prusse, devait paraître dans cette soirée. Mlle Taglioni a dansé le menuet et la gavotte avec Mme Amalia; on devine les bravos et les complimens recueillis par les deux charmantes sœurs; puis le pas de *la Sylphide*, par Paul Taglioni et Mlle Taglioni, a soulevé l'enthousiasme de la salle entière; jamais la ravissante danseuse n'avait été autant applaudie à Paris et à Londres. Après le spectacle, Paul Taglioni, Mmes Marie et Amalia Taglioni ont été prié par le roi, d'assister à un grand souper auquel avaient été invitées cinquante personnes. Le service a été des plus somptueux, et Berlin se souviendra long-temps de cette fête, toute à l'honneur de nos célèbres artistes. Le lendemain, Mlle Taglioni a reçu deux riches présens; de la part du roi, une parure complète en grenats, bracelets, épingles, agrafe, boucle, boucles d'oreilles et colliers; de la part de la princesse Charles de Prusse, un bracelet enrichi de pierreries.

Egaremens du coeur. — Le petit prince allemand qui avait voulu enlever une jolie actrice au théâtre du Vaudeville, est filleul de Goëthe, et se nomme de son nom de baptême Wilhelm, comme tous les filleuls de l'illustre auteur. Un filleul de Goëthe ne peut guère être qu'un Werther. Hélas ! la plaisanterie est malheureusement une réalité, et le rire expire sur nos lèvres. Les journaux annonçaient qu'il y a quelques jours, une patrouille avait arrêté sous le péristylle de l'opéra un jeune homme nu, drapé dans une couverture de laine, et déclamant des vers de Racine qu'il entremêlait de couplets de *Mina*. Cet inconnu est, assure-t-on, le jeune prince allemand. Il aurait renouvelé ses tentations sur l'ingénue du Vaudeville et les aurait renouvelées en vain!! Son désespoir l'aurait rendu fou. L'autorité supérieure va le faire diriger sur la frontière.

Travaux dramatiques du mois d'aout. — Les chaleurs étouffantss du mois d'août' loin de ralentir l'activité des théâtres de Paris, semblent au contraire l'avoir augmentée. Vingt-deux ouvrages nouveaux ont été représentés sur les différentes scènes : une comédie, une pantomine, deux opéras comiques, quatre drames, et quatorze vaudevilles. Quarante auteurs ont pris part à ces productions. Il faut ajouter quatre reprises, dix débuts et trois rentrées. Le nombre des pièces représentées eut été plus grand, si les théâtres de la Gaîté et de la Porte-Saint-Antoine fussent restés ouverts pendant ce mois.

MISES EN SCÈNE.

LA FILLE D'UN MILITAIRE, Vaudeville en deux actes, par MM. Laurencin et Meyer.

(*Toutes les indications sont prises de la droite de l'acteur.*)

Décorations. — Premier acte. — Une chambre ; porte au fond, au milieu, figurant celle d'un buffet ; à droite une petite porte en bois de chêne, qui conduit dehors en tournant à droite et à la cuisine en tournant à gauche ; à gauche une petite porte perdue dans la tenture et conduisant à la chambre d'Henriette ; audessus de cette petite porte, un grand portrait de l'Empereur ; de l'autre côté une bataille de l'Empereur. Au premier plan à droite, une croisée, devant la croisée une table en acajou à ployans carrés. Au deuxième plan, une porte conduisant dans la chambre du capitaine ; entre le premier et le second plan à gauche, une cheminée avec glace dessus, la cheminée est garnie ; une pendule, deux flambeaux, une petite carafe remplie à moitié d'eau-de-vie, etc. Au troisième plan, une porte conduisant dans un appartement non habité ; un guéridon devant, chaises au fond. Et sur le devant de la scène, un métier à broder sur le devant à gauche. Au lever du rideau, la table de droite est garnie de tout ce qui a servi à un déjeûner.

Deuxième acte. — Même décoration qu'au premier.

POSITIONS.

Premier acte.—Scène 2 : Catherine, 1. un plumeau à la main, Henriette, 2. entrant par la droite; elle tient un petit paquet. — Scène 3 : Timoléon, 1. il entre par le fond à droite Catherine, 2. Henriette, 3. elle sort par le fond à gauche. — Scène 4 : Timoléon, 1. Catherine, 2. Elle sort par le fond à gauche. — Scène 6 : Le capitaine, 1. Il entre par le fond à droite, Timoléon, 2. — Scène 7 : Catherine, 1. elle entre par le fond à gauche ; Timoléon, 2. Le capitaine, 3. Henriette, 4. Catherine sort par le fond à droite, rentre un peu après et se place la quatrième aux mots : *eh bien Henriette est-ce que tu m'en veux encore* ; Henriette, 1. Le capitaine, 2. Timoléon, 3. Chaterine 4. Ils sortent au fond à droite. — Scène 9 : Alfred, 1. il entre au fond à droite ; Henriette, 2. elle est à son métier et se lève à son entrée.—Scène 10 : Alfred, 1. Le capitaine, il entre par le fond à droite, Henriette, 3. — Scène 12 : Le capitaine, 1. Catherine, 2 ; elle entre par le fond à droite ; Henriette, 3. — Scène 13 : Deux demoiselles de boutique, elles placent des cartons sur la table ; Catherine, 1 ; elle sort avec les cartons par le fond à gauche. Le capitaine, 2. Henriette, 3 ; elle sort par le fond à gauche. — Scène 14 : Timoléon, 1 ; il entre par le troisième plan à gauche, le capitaine, 2 ; sur la fin de la scène, Catherine apporte deux flambeaux allumés qu'elle pose sur la cheminée ; elle sort par le fond à droite ; le capitaine et Timoléon par la gauche. — Scène 15 : Mme Savery, 1. Alfred, 2. il sort par la gauche. — Scène 17 : Mme Savery, 1. Timoléon, 2. Catherine, 3 ; ils entrent par la gauche. Le capitaine entre au milieu de cette scène, Timoléon sort par la gauche un peu après l'arrivée du capitaine ; Catherine sort par le fond à droite. — Scène 19 : Mme Savery, 1. Henriette, 2. Alfred, 3. Le capitaine, 4. invités. — Scène 20. — Alfred, 1. Mme Savery, 2. Henriette, 3. Timoléon, 4 ; il entre par le fond à droite, tenant un bol de punch, Catherine le suivant avec un plateau de verre ; le capitaine, 6 ; les invité mettent le guéridon au milieu de la scène. — Scène 21 : Le capitaine, 1. Henriette, 2 ;

elle sort par le fond à gauche, Catherine, 3. — Scène 22: Le capitaine, 1. il sort par la droite. Catherine, 2; elle sort par le fond à droite. — Scène 23 : Henriette rentre par le fond à gauche avec une lampe à la main qu'elle pose sur la cheminée, elle va aux deux portes écouter, puis revient dresser son métier monte la lampe et le rideau baisse.

Deuxième acte. — Scène 1 : Catherine; elle entre par le fond à gauche, Henriette endormie près de son métier.—Scène 2: Le capitaine, 1; il entre par la droite. Henriette, 2. Catherine, 3; elle sort par le fond à droite. Henriette sort par la gauche. — Scène 4: Alfred, il entre par le fond à droite. Le capitaine.—Scène 5 : Le capitaine, 1. Catherine 2; elle entre par la droite au moment où Alfred sort. Elle tient une redingote, un chapeau et un col. — Scène 8: Le capitaine, 1. Catherine, 2. Timoléon, 3. — Scène 9: Timoléon, 1. Le capitaine, 2. Catherine, 3. Henriette, 4; elle entre par la gauche. — Scène 11 : Alfred, 1; il entre par le fond à droite. Le capitaine, 2. Henriette, 3; elle sort par le fond à gauche. — Scène 13: Alfred, 1. Le capitaine, 2. Catherine, 3. — Scène 14: Alfred, 1. Le capitaine, 2. Timoléon, 3. Catherine, 4. — Scène 15: Alfred, 1. Le capitaine, 2. Henriette, 3. Catherine, 4. Timoléon, 5. — Scène 16: Les mêmes, un domestique à la porte du fond à droite.

COSTUMES.

Le capitaine Duhamel (Ferville, *rondeur*). — Pantalon de fantaisie plissé; gilet jaune; redingote verte, col noir; chapeau gris; à la scène, 12, habit bleu à boutons de métal; au deuxième acte, une autre redingote; une cravate à la colin; à la scène 5, il met son col noir et sa redingote du premier acte.

Alfred Savery (Rhozevil, *jeune premier*). — Costume noir complet; gants blancs.

Timoléon de Beaucresson (Sylvestre, *premier comique*). —Pantalon bleu à large passe-poil rouge; gilet blanc; jabot; cravate noire à grands bouts; redingote noire à collet de velours, boutonnée.

Un domestique (Bordier). — En livrée.

Invités, costumes bourgeois variés; la plupart sont décorés et portent moustaches.

Henriette (Mlle Eugénie-Sauvage, *jeune première*). — Robe blanche; manches courtes à bouffans; pélerine pareille à pointe et garnie; tablier de satin gris; mitaines noires à jours; coifée en cheveux; à la scène 19 elle n'a plus ni tablier ni pélerine, au deuxième acte de même, elle met à la scène 2, une capote et son tablier; à la scène 15, elle n'a plus de tablier et a mis sa pélerine.

Mme Savery (Mme Vzannas, *rôle de convenance*). — Robe de satin ponceau; capote blanche; schall noir; gants blancs.

Catherine (Mme Julienne, *Duègne*). — Robe fond blanc à fleurs; manches serrées; fichu à fleurs; tablier blanc à bavette; bonnet rond à papillons, fond garni; cheveux gris.

Deux Modistes. — Robes d'indiennes variées; tablier; chapeaux de paille.

J. Goizet.

SOMMAIRE DU DERNIER NUMÉRO.

Notice sur Mlle Clairon, S. Bottin, — L'Acteur et son Chien, Vzannas. — Variétés : *Le Matelot à Terre.* — Palais-Royal : *Bruno le Fileur.* — Théâtres de Paris. — Théâtres de la Province. — Théâtres de l'Etranger. — Mélanges : *Le Bec dans l'Eau*, la Rue Saint-Julien-le-Pauvre, G. d'Avrigny. — Nouvelles Diverses. — Tableau de Troupes.

Armand-Séville, *Administrateur.*

Jules Belin, *Rédacteur en chef responsable.*

Imprimerie de A. Belin, directeur-gérant du journal, rue Sainte-Anne, 55.

REVUE DU THÉATRE.

SOMMAIRE.

Les traités particuliers d'auteurs à directeur, A. Lefranc. — Deux Rôles (1590), A. Lemaitre. — Porte-Saint-Antoine (Réouverture), Armand-Séville. — Théâtres de Paris. — Théâtres de la Province. — Théâtres de l'Etranger. — Mélanges : *Le Bec dans l'eau*, où l'on prouve qu'il est dangereux de manger du homard d'une manière inconsidérée. Grands éclaircissemens dus à la qualité indigeste de ce homard, A. Lefranc.—Nouvelles diverses.

DES TRAITÉS PARTICULIERS

D'AUTEURS A DIRECTEUR.

Pour qu'une association se maintienne dans sa puissance et dans sa moralité, il faut que les droits de tous ses membres soient égaux ; que leurs devoirs soient les mêmes ; que leurs charges soient équitablement réparties : il faut que l'intérêt particulier d'un associé ne puisse, dans aucun cas, prévaloir sur l'intérêt général de tous, ou seulement le contrarier. Une fois bien pénétrée de cette règle, que la force d'une société réside tout entière dans la constance et la simultanéité de ses efforts à tendre toujours vers le même but, sans dissidence ni tiraillements ; toute réunion d'hommes assemblés dans un intérêt commun et pour une œuvre commune, doit incessamment veiller à étouffer dans son sein les moindres germes de désunion ou de rivalité qui pourraient s'y faire jour, comme aussi attaquer sans relâche, à mesure qu'ils s'élèvent, les moindres abus qui viendraient menacer le principe d'égalité fraternelle qui la constitue.

Les auteurs dramatiques ont formé entr'eux une sainte alliance afin d'augmenter leur force individuelle de toutes les forces réunies de leur corporation ; afin de se prêter, à propos, aide et assistance contre l'envahissement de tout pouvoir dont les intérêts seraient opposés aux leurs ; afin de lutter constamment contre le monopole et la spéculation au profit du travail et de l'art. C'est bien ; mais, pour combattre avec succès au dehors la spéculation et le monopole, ils devraient d'abord songer à les réduire lorsqu'ils se manifestent au cœur même de leur association.

Or, les membres de la grande famille dramatique en sont là; il en est parmi eux qui, sans s'expliquer peut-être le préjudice qu'ils causaient à leurs collègues, ont passé avec quelques directeurs de théâtres des traités particuliers aux termes desquels ils s'engagent, moyennant une certaine somme, à leur fournir chaque année un nombre de pièces convenu. — De semblables actes flattent l'amour-propre d'un auteur en même temps qu'ils préparent sa fortune ; c'est une espèce d'hommage qu'une direction dramatique rend à son talent, à son expérience, à sa supériorité ; c'est une sorte de diplôme, par lequel on semble le re-

connaître plus capable qu'un autre d'approvisioner à un théâtre avec succès. — Mais si le directeur qui fait de pareils marchés avec un auteur est dans son droit ; s'il peut placer sa confiance où bon lui semble, l'auteur qui accepte ce marché et qui fait partie d'une association dont les membres ne peuvent avoir d'intérêts distincts qu'à la condition de ne pas froisser les intérêts généraux, n'est-il pas infidèle au contrat primitif qui l'engage ?

Pour résoudre cette question affirmativement, il suffit de prouver que les traités particuliers sont autant de soufflets donnés aux traités généraux consentis par la commission ; qu'ils violent de la manière la plus brutale le principe d'égalité qui doit cimenter l'union des auteurs ; et que, si l'on ne se hâte d'annihiler l'influence de ces transactions, jamais ne pourra exister entre eux cette unité de vues et d'intérêt qui fait les amitiés durables. — Au reste cette preuve est facile à fournir.

Les traités particuliers sont une infraction aux traités généraux et les détruisent.

En effet. Pour qu'un directeur passe avec un auteur un traité particulier, il faut qu'il y trouve un avantage pécuniaire immense; ce ne peut être qu'à la condition d'une grande économie d'argent qu'il consente à renoncer, en faveur d'un seul, au bénéfice du libre choix parmi les pièces qui lui sont présentées, de ce jugement souverain qui s'en va distinguer au milieu de 50 œuvres dramatiques soumises à son examen, celle qui lui semble la plus appropriée au but de son exploitation et au talent de ses pensionnaires. — Comment croire qu'un directeur aille marquer de sa prédilection un auteur parmi 300 auteurs, veuille lui conférer l'alimentation exclusive de son théâtre, s'il ne trouve dans ses arrangemens secrets avec lui, une sorte de rabais au prix général convenu avec la commission. — Car enfin, quel que soit le talent éprouvé d'un vaudevilliste ou d'un dramaturge; quelqu'influence que son nom puisse exercer sur les recettes; un directeur doit reconnaître que rien ne peut remplacer, pour le succès d'une entreprise dramatique, l'avantage des luttes que se livrent la concurrence et l'émulation aux abords d'un comité de lecture.

Chaque traité particulier que signe un directeur, est donc positivement le résultat d'un calcul mental, qui lui conseille de traiter dans l'ombre avec un auteur de bonne composition, afin de se soustraire autant que possible aux charges que lui impose l'association en masse.

Les traités particuliers renversent le principe d'égalité qui doit protéger tous les membres de l'association.

D'abord ils constituent un privilège odieux dont jouit le très-petit nombre au préjudice de tous.

Plus un théâtre aura consenti de traités particuliers, moins il sera accessible au commun des auteurs. On peut même, sans dépasser les limites du possible, prévoir ce résultat, que certaines scènes deviendraient le partage exclusif de petites coteries privilégiées, formant autour d'elles un cordon sanitaire infranchissable. — Le Gymnase Dramatique nous a déjà donné l'exemple d'un monopole de ce genre.

Mais faisons un petit calcul pour mieux éclaircir l'hypothèse.

Supposons un théâtre qui consomme par an douze pièces en un acte; qui fait

par an cent francs de recette, et qui paie à ses auteurs, d'après un traité général, douze pour cent sur cette recette; admettons encore que les auteurs associés soient au nombre de douze et donnent chacun un acte par an à ce théâtre. Au bout de l'an, chacun des auteurs a reçu pour sa part un pour cent, c'est-à-dire un franc. C'est bien. Maintenant, supposons que sur ces douze auteurs, il y en ait deux qui prennent l'engagement vis-à-vis du directeur de cette scène de lui fournir chacun six pièces par an au lieu d'une, et en raison de la préférence qui leur est accordée, consentent à ne recevoir que six pour cent sur la recette au lieu de douze; qu'arrive-t-il? la recette étant toujours de cent francs par an, le directeur ne débourse plus que six francs dans l'année. Chacun des deux auteurs privilégiés gagne trois francs au lieu d'un franc, et les dix autres membres de l'association, qui, pendant que leurs confrères accaparent le théâtre, ne peuvent l'aborder, sont obligés de mourir de faim parce qu'ils sont restés fidèles au traité général.

Poursuivez encore la mesure dans ses conséquences probables, et vous comprendrez que, du moment où deux auteurs auront pu consentir à ne recevoir que six pour cent au lieu de douze, il n'y a pas de raison pour qu'un quatrième n'exagère encore le rabais, en offrant de faire le même travail au taux de quatre pour cent au lieu de six; ainsi de suite jusqu'à ce qu'on en vienne à solliciter la fourniture des pièces dans un théâtre, comme on sollicite celle du pain et du vin dans les hôpitaux : par soumissions cachetées.

Or, ce qui est vrai sur la petite échelle que nous venons d'établir, serait également vrai sur une plus grande.

Mais ne soyons pas si rigoureux, et en admettant que les auteurs à traités n'envahissent jamais un théâtre assez complètement pour n'y pas laisser une petite place vacante à leur confrère, comparons dans ce cas la position des deux producteurs en face de l'administration, et voyons la différence.

L'auteur qui a un traité n'est pas soumis à la juridiction du comité de lecture, toutes ses pièces sont reçues à priori.

Comme il est payé d'avance et *quand même*, ses pièces, bonnes ou mauvaises, sont jouées immédiatement et par préférence; car elles sont devenues la propriété de la direction et il est tout simple que la direction désirant toujours faire rentrer son argent le plustôt possible se hâte de mettre sa propriété, en plein rapport; pour la même raison, tandis que l'on négligera de faire mousser l'œuvre de l'auteur en passage au théâtre, on épuisera pour celle du faiseur intime, le charlatanisme des réclames, l'influence des acteurs en renom, la bonne volonté des claqueurs, enfin tous les moyens connus pour qu'une pièce soit *enlevée*.

Toutes les faveurs, tous les égards, toutes les galanteries administratives seront naturellement réservées pour l'auteur-faiseur, et comme il n'est donné à chaque directeur qu'une certaine somme très-restreinte d'affabilité, de générosité et d'urbanité, il arrivera qu'après avoir dépensé tout son fond avec l'ami de sa maison, il ne lui en restera plus pour les autres.

Un auteur qui a un traité particulier dresse-entre le théâtre ou il règne et les autres auteurs ses confrères, des espèces de fourches Caudines qu'on ne peut franchir qu'à la condition de s'humilier devant sa toute puissance; un mérite

reconnu, une longue habitude de la scène, une expérience établie sur les succès les plus retentissans, ne sont pas même des titres qui puissent vous affranchir d'un protectorat humiliant. Pour arriver au théâtre que le monopoliseur remplit de sa seule présence, il faut nécessairement que vous emboitiez son pas, que vous vous effaciez, que vous vous plotonniez pour le laisser passer devant. Bien heureux encore s'il permet, un jour de triomphe, que votre nom soit proclamé après le sien.

Telle est l'égalité que les traités particuliers établissent entre les membres de l'association des auteurs.

Enfin, une considération qui a bien aussi son importance; un fait qui domine peut-être tous les autres, par rapport aux funestes influences qu'il peut exercer sur l'avenir de la société dramatique. C'est que les traités particuliers en séparant les intérêts des membres de l'association doit jeter entr'eux d'éternels sujets de discorde.

L'auteur qui passe avec un directeur un traité d'où peut dépendre pour lui toute une fortune, devient nécessairement son ame damnée; et le jour où l'association, blessée dans ses intérêts ou dans sa dignité, juge à propos de prendre contre ce directeur une attitude hostile; elle voit éclater tout-à-coup dans son sein une résistance violente aux mesures que sa sagesse lui conseille, ou elle assiste à l'odieux scandale des défections.

Oui, les traités particuliers seront à jamais un motif de dissentions entre les auteurs, et ne fut-ce que pour cela, ils devraient être abolis par eux.

Eh! Messieurs les auteurs à traités, pourquoi donc vouloir tuer ainsi toute émulation, tout progrès dans l'art en persistant à trôner seuls au théâtre, à l'exclusion de tous; si vous avez plus de talent que vos confrères, prouvez-le en entrant bravement avec eux dans la lice, sans autres armes pour vaincre que votre supériorité à filer un dialogue, à charpenter une scène, à arrondir un couplet; acceptez bravement le combat à visage découvert, et si vous l'emportez, votre victoire en sera plus belle et le public vous applaudira plus chaudement. Beau mérite de vivre sur sa réputation passée et d'en faire en quelque sorte une digue pour empêcher les plus jeunes d'avancer. On dirait, en vérité, que vous doutez de vous-mêmes, lorsque vous escomptez ainsi par avance votre esprit de dix années. Est-ce que la franchise de vos triomphes d'autrefois dispense de franchise vos triomphes d'aujourd'hui? Ne faites donc pas faute à votre si grande renommée d'esprit, en la mettant sous la garde d'une sourde transaction de commerce; déchirez-moi tous ces traités particuliers qui vous font si peu d'honneur, et faites-en un feu de joie, autour duquel tous vos amis, les auteurs dramatiques, se réuniront plus forts que jamais, pour proclamer votre désintéressement.

Sinon! eh bien, la commission des auteurs ne doit pas hésiter à vous retirer son appui, à sévir hardiment contre les réfractaires. Il n'y a pas là de milieu: dans une association, quiconque n'est pas dévoué à tous, est l'ennemi de tous. Ici point de place neutre à tenir. C'est donc une mesure énergique et non louvoyante; un règlement de haute sévérité et non pas de douce conciliation que la société des auteurs doit adopter aujourd'hui contre les traités parti-

culiers; qu'elle y songe bien il s'agit tout uniment pour elle d'être ou de n'être pas; la question d'adhérence radicale ou de ruine prochaine est posée. Nous comptons sur sa fermeté pour la résoudre dignement.

Auguste LEFRANC.

DEUX ROLES (1590).

— Pourquoi ton chapeau sur la tête en notre présence, drôle; regarde tes compagnons, tous savent ce qu'ils doivent à notre rang, tous ont fait leur devoir, toi seul....

— Monseigneur, pardon, si vous saviez.... épargnez-moi....

Le pauvre bossu s'était jeté à genoux, il demandait grâce. Quelque chose de singulier cependant: sa tête était encore couverte, sa main droite y appuyait convulsivement son chapeau.

— Parbleu, marquis de Lavardin, fit un autre chasseur, il faut que vous ayez bien de la patience et du temps à perdre pour vous obstiner à voir l'occiput de ce misérable; peut-être a-t-il ses raisons pour nous refuser cette marque de déférence.... si par exemple sa tête.... tenez, marquis, n'insistez pas, croyez-moi, je veux déjeuner de bon cœur.

— Ce manant lasse ma patience, voyez s'il se décoiffera.

— Monseigneur.... je.... j'ai....

— En vérité, Lavardin, vous n'êtes pas complaisant aujourd'hui; faites-lui donner les étrivières; mais n'exigez pas ce qu'il refuse avec tant d'opiniâtreté.

— Je n'en aurai pas le démenti, fit le marquis avec colère, et d'un coup de son fouet de chasse il fit tomber le chapeau du pauvre charbonnier.

Une exclamation de surprise partit en même temps de la bouche des deux chasseurs, puis en voyant la mine désespérée et piteuse de François, ils se prirent à rire de si bon cœur et si haut que tous les nobles chasseurs, qui ce jour-là faisaient courre au cerf dans la forêt du Maine, accoururent près d'eux, et comme eux se prirent à rire et à exclamer.

En effet, c'était étrange. Mais laissons parler L'Estoile dans son *journal de Henri IV*; il est moins bavard et plus clair que le bouquin que j'ai feuilleté sous l'arcade Colbert *. « En cette année, (1590) le marquis de Lavardin, riche et » puissant seigneur de la cour, amena au roy, pour le divertir, un pauvre » gars nommé François Trouillac, qu'une infirmité énorme rendit célebre et » malheureux depuis. Dès l'âge de sept à huit ans il lui estoit crû au front une » corne de quatre à cinq pouces **. Né dans la forêt du Maine, où il travailloit » à une charbonnière, il cachoit sa difformité à tous les yeux; lorsque le mar- » quis, estant à la chasse avec ses amis le rencontra: le pauvre diable ne se dé-

* Histoire véridique des faicts et gestes, merveilleux et ordinaires, qui se sont passés dans les royaumes de France et de Navarre, sous nostre roy Henry IV (1 vol. in-12 1593.)

** J'ai connu au Mériot, village près Nogent-sur-Seine, la femme d'un vigneron qui avait deux petites cornes au front. Dieu sait si la pauvre femme abaissait son bonnet jusque sur ses yeux.

» coiffant de crainte de rires et moqueries, excita la colère du marquis, gentil-
» homme peu patient, qui lui fit tomber son chapeau d'un coup de son fouet
» de chasse. Alors esmerveillés et esjouis de ce spectacle, tous les seigneurs vou-
» lurent l'amener en la cour. » En compilant le même chroniqueur on y trouve çà et là les élémens de la touchante histoire que je vais vous traduire, en justifiant aux lecteurs de la *Revue* mon titre de *Deux Rôles*, c'est-à-dire en montrant deux comédiens. L'un homme historique et connu de tous, Henri IV, dont on voit le tombeau à Saint-Denis; l'autre presque inconnu, historique aussi cependant, François Trouillac, qui fut enterré dans l'église Saint-Côme et Saint-Damiens dit Palma Cayet et comme l'assure Dulaure, dans son admirable histoire de Paris, « Cette victime de la féodalité fut enterrée entre un médecin célèbre » et un vaillant homme de guerre. * »

Amené à la cour, François Trouillac réjouit fort les courtisans. Pendant quelques jours, on ne parla que de lui; Henri IV s'en était engoué; la difformité du pauvre diable était l'objet de mille plaisanteries plus comiques les unes que les autres, sa majesté en riait aux larmes, Dieu sait si on l'imitait.... Un seul visage ne se déridait, bien entendu, celui de *maître bossu cornu*; c'est ainsi qu'on nommait Trouillac, depuis que le vainqueur et le père des Parisiens lui avait fait cette grossière plaisanterie: Ventre-saint-gris! maître Bossu cornu, ta femme au moins ne craindra pas de t'en voir pousser.

Non, il ne riait pas, le pauvre Trouillac; chaque quolibet était pour lui un coup de poignard; ses yeux prenaient du poison sur les sourires et les regards ironiques des courtisans. Un noir chagrin s'était emparé de lui, il ne mangeait plus, les mets les plus delicats ne pouvaient exciter son appétit de dix-huit ans, ses nuits étaient sans sommeil sur le mol édredon où il couchait; une fièvre ardente le consumait sans cesse. Le sot! il se trouvait malheureux... d'égayer le vainqueur de Jarnac, le roi de la poule au pot.... L'insensé! il se mourait de chagrin.... et il faisait rire son roi, son roi, l'amour du peuple....

Il fallut une femme pour deviner cette souffrance. Un jour, Gabrielle dit à Henri: « Sire, ce pauvre François se meurt; vos plaisanteries et celles de vos courtisans lui sont une torture. La belle d'Estrées fut interrompue par les sanglots de l'infortuné; il s'était jeté à ses pieds pour la remercier de l'avoir si bien compris: sa douleur était si poignante, que Gabrielle en fut touchée. Une larme coula sur ses joues, Henri IV aussi était ému; il allait se baisser pour relever maître Bossu cornu, lorsqu'il aperçut la perle qui sillonnait la divine figure de sa maîtresse bien-aimée. Un semblant de colère brilla dans les yeux du vert-galant: *André*, dit-il d'une voix forte, *emmenez cet homme, je vous le donne pour en tirer profit.* ** Gabrielle regarda le roi, elle crut inutile d'in-

---

* Supprimée en 1790, cette église sert aujourd'hui d'atelier à un menuisier; elle est située au coin de la rue de La Harpe (autrefois de La Herpe) et de celle de Médecine (ci-devant des Cordeliers). Hist. Paris, 2e vol., Dulaure. Cette église à été, en 1835, entièrement démolie pour ouvrir une communication dans ce quartier populeux.

** Ce fait est attesté par l'Estoile et Palma Cayet; je copie textuellement ces paroles dans Dulaure qui affirme les avoir puisées à des sources dignes de foi. La probité historique de Dulaure est assez connue pour qu'on nous permettre de croire à son assertion. Le fait est grave, il est vrai, mais Henri IV était un roi féodal, et l'histoire a appris à ceux qui l'ont lue avec attention, que le vainqueur de la Ligue n'était ni aussi bon ni aussi clément qu'on l'a voulu faire croire.

tercéder pour Trouillac. André sortit aussitôt avec l'homme qu'on venait de lui *donner*.....

Sur le Pont-Neuf où devaient briller quelques, années plus tard, Charles d'Assouci, un de nos premiers poètes lyriques *, Tabarin et Gautier - Garguille et tant d'autres, André loua une barraque pour exposer à la curiosité parisienne » le phénomène vivant qui avait une corne au front, et qui avait fait l'admira- » tion et la joyeuseté de toute la cour de sa majesté Henri IV, roi de France et » de Navarre, notre gracieux souverain. »

Du jour où Trouillac vint poser sur le Pont-Neuf, devant la foule, commença pour ainsi dire sa vie politique; jusque-là, il avait été docile et soumis ; il s'était laissé mordre des plus offensans sarcasmes, piquer des railleries les plus aiguës : il était à la cour. Il avait senti que, parmi ces pourpoints pailletés d'or et de pierreries, crevés de satin et de velours, pas un seul ne couvrait un homme de sa sève, un homme de sa trempe: alors il s'était résigné. Que pouvait-il faire?... quelle oreille eût entendu ses gémissemens, quel cœur se fût oppressé de sa douleur, de sa honte... Mais ici, sur le Pont-Neuf, c'était bien différent; il était redevenu un homme; il avait senti d'instinct que cette foule, plébéienne comme lui, le comprendrait, que ce peuple sentirait ses chagrins, que les manans épouseraient la querelle du manan; alors il se faisait traîner par André pour paraître en spectacle; puis là il luttait encore avec son bourreau. Dans sa rage, il le mordait, l'égratignait, l'appelait des noms les plus vils, le flétrissait des épithètes les plus insultantes; et quand enfin, à l'aide de sa force musculaire supérieure, André le forçait à exhiber sa difformité frontale : réduit, désespéré, il implorait la pitié de la populace, lui demandait sa liberté, puis discutait ce dogme affreux de la féodalité qui l'avait enlevé, lui enfant, à sa famille honnête et laborieuse, pour le jeter, lui un homme, comme un hochet, comme un passe-temps à d'autres hommes.... Oh ! plus d'une fois, le peuple s'émut à ses accens ; plus d'une fois des cœurs généreux voulurent renverser la barraque d'André pour donner la liberté au pauvre diable; mais toujours maître André les arrêtait par ces mots : Monseigneur Henri IV, m'a donné cet homme parce qu'il est fou et difforme, il me l'a donné pour divertir son bon peuple de Paris, comme lui-même s'en est amusé et diverti.....

Tant de luttes, tous les jours répétées, tant de chagrin à chaque instant senti, dévoré, devait tuer le malheureux Trouillac. Le troisième jour de son apparition sur le Pont-Neuf, il tomba dangereusement malade. André eut de vives inquiétudes : il craignit de voir mourir, avec sa victime, toutes ses espérances de fortune; le misérable compta ce que lui avaient valu les *six représentations*, et gémit en calculant qu'une seule année de cette facile industrie l'eût mis à même de vivre tranquille le reste de ses jours..... Je ferai tous les sacrifices, dit-il, et il s'empressait près de son malade, prenait ses inflexions de voix les plus douces, composait son visage des airs les plus amicals, feignait de ne point voir les regards de colère de son patient, de ne point entendre ses injures; ce fut en vain,

---

* Je me propose dans un prochain article de donner quelques pages de la vie de ce poète peu connu, et pourtant si digne de fixer les regards.

le mal empira; la vue de son bourreau exaspérait Trouillac et lui donnait des vertiges, il devenait réellement fou.

André se résolut alors à ne plus paraître devant lui. Sa fille Nina, était douce, gaie, complaisante, presque du même âge que Trouillac; il en fit sa gardienne.

Bientôt, entre le malade et sa jeune gardienne, s'établit une sorte d'échange de complaisances et de docilité : tout ce que Nina présentait était accepté, les tisanes les plus amères, les potions les plus répugnantes. Trouillac aimait à entendre lire la jeune fille, Nina lisait des heures entières pour le récompenser de son obéissance.

L'infortuné ne guérissait pas cependant, une maladie de langueur avait succédé à son violent état d'irritation : son existence se prolongeait, mais on n'osait espérer de le revoir bientôt rendu à la santé. André se désolait : la fortune fuyait, la misère était bien proche.

Un soir, Trouillac à moitié endormi vit entrer André dans sa chambre; il frémit de tous ses membres; il se contint cependant et ferma les yeux pour ne pas voir le monstre.

— Il dort, dit André.

Nina et une autre personne entrèrent. Trouillac reconnut une voix d'homme; la curiosité le prit, il prêta l'oreille.....

Pauvre François! une nouvelle infortune devait se révéler à lui : Nina, sa jeune garde malade, avait un amant; il écoutait la conversation des deux jeunes gens. Bientôt des mots de mariage....., d'amour....., d'avenir....., le bruit d'un baiser vinrent jusqu'à lui, le pauvre infortuné sentit son cœur se briser.....: lui aussi aimait Nina! et Nina en aimait un autre.....

— Si ce magot venait à se rétablir, dit André, nous serions bientôt riches; la famille de Pierre ne refuserait plus son consentement.

— Certainement non, dit le jeune homme; quel bonheur!

— Nous n'en sommes pas là, reprit le père; ce misérable nous ruine.

— Ne parlez pas ainsi, dit Nina, il est si malheureux, si doux; voici l'heure où il s'éveille, passons dans la chambre à côté, vous savez que le médecin a dit qu'il lui fallait de la tranquillité.

Ils sortirent tous trois sur la pointe du pied.

Le lendemain de cet entretien, Nina trouva son malade éveillé quand elle entra dans sa chambre; son air était calme, mais on voyait à ses yeux que son sommeil avait été moins paisible que de coutume. Nina lui demanda s'il se sentait plus mal. « Je suis bien, dit-il, la maladie a fui loin de moi, car je ne souffre plus. »

Il coula quelques minutes. Nina n'avait jamais vu François si mélancolique; il reprit tout-à-coup :

— Nina, vous aimez ce jeune homme?

La jeune fille rougit et comprit tout ce qui avait dû se passer dans l'ame du malheureux; cependant elle n'osa nier son amour pour le jeune homme de la veille. François poussa un long soupir.

— Nina, dit-il, je veux que vous soyez heureuse; votre fortune dépend de moi, je la ferai; seulement promettez-moi, quand tout sera fini pour vous et pour

moi, quand vous serez mariée enfin, de vous souvenir quelquefois du pauvre bossu... c'est tout.....

Nina pleurait.

— Donnez-moi des habits et laissez-moi, reprit-il; dans une heure, je vais saluer le populaire sur le Pont-Neuf.

En effet, Trouillac reparut en public; peu à peu, il s'habitua aux quolibets et aux sarcasmes; au bout de quelques jours, il y répondit avec gaîté; plus tard, avec malice, avec esprit. Alors le populaire battit des mains, le salua d'acclamation : Trouillac s'enhardit, s'inspira; il voulut mériter les applaudissemens de la foule, il se prit enfin à aimer ce métier qu'il avait tant haï : aux lazzis qu'il débitait, il ajouta des grimaces, des contorsions corporelles, Dieu sait si son physique prêtait!... Aussi la barraque d'André ne désemplisait, tout Paris accourait voir le bossu à corne qui avait tant d'esprit, qui faisait de si drôles de grimaces, qui exécutait des danses si comiques; l'argent pleuvait chez André, la dot de Nina s'arrondissait, Trouillac était devenu la providence de la famille : André le choyait, le caressait, Pierre le remerciait, l'embrassait; et Nina... Nina donc... oh! Trouillac était heureux, bien heureux!....

Hélas! hélas! la réputation de Trouillac vint jusqu'à la cour; on désira revoir maître Bossu-Cornu débiteur d'esprit à la journée, maître Bossu-Cornu le cabrioleur, maître Bossu-Cornu le favori des Parisiens. La cour voulut revoir cet homme qui n'avait été devant elle qu'un souffreteux idiot, et qui s'était fait comédien, artiste pour de misérables manans... Hélas! hélas!

La cour vint dans la barraque, et avec elle le roi Henri. Ce fut le malheur de toute la famille. Henri IV vit la jolie Nina. Deux jours après, Nina n'était plus près de son père, l'avait-il vendue, la lui avait-on enlevée... je ne sais... Deux jours après, le peuple quitta tout-à-coup le spectacle de Trouillac pour courir au pied du Louvre; une jeune fille s'était tuée en voulant se sauver par une fenêtre du Louvre, du Louvre même... Toutes les femmes n'étaient pas folles du roi huguenot-catholique... André n'avait plus d'enfant, Trouillac plus de dot à faire!...

Nina morte, la vie de Trouillac n'avait plus de but, plus de charme, plus d'espérance, plus de bonheur; il avait été choisir son rôle si haut! dans le ciel... et redescendre sur la terre!... lui qui avait pris à rebours toute la vie, toutes les passions des hommes; lui qui s'était promis joie où ils eussent trouvé malheur, lui qui s'était créé un avenir où les autres placent une fin; car Trouillac n'eût pas failli au sacrifice, son amour était si saint, son abnégation était de l'héroïsme, c'était du dévoûment à la manière de Christ, et Nina morte... oh! tout était rompu, la vie n'avait plus rien à lui apprendre, à lui offrir; le calice d'amertume qu'il se préparait avec tant de soin, de patience, de bonheur, dirai-je, se renversait avant qu'il pût y tremper les lèvres... Nina était morte! morte sans qu'il pût se dire je me suis sacrifié pour elle; si elle est heureuse, elle le doit au pauvre François, au pauvre bossu, à cet être difforme dont tout le monde a ri, s'est moqué, et que personne peut-être n'eût eu le courage d'imiter. Oh! Nina morte... Nina morte!...

L'ame aussitôt abandonna l'acteur, le génie aussitôt s'enfuit de l'artiste. Trouillac redevint idiot, taciturne; il sembla oublier ses anciens succès; à peine

s'il parlait, lui dont la langue était si déliée, il semblait avoir oublié que la parole a été donnée à l'homme pour communiquer avec l'homme. Trouillac fut quelque temps encore un objet de curiosité pour la foule ; mais quelle différence ! le comédien avait disparu ; on regardait le bossu, mais il n'amusait plus personne. André le promena de foire en foire, de province en province, jusqu'à ce qu'enfin il mourut de consomption ou de chagrin... On fit sur lui cette épitaphe ridicule :

Dans ce petit endroict à part,
Gist un très-singulier cornard;
Car il l'étoit sans avoir femme.
Passans, priez pour son ame.

Henri IV, dont un coup de poignard finit le rôle, fut long-temps fêté de son public; s'il fut bon comédien avec les huguenots et les catholiques, avec Elisabeth d'Angleterre, avec Catherine de Médicis, avec Biron, avec le grand Guise, je n'ai pas vu cependant qu'il fut applaudi au dénoûment. Je sais cependant qu'il est dit quelque part de lui :

Seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire.

Moi, j'aime mieux maître Bossu-Cornu de la forêt du Maine.

Amable Lemaître, bibliomane.

PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS.

PORTE-SAINT-ANTOINE.

Réouverture le 5 septembre 1837. — Première représentation de la *Douairière*, vaudeville en un acte, de MM. Emile Vanderburck et Ménissier. — Première représentation de *Zaun et Schubry*, drame en cinq actes, de M. Lesguillon.

Après quinze jours seulement de fermeture, le théâtre Saint-Antoine a rouvert mardi dernier avec une salle nouvelle, de nouvelles pièces, de nouveaux acteurs, un directeur nouveau, et les claqueurs de moins. N'y a-t-il que des avantages résultant de cette restauration? C'est ce que l'expérience apprendra. Sans rien conjecturer de l'avenir, voyons le présent. La petite salle du boulevart Beaumarchais est convenablement remise à neuf et coquettement décorée, bien qu'on puisse lui reprocher un peu trop de clinquant dans sa parure. Le gaz y scintille en lames brillantes dans un joli lustre et dans deux candelabres appliqués aux avant-scènes. Les peintures du cîntre et celles du devant des loges sont d'assez bon goût; mais nous conseillons au décorateur, M. Desmarets, de changer la couleur blafarde du fond des loges, qui donne à ce fond un ton de plâtre et ne fait nullement ressortir la toilette des dames. Une teinte orange foncée ou nacarate serait plus convenable.

Le jour de la réouverture, en dépit d'une pluie battante, une foule curieuse, impatiente se pressait aux portes, et, quelques minutes après l'ouverture, la salle était remplie. Au nombre des spectateurs qui garnissaient les premiers rangs, nous avons remarqué des auteurs, des artistes de plusieurs théâtres, et, entre autres, la sémillante *Frétillon*, la piquante *comtesse du Tonneau*. A sept heures précises, les trois coups solennels ont été frappés par le régisseur; l'orchestre, inharmonieux, a joué l'ouverture composée de quelques mesures anti-

mélodiques ; la toile s'est levée et l'on a représenté la *Douairière*, bluette sans importance, sans intrigue, ornée de couplets un peu pâles, et dans laquelle nous n'avons pas retrouvé la verve comique, le faire ordinaire de MM. Vanderburck et Ménissier, gens d'esprit, auteurs coutumiers de succès. Cette pièce, qui n'était que l'introduction au grand ouvrage de la soirée, a été passablement jouée par MM. Séligny, Rey, Adolphe et par Mmes Bligny, Adèle et Galathée. Mme Bligny, qui représentait la douairière, femme de soixante ans, devrait faire abnégation de coquetterie et se grimer tant soit peu pour ne pas avoir l'air d'être la sœur de ses deux nièces. — Mlle Adèle est une jeune et jolie actrice. — Mlle Galathée ne peut prétendre qu'à l'une de ces deux qualités. L'ouvrage a passé sans applaudissemens comme sans opposition. Il est vrai qu'il n'y avait pas de claqueurs.

Au bout d'une demi-heure, après trois autres coups frappés et une autre ouverture fort bruyante, sinon fort harmonieuse, la toile s'est relevée et le public a assisté à la représentation du drame, dont *Zaun* et *Schubry*, ces célèbres brigands de la Bohême, sont les héros. Il est assez difficile d'analyser les cinq actes de cette pièce, tour-à-tour comique et sérieuse, dans laquelle Zaun amuse par ses tours d'adresse, ses déguisemens, ses ruses, ses stratagêmes ; tantôt sous les traits d'un mylord Anglais, d'un vieux paysan, d'un jeune meûnier, tantôt sous le costume d'une séduisante garde-malade; tandis que son camarade Schubry, prenant tout au sérieux, distribue des coups de sabre, de pistolet et de poignard, et se soustrait à l'échafaud par un suicide, lorsque le facétieux Zaun, par un dernier tour, échappe aux gardes qui le retiennent, en laissant entre leurs mains un long portemanteau surmonté de son chapeau et affublé de ses habits.

Il y a bien au milieu de tout cela une espèce d'intrigue; un amour contrarié, une vengeance à exercer par Schubry, un fils à deux pères et prêt à immoler le véritable, mais tous les incidens manquent de liaison, et de là absence d'intérêt ; c'est le défaut capital de l'ouvrage, trop délayé dans l'ampleur de ses cinq actes, dont le premier a pour titre : *Lord Ogherty* ; le second: *L'auberge de Cologne*; le troisième : *Le Moulin d'Arfeld*; le quatrième : *L'assassin*, et le cinquième: *Le Tribunal*. Au milieu du troisième acte, Mlle Hortense, l'une des plus agréables actrices de ce théâtre est venue chanter la ronde de Schubry ; sa jolie voix n'a pu faire valoir ce morceau de musique bizarrement facturé. Huit figurans, hommes et femmes se sont mis ensuite à remuer les jambes de manière à simuler des danses ; puis Mlle Hortense, la chanteuse, a exécuté avec l'acteur Ferdinand-*Zaun*, déguisé en meunier, un pas de deux que l'affiche du lendemain nous a appris, être le pas styrien du ballet de Gustave. Nous avions besoin de cet avertissement, pour savoir à quoi nous en tenir. Enfin M. Alphonse a terminé la partie dansante par un pas comique, qui n'a fait rire persoune.

Le succès du drame de M. Lesguillon a été quelque peu contesté, et c'est avec beaucoup de peine que le nom de l'auteur a pu être proclamé. Ce drame gagnerait beaucoup à être resserré en trois actes. La musique de M. Roger est inappréciable, et il y a vraiment de l'outrecuidance, de la part de M. Alfred, à s'être fait nommer comme auteur de la mise en scène.

Le jeu des acteurs pourrait offrir matière à bien des observations, nous en

aurions aussi beaucoup à faire sur l'administration nouvelle, sur la marche qu'elle paraît vouloir suivre, sur la mesure qui a supprimé les claqueurs, sur les artistes nouveaux, sur les anciens non conservés, etc. ; mais notre article tient déjà beaucoup de place dans la *Revue*, qui n'en a guère à donner aux théâtres secondaires, et nous renvoyons ces observations à un autre feuilleton. Contentons-nous de dire que Ferdinand a déployé dans le rôle de Zaun de la verve, du comique et de l'agilité ; qu'Anatole et Braux ont été faibles dans ceux de Schubry et de Lindorf, qui d'ailleurs ne sont pas tracés de manière à faire ressortir le talent des acteurs ; qu'Emile et Pelvilain ont tiré tout le parti possible des personnages de Venetman et de Gripner.

Une demoiselle Leroy débutait par le rôle de Mina ; cette actrice manque de physique et de moyens ; elle ne sait pas s'habiller de manière à dissimuler l'absence totale d'embonpoint, si disgracieuse pour une femme au théâtre.

M. Morin fera-t-il mieux que ses prédécesseurs? La question est à résoudre. Nous le souhaitons dans l'intérêt du théâtre de la Porte-Saint-Antoine, si nécessaire aux plaisirs de la nombreuse population de ce quartier.

Armand-Séville.

THÉATRES DE PARIS.

Opéra. — Le succès de Mme Stollz se soutient. Nous publierons bientôt une appréciation de cette nouvelle cantatrice qui promet de prendre une place si distinguée à l'Académie royale de Musique,

Français. — La rentrée de Mlle Plessy, dans la *Fille d'Honneur*, avait attiré peu de monde. Les enthousiastes, qui n'en a point ? ont applaudi Mlle Plessy à son entrée en scène, et ont saisi avec un zèle louable les occasions de l'applaudir. Quant à nous qui persistons à croire que les louanges gâtent et que la critique instruit, nous refuserons nos applaudissemens à Mlle Plessy, et cela d'autant plus qu'elle montrera plus de capacités. Mlle Plessy a d'ailleurs de grands vices. Elle marche comme à ressorts, remue sa jolie petite tête comme à ressorts, grimace comme à ressorts, et débite comme une machine ingénieusement montée. Ses désinences déclamatoires surtout sont d'une monotonie fatale, et il y a beaucoup plus de recherches, d'effet agréable que d'étude consciencieuse et d'intelligence naturelle dans la manière dont elle rend un rôle. Nous nous rappelons avoir vu la *Fille d'Honneur*, jouée par Mlle Anaïs ; c'était tout autre chose!

Opéra-comique. — Mme Damoreau a fait une rentrée brillante. — Hier on a joué le *Duc de Guise*. Nous en rendrons compte.

Porte-Saint-Martin. — Plusieurs de nos confrères, qui avaient si ingénieusement publié les balourdises de banquiste que M. Harel leur avait adressées, se sont, dit-on, mordu les doigts en lisant les deux lignes de chiffres de notre dernier numéro, qui détruisaient cet échafaudage élevé par le charlatanisme ; d'autres ont fait leur profit de nos notes et donné une leçon assez sévère au directeur de la Porte-Saint-Martin. M. Harel, nonobstant, ne se tient pas pour battu ; il veut faire, à tout prix, du bruit pour sa pauvre *Guerre des Servantes*, qui en fait si peu ; et le voilà qui adresse aux journaux, lesquels, toujours naïfs, insèrent, sans même lire, la note-circulaire suivante :

« Une cause assez *singulière* sera plaidée demain à l'audience des référés. M. Harel, directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, est en même temps locataire d'une partie *considérable* de la maison attenant au théâtre. Embarrassé pour loger les *cinquante et quelques* dames ou demoiselles qui figurent *tous les soirs* dans *la Guerre des Servantes*, il a imaginé de faire construire sur le carré du grand escalier une cloison en planches qui

établit la communication entre un corridor du théâtre et l'appartement loué à M. Harel, dans la maison contiguë, qui sert de foyer aux dames figurantes. Mme Carbonnet, propriétaire de la maison, assigne M. Harel pour qu'il ait à déloger les *filles de Bohême* du foyer qu'il leur avait ménagé. M. le président aura à prononcer entre l'inhospitalité de la rigoureuse propriétaire et les prétentions du locataire-directeur. »

Mauvais moyen de ressusciter le fameux procès intenté l'année dernière à M. Harel par les voisins incommodés de l'encombrement de la foule qui accourait à la *Duchesse de Lavaubalière*. Votre adresse, M. Harel, est comme le talent de Mlle Georges : *usé!*

Ambigu-Comique. — *Le Corsaire Noir* tient bien, et son succès, qui n'est point encore épuisé, fait toujours retarder l'apparition de *L'Officier Bleu*. On promet cependant cette pièce pour la semaine prochaine.

Gaite. — L'ouverture reste annoncée pour ce soir. [Certains journaux disent qu'il n'y a pas de pièce *arrêtée* pour succéder au *Petit Chapeau*; ils devaient dire *recue*; et pourtant on pense qu'il n'y a pas un succès de vogue à attendre de cette pièce. — Il faut voir!

THÉATRES DE LA PROVINCE.

Angoulême, 3 septembre. — La *Camaraderie*, de M. Scribe, a obtenu, au théâtre de cette ville, un brillant succès. Cette spirituelle comédie a été fort bien jouée. Les acteurs s'étaient pénétrés de leurs rôles, et ils les ont convenablement rendus. MM. Combettes, Xavier, et Mme Dervilly, ne méritent que des éloges. L'œuvre de M. Scribe a été suivie de la *Savonnette Impériale*, que le public a favorablement accueillie.

Amiens, 31 août. — Jeudi dernier, Mme Dorval nous a prouvé, ce que nous savions déjà, qu'elle était la grande actrice de l'époque; elle nous a montré combien la sensibilité, et une étude profonde de l'art dramatique, peuvent offrir de ressources pour peindre au naturel toutes les passions exaltées au plus haut degré. Pour le drame moderne, il fallait Mme Dorval, qui malheureusement n'a pas excité sur notre scène autant d'enthousiasme que Mme Volnys. Cette espèce de refroidissement du public est dû, nous n'en doutons pas, aux drames extra-naturels, que l'on offre à nos yeux depuis quelques années. Il est bien fâcheux qu'une actrice d'un aussi beau talent n'ait pour répertoire que *Clotilde*, *Angelo*, *Antony*, *la Tour de Nesle*, qui renferment de grandes beautés, des mouvemens sublimes, mais dont par malheur la morale est telle que les pères sont forcés d'en défendre les représentations à leurs filles. — M. Félix, notre compatriote, s'est surpassé dans le cinquième acte de *Clotilde*, rôle de Christian; que M. Félix continue, qu'il travaille, qu'il s'identifie avec le personnage qu'il représente, et plus avare de geste, nous lui promettons un brillant avenir. — Les bravos n'ont pas manqué à M. Gellas qui s'est montré comédien consommé dans le rôle d'Antony. Le talent lyrique et dramatique de cet acteur lui assure l'estime du public. — Mme Seymour s'est fait applaudir dans le rôle de la femme du tyran de Padoue (*Angelo*). Cette actrice doit continuer à étudier, si elle veut regagner les suffrages du public. Nous avons applaudi M. et Mme Ferry dans le *Rossignol*; ces artistes ont déployé un rare talent dans cet opéra. Nous devons aussi faire mention de M. Saint-Denis qui a bien rempli le rôle du Bailly. J. P.

Arras, 5 septembre. — Il y avait avant-hier affluence au spectacle, où l'on jouait *Lestocq*. Plusieurs morceaux de cet opéra ont été applaudis; l'honneur en revient à M. Lecor et à Mmes Alfred et Lebellot. Le divertissement qui terminait le spectacle a fait grand plaisir.

Bordeaux, 3 septembre. — Le *Pré-aux-Clercs* a été entendu jeudi avec un nouveau plaisir. M. Bizot et Mlle Miller ont contribué pour beaucoup à la parfaite exécution de cet opéra. — La *Comtesse du Tonneau* poursuit sa carrière triomphale au théâtre des Variétés, où l'on a représenté avec succès le *Secret d'une Mère*. M. Hippolite et Mme Mutée se sont fait applaudir dans cet ouvrage.

Chalons-sur-Saone, 4 septembre. — La troupe de M. Théodore est sur le point d'être

chassée par le marteau démolisseur; on va commencer enfin la restauration d la salle. M. Lecomte, architecte de Paris, créateur du théâtre de la Bourse, un habile peintre-décorateur, M. Filâtre, et le machiniste des Italiens, sont déjà arrivés. Les travaux paraissent devoir être poussés avec activité.

Clermont-Ferrand, 2 septembre. — La Seconde représentation de la *Camaraderie* avait attiré assez de monde, surtout pour un jeudi. La pièce a été passablement jouée. M. Hiélard a réformé ce que son jeu avait de charge, de mauvais goût et de mauvais ton, on lui en a tenu compte. — Les rôles de femmes sont bien tenus par Mmes Augustine, Louisa et Chapiseau. — *Miel et Vinaigre* a fait beaucoup rire, joué avec verve et naturel par Geoffroy.

Limoges, 3 septembre. — M. le maire vient, avec l'autorisation de l'autorité compétente, de confier la direction de notre théâtre, pour le restant de l'année théâtrale, à MM. *Reichestein* et *Ernest*, qui se sont obligés à composer et à entretenir, au complet, une troupe d'opéra, jouant accessoirement le drame et le vaudeville. M. Reichestein, premier ténor, et son épouse, qui tient l'emploi des dugazon, sont déjà avantageusement connus; et voici comment s'exprimait la *Revue du Théâtre* du 24 mai 1837. no 15, sous la rubrique de Montauban, où se trouvaient alors ces deux artistes : « Depuis l'ouverture de l'année théâtrale, nous avons eu les reprises de la *Dame Blanche*, du *Châlet*, *Fra-Diavolo*, *le Barbier*, *le Comte Ory*, etc., etc., ouvrages qui nous ont permis de juger chacun des artistes de la troupe de M. Potier, selon leur mérite; presque tous ont été bien reçus, mais particulièrement M. et Mme Reichestein; l'avis général est que jamais les emplois de premier ténor et de première dugazon n'auront été tenus dans notre ville d'une manière aussi remarquable. «Les nouveaux directeurs n'épargneront rien pour s'adjoindre des artistes capables de les seconder. Il faut espérer que le public reconnaissant encouragera par sa présence une entreprise si nécessaire aux plaisirs d'hiver de la capitale du Limousin.

Nantes, 3 septembre. — Odry a fait peu d'argent, et a obtenu peu de bravos. La froideur du public peut être attribué à-la-fois, à la trivialité du talent de l'acteur, aux choix des pièces de son répertoire. En effet, qu'y a-t-il de piquant et de neuf dans *Coquelicot*, *Crouton*, et la *Femme de François*? Il faut dire aussi que toutes les pièces d'Odry, le *Sauveur* excepté, ont été jouées négligemment par les acteurs de la troupe de Nantes.

Rouen, 6 septembre. — Le troisième début de M. Marquilly a eu lieu dans *La Fiancée*; cet acteur a éte définitivement rejeté. Il ne manque ainsi que trois ténors à la troupe d'opéra. — Mme Certain a fait son premier début dans la même pièce. Cet essai n'a pas été heureux. Les deux autres le seront-ils davantage? — On a représenté avec succès au théâtre des arts le drame de *Gaspardo*. Le rôle principal a été joué par Dévéria d'une manière très-remarquable. Cet acteur a été redemandé. Robert a joué aussi avec beaucoup de chaleur et de verve; Nicolo a été comme toujours exagéré, hors de la nature, et en général il y a, dans le jeu des acteurs, trop de ces mouvemens de bras, de ces trépignemens frénétiques qui sentent le vieux mélodrame.

Strasbourg, 5 septembre. — Pour son premier début, la nouvelle troupe a donné une représentation de l'*Ambassadrice*, opéra de MM. Scribe et Auber. C'est une heureuse idée qu'a eue M. Carmouche de faire débuter sa troupe par une pièce nouvelle; un double intérêt s'attache ainsi à la représentation et le public se montre plus indulgent. Il n'a été que juste en applaudissant MM. Lecourt, Théodore, Lemonnier, Mmes Lamy, Delaunay et Jolly, qui remplissaient les principaux rôles de cet ouvrage, dont la musique vive, gracieuse et spirituelle a été fort goûtée. Ce premier début a été des plus satisfaisans et est d'un bon augure pour les représentations suivantes.

Valenciennes, 5 septembre. — Bocage nous a donné hier sa représentation d'adieu et je ne vous ai encore rien dit des succès que ce grand artiste a obtenus sur notre scène; c'est qu'en vérité il s'est passé chez nous des choses tellement étranges qu'on serait volontiers porté à en nier l'existence, si elles n'étaient là près de nous, palpables, visibles, flagrantes. — Ce n'est pas à vous, qui enregistrez tous les jours tout ce que peut sur un public le talent prodigieux de Bocage, qu'il faut répéter, que cet artiste, doué d'un jeu

de physionomie admirable, possédant l'entente d'un rôle à la plus exquise perfection, traduisant avec une exactitude transparente les moindres intentions d'un auteur, que cet artiste, dis-je, est un des plus digne interprête du drame moderne. Vous savez, vous, que pour comprendre et exprimer convenablement des rôles exceptionnels et en dehors des limites ordinaires, il faut nécessairement un homme exceptionnel, et que cet homme, le seul dont nous puissions nous glorifier, c'est Bocage: Bocage, la vivante reproduction des drames de M. Alexandre Dumas; Bocage, qui a créé de façon à désespérer tous ceux qui viendront après lui; *Antony* surtout, Buridan, Delaunay, *Le Bravo* et Antoine de *Riche et Pauvre*? Mais ce que vous ne savez pas et que vous comprendrez difficilement, c'est qu'il se soit trouvé, dans une ville qui se pique d'être à la hauteur des progrès du siècle, un petit journal pour proclamer que Bocage s'est montré le plus faux et le plus exagéré traducteur des sentimens que doit éprouver son personnage, justement dans les situations où il s'est attiré les applaudissemens unanimes de toute la salle! — Certes, si l'article du journal dont nous parlons, n'eut été seulement qu'absurde, nous n'en eussions point entretenu les lecteurs de la Revue; mais il nous semble qu'on devrait y regarder à deux fois avant de publier ses réflexions et sur une pièce qu'on n'a pas sufisamment écoutée, et sur le mérite d'un artiste qu'on paraît n'avoir pas compris, comme on le voit à la simple lecture de cet article. — Bocage, il est vrai, n'a rien perdu à cette critique, elle ne pouvait l'atteindre; et si quelques personnes, qui n'ont d'opinion que celle du journal qu'elles lisent, manquaient à l'appel d'un beau talent, en revanche les applaudissemens chaleureux qui ont accueilli l'excellent artiste à ses deux dernières représentations, lui ont bien vite fait oublier les malencontreuses lignes du tout petit journal. Mais ce n'est pas seulement au théâtre que justice a été rendue à Bocage: on n'a pas voulu laisser sans réponse l'article en question. Un homme de goût s'est présenté, qui, dans une lettre aussi sagement pensée et écrite qu'elle est appuyée de bonnes et irrécusables raisons, détruit jusqu'aux plus petites assertions du fameux article. « Bocage, y est-il dit, possède à un degré éminent l'art » de créer à chacun des personnages qu'il représente une physionomie spéciale et bien di» stincte; par là il leur donne ce caractère de vérité que l'on trouve aux héros de Walter » Scott, et qui faisait dire à un critique, qu'au jour du jugement dernier — on les appelle » rait par leurs noms et à un autre, que l'histoire était moins vraie que le roman ainsi » conçu. » — Donc, et en dépit d'une feuille impuissante, Bocage a été très-applaudi et laissera de beaux souvenirs chez nous. Son talent a fait naître l'enthousiasme, et il emporte avec nos regrets le désir que nous éprouvons de revoir encore l'artiste qui nous a initiés aux sombres beautés du drame moderne. — Puissions-nous ne pas désirer en vain! — Bocage a été bien secondé par Mmes Moreau, Constant et Charles.

Abel Hecard.

THÉATRES DE L'ÉTRANGER.

Anvers, 6 septembre. — Le théâtre d'Anvers offrait vendredi un aspect des plus animés. Il s'agissait du début de quatre sujets nouveaux de la troupe de M. Prudhomme : le premier et second ténor, la basse-taille et la première chanteuse. La salle regorgeait de spectateurs accourus de Bruxelles, de Malines, de Gand même; car, grâce à nos chemins de fer, les distances ne sont plus rien actuellement. — M. Sambet est doué d'un organe magnifique, qu'il gouverne avec adresse. Le rôle de Robert est, pour un ténor, une pierre de touche qui permet d'apprécier toute l'étendue de ses moyens. La voix de M. Sambet a toute la puissance convenable : elle est large, sonore et fort étendue. Cependant, M. Sambet n'en a pas tiré tout le parti qu'il en tire d'ordinaire, qu'il en a tiré aux répétitions. La crainte et l'émotion, qui exercent tant d'influence sur les débutans qui sont jaloux du succès, ont paralysé une grande partie de ses moyens. Nous ne doutons pas que, plus rassuré à un second début, il ne se concilie entièrement la bienveillance d'un public, déjà si bien disposé pour lui.—Mme Duchampy nous est connue depuis longtemps. C'était, il y a deux ans, notre première dugazon; aujourd'hui, elle est première chanteuse à Anvers. Dire que ses moyens ont toute la puissance qu'exige cet emploi, ce serait trop flatter l'artiste, et nous aimons mieux être vrais. Mais Mme Duchampy a tant

d'habileté; son organe est si souple, sa méthode est si gracieuse, ses fioritures sont de si bon goût, qu'on l'écoute avec plaisir. Aujourd'hui, l'étude peut améliorer un organe. Que Mme Duchampy travaille donc; qu'elle cherche à donner de la force à son médium, et elle tiendra l'emploi de première chanteuse avec la même distinction qu'elle tenait celui des dugazons. — M. Camoin est plutôt un baryton qu'une basse chantante; sa voix manque de gravité dans les cordes basses; aussi, est-il souvent obligé de dissimuler la note qui le gêne. Du moins le fait-il avec adresse, car M. Camoin nous a paru excellent musicien. Nous lui reprocherons cependant d'abuser de son savoir. Changer ou modifier la partition de *Robert*, substituer à la note grave, qui est écrite, une note cadencée ou une roulade : c'est souvent une faute. En revanche, M. Camoin a un chant expressif et un jeu fort convenable. — M. Duchampy nous a paru plutôt un bon comédien qu'un excellent chanteur. Non qu'il chante sans goût; mais la faiblesse de ses moyens est telle, qu'il ne faut point le considérer et le juger comme un chanteur. Il est vrai de dire aussi que son emploi exige plutôt un comédien qu'un chanteur, et, sous ce rapport, il sera fort utile à la direction. — L'orchestre est dirigé par M. Milord, dont on vante l'habileté. Pour le peu que nous en avons vu, nous n'avons pas jugé qu'il démentait sa bonne réputation. L'exécution instrumentale a laissé bien peu à désirer. — M. Milord est secondé à Anvers par M. Charles Camus, jeune artiste fort distingué, et qui s'entend merveilleusement à faire apprendre un ouvrage comme à diriger les chœurs. Un homme comme lui est l'ame d'un théâtre. Il est aussi actif qu'intelligent, aussi zélé qu'habile. — Nous ne terminerons pas sans dire quelques mots en faveur de Mme Schnetz, notre mère dugazon de Bruxelles, qui était allée remplir par complaisance le rôle d'Alice. Elle a recueilli de nombreux applaudissemens, et elle les méritait. Tenue, jeu, chant, tout était fort bien. — Dimanche dernier, M. Sambet qui devait jouer la *Dame Blanche*, en a été empêché par une indisposition réelle, qu'il a eu le soin de faire constater par trois médecins, dont faisait partie celui du théâtre, dans la crainte qu'on ne doutât de son zèle et de son exactitude à remplir ses devoirs.

MÉLANGES.

LE BEC DANS L'EAU.

ROMAN. — Chap. XIV.

Ou l'on prouve qu'il est dangereux de manger du homard d'une manière inconsidérée. — Grands éclaircissemens dus a la qualité indigeste de ce homard.

On se rappelle que nous avons laissé dans la prison de Bruxelles lord Pollard et Anselme: l'un fort satisfait de retrouver enfin celui qu'il croit son rival; l'autre encore tout ému de l'apparition fantastique de Perrin-Uberto.

L'Anglais savoura quelque temps du regard le jeune prisonnier, et s'efforçant de prendre, en face de lui, une attitude quelque peu tragique :

— Enfin l'on trouve vo, cela être pas dommage; ma vengeance il est donc prêt de satisfaire soi, que avez-vous fait de mon fâme.

— Votre femme? est-ce que vous me l'avez donnée à garder, répondit Anselme, avec impatience.

— Comment, est-ce que vous n'avez pas enlevé elle à mon hamour?

— Laissez-moi donc tranquille, gros péninsulaire; j'ai bien autre chose en tête, ma foi, que votre chaste moitié.

— Gros péninsulaire! Ah! tu dis encore à moi des sottises grosses, après avoir trempé mes journées dans l'amertume. Eh! bien, je veux, moi, marcher avec vo sur le terrain. Déjà lorsque tu avais donné le nom de *Girafe* à mon

épouse, je avais envoyé à vo une toute petite cartel, pour venger elle; tu a mis en fuite vo comme une poltronne pour Rouen; en revenant tu me explique que en appelant mon femme Girafe, tu as voulu faire là une compliment gracieuse, et tu me fais lire dans votre Dictionnaire de la Académie GIRAFE, *animal d'un naturel très-doux*; je pardonne à vo; nous racommodons-nous, et trois jours plus loin, vo faire une disparition subite avec mon moitié; et moi plus jamais povoir mettre la main sur vo, si je n'avais pas eu le pensée fort heureuse d'écrire à ton hami Gallimard qui a envoyé moi en cette résidence. Tu crois cela pouvoir passer ainsi, no.. no.. no.. nous croiser le fer tous les deux..., je veux la chose absolument.

— Ah! vous voulez la chose absolument, eh! bien soit, battons-nous, cela m'arrange assez; c'est un moyen de distraction comme un autre; obtenez pour moi, de mon geolier, seulement une heure de liberté, et demain matin au jour, nous ferons une promenade sur les remparts, armés chacun d'un fleuret; cela vous arrange-t-il?

— Pourquoi pas ici, tout de suite?

— Ici, il ne fait pas assez clair; ici, on ne peut pas se retourner; ici, l'on nous séparerait; ici.....

— C'est juste, je vais aller demander le permichione nécessaire.

— C'est inutile, dit alors l'homme noir, que l'Anglais avait appelé *Milord commissaire*; dès à présent, Monsieur est libre, il peut sortir.

— Je suis libre! exclama Anselme avec joie, et il se mit à danser dans sa chambre comme un insensé, répétant toujours je suis libre..., je suis libre... Quand il eut fait ainsi deux ou trois fois le tour de son étroite et obscure cellule, il s'élança par la porte que l'homme noir tenait ouverte devant lui, en criant à l'Anglais : suivez-moi, suivez-moi, je suis libre..., et l'écho de la prison murmura long-temps dans les sombres corridors : je suis libre!

Lord Pollard eut tout la peine du monde à rattraper notre captif échappé; il ne le rejoignit qu'à la porte d'un restaurateur où Anselme s'était arrêté en se demandant s'il lui restait assez d'argent en poche pour faire un bon repas qui lui fit oublier l'ordinaire de la prison.

— Comme vous avez le course légère, dit l'Anglais arrivant tout essoufflé...

Anselme, qui avait fini l'inventaire de son gousset, inventaire favorable aux exigeances de son appétit, entra chez le restaurateur sans écouter lord Pollard qui, voyant cela, le suivit encore, et prit place à la même table que lui. Ils firent chacun de leur côté la carte de leur dîner, et on ne tarda pas à les servir.

— Il est donc bien décidé que nous nous battons demain, dit Anselme, en dévorant un bifteck qui lui semblait le meilleur de tous ceux qu'il eut mangés jusqu'alors.

— Demain, répondit l'Anglais en engouffrant de son côté une patte entière d'un énorme homard, dont les débris osseux couvraient déjà quatre assiettes autour de lui; demain, je donnerais à vous, M. le séducteur, une leçon de escrime.

— Vous m'en donnez une de gastronomie en ce moment, répliqua gaîment

Anselme ; voyez pourtant comme on calomnie les nations ; on m'avait dit qu'il n'y avait rien à apprendre avec les Anglais.

Et en disant ces mots notre jeune homme qui déjà s'ennuyait à table et qui avait hâte de vérifier si dans un repos forcé de 24 heures, ses jambes n'avaient rien perdu de leur flexibilité ; se leva brusquement, jeta avec une certaine grace, sur le comptoir, le montant de sa dépense, et sortit en criant à lord Pollard :

— C'est toujours bien entendu, demain à 5 heures du matin, avec des fleurêts démouchetés et deux témoins, sur le rempart du nord. — Bonsoir.

Et en effet, le lendemain à la pointe jour, Anselme fidèle à son rendez-vous se promenait sur le rempart du nord avec deux commis-voyageurs dont il avait fait bien vîte la connaissance dans l'hôtel où il avait été frapper en quittant son rival d'outre-mer. — Rien n'est plus liant qu'un commis-voyageur...

Déjà 5 heures étaient sonnées depuis long-temps et lord Pollard n'avait pas paru. — Anselme, qui tenait à ne pas passer de nouveau près de l'Anglais pour un poltron, patientait toujours ; ce ne fut donc qu'à huit heures qu'il se décida à quitter le terrain avec ses témoins. Il s'en fut tout droit au restaurant où il avait dîné la veille, pour tâcher d'avoir des nouvelles de son adversaire. Un secret pressentiment lui disait que l'inexactitude de lord Pollard tenait à quelque circonstance extraordinaire, et sa curiosité l'invitait à rechercher cette circonstance.

Arrivé chez le restaurateur, il s'adressa au garçon qui l'avait servi

— Avez-vous remarqué un grand sec qui dînait hier soir à côté de moi.

— Un grand sec qui a mangé à lui seul un homard de six livres.

— Précisément.

— Ah ! monsieur, quel malheur !

— Quoi donc ?

— Figurez-vous qu'aussitôt après avoir consommé le dit cétacée, votre ami est devenu bleu comme la boutique d'un perruquier, et puis rouge, et puis violet ; si bien qu'il a fini par tomber à la renverse... L'air lui manquait... Il étouffait ; la nuit, toute la maison a été sur pied pour lui, car il a couché ici. Mais nous avons eu beau faire... Les cataplasmes, les serviettes chaudes, les potions calmantes, rien n'a pu réduire ce satané homard à sortir par un côté ou par l'autre, et à 5 heures du matin ce pauvre grand diable d'Anglais a expiré dans mes bras en baragouinant...

— Je suis terriblement fort contrarié pour manquer à mon rendez-vous. . .

Et puis c'est tout, il n'a plus rien dit.

— Pauvre homme, fit Anselme ; puis une idée subite lui traversa le cerveau ; il retourna précipitamment à son hôtel suivi de ses deux commis-voyageurs qui avaient beaucoup ri au récit du garçon ; prit congé d'eux en leur promettant son amitié et des lettres datées de Paris, qu'il ne devait jamais leur écrire ; courut à la diligence où il eût le bonheur de trouver encore une place vacante ; et le lendemain il était à Auteuil.

C'est qu'avec la liberté son amour pour Caroline lui était revenu. Il ne faut pas croire que, pour avoir douté de ses sentimens dans un moment de misanthropie et d'humeur noire, on ne puisse plus se retrouver soumis à leur empire, lorsque les circonstances qui assombrissaient notre ame n'existent plus. Au con-

traire; depuis qu'Anselme avait passé par l'épreuve du malheur sans y laisser aucune part de son énergie, le souvenir de Caroline lui était revenu plus frais et plus poétique que jamais ; il s'en voulait d'avoir osé un seul instant mettre en question sa tendresse pour elle, son dévoûment à ses plus capricieuses volontés ; aussi, à peine eût-il appris la mort de lord Pollard, que je ne sais quel espoir lui vint au cœur de trouver, après cet événement, moins d'obstacle à ce qui faisait l'objet de ses vœux les plus ardens. Il se rappela que Perrin lui avait annoncé le retour de Caroline à Auteuil ; et il partit pour Auteuil.

Le premier objet qui frappa sa vue en arrivant fut une longue file de voitures de louage qui semblaient attendre leurs voyageurs; un cocher qu'il interrogea lui répondit que ces voitures venaient de ramener de l'église une brillante société de dames et de messieurs réunis pour célébrer une noce, et qu'elles allaient les reprendre pour aller à la mairie. La curiosité d'Anselme était de plus en plus excitée; lorsqu'il vit sortir d'une porte principale M. et Mme Bernier, en grand costume de mariés ; son étonnement fut au comble, car il n'était pas, comme notre lecteur, dans la confidence de ce qui s'était passé, une certaine nuit, dans une petite maison de la rue *Saint-Julien-le-Pauvre* ; l'énigme n'avait donc pas de mot pour lui. Il laissa toute la noce se caser dans chaque remise; se tint coî à une distance où il ne pouvait être reconnu ; et attendit, pour entrer, que tout cette joyeuse cargaison se fût éloignée. A peine eût-il fait quelques pas qu'il aperçut, penchées à un balcon, quatre personnes qui lui étaient bien connues. Une de ces quatre personnes poussa un cri de joie en l'apercevant et quitta la fenêtre précipitamment pour courir à sa rencontre. C'était Caroline qui avait vu Anselme de loin ; la vivacité de son humeur italienne avait fait le reste. Un instant après, notre jeune voyageur se retrouvait de nouveau avec lady Pollard, Mlle Destuiles, Caroline et Jenny.

En voyant l'Anglaise, le cœur d'Anselme se serra; comment va-t-elle recevoir la fâcheuse nouvelle de la mort de son mari, se dit-il; et moi-même, quel détour prendre, quelle circonlocution choisir pour la lui annoncer. Ah! bah, pensa-t-il après un moment de réflexion, il vaut mieux aller droit au but, elle ne recevra qu'un coup.

— Madame..., lord Pollard est mort.....

— Mort, dit la pauvre femme, subitement attérée.

— Mort, murmurèrent Mlles Destuiles, Jenny et Caroline, avec une expression différente.

— Mort, répèta Anselme.

Et lady Pollard sanglotta.

Tous restèrent un instant muets. Mlle Destuiles s'était rapprochée de l'Anglaise. Depuis qu'un voile de tristesse couvrait toutes les physionomie, la sienne semblait au contraire rayonner; c'est qu'elle venait de ressaisir une espérance sur laquelle reposait toute sa vie.

— Pardon, Madame, pardon, dit-elle à l'Anglaise, si je viens interrompre votre douleur, pour vous parler de moi, et vous rappeler les paroles qu'hier encore j'ai recueillies de votre bouche. Attendrie par mes prières, fatiguée de mes sollicitations dont le but était toujours le même : de connaître enfin ma fille; vous m'avez dit : la révélation que vous me demandez se rattache à de telles cir-

constances, que je ne pourrai jamais me résoudre à la faire tant que mon mari vivra... Attendez... peut-être un jour... Vous l'avez dit Madame!... Eh! bien aujourd'hui vous pouvez prendre pitié de moi,... lord Pollard n'est plus,... et moi, pauvre mère, j'attends toujours que vous me rendiez ma fille...

Lady Pollard, pâle et tremblante, releva la tête avec effort, et fixant tour-à-tour des yeux égarés sur Jenny et Mlle Destuiles, elle leur prit la main à toutes deux.

— Jenny, dit-elle, voilà ta mère.

— Madame, voilà votre enfant.

La vieille fille pressa amoureusement dans ses bras, celle qu'on lui désignait; puis, sur un signe de lady Pollard, fit sortir Caroline et Jenny, et resta seule avec elle et Anselme.

Lady Pollard, pendant un moment, sembla se recueillir :

— Nous avons été malheureuses toutes deux, dit-elle enfin, et c'est un seul homme qui a gâté toute notre vie. Il y a vingt ans, Madame, je vivais heureuse avec mon mari; il voulut un jour, pour obéir à un de mes caprices, faire avec moi un voyage en Italie, et de là datent tous mes malheurs... J'étais jeune alors ;... j'étais belle, du moins on le disait. A Milan un homme me remarqua un soir au théâtre, m'aima, et résolut dès lors d'employer tous les moyens, sinon pour se faire aimer de moi, au moins pour me rendre la victime de sa brutale passion. Long-temps j'évitai tous les pièges qu'il me tendit; voyant que l'audace, la persévérance, ni la ruse ne pouvait rien contre moi, il se tourna d'un autre côté; et, après m'avoir prouvé qu'il était capable de tous les crimes pour me posséder, il voulut me montrer qu'il était capable de toutes les vertus pour arriver au même but; n'ayant pu prendre mon cœur, ni par la crainte ni par l'étonnement, il voulut y pénétrer par l'enthousiasme romanesque, l'admiration des nobles choses. Pendant six mois, on n'entendit parler à Milan, que des traits de dévoûment et d'humanité d'un nommé Uberto. Un seul homme se trouvait toujours au chevet de toutes les douleurs pour les endormir, courait incessamment au devant de toutes les misères pour les consoler, et cet homme, c'était Uberto. Enfin, dans une circonstance terrible, ou un sang-froid inouï, un courage surhumain devait à peine suffire pour sauver la vie de lord Pollard, Uberto fut le seul qui courut au devant du danger, et me conserva mon époux.—Comment se défendre alors d'une certaine reconnaissance ? Uberto fut admis chez mon mari, Uberto trompa sa confiance en profitant une nuit d'un moment de faiblesse, pour consommer son deshonneur et le mien... Oh! le réveil fut affreux, car je ne l'aimais pas cet homme; il m'inspirait une secrète horreur que je ne pouvais m'expliquer. Que vous dirais-je? cette nuit affreuse devait mettre dans mon ame des remords éternels, car je dus, quelques jours après, annoncer à Uberto que j'étais mère.

D'abord cette nouvelle le combla de joie... un enfant c'était son rêve, un enfant de la femme qu'il aimait, de la seule qu'il aimerait jamais... C'était la réalisation de tout le bonheur qu'il avait conçu... Puis son front se rembrunit tout-à-coup. Tu es mariée, me dit-il; cet enfant doit rester dans la famille de lord Pollard... Il ne pourra jamais m'appeler son père hautement; je ne pourrai pas le serrer contre ma poitrine sans qu'un stupide personnage s'en vienne jalouser mes ca-

resses et peut-être les incriminer... Non, ce ne sera pas, je veux mon enfant. ... Le premier enfant que j'ai eu... je le veux... je l'aurai... A ces mots, il m'embrassa et partit en me recommandant de ne pas élever moi-même l'enfant que le ciel devait m'envoyer, mais de le confier à une nourrice dont il me donnait l'adresse.

Quelque temps après, j'accouchai d'une petite fille belle comme le jour ; je fis ce qu'il m'avait recommandé. Je la mis en nourrice dans le village par lui désigné, et là j'allais la voir très-souvent.

Un jour, j'arrive comme à l'ordinaire ; je trouve la pauvre femme à qui j'avais confiée ma fille, toute effarée. — Un homme s'était présenté à elle pendant la nuit, tenant un enfant emmailloté d'une main, un poignard de l'autre ; il l'avait menacée de la tuer si elle proférait une parole, et, devant elle, sans qu'elle osât appeler, il avait substitué à mon enfant, l'enfant qu'il avait apporté ; puis il était disparu.

Jugez de mon affliction ; je courus au berceau de l'enfant, et je trouvai sur lui un billet d'Uberto ; il me recommandait d'élever la petite fille qu'il me laissait, comme j'aurais élevé la mienne ; de ne pas être inquiète du sort de ma Caroline, auquel il allait dévouer le reste de sa vie ; enfin, d'attendre et d'espérer son prochain retour.

Pendant plusieurs années, je n'entendis plus parler de lui, et je me consacrai tout entière à l'éducation de la pauvre petite Jenny, que j'avais fini par considérer comme mon propre enfant. Enfin je reçus une nouvelle lettre d'Uberto. Obligé de quitter l'Italie pour des affaires graves, il m'annonçait, qu'avant de partir, il avait mis notre fille Caroline dans le couvent de Santa-Maria, où, me disait-il, il ne tenait qu'à moi de la prendre en inspirant à lord Pollard le désir d'adopter une pauvre orpheline. — Je suivis ses conseils, et, maintenant, comprenez tout : Uberto n'est autre que Perrin ; Perrin, celui qui vous a séduite ; Perrin qui, après vous avoir rendue mère comme moi, vous a enlevé votre enfant pour le substituer au mien. Voilà ce que j'ai vu au fond du récit que vous m'avez fait, à Bruxelles, de vos relations avec cet homme ; voilà ce qui me faisait dire alors, en vous écoutant : Pauvre femme !..... le monstre !..... quelle lumière !

Auguste Lefranc.

NOUVELLES DIVERSES.

Molière en Russie. — M. Démétrius Lenski, écrivain russe des plus distingués, s'occupe maintenant à transporter sur la scène russe les plus belles pièces du Théâtre-Français. Dernièrement on a joué à Saint-Pétersbourg, de lui, une traduction libre du *Mariage forcé* de Molière. M. Lenski a su si bien localiser cette comédie, que chaque spectateur croyait y reconnaître les mœurs et les usage de la Russie. M. Lenski a le grand mérite de posséder parfaitement bien sa langue, et il est parvenu à rendre, dans ses traductions, la souplesse du style et la verve piquante des plus célèbres écrivains français de nos jours.

Affaires de la gaité. — Le syndic provisoire de la faillite de M. Bernard-Léon, ex-directeur du théâtre de la Gaîté, a obtenu, hier soir, au tribunal de commerce, conformément à l'avis de M. le juge-commissaire, l'autorisation de traiter avec M. le baron de Cès-Caupenne, directeur de l'Ambigu-Comique, pour le matériel et la location du premier

de ces théâtres, moyennant : 1o une somme de 50,000 fr., qui sera payée comptant et versée dans les 48 heures par le syndicat dans la caisse des consignations; 2o et des garanties convenables pour le surplus du prix arrêté du consentement du failli lui-même.

Encore une de nos prédications qui vient de se réaliser. — Nous écrivions l'année dernière, à pareille époque, que le Théâtre-Français était le faisceau de tout ce que la France renferme de comédiens de talent; que l'on ne pouvait y parvenir si l'on ne réunissait ces deux choses : la nature et l'art, l'intelligence et la science; et à propos de la belle création du rôle d'*Abeilard*, par M. Robert, nous démontrions que cet artiste possédait ces qualités si indispensables au véritable comédien; que, par conséquent, il pouvait bientôt aspirer à devenir pensionnaire de la Comédie-Française; que là, seulement serait un jour sa place. Plus tard, le rôle de *Kean*, créé par lui avec tant de bonheur, convainquit les plus incrédules, et M. Robert partant pour Bruxelles, pour où il avait un engagement, emporta les regrets des Bordelais, de qui il venait de faire les délices. A Bruxelles, même succès; et chaque rôle que joue cet acteur, est une nouvelle ovation pour lui. La Comédie-Française, après l'avoir entendu, lors de son passage à Paris, et informée sans doute des succès toujours croissans de ce jeune acteur, vient de l'engager; et à dater du 21 avril 1838, il sera compté au nombre de ses pensionnaires. Voilà un engagement qui va susciter une foule de jalousies et de haines contre lui. Mais qu'il se rassure, et qu'il sache bien qu'il a de l'esprit, de la douceur et un ton exquis dans la comédie; de la chaleur, de l'ame et de l'entraînement dans le drame; et qu'il possède cet amour de l'art qui ne se rencontre que chez les hommes de grand mérite. Eh bien! avec toutes ces qualités, et comme nous venons de le dire, ce sont celles qui le distinguent, que pourront lui faire les criailleries de ces nains qui voudront le baisser à leur taille? Pitié et mépris. Pour nous, qui avons été les premiers à rendre hommage à son talent, nous nous associons de grand cœur aux succès qui l'attendent, et nous les enregistrerons avec joie. (*La Batte d'Arlequin.*)

M. Bocage. — L'éloquent interprète du drame moderne est en ce moment à Valenciennes. Il doit, dit-on, accompagner la troupe de M. Billon sur le théâtre de Cambrai, et il ne serait pas impossible qu'il allât donner quelques représentations à Arras.

M. Paris, — qui, l'année dernière, tenait à Bordeaux l'emploi de trial et premier comique, vient de terminer heureusement ses débuts au Hâvre dans le même emploi. Il a joué dans *Fra Diavolo* et *Les Femmes d'emprunt*, de manière à se concilier la faveur que le public s'était montré disposé à lui accorder lors de ses premiers débuts.

M. Boitel, — notre correspondant, vient d'être reçu membre titulaire du cercle littéraire de Lyon. Il est sans doute fort honorable pour le spirituel écrivain, pour l'éditeur persévérant et consciencieux qui consacre sa plume et qui fait des sacrifices d'intérêt à la propagation des connaissances littéraires et des idées artistiques dans la seconde ville du royaume, de devenir le collègue des savans et des gens de lettres dont se compose le sein l'homme à mais il n'est pas moins honorable pour cette société de posséder dans son cercle littéraire; qui Lyon doit l'importante publication de la *Revue du Lyonnais*. N. D.

SOMMAIRE DU DERNIER NUMÉRO.

Un Auteur dramatique sous Louis XVI, Joanny Augier. — Notre correspondance de Province, Jules Belin. — Les Auteurs de petits théâtres, 2me article, Auguste Lefranc. — Correspondance, Aug. Nourrit. — Théâtres de Paris. — Théâtres de la Province. — Théâtres de l'Etranger. — Mélanges : L'Extrait de Baptême de Mlle Mars Beffara. — *Le Bec dans l'eau*, Explications et résumé, J. Belin. — Mes récapitulations, par M. Bouilly, A. P. — Nouvelles diverses. — Mise en scène de la *Fille du Militaire*.

Armand-Séville, *Administrateur.*

Jules Belin, *Rédacteur en chef responsable.*

Imprimerie de A. BELIN, directeur-gérant du journal, rue Sainte-Anne, 55.

REVUE DU THÉATRE.

SOMMAIRE.

Le public des théâtres de Paris, A. Levaux. — Opéra-Comique : *Le duc de Guise.* — Vaudeuille : *Absent et Présent.* — Gaîté : *Réouverture, l'Ombre de Nicolet, le Petit Chapeau.* — Correspondance. — Théâtres de Paris. — Théâtres de la Province. — Nouvelles diverses.

LE PUBLIC DES THÉATRES DE PARIS.

On a souvent écrit l'histoire des théâtres de Paris; chaque jour les feuilletons parlent de nos acteurs, de leur talent ou de leurs défauts; mais le public qui occupe une place assez large dans toute question théâtrale, on ne le cite guère que pour dire : il a sifflé, ou bien, il a applaudi telle pièce. Pourtant ses diverses physionomies méritent peut-être d'être examinées. Il en a une pour chacun de nos théâtres, et les personnes mêmes, qui les fréquentent presque tous sans préférence aucune, se revêtent en entrant dans l'un d'eux, n'importe lequel, de la couleur locale et prennent une disposition d'esprit, appropriée au genre qu'on y exploite. Par exemple, aux *Français* on vient chercher un plaisir qui instruise, qui agisse sur la pensée et sur la réflexion; à l'*Opéra-Comique* on veut de la musique qui égaie; à l'*Opéra* de la musique qui impressionne; aux *Variétés*, au *Palais-Royal* on se promet de rire à tout prix et sans se montrer trop difficile; à la *Porte-Saint-Martin*, si c'est une dame, elle ne manquera pas de choisir un mouchoir bordé de dentelle et à coins brodés; car elle s'attend à pleurer. C'est ainsi, que nous tous, sans même y penser, nous contribuons à donner un caractère spécial au public de chacun de nos théâtres.

Commençons par le public de l'Opéra. C'est le moins homogène de tous, et si, en fait d'intelligence musicale, il laisse beaucoup à désirer, c'est surtout parce qu'il est trop mêlé. Des deux mille personnes réunies dans cette vaste enceinte, combien pensez-vous qu'il en soit venu pour la musique ? Pas même le tiers. Tout le reste s'entend fort peu au fini de la vocalise, à la largeur du chant, au choix heureux des points d'orgue, à ces mille nuances enfin, qui impressionnent si délicieusement l'ouïe délicate des habitués du Théâtre-Italien. Il faut d'abord faire la part des provinciaux, des étrangers, qui, à chaque représentation viennent en bon nombre à l'Opéra, parce que c'est une des curiosités principales de Paris, parce que, dit-on vulgairement, *il n'y a qu'un Opéra dans le monde entier*. Ce n'est pas seulement un plaisir qu'ils se donnent, c'est encore un devoir qu'ils remplissent. Autant vaudrait quitter Paris sans avoir vu Notre-Dame ou le Jardin des Plantes. Pour eux, l'affiche du jour est à peu près insignifiante. Que ce soit Nourrit, Duprez ou Lafont qui chante dans *Guillaume Tell*, peu leur importe. Ce qui excite leur admiration, c'est la salle,

le lustre, le gaz-bougie, c'est la force *numérique* de l'orchestre, le premier coup d'archet, et puis les décors, les costumes, l'*idéale* beauté des danseuses, la foule innombrable qui s'agite sur la scène. Du reste, un grand opéra leur semble bien long et ses véritables beautés sont précisément ce qu'ils apprécient le moins.

Après les provinciaux et les étrangers, il faut compter ceux qui viennent entendre, ou, pour dire mieux, qui viennent voir un opéra une fois et jamais plus. Les feuilletons leur on dit que la mise en scène en avait coûté plus de 200,000 francs. Cela doit être magnifique, éblouissant. Ils ont bien lu aussi, qu'il y avait un air admirablement chanté au second acte, un duo d'un grand effet au troisième, des chœurs fort beaux ; mais ils se garderaient bien d'y aller pour cela seulement. Encore une fraction tant soit peu béotienne : je veux parler des loges louées pour acquit de paris perdus ou pour représenter les cadeaux de fête et de premier de l'an. Combien de grands-papas qui gratifient leurs enfans, au moins une fois l'année, d'une loge à l'Opéra ! Ajoutons encore le petit nombre d'amateurs exclusifs du genre chorégraphique. Enfin la direction, comme si elle se défiait du discernement musical de son public, ne fait-elle pas entrer à chaque représentation deux ou trois cents individus, chargés d'applaudir aux beaux endroits, et n'y a-t-il pas relativement plus de *claqueurs* à l'Opéra qu'à tout autre théâtre? Ce triage fait, il restera, dans la proportion de dix pour cent peut-être, la fraction de ce public attentif, intelligent, à l'oreille exercée, qui revient vingt fois à une bonne partition, admirateur enthousiaste de *Guillaume Tell*, alors qu'il n'y allait personne autant qu'aujourd'hui que la foule s'y porte. Toujours impressionnable au contact du talent, quand il n'impose pas de suite ses opinions, un peu plus tôt, un peu plus tard il finit par avoir gain de cause. La décision favorable ne détermine pas toujours un succès immédiat ; mais elle le prédit, et cette prédiction ne manque pas de s'accomplir. Malheureusement ce n'est là qu'une minorité bien clair-semée du public de l'Opéra.

Celui du Théâtre-Français vaut beaucoup mieux. Il se compose en partie de jeunes gens qui y assistent à un cours de littérature, à une étude savante du cœur humain, à un éloquent examen des mœurs des nations. Telle est l'importance que la scène française donne aux pièces nouvelles qu'elle soumet à notre jugement, que les personnes livrées à des occupations littéraires ne peuvent guère se dispenser de les voir. Je ne prétends pas dire que toutes ces pièces méritent d'être vues. Il en est, de beaucoup d'entre elles, comme de ces gens qui ne sont placés haut que pour mieux laisser voir leur nullité ; mais, dans son ensemble, le répertoire du Théâtre Français est pour nous l'objet d'un juste orgueil. La comédie y est jouée avec soin, intelligence et bon goût. Là, jamais un absurde refrain de vaudeville ne vient interrompre le dialogue, comme pour nous avertir sottement, que nous n'avons pas devant les yeux une scène et des personnages de la vie réelle. Molière, Corneille, Racine, Lesage et plusieurs encore, toutes gloires nationales les plus pures, les plus incontestables, dont le ciel ait doté notre pays, auront toujours devant eux un public d'élite, qui vient là se faire une chose sérieuse du plaisir même, et voir se refléter, ainsi que dans un miroir fidèle et d'un poli presque sans tache, toutes les fibres du cœur humain.

Voilà donc une portion de public qui n'abandonnera pas notre première scène, jeunesse studieuse, hommes amis des belles-lettres, de ces trésors impérissables des époques civilisées. C'est là ce qui empêchera le mauvais goût, non pas, de prendre place quelquefois, mais du moins de s'acclimater au Théâtre-Français. Les Dieux de se séjour se retireront bien parfois devant des idoles chamarrées de couleurs bizarres et tranchantes. Mais nos yeux bientôt fatigués de ces tons criards reviendront toujours se reposer au doux éclat et au coloris vrai des modèles de notre littérature dramatique.

Comme dans les autres salles de Paris, il y a aux Français, mais en moins grand nombre peut-être, des applaudisseurs gagés, des billets d'administration représentés par les parens et amis du souffleur, des ouvreuses, du machiniste ou du caissier, puis quelques étrangers dont plusieurs ne comprenent pas un mot de français. Cette fraction est du reste fort passive *, et ne compremet que faiblement les éloges dus au public du Théâtre-Français pour son goût pur et son discernement délicat.

Je ne dirai que peu de mots du Théâtre-Italien. C'est le seul où les habitués occupent toute la salle. Ils y sont inamovibles et tellement exclusifs que presque tous ne mettent jamais le pied dans un autre théâtre, sans excepter l'Opéra. Nulle part dans toute l'Europe on n'écoute et l'on ne juge mieux la musique **. Là, point de claqueurs, cette lèpre de l'art dramatique ; aussi est-ce la salle où l'on applaudit le plus. Le public des Italiens est un juge sévère mais plein de convenance à l'égard des artistes. Le silence seul exprime son mécontentement et le contact d'un sifflet ne salit jamais ses lèvres. Dans notre ville, où l'on se pique d'être poli, le silence qui improuve ne devrait-il pas remplacer le sifflet qui humilie ***.

Passons à l'Opéra-Comique. Ici je n'ai pas d'éloges à donner. Car, en fait de mauvais goût, il n'y a pas de théâtre lyrique, même en Angleterre, où l'on s'en fasse plus gloire. Je certifie qu'à Londres, on écoute avec plus d'intelligence à l'*Opéra Anglais* qu'à notre Opéra-Comique. Templeton, le premier ténor, chante largement et suivant les traditions italiennes, et je voudrais à Chollet, l'idole des habitués de l'Opéra-Comique, une aussi bonne méthode de chant. A l'Opéra-Comique, des couplets de Jenny-Colon font plus de plaisir, c'est incontestable, mais même plus d'effet qu'un air de Mme Damoreau. Trilles rapides, gammes chromatiques où les notes s'égrènent une à une comme les perles d'un collier, points d'orgue d'un tour heureux ; les plus rudes difficultés du chant facilement surmontées, chef-d'œuvre perdu que tout cela ! Le public écoute sans y rien comprendre; bâille un peu, si c'est long, et l'air achevé, il applaudit

---

* M. Vacher fait cependant applaudir, avec fureur, Mme Paradol et autres .(N. du D.)

** Nous avons pourtant vu bien des médiocrités musicales reçues à ce théâtre, avec un transport frénétique d'admiration, grâce au talent de chanteurs, qui faisaient illusion sur la faiblesse de la partition. (N. du D.)

*** D'accord. Mais tant qu'il n'y a pas eu de claqueurs à l'Opéra, l'on n'a pas sifflé. La claque nécessite le sifflet; parce que trois cents claqueurs étouffent une opposition si elle n'a pas d'instrumens pour manisfester son opinion. Quand les théâtres emploieront des batteries de cannons pour applaudir; le public sonnera le tocsin pour siffler. (N. du D.)

parce qu'en somme il trouve que c'est bien chanté; mais, à besogne moitié moins bonne, il eût applaudi tout autant. Nommer à l'Opéra l'auteur des paroles avant celui de la musique, cela serait absurde. L'œuvre du compositeur y domine seule. M. Scribe n'est pas pour une vingtième partie dans le succès de *Robert* et des *Huguenots*, et même le style grandiôse de ces partitions contraste, sans aucun avantage pour M. Scribe, qui est loin de versifier comme Quinault, avec la poésie plate et décolorée du livret. Est-il rien de plus mal construit, comme conception dramatique, que *Moïse*, *le Siège de Corinthe* et même *Guillaume Tell*, et ces opéras ne seront-ils pas bien long-temps encore les plus beaux, sinon les plus admirés du répertoire? MM. Jouy, Bis et Soumet n'ont aucune part à réclamer, je pense, de tant de gloire consacrée par l'admiration de l'Europe entière. A l'Opéra-Comique, c'est différent, M. Scribe est plus à l'aise. La musique s'y fait si étroite, si peu inspirée, qu'elle et lui marchent d'un pas égal et se prêtent un mutuel appui. Bien plus, l'auteur du livret passe de droit avant le compositeur, et si le livret est absolument mauvais, la partition, fût-elle un chef-d'œuvre, ne vivra pas. Aux habitués de l'Opéra-Comique, il faut un peu plus qu'un vaudeville et moins qu'un opéra, il faut des pièces gaies, rapidement conduites; d'une allure vive et facile où la musique ne ralentisse pas l'action. La musique sentimentale et expressive y sera rarement goûtée, la musique sévère et dramatique jamais. Quand bien même les moyens d'éxécution ne manqueraient pas à un ouvrage d'un style élevé, le public de ce théâtre le repousserait comme chose ennuyeuse et somnifère. Je doute qu'il consentît à se frotter les yeux pour ne pas s'endormir. Non que je prétende qu'on doive écrire exclusivement des partitions de haut style. Il est un bon nombre d'opéras-comiques qui, sans mériter un examen sérieux, brillent par la grace et l'esprit. Des compositeurs d'un mérite inscontestable, sans avoir usé de toutes les ressources de leur art, ont su bien des fois se mettre à la portée de leur auditoire et prétendre, en même temps, aux suffrages des critiques éclairés. Les charmans motifs du *Pré-aux-Clercs*, de la *Dame Blanche*, de *Fra-Diavolo*, valent bien, après tout, certaines grandes partitions péniblement élaborées où la science domine sans cesse à la place du genie. Aussi ne doit-on se prévenir contre aucun genre. La musique qui n'est que facile ne vaut pas mieux que la musique qui n'est que savante. A l'une comme à l'autre, il faut donner le mouvement, la vie, l'accent qui séduit, l'étincelle qui se communique. Seulement un homme de talent peut faire un excellent opéra-comique. Il ne s'agit, pour lui, que de charmer l'oreille par des motifs élégans et gracieux. Mais il n'y a qu'un homme de génie qui puisse remuer le cœur, exalter l'imagination, exciter l'effroi, les pleurs, l'enthousiasme; il n'y a qu'un homme de génie qui puisse écrire un grand opéra. N'allez pas conclure de là que tous nos grands opéras ont pour auteurs des hommes de génie.

Dans nos théâtres de vaudevilles, le public est partout le même, à peu de chose près. Il n'y a plus que quelques nuances à observer sur une étoffe à fond

---

* Je crois M. Scribe pour beaucoup dans le succès de *Robert* et des *Huguenots*. Je crois même qu'il n'est à comparer à aucun de ses compétiteurs de puis Quinault. (N. de D.)

uni. *Le Français né malin créa le vaudeville.* Oui, sans doute ; car on voit un relief très-saillant du caractère français chez ce public-là : léger, impatient, prompt à s'ennuyer, si la pièce, bien que spirituelle, n'est pas vivement conduite; d'une sagacité infaillible à saisir les saillies, riant de toutes, mais préférant les plus folles ; ami de la chanson, *du flon flon*, jusqu'à vouloir que tout personnage en scène, quand ce serait Louis XIV ou Napoléon, chante aussi son couplet.

Le théâtre de la rue de Chartres a quelques vieux habitués qui viennent là tous les soirs à l'orchestre échanger des prises de tabac, des nouvelles respectives de leur femme et de leurs enfans, et se communiquer les impressions reçues par la lecture du journal. Ils ont vu l'âge d'or du *Vaudeville*. Laporte, Henry, Mlle Rivière, Mme Perrin. Que ce théâtre alors justifiait bien sa devise! Où sont, se disent-ils, les successeurs de Piis, Radet, Barré, Des fontaineset Désaugiers. Et comme, en toutes choses, le bon temps n'est jamais le temps présent, ils cèdent moins à l'attrait d'un plaisir qu'à la force de l'habitude en s'asseyant chaque soir à la place qu'ils occupent depuis vingt ans. Mais il est une monstruosité, qui surtout excite leur indignation et leurs regrets du passé : c'est le *vaudeville-drame-historique*. Bercés aux refrains joyeux du Caveau moderne (chose bien vieille, hélas ! que ce caveau moderne!) ils ne peuvent, sans crier à l'absurde, les entendre s'échapper des lèvres de Mme de Maintenon, des cardinaux Mazarin ou de Richelieu. J'avoue qu'ils ont bien raison, et pour ma part je ne pardonnerai jamais à je ne sais plus quel auteur de vaudeville, d'avoir fait chanter à Charles IX un couplet sur l'air de : *Je loge au quatrième étage*. A Charles IX ! !

La bourgeoisie du faubourg Saint-Germain est une bonne clientelle pour le théâtre de la rue de Chartres.

Au Vaudeville et dans les théâtres où le rire est le meilleur témoignage du succès, il y a des rieurs gagés. Ces gens, payés pour rire, sont d'insupportables voisins pour ceux qui ne rient pas après avoir payé pour cela.

Si je remontais au passé, le public du Gymnase me fournirait un sujet étendu. Mais je ne veux m'occuper que du présent et ne puis parler de ce qui n'existe pas.

Le théâtre du Palais-Royal, c'est tout différent. Quel public plus digne d'être chéri de tous les directeurs présens et à venir. C'est la salle de spectacle d'un palais, où il y a fête tous les soirs. Voyez aux stalles d'orchestre et de galerie, ces figures chaudement colorées, épanouies en béates; voyez, dans les loges, maîtresses et amans, sous la folle influence du champagne. Sur toutes ces lèvres entr'ouvertes, mille éclats de rire n'attendent pour s'échapper qu'un geste de Déjazet. Pourquoi cette joie facile ? pourquoi ce rire au bout des lèvres ? Demandez à Vefour, à Véry, aux *Frères Provenceaux*. Leurs habitués sont aussi ceux de M. Dormeuil. On a bien dîné; il faut du repos, de la gaîté pour faire bonne digestion. Le théâtre du Palais-Royal est là, à deux pas, au plus près, le plus fou, le plus leste, le plus spirituellement bête de tous et l'on y entre et l'on y rit de mille bonnes bêtises; sauf, en sortant, à être un peu honteux d'en avoir ri. Déplacez ce théâtre de 500 pas, il est perdu. Pièces et acteurs auront le sort des bons mots lancés avant le dessert. *Le Palais-Royal* est le théâtre favori

des femmes qui font leurs maris ce qu'Arnolphe craignait tant d'être. Je m'empresse d'ajouter, qu'il y va très-peu de femmes mariées.

Au théâtre des Variétés, les conditions d'existence sont les mêmes qu'au *Palais-Royal*. Seulement il vit à peine de ce qui fait la fortune de son heureux rival. Peut-être dîne-t-on moins bien dans ses environs. Le public, peu nombreux et de moins belle humeur, y tient volontiers son sérieux, et c'est là ce qui a fait croire un jour qu'il serait possible de le faire pleurer tout de bon. — Epreuve malheureuse! Le drame ne pouvait s'acclimater aux *Variétés*. On n'y pleurera jamais qu'en riant aux larmes. Il y a d'ailleurs des conditions de localité imposées à chaque théâtre; et une foule de drames, opéras et vaudevilles sont morts en peu de jours pour avoir été plantés sur un terrain qui ne leur convenait pas.

Dans les vaudevilles d'à-présent, tout le sel de la plaisanterie consiste moins dans le comique de la pensée que dans la forme bizarre et burlesque de l'expression. Depuis que le calembourg est mort et honni, on a revêtu les idées les plus banales d'un jargon purement parisien : mélange de style noble et trivial, qu'Arnal le premier a mis en vogue. C'est là une monnaie de convention, sans valeur intrinsèque, qui n'a cours qu'à Paris. Au-delà, ce langage n'a guère de succès. Peu d'acteurs réussissent à le faire comprendre par le public de la province, et, à plus forte raison, les théâtres étrangers, qui presque tous vivent de pièces françaises, ne sauraient le traduire. La gaîté qui peut se passer des pointes, des doubles sens, des anomalies de mots dépareillés; la gaîté vraie, naturelle, où le comique de la pensée est simplement exprimé, vaut bien mieux sans doute. Malheureusement, c'est la gaîté d'un tout petit nombre d'hommes de génie.

A la Porte-Saint-Martin, on compte deux publics : un littéraire, un qui ne l'est pas. Le premier n'assiste qu'aux dix premières représentations d'une pièce; le second, plus assidu, assure chaque soir à l'administration cinq ou six cents francs de recette. Comme on le pense bien, ces deux publics ne s'entendent pas le moins du monde. La faction littéraire accueille froidement certaines pièces à grands succès, qu'elle tient pour des pièces communes, sans autre mérite que d'être habilement charpentées; puis elle applaudit avec transport *Riche et Pauvre*, comme un drame conçu par un cœur honnête et chaleureux, écrit par une main élégante et spirituelle. La faction opposée casse ces deux arrêts; elle vient cent fois de suite au drame commun et délaisse la pièce littéraire après vingt représentations. Bien adroit le directeur qui reste ami de ces deux ennemis; qui réussit, je ne dis pas à les satisfaire tous deux, c'est impossible, mais seulement à se les conserver.

Nous touchons à l'Ambigu, à la Gaîté, aux Folies-Dramatiques, au domaine enfin du mélodrame sombre et noir. La pièce comique se passe dans les entr'actes, au parterre, à la troisième galerie. Dans ces trois théâtres, il se fait une énorme consommation d'empoisonnemens, de pommes de terre frites, de coups de poignard, de galette et de phrases enflées. Il s'agit, avant tout, de frapper fort, et de là résulte un effroyable bruit. Tout le monde crie : acteurs pendant la pièce, public pendant l'entr'acte. Là, pour qu'un *premier rôle* soit aimé, admiré, il lui faut des traits mâles et durs, une taille élevée, des épaules

larges, voix une formidable. S'il a, en plus, de l'intelligence, tant mieux; mais, à la rigueur, il peut s'en passer. Guyon est le type achevé de l'acteur du boulevart.

On ne saurait trop plaindre le malheureux chargé de l'emploi des traîtres. Les habitués du cintre, peu réfléchis dans leurs naïves émotions, ne séparent pas assez l'acteur du personnage qu'il représente. Ils lui montrent le poing, lui prodiguent les épithètes les plus injurieuses, et quelquefois même, au-delà du théâtre, le poursuivent de leurs malédictions. Heureux, au contraire, cent fois heureux celui qui représente la vertu pure et méconnue! la vénération du public l'entoure encore après qu'il a quitté la scène. Heureux le respectable Marty! Le gamin ôte sa casquette en le voyant passer.

Un peu plus bas, *le Panthéon*, offre ses acteurs en victimes aux plaisanteries souvent outrageantes des étudians du quartier Latin. Encore un peu plus bas, monsieur Dorsay a donné asile au style brutal qui trôna un moment sur des scènes plus élevées. Enfin, au dernier échelon, la brutalité du style est remplacée par la brutalité du geste. Nous sommes aux Funambules, où l'un des comiques de la troupe reçoit dans une pièce en un acte, vingt coups de bâton, quarante coups de pied qui, selon l'expression d'Odry, le frapperaient dans le ventre s'il se retournait dans ce moment là, et au moins quatre-vingt coups de poing. Il a cent façons différentes de tomber. A chaque instant, il roule à terre, il est mort, il est déjà raide; on le relève tout d'une pièce, et le public impitoyable rit, rit toujours. Pour cela, cet homme a quarante sols par soirée. Oui, mais le public a ri, applaudi, et notre comique, trop heureux, ne songe même pas à se frotter les reins. Folle passion de la gloire et des applaudissemens! Donnez-moi, vous dirait-il, cent coups de bâton, deux cents coups de pied, quatre cents coups de poing, et que le public me redemande; ce jour-là sera le plus beau de ma vie!

J'oubliais une variété importante de l'espèce : l'acheteur de contremarques. C'est le plus souvent un employé, un commis qui n'est libre qu'à huit ou neuf heures, et chez qui le goût du spectacle est soumis à une stricte économie. Ses beaux soirs sont les soirs où il pleut. Voyez-vous, devant l'*Opéra-Comique* ou les *Variétés*, cet individu qui se promène de long en large, les mains dans ses poches, sous une grosse pluie. Il attend joyeusement l'entr'acte; car ce soir la contremarque sera dépréciée; faute d'enchères, il y aura baisse de cinquante pour cent. Pour dix sols il entendra Mme Damoreau, pour cinq sols il applaudira Vernet. Quand un vaudeville nouveau a la vogue, l'acheteur de contremarques sèche d'impatience en se disant chaque jour : *quand donc le donnera-t-on en dernier!* Jamais il n'a vu tout entier un drame en cinq actes, et comme au total on compte bien plus de mauvais drames que de bons, il a sur le reste du public, l'immense avantage de n'en jamais voir que la fin.

Alphonse Leveaux.

PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS.

OPÉRA-COMIQUE.

GUISE OU LES ETATS DE BLOIS, opéra-comique en trois actes et cinq tableaux, de MM. Planard et Saint-Georges, musique de M. Onslow. — Personnages et Acteurs: *Henri III*-Moreau-Sainti, *le Duc de Guise*-Chollet, *Larchant*-Henri, *Loignac*-Fargueil, *Péricart*-Couderc, *Saint-Pol*-Victor, 2 *écuriers*-Léon, Palianti; *Catherine*-Mmes Boulanger, *Mme de Sauve*-Prévost, *Paulette*-J.-Colon.

Choisissez un beau sujet dans l'histoire; dans une époque éloignée de nos mœurs actuelles, et par conséquent propre à frapper fortement notre imagination; que les noms de vos personnages soient des noms célèbres dans les annales d'un peuple; que l'un, par exemple, s'appelle Guise, l'autre Henri III, l'autre Catherine de Médicis; que les passions qui brûlent leurs cœurs soient, l'amour, l'ambition, la vengeance; que les temps où ils vivent soient des temps d'orage et de fermentation politique; que les états d'un grand royaume s'assemblent, et que là, en leur présence, un roi et un sujet plus puissant qu'un roi se disputent la couronne; placez-les dans un vieux château sombre et gothique; mettez dans les vastes salles des hommes d'armes qui veillent; dans les galeries cachées, des assassins qui attendent! et quand enfin, vous trouverez vos personnages assez illustres, vos passions assez violentes, votre sujet assez dramatique; donnez-le à un faiseur d'opéra-comique;... laissez-le travailler, attendez long-temps, attendez avec confiance, *puis un beau soir, allez-y voir*, et vous me direz ce que vous trouverez... L'œuvre la plus nulle, la plus insignifiante, sans intrigue, sans passions, sans caractères. Il en est qui de rien font quelque chose; il en est d'autres qui, de quelque chose, trouvent le moyen de ne rien faire du tout!

Mais enfin, puisque, bon ou mauvais, amusant ou ennuyeux, il y a pour nous obligation de rendre compte de tout ouvrage dramatique qui se joue; résignons-nous et faisons l'analyse des *Etats de Blois*, opéra-comique, de MM. Planard et Saint-Georges.

La reine Catherine qui, depuis long-temps, cherche à se défaire du duc de Guise, a caché, aux environs du château de Blois, Soignac *son fidèle et vieux complice*, et communique avec lui au moyen d'une petite laitière à laquelle, en échange des mystérieux billets que celle-ci lui apporte, elle donne force caresses et croix d'or. Dans l'intérieur du château, le roi Henri III, et le duc, son cousin, se défient mutuellement au jeu de paume; voilà le premier acte. Le second acte se divise en trois tableaux; dans le premier, le duc de Guise donne une grande fête à la marquise de Sauves, sa maîtresse, avec laquelle en véritable héros d'opéra-comique, il s'amuse à chanter des virelais sur les bouquetières de Chaillot. Dans le second tableau, le roi Henri s'amuse tout seul, et prétend qu'il s'amuserait beaucoup mieux au banquet de son cousin; aussi, pour le punir d'avoir oublié de l'inviter, il se décide à le faire tuer, quand il apprend que le duc et la marquise de Sauves, se sont enfuis du château pour aller se faire couronner à Paris. Le roi et sa mère, alors, se décident à courir après le duc et sa maîtresse. Au troisième tableau, le duc et la marquise sont dans une chaumière, occupés à chanter les douceurs de l'amour et d'un châlet solitaire, le roi et la reine arrivent à la poursuite du duc qui se cache à leur approche; le roi crie bien haut qu'il va désigner pour son successeur à la couronne, le roi de Navarre; le duc furieux sort de sa cachette, et dit au roi qu'il saura bien empêcher cet acte déloyal, et que pour cela il ne le quittera plus. C'est ce que voulait le roi Henri qui ramène alors son cousin au château de Blois, où il le fait tuer à la fin du troisième acte, après toutefois, lui avoir laissé le temps de chanter un grand air qui dure près d'une demi-heure, à lui tout seul.

Comme pièce, cet opéra-comique ne vaut rien, il n'intéresse pas; comme cadre de musique, il est mauvais, aucune situation musicale ne ressort du sujet, et les morceaux de

chant y sont maladroitement encadrés. En vérité, je ne conçois pas comment M. Onslow a pu accepter un pareil libretto.

La musique est d'un genre grave et sévère, beaucoup trop grave et trop sévère pour l'Opéra-Comique. M. Onslow jouit d'une grande réputation comme instrumentaliste, et nous ne chercherons pas à la contester; elle lui est acquise et il la mérite à juste titre. Mais M. Onslow n'est pas heureux dans ses chants, ou plutôt on ne trouve presque jamais de chant dans la musique de M. Onslow. Voilà pourquoi ce compositeur n'obtiendra jamais de beaux succès au théâtre; parce que, je le répète encore, le chant est tout dans un opéra. L'instrumentation de M. Onslow est riche et magnifique; mais, au bout d'un certain temps, elle devient monotone et fatigante, et la raison en est toute simple : rien ne l'anime, rien ne la vivifie pour ainsi dire, et vous restez froid devant elle, comme devant toute œuvre de patience et de travail à laquelle le souffle du génie n'a pas communiqué la chaleur qui vous excite et vous réchauffe.

L'ouverture est largement faite; les accords sont pleins d'une belle et simple harmonie et les transitions sont magnifiques; mais, dans ce cadre si large et si beau, où trouvez-vous un chant qui vous charme et vous réjouisse l'oreille? Il n'y en a pas, car ces notes isolées de la clarinette qui percent de temps en temps les accords des violons ne peuvent pas compter pour un motif. D'après l'ouverture, il était aisé de juger ce que serait l'opéra. L'instrumentation a été constamment riche et soignée, quoique parfois un peu trop bruyante. Mais elle mérite, presque partout, des éloges sans restriction.

Les couplets de Chollet, au premier acte, sont jolis, mais le chant est d'un effet cherché et peu naturel. Le final a du mouvement et quelques phrases assez gracieuses. L'orgie du second acte est d'une lenteur qui vous glace, et le motif du virelai de la bouquetière est aussi nul que les paroles en sont niaises et communes. Au deuxième tableau du second acte, le récitatif chanté, dans lequel le roi Henri se plaint de ses ennuis et de sa tristesse, est un morceau bien fait et que Moreau-Sainti a dit avec ame, ce qui nous a fort étonnés. L'on a applaudi avec justice les couplets de Couderc au troisième acte, l'on a également applaudi, mais non avec la même justice, les couplets de Mlle Jenny-Colon, qui n'ont de remarquable qu'une ritournelle charmante et d'une harmonie tout-à-fait imitative. En général, on a beaucoup applaudi, je n'ai jamais vu un tel ensemble, ni une si parfaite précision. Probablement ces messieurs du milieu avaient eu plusieurs répétitions. Nous les engageons cependant à être plus adroits dans leur enthousiame : quand on applaudit tout également, ça prouve qu'il n'y a rien à applaudir.

Chollet et Mlle Prévost ont fait tout ce qu'ils pouvaient faire de deux assez pauvres rôles. Henri a joué en bon comédien celui de Larchant et Mlle Jenny-Colon a été fort jolie dans son costume de laitière.

Somme toute, c'est un succès qui en demande vite un autre pour le remplacer.

G. D'AVRIGNY.

VAUDEVILLE.

ABSENT ET PRÉSENT, comédie en un acte mêlée de couplets, par M. Davrecourt, représentée le 8 septembre 1837. — Personnages et acteurs : *le président*-Fontenay, *Duhamel*-Bardou, *Arthur*-Fradelle, *Germain*-Ludovic; *la baronne*-Mmes Balthazar, *Henriette*-Joséphine.

Par une belle matinée de l'an de grâce 1789, il prit fantaisie à M. le baron de Charnancé d'aller faire une petite promenade en Allemagne, en manière d'émigration. Mais bientôt, fatigué de ne boire que de la bière et de ne se repaître que de choucroûte (ainsi qu'il le dit fort spirituellement), il revint en France

sous le pseudonyme inoffensif de Brûlart et obtint je ne sais comment la présidence du tribunal d'Amiens, où sa femme et sa fille vinrent se fixer. Si vous tenez à savoir par quelles manœuvres adroites le noble mousquetaire a troqué son aristocratique uniforme contre la toge du magistrat, ayez la bonté d'en adresser franco la demande à M. Dravecourt. Quant à nous, notre tâche n'est pas, grâce au ciel, d'expliquer les invraisemblances de son ouvrage ; nous n'avons (et la corvée est bien assez rude ainsi) qu'à vous en faire connaître le sujet. Que Dieu nous prête aide et assistance !

La baronne de Charnancé est seule au monde dans le secret dangereux du président Brûlart. Elle le reçoit, dans le jour, à titre d'ami et de protecteur ; mais, la nuit, le fidèle époux enveloppé dans un manteau couleur de muraille, sort furtivement de sa maison, se glisse dans celle de sa femme, et pour se consoler des huit années qu'il a passées loin d'elle, il lui raconte tendrement les malheurs de son exil, hérissé de pots de bière et parsemé de choucroûte et d'ennuis. La pauvre femme ne peut se dispenser de répandre d'abondantes larmes sur de pareilles infortunes. — Pendant ces conjugales entrevues, les domestiques sont éloignés, la petite Henriette elle-même, fille du baron, est enfermée à double tour dans sa chambre : tout se passe enfin dans le plus grand mystère, avec les plus minutieuses précautions, car le Directoire ne plaisante pas, et si le bout de l'oreille du noble venait par malheur à paraître sous le bonnet magistral, le grave président recevrait dans les vingt-quatre heures une trentaine de balles de plomb dans la poitrine, ce qui est bien plus difficile à digérer, quoiqu'il en dise, que la choucroûte allemande la moins légère à l'estomac.

Le ciel, les ténèbres et le manteau à couleur de muraille protègent depuis assez long-temps ces légitimes tête-à-tête : mais la sottise de M. Brûlart vient tout gâter. Cet homme qui nous a paru jusqu'ici doué d'une rare habileté et d'une sage prudence n'est rien moins qu'un homme habile et prudent. Ne devait-il pas se mettre à l'abri de toute haine, de toute investigation, dans l'amitié de ses subordonnés, ainsi que l'exigeait sa position périlleuse ? Eh bien, non; M. Brûlart fait le pédant, le Caton, le méchant; il affecte une sévérité de mœurs que les apparences de sa conduite démentiraient si l'on découvrait ses nocturnes visites qui ressemblent fort à des bonnes fortunes : il suspend de ses fonctions le conseiller Duhamel parce qu'il va vêtu en muscadin et qu'il donne, le soir, le bras à une vertueuse grisette. Bref ! M. Brûlart agit comme un sot, et il ne tarde pas à s'en repentir. Duhamel peu satisfait des rigueurs de son président, ne vit plus que dans la douce espérance de se venger de lui et de le prendre en défaut. Il le guette, il l'épie, il le voit entrer de nuit chez la baronne. Il ameute aussitôt autour de la maison une nombreuse cohorte de mauvais sujets, ses amis, qui célèbrent par un charivari effroyable, les amours du grave magistrat. Duhamel frappe à la porte ; le mari n'a que le temps de se jeter dans une armoire. — Qui nous délivrera des armoires, des paravens et des petits cabinets!

Tandis que la baronne est en train de jurer au perfide conseiller qu'elle est seule, le mari sort avec fracas de sa retraite et tombe asphyxié sur un sopha. Coup de théâtre !

Ici, une scène qui l'emporte en originalité sur toutes les invraisemblances connues au théâtre jusqu'à ce jour.

Le baron de Charnancé que M. Davrecourt nous donne, non point pour un Jocrisse, mais pour le rôle sérieux de sa pièce, au lieu de se nommer pour sauver l'honneur de sa femme d'un soupçon injurieux, garde le silence. Le noble gentilhomme tient beaucoup plus à la vie qu'à l'honneur ; il se laisse stoïquement insulter ; il écoute sans rien dire les railleries, les sarcasmes, les impertinent épigrammes de Duhamel. Cela est inacceptable.

Quand Duhamel a fini, il sort. Cette fois, le baron est provoqué en duel par un cousin de sa femme, qui le traite de suborneur... Un duel ! peste ! c'est bien différent !... Pour le coup, M. le baron veut crier son nom... mais le cousin se bouche les oreilles et court chercher des armes.

Le dénoûment de cette intrigue, fort peu intriguée, s'opère de lui-même et par les moyens les plus naturels : un numéro du *Moniteur* et deux ou trois lettres. C'est pour rien. — Le président Brûlart, radié de la liste des émigrés, reprend son titre de baron et jette dans les bras du cousin, qui voulait le tuer, la petite cousine Henriette. J'ai oublié de vous dire que ces deux enfans s'aimaient d'une ardeur réciproque. Le public a approuvé cette heureuse union, présage certain de la chute du rideau.

Il y a pourtant, dans *Absent et présent*, la donnée d'une bonne pièce ; mais il n'y a que cela. L'exécution a étouffé le petit mérite de l'idée, celui de n'être pas trop usée.

Un des torts les plus graves que nous reprocherons à M. Davrecourt, c'est de mettre dans la bouche de personnages sérieux des phrases bouffonnes et ridicules. Ainsi, la jeune baronne de Charnancé dit à son mari : « Ah ! mon ami, ils font en bas un charivari étourdissant. » Ils parlent aussi : « Ils disent *que je suis une épouse... bien coupable* ! et que *vous êtes un mari... bien à plaindre* ! » Le rôle du président renferme aussi plusieurs passages burlesques parfaitement déplacés.

Bardou a fait rire deux ou trois fois. — Heureux Bardou ! Laissons en paix ses camarades.

MARC-MICHEL.

GAITÉ.

Réouverture le 9 septembre 1837. — Premières représentations : L'OMBRE DE NICOLET ou *De plus fort en plus fort*, tableau-vaudeville en un acte, de MM. Charles Desnoyers et Labie. — Personnages et acteurs : *Le directeur*-Delaistre, *Nicolet*-Chéri, *un pompier*-Armand, *Loupy*-Raymond, *Giaffar*-Danguin, *Antoine*-Charlet, *un gant jaune*-Anatole ; *la féerie et la belle écaillère*-Mmes Mélanie, *un titi et un diablotin*-Léontine, *une portière*-Chéza. — LE PETIT CHAPEAU ou *Le Rêve d'un Soldat*, drame fantastique en six tableaux, de M. Charles Desnoyers. — Personnages et acteurs : *Napoléon*-Gobert, *Jacques*-Montigny, *Jean*-Chéri, *Etienne*-Fosse ; *Maria*-Mme Fierville. Généraux ; soldats des deux sexes ; paysans, idem.

Ainsi qu'elle avait été annoncée, la réouverture du théâtre de la Gaîté a eu lieu, sans remise, le samedi 9 septembre. C'est une ponctualité dont il faut d'abord savoir gré à qui de droit. L'exactitude est, dit-on, la politesse des rois ; messieurs les directeurs de spectacles qui, dans l'exercice de leur autorité, ont quelque analogie avec les souverains, devraient bien suivre ce précepte qu'ils

négligent trop souvent. La salle, badigeonnée dans quelques unes de ses parties, n'a subi aucun changement dans sa distribution. Pour toute restauration, on s'est contenté de renouveler le papier qui garnissait les loges; et la tenture bleu-clair dont elles sont ornées ne sied pas mal aux toilettes des dames, qu'elle fait ressortir. Toutes les places étaient occupées de bonne heure, et de la façon que les choses se sont passées, on peut affirmer que les amis étaient en grande majorité. Le service de la claque surtout s'est fait d'une manière admirable. C'était toujours *de plus fort en plus fort,* comme chez Nicolet.

Ceci nous rappelle le titre du prologue d'ouverture. Celui-ci ressemble, à peu de chose près, à toutes les pièces de cette nature. Le nouveau directeur de la Gaîté ne sait quel genre adopter pour être agréable au public et obtenir des succès; tous se présentent à lui successivement : on voit passer tour-à-tour dans cette lanterne magique le vieux mélodrame, la féerie et le drame moderne. C'est le Giaffar des *Ruines de Babylone,* c'est le Loupy d'*Il y a seize ans,* le pompier et la *Belle Ecaillère,* le *Chien de Montargis* et le *Pied de Mouton* qui viennent solliciter leur admission. Mais *l'impressario,* craignant de mal choisir, ne sait à quel saint se vouer, lorsque lui apparaît l'ombre de Nicolet. Ce fondateur du théâtre de le Gaîté, après lui avoir fait l'historique de cet établissement dramatique, lui conseille, pour sortir d'embarras, d'adopter un système de fusion en prenant un peu de tous les genres, excepté celui qui n'est pas bon, c'est-à-dire le genre ennuyeux. Le directeur se rend à cet avis, et le prologue se termine par un couplet dans lequel le public est appelé la providence du théâtre. Les auteurs sont demandés avec de bruyantes acclamations, et leurs noms proclamés sont salués par des applaudissemens frénétiques. Cette pièce est jouée avec verve et gaîté par Delaistre, Chéri, Armand, Danguin et surtout par Mmes Mélanie et Léontine : la première, chargée de représenter la féerie et la belle écaillère; la seconde, dans le rôle d'un titi et d'un diablotin.

A l'ombre de Nicolet, a succédé l'ombre de Napoléon; et de mauvais plaisans, il s'en trouve partout, disaient que cette ombre de pièce n'attirerait qu'une ombre de public, n'obtiendrait qu'une ombre de succès et ne produirait qu'une ombre de recette. L'idée de ce prétendu drame est tant soit peu bizarre. M. Desnoyers l'a empruntée à l'auteur d'un ouvrage publié il y a quelque temps. Mais ce qui est supportable à la lecture ne l'est pas toujours à la scène.

Un vieux soldat de Napoléon, nommé Jacques, enthousiaste de l'empereur et de la gloire, ne parle que guerre et bataille. Il voudrait encore être au temps où, avec Jean, son ami et son compagnon d'armes, il parcourait l'Europe en vainqueur sous les drapeaux de la France. Sans la campagne désastreuse de Russie, à coup sûr ils auraient conquis le monde. Le fils de Jacques aime la fille de Jean et ils doivent s'unir un jour. Ce jeune homme est artiste; il a remporté le prix de peinture, et devant lui s'ouvre une brillante carrière. Devenu possesseur d'un petit chapeau qui a couvert la tête de Napoléon, il en a fait présent à son père, et à cette occasion on fait couler le vin. Après maintes libations, les deux anciens soldats sont gris et ils s'endorment au milieu de leurs parens et de leurs amis qui buvaient avec eux en l'honneur du couvre-chef impérial.

Jacques voit en songe tout ce qu'il désire : la catastrophe de la Bérésina est remplacée par une victoire. Les Français triomphans s'emparent de Saint-

Pétersbourg, et, après s'être rendus maîtres de la Russie, avoir soumis le croissant et donné la liberté aux Grecs, ils marchent à la conquête de l'Angleterre, qui est soumise à son tour. Jacques et Jean, toujours amis inséparables, ont fait un beau chemin : le premier est parvenu aux grades les plus éminens de l'armée ; il est maréchal de France et grand amiral ; le second devient général ; mais il est frappé à mort dans un combat.

Arrivé à l'apogée des honneurs et de la fortune, Jacques n'est pas heureux ; la tristesse et le découragement s'emparent de son ame ; il est seul, il a perdu son ami Jean ; son fils a été tué dans un combat naval avec le fils de Napoléon qui était incognito sur le même vaisseau. Jacques regrette la vie heureuse et simple qu'il goûtait au sein de sa famille ; le désespoir est prêt à le saisir, lorsqu'heureusement il se réveille.

Ce rêve qui dure plusieurs heures, est mis en action devant les spectateurs avec évolutions, combats, coups de fusil, coups de sabre, enfin tout le tremblement militaire ; il y a même un peloton de femmes-soldats qui se battent et font le coup de fusil avec les Turcs ; mais il est difficile d'exciter l'intérêt avec de semblables moyens, puisque tout est fictif, et que chacun est libre de supposer que les événemens se seraient passés d'une manière tout-à-fait différente.

Nous croyons que cette pièce, dont le succès d'ailleurs n'a point été contesté le premier jour, n'est point appelée à fournir une longue carrière à la Gaîté. Sa place était au Cirque où la mise en scène aurait reçu tous les développemens convenables. Il est vrai que Napoléon est bien usé à ce théâtre, et le caractère de sensiblerie que lui a donné M. Desnoyers, ne serait guère du goût des habitués. Son empereur est toujours larmoyant, il pleure dans tous les tableaux où il paraît, et lorsqu'il apprend la mort de son fils, il tombe pamé comme une femme dans les bras de ses officiers.

En somme, le *Petit Chapeau* ne peut inspirer qu'un intérêt de curiosité peu durable. La décoration du second acte est d'un bel effet. Montigny et Chéri ont bien joué les deux soldats. Fosse a fait applaudir son chant. Quant à Gobert, c'est le Napoléon dramatique personnifié ; mais tout son talent d'acteur est absorbé par ce rôle, le seul qu'il puisse jouer maintenant.

Mlle Léontine n'a point de rôle dans la pièce ; mais, assurée de plaire au public en l'occupant d'elle ailleurs même qu'à la scène, où elle est tant applaudie, cette actrice a trouvé le moyen d'attirer l'attention de toute la salle en désertant la stalle qu'elle remplissait à la galerie pour aller se placer dans une loge de face et y causer ouvertement, dans un aimable tête-à-tête, pendant toute la durée des trois derniers tableaux.

ARMAND-SÉVILLE.

CORRESPONDANCE.

A M. le Rédacteur de la *Revue du Théâtre*,

Monsieur,

Permettez-moi d'emprunter votre publicité pour une réclamation que j'ai à faire contre l'article d'un journal, qu'on n'a pu me nommer, et où l'on m'aurait

désignée comme le sujet d'une aventure arrivée à l'une de nos dames ; lors des débuts de Mme Allan. Ne jouant jamais de vaudeville, je n'ai pu jouer *Une Position Délicate*, et Mme Allan ne jouant que du Vaudeville, le succès de cette dame, n'a pu me faire de la peine en aucune façon. L'histoire des attaques de nerfs et de la loge est arrivée à Mlle Varlet, non pas pour le succès de la *Lectrice* car c'était le matin de la représentation, mais pour affaires particuculières du théâtre. Je vous prie, monsieur, de vouloir insérer cette lettre dans votre plus prochain numéro, je vous serai bien reconnaissante.

J'ai l'honneur d'être, etc. Eléonore Rabut.

Artiste du Théâtre Impérial Français de St.-Pétersbourg.

THÉATRES DE PARIS.

Opéra. — Duprez est un véritable enchanteur ; sa baguette d'or remplit les caisses de l'Académie royale de Musique. *Les Huguenots* avaient encore attiré la foule. Pourtant, nous persévérons à regarder l'exécution de *Guillaume Tell* comme le chef-d'œuvre de l'habile chanteur Duprez. Nous voudrions l'entendre dans une création ; car des souvenirs trop récens forcent l'auditeur à établir une comparaison d'où naît l'admiration sur beaucoup d'endroits, mais aussi le regret sur plusieurs autres. Mme Stoltz est une grande et belle brune, un peu maigre pourtant. Sa voix a beaucoup d'étendue, bien que moins puissante et moins dramatique que celle de Mlle Falcon. Il faut aussi à cette heureuse débutante une création. Son jeu d'ailleurs est bien accentué. Mme Dorus a bien chanté selon son habitude. Nous n'avons guère de blâme à exprimer que sur Mlle Nau qui devient bien faible et qui n'embellit pas. Ce rôle de page est fatal. Après l'avoir créé, Mlle Flécheux a dû le quitter, et je crois que pareille chose arrivera bientôt à sa remplaçante Mlle Nau, dont l'organe se voile complètement et dont la méthode est loin d'être irréprochable. Enfin nous blâmerons les chœurs ; il deviennent moins nourris et leur exécution est plus molle et plus faible. L'orchestre un instant a eu peu d'ensemble ; ce n'est pas un pêché d'habitude.

Français. — Pour la rentrée de Mme Volnys on jouait *Angelo*. C'est au moins un gré à savoir à cette dame. Maintenant nous dirons franchement que, seul, Beauvalet était complètement à la hauteur de son rôle. Diction comprise et sans cris ; jeu sobre et sans gestes ; le tout profondément étudié, savamment rendu. Mme Volnys a, dans le drame, des exagérations de pose et de physionomie qui font qu'il vaut mieux l'entendre que la voir de trop près ; et quand on ne fait que l'entendre, on est surpris de trouver la douleur vraiment rendue, mais d'une vérité enfantine et peu relevée. Pourquoi Mme Dorval a-t-elle joué ce rôle ? Malgré tout le talent qui se déploie si librement dans *la Camaraderie*, Mme Volnys échouera toujours dans *Angelo*. Mme Volnys n'exprime pas bien l'amour ; d'un tableau d'histoire, elle fait un tableau de genre ; d'un drame, un vaudeville. Si nous sommes aussi sévères, c'est que nous souffrons de la voir s'aheurter et s'épuiser en vains efforts contre des obstacles invincibles, tandis qu'il y a, auprès d'elle, dans ses bonnes qualités, une route si belle et si facile à suivre ! Geffroi s'est tenu souvent à la hauteur du drame. Mlle Noblet n'a pas été bonne ; nous dirons même qu'elle a été mauvaise. D'abord elle ne savait pas son rôle mieux que Mme Volnys. J'avoue que la prose admirable d'*Angelo* est malaisée à retenir : vive, hachée, sans phrase ; mais on pourrait n'y pas mettre de la sienne ; d'autant plus que ça fait une tache outrageante. Mlle Noblet a mal rendu tout son rôle. Il faut convenir qu'il est terrible. Les endroits spirituels et gracieux ont été dits d'une façon inimitable par Mlle Mars ; les endroits pathétiques l'ont été par Mme Dorval. Comment faire pour ne pas se briser contre ces deux écueils ? Il faut être plus intelligente de son rôle que Mlle Noblet. Elle n'a eu que deux éclairs ; le premier, dans la scène où elle obtient la clef d'Angelo ; le second, lors du dénoûment. Pourquoi Mlle Noblet arrive-

t-elle, dans la seconde journée, avec un épais turban blanc accompagné d'un long voile? Croit-elle que cela rende bien probables ses excuses à Angelo, lorsqu'elle lui dit : « C'est un manteau que l'homme m'a prêté pour entrer dans le palais. J'avais aussi le chapeau, je ne sais plus ce que j'en ai fait. » C'est dommage! Un chapeau sur un turban blanc de cette taille devait produire un effet pyramidal curieux à voir. A propos de costume, pourquoi Geffroi a-t-il une plume rouge à son chapeau, tandis que Homodéi dit au premier acte : « Si, par hasard, vous perdez aujourd'hui un beau jeune homme qui a une plume noire à son chapeau...? » Je suis bien aise d'avoir rencontré Homodéi pour pouvoir dire à celui qui le représente, Provost, qu'il en fait un traître de mélodrame tout-à-fait ridicule; Homodéi a du Méphistophéles, Homodéi a du chat jouant avec une souris; plus ce rôle serait exécuté d'une façon légère et spirituelle, plus il serait terrible. Nous croyons mêmeque qui le rend autrement le comprend mal.

Opéra-Comique. — Ce n'est pas le succès du *Duc de Guise* qui retardera la mise à la scène de l'opéra de MM. Dumas et Monpou, dans lequel Chollet et Mlle Jenny-Colon ont chacun un rôle, ce qui, indépendamment du nom des auteurs, est d'un favorable augure pour le succès. — Depuis la rentrée de Mme Damoreau, l'*Ambassadrice* a repris le cours de ses fructueuses représentations. La salle de la Bourse est toujours brillamment et complètement garnie toutes les fois que l'affiche annonce la présence de cette délicieuse cantatrice.

Variétés. — *La Chatte métamorphosée en femme* vient de renouveller son succès aux Variétés. La séduisante Jenny-Vertpré déploie dans le rôle de Minette tout ce que son talent a de piquant, de fin et de gracieux. C'est Gabriel qui joue Guido. Ceux qui n'ont pas vu Legrand, dans ce rôle, peuvent le trouver bon.

Gymnase.—Bouffé apeine à ramener le public à ce théâtre. On annonce un rôle nouveau pour cet acteur parfait. La pièce dans laquelle il le créera a pour titre le *Bonhomme* et est attribuée à l'auteur de la *Fille d'un Militaire.* — Une autre pièce nouvelle de M. Théaulon vient d'être mise à l'étude, et c'est Ferville qui en jouera le principal rôle.

Palais-Royal. — Levassor, dont l'indisposition grave a suspendu les représentations de plusieurs nouveautés et empêché la reprise d'ouvrages du répertoire de Mlle Déjazet, vient d'entrer en convalescence. Cet artiste, aimé du public, ne tardera pas à reparaître et avec lui *Voltaire, Sophie Arnould, la Marquise de Prétintaille* et autres pièces dont le succès est constaté.

Porte-Saint-Martin. — Le vertige, dont est possédé M. Harel est déplorable au dernier point. Pendant deux mois, il a fatigué le public des annonces et des réclames, qu'il jetait de toutes mains à propos d'une pièce sifflée le jour de sa représentation; nonobstant le dégoût trop prononcé du public pour son théâtre et son actrice, il a voulu faire croire à des recettes, impossibles même avec un grand succès; il a spéculé sur l'*ingénuité* de certains journalistes qui ne lui pardonneront point cette mystification et il a publié des chiffres fabuleux comme les recettes qu'ils annonçaient; puis ils a voulu faire du bruit à propos de ses figurantes et intéresser le public à de sales débats de propriétaire à locataire exigeant jusqu'au ridicule; de toutes parts repoussé, M. Harel n'a pas voulu en avoir le démenti; il faut, que la pièce qu'il a signée ait un succès, il faut que son début dramatique soit signalé par autre chose que par une chûte. Ses exigences doivent être bien injustes, puisque, à propos de l'insuccès de cette informe pièce, il se sépare de Porchet, l'homme estimable et estimé de tous, celui qui a soutenu si long-temps son théâtre. Porchet, qui ne peut l'impossible, s'est retiré de ce lieu, qui ne mérite plus le nom de théâtre puisqu'il n'y a plus ni pièces ni acteurs. On dit que les recettes descendent à un chiffre effrayant; celle de vendredi était de onze cents, celle de samedi de cinq cents francs. Qu'on dise encore que le public n'a pas le sens commun!

Ambigu-Comique. — On a joué dimanche, à ce théâtre, un petit vaudeville de MM. Tournemine et Dévieux, intitulé l'*Ecole des servantes.* Il n'y a aucune analogie entre cette petite pièce spirituelle et gaie et la monstruosité intitulée la *Guerre des Servantes*, aussi le public l'a-t-il applaudie tandis qu'il se sauve de l'autre qu'il ne daigne même pas siffler.—*Le Corsair Noir*, soutenu de *l'Agraffe*, poursuit le cours de ses représentations

et de son succès: l'exécution du *Corsaise* s'est un peu négligée, à ce qu'il nous a paru, depuis la première représentation.

Gaité. — La réouverture de ce théâtre a eu lieu samedi, ainsi qu'on l'avait annoncé, par le *Petit Chapeau* et l'*Ombre de Nicolet*, prologue d'ouverture. Ce que nous avons dit à propos de la question de cumul et de la position du directeur au vis-à-vis des auteurs, nous fait plus que jamais un devoir de l'impartialité dont notre opinion est toujours inspirée. Le prologue, assez adroitement combiné, renferme plusieurs scènes spirituelles et amusantes. Au tour du *Petit Chapeau*, qui n'a produit que l'effet que nous avions prédit, celui d'un soumifère. Il est urgent, pour M. de Cès-Caupenne, de se munir d'une autre pièce. Allons, MM. Dépagny et compagnie, à la besogne.

Folies-Dramatiques. — Une pièce nouvelle est à l'étude; mais si elle n'est représentée que lorsque la *Fille de l'Air*, cessant d'attirer et de charmer la foule, aura reployé ses ailes, le public ne la verra pas de sitôt.

Porte-Saint-Antoine. — Depuis la réouverture, la jolie salle de ce théâtre reçoit chaque soir bon nombre de spectateurs qui s'amusent bénévolevent des tours de souplesse et des ruses du brigand *Zaun*, tandis que son camarade *Schubry* agit d'une façon tout-à-fait tragique, et n'en plaît pas moins aux amateurs du genre sérieux. Une pièce nouvelle accompagnera bientôt le drame. Elle a pour titre *Le Chemin de fer de Saint-Germain*. C'est de l'actualité, ou il n'y en aura jamais.

Concerts Musard. — L'établissement le plus en vogue aujourd'hui, est sans contredit celui des *Concerts Musard*. Tout ce que la fashion compte de jolies femmes, de brillans dandys, d'artistes et d'oisifs se rencontre dans ce lieu devenu le rendez-vous du beau monde. A la supériorité incontestable de son instrumentation, sur celle du triste et maussade jardin d'où les fraîches soirées ont déjà expulsé les rares visiteurs, le *Concert Musard* joint les aisances du repos, et les agrémens de la promenade. En été, un bois magique d'orangers et de myrtes sous une délicieuse et odorante fraîcheur. L'atmosphère se rafraîchit-elle, la salle est là pour vous rendre aux douces chaleurs du salon. Ce sont là des titres réels à la gratitude du public, qui n'est pas ingrat envers ceux qui s'occupent avec intelligence et zèle de ses plaisirs; aussi chaque soir la rue Vivienne est-elle encombrée de la foule à pied et en voiture qui assiège les portes de la salle et du jardin Musard.

THÉATRES DE LA PROVINCE.

Amiens, 6 septembre. — Jaloux de prouver sa reconnaissance au public bienveillant, M. Ferry, le zélé directeur du théâtre, ne néglige aucun moyen de varier ses plaisirs. A M. et Mme Volnys a succédé Mme Dorval, qui a rempli dans la perfection le rôle de Rose de Volmar dans *La jeune Femme colère*, comédie de M. Etienne. A la fin de cette pièce, Mme Dorval et M. Gellas ont été redemandés. — On annonce maintenant l'arrivée de Frédérick-Lemaître, créateur de *Kean* et de *Robert-Macaire*; il est accompagné de Mlle Atala Beauchêne, jeune et jolie actrice des Variétés. Frédérick-Lemaître s'est montré, dans tous les rôles qu'il a créés, artiste consommé, tantôt tragique admirable, tantôt comédien sensible, énergique, profond; il a su toucher, émouvoir, faire couler des larmes, exciter un rire fou. Le public d'Amiens ne peut manquer d'accueillir cet acteur qui a fait courir tout Paris.

Besançon, 7 septembre. — *Tartufe* et la *Muette de Portici* avaient rempli dimanche la salle de spectacle, comme elle ne l'avait pas été depuis long-temps. L'exécution de l'opéra a été satisfaisante; mais le chef-d'œuvre de Molière aurait demandé plus d'ensemble, plus de profondeur, plus de perfection dans le jeu des acteurs. Ces messieurs devraient surtout s'abstenir des charges qui, dans un ouvrage comme *Tartufe*, sont de ridicules contre-sens. M. Sainte-Marie, chargé du principal rôle, a rendu convenablement plusieurs scènes et a fort bien exprimé le mélange de convoitise et de cagotisme qui forme le caractère du personnage si admirablement peint par Molière.

Blois, 7 septembre. — La troupe de M. Colleuille, directeur du théâtre d'Orléans, est venue donner à Blois des représentations pendant la foire. Dimanche dernier la salle était comble. On jouait la *Tour de Nesle*. — M. et Mme Colleuille, qui remplissaient les principaux rôles de ce drame saisissant, ont obtenu de nombreux applaudissemens. — Mardi, M. Lafond, premier violon de l'Opéra de Paris, a réuni à son tour une société choisie au concert qu'il a donné, et les bravos n'ont point manqué au talent de cet artiste distingué.

Calais, 6 septembre. — M. Péguchet a donné sur son théâtre une première représentation de *Un Procès Criminel*, ou *Les Femmes Impressionnables*, comédie des Français. Cette pièce a été faiblement jouée. — Francisque, chargé du rôle de Gantois, l'a rendu de la même manière qu'il joue l'avoué dans *Riche et Pauvre*, c'est-à-dire en visant toujour-trop à l'effet. Il n'a pas plus compris l'un que l'autre.

Chateau-Gontier, 5 septembre. — La troupe d'opéra de M. Poirier, après avoir fait d'excellentes affaires à la foire, a terminé son séjour ici par quatre représentations de Mme Albert. La salle n'a plus été assez grande, malgré l'augmentation du prix des places, et notre nombreuse assistance s'est émue pour la première fois depuis fort longtemps. Depuis 1833, où M. Clément nous amena Mlle Jenny-Colon, nos loges n'avaient vu aussi belle, aussi brillante compagnie, et, ici, comme dans les plus grandes villes, l'enchanteresse, l'actrice adorable a été couverte de fleurs et de couronnes. Grand merci à M. Poirier, qui nous a ainsi tenu compte du bon accueil que nous lui faisons. Il nous a retenu à la ville, en dépit de nous, et nous le lui pardonnons. Il nous eût été impossible de retourner à la campagne avant le départ de Mme Albert. Ajoutons, et c'est justice, que M. Albert seconde parfaitement sa dame. Ses bonnes manières ont été fort goûtées ici.

Laval, 8 septembre. — Nous jouissons enfin, à notre tour, et pour un mois, de l'opéra de M. Poirier, hier la *Dame Blanche* et le *Muet d'Ingouville* ont été fort applaudis par une nombreuse et brillante assemblée. Nous avons surtout été émerveillés du talent de M. et Mme Firmin, premier ténor et première chanteuse. Nous ne nous rappelons pas avoir vu aussi bien depuis longues années. Pareils sujets doivent coûter fort cher à un directeur, mais ce doit être aussi pour lui de l'argent placé à gros intérêts. On nous promet le *Postillon de Lonjumeau* et l'*Ambassadrice*, peut-être même la *Juive*. M. Poirier fait ici, ou commence son répertoire d'hiver. Qu'il se hâte et fasse travailler des pensionnaires qu'il paie si cher et si exactement. Il est en droit de l'exiger; car des appointemens, si forts pour nos localités, ne peuvent, en bonne justice, se gagner à rester les bras croisés. Le travail est parfois cependant (qui le croirait?) le sujet de grands débats entre pensionnaires et directeur, et la cause de tribulations infinies pour celui-ci. Les artistes qui s'y refusent méritent d'être signalés à toutes les administrations, et à eux la faute ensuite si les engagemens leur manquent. L'oisiveté n'est faite que pour les riches, et encore leur est-elle à charge.

Le Mans, 9 septembre. — M. Tony se fait ici un répertoire *formidable* qui lui vaudra beaucoup d'argent dans sa campagne d'hiver, et dont il retire déjà des bénéfices. *Léon* et le *Portefeuille* sont des drames qui ont été bien accueillis; mais les vaudevilles leur sont encore préférables, *Farinelli* surtout, dont les chœurs sont chantés avec beaucoup d'ensemble. *Vouloir c'est Pouvoir* marche aussi fort bien, ainsi que la *Comtesse du Tonneau*. Quant aux *Infans de Lara*, il faudrait une autre salle que la nôtre pour en rendre la représentation supportable. Le personnel de notre troupe est aussi quelque peu insuffisant pour pareil dévergondage. M. Bocage lui seul est à la hauteur du rôle de Gonzalo. La disette de nouveautés est le motif qui a porté le directeur à risquer pareille monstruosité. L'époque est en effet des plus critiques à cet égard, fût-ce pour le directeur le plus habile. Toute la bonne volonté est parfois impuissante. M. Tony la porte jusqu'à aller à Paris s'assurer par lui-même de ce qu'il y a de bon pour son personnel. Il va monter *Gaspardo* et *l'Agrafe*, de l'Ambigu, *la Fille d'un Militaire*, du Gymnase, et enfin le *Démon de la nuit* et *Mme Favart*, encore nouveaux dans l'arrondissement. — M. Vernon, son jeune premier, est un sujet précieux, chanteur distingué surtout, qui est fort bien dans *Farinelli*. — Les airs ultra-égrillards de Mlle Isoline font fortune auprès de notre

parterre à quinze sous. Les loges s'en arrangent moins, et trouvent sa *luronnerie* exorbitante. En effet, cela passe toute permission; encore si notre Déjazet n'était *tapageuse* qu'en scène !...

Lille, 8 septembre. — Les débuts se poursuivent ici, et jusqu'à présent nous avons remarqué avec plaisir la conduite calme du parterre, appelé à juger des artistes, et non à prononcer leur renvoi sans les connaître. Si quelque chûte arrivait, elle serait du moins le résultat de la réflexion; mais nous n'en sommes pas là, le public paraît indulgent. — Dimanche 3, le *Pré aux-Clercs* et le *Gamin de Paris* composaient le spectacle. Ce vaudeville a fait plaisir, grâce à l'acteur principal (Coannet), qui nous paraît posséder les qualités nécessaires à son emploi; le rôle de Cantarelli, du *Pré-aux-Clercs*, ne lui est pas favorable cependant; il y paraît froid. Qu'il sache en passant que sa barbe n'appartient à aucune époque. Avis à l'artiste. — Emon, premier ténor, opéra-comique, débutait par le rôle de Mergy. Belle tenue, voix agréable et bien soutenue, cet artiste chante avec goût. Son second début, Georges de la *Dame Blanche*, a laissé aucun doute sur son admission. Comédien assez novice, quoique disant bien le dialogue, il paraît se livrer avec crainte et se méfier de lui-même. Plus d'abandon et de confiance, il peut acquérir l'aplomb qui lui manque. — Mardi 4, le *Maître de chapelle* et la *Dame Blanche*. Les débuts opèrent des miracles, en vérité; on a le courage d'assister une centième fois à la représentation de cet opéra usé jusqu'à la corde, dans lequel Mme Marneffe a bien voulu faire son troisième début. J'avais raison de douter de l'existence d'une cabale formée contre cette dame; pas la moindre opposition ne s'est manifestée durant la représentation, et si quelques sifflets se sont fait entendre après la chûte du rideau, ils ne sont que l'expression du dépit ou de la mauvaise humeur. Qui sait? Du caprice peut-être de quelques étourdis. Du reste, si la cabale existait, il est flatteur pour Mme Marneffe de l'avoir réduite au silence par l'effet seul de son talent. — Jeudi 6, les *Deux Divorces*, le *Concert à la Cour*, les *Visitandines*. Triste composition de spectacle pour des débuts!... Aubin faisait sa rentrée par le rôle de Lefèvre des *Deux Divorces*. Ce comique est d'une excellente ressource pour le vaudeville. — Lavillier, baryton, terminait ses débuts par Frontin, des *Visitandines*. Voix de basse prononcée, possédant des notes graves bien pleines et bien sonores; cet artiste sera très-utile dans le répertoire moderne. — Mlle Pauline, première dugazon, est également reçue sans opposition. Plus tard, nous en reparlerons. — Coannet a joué et chanté le *Postillon de Mame Ablou* d'une manière fort originale. Les applaudissemens ne lui manquaient pas, et c'était justice. — Les artistes débutans peuvent maintenant se présenter sans crainte; s'ils ne sont pas chaudement accueillis, ils ont au moins la certitude d'être écoutés et jugés (ce qui ne paraît plus difficile); et si parfois le parterre s'est montré sévère, je dirai même injuste, cent fois nous l'avons vu accueillir des artistes très-pauvres de mérite. Les exemples au besoin ne manqueraient pas. A.

Marseille. — Le choléra a fermé nos théâtres. Quoique ce fléau se fut déjà montré lors de l'arrivée de Mme Damoreau-Cinti, la présence de ce diamant avait amené un peu de monde au grand théâtre; elle n'a donné cependant que deux représentations; elle aurait dû n'en pas donner, nos regrets seraient moins vifs. Le *Barbier* et *Robert* sont les seuls ouvrages dans lesquels nous avons pu entendre les merveilleux accens de cette organisation exceptionnelle. — Andrieux, que la majorité du public avait bien accueilli, s'est retiré devant sept à huit coups de sifflets. Je le blâmerais si ceux qui avaient su apprécier son excellente méthode avaient protesté; mais non, le public est resté froid et pas un applaudissement n'est venu protester contre la cabale; alors Andrieux, cet artiste qui sent ce qu'il vaut, a annoncé qu'il résiliait; il a bien fait. Encore une leçon pour notre public qui se laisse continuellement imposer la loi par une turbulente minorité. Quand le théâtre réouvrira-t-il? je l'ignore; ce que je vois me décourage, et depuis sept ans que je suis avec assiduité le théâtre à Marseille, je me confirme dans mon opinion. Le théâtre y est impossible tant que la ville ne sera pas propriétaire de ses salles, et qu'elle n'exercera pas un haut patronage sur les directions, et dussé-je être lapidé, tant que la porte de communication de la salle du théâtre restera ouverte au public. *Dixi.* J. J. N.

Nantes, 3 septembre. — M. Odry a fait plus d'argent ici que M. et Mme Volnys. La *Femme à Francois, Coquelicot, le Chevreuil* et *les Acteurs à l'épreuve, M. Moufflet* sur-

tout, ont attiré le public qui avait dédaigné la *Camaraderie*, *Julie* ou *la Séparation*, *Marie*, *Elle est folle*, et les plus jolis vaudevilles du bon temps de M. Scribe. Après cela, *faites de l'art*, honnêtes et intrépides directeurs. Vous en avez fait l'année dernière en montant avec une magnificence jusqu'alors inouïe à Nantes : le *Dieu et la Bayadère*, *Guillaume Tell*, le *Cheval de Bronze* et *Gustave*, et vos livres sont là pour constater les résultats. F. R.

PERPIGNAN, 4 septembre. — L'année théâtrale va commencer, et avec elle les soirées de plaisir. M. Alphonse Dapreval est le directeur de la nouvelle troupe. Ses sympathies pour la ville sont connues, et il faut espérer qu'il trouvera, dans l'appui des habitans, la récompense de son zèle et de ses efforts pour leur être agréable. — On dit beaucoup de bien de Mme Buffardin, qui doit tenir ici l'emploi de première chanteuse.

ROUEN, 7 septembre. — Dieu me garde d'accuser nos correspondans de province, ce que je vais dire ne les regarde en aucune façon ; mais, pour Dieu ! que la Revue se défie des notes apocryphes qui tombent, on ne sait de quelles mains, dans les boîtes de la poste départementale. Ces notes parties obscurément de la localité, accueillies de bonne foi, imprimées et relancées à leur point de départ, amusent à nos dépens les juges bien informés. Mentez donc aux gens qui ont vu. Mais je raconte le fait : La Revue a proclamé, on lui a fait proclamer le succès de Girel à Rouen et celui d'*Une Cause célèbre*. Le succès de Girel, soit ; Girel est un artiste de talent ; mais le *succès* de la pièce, il paraît que messieurs de Rouen ont trouvé le mot de dure digestion. Ils ne s'attendaient pas à recevoir de Paris une nouvelle aussi imprévue. Tout ce qu'ils savaient jusque là, c'est qu'*Une Cause Célèbre* après avoir trébuché sur le Théâtre du Cirque, avait voulu passer l'eau un dimanche et qu'elle était venue tomber sur le Théâtre des Arts.

La chûte même avait été tant soit peu scandaleuse. Le parterre riait, les acteurs riaient ; parterre et acteurs prenaient le drame au comique et s'arrangaient pour tuer la pièce amiablement. Une actricese entre autres, a eu un succès de fou rire en miaulant un très-joli : Je me meurs ! Et puis c'était merveille que d'ouïr les plaisanteries de l'orchestre. Pendant un des entr'actes, le régisseur est appelé à grands cris. Force est à M. Eugène de se mettre sous les armes, j'entends de passer rapidement les manches de son habit noir, et de venir courber le dos comme un coupable pour porter le poids de ses fautes. Qu'allait dire le public ? Allait-il demander pourquoi le mélodrame s'était fourvoyé au Théâtre des Arts ? Pourquoi M. un tel ?... enfin vous savez tous les pourquoi d'usage en pareil cas. Point du tout. Le public était en humeur de rire ; un des habitués de l'orchestre se lève et dit : On a demandé le régisseur pour lui faire savoir, que ce n'est pas M. Girel qui a tué Mme Certain, mais que c'est M. Borsat. Borsat, ou Borssat ? — N'importe. Rires d'éclater, cela se conçoit sans peine. M. Eugène salue et se retire. Il n'en était pas quitte à si bon marché. Le public est un tyran contre lequel les régisseurs n'oseront de long-temps se mettre en révolte. M. Eugène se présente de nouveau et la même voix reprend : Pouvez-vous nous donner des nouvelles de Mme Certain ? La pièce ne put fournir carrière et quand je passai à Rouen on parlait encore de la *Cause Célèbre* et de l'article de la Revue.

Du reste, ce parterre si jovial et si beau-diseur, avait sifflé le début de M. Marquilly, la veille de mon arrivée. Rouen est encore sans premier ténor, et il est peu probable à cette époque de l'année que l'on trouve à remplacer Nourrit, victime aussi des petites fureurs du parterre. Vraiment, on serait tenté de le croire bien sévère ce grand public qui souffle sur les pièces et sur les acteurs : Parais. et disparais ! Sévère, lui ? Eh mon Dieu ! non ; dites capricieux, et vous aurez tout dit. J'ai vu jouer la première représentation de *Gaspardo*, et je puis vous assurer que MM. les Rouennais sont gens de commerce facile. La pièce n'avait été repétée qu'à demi, les acteurs ne savaient pas leurs rôles et faisaient tous de la prose à qui mieux mieux. Du reste, Dévéria chargé du rôle de Gaspardo, n'est pas un acteur sans mérite. Je voudrais seulement qu'il se défiât des souvenirs de Bocage et peut-être aussi de ceux de Guyon. Il a de la chaleur, de la sensibilité vraie, peut-être un peu trop tendre ; car dans Gaspardo il sacrifie la partie sauvage du rôle à la partie pleurée ; la haine du pêcheur aux émotions du père ; mais ses poses sont fières et son geste d'un bonheur assez remarquable. — En acteur qui commence, Robert n'a pas de garde-robe et c'est dommage. Il faut de grands efforts pour dominer le public avec un costume

de comparse et une méchante perruque de troubadour. Robert a été rappelé avec Devéria à la chûte du rideau, et doit se féliciter de son succès ; il l'avait bien acquis. Nicolo mérite des éloges dans le rôle du connétable. Thénard n'est pas meilleur à Rouen qu'à Paris. Mme Serres a rempli avec beaucoup de convenance son petit rôle du prologue; quant à Mlle Laignelet, elle est jeune et jolie; on aurait tort de lui demander plus que cela.

Gaspardo a obtenu un succès qu'un seul sifflet a contesté; mais je rends justice à cet obstiné sifflet. Après chaque acte, il a incessamment porté témoignage contre tous les applaudissemens. C'est avoir de la constance. Vous demanderez peut-être comment il se fait que Gaspardo soit une nouveauté pour Rouen, ce frère jumeau de Paris? Voilà ce que je me suis déjà demandé moi-même ; mais ce n'est pas à moi de résoudre la question.

Ed. THIERRY.

TOULOUSE, 4 septembre. — J'ai tardé jusqu'à ce jour à vous écrire, parce que je voulais vous rendre compte de deux représentations de Nourrit, la *Juive* et la *Muette*.

A. Nourrit s'est élevé, dans le premier de ces deux ouvrages, a tout ce que l'art à de plus beau; il a saisi les différentes nuances du caractère d'Eléazar avec un tact et une ame au-dessus de toute éloge.

Entrer dans des détails sur un artiste aussi haut placé dans la sphère dramatique et musicale, demanderait des colonnes entières, il nous suffira de vous dire que le public a compris cet admirable acteur, et a payé à son double talent, comme chanteur et comédien, un tribut justement mérité.

A la fin du quatrième acte, quand il a dit toute cette belle scène, *Rachel, quand du Seigneur*, et qu'il arrive à cette phrase, avec un entraînement irrésistible.

Et pardonne
S'il te donne
La couronne
Du martyre.

Alors les spectateurs en masse, se levant d'enthousiame, l'ont couvert d'applaudissemens et de bravos, digne hommage rendu à celui qui, pendant 15 années, éleva notre scène lyrique au plus haut période de gloire.

Mme Miro-Camoin a dignement secondé Nourrit dans le rôle de Rachel.

Certes! Celui qui a entendu Mlle Camoin, il y a trois ans, à l'Opéra-Comique, et qui l'entend aujourd'hui, doit trouver une différence bien grande dans le talent de cette cantatrice.

A l'Opéra-Comique, c'était une jeune artiste bien timide, ne jouant que des rôles secondaires, posant souvent des notes au-dessus du ton; aujourd'hui, le travail a développé chez elle un véritable talent: sa voix est belle et étendue, ses intonnations sont d'une justesse parfaite, sa déclamation est bien sentie, et en général son chant est pein de style et goût. Son accentuation gagne tous les jours, et nul doute qu'en continuant la route qu'elle s'est tracée, Mme Miro-Camoin ne parvienne à vaincre toutes les difficultés que son art a tant de peine à surmonter, et pour l'affranchissement desquelles, il faut un travail journalier, pénible et un guide sûr.

M. Rey et M. Paulin ont aussi mérité des applaudissemens.

MM. les choristes ont parfaitement dit tous les chœurs, entre autres, ceux du premier acte, et celui

Ah ! quel heureux destin.

a été enlevé avec une verve et un ensemble qui méritent les plus grands éloges.

Dans la *Muette*, Nourrit a été ce qu'il est partout: excellent chanteur, comédien profond.

En écoutant ces chants de liberté, nous nous sommes reportés à ces jours de juillet où sa voix grandissant au milieu de l'orage révolutionnaire, élevait l'enthousiame au plus haut degré, et remplissait l'ame de chaque spectateur d'un patriotisme si exalté, qu'en sortant de l'Opéra, tous couraient au devant des baïonettes ennemies, affrontant tous les dangers, et terminaient en trois jours la plus extraordinaire des révolutions.

Si nous avons des éloges à donner à Nourrit, nous n'avons rien de bon à dire de l'exécution en général; à l'exception de Mme Miro, qui a chanté ses deux airs avec beaucoup de bonheur. Tout le monde a été au-dessous du médiocre. Les chœurs ont chanté faux à faire mal, la mise en scène était pitoyable ; aussi le plublic a-t-il manifesté son mécontentement par des sifflets et des murmures justement appliqués.

Rien de nouveau ni en drame ni en vaudeville, le répertoire est de la plus complète insignifiance, et voilà long-temps que cela dure. Je ne sais en vérité, à quoi pense l'administration !

Z.

NOUVELLES DIVERSES.

Elleviou et Martin. — La santé de Martin, l'ancien acteur de l'Opéra-Comique, donne de vives inquiétudes; il est atteint d'une gastrite aiguë tellement grave qu'il ne peut prendre aucune nourriture. Il ne se soutient que par la force de sa constitution. Il est en ce moment à Genève, et le médecin le plus habile du pays lui donne des soins. Elleviou, son ami et son ancien camarade, l'engage vivement à venir chez lui, dans le département du Rhône; mais, quoiqu'il n'y ait que 30 lieues de Genève à Lyon, la faculté regarde ce court voyage comme très-périlleux pour le malade, et ne lui permet pas de se mettre en route.

Troupe dramatique Française pour l'Italie, la Grèce et la Turquie. — On en parlait depuis long-temps. Elle est partie samedi passé. Son itinéraire est ainsi tracé: de Paris elle se rend à Lyon; de Lyon à Chambéry, où elle compte jouer. De la capitale de la Savoie elle se dirigera sur Gênes ou Libourne, pour se fixer ensuite quelque temps dans chacune des villes suivantes: Florence, Milan, Venise, Athènes et Constantinople. Ce voyage durera huit mois ou vingt mois, suivant l'accueil que la troupe recevra des populations italiennes, grecques et turques. — Molière joué à Constantinople!—Quoi qu'il en soit, le personnel a été composé de manière à ce qu'il pût exploiter la tragédie, le drame, la comedie et le vaudeville. En voici la composition: M. Ernest, premiers rôles de comédie; M. Simonneau, jeunes premiers; Goda, jeunes premiers et seconds; Camille, financiers et des premiers rôles de tragédie; Masson, pères nobles; Lafargue, premier comique; Roussel, deuxièmes pères; Honoré, troisièmes rôles; ***, deuxième comique; pages, utilités. Mmes Saint-Léon, grands premiers rôles; Cheyza, jeune première; Lafargue, ingénuités; Boulanger, soubrette; Cudot, duègne. M. Ernest a long-temps tenu l'emploi des premiers rôles au théâtres des Arts de Rouen; Mme Saint-Léon a été toute une année à la Comédie-Française.—Le grand Turc pourra donc voir le *bourgeois Gentilhomme, l'Ecole des Maris,* etc., etc.! Qui l'eût dit? qui l'eût cru?

Suicide d'un artiste dramatique. — M. Guillaume Kruger, artiste dramatique du théâtre de Berlin, ayant joué sur le théâtre de Vienne et n'ayant reçu qu'un froid accueil du public, n'a pu supporter ce chagrin; il vient de se pendre. Au moment où on l'a détaché il vivait encore, mais il était dans d'affreuses convulsions; on l'a transporté à l'hospice, et l'on ignore si l'on parviendra à le sauver. Si, en France, tous les acteurs qui ne sont point applaudis voulaient se suicider, que d'articles nécrologiques nous aurions à faire!

Affaire de l'ancien théatre des Variétés. — Nous donnerons d'ici à peu quelques détails relatifs à l'affaire entre MM. T. Crétu, Martin, Lespinasse, la *Commission des auteurs,* et *l'Administration du droit des indigens.* En attendant, nous dirons qu'une *ordonnance de non-lieu* est intervenue dans ce débat, ce qui nous interdit le droit de porter aucun jugement. Nous nous bornerons donc au rôle d'historien.

Mlle Thibaut. — M. Delacroix, professeur de déclamation à Bruxelles, a formé une troupe de drame et de comédie pour exploiter Gand. Il avait proposé à Mlle Thibaut de tenir, dans sa troupe, l'emploi de forts premiers rôles. Cette dame, désireuse de revenir dans une ville qui l'aime et l'apprécie depuis une dizaine d'années, avait, par cette considération, accepté, courrier par courrier, les médiocres émolumens de trois cents francs par mois qu'on lui proposait. Elle s'apprêtait à partir, lorsque M. Delacroix, sur un prétexte futile, a rompu les négociations. Mlle Thibaut désire qu'on sache à Gand que, si elle n'y retourne point, ce n'est pas de sa faute.

Mme Camille. — qui a joué plusieurs fois au théâtre de Belleville le rôle d'Hortense de *l'Ecole des Vieillards,* et qui a fait preuve d'une grande intelligence scénique, doit débuter à l'Odéon à l'époque de l'ouverture. Elle jouera Armande des *Femmes Savantes* et un autre rôle de comédie. Cette actrice, jeune et jolie, manque de l'expérience qui ne s'acquiert que par le travail; mais elle possède un organe agréable; son débit est juste et e laisse à désirer que de l'énergie. Elle peut atteindre au succès.

Philippe, — qu'un événement douloureux a éloigné quelque temps du théâtre, va reprendre le cours de ses voyages dramatiques. Après avoir fait applaudir sa verve joyeuse dans les villes où il portera ses pas, il reviendra à Paris, où il se fixera pendant l'hiver.

Rectification. — La mise en scène de la *Fille d'un militaire* (numéro du 6 septembre courant), n'annonce pas les costumes de Mme Savery et des deux modistes, tels qu'ils ont été établis au Gymnase. Les deux dernières ont des bonnets et non des *chapeaux de paille ;* Mme Savery a une robe de soie grise, un mantelet noir et des gants jaunes : tout cela est plus conforme à la condition des ouvrières, et à la fortune bornée d'une veuve qui ne peut pas se permettre la *robe de satin ponceau.* Nous rectifions ces erreurs dans l'intérêt des artistes de province qui monteront cet ouvrage, autant que pour la satisfaction de Mme Vsannaz, déjà peu favorisée dans la distribution de la *Fille d'un militaire*, et qui ne doit pas encore être accusée d'un manque de discernement dans le choix de ses vêtemens. Nous lui souhaitons un rôle plus important, car elle sait se mettre en ligne avec les premiers emplois, dans les pièces où on lui confie des rôles en rapport avec ses moyens.

Le Ménestrel. — Quelques jolies productions inédites sont promises par ce journal pour l'ouverture de la saison des concerts. Déjà le numéro de cette semaine renferme un morceau de chant très-original, intitulé le *Damné*, paroles de M. Jacques Arago, musique de M. Clapisson.

Avis aux artistes disponibles. — M. Michel, agent dramatique du Midi, à Bordeaux, Chemin-Neuf, n. 89, est chargé de la formation de la troupe d'opéra qui doit exploiter, au premier octobre prochain, le théâtre de Limoges.

Défections honteuses. — On signale déjà deux défections parmi les signataires de la délibération des auteurs contre le cumul : l'un est, pour moitié, dans la paternité d'un drame joué à l'Ambigu, et l'autre n'a encore affiché son nom qu'au bas de quelques numéros d'une de nos feuilles les plus légères ; autant en emporte le vent. Si cela se confirme, nous nommerons.

Hector Chaussier. — Nous tenons note, pour mémoire, de la mort d'Hector Chaussier, auteur du premier mélodrame joué chez Audinot, après la loi de 1791, donnant la parole aux mimes, et promettant, même aux danseurs, d'avoir de l'esprit à la fin d'un couplet. Le plus beau titre d'Hector Chaussier à la considération de son siècle est dans les souvenirs que laisse son père comme l'un de nos plus célèbres médecins.

Théâtres de Belgique. — Les artistes qui désirent aller en Belgique peuvent s'adresser, dès aujourd'hui, à Mme Moline, correspondante des théâtres, séjournant à Paris, pour une huitaine de jours, rue Richelieu, hôtel des Hautes-Alpes, n. 12. Mme Moline reçoit de huit à dix heures ; elle demande immédiatement une forte chanteuse et une danseuse.

SOMMAIRE DU DERNIER NUMÉRO.

Les traités particuliers d'auteurs à directeur, A. Lefranc. — Deux Rôles (1590), A. Lemaitre. — Porte-Saint-Antoine (Réouverture), Armand-Séville. — Théâtres de Paris. — Théâtres de la Province. — Théâtres de l'Etranger. — Mélanges : *Le Bec dans l'eau*, où l'on prouve qu'il est dangereux de manger du homard d'une manière inconsidérée. Grands éclaircissemens dus à la qualité indigeste de ce homard, A. Lefranc.—Nouvelles diverses.

Armand-SÉVILLE, *Administrateur.*

Jules BELIN, *Rédacteur en chef responsable.*

Imprimerie de A. BELIN, directeur-gérant du journal, rue Sainte-Anne, 55.

Théâtre Français.

Mlle Berunger. Mlle Weiss. La Présidente (Mlle Mars) Le Marquis (Menjaud)

Lith. de A. Belin.

La Présidente: *Tout à l'heure je plaisantais.* Le Marquis: *Eh bien! moi maintenant je ne plaisante plus.*

REVUE DU THÉATRE.

SOMMAIRE.

Les Feuilletons dramatiques, Paul VALENTIN.—Académie royale de Musique, H. PRÉVOST. —Les théâtres de Londres sous Shakspeare, Jules BELIN.—Théâtres de Paris.—Théâtres de la Province. — Théâtres de l'Etranger.— Mélanges : *Le Bec dans l'eau*, Rencontre nocturne, ARMAND-SÉVILLE. — Critique : *Aventures galantes de Margot*, par A. Houssaye, Jules BELIN.—Nouvelles diverses.—Mises en scène : *Le Château de ma Nièce*. (LITHOGRAPHIE. — Une scène du Château de ma Nièce).

LES FEUILLETONS DRAMATIQUES.

RÉTROSPECTION.

LE MÉLODRAME MÉPRISÉ. — LA CRITIQUE PAR LES PRODUCTEURS.

Il est un ordre de feuilletonistes qui affichent volontiers un grand mépris pour tout ce qui est théâtre de boulevart. Ces messieurs, se drapant dans leur morgue pédantesque, prétendent, au nom de l'art qu'ils ne comprennent guère, se donner ainsi pour les oracles du bon goût et les défenseurs de la saine morale. — Un théâtre de mélodrame! Bon Dieu! qu'est-ce cela? Comment se trouve-t-il encore des gens qui osent fréquenter de si mauvais lieux? Mais, en ouvrant au peuple de pareils spectacles, vous le pervertissez; vous faussez son jugement dramatique et vous émoussez l'exquise délicatesse de ses impressions... Puis, à la suite de cette diatribe, on ne manque jamais de pousser en avant un argument sans réplique; un lieu commun du plus grand effet : « Remarquez *le peuple* à l'Opéra, vous dit-on, un jour de spectacle gratis; comme il sait bien discerner les beaux endroits du poëme, les grandes magnificences de la partition; comme *son instinct* le guide sûrement dans l'appréciation des beautés musicales; comme ses applaudissemens partent à propos; comme son silence désapprouve à bon escient. Vous le voyez donc bien, le peuple est à la hauteur des chefs-d'œuvre; le peuple est capable de les comprendre et de les estimer... Pourquoi diable le condamnez-vous pour toute sa vie au mélodrame des boulevarts, la pire chose littéraire qui se puisse concevoir? » Comme on le voit, toutes ces belles paroles pourraient se traduire ainsi : « Le gouvernement, s'il comprenait son métier de gouvernement, s'empresserait de subvenir au besoin qui se fait généralement sentir dans tous les quartiers de la capitale, et notamment dans ceux habités par la classe ouvrière, d'un Opéra et d'un Théâtre-Français. Assez, et trop long-temps, la haute intelligence du chiffonnier et l'esprit distingué du bombeur de verre ont été s'applatir contre le théâtre de la Gaîté et de l'Ambigu; leur émancipation intellectuelle doit être la conséquence de leur émancipation politique : vous leur avez donné le jury et la liberté de la presse; vous leur devez bien la comédie de MM. Mazère et Empis. »

Tout ceci est très-juste, mais impraticable; et si nous avons été les premiers

à désirer pour le peuple un théâtre aussi moral et littéraire que possible; nous avons toujours reconnu les difficultés qui retarderaient la réalisation d'une telle mesure. — Sont-ce plusieurs Théâtres-Français que vous désirez? c'est-à-dire plusieurs théâtres qui ne représenteraient que des pièces approuvées par le bon goût, et dont le mérite littéraire serait incontestable. — Mais vous n'y songez pas? Comment! Lorsque tout le talent, tout le génie, toute la bonne volonté de nos auteurs contemporains, et ils sont en grand nombre, ne peuvent suffire pour alimenter convenablement, et selon les conditions que nous venons d'exprimer, le seul Théâtre-Français que nous possédions, l'on voudrait encore fractionner à l'infini cette petite pléiade dramatique, déjà si restreinte et si souffreteuse. Eh! bon Dieu, que deviendrions-nous? — Ou bien alors, vous prétendez qu'on joue sur tous les théâtres de Paris qu'un seul répertoire, celui de la rue Richelieu; mais ce serait encore bien pis, ma foi! un sommeil léthargique étendrait bientôt son crêpe noir sur toute cette population intéressante qui fréquente les spectacles, et l'uniformité tuerait le théâtre à Paris en quinze jours.

Car enfin, ce qui soutient un peu quelques directions c'est la prodigieuse mobilité de leurs répertoires; c'est la diversité des genres qu'ils exploitent; la variété des combinaisons scéniques qu'ils mettent en œuvre; et puis vous aurez beau faire, et, en dépit des observations faites aux représentations gratuites le peuple s'amusera toujours mieux et courra toujours de préférence aux scènes de mélodrame qu'aux scènes de tragédies. — Les théâtres de l'ancienne Grèce réunissaient bien, me direz-vous, toutes les classes de la société : le soldat s'y trouvait bien à côté du philosophe, et tous deux sympathisaient bien par l'impression lorsqu'il s'agissait de rire ou de pleurer à une pièce de Sophocle ou d'Euripide. Pourquoi donc nos théâtres n'auraient-ils pas le même privilége?— Pourquoi? c'est qu'Euripide et Sophocle résumaient dans leurs vastes et sublimes compositions tous les genres que nous avons prétendu séparer plus tard; c'est que, dans leurs pièces, il y avait à la fois de la tragédie, de la comédie, de l'opéra, du drame voire du mélodrame; et que philosophe et soldat pouvaient saisir, chacun à son tour, dans les scènes qui se déroulaient sous leurs yeux, ce qui s'adressait plus particulièrement à leurs mœurs, à leur intelligence, à leur éducation. — Aujourd'hui, que nous avons tout distingué, tout divisé, tout amoindri, du théâtre splendide comme le concevait Athènes, nous avons fait vingt petits théâtres enfumés, qui en sont pour ainsi dire la monnaie honteuse; et de son immense et majestueux public, nous avons composé vingt petits parterres étriqués et tous divers d'émotion, de sentiment et d'esprit.

Mais, après tout, ces théâtres de second ordre ne diffèrent déjà pas tant, quant à leur répertoire, de ceux dits du premier ordre, et certaines de ces pièces pour lesquelles le titre de mélodrame semble à quelques-uns une flétrisure, ne se séparent-elles déjà pas si brusquement de certains chefs-d'œuvre que la Comédie Française accueille avec si grandes fanfares. — Tout ceci ne se réduirait-il pas à une simple question de mots? Au théâtre de Molière n'a-t-on pas bien souvent joué des mélodrames dans toute l'acception du mot, et aux théâtres de M. Pixéricourt de véritables drames comme la rue Richelieu les admet. Qu'est-ce donc que la *Mère coupable* que *Clotilde*, qu'*Angelo*, sinon de fort beaux mélodrames sans musique; qu'est-ce encore que *Lucrèce Borgia*, *Richard Darlington* et les

Glenarvon sinon de vrais drames qui se mettent plus ou moins sous la protection de M. Piccini ou d'un autre. La distinction que l'on veut faire dépendrait donc tout entière d'un certain roulement de basse et de grosse caisse, dont MM. Harel et de Cès-Caupenne auraient conservé forcément la tradition, comme accompagnement indispensable des entrées et des sorties de leurs acteurs, tandis que les sociétaires de la Comédie-Française n'auraient pas encore jugé à propos de l'adopter. Où diable la question va-t-elle se nicher?

Nous disons donc que c'est pure fatuité de la part du feuilleton de traiter ainsi par-dessous la jambe le *Mélodrame*, puisque mélodrame il y a, et de faire assez peu de cas des théâtres qui l'abritent pour oser dire ce qu'a dit M. Rolle à propos du cumul de deux théâtres, entre les mains de M. de Cès-Caupenne :

« Le résultat de cette double direction doit être, tôt ou tard, la clôture de l'un » des deux théâtres; si nous parlions d'une scène littéraire..... on pourrait » s'affliger de l'abus et du péril de ce double privilége, lequel confond, sous » l'autorité d'un seul, deux exploitations et deux intérêts qui avaient besoin de » rester séparés et distincts. Mais l'esprit, le talent, le génie, l'art de la belle » littérature sont tout à fait hors de la question. Il s'agit tout au plus d'avoir » un *Théâtre de Mélodrame* de plus ou de moins. Nous sommes de ceux, que » la chose inquiète fort peu : *tous* les théâtres de mélodrame, disparaissant » d'un seul coup et dans la même soirée, nous en prendrions volontiers notre » parti. »

Vous le voyez, du moment qu'une pièce est désignée sous le nom de *Mélodrame*, elle n'existe pas; c'est quelque chose d'informe et de niais qui ne mérite aucune attention; dès qu'un théâtre joue des pièces, dites *mélodrames*, oh! mon Dieu, l'on peut le fermer, l'anéantir, le raser sans que personne doive s'en émouvoir. — Eh bien! vous vous trompez M. Rolle, vous ne fermerez jamais une des trois grandes scènes de mélodrame sans qu'une certaine population assez nombreuse ne se trouve grièvement blessée dans l'arrangement de ses plaisirs, dans l'économie de ses petites voluptés de chaque jour. Tel bon ouvrier, tel excellent bourgeois adopte un de ces trois théâtres pour toute sa vie et le jour où une faillite ou un incendie vient à le lui interdire pour un temps, vous pourriez le rencontrer sur le boulevard à la nuit tombante, errant, triste et sans but, inquiet et désappointé comme l'oiseau qui, ayant quitté le matin le vieux chêne qui lui servait d'abri, le retrouve le soir étendu et rampant sur la terre. Il faut pourtant avoir quelques égards pour le pauvre et surtout pour le travailleur; et tout en songeant à son instruction, ne pas faire si bon marché de ses délassemens. Qu'en pensez-vous, M. Rolle, feuilletoniste du *National*?

Et songez qu'ici nous ne parlons pas encore de toutes les désolations particulières qu'amène inévitablement la fermeture d'un théâtre dont le personnel est considérable; toutes les familles qu'elle met sur le pavé; toutes les misères qu'elle engendre pour un monde de figurans, de machinistes, d'ouvreuses et d'acteurs. Ceci ne vous inquiète guère, je le sais; mais nous qui vivons en relation intime avec la grande famille dramatique, cela nous frappe tout d'abord; et la nouvelle d'une débâcle administrative, qui remet en question l'existence de quatre ou cinq cents personnes, est toujours pour nous une chose grave, et dont notre cœur saigne long-temps.

N'envisagez donc plus si légèrement, Messieurs, la fermeture d'un théâtre de mélodrame, et la valeur de ces mélodrames eux-mêmes. N'en fait pas qui veut des mélodrames, et tel qui en parle d'une manière si peu respectueuse, serait bien embarrassé pour en composer un.

Ici je crois entendre la critique tout entière se lever en masse pour répéter ce qu'elle disait à M. Alexandre Dumas, lorsqu'il lui reprochait de tout flétrir sans avoir jamais rien expérimenté : Quoi, parce que nous n'aurons pas fait de pièces de théâtre, vous nous refusez toute compétence pour les juger? Peut-être, madame la Critique ; nous ne voyons pas pourquoi le premier venu, sous prétexte qu'il n'a rien fait, se croirait en droit de juger ceux qui font, et se prévaudrait de son impuissance même, pour pulvériser les puissans, de sa hautaine colère. Il est une foule de gens qui pour n'être bons à rien, n'en sont pas moins incapables d'apprécier les grandes œuvres ; c'est une excellente chose de n'avoir rien produit, mais il ne faut pas en abuser.

Lors de la fondation de notre *Revue*, nous plaidions déjà en faveur du principe de la critique des auteurs par leurs pairs, de la production par la production. Plus tard, M. Alexandre Dumas n'a fait que développer une pensée que nous avions émise des premiers. Quelques critiques semblent vouloir revenir aujourd'hui sur cette question qui nous paraissait décidée, et promettent de prouver que la profession d'auteur dramatique, et celle de feuilletoniste, sont incompatibles. Appelés de nouveau sur ce terrain de notre prédilection, nous attendrons les argumens qu'on nous annonce pour y reparaître comme autrefois, pleins de conviction en notre système, et de plus en plus pénétrés que notre opinion est la bonne.

Paul Valentin.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

DÉBUT DE Mme STOLTZ. — UN MOT SUR LE PERSONNEL.

Un fait pénible pour l'avenir de l'Opéra, c'est qu'il n'y a aujourd'hui de spectacles à recettes que ceux qui présentent, séparés ou réunis, ses quatre premiers artistes. Aussi, l'administration use-t-elle de ces ressources, de manière à glorifier le présent et à combler ses caisses ; ce qu'il en sera de ses célèbres chanteurs dans quelques années, s'en inquiète-t-elle beaucoup? A de plus habiles à lutter alors avec les débris prématurés de talens épuisés à la peine, contre le refroidissement et l'abandon d'un public difficile. C'est à tort cependant que l'on accuserait l'administration de voir avec indifférence ce déplorable état des choses ; c'est plus haut que devraient remonter les accusations. Il sera un jour nécessaire de nous enquérir de la manière dont fonctionne l'Ecole Royale de Musique. Il n'y a aucune injustice à proclamer d'ores et déjà l'insuffisance de ses efforts, ou plutôt les vices de son organisation relativement aux études vocales. Comment ! Une école serait entretenue à grands frais, les maîtres les plus habiles y seraient appelés, et il n'en sortirait pas de quoi alimenter nos deux théâtres lyriques? Cette question artistique est complexe et ne saurait être

traitée incidemment à propos des débuts de Mme Stoltz, engagée à l'Opéra pour remplir, avec Mlle Falcon, l'emploi de cantatrice d'expression.

Mme Stoltz est une jeune femme, brune, aux traits allongés, à l'œil noir et plein de vivacité. La sensibilité et la terreur se peignent tour-à-tour sur sa physionomie éminemment dramatique. Sa voix est étendue, mordante, facile; elle se développe large et expressive dans les *cantabile*; elle vibre puissante et émue dans les morceaux où la tragédienne doit prêter à la cantatrice les inspirations et les élans d'une ame ardente et passionnée. Est-ce à son intelligence ou à son cœur qu'elle doit de saisir et de rendre avec force et vérité les nuances délicates et variées des deux rôles qu'elle a joués? Nous ne le déciderons pas; toujours est-il qu'elle a été parfois sublime dans Rachel de la *Juive*. Elle n'a mérité ni obtenu autant de succès dans Valentine des *Huguenots*. Toutefois, elle ne s'est pas laissé écraser par ce rôle si ardu à aborder après Mlle Falcon; la nouvelle interprète n'a pas affaibli l'élévation de style et de pensées de cette riche partition.

C'est à Bruxelles que Mme Stoltz a obtenu les premiers encouragemens, et un peu plus tard, les premiers triomphes. Nous avons une foi vive en son avenir; il peut être brillant si l'accueil favorable qu'elle a reçu ne l'éblouit pas et ne la détourne pas des études sérieuses qui lui sont encore nécessaires pour asseoir et compléter son talent. La justesse de ses intonations doit surtout ne pas cesser un instant d'être l'objet de son attentiou.

Que l'administration jette ses regards de tous côtés, excepté de celui du Conservatoire, ne découvrira-t-elle pas en France un artiste dramatique ou un chanteur libre qui puisse, sans profanation, aider Duprez à soutenir son laborieux et pénible répertoire. L'on parle d'un élève de Rubini qui, l'hiver dernier, a eu du succès dans le monde, et qui ne serait pas éloigné de répondre aux propositions qui lui seraient faites. Plusieurs amateurs qui ont eu occasion d'entendre M. Siran, ténor à Bruxelles, aujourd'hui à Lyon, pensent aussi que les moyens et l'acquit de cet artiste, pourraient avoir à l'Opéra une heureuse application.

Levasseur se fatigue beaucoup, plus que tout autre, à cause de son âge même; il serait urgent qu'il pût se ménager. Il dépend de Dérivis de reprendre la place qu'il a occupée avec succès auprès de lui, et qu'une négligence prolongée aurait pu compromettre. Serda sera toujours un utile auxiliaire.

Quant à Mme Dorus, Mlle Nau, à la vocalisation facile et élégante, l'a supplée honorablement. Nous voudrions rappeler en même temps Mlle Flécheux, dont les débuts furent si heureux! Mais notre indulgence ne saurait aller aussi loin.

Massol et Wartel travaillent beaucoup; ils rempliront des rôles importans écrits pour eux, dans les partitions nouvelles qui s'élaborent en ce moment pour l'Opéra. Nous craignons que la taille et la tournure ingrate d'Alizard, ne nuise à son avenir dramatique. Ce serait dommage; car c'est une des plus belles basse-taille qui aient résonné sur la scène de l'Académie Royale de Musique.

Hippolyte Prévost.

SIÈCLE DE SHAKSPEARE.

LES THÉATRES DE LONDRES.

MATÉRIEL. — I.

Naissance de Shakspeare et du théâtre anglais. — Construction des premiers théâtres à Londres. — Comparaison avec la salle du Palais-Royal. — Anecdote sur Christine de Suède. — Plan des principaux théâtres de Londres. — Leurs enseignes. — Le parterre. — Les loges. — Eclairage des salles.

J'aime à conter. Si donc deux ou trois anecdotes se rencontrent, je prierai le lecteur de vouloir bien me permettre de rompre quelque peu la pédante gravité de mon sujet pour rire en les lui rappelant.

Je comprends fort bien qu'on dise *siècle d'Elisabeth* pour tous les genres d'illustrations qui ont glorifié l'Angleterre sous cette reine vierge; je comprends aussi qu'on dise *siècle de Louis XIV* pour résumer toutes les gloires de la France sous ce roi peu vierge; mais je comprends tout aussi bien qu'on dise le *siècle de Shakspeare* pour réunir, sous une généralité spéciale, tout ce qui, en Angleterre, du temps de Shakspeare, a illustré le théâtre.

Ainsi, en Angleterre, le siècle de W. Shakspeare; en Espagne, le siècle de Lope de Vega, qui sont contemporains et que suit, en France, le siècle de P. Corneille.

D'ailleurs, Shakspeare ouvre positivement la carrière dramatique en Angleterre. Il est né le 23 avril 1564, et ce ne fut que vers 1570 qu'on éleva, pour la première fois, un théâtre à Londres, le Blackfriars probablement.

Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait pas eu de représentations scéniques en Angleterre avant cette époque. Au contraire, si l'on en croit M. l'abbé de La Rue *, les jeux et mystères remontent aussi loin leur origine en Angleterre qu'en France et en Italie; car un *mystère de la Pentecôte* aurait été joué à Chester en 1257.

Mais les représentations scéniques avaient eu lieu chez les clercs et par les clercs, dans des églises ou dans des couvens. Peu à peu, à mesure que les pièces religieuses faisaient place à des sujets profanes et aux drames de pur amusement, on jouait dans les salles des universités, des auberges de la cour, des palais royaux, des manoirs de la noblesse, sous des hangards, ou enfin dans les cours des auberges.

C'était là que, le plus souvent, au commencement du règne d'Elisabeth (1558), les comédiens, qui se mettaient en troupe, établissaient leur théâtre temporaire. Les hôtelleries d'Angleterre étaient généralement, comme quelques unes le sont en France, bâties à l'entour d'une cour avec un balcon (quelquefois un à chaque étage) tournant tout autour et seront de communication aux différentes chambres qui y ouvrent leurs portes. Ces balcons étaient les galeries des spectateurs. On dressait la scène dans la cour, tournant le dos à

* Essais historiques sur les bardes, les jongleurs et les trouvères normands et anglo-normands.

la porte d'entrée, qu'on interceptait au moyen de quelque tenture et où l'on n'avait accès qu'après avoir payé. Une partie de la cour était abandonnée à la plus basse classe des auditeurs.

On le voit, cette disposition était merveilleusement favorable ; et quand les troupes d'acteurs nomades s'avisèrent de s'élever une salle sédentaire, elles n'eurent qu'à imiter la disposition des cours d'hôtellerie qui leur avaient offert des scènes si confortables.

En effet, les divers rangs de balcons devinrent des galeries, et les chambres des divers étages furent conservées ; si bien qu'on ne disait pas alors une loge, mais bien uue chambre. On imita les cours d'hôtellerie au point de ne pas couvrir quelques uns de ces théâtres. Ainsi, le Globe et d'autres théâtres publics n'avaient de toit que sur les loges, les galeries et une partie de la scène, qui étaient couverts par un chaume en roseaux.

Quant aux places occupées du public, la ressemblance de ces premiers théâtres de Londres avec les nôtres était donc bien plus grande que celle de la salle du théâtre du Palais-Royal, ouverte en 1637 par *la Mirame* du cardinal de Richelieu salle qui fut réellement le berceau de l'école italico-dramatique, française.*

Ce théâtre, que Sauval dépeint « comme le plus commode et le mieux entendu de tous, » consistait en vingt-sept degrés et deux rangées de loges. Les degrés n'avaient que quatre à cinq pouces de haut, et les spectateurs du vingt-septième degré n'étaient pas au-dessus des acteurs.

L'existence de ces degrés ou gradins explique l'attitude que prit Christine de Suède, un jour où cette femme singulière, qui n'avait de la femme que le sexe, avait oublié qu'elle n'était pas vêtue en homme. Étant à la comédie** avec la reine Anne, mère de Louis XIV, Christine s'y tint dans une posture si indécente, qu'elle avait les pieds plus haut que la tête, ce qui faisait entrevoir ce que doit cacher la femme la moins modeste. La reine-mère dit à plusieurs dames qu'elle avait été tentée trois ou quatre fois de lui donner un soufflet, et qu'elle l'aurait fait si ce n'eût pas été un lieu public.

Cette salle fût brûlée le 6 avril 1763, réédifiée et réouverte le 26 janvier 1770.

La construction des théâtres de Londres variait beaucoup.

Le Globe, salle particulière d'été, était héxagone, bâti en bois et sans toit, comme nous l'avons dit; il n'avait que deux portes, et pourtant, lors de l'incendie du 29 juin 1613, on n'eût à déplorer aucun accident, bien que la salle fût alors remplie. Les Blackfriars, théâtre d'hiver et particulier, étaient probablement bâtis de pierres et fermés. La Fortune, théâtre public, était un bâtiment rond, en briques. Alleyn, le célèbre acteur, fondateur du Dulwich collège et propriétaire du Bear garden (combat d'ours), l'avait, en 1599, au prix de £ 520

* La différence de construction des théâtres était la même que celle des pièces. En Angleterre, les théâtres étaient autochtones, d'une nature convenable au pays ; en France on les construisait d'après les modèles anciens, sans avoir réfléchi si ce qui était bon pour la Grèce et pour Rome l'était pour Paris, même avec des modifications.

** Dreux du Radier.

(13,000 fr.) fait approprier à sa nouvelle destination; car, auparavant c'était un bâtiment que Henry VIII avait bâti pour y faire élever ses enfans. La Fortune était d'ailleurs un théâtre de proportions très-grandes, comme le prouve l'annonce suivante publiée dans le *Mercurius Politicus* du mardi 21 février 1621, dix mois environ avant que cette salle brûlât : « A louer, pour y bâtir, le terrain du théâtre la Fortune, situé entre White Cross street et Golding lane, dans la paroisse de Saint-Giles, Cripplegate. On peut y élever vingt-trois habitations avec jardin, et y ouvrir une rue pour la plus grande commodité des locataires. » La salle fut pourtant reconstruite et agrandie; mais on doute que ce fût à la même place.

Les théâtres du temps de Shakspeare, au moins quelques-uns, avaient une enseigne correspondant au nom qu'ils portaient. Ainsi Heywood dit** : « Je préfère » rester ici, à jamais, comme une statue dans la façade de votre maison; comme « la représentation de dame Fortune, devant le théâtre de la Fortune. » Le Globe avait pour enseigne un Atlas ou Hercule supportant le Globe entouré de cette légende : *Totus mondus agit histrionem* (tout le monde joue un rôle). Enfin, le Curtain (rideau) tirait son nom d'un rideau rayé qui lui servait d'enseigne.

Rentrons dans les salles.

Comme nous l'avons dit déjà, plusieurs théâtres publics et d'été, le Globe, par exemple, n'étaient pas entièrement couverts. Cette place, exposée aux fréquentes variations de l'atmosphère anglaise, était réservée à la plus basse classe des spectateurs, celles que Shakspeare nomment les Groundlings*** et Ben Johnson les understanding gentlemen of the ground****. Dans les salles particulières et d'hiver telle que les Blackfriars, ce *parterre* s'appelait comme aujourd'hui *pit****** et était muni de sièges.

Les loges ou chambres, comme on les nommait, étaient, dans les théâtres publics, d'une dimension considérable.

On éclairait les salles avec des fallots, sorte de lanternes larges et ouvertes, d'une forme à-peu-près semblable à la forme des lanternes qu'on fixe à la poupe des vaisseaux.

Parmi les documens les plus importans sur l'histoire du théâtre, à cette époque, on doit compter une vue intérieure du Red Bull, prémise comme frontispice, à une collection des farces jouées sur ce théâtre, collection publiée par Francis Kirkman, en 1672. Nous avons un fac-simile de cette vue, et nous le citerons quelquefois à l'appui de ce que nous dirons sur l'intérieur des théâtres.

Jules Belin.

---

* Cette coutume prouve, par induction, que les théâtres d'alors n'étaient que des constructions hâtives, sans façade distincte qui les fît distinguer des maisons environnantes.

** *English Traveller*, 1633.

*** Outre que ce mot veut dire les *parterriens*, il a plusieurs sens qui devaient prêter aux quolibets et aux jeux de mots.

**** *Les intelligens messieurs du terrain*. Notre mot *parterre* n'a pas d'autre étymologie.

***** *Fosse*.

THÉATRES DE PARIS.

Opéra. — Le *Siége de Corinthe* et le vieux ballet de Dauberval, *la Fille mal Gardée*, auraient équivalu hier à un relâche, sans la présence des deux demoiselles Elssler dans le ballet. Le chant n'avait pour interprête ni Duprez, ni Levasseur, ni Mlle Falcon.—On annonce la prochaine reprise de *la Muette de Portici*. Duprez jouera le rôle de Mazaniello; celui de Fenella sera rempli par Mlle Céleste Elliot, arrivée récemment d'Amérique, comblée des dons de la fortune.

Français. — M. Samson, relevant d'une longue maladie, a fait sa rentrée dans *Bertrand et Raton*. C'est toujours le jeu que vous savez : jeu affecté à force de finesse; débit lent, monotone, froid, intelligent et parsemé de poses nombreuses; jeu et débit vaniteux et pleins de soi-même. Nous ne niions pas que ce soit à juste titre; mais tel juste soit le titre sur lequel il repose, un défaut a toujours tort de se manifester. — Mlle Mars aurait été parfaite dans les *Fausses Confidences*, si la mémoire ne lui eût pas manqué deux ou trois fois, et si on n'eut eu à blâmer deux ou trois passages. De notre part, ces éloges ne sont pas suspects. Les diamans étaient magnifiques. Monrose joue Dubois aussi mal que possible dans l'excès d'esprit et l'absence de bon sens. Mlle Dupont a été fort bonne. La duègne, Mme Desmousseaux, est toujours impayable. Menjaud a été faible réellement.

Opéra-Comique. — Soutenu par la savante musique de M. Onslow, le *Duc de Guise* poursuit la pénible carrière que lui a faite M. Planard. Il faudra bientôt le faire accompagner d'un autre ouvrage si l'on veut qu'il ne chante pas dans le désert. Cependant Chollet, Mlle Prévost et Jenny-Colon prêtent à cet ouvrage le charme de leur voix et l'appui de leur talent. S'il n'obtient pas plus de succès, on sait à qui il faut s'en prendre.

Odéon. — L'ouverture de ce théâtre reste fixée à la première quinzaine d'octobre; on parle vaguement d'un prologue dû à la plume spirituelle de M. Scribe, certains disent qu'il ne doit point y en avoir. On annonce, comme devant être représentée pour l'ouverture, une pièce de Mme George Sand, dont M. Harel n'aurait pas voulu entendre la lecture. La restauration de la salle est presque achevée et tous les travaux marchent avec un ensemble et une activité au-dessus de tous les éloges.

Vaudeville. — Point de nouveautés, mais on en apprête, et le nombre en est grand. Il y en aura pour tous les goûts. Ce n'est pas, on le sait, l'activité qui manque à ce théâtre. — Très-incessamment le *Tourlourou*; puis la pièce de M. Rosier. — M. Omer a obtenu jeudi, dans *Elle est Folle*, un succès franc et mérité. Il a de l'intelligence, de la dignité, de la chaleur; sa diction est bien accentuée, mais elle pèche par un peu de monotonie.

Gymnase. — Il est temps que la pièce dans laquelle Bouffé doit créer un nouveau rôle, se produise. La présence de ce comédien consommé peut seule sauver ce théâtre de l'abandon total dont il est menacé par le public.

Variétés. — Odry a reparu dans *Mme Gibou et Mme Pochet* et dans l'*Ours et le Pacha*; mais ce n'est pas ce vieux farceur qui fait venir le public aux Variétés. Le nom de Vernet sur l'affiche, et celui de Mlle Jenny-Vertpré, ont une puissance bien plus attractive. La *Chatte metamorphosée en femme*, fait toujours le plus grand plaisir. Les Minauderies de la gentille minette, sont délicieuses de graces et de spirituelle finesse. — Prosper est très-plaisant dans *Dig-Dig*. — Ce n'est plus Vernet qui joue Tristapatte dans l'*Ours et le Pacha*; il est remplacé par Adrien qui ne s'en acquitte pas mal. — La Gingeolle est joué très-plaisamment par Cazot.

Palais-royal. — C'est ici que la foule a élu domicile, et elle n'en démare pas. Il n'en saurait être autrement avec les nombreux élémens de succès que possède ce théâtre, et que son directeur sait si bien mettre en œuvre.

Porte-Saint-Martin. — Le grand bruit a cessé; les espérances gigantesques se sont réduites à néant, et l'aplomb de M. Harel est venu se briser devant le dégoût du public. Ainsi, les réclames et les annonces ne trouvent plus de place dans les journaux, qui, mystifiés une fois, craignent de l'être de nouveau; les affiches colossales, j'allais dire triomphales, ont peu à peu diminué et sont arrivées aujourd'hui aux proportions les plus restreintes : elles ont, en cela, suivi la gradation de recettes. Mlle Georges semble

enfin comprendre sa position au vis-à-vis du public ; elle n'a point osé, tandis qu'elle était persifflée par le public qui applaudissait Mélingue et Raucourt, elle n'a point osé, dis-je, se faire un trône de l'affiche, qui, depuis la représentation de cette pièce, est devenue pour elle un pilori ; elle fait cacher son nom entre ceux de ces deux estimables artistes ; elle voit qu'il lui faut déguiser sa présence ; il faut que le mal soit bien grand pour forcer ainsi la malade à venir à résipiscence. Maintenant, si M. Harel veut que nous croyions à cette phrase, écrite en tête de son affiche : *Billets de faveur supprimés*, il faut, dis-je, qu'il ait soin de ne point envoyer dans nos bureaux et dans nos ateliers des liasses de billets à quinze sous, comme nous en avons reçu ces jours derniers. Voyez ; chez M. Harel l'habitude des égards qu'il croit devoir aux gens de lettres est si grande qu'elle lui fait même oublier ce qu'il écrit sur les affiches. — Moins d'égards à l'avenir, M. Harel, s'il vous plaît.

Ambigu-Comique. — *L'Agrafe*, uni au *Corsaire Noir*, forme un spectacle si confortable qu'on a été obligé de reculer encore l'apparition de l'*Officier Bleu*. Si l'on pouvait en dire autant de la Gaité, ce serait, pour M. de Cès-Caupenne, une bien bonne affaire, mais hélas il n'en est pas ainsi.

Gaité.—Les journaux de l'administration de ce théâtre sont, en vérité, bien maladroits et leurs cliens devraient bien leur faire la leçon sur leur inhabileté. Après avoir vainement cherché à faire croire que ce théâtre avait des pièces plus qu'il ne lui en fallait, et que la ligue des auteurs ne serait nuisible qu'à ces derniers ; les voilà publiant que, de tous les points de la province, les pièces arrivent au directeur. Mais l'on sait ce que peuvent être des pièces composées en province, même par des hommes de talent. Le théâtre exige de l'homme qui s'y voue un séjour à Paris pour y étudier non-seulement la société qui doit lui fournir des portraits à peindre, mais pour connaître le mécanisme dramatique si je puis m'exprimer ainsi, pour acquérir la science de la scène, connaissance indispensable pour réussir. Or, nous le demandons, est-ce à des hommes éloignés de la scène, qui n'ont aucune des connaissances scéniques exigées par le théâtre qui peut se passer de littérature mais jamais d'effets ; est-ce à ces hommes, dis-je, que le directeur de la Gaité pourra raisonnablement demander des moyens de vie et des gages de durée. Nous ne le pensons pas.

Folies-Dramatiques. — La réouverture de la Gaité et les deux pièces qu'on y représente attirent beaucoup de monde sans contredit aux Folies-Dramatiques. — On répète à ce théâtre un vaudeville intitulé *le Grand Bonnet*, qui n'est ni une parodie ni une critique du *Petit Chapeau*, assez mal retappé chez le voisin, et qui n'aura pas de peine à éclipser son succès.

Panthéon. — Ce théâtre vient de donner les *Aventures d'un Chapeau rose*. — Rien de plus commun, de plus nul, de plus trivial que cette nouvelle œuvre de MM. Simonin et Nezel. Quand on a le courage de composer de pareilles rapsodies, on devrait avoir celui de les signer. — Mlle Pélagie et Mme Lambquin ont pourtant fait, dans cette pièce, des efforts pour prouver que le talent d'un acteur peut quelquefois lutter avec avantage contre la nullité des rôtes qui lui sont confiés.

Porte-saint-antoine. — Une indisposition, on ne dit pas de qui, suspend les représentations de *Zaun et Schubry*, et fournit aux pièces de l'ancien répertoire l'occasion de se reproduire. Ainsi le public a revu avec plaisir, l'*Oncle d'Afrique*, le *Retour au logis* et quelques autres, qu'il a salués de ses applaudisssemens. — Mme Barville a reparu dans plusieurs de ces ouvrages, et les spectateurs ont été agréablement surpris de revoir cette jolie actrice, que l'on croyait ne plus appartenir au théâtre du boulevart Beau marchais.

THÉATRES DE LA PROVINCE.

Avignon, 10 septembre. — L'exécution de l'opéra de *Robert-le-Diable* n'a pas été indigne de cette belle partition ; elle a pu satisfaire les amateurs les plus difficiles. Mlle Jolly, dans le rôle d'Isabelle a reçu des applaudissemens mérités. Elle y a montré de l'ame, de la sensibilité, elle y a fait entendre une voix, où la flexibilité s'unit à la force. L'acteur qui débutait dans le rôle de Bertram, y a obtenu du succès, et Mlle Coraly, qui jusqu'alors n'avait chanté que le vaudeville, s'est parfaitement acquitté du personnage d'Alice.

Clermont-Ferrand, 10 septembre. — La clôture du théâtre a eu lieu dimanche dernier, et le temps de sa vacance sera employé aux réparations de la salle. Le public qui commençait à apprécier la troupe de M. Chapiseau, la voit s'éloigner à regret et forme des vœux pour son prompt retour. La représentation de clôture était de nature à piquer la curiosité. Elle se composait de la *Comtesse du Tonneau*, de *Valérie* et de *M. et Mme Galochard*. Les deux vaudevilles étaient joués pour la première fois et, la manière dont les artistes se sont acquittés de leurs rôles dans les trois ouvrages ne pouvait qu'augmenter e regret du départ.

Le Havre, 11 septembre. — Lhérie a été toute la semaine le héros de notre scène. A lui tous les honneurs du feuilleton, à lui tous les applaudissemens de la foule. Les fronts les plus graves se dérident aux burlesques imitations, aux grotesques transformations dans lesquelles excelle l'acteur parisien, qui sous le masque du comédien laisse deviner l'homme d'esprit. Sa voix souple et sonore nous fait regretter que ces qualités réunies dans un acteur de vaudeville, se rencontrent à un faible degré chez quelques-uns de nos chanteurs, — Quelque agréables que soient pour le public, quelque lucratives que soient pour la direction, les tournées départementales des artistes de Paris; nous pensons qu'elles sont très-préjudiciables aux progrès de l'art théâtral en province; si on examine, que les pièces qu'ils jouent ont été composées pour eux seuls, que les rôles secondaires sont presque toujours insignifians, ou que, s'ils méritent quelque étude, les acteurs n'ont pas le temps d'y apporter le temps et le travail nécessaire; on reconnaîtra avec nous que ceux qui, malgré ces circonstances défavorables, parviennent à se faire remarquer, ont doublement droit à des éloges; et cependant la liste en est nombreuse, car elle se compose de MM. Paris, Marchand, Châtelet, Philippot et de Mmes Verteuil, Marcou et Angélina. J'oubliais de citer, comme doué d'une mémoire prodigieuse, M. Mordant, auquel dans chaque pièce, un rôle appartient de droit. — *Clifford le Voleur* est venu dimanche, mettre en relief le talent d'un de nos acteurs, M. Alfred Harmand qui, aux qualités de la jeunesse joint celle d'un âge plus avancé, l'habitude de la scène. Marchand a fait rire comme toujours. — On annonce l'arrivée de la première chanteuse et de la première basse-taille. Au prochain courrier, le compte-rendu de ces deux débuts. A. F.

Lyon, 12 Septembre. — Une indisposition de Mlle Falcon l'a empêchée de jouer dimanche. — Cette cantatrice est rétablie et a dû jouer mardi pour la dernière fois les *Huguenots*.

Nevers, 11 septembre. — L'annonce de *Gaspardo le Pêcheur* avait attiré la foule au théâtre. Ce drame, d'un intérêt puissant, a produit beaucoup d'effet sur les spectateurs, et le jeu des acteurs est pour beaucoup dans le succès qu'il a obtenu. — Mme Pousseur s'est acquittée du rôle de Catarina, de manière à faire regretter qu'il ne fût pas plus long. — M. Ponnet a saisi parfaitement toutes les nuances du rôle difficile de Gaspardo; il y a déployé une verve, une chaleur et une sensibilité entraînante. Les autres rôles ont été remplis très-convenablement, et de justes et nombreux applaudissemens ont récompensé les artistes qui en étaient chargés. — La troupe de M. Pousseur a fait sa clôture définitive dimanche dernier par le *Pré-aux-Clercs* et la *Comtesse du Tonneau;* et le lendemain elle s'est mise en route pour Moulins.

Nîmes, 8 septembre. — M. Vernet, engagé pour l'emploi de premier ténor, a débuté par le rôle du comte Ory, dans l'opéra qui porte ce titre. Cet artiste est doué d'une voix agréable et facile, qu'il conduit avec goût. Peut-être manque-t-il de la force et de la puissance qu'exige la musique dramatique. Il faut attendre les autres débuts de M. Vernet pour le juger entièrement. — Mlle Roulle a enthousiasmé son auditoire. Trois salves d'applaudissemens ont accueilli son air du premier acte du *Comte Ory*. — L'orchestre est parfaitement conduit par M. Bénard. Il est impossible d'y mettre plus d'ame, plus d'entraînement. Jamais on n'a vu au pupitre une aussi chaleureuse direction.

Perpignan, 9 septembre. — Après trois mois de vacances, le théâtre vient de rouvrir sous la direction d'un artiste recommandable, M. Dapreval, dont la réputation est honorablement établie à Perpignan. — Les débuts de la troupe lyrique ont eu lieu jusqu'à ce

jour avec le calme le plus parfait ; des applaudissemens seuls se sont fait entendre. — Parmi les artistes qui ont obtenu le plus de succès et dont l'admission a été décidée de prime abord, il faut citer le premier ténor, M. Chevalier, dont la voix est peut-être un peu faible pour ce grand emploi, mais qu'il sait rendre fort agréable et qu'il dirige avec habileté. — M. Maire, second ténor, dont l'emploi n'a jamais été mieux rempli à Perpignan. — M. Ferrari, première basse chantante, Mmes Allan, Pougaud et Buffardin. — M. Dapreval ne mérite que des complimens sur la composition de sa troupe, et le public n'a que de la satisfaction a attendre du talent des artistes et du zèle du directeur.

Reims, 12 septembre. — Ni rebutés, ni découragés par les fatigues d'une longue tournée, nos acteurs reviennent à nous, engagés dans une voie de progrès notables, et pleins d'un zèle dont le public a commencé et continûra à les récompenser. — Malgré le beau temps il y avait, hier dimanche, affluence de spectateurs à notre théâtre, la représentation a été très-brillante, tant par le choix des pièces que par le talent des artistes, elle se composait du *Portefeuille* ou *les deux familles*, drame, et de la *Comtesse du Tonneau*. — Toute invraisemblable que paraît être l'intrigue de cette dernière pièce, elle n'en est pas moins très-amusante; les scènes en sont bien conduites, le dialogue est toujours spirituel. Aussi a-t-elle obtenu un beau succès qui sera durable et fructueux pour le directeur. Mme Lefebvre à reçu les applaudissemens les plus mérités. — Vernin, dans le comte de Lauzun, nous a montré qu'il portait aussi bien et avec autant d'aisance l'habit à la française que le frac de nos jours ; il a parfaitement saisi l'esprit de son personnage. C'était bien le roué de la cour de Louis xv. — Ségny, dans celui de l'Espérance, a été très-amusant. Mme Dubary était un mauvais rôle, Mme Martial s'en est bien tirée; la perruque poudrée lui va fort bien. — Le succès du *Portefeuille* n'a pas été moins grand M. Grandjean, dans le rôle du général Lemire, à exprimé avec énergie les douleurs d'un père qui voit suspendu un arrêt de mort sur la tête de son fils innocent. M. Nestor, dans celui de Dupont, s'est montré partout bon comédien. En général la pièce a été jouée avec talent, et les applaudissemens du public n'ont point fait faute aux acteurs qui avaient des rôles dans cet ouvrage. —Le répertoire neuf et varié de M. Nestor devrait attirer constamment la foule au théâtre qu'il dirige avec tant de zèle.

Saint-Etienne, 6 septembre. — Pendant le mois qui vient de s'écouler, la direction du théâtre de Saint-Etienne a donné au public une tragédie, cinq comédies, quatre drames, un mélodrame et dix-neuf vaudevilles, en tout trente pièces, dont trois seulement avaient été représentées le mois précédent. Sur ces trente pièces, quatorze n'avaient pas encore été jouées à Saint-Etienne, et plusieurs sont vraiment des nouveautés. Un répertoire des plus variés est promis pour cet hiver ; le zèle de M. Annet, le directeur répond à toutes les promesses, à toutes les espérances. Exemple à suivre par les autres directions théâtrales.

Strasbourg, 10 septembre. — Dans le *Rossignol*, Mlle Lamy a confirmé toutes les espérances qu'elle avait fait concevoir ; son succès a été des plus brillans. — MM. Lecourt et Pamel, l'un dans le rôle de Lubin, l'autre dans celui du bailli, ont très-dignement secondé leur Philis. — L'opéra-comique de la *Dame Blanche* n'a pas été moins favorable que le *Rossignol* à Mlle Lamy ; et dans l'exécution de cet ouvrage, M. Théodore a fait preuve d'une excellente méthode, d'une voix pure, fraîche et bien timbrée. — M. Lemonnier, première basse, n'a pas obtenu moins de succès que les artistes dont on vient de parler.

Toulouse, 10 Septembre. — La représentation de *Robert-le-Diable* a été des plus belles. Nourrit, dans cet ouvrage, a dignement soutenu la brillante position qu'il s'est acquise ici dans *la Muette* et dans *Guillaume Tell*.

Valenciennes, 12 septembre. — Que dire du talent d'une jeune cantatrice qui, dans un concert, et sans autre appui qu'un piano assez faible, est parvenue, à force d'ame, de sensibilité et aussi de l'excellence d'une belle voix, dirigée avec un goût très-remarquable, à captiver tout un auditoire et à lui faire partager toutes les émotions qu'elle éprouve? Qu'à coup sûr, ce doit être une cantatrice de talent qui, un jour, illustrera la scène et prendra à côté de nos artistes les plus distingués, une place honorable. Mlle Dhenin est cette jeune cantatrice qui, dans la belle romance de la *Juive*: il va venir, dans *Ave Maria*; cette touchante mélodie de Schubert, dans une scène de *Jane Gray*, et deux romances très-

gracieuses, a su prendre tour-à-tour les inflexions les plus douces et les plus énergiques, les plus résignées et les plus souriantes. Par le dramatique de son chant et l'expression toute pleine de candeur de sa physionomie, Mlle Dhénin nous a transportés de la froide étiquette du concert, aux émotions brûlantes du théâtre. Et quand on a mentionné ce beau et légitime succès, on n'a plus besoin d'ajouter que des applaudissemens enthousiastes ont accueilli la jeune artiste.

Après le nom de Mlle Dhénin, il faut citer avec un éloge mérité celui de notre concitoyen M. Ilario Villoc, pour les variations de flûte de sa composition, qu'il a exécutées avec talent. ABEL HÉCART.

THÉATRES DE L'ÉTRANGER.

ANVERS, 10 septembre. — Le second début de la nouvelle troupe a eu lieu dans la *Pie Voleuse* et le *Châlet*. Malheureusement une frayeur hors de raison semble dominer tous les artistes, et leur ôter les moyens de faire valoir leurs talens : M. Edouard Daudé, qui a déjà fait ses preuves à Liége, et dont nous avons plus d'une fois admiré la belle voix, nous est apparu dans le rôle du Bailly ; nous regrettons qu'il n'ait pas été plus maître de lui, et qu'il n'ait pu secouer l'émotion trop grande à laquelle il était visiblement en proie, car il était impossible de le juger à cette première épreuve et d'apprécier toutes ses bonnes qualités. Il a été cependant généralement reconnu qu'il possède une très-belle voix, et nous l'engageons à avoir plus de confiance en lui-même ; son succès alors ne sera pas douteux. Mlle Roussel, dans le rôle de *Petit Jacques*, a fait plaisir par son jeu plein d'intelligence. Son duo avec Mme Duchampy a été très-bien chanté et a provoqué quelques marques d'approbation. — Dans le *Châlet*, Mlle Roussel a également fait plaisir. Camoin a fort bien chanté le rôle de Max, et Duchampy n'était pas déplacé dans celui de Daniel. Sambet est toujours indisposé.

BRUXELLES, 10 septembre. — Je n'ai rien de bien intéressant à vous écrire sur notre Théâtre-Royal, dont le répertoire a été assez languissant depuis ma dernière lettre. Il est vrai, que Mme Casimir a été pendant quelques jours retenue éloignée de la scène par une indisposition assez grave ; heureusement elle nous a été rendue cette semaine, et on a pu reprendre l'*Ambassadrice* et *Robert-le-Diable*. L'accueil qu'elle a reçu du public a dû lui prouver le plaisir qu'il ressentait de la revoir. Sa voix n'a rien perdu de sa fraîcheur et de sa suavité, et elle a mieux chanté que jamais ses rôles d'Henriette et d'Isabelle. A propos de l'*Ambassadrice*, je dois vous signaler une singulière contradiction du public, ou plutôt de quelques abonnés. Mme Rousselois, qui a créé chez nous le rôle de Mme Barneck y avait été très-comique, et avait chanté avec une voix plus que surprenante dans une femme de son âge. A la cinquième ou sixième représentation de cet ouvrage, elle fut remplacée par Mme Caussin, qui a été accueillie d'une manière glaciale ; pas de murmures, il est vrai, mais aussi pas le moindre petit applaudissement. Mercredi dernier, Mme Rousselois reprend son rôle, le joue comme toujours, avec une verve étonnante, et elle est impitoyablement chûtée, et, je le répète, c'est une contradiction et qui plus est une criante injustice.

Raguenot, dont on ne saurait trop louer le zèle et les études, se trouve maintenant plus à son aise devant le public, qui apprécie chaque jour de plus en plus ses excellentes qualités. Sa voix qui conserve toujours sa puissance admirable, devient plus expressive, plus suave et plus flexible dans le *cantabile* ; il a joué Eléazar avec beaucoup de talent ; son rôle de *Robert-le-Diable* lui vaut chaque fois des applaudissemens mérités. Avec le talent qu'il possède déjà, et la persévérance qu'il met à travailler, Raguenot promet d'arriver un jour au plus haut degré de l'échelle, et j'aime à lui prédire que, s'il continue, cet avenir est prochain. Ces éloges, que je me plais à lui adresser aujourd'hui, devront d'autant plus paraître mérités, que j'ai quelquefois cru devoir le juger avec un peu de sévérité. Pourquoi ne m'est-il pas permis de revenir de la même manière sur le compte de tous ceux que j'ai critiqués, mais hélas ! hélas !

Vous parlerai-je de la comédie ? Elle a été nulle. *Les Deux Ménages* et le *Jeu de l'Amour et du Hasard*, voilà ce qu'il y a eu de plus saillant. Chilly, par son jeu plein d'in-

telligence et de légèreté, s'est concilié à toujours la faveur du public. Je ne l'ai pas encore vu jouer un rôle où il fut déplacé. Toujours en scène, sachant bien ses rôles, ne faisant pas languir l'action, et se mettant avec goût, il sait donner au personnage qu'il représente, un cachet tout particulier. Je l'ai bien vu hier soir au Parc, dans une petite comédie de l'*Ambigu*, intitulée : *Je serai comédien*. Vous savez, que tous les autres rôles sont sacrifiés à celui de Charles, et par conséquent, ce qu'il faut de talent pour bien jouer un semblable personnage, sur lequel repose toute la pièce. Eh bien ! malgré tout le mérite de Davesnes qui a créé ce rôle à Paris, je doute qu'il l'ait mieux rempli que Chilly; mais je m'aperçois que j'anticipe sur le Théâtre du Parc. J'y reviendrai tout à l'heure.

Mlle Lebrun, notre excellente soubrette, après avoir été passer à Paris un congé d'un mois, a reparu sur notre scène, par le rôle de Mme Bourdeuil, des *Deux Ménages*. Elle est toujours charmante. Mlle Fresson a très-bien joué le rôle de Mme Dorsay, et Mme Baptiste, dans celui de Stéphanie, a été d'une grâce parfaite. La comédie de Marivaux n'avait attiré personne, elle a été représentée presque dans le désert, les loges ne se sont garnies qu'au moment où l'*Ambassadrice* allait commencer. Elle a néanmoins été très-bien jouée par Bouchet et Chilly, et par Mmes Fresson et Lebrun.

—Jeudi, l'administration a fait une galanterie au public; elle nous a donné la première représentation d'un ballet. Vous allez crier au miracle, et vous demander quelle nouvelle production nous est apparue! Je vous le donne en mille; mais comme je ne veux pas vous tenir le *bec dans l'eau*, je vais vous le dire de suite : Le ballet que nous avons eu, c'est *Almaviva et Rosine*, nouveauté qui date de l'an de grâce 1806 ou 1807, si j'ai bonne mémoire. Aussi, ce soir-là, il y avait une foule épouvantable qui se pressait,..... à la promenade; mais le théâtre était vide. Cependant il faut rendre justice aux danseurs, cette vieillerie a été jouée avec autant de talent que s'il se fût agi d'une nouveauté. Guillemin, Page, Carelle; Mmes Saint-Romain et Page, ont droit aux remercîmens de la direction, pour le talent qu'ils ont déployé. Carelle a été fort comique sous la casaque de Basile. Le *pas de deux*, dansé par le couple Page, a été vivement applaudi; le *pas seul*, par Mlle Saint-Romain, lui a fourni l'occasion de déployer toute sa grace et toute sa légèreté. Le *pas de la glace*, par Mlle Saint-Romain et Mme Page, a fait beaucoup d'effet, et a été justement applaudi. Après avoir payé un juste tribut d'éloges aux artistes, je ne puis m'empêcher de déplorer l'aveuglement de l'administration, qui a dépensé de l'argent pour remonter cet ouvrage, tandis qu'avec la pareille somme, il lui eût été facile de nous donner un des ballets de M. Léon. Est-ce *habileté*? est-ce *ineptie*? vraiment je n'en sais plus rien.

J'en viens maintenant au théâtre du Parc. Depuis quelque temps la bonne société semble s'y être donné rendez-vous. Il est vrai aussi que le répertoire en est maintenant très-varié. La présence de Paul Fernand a donné une vie nouvelle au Vaudeville, et il recueille chaque soir de nombreux applaudissemens. Je regrette seulement que jusqu'à présent on ne lui ait donné pour amoureuse que Mlle Henriette Bouchez, qui n'est pas de force à jouer certains rôles, tels que celui des *Premières amours* et celui de la *Chanoinesse*. Pourquoi donc Mme Thénard n'a-t-elle pas été chargée de ces deux rôles? C'est encore un secret de l'administration. Dimanche dernier nous avons eu la première représentation du mélodrame, *Une Cause célèbre*: Mlle Bouchez a joué le rôle du muet avec beaucoup d'intelligence. Mme Lemoigne, dans le rôle de Miss Jeannies, a été touchante de sensibilité et en même temps de dignité. Paul (non pas le Paul Fernand), m'a rappelé ce pauvre Ferdinand, alors qu'il commettait régulièrement à la Gaîté six ou huit meurtres par semaine. Au reste, le mélodrame a réussi; on a surtout applaudi un petit ballet, donné par deux enfans, le jeune Daniel et la petite Élise.

Hier nous avons eu deux premières représentations, le *Cornet à Piston*, et *Trop Heureuse*. Dans la première pièce, Victor a été délicieux; Alphonse, s'est montré naturel dans le personnage de sir Arthur; mais Bouchez a été ignoble dans celui du banquier Coots. Cette farce a paru un peu longue et a provoqué quelques sifflets à la chute du rideau. — *Trop Heureuse* a fait grand plaisir; ce vaudeville de salon a été parfaitement joué par Mmes Thénard et Lemoigne. M. Hyppolite, que l'administration a engagé pour remplacer Tournier, jouait le rôle créé à Paris par Taigny. Ce jeune homme ne manque pas de moyens; mais il se coiffe d'une manière bien ridicule, et il a quelque chose de bien désagréable dans l'organe. A propos de Tournier, il s'élève une contestation : vous vous rappe-

lez que cet artiste avait éprouvé, lors de ses débuts, quelques désagrémens; cependant l'administration ne sachant de quel bois faire flèche, avait prié Tournier de ne pas partir. Celui-ci eut le grand tort de consentir à rester, quoique depuis lors il ait été revu sans opposition aucune. Confiant sur la parole de la direction, Tournier se croyait sûr d'achever ici son année. Point du tout! M. Hyppolite est arrivé, et bien qu'il n'ait pas encore débuté au grand théâtre, où son succès est encore hypothétique, l'on signifie à Tournier qu'à partir du 1er octobre, il ne fait plus partie de la troupe. Voilà la reconnaissance de l'administration pour un artiste qui, il y a quatre mois, aurait pu trouver un autre engagement, et qui maintenant va se trouver pendant huit mois sans emploi, pour avoir bien voulu ne pas faire manquer plusieurs représentations qui n'auraient pu avoir lieu sans lui. C'est une leçon! qu'elle puisse au moins être profitable pour d'autres! Les *Premières amours* et la *Chanoinesse* ont fourni à Paul Fernand l'occasion d'un nouveau succès. C'est un véritable trésor que l'administration a trouvé. Dieu veuille qu'elle ne finisse pas par le dégoûter comme elle en a dégoûté tant d'autres! A. S.

Francfort, 8 septembre.—C'est un véritable événement que la première représentation d'un opéra tel que les *Huguenots*. La direction du théâtre de Francfort l'a compris et s'est mise en frais pour les décors, les costumes, le soin minutieux des moindres détails de cet important ouvrage. Non seulement l'œuvre de Meyerbeer a rempli la salle, mais celle-ci n'a pu contenir la moitié des curieux qui l'assiégaient. Près de cinquante loges avaient été refusées par l'administration, qui ne pourra de long-temps peut-être suffire à toutes les demandes. Le plus éclatant succès a couronné et surpassé l'espérance des amateurs; et la gloire de l'illustre compositeur que la France semble avoir adopté n'en reste pas moins une gloire européenne.

La Haye. — Le 2 septembre, on a donné au Théâtre-Royal-Français une première représentation du *Don Juan* de Mozart. Cette magnifique partition a été écoutée avec recueillement et applaudie avec transport. — *Les Huguenots* de Mayerbeer sont à l'étude et ne tarderont pas à être représentés.

Tournay. — Les débutans: Mlle Novel, première chanteuse; fort belle voix d'une pureté remarquable, et sonore; mais dont le jeu laisse quelquefois à désirer. Si elle voulait sérieusement étudier l'art dramatique, elle deviendrait une artiste de premier mérite. — M. Schemelser, premier ténor, belle voix brillante, mais qu'il force par momens, ce qui n'est pas désagréable dans le grand-opéra, mais qui devient rude dans l'opéra-comique. Lui recommander la légèreté dans le chant, c'est lui prescrire l'abandon de ce que sa méthode a de défectueux. Agréable comédien, d'une mise fort distinguée, bonne tenue, bon ton. — M. Rindolphe, première basse, baryton; possède une belle voix, pure, ronde et flexible; il prononce et module bien son chant; ce sont là de belles qualités pour une basse chantante. Il y a de l'avenir dans ce jeune homme comme chanteur et comme comédien. — Cosse, second basse-taille; belle voix, forte, mais peu gracieuse, bien timbrée cependant, peu de souplesse; affectant en parlant le poème de le réciter dans un diapason le plus grave qu'il peut et toujours sur le même ton, accent trop prononcé; c'est un défaut qu'il pourrait corriger en travaillant; il y a aussi de l'avenir chez lui. — Bordes, trial; jeu fort agréable, beaucoup de naturel, voix faible, mais bon musicien, chantant fort juste, bon trial, très-comique. — Mme Simon, gracieuse, jeu savant, voix souple et jolie, sujet distingué. — M. Dumas, très-bon comédien, chanteur fort passable, déplacé nulle part, acteur des plus consciencieux. — Mme Henry, vrai bijou, des plus jolis minois, frêle, délicate, aérienne, aussi agréable comédienne que jolie; voix claire, pure, un peu faible, mais fort agréable; de l'ame, de la diction, de l'élégance. — M. Auguste Marquilli, second ténor, colin; acteur aimable, un peu froid, tenue parfaite, diction naturelle; on n'a pu encore juger sa voix que dans les vaudevilles. — Mlle Honorine, jolie femme; le public désirerait la voir plus souvent. — Mme Bordes est trop jolie et n'a pu être encore jugée. — Mlle Hermance, forte chanteuse, n'a pas eu de succès dans le rôle de de la reine du *Pré-aux-Clers*; nous doutons qu'elle puisse jamais atteindre le rôle d'Alice de *Robert*. Ses notes graves sont belles; c'est une voix de contralto; mais les notes aiguës sont nulles; elle semble s'être rendue justice et être pénétrée de cette vérité; elle pourra être bien dans la *Fiancée*.

MÉLANGES.

LE BEC DANS L'EAU.

ROMAN. — Chap. xx. — Rencontre nocturne.

Rêves si frais de jeunesse, hallucination printanière, voluptueuses pensées d'avenir !

Elle avait les plus beaux cheveux blonds qui jamais aient paré tête de jeune fille; un front large et pur, des yeux où se peignaient à la fois la douceur, la vivacité, l'intelligence et l'esprit; des sourcils admirablement déliés, des dents de perles, et une bouche! une bouche inventée pour le premier baiser. La lèvre supérieure arquée avec grace se découpait en cœur au milieu; un sourire continuel errait sur son visage rose et frais, image du printemps..... Telle était cette Lucile, cette sœur consanguine de Caroline, que Gallimard adorait, dont il voulait faire la compagne de sa vie, et qu'il avait un moment oubliée pour la coquette Mme de Nerville, la femme de l'ambassadeur, avec laquelle il était parti à la campagne, sur l'invitation du mari, et près de laquelle il remplissait le rôle de galant sigisbé, aspirant aux faveurs de la grande dame, plutôt par amour propre que par amour.

Lothaire ignorait le départ de Lucile pour Bruxelles; mais dès qu'il en fut instruit par la lettre qu'Anselme lui écrivait de sa prison, et qui lui fut envoyée à la villa de l'ambassadrice, il prit congé d'elle, en s'excusant du mieux qu'il pût, faisant valoir les droits de l'amitié, et l'obligation où il se trouvait de voler au secours de son cher Anselme. Quelques heures après la réception de la lettre du prisonnier, Gallimard courait la poste sur la route de Bruxelles; il avait déjà franchi la moitié de l'espace qui le séparait de son ami et de sa maîtresse; la voiture se trouvait à quelques lieues au-delà de cette ville surnommée la pucelle, et où mourut Charles-le-Simple. Les chevaux, aiguillonnés par le fouet du postillon que les pour-boire du voyageur avaient stimulé, laissaient derrière eux Péronne et se précipitaient sur Valenciennes; la nuit était des plus sombres; mais sereine; les étoiles tremblaient au firmament, pas un souffle d'air ne réveillait le feuillage endormi; les ténèbres, le silence de la nature, la paix profonde répandue sur tous les objets, et qui n'était interrrompue que par le bruit monotone du véhicule roulant sur le pavé, avaient jeté Lothaire dans une disposition d'esprit et de cœur qu'il n'avait point encore éprouvée. C'était une vague tristesse, une inquiétude aiguë, mêlée à une douce mélancolie qui le plongeait dans une espèce de rêverie pénible, laquelle pourtant avait son charme. Il se livrait à tous les pensers qui remplissaient son cœur, lorsqu'un choc épouvantable vint le tirer de son assoupissement. Des cris douloureux se font entendre sur la route; il ordonne au postillon de s'arrêter, descend de la voiture, se dirige au milieu des ténèbres du côté d'où partaient les cris, et il aperçoit une légère berline renversée sur le sol. Elle contenait deux femmes qu'on aurait pu croire grièvement blessées, aux gémissemens qu'elles faisaient entendre, et déjà il s'apprêtait à leur prodiguer les secours de son art. Heureusement il n'en était rien; elles avaient eu plus de peur que de mal, et en étaient quittes pour quelques légères contusions et le froissement de leur toilette, ce qui fut reconnu dès qu'on les eut fait sortir de la voiture versée et qu'elles furent remises de leur effroi.

Il s'agissait de relever cette voiture, afin de procurer aux voyageuses les moyens de continuer leur route, et l'impatient Lothaire y aidait de toutes ses forces, secondé par les conducteurs des deux équipages. Mais on s'aperçut bientôt qu'une roue de la berline était entièrement brisée. Comment faire? quel surcroît d'embarras! Le galant docteur ne pouvait abandonner seules, sur une route au milieu de la nuit, deux femmes, dont une surtout lui paraissait jeune et qu'il soupçonnait être fort jolie, car il ne pouvait voir sa figure enfoncée sous un énorme chapeau. Pressé d'arriver à sa destination, il ne pouvait pas non plus offrir le secours de sa voiture à des personnes qui se dirigeaient en sens contraire.

— Ces dames se rendent à Paris, sans doute, dit Gallimard en s'adressant à celle qui lui paraissait la plus jeune? — Oui, Monsieur, et nous venons de Bruxelles, répondit une voix douce qui vibra délicieusement aux oreilles de son interlocuteur. — De Bruxelles, reprit Lothaire? — Où nous n'étions arrivées que depuis quelques jours et où nous devions demeurer long-temps, sans un évènement qui nous rappelle précipitamment dans la capitale. Cette réponse était faite par la dame la plus âgée, et sa voix, ainsi que celle de la plus jeune, ne semblait point inconnue au docteur.

C'est monsieur Gallimard! s'écria tout-à-coup la jeune personne éclairée par son cœur. — Lucile! exclama à son tour Lothaire, qui déjà soupçonnait la vérité; et, malgré la présence de Mme Bertrand, les deux amans se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre et s'étreignirent avec ardeur. La nuit, favorable à ce tendre épanchement, jeta son voile sur des baisers reçus et rendus, et ne mit personne dans le secret de leur volupté.

Une explication s'en suivit : Lothaire apprit la mise en liberté d'Anselme; son départ de Bruxelles et son retour à la maison d'Auteuil, où il avait annoncé qu'il se rendait afin de rejoindre Caroline que lady Pollard avait emmenée avec elle, malgré l'opposition de Mme Bertrand. On lui fit connaître aussi que Perrin-Vandergoës, qu'une blessure retenait à Paris, y avait demandé incontinent Lucile et sa compagne, ce qui avait précipité leur départ et occasionné la rencontre fortuite qui venait d'avoir lieu.

Le voyage de Lothaire n'avait plus de but; tout se conciliait pour favoriser ses desseins et pour l'accomplissement de ses vœux. Il était sans inquiétude sur le sort de son ami; il retrouvait une femme adorée qu'il se promettait de ne plus quitter, et c'était à ses côtés, pressé par elle pendant toute une nuit, qu'il allait regagner ses foyers, où il espérait bientôt l'installer en lui donnant son nom; car Perrin, Vandergoës, ou Uberto, comme on voudra l'appeler, ne s'était jamais montré contraire au projet d'union entre Lothaire et Lucile, bien que le pélerinage de Bruxelles cachât quelque dessein qu'on n'avait pu pénétrer encore. Ils montèrent donc tous les trois dans la voiture qui n'avait pas versé, et, le lendemain matin, ils descendirent rue du Helder, au domicile de Mme Bertrand.

Le repos était devenu nécessaire aux voyageurs; Mme Bertrand surtout, encore froissée de sa chute, éprouvait le besoin de s'y livrer à l'instant même; elle remercia Lothaire de son secours, de son zèle, des soins qu'il offrait de lui donner, et se retira dans sa chambre à coucher en l'invitant à aller aussi goûter

un repos dont il avait besoin autant qu'elle, la santé de Lucile ne donnant aucune inquiétude.

Lothaire salua Mme Bertrand, fit quelques pas vers la porte de sortie, tandis qu'elle fermait la sienne, et, tourmenté d'un désir vague, il revint près de Lucile assise sur un divan, lui prit la main, s'assura de l'état de son poulx, et reconnut dans son agitation une cause dont le siége était au cœur. Bientôt cette main fut couverte de mille baisers brûlans qui, dans l'état hygiénique, étaient plutôt un irritant qu'un lénitif; Lucile émue, troublée, ne résistait qu'avec faiblesse à l'empressement du docteur, qui était tombé à ses genoux. Cette attitude a été imaginée par le respect; mais elle n'est pas toujours fidèle à l'intention de son fondateur, car elle met à portée d'en manquer. Lucile, succombant sous le poids des sentimens divers qui l'agitaient, brisée de fatigue par les événemens de la nuit, pâlit, ferma les yeux et tomba inanimée sur le sein de Lothaire, qui craignit un moment que les suites de cet évanouissement ne devinssent funestes à l'objet de sa vive passion. Il lui fit respirer les sels alcaliques d'un flacon qu'il portait sur lui, et ce ne fut qu'au bout d'une demi-heure qu'il la vit commencer à faire quelques mouvemens et peu à peu reprendre ses sens.

Lothaire était seul avec elle, et tous ses désirs, comprimés dans son sein. purent s'épancher en paroles désordonnées et brûlantes. Oh! parle, parle, lui disait-il en couvrant de nouveau ses mains de baisers et de larmes..... parle!... Dis-moi que tu ne veux pas mourir; que tu veux me laisser le temps d'être heureux par ton amour!..... C'est que, vois-tu, rien ne saurait nous séparer à présent..... J'ai soif de tes baisers, de tes regards, de ta parole!..... Oh! regarde-moi, ame de ma vie, mon ange, ma sainte! regarde-moi! parle-moi, je t'en conjure!..... Cette voix passionnée était bien puissante, car les yeux de Lucile s'entrouvrirent; ses bras se soulevèrent avec effort; puis, par un instinct secret, ils entourèrent le cou de Lothaire; leurs lèvres s'unirent, et tous deux s'abîmèrent dans une longue extase.....

Ils étaient dans cet état de ravissement céleste, lorsque la sonnette de l'appartement fut agitée avec la plus grande violence et à plusieurs reprises. Il fallut bien redescendre sur la terre et revivre de la vie commune et prosaïque; il fallut surtout aller ouvrir; Lucile n'en avait pas la force; Lothaire y alla..... C'était Perrin.

ARMAND-SÉVILLE.

CRITIQUE.

LES AVENTURES GALANTES DE MARGOT, PAR ARSÈNE HOUSSAYE. *

M. Houssaye a déjà commis deux gros péchés : *La Couronne de bluets* et *La Pécheresse*. La *Couronne de bluets* s'est fait remarquer par la débauche d'esprit qu'y avait prémise M. Théophile Gautier. Quelques organes de la presse daignèrent s'occuper de *La Pécheresse* pour anathématiser certains passages immoraux, disait-on, et qui réflétaient *Mlle de Maupin*. A cette époque, l'identité de M. Arsène Houssaye et de M. Théophile Gautier fut généralement admise. Quand M. Houssaye se présentait quelque part, on lui disait : « Ah! oui, je sais; M. Théophile Gautier, fort connu! Comment donc! une grande réputation. » Quand M. Théophile Gautier était nommé tout haut en public, il entendait à ses côtés : « Tiens! voici Arsène Houssaye; fort spirituel; il a fait *Mlle de Maupin*, qu'il n'a pas voulu signer; fort adroit, très-spirituel! » Aujourd'hui, la binité s'est dissoute; l'indivi-

* Un vol. in-8o, 7 fr. 50 c. Chez L. Desessart et comp., éditeurs, 9, rue de Sorbonne, Paris.

dualité s'est constatée. Il n'y a plus moyen de croire que M. Houssaye soit M. Gautier, ni que M. Théophile soit M. Arsène. Chacun doit y gagner à n'être chargé que de ses propres iniquités.

Iniquités? pis que ça! des romans.

Or, on doit savoir qu'aux yeux d'une foule de critiques, honnêtes gens s'il en fut, rien n'égale la facile stupidité qu'on trouve à faire des romans, si ce n'est la stupide facilité qu'il faut pour écrire des pièces de théâtre.

Quant à moi, j'avoue que je crois toute cette littérature de recherche et de travail appelée difficile, infiniment plus aisée que la littérature d'imagination qu'on nomme facile. — Si l'on en arrive au point d'utilité et qu'on dise la production difficile est l'utile, la production facile est l'inutile; nous répondrons que l'utilité n'existe que selon les points de vue; et que, pour beaucoup de personnes, il est aussi inutile de traduire Démosthènes ou Cicéron, ou de faire l'histoire d'un peuple; qu'il l'est, pour beaucoup d'autres, d'écrire un roman ou une pièce. Je crois que tous ces travaux tendent au même but, ont tous la même utilité : celle de peindre les passions humaines, d'en développer le jeu pour prouver quelle force existe dans ces puissans leviers, de relever enfin la dignité de l'homme en établissant jusqu'où notre nature peut s'élever par l'esprit, le courage, le dévoûment et l'amour, comme peuple ou comme individu.

Rien de ce qui existe n'est inutile. Tant qu'on fera des romans, c'est qu'il faudra en faire, et, de l'existence même, chaque œuvre de l'esprit tire sa raison d'être.

La nouvelle production de M. Houssaye a plus attiré les yeux de la critique qu'aucune de ses antérieures. Le titre a d'abord excité de la rumeur. Les uns l'ont approuvé; les autres, improuvé. Puis on en est arrivé à l'œuvre en elle-même, et, à ce propos, on a fait beaucoup de belles grandes et longues phrases sur la poésie idyllique, sur les bergeries de Racan, que bien peu connaissent; sur Florian, qu'on ne lit plus; sur Gesner, que personne n'a lu; enfin, sur la renaissance de la pastorale. Mais on s'est trompé.

Toute littérature a plusieurs faces; pourquoi s'étonner que la nôtre se présente diversifiée? — C'est un bien; c'est ce qui doit être; c'est ce qui est. Corneille, Racan et Scudéry; Crébillon père, Crébillon fils, Florian et Berquin; Mme de Staël, Châteaubriand, et Mmes de Genlis et Montolieu; Victor Hugo, Alexandre Dumas, et M. Bouilly.

Il en faut pour tous les esprits, il y en a pour tous les goûts.

Ce que je sais, c'est que les *Aventures galantes de Margot* sont tout-à-fait du mien. L'action est d'une rare simplicité, et la simplicité me convient fort. Dans un ordre plus relevé, la simplicité est la beauté, quand elle n'est pas la pauvreté.

Il s'agit des amours d'une jeune Normande pour un jeune Normand. Margot ne fait rien; Jacques n'en fait pas beaucoup davantage. Mais Jacques devient amoureux d'une belle demoiselle. L'ambition le prend, il se fait poète, devient riche et glorieux; conquiert sa Clotilde; puis s'en dégoûte, comme on se dégoûte de tout ce qui n'est pas naïf et vrai et revient à sa Margot, non-seulement comme on revient *toujours* à ses premières *amours*, mais encore comme on revient tôt ou tard à la vérité.

Pourquoi la critique serait-elle sévère pour M. Houssaye? Elle ne l'est jamais qu'autant que la production s'élève orgueilleuse devant elle. Alors elle monte ses grands chevaux. Mais quand la production est humble et sans prétentions, pourquoi la critique irait-elle tirer sa poudre aux moineaux?

Aussi, a-t-on été toute indulgence pour M. Houssaye, et il n'en pouvait être autrement. Le livre de M. Houssaye est bien dans ses conditions : Que vouloir de plus?

L'intérêt est habilement ménagé, non par des faits, mais par de petits secrets de style; l'action va toujours à son but; la lecture est attachante et coulante.

Nous blâmerons trois choses : deux sont de forme, la troisième de fond.

La manière de style qu'on rencontre souvent.

Le genre de parler de soi, fort à la mode dans le dandysme, mais peu parmi les gens de goût.

Enfin, l'idée d'avoir fait d'un pauvre garde-moulin un riche et grand poète.

Ah! M. Houssaye, cette dernière faute surtout, je ne vous la pardonnerai pas. Croyez-vous donc qu'il n'y ait pas assez de jeunes littérateurs dans le malheur pour illusionner

tant d'enfans qui, au sortir de leur collége, n'étant propres à rien par suite de leur éducation factice et frivole, ont de la tendence à se lancer à corps perdu dans la littérature! Votre Jacques de Martigny peut causer bien des infortunes, bien des dissentions de famille. Il est mauvais de présenter un succès brillant et rapide à l'imagination exaltée de notre jeunesse; d'autant plus mauvais, que ce n'est pas là la vraie vérité, que ce n'est là que la vérité exceptionnelle. La vérité vraie est que, dans la littérature comme dans toute carrière, le nom ne vient qu'à la suite de travaux et de luttes sans nombre; le repos, presque jamais. La vérité vraie, c'est que les jeunes littérateurs meurent de faim, à moins qu'ils ne soient soutenus par leurs parens, ou qu'ils n'aient un métier. La vérité vraie, c'est que les littérateurs de second période sont aux gages des Revues, journaux ou libraires, émiettant leur avenir, dissipant, chaque jour, en menue monnaie la somme de leur génie. La vérité vraie, c'est que la plupart des littérateurs, même du petit nombre qui ont eu dans leur existence une époque de gloire et d'éclat, attachés à la glèbe, courbés sur leurs travaux et labourant sans cesse, arrivent à une vieillesse anticipée, sans repos et sans tranquillité. Voilà la vraie vérité!

Les autres carrières ne valent guère mieux. Le succès ne se trouve que rarement ailleurs; le bonheur ne se trouve nulle autre part. D'accord; mais il se trouve encore moins dans les carrières d'art, où les vanités et les passions sont sans cesse exaltées, sans cesse piquées, sans cesse tumultueuses.

Je crains que votre roman, M. Houssaye, ne puisse induire en erreur quelques jeunes imaginations et les appeler dans une voie déjà trop fréquentée pour qu'un grand nombre n'y soit pas étouffé, au profit de quelques uns, par l'étreinte de la foule; et voilà pourquoi je vous blâme.

D'ailleurs, je le répète, votre livre m'a fait grand plaisir; la lecture en est attachante sans fatigue, et doit convenir à toutes nos jolies lectrices. Il est plein de talent et d'esprit jeune, frais et gracieux.

Jules Belin.

NOUVELLES DIVERSES.

M. Vedel. — On lit dans l'*Echo de Rouen* du 13 septembre : M. P... se présente à l'église Saint-Eustache pour les publications de son mariage avec une demoiselle du nom de Vedel. Comment écrivez-vous ce nom-là, dit le curé ? Comme le nom du directeur de la Comédie-Francaise, répond malicieusement M. P... Ah ! fort bien, reprend M. le curé de Saint-Eustache, j'ai été plus d'une fois en relation avec le directeur du Théâtre-Français, je sais l'orthographe de son nom; et comme M. P... paraissait surpris de cette réponse et était tenté de la prendre pour une raillerie, le prêtre ajouta : Oui, M. Vedel m'a quelquefois apporté de l'argent pour les pauvres de ma paroisse.

Nouvelle démentie. — Tous les journaux ont annoncé qu'un petit prince allemand avait voulu enlever une jolie actrice des Variétés, et que, par suite du non-succès de son entreprise, il avait perdu la raison. Cette nouvelle est tout-à-fait controuvée. — Le fou, qui se promenait en rêvassant sous les galeries de l'Opéra, est un garçon boulanger, qui n'a rien de commun avec la noblesse allemande, et que l'on a conduit à Charenton.

Mlle Emilie Liot. — On dit un bien extrême de cette jeune et jolie actrice, qui, de retour de Portugal, où elle a eu les plus grands succès, doit débuter incessamment à Gand dans la troupe de M. Delacroix.

Un cirque a Constantinople. — Le *Moniteur Ottoman* dit, dans un de ses derniers numéros, que le sultan, qui est très-avide des exercices équestres, à son passage à Silistrie, enchanté de l'adresse dont une troupe d'écuyers européens avait fait preuve, laissa des ordres pour que ces écuyers fussent envoyés à Constantinople, dans le but de faire jouir les habitans de la capitale d'un spectacle nouveau pour la plupart d'entre eux. A son retour, il voulut que cette troupe donnât une grande représentation à laquelle seraient invités à assister tous les principaux fonctionnaires du gouvernement, ainsi que MM. les membres du corps diplomatique. Conformément aux ordres de S. H., la magnifique plaine de Haydar-Pacha, à l'extrémité du faubourg de Scutari, fut choisie comme le lieu le plus convenable pour une semblable fête, et un cirque fut établi en face du kiosque impérial. Pendant la durée de ces exercices, la plaine de Haydar-Pacha offrait l'aspect le plus varié et le plus imposant à la fois. La présence du souverain, la réunion de tant de hauts personnages, cette foule immense de promeneurs qui la parcouraient en tous sens, les beautés naturelles du site, tout concourait à produire un coup-d'œil ravissant. — Franconi, où es-tu ?

Mlle Danse, — qui tenait l'année dernière l'emploi de première danseuse à Bruxelles, où elle a laissé des regrets, est maintenant à Vienne. Cette artiste a débuté dernièrement au Théâtre-Royal de cette ville par la *Sylphide*, et son succès a été des plus brillans.

Fortune d'une ex-actrice. — La duchesse de Saint-Albans, qui vient de mourir il y a peu de temps à Londres, y avait été comme l'on sait actrice. A l'occasion de sa mort, voici quelques détails fournis sur l'immense fortune du banquier Coutts, son premier mari. Il parait que cette immense fortune était due, en grande partie, aux relations de ce banquier avec les employés supérieurs de la banque d'Angleterre et d'autres banques. Il les traitait souvent, et plus d'une fois, à la fin d'un repas, il apprit des nouvelles qu'il sut parfaitement exploiter. Un service financier rendu au comte d'Abercorn ne contribua pas peu à grossir ses capitaux. Il sut se concilier la bienveillance de ce riche seigneur en mettant quelques fonds à sa disposition dans un moment de gêne, et depuis la reconnaissance du comte lui fut acquise, à tel point qu'il avait toujours entre les mains une balance en faveur de ce client, de 100,000 liv. sterl. au moins. Le comte d'Abercorn procura au banquier Coutts la clientelle du roi Georges III. Il n'est pas étonnant, d'après les capitaux énormes que Coutts eut en sa possession, qu'il ait laissé une fortune aussi colossale ; celle dont sa femme, depuis duchesse de Saint-Albans, a hérité, était de 50 millions de fr. — Quelle douce tentation pour nos actrices !.....,

Théatre Espagnol. — Sur les théâtres de Madrid, on ne joue presque que des traductions d'ouvrages français. Le mois dernier, on y représentait *la Croix d'or* du Vaudeville (*la Cruz de oro*), et les *Enfans d'Edouard* (*los Hijos de Eduardo*). En parlant de cet ouvrage de M. Casimir Delavigne, le rédacteur *del Patriota* le désigne ainsi : *Drama ventajosamente conocido en estos teatros.*

Le Nain du roi de Pologne. — Le comte Borulosky, ce célèbre nain polonais qui fit tant parler de lui en Europe et surtout en France, il y a plus de soixante ans, est mort mardi dernier dans une maison de campagne qu'il habitait depuis plusieurs années près de Durham. Il était dans sa 99e année et jouissait de toutes ses facultés. Un de ses amis nous fournit sur son compte les renseignemens qui suivent : Il était né à Pokcia, dans la Pologne russe, et très-jeune encore, par suite des troubles qui désolaient son pays (sous le règne de Stanislas, dernier roi de Pologne). il émigra à Paris, sous la protection d'une dame polonaise de haut rang. Après un court séjour dans la capitale de la France, la révolution qui éclata dans ce pays, obligea cet intéressant gentilhomme à partir pour l'Angleterre en 1792, et il ne l'a plus quittée. Il y a environ 36 ans, qu'on publia à Londres une histoire de sa vie ; elle portait pour épigraphe ces deux lignes expressives : « Mystérieuse nature, que tes œuvre sont bizarres ! tu a mis l'esprit d'un homme dans le corps d'un enfant. »

MISES EN SCÈNE.

LE CHATEAU DE MA NIÈCE.

DÉCORS.

Un riche salon : grande porte à battans, au fond; grandes portes latérales au second plan; aux angles du fond, hautes croisées garnies de rideaux ponceau à fleur d'or; entre la porte du fond et la croisée angulaire de droite, pendule figurée dans la tapisserie; à gauche, une table garnie, recouverte d'un tapis à fleurs; à droite, un fauteuil; tableaux en pied aux murs.

COSTUMES.

Le *Marquis de Stainville* (Menjaud). — Habit à la française et culote de velours moucheté; gilet de satin blanc pailleté; cravate et jabot blancs plissés; bas de soie blancs; manchettes; perruque poudrée; chaine de montre (voir la lithographie).

Le *Chevalier d'Alby* (Mirecourt). — Uniforme bleu, à retroussis jaunes; culote blanche; bas de soie blancs; gilet de satin blanc; jabot et cravate blancs; chapeau garni de galons d'or; épaulette sur l'épaule gauche, contre-épaulette sur la droite; perruque poudrée.

M. de Lussan (Fonta). — Habit à la française, à broderie simple, de couleur foncée; culote, id., etc.

Gombaud (Armand-Dailly).—Habit de livrée, rouge; culote foncée; perruque blanche; gilet de satin bleu clair, à fleurs, etc.

La *Présidente de Lamorinière* (Mlle Mars).— Robe de gros de Naples, bleu clair, moirée, parsemée de petites roses sur le devant, un peu traînante; manches courtes et plates, bordées d'un petit bouillon de ruban de satin bleu et terminées par un sabot de dentelle brodée; petit chapeau de même étoffe que la robe, surmonté de roses, et relevé sur la droite; tour de gorge en dentelle; nœud de satin retenu par une Sévigné; gants blancs montant à mi-bras, avec une petite garniture de rubans de satin bleu; bouquet de

roses placé à droite dans les cheveux poudrés; pendans d'oreille en perle; éventail à la main (voir la lithographie).

La *Comtesse de Surgis* (Mlle Bérenger). — Robe de satin rose broché, à queue; roses et plumes dans les cheveux; manches courtes et plates, avec sabot de dentelle et nœuds de satin; gants blancs, demi-longs, garnis; coiffure poudrée; collier et pendans d'oreille.

Marguerite de Lussan (Jenny Weiss). — Robe blanche; manches courtes et plates, avec nœuds de satin blanc; gants demi-longs blancs et garnis; coiffure poudrée; collier et pendans d'oreille en perle.

Positions.

(Prise du point de vue du spectateur et de gauche à droite).

Scène 1: D'Alby, 1; de Lussan, 2; D'Alby entre par le fond; de Lussan, par la porte de droite. Après *Lussan, le secret*: D'Alby, sort par la porte du fond. — Scène 2. De Stainville, 1; la comtesse de Surgis, 2; de Lussan, 3; Marguerite de Lussan, 4. De Stainville, la Comtesse, et Marguerite, entrent par la porte de gauche. Après: *comme mon droit*, un domestique entre par le fond; après: *dans ma chambre*, le domestique sort; après: *permettez*, de Stainville offre sa main à la comtesse de Surgis et sort avec elle et Marguerite par la porte de gauche; après: *l'antichambre*, de Lussan sort par la porte de droite. — Scène 3: La présidente seule. — Scène 4: La présidente, 1; Gombaud, 2. — Scène 5: Marguerite, 1; la présidente, 2; Gombaud, 3. — Scène 6: Marguerite, 1; de Stainville, 2; la présidente, 3. Après: *ma main*, de Stainville, reconduit Marguerite à la porte de gauche, et revient en scène; de Stainville, 1; la présidente, 2. — Scène 7: de Lussan, Marguerite, d'Alby et la comtesse, entrent par la porte du fond; de Lussan, 1; Marguerite, 2; d'Alby, 3; la comtesse, 4; de Stainville, 5; la présidente, 6. — Scène 8: de Lussan, 1; d'Alby, 2; la comtesse, 3; de Stainville, 4; la présidente, 5. Après: *du grand monde*, la présidente sort par le fond avec d'Alby. — Scène 9: de Lussan, 1; la comtesse 2; de Stainville, 3. A la fin de la scène, ils sortent tous deux précipitamment par le fond. — Scène 10: Marguerite, 1; la comtesse, 2. A la fin de la scène elles sortent à gauche. — Scène 11: d'Alby, 1; la présidente, 2; de Lussan, 3; de Stainville, 4. — Scène 12: la présidente, 1; de Stainville, 2. Après: *dont je viens d'hériter*, de Stainville, 1; la présidente, 2; après: *oh! restez*, de Stainville s'assied à la table de gauche; après: *écrivez donc*, un domestique, avec deux lettres à la main, qui sort de la porte de gauche, se dirige au fond, et parlant à la cantonnade: *j'exécuterai*, etc; après: *celle-ci à mon coureur*, le domestique sort, et de Stainville prend la droite. La présidente, 1; de Stainville, 2. — Scène 13: la comtesse, 1; Marguerite, 2; la présidente, 3; de Stainville, 4. — Scène 14: La comtesse, 1; Marguerite, 2; la présidente. 3; d'Alby, 4; de Lussan, 5; de Stainville, 6. D'Alby et de Lussan entrent par la porte de droite. Après: *toutes ses gageures*. de Lussan, 1; la comtesse, 2; d'Alby, 3; Marguerite, 4; la présidente, 5; de Stainville, 6. — Scène 15: de Lussan, 1; la comtesse, 2; d'Alby, 3; Marguerite, 4; Gombaud, 5; la présidente, 6; de Stainville, 7. Après: *Quoi, c'est ma tante!* de Lussan, 1; la comtesse, 2; la présidente, 3; de Stainville, 4; Marguerite, 5; d'Alby, 6. Gombaud est sorti après: *si ma nièce le permet.*

SOMMAIRE DU DERNIER NUMÉRO.

Le public des théâtres de Paris, A. Levaux. — Opéra-Comique: *Le duc de Guise.* — Vaudeville: *Absent et Présent.* — Gaîté: *Réouverture, l'Ombre de Nicolet, le Petit Chapeau.* — Correspondance. — Théâtres de Paris. — Théâtres de la Province. — Nouvelles diverses.

Armand-SÉVILLE,
Administrateur.

Jules BELIN,
Rédacteur en chef responsable.

Imprimerie de A. BELIN, directeur-gérant du journal, rue Sainte-Anne, 55.

REVUE DU THÉATRE.

SOMMAIRE.

Les théâtres de Londres sous Shakspeare, J. Belin. — La mort d'Hamlet, A. Doncy. — Ambigu : L'*Ecole des Servantes*. — Correspondance. — Théâtres de Paris. — Théâtres de la Province. — Théâtres de l'Etranger. — Mélanges : Cri de détresse ; — *Le Bec dans l'eau*, Dénoûment et conclusion, Joanny Augier ; — Jurisprudence théâtrale. — Nouvelles diverses.

SIÈCLE DE SHAKSPEARE.

LES THÉATRES DE LONDRES.

MATÉRIEL. — II.

La scène. — Dispositions. — Garniture. — Rideau. — Eclairage. — Décorations. — Décoration pour la Tragédie. — Décoration pour la Comédie. — Lieu de la scène. — Accessoires. — Costumes. — Du Prologue. — Du Clown. — Anecdote sur la Duclos.

Généralement la scène était de plain-pied avec ce que nous nommons en France le parterre, et n'en était séparée que par des pieux ; mais, au Red Bull, elle se composait d'une estrade élevée d'environ quatre pieds, isolée de trois côtés et s'appuyant du quatrième à un balcon dont nous reparlerons. Le public du parterre se rangeait debout tout autour.

La scène était ordinairement jonchée de roseaux, garniture ordinaire des planchers du temps de Shakspeare, ce qui ne semble pas avoir eu lieu au *Red Bull*. Quelques scènes privilégiées étaient couvertes de nattes entièrement.

Dans les théâtres plus avancés que le Red Bull, qui a l'air excessivement primitif, la scène était close par un rideau s'ouvrant au milieu, et courant de droite à gauche sur une tringle de fer. Quelques salles avaient des rideaux de laine ; d'autres, de soie.

La scène de Red Bull était éclairée par deux candélabres à huit branches pendant au plafond, et par six lampes à deux becs, formant rampe par devant. D'autres scènes étaient éclairées par des chandelles fixées dans de larges branches comme celles dont on se sert, en Angleterre, dans les églises. Avant 1611, les chandelles avaient généralement fait place aux bougies. Comme ces branches avaient l'inconvénient d'obstruer la vue des spectateurs, on leur substitua de petits chassis en bois circulaires avec des trous où l'on enfonçait les lumières. Quatre de ces chassis pendaient de chaque côté de la scène ; et ce ne fut qu'en 1765, après que Garrick fût de retour de France, qu'on adopta le mode actuel d'éclairage par lampes invisibles au spectateur.

Nous touchons au point scabreux du matériel des théâtres du temps de Shakspeare ; au point qui a le plus causé de discussions ; je veux dire à la mise en scène et aux décorations.

Tout prouve qu'il n'y avait pas de décorations théâtrales du temps de Shakspeare.

En donnant la description de la scène du Red Bull, nous avons dit que l'on se rangeait de trois côtés pour voir le spectacle. Il ne pouvait donc y avoir là de décorations, et notre gravure n'en présente aucune. Nous verrons tout-à-l'heure ce qui avait lieu sur les scènes closes. Revenons, pour l'instant, au balcon auquel s'appuyait la scène du Red Bull.

Ce balcon était une des galeries de loges ; il s'élevait d'environ neuf pieds au-dessus de la scène. Au milieu tombaient, jusqu'en bas, des rideaux qui cachaient les spectateurs de la loge du milieu, s'il y en avait, et à travers lesquels les acteurs s'introduisaient sur la scène et en sortaient.

Or, ce balcon existait aussi dans les théâtres où furent jouées les pièces de Shakspeare, c'est-à-dire au Globe et aux Blackfriars; car, lorsqu'on représentait *Hamlet*, la cour, ou auditoire fictif du mimodrame intercalé, prenait place à ce balcon ; l'on tendait un rideau au travers de la scène, et les acteurs entraient entre ce rideau et le public réel. Quand le rideau était tiré, les acteurs jouaient en s'adressant au balcon et tournant le dos aux spectateurs. L'on voit que l'idée scénique du second acte du *Diable Boiteux* n'est pas neuve. Seulement les détails que nous avons donnés prouvent une telle simplicité de mise en scène qu'il est évident qu'il n'y avait là aucune décoration.

En 1605, à Oxford, on joua trois pièces devant James Ier. Selon un récit contemporain « La scène était bâtie tout-à-fait au fond de la salle, au moins ainsi qu'il semblait à première vue : mais, en réalité, ce n'était qu'un faux mur adroitement peint et orné de superbes colonnes, lesquelles semblaient tourner ; par cette raison, avec l'aide d'autres étoffes peintes, la scène changea réellement trois fois dans une seule tragédie. »

Ce naïf récit nous semble prouver complètement que l'emploi de ces *étoffes peintes* était tout-à-fait nouveau.

Voyons une autre description que fait, de la scène, sir Philip Sidney, l'auteur de l'*Arcadia* : « Maintenant voici trois dames qui se promènent pour cueillir des fleurs, il faut s'imaginer que la scène soit un jardin. Bientôt on vient nous dire qu'un vaisseau fait naufrage à cette même place, et nous serons blâmables si nous ne la prenons pas pour un rocher. » Ces paroles sont, il me semble, assez explicites.

D'ailleurs, quoi de plus choquant dans les invraisemblances qui semblent naître en si grande foule de l'absence des décorations que dans les invraisemblances qui naissent de la représentation, dans une décoration unique du *Cid* de P. Corneille, ou de l'*Iphigénie* de Racine ? Ces défauts de mise en scène empêchent-ils le public de comprendre les pièces que j'ai nommées?

Eh bien ! la différence n'est que du plus au moins.

D'ailleurs, il y avait aussi une décoration unique qui servait à toutes les tragédies, décoration lugubre s'il en fut jamais, et qui devait singulièrement se prêter aux émotions du drame shakspearien.

La scène, pour les tragédies, était tendue en noir,

Ainsi, dans *The Induction to a Warning for fair Women*, 1599, l'Histoire parle ainsi : « Regarde donc, Comédie, je ne m'en étais pas encore aperçue, la scène est tendue en noir, et j'aperçois un auditoire préparé à la tragédie. »

Pour les comédies, il paraît qu'on ornait la scène de tapisseries.

Dans la dédicace de la *New Inn* de Ben Johnson, pièce jouée aux Blackfriars, irrité de la réception qu'elle avait subie, le poète s'écrie : « Ils étaient là, il est vrai, comme la garniture de la scène ou les étoffes d'Arras ; nullement comme spectateurs : les figures des tentures et eux, c'étaient tout un. »

L'on avait d'ailleurs recours à des expédiens assez simples pour faire savoir aux spectateurs où se passait l'action de la scène.

« Quel est l'enfant qui, allant au théâtre et voyant écrit sur une vieille porte le mot *Thèbes* peut croire que c'est là Thèbes? » dit sir Philip Sidney, dans la *Defense of poesie*, 1595, et Davenant, dans l'introduction de son *Siege of Rhodes*, 1656, raconte que « au milieu de la frise, il y avait un compartiment où était écrit *Rhodes*. »

Quant aux accessoires de la mise en scène, on sait que, dès 1578 (*All for Money*, moralité), on se servait de trapes ; le reste se bornait le plus souvent à un tombeau, et il est probable que Roméo, pour descendre à la tombe de Juliet, se bornait à lever une trape. Une chaise peinte, un chaudron qui glisse, pour *Macbeth*, c'était à peu près là tout ce qu'il fallait. Pourtant le dénoûment du *Juif de Malte*, de Marlowe, peut avoir nécessité quelque complication de mise en scène.

Les costumes étaient les accessoires les plus avancés ; mais le plus faussement avancés.

D'abord, les théâtres publics n'avaient que des costumes assez mesquins ; mais, peu à peu, la garde-robe abandonnée par les nobles, et les habillemens des mascarades de la cour vinrent enrichir les magasins des acteurs ; leurs costumes furent bientôt de la plus grande magnificence, étincelant d'or et d'argent. — Les rois * avaient des couronnes impériales, simples ou surmontées d'un soleil ; des globes et des sceptres ornaient leur mains. Neptune portait sa couronne de roseaux et son trident. Mercure avait ses ailes. Je suis fâché qu'on ne nous dise pas le costume de Vénus dans la *Didon*, de Marlowe. L'armure était d'un usage habituel. Greene, dans *Groat's Worth of Witt*, introduit un acteur qui se vante de ne pas vouloir vendre sa part dans les costumes de la scène pour 200 livres sterling **.

Souvent les acteurs qui jouaient les rôles d'hommes (jusqu'à la Restauration les rôles de femmes furent joués par des acteurs) portaient perruque, habitude qui, du temps de Shakspeare, n'était pas générale. On se servait aussi parfois de masques, et cela surtout pour suppléer au manque d'artistes, lorsqu'il y avait plus de rôles que d'acteurs.

Nous ne pouvons quitter les costumes scéniques de cette époque, sans parler de celui du prologue et de ce celui du clown ou bouffon.

Voici comment Shirley, dans son prologue du *Couronnement* (pièce de circonstance, donnée sous la Restauration) décrit le costume porté par l'acteur, qui le débitait ordinairement après que l'orchestre avait joué trois fanfares : « Une femme, fait-il dire à une actrice, peut bien une fois, lors d'un *Couronnement*

* Skottowe.

** 5,000 fr.

(puisqu'ainsi s'appelle notre pièce) prononcer le prologue, sauf votre permission, et vous donner la bienvenue au théâtre, tout comme celui qui, avec sa petite barbe, son long manteau noir, sa mine affectée et sa jambe souple, a parlé avant les pièces ces douze mois derniers. Qu'on me permette donc de présenter la bien-venue à ces messieurs. »

Dès à présent, nous ferons remarquer que, d'après cette citation, le fait était nouveau de voir une femme débiter un prologue. Nous y reviendrons.

Quant au Clown, dont la charge était d'amuser par ses lazis le public durant les entr'actes, et de protéger la fin du spectacle par une farce qui mît les spectateurs en bonne humeur, rien de positif n'est connu sur le costume qu'il portait, et il est probable que pas un de ceux qui jouaient ce rôle, n'était habillé de même. Pourtant, comme traits généraux l'on peut dire que leur habit devait ressembler à celui d'Arlequin, dont ils portaient la batte appelée l'épée du fou.

Pour en finir avec les habillemens je vous conterai ce qui arriva un jour en France, bien que cela n'ait qu'un rapport indirect avec ce qui précède.

La Duclos jouait les *Horaces**. A la fin de ses imprécations, elle sort furieuse, comme on sait. L'actrice s'embarrassa dans la queue très-longue de sa robe, et tomba. On vit soudain l'acteur qui faisait Horace, ôter poliment d'une main son chapeau surmonté de plumes, la relever de l'autre, la reconduire dans la coulisse; et là, remettant fièrement son chapeau, tirer son épée, et tuer l'actrice conformément à son rôle.

Le costume, on le voit, n'était pas à cette époque, en France, plus rationnellement avancé qu'il ne l'avait été en Angleterre du temps de Shakspeare.

Jules Belin.

LA MORT D'HAMLET.

Le désordre tue le génie.

— Pauvre maître! dit Salomon en essuyant une larme au bord de sa paupière; et il ranima la lampe prête à s'éteindre.

En effet, bien pauvre maintenant, cet homme qui a été si grand, et qui dort là sa dernière heure, sur un grabat misérable dont l'aumône a fourni la paille!

Il dort. Sa respiration est un râle sinistre; sa tête immobile semble déjà glacée par la mort; ses yeux sont caves; ses joues, creuses et pâles comme de l'argent dédoré; sa bouche entr'ouverte laisse échapper ses derniers soupirs entre deux lèvres bleues et ridées; son front est chauve comme un marbre poli; son corps, enveloppé dans une mauvaise couverture, semble déjà dans son linceuil.

Rien ne remue, rien n'agit dans cette masse inerte. Quel est dont ce sommeil? grand Dieu! Est-ce bien la vie encore, ou la mort déjà?

---

* Mercier, *Tableau de Paris.*

Hélas! et qui reconnaîtrait, dans ce fantôme, l'homme qui fut la gloire et le soleil de l'Angleterre, comme on disait aux jours de son éclat?

Qui croirait que cet homme qui meurt si misérable, c'est le joyeux Falstaff, le tendre Roméo, le noble Hamlet, l'homme de Shakspeare, le grand Edmond Kean enfin, que le désordre a poussé de chute en chute au fond d'un abîme de misère et de dégradation; le grand Kean, autrefois si magnifique et si luxueux, qui vit maintenant d'aumônes et à la charge d'un vieux serviteur qu'il paie en injures et en mauvais traitemens!

Mais d'où vient l'effroi de ce vieux serviteur fidèle? Le moribond a fait un mouvement, ses traits se contractent, ses lèvres s'agitent, sa poitrine se gonfle, de sourds gloussemens sortent du fond de sa gorge; on dirait qu'il s'efforce de s'éveiller pour échapper à un cauchemar horrible.

En effet le voilà qui se dresse sur son séant, se rejette en arrière, et roulant au fond de leur orbite des yeux épouvantés, il s'écrie d'une voix retentissante, mais pleine d'accens déchirés :

Fuis, spectre épouvantable!
Porte au fond des tombeaux ton aspect redoutable!

Puis, se jetant et se pressant avec terreur contre Salomon, il continue :

Eh quoi! ne le voyez-vous pas!
Il vole sur ma tête, il s'attache à mes pas.

— Maître, dit d'une voix suppliante le vieux serviteur, pour Dieu ne criez pas ainsi; vous vous déchirez la poitrine!

Kean est retombé abattu sur son grabat. — Ah! dit-il d'une voix désolée, autrefois on ne me disait pas cela; ma poitrine était de fer, et chacun des accens de ma voix retentissante faisait trembler tout Covent-Garden jusque dans ses fondemens. — J'étais roi, alors, et j'avais nom Hamlet! Depuis, je ne sais, —tout a disparu, — mon trône est descendu sous terre, le vert-de-gris a rongé ma couronne et tous mes courtisans sont rentrés dans la coulisse.—Oh! comme je m'en souviens bien de ce jour maudit! — La salle était comble; mille regards étaient fixés sur les miens, le silence était profond; on entendait, comme une seule respiration, les respirations de ces mille ames qui écoutaient parler la mienne. — Moi, tout à coup, je ne sais pourquoi ni comment, je frissonnai; un éclair brouilla ma vue, une roue se mit à tourner dans ma tête; je chancelai sur mes jambes comme un homme ivre; je voulus parler, ma langue était clouée à mon palais; je poussai pendant cinq minutes des hurlemens étouffés. — Alors, je crois qu'on me siffla, et moi je tombai à la renverse comme si mon palais d'Elseneur m'eût croulé sur la tête. Depuis, on a dit que j'étais fou; mais cela n'était pas vrai. J'ai été malade, voilà tout; et maintenant que je vais mieux, je veux aller moi-même et en face, leur dire qu'ils en ont menti. D'ailleurs, écoute, Salomon; j'ai là un élixir qui me rendra tous mes accens d'autrefois et qui réconfortera pour long-temps ma pauvre poitrine. Tu vas voir.

En disant cela, le malheureux tirait de dessous sa paillasse une bouteille d'eau-de-vie. — Tiens, dit-il en la montrant mystérieusement à Salomon, voilà ce trésor, mais n'en dis rien à personne. C'est en secret que Norceste me l'a

apporté ce matin, en me disant : « Sire, voilà ce que le roi d'Angleterre vous envoie. »

Salomon effrayé prend doucement la bouteille et essaie de la tirer des mains crispées de son maître, celui-ci, sans paraître s'en apercevoir, continue d'un ton joyeux : — Voilà ma ressource ; voilà ce qui me rendra tout mon courage et mon énergie ; voilà ma panacée ! — Maître, dit doucement Salomon, il ne faut pas boire ça ; c'est du poison pour vous, c'est la mort.

Kean se met à déclamer :

Mon malheur est de vivre, et non pas de mourir.
Mourons ! que craindre encore, quand on a cessé d'être !
La mort, c'est le sommeil ; — c'est le réveil, peut-être !...
Peut-être ! Oh ! c'est ce mot qui glace, épouvanté,
L'homme au bord du cercueil par le doute arrêté !...

Puis, s'adressant à son interlocuteur dont les yeux sont pleins de larmes : — Te rappelles-tu, Norceste ? c'est ce que je disais autrefois, quand l'ombre de mon père empoisonné venait dans le silence de toutes mes nuits murmurer à mon oreille sa plainte incessante : Hamlet, il faut venger ton père !..... Mais maintenant mourir ! Oh ! non pas !... la vie !

En ce moment, le malheureux fou, voulant porter à ses lèvres la fatale bouteille, s'aperçut qu'on essayait de la lui ôter ; alors, il fixa sur l'inquiet Salomon son regard perçant, comme pour sonder sa pensée, et, avant que celui-ci eut pu s'y opposer, il la lui arracha des mains et la porta à sa bouche. Il en avait déjà bu la moitié quand Salomon la lui reprit et la brisa sur le parquet.

Kean, furieux, saute à terre en ramasse un tesson et le lance à la tête du courageux vieillard, qui tombe aussitôt le front sanglant contre la muraille.

— A moi, gardes ! crie le fou, qui se drape dans sa couverture trouée, comme un consul romain dans sa toge ; à moi ! place ! je suis le roi... à genoux, les traîtres ! Hamlet n'est pas mort, le voilà !

Mais le malheureux chancelle ; un frisson glacial parcourt tout son corps inondé de sueur ; un feu dévorant s'allume dans sa poitrine. — Eh bien ! dit-il d'une voix sourde, qu'est-ce que cela ? d'où me vient cette douleur ? Ah ! je souffre ! c'est un feu !... au secours ! à moi ! sauvez le roi... Norceste, soutiens ton maître. Les traîtres m'ont empoisonné ! C'est Claudius. Gardes, qu'on l'arrête et qu'on l'égorge à mes yeux ! — Ah !... au secours !... Ah !...

Il ne pousse plus que des cris rauques et inarticulés ; ses traits se décomposent ; il tombe à la renverse ; et sa bouche, à travers les sanglots d'une dernière convulsion, laisse échapper ces mots qu'elle a prononcés tant de fois : *To be or not to be.*

Quand le vieux Salomon revint de son évanouissement et qu'il vit que son maître était mort, il lui ferma les yeux et se demanda ce qu'il allait faire à présent sur la terre.

A. Dorcy.

(*Journal de Sens.*)

PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS.

AMBIGU.

L'ECOLE DES SERVANTES,* Vaudeville en un acte de M. Tournemine; représenté le 10 septembre 1837. — Personnages et acteurs : *Patochard*-Saint-Firmin, *Lapeyrouse*-Munier, *Hector*-Cullier, *un caporal*-Garcin; *Mme Patochard*-Mmes Saint-Firmin, *Charlotte*-Baubé, *Marianne*-Dupuis.

Il s'est produit beaucoup d'*Ecoles* au théâtre depuis que Molière, le grand maître, a donné ce titre à deux de ses admirables comédies. Après l'Ecole des Maris et des Femmes, nous avons eu celles des Bourgeois, des Pères, des Mères, des Jeunes-Gens, des Vieillards; etc. Sans compter d'autres écoles faites par les auteurs, les directeurs et les acteurs. Le nombre en est innombrable. Voici venir maintenant l'*Ecole des Servantes*. Je soupçonne que ce titre n'était pas primitivement celui de la pièce de M. Tournemine, et que le drame burlesque du théâtre voisin en a donnée l'idée; mais qu'importe?

M. Patochard, bon bourgeois de Paris, fait des calembours avec passion et son service dans la garde nationale à contre-cœur. Il n'est pas partisan de cette institution et c'est par intérêt pour le gouvernement: il est ennemi des *factions*. Le ménage de M. Patochard se compose de lui d'abord, de sa femme, qui, pendant trente-trois ans, lui est restée fidèle, de sa fille Charlotte et de Marianne, sa servante. Cette imprudente jeunesse a fait connaissance, au bal de la barrière, d'un individu qu'elle croit honnête et qui n'est qu'un Robert-Macaire de second ordre. Hector, c'est son nom, profite de son introduction dans la maison Patochard, où il est reçu clandestinement par Marianne, pour voler pendant la nuit, en crochetant une porte et un secrétaire, un portefeuille qu'il sait contenir une somme de trente mille francs, destinée à servir de dot à la fille de la maison. Afin de ménager sa fuite, il a attaché au balcon une échelle de corde qui est aperçue par l'amant de Mlle Charlotte, rôdant sous ses fenêtres et roucoulant sa tendre ardeur. Cet amant voit dans l'échelle une attention de celle qu'il aime pour le repprocher d'elle; il grimpe et se rencontre avec Hector, qui le prend pour un voleur comme lui, en l'entendant parler du trésor qu'il convoite. De là, une scène de quiproquo, qui ne manque jamais son effet au théâtre.

Lorsque Lapeyrouse, c'est l'amant de Charlotte, reconnaît à qui il a affaire, il redescend par l'échelle, tandis que l'autre exécute le vol, et va chercher main forte. M. Patochard, qui justement est de garde cette nuit même, aperçoit aussi l'échelle, en faisant patrouille; il monte, et entré dans l'appartement, il voit sortir de la chambre conjugale le voleur qu'il prend pour un abominable séducteur. Il se croit trompé par sa femme; il éclate en jaloux transports, propose un duel pour le lendemain, que le prétendu rival s'empresse d'accepter, car il trouve

---

* L'abondance des matières a retardé jusqu'à ce jour l'insertion de ce feuilleton qui devait paraître mercredi dernier.

ainsi l'occasion d'échapper, M. Patochard lui en procurant lui-même les moyens, afin d'éviter le scandale et le ridicule qu'il redoute. Mais la patrouille arrête Hector ainsi que Lapeyrouse et les ramène tous deux chez le mari désespéré. Tout s'explique alors : M. Patochard est au comble du bonheur, lorsqu'il acquiert la certitude de l'innocence de sa tendre moitié. Hector a commis un crime inutile : le portefeuille était vide. Le prudent propriétaire avait déposé, la veille, les trente mille francs chez son notaire ; ils recevront leur destination, en servant à doter Charlotte qui épousera Lapeyrouse. Le voleur est envoyé en prison, et Marianne, qui perd sa place et sa réputation, sera plus scrupuleuse à l'avenir dans le choix de ses adorateurs, car la servante a fait là une fière école, ou si vous l'aimez mieux une fameuse brioche.

Cette petite pièce renferme deux ou trois scènes bouffonnes qui ont été du goût des spectateurs. M. Tournemine en la produisant au théâtre n'a pas eu sans doute l'intention de s'en faire un titre littéraire, et s'il n'a voulu qu'exciter le rire, il y a complètement réussi. Saint-Firmin a joué avec verve le rôle de M. Patochard ; Cullier aurait pu donner à celui d'Hector un caractère plus original. Munier n'a pas mal rendu le personnage du candide Lapeyrouse. Les trois rôles de femmes sont de peu d'importance ; il aurait fallu du talent pour les faire ressortir. — Ils n'ont pas ressorti.

ARMAND-SÉVILLE.

CORRESPONDANCE.

Nous avons reçu de M. Sambet une lettre qu'il nous priait d'insérer, où il nous annonçait qu'informé d'intrigues dirigées contre lui, il avait vainement demandé à M. Prud'homme de résilier son engagement ; qu'alors, quoique malade, il avait complété ses débuts et se retirait. M. Sambet se retire pour être remplacé par M. Aug. Nourrit qu'ont renvoyé de Rouen les dégoûts qu'il y a éprouvés. Une lettre où M. Nourrit annonçait cette résolution, a été reproduite par nous sans qu'il l'eût demandé. Cette lettre, lue à Anvers, a fait entrevoir à un certain nombre d'abonnés la possibilité d'avoir encore cette année M. Aug. Nourrit, et ils l'ont désiré même avant d'avoir entendu M. Sambet. C'est devant cette opposition, aveugle peut-être, prévenue sans nul doute, que M. Sambet s'en va. Nous ne voyons là aucune intrigue de part ni d'autre ; d'ailleurs nous croyons M. Aug. Nourrit et M. Prud'homme tout-à-fait incapables des faits qu'on leur suppose ; et cette supposition, nous la comprenons et l'excusons parfaitement dans la chaleur de la lutte, dans le dépit d'un échec qu'on trouve immérité. Pourtant nous n'avons pas cru devoir insérer la lettre de M. Sambet qui nous aurait exposés à une série de réponses et de contre-réponses à n'en plus finir. Nous regrettons vivement pour M. Sambet la fatale coïncidence qui a rendu M. Aug. Nourrit libre au moment des débuts de la troupe d'Anvers ; mais c'est tout ce que nous pouvons.

THÉATRES DE PARIS.

Opéra. — Pour vendredi, assure-t-on, la reprise de la *Muette* pour les débuts de Mlle Céleste Elliot, la danseuse enrichie par les Américains. Duprez remplira le rôle de Mazaniello. On en dit beaucoup de bien. — Bientôt, dit-on, la *Chatte métamorphosée en Femme*, ballet de M. Duveyrier, musique de M. Menfort. Mlle Fanny Elssler vaudra-t-elle Mme Jenny-Vertpré? C'est douteux.

Français. — *Louis XI* est pour Ligier une création admirable. Nous avons bien pesé l'épithète avant de l'écrire, et nous n'avons pas cru pouvoir la changer. Joanny est fort bien dans le rôle du médecin, qui d'ailleurs a peu d'éclat. Geffroi n'a pas été fort; Mme Geffroi a été faible, et M. Saint-Aulaire plus passable qu'à l'ordinaire. — Il y a eu répétition la *Marquise de Senneterre*, comédie en trois actes, de MM. Mélesville et Duveyrier, pour MM. Samson, Firmin, Menjaud et Mmes Volnys et Plessis. — *Le Camp des Croisés*, drame en cinq actes et en vers, de M. Adolphe Dumas, a été reçu par acclamations; il passera avant ou immédiatement après le *Caligula* de M. Alexandre Dumas.—Aujourd'hui la reprise de *Don Juan d'Autriche*. *La Popularité* s'éloigne de plus en plus.

Théatre-Italien. — L'ouverture est annoncée pour le mardi 3 octobre prochain.

Opéra-Comique. — La partition du *Duc de Guise* prolonge l'existence de cette pièce peu dramatique. Le musicien protège le poète. — Après le *Bon Garcon*, dont la représentation est annoncée très-prochaine, nous verrons l'œuvre de MM. Dumas et Monpou, depuis si long-temps promise.

Odéon. — Les rôles du drame qui sera joué le premier sur cette scène sont déjà distribués aux acteurs; ce sont MM. Lockroy, Geffroy, Provost, Duparay et Mme Dorval. Eu égard à certains travaux d'organisation intérieure, la représentation d'ouverture ne pourra vraisemblablement pas avoir lieu avant le premier novembre.

Vaudeville. — Le *Tourlourou*, pièce en cinq tableaux, de MM. Paul de Kock et Charles Desnoyers, doit être jouée cette semaine. Mlle Brohan a, dans cet ouvrage, un rôle important. Saura-t-elle le faire valoir? Le talent de cette actrice est en baisse.

Gymnase. — Après la pièce en trois actes, de MM. Antier et Dupin, qui passera la première, on donnera *le Bonhomme et l'Alchimiste*. Celui-ci trouvera-t-il le moyen de faire de l'argent?

Variétés. — Ce théâtre, il y a un an, si malade, a reconquis son ancienne splendeur, le public y revient en foule, et il faut le dire, l'administration ne néglige rien pour justifier un pareil empressement. La direction fait à la fois preuve de tact et d'activité, les deux grands leviers d'une machine dramatique. La *Chatte métamorphosée en femme*, grâce au ballet que l'Opéra prépare, a le mérite de l'à-propos. La charmante comédienne, Jenny-Vertpré y est ravissante de gentillesse et de malice. Prosper est la charge la plus réjouissante que nous ayons jamais vue, et Gabriel a quelques rares bons momens. Nous avons vu Mme Lecomte mieux jouer de plus mauvais rôles. Somme toute, cette reprise est heureuse, et attire à la salle des Panoramas tout le beau public qui allait jadis applaudir cette pièce au défunt théâtre de Madame. Le *Chevreuil* fait pleurer à force de rire; quant à *Mme Gibou et Mme Pochet*, cette farce immortalisée, elle a toujours le privilége de désopiler la rate des nombreux amateurs. Vernet, quoique paraissant cruellement souffrir de sa goutte, se montre toujours comédien parfait. Odry, charge; Odry joue en farce par trop grivoise, mais on rit. On songe à monter ici une pièce qui a pour un des auteurs M. Caignez, le père du mélodrame fameux de la *Pie Voleuse*; puis aussitôt après le départ d'Odry, on donnera le *Père de la Débutante*, pour Vernet; cette pièce rappelle beaucoup, dit-on, pour l'esprit et la forme, la jolie pièce du *Bénéficiaire*. *Résignée*, pour les débuts de Mmes Louise-Quaisain et Savigny, *Rose et Blanche*, les *Quatre fils Aymon* et les *Laveuses du Couvent*, fait avec la romance de notre collaborateur Edouard Thierry. Activité au-dessus de tout éloge, récompensée par le plus légitime succès.

Palais-Royal. — Le succès de *Bruno le Fileur* va croissant. — Heureux théâtre !

Porte-St.-Martin. — La défaite est enfin accomplie, avouée ; M. Harel la confesse en envoyant bien vite aux journaux l'annonce d'une pièce qui, cette fois, n'est point de lui ; car nous le croyons pour long-temps guéri de ses prétentions littéraires. Une chose à remarquer, c'est l'importance que la réclame administrative met à faire savoir que cette pièce est destinée au début de Mlle Théodorine, et que cette actrice y remplira le rôle principal. C'est que maintenant il est malheureusement trop avéré que le nom de Mlle Georges sur l'affiche est un véritable repoussoir ; que le temps de cette actrice, qui a eu du talent, est passé ; que les moyens par lesquels elle s'est jusqu'ici imposée au public sont insuffisans. Jusqu'alors on la souffrait avec peine ; dans la *Guerre des Servantes* elle était persifflée ; à sa première création elle sera sifflée : nous dirons pourquoi.

Ambigu. — Samedi on a représenté sur ce théâtre un drame comique en trois actes intitulé *Un jour de grandeur*. L'auteur est un jeune homme d'esprit et de talent, M. Eugène Deligny ; l'ouvrage, malgré une légère opposition, a réussi. Nous rendrons compte dans notre prochain numéro de cette pièce devant laquelle public et critique restent embarrassés de savoir si M. Deligny prend le drame au sérieux ou le persifle. Que la critique pédante de certains grands feuilletons n'aille pas se fourvoyer ; car ce pourrait bien être pour elle une belle et bonne mystification. On jouera prochainement *Tabarin*, vaudeville qu'on dit plein d'esprit et attribué à un homme d'avenir, M. Burat de Gurgy.

Gaîté. — M. d'Epagny doit se trouver bien heureux, le voilà enfin qui va pouvoir être représenté ; après deux ans de privation, comme il le dit si ingénuement, cela fait plaisir. Mercredi, M. d'Epagny a donc lu aux acteurs de la Gaîté un grandissime drame qui doit être bien beau s'il n'a pas trop d'âge. On l'a mis immédiatement en répétition, non parce que cette pièce est la meilleure, mais parce qu'elle est la seule. Dans quinze jours la farce sera prête, et il sera permis au public d'aller l'applaudir.

Nota. — Il lui sera également permis de la siffler ; seulement il faudra que la critique trouve la pièce admirable, sans quoi gare aux foudres-d'Epagny : il serait capable d'envoyer aussi sa démission au corps des journalistes, comme il l'a fait dans une si belle lettre à l'association des auteurs. — Prions.

Cirque des Champs-Elysées. — Le retour du beau temps a ramené la foule au Cirque, dont la clôture est prochaine. Bientôt le boulevart du Temple rentrera en jouissance de ce spectacle dont il est privé depuis si long-temps.

Folies-Dramatiques. — Avec la *Fille de l'Air*, dont la vogue ne se ralentit pas, on donne aujourd'hui une petite pièce nouvelle. Cette représentation est au bénéfice de Mme Houdry, bonne duègne de ce théâtre.

Panthéon. — Le public déserte ce théâtre depuis que MM. Nézel et Simonin ont envahi le répertoire. Comment supporter des ouvrages comme, les *aventures d'un Chapeau Rose* et autres *ejusdem farinæ*.

Porte-Saint-Antoine. — *Zizine*, vaudeville en un acte, tiré du roman de M. Paul de Kock, a réussi samedi à ce théâtre. Mme Boisgontier, qui débutait dans cette pièce, par le rôle principal, a reçu du public un accueil bienveillant.

THÉATRES DE LA PROVINCE.

Avignon. — L'*Eclair* a été joué avec beaucoup d'ensemble. — M. Duval a dit et chanté le rôle de Lionnel avec une chaleur entraînante. — Mlle Joly a été charmante dans la scène de la leçon. Il y a progrès incontestable dans cette laborieuse actrice. — Il est question de monter la *Juive*. Les dilettanti d'Avignon attendent cet ouvrage avec un impatient désir, que la prompte représentation peut seule satisfaire.

Bordeaux, 10 septembre. — Le dernier drame de M. de Rougemont, *Eulalie Granger* a été joué au Grand Théâtre, où il a obtenu un demi-succès. MM. Delamarre, Jourdain et Mme Jourdain s'y sont fait applaudir dans les rôles de Charles, de Granger et de Célestine. M. Mainvielle a réussi à rendre celui de baron du Rançay, moins odieux que l'auteur ne l'a fait. — La quinzième représentation de *La Juive* est retardée par une indisposition de Teisseire. — *Le Luthier de Vienne* sera représenté incessamment, ainsi qu'un ballet nouveau de M. Petipa.

— 15 septembre. — On a revu dimanche avec un nouveau plaisir les trois actes du *Cheval de Bronze*, avec sa musique fraîche et gracieuse, ses costumes originaux, ses jolis décors et ses danses piquantes. — MM. Bizot, Euzet, Mmes Pouilley et Miller ont, comme de coutume, reçu force applaudissemens. — Le lendemain, le *Postillon de Lonjumeau* a valu les plus flatteuses approbations au chant et au jeu de M. Dabadie et de M. et Mme Bizot. — Le ballet nouveau est à l'étude et sera bientôt représenté. Viendront ensuite le *Luthier de Vienne*, *Un Chef-d'œuvre inconnu* et *Les Droits de la Femme*. — Après huit jours de repos, la *Juive* a reparu sur la scène bordelaise, et sa présence a, pour la quinzième fois, attiré la foule.

Caen, 10 septembre. — *Clotilde*, drame, Mme Dorval. — Clotilde est une de ces femmes à l'ame passionnée et pleine de dévouement, une de ces femmes qui vivent de sacrifices, qui ne sont heureuses que lorsqu'elles sentent leur cœur palpiter sous le poids d'une violente émotion; natures exceptionnelles auxquelles il faut des tempêtes, des orages, des crimes même, pourvu toutefois que le crime s'entoure d'une sorte de grandeur poétique, et soit le résultat d'une énergique sensibilité. Ce sont des types rares, mais puissans et capables d'entraîner dans leur cercle les imaginations ardentes que séduit tout ce qui n'est pas ordinaire. — Mme Dorval est tout cela, dramatiquement parlant du moins, et mieux encore peut-être. Il est impossible, en effet, d'être plus admirablement jalouse qu'elle ne se montre au deuxième acte lorsqu'elle veut empêcher Christian d'aller au bal. Sa passion se montre par degrés et toujours de plus en plus terrible, jusqu'à ce qu'elle prononce enfin le mot *jalouse*, et fasse deviner ainsi tout ce qu'elle est capable de faire pour se venger. Elle passe ainsi successivement par toutes les phases de ce sentiment qui consume et flétrit; mais la mesure est comblée, et elle se venge en dénonçant un secret qui envoie à l'échafaud celui qu'elle aime, mais qu'elle ne veut pas voir à un autre. — Pauvre femme, elle viendra bientôt désolée, mourante, échevelée, implorer le pardon de celui qu'elle tue! — Nous ne connaissons rien de plus terrible que toute cette scène de la prison. — Elle arrive marchant sur les genoux. Sa voix traînante a quelque chose de fatal qui épouvante. Sa beauté a disparu sous les larmes; il ne reste plus de Clotilde qu'une malheureuse que Christian reconnaît à peine et à qui il pardonne, parce qu'elle vient partager le poison et mourir avec lui. — Outre le mérite incontestable de son talent, Mme Dorval possède des avantages physiques qui concourent à le rendre plus intéressant encore. Ce n'est pas une figure régulière dans l'acception du mot; mais ses yeux sont beaux et animés, son front est pur et d'une largeur étonnante, l'ame rayonne à travers, et c'est elle, sans doute, qui donne à sa physionomie, à tout son corps, le jeu d'expression si touchant et si vrai que nous lui avons vu dans Clotilde, et qui lui a valu jeudi soir les applaudissemens unanimes de ses admirateurs.

Clermont-Ferrant, 13 septembre. — Notre troupe a clôturé dimanche dernier par la *Comtesse du Tonneau* et *Mme du Barri*, vaudeville rempli de gaîté et de saillies, et dans lequel Mme Chapiseau, dont le rôle est à peu près toute la pièce, nous a fait rire beaucoup. Rien de plus spirituel et en même temps de plus naturel que le jeu de cette excellente actrice. Nous sommes persuadés qu'au retour de la troupe, la *Comtesse du Tonneau* jouée par Mme Chapiseau et M. Geoffroy, attirera du monde à notre théâtre. Puisque nous avons nommé M. Geoffroy, ajoutons à cette mention les éloges qui sont dûs à l'incontestable talent dont fait preuve ce jeune acteur, et qui mérite d'autant plus d'être signalé, qu'à l'inverse de la plupart des comiques de province, M. Geoffroy ne tombe jamais dans l'exagération ni la charge. On assure que M. Chapiseau ne sera absent que pendant le temps nécessaire aux réparations de la salle.

La Rochelle, 14 septembre. — Bien que l'*Ecole des Vieillards* date déjà d'une quinzaine d'années et que cet ouvrage soit connu de toutes les personnes qui fréquentent le théâtre, les représentations qu'on en donne de temps à autres sont suivies avec intérêt, et les spectateurs accueillent avec sympathie les développemens de cette comédie dont le style est si élégant, si harmonieux, si coloré. Il faut dire aussi que l'*Ecole des Vieillards* a été jouée ici avec ensemble et talent par MM. d'Egrully, Delpierre, Lafitte, Rénaud fils et par Mme Sorant, qui cependant laisse à désirer dans le rôle d'Hortense. Sa voix est lourde parfois, sa physionomie manque de mobilité, et il y a de la monotonie dans ses gestes. Cette actrice est bien placée dans les scènes qui demandent de l'élan, de la passion, aussi a-t-elle bien rendu celles du troisième et du quatrième actes.

Le Havre, 17 septembre. — Mardi 12, l'affiche annonçait le premier début de Mme Cotelle-Belmont, première chanteuse, et celui de M. Paulvert, première basse-taille; dans les trois derniers actes du *Barbier de Séville*. Une petite guerre s'est d'abord déclarée entre le public et la direction. Le premier demandant impérieusement le premier acte, désir illégitime auquel la direction a refusé de se rendre. Une pomme jetée sur la scène loin d'allumer la discorde, comme celle qui donna lieu au jugement de Pâris, est venue rétablir la concorde, car le régisseur, s'étant plaint assez adroitement de la manière peu courtoise dont on reçevait l'organe de la direction, des applaudissemens ont accueilli sa juste réclamation et fait oublier le caprice, cause première du tapage. Le deuxième acte du *Barbier* a donc commencé, et Mme Belmont a pu se faire entendre. Dans plusieurs passages et notamment au troisième acte les applaudissemens les plus unanimes et les plus mérités ont rendu hommage aux accens de cette voix expressive et vibrante, un peu faible dans les sons de poitrine, mais pure, sonore et flexible dans les sons de dessus. Mme Belmont nous a paru apporter dans le dialogue l'esprit et le ton convenable. Il est fâcheux que les bains de mer du Hâvre n'aient pas la propriété que possédait la fontaine de Jouvence, nous engagerions Mme Belmont à en faire usage, afin qu'à l'éloge que nous faisons de son talent, nous puissions en ajouter un autre. M. Paulvert, dans le rôle de Bazile, a reçu un froid accueil, dû plutôt au peu d'importance du rôle qu'il remplissait, qu'à une opinion peu favorable de ses moyens, que la peur qui l'assiégeait n'a pas permis d'apprécier. Une nouvelle audition est nécessaire pour porter sur lui un jugement impartial. Breton, qui remplissait le rôle de Bartholo, a seul été constamment à la hauteur de son rôle. Jeudi, le second début de Mme Belmont, dans le rôle d'Isabelle du *Pré-aux-Clercs*, lui a été moins favorable que le premier. Cependant, aucune marque d'improbation ne s'est fait entendre et c'était justice. Il est vaguement bruit d'une cabale montée pour la faire tomber à son troisième début, nous ne pouvons y croire. M. Masson, dans le rôle de Mergy, n'a pas déployé tous ses moyens; depuis quelque temps, cet artiste paraît craindre de se fatiguer. Contrairement à la plupart de ses camarades, M. Masson ne possède pas une assez forte dose d'amour-propre, et n'est pas assez jaloux de gagner la faveur du public. Mme Ferrand a bien chanté le rôle de la reine, mais son maintien n'est pas assez digne. Pâris, Breton et Mme Jeannin ont concouru à l'ensemble de cette représentation. Le spectacle se terminait par *Catherine ou la croix d'or*. Mme Emile, qui faisait son second début dans le rôle de Catherine, a bien saisi l'esprit de son personnage; vivacité, naïveté, sensibilité; elle a bien rendu ses différentes nuances; elle chante faiblement le couplet, mais le public a montré trop de rigueur en ne l'applaudissant pas. Fortier et Châtelet ont bien joué; le premier le rôle d'Austerlitz, le second celui de Charles. Il ne tiendrait qu'à Mme Châtelet qu'on pût en dire autant d'elle; si elle s'étudiait davantage à varier ses pauses habituelles qui consistent à se croiser les bras ou les mains sur la taille. Plusieurs de nos sujets ont besoin de bien se pénétrer de cet axiôme : que les gestes doivent entièrement dépendre de l'expression des paroles. A. F.

Lille, 12 septembre. — Suite des débuts. — Mlle Drouville est apparue dans le *Gamin de Paris*. Cette jeune personne a des droits à l'indulgence. — Mme Théodore, ancienne connaissance, a été revue avec plaisir. — M. Adrien, qui a joué Mazaniello de la *Muette*, ne saurait être jugé sur cette épreuve. — M. Emond s'est tiré avec bonheur et talent des difficultés qu'il avait à vaincre dans le *Pré-aux-Clercs*, la *Dame Blanche* et *Les*

Visitandines. — M. Lavillier, baryton grave, paraît être une bonne acquisition. — C'est encore une ancienne connaissance que M. Aubin, qui a le secret de désopiler la rate des spectateurs, et qui a réellement tout ce qu'il faut pour faire un excellent comique, s'il évite surtout de tomber dans l'exagération. — Le nouveau chef d'orchestre, M. Bénard, mérite une mention particulière. Grâce à lui, la voix des chanteurs n'est plus couverte par les accompagnemens. M. Bénard n'est pas un chef d'orchestre ordinaire, il est artiste avant tout; il s'identifie avec les pensées du compositeur, et, bon gré malgré, il faut que l'orchestre, qu'il tient dans sa main, traduise ses pensées comme il les sent. Homme de conscience, il vit tout entier dans la partition qu'il fait exécuter.

Lyon, 15 septembre. — La première représentation de Mme Albert avait, comme de raison, attiré la foule au Gymnase. Le souvenir de cette charmante actrice était encore présent dans tous les cœurs, et l'accueil qui lui a été fait à son entrée le lui a suffisamment prouvé. Elle a du reste largement justifié l'enthousiasme qu'elle inspirait par la manière dont elle a rendu *Léontine et Nelly.* Dramatique au dernier degré dans la première, fine et gaie dans la seconde, mais toujours spirituelle, peut-être même trop, si l'esprit pouvait jamais être considéré comme un défaut, elle a excité tour-à-tour les larmes et le rire et mérité toujours les vifs applaudissemens qui lui ont été prodigués. Après la dernière pièce on a demandé le *Petit Francois* que Mme Albert s'est empressée de chanter et de mimer avec toute la grace origiuale qu'on lui connaît, et qui a fait éclater de nouveaux tonnerres de bravos. La présence de Mme Albert ouvre une nouvelle ère de prospérité pour le Gymnase. Elle joue demain, et demain encore il y aura pour l'applaudir autant de monde qu'hier : c'est le plus bel éloge que nous puissions faire de son talent.

Marseille. — Nos théâtres sont morts comme la ville que nous habitons, des magasins fermés, peu de monde dans les rues et sur cette place du Grand-Théâtre, si vivante précédemment, se promènent tristement quelques figurans, musiciens, journalistes et amateurs; ils en *comptent les pavés* (expression consacrée); ils regardent le monument, qui, privé de lumières et de bruit, semble être en deuil, comme le reste de la cité : triste consolation, comme vous voyez. Nous ne pouvons encore prévoir l'époque de la réouverture. Il nous manque premier ténor, ténor léger, deuxième ténor, deuxième dugazon, un baryton comique, une seconde première chanteuse; nos choristes, hommes et femmes, sont dispersés; notre excellent chef d'orchestre, M. Mezeray, est parti pour Rouen qui le rappelle; Rhein, notre haut-bois si parfait, n'est plus ici. Et comment, au mois d'octobre, remplacer tout ce monde? Je ne sais vraiment ce que fera la direction pour se tirer d'embarras, pour faire face à tant de difficultés; aussi, je reste persuadé que nos théâtres n'ouvriront pas avant l'année 1838-1839. — Marseille sans théâtre! *Si le roi le savait!*

J. J. N.

Nîmes, 12 septembre. — Suite des débuts : La réception de M. Vernet, le ténor, est un fait accompli. Cet artiste a traversé avec bonheur, sinon avec calme, les orageuses représentations qui ont servi à ses débuts. — Mme Roulle est accueillie par des applaudissemens nombreux qui sont du plus heureux présage pour son admission. La jolie voix de cette prima dona a fait merveille dans *Le Pré-aux-Clercs* et dans *La Dame Blanche.* — Le public se montre sevère à l'égard de M. Léon-Chapelle le second ténor. — M. Rouede, baryton, est sur la brèche, il faut espérer qu'il triomphera. — Mme Stéphanie, première dugazon a fait sa rentrée de la manière la plus brillante. — Mme Rouède, seconde dugazon, est fort bien dans son emploi, ce sera une bonne acquisition. — M. Alfred Blot a paru pour la première fois dans le rôle de Comminge du *Pré-aux-Clercs.* Cet artiste a de la tenue, de la noblesse et de la verve. Tout porte à croire qu'il réussira. — Nota. Dans le numéro de la *Revue du Théâtre* de samedi, par une transposition typographique, on a mis à l'article du théâtre de Nîmes un dernier alinéa qui concernait le théâtre de Lille, et qu'aujourd'hui nous remettons à sa place.

Toulon, 8 septembre. — La réouverture du théâtre a eu lieu par la *Camaraderie.* Nous ne parlerons pas des prétendus embellissemens faits à la salle, car, en vérité, cela n'en vaut pas la peine. — La comédie de M. Scribe a été accueillie avec faveur. Bordier et Mme Lagrange, dans les rôles de Bernardet et de Césarine, ont fait preuve de talent. Après ces deux artistes, Lagrange-*Edmond,* Saint-Aubin-*Oscar,* Mlle Anselme-*Zoé,* et Mme Saint-Aubin-*Agathe,* ont reçu des applaudissemens mérités. — Une seconde nou-

veauté, *Catherine, ou la croix d'or*, a été jouée peu de jours après la *Camaraderie*, et a obtenu un immense succès. Ce vaudeville est sans contredit l'un des ouvrages qui ont été le mieux représentés sur notre scène depuis longues années. Saint-Aubin et Mme Lagrange y ont été parfaits de naturel et d'entrain, l'un sous le vieil uniforme du sergent Austerlitz, l'autre dans ce rôle si intéressant et si bien fait de Catherine. — Mme Henri-Leroux, notre prima donna, a fait sa rentrée dans l'*Ambassadrice*. — Succès, mais pour l'artiste seulement; quant à l'ouvrage, il est jugé: Le caissier du théâtre; n'aura jamais beaucoup d'argent à compter, toutes les fois, que l'on affichera un opéra aussi soporifique. On a donné hier l'*Etudiant et la grande Dame*; c'est la troisième nouveauté depuis la réouverture; mais celle-là n'était pas sue comme les deux premières; on entendait le souffleur du fond du parterre. Nous y reviendrons.

Vitry-le-français, 6 septembre. — M. Roubière, que nous avons eu tant de plaisir à voir l'an passé, et qui nous avait annoncé son arrivée pour la fin du mois dernier, n'a pas tenu parole. Retenu par les succès croissans sur le théâtre de la Lorraine, il a cédé la place à M. Alfred Desbordes, dont les débuts ici ont été fort brillans. Depuis quinze jours nous l'applaudissons et nous l'applaudirons encore. Le répertoire est aussi nouveau que varié. M. Roubière y a perdu; mais comment résister aux prières des gens aussi aimables que les Lorrains dont la tendresse et les écus valent bien les nôtres. Vous avez bien fait M. Roubière, mais une autre fois nous aurons notre tour, et nous vous tiendrons longtemps avant que vous puissiez nous échapper. — Toutefois la troupe de M. Alfred Desbordes est fort bonne et doit compter sur de beaux et longs succès. Les représentations bien suivies en sont la meilleure preuve. Les costumes sont riches, frais et fidèles. Mme Rémy est charmante.

THÉATRES DE L'ÉTRANGER.

Anvers, 14 septembre. — Bien que les débuts ne soient pas terminés pour tous les artistes, nous pouvons, dès aujourd'hui, constater l'admission définitive de notre prima donna et de notre second ténor, M. Duchampy, qui a très-bien joué et chanté les rôles de Rimbault, dans *Robert*; Daniel, du *Châlet*, et Alphonse, de la *Muette*; il est difficile d'avoir un plus beau succès que celui que vient d'obtenir Mme Duchampy: *Robert*, la *Pie Voleuse*, le *Pré-aux-Clercs*, et depuis ses débuts le *Barbier*, et la *Dame Blanche*, ont été pour elle une suite de triomphes. Il faut dire qu'il est rare de rencontrer dans une première chanteuse, une aussi belle méthode unie à un talent aussi distingué comme comédienne. M. Camoin, notre première basse-taille, n'a encore fait que deux débuts; mais son troisième ne sera certe que pour la forme, car la manière parfaite avec laquelle il a chanté *Robert-le-Diable* et le *Châlet* lui assure une place distinguée, et le public le lui a bien prouvé. — M. Vadé-Bibre a fait avec succès son deuxième début dans, *Elle est Folle*; cet artiste a vraiment du talent. — M. Sambet qui a volontairement résilié son engagement, a chanté le *Barbier* de manière a laisser des regrets. Il sera remplacé par M. Auguste Nourrit, le ténor de l'année passée. Mlle Mina Roussel a aussi rompu avec la direction d'Anvers. Elle avait cependant révélé d'excellentes qualités, une jolie voix et un jeu spirituel. Il est question de faire une démarche pour la retenir, mais le succès en est douteux. Quand on a un mérite vrai, comme Mlle Roussel, on se place facilement.

MÉLANGES.

CRI DE DÉTRESSE.

Sous l'effort de la tempête,
Qui redouble son courroux
Peuple, nous courbons la tête
Et nous plions les genoux!
Sur le flot de la misère
Notre barque trop légère
Est lancée!.... à quelle terre,
A quel port toucherons-nous?

Voilé par un sombre orage
Tout notre ciel est en deuil !
Pauvres, nous crions : naufrage !
Quand, un pied sur le cercueil,
Emportés sans espérance
Au milieu du gouffre immense,
Nous voyons notre existence
De trop près toucher l'écueil !

Jamais une heureuse étoile
Pour nous ne scintille aux cieux !
Pour y guider notre voile
Nul bord ne s'offre à nos yeux !
Du malheur, toujours les victimes,
Nous en mesurons les cimes
Et des flots dans leurs abîmes
Nous font rouler avec eux !

Vous, que jamais la tourmente
Ne couvre de son ciel gris ;
Vous, qui plantez votre tente
Sur ces rivages fleuris ;
Opulens, que tout caresse,
Que votre pitié s'empresse
A calmer notre détresse
Qui vers vous pousse des cris.

De cette rive enchantée
Où vous goûtez le repos ;
Sur notre barque agitée
Voyez fondre tous les maux !
Voyez le froid, l'insomnie,
La faim qui ronge la vie,
Et la fiévreuse agonie
Assise sur des tombeaux ! !...

Voyez l'ame déchirée
Du père qui voit souffrir
Sa famille, aux pleurs livrée,
Sans pouvoir la secourir !
Voyez, quand un cri l'appelle,
Cette mère ouvrir son aile
A l'enfant que sa mamelle
De lait ne peut plus nourrir !

L'orage est encor plus sombre !...
De nos jours est-ce la fin ?
Oui !... vers notre nef qui sombre
Riches, étendez la main.
Secourez le prolétaire,
Car, sur vous, grands de la terre,
Le ciel venge en sa colère
Le peuple qui meurt de faim !.....

On connaît les poésies du boulanger nîmois Reboul et celles du coiffeur d'Agen; le nom de Théodore Lebreton, ouvrier imprimeur d'indiennes à Rouen, est peu connu, et pourtant son talent vigoureux et chaud lui assigne une place à côté des deux poètes du peuple que nous venons de citer. Nous avons donc cru faire plaisir à nos lecteurs en publiant ce morceau pris au hasard entre plusieurs autres du même auteur.

Ce qui caractérise principalement les compositions de Théodore Lebreton, c'est qu'il a sans cesse à la mémoire la pensée de son origine ; chacun de ses vers prêche le peuple et prie pour lui. Si nous disions que ce brave et honnête homme est un pauvre père de famille, étranger aux premières règles du langage; composant ses vers en faisant chaque soir la longue route qui sépare l'atelier du foyer de sa famille, nous obtiendrions facilement de l'indulgence pour les défauts que renferment ses poésies; mais ce n'est point à la critique que s'adresse la voix modeste de l'ouvrier, c'est au cœur qu'elle veut parler, et en lisant ses vers, si on les juge avec le cœur, nous en répondons, il n'est personne qui ne dise : Cet ouvrier est un poète. V. H.

LE BEC DANS L'EAU.

ROMAN. — Chapitre seizième et dernier. — Dénouement et conclusion.

Monstrum horrendum! informe! ingens!
Gaî, gaî, mariez-vous.

Vous êtes monsieur Lothaire Gallimard? s'écria Perrin en entrant cavalièrement et sans gêne dans l'appartement. — Oui, monsieur, répondit Lothaire irrité de la brutale hardiesse de ce visiteur, que me voulez-vous? — Perrin, sans se déconcerter, arriva au milieu de la chambre, jeta ses regards autour de lui, les reporta sur Lucile restée muette et confuse... C'est bien! murmura-t-il, Mme Bertrand m'a ponctuellement obéi. — Puis, d'un ton impératif : Eloignez cette jeune fille, dit-il à Lothaire ; il faut que je vous parle, à vous seul, entendez-vous? — Mais, monsieur, que signifie?... — Il faut, je vous le répète, que je vous entretienne sans témoins, et surtout que cette jeune fille ne soit pas présente; il y va de votre avenir, de votre bonheur à tous deux! — La voix de Perrin était assurée ; les traits de son visage étaient calmes et sérieux, son geste était imposant. Lothaire, qui venait seulement de reconnaître en ce singulier personnage celui qu'il avait aperçu quelquefois aux fenêtres en face des siennes, qu'il connaissait sous le nom de Vandergoës, et qu'il croyait le parrain de Lucile, fit un signe de la main à cette dernière, qui sortit de la chambre, non sans jeter encore un regard d'amour sur Lothaire et de crainte sur Perrin. — Restés seuls, le jeune homme et le vieillard s'examinèrent tous deux sans rien dire; ce fut Perrin qui le premier rompit le silence : Lothaire Gallimard, vous aimez je présume celle qui vient de nous quitter?... Tenez-vous à l'épouser dans le plus bref délai? — Monsieur, répondit Lothaire, prendre pour femme Mlle Lucile a toujours été mon désir le plus cher, mon vœu le plus ardent. — Excusez la nature de mes questions, jeune homme; jusqu'à présent vous m'avez pris pour un parent éloigné, que sais-je? un protecteur de Lucile, il n'en est rien... Refuserez-vous de me répondre avec loyauté, avec franchise lorsque je vous aurai dit et prouvé que je suis le père de celle que vous dites aimer, de la jeune fille qui, il n'y a qu'un instant, reposait sa tête sur votre poitrine et confiait à votre honneur son avenir et sa réputation? — Vous! le père de Lucile? s'écria Lothaire transporté de joie. Oh! mon Dieu, je te remercie! tu as comblé tous mes souhaits! Celle que j'aimais, que je brûlais de prendre pour femme aura un nom, une famille, un père qui l'accompagnera à l'autel, qui la

présentera au monde, qui dira à la foule imbécile : A bas vos discours stupides ! à bas vos indécentes critiques ! Ne jetez plus un regard moqueur sur l'époux de la fille sans nom et sans titre ; réservez votre pitié insultante pour d'autres que pour cette jeune fiancée... Un père à Lucile, oh ! c'est trop de bonheur ! C'est un rêve ! cela n'est pas possible !...

Et tu as dit vrai, Lothaire ! cria un troisième interlocuteur en s'élançant comme la foudre dans l'appartement de la rue du Helder... L'homme que voici, ajouta-t-il avec fureur en montrant Perrin, est un traître, un fourbe, un type de mauvaise foi, de crime et de parjure... Le lâche ! il te mentait comme il a menti à tant d'autres... Viens, Lothaire, sortons d'ici ; la demeure de cet homme ne peut être qu'un repaire d'infamies, qu'une caverne de brigands !... Et, en disant cela, Anselme, car c'était lui, bondissait de colère et de rage ; ses yeux sortaient de leur orbite, sa bouche écumait, ses cheveux étaient hérissés et son front était couvert de sueur... Lothaire avait reculé d'effroi à l'apparition d'Anselme ; Perrin était resté calme et n'avait pas bougé de place. — Insensé ! murmura-t-il ; que j'aurais bien fait de te poignarder dans la prison de Bruxelles ! — Le bruit de cette scène avait attiré Lucile éperdue et tremblante ; Mme Bertrand la suivait et s'efforçait vainement de la retenir. Sur un geste de Perrin, elle employa toutes ses forces, tout son raisonnement et réussit à éloigner Lucile, qui fondait en larmes.

Perrin, Anselme et Lothaire se trouvèrent seuls de nouveau ; ces deux derniers firent un mouvement pour sortir. Perrin s'élança au devant d'eux, tourna vivement la clef dans la serrure, l'en retira avec une égale promptitude. Ecoutez-moi, dit-il aux deux jeunes gens confondus de son audace, écoutez-moi, je vous en supplie ; je vous le demande à genoux ! Et quand vous m'aurez entendu, quand je vous aurai présenté ma défense ; lorsque vous connaîtrez les motifs qui jusqu'à présent ont été les règles de ma conduite, lorsque j'aurai fait passer devant vos yeux les événemens de ma vie, alors, seulement alors, il vous sera permis de vous retirer et de me maudire... Ne craignez rien de moi ; voyez, je vous abandonne mes armes : voici des pistolets, voici des liens ; et il donna alternativement ces objets à Lothaire et à Anselme. Attachez-moi à ce meuble pendant le récit que je vais vous faire ; brûlez-moi la cervelle au moindre indice de péril... Jeunes gens, refuserez-vous donc toujours de m'entendre ?

Lothaire et Anselme étaient émus, tous deux se consultèrent du regard, tous deux eurent la même pensée, le même acquiescement au désir de Perrin ; il leur fut impossible de résister aux paroles, aux gestes entraînans de cet homme sur lequel il existait un mystère étrange, impénétrable... Et puis sa voix était si douce, si persuasive, son aspect avait changé si subitement, ses manières étaient si différentes de celles qu'il montrait naguères... — Parlez, s'écria Lothaire, parlez vite. — Et surtout, ajouta Anselme en se saisissant des pistolets, n'essayez pas de nous tromper, de nous tendre quelque piège, car, vrai Dieu ! je vous tue sans pitié ! Les deux jeunes gens s'appuyèrent contre le divan où Lothaire et Lucile s'étaient assis et enlacés amoureusement il y avait à peine une heure ; le vieillard resta debout et commença en ces termes : « J'ai été tour à tour Vendergoës le belge, Perrin le français, j'ai dû changer de nom et de profession selon les circonstances, selon les époques de ma vie ; mais mon

véritable nom est Uberto Bianchini, le véritable lieu de ma naissance est la ville de Pérouse, en Italie. Mon père appartenait à la noblesse la plus pure, je fus élevé avec les fils des plus hautes familles; on n'épargna rien pour mon éducation physique et morale. A dix-huit ans j'étais déjà le premier de mes condisciples, je savais déjà manier une épée et dompter un cheval fougueux; mon corps pouvait supporter toutes les fatigues, et mon ame s'ouvrait à toutes les passions, à toutes les sensations humaines. L'éducation que j'avais reçue, le sang qui coulait dans mes veines devaient faire de moi un homme vertueux, un homme modèle, il n'en fut point ainsi. L'amour a souvent changé le caractère féroce du lion et donné la douceur au tigre, il devait me rendre criminel, il devait faire de moi un méchant et un traître. J'avais été élevé avec une jeune fille dont le père possédait une maison près de la nôtre... Belle, douce, timide, Julia était un ange! je l'aimai bientôt avec idolâtrie, je ne cherchai que les occasions de lui plaire, de me faire remarquer d'elle... œuvre inutile! Julia ne fit aucune attention à moi, ne rendit que froideur et dédain à ma passion et à mon ardeur; bien plus, la belle Italienne repoussa l'amour d'un compatriote pour accepter celui d'un Français; Julia enfin donna son cœur à un jeune peintre nommé Charles Bernier. Vous dire quelle fut ma fureur, quelles furent mes pensées de haine et de vengeance... oh! je ne le peux... Je ne pus alors même me rendre compte des diverses sensations qui remplissaient mon ame, de la fièvre qui me brûlait la tête et le cœur! Mais, chaque jour, chaque nuit, je suivais le Français, une main sur mon stylet, l'autre avec laquelle je me déchirais la poitrine. Je ne pus parvenir à trouver l'instant favorable à ma vengeance; enfin j'appris que mon rival faisait partie d'une vente de carbonari ligués pour l'affranchissement de l'Italie; je me fis carbonaro moi-même sans songer à la liberté de mon pays, au bonheur de mes frères... Par tous les saints! je me souciais bien de pareilles vétilles... je ne voulais que hâter la perte de Charles Bernier; j'avais depuis long-temps abandonné la maison de mon père, j'avais dit adieu à tous mes rêves de fortune, à tous mes souhaits d'ambition, je n'avais plus qu'une pensée, un but vers lequel je m'acheminais de toutes mes forces, la mort du Français préféré, la possession de Julia! Ne pouvant chercher querelle à mon rival, je me fis traître et délateur de mes frères; je les dénonçai à la police italienne, et je n'eus pas honte de recevoir d'elle un brevet d'espion. Il me tardait de les livrer tous à la fois pour n'en perdre qu'un seul... Malédiction! ma trahison fut connue, on décida ma mort...

Ce fut Charles Bernier qu'on chargea du soin de me faire expier ma défection... Je fus frappé par lui en plein jour et sur la place principale de Pérouse, de trois coups de poignard. Je fus emporté pour mort, mais trois mois s'étaient à peine écoulés que je quittai mon lit de douleur, plus rempli de haine, plus ardent de vengeance. Pour cette fois, elle ne me fut pas infidèle. Le gouvernement italien m'avait donné, pour esclave, un de ses captifs tirés des plombs de Venise, du nom de Micaëli; je sus tirer parti de cet homme qui parmi ses nombreuses habitudes de crime, possédait celle de composer des poisons ou lents ou rapides, des liqueurs à rendre fou, idiot, furieux. Macaëli, conseillé par moi, parvint à se lier avec Charles, et sut le rendre idiot au moyen d'une de ses compositions chimiques. La nouvelle que cet esclave m'en donna, me

remplit de joie et d'espoir... Je me supposais déjà l'époux de Julia ; avais-je à redouter maintenant un rival imbécile?... Oh! insensé ; idiot moi-même! qui ne connaissais pas le cœur des femmes, qui ne savais pas jusqu'où pouvait aller la force de leur amour, ce que pouvait créer leur dévoûment!... Julia se fit le secours journalier, la compagne assidue de Charles Bernier ; la belle jeune fille fit abnégation de tout plaisir, de toute joie, de tout bonheur, en faveur de l'idiot. La courageuse Italienne quitta son pays, encourut la malédiction de son père, pour conduire en France l'amant qu'elle espérait rendre à la raison, le malade qu'elle voulait confier à vos docteurs. Pour moi, c'était trop souffrir ! J'abandonnai aussi l'Italie, je parcourus en vain pour me distraire de mon amour ou plutôt de ma haine, l'Allemagne, l'Angleterre, la France. Dans chacune de ces contrées j'emportai à ma suite le souvenir de Julia et de son amant. Dans chacune de ces contrées, je devins un peu plus vindicatif, un peu plus cruel... Une femme m'avait apporté le malheur, m'avait fait renoncer à tout avenir, à toute espérance, une femme m'avait torturé le cœur, avait fait du jeune homme doux et généreux, le traître et l'infâme italien... Eh bien! Je me vengeai d'une femme sur toutes les autres femmes... Je me mis à les tromper, à les séduire, à les perdre. Mes jours de bonheur n'étaient marqués que par les victimes de ma colère ! Une femme m'aimait-elle, je la fuyais promptement... Mais celle qui me repoussait, qui ne me montrait que de l'indifférence, oh ! je la suivais comme le tigre suit sa proie, je choisissais l'instant de mon triomphe et alors je riais de ses prières, de ses larmes, de sa faiblesse, je la flétrissais sans pitié, sans remords. En Angleterre, j'eus pour victime lady Pollard ; en France, la femme qu'on nomme Mlle Destuiles ; de la première, j'ai eu Caroline et Jenny, la seconde m'a donné Lucile !...

Anselme et Lothaire firent entendre une sourde exclamation, Perrin leur imposa silence du geste. Je n'ai pas fini, s'écria-t-il, laissez-moi de grâce continuer. Oui, Caroline et Lucile sont mes deux enfans, mes deux filles que je veux rendre heureuses, que je veux voir riantes et consolées... Ah ! Je ne sais si Dieu a voulu me dessiller les yeux, me rendre au sentier de la vertu, me faire aimer la vie et me donner le temps du repentir ; mais lorsque je me suis vu père, lorsque j'ai vu trois jolies petites créatures, trois anges résultat d'un amour de damné... j'ai senti mon sang se rafraîchir, mon cœur s'est mis à battre avec moins de violence, mes pensées sont devenues plus douces et plus calmes. Oh ! Merci à Dieu qui m'a rendu père ! Merci à Dieu qui m'a fait connaître le bonheur !—Le vieillard prononça ces dernières paroles avec tant d'onction que les deux jeunes gens qui l'écoutaient surprirent des larmes sur leur visage.—Vous aimez deux de mes filles, continua Perrin, vous Anselme, Caroline ; vous Lothaire, Lucile... Eh bien ! Je vous les donne, prenez-les pour femmes... Oh ! mais jurez-moi de les rendre heureuses, bien heureuses. Elles seront riches, elles auront chacune de bonnes dots... Anselme et Lothaire firent un mouvement. Anselme prit la parole : Monsieur, dit-il à Perrin, tant que seront connus le Belge Vandergoës, l'Italien Uberto, aucun homme ne songera à vous nommer son père ; aucune de vos filles, quoique bien innocentes, bien pures, bien aimées, ne trouvera un époux. — Mais alors, s'écria Perrin en frémissant, c'est ma mort que vous demandez... Sans moi mes filles peuvent être heureuses?... — Les deux amis

baissèrent les yeux sans répondre. Ah ! reprit Perrin, je comprends ce silence! L'espion de police, le débauché, le délateur l'emportent encore sur le père bon et dévoué... Allons il reste une expiation au vieux Perrin, il lui reste un sacrifice à faire pour l'avenir de ses enfans... Anselme et Lothaire, s'écria-t-il, se redressant avec majesté, aimez-vous véritablement Lucile et Caroline? — Oui, dit Lothaire, mais que signifie votre question ?—Et si, un jour, elles étaient orphelines... Si elles n'avaient plus de père, les épouseriez-vous ? — Avec joie, répondit Anselme.—Vous le jurez?—Nous le jurons... Mais que voulez-vous dire? — Rien, rien; seulement messieurs, souvenez-vous de votre serment... Dans trois jours, vous entendrez parler de Perrin; dans trois jours, conduisez mes filles à l'autel.—Aussitôt, le bruit d'une clef lancée avec force, retentit sur le parquet. Anselme et Lothaire tressaillirent et regardèrent... Perrin n'était plus dans l'appartement.

. . . . . .

Trois jours après cette scène, le commissaire de police du douzième arrondissement, opérait une descente dans la maison de la rue Saint-Julien-le-pauvre portant le n° 17; il faisait enfoncer la porte du troisième étage d'où se répandait une odeur infecte et il notait sur son procès-verbal la découverte de deux cadavres déjà en putréfaction; c'étaient deux vieillards. — L'un d'eux serrait convulsivement dans ses deux mains, deux bourses pleines d'or ; sur l'autre on avait trouvé une carte d'agent supérieur de la police secrète, portant le nom de Uberto Bianchini. Sur une table en fer, il y avait un morceau de papier blanc, au milieu duquel étaient tracés en gros caractères ces deux mots : *Expiation et Justice !* — Le lendemain de cette catastrophe qui mettait en émoi tout Paris, deux mariages se célébraient à l'une des douze mairies de la capitale: Anselme et Caroline, Lothaire et Lucile, accompagnées de deux mères bien heureuses, Mlle Destuiles et lady Pollard, suivis d'une raisonnable quantité d'amis et de parens, se juraient amour et fidélité pour la vie. — Les jeunes fiancées étaient bien heureuses... Hélas ! elles ignoraient que leur bonheur était le prix de la mort de leur père.

Maintenant, lecteur, es-tu satisfait? Veux-tu quelques notions sur nos autres personnages ? Nous comprenons ton désir, ton attente à ce sujet..... tous deux sont fort naturels et légitimes ; nous ne voulons que te complaire... Eh bien ! le sort de nos héros secondaires est dans tes mains... c'est quelque chose! prononce à ton gré... Veux-tu que le charcutier retiré, le sieur Gelé, soit frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante? Veux-tu que sa séduisante moitié, l'énorme Coralie, oublie tout d'un coup une union de quarante années, et contracte un nouvel hymen avec le principal clerc d'une étude de notaire, jeune homme beau et bien fait. Veux-tu savoir les suites funestes de ce mariage inconsidéré, le délaissement de Coralie, la dissipation de sa fortune, la diminution progressive de son embonpoint, enfin sa mort causée par une phtysie? Veux-tu que Jenny, autre héritière du terrible Perrin-Vandergoës-Uberto, (dont la vie a été pâle à côté de celle de ses sœurs, par cela qu'elle n'a point trouvé d'amoureux), veux-tu, disons-nous, que Jenny reste fille, devienne pieuse et dévote, et se retire sur la fin de ses jours dans un couvent quelconque d'ursulines?

Te plairait-il que le couple Bernier, dont la carrière a été si aventureuse, dont les amours ont été tant de fois traversés, dont la constance a été pourtant récompensée, dont le mariage a été enfin si brillant, coulât dorénavant des jours filés d'or et de soie et fût entouré d'une demi-douzaine de gentils bambins ? Désires-tu savoir si le jardinier Papelou continue à travailler sobrement, à jouir d'un nez rouge, et à faire d'honnêtes stations dans les cabarets d'Auteuil ? Bah ! agissons mieux, nous et toi.... ne supposons point de faits probables, ne formons aucune conjecture, ne souhaitons à ces personnages aucune aventure piquante, ou extraordinaire.... En un mot, restons-en tous *le Bec dans l'eau*, et légitimons de la sorte quelque peu notre idée, notre sujet et notre titre.

JOANNY AUGIER.

JURISPRUDENCE THÉARRALE,

DISCUSSIONS ENTRE LE PUBLIC ET LES ADMINISTRATIONS THÉATRALES.

La cause de MM. B...,, négocians, contre M. Robert, directeur du Théâtre-Italien est appelée :

M. Scellier, avocat de MM. B..., négocians, demandait pour ses cliens, abonnés depuis deux ans à la salle Favart, que l'administrateur fût tenu de leur livrer deux balcons auxquels ils prétendaient avoir droit en qualité d'anciens locataires. L'avocat argumentait du droit établi par l'usage en faveur des anciens locataires et des réglemens imposés au régisseur par l'autorité.

M. Ch. Ledru, pour l'administration du théâtre, a répondu que si le régisseur des Italiens est dans l'usage d'écrire aux abonnés du théâtre pour les inviter à renouveler leur location avant le 1er septembre, *passé lequel délai il disposera de leur places,* ce n'est là qu'une affaire de politesse et de convenance à l'égard des habitués de ce théâtre ; mais que, si M. Robert croit devoir en agir ainsi envers les ambassadeurs, les ministres et le monde choisi qui fréquentent *réellement* le théâtre, il a bien le droit d'être moins respectueux envers quelques personnages qui, de temps en temps, franchissent la douane préposée au théâtre contre l'irruption des marchands de billets.

Or, quels sont MM. B.... frères, se disant dans leur assignation négocians, et que son confrère dépeint comme des dilettanti injustement dépossédés ? Ces messieurs n'ont jamais paru au théâtre, M. Ch. Ledru a en main la preuve que ces amateurs de la bonne musique ont autre chose à faire que d'occuper leurs loisirs à entendre Lablache, Rubini et Mlle Grisi. Ces messieurs, demeurant rue St-Jacques, 20, sont des négocians en *briquets phosphoriques,* en brosses à dents et à ongles, en eau de Cologne, etc. L'avocat représente un des prospectus délivrés par eux, et expliquant les miracles de leur eau admirable, avec une instruction *sur la manière de s'en servir.*

Le tribunal, considérant que l'administration du théâtre n'a contracté aucun engagement envers les frères B..., a repoussé leur demande et les a condamnés aux dépens.

NOUVELLES DIVERSES.

Un nouvel opéra de Rossini. — On lit dans des lettres venues d'Italie : « Rossini, lors de son passage à Turin, est resté plusieurs heures de suite enfermé avec Romani, le poète dramatique le plus populaire de l'Italie, auteur des libretti de la *Norma*, de la *Sonnambula*, des *Capuletti ed i Montecchi*, etc. Il y a tout lieu d'espérer que la conférence du musicien avec le poète portera d'heureux fruits, et l'on assure même que déjà le grand compositeur a positivement résolu de rompre enfin le silence qu'il a si long-temps gardé, au grand désappointement des amateurs de l'art. Il est dit aussi que, par reconnaissance pour Duprez, qui, lors de la reprise, à Paris, de l'opéra de *Guillaume Tell*, a fait si bien valoir, avec son admirable talent, le rôle d'Arnold, Rossini composera exprès pour le célèbre chanteur un ouvrage où celui-ci remplira le premier rôle. » Cette nouvelle, accueillie avec tant de joie dans le monde musical, se trouve aujourd'hui confirmée. Il y a plus même ; au lieu d'un seul ouvrage, le maestro nous en donnerait deux, un à l'Opéra et l'autre aux Italiens. — Abondance de biens !

Encore le philtre de Duprez, ou le sirop de basse-taille. — On nous a communiqué une lettre qui court les coulisses de nos théâtres, et qu'un brave figurant de l'Opéra-Comique, basse-taille dans les chœurs, a écrite à Duprez pour lui demander le fameux philtre à l'aide duquel un charlatan italien lui aurait rendu sa voix qu'il avait entièrement perdue. Cette lettre bouffonne se terminait ainsi : « Si vous me communiquez » le secret de la chose, vous pouvez être sans crainte; moi, être un ingrat ! moi, vous » faire de la concurrence ! oh, non ! je respecte votre voix de *ténor*, et ma parole d'hon- » neur la plus sacrée, je me bornerai à prendre le sirop de *basse-taille*. »

Mariages d'artistes. — L'ex-acteur de la Porte-Saint-Martin et actuellement pensionnaire de la Comédie-Française, Lockroy, vient d'épouser, en secondes noces, Mlle Stéphanie-Jullien.

M. Vial. — Nous avons parlé, il y a un mois, de la santé de M. Vial, qui donnait alors de graves inquiétudes. Sa position ne s'est point améliorée depuis, toutefois la paralysie n'augmente point.

Le jovial Philippe. — Cet excellent acteur, après avoir payé un juste tribut à la douleur que lui a fait éprouver la perte de sa femme, va reprendre ses voyages. On le désire partout.

— Je signale à MM. les directeurs et correspondans des théâtres, le nommé Montier choriste-basse, qui, après avoir contracté un engagement pour Nantes, et avoir reçu les avances, s'est soustrait par la fuite à l'exécution de son traité. Je me propose de poursuivre cet individu, devant qui de droit dès que sa résidence me sera connue.

Paris le 18 septembre 1837.

d'Harmeville,
correspondant; rue Montmartre, 170.

SOMMAIRE DU DERNIER NUMÉRO.

Les Feuilletons dramatiques, Paul Valentin.—Académie royale de Musique, H. Prévost. —Les théâtres de Londres sous Shakspeare, Jules Belin.—Théâtres de Paris.—Théâtres de la Province. — Théâtres de l'Etranger. — Mélanges : *Le Bec dans l'eau*, Rencontre nocturne, Armand-Séville. — Critique : *Aventures galantes de Margot*, par A. Houssaye, Jules Belin.—Nouvelles diverses.—Mises en scène : *Le Château de ma Nièce*. (Lithographie. — Une scène du Château de ma Nièce).

Armand-Séville,
Administrateur.

Jules Belin,
Rédacteur en chef responsable.

Imprimerie de A. BELIN, directeur-gérant du journal, rue Sainte-Anne, 55.

REVUE DU THÉATRE.

SOMMAIRE.

Procès de Ramponneau. — Comment Baron rencontra Lekain, J. E. Gardet. — Vaudeville : *Le Tourlourou.* — Variétés : *Résignée ou Deux ménages.* — Ambigu : *Un Jour de Grandeur.* — Théâtres de Paris. — Théâtres de la Province. — Théâtres de l'Etranger. — Mélanges, le tombeau de Beethoven. — Nouvelles diverses. — Mise en scène de *Bruno le Fileur.*

PROCÈS DE RAMPONNEAU.

Sur les bords de la Seine, à deux lieues de Paris, s'élève le fameux bourg d'Argenteuil, dont les vins, il y a quelque deux cents ans, faisaient, rivaux de ceux de Suresne, les délices de nos pères, alors assez peu gourmets. C'est là que, sous les premières années du règne de Louis XV, naquit le célèbre cabaretier Ramponneau. Comme Homère, Ramponneau passa son enfance chantant de porte en porte aux innombrables guinguettes du lieu natal; puis, un beau matin, il réfléchit, ambitieux qu'il était, que la fortune ne le viendrait pas trouver au milieu de ses indifférens compatriotes : il s'achemina donc vers Paris, ville de ressource, incessamment prête à accueillir tout ce qui n'est pas parisien.

Reçu tout d'abord à bras ouverts par un sien oncle, mendiant émérite, qui, digne confrère du donneur d'eau bénite de Notre-Dame, était parvenu à s'amasser une assez honnête fortune; il ne tarda pas, l'âge et la faculté aidant, à en devenir héritier. Le bonhomme lui laissait, entre autres biens, à la Courtille, la propriété d'un vaste terrain et d'une belle maison y attenant, que, véritable Amphyon de paroisse, il avait édifiée de ses propres mains, grâce à ses *Oremus*, à ses *Pater* et à ses nombreux *De profondis* surtout.

Universellement connu parmi le peuple, l'oncle, en mourant, léguait à son heureux neveu, outre sa fortune, une foule de vieilles connaissances et de bons amis qui devinrent naturellement ses premières pratiques (on dirait sa clientelle aujourd'hui), dès qu'il eut converti et la spacieuse maison et le clos en un hospitalier cabaret.

Placé hors de l'atmosphère de la Ferme, à l'abri de la verge perforante et de l'œil inquisiteur des commis, le cabaret de Ramponneau devint, dès le premier moment de son ouverture, renommé pour la modicité de ses prix ; dès lors, la foule de tout âge, de tout état, presque de tout rang, se rua vers la Courtille, compacte et renaissante à ce point que, s'il en faut croire les contemporains, ce que l'on y voit de nos jours de tohubohu en carnaval n'en donne qu'une faible et imparfaite idée, et que Desnoyers n'est qu'une pâle représentation de Ramponneau, dont le carnaval, à lui, durait toute l'année.

Hommes de guerre, hommes d'état, hommes de finance, hommes d'étude,

robins, plumets, traitans, petits-collets, grandes dames, actrices en renom, petites bourgeoises, humbles grisettes, tout Paris enfin voulait visiter le cabaret renommé, et chacun concourait à former cette tour de Babel ambulante qui se précipitait chaque jour dans les salles et jardins du cabaret d'Argenteuil.

Aussi, là, l'observateur philosophe, le verre d'une main, la loupe de l'autre, pouvait contempler à loisir les bizarreries et les travers d'une époque féconde en folies. Là, il pouvait voir les plus grands noms se mêler avec la dernière classe du peuple et se confondre. Aroun-al-Raschild d'un moment, parmi ces hommes qu'on regarde trop souvent dans l'ivresse de la grandeur comme faits d'un limon différent : ceint du tablier de toile gris-noir, la mine riante, le bonnet de coton à la main, maître Ramponneau traversait lentement ses vastes salles, parcourait les longues allées bordées de tables, et s'assurait, d'un œil de maître du zèle, de la politesse, de la célérité de ses garçons. Partout de joyeuses exclamations le saluaient à son passage; à droite, à gauche, ses gais convives faisaient éclater les cris : *Bravo, Ramponneau! vive Ramponneau!* et pour que rien ne manquât à son triomphe, s'il rentrait dans la ville alors que le guet forçait chacun à se retirer, il entendait encore célébrer son nom, car la muse grivoise qui avait chanté le noble vainqueur de Fontenoi et de Mahon s'était mise en frais pour le cabaretier de la Courtille, et les Orphées de carrefour faisaient retentir de toutes parts la ronde en quarante couplets dont le refrain, sur un air en vogue de l'époque, conviait chacun à « aller chez Ramponneau, boire du vin nouveau. »

En dépit de ces ovations flatteuses, malgré son état prospère et la réputation de sa maison, Ramponneau ne se trouvait pas content de son sort. Il ne pouvait se dissimuler que la curiosité, la faveur publique, s'étaient attachées à lui sans trop savoir pourquoi, et qu'il n'était, à vrai dire, qu'un spectacle muet, une sorte de jouet, dont le plus grand mérite était de vendre une plus grande quantité de pintes de vin que ses confrères.

Il résolut donc consciencieusement de procurer au public l'occasion de l'applaudir avec plus de connaissance de cause et de justice; il voulut montrer que son génie ne se bornait pas à éluder les droits de la Ferme, et, sa résolution arrêtée, il annonça à ses cliens et à ses amis qu'avant huit jours il se faisait comédien.

Le goût du théâtre, à cette époque, n'était ni si vif ni si répandu parmi le peuple que de nos jours : le *panem et circenses* n'était pas encore une vérité en France, et nombre de gens ne connaissaient pas d'autre spectacle que Polichinelle. L'illustre Ramponneau n'avait jamais franchi le seuil d'un de nos théâtres royaux, et la difficulté, l'incertitude du succès ne l'arrêtèrent pas cependant dans son projet. Il avait pensé, dans son gros bon sens, qu'il suffirait pour être comédien de connaître et d'étudier la nature, de la reproduire sans l'outrer, d'être noble, en un mot, sans enflure, naïf sans bassesse; et quelque novice et surpris qu'il fût lorsqu'on le conduisit au théâtre, après avoir écouté, observé, compris, il se confirma dans sa conviction qu'il pouvait être un bon comédien.

Il voulut toutefois essayer d'abord ses talens et ses espérances sur une scène facile et modeste, il pria donc un ami de le présenter au sieur Gaudon, entrepreneur des spectacles du boulevart; c'était le Saqui, le Debureau de ce temps-

là ; quel besoin d'ailleurs avait-il d'être présenté? son nom seul le recommandait assez. Aussi, le 24 mars 1760 le directeur Gaudon et le comédien improvisé firent-ils ensemble un traité auquel intervinrent le propriétaire de la salle et deux notables habitans du boulevart.

« Par ce traité, le célèbre cabaretier s'oblige de paraître et de jouer dans le spectacle du sieur Gaudon, et consent que le sieur Gaudon le fasse annoncer, afficher, voir *en dedans et en dehors*, fasse peindre son portrait au naturel, fasse faire des chansons, livres et pièces *à son avantage*, pour le temps de deux mois et demi ou environ, depuis le 14 avril jusqu'au 28 juin. De son côté, le sieur Gaudon lui promet 400 livres, dont 200 livres payables par billets à ordre qui lui seront délivrés huit jours après son début, et le reste après cinq semaines. De plus, le sieur Gaudon lui tiendra compte de la moitié des produits et bénéfices qu'il acquerra pendant ledit temps, tant par estampes que livres, chansons et autres généralement quelconques. » Cet acte original contient encore l'obligation de la part de Ramponneau de se trouver aux heures indiquées; il est fait double avec un dédit de 1,000 livres, et l'on convient qu'il sera passé devant notaire à la première réquisition.

Quoique le premier billet de 200 livres ne fût exigible que huit jours après le début, Ramponneau qui, malgré sa célébrité, ou peut-être à cause d'elle, se trouvait souvent à court d'argent, souhaita de toucher d'avance cette somme pour se mettre en équipage; Gaudon la lui remit dès le lendemain, et ainsi l'engagement reçut une sorte d'exécution anticipée.

Pour employer utilement le temps de liberté qui lui restait jusqu'au moment fixé par Gaudon pour ses debuts, Ramponneau résolut de se familiariser avec les regards du public, en montant ailleurs qu'à Paris sur un théâtre. Mais quel lieu choisit-il pour un tel essai toujours dangereux? Un lieu où les talens les moins constatés ne se hasardaient alors qu'en tremblant, le séjour habituel de la cour : Versailles. — Il y échoua complètement, ainsi qu'un sieur Haget, amateur bourgeois de théâtre, qui avait voulu risquer l'aventure avec lui.

Un tel résultat n'avait rien d'encourageant, et il fallait cependant se rendre à Paris où tout était déjà préparé pour son début. Gaudon avait payé *deux habits* à un poète, son fournisseur habituel; la salle avait été décorée à neuf; de nouveaux acteurs avaient été engagés; une pièce de circonstance était faite, distribuée et apprise; les affiches enfin étaient imprimées ; le 14 avril au matin on les posa.

Tout-à-coup, un évènement imprévu vint jeter la perturbation dans tous les calculs du malheureux directeur, et répandre le désappointement parmi les nombreux amateurs des théâtres du boulevart. Ramponneau a refusé net d'exécuter son engagement... Et tout Paris de se partager sur la cause du refus du cabaretier, et de s'intéresser au procès qui en est l'inévitable conséquence. Les uns, se rappelant l'enfance inculte de Ramponneau, pensaient qu'un sentiment secret de son incapacité l'empêchait, après une première chute, de se commettre aux yeux d'un public inconstant dans sa faveur ; d'autres croyaient qu'ébloui par la fortune rapide que lui promettait son immense débit, il craignait, en montant sur le théâtre, de porter préjudice à son établissement, par suite des intolérans

préjugés dont les comédiens étaient encore l'objet; certains affirmaient que c'était de sa part affaire de scrupule, acte de conscience. Sa renonciation au théâtre, faite devant un notaire apostolique, et datée du samedi, veille de Quasimodo, était pour ces bonnes ames un sujet d'applaudissemens qu'ils ne lui eussent pas donnés sans doute sur la scène, persuadés qu'ils étaient qu'on fait plus facilement son salut au cabaret qu'au théâtre.

L'acte s'exprimait ainsi :

« Aujourd'hui est comparu le sieur Jean Ramponneau, cabaretier, demeurant à la Basse-Courtille, lequel a volontairement déclaré que les résolutions mûres qu'il a faites sur les dangers qu'apporte au salut la profession des personnes qui montent sur le théâtre, et sur la justice des censures que l'Eglise a prononcées contre ces *sortes de gens*, l'ont déterminé à renoncer, comme suit par ces présentes, à ne jamais monter sur aucun théâtre, ce qu'il promet à Dieu, ni faire aucune fonction, profession ni actes y analogues. Pour quoi il proteste par les présentes contre toutes soumissions et engagemens qu'il pourrait avoir fait avec qui que ce soit, notamment avec le sieur Gaulier dit *Gaudon*, entrepreneur de spectacle sur les boulevarts de cette ville, pour paraître ce jour, soit dans son spectacle, soit dans tout autre, ou pour souffrir qu'il soit fait par son ministère, sous son nom ou à son occasion, quelques actions, chansons, livres et estampes, le tout tendant à lui donner la *publicité indécente qui ne convient qu'à des gens de cette sorte*, comme lesdites conventions et engagemens, quels qu'ils soient, n'ayant été et ne ponvant être qu'extorqués de lui dans des temps où il n'aurait pas eu l'usage de sa raison, ni la faculté de faire des réflexions sur les conséquences de ces engagemens pour son salut; qu'ainsi donc lesdites soumissions et engagemens, quels qu'ils soient, ne pourraient lui nuire ni préjudicier, etc., etc. »

Toutefois, nonobstant les pieux dehors de cet acte, les gens bien instruits eurent la conviction que la rupture de Ramponneau était une affaire, non de conscience et de dévotion, mais de pur intérêt et de spéculation commerciale. Il venait en effet de vendre son établissement à un sieur Martin, moyennant 1,500 livres de rente; et une des conditions principales du traité était que Ramponneau, créateur du cabaret privilégié, continuerait à le protéger de sa présence. Acteur, il aurait pu sans doute appeler la foule au théâtre; mais on ne serait, certes, plus venu pour le voir à la Courtille. Martin insista pour que la clause fût exécutée; et partagé entre la gloire qui l'appelait au boulevart d'un côté et l'intérêt qui le réclamait à sa cave de l'autre, Ramponneau finit par dire adieu à Thalie et à courir les chances d'un procès.

Ce fut Me Elie de Beaumont qui porta la parole contre le célèbre cabaretier : « Vouloir appliquer aux théâtres de nos jours, dit-il, ce que les lois anciennes auront prononcé contre des histrions sans pudeur ou des gladiateurs qui révoltaient l'humanité; renfermer les uns ou les autres sous une condamnation générale, c'est évidemment faire une application injuste d'un réglement alors nécessaire.

» Dans la ville, qui est le centre de la chrétienté, on voit les spectacles établis avec l'approbation d'un souverain, juge respectable de la règle des mœurs; et qui pourrait les détruire, puisque la tiare romaine réunit en lui l'un et l'autre

pouvoirs. On a vu, sous Louis XIII, nos prélats, toujours réguliers et décens, accompagner le roi au théâtre.

» En Italie, prêtres et évêques assistaient sans scrupule à ce noble délassement. Tout ce qui ne blesse point la règle des mœurs peut être l'objet d'une convention licite aux yeux des tribunaux séculiers. Toute convention licite aux yeux de ces tribunaux doit être exécutée, ou la réparation de son inexécution doit être prononcée en faveur de celui qui en reçoit du dommage. Telle, est dans l'espèce, la cause de ma partie, et cependant, si le sieur Gaudon n'obtient pas les mille livres du dédit et les dommages-intérêts qui lui sont dus, c'en est fait d'une troupe choisie, pour laquelle il a fait des dépenses énormes. Ramponneau est venu de lui-même s'offrir à lui, l'acte a été fait double en présence de témoins; il l'a doublement ratifié, soit en recevant le lendemain un à-compte de 200 livres, soit en allant s'exercer à Versailles. Le sieur Gaudon a fait graver Ramponneau, et composer une pièce entière à sa louange, etc. etc.

» S'il est vrai, disait l'avocat en terminant, que la nécessité de réparer les torts qu'on a causés est une des premières conditions d'une véritable pénitence, que Ramponneau, en payant les condamnations du dommage résultant de l'inexécution de son traité, prouve aux incrédules la sincérité d'une conversion qu'il fait dans sa citation sonner si haut. »

L'éloquence de Me Elie de Beaumont échoua, Ramponneau remit les 200 livres qu'il avait reçues et rien davantage; et le pauvre Gaudon, jouant au naturel le rôle de l'*Impressario* dans l'embarras, en fut pour ses décorations, ses pièces de vers, le badigeonnage de sa salle et les deux habits de son poète.

Quant à Ramponneau, son avocat avait prétendu « qu'il était de l'intérêt de la religion qu'il pût retourner dans son *domicile* pour y conserver la pureté de ses mœurs, et prévenir par ses réflexions mûres les dangers et les obstacles qui s'opposaient à son salut. » Il rentra donc fier et triomphant à cette Courtille dont il était la providence, reprenant son train de vie ordinaire, passant en revue sous ses treilles ses nombreux et fidèles consommateurs, buvant avec les petits, présentant ses hommages aux grands, et s'enivrant moins de son vin que de sa gloire. (*Gazette des Tribunaux*).

COMMENT BARON RENCONTRA LEKAIN.

Il semble que la Providence tienne toujours en réserve, pour suppléer celles qui dépérissent et s'en vont, des gloires neuves et toutes prêtes à se produire, et cela partout où la renommée fait ses élections, en politique comme en littérature, dans les sciences comme dans les arts. Donc en appliquant ceci au théâtre, quand vient à mourir un de ces grands comédiens comme *Baron*, *Garrik*, *Talma* ou *Kean*, il est juste de leur donner des pleurs et des regrets; mais ce serait une faiblesse impardonnable que de se livrer à une désolation sans fin. Il faut au contraire vite s'essuyer les yeux, afin d'avoir la vue nette et claire, pour qu'on puisse voir si, à côté du mal, ne se rencontrerait pas le remède: la vie près de la mort, et c'est ce qui advient presque constamment. Dieu l'a voulu ainsi: la tombe d'une gloire est presque toujours le berceau d'une autre gloire. Mais je me livre à d'oiseuses recommandations; qu'est-il besoin en effet de pré-

cher l'oubli dans ce siècle d'*oubli contagieux*, comme dit le poète; aujourd'hui que les larmes se sèchent si facilement dans les yeux, que les regrets s'éteignent si vîte dans le cœur?

Le 22 décembre 1729, tout ce qui, à Paris, avait quelque souci de l'art théâtral, était plongé dans une douleur légitimement profonde : le dieu du théâtre, le *Roscius* français comme on l'appelait, Baron venait de mourir, Baron dont l'immense talent avait, pendant de si longues années, mérité chaque soir les applaudissemens de la foule, et sur lequel J.-B. Rousseau rima un quatrain que vous me remercîrez de ne point citer.

Il est rare que les grands artistes soient justement appréciés de leur vivant; leur valeur n'est réellement connue d'ordinaire que du jour de leur perte. C'est que, pendant leur vie, on se contente de les juger tels qu'il paraissent sur la scène, sans songer à leur tenir compte des efforts qu'ils ont faits et des obstacles qu'il leur a fallu surmonter pour arriver au point où ils sont. Aussi, quand Baron fut mort, ceux qui l'avaient le plus admiré se prirent-ils à réfléchir sur sa vie, et à songer aux signalés services qu'il avait rendus à l'art, et l'on put se convaincre qu'il avait mérité quelque chose de moins enivrant peut-être que les applaudissemens; mais de plus susceptible à coup sûr de toucher le cœur; à savoir de la reconnaissance.

Baron, en effet, n'était pas seulement un comédien habile à la pratique, et dont la tâche finissait chaque soir avec la représentation; non. Eloigné du public et livré à lui-même, il s'abandonnait à de sérieuses réflexions sur son art, et profondément affligé de l'état déplorable où se trouvait alors le théâtre, il faisait de constans et continuels efforts pour l'améliorer. Il ébaucha avec courage et bonheur l'œuvre d'émancipation théâtrale, si je puis ainsi dire, continué depuis avec tant d'éclat par Lekain, Mlle Clairon et Talma, etc.

« Avant Baron, dit Geoffroy, le théâtre était barbare; les acteurs costumés « d'une manière ridicule, chantaient au lieu de déclamer, s'épuisaient en gestes « extravagans et burlesques; ils ressemblaient à des fous plus qu'à des comé- « diens. Baron ramena l'art sous les lois de la nature; il fut le créateur de la « décence et de la noblesse théâtrales. » Baron s'éleva énergiquement aussi contre ce qu'on appelait les règles au théâtre, et qui n'étaient bonnes, selon lui, qu'à emprisonner l'art : « La passion, disait-il, en sait plus que les règles; » et comme il avait soin de faire toujours et remarquablement suivre le conseil de l'exemple, les réformes qu'il tenta eurent la plupart un heureux accomplissement.

Comme on l'a pu voir par les lignes qui précèdent, les services que Baron rendit à l'art théâtral sont inappréciables, et doivent suffire, et au-delà, pour justifier les regrets que causa sa mort.

Une foule nombreuse se pressait dans l'église où s'accomplissait le service funèbre; devant la dépouille mortelle de Baron, on eût dit que tout le public, qui chaque soir venait l'admirer, s'y fût donné rendez-vous; mais aux applaudissement avaient succédé les pleurs. Cependant, devant un autre autel, on procédait à un sacrement d'un genre tout opposé; il s'agissait d'un baptême. L'heureux enfant, âgé seulement de quelques mois, était entouré de sa famille, dont l provoquait la franche sérénité; car, insoucieuse de la perte que les arts ve-

naient de faire dans Baron, elle était complètement étrangère au deuil qui remplissait le temple, et s'inquiétait peu du motif qu'il avait; et cependant le nom de l'enfant qui venait d'entrer dans la vie, devait un jour être intimement uni au nom de l'homme qui venait d'en sortir. Et ce rapprochement, l'art était chargé de l'opérer, car cet enfant devait, lui aussi, devenir plus tard un comédien illustre, dont la renommée, sœur de celle de Baron, retentirait bruyamment en Europe. Cet enfant en un mot, s'appelait Lekain. Ce fut la seule fois que ces deux grands comédiens se rencontrèrent sur la terre.

J. E. Gardet.

PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS.

VAUDEVILLE.

LE TOURLOUROU, vaudeville en cinq actes, de MM. Paul de Kock, Desvergers et Varin, représenté le 22 septembre 1837. — Personnages et acteurs : *Pierre*-Hippolyte, *Gaspard*-Bardou, *Gobinard*-Amant, *Hector*-Fradelle, *Fleur-d'Amour*-Ravel, *Carabine*-Ballard, *Germain*-Ludovic; *Marie*-Mmes A. Fargueil, *Mme Blainville*-Guillemin, *Félicité*-L. Mayer, *Adélaïde*-Ravel, *Joséphine*-Joséphine.

Il est inutile de faire l'analyse d'une pièce tirée d'un roman, surtout si ce roman est de M. Paul de Kock, l'auteur le plus populaire de France, celui qui est le plus généralement lu, et qui a la réputation d'ennuyer le moins, réputation qui commence pourtant à être révoquée en doute depuis *Zizine*, et après le *Tourlourou*. Mais, quelle que soit la faiblesse de certains ouvrages de M. Paul de Kock, on ne peut leur contester un genre de mérite assez rare et assez précieux; nous voulons parler de la vérité d'observation et de caractères. Malheureusement, cette vérité dégénère parfois en vulgarité, et au lieu d'être soutenue par une action bien conduite, il lui arrive d'avoir à supporter tout le poids d'une intrigue lâche, commune, sans intérêt. De là, le très-médiocre succès du dernier roman de M. Paul de Kock; et si le vaudeville, formé des mêmes matériaux que le livre, a réussi au théâtre, il ne doit cette bonne fortune qu'à la gaîté des détails et des mots, qui est venue fort à propos en aide à la nullité du sujet. J'appelle nuls des caractères et des situations si souvent reproduits, tellement fatigués, usés, décolorés par leurs nombreux services, qu'ils ont acquis un degré de vétusté, de banalité, suffisant pour être parfaitement incapables d'amuser l'esprit, ni de captiver la curiosité. Il en est des situations de cette espèce comme d'un domino qui, connu sous son masque de toutes les personnes d'un bal, se donnerait beaucoup de peine à vouloir les intriguer, les embarrasser en changeant le son de sa voix et leur disant des demi-mots bien malins, bien énigmatiques... — Tu te tourmentes en vain, beau masque! on sait qui tu es. — Situation vulgaire, tu ne peux m'intéresser : on sait où tu vas, on sait quelles scènes tu nous prépares et quel dénoûment t'est réservé; tu es connue, ma vieille, tu es connue!

Est-il en effet rien de plus connu que ceci :

Une petite paysanne, jolie et coquette, refuse d'épouser un bon villageois qui l'aime. Elle a dans la tête des idées de grandeur, d'ambition; elle rêve Paris,

des toilettes, des fêtes, de beaux messieurs, un hôtel, des laquais, des équipages, que sais-je? Le rêve de la jeune folle semble se réaliser; on la prend pour la fille d'une grande dame, d'une duchesse. Elle quitte le village et suit, à Paris, sa protectrice, qui doit la conduire dans les bras de sa noble mère. Le pauvre Pierre, dans son désespoir, se fait soldat. Mais, à Paris, environnée de pièges et de séductions, elle n'échappe aux perfides projets d'un fat, amoureux de sa fortune future, que par le secours inattendu de l'amant dédaigné. Le rôle brillant de la petite paysanne finit bientôt; la duchesse, que l'on croyait être sa mère, ne l'est pas; Marie reprend ses habits grossiers; elle retourne au village, et épouse le pauvre Pierre, qui l'aime toujours et qui achète son congé.

Si cela n'a pas été fait une vingtaine de fois sous une vingtaine de formes, je veux bien avouer que c'est neuf.

Par bonheur pour le vaudeville de MM. Paul de Kock, Desvergers et Varin, ce plat canevas est richement brodé de scènes comiques, grivoises, burlesques, d'une foule de mots heureux, toujours drôles, souvent spirituels, d'une grosse et franche gaîté. Les rôles du galant troupier Fleur-d'Amour et du conscrit Carabine font supporter le larmoyant personnage du pauvre Pierre. Le jeu naturel et dramatique de Mlle Fargueuil a sauvé le rôle banal de Marie la villageoise. L'excellente bêtise de Mme Ravel, la nourrice; l'espièglerie de Mlle Mayer, et le béotisme d'Amant-*Godinard* ont déterminé la réussite de la pièce. Bardou mérite aussi des éloges pour la manière bien sentie dont il a rendu le rôle de Gaspard.

Des bruits sinistres, de fâcheuses prédictions circulaient depuis plusieurs jours sur le sort du *Tourlourou*; on parlait d'une chûte certaine, effrayante, inévitable. Un succès brillant et incontesté est venu démentir ces appréhensions et confirmer une vérité bien connue : qu'il est impossible de juger aux répétitions de l'effet que doit produire un ouvrage à la représentation.

Le débutant Ravel a été fort bien accueilli du public; toutefois, avant d'émettre notre opinion sur le compte de cet acteur, nous attendrons de l'avoir vu dans un autre rôle que celui du tourlourou Fleur-d'Amour. Les inflexions, les gestes, les grimaces de ces rôles de troupiers sont tous stéréotypés depuis un demi-siècle sur le même modèle.

Mlle Fargueil, qu'une maladie avait retenue plusieurs mois loin de la scène, nous est revenue plus jolie et plus gracieuse que jamais. Nous pensons que l'administration s'empressera de remonter quelques unes des pièces du répertoire de cette charmante actrice. Les habitués du Vaudeville lui gardent tous les applaudissemens dont son absence l'a privée si long-temps.

P. S. Quelle étourderie! j'oubliais de vous dire que les cinq actes du *Tourlourou* se jouaient sans entr'actes. Ce n'est pas là une faible recommandation.

MARC-MICHEL.

VARIÉTÉS.

RÉSIGNÉE OU DEUX MÉNAGES, vaudeville en 2 actes, par M. Bayard; représenté le 20 septembre.—Personnages et acteurs : *Gaillardon*-Cazot, *Gustave*-Brindeau, *Christian*-Danterny, *Chanceau*-Lamarre ; *Juliette*-Mmes J. Quaisain, *Mme Gaillardon*-Savigny.

C'est le second des sept chefs-d'œuvre que M. Bayard s'est engagé, par traité, à livrer à l'administration des Variétés, chaque année.

L'esprit modestement y brille
Et sans danger la mère y conduira sa fille.

Car. . . . . .

(Ainsi que le prononce Mme Savigny dans *Résignée*, ou M. Frédérick dans *Robert-Macaire*).

c'est vraiment de la morale en action, du Genlis ou du Bouilli tout pur; tout-à-fait bucolique et vertueux.

Prenez deux ménages, l'un jeune, l'autre vieux. Que, dans l'un, la femme querelle toujours le mari ; que, dans l'autre, l'épouse soit tout sucre avec son époux (cela vous rappelle *Miel et Vinaigre*). Saupoudrez le tout d'un petit cousin assez niais ; laissez mijotter le tout et servez chaud. Vous aurez *Résignée*, dont voici l'intrigue :

Un jeune homme a été père avant son mariage. La mère de cet enfant se meurt. Il quitte tout pour lui dire un dernier adieu, mais arrive trop tard. La mère est morte; quant à l'enfant, sa tante maternelle veut l'emmener avec elle en Suisse. Le père ne peut se décider à le quitter. Il va l'accompagner en Suisse, abandonnant à Paris son épouse dont les entrailles n'ont pas été fécondes ; lorsque cette épouse, intruite du dessein de son mari, adopte elle-même l'enfant illégitime que la tante confie à son dévoûment. — Tout ira bien tant qu'il n'y aura pas, dans le ménage, d'enfant légitime, observe un spectateur prudent.

Telle est la pièce de M. Bayard.

D'ailleurs, sujet vieux, scènes rebattues au théâtre, exécution littéraire des plus communes et pourtant peut-être un petit succès de sensiblerie.

Quant aux acteurs : Cazot a été ce qu'il est toujours, fort convenable. Brindeau, à peu près. M. Dantermy, le débutant, est un gentil petit jeune homme assez maniéré ; il faut attendre que ses qualités se développent. M. Lamarre, qui a été pâtissier, dit-on, devrait bien retourner faire des brioches chez lui. Mlle J. Quaisain, qui est un peu de la nature de ces morceaux de bois qui supportent les vignes, ne manque pas d'une certaine grace et de quelques moyens. Elle a fait habilement valoir les quelques scènes sensibles et vertueuses qui, à tout autre théâtre, attirerait la partie vertueuse et sensible du public. Quant à Mme Savigny, elle n'est pas ce qu'on peut dire jeune, ce qu'on peut dire belle ou jolie; ses gestes sont un peu ce qu'on nomme dévergondés, et elle n'est pas totalement dépourvue de ce qu'on appelle intelligence scénique, habitude des planches.

M. Bayard fera bien de tenir prête sa troisième livraison. Il a été nommé tout seul; malheureusement, car..... nous aurions préféré mettre sur le compte d'autrui les défauts de cette pièce. Jules BELIN.

AMBIGU.

UN JOUR DE GRANDEUR, drame en 3 actes de M. Deligny, représenté le 16 sepembre. — Personnages et Acteurs : *Francesco*-P.-Ménier, *Banuzio*-Cullier, *Michael*-Saint-Firmin, *Brunelli* Salvador, *Paoli*-Francisque, *D'Alminti*-Barbier, *De Guastalla*-Monet; *Seigneurs*-Gilbert et Prosper; *La marquise*-Saint-Firmin, *La comtesse*-Blés, *Régina*-Isabelle, *Béatrix-Jenny*.

M. E. Deligny donna, il y a un an, un mélodrame comique qui obtint un grand succès et dans lequel il faisait preuve d'un talent énergique, et de ressources vraiment comiques.

Encouragé par un assez heureux début dans cette presque nouvelle route scénique, il a voulu faire un second essai et a livré au public *Un Jour de Grandeur*. Cette pièce à laquelle l'auteur n'a pas eu l'air d'attacher une très-grande importance, accuse encore chez lui une facture heureuse et un facile emploi des moyens comiques.

Un poète de Modène, Michaël, a dû renoncer à l'espoir d'épouser celle qu'il aime, et dans cette nécessité cruelle il ne songe plus qu'à la mort, qu'il va se donner. Se trouvant dans d'aussi joyeuses dispositions, il fait la rencontre de Francesco, duc de Parme, lequel pauvre duc est amoureux aussi, et aussi pour son malheur, d'une femme qui est refusée à ses vœux, c'est la fille de Ranutio, duc de Modène. Francesco est venu incognito à Modène, et pour atteindre plus facilement le but qu'il se propose, voir sa maîtresse, il change avec Michaël de nom et de costume. Mais Ranutio, qui a pénétré les projets du duc de Parme, fait arrêter Francesco qu'il prend pour lui, le fait amener devant lui et lui laisse le choix de mourir ou de sauver sa vie à des conditions déshonorantes. Plus tard ce qui devrait sauver Michaël va le perdre : reconnu pour un imposteur il va être pendu, lorsque Francesco arrive à temps pour le délivrer. L'habile duc de Parme fait la paix avec Ranutio et obtient la main de sa fille ; Michaël, à son tour, épouse sa fiancée.

Cette pièce, qui avait par son allure sans gêne et presque moqueuse, dépaysé les naïfs amateurs de mélodrames, a obtenu, le premier jour, une réussite quelque peu contrariée; depuis lors, le succès a grandi et c'est consolidé à chaque représentation.

Victor Herbin.

THÉATRES DE PARIS.

Opéra. — C'est lundi prochain que la reprise de la *Muette de Portici* aura lieu. Dans le rôle de Mazaniello, Duprez devra prouver qu'au talent d'admirable chanteur il faut unir celui de comédien. La tâche sans doute est difficile, mais elle n'est pas au-dessus des forces et du zèle de l'artiste qui doit la remplir.

Français. — Rien de nouveau, sinon la reprise d'une vieillerie. Mercredi dernier, *Don Juan d'Autriche* a reparu sur la scène, tout fier et tout poudreux d'un passé de cent représentations. Cette fois du moins le chef-d'œuvre usé offrait encore un attrait de jeunesse. Mlle Tilly essayait ses forces à porter le rôle de Péblo et le souvenir de Mlle Anaïs. On sait avec quel intérêt curieux nous avons suivi les débuts de Mlle Tilly ; combien nous aimions à prévoir les fruits de cette précieuse espérance. Qu'il nous soit donc permis de lui adresser quelques observations. — De tous les rôles que Mlle Tilly a remplis jusqu'à ce jour, le rôle de Péblo est peut-être celui qui convient le moins à son inexpérience. Il faut à une actrice un talent bien posé pour qu'elle puisse aborder un rôle

d'homme, un rôle de jeune garçon. Mlle Tilly, sous son costume de novice est toujours restée femme, et n'a pas pu s'en défendre ; cela se conçoit aisément. En soubrette bien apprise, elle s'est fait une malice de regards, certains airs penchés, une mutinerie de sourire qui lui sied à merveille ; mais il fallait tout désapprendre, tout oublier dans le rôle de Péblo. Si joli, si espiègle qu'on puisse faire le novice, on ne saurait lui donner la coquetterie d'une femme. Il convient, et c'était là le grand art de Mlle Anaïs, que ses traits aient la grace charmante de la jeunesse et de la jeunesse vierge, mais aussi une grace imprévoyante, insouciante d'elle-même, et toute de laisser-aller. Mlle Tilly a eu beau faire, elle n'a pas pu parvenir à être franchement *gamin*, j'entends dans la meilleure acception du mot. En outre, Mlle Tilly est trop grande avec un visage trop enfant. Mlle Tilly semblait un grand garçon de treize ans, maigre, fluet et long ; jugez un peu : frère Arsène lui vient tout juste à l'oreille, et vous savez si les jouvenceaux trop haut montés ont quelque chose de naïf pour ne rien dire de plus. Ajoutez à cela que, par imitation, mais l'imitation à tout propos est souvent un contresens, Mlle Tilly avait cru devoir prendre une perruque blonde ; et pourquoi donc une perruque blonde si Mlle Tilly a les cheveux noirs ? Voilà déjà bien des critiques, et pourtant j'en ai encore une à faire ; ce sera la dernière. On voit d'ailleurs que ces critiques ne sont que des critiques de détails et d'extérieur seulement. Mlle Tilly a un jeu de physionomie dont elle devrait, sinon se défaire, du moins user plus sobrement. Ce jeu, je vais tâcher de l'expliquer ; bien qu'il soit maladroit de détailler en longue et lourde prose ce qui est presque insaisissable et échappe tout aussitôt au regard. Chaque fois qu'il s'agit d'entendre malice, Mlle Tilly commence par cligner finement les yeux, et par baisser la tête en l'inclinant vers l'épaule avec un très-joli sourire ; tout aussitôt la tête se relève, la bouche s'ouvre comme pour un petite exclamation, et puis les lèvres se pincent, les joues s'enflent légèrement et dessinent en creux les deux plus charmantes fossettes du monde. Tout cela est au mieux sans doute, mais trop uniforme ; trop souvent répétée, la plus gracieuse gentillesse devient grimace. Assez de sévérité, n'est-ce pas ? A l'exception de ces petits défauts, Mlle Tilly a joué avec son intelligence habituelle, et sa bonne fraîcheur de verve et de gaîté. Quant au reste de la pièce : Ligier, Firmin, Mme Volnys sont des artistes laborieux qui notent trop exactement leurs rôles pour que l'on puise y saisir une variante une fois qu'ils ont été créés. Geffroy a été comme par le passé, triste et sévère jusqu'à la hauteur de l'histoire ; mais il devrait surveiller ses *R* : on n'en est pas plus tyran pour faire la grosse voix.

E. T.

Opéra-Comique. — Ce théâtre sort de son apathique oisiveté ? Hier encore, on a donné une pièce nouvelle, en un acte ; elle a pour titre : le *Bon Garçon*. Avec le *Duc de Guise* et la *Double Echelle*, c'est la troisième depuis un mois. Si la quantité pouvait suffire ! mais il faut mieux que cela au théâtre. — A mercredi, le feuilleton du *Bon Garçon*.

Odéon. — La salle sera entièrement repeinte. Le lustre, fourni par la chambre des pairs, est magnifique. C'est un des trois lustres donnés au Sénat par l'empereur Napoléon. L'ouverture n'aura problablement pas lieu avant le 1er novembre. Outre le drame reçu pour cette solennité, M. Scribe en a remis, dit-on, deux autres à M. Védel. L'un d'eux est intitulé le *Duc d'Albe*. Le drame de George Sand aurait pour titre, les *Joies du cœur perdues*.

Gymnase Dramatique. — Depuis long-temps on formait le projet de régénérer ce théâtre, et l'on avait désigné comme moyen principal, pour atteindre ce but, l'introduction du drame sous les auspices de l'acteur qui en est devenu le représentant ; l'œuvre de réforme est commencée, la mènera-t-on à bien, c'est ce que nous verrons et saurons dire en son temps. Voilà toujours Bocage engagé, et ses débuts doivent avoir lieu dans une pièce sur laquelle reposent des espérances, qu'on a des raisons de croire fondées. Et ici nous n'aurons qu'un mot à répondre aux critiques, qui, sans y bien réfléchir peut-être, frappent à l'avance de stérilité le passage de Bocage sur cette scène. Bocage n'est pas, comme quelques personnes paraissent le croire, un homme d'un talent exclusif et qui n'a de succès à attendre que du drame à grands effets. Bocage est un comédien dont le talent n'est jamais si parfait que dans les détails ; la comédie lui convient mieux

peut-être encore que le drame, si j'ose parler ainsi devant les souvenirs de ses immense succès, les rôles comiques lui sont aussi propres que les rôles de sensibilité ou de force; qu'on se rappelle pour nous juger les créations du Curé de *l'Incendiare*, de *Pinto* et du Grenadier de *Napaléon*. Nous reviendrons d'ailleurs sur ce sujet qui rentre trop directement dans notre spécialité, pour que nous nous contentions de l'effleurer.

Variétés. — Si la goutte ne vient pas entraver les jambes de Vernet, le *Père de la Débutante* ne tardera pas à se mettre en chemin pour atteindre le succès sur lequel on paraît compter. — *Rose et Blanche*, petit drame-vaudeville en un acte, est au nombre des ouvrages nouvellement reçus à ce théâtre.

Palais-Royal. — Les *Ciseaux*, vaudeville en deux actes, de M. Théaulon, va passer incessamment; les quatre rôles sont donnés à Mlle Pernon et à MM. Sainville, Lhéritier et Germain. Un acte de MM. Théaulon et Marc-Michel, va être mis au répétition. On parle encore d'une pièce en cinq actes, de MM. Scribe et Dupin, faite sur la nouvelle de M. Scribe, de laquelle on a tiré déjà une pièce pour les Variétés. Les deux principaux rôles sont tenus par Alcide-Tousez et Déjazet. Cette pièce passerait au commencement de la saison d'hiver.

Porte-St.-Martin. — En dépit de tout et de tous, la vérité se fait jour, et la position, de ce théâtre se révèle. Jeudi, on n'a pas joué la *Guerre des Servantes* dont M. Harel se garde bien de publier le chiffre des recettes depuis que nous l'avons fait, nous aussi, de notre côté; il n'ose plus envoyer de *réclames* à nos pauvres confrères tant de fois mystifiés, et à qui nous avons prouvé leur bonhommie et leur ignorance complète en matières dramatiques. On a donné à la place de la *Guerre des Servantes*, cette pièce de M. Harel qui devait faire courir tout Paris, les *Deux Sergens* et *Jeanne de Naples*. De quelque mince importance que soient ces deux mélodrames, il sont toujours infiniment au-dessus de l'ennuyeuse et apsodie, que le public a rejetée. Voilà un échec qui aura une grande influence sur la destinée de ce théâtre.

Ambigu-Comique. — *Un jour de Grandeur*, accompagné du *Corsaire Noir*, fait une composition de spectacle satisfaisante, aussi le public y vient et y revient encore. Dans *Un Jour de Grandeur*, peu d'acteurs méritent des éloges. A part Saint-Firmin, Francisque et Mme Bles, nous n'avons rien à dire que pour blâmer. En ce moment, cinq actes de drame sont sur le chantier des répétitions; dans quelques jours, on les lancera. Que le public leur soit en aide.

Gaité. — Il est bien à désirer que le *Faussaire*, de M. d'Epagny, arrive promptement à la représentation, et obtienne un succès plus grand que ceux auxquels cet auteur est accoutumé. Le *Petit Chapeau* fait peur au public qui n'a pas eu la peine d'aller s'y ennuyer, car il n'y a pas voulu venir. Le *Farceur de Soldat*, niaise, mauvaise farce de M. Ronteix, l'auteur de la *Banque et les Coulisses*, a été sifflée. Que le directeur se hâte de puiser dans les envois dramatiques qui lui sont faits de la province, pour trouver ce que ne lui promet guère l'association de MM. d'Epagny, Cornu, Ronteix, Léon Buquet et Cie.

Folies-Dramatiques. — La deuxième représentation de *Avant la Noce*, vaudeville de MM. Carmouche et Decourcy, n'a pu encore être donnée. Cette petite pièce se trouve arrêtée par indisposition. — Heureusement la *Fille de l'Air* se porte à merveille, et chaque soir elle emplit la salle, sans égard pour sa voisine la triste Gaité, dont le Napoléon pleurniche dans le désert. Mais aussi des pièces comme *Farceur de Soldat!* suffiraient pour éloigner les spectateurs assez courageux pour braver l'ennui de la représentation du grand ouvrage.

Théatre de Mme Saqui.— Au premier jour, l'*Oreille du Diable*, grande pièce féerie mêlée de chants, en trois actes et neuf tableaux ; la musique est de M. Miller, les machines de M. Panelle, les décors de M. Rascalon ; une vue du parc de Versailles fera honneur à son talent. La pièce est dit-on de MM. Maxime et Dorsay ; on espère un grand succès. Depuis long-temps ce petit théâtre y est habitué. La *Révolte des Moutards* fait toujours plaisir.

THÉATRES DE LA PROVINCE.

Angoulême, 16 septembre. — Le *Bravo*, drame à situations fortes et chaudement écrit a été bien joué par M. Xavier, chargé du rôle principal. — La seconde représentation de la *Camaraderie* avait attiré un nombreux auditoire. La pièce a été fort applaudie. Mme Morin s'y est fait remarquer dans le rôle de Zoé.

La Rochelle, 17 septembre. — *Héloïse et Abeilard*, ce drame, généralement triste et sombre, a été représenté à La Rochelle sans produire beaucoup d'effet. Cependant M. d'Egrully a rendu le rôle d'Abeilard avec une grande supériorité de talent. Il y a su cacher le vide et l'enflure des phrases déclamatoires dont fourmille l'œuvre de MM. Anicet et Francis Cornu. MM. Renaud fils, Désiré, Mmes Sorant, Lemaire et Mlle Durand ont contribué à l'ensemble de cette représentation. En revanche, l'opéra-comique, *Fra-Diavolo*, a laissé beaucoup à désirer dans son exécution.

Lille, 18 septembre. — Les débuts marchent bien lentement; jusqu'à présent nous n'avons pu juger que peu d'artistes, plusieurs même, parmi lesquels nous citerons M. Adrien Potet, engagé pour tenir, cette année, l'emploi de première basse, n'ont pas encore paru. Que M. Caruel se presse de nous faire connaître dans son entier la nouvelle troupe qu'il dirige et redouble de zèle, s'il ne veut pas que le nôtre se fatigue. Quoi qu'il en soit, les représentations de la semaine qui vient de finir ont offert plus d'attrait que les précédentes, grâce à deux pièces toutes nouvelles pour le théâtre Lillois. Le gai et spirituel vaudeville de la *Marquise de Prétintaille*, fort bien joué par Aubin, Coanet, Mlles Pauline et Drouville, a été gouté du public de dimanche 10, et justement applaudi. La *Marquise*, opéra de M. Adam, a aussi obtenu, mardi, un succès légitime; le rôle du grand d'Espagne est bien dans les moyens de Lavillier dont la voix demande plutôt des rôles de basses chantantes que de martins. — L'empressement du public à se porter au théâtre ne se dément pas; il y avait foule à la représentation d'hier composée : du *Postillon de Lonjumeau*, de *Madelon Friquet*, et du troisième acte *du Cheval de Bronze*. L'exécution du *Postillon de Lonjumeau* a laissé à désirer : les chœurs du premier acte n'étaient pas sus; Lavillier (Biju), avait à faire oublier Bardou, et ce n'était pas chose facile, il y a cependant réussi dans quelques passages. Emery n'a pas mis assez de noblesse dans le rôle du marquis de Cérey, mais en revanche il s'est parfaitement acquitté de celui du danseur Philidor de *Madelon Friquet* et a pour beaucoup contribué au succès de la pièce. Deux pas, l'un de la *Révolte au Sérail*, l'autre de la *Sylphide* ont montré successivement tout le corps de ballet dont l'ensemble est des plus satisfaisans. Nos deux danseuses, Mme Hullin et Mlle Montassu, sont charmantes et rivalissent de grace; les applaudissemens ne leur ont pas manqué.

Nevers, 17 septembre. — La troupe de M. Chapiseau a fait avec succès son début au théâtre de Nevers. —Le *Muet d'Ingouville* et le *Mari de la Dame de Chœurs* ont été fort bien accueillis. Dans la première pièce M. Meunier, Mlle Louisa et M. Dhuez, qui ont joué les rôles de Georges, de Marie et de Rouvray, ont mérité les applaudissemens qu'ils ont obtenus. — Les spectateurs ont beaucoup ri à la *Dame de Chœurs*; M. Geoffroy est très-comique dans le rôle de Moquet. On regrette que la troupe de M. Chapiseau ne puisse prolonger son séjour à Nevers.

Perpignan, 17 septembre. — Les débuts de la troupe se poursuivent avec faveur. Le public montre les dispositions les plus bienveillantes. — *Fra-Diavolo*, *Robert-le-Diable*, le *Barbier*, la *Fille de Dominique*, la *Muette*, ont tour-à-tour obtenu les applaudissemens de l'auditoire. Parmi les artistes qui se sont le plus distingnés, il faut citer MM. Dapreval, Chevalier, Saint-Eugène, Maire, Mmes Allan et Buffardin.

Reims, 20 septembre. — M. Juclier a fait son dernier début dans le rôle de Lowe du *Couvent de Tonington*. L'admission de cet artiste n'a pas été contestée. — Mme Lefèvre a été applaudie dans cet ouvrage.

Rouen, 21 septembre. — Depuis que je ne vous ai écrit, monsieur, il s'est passé bien des choses ici : Changement de direction, chutes de débutans, résiliation d'engagemens,

succés d'artistes de Paris, bruit, luttes, je dirai presque guerre civile; voilà, depuis quelques semaines, l'histoire de notre théâtre.

Il y aurait là texte à belles phrases et la matière d'un très-long article. Toutefois, comme vous avez reproduit en détail, dans plusieurs numéros de la *Revue*, la plupart des choses utiles à savoir, je parlerai rapidement de ce qui peut offrir quelque intérêt, me bornant à rapporter les faits et laissant chacun maître de tirer telles inductions que bon lui semblera.

Le bruit avait d'abord couru que le renouvellement du privilége pour la direction avait eu lieu en faveur de M. Walter. Ce bruit avait été accueilli sans étonnement. Quand on sut qu'il n'avait pas de fondement, des cabales se formèrent. M. Walter compta d'autant plus d'adversaires, qu'on savait que l'autorité administrative était en conflit de volontés avec l'autorité municipale. Celle-ci penchait pour M. Walter : le préfet lui était opposé. Survinrent les concurrens. On parlait de M. Nourrit, qui semblait avoir des chances, parce qu'on espérait qu'il imprimerait aux représentations d'opéra une direction, jusqu'ici inconnue sur notre scène. Après bien des allées, des venues, bien des pour parlers, et probablement bien des promesses, l'administration supérieure a concédé le privilége du théâtre de Rouen à M. Duval, lequel a pour associé M. Lafeuillade, ex-directeur du théâtre de Toulouse. Ces messieurs se sont adjoint M. Nicolo-Isoard, ancien directeur, et aujourd'hui artiste dramatique à Rouen.

Les mois de juillet et d'août ont été bien tristes. La salle, probablement, eut été souvent déserte, sans Mme Damoreau, Frédérick-Lemaître, Mme Albert, Achard, Mlle Déjazet. — Frédérick a joué trois fois son *Robert-Macaire*, où il a été parfaitement secondé par André, chargé du rôle de Bertrand. — Mlle Déjazet, entre autres pièces, a joué *Frétillon*. Le rôle principal avait été appris par Mme Grassot, qui devait le jouer. Depuis que *Frétillon*-Déjazet nous a montré ses allures vives et dégagées, Mme Grassot a dû renoncer à y figurer, et elle aura certainement pris le bon parti de s'arranger, pour ses costumes, avec sa couturière.

Nous avons en ce moment Arnal qui désopile toutes les rates dans *Un Bal d'Ouvriers*, dans l'*Humoriste*; Leclerc, toujours excellent comique, a contribué pour une bonne part à la gaîté générale.

Mlle Prévost, engagée comme deuxième dugazon, s'en est allée par suite d'un *qui-proquo*. C'est le régisseur qui en est cause. Celle qui aspire à la remplacer, Mlle Elisa Beaucourt, est bien loin de valoir Mlle Prévost.

MM. Chevalier et Marquilly n'ont pu parvenir à se faire agréer dans l'emploi de deuxième ténor ; et je ne sais qui nous aurons pour remplacer Sauphar.

Compans acquiert tout doucement la faveur du public, et il en est digne.

Vous savez que M. Nourrit s'est retiré par suite de quelques désagrémens, bien faits sans doute pour blesser l'ame et le cœur d'un artiste, mais qui ne légitiment pas sa retraite.

La cause de cette retraite devait nécessairement préparer des difficultés à son successeur. On n'a pas tardé à savoir que ce successeur était M. Andrieu, l'éternel Andrieu, qui, depuis dix ans, se console de toutes les chutes qu'il va quérir dans le monde dramatique, voire même à Amiens en Picardie, en revenant à Rouen. A sa rentrée de l'an passé, il avait été accueilli avec des couronnes et des sifflets. Cette fois, il a abordé la scène, mardi dernier, dans le rôle d'Eléazar de la *Juive*, au milieu d'un bruit épouvantable. La salle était comble ; le parterre ressemblait à une arène : des cris, des sifflets, des trépignemens, des battemens de mains, des coups, des injures ; voilà le spectacle qu'offrirent d'abord les acceptans et les opposans. Jamais on ne vit vacarme semblable ; c'était un vrai *pandæmonium*. Dix minutes durant, il fut difficile de savoir de quel côté se trouvait la majorité.

Mais la police, dont le jugement était porté davance, au lieu de se tenir spectatrice impartiale jusqu'à ce que la volonté publique fût constatée, se précipita, dès les premiers instans, au milieu des partis, suivie de ses alguazils. Il y eut rixe entre les mouchards et les opposans. Quelques uns de ceux-ci furent saisis ; des spectateurs officieux se chargèrent de signaler les plus intrépides siffleurs à nos estimables commissaires. De ce nombre, des filles perdues, quelques femmes entretenues et un journaliste en sous-

œuvre. Ce garçon-là devrait bien quitter sa méchante et misérable plume pour prendre le bicorne et l'innocente épée de sergent de ville.

On n'a rien entendu des deux premiers actes; et ce n'est que grâce à l'intervention incessante de six commissaires de police, revêtus de leurs écharpes, qu'on est parvenu à étouffer une immense opposition dans les actes suivans. Au milieu du sabbat, acteurs et chœurs restaient en scène dans une position pénible. Mme Lavry, intimidée, semblait avoir perdu sa puissante et brillante voix. Tout au rebours, Mme Félix, qui, faible dans les *Deux Reines*, et même dans *Robert-le-Diable*, a retrouvé mardi quelques inspirations de ses beaux jours. Quant à Boulard, il a dû philosophiquement supporter ce qu'il ne pouvait empêcher; il sait d'ailleurs que le public l'aime de prédilection, et on le lui a prouvé en le rappelant à la fin du spectacle.

Croiriez-vous que la coterie, protégée par la police, a rappelé M. Andrieu, et que M. Andrieu a ôsé reparaître! Mais quelle mine! vraie mine de pénitant bleu. Et pour lui souhaiter le bon soir, une voix de stentor, partie des quatrièmes, faisait entendre ce cri, qui retentissait dans la salle comme le mugissement d'un taureau : A Marseille!

Il n'y a eu qu'un moment de trêve à tout ce vacarme, c'est pendant qu'on a dansé. Mlle Caroline Beaucourt est revenue de Paris, où elle avait passé quelques semaines pour prendre des leçons de M. Albert. Son retour a été salué avec une faveur marquée, d'autant plus que, pendant son absence, il était impossible qu'on pût danser convenablement. Elle seule, dans son art, possède la faveur du public, et elle sait la justifier. Elle a reparu dans le *pas styrien*, dans la *Cachucha*, dans la *Bayadère*, au milieu des applaudissemens.

Je ne tarderai pas à vous écrire. Voici venir la saison où la chronique théâtrale sera intéressante. Je vous tiendrai au courant de tout. Z.

Saint-Etienne, 16 septembre. — La première représentation de *Richard Moor* avait attiré un public nombreux et choisi. Les dames étaient en grand nombre. Les honneurs de la soirée ont été partagés entre Mlle Mathis et M. Weber. L'un et l'autre ont été redemandés. M. Simonnot mérite aussi une mention particulière.

THÉATRES DE L'ÉTRANGER.

Anvers, 16 septembre. — La troupe de M. Prudhomme n'avance pas fort vite dans ses débuts, qui sont entravés par des résiliations d'engagemens. M. Sambet, le premier ténor, après avoir joué *Robert* et la *Muette*, comme débuts, et la *Dame Blanche* par complaisance, a résilié à l'instant d'entrer en scène, dans sa troisième épreuve, le *Barbier de Séville*.

Mme Duchampy, qui remplace une actrice fort estimée chez nous, Mme Minoret, est une jeune femme qui possède plus de méthode et de talent que de voix et de force. Elle a été, pendant quelques années, une des dugazons les plus recherchées de la province; et, tout récemment, elle quitte Toulouse, où, engagée comme première dugazon chantante, elle a fini par jouer quelques rôles de première chanteuse, par suite de la retraite du chef d'emploi. Confiante dans ses essais et déjà satisfaite de leurs résultats, cette artiste a passé tout l'été à travailler avec les meilleurs professeurs de Paris, et elle fut engagée comme première chanteuse avec M. Prudhomme. Mme Duchampy a eu des débuts favorables; sa méthode de chant, sa vocalisation ont plaidé pour l'exiguité de sa taille.

Le martin-baryton, M. Edouard Daudé, est un très-jeune artiste auquel la scène n'est pas encore familière, mais qui possède une voix fraîche, timbrée, et un grand amour de son art. Il a débuté dans la *Pie Voleuse* et dans le *Barbier*. Sa seconde apparition lui a été favorable et fait bien augurer de la troisième.

M. Camoin, première basse-taille, n'a point encore terminé ses débuts, bien qu'il ait déjà paru dans *Robert*, le *Châlet*, la *Pie*, la *Dame Blanche* et le *Barbier*; la voix de cet artiste n'est point précisément du caractère de l'emploi qu'il occupe; mais il rachète son insuffisance dans les cordes graves par une méthode correcte. Comme acteur, M. Camoin est convenable; on peut préjuger qu'il subira sa troisième épreuve sans encombre.

On est généralement satisfait de M. Bernard fils, qui a été reçu comme seconde basse chantante et première basse comique.

Le second ténor, M. Duchampy, après avoir joué successivement, comme débuts, *Robert*, le *Châlet*, la *Muette*, avait reçu dans son dernier rôle quelques manifestations d'opposition de la part d'une très-minime partie du public; mais les opposans se sont eux-mêmes ravisés; et M. Duchampy, après plusieurs jours d'absence de la scène, a été autorisé, non pas à faire un quatrième début, mais une simple rentrée. M. Duchampy a une voix faible; mais il est musicien, et a la sagesse de n'aborder que ce qu'il est certain de pouvoir faire; c'est, en outre, un acteur de beaucoup de zèle et de talent.

Mlle Mina Roussel, première dugazon, a cru devoir faire comme M. Sambet, le ténor, et résilier son engagement après son deuxième début. Cette jeune actrice a joué successivement, comme débuts et entre débuts, le *Châlet*, la *Pie*, *Kettly*, la *Marraine*, le *Pré-aux-Clercs*, la *Dame Blanche*, etc. Dans ces divers rôles, elle s'est montrée, sinon chanteuse sans défaut, du moins actrice vive, enjouée et originale. Cette actrice convenait à une grande partie du public; mais elle a eu à lutter avec le souvenir de Mlle Dorsan, qui avait de nombreux partisans dans notre ville; et l'espoir qu'on a entrevu de pouvoir posséder de nouveau cette dernière, a pu nuire beaucoup au succès que méritait d'obtenir sur notre scène Mlle Mina Roussel. Elle s'est retirée; c'est un acte d'amour-propre qu'on ne saurait blâmer.

Les autres artistes de la troupe de chant n'ont encore fait que se montrer en silhouette. —Mme Vadé-Bibre, dans Marguerite du *Pré-aux-Clercs*, n'a pas démenti la haute réputation dont elle était précédée ici. Son mari a joué Comminges du même opéra, et *Elle est Folle*. Son succès n'est pas douteux.

Nous attendons que le personnel soit récomplété pour voir nos artiste de vaudeville. La retraite de M. Sambet a entraîné celle de Mme Sambet, deuxième chanteuse et dugazon. — Le trial, M. Alphonse Réné, a paru dans le *Pré-aux-Clercs*, la *Dame Blanche*, *Elle est Folle* et le *Mari de la Dame de chœurs*. Il a fait grand plaisir. Sa voix a une étendue et un volume suffisant pour son emploi, et son jeu ne manque ni de naturel, ni d'originalité. On lui recommande de se défier un peu de certaine pente à l'exagération.

La danse, composée de Mmes Camoin et Feltmann, de MM. Toussaint et Achille, a généralement fait plaisir.

Mme Camoin est une excellente danseuse, fort jolie; elle a dansé avec M. Toussaint, jeune homme plein d'avenir, un pas noble, qui a été applaudi par les amateurs.

M. Achille Soulié et Mme Feltmann ont fort bien dansé la tarentelle de la *Muette*. — Mme Larmont, notre duègne, a joué avec beaucoup de talent le rôle de Lolotte dans la *Dame de Chœurs*. — M. Gabriel Dalbert n'a joué qu'un bout de rôle dans *Kettly*; mais nous avons entrevu de grandes dispositions chez ce jeune homme.

M. Prudhomme est toujours un acteur consommé.

Les chœurs en général ont assez d'ensemble et de justesse. L'orchestre fait des progrès rapides sous l'habile direction de M. Mylord; ces progrès seraient plus sensibles encore s les musiciens voulaient suivre un peu plus facilement l'impulsion qui leur est donnée par leur chef, dont le zèle ne se dément pas. L'ouverture de la *Pie*, du *Pré-aux-Clercs*, et surtout de la *Muette*, a excité des bravos mérités. C.

MÉLANGES.

LE TOMBEAU DE BEETHOVEN.

J'avais pris, quelque temps après mon arrivée à Vienne, un maître de musique qui faisait partie du théâtre de la cour. Ce n'était pas un virtuose, à beaucoup près, mais il en savait assez pour moi; et, comme il parlait assez bien français, je le voyais toujours arriver avec plaisir. Un jour la conversation

tomba sur Beethoven. « Je l'ai vu souvent, me dit-il, c'était bien l'homme le plus bizarre qu'on pût trouver sur la surface du globe. Je n'en finirais pas si je vous contais tous les traits d'originalité qu'on mettait sur son compte pendant sa vie. Il était capricieux comme une jolie femme, et à une soirée chez le prince Lichnovski, qui ne l'avait invité qu'à cause de son talent, car d'ordinaire on ne lui arrachait pas quatre paroles, il refusa constamment de se faire entendre; des dames allèrent jusqu'à se mettre à genoux devant lui sans pouvoir le décider à s'approcher du piano. Il paraissait sans cesse préoccupé; ses distractions continuelles sont devenues célèbres, et Kotzebue lui en a emprunté quelques-unes dans sa petite comédie des *Distraits*.

« Il avait des manies singulières; il restait huit jours de suite sans ouvrir son piano, puis, tout-à-coup, il lui prenait comme une fureur de musique, et il jouait des nuits entières sans prendre de repos. Je l'ai bien indignement traité un jour, il y a long-temps de cela; j'étais jeune alors, et lui, pauvre homme, commençait déjà à ressentir les atteintes de cette surdité qui fit de sa vie un supplice, et qui en abrégea certainement la durée. Les médecins lui avaient conseillé d'aller prendre les eaux de Baden, petite ville située à quatre lieues d'ici. Beethoven était pauvre; il loua une chambre dans une maison qu'habitait la mère de ma femme, à laquelle je faisais la cour à cette époque. J'allais, aussi souvent que me permettaient mes occupations, de Vienne à Baden pour voir ma prétendue; je trouvai un jour la mère et la fille dans la désolation. Une simple porte fermée à clef séparait leur appartement de celui de Beethoven; il avait passé les deux nuits précédentes à faire de la musique, et les pauvres femmes n'avaient pu prendre un seul instant de repos. « Je mettrai ordre à cela, » leur dis-je.

« Le soir venu, Beethoven se coucha de bonne heure; mais, sur les dix heures, il se jeta à bas de son lit, passa une grosse houppelande qui lui servait de robe de chambre et vint s'établir à son piano qui se trouvait justement adossé à la porte; mon œil, placé sur le trou de la serrure, suivait tous ses mouvemens. Il ouvrit le piano, et ses doigts maigres, mais agiles et forts, commencèrent à courir sur le clavier dont chaque touche semblait une voix humaine. Ah! monsieur, quels accords! et comme les yeux de cet homme brillaient dans l'obscurité? Je restai deux heures sans oser faire un mouvement; je ne respirais plus, mes réflexions étaient comme brisées, je ne m'apercevais que j'étais encore en vie qu'aux larmes qui inondaient mon visage et mes mains. Cependant ma promesse et ce que je devais faire pour en assurer l'exécution me revinrent à l'esprit. J'hésitai long-temps, mais je m'étais avancé, j'eus honte de reculer, puis j'étais amoureux. Ce sentiment que vous traitez un peu à la légère dans votre pays est sérieux et puissant chez nous, il nous rend capable de tout exécuter, et me donna la force de faire une mauvaise action; oui, une mauvaise action, une impiété, un crime! Au milieu d'une improvisation que des anges eussent écoutée avec recueillement, je pris un octava et me mis à jouer de toutes mes forces dans un autre ton que celui du morceau que le maître de musique venait de commencer. Beethoven tressaillit, la musique cessa aussitôt, je l'entendis se lever, refermer son piano et se recoucher; il fit tout cela sans se plaindre, sans prononcer une seule parole d'impatience. »

— Pauvre Beethoven ! m'écriai-je ; comment avez-vous pu agir ainsi, vous musicien ?

— Que voulez-vous, monsieur? j'étais jeune et amoureux, je vous l'ai dit; ce que je fis alors, sans en bien comprendre toute la portée, je ne le ferais pas aujourd'hui pour une fortune, et, vous ne l'ignorez pas, je suis pauvre.

« Je ne sais si Beethoven comprit mon intention, continua-t-il, mais son piano ne se fit plus entendre la nuit tant que dura son séjour à Baden, où il ne guérit pas comme vous savez. Bien des années se passèrent ; il vivait obscurément à Vienne; on s'occupait peu de l'homme de génie, obligé de travailler laborieusement chaque jour pour son pain du lendemain ; on savait vaguement que, dans un des faubourgs de la ville, habitait un grand musicien nommé Ludwig van Beethoven, dont on exécutait de temps en temps une symphonie, mais personne ne songeait à tendre une main secourable au vieillard épuisé par l'âge, les infirmités et le chagrin. Un événement éveilla l'attention publique sur le rival de Haydn et de Mozart. Cet événement, monsieur, ce fut la nouvelle de sa mort. Ceux qui n'avaient rien fait pour lui pendant sa vie, s'émurent quand il n'eut plus besoin de rien. On se rassembla ; une souscription fut ouverte pour lui élever un monument et subvenir aux frais de ses funérailles ; on n'avait pas encore trouvé, dans un de ses vieux meubles, une somme de 3,000 florins que le pauvre homme y avait oubliée.

«Je reçus, comme beaucoup d'autres, une invitation pour me joindre au cortége qui devait l'accompagner à sa dernière demeure. Je m'y rendis, et je dois avouer que le cortége était nombreux et digne de Beethoven ; le corps fut conduit à l'église de la Sainte-Trinité, chez les frères mineurs, et de là au cimetière de Wæhring, petit village éloigné de Vienne d'une demi-lieue. »

— Etes-vous homme à y venir avec moi, demandai-je au musicien? — Oui, répondit-il, avec plaisir. — Quel jour? — Quand vous voudrez. — Demain donc, trouvez-vous à la porte des Ecossais, à dix heures précises, j'y serai.

Je me rendis en effet au lieu du rendez-vous. Mon maître de musique m'y avait devancé et fumait bravement sa pipe en m'attendant. Nous nous acheminâmes ensemble à travers les glacis.

—Tenez, me dit-il, nous voici précisément à l'endroit où le cortége se rassembla. Tout ce vaste espace de terrain était encombré par plus de dix mille personnes. En présence de l'homme de génie qui n'était plus, les distinctions cessèrent; nobles et roturiers, riches et pauvres, tous s'avançaient pêle-mêle, tête nue et à pied. Mais ce qui fut vraiment beau et digne, ce qui me frappa, ce fut le silence imposant et majestueux qui régna dans les rangs pressés de la foule quand apparut le cercueil. Ces dix mille personnes n'eurent plus qu'un cœur en ce moment.

« Vous voyez en face de nous, un peu à gauche, une maison qui touche cette vieille église dont on a fait un magasin d'effets militaires ; c'est là que vécut ce Beethoven, là qu'il composa ses derniers ouvrages. Voici ses fenêtres au troisième étage. Que de fois il a dû jeter des regards de reproche sur cette ville qui le laissait mourir sans lui donner une marque de sympathie! Quelle triste fin pour un artiste comme celui-là, que de se voir ainsi délaissé à ses derniers momens, et d'en être à douter encore de l'immortalité de sa renommée en rendant le dernier soupir.

« Et maintenant, monsieur, si vous voulez, nous irons voir le lieu où reposent ses cendres. »

Nous nous rendîmes au village de Wæhring. Nous suivîmes la rue principale qui le traverse dans toute sa longueur, admirant ses jolies maisons blanches que l'on repeint chaque année au retour de la belle saison. Une centaine de pas plus loin nous aperçumes le cimetière. Il est petit, mais sa charmante position au milieu des champs, la vue délicieuse dont on jouit quand on est arrivé dans son enceinte, l'ont mis à la mode depuis plusieurs années ; tout le monde aujourd'hui veut y être enterré.

En approchant, je lus cette sentence gravée au-dessus de la porte d'entrée :

« *La résurrection est la force de notre espérance.* »

C'est la seule, je crois, qu'on puisse mettre dans un pareil lieu ; elle est aussi belle que simple, et dit tout en peu de mots.

Nous entrâmes chez le concierge qui était absent ; sa femme, que nous trouvâmes tout affairée, nous dit qu'il avait été inviter le médecin et le curé du village à venir dîner chez lui. « Nous les recevons ainsi deux fois l'an, nous dit cette bonne femme avec une naïveté vraiment allemande. » C'est bien juste, pensai-je ; l'un d'eux lui expédie ses pratiques, l'autre les lui amène. Ne voulant pas la déranger de ses graves occupations, nous la priâmes de nous indiquer l'endroit où se trouvait le tombeau de Beethoven.

—Ah ! très bien ! nous dit-elle, vous voulez parler du musicien, n'est-ce pas ? Tenez, prenez cette allée et regardez toujours à gauche, vous le trouverez infailliblement. C'est singulier, ajouta-t-elle, nous avons ici une foule de nobles dans de magnifiques tombeaux que personne ne vient visiter, tandis que tout le monde veut visiter celui de M. Beethoven qui, après tout, n'était qu'un musicien.

Nous fîmes ce qu'elle nous disait, et nous arrivâmes en effet auprès du monument que nous cherchions. Il n'a rien de fastueux, mais il est noble et convenable. C'est une petite pyramide tronquée par sa base, qui n'a pour ornement qu'une lyre et un papillon placés au milieu du cercle que forme un serpent qui se mord la queue. Cette lyre est celle de Beethoven ; le papillon, c'est l'ame, *Psyché* des anciens ; le serpent est l'immoralité, emblême gracieux des Grecs, que notre religion emprunte au paganisme. Ceux qui ont élevé ce mausolée ont fait preuve d'esprit et de goût, car il ne portait pour toute inscription que ce seul mot :

BEETHOVEN.

C'est là, sous cette tombe modeste, placé dans un cimetière de village, que repose le plus grand musicien de notre époque. Un arbuste encore jeune, mais plein de force et de vie, un néflier, je crois, a poussé par hasard à la tête du monument que ses rameaux touffus commencent à ombrager. Les anciens, dont les idées étaient toujours si pleines de poésie, n'auraient pas manqué de revêtir cet arbre d'un caractère sacré ; chez eux, le génie de Beethoven se serait réfugié dans son écorse et mêlé à sa sève nourricière. Nous, hommes positifs ou qui nous présentons comme tels, nous ne voyons là qu'un arbre comme tous les autres ; et pourtant, qui sait si l'opinion des Grecs ne vaut pas la nôtre ? Les

mystères de la nature sont secrets et voilés ; qui les a pénétrés, qui les approfondira jamais?

Je cueillis avec respect une petite branche du néflier de Beethoven ; je l'ai fait encadrer avec soin, et je n'échangerais pour rien au monde cette relique de l'auteur de *Fidélio*. (*Revue du Hâvre.*)

NOUVELLES DIVERSES.

Emeute populaire a propos des débuts d'une première chanteuse.—Le 19 courant, Mme Belmont avait été reçue légalement malgré une assez forte opposition. Le lendemain on jouait le *Rossignol*, flanqué de deux vaudeailles ; la première pièce et le commencement de la seconde ne donnèrent lieu à aucun trouble; mais, dès que Mme Belmont eût commencé à chanter, l'opposition de la veille qui ne se tenait pas pour battue, malgré le prononcé du jugement, reprit le cours de ses protestations ; la police qui tenait à faire respecter son arrêt, fit injonction aux siffleurs de ne pas persister sous peine d'exclusion. Ce fut alors que commença un déplorable conflit entre les agens de l'autorité, les opposans et les acceptans ; on fit d'abord sortir quelques-unes des personnes les plus engagées au milieu de cette mêlée générale, et quelque temps après la salle fut évacuée. La foule attirée par le bruit des événemens qui se passaient dans la salle, débouchait des rues voisines de la salle, et commençait à obstruer la place : la gendarmerie, la troupe de ligne, et les appariteurs de police, se mirent en devoir de dissiper ces tumultueux rassemblemens qui encombraient les arcades du Sud et les abords du théâtre; mais il est difficile de faire entendre la voix de la raison à une troupe de curieux accourus pour recueillir ou provoquer du scandale. Aussi les groupes ne furent-ils tout-à-fait dispersés qu'après onze heures. Maintenant on se demande quel avenir est réservé à notre théâtre, et quelles seront les conséquences de l'ordre qui vient d'être intimé au directeur de tenir la salle fermée jusqu'à nouvel avis?

MM. d'Epagny et Laurey. — On a pu voir, dans les annonces légales de la *Gazette des Tribunaux*, que M. Laurey s'était associé avec MM. Etienne Arago et de Villevieille pour l'exploitation du théâtre du Vaudeville. Pendant la durée de cette association, M. Laurey emprunta à M. d'Epagny, homme de lettres, connu par d'honorables succès dramatiques, une somme de 27,000 fr. et lui promit de le faire entrer dans la société avec l'emploi de directeur de la scène. Quelque temps après l'emprunt dont il sagit, l'emprunteur se retira de la société du Vaudeville, moyennant une indemnité de 130,000 fr. L'engagement contracté envers M. d'Epagny ne pouvait plus recevoir d'exécution. Toutefois M. Laurey s'empressa d'offrir au prêteur les 27,000 fr. prêtés, avec les intérêts échus. Mais M. d'Epagny, prétendant qu'il avait droit au tiers des bénéfices encaissés par M. Laurey, refusa ces offres. Dépôt de la somme refusée à la caisse des consignations, et assignations devant le tribunal de commerce. Me Amédée Lefebvre s'est efforcé d'établir ce soir, devant la section que préside M. François Ferron, que la prétention de M. d'Epagny n'avait aucun fondement. Mais le tribunal a reconnu que les parties avaient, par une convention compromissoire, déféré à des arbitres-juges le jugement des contestations qui pourraient s'élever entre elles, et a, en conséquence, renvoyé les contendans à se faire juger conformément au mode stipulé dans l'acte d'emprunt. (*Charte*).

M. et Mme Garbet — ont réussi à Toulouse. Mme Garbet, jeune première de comédie et de drame, a fait ses débuts dans *Clotilde*, *Valérie*, *Un Duel sous Richelieu* et le *Manteau* M. Garbet, second ténor, a paru dans *Fra-Diavolo*, la *Lettre de Change*, le *Châlet* et *Un de Plus*. Nous sommes heureux de donner cette nouvelle aux nombreux amis de ces estimables artistes.

Mlle Thibaut, — dont nous avons parlé dans notre numéro du 13 septembre, vient de contracter avec le directeur du théâtre de Lille un engagement plus avantageux que celui dont elle avait traité avec le directeur de Gand. Cette dame jouera les mères dugazon et les forts premiers rôles de comédie. Les antécédens de Mlle Thibaut à l'Opéra-Comique de Paris et au théâtre de Gand, sont d'un favorable augure pour les succès qui l'attendent à Lille.

M. Péronnet,—après un heureux début à Lyon, a dû résilier pour cause de santé. Il retourne à Marseille où il espère que des soins et du repos lui rendront ses moyens et la santé.

Commission dramatique.— Plusieurs feuilles malveillantes ou ayant de bonnes raisons pour ne pas dire vrai, avaient inséré que la *ligue*, comme ils l'appelaient, des acteurs dramatiques contre le cumul de la Gaîté, allait se dissolvant. La publication de la circulaire suivante est la meilleure réponse à faire à de pareilles insinuations :

Paris, 16 septembre 1837.

Monsieur et cher Confrère,

Un drame mis à l'étude au théâtre de la Gaîté a été un moment attribué à M. Legoyt, l'un des signataires de l'acte du 16 août 1837.

Il résulte des explications franches et loyales spontanément offertes à la Commission par M. Legoyt, ainsi que des preuves irrécusables venues de la source même d'où l'inculpation était partie, que M. Legoyt n'a fait aucune infraction à son engagement; en conséquence votre Commission s'empresse de détruire les soupçons qui ont pu planer sur un confrère honorable en tous points.

Recevez, Monsieur et cher Confrère, l'assurance de notre considération distinguée.

Les membres de la Commission :

MM. Scribe, *président;* Dupaty, 1er *vice-président;* De Rougemont, 2e *vice-président*, Dupeuty, Langlé, *secrétaires;* Mélesville, *trésorier;* Adam, Anicet-Bourgeois, Arnould, De Leuven, De Longpré, Fontan, Halevy, Maillan, Viennet.

P. S. La Commission croit devoir vous prévenir que MM. d'Epagny, Francis-Cornu, Auger, Deyeux et Léon Buquet ne font plus partie de l'association.

Nous regrettons de voir, parmi les noms des auteurs séparés de la Commission, celui de M. Léon Buquet, aujourd'hui rédacteur en chef du *Monde Dramatique*.

Les Laveuses du Couvent. — Sous ce titre, le comité de lecture de Lyon vient de recevoir, pour le Gymnase, un vaudeville de MM. Labie et J. Augier. C'est un succès nouveau qui attend les auteurs du *Cauchemar* et de *Micaëla*.

A. Domergue, — Correspondant des théâtres, chargé de diverses opérations d'hiver, invite les artistes en disponibilité à se présenter à son bureau, passage Choiseuil, n. 12.

Le Cercle, *Revue de la Presse littéraire*,—est un charmant recueil qui contient autant de matières que le *Cabinet de Lecture* et le *Voleur*, et qui l'emporte sur ces deux journaux par l'esprit de progrès qui préside à sa direction. Il paraît tous les cinq jours (valeur d'un volume in-8°), rue de Ménars, n. 5, au prix de 28 francs par an, avec deux gravures de modes et autres, par mois. L'immense succès qu'obtient cette publication, depuis son apparition, justifie, et au-delà, l'éloge que nous en faisons aujourd'hui.

Mises en scène. — On assure que M. Claudius, maître de ballets de Francfort-sur le-Mein, auteur de la *Chorégraphie universelle*, vient de traiter avec un théâtre du premier ordre pour une méthode aussi simple qu'ingénieuse avec laquelle la mise en scène des grandes pièces à spectacle s'effectue avec la plus admirable facilité, sans avoir recours à aucun renseignement.

MISES EN SCÈNE.

BRUNO LE FILEUR.

(*Toutes les indications sont prises de la droite de l'acteur.*)

DÉCORS.

Premier acte. — Un salon : trois portes vitrées au fond, ouvrant sur un autre salon dans lequel on aperçoit une table avec un tapis vert; un canapé et des gondoles couvert de housses; à gauche, sur le devant du premier salon, une table, quatre fauteuils couverts de housses; au premier plan, fenêtres latérales; celle de droite donne sur le jardin; celle de gauche, sur la manufacture; au second plan, portes latérales.

Deuxième acte. — Un salon très-riche : à gauche, au premier plan, un canapé; à droite, une petite table; au fond, un peu sur la gauche, une autre table ronde avec un cabaret de porcelaine; à droite, au premier plan, derrière la petite table, une fenêtre; fauteuils, gondoles.

COSTUMES

Bruno (Lemesnil). — Premier acte : Veste de drap bleu à boutons de métal; pantalon de toile; casquette de drap; gilet fond blanc; cravate de couleur.

Deuxième acte. — Frac noir dans le dernier goût, mais mal porté. Quand il entre en scène, les paremens de son habit sont relevés; pantalon de casimir noir; gilet de soie noire; cravate blanche; jabot; boutons en brillans.

Couturier (Achard). — Premier acte : Veste ronde marron ouverte; à la scène neuvième, sa veste est boutonnée; pantalon de toile bleu clair; bretelles de lisière; pas de gilet; chapeau gris ancienne forme; cravate à la colin; col rabattu; guêtres de toile grise; perruque blond-roux; favoris en crochet, id.

Deuxième acte. — Costume d'ouvrier endimanché : chapeau noir sur l'oreille; habit bleu clair à queue de morue et boutons de métal; pantalon blanc à sous-pieds très-longs; souliers découverts; col de chemise très-haut; cravate de couleur; gilet de satin blanc à fleurs; gants de coton blanc; chaîne de montre. Il est frisé grotesquement.

Gustave (Faugères). — Premier acte : Frac de fantaisie, échancré par devant; pantalon clair, de mode; gilet de même; chapeau gris; cravate noire; gilet de piqu blanc.

Deuxième acte. — Frac et pantalon noir collant; gilet de satin noir; jabot, cravate blanche; gants blans; barbe jeune-france pour les deux actes.

Beauregard (Barthélemy). — Premier acte : redingote, pantalon et gilet noir; crêpe au chapeau; canne de jonc.

Deuxième acte. — Habit noir; culote de satin et bas de soie noirs; gilet et cravate blancs.

Adèle Blainville (Mlle Pernon). — Premier acte : robe de mousseline blanche, très-simple, à corsage montant; chapeau de paille, garni de rubans demi-deuil; ceinture et gants demi-deuil.

Deuxième acte. — Robe de mousseline blanche, décoletée, à manches courtes et plates, avec nœuds de satin bleu de ciel; les bras nus; bracelets; ceinture de satin bleu de ciel, attachée sur le devant, et dont les bouts flottent. — A la scène 10, une mantille blanche garnie; un chapeau blanc à fleurs; un bouquet à la main; gants demi-longs.

POSITIONS.

Pour les positions, suivre les indications de la pièce imprimée par *Marchant*, qui sont exactes sauf la rectification suivante : à la scène dernière, après *non plus que ton Adèle*, au lieu de Couturier, 1; Adèle, 2; Bruno, 3; lisez : Bruno, 1; Adèle, 2; Couturier, 3.

SOMMAIRE DU DERNIER NUMÉRO.

Les théâtres de Londres sous Shakspeare, J. Belin. — La mort d'Hamlet, A. Dorcy. — Ambigu : L'*Ecole des Servantes*. — Correspondance. — Théâtres de Paris. — Théâtres de la Province. — Théâtres de l'Etranger. — Mélanges : Cri de détresse; — *Le Bec dans l'eau*, Dénoûment et conclusion, Joanny Augier; — Jurisprudence théâtrale. — Nouvelles diverses.

Armand-SÉVILLE, *Administrateur.*

Jules BELIN, *Rédacteur en chef responsable.*

Imprimerie de A. BELIN, directeur-gérant du journal, rue Sainte-Anne, 55.

REVUE DU THÉATRE.

SOMMAIRE.

Feuilletons dramatiques, Paul VALENTIN. — Théâtres de Londres sous Shakspeare, Jules BELIN.—Théâtres Normands, Paul de LASALLE.—Opéra-Comique : *Le Bon Garçon.*— Correspondance, lettres de MM. C. Potier, de Paris, et Destigny, de Rouen.— Théâtres de Paris. — Théâtres de la Province. — Théâtres de l'Etranger. — Mélanges : Drame et Poésie, à Mme Dorval, A. LEFLAGUAIS. — Nouvelles diverses. — Tableaux de troupes, Metz.

LES FEUILLETONS DRAMATIQUES.

M. BRIFFAUT. — M. HIPPOLYTE LUCAS.

Il faut qu'un feuilleton soit chose bien délicate à faire, ou qu'un feuilletoniste soit une nature bien difficile à rencontrer pour que, parmi cette multitude de jugeurs dramatiques dont le journalisme est infesté, il s'en trouve si peu qui méritent la faveur d'être distingués, ou seulement le privilége d'être lus. — N'est-il pas vrai que trois ou quatre noms à peine sont dignes d'être cités au milieu de cette foule, non moins impuissante qu'acariâtre, qui s'acharne chaque lundi à la carcasse déjà tiède des œuvres dramatiques représentées dans la semaine? — Et ne faut-il pas encore convenir que la silhouette de ces trois ou quatre privilégiés ne doit son éclat qu'à la complète nullité de leur entourage. Nous voulons en donner la preuve aujourd'hui.

M. Briffaut est un homme d'esprit; il écrit assez correctement, et possède surtout une grande érudition dramatique : ce sont là des qualités éminentes qui lui font tenir une place honorable parmi ses confrères, et que nous avons été les premiers à reconnaître. — Eh! bien, M. Briffaut, considéré, faute de mieux, comme un de nos feuilletonistes les plus supportables, a une affreuse manie qui lui fait un tort immense à mes yeux. — M. Briffaut, dont la mémoire est horriblement meublée d'anecdotes, de bons mots, de saillies, de calembourgs, de réparties piquantes, d'historiettes facétieuses, a la douloureuse infirmité de les coudre, à tout bout de champ, dans l'analyse qu'il fait des vaudevilles nouveaux. — Intrépide citateur, un mot suffit pour faire jaillir d'un coin de son cerveau une source inépuisable d'*anas* qui s'en viennent vous inonder et vous déborder de toute part. — Le récit d'une pièce n'est que l'accessoire autour duquel il a hâte de grouper les fastidieux trésors de sa science littéraire; tout cela est souvent amené de la manière la plus maladroite et cousu avec du gros fil bis; mais qu'importe? Notre homme est parvenu à remplir quatre colonnes du journal le *Temps*, ce monstrueux colosse de la typographie moderne; quelle joie, quel honneur, quel tour de force! Je parie trouver jusqu'à trois feuilletonistes qui préféreraient franchir, tous les lundis, six chevaux montés de leur cavalier, comme Auriol, que d'exécuter le travail de M. Briffaut.

Et, tenez, je veux vous donner une idée de ce travail : Supposez que le feuilletoniste ait à rendre compte de la *Fille du Militaire*, il commence à considérer le titre : La *Fille du Militaire*. Il y a tout un volume à raconter, seulement à la première vue de ce titre, *la Fille*; bien! M. Briffaut taille sa plume, et écrit d'un trait toute une colonne qui commence par ces mots : *J'ai beaucoup connu une jeune fille qui avait un père*. Suit l'histoire de la jeune fille qu'a connue M. Briffaut, histoire qui n'a pas le moindre rapport avec la pièce de M. Laurencin. — Voilà pour *la Fille*. Mais ce n'est pas tout; nous avons maintenant *le Militaire*. Le militaire! il y a bien des choses à rappeler à propos d'un militaire. — M. Briffaut a lu *Victoires et Conquêtes*; il peut très-bien vous narrer un des nombreux faits d'armes de l'armée française sous l'Empire; il s'en va donc frapper à la porte de sa mémoire; elle ouvre, et laisse sortir le fait d'armes demandé. — M. Briffaut écrit : *Pendant cette campagne de Russie, que tant de gloire et de faits d'armes ont immortalisée*, etc. (textuel). Suit une colonne, dans laquelle on parle beaucoup d'empereur, de sapeurs, de voltigeurs et de croix d'honneur; mais de la pièce de M. Laurencin, point. — Attendez un peu, nous y voilà. Le feuilletoniste entre de plain-pied dans l'analyse :

« Le capitaine Duhamel a la tête légère et le cœur bon. (Réflexion.) *Ce type a été mis en scène par Picard, dans les deux Philibert, et à ce propos*, etc., suit une demi-colonne sur Picard et les *Deux Philibert*; puis, Picard conduit à Scribe: parlons de Scribe; Scribe conduit au Gymnase: causons du Gymnase; le Gymnase, au *Gamin de Paris*: disons deux mots du *Gamin de Paris*. Le *Gamin de Paris* mène droit aux barricades, à la révolution de juillet, au programme de l'Hôtel-de-Ville, que sais-je, moi? il faut bien s'occuper un peu de tout cela. — Mais la pièce de M. Laurencin? — Patientez donc, nous arrivons. « Il mène une heureuse vie, le capitaine Duhamel, le beau gardes-françaises, dont Margot prenait soin, et dont elle dit :

Il avait la semaine,
Deux fois du linge blanc, etc. »

Ici, tout le couplet est transcrit; que dis-je? la chanson entière, si, pour votre malheur, M. Briffaut *se la rappelle*. — Allons toujours; nous lisons, une colonne plus loin : — « Le colonel Duhamel prenait du ventre, et il aurait fort bien figuré dans le chœur des *Papatacci* (érudition), que le *libretto del Turco in Italia* (érudition) annonce ainsi.... » Là, une foule de vers italiens qui doivent médiocrement intéresser les lecteurs habitués à ne comprendre que le français. — M. Briffault continue, et arrive enfin, tout essoufflé, au bout de *sa feuille* (matière d'un in-8°), non sans avoir trouvé encore quelque vingtaine d'occasions d'employer ses formules favorites : *Cela me rappelle qu'un soir aux Variétés*; ou bien : *Je me souviens qu'à Fontainebleau*; ou bien : *J'ai lu dans les Mémoires du temps*; ou enfin : *Si nous reportons nos souvenirs vers...*; toutes phrases d'entrée, que je vous signale comme perfides, et dont je vous engage à vous méfier, si jamais un article de M. Briffault attire vos regards.

C'est là certes une maladie littéraire bien déplorable, et dont M. Briffaut, feuilletoniste fort estimable d'ailleurs, devrait bien tâcher de se guérir; une citation bien placée, surtout bien choisie, peut dans l'occasion assaisonner agréablement une analyse dramatique; mais, dès qu'elle se prodigue, elle perd toute sa-

veur. — Avant d'avoir suivi le feuilleton-Briffault, j'adorais le mot historique; un à-propos facétieux faisait mes délices; un quolibet convenablement encadré, un lazzi de coulisses venu à point, se logeait dans mon cerveau pour trois jours au moins, et, pendant trois jours, avait le privilége d'amuser moi et mes amis; eh bien, depuis que ce maudit feuilleton a fait partie de mes lectures quotidiennes, il m'a tant rassasié des *demandes* et des *réponses* de nos grands et petits hommes que, maintenant, je ne puis plus entendre parler du genre *ana*; je l'ai en horreur, il me donne des nausées, il me porte aux nerfs : je ne mourrai que d'une anecdote — Briffaut ou d'une phrase — Hippolyte-Lucas.

Car, pour ne pas toujours parler du même, connaissez-vous quelque chose de plus agaçant, de moins lympide et de moins soigné que la phrase Hyppolite-Lucas. Prenez-en une au hasard, et voyez; celle-ci par exemple :

» TANDIS *que* ses yeux sont charmés, il rencontre une femme *qui* NON-SEULEMENT répond AVEC esprit à toutes ses subtilités galantes, MAIS *qui*, exerçant sur lui la supériorité *que* donne la sagesse, le fait rougir de la vie inutile DANS *laquelle* il s'est complu *jusqu'alors*, AU LIEU d'appliquer au bien de ses semblables les heureuses facultés *qu'il* a reçues de la nature.... Ajoutez *que* M. de Lussan épouse la comtesse de Surgis, *à qui* l'abandon du marquis ouvre les yeux, et *que* Mlle de Lussan devient la femme du chevalier, un peu confus d'avoir été joué PAR la présidente, *laquelle* s'est donné andacieusement POUR l'actrice de la comédie italienne, AFIN de profiter de cette erreur, POUR étudier le caractère de sa nièce; dire ENFIN *que*. etc. » (Cela continue ainsi rès-long-temps.)

En voulez-vous une autre? Lisez dans le même feuilleton, quelques lignes plus bas : « *Comment* se peut-il (c'est une question *que* nous nous sommes adressés *bien des fois*) *comment* se peut-il *que* des hommes, *non-seulement* d'esprit et de talent *comme* le sont les auteurs du Remplaçant, *mais* des hommes *qui* ont *comme* eux de la barbe au menton *depuis tantôt* 20 ou 25 ans, *chez lesquels par conséquent* la gravité ne serait pas déplacée, etc. » Nous ne pousserons pas plus loin les citations, par respect pour le lecteur; seulement, nous posons en fait qu'il est impossible de lire quatre lignes signées : Hyppolite Lucas sans y rencontrer immodérément les particules : *dont*, *comme*, *tandis que*, *cependant*, *pour*, *afin que*, *sinon*, *pourtant*, *néanmoins*, *cependant*, *dès que*, *alors*, *car*, *non-seulement*, *et puis*, *ensuite*, *au lieu de*, etc., etc., etc.

Eh bien! le croiriez-vous le feuilleton Hippolyte-Lucas qui est, comme vous le voyez, assez *négligemment* ÉCRIT (nous lui accordons d'être exact et parfois raisonné) ne manque jamais l'occasion de se poser en redresseur de style, en éplucheur d'adverbes, en écosseur d'adjectifs. Lundi dernier, c'était à M. Paul de Kock qu'il s'attaquait, et cette fois au moins il avait, fort bien choisi son adversaire. En effet, il n'y a guère que M. Paul de Kock, qui puisse s'amuser à compter les *licences* de M. Hippolyte-Lucas, comme aussi je ne vois que M. Lucas, pour supputer gravement les écarts grammaticaux de l'auteur du *Tourlourou*; familiarisés comme ils le sont tous deux avec un certain langage, ils se passeraient sans doute beaucoup de choses, et tous les faux pas de leurs plumes pourraient, en se reduisant, tomber enfin sous l'appréciation mathémathique :

Il est curieux de voir le feuilletoniste critiquer le romancier. Lisons :

« Nous avons ouvert le roman *que* M. Paul *de* Kock a intitulé le *Tourlourou* et nous prions le lecteur *de* croire *que* ce n'est pas notre habitude d'ouvrir les romans *de* M. Paul *de* Kock.

Le lecteur ne vous croira pas, M. Lucas; car il est évident que vous avez un peu de sa manière: votre style a dû s'inspirer du sien.

Vous blâmez cette phrase du romancier: « l'heure était venue *pour* le bon jardinier d'arroser ses plantes desséchées par le soleil et *pour* peu que le jardin soit grand, il faut retourner bien souvent au puits *pour* mouiller cette terre *qui* ne donne *qu'*à ceux *qui* ont soin d'elle. » Vous la trouvez peu *harmonieuse* et vous avez raison, mais que pensez-vous de celle-ci: « Mme *de* Blaiuville s'est trop hâtée *de* saluer Marie *du* nom *de* la fille *de* la duchesse *de* Valonsky. » Je l'ai pourtant trouvée dans votre sevère feuilleton en compagnie de plusieurs autres de même force.

Nous vous engageons donc, M. Lucas, à soigner davantage votre style dans l'intérêt même de vos remontrances. Paul VALENTIN.

SIÈCLE DE SHAKSPEARE.

LES THÉATRES DE LONDRES.

NOMBRE DES THÉATRES. — TROUPE D'ENFANS

Le continuateur de Stowe a entraîné Dodley et d'autres écrivains dans une erreur grave en affirmant que, du temps de Shakspeare, il y avait dix-sept théâtres à Londres.

D'après lui, de 1570 à 1630, on en aurait bâti un pareil nombre.

1570 est bien antérieur à l'époque de Shakspeare, qui ne fit des pièces que vers 1589, et 1630 est également postérieur à cette époque, puisque *Twelfth Night*, dernière pièce du grand dramaturge, date, suivant Malone, de 1614.

Des dix-sept théâtres mentionés, il faut retrancher cinq auberges où l'on jouait des pièces et le Hope (l'espoir) où se tenait le combat d'ours. On ne doit pas confondre ces établissemens avec les théâtres réguliers.

Quoi qu'il en soit, des théâtres restant, il ne faut pas croire que tous aient existé en même temps. Durant la période de soixante ans fixée par le continuateur de Stowe, il y eut des salles de spectacle qui tombèrent en désuétude, d'autres, qui s'élevèrent; et enfin, et surtout, il ne faut pas oublier l'importante ordonnance que James I rendit la première année de son règne, 1603, pour réduire à trois les établissemens dramatiques de sa capitale. On sait que ce roi était fort amateur de spectacle, et que en 1599, n'étant encore que James VI d'Ecosse, il avait accordé sa protection à une troupe de comédiens anglais.

Les Blackfriars (moines noirs) furent probablement le premier théâtre monumental bâti à Londres. Il fut élevé avant 1570. Les Whitefriars (moines blancs) le furent avant 1580. Le Swan (le cygne) et la Rose, où furent jouées les pièces de Marlowe, étaient théâtres contemporains des deux que j'ai déjà cités. Leur décadence était complète avant 1603. Le Globe ouvrit vers

1596. La Fortune fut convertie en théâtre par Alleyn en 1599. Le Red-Bull (taureau rouge) et le Curtain (rideau) existaient en 1603, puisqu'ils sont mentionnés dans l'ordonnance de James I. Heath parle du dernier dans ses épigrammes (1610). Le Cockpit (combat de coq) ou Phœnix fut bâti, ou plutôt approprié à la scène, peu avant 1617.

Tout bien compté, ce sont donc neuf théâtres qui ont assisté les uns au lever, les autres à l'apogée, les troisièmes au coucher du génie de Shakspeare; quelques uns même ont pu exister durant toute sa carrière. Pourtant, cela n'est prouvé que pour les Blackfriars.

A ces neuf théâtres, j'aurais bien envie d'adjoindre les enfans de l'école de chant de Saint-Paul, située derrière la Convocation-house près de l'église. Ces enfans étaient d'abord de vrais enfans de chœur. J'ignore s'ils se recrutaient comme ceux dont on composait la troupe de la chapelle royale, par la violence. Tusser, l'auteur de The five hundred Points of good Husbandry, raconte, que sous Henry VIII « à cause de sa voix, il dut partir de force, comme un cheval de poste, car il n'avait pas le choix; beaucoup de personnes ayant ainsi l'autorisation de prendre des enfans pour les chœurs de la Chapelle. »

Les ouvrages de l'époque distinguent ces jeunes artistes en Enfans de Saint-Paul, Enfans de Westminster et Enfans de la Chapelle royale. A l'avénement d'Elisabeth (1558) les Enfans de Saint-Paul étaient ceux qui avaient le plus de réputation; mais ils furent rapidement rivalisés par leurs condisciples. Bientôt on les confondit sous la dénomination générale de Children of the Revels (Enfans des Fêtes.) Chalmers pense que, bien qu'ils fussent appelés *Enfans*, il y avait parmi eux des hommes. En effet, c'était le cas en France dans la société des *Enfans sans souci*. Quoi qu'il en soit, beaucoup des documens de l'époque appellent ces enfans *Boys*. Avant 1580, ils jouèrent plusieurs pièces aux Blackfriars. Plus tard, ils remplissaient les jeunes rôles des pièces de Shakspeare.

D'ailleurs, la renommée de leur talent s'était maintenue tellement qu'elle excitait la jalousie des autres comédiens, même en 1596, année de la représentation de *Hamlet* *, puisque, dans cette pièce, on trouve le passage suivant :

HAMLET. — Les acteurs sont-ils toujours aussi estimés qu'ils l'étaient, lors de mon séjour dans la ville? Leurs représentations sont-elles autant suivies?

ROSENCRANTZ. — Non certes, elles ne le sont pas.

HAMLET. — D'où cela vient-il? Est-ce qu'ils se rouillent?

ROSENCRANTZ. — Non, leur zèle est toujours aussi grand; mais il y a, monsieur, une nichée d'enfans, petits faucons niais, qui crient au sommet de la question, et qu'on applaudit pour ce motif d'une façon vraiment tyrannique. Ils ont la vogue aujourd'hui et raillent si haut les théâtres vulgaires (c'est ainsi qu'ils les nomment), que bien des gens portant rapières, ont peur des plumes d'oie et osent à peine y aller.

HAMLET. — Quoi? sont-ce des enfans? Qui les protége? Qui les soutient? Ne poursuivront-ils cette carrière qu'autant qu'ils pourront chanter? Ne diraient-ils pas un jour, s'ils devenaient eux-mêmes des acteurs vulgaires (cas fort probable si leurs moyens sont ordinaires), que leurs auteurs leur ont nui en les faisant clabauder contre leur propre succession?

. . . . . .

HAMLET. — Est-ce que les Enfans l'emportent?

ROSENCRANTZ. — Oui; cela, ils le font, mon seigneur.

---

* Nous suivons la chronologie de Malone.

Nous reparlerons de ces enfans, à propos de la nouvelle existence que leur créa l'ordonnance de 1605.

Jules Belin.

THÉATRES NORMANDS.

Luc-sur-Mer, 20 septembre 1837.

J'ai, dans l'espace de trois ou quatre jours, passé une revue théâtrale, dont je dois compte à la *Revue du Théâtre*.

La Seine, au dire de M. Michelet, n'est plus qu'une grande rue dont les maisons sont des villes; et cette figure devient, de jour en jour, une réalité plus rigoureuse et plus magnifique. Chaque prairie du rivage se change aujourd'hui en un village de matelots ou en une maison de plaisance : chaque flot soutient et pousse une caravane de marchands et d'oisifs, de voyageurs artistes et de commis-voyageurs. Pleurons donc, avec les moutons de Mme Deshoulières, tous ces prés fleuris qui bordaient la Seine; pleurons, avec les contemplateurs de l'école lackiste, cette eau bleue et transparente qui disparaît à mesure sous les roues des steamers et dans l'ombre des ponts suspendus; mais réjouissons-nous aussi pour notre double avenir industriel et social de cette vitesse et de cette continuité de relations, de cette multiplication d'usines populeuses, de cette fumée qui éclaire, et de ces mugissemens de machines, pareils à ceux des lions avant l'orage, mais ne nous annonçant, eux, que la bonne nouvelle d'une ère pacifique et d'un bien-être universel.

Je m'étais engagé dans cette grande rue en pélerin, frappant aux portes des vieux monastères, et saluant du regard les ruines féodales que je découvrais partout. J'entrai à Rouen, tout plein encore de l'image fantastique du Château-Gaillard; et comme, après la nature morte et les murailles détruites, il est étrange de venir assister aux spectacles de la nature vivante et des monumens contemporains, je pris le chemin du théâtre.

Arnal était là : Arnal, le demi-dieu du vaudeville, celui qui, seul sur la terre, peut représenter dignement *Renaudin* et le *Mari de la Dame de Chœurs*. Arnal semblait un peu découragé dans cette salle des Arts, et en face de ce public peu connu. Il était moins beau dans sa bêtise; il avait, à un bien moindre degré l'orgueil et le sentiment de son apostolat. D'un autre côté, il se faisait tendre, il se faisait dandy, il contraignait sa voix enrouée à moduler le trille et à dévider la roulade; en un mot, Arnal était déchu.

Et puis le parterre de Rouen est un parterre qui raisonne et qui fait de l'esprit de corps. Il reste debout, comme cela convient à un homme; il prend des attitudes sévères et justes, des airs d'arbitre et de magistrat, auxquels se mêle un sentiment profond d'indépendance et de dignité. On sent par instinct que le sifflet court sur cette foule, comme autrefois l'esprit de Dieu sur les eaux, et que cette république de commis marchands et de clercs d'huissiers, oscille entre l'ostracisme et l'aréopage. Les Georges Dandin de toutes les Normandies veulent toujours juger.

Et puis encore, par suite de ce respect qu'il a pour lui-même, le parterre

croit devoir opposer sans cesse un acteur à un autre, une popularité du crû à une popularite d'importation. Que lui font Arnal et sa sublime bêtise, et ses airs pâles, et ses tendresses, et ses colères, et son enrouement perpétuel? A côté de lui se présentent un gros homme et une grosse femme, qui marchent, qui roulent, qui rient bien fort; et le public de s'agiter et d'applaudir, parce que ce sont des acteurs de son choix, des jouets qu'il a achetés, des types où se retrouvent la grosse gaîté et les couleurs foncées des races normandes. Respectons les races, les couleurs et les convictions.

Au Hâvre, où retentissait encore le bruit des débuts de Mme Cotelle-Belmont, je trouvai Lhérie, le farceur polyglotte; Lhérie, qui a de si bonnes qualites, et qui, au lieu de rester un comme Arnal, cherche à se multiplier et à se fractionner à l'infini, perd peut-être, à chacune de ses transformations, un peu de ce qu'il a de verve et de naturel. Lhérie a beau faire, sous la toge de Talma comme sous la suie du ramoneur, sous tous ses travestissemens et tous ses masques, on reconnaît le même procédé, la même industrie. Lhérie est un bon jeune homme plein d'esprit et de goût, qui deviendrait mortellement ennuyeux avec ce que les feuilletonistes de province appellent, depuis dix ans, la variété de son talent, et qui, sentant lui-même que l'ennui le gagne, prend son parti et sa valise, récapitule en diligence les ressources de son répertoire toujours identique, éblouit trois fois chaque ville départementale avec son : Qu'en dis-tu? ou avec ses piaulemens de Roméo; et le quatrième jour, ne comptant plus sur le *sac à la malice,* dont tous les tours sont épuisés, proclame une tombola, relève ses manches, montre au public un fusil de cinquante francs et quelque serin en cage, et me jette, à moi, par exemple, un nécessaire de femme qui ne paierait même pas mon billet de galerie.

La ville manufacturière et la ville commerciale m'avaient déroulé leurs richesses. Caen, la ville agricole, restait encore à visiter, et, là encore, je me rencontrai avec un artiste voyageur. On donnait ce soir-là *la Vie d'un Joueur* et *la Jeune Femme colère* : c'était la Porte-Saint-Martin et le Théâtre-Français fondus et incarnés en un même talent, je puis dire en un même génie : c'était Mme Dorval!

Vous savez combien elle est belle, cette femme, lorsqu'elle se dévoue à la misère d'un mari ignoble; cette mère, lorsqu'elle reconnaît son fils! eh bien, Caen possède une population tellement grave et tellement occidentale, on y sympathise si peu, on y communique si peu ses impressions de toute nature, que le bravo sommeillait, muet et contraint, sur ces bancs à larges espaces vides, et que même, en disant adieu à la pieuse Kitty Bell, à l'admirable Catharina, à cette femme que Paris lui-même voudrait avoir, et qu'il n'aura peut-être pas, les Cannais (puisqu'il faut les appeler par leur nom) demeurèrent à peu près impassibles, supputant sans doute en se retirant au fond de leurs allées longues et obscures ce que leur avait coûté la couronne à feuilles dorées dont on les avait induits à saluer le départ de la grande actrice.

Je vous dirai en passant que la nouvelle salle de Caen sera finie dans trois mois : c'est un beau vaisseau orné de colonnes, et muni de tout ce que le confortable peut inventer pour faire sortir de chez elle une population casanière. Peut-être la présence de ce monument aura-t-elle une influence favorable sur ceux qui

l'ont construit ou vu construire, et l'art, qui régénère tant de choses, viendra féconder, sous la bonne terre de labour des plaines normandes, un germe d'avancement, ou au moins d'animation.

Paul Delasalle.

PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS.

OPÉRA-COMIQUE.

LE BON GARÇON, opéra-comique en un acte, de MM. Anicet et Lockroy, musique de M. Eugène Prévost; représenté le 23 septembre 1837. — Personnages et acteurs : *Moutbazon*-Moreau-Sainti, *Didier*-Couderc; *Mme Montbazon*-Mlle Berthault, *Anaïs*-Olivier.

Avis aux maris. Vous ennuyez-vous de votre femme, et votre femme a-t-elle une jeune et jolie cousine dont vous deveniez amoureux? Ne vous gênez pas; faites la cour à la cousine, et laissez-là votre femme, et pour que celle-ci ne vous accable pas de reproches, ce que vraiment elle aurait le droit de faire, appelez ! du fond de la province, un ami de collège, un de ces amis qui ne semblent être sur la terre que pour le service et l'utilité des autres, un bon garçon enfin! Il accourra à votre voix, il vous servira de manteau, il vous couvrira de son ombre, il portera le poids de vos péchés, sans en avoir les douceurs; votre femme l'appellera perfide et séducteur, et le priera de ne pas vous corrompre; il se laissera appeler séducteur et perfide, quoiqu'il ne trompe et ne séduise personne; il offrira des bouquets et des billets de bal, et les choses s'arrangeront de telle sorte que ce sera vous qui irez au bal à sa place, et danserez trois contre-danses avec la cousine; et, pendant ce temps-là, votre femme lui fera force sermons et force morale et il sera toujours assez bon garçon pour les écouter.... Mais enfin, un beau moment, il s'apercevra, qu'il est votre dupe; il s'apercevra en outre, que la cousine ne doit pas être jeune et jolie pour vous seul; il reconnaîtra en elle une jeune veuve qu'il devait épouser; alors, le bon garçon deviendra le plus méchant des hommes, il démasquera vos perfides intentions, il épousera la cousine à votre nez et à votre barbe, et se retirera avec elle soit à Poitiers, soit dans toute autre ville, où plus tard vous irez le surprendre si cela vous convient.

Telle est l'idée de la pièce de MM. Anicet et Lockroy; il y a des mots et des situations qui ont fait rire. Une musique assez vive, mais commune, a soutenu les paroles, les paroles n'ont pas nui à la musique, et les unes aidant l'autre, tout cela est arrivé à bon port. Si ce n'était le duo entre Couderc et Moreau Sainti, nous n'aurions rien à citer de la musique, car vraiment, rien ne mérite d'être retenu.

Couderc a joué avec rondeur le rôle du bon garçon, mais nous lui conseilleront de faire grande attention à son chant; sa voix se fatigue très-facilement et les notes d'en haut sont presque toujours voilées. Quant à Moreau-Sainti ce serait bien inutile de lui donner des conseils, il ne chante pas! Mlle Olivier a joué sans gaîté, quoique son rôle en demandât; mais en revanche, Mlle Berthault a été aussi jolie et aussi gracieuse qu'il est possible d'être.

G. d'Avrigny.

CORRESPONDANCE.

A M. le Rédacteur en chef de la *Revue du Théâtre*.

« Paris, 23 septembre 1836.

Monsieur,

Je vous prie de me prêter l'appui de votre publication, pour me justifier de torts que l'on m'a faussement imputés, relativement à l'interdit fait sur le théâtre de la Gaîté.

On a prétendu d'abord, que dans le journal de l'*Aspic*, où j'écris une série d'anecdotes, j'avais attaqué la commission des auteurs dramatiques en faveur de M. de Cès-Caupenne; cela n'est pas. Ma position, dans cette feuille hebdomadaire, est celle d'un écrivain appointé pour donner tels articles toujours *signés par lui*.

Je n'ai aucune influence sur l'opinion du Rédacteur en chef qui l'a effectivement émise, mais en la revêtant de sa signature.

On m'a accusé aussi d'être collaborateur dans une pièce jouée, récemment à la Gaîté, sous le titre de *Farceur de Soldat*. Je proteste contre *cette accusation* qui a été fondée sur un mal-entendu qu'il serait trop long de vous expliquer ici, mais dont je rendrai compte à la commission.

Daignez, en outre, M. le Rédacteur, recevoir et insérer dans votre journal ma déclaration formelle et bien sincère, que je n'ai jamais eu l'intention de me détacher de la société des auteurs dramatiques, dont je comprends tous les avantages pour l'intérêt général et que je suis et serai toujours prêt à concourir de tous mes faibles moyens à ce qui pourrait assurer sa force et sa prospérité.

Je suis avec respect et considération votre très-humble et très-obéissant serviteur.

CHARLES POTIER.

AU MÊME.

Rouen, ce 25 septembre 1837

Monsieur,

Vous êtes à la tête d'une entreprise fondée dans l'intérêt de l'art, et j'aime à reconnaître que vous vous maintenez le plus souvent à la hauteur de votre mission. Mais souvent aussi vous vous laissez, à votre insu, traîner à la remorque par l'ignorante fatuité, la mesquine jalousie ou les houteuses passions de correspondans qui ont assez peu de pudeur pour ne répondre à votre confiance qu'en se servant de votre *Revue* comme d'un instrument, au risque de la discréditer.

En effet, monsieur, il ne faudrait pas, pour discréditer la *Revue du Théâtre*, beaucoup d'articles semblables à celui que vous avez inséré dans votre numéro du 23 septembre, relativement au théâtre de Rouen. Je passe sous silence toutes les absurdités et toutes les injustices qu'on ne vous a fait adopter que parce que vous n'étiez pas à même de les contrôler; je ne m'occupe pas de ce qu'il y a d'étrange à vous faire applaudir aux ouvrages prodigués à Andrieu, avec cette sale ironie et cet ignoble acharnement que vous avez souvent, et avec raison, flétris dans votre *Revue*, comme dégradans pour ceux qui s'y livrent. Je consens à ne pas m'étonner que vous ayez permis que votre journal injuriât aujourd'hui un artiste dont il célébrait hier les nombreux triomphes*. Je veux bien admettre que la *majorité* qui s'est prononcée pour Andrieu ait été *douteuse;* car il n'y a eu que deux mille spectateurs qui aient battu des mains, quand cinquante peut-être sifflaient. Je veux bien enfin qu'il y ait eu *audace* de la part de notre premier ténor à reparaître; car il n'a été redemandé que par cette *coterie* de deux mille personnes. On vous a fait dire là, monsieur, des choses qui révoltent les uns, font rire les autres; mais auxquelles personne

* Pour ce point, je me réfère à mon article *sur notre correspondance*. (*N. du R.*)

ne croit, et dont votre correspondant n'aurait osé encourir la responsabilité de mépris ou de ridicule en signant son article.

Ce que je viens de vous dire, c'est dans votre intérêt et pour vous engager à vous tenir en garde contre des correspondances qui vous font le plus grand tort, et à vous rappeler, bien qu'elle n'ait été que comique, la petite leçon que vous venez de recevoir pour Girel et la *Cause célèbre*. Mais tout cela m'importe fort peu ; car, Dieu soit loué ! je suis en dehors de toute intrigue de coulisse ; je ne parle jamais aux artistes, ne leur ai jamais rien promis et n'attends rien d'eux. Ma lettre a pour but quelque chose qui me touche de beaucoup plus près : je viens protester contre le mensonge et la calomnie dont on a sali vos pages.

Je lis, dans la dernière partie de votre article : « Des spectateurs officieux se chargèrent » de signaler les plus intrépides siffleurs à nos estimables commissaires. De ce nombre, » des filles perdues, quelques femmes entretenues, et un journaliste en sous-œuvre. Ce » garçon-là devrait bien quitter sa méchante et misérable plume pour prendre le bicorne » et l'innocente épée de sergent de ville. »

C'est moi, monsieur, qui suis le journaliste que votre correspondant a voulu désigner, et je lui réponds qu'il a impudemment menti ; puisqu'il voulait s'occuper de ce que faisaient à cette représentation les rédacteurs des journaux, il aurait pu vous dire qu'il en était un dont tout le monde blâmait tout haut l'indécente conduite ; et que, bien loin que j'indiquâsse aux commissaires de police ceux qu'il fallait expulser, j'ai failli moi-même être mis à la porte du théâtre à la place de ce journaliste, par suite d'une méprise.

Vous comprenez, monsieur, tout ce qu'ont d'outrageantes les quelques lignes sur lesquelles j'appelle votre attention, et je suis persuadé que vous ne les auriez pas admises dans votre feuille, si vous les aviez lues à l'avance ; car, d'une part, vous auriez reculé devant la gravité de l'inculpation et de l'injure qu'elles contenaient ; et d'un autre côté, vous auriez facilement deviné le mensonge, quand vous auriez vu qu'on représentait un de vos confrères s'oubliant jusqu'à s'associer à je ne sais quelles filles perdues *assises aux premières loges*, à côté de fonctionnaires publics qui auraient eu assez peu de pudeur pour leur tenir conversation. Infâme calomnie qui révolterait d'indignation, si elle ne faisait rire de pitié !

Si j'eusse connu le nom de votre correspondant, je ne vous aurais écrit qu'après avoir eu avec lui une explication nécessitée par ses paroles mensongères. Mais je ne le connais pas ; et bien que j'aie cru l'avoir deviné, je ne pense pas pouvoir, sans en être certain, et contredit d'ailleurs que je serais par une initiale contraire à mon hypothèse, lui faire l'injure de le supposer, peut-être gratuitement, l'auteur d'un article qui révèle de la bassesse et de la lâcheté.

Je viens donc vous prier, monsieur, de publier dans votre plus prochain numéro la rectification ci-jointe * ; je ne doute pas que vous n'accédiez à ma demande, et je vous prie d'agréer à l'avance mes remercîmens et les salutations distinguées de votre très-humble et très-obéissant serviteur. N. Destigny, *Rédacteur du* Mémorial de Rouen

THÉATRES DE PARIS.

Opéra. — Avant-hier a eu lieu, devant une assemblée nombreuse et choisie, la reprise du chef-d'œuvre d'Aubert, la *Muette de Portici*. Au premier acte, le grand air d'Elvire, chanté par Mme Dorus, a enlevé tous les suffrages, ainsi qu'un pas délicieux dansé d'une manière ravissante par les deux sœurs Noblet, qui nous ont montré par leur spirituelle exécution, que quelque légères que soient les danses espagnoles, la grâce et la décence n'y font point disparates ; les honneurs du bis, accordés à ce pas délicieux, en sont une preuve assez éclatante. — Duprez, ému sans doute par l'impression laissée par les souvenirs de Nourrit, a faiblement dit le beau duo *Amour sacré de la patrie*. Mais l'exécution de la barcarole *Amis, la matinée est belle*, a été délicieuse ; un homme du talent de Duprez ne doit pas négliger les gestes, cette partie de l'art si puissante. Nous devons avouer qu'il y fait des progrès. Duprez avait encore contre lui la musique trop haute pour sa voix dans certaines parties ; mais, dans le quatrième acte, son chant large et sa voix sonore ont admirablement fait ressortir les beautés nombreuses de la grande scène d'ouverture si difficile à dire. Mme Dorus-Gras a excité souvent des transports d'en-

* Nous avons préféré, tout le monde comprendra pourquoi, insérer la lettre entière plutôt qu'une courte rectification. Si nous eussions su que l'homme dont il s'agissait était l'homme que nous connaissons par cette lettre, nous n'aurions pas publié la correspondance reçue. (*N. du R.*)

thousiasme, surtout dans l'air d'Elvire déjà cité. Alexis Dupont n'a rien changé à sa manière de dire le rôle d'Alphonse. Massol (Pietro) ne manque pas d'originalité, il a bien secondé Duprez dans le duo du deuxième acte, et s'est continuellement tenu à la hauteur de son rôle. L'Opéra a fait les choses en grand pour la reprise de cet ouvrage : les costumes et les décors ont été renouvelé pour cette représentation qui a été une des belles solennités de l'année. Les toilettes les plus fraîches et les plus élégantes remplissaient la salle et offraient un coup d'œil des plus ravissans.

Français. — Parmi les habitués actuels du Théâtre-Français, il en est peu qui aient vu jouer un drame en cinq actes, de Monvel et de M. Alexandre Duval, portant le titre de *La Jeunesse de Richelieu.* On parle de remonter cet ouvrage plein de situations fortes et de scènes éminemment dramatiques. Volnys jouerait le rôle de Richelieu et Mme Léontine Volnys celui de Mme Michelin. L'un a été créé par Baptiste aîné, et l'autre, nous le croyons, par Mlle Vanhove, depuis Mme Talma. — Il est question aussi, à ce théâtre, d'une tragédie de M. Ancelot et d'un drame en vers de l'auteur do *Kernoch.*

Opéra-Comique. — Pendant quelques jours, l'*Ambassadrice* a fait une absence obligée de la scène. Le *Duc de Guise,* la *Double Echelle* et l'opéra nouveau, le *Bon Garçon* ont rempli cette lacune. Hier la ravissanto Henriette a reparu, et le public est revenu plus pressé et les applaudissemens plus nombreux.

Italiens. — Mardi la réouverture. Le dilettantisme frémit d'impatience et de bonheur.

Vaudeville. — Le débutant Ravel qui avait obtenu un succès assez franc dans le *Tourlourou,* est resté bien au-dessous de ce qu'il promettait dès qu'il a voulu aborder les rôles d'Arnal. — Dimanche, l'accueil froid qu'il reçu dans *Théophile* et le *Fort-l'Evêque,* a dû l'avertir qu'il n'est pas facile d'endosser impunément l'habit de cet excellent bouffon, et que pour le faire sans trop de désagrément, il faut surtout se garder de l'imitation comme de la chose que le public pardonne le moins.

Gymnase. — Bouffé, jouant presque tous les soirs et souvent dans deux pièces, est le talisman au moyen duquel ce théâtre revoit le public qui l'avait totalement abandonné. Bouffé est lá providence du Gymnase. — Bocage est attendu au boulevart Bonne-Nouvelle et la présence de cet interprête du drame moderne ne sera pas sans influence sue les recettes tombées si bas naguère.

Variétés. — Dans le *Chevalier d'Eon,* la jolie chevalière fait de trop grands pas sous sa robe de satin. *Résignée* est jouée comme à la première représentation. Est-ce un peu plus d'intelligence ou un peu plus d'habitude de la scène qu'il faut à Mlle Quassain? qui a beaucoup gagné déjà depuis son séjour à Liége, pour devenir une bonne actrice. *La Chatte* est jouée avec une gentillesse infiniment spirituelle par Mme Jenny-Vertpré, et une gravité fort comique par l'Indien Prosper et l'Allemand Gabriel. *Titi au Chemin de fer* n'a rien de délirant.

Porte-Saint-Martin. — Que va faire M. Harel? Voilà ce que se demandent ceux qui ont eu le malheur de se fourvoyer à une représentation de la *Guerres des Servantes,* quand on la représente. On lisait ces jours-ci dans un journal, à propos de ces misères anti-dramatiques : « Plusieurs pièces nouvelles mais qui se ressemblent, sont ajoutées » chaque soir, par Mlle Georges au nouveau drame de la Porte-Saint-Martin. Nous en » donnerons un échantillon. En attendant, nous disons que ce supplément pourrait s'ap- » peler : *Le public fatigué et l'actrice qui siffle.* » Voilà en quels termes les journaux bien informés s'expriment sur le compte de ce théâtre. Que le public apprécie après cela la valeur de nos prédictions. On parle de la reprise de *Vampire.*

Gaîté. — Les affaires de ce théâtre ne sont pas brillantes. *Le Petit Chapeau* n'ayant obtenu qu'une chute lourde et ruineuse, il a fallu songer à mettre une nouvelle pièce au répertoire; mais la retraite de la masse des auteurs et la pauvreté vraiment comique des *six ligueurs,* n'a pu permettre de prendre que *Il y a seize ans,* pièce usée s'il en fût. Le *Farceur de Soldat,* méchant vaudeville sifflé, n'a fait qu'apporter un embarras de plus; et c'est dans de telles dispositions qu'on attend maintenant *les Faussaires* de M. Dépagny, pièce dont le titre est aussi usé que le talent de son auteur. M. Cornu avait voulu impor-

ter *Héloïse et Abeilard* en le retirant de l'Ambigu; mais M. Anicet Bourgeois qui, en honnête homme, s'est souvenu d'nne parole donnée, s'est opposé, par le ministère d'un huissier, à cette reprise. Cette opposition va, dit-on, donner lieu à un procès; il fallait tout cela pour rendre M. Cornu célèbre. — M. Barret, l'ex-directeur du théâtre Saint-Antoine, remplit à la Gaîté les fonctions de second régisseur. — M. Génard, ex-directeur du théâtre qui portait son nom, rue de l'Ancry, est inspecteur du matériel de la scène.

Ambigu-Comique. — On a repris *Gaspardo* et l'on a fait bien; cette pièce prête un utile amour où la pièce de M. Deligny, un *Jour de grandeur* évidemment composée plutôt pour faire rire que pour faire pleurer On annonce d'ici, à très peu, la représentation d'un nouveau drame ; nous conseillons aux acteurs d'un *Jour de grandeur* de se négliger moins qu'ils ne l'ont fait aux deux dernières représentations.

Cirque-Olympique. — Hier a dû avoir lieu la clôture du Cirque des Champs-Elysée. A samedi, dit-on, la réouverture du Cirque du boulevart par *Gengis-kan* ou *la Conquête de la Chine.*

Folies-Dramatiques. — Les représentations nombreuses de la *Fille de l'air* ne lassent pas le public. Cette charmante féerie l'attire comme l'aimant le fer. Patonnelle-*Mathias* joue avec rondeur, Palaiseau fait grand plaisir. Toutes les dames jouent d'une façon charmante et sont justement applaudies; on remarque surtout la bonhomie de Mme Houdry. Les chœurs sont chantés avec une précision d'intonation qui ne se trouverait que difficilement dans les autres théâtres. Les décorations méritent d'être vues pour elles seules. — La nouvelle pièce, *avant la noce* est loin d'être aussi bien jouée.

Panthéon. — Sous le titre de *Trop près de Paris* ou *les Importuns*, ce théâtre a donné avant-hier un vaudeville où l'esprit et la gaîté le disputent au comique. *Les fâcheux* de Molière, seraient peut-être en droit de contester aux auteurs l'invention de leur sujet; mais, en fait d'emprunt, on pourrait s'adresser plus mal. La pièce a réussi, elle mérite son succès. — On annonce pour cette semaine la représentation à ce théâtre d'un drame en trois actes, portant le titre de *La Reine s'amuse*. Puisse le public faire comme la reine!

Porte-Saint-Antoine. — Le *Chemin de Fer de Saint-Germain*, vaudeville épisodique représenté samedi dernier à ce théâtre, a obtenu nn succès non contesté. Cet ouvrage fort gai entretiendra long-temps, avec *Zizine*, l'hilarité parmi les spectateurs. Oscar, dans le rôle de Mme Pochet, est une caricature fort originale, mais peut-être un peu trop grivoise. Mmes Barville, Hortense et Boisgontier, dans les personnifications de la ville de Saint-Germain, de la mode et du chemin de fer, ont joué et chanté de manière à justifier les applaudissemens qu'elles ont obtenus. — Les auteurs de cette spirituelle bluette sont MM. Salvat et Charles. — Dans la pièce de *Zizine*, Mme Boisgontier et Ferdinand sont amusans, et Pelvilain joue d'une façon très-comique le rôle du romantique Adalgès, l'amant de l'égrillarde Zizine.

THÉATRES DE LA PROVINCE.

Amiens, 23 septembre. — Après le départ de Mme Dorval, M. Ferry, dont nous avons applaudi tant de fois le zèle et le talent qu'il a mis à varier les plaisirs d'un public souvent ingrat, a succombé aux charges trop grandes dans lesquelles l'amour du gran 'ioso et du beau l'avaient entraîné. Poursuivi par ses créanciers, il a été forcé de résilier la direction du théâtre qu'il administrait depuis trois ans. Pendant l'interrègne causé par cet évènement, les artistes réunis nous ont donné trois représentations dans lesquelles M. Frédérick-Lemaître et Mlle Louise Beaudoin, des Variétés, ont déployé un talent remarquable. Nous avons vu Frédéric-Lemaître tour-à-tour émouvoir et exciter le rire fou. C'est dans *Kean*, la *Mère* et *la Fille* et l'*Auberge des Adrets*, que nous avons admiré cet artiste tantôt tragique admirable et passionné, tantôt comédien sensible, énergique et profond. Mlle Louise Beaudoin a droit aussi à nos éloges, jeune, jolie, pleine d'ame, possédant une voix agréable, elle a été vivement applaudie dans le rôle de miss Damby, créé par elle à Paris *. Les marques de contentement du public ont dû prouver à M. Chol combien il aimait à le

* Il faut donc que Mlle Louse Beaudoni soit la même personne que Mlle Atala-Beauhêne. (*N. du R.*)

voir dans des rôles qui lui conviennent comme celui de Bertrand, de l'*Auberge des Adrets*.

L'administration municipale a nommé M. Voiron, premier violon au théâtre, directeur. M. Voiron qui déjà nous a procuré, à Amiens, ces concerts à l'instar de ceux de Musard, ne peut manquer d'éprouver beaucoup de sympathie parmi les habitans d'Amiens, ses compatriotes, et nous devons lui prédire de nombreux succès à lui qui a su s'attacher M. et Mme Ferry, ces deux talens si distingués et si aimés, l'un comme chef d'orchestre et l'autre comme première chanteuse. Honneur à lui de nous avoir aussi conservé MM. Gellas, premier ténor; Chol, le comique si naturel; Ricquier, laruette; et Mlle Louise Panien, dont le mérite dramatique a été si souvent reconnu et applaudi sur notre scène. MM. Isidore Viette, philippe; Meunier, deuxième ténor; Delaunay, première basse-taille; Renaud, deuxième basse-taille; Girardot, deuxième comique; Saint-Denis, martin; et Félix et Gambery nous restent aussi ainsi que Mmes Musart Héléna; Girardot, secondes et troisièmes dugazons; Fay et Gambery, Duègnes; Mme Seymour, première dugazon, n'est pas encore engagée. M. Férard, deuxième chef d'orchestre, reste aussi; c'est une bonne acquisition. Il ne reste plus, pour compléter la troupe, qu'à trouver une mère dugazon, et une dugazon. J. P.

Brest, 21 septembre. — Nos débuts ne sont pas encore terminés, il nous reste à voir encore la duègne et le premier rôle en femme, l actrice qui le tenait étant tombée. Le système d'opposition est tout-à-fait usé; à des années orageuses succède le calme, mais l'un et l'autre sont funestes à l'art dramatique; car, si on reçoit les artistes de mérite, on devrait bien faire sentir au moins la faiblesse des autres, dans l'intérêt du public, du directeur et des artistes. Depuis la réouverture, le théâtre de Brest est un de ceux qui ont le plus donné de nouveautés. Quatorze opéras ont été joués, deux drames en cinq actes, cinq pièces nouvelles et vingt-cinq vaudevilles; opéras, comédies et drames, en tout quarante-six pièces, et ving-cinq représentations. Le public n'en est pas moins exigeant; car il ne veut pas revoir plus de deux fois, dans le même mois, le même ouvrage. On doit concevoir facilement qu'il est impossible que toutes les pièces marchent bien. Si le public continue à désirer la quantité, je lui conseille beaucoup d'indulgence pour la qualité. Il est à remarquer aussi que dans la troupe de Brest, il y a deux artistes qui ne connaissent pas le répertoire, et qu'il leur est impossible de bien étudier leurs rôles dans le court espace de temps qu'on met à monter chaque pièce. Jeudi dernier, on a représenté pour la première fois, le *Muet d'Ingouville*, pièce bien jouée et surtout bien sentie, M. Saint-Edme a joué son rôle de de Rouvray avec beaucoup d'ame. M. Charles, rôle d'Henry, est un jeune comédien qui promet; je lui conseillerai seulement pour une autre fois de ne pas oublier d'ôter ses couleurs, quand il enlèvera les billets de banque, car un jeune homme qui commet pour la première fois un vol, ne peut le faire sans être bouleversé : la pensée d'un premier crime est épouvantable, et on ne peut, après l'avoir commis, être tel qu'auparavant. Mme Dangremont (rôle du muet) a fait beaucoup de plaisir: la scène ou la mer calme devient orageuse a été fort bien mimée; je dirai que son jeu a fait couler bien des larmes, ce sont les plus beaux applaudissemens qu'elle ait reçus dans cette soirée.

Le spectacle s'est terminé par le *Postillon de Lonjumeau*, le principal rôle a fort bien été.

Cette année, la question de vie ou de mort pour le théâtre de Brest a été émise par un journal bien informé. Il s'agissait d'une actrice qu'on ne voulait pas recevoir, elle surtout qui n'aime pas le plus petit sifflet, et qui par cela même ne voulait pas du public. Cette dame quitta la scène, un dimanche, parce qu'elle entendit quelques sifflets aigus, a elle adressés. Aussi un conseiller, fort habile dans son journal, invite le public à se taire, *voici son langage* : « Habitans de Brest, *ouvrez les oreilles pour m'entendre, les yeux pour me lire, ensuite les narines pour respirer nos brouillards et sentir nos réflexions, ouvrez la bouche pour m'applaudir, car je vais traiter vos intérêts de passe-temps, prenez mon journal qui vous touchera, et goûtez mon discours* (manière fort simple d'attaquer les sens), votre théâtre sera fermé si vous n'acceptez l'actrice bonne ou mauvaise, le directeur qui n'est pas riche ne pourra subvenir à vos exigeances, les acteurs qui ne sont pas fortunés mourront de faim, et le public sera malheureux, parce qu'il ne pourra pas occuper ses loisirs. » A la suite de ce discours si bien écrit et si bien goûté, il invite le mal-

heureux public à ne siffler ni applaudir, parce que, d'après son raisonnement, les extrêmes se touchent et se heurtent. Enfin le début de cette dame arriva, le plus grand silence régna pendant la représentation. D'après quelques mauvais plaisans, les siffleurs attendaient les applaudisseurs et *vice versa*. La pièce finie et le rideau tombé, quelques poitrines oppressées lâchèrent l'air qui les suffoquait; ce qui produisit, en passant entre les lèvres de ces messieurs, un certain sifflement pénible à entendre (mais sans intention); ils avaient oublié seulement d'ouvrir la bouche et de desserrer les lèvres. Messieurs les applaudisseurs, surpris du talent de l'actrice, profitèrent du commencement de l'entr'acte pour rétablir la circulation du sang qui avait été arrêtée par l'influence du mérite et le grand étonnement. Alors ils frappèrent dans leurs mains pour rappeler le sang aux extrémités qui étaient glacées. Heureux mélange qui fit beaucoup d'effet sur tous les spectateurs. D'autres mauvais plaisans disent que le public s'est sifflé, je ne le crois pas; mais le public est si original quelque fois, qu'il aurait bien pu le faire pour se punir de sa tranquillité.

Quoi qu'il en soit, le journal dit qu'on n'a sifflé personne, parce que la toile était tombée; mais je crois qu'on a sifflé le machiniste pour avoir laissé le rideau trop long-temps en l'air. Ainsi le directeur, les pauvres acteurs et le malheureux public, tout le monde est content : la dame reste, et on pourra désormais passer cinq ou six heures à l'abri des brouillards.

Ne croirait-on pas, à voir l'avis du journal, que cette dame est détestable? Et bien non! elle a du goût, et surtout est musicienne; mais elle a des notes sourdes et un organe désagréable. Léon de C...

Le Havre, 24 septembre.—Notre théâtre n'est plus qu'une halle où retentissent des cris inarticulés, et des paroles menaçantes, où circulent à l'envi gens qui applaudissent, qui sifflent, qui se battent ou qui empoignent. Ce n'est plus un débat ordinaire, dans lequel la minorité se retire sagement devant la majorité; c'est une lutte opiniâtre dont chaque parti veut sortir vainqueur, la victoire dût-elle être achetée par la perte d'un œil ou d'un habit. Grand a été notre étonnement en voyant la cabale éclater, à l'occasion du troisième début de Mme Cotelle; car son talent est incontestable, et si les succès dont sa carrière a été semée jusqu'à ce jour ne le prouvaient suffisamment, la manière remarquable dont elle s'est acquittée de ses trois débuts, et principalement l'aplomb dont elle a fait preuve, et la puissance de moyens qu'elle a déployée dans le rôle d'Isabelle de *Robert-le-Diable*, seraient de sûrs garans de ce que j'avance. Aussi pensons-nous que de vieilles rancunes, contre la direction, guidaient une grande partie des opposans. Et cependant, quoique M. Fortier n'ait pas tenu toutes ses promesses, l'engagement de Mme Cotelle, prouvait que désormais il ne reculerait plus devant aucun sacrifice. Le moment était donc mal choisi, et rendait mauvaise une cause qui eût pu être bonne dans une circonstance plus opportune. Le défaut de réflexion seul a égaré quelques jeunes gens qui, s'ils eussent examiné les conséquences fâcheuses qu'entraînait une résistence aussi opiniâtre, se fussent abstenus, nous en sommes convaincus, de toute manifestation hostile; car la fermeture de la salle, qui en a été la suite, prive les habitans de notre ville, du seul délassement qu'elle offre, et cause la ruine de 150 personnes qui ne tirent leur existence que du théâtre, et celle d'un directeur qui, comme homme, est généralement estimé, et qui, comme artiste, a long-temps contribué à nos plaisirs. La conduite de l'autorité dans cette circonstance, a été diversement jugée; nous nous abstiendrons de prononcer à cet égard; il n'appartient pas à la *Revue du théâtre* de traiter un pareil sujet, qui intéresserait peu ses lecteurs. Nos artistes sont en ce moment disséminés, les uns donnent des concerts à Honfleur, les autres des représentations à Fécamp, je ne les suivrai pas dans leurs excursions, je me contenterai de leur souhaiter une bonne récolte de bravos et d'écus. A. F.

Lyon, 14 septembre. — Mlle Falcon poursuit ses succès. Nous venons de l'entendre et de la voir dans *Valentine*. C'est un triomphe pour une cantatrice que de pouvoir supporter cette double épreuve de l'oreille et des yeux. Jamais la partie dramatique des deux derniers actes des *Huguenots* ne nous avait été révélée avec cette puissance de moyens et un pathétique aussi déchirant. Aussi les acclamations et les bravos ont rappelé deux fois l'artiste dans le cours de l'ouvrage.

M. Siran a abordé pour la première fois le rôle de Nangis, grande et difficile tâche après tant de récens souvenirs. M. Siran, s'en est tiré avec bonheur. C'est un triomphe que de ne pas échouer dans un pareil rôle après Nourrit. M. Siran au contraire, y a reçu de nombreux suffrages et des suffrages souvent mérités, ce qui vaut mieux. Il possède, chacun le sait, un bel instrument, une voix qui a de l'étendue et de l'éclat et un fausset plein de charme. C'est un *stravidarius*, auquel il ne manque que des doigts habiles. Du goût, une bonne méthode, l'exemple des bons modèles que nous venons d'avoir, voilà qui ferait de M. Siran un chanteur de premier ordre. Pourquoi ne le voudrait-il pas? Ceux qui demandent autre chose que du chant à un artiste lyrique, reprochent à M Siran une impassibilité de traits, qui ne laisse lire sur sa figure aucun des mouvemens de l'ame. Nous croyons que ce défaut physique pourrait être pallié, si M. Siran s'imprégnait fortement de l'esprit de son personnage, s'il le composait en son entier, et s'efforçant surtout de vaincre une continuelle habitude de corps qui le porte à regarder le public et à lui jeter ses gestes et ses notes les plus retentissantes. Il ne faut jamais, pour l'illusion scénique, que l'œil de l'artiste passe la rampe et aille chercher le spectateur. Au lieu d'amener par une intelligente gradation les situations les plus émouvantes, M. Siran les attaque brusquement et avec verve et retombe ensuite dans sa première inertie de physionomie. C'est dommage, car ce ténor, qui a de la représentation, de la tenue et de rares qualités comme chanteur, aurait pu, avec le sentiment de l'art et de consciencieuses études, se placer peut-être au premier rang de nos artistes. Depuis sa rentrée, disons-le, il a été en butte d'un côté à un bien maladroit enthousiasme, et de l'autre à une excessive partialité. Ses fanatiques amis en l'applaudissant parfois un peu inconsidérément ont fait naître des chuteurs. De là, une lutte et de là même des sifflets fort inconvenans. Il ne faut pas rendre l'artiste victime de nos débats. Il ne faut pas que les souvenirs laissés par Nourrit et Mlle Falcon nous rendent injustes envers nos premiers sujets. Si notre goût s'est épuré à ce précieux contact, laissons à nos artistes le temps nécessaire pour profiter des leçons que donnent de semblables talens. Nous n'avons, nous, qu'à nous recueillir pour juger; eux, ont à changer d'anciennes habitudes, c'est un peu plus long.

Mme Sallard a remplacé dans Eudoxie de *La Juive* Mme Bovery, à laquelle quelques personnes ont fait cruellement sentir que toute complaisance avait une fin. Mme Sallard possède tout ce qu'il faut pour ce personnage, de la tenue et de la puissance dans la voix toutes choses qui manquaient à notre gentille dugazon. Nous conseillerons à Mme Sallard de se défaire d'un sourire plein de mignardise qui revient sans cesse sur ses lèvres, dans des momens où il est déplacé; il enlève alors à sa figure toute l'expression qu'elle doit avoir. M. Padres a remplacé presque continuellement Durbec; s'il n'a pas une basse bien prononcée, et dessons toujours bien justes, il anime et échauffe la scène, et le public lui a tenu compte de ses efforts. Notre troupe lyrique et notre orchestre ont fait, ce dernier mois un rude travail et ils ont droit à une honorable mention. M. Bovery, dans son nouveau poste, nous a montré qu'il pouvait du second rang passer au premier. Il a eu tort de répondre a une attaque injuste par une lettre des plus maladroites; sa meilleure réponse, nous l'avons eue depuis, dans la maniere dont il a dirigé son armée d'instrumentistes pendant les représentations de Mlle Falcon. Il nous a semblé seulement que parfois les rentrées de trompettes se faisaient un peu attendre, et que la voix de nos artistes était quelquefois étouffée par les sons de l'orchestre.

Il y aurait injustice à ne pas payer à Mme Siran notre tribut d'éloges pour sa gracieuse coopération à la pompe de nos spectacles. C'est toujours une délicieuse et poétique sylphide.

L. B.

Toulouse, 20 septembre. — Les représentations de Nourrit sont interrompues par suite d'une légère indisposition. L'opéra des *Huguenots* sera le premier ouvrage que l'on exécutera aussitôt son rétablissement. — Nous avons eu, après la *Muette*, *Guillaume et Robert-le-Diable*. — Nourrit a rendu le rôle d'Arnold, dans *Guillaume Tell*, d'une manière ravissante; son chant a été constamment à la hauteur de la belle création de Rossini. Ses récits, sa belle declamation ont ravi tout le monde. Dans le duo du premier acte et dans celui du deuxième, il a été couvert d'applaudissemens; nous pouvons encore citer le beau trio du deuxieme acte, ce chef-d'œuvre de l'art; Nourrit en a rendu les dif-

férentes situations avec un accent déchirant. — Mme Miro a dignement secondé cet admirable acteur, et dans l'andante du duo du deuxième acte : *Doux aveu*, ils ont reçu les témoignages unanimes de la satisfaction du public. — M. Rey n'a pu faire valoir le rôle de Guillaume Tell ; il était indisposé, et n'avait consenti à jouer que pour ne pas faire manquer la représentation. — L'ouvrage en général a bien marché. Nous devons de grands éloges à messieurs des chœurs. Ils ont dit les différens chœurs de *Guillaume Tell* avec une précision et une énergie que l'on chercherait en vain sur certains théâtres lyriques de la capitale. — *Robert-le-Diable* était attendu avec impatience. La salle était comble dès cinq heures. — Nourrit a joué le rôle de Robert d'une manière tout-à-fait neuve pour le public toulousain ; aussi, ne l'a-t-il pas compris d'abord. Ce n'est que lorsque le drame s'est déroulé, qu'il a saisi les différentes nuances que Nourrit a su donner au caractère de Robert. Au cinquième acte, il a enlevé tous les suffrages; la puissance de son talent a été si loin, qu'il a excité un véritable délire ; les bravos, les trépignemens d'un public immense ne suffisaient pas pour témoigner son admiration : on a voulu le revoir après la chute du rideau : à son apparition, les dames se sont levées en agitant leur mouchoir, les hommes l'ont salué avec les acclamations les plus vives ; Nourrit paraissait profondément ému de cet hommage, hommage bien mérité, surtout bien sincère, parce qu'il provenait d'un public prévenu, qui n'a cédé qu'au magnétisme d'un talent aussi élevé. — Mme Miro a été couverte d'applaudissemens dans son air du deuxième acte et dans sa cavatine du quatrième. Dans le premier de ces morceaux, elle a fait des traits d'une grande pureté et pleins de goût. Nous pouvons citer une gamme chromatique descendante en triolet, exécutée avec la plus grande netteté. — Mlle Constant n'a ni les moyens physiques, ni le talent pour chanter le rôle d'Alice. Cette jeune personne est remplie de bonne volonté, mais cette bonne volonté ne peut suffire. Sa voix est très-faible et d'une étendue fort inégale. Sa déclamation est d'une mollesse extraordinaire ; aucune note n'est posée. Mlle Constant occupe un emploi au-dessus de ses forces ; elle a compromis l'exécution de l'opéra de *Robert* dans ses plus belles scènes. — MM. Rey et Paulin ont bien secondé Nourrit. — La mise en scène était pitoyable. Il y a tant de négligence dans cette partie à notre théâtre qu'on ne saurait trop la signaler au public.

Le répertoire est toujours le même : *les Petits Savoyards*, *le Petit Enfant Prodigue*, et autres nouveautés de ce genre, c'est à faire fuir le public. Nous devons pourtant citer, parmi ces nouveautés, *les Visitandines*. Le public a vu cet opéra avec plaisir, grâce au talent de M. Mocker. Cet artiste est très aimé comme chanteur et acteur, et pourtant il ne paraît presque plus sur notre scène. C'est encore une des mille et une gaucheries de l'administration ; car M. Mocker est le meilleur chanteur de la compagnie, et chaque fois qu'il paraît, il est couvert d'applaudissemens. Il a dit le rôle de Frontin avec une verve pleine de gaîté. On lui a fait répéter la gasconne, chantée avec beaucoup d'esprit. Ses vocalises, pleines de goût, ont été parfaitement exécutées. L. DE BRUCQ.

STRASBOURG, 17 septembre. — Ce n'est pas sans quelques difficultés que se poursuivent les débuts de la troupe de M. Carmouche. Après ses trois épreuves M. Théodore, premier ténor, qui les avaient subies glorieusement, se trouvait admis, mais sa réception ne pouvait être isolée de celle de Mme Jolly ; malheureusement cette actrice, première dugazon, n'a pas réussi, et M. Théodore a dû se retirer ; du moins, il en a témoigné l'intention. — M. Lemonnier et Mlle Lamy sont dans la route du succès, ainsi que MM. Pamel, Lecourt et Desessarts, mais il faut le dire, la peur est le caractère distinctif de la troupe ; tous les sujets ont peur ; il n'est pas jusqu'à la duègne qui ne soit sous l'influence de ce pénible sentiment. Cependant il faut espérer que, l'indulgence aidant, les choses se termineront au gré des artistes et du public.

THÉATRES DE L'ÉTRANGER.

LA HAYE. — *Théâtre-Royal*. — On vient de monter ici *Don Juan* et de reprendre *Mazaniello*. — Mme Minoret, notre première chanteuse, a obtenu un grand succès dans ce dernier ouvrage, et a été complimentée de la part des princes. Le rôle de Rachel de la *Juive* est aussi très-favorable à cette excellente cantatrice, dont le nombre des partisans

augmente chaque jour. — M. Albert est toujours aussi l'acteur chéri du public, et la création de Raoul des *Huguenots* lui prépare un nouveau triomphe. On est satisfait de M. Payen, première basse, qui est venu remplacer ici M. Paulvert et M. Camoin, partis pour Anvers. — Le martin, M. Jourdheuil, d'abord froidement accueilli, fait des progrès qui lui captivent les bonnes grâces du parterre. —Mlle Masson-Dalti est aussi fort goûtée comme dugazon, ainsi que Mme Marinoni, forte chanteuse, qu'une cabale avait un instant écartée de la scène. Nous attendons impatiemment les *Huguenots*, dont s'occupe activement et savamment le chef d'orchestre, M. Robin, jeune artiste plein d'ame et de zèle, qui commence aussi à être apprécié chez nous. Le répertoire est très-varié, et les pièces sont représentées avec beaucoup d'ensemble. Il faut dire aussi que MM. Albert et Payen, le ténor et la première basse, Mme Minoret, notre prima, qui est à la fois une très-jolie femme et une cantatrice douée d'un magnifique instrument, forment un trio d'opéra qui peut rivaliser avec beaucoup de villes plus importantes que la nôtre. On parle de nous donner les *Huguenots* vers le commencement d'octobre. Y.

Liège, 19 septembre. — Notre troupe dramatique, pour l'année 1837-38, a commencé ses débuts jeudi dernier, par la *Muette*; dans cette pièce a reparu M. Sylvain, premier ténor, que nous avions déjà vu il y a quelques années. M. Sylvain est du petit nombre des ténors si rares actuellement, qui possèdent un organe sonore et étendu; le seul reproche que nous avons à lui faire, après l'avoir entendu de nouveau dans le comte Almaviva, c'est d'être un peu prodigue des moyens que la nature lui a si généreusement départi. La troisième épreuve que M. Sylvain subira demain, dans le rôle de Robert, lui sera favorable selon toute apparence.

Un succès brillant, que nous avons à signaler, est celui de M. Hermann, jeune artiste élève du Conservatoire de Paris. M. Hermann a débuté dans Max, du *Châlet* et dans Bazile; on a généralement admiré, qu'à une voix de basse bien timbrée, il joignît une grande perfection de vocalisation et une méthode de bon goût. Nous ne doutons nullement que le Bertram de demain ne soit à la hauteur du Bazile d'hier, et nous en félicitons d'avance M. Hermann et le public.

Un jeune ténor qui débute également dans la carrière, M. Berton, petit-fils du célèbre compositeur de ce nom, a déjà paru deux fois, dans le *Châlet* et dans Mergy, du *Pré-aux-Clercs*; son succès, sans être aussi éclatant que celui de M. Hermann, ne nous paraît pas moins assuré, et nous sommes persuadés que, lorsque la peur ne paralysera plus ses moyens, le goût et la méthode qui distinguent son chant, seront généralement appréciés.

Nous ne pouvons pas donner les mêmes éloges à Mlle Céleste, première du gazon; du reste, comme ses épreuves ne sont point encore terminées, attendons avant de nous prononcer. Dans tous les cas, Mlle Céleste n'était appelée à tenir son emploi qu'en partage avec Mme Moinet, qui a résilié son engagement, nous ne savons pour quel motif; et la direction, qui pensait avoir besoin des services de Mme Moinet, ne peut se dispenser de la remplacer.

Mmes Saint-Ange, première chanteuse; et Josse-Ernest, première dugazon, qui faisaient partie de notre troupe, l'année dernière, ont été revues avec plaisir.

Dans le vaudeville, nous avons remarqué M. Paul-Canut, trial et premier comique, qui a captivé d'emblée la faveur du public, et M. Paul-Ernest, jeune premier rôle, qui est toujours certain d'être bien reçu au théâtre de Liège. Une jeune et jolie personne, Mlle Clémence, a fait aussi beaucoup de plaisir dans la *Pensionnaire Mariée*; de la grâce de la tenue, de la décence, telles sont les qualités de Mlle Clémence, qui possède en outre un organe doux et agréable.

M. Gustave, premier rôle de la comédie, qui a fait sa première apparition dans *Estelle*, n'a pas été goûté jusqu'àprésent; on lui reproche de l'exagération, de l'emphase, et ce reproche est malheureusement fondé; un autre malheur plus grand pour M. Gustave, c'est qu'il n'est plus à cet âge où l'on se dépouille facilement de ses mauvaises habitudes pour en prendre de bonnes. Deux débuts lui restent à faire, puissent-ils lui être plus favorable que le premier. — Demain et jours suivans, continuation des débuts qui, pour les principaux emplois, seront probablement terminés dans une quinzaine de jours, sauf accident.

Tournay, 7 septembre. — Parmi les artistes, que le public tournaisien a remarqués on cite particulièrement Bordes, ténor comique dont Gand nous a gratifiés : Ce jeune artiste a fait son premier début dans *Frontin, mari-garçon* et une *Passion*, et le genre tout différent de ces deux rôles a décélé tout d'abord la souplesse de son talent; le *Pré-aux-Clercs* et enfin Dickson de la *Dame Blanche* ont été pour lui un véritable triomphe, car on s'est convaincu que cet artiste n'était pas seulement comique, de bon goût, et de bon ton, mais qu'il était musicien et chantait avec méthode et pureté; on dit même que c'est un violoncelle assez distingué. — Malgré les succès que M. Bordes a obtenus jusqu'à ce jour, on prétend que c'est sa dernière année, et que ce jeune artiste, dégoûté par le peu de perspective qu'offre actuellement le théâtre, a l'intention, sinon de le quitter tout-à-fait, du moins d'y rester seulement attaché comme *agent dramatique*, afin de mettre à profit, pour ses camarades, la capacité dont il a fait preuve maintes fois comme administrateur. — Nous regrettons cette résolution, mais nous nous l'expliquons facilement en présence des dégoûts qui assiègent de nos jours l'artiste de cœur et de talent !....

MÉLANGES.

DRAME ET POÉSIE. — A MADAME DORVAL.

Pour l'homme, il est deux existences :
L'une, sans deuil, sans pleurs, est aussi sans plaisir ;
L'autre est livrée aux inconstances
Des sombres passions, des vagues espérances ;
Mais entr'elles peut-on choisir ?

Couler stupidement de longs jours monotones,
Asservir tout son être à l'impur joug des sens;
Des printemps radieux et des tristes automnes,
Ne comprendre jamais les tableaux ravissans;
Ne voir sous le soleil que les fruits de la terre ;
Troubler de son limon l'onde qui désaltère
La biche des forêts où le ramier du ciel ;
Méconnaître la gloire, éviter l'infortune...
Hélas ! voilà la vie ordinaire et commune,
Coupe vulgaire, où manque et l'absinthe et le miel.

Mais posséder un cœur qui brûle et qui palpite
Pour ce que Dieu créa de plus noble ici-bas;
Ressentir ces élans que le génie excite ;
Vivre d'émotions, d'angoisses, de combats ;
S'élever dans la sphère où grandit la pensée,
Loin de ces êtres nuls dont l'haleine glacée
Dans notre sein brisé refoule la douleur ;
Chérir, adorer l'art, vivre de poésie...
Ah ! voilà le destin de toute ame choisie
Pour peindre, pour sentir l'amour et le malheur.

Ce sont ces touchantes natures
Dont tu nous peins l'ardeur, l'ivresse et les tourmens,
Celles qu'un monde amer poursuit de ses injures
Lorsqu'on froisse et trahit leurs plus doux sentimens.

Ta voix brisée et douloureuse
De ton ame toujours tire un fidèle accent,
Et sous tes nobles traits, coupable ou vertueuse,
La femme a, sur nos cœurs, un charme tout puissant.

Clotilde, brûlante et jalouse,
Nous révélant ses maux semble nous les donner ;
Immolant à l'amour les devoirs de l'épouse,
Adèle nous séduit... nous osons pardonner.

La Tysbé, touchante victime,
Brillant comme Aspasie, aimant comme Sapho,
Dans cette foule émue à sa plainte sublime,
Ne trouve pas un Rodolfo.

Kitty Bell, ange poétique,
Apparaît à nos yeux comme un autre Eloa ;
Son cœur cherche un séjour, et d'un cri sympathique,
En lui montrant les cieux, nous dirons : Le voilà.

Les passions et la souffrance,
Comme un flot orageux s'agitent dans ton sein ;
Et parfois sur ton front un reflet d'innocence
Reluit comme l'éclat d'un gracieux matin.

Par toi la scène est ranimée.
Dorval, j'ai reconnu la grande artiste en toi ;
Ton œil étincelant, ta parole enflammée
Eveillent les transports ou répandent l'effroi.

Mais c'est surtout au peuple, à l'artiste, au poëte
Qu'il faut demander des bravos ;
Non à ce monde étroit dont l'ame est incomplète,
Et dont le cœur n'a point d'échos.

Le peuple, franc, naïf sous son écorce rude,
Sent quelque chose palpiter ;
L'artiste dans son front sillonné par l'étude,
Sent l'inspiration monter.

Le cœur, l'intelligence, ah ! c'est toute la vie,
Vie orageuse bien souvent !
De la scène réelle où notre pas dévie
Tous deux sont le drame vivant.

Révèle donc sans cesse un cœur qui rêve et pense
Ce que l'amour a de fatal ;
Ce que l'illusion possède de puissance,
Et ce que l'art a d'idéal.

Schiller, Goëthe, ces rois qu'applaudissent les âges,
Auraient demandé ton soutien ;
Victor Hugo, Dumas, t'ont confié leurs pages...
Leur génie est aussi le tien !

Alph. Le Flaguais.

Caen, le 15 septembre 1837.

NOUVELLES DIVERSES.

La Commission des Auteurs dramatiques. — Cette société persévère dans la voie honorable et qu'elle veut suivre, elle est entrée, répondant par une contenance ferme et digne aux calomnies et aux injures payées, et par des explications nettes et précises aux notes publiée trop légèrement par quelques journaux. Nous citerons pour exemple la lettre suivante :

» *A. M. le rédacteur du journal* le Temps.

» Monsieur,

» Votre journal du 20 courant annonce que *l'Association des auteurs dramatiques se* » *dissout peu à peu.* Nous nous flattons que vous voudrez bien rectifier dans votre plus » prochain numéro, une nouvelle qui est complétement erronée Loin de se dissou- » dre, l'association dramatique reçoit tous les jours de nouveaux membres qui sollicitent » l'avantage d'en faire partie. Plusieurs membres de cette association viennent récemment » de repousser avec indignation le soupçon d'avoir manqué à leurs engagemens envers » leurs confrères, et les seuls qui s'en soient séparés sont MM. Auger, Léon Buquet, » Francis Cornu, d'Epagny, Tournemine et Deyeux.

» Nous avons l'honneur d'être, avec une considération très-distinguée,

» Les membres de la commission,

» MM. Scribe, président; Dupaty, 1er vice-président; De Rougemont. 2e vice-président; » Dupeuty, Langlé, secrétaires; Mélesvilles, trésorier; Adam, Anicet-Bourgeois, Arnold, » De Leuven, De Longpré, Fontan, Halevy, Mallian, Viennet. »

Les gens qui n'ont adopté pour règle de leur conduite que ce que leur conseille un intérêt personnel, *quand même*, et les écrivains qui ont leurs raisons pour décrier la société des auteurs dramatiques, ont fait à l'avance grand bruit des défections dont elle était menacée. Or, ces défections se sont jusqu'ici bornées comme on le voit, à des noms inconnus, usés ou anti-littéraire. Maintenant on veut exploiter un autre moyen. Le concours des deux agens dramatiques, nommés par la société pour le recouvrement des droits d'auteurs, est retiré aux partisans de M. de Cès et de son cumul. Que font ces écrivains en dehors de la *Commission*? Ils forment une nouvelle commission, et établissent un nouvel agent. Ainsi ces messieurs ont cru devoir se retirer d'une société alors que cette société protégeait les intérêts de quelques individus, et ils en forment une qui défendra les droits de quelques hommes contre les droits de tous; leur conscience se trouvait gênée là bas, ici elle sera à l'aise; là bas ils étaient présidés par MM. Scribe, Dupaty, Viennet, Rougemont, Halévy, Maillan, etc.; maintenant ils le seront par MM. Cornu, D'épagny et Auger; leurs agens étaient deux hommes d'une probité éprouvée, et qui donnaient aussi des garanties matérielles de leur gestion, et à leur place ils auront M. Léon Buquet, dont nous sommes loin de contester la probité; mais M. Léon Buquet n'ignore pas que, pour donner de la confiance à ses commettans, il faudra qu'il explique son système de gestion, qu'il ait une caisse *réelle*, des agens correspondans connus, éprouvés et respon sables; il sait aussi qu'un an ne suffit pas à une pareille organisation, même avec des capitaux et un concours immense de conseils et d'aides de toute sorte, or M. Léon Buquet est trop homme d'esprit pour penser que, dans un an, il soit encore agent dramatique. Nous reviendrons avec détails sur cet important sujet.

Question du sifflet. — La *Revue du Théâtre* s'est constamment élevée contre cette ignoble manière de manifester ses jugemens. C'est à cette habitude brutale qu'il faut, sans nul doute, attribuer les violences dont les débuts des théâtres ont été, cette année, au moins autant que jamais, le signal. Qu'on ne croie pas cette habitude indéracinable. En Hollande, les débuts s'en passent. Ils se font sans la moindre manifestation d'approbation ou d'improbation. Quand ils sont terminés, les abonnés se contentent d'aller trouver le directeur et de lui dire : « Monsieur, telle actrice nous déplaît: tel acteur ne nous convient pas. Ayez à les remplacer. » Quoi qu'il en soit, c'est avec joie que nous croyons voir que nos efforts n'ont pas été entièrement inutiles, et nous nous empressons de publier, à titre d'exemple et de précédent, l'avis suivant de la mairie de Metz :

Avis. — « Depuis long-temps les habitans de la ville de Metz considéraient l'usage des sifflets au théâtre, pendant la durée des débuts, comme un moyen d'improbation peu digne à la fois et du public et de l'artiste. On était d'accord pour reconnaître que cette manifestation outrageante, qui démoralise et paralyse dans ses moyens l'acteur qui en est l'objet, tendait en outre à perpétuer un préjugé injuste que réprouvent aujourd'hui nos mœurs et nos institutions, et tous les hommes sensés sentaient le besoin d'y substituer une forme décente qui, en conservant au public tous ses droits, respectât, dans l'acteur, la dignité de l'homme et le caractère du citoyen. Une proposition relative à cette réforme

généralement désirée, fut faite au conseil municipal, qui, jaloux de s'associer à une pensée de progrès, décida unanimement, dans la séance du 26 avril dernier, qu'une commission prise dans son sein, et à laquelle s'adjoindraient des délégués de tous les corps de la garnison, ainsi que tous les citoyens qui fréquentent habituellement le théâtre, aviserait au mode qu'il conviendrait d'adopter pour statuer sur le rejet ou la réception des artistes dramatiques. En conséquence, une commission, composée comme il vient d'être dit, se réunit sous la présidence du maire, et arrêta les dispositions suivantes :

1° Tous les acteurs qui se présenteront pour tenir un emploi au théâtre de Metz, seront astreints à trois débuts. 2° Pendant la durée des débuts, toute marque d'improbation sera interdite. 3° Après le troisième début d'un acteur, le public, présent dans la salle, sera appelé à prononcer sur son admission ou son rejet par ASSIS et LEVÉ. A cet effet, un commissaire de police rappellera au public le nom de l'artiste débutant. Les personnes qui voudront l'admission se lèveront; celles partisans du rejet resteront assises. 4° Trois vérificateurs pris dans une commission composée de six membres nommés par la commission générale, et choisis, autant que possible, parmi les personnes qui fréquentent habituellement le théâtre, constateront le jugement du public dans cette circonstance. Ces trois personnés seront aidées, dans leur opération, par un commissaire de police chargé de faire connaître immédiatement le résultat du vote. Une contre-épreuve aura lieu s'il y a doute.

Tel est le mode adopté par la commission générale, pour l'admission ou le rejet des artistes dramatiques. Le maire ne saurait trop inviter ses concitoyens à l'adopter. Il a l'espoir qu'ils ne refuseront pas de s'associer à cette œuvre de régénération qui doit, en servant la cause des arts et de la raison, rendre une éclatante justice à des droits trop longtemps méconnus, donner à la France entière un exemple utile et riche d'avenir; inscrire enfin la ville de Metz en tête d'une ère nouvelle de justice et d'humanité.

Fait à Metz, le 21 septembre 1837. — Le 1er adjoint faisant les fonctions de maire,

SIDO.

PIÈCES NOUVELLES. — Aux Français, on vient de recevoir un acte de M. de Longpré; on en dit beaucoup de bien. L'Opéra-Comique a mis à l'étude un ouvrage intitulé provisoirement le *Domino*. Le Vaudeville monte la pièce de rentrée de Mme Albert, et la *Planche de salut* pour les deux Lepeintre et Emile-Taigny. Le Gymnase s'occupe de la pièce de début de Bocage; elle est attribuée à M. de Comberousse. Aux Variétés, on va jouer incessamment *Rose et Blanche*. Au Palais-Royal, une myriade de nouveautés. A la Porte-Saint-Martin, on demande l'aumône d'un rôle pour Mlle George. A l'Ambigu, trois actes de drame vont paraître. A la Gaité, on fait de grands projets qui se résolvent en sifflets. Aux Folies-Dramatiques, on renvoie du monde, et par conséquent on ne songe pas aux nouveautés. Et à Saint-Antoine, on amasse pièces et recettes.

MLLE DUVERNAY — est revenue de Londres assez riche pour pouvoir renoncer au théâtre et à ses bénéfices. C'est une danseuse de talent, que les habitués de l'Opéra regretteront.

L'AMAZONE DE VALENCIENNES. — Elle nous est arrivée de Lyon, et a élevé ses tréteaux et installé ses pénates et ses armes au champ de foire, place du Commerce. Elle défie en champ clos et jette le gant à tous les braves maîtres en fait d'armes, etc., de la ville, de la garnison et de la banlieue. Or, dimanche, un grand assaut avait lieu; plus d'un brave avait joué *aux armes courtoises* avec la belle Lyonnaise, le théâtre formait galerie de héros de la pointe et contre-pointe, le feu était dans tous les regards ; l'ardeur du combat était grande, elle avait trouvé un adversaire digne d'elle! les trépignemens étaient nombreux à chaque botte portée et rendue vivement. Tout-à-coup, jeu cruel du destin! les tréteaux se rompent, et les combattans, dans le pêle-même le plus pittoresque, se trouvent engloutis sous les plis du ciel de la baraque, qui, heureusement était en toile. Nous laissons à l'imagination de nos lecteurs à deviner le burlesque de cette scène, qui n'a eu aucun résultat fâcheux.

LE MÉNESTREL. — La romance annoncée depuis long-temps par le *Ménestrel*, sous le titre des *Deux Sœurs*, vient enfin d'être publiée par ce journal. Cette charmante production de M. Masini, est destinée à un grand succès dans le monde chantant.

Le Casino. — M. Paganini sera, dit-on, chef d'orchestre du magnifique *Casino* qui s'élève dans la rue du Mont-Blanc, près de l'ambassade de Belgique. Nous ne le croyons pas. M. Paganini ne sera point chef d'orchestre; mais le Casino sera sous sa protection immédiate, et le seul endroit honoré de sa présence et de son beau talent.

TABLEAUX DE TROUPES.

METZ.

Administration. — MM. Saint-Ange, directeur breveté; Valcour, administrateur; Philibert, régisseur général; Desvignes, inspecteur; Montville, deuxième régisseur, bibliothécaire; Brucker, premier chef d'orchestre; Hustache, deuxième chef d'orchestre.

Opéra. — MM. Marié, fort premier ténor; Sauphar, premier ténor léger; Saint-Ernest, ténor marqué, Philippe; Edouard-Dubarry, deuxième ténor; Saint-Ange, des ténors au besoin; Foignet fils, troisième ténor; Becquet, baryton; Laslandes, première basse chantante; Dumonthier, première basse comique, forte seconde; Foignet, troisième basse, utilités; Bergeroneau, troisième basse, idem; Deplanck, troisième basse, idem; Dominique, premier ténor comique, laruette; Jeannin, premier ténor comique, trial; Maurel, deuxième trial, premier au besoin; Bernard, deuxième trial, utilité; Elie, première grande utilité; Valcour, deuxième grande utilité; Philibert, rôles de convenance; Bertin, utilité; Eugène, idem.

Mmes ****, première chanteuse; Dominique, forte première chanteuse en tous genres Bouvaret-Sandelion, première dugazon; Valcour, seconde dugazon; Philibert, troisième dugazon; Foignet, premières duègnes, mère dugazon; Osy, deuxième duègne; Samson, troisième duègne, grandes utilités; Eloise, coryphées; Eugène, utilités; Mlle Foignet, rôles d'enfant.

Chœurs : 12 hommes, 12 dames. — Orchestre : 36 musiciens.

Comédie, drame et vaudeville. — MM. Saint-Ernest, premiers rôles marqués, des pères nobles; Alan-Dorville, jeunes premiers rôles, fort jeune premier; Saint-Ange, des jeunes premiers et jeunes premiers rôles au besoin; Edouard-Dubarry, deuxième amoureux, premier au besoin; Foignet fils, troisième amoureux; Dumonthier, les financiers, des pères nobles; Dominique, premier comique marqué; Jeannin, premier comique; Maurel, jeune premier comique; Bernard, deuxième comique; Elie, troisièmes rôles, deuxièmes pères; Valcour, grande utilité; Philibert, rôles de convenance; Bertin, utilités; Eugène, idem.

Mmes Saint-Ange, jeune premier rôle, forte jeune première; Dominique, des premiers rôles; Valcour, deuxième amoureuse, première au besoin; Philibert, troisième amoureuse, deuxième au besoin; Foignet, premier caractère, des premiers rôles marqués; Osy, deuxième caractère, premier au besoin; Samson, troisième caractère, grande utilité; Eugène, utilité; Mlle Foignet, rôles d'enfant.

SOMMAIRE DU DERNIER NUMÉRO.

Procès de Ramponneau. — Comment Baron rencontra Lekain, J. E. Gardet. — Vaudeville : *Le Tourlourou.* — Variétés : *Résignée ou Deux ménages.* — Ambigu : *Un Jour de Grandeur.* — Théâtres de Paris. — Théâtres de la Province. — Théâtres de l'Etranger. — Mélanges, le tombeau de Beethoven. — Nouvelles diverses. — Mise en scène de *Bruno le Fileur.*

Armand-Séville,
Administrateur.

Jules Belin,
Rédacteur en chef responsable.

Imprimerie de A. Belin, directeur-gérant du journal, rue Sainte-Anne, 55.

REVUE DU THÉATRE.

SOMMAIRE.

Les auteurs de petits théâtres, 3e article, pourvoyeurs habituels. — L'auteur-directeur, A. Lefranc. — Correspondance, Z. (de Rouen), Léon Buquet (Paris), Marc-Michel et Albéric Second. — Théâtres de Paris. — Théâtres de la Province. — Théâtres de l'Etranger. — Mélanges : Deux gens de lettres. — Nouvelles diverses.

A ce numéro, sont joints la table et les titres de notre treizième volume.

LES AUTEURS DE PETITS THÉATRES.

Troisième Article.

Pourvoyeurs habituels. — L'Auteur-Directeur.

Les Pourvoyeurs habituels du petit théâtre sont ceux, qui lui fournissent son petit ordinaire de chaque jour, sa pâture la plus courante. Régulièrement, ils ne devraient être que les bouche-trous de la littérature dramatique; ils ne devraient occuper le tapis que lorsque les beaux joueurs sont absens ; voilà le véritable but de l'institution. Mais ce but, ils le méconnaissent: infidèles à leur mandat, au lieu de se contenter de pelotter en attendant partie, quand règne, par exemple, la canicule ou le choléra, ils se font les monopoliseurs du petit théâtre; ils se forment autour de lui en cordon sanitaire, afin de s'y prélasser à l'exclusion de tous autres s'il est possible. C'est là un grand tort à mon avis.

Au premier rang des *pourvoyeurs habituels*, il faut placer l'*auteur-directeur*.

Parmi les auteurs de vieille roche dont la verve est tombée en enfance et le talent en discrédit, il s'en trouve qui, dans les beaux jours de leurs succès, ont été prévoyans et *boursicoteurs*. Pour avoir soumis leur insouciance d'artiste au régime de la caisse d'épargne, ils voient, autour de la cinquantaine, toutes leurs couronnes dramatiques représentées par autant d'inscriptions sur le grand-livre, Jusque-là ils ont été sages. Mais hélas ! tôt ou tard, il faut payer sa dette aux folles idées. Si, toujours prudent et rangé, vous avez traversé sans encombre l'âge des passions orageuses et des prodigalités sans objet, ne vous hâtez pas pour cela de crier victoire en méprisant ceux qui ont succombé. Prenez garde, au contraire, car le diable est là qui vous guette, et le diable ne perdra rien. Le vieillard paiera l'arriéré du jeune homme. Voici comment: L'auteur émérite, après s'être amassé un petit avoir, veut que sa fortune vienne en aide à son génie qui chancelle. Autrefois, ses succès lui ont valu de l'argent; aujourd'hui, c'est à son argent à lui valoir des succès. Les directeurs de théâtre, les comités de lecture ne veulent plus l'accueillir ; eh bien ! moyennant finance, il sera, lui aussi, directeur d'un théâtre; il sera lui-même son comité de lecture, et pourra ainsi se donner le plaisir de recevoir toutes ses pièces à l'unanimité et sans contrôle. C'est un avantage qu'on ne saurait payer trop cher. Une fois tourmenté de cette malheureuse fantaisie, notre vaudevilliste se met à l'affût de toute ad-

ministration théâtrale qui agonise, afin de la recevoir dans ses bras à son dernier râle, ou bien il agit par de puissans protecteurs près des ministres pour obtenir l'autorisation de faire bâtir une nouvelle salle de spectacle. Le résultat ne se fait pas long-temps attendre; s'il a quelque persévérance à suivre le dépérissement de l'administration moribonde ou à fréquenter l'antichambre des excellences, il entre bientôt en possession d'un gouvernail dramatique abandonné par une main défaillante ou nouvellement octroyé à une obsession de chaque jour. C'est-là ce que j'appelle la plus grande folie que puisse faire un auteur qui a un embonpoint à ménager, une fortune à perdre et une famille à nourrir.

Dans les petits théâtres, l'auteur-directeur est un fléau pour le public, pour les feuilletonistes et pour les auteurs. Je le prouve.

Il est un fléau pour le public. — L'auteur-directeur arrive à la direction du petit théâtre avec tout son vieux bagage littéraire; c'est bien. Et s'il se contentait de vider, sur la scène dont il dispose, le carton de ses pièces refusées, le carton de ses pièces inachevées, le carton de ses pièces tombées à la première représentation, ce ne serait encore que demi-mal. Pour un public renouvelé, toutes ses œuvres chétives, souffreteuses, incolores, auraient au moins un mérite, celui de la nouveauté. Un vaudeville répudié par vingt comités, peut contenir quelques bonnes scènes; un drame sans dénoûment, peut être remarquable dans son exposition; une comédie sifflée en 1824, peut à la rigueur se relever en 1837. Mais c'est qu'il ne s'en tient pas là, le malheureux. Son théâtre lui a coûté gros, il veut des jouissances d'amour-propre pour son argent. Or, quel est l'auteur qui, arrivé au bout de sa carrière, et se rappelant avec émotion chacun de ses petits actes si gracieux ou si touchans, si bien conçus ou si coquettement écrits, si pleins de rires ou si pleins de larmes, qu'il a semés avec tant de profusion dans sa course, n'a pas désiré voir, encore une fois avant de mourir, défiler devant lui tous ces enfans chéris de sa joyeuse gaîté, de sa brillante imagination d'autrefois. Le croiriez-vous? Ce rêve de tout auteur déchu, l'auteur-directeur ne craint pas de le réaliser au grand déplaisir de son parterre. Chacune des paillettes tombées jusqu'alors de son manteau royal, il la ramasse avec soin, et a l'impudence de la reproduire de nouveau sous la rampe, comme si elle était de récent travail ou de nouvelle fabrique. Le public parisien est si bon enfant, pourquoi ne se moquerait-on pas pas du public parisien? Telle pièce a eu cent-cinquante représentations à l'époque de la naissance du roi de Rome. Qu'importe? Vite un nouveau titre à cette pièce, de grandes affiches pour cette pièce, surtout des réclames dans tous les journaux en l'honneur de cette pièce, et ma foi, si le parterre ne la savoure pas comme du fruit nouveau, c'est le parterre qui aura tort. — Et d'un.

L'auteur-directeur est un fléau pour les feuilletonistes. — Sa méthode de galvanisme et de palingénésie dramatique met leur érudition en défaut et les expose à des bévues sans nombre. En effet, le feuilletoniste dont les souvenirs ne remontent pas au-delà d'une quinzaine d'années (et les trois quarts des feuilletonistes en sont là) se laisse prendre le premier au piège d'une étiquette neuve mise à une vieille chose; il fait gravement le compte-rendu d'une pièce jouée avant la révolution et se voit bientôt en butte au quolibets des vieux habitués de théâtre, qui soutiennent avoir vu jouer vingt fois, sous le titre de

Bonnet-Blanc, le vaudeville annoncé aujourd'hui sous celui de *Blanc-Bonnet*. Qu'arrive-t-il? le feuilletoniste, après avoir été attrappé, se tient d'abord sur ses gardes, puis, si la mystification se renouvelle, il enveloppe à la fois toutes les pièces jouées, sur le petit théâtre, dans son mépris des vieilleries récrépites et n'en parle plus. — Et de deux.

L'auteur-directeur est un fléau pour les auteurs : — c'est tout simple; auteur bien avant d'être directeur, il est d'abord entendu que son répertoire passera toujours par préférence, et toujours étouffera les autres pièces qui voudront s'élever à côté de lui. Mais ce n'est pas tout.

Allez présenter, vous jeune homme, une pièce à l'auteur-directeur, une pièce que je suppose excellente; eh bien! je veux marcher vingt ans sur les tiges de mes bottes s'il la reçoit à première lecture. Pourquoi cela? C'est que, vieilli et blasé dans le métier, il ne s'extasie et ne s'émeut guère que devant ses propres œuvres; c'est que, routinier par principe et ayant en horreur tout ce qui est innovation et néologie, il se plaira à chicaner votre œuvre jusque dans ses moindre détails. Cependant, supposons que ses premières critiques sont de bonne foi et que votre pièce lui plaît. Il la reçoit à correction. Vous la refaites selon ses vues et vous la lui lisez de nouveau. Cette fois, c'est autre chose, la bonne foi n'y est plus, c'est le calcul qui parle. Dans son esprit, votre pièce est bonne, complète, passable, et pourtant il y trouvera des défauts tant que vous ne lui aurez pas offert d'y travailler avec vous.

— Y travailler? m'allez-vous dire; mais puisqu'il trouve lui-même qu'il n'y a plus rien à y faire.

— Raison de plus; c'est le seul moment où il collabore.

— Mais....

— Mais encore une fois c'est comme cela. Bien heureux encore serez-vous s'il ne prétend pas absorber à lui seul les trois quarts au lieu de la moitié des droits d'auteurs. — Et de trois.

Au reste, les pièces de l'auteur-directeur, lorsqu'il en fait de nouvelles, ont un caractère particulier. Chez lui, *le directeur* tient toujours *l'auteur* en bride; il ne permet à son génie de s'épanouir que dans un certain cadre dont le petit théâtre puisse faire les frais, et selon les ressources d'une scène à laquelle les dépenses extraordinaires de décors, d'accessoires et de costumes ne sont pas permises.

Aussi, parlez-moi de l'auteur-directeur de petit théâtre pour épargner tout cela. Dans ses plus grands écarts, le frac et la cravate noire lui furent toujours sacrés; dans ses conceptions les plus audacieuses, l'art des Cicéri n'entra jamais pour rien. Il méprise comme auxiliaires du drame les ravissans panoramas, les sites prestigieux, les échappées de vues phénoménales, les effets de torrent, de montagne et de rocher; il méprise le haubert, le juste-au-corps, la cuirasse et la cotte de maille, enfin toutes ces superfluités devenues si nécessaires par le nouveau système qui court. Il fait plus que les mépriser, il les redoute comme choses éminemment périlleuses pour une direction qui veut vivre long-temps. On ne sait pas, voyez-vous, ce que le pourpoint tailladé a provoqué de déconfitures dramatiques, ce que l'abus des souliers à la poulaine a fait pleuvoir de prises de corps sur de pauvres entrepreneurs de théâtres.

Vive le vaudeville bourgeois, vive la comédie contemporaine, vive le drame 1837, ce vaudeville, cette comédie, ce drame qui peuvent se nouer et se dénouer tour-à-tour dans un salon vert au premier acte, bleu au second et jaune au troisième, dans un salon porté pour 34 fr. 50 c. sur la note du décorateur! et, une fois pour toutes, à bas les pièces à spectacle, à changement, à remue-ménage qui exigent une foule de machinistes et un monde de figurans.

Ainsi parle l'auteur-directeur, et pourtant, malgré toute sa prudence, malgré toute son économie, il est rare qu'il fasse d'excellentes affaires. C'est peut-être qu'ainsi partagé entre la direction et la production, il ne réussit guère qu'à être à la fois médiocre comme auteur et comme directeur.

Pourquoi diable aussi vouloir absolument mourir dans la peau d'un auteur dramatique, vouloir absolument se voir représenter jusqu'à son dernier moment?

Oh! l'amour-propre... l'amour-propre!

Auguste Lefranc.

CORRESPONDANCE.

A M. le Rédacteur en chef de la *Revue du Théâtre*.

Rouen, ce jeudi 28 septembre 1837.

Monsieur,

Vous avez accueilli une lettre de M. Destigny fils, dans laquelle il prétend réfuter les assertions contenues dans le dernier article-correspondance que je vous ai transmis. Votre impartialité m'est un garant que ma réponse à sa lettre sera accueillie dans les colonnes de la *Revue*, et je déclare, d'ailleurs, que je prends entièrement la responsabilité de cette réponse.

Dans mon article, j'ai dit : « Des spectateurs officieux se chargèrent de signaler les plus intrépides siffleurs à nos estimables commissaires. De ce nombre, des filles perdues, quelques femmes entretenues et un journaliste en sous-œuvre. Ce garçon-là devrait bien quitter sa méchante et misérable plume pour prendre le bicorne et l'innocente épée de sergent de ville. » Ces dernières lignes ont grandement scandalisé M. Destigny, et il s'écrie, avec une ingénuité dont je ne le croyais pas capable : « C'est moi, monsieur, qui suis le journaliste que votre correspondant a voulu désigner, et je lui réponds qu'il a impudemment menti. »

Oui, monsieur; c'est précisément M. Destigny que j'ai voulu désigner, et, malgré le démenti d'un imposteur, il est facile de voir qu'un homme qui comprend que c est de lui qu'il est question par une simple allusion, et sans qu'il soit besoin de le nommer, est coupable du fait qu'on lui impute. Il n'y a pas de journaliste ici, à quelque opinion qu'il appartienne, qui, dans sa vie privée, ne soit digne d'estime, et M. Destigny est le seul qui puisse frayer avec des limiers de police, avec des gens qui, comme la harpie de la fable, flétrissent tout ce qu'ils touchent : il est vrai que, pour lui, le contact ne saurait être dangereux.

Oui, monsieur, oui, c'est M. Destigny qui a désigné des siffleurs aux agens de la police! Et quand un homme estimable lui en a adressé le reproche dans les bureaux mêmes du *Mémorial*, il s'est borné à répondre : « Je ne désignais pas tel individu en particulier, j'indiquais seulement du doigt des groupes de siffleurs. »

C'est encore lui qui, sur les instances du chef de bureau de la police centrale, a inséré *subrepticement*, dans le *Mémorial*, le lendemain des déplorables scènes que je signalais, un article *sur la police des spectacles*, article dont le moindre défaut est de n'être pas écrit en français.

C'est encore lui qui a inséré, d'une façon également *subreptice*, dans le *Mémorial*, un article faisant suite à la lettre que M. Walter a publiée dans les feuilles de Rouen. Dans cet article, qui a été reproduit par la *Revue*, M. Destigny disait que les abonnés avaient témoigné l'intention de faire des démarches auprès de l'administration pour que la direction fût ôtée à M. Walter. Tout cela était extrait d'un rapport de police, rapport confidentiel, rédigé par le commissaire de service au théâtre, qui, par conséquent, n'avait rien d'officiel, et qui devait seulement être communiqué à l'autorité municipale. C'est à cette source pure que M. Destigny est allé puiser!

Comme je ne veux rien avoir à démêler avec la police, je ne vous dirai pas le rôle qu'elle a joué dans tout ce qui pouvait faire tort à M. Walter; mais je certifie que M. Destigny avait avec elle, à ce sujet, des entretiens intimes et fréquens.

M. Destigny prend feu pour le compte des *fonctionnaires publics*, qui auraient eu assez peu de pudeur pour *tenir conversation* A *des filles publiques*. Ces *fonctionnaires publics*, monsieur, sont de l'ordre de ceux qui pullulent dans la rue de Jérusalem, et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'une femme de mauvaise vie connaisse ces gens, et leur indique du geste et de la voix des personnes qui sifflent un acteur qu'elles n'aiment pas, mais qui plaît à la police. Malgré les dénégations de M. Destigny, le fait est encore certain et je le garantis comme tel.

M. Destigny connaît mon nom, et je le lui ai décliné de telle sorte, que l'affaire devient personnelle entre lui et moi, et qu'à l'avenir vous ne serez plus exposé à recevoir de ses lettres; ou, si vous en recevez, je vous invite à en refuser l'insertion; je prends tout sur moi, absolument tout!

Quant à l'acteur Andrieu, je persiste à dire que, sans l'intervention de la police, son admission était au moins douteuse. Et il y a bien paru, mardi dernier, à la représentation de *Guillaume Tell*, où il a été *chuté* à plusieurs reprises, et à la suite de laquelle il a été impitoyablement sifflé.

Si je n'ai pas signé mon article, ce n'est pas que je refuse de me faire connaître, et M. Destigny en sait déjà quelque chose. Si je ne signe pas cette lettre, c'est que je ne veux pas mettre le public dans la confidence d'une querelle entre cet individu et moi, et voir mon nom, le nom d'un homme d'honneur, mêlé, dans la bouche de tout le monde, à celui d'un être aussi impur, aussi décrié que lui.

Quant aux correspondances qui, dit-il, vous font le plus grand tort, soyez en repos sur les renseignemens que je vous transmets et qui sont tous dictés par une conscience impartiale et par l'amour de la vérité. Quand je me charge d'une mission délicate, j'ai à cœur d'obtenir l'estime des honnêtes gens, qui n'a rien de commun avec celle de M. Destigny.

Agréez, etc. Z.

AU MÊME.

« Paris, 23 septembre 1837.

Monsieur,

Dans votre numéro de mercredi dernier, vous me supposez l'intention de me faire l'*agent* d'une nouvelle association dramatique. Permettez-moi de rectifier les faits. La qualité d'*agent* ne me convient sous aucun rapport; je n'ai pas envie qu'on m'applique le mot de Beaumarchais : Il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. Car je serais peu propre à de telles fonctions. J'ai à ma disposition des moyens sûrs de percevoir mes droits d'auteur en province; je n'en dois compte à personne, et si je les ai mis à la disposition de mes confrères, c'est d'une manière simplement officieuse; je n'ai jamais prétendu établir une concurrence aux agences de l'association dramatique existante. Les auteurs séparés comme moi de cette association en viendront sans doute à fonder une agence sur des bases régulières, et ceux auxquels j'ai pu offrir mes services, s'adresseront alors à elle seule, car je ne dois être pour eux qu'un intermédiaire complaisant et provisoire.

Veuillez agréer, Monsieur le Rédacteur, l'expression de mes sentimens les plus distingués.

Léon Buquet.

AU MÊME.

Monsieur le Rédacteur,

L'ouvrage, joué en ce moment à L'*Ambigu* sous le titre *Un Jour de Grandeur*, ayant quelque point de ressemblance avec une pièce comique, en trois actes, que nous venons d'achever; nous vous prions d'en informer vos lecteurs pour nous mettre à l'abri de tout soupçon de plagiat.

Agréez, etc., etc.

MARC-MICHEL, ALBÉRIC SECOND.

THÉATRES DE PARIS.

OPÉRA. — Duprez a compris Mazaniello d'une façon à lui. De même qu'il avait fait un vrai Shylock du juif de la *Juive*; de même, il s'est efforcé de reproduire dans Mazaniello un vrai pêcheur napolitain, en le dépoétisant. Le timbre de voix de ce chanteur est d'une douceur et d'une rondeur inexprimables. Les autres voix paraissent aigres et criardes à côté de la sienne. Mlle F. Elssler a joué Fenella pire qu'on ne le joue en province; elle a été fort inférieure, dans ce rôle, à Mlle Noblet, qui l'a créé. Au lieu d'y mettre de l'onction et de la mélancolie, elle joue sèchement, sans suite; beaucoup de ses gestes ne sont pas compris, et, quelquefois, elle arrive à la fin de son action mimique plusieurs mesures avant l'instant voulu. C'est pour elle un fiasco complet, que rend plus évident encore l'immense succès qu'obtiennent les sœurs Noblet dans le pas espagnol. Lors de la *Cachucha*, nous avions bien compris que ce n'était pas Mlle F. Elssler qui faisait valoir cette danse, mais bien cette danse qui faisait valoir Mlle Elssler; maintenant que la voici surpassée par le triomphe nouveau, dira-t-on encore le contraire?

FRANÇAIS. — Rien de nouveau. On attend. — Hier, avec *la Camaraderie*, de M. Scribe, on donnait l'*Ecole des Bourgeois*, de d'Allainval. Cette comédie est bien vieille et tout-à-fait en dehors des mœurs du XIXe siècle; cependant elle fait toujours plaisir, surtout quand les principaux rôles sont joués par Firmin, Guiaud, Mmes Dupont et Desmousseaux.

OPÉRA-COMIQUE. — Ce théâtre a fait relâche hier, et les artistes sont allés à Compiègne donner une représentation qui aura été honorée de la présence du roi et de sa famille. Leur retour a lieu aujourd'hui, et c'est l'*Ambassadrice* qui, pour la quatre-vingt-douzième fois, fera les honneurs de la soirée au théâtre de la Bourse.

SECOND THÉATRE-FRANÇAIS. — Les difficultés qui s'opposaient à l'établissement de ce théâtre tant de fois demandé, et tant de fois promis, viennent enfin d'être levées. Le ministre de l'intérieur a consacré jeudi le privilége de ce théâtre, et en a modifié le titre. Cette seconde scène française s'appellera THÉATRE DE LA RENAISSANCE : son répertoire se composera de *drame*, de *comédies avec chœurs et intermèdes*, et de *vaudevilles avec des AIRS NOUVEAUX*; ce qui, en d'autres termes, se nomme OPÉRA-COMIQUE. — M. Anténor-Joly reste le titulaire de cet important privilége, et l'emplacement chosi et définitivement arrêté, est rue de Richelieu, où est le *Cercle des étrangers*. Nous applaudissons de toutes nos forces à cette mesure, et hâtons, de tous nos vœux, le moment qui doit ouvrir une voie nouvelle à la littérature et aux artistes.

VAUDEVILLE. — On répète à ce théâtre une nouveauté importante à laquelle on ne donne encore que le titre de *Sirvois*. On s'occupe aussi de la pièce de rentrée de Mme Albert. Cette brillante actrice fait depuis long-temps défaut au Vaudeville.

GYMNASE. — On a donné hier la première représentation d'un vaudeville en trois actes intitulé le *Père Fourreau*. Tisserant continuait ses débuts dans cet ouvrage, où Cachardy a aussi un rôle. Nous en donnerons prochainement l'analyse. — Il est question de la rentrée de Bernard-Léon à ce théâtre, dont il fut un des plus fermes soutiens pendant les premières années de sa fondation.

VARIÉTÉS. — Le répertoire de Vernet est arrêté; cette excellent comédien est ressaisi par la goutte. En son absence, Mlle Jenny Vertpré convoque la foule qui n'est point

sourde à son appel. — La représentation au bénéfice de Mme Vautrin n'a pu avoir lieu, quoique annoncée le jour même sur l'affiche. Il est survenu des obstacles qui paraissent insurmontables, puisque cette représentation si légitimement acquise par de longs et bons services, est remise indéfiniment.

Porte-Saint-Martin. — L'état de ce théâtre est le même; le public sait maintenant à quoi s'en tenir sur cet établissement naguère si florissant, et rien au monde ne pourra le ramener aux scènes démoniaques, quand elles ne sont pas burlesques, de Mlle Georges. La presse, maintenant que nous l'avons avertie, refuse de publier les réclames de M. Harel, et la petite affiche annonce chaque matin le plus bas possible la *Guerre des Servantes* pour le soir ou lendemain. Quel changement, grand dieu! de ce jour à celui de la première représentation. Il ne faut donc pas désespérer du bon sens public.

Gaîté. — On dit que le désarroi ici est au comble; le directeur sent très-bien qu'il ne peut faire reposer les destinées de son théâtre sur des hommes tels que MM. Ronteix, Cornu, Auger, Tournemine. On cherche partout des pièces et des auteurs, mais on en trouve avec peine. La quantité n'est pas cependant ce qui doit embarrasser; car, en vidant leurs cartons, ces messieurs, à eux six, pourraient bien, j'en suis sûr, en faire une masse de deux douzaines : mais la quantité.....

Ambigu-Comique. — On ne peut pas donner la pièce nouvelle, depuis long-temps annoncée. Le succès de *Un Jour de Grandeur*, soutenu par *Gaspardo*, s'y oppose; on pense pourtant livrer la nouveauté vers les premiers jours de la semaine prochaine. On désigne M. Salvador, acteur de ce théâtre, comme père putatif d'un drame qui devrait être représenté au théâtre de la Gaîté. Avant de songer à se faire auteur, M. Salvador devrait s'appliquer à être autre chose qu'un acteur médiocre, copiant beaucoup, et tombant trop souvent dans la charge. A sa prochaine création, nous tâcherons d'indiquer à M. Salvador ce qui lui reste à faire pour être autre chose qu'un mauvais comédien; plus tard, peut-être, nous aurons occasion de lui dire en quoi il est détestable auteur.

Cirque-Olympique. — Ce soir doit avoir lieu la réouverture de ce théâtre; elle se fera, dit-on, d'une manière tout-à-fait splendide. *Gengiskan*, ou la *Conquête de la Chine*, tel est le titre de la pièce nouvelle, et ce titre, il faut l'avouer, promet beaucoup. On parle avec grands éloges des décorations et de la mise en scène.

Panthéon. — L'*Amour d'une reine*, a obtenu hier un très beau succès; on devait s'y attendre, la pièce est de M. Saint-Yves. Les espiègleries et la gentillesse du petit page *Lucifer* (mlle Pélagie) ont reçu de justes applaudissemens; M. Constant a bien compris son rôle de Charles VI; M. Dubourjal ne met pas assez de dignité dans le personnage de *Phébus*. Cet acteur manque de mémoire, ou il n'étudie pas ses rôles. Nous reparlerons de cette pièce. — On annonce la prochaine mise en scène d'un autre ouvrage en cinq actes, intitulé *Jean Moulineau*; d'un vaudeville en trois actes, à spectacle, ayant pour titre les *Savetiers Francs-Juges* et une grande féerie. — Le petit vaudeville de MM. Décour et Maréchalle, les *Importuns*, est toujours vu avec plaisir.

Porte Saint-Antoine. — La direction de M. Morin commence à obtenir les résultats qu'on lui avait prédits. Les sentimens honorables et si dignes d'encouragement qui ont amené M. Morin à ce poste, ne sont pas sans influence sur les destinées de ce théâtre et pourront fournir en même temps un exemple utile à imiter. Un public honnête et choisi, ce qui n'exclut en rien la foule, vient chaque soir remplir la jolie salle, si fraîchement restaurée et dont la disposition fait partout rencontrer l'utile à côté l'agréable; les pièces sont gaies et intéressent; la troupe est jeune et travaille, le directeur est actif, intelligent, dévoué à la mission qu'il s'est imposée. Il va sans dire que les recettes s'en suivent. — On parle à ce théâtre d'un drame, *Guillaume l'Ouvrier*, qui promet un succès de larmes et d'argent. Heureux théâtre!

Théatre du Temple. — M. Dorsay vient de douer son théâtre d'une féerie qui plaira beaucoup à ses habitués. L'*Oreille du Diable* a obtenu, avant-hier, un succès qu'aucune opposition n'est venue troubler. Cet ouvrage en trois actes et neuf tableaux, est orné de

décorations, de danses et de costumes nouveaux. Il y a aussi beaucoup de chants, un peu trop peut-être, quoiqu'ils ne soient pas mal exécutés. Les auteurs vivement demandés et nommés au milieu des bravos unanimes, sont MM. Maximilien et Dorsay. La musique est habillement adaptée par M. Miller ; les décors sont peints par M. Rascalon : le dernier est d'un bel effet.

THÉATRES DE LA PROVINCE.

Boulogne-sur-Mer, 25 septembre. — L'exécution musicale de la *Juive*, au théâtre de Boulogne, a été tout ce qu'elle pouvait être avec un orchestre incomplet et des chœurs peu nombreux. A part quelques morceaux d'ensemble, tout a été satisfaisant. Quant aux acteurs, à l'exception de M. Bance qui a psalmodié tout le rôle du cardinal en véritable curé de paroisse, ils se sont convenablement acquittés de leurs rôles. Des éloges sont dus à MM. Biacabe et Labruyère, rôles de Léopold et d'Eléazar. — Mme Biacabe a fait ressortir les situations dramatiques de celui de Rachel, qu'elle comprend et joue parfaitement. — Mme Plessis a fait preuve d'adresse et de goût dans plusieurs parties du rôle d'Eudoxie, qu'elle a chanté avec une justesse d'intonation qui manque quelquefois à Mme Biacabe, et souvent à M. Bance.

Calais, 21 septembre. — Le premier bénéfice a attiré un grand nombre de spectateurs et semble présager à la saison d'hiver un avenir plus fructueux pour la direction que la saison d'été. Il est vrai que Mlle Donjon offrait au public un spectacle propre à piquer vivement sa curiosité. Au drame de *Latude*, si riche en émotion, au gai et plaisant vaudeville de *ma Femme et mon Parapluie*, venait se joindre le début, dans la carrière lyrique, de deux de nos concitoyens. Un succès mérité a été la récompense de leurs efforts. A part le mauvais choix du poëme qui les exposait à de périlleuses comparaisons, quelques réminiscences inséparables d'un premier essai dans lequel un auteur novice prend parfois pour inspiration ce qui n'est que mémoire, et quelque monotonie dans les morceaux qui ont presque tous un air de famille, l'opéra représenté hier a du mérite et renferme quelques jolis morceaux. On a remarqué d'abord l'ouverture, qui est le morceau le plus vif et le plus animé, puis le second air chanté par Mme Meunier et le cœur des dames demandant des nouvelles de leurs maris. L'exécution, sauf quelques exceptions, a été soignée. L'orchestre s'était recruté de plusieurs membres de la Société Philharmonique, de la musique de la garde nationale et d'autres artistes qui ont parfaitement secondé le zèle des compositeurs. M. Girard, Mme Lagardère et Bouche ont droit à nos éloges, tant par les soins avec lesquels ils ont étudié leur chant, que par la manière dont ils l'ont exécuté. Mme Meunier a fait preuve de beaucoup de bonne volonté. Deux ouvertures ont été fort bien jouées par la musique de la garde nationale pendant les antr'actes de *Latude*.

Lille, 20 septembre. — *Robert-le-Diable*, dont la reprise est annoncée depuis le commencement de l'année théâtrale, a été joué hier devant une assemblée nombreuse. M. Adrien Potet avait choisi, pour son premier début, le rôle de Bertram ; cette épreuve ne lui a pas été favorable ; des sifflets lui ont été adressés dans plusieurs scènes, et ont même interrompu pour un instant le duo qui termine la première partie du troisième acte. Nous devons, dit-on, bientôt revoir M. Adrien Potet dans Bazile du *Barbier*. Sera-t-il plus heureux?—M. Adrien, premier ténor (grand Opéra), faisait son second début dans le rôle de Robert. Le public ne s'est pas formellement prononcé sur cet artiste; attendons l'épreuve définitive. — Mlle Aimé Humbert est bien loin de remplacer avec avantage Mme Schnetz; sa voix est faible et peu étendue ; cette actrice ne paraît pas non plus posséder une grande habitude de la scène ; son admission est pour le moins fort douteuse. Hâtons-nous de le dire, pour être justes, de tout le chef-d'œuvre de Meyerbeer, un seul rôle a été parfaitement chanté : celui d'Isabelle (Mme Marneffe), des bravos multipliés ont accueilli le grand air du second acte. Le beau talent de Mme Marneffe est de jour en jour mieux apprécié. — Terminons par des éloges à nos danseurs et danseuses ; jamais, jusqu'ici, nous n'avions vu d'Héléna aussi ravissante que Mme Hullin.

Lyon, 18 septembre. — Grand-Théâtre. — Mlle Falcon a terminé hier sur notre scène ses représentations dans le beau rôle de Rachel. Comme Nourrit, elle nous laissera de vifs regrets et de longs souvenirs. Comme Nourrit elle emporte toutes nos fleurs, toutes nos couronnes. Jamais l'admiration de notre public ne s'était traduite en de plus flatteurs témoignages que pour ces deux admirables talens. C'est qu'il est impossible aussi de rendre avec plus de relief et d'expression, avec plus de sévérité et d'ame, la physionomie de chaque personnage, d'allier à des sons plus vibrans et plus harmonieux une plus intelligente animation dramatique. Que d'art et de consciencieuses études pour arriver là. Et Mlle Falcon commence sa carrière. Richesse d'organisation, beauté de formes, puissance de moyens, entente de la scène, toutes les qualités que la nature et l'art accordent à de rares privilégiés, Mlle Falcon les possède au plus haut degré. Nous avons vu passer sous nos yeux, tour à tour Alice, Rachel, Amazilly, Julia, Valentine et Mathilde, et nous les avons saluées de nos bravos et de nos couronnes, ces sublimes créations si admirablement personnifiées par la jeune et belle cantatrice de notre grand Opéra. Nous ne pouvons que mentionner l'immense effet qu'elle a produit dans tous ses rôles, car il serait trop long et fastidieux (rien n'est monotone comme l'éloge) de la suivre dans chacun des ouvrages où elle s'est montrée suave et passionnée dans son chant, et entraînante par son jeu. Mlle Falcon est maintenant connue à Lyon, et ses apparitions à venir sur notre scène seront plus fructueuses et plus brillantes encore. Elle a conquis la foule, et la foule, en la redemandant hier pour lui faire ses adieux, lui a dit : Au revoir. L'heureuse artiste a reçu toutes nos ovations avec une grace charmante, et une joie qu'il était facile de lire dans ses yeux. — On attend Dérivis. Léon Boitel.

Nantes, 14 septembre. — Le Gymnasse-Castelli fait ici les plus belles recettes de l'année théâtrale. On ne se lasse pas de voir ces jolies poupées, et, avant hier, la salle ne s'est pas trouvée assez grande. Les dames ont envahi l'orchestre des musiciens, comme aux beaux jours des représentations de Bouffé. Il n'est pas même de raison pour que cela finisse, vu le crescendo.

Il est remarquable que ce sont les pièces composées pour ces petits artistes qui, sans aucune espèce de comparaison, font le plus de plaisir : aussi déjà ont-ils été obligés de répéter la *Fille du Prisonnier* et la *Grande Duchesse*; ce sont habits faits à leur taille, et qui leur conviennent par conséquent mieux qu'aucuns. Disons toute notre pensée : ils n'en devraient pas porter d'autres. Ils ont même quelques pièces qui *jurent* dans leur bouche, et nous savons bon gré à leur directeur d'avoir substitué, pour le spectacle d'aujourd'hui, la *Marraine* à la *Nouvelle Clary*, dont l'affiche nous avait d'abord menacé. Une fille séduite, représentée par une enfant de huit ou dix ans, offre quelque chose de pénible tout au moins.

Il est étonnant que le Gymnase, qui compte déjà plusieurs années d'existence, n'ait pas encore un répertoire à lui, ou qu'il n'ait pas adopté celui du théâtre Comte. Qu'il en essaie, et il éprouvera que c'est une moyen puissant de plus d'attirer la foule.

Le petit Félix est toujours l'enfant gâté du public. Il est en effet remarquable de rondeur et de naturel. On ne peut le voir sans pouffer de rire de ses luronneries. Puisse-t-il rester tel à vingt-cinq ans! La jeune Célestine est toute gracieuse ; elle brille dans les rôles qui veulent de la sensibilité, de la chaleur, de l'ame. Un bel avenir attend cette jolie fleur, si le *soleil* de la rampe ne l'étiole pas avant le temps.

Les ballets, ou plutôt les petits divertissemens qui terminent chaque spectacle, méritent des éloges sans restriction : rien n'est plus *mignon*, plus gracieux, mieux dessiné. Cela n'a d'autre défaut que d'être trop court, et c'est le reproche que chacun leur fait en s'en allant. C'est le principal attrait et le plus irrésistible de ces représentations.

L'Opéra débutera le 19 ou le 20 par *Robert-le-Diable*, dont M. Terra chantera le principal rôle. On dit beaucoup de bien de ce jeune homme, qui ne fait, à bien dire, qu'entrer au théâtre, mais qui a pris leçon, à Paris, des meilleurs maîtres. Nous avons eu occasion d'entendre aussi Mme Lemesle, qui chantera le rôle d'Alice, et sa voix nous a semblé d'une grande pureté et d'une étendue remarquable. Mme Thillon et Lemonnier reparaîtront dans les rôles d'Isabelle et de Bertram, et notre nouveau ténor léger, M. Le-

maire, se montrera prochainement dans le *Cheval de Bronze* avec Mlle Amélie Kihn, la dugazon, qui, ayant tenu son emploi à Rouen, ne peut manquer de réussir ici.

M. Girel, du théâtre de la Gaîté, est encore ici, et jouera dimanche au Grand-Théâtre l'*Homme des Rochers*, pendant que le Gymnase exploitera le théâtre des Variétés, ainsi qu'il en a été dimanche dernier, ce qui a valu deux excellentes recettes à nos directeurs. F. R.

Nevers, 21 septembre. — *Les Deux Etudians*, *Mme de Valdaunaye* et *le Dernier des Chauny* composaient une représentation agréable, à laquelle le public n'a pas fait défaut. MM. Geoffroy, Meunier, Dhuez et Mme Chapiseau ont reçu des témoignages de la satisfaction des spectateurs pour le talent qu'ils ont déployé dans les rôles qu'ils avaient à remplir. — Le directeur, M. Chapiseau, a droit à des éloges pour les soins qu'il apporte, à la composition de son spectacle, ainsi que pour l'exactitude de la mise en scène.

Nîmes, 24 septembre. — *Suite des débuts.* — Mme Eugène Beaupré a joué Marguerite de la *Tour de Nesle* et Elisabeth des *Enfans d'Edouard.* Ce dernier rôle lui a été plus favorable que l'autre. Mme Beaupré a une bonne diction ; ses gestes sont justes et animés mais sa voix est faible. — M. Alfred Blot s'est fait applaudir dans le rôle de Buridan. Le drame, ainsi que l'opéra et le vaudeville, montrent cet acteur sous un bon rapport. — M. Berger a bien joué Glocester. — M. Léon-Chapelle a réussi dans le vaudeville et l'opéra. — Mmes Rouede, Livron, Bertrand et Boutet sont dans la bonne route. — M. Vernet poursuit glorieusement sa carrière, ainsi que Mme Roule. — MM. Rouede et Pellegrin ont fait preuve d'une susceptibilité grande en se retirant avant d'avoir été mis hors de combat. Sans doute ils reparaîtront dans l'arène, où la victoire les attend.

Reims, 27 septembre. — Le *Chef-d'œuvre inconnu*, *Trop heureuse* et *Le Mari de la dame de chœurs*, composaient le spectacle de dimanche dernier. Cette représentation a complétement satisfait la nombreuse assemblée qu'elle avait attirée. MM. Juclier. Nestor, Grandjean et Mmes Jeault et Mittonneau se sont partagé les bravos de la soirée.

Strasbourg, 25 septembre. — Les débuts sont à peu près terminés, et la bonne composition de la troupe doit satisfaire aux exigences du public. — Dans *Fra-Diavolo*, MM. Théodore et Lecourt se sont fait applaudir, ainsi que Mlle Lamy, dont le talent grandit chaque jour. — Les représentations de *la Fiancée*, du *Maçon*, de *la Grande Dame*, de *Une Mère* et du *Mari de la Dame de Chœurs* ont complètement satisfait les spectateurs. — M. Victor Felgine, premier rôle de drame, comédie et vaudeville, a aussi terminé heureusement ses débuts. Ce jeune artiste a joué d'abord Rolla du *Chef-d'OEuvre Inconnu*, en suite Soligny d'*Estelle*, ou *le Père et la Fille*, et enfin *Angelo*. Dans ces trois rôles de caractères si différens, il a fait preuve d'une grande flexibilité de talent et a conquis les suffrages unanimes de l'auditoire.

THÉATRES DE L'ÉTRANGER.

Anvers, 26 septembre. — M. Auguste Nourrit a fait sa rentrée dans *Le Pré aux Clercs*. Cet artiste, digne du nom qu'il porte, a été vivement applaudi, et il a justifié cet accueil en chantant avec autant de goût que d'expression le rôle de Mergy, et surtout la cavatine.

Lisbonne. — On a représenté dernièrement au théâtre royal de cette ville un drame, portant pour titre: *La Danseuse et la Marquise.* La scène se passe à Rio-Janeiro. Le comte Alphonse de Zuniga, jeune homme de 23 ans, doit épouser la marquise d'Ossara. C'est un mariage de convenance, car le comte adore la Riccardina, jeune et jolie portugaise, première danseuse du grand théâtre. La jalouse marquise, au moyen d'une liqueur corrosive, se débarrasse de sa rivale qui meurt défigurée dans d'horribles souffrances. Le comte Alphonse, nouvel Othello, venge cette mort par celle de la marquise qu'il étouffe sous un coussin de son divan, et lui même se frappe d'un poignard au moment où on vient l'arrêter. Telle est en raccourci l'analyse de ce drame, dont les scènes violentes ont été vivement applaudies, et dont l'auteur, nommé au milieu des bravos, est M. Vincent Paez de Velozo. — Ce qu'il y a de singulier, c'est que plusieurs journaux français, en traduisant le feuilleton portugais, n'ont pas compris qu'il s'agissait de l'analyse d'une pièce de théâtre et l'ont reproduite comme une aventure réellement arrivé.

MÉLANGES.

DEUX GENS DE LETTRES.

Voici deux anecdotes qui se suivaient dans les gazettes des jours derniers. L'une parle d'un chiffonier, membre de l'association dramatique ; l'autre, nous représente un filou d'assez bas étage s'intitulant homme-de-lettres. C'est réellement assez désagréable. Que le lecteur juge.

— Le matin, vers les 5 heures, et le soir, de 10 à 11 heures, on voit souvent passer, devant le théâtre des Variétés, sur le boulevart Montmartre, un individu d'une taille haute et élancée, d'assez bonne mine encore sous ses haillons, portant un sac de toile sous le bras. Cet homme, qui a connu des jours meilleurs, est aujourd'hui chiffonier-philosophe, comme il le dit. Il était, il y a 25 ans, vaudevilliste, quoique jamais il n'ait donné son nom véritable aux nombreux ouvrages qu'il a fait représenter, souvent en collaboration avec les auteurs les plus célèbres du genre bouffon ; il remplit son sac de toute sorte d'objets, comme les autres chiffonniers ; seulement, il dit ne pas vouloir descendre à l'ignominie de la hotte et du crochet. Il adresse souvent des articles anonymes à nos petits journaux littéraires ; ils ne sont pas les moins spirituels et les moins lus, quoiqu'il dédaigne d'aller en demander le paiement.

Dans ses loisirs, sa manie est d'écrire des lettres à des auteurs dramatiques débutans, pour les dégoûter de cette carrière, où, dit-il, on ne recueille que du *vent et des crises de nerfs*. Il a, dit-on, droit à des entrées à plusieurs de nos anciens théâtres ; mais il se contente de passer devant leur porte et de sourire de pitié en voyant la foule se presser pour y entendre et y applaudir ce qu'il appelle des *fabriques de déception*. On cite de lui le fait suivant : Voyant un groupe d'auteurs réunis devant le café des Variétés, un jour de première représentation, il s'avança vers eux, et, prenant une pose dramatique, roulant son sac sous le bras gauche, il leur dit : « Vous êtes des marchands ou des fous : comme industriels, je vous ai en pitié ; comme fous, je vous plains. Croyez-moi, abandonnez tout cela et faites comme L..., qui fut votre égal, et qui n'est pas votre humble serviteur. » Cela dit, il voulut serrer la main à un de ses anciens collaborateurs et l'entraîner avec lui : on pense bien que celui-ci resista à son invitation.

L...., le chiffonier-philosophe, a pour domicile un hangar entre Ménilmontant et Belleville ; il prend ses repas en se promenant dans a campagne pendant le jour, si toutefois on peut appeler repas, une nourriture composée de quelques morceaux de pain séchés et de viandes suspectes. On a voulu plusieurs fois lui faire abandonner ce genre de vie pour lequel il n'était pas né ; mais il a refusé noblement toutes les offres, en disant qu'il n'avait jamais été plus heureux que depuis le temps où il pouvait admirer la solitude au milieu de la grande capitale. Il pousse ses accès de confraternité avec des chiffonniers véri-

tables jusqu'à en prendre un sous le bras, sans dire mot, et à le faire entrer chez Paul Niquet, à la Halle, pour lui faire déguster ce qu'il appelle le petit verre de l'amitié populaire.

On attribue ce dérangement dans les facultés intellectuelles de cet homme, né pour une meilleure destinée, à une infidélité éclatante que lui fit, il y a 24 ans, une de nos actrices, alors des plus belles et des plus égrillardes des théâtres des boulevarts.

— Hier, à trois heures après midi, deux jeunes gens élégamment vêtus, portant bésicles et canne à pomme ciselée, se présentent rue Boucherat, 34, pour visiter des appartemens à louer. Le portier les conduit à celui de M. Laumond, commissaire de police, que ses fonctions appellent aujourd'hui dans le quartier des Quinze-Vingts, et qui, par conséquent, doit quitter son logement l'automne prochain.

Les deux inconnus, précédés du portier, visitent l'appartement dans tous ses détails; ce qu'il semble mieux observer c'est le panier à argenterie placé sur un meuble où se trouvaient quelques cuillers éparses. Mme Laumond avait cru remarquer les regards de l'un d'eux, qui semblait regretter de s'en aller sans avoir rien pris. Le portier conduisit, en sortant, les deux visiteurs dans les autres pièces dependantes de l'appartement, mais donnant d'un côté opposé à l'entrée principale.

Avant de quitter leur guide, les deux inconnus se consultèrent et demandèrent à revoir encore les autres pièces qu'ils venaient de quitter, ce qui leur fut accordé. Mais, en passant devant le buffet, l'un d'eux mit dans sa poche deux cuillers à café, dont l'une en argent et l'autre en vermeil. Alors Mme Laumond saisit au collet le voleur, tandis que son complice cherchait à fuir. Aux cris de cette dame, des voisins du rez-de-chaussée fermerent la porte cochère et nos deux larrons furent pris au piège.

Ils furent conduits aussitôt devant M. le commissaire de police Moulnier. Ce magistrat venait de recevoir une plainte en vol de bijoux au préjudice de Mme Petit-Moreau, jeune et jolie actrice du théâtre Saint-Antoine. Qui avait consommé ce vol, une heure avant celui consommé chez M. Laumond? Les mêmes individus, car ils étaient encore nantis des bijoux volés à Mme Petit-Moreau.

Ces deux fashionables ont été reconnus pour être les nommés Mitifiau de Bellair (Louis-Alfred), se disant homme de lettres, et Cavalier, coiffeur. Le premier, âgé de 34 ans, a dit demeurer rue du Faubourg-Montmartre, 19; le second, âgé de 27 à 28 ans, a dit demeurer rue de Rohan, 30. En attendant un plus ample informé, l'un a été déposé au corps-de-garde de la Gailliote, et l'autre à celui du Château-d'Eau.

NOUVELLES DIVERSES.

Commission des auteurs dramatiques. — *Théâtre de la Gaîté, M. Tournemine, Mme Ducange.* — Depuis six semaines que pèse sur le théâtre de la Gaîte l'interdit formé par l'association des auteurs, les journaux amis, vendus et gagés, ont cherché par tous les moyens possibles de prévenir les effets inévitables de cette mesure sévère, mais juste. Tantôt c'était l'espoir d'un prochain arrangement, tantôt le nouveau directeur, fort de

l'appui de ses auteurs associé, se disait en état de soutenir le siège; cependant, comme MM. d'Epagny, Francis Cornu et Cie n'offraient pas assez de garantie, on a imaginé de leur adjoindre des auteurs de province, inconnus jusqu'alors, ne connaissant les théâtres de Paris que de nom, et par quelques rapports plus ou moins incomplets, qui faisaient parvenir de tous les points de la France des chefs-d'œuvres admirables. Tout ce fracas d'invention s'évanouit bien vîte; les recettes baissaient (on les a vus arriver jusqu'à la somme de 166 fr.). Le public se retirait, il fallait trouver quelque moyen nouveau; on fit circuler de faux bruits, de prétendues défections parmi les signataires du traité du 16 août. La commission a pris fait et cause en cette circonstance, des explications ont eu lieu, et des réponses franches et loyales ont fait voir que ces bruits calomnieux étaient encore plus maladroits que tous les moyens employés jusqu'alors. Sur ces entrefaites, M. Tournemine a cru qu'il était de ses intérêt de donner sa démission, la Commission a accepté et comme de droit, elle a fait connaître à tous les sociétaires les motifs de sa conduite, en leur adressant la circulaire suivante :

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

Nous avons l'honneur de vous informer que M. Tournemine ne fait plus partie de l'association des auteurs. Nous pensons que certains faits, qui lui sont relatifs, doivent être soumis à votre appréciation. Au 30 mai 1833, M. Tournemine a reçu de l'association, représentée par la Commission, un premier secours de 400 francs. Au 26 juin 1836, M. Tournemine reçut un nouveau secours de 200 francs. Au 1er juin 1836, M. Tournemine écrivait à la Commission : « Hésitant à vous demander un secours, j'ai pensé que le » crédit dont vous jouissez auprès du Ministre de l'Intérieur, me serait un appui favora- » ble; j'ose vous prier, Messieurs, de vouloir bien me recommander. Quelle que soit l'issue » de cette démarche, elle m'honorera à ses yeux et aux miens, puisqu'elle témoignera de » l'intérêt que veulent bien me porter les représentans d'un corps *auquel je suis fier d'ap-* » *partenir.* » Le 20 août 1837, à la suite de démarches faites au ministère par la Commission, des appointemens furent promis pour M. Tournemine, alors surnuméraire ao bureau des hospices, et cette promesse se réalisa dans le courant de janvier 1837. M. Tournemine signa avec ses confrères, en assemblée générale, l'acte du 16 août dernier. Enfin, le 22 septembre, M. Tournemine a adressé à la Commission, représentant l'association des auteurs, une lettre dont nous croyons devoir extraire ces passages: « La guerre que » peuvent soutenir contre le théâtre de la Gaité, les auteurs qui travaillent pour d'autres » théâtres, est désastreuse pour moi..... Je pouvais donner des pièces EN DESSOUS main » comme *quelques-uns* qu'il m'est inutile de nommer..... Obligé PAR la Société, je ne la » quitterai pas sans lui témoigner ma sincère gratitude et sans lui rembourser les avances » que je tiens à honneur d'en avoir reçues! Croyez à mes regrets de me séparer de vous, » et recevez ma démission. » Malgré l'engagement, pris *sur l'honneur* par M. Tournemine dans l'assemblée générale du 16 août, et dont elle aurait pu poursuivre l'exécution, votre Commission a cru devoir accepter avec empressement la démission de M. Tournemine; elle a dû repousser avec force la calomnie dont il cherchait à flétrir quelques-uns des membres de l'association, et elle l'a mis au défi de fournir les preuves de cette inculpation. Votre Commission a refusé, en outre, l'offre faite par M. Tournemine de rembourser les sommes qu'il a reçues à titre de secours, car, aux termes de ses statuts, la Commission, représentant des auteurs dramatiques, donne et ne prête pas. Recevez, Monsieur et cher Confrère, l'assurance de notre considération distinguée.

Les Membres de la Commission,

MM. SCRIBE, *Président*; DUPATY, 1er *Vice-Président*; DE ROUGEMONT, 2e *Vice-Président*; DUPEUTY, LANGLÉ, *Secrétaires*; MELESVILLE, *Trésorier*; ADAM, ANICET-BOURGEOIS, ARNOULD, DE LEUVEN, DE LONGPRÉ, FONTAN, HALEVY, MALLIAN, VIENNET.

Tout le monde louera la Commission des auteurs dramatiques d'avoir rappelé à M. Tournemine, à quels titres de reconnaissance et d'honneur, elle croyait pouvoir compter sur lui. On peut maintenant prononcer en connaissance de cause.

Autre question. M. de Cès-Caupenne joue depuis deux ou trois jours: *Il y a Seize ans*, comme il se propose, à ce qu'on prétend, de reprendre sur le théâtre de la Gaité : *Héloïse*

et Abeilard. M. Anicet Bourgeois, un des collaborateurs de cette dernière pièce, s'y est opposé formellement, et M. de Cès-Caupenne ne peut jouer une pièce sur un théâtre quelconque sans le consentement formel des auteurs. L'assentiment de l'un d'eux ne suffit pas; et c'est ainsi qu'il a été jugé par le tribunal, en 1834, dans une affaire tout-à-fait semblable. Pour la pièce d'*Il y a Seize ans*, Mme Ducange, veuve et héritière de feu son mari, ayant appris qu'on jouait, sans son aveu, cette pièce, a signifié à M. de Cès-Caupenne qu'elle s'opposait à la représentation. Sur le refus de M. de Cès-Caupenne, d'obtempérer à cet ordre, Mme Ducange réclame maintenant, devant les tribunaux compétens, la faveur de la loi du 19 juillet 1791, qui veut qu'aucun ouvrage dramatique ne puisse être représenté dans toute l'étendue du royaume, *sans le consentement formel, et par écrit*, des auteurs ou de leurs héritiers et cessionnaires, pendant la durée de leurs droits, (pendant 10 ans, après la mort de l'auteur, loi du 19 juillet 1793; un décret du 5 février 1810, proroge ce délai jusqu'à 20 ans au profit de la veuve et des enfans), sous peine de *confiscation du produit total* des représentations au profit de l'auteur ou des héritiers et cessionnaires. Une affaire absolument identique s'est déjà présentée il y a quelques années, et M. de Rougemont, demandeur, contre le théâtre des Nouveautés, a obtenu gain de cause. La cause et le texte de la loi sont trop clairement expliqués pour douter un seul instant de la décision du tribunal devant lequel la contestation sera portée. A. M.

Rita l'espagnole — drame en cinq actes, de MM. Ch. Desnoyers et Boulé vient d'être reçu par acclamations à la Porte-Saint-Martin; il a été mis dès le lendemain à l'étude; le principal rôle est destiné à mlle Théodorine. M Harel nous promet enfin une pièce, dans laquelle Mlle Georges ne joue pas; cela rend le succès possible.

Appareil contre l'incendie dans les théâtres. — Une expérience qui intéresse au plus haut degré la sécurité publique vient d'être faite dans la cour de la préfecture de police, en présence de M. le préfet Gabriel Delessert et d'une commission d'industriels, de praticiens, d'artistes et de savans. On recherchait depuis long-temps le moyen de soutraire aux chances si fréquentes de l'incendie les décorations de théâtre. M. Durios, par un procédé simple et ingénieux, vient de résoudre ce difficile problème. Des toiles préparées par M. Durios, et peintes dans les ateliers de l'Académie royale de musique, ont été soumises à l'action du feu vif et continu, sans que leur tissu pût être atteint par l'inflammation. Un feu vif et bien alimenté a été comprimé et éteint par l'application d'une toile préparée d'après le nouveau système. Ce qui a paru surtout remarquable, dans cette intéressante expérience, c'est que le procédé de M. Durios s'applique avec un égal succès à toutes les espèces des tissus. Ainsi, des mousselines légères, des gazes transparentes, sont, grâce à lui, inattaquables par l'incendie. On voit quel avantage offrira l'application de ce procédé peu dispendieux, aux rideaux de lit, aux tentures et aux décorations de toute espèce. M. Durios s'est assuré, par un brevet, la jouissance exclusive de son procédé, dont l'application va être recommandé, nous assure-t-on, à tous les directeurs de spectacle.

SOMMAIRE DU DERNIER NUMÉRO.

Feuilletons dramatiques, Paul Valentin. — Théâtres de Londres sous Shakspeare, Jules Belin.—Théâtres Normands, Paul de Lasalle.—Opéra-Comique : *Le Bon Garçon.*— Correspondance, lettres de MM. C. Potier, de Paris, et Destigny, de Rouen.— Théâtres de Paris. — Théâtres de la Province. — Théâtres de l'Etranger. — Mélanges : Drame et Poésie, à Mme Dorval, A. Leflaguais. — Nouvelles diverses. — Tableaux de troupes, Metz.

Armand-Séville,
Administrateur.

Jules Belin,
Rédacteur en chef responsable.

Imprimerie de A. BELIN, directeur-gérant du journal, rue Sainte-Anne, 55.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TREIZIÈME VOLUME

De la Revue du Théâtre.

Quatrième Année. — Premier Trimestre. — Vingt-sept Livraisons.

NOTA. — Du numéro 16 au numéro 17, le metteur en pages a sauté 200 folios. Le numéro 16 finit par la page 348; au lieu de faire commencer le numéro 17 au 349e folio, il a mis 549. Un numéro ayant été imprimé ainsi, les autres ont dû suivre cette pagination vicieuse, à laquelle nos abonnés et les brocheurs ou relieurs sont priés de ne pas avoir égard.

ARTICLES DE FONDS.

	Pages
Le feuilletoniste en province; Jacques Arago.	19
Sur le Public de l'Odéon; Vsannaz.	22
Des Théâtres à Londres.	24
Correspondance d'un comédien d'autrefois; L. V.	41
L'Enfer sur Pont Alla Carraja; Bescherelle.	63
Le Théâtre de la Gaîté et Bernard-Léon; Vsannaz.	67
Histoire du Théâtre en France avant les confrères de la Passion; A. Jubinal.	85
Affaires de la Gaîté; Vsannaz.	93
Biographie de M. Dérivis; H. Prévost.	107
Souvenirs dramatiques durant la Terreur; A. Domergue.	108
Comédie-Française, Tartufe et le Misanthrope, début de M. Rey; E. Thierry.	151
Gauthier Garguille, ou le bouffon du dix-septième siècle; Joanny-Augier.	173
Le Théâtre Chinois; A Monier.	195
Mme Volnys à Rochefort; Van Tenac.	198
Les Acteurs-Auteurs dramatiques; J. Goizet.	220
Duprez dans la Juive; H. Prévost.	239
Adolphe Nourrit à Lyon.	240
Jardin du Palais-Royal. — L'Officier de paix et les Artistes; E. M.	241
A propos d'une actrice; Ed. Foucaud.	283
Assemblée générale des auteurs dramatiques; A. L.	305
Sur certaines réclamations; Eugène Labiche.	309
Le Château Gaillard ou la Mort de Marguerite de la Tour de Nesle; Victor Herbin.	327
Lettre de M. d'Epagny aux auteurs dramatiques.	331
Les Vaux-de-Vire; Paul Delasalle.	571
Notice biographique sur Mlle Clairon; Sébastien Bottin.	593
L'acteur et son Chien (poésie); Vsannaz.	596
Un Auteur sous Louis XVI; Joanny-Augier.	615
Notre Correspondance de province; J. Belin.	617
Des Traités particuliers d'auteurs à directeurs; A. Lefranc.	635
Deux Rôles; A. Lemaître.	641
Le Public des théâtres de Paris; A. Levaux.	659
Débuts de Mme Stoltz. Un mot sur le personnel de l'Opéra; H. Prévost.	684
La Mort d'Hamlet; A. Dorcy.	706
Procès de Ramponneau.	725
Comment Baron rencontra Lekain; J. E. Gardet.	729
Théâtres Normands; Paul Delasalle.	758

CRITIQUE DES FEUILLET. DRAMAT.,

PAR M. PAUL VALENTIN.

Introduction	3
Le Médecin au théâtre, l'Odéon, acteurs de province sans emploi à Paris.	129
M. d'Epagny, M. Viennet, les vieilles actrices.	242

Pages

Multiplicité des théâtres, débuts simultanés dans la comédie et dans la tragédie. 549
Le Mélodrame méprisé. — La critique par les producteurs. 681
M. Briffaut, M. H. Lucas. 747

SIÉCLE DE SHAKSPEARE,

PAR M. JULES BELIN.

Chap. 1. Les Théâtres de Londres.
§ 1. Matériel, construction extérieure et intérieure. 686
La scène. 703
§ 2. Personnel, nombre des théâtres, troupes d'enfans. 750

LE THÉATRE EN PROVINCE.

Nantes. 217
Lille. 553

LES AUTEURS DE PETITS THÉATRES,

PAR M. A. LEFRANC.

Auteurs de passage.—L'Auteur qui commence. 112
L'Auteur qui finit. 620
Pourvoyeurs habituels. L'Auteur-directeur. 769

ANALYSES DE PIÈCES.

ACADÉMIE-ROYALE-DE-MUSIQUE.

Les Mohicans, ballet, 2 actes; Guerra, *m.* Adam. 44

COMÉDIE-FRANÇAISE.

Claire ou la Préférence d'une Mère, dr., 5 actes; Rozier. 45
Le Château de ma Nièce, com., 1 acte, prose; Mme Ancelot. 261

OPÉRA-COMIQUE.

Le Remplaçant, op.-comique, 3 actes; Scribe et Bayard, *m.* Batton. 286
La Double Echelle, op.-comique, 1 acte; Planard, *m.* A. Thomas. 556
Le Duc de Guise ou les Etats de Blois, op.-comique, 3 actes, 5 tabl.; Planard et Saint-George, *m.* Onslow. 666
Le Bon Garçon, op.-comique, 1 acte; Anicet et Lockroy, *m.* E. Prévost. 754

VAUDEVILLE.

Vouloir c'est Pouvoir, c.-vaud., 2 actes; de Comberousse. 7
Mina ou la Fille du Bourgmestre, vaud., 2 actes; Duvert et Lausanne. 49
Un Parent Millionnaire, c.-v., 2 actes; Cormon et Delaboullaye. 154
Le Mari à la Ville et la Femme à la Campagne, vaud., 2 actes; Varin, Desvergers, E. Arago. 247
Un Mois à Naples, vaud., 1 acte; J. Arago et Duplessis. 317
Mon Coquin de Neveu, vaud., 1 acte; Rochefort. 559
Absent et Présent, com.-vaud., 1 acte; Davrecourt. 667
Le Tourlourou, vaud., 5 actes; Paul de Kock, Desvergers et Varin. 731

GYMNASE-DRAMATIQUE.

L'Eléve de Rome, vaud., 3 actes; J. Arago et Desforges. 26
Les Conseils de Femmes, vaud., 1 acte; Moreau. 70
Un Malheur de Famille, vaud., 2 actes; de Comberousse. 134
Sans Nom, vaud., 1 acte; Théaulon et de Biéville. 156
La Fille d'un Militaire, vaud., 2 actes; Laurencin et Meyer. 267

VARIÉTÉS.

Un Retour de Jeunesse, vaud., 1 acte; Bayard et Anicet. 158
Troisième et Quatrième au-dessus de l'Entresol, vaud., 1 acte; Varin et Duponchel. 176
Le Père de l'Enfant, vaud., 1 acte; Varin et Desvergers. 177
Janot en Bonnes Fortunes, vaud., 1 acte; Dumersan et Desforges. 288
Un Tour de Faction, dr.-vaud., 1 acte; Dennery et Granger. 289
Le Matelot à Terre, vaud., 1 acte; Chabot et Alboize. 598
Résignée, vaud., 2 actes; Bayard. 733

PALAIS-ROYAL.

Bobêche et Galimafré, v.-parad., 3 tab.; Cogniard frères. 50
A quoi cela tient! vaud., 1 acte; Antier et Sandrin. 160
L'Hôtel des Haricots, tab.-vaud., 1 acte; de Leuven et Dennery. 266
Le Mémoire de la Blanchisseuse, vaud., 1 acte; Brasier et de Villeneuve. 332
Bruno le Fileur, v., 2 actes; Cogniard frères. 599

Pages

PORTE-SAINT-MARTIN.

La Guerre des Servantes, mél., 5 actes; Théaulon, Alboize et Harel. 577

GAÎTÉ.

Une Heure trop tard, prolog., Richard Moor, mél., 4 actes; H. Meyer. 27

Réouverture : L'Ombre de Nicolet, ou De Plus Fort en plus Fort, tab.-v., 1 acte; C. Desnoyers et Labie, et 669

Le Petit Chapeau, ou le Rêve d'un Soldat, dr., 6 tab.; C. Desnoyers. 669

AMBIGU.

L'Agrafe, dr., 3 actes; Antier père et fils. 222

Le Corsaire Noir, dr., 4 actes; Albert et Fabrice Labrousse. 334

L'Ecole des Servantes, vaud., 1 acte; Tournemine. 709

Un Jour de Grandeur, dr., 3 actes; Deligny. 734

PANTHÉON.

Les Deux Robes de Capucin, v., 2 actes; Barthélemy et Roche. 93

Bobêche et Galimafré, v.-par., 1 acte; Simonnin. 179

Rose Ménard, ou Trop Bonne Mère, dr., 3 actes; Boulé et Lesguillon. 249

PORTE-SAINT-ANTOINE.

Les Huguenots, dr., 4 actes; Auger. 72

Réouverture : La Douairière, v., 1 actes; E. Vanderburch et Ménissier, et 646

Zaun et Schubry, mél., 5 actes; Lesguillon. *idem.*

CORRESPONDANCE.

Lettre de M. Chollet, Paris. 8

Réponse à M. Amouroux, Châteauroux. 79

à Mme Alfred, Cambray. 79

Lettre de M. H. Grésard, Péronne. 95

Réponse. id.

A M. Ed. Haquette. 161

Lettre de M. H. Grésard, Péronne. 180

— de M. F. Pigelet, Châteauroux. 199

— de M. E. Haquette, Lyon. 268

Réponse de M. L. Boitel, Mont-d'Or. 269

Lettres de M. Maigret, Paris. 290

— de M. Cès-Caupenne, Paris. 291

— de M. Jouslin de Lasalle, Paris. 336

— de MM. Labie et Joanny-Augier, Paris. 579

— de M. Aug. Nourrit, Rouen. 624

— de Mme E. Rabut, Saint-Pétersbourg. 672

A M. Sambet. 710

Lettres de M. Ch. Potier, Paris. 755

— de M. Destigny, Rouen. 755

— de M. Z. (Rouen) 772

— de M. Léon Buquet (Paris). 773

— de MM. Marc-Michel et A. Second. 774

MÉLANGES.

Charade, Armand Gouffé. 37

Le Tour du Monde Impromptu, l'Arlequin de Londres, Polichinelle roi, Armand-Séville. 79

A Mme Desbordes-Valmore, poésie, Jules Van Gaver. 101

Le Journaliste en prison pour un sou. 103

Une Ganache, Poll. 124

Monvel, à Nantes. 146

La Fiancée du Contrebandier, chanson, A. Amouroux. 566

La Croix-d'Honneur du Comédien. 588

Acte de Baptême de Mlle Mars, Beffara. 629

Cri de Détresse, poésie, Théodore Lebreton. 716

Le Tombeau de Beethoven. 740

Drame et Poésie. — A Mme Dorval, poésie, A. Le Flaguais. 765

Deux gens de lettres. 779

LE BEC DANS L'EAU.

Préface, A. Lefranc. 99

Chap. I. Anselme à Lothaire, Ed. Thierry. 141

II. M. Perrin, Marc-Michel. 162

III. Comment le catharre de Mlle Destuiles lui sauva l'innocence, E. Labiche. 186

IV. Les feuilles de rose, G. d'Avrigny. 207

V. Quelle est la fille de Mlle Destuiles? J. Belin. 230

VI. Deux Mères pour un enfant, A. Lefranc. 254

VII. Complication d'incidens, A. Séville. 275

VIII. Les Amis sont toujours là, A. Second. 297

IX. Où Anselme se trouve assez content de son chagrin et fait une élégie, Ed. Thierry. 341

X. De la désagréable rencontre que fit le nez

Pages

d'Anselme en voulant venir en aide à son estomac, et d'une visite surprenante que reçut notre jeune poète, Marc Michel. 566

XI. Perrin dévoilé, E. Labiche. 584

XII. La rue Saint-Julien-le-Pauvre, G. d'Avrigny. 608

XIII. Explication et Résumé, J. Belin. 630

XIV. Où l'on prouve qu'il est dangereux de manger du homard d'une manière inconsidérée. — Grands éclaircissemens dus à la qualité indigeste du homard, A. Lefranc. 652

XV. Rencontres nocturnes, A. Séville. 696

XVI. Dénoûment et Conclusion, J. Augier. 718

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Revue du Finistère, par la Société brestoise d'études diverses. 35

Les Voix intérieures, par Victor Hugo. 57

Rosées, par Mme Hermance Lesguillon. 61

Grammaire Nationale, par MM. Bescherelle frères, et Litais de Caux. 125

Les aventures galantes de Margot, par Arsène Houssaye. 698

BIBIOGRAPHIE.

Stenko-le-Rebelle, par J. Czynski. — La Russie Pittoresque, par le même. — Songes d'une nuit d'hiver, par Ed. Faure. 104

L'Ami des Familles, V. Herbin. 302

Pages

Mes Récapitulations, par M. Bouilly, A. P. 634

GRAVURES.

Portrait de M. Derivis. 107

— de M. Levasseur. manque id.

Une scène du château de ma Nièce. 681

JURISP. THÉATRALE.

M. Nestor, directeur du théâtre de Reims, contre Mlle Héléna Gaussin. 13

Engagement dramatique. — Début. — Résiliation. M. Béfort et Mme Dorsan-Brunet. 35

Saisie. — Arrêt. — Appointemens. — Portion saisissable. 140

M. Béfort et Mme Dorsan-Brunet. 206

MM. B., négocians, contre M. Robert. 723

MISES EN SCÈNE.

Bobêche et Galimafré, vaud.-parade, 2 act., 3 tab.; J. Goizet. 148

L'An Mil, op.-com., 1 a., J. Goizet. 211

Vouloir c'est Pouvoir, v., 2 a. 236

Un Tour de Faction, v., 1 a., J. Goizet. 347

Un Parent Millionnaire, v., 2 a. 591

La Fille d'un Militaire, v., 2 a., J. Goizet. 635

Le Château de ma Nièce, com. 1 a., 701

Bruno le Fileur, v. 2., 745

TABLEAUX DE TROUPES.

Boulogne. 61

Second arrondissement, première troupe. 194

Douzième arrondissement, première troupe. 216

Nîmes. 238

Anvers. 282

Nantes (troupe d'hiver). 304

Aix-en-Provence. 326

Lille. 570

Lorient, Quimper, Vannes, etc. 614

FIN DE LA TABLE.